Sixième Année

N° 61. — Janvier 1894.

B.N. 23
18 94

l'Etoile

Revue mensuelle

Kabbale messianique
Socialisme chrétien — Spiritualisme expérimental
Littérature et Art

Alber JHOUNEY
Fondateur

René CAILLIÉ
Directeur

Prix du Numéro
60 centimes

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
11, rue de la Chaussée d'Antin, 11

6e ANNÉE. N° 61. JANVIER 1894.

L'ÉTOILE

PENSÉES

L'âme n'aura la paix qu'en laissant à part et au-dessus du doute le besoin de Dévouement et l'ardeur vers le Divin. Là est la religion immortelle. Les églises avec les surcharges du culte, la prétentieuse sécheresse des dogmes, ont rendu la religion contraire à toute loyauté et à toute raison.

Alber Jhouney.

(L'AME DE LA FOI.)

Prière à nos amis de vouloir bien nous envoyer le montant de leur abonnement, les recouvrements par la poste étant toujours difficiles et dispendieux.

*
* *

Ayez l'Amour, vous entendez le Nombre. Au jour fixé par les destins, quand un signe nouveau règnera sur la terre, quand au *Quatre* aura succédé le *Cinq*, quand sur la sphère se lèvera l'Etoile flamboyante à la place de la Croix, alors les hommes auront dédaigné, pour l'évident Amour, la vanité de penser. Ils posséderont l'Amour qui donne la Voyance, et ils verront et ils entendront. Et des courants enceindront la planète qui charrieront l'Amour. Amis, vous à qui j'ai décelé la voie surhumaine, élancez-vous dans l'Amour, éperdument.

Emile Michelet.

(La Rédemptrice.)

*
* *

Aimer, se dévouer, toute la vie est là. Aime et fais ce que tu veux : *ama et fac quod vis*, telle est la grande formule des mages. L'Amour est le chemin de la Rédemption.

R. C.

Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Elévation fraternelle vers Dieu ;
II. Invocation aux esprits supérieurs ;
III. Union par les fluides.

Le 7 janvier 1894, *de midi au soir.*
Le 7 février 1894, *de midi au soir.*

Alber JHOUNEY.

1894

A tous nos bons Amis, salut!
Que Dieu les bénisse et les protège.

L'ÉTOILE.

KABBALE MESSIANIQUE

La Tradition [1]

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

I

LE LIVRE DU MYSTÈRE

(*Siphra Dzénioutha*)

CHAPITRE PREMIER (*suite*)

B. — Commentaire

La cinquième des Séphiroth se nomme Géburah, la Rigueur.

Selon Franck, elle représente la concentration de la volonté.

C'est d'elle que descendent les âmes féminines.

Principe moral de resserrement et de justice minutieuse, elle inspire les saints qui domptent leur concupiscence.

Excepté de tels héros du spiritualisme, aucun homme ne peut subsister, ni aucune créature, dans la sphère de Géburah.

Cette Séphire est appelée *exactitude des pluies* parce qu'elle mesure les influences que le monde doit recevoir, selon qu'il en est plus ou moins digne, influences qui sont figurées par le Symbole de la pluie.

Rigoureuse, elle prévaut et triomphe pour que soient exercés le jugement et la vindicte, envers les êtres supérieurs et inférieurs, comme le réclame l'équité.

Elle poursuit les impurs et les pécheurs et tire vengeance des impies, des rebelles contre Dieu.

1. Essai offert à la méditation des Frères du *Troisième Degré* de l'Etoile.

Elle est le Tribunal suprême, elle rétribue chacun selon ses mérites, elle agit d'après ce qui est dû à chaque être et non pas, comme Chésed, par pure bonne grâce et large expansion.

ALBER JHOUNEY.

Traduction du

CHAPITRE II [1]

1. La Barbe de vérité.
2. Il n'a pas été fait mention de la Barbe, parce qu'elle est l'ornement de tous.
3. Elle s'avance depuis les oreilles jusqu'autour de la bouche. Le fil blanc monte et descend. La Barbe est distribuée en Treize pour l'ornement.
4. De cet ornement il a été écrit (*Jérémie*, chap. II, vers. 6) : Le mâle n'a point passé là et l'homme n'y a pas habité. L'homme est dehors. L'homme ne sera pas enfermé là, et bien moins encore le mâle.
5. Par treize jaillissements se distribuent les sources. Quatre sont réunies séparément, mais neuf abreuvent le corps.
6. Devant la porte des oreilles, l'ornement commence à se former.
7. Il descend avec beauté jusqu'au principe des lèvres ; de ce principe à celui-là.
8. Il existe une voie qui s'ouvre sous les narines pour que le péché puisse passer. Comme il est écrit (*Prov.*, ch. XIX, vers. 11) : Et son honneur est de passer par-dessus le tort qu'on lui a fait.
9. Sous les lèvres, le poil s'étend, vers l'autre principe.
10. Une autre voie s'avance, au-dessous de la première.
11. La barbe couvre les parterres d'aromates

jusqu'au commencement de la partie supérieure.

12. Les deux pommettes sont apparentes pour illuminer les lampes.

13. L'influence de toutes ces choses pend jusqu'au cœur.

14. Parmi ces poils qui pendent, pas un ne dépasse l'autre.

15. De plus petits ornements couvrent la gorge. Les plus longs sont réduits à une proportion très parfaite.

16. Les lèvres sont nues, entièrement. Heureux qui a part à leurs baisers !

16. Dans cette influence de toutes (les conformations) découlent treize onctions de baume très pur.

18. Toutes demeurent dans cette influence et y sont cachées.

19. Dans le temps où le septième mois approche, sont trouvés ces treize mois dans le monde supérieur, et sont ouvertes les treize portes des miséricordes : cherchez le Seigneur au temps où il peut être trouvé. (*Isaïe*, ch. LV, vers. 6.)

20. Il est écrit (*Genèse*, ch. I^er^, vers. 2): Et Dieu dit: Que la terre fasse germer le germe et qu'il y ait l'herbe, séminifiant sa semence. C'est là ce qui est écrit (*Lévitique*, ch. XXIII, vers. 32): Et humiliez vos corps le neuvième soir du mois. Cela doit s'entendre du temps (dont nous venons de parler).

21. Adonaï Jéhovih, tu as commencé à montrer à ton serviteur ta grandeur. Le nom Tétragramme est écrit parfaitement, dans ses côtés.

22. Mais, là, dans cette progermination de la terre, il n'est pas parfait ; car יהי n'est pas écrit, mais nous lisons seulement ainsi.

23. Jod superieur, Jod inférieur; et le seigneur forma. Là aussi il y a Jod supérieur et Jod inférieur.

24. Mais, dans יהי, outre le (Jod) supérieur et l'inférieur, il y a Hé, au milieu des deux, comme connexion de perfection.

25. Parfait, mais non de tous les côtés. Le nom

a été arraché de cet endroit et il a été planté dans un autre.

26. Car il est écrit : Et planta le seigneur. Elohim (*Genèse*, ch. I, vers 8) : Ce Hé qui est au milieu des deux Jod du mot יהו : le souffle, de l'Ancien dans le Microprosope, car, sans le souffle, il ne subsiste pas.

27. Par Hé, il est donc amené à la perfection. Hé supérieur, Hé inférieur.

28. Comme il est écrit : Ahah, seigneur Jéhovih, etc... (*Jérémie*, ch. XXXII, vers. 17), où existe la cohésion des connexions. Par l'esprit s'accomplit donc la connexion des équilibrés.

29. Le Jod d'en haut qui est couronné de la couronne de l'Ancien est la méninge supérieure, resplendissante de clarté et bien close.

30. Le Hé supérieur qu'entoure l'esprit des narines qui procède pour vivifier.

31. Le Vau supérieur, lampe très fulgide qui est entourée de son côté.

32. Ensuite les lettres s'étendent, et elles sont comprises dans le Microprosope.

33. Lorsque (cette forme) commence, les lettres sont trouvées dans le crâne.

34. Puis elles s'étendent dans le corps entier, pour fonder toutes choses.

35. Lorsque pend en laine blanche (la chevelure de l'Ancien), ces lettres y sont suspendues.

36. Lorsqu'au Microprosope est manifesté le Macroprosope, en lui résident ces lettres et il est dénommé par elles.

37. L'יוד de l'Ancien est caché dans son genre. Car le nom n'est pas trouvé.

38. הא est ouvert par un autre Hé, et, du symbole de féminité, marque les deux femmes. Et il est trouvé par les formes.

39. Le Vau est ouvert par un autre, ainsi qu'il est écrit : S'en allant vers mon bien-aimé, selon les rectitudes (*Cantique des Cantiques*, ch. VII. v. 9).

40. Dans la lampe très fulgide on trouve ce qu'il faut pour couvrir la porte.

41. Vau supérieur, Vau inférieur. Hé supérieur, Hé inférieur. Jod supérieur et avec lui on n'associe pas un autre Jod, et il n'en monte pas un autre avec lui si ce n'est une expression symbolique.

42. Lorsqu'en effet sont manifestées les deux lettres et qu'elles sont unies en un seul degré, en une seule société, afin qu'elles soient exposées, alors ו ד (Vau et Daleth) sont appliquées à Jod.

43. Malheur lorsque celui-ci est enlevé et que celles-là sont manifestées. Alors les choses grasses qui rendent la forme glissante ne sont pas imprégnées et ne s'arrêtent pas dans leur lieu.

44. Et les animaux courent et reviennent (*Ezéchiel.*, ch. 1er, vers. 14). Fuis vers ton lieu (*Nombres*, ch. XXIV, vers 11). Quand tu l'élèverais comme l'aigle et quand tu poserais ton nid dans les étoiles, de là je te précipiterai (*Abdias*, ch. 1er, vers. 4).

45. Et la Terre produisit son germe. Quand le produit-elle ? lorsque le Nom est planté.

46. Et, alors, souffle l'air et l'étincelle est préparée.

47. Un certain crâne s'étend, d'une partie de lui-même.

48. Sur lui une abondante rosée, de deux couleurs.

49. Trois cavités, dans lesquelles les lettres exprimées se manifestent.

50. Les cheveux noirs sur les quatre côtés du crâne. Ils pendent sur les ouvertures courbes, pour qu'il ne puisse entendre.

51. La droite et la gauche sont ici données.

52. Une voie mince existe en haut.

53. Le front qui ne resplendit pas. Colères contre le monde lorsque cette volonté le regarde.

54. Les yeux de trois couleurs pour qu'on tremble devant eux. Ils sont lavés de lait fulgide.

55. Il est écrit (*Isaïe*, ch. XXXIII, vers. 20) : Tes yeux verront Jérusalem, habitation de la paix.

56. Cependant il est écrit (*Isaïe*, ch. I, vers. 21): La Justice passera la nuit ici.

57. L'habitation de la paix, c'est l'Ancien qui est caché. D'où il est écrit : עֵינֶךָ ton œil (sans י).

58. Le nez est pour connaître la face du Microprosope.

59. Trois flammes brûlent par ses narines.

60. Le degré profond pour entendre le bien et le mal.

61. Il est écrit (*Isaïe*, LXII, vers. 8) : Moi Tétragramme (Iod-hé-vau-hé). C'est mon nom.

Et il est écrit (*Deutéronome*, ch. XXXII, vers. 39) : Je tue et je vivifie. Et il est écrit (*Isaïe*, ch. XLVI, vers. 4) : Et je vous porterai et je me chargerai de vous.

62. C'est Lui qui nous a faits et ce n'est pas nous (qui nous sommes faits) (psaume 100, vers. 3).

Et il est dit (*Job*, ch. XXIII, vers. 13) : Et Lui dans un (dessein) et qui l'en détournera ?

63. Il est appelé הוּא, celui qui est caché et qu'on ne rencontre pas. Il est celui qui ne tombe pas sous les yeux, celui qu'on n'appelle pas par un nom.

64. הא et הי. א contient en lui ו. ו renferme en lui א et cependant il ne renferme pas הי.

65. א est prononcé Aleph. Aleph est prononcé comme יוד (Iod). יוד. (Iod) est prononcé Iod qui est occulté de toutes les occultations et à qui l'on ne joint pas וד.

66. Malheur lorsque le Iod n'irradie pas les lettres Vau et Daleth, et bien plus encore lorsque Iod est enlevé de Vau et de Daleth, par les péchés du monde, car, alors, la nudité de tous est trouvée !

67. C'est pourquoi il est écrit (*Lévitique*, ch. XVIII, vers. 7) : Tu ne découvriras pas la nudité de ton Père. יה. Malheur lorsque le Iod est enlevé du Hé ! C'est pourquoi il est écrit (*Lévitique*, ch. XVIII, vers. 7) : Et tu ne dévoileras pas la nudité de ta Mère. Elle est ta Mère, tu ne dévoileras pas sa nudité. Elle est ta Mère, vraiment, car il est écrit (*Proverbes*, ch. II, vers. 3) : Tu appelleras l'Intelligence ta Mère.

(Traduit par A. JHOUNEY.)

Religion Messianique [1]

L'AME DU SALUT [2]

Qu'est-ce que la Tempérance?

La Tempérance est la vertu qui maîtrise nos instincts et nos passions, réprime notre inclination aux plaisirs défendus et nous modère dans l'usage des plaisirs permis.

Que nous commande la Tempérance?

La Tempérance nous commande la sobriété dans la nourriture, la boisson, dans toutes les jouissances corporelles.

La Tempérance commande à l'homme et à la femme qui vivent unis par l'amour de dominer l'attrait sexuel et de maintenir ses satisfactions dans les limites naturelles, en les préservant de toute souillure et de tout excès, en les considérant non comme un but en elles-mêmes, mais comme le moyen de l'enfantement de la race et comme une manifestation physique subordonnée à l'affection morale qu'elle exprime et qu'elle doit respecter.

* * *

La Tempérance nous commande non seulement de maîtriser nos instincts corporels, mais de dompter les passions de notre âme, les fureurs de notre cœur, les dérèglements de notre esprit.

Il y a des orgies de pensée et d'étude confuses et avides qui peuvent n'être pas moins meurtrières de la vertu et abrutissantes pour la raison que la voracité et l'ivrognerie corporelles.

Il y a des complaisances et des félicités intérieures d'orgueil et d'ambition qui peuvent n'être pas moins coupables que les plaisirs solitaires et contre nature.

Il y a des hallucinations de luxure mentale plus

---

1. Essai offert à la méditation des frères du *Quatrième Degré* de l'Etoile.
2. Voir l'*Étoile* (tous les numéros de février à septembre 1893 t les numéros de novembre et décembre 1893).

dépravantes que les luxures communes et matérielles.

Hors de ces gouffres spirituels la Tempérance nous élève et nous recueille.

*
* *

La Tempérance s'accorde avec la Justice pour nous conseiller l'équilibre en toutes choses et pour écarter de nous l'immodération.

Mais la Justice nous fait plutôt reconnaître la légitime puissance de l'équilibre, son caractère de loi morale, d'impérative harmonie, et la Tempérance nous en fait plutôt sentir la discrétion et la sérénité.

De même la Justice, qui nous ordonne d'agir envers chaque être selon son mérite et sa valeur, étendant cette règle aux êtres subordonnés, aux éléments qui composent l'homme, nous commanderait de préférer, parmi ces éléments, ceux dont la valeur est plus haute et par suite nous enjoindrait, comme la Tempérance, de préférer la pensée au corps et la conscience aux passions.

Mais, là encore, la Justice nous ferait plutôt reconnaître la puissance légitime, l'harmonieuse normalité d'une telle prédilection et d'une telle hiérarchie, pendant que la Tempérance nous en ferait plutôt sentir la purification, le dégagement et la paix sereine.

*
* *

La pratique de la Tempérance éveille la sensibilité spiritualiste.

Même à ceux-là qui ne croient pas à leur Ame et qui ne voient en elle qu'une pensée périssable, la Tempérance peut faire éprouver le charme de l'esprit à dominer le corps, le charme de la conscience à dominer les passions, la délicatesse de la pensée, et la délicatesse de l'honneur.

ALBER JHOUNEY.

Yoga Sastra de Pataudjali [1]

Salut à Ganesa ! Puisse l'union des personnes Jumelles de Siva et de son épouse — par la commémoration de qui l'on jouit de la Délivrance, dure à atteindre comme elle est -- produire pour vous toutes les bénédictions !

1. Maintenant, donc, doit être faite l'exposition de la Yoga (ou concentration).

2. La Yoga consiste à empêcher les modifications du principe pensant [2].

3. Alors (pendant la Yoga) l'Ame s'en va dans la forme d'un spectateur (sans spectacle).

4. Aux autres moments l'Ame est dans la même forme que les modifications de l'organe interne.

5. Les modifications (de l'organe interne) sont de cinq genres, et elles sont pénibles ou non pénibles.

6. (Ces cinq genres sont) l'évidence. l'erreur, la fiction, le sommeil et la mémoire.

(Traduit par A. JHOUNEY).

SOCIALISME CHRÉTIEN

Conférences de l'abbé C. M.

I. — LES TROIS PHASES DE L'HISTOIRE HUMAINE

(*Suite*)

Tout le travail de la seconde phase de notre évolution psychique se peut résumer en deux

1. Le système de la *Yoga* est, de tous les systèmes de philosophie hindoue, celui qui s'accorde le mieux avec le profond ésotérisme chrétien. Quoi qu'il puisse y avoir çà et là quelques réserves a faire, on doit cependant reconnaître la spiritualité intense et la pureté de cette absorption héroïque des yoguis dans l'Absolu.

2. La Yoga admet deux Ames, l'une extérieure, formée de lumière élémentaire, instrument de l'Ame proprement dite qu'elle met en relation avec le monde, l'autre intérieure véritablement spirituelle et secrètement unie avec l'absolu. La première Ame est ce que la Yoga appelle Principe pensant ou organe interne.

A. J.

points : arriver à sentir : 1° la vie supérieure qui s'efforce de sourdre en nous ; 2° le principe même qui, par cette endosmose, vit en nous et nous donne la vie.

Je vous rappelais tout à l'heure comment une molécule minérale devient goutte de sève végétale en entrant dans les veines d'une plante et se laissant pénétrer de sa vie. Un moment ne vient-il pas alors où cette molécule pourrait dire : « Non ! ce n'est plus moi, le moi de tout à l'heure qui vit en moi maintenant ; mais la plante où je suis entrée et dont la vie est entrée en moi ! » Ainsi toute vie supérieure plonge dans la couche inférieure pour en extraire, en attirer et en assimiler la substance. Comme l'arbre, être aérien, c'est-à-dire vivant dans l'air, plonge par ses racines dans la première couche au moins de la vie souterraine, ainsi toute vie inférieure, si elle était consciente et attentive, sentirait, comme de perpétuels tentacules, l'aspir en elle d'une pensée supérieure qui, sans y être sollicitée, et par le naturel effet de cette mystérieuse loi d'expansion qui est la force même de l'être, descend vers elle, fond sur elle comme sur une proie, la déprend de ses basses attaches, la déséquilibre, la décompose, la fluidifie, l'entraîne, l'enlève, et peu à peu la dévore.

Vraie sensation de vertige, si l'homme, moins paralysé dans ses forces vives, la sentait venir à lui de toutes les molécules de son corps et de tous les atomes de chaque molécule ! Il ne la sent même pas, hélas ! de toute la surface de son âme instinctive, que sans cesse pourtant l'intellectualité sollicite ; et souvent, quand il l'a ressentie, quand, au milieu des jouissances retombantes, le désir à nouveau se soulève dans son âme, comme une étincelle de flamme pure qui s'agite sous la cendre, l'insensé toujours plus ramène et amoncelle la cendre des matérielles voluptés pour étouffer en lui cet élan de son moi supérieur et cette réalisation commençante de sa félicité prochaine.

Son intérêt comme son devoir est juste à l'opposé.

Oh ! quelle infinie multiplication ce sera de pure volupté vitale, lorsque, toute barrière abattue de lourde et insensible matière, dans l'immense océan de la force universelle, dans l'indénombrable unité de toutes les vivantes monades psychiques, l'âme nouvellement entrée se sentira unie à toute l'infinie multitude des autres âmes, une avec toutes et avec chacune, une avec toutes leurs sensations et toutes leurs pensées ; lorsqu'elle sentira toute leur vie heureuse se répercuter en elle, et sa propre vie se verser et se mêler à toutes les autres vies ! Alors, pour chaque atome vivant du vivant infini, pour chaque âme devenue centre dans l'incommensurable sphère des âmes, toute cette sphère sera l'incommensurable surface des sensations bienheureuses et des béatifiques communions vitales !

C'est, je crois, de ce divin passage de son être dans leur être, de sa vie dans leur vie, que le Christ prononçait cette parole émue, devant ses apôtres, la veille de mourir, au moment de la sainte Cène : « J'ai désiré d'un grand désir manger cette pâque avec vous ! » *Paque* signifie *passage*, et *manger* c'est *communier*. La sensation du Verbe de Vie doit être divinement intense et délicieuse, en effet, lorsqu'il sent sa chair de fluide vivant et son sang de vivante lumière s'insinuer et se mêler à chaque âme communiante.

Car c'est lui, le Verbe divin, qui est l'immense fleuve de vie jailli de la source de feu ; c'est lui, l'immense océan auquel, après mille détours, tous les ruisseaux et toutes les gouttelettes de tous les ruisseaux aboutissent et dans lequel ils fusionnent...

Qui verrait notre souffle chaud, vibrant et vivant, se diviser en petits courants et s'insinuer comme de petites veines de vie coulante, à travers l'épaisseur de l'air, songerait aux radicelles d'une plante pénétrant le sol ou aux ramifications

du système artériel pénétrant nos muqueuses et nos muscles et distribuant dans tout notre corps ses émissions vitales. Notre atmosphère, en effet, est le produit de l'air et de nos émissions : nos émissions, par la respiration, par la transpiration, par la parole, par la pensée, peuplent l'air ambiant d'une multitude d'êtres très différents de nous et que nous ne voyons pas, mais que notre raison devine et que la science peu à peu constate.

Le grand Esprit, l'Eternel-Dieu, respire aussi à sa manière, et tous les êtres, si j'ose dire, sont les microbes issus de la pensée divine. Or, comme il en arrive de notre respiration, chaude à sa source, et impalpable et invisible, qui devient bientôt vapeur visible, même glace solide, à mesure que la chaleur diminue en elle : ainsi deviennent corporelles les émissions de Dieu dans lesquelles a diminué la chaleur vitale.

Mais quoi? n'est-il pas vrai que vous pouvez de votre souffle chaud fondre et ramener en vapeur plus ou moins légère les petits glaçons que le froid avait durcis aux poils de votre barbe. Pardonnez-moi, je vous en prie, ces comparaisons triviales: le Zohar les emploie et la clarté les conseille. Ainsi, de son émission toujours chaude, intellectuelle et pure, l'Etre infini sans cesse réchauffe et cherche à fondre en vie de plus en plus immatérielle ce qui, parmi les êtres sortis de sa bouche, — pardonnez-moi encore ce mot emprunté à la Bible, — est devenu plus ou moins glacial et grossier. Toujours l'Etre infini vit et respire la vie, et toujours, de cette respiration nouvelle, « *emitte spiritum tuum, et creabuntur, et renovabis faciem terræ* », — le Père, pour revifier ses fils déchus, lance hors de sa bouche créatrice ce que nous appelons ses anges — ἀγγέλλω, *mitto*, — c'est-à-dire ces émissions divines, ces courants de vie supérieure qui, dans les couches les moins matérielles de l'Humanité, saisissent les âmes déjà prêtes pour un entraînement plus haut, les pénètrent, les spiritualisent.

et en font des gouttes de sève céleste, des missionnés, des anges parmi les hommes.

Telle est la genèse de ces êtres-frontières, de ces êtres qui appartiennent à un autre règne déjà, quoique revêtus encore de l'enveloppe humaine ; comme les bâtons vivants, les phasmidies, les feuilles vivantes, les zoophytes sont animaux déjà sous l'apparence végétale.

Insistons, car c'est ici, à cette bifurcation hésitante, que nous reconnaîtrons plus clairement d'où vient la vie : d'un principe supérieur infusé aux organes. Et vraiment, on pourrait se demander pourquoi la physiologie est dans ses analyses si fort au-dessous de la chimie. Car enfin la chimie se garde de confondre l'oxygène avec l'hydrogène, le comburant avec le combustible, ou même de supposer que le comburant puisse être le résultat du combustible. Comment donc tels physiologistes peuvent-ils admettre que la vie, qui brûle la matière, soit le résultat de la matière ? Non ! la vie est un principe, pas un résultat : il y a une chose existante qui se nomme la vie, comme il y a une chose existante qui se nomme l'oxygène, et tel être est vivant non pas parce que ses organes ont produit la vie, mais parce qu'il incarne en lui la vie : de même que l'hydrogène devient lumineux parce qu'il s'est combiné avec l'oxygène. Un corps lumineux est de la substance unie au principe Lumière ; un corps vivant est de la substance unie au principe Vie. La substance, comme le mot le dit, est la matière, purement passive, réceptive féminine, *sub stans*, qui se tient dessous. La Vie est la Force-Principe, la force active, vivante par soi-même, qui donne force et vie à la substance en s'unissant à elle, comme l'oxygène allume l'hydrogène.

La vie est donc par rapport à la matière hétérogène, hétéronome. J'ajoute que la Vie est universelle, c'est-à-dire une quoique diverse, une quoique fragmentée. Aussi nul si grand ou si petit fragment de vie, uni à quelque fragment que ce soit de substance inerte, ne reste vivant et

actif dans son alvéole de matière, qu'en demeurant toujours uni par des liens invisibles mais sûrs, avec le principe, avec la source de la Vie partout agissante.

Cette seconde vérité apparaît aussi claire que la première à tout esprit intuitif, mais les déductifs en ont un exemple visible dans ce fait suggestif autant que banal du vin enfermé dans les tonneaux d'une cave, et qui ressent, à l'époque de la sève printanière, le même mouvement, la même émotion de vie qui se produit au milieu des vignobles, dans les veines du cep vivant.

Une et diverse, la Vie est le même principe-vie, dans les esprits, dans les corps, dans les âmes, à des degrés divers de qualité, de pureté, plus ou moins éloignée.

Et comme elle est universelle, elle doit être ascendante. Si bas que soit tombée la parcelle de vie, dans quelque vase infime que ce soit, elle reste en communication avec sa source. Or, c'est la loi des vases communiquants, que le niveau inférieur tende naturellement à remonter au niveau supérieur.

C'est en effet la loi de la vie déchue dans notre monde inférieur qu'elle tende à remonter vers son principe: instinctivement d'abord, dans les règnes sous-humains; puis, dans l'homme, librement, par l'effort volontaire, à travers les trois phases successives que nous avons dites. Mais la loi constatée n'est qu'un fait général; à tout fait, il faut une cause; à tout fait général, une cause générale; quelle cause peut attirer en haut tous les êtres, sinon une cause supérieure à tous, c'est-à-dire le principe même, l'universel principe de l'être? Nous voilà encore ramenés par une autre voie à l'unité originelle et à l'origine supérieure de la Vie. La raison assez facilement s'élève vers cette vision, par le ressort divin qui est en elle, et c'est quelque chose déjà, c'est le premier pas à faire pour que notre être tout entier et toute notre action s'y hausse.

Avez-vous vu, messieurs, au cours de vos navi-

gations, jaillir tout à coup l'énorme vie inconsciente qui gît cachée au fond des mers ? Avez-vous vu, les jours d'orage, tous les flots, toutes les vagues s'allumer, de l'électricité que leur mouvement dégage? Eh bien, imaginez un océan dont toutes les gouttes, dont tous les atomes vivent, dont chaque goutte, dont chaque atome est une âme ; et, fragmentée mais une dans toute cette immensité, vibrant dans chaque atome et la même dans tous, l'électricité devenue consciente. Vous avez quelque idée de la Vie une, infinie, intelligente, et de l'union de tous les êtres divers dans cette unité infinie. O l'heureuse issue de l'évolution, quand cette image matérielle sera l'immense fait spirituel, quand chaque étincelle qui jaillira de chaque âme sera un élan de pur amour mutuel, un éclair de pensée et de sympathie heureuses ; quand de chacune à toutes et de toutes à chacune ce sera éternellement et sans cesse la communion de vie et la fusion réciproque ; quand toutes les âmes déliées de leur corps, quand toutes les gouttes de vie psychique remontées des veines terrestres seront pour toujours fusionnantes dans leur source réintégrée !

Voilà donc, dans ses deux opérations caractéristiques, la seconde phase de l'évolution vitale individuelle : union progressive individuelle de l'élément psychique épuré avec le principe supérieur qui est en chacun de nous ; union progressive de chaque âme spiritualisée avec toutes les autres âmes dans le principe, dans la source, dans l'océan générateur et collecteur des âmes.

Quelles conséquences, pratiquement, doivent découler de cette théorie réalisée ?

Après la sensation béatifique, disons la puissance qui, pour une âme ainsi surélevée, doit résulter de son union de plus en plus étroite avec le Principe-Vie, avec la Force-Principe, et par là comprenons ce que c'est qu'un *miracle*.

Plus on aime la vérité, plus on souffre de voir comme les mots la représentent défigurée à la

plupart des esprits. Il faudra bien du temps encore et bien des protestations avant que ce mot *miracle*, par exemple, en arrive à ne pas mentir; car, malgré lui, il ment, ce mot très saint, lorsqu'il suggère aux irréfléchis ou aux crédules que Dieu puisse faire quelque chose qui soit contraire aux lois de Dieu. Car les lois de la nature sont lois de Dieu certainement, puisque Dieu a fait la Nature et que Dieu ne subit d'autre loi que sa Loi.

Le tort des classificateurs est de prendre pour des lois de simples mesures de capacité. Un arbre a-t-il le droit de dire : « C'est une loi de la Nature que les êtres corporels ne marchent pas ? »

Non ! la vraie, l'unique loi de la nature, c'est l'évolution, et le même élément-force, le même élément-âme, à deux périodes successives de son évolution, est doué de facultés tellement dissemblables que tel acte qui eût été pour lui un miracle à la période précédente, est, à la suivante, un acte naturel. Marcher, quand votre *moi* était arbre, eût fait crier au prodige : ce même *vous*. maintenant qu'il est parvenu à la forme humaine, prouve tous les jours en marchant que la marche ne lui était pas *absolument* impossible.

Il n'y a pas, à vrai dire, d'impossibilité absolue : il n'y a que des impossibilités relatives. N'est-ce pas une tautologie digne de M. de la Palice que la force totale peut tout ? Toute la question de puissance pour un être particulier est donc dans la relation actuelle de cet être avec la Force totale : changez cette relation, et l'impossible devient possible.

Créer un arbre est chose impossible pour cette force minuscule qui s'appelle un homme ; mais la force totale est capable de créer mieux, sans doute, puisqu'elle crée des mondes en si grand nombre qu'on en a pu compter je ne sais combien de millions sur une photographie reproduisant tel minuscule petit coin du ciel.

Beaucoup d'autres choses encore nous sont

impossibles dans l'état actuel de notre être. Mais supposez un homme passé derrière le voile à la phase d'évolution qui suit la phase terrestre : il en sera de l'âme de cet homme comme de l'âme d'un arbre devenue l'âme d'un oiseau : beaucoup de choses lui deviendront naturelles qui lui étaient tout à l'heure impossibles. Supposez de plus que cette âme de l'homme, quoique élevée au règne surhumain, reste ici-bas dans un corps humain au milieu des hommes : les actes surhumains qu'elle opèrera, très naturels pour elle, seront surnaturels pour les autres hommes et seront appelés miracles.

Ainsi, réellement, ce qui fait crier au miracle, c'est l'enveloppe du thaumaturge. Mettez un dieu sous enveloppe humaine, les actes naturels du dieu prennent par son enveloppe l'aspect surnaturel, quoiqu'ils soient, pour qui songe au dieu caché sous l'enveloppe, absolument naturels. Comme les *zoophytes*, animaux-plantes, qui, sous l'extérieur d'un végétal, vivent néanmoins de la vie animale, de même entre le règne humain et le règne divin il y a les *théandres* dieux-hommes, ou hommes-christs, hommes tout imprégnés de vie divine. Quoique vivants dans un corps d'homme, en pleine humanité terrestre, les christs vivent néanmoins de la vie supérieure, et leurs actes suprahumains, qui sont miraculeux en raison de leur enveloppe humaine, n'en sont pas moins parfaitement naturels à leur être divin.

Et vraiment ne faut-il pas, pour bien juger les actes. entrer, selon le langage vulgaire, dans la peau du personnage ? C'est donc à sa mesure, non à la nôtre, qu'il faut juger des actes du Christ-Jésus, le Christ parfait, et, si miraculeux soient-ils pour notre impuissance, ils nous apparaitront naturels pour lui ; impossibles pour nous, qui sommes en communion si imparfaite avec la Force Totale, simples et naturels pour lui, qui est avec la Puissance infinie en communion complète, en totale union personnelle.

Ah ! le miracle n'est pas qu'une âme de Christ

arrive aux qualités prochaines, mais que si peu d'âmes y arrivent. Le miracle est que, tous ou à peu près tous, destinés à nous élever, nous nous abaissions ; faits pour nous dégager de la matière, nous nous y enfoncions toujours plus, même de notre tête incapable de percevoir les choses spirituelles. O homme, je t'en prie, souviens-toi ! souviens-toi que tu es esprit, non pas corps seulement. Et fusses-tu, pauvre âme, comme Lazare, frère de Madeleine, enseveli dans la matière depuis trois jours, depuis trois vies, répandrais-tu déjà tout alentour la triste odeur de ta corruption. *Lazare, Lazare, veni foras !* Ame humaine, âme déchue, déprends-toi des infirmités et des passions du corps, unis-toi à la vie supérieure, communie à la vie divine, et deviens un homme-christ, un homme surnaturel, dès cette vie et pour l'éternité. Amen ! C. M.

François Coppée a toujours aimé les humbles, sans déclamation avec poésie et sincérité. Nous sommes heureux de reproduire en partie ce discours, très remarqué, où parle son âme, naturelle, émue et d'une pénétration si aisee et sûre dans sa simplicité. François Coppée est l'nn des rares de ce temps qui ait gardé la santé morale, qui soit délicat sans manière et bon sans affectation et sans hystérie.

Poète, les émotions sociales de son œuvre nous le gardent vivant comme sa langue franche et pure nous le garde eurythmique et mélodieux.

LE SOCIALISME A L'ACADÉMIE

FRAGMENTS ET CITATIONS DU

Rapport sur les prix de vertu

Lu dans la séance annuelle
de l'Académie française du 16 novembre 1893

PAR

M. François COPPÉE
Directeur de l'Académie française

. . . . . .

Qu'ils ne se hâtent donc pas de faire le procès de la charité, tous les réformateurs, calmes ou

impatients, qui rêvent d'abolir la misère. Contre cette maladie sociale, nous n'aurons point, d'ici à bien longtemps, d'autre spécifique. Et, quand même les problèmes qui se posent si impérieusement aujourd'hui seraient résolus, quand même les rapports de celui qui possède et de celui qui travaille, de celui qui jouit et de celui qui souffre, seraient réglés à la satisfaction de tous, quand même un Code nouveau, Code de prévoyance et de réparation, protecteur de l'enfance, pieux pour la vieillesse, indulgent pour toutes les infirmités de l'homme, veillerait paternellement sur lui du début à la fin de son existence, il y aurait encore, de par le monde, bien des infortunes et bien des injustices. Les Solons de l'avenir ne pourront jamais inscrire sur leurs programmes et voter dans leurs Assemblées le désintéressement et la bonté obligatoires, ni remédier, par décrets, à l'égoïsme des uns et aux faiblesses des autres. Il y aura toujours des pauvres parmi nous. Et, grâce au ciel, il y aura toujours des riches qui s'appauvriront pour les secourir et spectacle plus consolant encore, des pauvres qui, n'ayant à donner que leur temps, leurs soins, leur dévouement, leur tendresse, les donneront spontanément à leurs frères en indigence et feront apparaitre aux yeux de tous la vertu dans ce qu'elle a de plus admirable et de plus touchant.

C'est à ces pauvres au cœur si prodigue que M. de Montyon et ses généreux imitateurs ont légué des récompenses, et c'est le plus honorable et le plus doux privilège de notre compagnie d'avoir à les leur décerner.

De toutes les œuvres de miséricorde qu'ils accomplissent, les plus urgentes et les plus essentielles sont assurément celles qui s'adressent à l'enfance et à la vieillesse. Rien de plus douloureux que de voir dans le dénuement et dans l'abandon ceux qui ne peuvent pas encore et ceux qui ne peuvent plus gagner leur pain. Ce spectacle a été intolérable pour M. l'abbé Colombier, à Albi, et pour M^lle^ Marie Danesi, à Bastia. Il s'est dé-

voué aux orphelins, elle s'est dévouée aux vieillards. En donnant à chacun d'eux un prix de 2,500 fr. sur la fondation Montyon, vous ne pouviez rêver de lauréats plus dignes et plus intéressants.

L'abbé Colombier n'a que trente-trois ans, mais ce jeune prêtre a derrière lui un long passé de vertu chrétienne. Pour moi, je ne puis me le représenter que sous les traits du saint Vincent de Paul des images populaires ramassant des enfants tout nus dans l'angle des murailles. Dès 1886, il en recueille un, sans famille, puis un autre, pauvre martyr qu'une marâtre torturait, puis un autre encore, que sa mère, venue de Paris très malade et morte à Albi, laissait sans protection aucune. L'abbé Colombier n'a que de très modestes ressources. C'est déjà pour lui une charge très lourde, pensez-vous, que d'élever trois petits garçons. Mais, comme dit le proverbe, quand il y en a pour trois, il y en a pour quatre. Aujourd'hui, chez l'abbé Colombier, il y en a pour quatre-vingts. C'est un miracle qui a. sur bien des miracles, la supériorité d'être incontestable.

L'abbé Colombier a commencé par se faire prêter une petite maison ; puis des dons sont arrivés,le nombre des enfants s'est accru. L'abbé s'adjoignit alors, pour l'aider, d'abord ses parents, puis quatre religieuses, puis un autre prêtre, qui rivalisèrent avec lui de zèle et de dévouement. Un des caractères de la charité, c'est qu'elle est contagieuse. Cela se gagne. L'abbé Colombier l'a donnée à tout le département du Tarn. Vous auriez plaisir à lire les nombreuses signatures qui le recommandent à l'Académie. Vous y verriez pêle-mêle des noms de personnages officiels et de réactionnaires bien reconnus pour tels. Sa petite république d'orphelins ne compte que des ralliés. N'est-ce pas encore un autre miracle ? A sa façon, l'abbé Colombier travaille à l'apaisement politique ; il réconcilie, au moins momentanément, tous les partis dans

la bienfaisance. Les enfants d'adoption de ce digne homme possèdent à présent une maison, des terres qu'ils cultivent, des ateliers où ils font leur apprentissage, et Albi, qui n'avait point d'orphelinat pour les garçons, est à présent très fier du sien et peut le donner pour modèle.

A Bastia, c'était un hospice pour les vieillards qui faisait défaut. Comme M. l'abbé Colombier, M^lle^ Marie Danesi n'a pas mis plus de six ans à combler cette lacune, et, par son initiative, par ses tenaces et constants efforts, elle a doté sa ville natale de l'établissement qui lui manquait. A la mort de son père, M^lle^ Danesi hérite de 7,000 francs : c'est toute sa fortune. Sans hésiter, elle la consacre immédiatement à la vieillesse sans asile. Tout d'abord, elle loue un appartement de sept pièces, moyennant 18 francs par mois, — nous sommes loin, comme vous le voyez, des prix de l'avenue de l'Opéra, — et s'y installe avec une dizaine de vieux indigents des deux sexes, vivant avec eux, les servant, subvenant à tous leurs besoins.

Ce qu'il y a de particulièrement touchant dans ce genre de bonnes œuvres, ce sont leurs débuts, teujours médiocres et cachés, et l'admirable témérité de ceux qui les entreprennent. Quand on imagine cette excellente fille, dans son étroit logis, soignant de ses mains maternelles sa famille de vieux enfants, certes on est attendri ; mais si l'on songe qu'elle n'a que 7,000 fr. dans son tiroir, on ne peut s'empêcher de se dire : « Cela ne durera pas ! C'est absurde ! » Eh bien, non ! C'est très raisonnable. Car il n'y a pas que le mal qui finisse par se savoir ; le bien aussi, poussé à cette limite, est en quelque sorte scandaleux. Toute la ville apprit la sublime imprudence de M^lle^ Danesi. On lui vint en aide. Mais, comme toutes ses pareilles, elle était atteinte du délire des grandeurs. Dès que ses ressources furent augmentées, elle ne se contenta plus d'un appartement et de quelques hôtes : ce fut une maison tout entière, et vingt, puis bientôt trente

vieillards qu'il lui fallut. Le croiriez-vous ? Ceux qui l'avaient soutenue jusqu'alors de leurs sympathies et de leurs subsides ne se découragèrent pas. Que dis-je? Ils partagèrent sa folie ambitieuse, si bien que Bastia possède maintenant un hospice qui compte quarante pensionnaires. Ce n'est encore qu'un pavillon, mais construit de façon à devenir. un jour, l'annexe d'un établissement plus considérable ; et soyez sûrs que l'infatigable M^lle^ Danesi, qui a créé dans toute la contrée une rivalité de dévouement et de sacrifices, une véritable passion pour le bien, ne perd pas de vue ses projets d'agrandissement. Je ne serais nullement surpris d'apprendre qu'elle n'attendait plus que vos 2,500 francs pour appeler les maçons.

J'ai le devoir, Messieurs, de rendre en votre nom un éclatant hommage à ceux qui mettent au service de la charité leur esprit d'entreprise et de propagande, leur besoin de fonder des établissements durables ; mais je suis peut-être encore plus ému, je l'avoue, et je voudrais vous faire partager mon émotion, devant ceux qui, plus faibles et plus timides, ne réclament, pour faire le bien, aucune assistance, n'y consacrent que leur effort personnel, et qui, pourtant, accomplissent, à eux tout seuls, modestement et discrètement, des actes de vertu d'une beauté suprême. Je vous en citerai quelques exemples.

En 1866, un Wurtembourgeois, du nom de Louis Weisser, vint s'établir à Lonze, dans le département de la Haute-Marne, avec sa femme et quatre filles, et il avait su gagner l'estime de tous par sa douceur hypocrite. Mais, au moment de l'invasion, cet abject personnage, jetant le masque, devint un de ces louches trafiquants qui suivent les armées et partit avec les fourgons allemands, en abandonnant pour toujours sa famille. Quelle situation pour la mère ! Elle est Française, mais mariée à un ennemi, à un espion peut-être : personne ne voudra la secourir. Si fait! La magnanime pitié habite dans le cœur d'un ouvrier maçon et de sa femme, les époux

Coiffier. Grâce à eux, l'abandonnée, qui tombe malade de chagrin et meurt deux ans plus tard, ne manque de rien jusqu'au dernier jour. Elle laisse quatre orphelines. Sans hésiter, les époux Coiffier en prennent deux, bien qu'ils aient eux-mêmes quatre enfants. Et leur dévouement ne s'est jamais démenti, car voilà vingt ans de cela, et, l'année dernière, ils mariaient celle de leurs deux filles d'adoption qui vit encore, et qui est devenue une sage et laborieuse personne, à un brave compagnon charpentier qui l'aimait depuis son enfance. J'ai tenu à vous conter cette émouvante anecdote, entre tant d'autres, parce que j'y trouve une preuve de la générosité de notre race. Voilà ce qu'on a fait, dans un village de France, pour la famille d'un vagabond allemand!

Ce n'est pas seulement au village que fleurit la vertu : nous allons la découvrir, s'il vous plaît, dans une des plus sombres et des plus étroites venelles du vieux Paris, dans la rue de l'Hôtel-de-Ville. Il y a quelques années, les époux Bourzat, celui-ci infirme, celle-là maladive, avaient ouvert là une petite crémerie. Tous les flâneurs connaissent bien la physionomie de ce genre d'établissement, avec sa vitrine invariablement ornée de deux grandes terrines, l'une de riz au lait et l'autre de crème au chocolat. Dans la plupart des crémeries, le chiffre d'affaires est généralement très médiocre. Il était presque nul dans la boutique de la rue de l'Hôtel-de-Ville, parce que les Bourzat, comme on dit vulgairement, étaient trop bons. Ils avaient pour convives habituels des pauvres, des infirmes, des enfants affamés, à qui l'on ne refusait jamais la nourriture ; et le fils de la maison, le jeune Louis Bourzat, qui tient de ses parents les sentiments les plus charitables, leur amenait sans cesse de nouvelles pratiques et augmentait ainsi cette onéreuse clientèle. Ce fut d'abord une vieille femme, puis un vieux professeur qui avait donné à Louis des leçons de grammaire et qui, tombé dans la pire détresse, menaçait de se suicider. L'enfant sup-

plia sa mère de le garder à la maison : on l'y conserva six mois, partageant avec lui le peu qu'on avait. Au vieux professeur succéda une femme aveugle. Louis l'aidait à manger, lui découpait ses morceaux, lui glissait parfois dans la main quelques sous, ses économies d'écolier. On recueillit encore, chez ces bonnes gens, une pauvre fille à jambe de bois, atteinte d'une maladie incurable. Je n'ai pas la prétention de vous étonner, Messieurs, en vous apprenant que les Bourzat n'ont pas fait fortune; tout au contraire, ils durent fermer leur crémerie. Ce fut la misère. Mais aujourd'hui, Louis a dix-sept ans; il est menuisier, gagne sa journée. Modèle de piété filiale, il fait vivre ses parents ruinés, tout en restant fidèle à leurs traditions de dévouement et de bonté. Dans ces temps derniers, il a installé dans sa chambre et soigné jusqu'à la dernière heure un de ses camarades, un ouvrier comme lui, à qui jadis il avait appris à lire et qui se mourait de la poitrine. Aujourd'hui, il prend soin du tombeau de son ami.

Ces petits crémiers de la rue de l'Hôtel-de-Ville, qui furent de si détestables commerçants, mais qui soulagèrent tant d'infortunes dans leur voisinage, méritaient, certes, un prix de vertu : vous avez cru mieux faire et les récompenser encore plus en attribuant ce prix à leur excellent fils, malgré son extrême jeunesse. Ces âmes délicates comprendront votre intention. Vous encouragez ainsi ce jeune homme à marcher toujours dans la bonne voie, et vous honorez le père et la mère qui lui ont enseigné de tels principes et donné de tels exemples.

Ne quittons pas encore Paris, notre cher Paris, si calomnié parce qu'il est si charmant. Ses ennemis y viennent chercher des plaisirs, pas toujours innocents; puis, de retour dans leurs mornes foyers, où désormais ils ne pratiquent apparemment que la vertu, ils ne parlent plus qu'avec une extrême sévérité de ce lieu de perdition. Paris, du reste, ne s'en émeut guère, sa-

chant qu'il en est des villes comme des femmes, que la plus aimable et la plus belle est la plus exposée aux médisances, et que le vice n'est nullement incompatible avec la laideur et l'ennui. Dans le livre d'or où vous enregistrez tant de bonnes actions, votre rapporteur, qui est un vieux Parisien, a eu la fierté de rencontrer le nom de son pays natal sur bien des pages : permettez-lui de vous en lire encore une.

M^me^ Baube, née Madeleine Poulalion, n'avait que dix-sept ans quand elle entra au service d'une de ses parentes, M^lle^ Morand, qui dirigeait un petit pensionnat de la rue Lacépède. C'est, vous le savez, un quartier de très pauvres gens. L'institutrice était âgée déjà, et l'établissement ne prospéra point. Tout de suite, les gages de Madeleine furent supprimés. Loin de s'en plaindre, elle donna tout ce qu'elle possédait, apprit le métier de brodeuse afin de gagner le pain pour deux, puis, l'ouvrage lui manquant dans ce métier, se remit en place ailleurs, sans jamais abandonner sa maîtresse. Un honnête employé, M. Baube, épousa Madeleine. D'accord avec lui, elle prit alors chez elle, dans son très modeste ménage, M^lle^ Morand, qui venait d'être frappée de paralysie, et lui prodigua des soins incessants. La pauvre vieille s'est éteinte, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, dans les bras de son ancienne servante, devenue sa filiale amie.

Remarquez ici, Messieurs, ce caractère de persévérance dans le bien que vous exigez avec raison de vos lauréats. Les Espagnols, qui se connaissent en bravoure, disent rarement : « Un tel est brave », mais bien : « Un tel a été brave, tel jour, en telle circonstance. » Ils n'ont pas tort d'être si réservés. Les grandes vertus, le courage comme la bienfaisance, ne valent que si elles durent et si elles sont toujours prêtes. Combien peu sont bons comme le Cid était brave, toujours ! Mais vous pouvez dire de l'humble femme dont je viens de vous parler qu'elle est bonne, parfaitement et continuellement bonne.

Son dévouement, qui n'a connu aucune lassitude, aucune défaillance, et qui lui coûte aujourd'hui la santé, a duré pendant vingt-six ans.

Au moment où je dévoile devant vous, pour une minute, tant de belles actions cachées, où je résume en trois lignes tant d'infatigable bonté et de patience héroïque, où je consacre le temps que dure une phrase à toute une longue vie d'abnégation, je ne me dissimule pas, Messieurs, combien, malgré sa sincérité, l'éloge est insuffisant que je donne à ces gens de bien, et je me demande aussi ce qu'ils en penseront. La plupart d'entre eux seront, je le suppose, très surpris d'avoir été loués publiquement pour des actes qui leur semblent tout naturels ; et, comme ils ne savent pas, au moins pour la grande majorité, ce que c'est que l'Académie française, ils s'en informeront. On leur répondra que c'est une réunion de lettrés, de savants, de grands seigneurs, et leur modestie sera sans doute confuse que de tels personnages aient daigné s'occuper d'eux.

Car ils sont tous ou presque tous des ignorants. Par exemple, Gasparde Bovagnet, à la Bridoire (Savoie), dont le père est aveugle, la mère folle, dont les trois frères, devenus veufs, sont rentrés à la maison paternelle avec leurs enfants au nombre de dix, Gasparde Bovagnet, qui est la providence de tout ce petit monde, ne lit sans doute que ses prières. Olympe Flageollet, à Audruicq (Pas-de-Calais), dont le père, incorrigible ivrogne, gaspillait son salaire, et qui a passé ses jours et ses nuits à rempailler des chaises au chevet de sa mère, gémissant sans cesse d'une maladie intolérable, Olympe Flageollet pourrait bien ne pas savoir signer son nom ; et Louis-Adolphe Chartier, à Pecqueuse (Seine-et-Oise), pauvre homme d'équipe sur le chemin de fer, qui, bien que chargé de famille, a gardé, élevé, marié un nourrisson abandonné par les parents et qui, encore aujourd'hui, en entretient un autre, Louis-Adolphe Chartier est indifférent, je le crains, à nos discussions sur la réforme de l'orthographe.

Quand ils apprendront quelle célèbre et docte compagnie a la mission de les récompenser solennellement, ils trouveront, dans leur naïveté, que nous leur faisons beaucoup d'honneur.

Ce qu'ils ne soupçonneront pas, c'est que votre rapporteur, en ce moment même, se demande s'il est digne de les louer, et que beaucoup d'entre vous, devant qui je retrace ces belles existences, éprouveraient, à ma place, le même scrupule. Car ces simples d'esprit possèdent ce que nous n'avons pas, nous, ce que ne peut donner l'art ni le savoir, c'est-à-dire la certitude absolue d'avoir toujours été bienfaisants et utiles. Hélas! Nous vivons dans un temps de trouble et d'inquiétude, où les fruits de l'arbre de science sont parfois bien amers. Dans tous les ordres d'idées, que d'illusions perdues! que de rêves évanouis! Les doctrines pour lesquelles nous nous sommes passionnés, les opinions que nous avons défendues avec tant d'ardeur étaient-elles vraiment bonnes et salutaires? Qui de nous se flatte d'avoir atteint l'idéal de vérité ou de beauté toujours poursuivi? Dans notre œuvre, que d'imperfections et que d'erreurs! Tel philosophe renie douloureusement ses croyances d'autrefois. Tel écrivain rougit d'une page de sa jeunesse; et cet homme d'Etat se frappe en secret la poitrine et s'avoue avec désespoir qu'il a mal servi son pays.

Quelle paix délicieuse, au contraire, chez ces pauvres gens dont chaque journée et chaque heure de la journée furent toujours consacrées à ce qui est incontestablement le devoir. Ils sont sûrs, absolument sûrs d'avoir fait le bien. Et, en les admirant, nous en arrivons à les envier, ces pures consciences que n'assombrit jamais l'ombre d'un regret, d'un mauvais souvenir. Nous les envions... Oui, jusqu'à ces vieilles domestiques qui non seulement ont fait abandon de leurs gages quand le malheur a frappé les maîtres, mais qui les aident dans leur détresse en tirant l'aiguille ou en filant le rouet.

Qu'ils le sachent bien, tous ces êtres qui n'ont

jamais vécu que pour autrui, loin de nous croire leurs supérieurs, c'est nous, les hommes d'étude et de pensée, qui sommes honorés d'avoir à saluer leurs vertus, et qui le faisons avec mélancolie ; car ils nous enseignent que le cœur a le pas sur l'esprit ; car nous decouvrons dans leur âme ce calme moral que ne nous ont pas donné tcutes les ressources de l'intelligence et qu'ils ont trouvé dans le simple exercice d'un instinct.

J'ai prononcé le mot, mais gardez-vous bien de le prendre en mauvaise part. Le propre de l'instinct, c'est d'abord de ne pas raisonner et puis de ne se tromper jamais. Cette définition convient parfaitement à la charité. Je viens de le dire, et j'y insiste. Si l'on consulte la philanthropie ordinaire, elle répond presque toujours par un veto, tout au moins par beaucoup de restrictions, à toute velléité charitable. Elle veut que le soulagement de la misère individuelle soit subordonné à un plan d'ensemble ; elle exige chez les vaincus de la vie tant de qualités que, s'ils en possédaient seulement une ou deux, comme la tempérance et l'amour du travail, ils auraient remporté la victoire. On pourrait parodier ici la célèbre phrase de Figaro : « A toutes les vertus qu'on exige d'un pauvre, combien peu de riches seraient dignes de recevoir l'aumône ! »

La charité, au contraire, ne fait pas d'enquête préliminaire ; elle ne cherche pas les causes de la souffrance qu'elle rencontre. Elle trouve un infirme, et elle l'adopte, sans se demander si l'inconduite n'est pas la cause première de ses infirmités. Comme ces ménagères pour qui le désordre et la négligence sont des ennemis personnels, et qui, devant un meuble déplacé ou un paquet terni rangent et brossent avant de rechercher qui, dans la maison, a péché contre la propreté, il y a des natures qui ne peuvent voir la souffrance sans la soulager. Si vous leur demandez pourquoi, elles vous répondront simplement que c'est plus fort qu'elles. Elles ont raison : une force supérieure les pousse, obscure et divine, comme toutes les

forces naturelles. N'essayez pas de discuter avec ces natures-là, de les convaincre qu'elles ont tort de céder ainsi à l'inconnaissable, de leur dire que la raison doit tout dominer et tout expliquer. La raison est courte et la foi est sans limites ; à se mesurer avec certains mystères, l'esprit humain est toujours vaincu.

(*A suivre*).

La Mission de la France

Oui. Pourquoi ne dirais-je pas franchement ma pensée ? Je crois que la France a une mission dans le monde. Mais ce ne sont certes pas les ministres qui se succèdent à notre Parlement qui la comprennent et qui la servent.

Il y a deux manières de réaliser le Progrès, qui est la loi du monde : par l'*Evolution* ou par la *Révolution*. Ceux qui ne se font pas les serviteurs intelligents et dévoués de l'évolution, en accordant les justes réformes que réclament à cor et à cris les malheureux et les déshérités, nous conduisent à une révolution indispensable et nécessaire, dont toute la responsabilité leur incombera. Ne sommes-nous donc pas tous enfants du même Père céleste et tous frères ? Si nos gouvernants étaient un peu plus chrétiens, ils auraient l'intelligence un peu plus ouverte, et surtout le cœur.

Il faut savoir juger les concessions qui doivent être faites, et, les voyant bien, les accorder loyalement et courageusement, sans orgueil et sans entêtement, et ne pas attendre avec un cœur léger le moment où la Révolution viendra crier de sa voix de tempête : *Trop tard !* comme cela est arrivé si souvent déjà.

Il y a un fait bien certain, et bien volontairement aveugle celui qui ne le voit pas, c'est que, si la haute société nage dans le bien-être, dans la basse c'est la plus grande misère qu'on voit régner. En haut des fortunes extravagamment colossales quand, en bas, l'on meurt de faim. Est-ce là du Christianisme ?

L'honneur de la France est de donner l'exemple et de remplir sa belle mission providentielle en changeant cet état social mauvais, pour le rempla-

cer petit à petit, mais le plus tôt possible, par un autre qui soit meilleur et permette à tout le monde de vivre.

Il faut lire cet admirable livre du grand citoyen qui vient de mourir (indignement renié par une Eglise à l'agonie dont il était la gloire,) intitulé *Le Glorieux Centenaire et le Monde Nouveau*, pour bien comprendre ce qu'est notre époque et ce que les peuples chrétiens réclament. Voici ce que notre grand abbé Roca dit à la page 22 en un splendide élan d'enthousiame :

« L'heure est solennelle ! Jamais l'Humanité n'a traversé de crise comparable à celle qui s'est ouverte avec la glorieuse Révolution de 1789, et qui, de nos jours, entre en France dans sa période la plus aiguë, pour le triomphe du Saint-Evangile, comme pour l'honneur et la gloire de la *Fille aînée de l'Eglise* et du *Soldat du Christ*. *Gloria Dei per Francos*.

« C'est dans Paris, *cerveau du monde*, comme on l'a dit, que se débrouillera le chaos fermentiel de la grande Genèse sociale ; c'est dans cette *fournaise cyclopéenne*, comme on l'a dit aussi, que sont forgées par le plus lumineux des Génies [1] qui président aux destinées des nations, les institutions nouvelles qu'attend la chrétienté et qui feront le tour de la terre. Nous sommes en travail pour la Planète entière.

« Toutes les civilisations qui ont précédé la nôtre, — et nous savons par Platon, par Aristote, et surtout par les Mahatmas si elles ont été nombreuses ! — toutes sans exception, sont venues sombrer sur ce cap des tempêtes sociales, qui se dresse devant nous, en ce moment, et qu'il est impossible d'éviter, quoi que fassent les opportunistes.

« Courage, ô ma Patrie, noble fille du Christ ; courage ! et de l'avant sans peur ! Mais il te faut

---

1. Le Génie de la France est l'Archange saint Michel, le chef des milices célestes qui se sont mises en branle de nos jours pour livrer au Prince des ténèbres la bataille décisive dont le résultat final sera la délivrance du monde.

la Foi, la foi dans ta mission, la foi dans ton propre génie, qui est le génie même du Christ-Rédempteur. A ces inspirations divines répondent bien tes aspirations humanitaires. L'idéal qui te passionne est l'idéal de son Saint-Evangile, et cette soif de justice qui te dévore, c'est lui, le Christ, qui te l'a mise au cœur. Et tu n'en sais rien! chevaleresque et folle enfant, si privilégiée par ton Dieu, si aveugle et si ingrate à son égard! Tu te mens à toi-même.

« O ma Patrie, reconnais-toi. Reprends possession de ta destinée, et d'un signe de croix dissipe ton erreur, chasse l'obsession qui te poursuit, débarrasse-toi pour toujours des politiciens qui t'égarent, qui t'exploitent et te grugent. Vois donc : « Ton Royaume est, après celui des « cieux, le plus beau de la terre! » comme l'avouent tes ennemis eux-mêmes. »

« Tu fus baptisée la « Nation Christ » ; tu es en effet le Christ-Nation! C'est là ton triomphe! Salue ton génie dans le génie de la rédemption ; salue le génie de la rédemption dans ton propre génie. Voilà tout le secret de notre force nationale et de notre Apostolat humanitaire. »

Il faudrait pourtant que nos gouvernants comprissent enfin nettement cette grande loi des renouvellements et des transformations physiologiques opérant dans l'ordre économique, religieux et social, et, foulant aux pieds l'affreux égoïsme inhérent à la richesse et à l'ambition, fissent la juste part des mérites et des besoins de tous.

Ce souffle nouveau, qui est en train de prendre possession du monde, c'est celui du grand Socialiste de la Judée, celui de Jésus-Christ lui-même et qui, depuis 1789, crie par-dessus les toits : *Liberté*, *Egalité*, *Fraternité*, *Solidarité*, *Tolérance*, *Mutualité*, partout.

L'Eglise aurait pu se mettre à la tête de ce beau mouvement national. Elle ne l'a pas fait, endormie qu'elle est dans des dogmes surannés et dans les délices de Capoue. Cela eût eu lieu cependant, si le bas clergé n'eût point eu les mains liées par un despotisme césarien qui le maintient dans le plus inintelligent et le plus honteux esclavage. Il eût dirigé le

mouvement et l'eût empêché de dévoyer et de devenir antireligieux.

Mais voici déjà que de braves et dévoués prêtres des villes et des campagnes se révoltent et s'insurgent contre l'outrecuidant Nemrodisme (voie du Tigre) de leurs orgueilleux évêques. Je ne citerai qu'un cas entre mille. C'est M. Duchâtel, curé de Caumont (Pas-de-Calais), obligé de donner sa démission devant la *chrétienne* bienveillance de l'évêque d'Arras. Celui-ci, après lui avoir promis une cure plus lucrative, le paie de loyauté en l'envoyant en disgrâce dans la petite cure de Latre-Saint-Quentin.

« Ma conscience, écrit ce brave curé légitimement révolté, est intacte et ne me reproche rien. Quant à mes opinions personnelles, est-ce donc un crime de lire le *Journal de Montreuil* au lieu de lire *La Croix* ? Est-ce un crime d'être républicain, quand Léon XIII a ordonné à tous ses fidèles le respect des institutions que la France s'est données ? Si c'en est un, monseigneur, à vos yeux et aux yeux de ceux dont vous écoutez les conseils, c'est le seul que j'aie commis. Si cela suffit pour être traité à l'évêché d'Arras comme un mauvais prêtre, je ne veux pas rester un instant de plus. Je me contenterai d'être un bon citoyen. Je vous adresse, monseigneur, ma démission de curé de Caumont, et je quitte le clergé. »

Il a bien raison, l'honnête homme! Les honnêtes gens ne doivent pas prêter l'appui de leur haute personnalité aux oies qui se parent des plumes du paon. C'est ainsi que mon noble ami l'abbé Roca, que tout le monde a connu si honnête, si droit, si juste, si dévoué, si courageux, si savant, a été *bassement* honni, insulté, méprisé par ce faux disciple du Christ qui s'appelle l'évêque de Perpignan, qui a voulu qu'on l'enterrât comme un chien.

C'est dans les évêchés que se sont réfugiés les derniers vestiges de l'odieux Césarisme que le Christ est venu condamner et tuer. Il serait temps cependant que nos braves prêtres soient laissés libres; ils se mettraient à notre tête, et la France accomplirait plus facilement sa noble mission.

Mais ces Césars n'écouteront rien. Il n'y a pas de tels sourds que ceux qui ne veulent pas entendre.

Eh bien ! que ce soit donc nous, chrétiens sans fanatisme et au cœur plein d'amour, qui jetions le cri d'alarme et l'ancre de salut, et, laissant bien loin derrière nous ces temps de barbarie où la force prime le droit, écrivons dans les plis glorieux et triomphants de notre drapeau : PAIX, JUSTICE ET DROIT, pour tout le monde.

Si le pape voulait cependant, il sauverait la chrétienté. Le peut-il ? Ce grand savant, l'abbé Roca, nous répond : oui. A lui seul appartient, paraît-il, le Verbe sacre qui doit dévoiler aux yeux de tous *l'ineffable secret* de la Rédemption sociale, qu'il a fallu tenir caché jusqu'à présent. Ecoutons-le encore :

« Oh ! vous le direz ce mot magique, n'est-ce pas, Saint-Père ? Vous le révélerez cet Arcane adorable, car c'est pour cela que vous avez hérité les clefs qui furent remises à saint Pierre. *Ad quem ibimus, Domine* (*Joan.*, VI, 69). — A qui irions-nous ? Qui peut, excepté vous, qui peut l'ouvrir sur la Terre, ce Royaume des Cieux, fermé sur nos têtes depuis près de 6.000 ans ?

« Je l'ai toujours eue, cette foi dans les *clefs !* Je l'ai plus que jamais, aujourd'hui qu'elle s'est transformée chez moi en vision scientifique, en évidence rationnelle. Rien ne me séparera de vous, Saint-Père. Tous les prêtres ne me comprennent peut-être pas encore ; mais j'ai idée que Rome me comprend, et me bénit, *in petto!* J'ai pu parler au Vatican, devant les cardinaux. J'ai pu parler ailleurs, devant des nonces et des archevêques. S'ils ne m'ont pas ouvertement encouragé, ils ne m'ont pas non plus fermé la bouche. Le cardinal ministre d'Etat de Sa Sainteté Léon XIII, monseigneur Jacobini, à qui j'offris un jour de briser ma plume s'il consentait à prendre devant Dieu la responsabilité de cet acte, me répondit : *Je m'en garderais bien !* Et le cardinal Guibert, archevêque de Paris, me disait en me bénissant : *Vous pourriez avoir raison : l'avenir le dira.* Je citerais d'autres témoignages

de ce genre, si je ne craignais d'être indiscret. »

Et voilà le saint que le MONSEIGNEUR de Perpignan a fait enterrer comme un chien. Je le demande à tous les nobles cœurs: lequel des deux, de l'ignorant persécuteur ou du grand martyr, aurait plutôt mérité d'être enterré comme un chien?

René Caillié.

Lettre inédite de l'abbé Roca

A M. RENÉ CAILLIÉ

Château de Pollestres, le 6 juin 1887.

Bien-aimé frère en Jésus-Christ,

Je suis bien en retard avec vous, et je me demande si ma négligence ne vous fait pas douter de la profonde et sincère sympathie que j'éprouve pour vous.

Mais vous avez la foi robuste, celle du cœur surtout, et je suis persuadé que vous savez trouver mille raisons pour m'excuser. Aussi, je n'ai pas besoin de vous dire combien il m'est difficile, pour ne pas dire impossible, de tenir pied à toutes mes obligations.

Ma correspondance s'accroît de jour en jour, et, de ma part, elle est presque toujours en souffrance, faute de temps, et aussi par la nécessité où je me trouve encore de ménager mes pauvres yeux. Je ne le fais pas toujours, je ne le fais pas assez; je les surmène, et je m'aperçois que je recule au lieu d'avancer dans ma guérison. C'est mon livre qui me préoccupe fort! Il n'avance pas. A proprement parler, il n'est pas encore commencé, et Dieu sait quand je pourrai le publier.

Merci, cher ami, frère bien-aimé, de tout ce que vous me dites d'aimable et de flatteur au sujet de ma lettre imprimée dans l'*Aurore*. M. de S*** n'en a pas été content, et je ne sais pas encore ce qu'en pense la rédaction du *Lotus*. J'ai envoyé ce matin à la *Tribune du clergé*, organe indépendant des prêtres nombreux qui se

rallient à la civilisation moderne, un long article qui fera certainement sensation dans toutes les sacristies et dans tous les palais épiscopaux, sans excepter le Vatican. Je serai désapprouvé sans doute encore par de S***, et peut-être par de Guaita ; mais ma conscience m'oblige à tenir ce langage, et ce n'est pas vous, certainement, qui me blâmerez d'avoir lancé ce hardi coup de trompette. Je vous ferai expédier ce numéro dès qu'il aura paru.

J'ai reçu tout à l'heure la dernière livraison du *Messager*. Je ne sais pas comment votre nom est venu à ma pensée, dès que j'ai vu le titre de l'article *Religion de Platon* avant de lire la signature, de l'autre côté de la feuille. Je vous félicite de ce beau travail. La doctrine me semble orthodoxe, et je l'aurais signée des deux mains, sauf l'endroit où vous parlez des Christs qui s'incarnent dans tous les mondes et aux divers âges de l'humanité, sans faire cette distinction capitale que tous ces Christs successifs sont des avatars précurseurs, et comme des préludes temporaires de la suprême incarnation du véritable Christ qui est le Verbe éternel lui-même, substantiellement uni à la nature humaine dans la personne adorable de Jésus-Christ, Rédempteur universel de tous les hommes, n'importe le globe sur lequel ils habitent. Le système de Ptolémée, qui était un véritable initié, n'a été tourné en ridicule et n'a été rejeté par les savants, que parce qu'il n'a pas été compris. Il est vrai qu'il s'était mal exprimé : la terre n'est pas le centre de l'univers, au sens physique et astronomique ; mais elle l'est au sens moral et spirituel. Elle est le lieu des ferments et des germes, le point de départ, et par là même central de toutes les évolutions et de tous les développements dont la substance spirituelle est susceptible à partir de l'état rudimentaire dans lequel cette substance se manifeste dans l'âme humaine des habitants de notre planète.

La doctrine de Swedenborg jeta un grand jour

sur cette vérité. Vous savez que, pour ce voyant extraordinaire, il n'y a pas *un seul esprit*, *ange*, *archange*, ainsi de suite, à travers les *neuf sphères* concentriques qui finissent aux *chérubins* dont l'ordre touche de plus près à la substance divine, pas un esprit céleste qui n'ait été d'abord terrestre, homme comme nous. Il me semble que, formulée ainsi, la doctrine de Swedenborg est trop absolue ; pour qu'elle fût totalement vraie, il faudrait que la révolte soulevée par Lucibel dans les régions célestes ou spirituelles eût été générale et que tous les neuf chœurs, rebelles ensemble, eussent été précipités dans les ténèbres des enfers depuis le premier des anges jusqu'au plus élevé des séraphins ; ce qui est contraire à l'enseignement catholique. Mais elle est vraie dans ce sens qu'il y eut des *révoltés* et par conséquent des précipités dans tous les rangs des neuf ordres. Or, pour se relever de leur chute, pour remonter du fond des enfers, des limbes et du purgatoire qui constituent notre monde à nous, il a fallu que tous ces Esprits déchus (que nous sommes nous aussi) passent par l'incarnation embryonnaire et primaire, et par la purgation de notre mode d'existence ici-bas, *in inferos*, c'est-à-dire dans les lieux inférieurs, dans ces prisons matérielles où nous expions notre crime, notre révolte. Vous avez été, j'ai été, nous avons été tous des insoumis, des insurgés, et nous voici au bagne, aux galères, traînant la chaîne et le boulet de la chair, suant à la peine dans ces travaux forcés auxquels nous nous sommes condamnés nous-mêmes. Mais nous en sortirons ; votre patte se redressera, mes yeux se remettront, l'ouïe sera rendue à tous les sourds, la vue à tous les aveugles, le mouvement à tous les paralytiques, la santé à tous les malades, la vie à tous les morts, etc., etc. En un seul mot la terre est la prison centrale de tous les mondes, ou, si vous préférez, la Nouvelle-Calédonie des régions célestes.

Pour ma part, je ne crois pas qu'il y ait des Messies ou des Christs qui s'incarnent ailleurs que chez nous, par la raison bien simple qu'en donne Flammarion : le point de départ, les origines et le début de la vie humaine, ou de l'Humanisation se fait sur cette terre et pas ailleurs. J'admets la théorie des réincarnations successives, mais par voie d'évolution ascendante, comme le *Sohar*. excepté, toutefois, les cas fort rares où le coup d'essai a raté et où l'humanisation ne s'est pas produite.

Alors l'esprit replonge dans la matière pour s'y revêtir de notre nature. Mais une fois cette nature assumée, c'est pour toujours ; l'esprit ne la perd plus. Ceci est un dogme catholique et kabbalistique : *Spiritus quod semel assumpsit, nunquam dimisit*. En s'élevant de sphère en sphère, pour suivre son ascension vers le lieu de son origine angélique à travers ces demeures multiples dont parle Jésus-Christ, en termes fort clairs : *In domo Patris mei mullæ mansiones sunt*, l'esprit, le pauvre ange déchu, se revêt de substances matérielles qui sont en affinité avec l'essence de la nature humaine qu'il n'a pas perdue et qu'il ne peut jamais perdre... et c'est ainsi que chaque nouvelle incarnation l'aide à remonter l'échelle ascendante de sa complète réintégration, à moins pourtant que de nouvelles culbutes ne viennent par sa faute retarder cette marche progressive. Quant aux incarnations des Christs qui ont précédé le Christ divin, dans l'Inde, dans la Chine, dans l'Egypte et dans toutes les civilisations qui sont antérieures à la nôtre, voici ce que c'est, toujours d'après la Kabbale et le dogme catholique : Des esprits supérieurs, à qui il avait été donné, dans le ciel même, de voir, de comprendre, ou, pour mieux dire, de *concevoir* le vrai Christ, le Christ divin qui n'est pas autre que l'*Humanité elle-même* dans sa suprême essence, et dans sa forme divine (ceci est l'Arcane le plus élevé de la Kabbale), ces esprits supérieurs ont obtenu de venir s'incarner sur la

terre pour y réaliser le Christ divin dans la proportion même où il leur avait été possible de le concevoir... Mais ce n'étaient là que des préludes pour ainsi dire, un acheminement, des *essais d'incarnation divine*, comme disent les Pères de l'Eglise, des *Avatars*, si vous voulez, comme disent les Mahatmas. C'étaient des *hommes divinisés*, tandis que Jésus-Christ est au contraire *Dieu humaniné*. Aussi nous ne chantons pas au *Credo* de Nicée : *Et Homo Deus factus est*, mais bien : *Et Deus, Homo factus est*. Saint Jean avait déjà dit : *Et Verbum caro factum est*, ce qui revient au même. Je ne sais pas pourquoi je vous baragouine ici cet enseignement, surtout dans des termes si misérables. Ma plume a été comme entraînée à vous écrire ces choses, et j'ai cédé à cette poussée. Vous êtes tellement intuitif que, malgré l'obscurité de ma pensée et la lourdeur de mon expression, vous m'aurez compris, j'en suis sûr.

Je vous embrasse très affectueusement.

L'abbé Roca.

Nous croyons faire plaisir à tous les amis du noble abbé en livrant à la publicité cette belle lettre qui met complètement au jour les idées de ce savant exégète, aussi orthodoxe au moins que l'évêque de Perpignan, qui l'a si indignement traité. Cette lettre vengera sa mémoire. R. C.

La Paix future

PAR LES FRANÇAIS ET LES RUSSES

A Cronstadt, c'était la France qui était acclamée, saluée et aimée des bords de la Baltique jusqu'aux pieds du Caucase. A Toulon, c'est la Russie qui est acclamée, saluée et aimée d'un bout de la France à l'autre; c'est l'union légitime et spontanée de deux peuples pour confondre leurs destinées en une action commune sur la surface du globe.

Le but de cette alliance est d'attirer toutes les nations pour qui la guerre homicide est une honte, dans la sphère de leur action harmonique et pacifique. Et les âmes de ces deux grands peuples se sont unies comme deux étincelles électriques pour n'en former plus qu'une, indissolublement, pour la paix du monde.

On le voit, c'est plus qu'évident, nous entrons dans une Ere nouvelle.

A l'appui de ce que nous avançons, voici la lettre qu'adressent au Syndicat de la Presse française les sommités de la Presse russe.

R. C.

Nous allons entrer dans les TEMPS NOUVEAUX. Le peuple russe possède à un haut degré le sentiment et la foi, et nous, modestes organes de sa pensée, nous partageons ses impressions, ses croyances. Nous ressentons vivement, nous croyons fermement à la FRATERNITÉ DES PEUPLES DANS L'IDÉAL, et nous considérons les événements qui viennent de se produire à Toulon, à Paris, dans toute la France, comme la réalisation pratique de cette idée de fraternité qui, un jour, s'imposera à toutes les nations. Ils ne ressemblent en rien *aux rencontres entre potentats*, *aux cérémonies de cour*, *aux revues militaires*, qui, généralement, les accompagnent. Nos fêtes ont été, en vérité, des fêtes fraternelles : celles de la COMMUNION DES PEUPLES. Et si des entrevues d'une autre nature devaient se produire ailleurs, on y serait forcé de reconnaître que nos solennités, à nous, sont un exemple digne d'imitation, qu'elles en sont dignes parce qu'elles servent d'expression à L'INSTINCT ADMIRABLE DU PEUPLE FRANÇAIS, A SA PRESCIENCE D'UNE ÈRE NOUVELLE, que nous réserve et nous prepare infailliblement l'avenir ; tandis que les autres nations ne semblent même pas s'en douter et continuent à chercher le salut uniquement dans le déploiement de leur puissance militaire.

Vous jugerez, par ce qui précède, de la haute valeur que nous attribuons à tout ce qui s'est passé en cette semaine inoubliable ; vous comprendrez combien est vif notre désir de voir cette fraternité des peuples, non seulement unis par des intérêts politiques, MAIS SE PÉNÉTRANT, SELON VOTRE BELLE EXPRES-

SION, D'UN MUTUEL AMOUR, de la voir, disons-nous, se consolider toujours davantage et exercer UNE IRRÉSISTIBLE ATTRACTION SUR TOUTES LES AUTRES NATIONS, en leur inculquant la conviction qu'en dehors d'une pareille union il n'y a rien que la haine meurtrière, le fer et le sang.

Puisse cette pensée féconde germer dans la conscience des peuples et amener, par la force des choses, LE TRIOMPHE PROCHAIN, CERTAIN, COMPLET DE LA JUSTICE IMMANENTE, seule base solide de la paix du monde et du bonheur de l'humanité !

Croyez que vos confrères russes seront heureux d'unir leurs efforts aux vôtres pour atteindre ce noble but, et recevez, monsieur le président, cher confrère et ami, l'assurance de notre haute estime et de notre cordiale amitié.

SOUVORINE, TATISTCHEFF, DE ROBERTY.

NÉCROLOGIE

ROBERT BERNIER le jeune écrivain socialiste si sincère et sympathique, vient de mourir vaincu par la phtisie, malgré le dévouement admirable de sa femme. Nous ne pouvons aujourd'hui qu'exprimer notre profonde tristesse et notre douloureuse émotion [1].

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

L'Émancipation de l'homme

TROISIEME ENTRETIEN

Mes frères, la providence divine vous dégage de l'obscurité au milieu d'effroyables malheurs et

1. Nous aurions aimé à reproduire ici les pages que la *Revue Socialiste* consacre au combattant de l'Idéal et de la Justice. Mais la Revue nous étant parvenue trop tard nous sommes obligé de remettre au numéro de février les citations que nous voulions faire et ce qu'y désirait joindre notre personnel regret.

Dieu vous appelle, en vous faisant dépositaires de sa loi, à l'examen de votre passé et à la défense de votre avenir.

De pitoyables errements, de farouches passions ont envahi votre esprit dans ces temps de civilisation bâtarde où les maximes les plus révoltantes de la bestialité cruelle s'alliaient aux démonstrations de la raison privée du sentiment religieux ; où toutes les notions de l'existence de Dieu, et toutes les religions, devenues impuissantes, luttaient en vain contre ce principe des organisations des sociétés humaines : l'athéisme.

Dans les temps de civilisation incomplète, mes frères, la nature de l'homme se trouve en butte aux forces contraires des deux principes de sa formation : le principe de l'animalité dont le corps est le dépositaire, et le principe de la spiritualité que l'esprit dégage de l'âme en s'inaugurant dans la dualité de l'âme et de la matière. L'esprit débute par des conceptions d'ordre inférieur, puis il affirme son développement par des dilatations de mémoire et des calculs d'avenir, par des combinaisons de bien-être et des ressources défensives, par l'érection d'amours plus durables, par l'étude des besoins et la prévision des obstacles, par l'énergie des sentiments et l'abondance des désirs, par l'enthousiasme de l'âme et la persévérance de la volonté en face des beautés de la nature et des attraits de la science, par l'élan de la pensée vers un idéal que Dieu personnifie, suivant les directions qu'ont données à l'Esprit ses alliances contractées dans le passé et les alliances contractées dans l'émanation présente : toutes alliances dues à l'initiative d'une raison plus ou moins développée par le libre arbitre de l'Esprit.

L'émancipation de l'homme a lieu lorsque l'entendement de l'Esprit le porte à maîtriser les sens charnels et à distinguer la lumière de Dieu dans la marche des choses humaines.

L'émancipation de l'homme s'annonce d'abord au sein de minorités infimes qui grandissent de

siècle en siècle, et dont le déploiement plus considérable amène une lutte de transition comme celle à laquelle nous assistons dans ce moment. Cette lutte, nous l'avons prédite, parce qu'elle est le résultat d'une force providentielle et nous le disons hautement :

« La lutte de transition, destinée à produire la paix dans le monde de la Terre, fera resplendir la figure exacte de Dieu parla parole des Esprits de Dieu !

« Les Esprits de Dieu apporteront la loi divine dans un monde où l'existence de Dieu ne sera plus en question. La médiation des Esprits de Dieu affranchira l'Humanité, et l'Humanité marchera sous la bannière de l'amour universel ! »

L'amour universel, mes frères, est le lien de nos âmes devant Dieu.

Que des races de créatures inférieures se détruisent entre elles, et que la créature plus supérieure ait à se défendre contre la cruauté et le parasitisme des créatures privées de sens intellectuel et moral : ceci affirme la loi de conservation, mais n'exclut rien du principe éternel de l'alliance des forces spirituelles pour l'émancipation des créatures qui y sont préparées par les preuves qu'elles donnent d'une intelligence susceptible de développement. Les animaux sont les précurseurs de l'homme, et la nature de celui-ci n'est que la promesse d'une nature plus conforme à la dignité de l'esprit immortel.

L'origine de l'homme le dispose aux passions bestiales; la destinée de l'Esprit l'étreint de désirs et d'espérances vagues jusqu'à l'explosion des forces spirituelles dans la lumière divine.

L'origine de l'homme est un mystère de la science des lois de la création; mais toutes les sciences sont accessibles à l'Esprit éclairé par la lumière divine.

L'origine de l'homme l'abaisse à ses propres yeux, mais sa destinée lui confère le droit des

découvertes et l'appelle aux majestueuses alliances de la créature avec le créateur.

L'origine de l'homme l'absout dans la première direction de son intelligence ; sa destinée le condamne ensuite dans la proportion de ses forces pour lutter, vaincre et se maintenir à la hauteur de sa mission dans le monde.

La pauvreté de l'intelligence et la faiblesse du sens moral constituent l'enfance de l'Esprit humain. Le développement est soumis à des phases de ralentissement ; la marche ascensionnelle est entravée, souvent même interrompue, et cela jusqu'à la concordance des facultés intellectuelles avec l'élément divin de l'âme.

La Terre se couvre d'obscures définitions de la figure de Dieu, si bien que ceux qui invoquent cette figure se condamnent par l'illogisme de leur foi, et que ceux qui voudraient les suivre sur la route des démonstrations religieuses s'arrêtent et reculent découragés par cet illogisme.

Dans le travail d'émancipation, Dieu souffle sur la poussière qui le cachait encore et les consciences s'éclairent de son regard ; et la loi divine, écrite dans les consciences, se daguerréotype dans les mœurs, dans les manifestations du corps social tout entier ; et la foi devient indestructible parce qu'elle s'appuie sur la raison et sur Dieu lui-même.

La Loi divine défend de tuer et ordonne d'aimer ; elle n'admet aucun examen et repousse tous les subterfuges de la pensée humaine.

La Loi divine s'énonce dans la conscience de l'Esprit comme dans l'exposé de l'idée créatrice ; mais la conscience étant une dépendance de l'avancement intellectuel, nous devons ajouter que le principe sacré de la Loi ne peut s'ériger dans la conscience qu'à la faveur de l'avancement intellectuel.

Le travail de l'émancipation dépose l'homme au seuil d'une transformation heureuse, et cette transformation s'opère avec l'aide de jouissances occultes fraternelles.

L'émancipation de l'homme le conduit à la science, à la vertu, au bonheur.

Un ami du Monde invisible.

Usage et abus du Spiritisme[1]

(*Suite*)

XIII. — Consultations spirites

Les évocations spirites, pourvu qu'elles soient faites dans un bon esprit et qu'on n'en abuse pas, ont une utilité *d'édification*, en ce sens qu'elles élèvent nos cœurs et nos esprits au-dessus des préoccupations journalières et terre a terre de l'existence.

En nous faisant rentrer en nous-mêmes et communier, en quelque sorte, avec le monde invisible, elles nous détachent des intérêts matériels, de l'abus des plaisirs, et elles nous disposent à la bienveillance envers nos semblables.

Mais pour qu'elles produisent ces résultats, il faut qu'elles soient faites dans cette intention, et non par légèreté ou par désœuvrement, et il faut surtout qu'on n'y sacrifie pas ses devoirs individuels, familiaux et sociaux.

Les évocations peuvent aussi avoir une utilité *d'instruction*. L'expérience prouve, en effet, que nous pouvons obtenir des esprits, des renseignements utiles pour notre conduite morale et même pour nos intérêts matériels, notre santé, celle de nos proches, nos affaires, etc.

C'est ici surtout que de l'usage à l'abus la pente est glissante et qu'il importe de se tenir en garde contre soi-même.

D'ordinaire, les esprits familiers donnent ces instructions spontanément aux personnes qu'ils en jugent dignes ou qu'ils croient en avoir besoin ; et alors il est rare que l'on soit induit en erreur.

Le plus sage est donc d'attendre ces instructions, de les recevoir et de les mettre à profit lorsqu'elles se présentent ; mais de ne pas les provoquer, de ne pas les demander.

En effet, on n'est pas toujours sûr de l'identité de l'esprit auquel on s'adresse ; on sait bien, par les raisons que nous en avons donné plus haut, que c'est à *un* esprit que l'on a affaire ; mais on ne sait pas toujours *quel* il est ; un autre peut se présenter à la place de celui que nous demandons et nous tromper.

Celui même que nous demandons peut nous tromper en se trompant lui-même, car il ne suffit pas que l'âme soit séparée du corps pour qu'elle devienne infaillible.

De notre côté, nous pouvons prendre une probabilité pour une certitude, un conseil pour un ordre

On peut néanmoins demander aux esprits familiers les conseils dont on a besoin, pourvu que ce soit en cas de nécessité, pour des choses importantes et non pour des futilités, et en observant de ne pas insister si l'on essuie un refus.

S'obstiner en pareil cas, ce serait chercher à contraindre les esprits ; or, nous savons que l'on ne peut contraindre que les esprits faibles, ignorants ou pervers, qui ne peuvent que nous tromper sciemment ou non.

En tout cas, nous devons soumettre les enseignements ainsi reçus au contrôle de la raison, et non les accepter les yeux fermés, comme cela ne se voit que trop souvent.

On consulte souvent les esprits pour les maladies et les remèdes à y opposer. Ils peuvent effectivement donner de bons conseils, on en a beaucoup d'exemples ; mais, par les raisons susdites, ils peuvent aussi se tromper ou nous tromper.

Si l'on n'a pas confiance dans les médecins, — ce que nous sommes loin de blâmer, — il sera plus prudent de s'adresser à un bon somnambule qu'à des esprits dont on n'est pas sûr.

Mais il sera encore infiniment plus sage et plus sûr de réformer son genre de vie. C'est presque toujours d'une erreur de régime, surtout de l'excès dans le boire, le manger, la veille, le plaisir, etc., que proviennent les maladies, et, quand on réforme son régime à temps, toutes les maladies [1] se guérissent d'elles-mêmes ; elles s'éteignent faute d'aliment.

Quant à interroger les esprits sur des questions d'argent, sur des objets perdus ou volés, sur les

---

1. Sans même en excepter la syphilis.

numéros qui sortiront à une loterie, sur les chevaux qui gagneront aux courses et sur d'autres matières analogues, à propos desquelles on n'oserait pas même interroger les vivants, on pense bien que les bons esprits se respectent assez pour ne pas répondre à de pareilles questions et qu'ils laissent la place à des esprits légers ou même pervers, qui se moquent du consultant, comme il le mérite, et qui peuvent devenir, comme nous l'avons dit, ses obsesseurs.

Le moins que l'on puisse faire, si l'on veut obtenir quelque chose des bons esprits, c'est de leur témoigner autant de déférence, de respect, de considération qu'on en témoigne à un honnête homme vivant.

Les prendre pour des policemen, des pick-pokets, des bookmakers, c'est vraiment avoir d'eux une singulière idée et pousser l'irrévérence un peu loin. Aussi en est-on traité en conséquence.

Il suffirait pourtant, au lieu de se borner à la superficie du fait spirite, de reflechir à ses conséquences : la surveillance de l'âme et la vie future, suite naturelle de la vie présente, pour comprendre que, non seulement on ne doit pas interroger les esprits sur ces choses, mais ne pas s'en occuper soi-même.

XIV. — Révélations morales et religieuses

Les fondateurs du spiritisme ont cru trouver dans les communications avec les esprits des enseignements positifs et précis sur la conduite des individus et des sociétés ; ils ont même présenté ces instructions données par des « esprits supérieurs » comme une nouvelle révélation religieuse et une rénovation morale.

Il sont doublement excusables en ce sens que, dans la nouveauté, on pousse toujours les choses à l'excès et parce que les découvertes dans cet ordre d'idées sont en effet les plus importantes pour le bonheur de l'humanité, ce qui doit être le but ultime de toutes les spéculations philosophiques.

Mais la vérité est qu'ils n ont rien trouvé de nouveau et qu'il n'y a effectivement rien à trouver.

Comme l'a dit Pascal, toutes les vérités (surtout en morale) sont au monde ; il ne s'agit que de les appliquer.

Les esprits disent souvent des choses supérieures aux connaissances des médiums qui en sont l'instrument ; mais les meilleures d'entre les communica-

tions obtenues des esprits les plus élevés n'ont jamais rien dit qui ne fût déjà dit et redit bien des fois par des esprits incarnés.

Ils disent des choses qui sont toujours bonnes à redire, soit; mais redire les bonnes choses est une œuvre d'édification plutôt que d'instruction, de vulgarisation et non d'invention. Il est parfaitement inutile de recourir aux esprits pour en obtenir des instructions que l'on peut trouver dans les livres ou, mieux encore, dans le grand livre de la nature extérieure, et intérieure, c'est-à-dire dans le monde matériel et dans le monde moral.

Lors même que les esprits pourraient nous donner des enseignements de ce genre, il ne le devraient peut-être pas et, par conséquent, ne le feraient pas.

En effet, Dieu a mis en nous une intelligence à son image, c'est pour que nous nous en servions, et c'est surtout dans les choses d'ordre moral que nous relevons de nous-mêmes ; car notre raison est la norme de notre liberté, qui est à son tour la base de notre responsabilité, la source de notre mérite ou de notre démérite, de notre perfectionnement moral ou de notre déchéance.

Les esprits ne sont cependant pas sans action sur notre intelligence ; ils agissent sur nous comme nous agissons, en tant qu'esprits, les uns sur les autres ; il proposent des idées, mais ils ne les imposent pas.

Ils peuvent nous présenter des indications générales pour notre conduite, ils nous fournissent des germes d'idées ; mais là se borne leur influence, c'est à nous ensuite d'incuber ces germes d'idées, de les développer et d'en faire l'application aux cas particuliers. On pourrait dire que, dans la génération des idées, les esprits sont les pères et que nous sommes les mères. On a donc beaucoup exagéré l'importance des communications spirituelles à ce point de vue.

Et pourtant la plupart des spirites contemporains sont encore imbus de l'erreur primitive et conseillent volontiers de suivre à peu près aveuglement les enseignements donnés par les esprits, sous prétexte qu'ils sont plus savants et plus sages que nous.

Il est d'abord faux qu'ils soient tous plus sages que nous. Il y en a qui le sont plus, mais beaucoup d'autres le sont moins, et c'est à notre raison d'en faire le discernement.

Lors même qu'ils seraient tous plus instruits et

meilleurs que nous, ce ne serait pas encore une raison suffisante pour suivre servilement leurs préceptes.

La liberté est l'essence de l'homme ; la servilité quelle qu'elle soit, le rabaisse au niveau de l'animal.

On questionne aussi quelquefois les Esprits sur leur état, leur passage de la vie terrestre à la vie spirituelle, leur manière d'etre, leur genre de vie dans le milieu où ils se trouvent, etc. ; sur l'état des planètes de notre système, sur leurs habitants, etc.

Ces questions nous sont suggérées par leurs révélations spontanées. De ce qu'ils nous parlent quelquefois de ces choses de leur propre mouvement, on en conclut qu'ils peuvent tout nous dire et que, supposé qu'ils le puissent, nous pourrions tout comprendre.

Il faut beaucoup en rabattre de cette opinion ; la diversité des révélations obtenues est la meilleure preuve du peu de cas que l'on doit en faire. Il est peu probable que l'on arrive de sitôt dans ce domaine à des connaissances précises.

Un auteur du siècle dernier écrivait ce qui suit :

« C'est bien en vain que l'on désire que quelqu'un vienne de l'autre monde pour nous dire ce qui s'y passe.

« L'âme embourbée dans la matière ne pourrait rien comprendre au récit qu'on lui en ferait ; ce récit serait pour elle ce que sont les couleurs aux aveugles, ce que sont les fleurs à l insecte encore chenille, parce que les connaissances de l'autre vie sont de nature à ne pouvoir s'acquérir que par des êtres inondés de la lumière divine et absorbes dans la religieuse adoration des perfections suprêmes [1]. »

Il y a tout lieu de croire que ces réflexions sont encore vraies aujourd'hui. Demandez aux extatiques ce qu'ils sentent, ce qu'il voient, ce qu'ils entendent, ils vous répondent : c'est très beau ; mais ils ne trouvent pas d'expressions ni de comparaisons pour nous traduire leurs sensations.

Nec lingua valet dicere,
Nec littera exprimere.
Expertus potest credere.

Cela prouve qu'il y a bien véritablement un et même plusieurs autres mondes dont nous n'avons pas

1. *La Physique de l'âme humaine*, p. 362.

la moindre idée, mais c'est tout. Il est vrai que c'est l'essentiel.

Il n'est pas moins bon de recueillir les renseignements de ce genre qui nous sont donnés spontanément par les esprits ; on finira peut être un jour par y trouver les éléments d'un nouvel ordre de connaissances plus précises que celles que nous procure la seule analogie.

On ne voit pas même d'inconvénient grave à leur demander de ces sortes de révélations, pou vu que l'on se tienne dans la mesure du respect et de la déférence que nous devons aux esprits comme à nos semblables, et que nous modérions notre curiosité.

La curiosité est un besoin de notre esprit qui a droit à sa légitime satisfaction comme les autres besoins ; l'exces seul, en elle comme en toute chose, est condamnable.

(*A suivre.*) ROUXEL.

La « Magie pratique » de Papus

II

Le Magiste et la Religion (page 352)

Peu de problèmes sont aussi troublants pour le magiste sincère que les problèmes religieux. Devant cette ignorance révoltante d'un clergé fanatisé pour qui la fortune devient le seul représentant de la divinité, devant l'incompréhension et la profondeur des mystères livrés en pâture aux quolibets des sceptiques, quelle conduite faut-il tenir ?

Le magiste est le vivant gardien d'une synthèse élevée dont les cultes ne sont que les pâles émanations. Mais, en notre Occident, aucun culte ne réalise mieux l'enseignement ésotérique que le catholicisme, et aucun culte n'est plus livré que celui-là au sectarisme de ses prêtres, contre lesquels le jugement de Jésus vis-à-vis des pharisiens serait aujourd'hui bien faible.

La prière n'est plus comprise ni pratiquée ; la messe, cette cérémonie purement magique, est

vendue aux vivants pour les morts et aux athées pour les naïfs, et, faute de comprendre le triple sens des hiéroglyphes hébraïques tracés par Moïse, la superstition et l'orgueil ont envahi les temples où devait se faire l'adaptation du Verbe divin à la nature humaine.

Mais la fin du cléricalisme est proche, et la gnose sera connue, sera révélée sous peu dans toute sa splendeur.

Le sacerdoce doit être exercé *gratuitement*, pendant des périodes d'entraînement psychique qui ne dépasseront pas un mois lunaire et qui seront alternativement remplies par des hommes instruits, d'une foi entière et réfléchie et d'un dévouement absolu. Ce sera là l'occupation sacrée de ceux qui exerceront un métier pendant les onze autres mois de l'année.

Aussi le magiste doit-il rester indépendant au milieu de tous les cultes, également respectables. Chaque continent a généré sa flore, sa faune et sa race humaine. Chaque race, chaque grand peuple a synthétisé ses aspirations psychiques dans un culte. Aussi chaque culte est-il vivant d'une parcelle de l'unique vérité. Le magiste doit savoir prier aussi aisément dans l'église que dans le temple, et dans la synagogue que dans la mosquée, car partout le Verbe divin se révèle le même sous un voile différent.

Laissons les gardiens du voile se quereller sur les couleurs diverses, et communions en unité avec les adeptes du sanctuaire.

Nous avons dit que la messe catholique était une cérémonie magique ; il nous reste, pour terminer cette étude, à développer notre dire en quelques lignes.

La Messe se divise en trois parties principales : *la Préparation*, qui s'étend de l'introït à la consécration du Pain et du Vin ; *la Consécration* : enfin *la Conclusion*, qui s'étend de la communion du prêtre à la fin.

Ésotériquement, voici le sens de cette division :

Pendant la première partie, le prêtre, mage synthétique du microcosme, après avoir fait l'aveu de ses fautes s'offre,en victime expiatoire au nom de tous les fidèles présents. Il élève ainsi l'âme de ces fidèles en holocauste vers Dieu et il conclut en offrant en signe visible du sacrifice ce que la Nature produit de plus parfait: le pain et le vin.

C'est là l'*évolution* de l'inférieur humain et naturel vers le Divin, évolution qui pourrait être figurée par un triangle à sommet supérieur, symbole du feu.

C'est alors que le prêtre consacre magiquement tous ces objets symboliques. Le grand Mystère est près de s'accomplir. En effet, une fois la consécration commencée, le courant fluidique change de direction. Ce n'est plus l'inférieur qui monte vers le supérieur, c'est le Verbe divin qui s'élance du plus profond du ciel pour s'unir à la matière offerte en holocauste. Le Pain devient la chair symbolique du Fils, et le Vin devient le sang miraculeux involuant du ciel dans la terre. L'incarnation de l'Esprit universel dans la Vierge céleste est encore une fois accomplie.

C'est alors que le prêtre communie avec la force divine et incarne cette force en lui-même. L'union de Dieu et de l'Homme est accomplie.

Se tournant vers les fidèles, le prêtre étend les mains, et sa bénédiction vient unir l'assistance au réceptacle symbolique de la Divinité.

L'étoile de Salomon [1] figure parfaitement cette double action évolutive et involutive dont la Messe n'est qu'une traduction pour les yeux.

Chaque culte possède un ésotérisme analogue, et cependant les prêtres n'ont qu'un point commun dans tous les cultes d'Occident : leur ignorance et leur fanatisme invétérés.

---

1. C'est l'étoile à six pointes formée par deux triangles superposés, l'un ayant la pointe en haut, c'est la prière qui monte, l'autre la pointe en bas, c'est l'Esprit de Dieu qui descend. (R. C.)

Aussi faut-il laisser à chaque contrée son culte préféré et porter tous ses efforts sur la transformation du clergé en mode d'instruction. C'est encore le meilleur service à lui rendre. En attendant, si vous êtes catholique, allez à l'église, écoutez la messe, et prenez des leçons de magie.

Quant au reste, méditez les deux premiers versets pythagoriciens :

Rends aux Dieux immortels le culte consacré,
Garde ensuite ta Foi.

PAPUS.

Fait de Magie noire

Torquemade rapporte un fait fort remarquable tiré du livre intitule : *Malleus Maleficorum*, ou le Marteau des magiciens :

Une femme accusée de magie ayant été arrêtée par l'Inquisition, on lui promit le pardon et de la renvoyer sans la faire mourir si elle voulait quitter son art diabolique et donner des preuves de la force de ses sorcelleries. Elle s'éloigna un peu des inquisiteurs, se retira entre des arbres, fit avec les doigts une petite fosse en terre, urina dedans, brouilla la terre avec l'urine en la remuant avec les doigts, prononça certaines paroles, et fit certains mouvements : aussitôt on vit sortir de la fosse qu'elle avait faite une fumée qui s'éleva en l'air, y forma une nuée épaisse accompagnée de tonnerre, et d'éclairs épouvantables. La magicienne demanda aux inquisiteurs où ils voulaient que cette nuée déchargeât une grande quantité de grêle et de pierres qu'elle renfermait. Ils lui montrèrent un espace déterminé, où la grêle ne pouvait faire aucun dommage ; et aussitôt un vent impétueux y poussa la nuée, qui s'y creva et y répandit la pierre et la grêle dont elle était chargée. (*Dom. Calmet., Dissertations sur les apparitions*, etc., 1746.)

(*La Haute Science.*) [1]

1. *La Haute Science* (Chez Bailly, Chaussée-d'Antin, 11, Paris) continue ses publications documentaires d'un *très haut interet:* elle nous donne : *Les Apocryphes ethiopiens* (traduits par René Basset), *Le Livre de Jamblique sur les Mystères* (traduit par Pierre Quillart), *La Philosophie occulte d'Agrippa*, livre IV (traduit par Jules Bois), *L'Invariable Milieu* (traduit par Abel Rémusat) et la *Cosmogonie de Moïse* (traduite par Fabre d'Olivet).

PARTIE LITTÉRAIRE

Les Livres

Théonomie, Démonstration scientifique de l'existence de Dieu.

Par Charles Fauvety [1].

Noble raison, clarté, équilibre, santé morale : tels sont les beaux rayons de lumière dorée que répand l'œuvre de Charles Fauvety.

Egalement éloignée de la région empourprée des passions et des perspectives azurées et violettes du mysticisme [2], elle plane dans une atmosphère calme et centrale.

Les idees que défend le vénérable philosophe ont notre sympathie profonde.

* * *

L'œuvre nouvelle de Charles Fauvety a ce double et rare mérite d'être à la fois originale et en harmonie avec les plus pures traditions du genre humain.

Elle est originale, car le philosophe s'est proposé de démontrer Dieu scientifiquement, d'adapter l'idée de Dieu au rationalisme critique et positiviste du siècle.

Charles Fauvety a contemplé notre époque. Il y a vu l'homme discuter toutes choses, abaisser les problèmes au niveau de ses sens et de son intelligence, dédaigner ce *qu'on ne comprend pas* et ce qui ne se réalise pas.

A d'autres époques, au contraire, et en d'autres climats, rien n'est puissant que le prestige et l'impénétrable.

L'Humanité oscille de la sorte entre le désir de savoir et le besoin d'admirer, révélateurs complé-

---

1. Un volume chez Lessard, libraire-éditeur, rue Mercœur, 3, Nantes. Prix : 2 fr. 50.

2. Ce n'est pas que la passion quand elle est généreuse, le mysticisme quand il est clairvoyant, nous paraissent inférieurs. Chaque Haute Puissance de l'Ame a sa vocation et sa dignité.

A. J.

mentaires de l'Absolu qui nous est à la fois accessible et supérieur.

Charles Fauvety a bien observé l'insensibilité de notre temps aux preuves de sublime et d'enthousiasme et même aux déductions trop spiritualistes d'une logique sans palpables éléments.

A ce public où l'ironie gouailleuse du raisonnement de sens commun (et de sens vulgaire) s'unit à la sécheresse agressive du positivisme, l'auteur de *Théonomie* est venu montrer la face visible et démontrable de Dieu.

Avec une limpide netteté, donnant des schèmes mathématiques dont il a soin de définir la vraie portée en expliquant dans quelle mesure l'idée qu'ils représentent les dépasse. Charles Fauvety apporte aux modernes un Dieu précis et vivant dont l'Unité universelle est le nom scientifique et dont la fonction d'harmonie et de synthèse s'affirme par la Loi suprême qui maîtrise toutes les lois de la Nature et maintient l'ordre évident, la normalité de l'Univers.

Citons quelques passages significatifs :

« Je suis autorisé à affirmer le *Moi Divin* comme le *Moi Humain* parce que l'univers, dans son objectivité changeante, variée et multiple, manifeste l'existence de Dieu, absolument comme mon corps manifeste mon existence, comme votre corps manifeste la vôtre. Seulement il faut bien prendre garde que ce corps qui manifeste votre *Moi* n'est pas votre *Moi* lui-même, pas plus que l'univers qui est le corps du *Moi Divin* ne doit être confondu avec le *Moi Divin*. C'est dans l'*Unité* qui est la SYNTHÈSE de tous les rapports, c'est dans son unité propre que l'homme se connaît, se possède et se réfléchit. C'est aussi dans son unité synthétique que l'existence universelle se réfléchit, se connaît et se possède. C'est là vraiment qu'est la réalité de l'Univers. Elle n'est pas dans ce qui passe et change sans cesse. Dieu s'appellera toujours l'Eternel. »

« Disons qu'il y a une âme universelle, dont le Moi conscient, au lieu de s'appeler homme, s'appelle Dieu et dont le dynamisme absolument parfait donne le ton à tous les dynamismes particuliers et les fait concourir, chacun faisant sa partie, à l'harmonie de l'ensemble. »

« Nous dirons de Dieu qu'il est la *Raison universelle* et absolue comme il est la *vie universelle et plénière* et l'*existence dans son infinitude !* »

« En effet, on on ne peut concevoir un être vivant qui ne soit, à la fois : *Moi*, *non-Moi* et *rapport*, ou *sujet*, *objet*, *relation*. C'est pourquoi il est vrai de dire, avec le positivisme, qu'il n'y a que « du relatif dans le monde phénoménal », pourvu qu'on reconnaisse que tous les rapports aboutissent à l'Unité Universelle, laquelle est adéquate à l'*Infini*, qui est éternellement la *somme* de tous les rapports, dans leur *devenir* indéfini de temps et d'espace. Ceci est de la métaphysique, mais aussi démontrable que le moindre théorème et aussi évident qu'un axiome de géométrie. Et j'ai prouvé Dieu. »

Mais des citations fragmentaires ne suffisent pas à donner une idée d'un ouvrage logique où l'enchaînement des propositions est un élément capital de leur vigueur. C'est toute la suite des chapitres : *I*, *Démonstration scientifique de l'existence de Dieu ; II*, *le Moi humain en face du Moi divin ; III*, *la République des êtres ; IV*, *Pourquoi Dieu ? V*, *Fausses notions sur Dieu ; VI*, *Personnalité divine*, qu'il faudra lire et méditer.

Innombrables sont les points d'accord entre la doctrine de Charles Fauvety et la nôtre.

Preuve de Dieu par la synthèse et l'harmonie, légitime rôle d'un anthropomorphisme rationnel dans la formation de l'idée de Dieu, réalité du Moi humain, preuves logiques de l'immortalité de l'âme, solidarité dans le salut, égalité *future* des êtres malgré l'inégalité transitoire, absolu désintéressement de la personnalité divine, tout cela est digne pour nous de la plus sympathique et de la plus haute approbation.

Nous ferions seulement deux réserves : la première touche la méthode ou plutôt la théorie de la connaissance.

Nous admettons entièrement la preuve de Dieu par la loi d'Harmonie éclatante dans l'Univers.

Mais l'univers est-il une réalité nue ou une réalite mi-voilée, symbole et mystère, manifestation et occultation de la réalité définitive ?

Pour nous, comme pour l'Esotérisme, la raison peut légitimement croire à l'existence de l'univers, mais elle ne doit voir dans l'univers apparent qu'un symbole du monde véritable.

Au reste, que l'on se fonde sur l'univers regardé comme une réalité nue ou sur l'univers regardé comme une réalité symbolique, le résultat sera le même en ce qui concerne la preuve de Dieu ; car, si

l'Harmonie visible n'est que la figure d'une harmonie plus haute, il n'y aura là que plus profonde raison de découvrir Dieu dans l'ordre, à la fois intime et manifeste, des mondes.

Ainsi nous n'en serions pas moins d'accord avec les premières pages de *Théonomie*.

Il faut encore ajouter que M. Fauvety est pleinement convaincu des vérités de l'Invisible et que, s'il n'a pas subtilement analysé, au début de sa belle œuvre, la théorie de la connaissance, c'est peut être qu'il évoquait dans sa pensée le public moderne moyen, auquel il allait avoir affaire, qui doute plus volontiers de l'esprit que de la matière et qui trouverait étrange qu'on eût besoin de plus de preuves pour croire au monde que pour croire en Dieu.

La seconde réserve touche les rapports de Dieu et de la république des êtres.

Que l'Absolu ne soit pas un *chef* ou un *gérant*, certes ! mais il est l'Absolu. Je crois, comme M. Fauvety, à la création indéfinie, éternelle, mais les êtres particuliers n'en ont pas moins reçu leur être de Dieu, quoiqu'ils l'aient reçu éternellement.

Ainsi nous ne sommes que *par Dieu*, et, quoique sa volonté respecte la liberté qu'il nous donne, cette liberté n'en existe pas moins que par sa volonté.

L'Absolu n'est pas *un* Maître [1], mais il est, en un sens profond, le Maître, la Cause intime et substantielle de toute réalité. Il fait donc bien plus que de nous dominer : il nous *est*, si l'on me passe l'expression.

Dieu n'est pas *un roi*, mais il est la justice universelle qui nécessairement demeure la seule légitime et impérissable royauté sans laquelle toute République, celle des êtres comme les autres, tombe dans l'anarchie et la décomposition.

Et cette Justice universelle est en même temps la suprême Personnalité consciente, mais universelle aussi !

Peut-être n'y a-t-il entre M. Fauvety et nous qu'une question de mots, comme il arrive souvent, et lorsqu'il dit que la création s'accomplit par un *concours*, *une association de forces*, sous-entend-il que les forces sont elles-mêmes creées par Dieu.

De sorte que la création n'est pas l'œuvre d'un être solitaire, seul éternel et tout-puissant, mais elle est

1. A moins de prendre le terme symboliquement.

cependant l'œuvre de l'Etre unique, seul radicalement éternel et seul tout-puissant.

* * *

J'ai dit plus haut que l'œuvre de Charles Fauvety n'avait pas seulement le mérite d'être originale, mais celui de s'harmonier aux plus pures traditions.

J'ai montré l'originalité, l'adaptation positive et forte des preuves de Dieu à l'esprit moderne.

Je vais montrer l'accord avec la Tradition.

M. Charles Fauvety écrit en effet :

« Le salut collectif est tout autre chose que la simple persistance de l'âme après la dissolution du corps terrestre. Ceci n'est qu'un premier pas de la vie future. Le christianisme évangélique a tenté de réaliser le second en montrant que l'œuvre religieuse à accomplir n'était pas une immortalité passagère au profit de quelques privilégiés, mais qu'il fallait conquérir le ciel, en le transportant sur la terre harmonique et solidaire du corps social de l'humanité.

« Donc la bonne nouvelle consistait dans le salut de tous par la communion spirituelle des meilleurs et des plus avancés avec l'âme divine. Cette communion ouverte à tous les pécheurs — et qui ne l'est pas ?— devait s'obtenir en dépouillant en soi le vieil homme naissant à nouveau dans le Seigneur, c'est-à-dire en s'unissant à la vie divine par Jesus-Christ, fils de Dieu, et donné comme personnifiant l'âme idéale de l'homme et fils de l'Humanité ; ce type divin à réaliser devait être le règne de Dieu sur la terre, et l'œuvre sociale devait consister à construire le corps du Christ par l'imitation de ses vertus, de son amour des hommes, de son sacrifice et en faisant, comme lui, les œuvres du Père. »

Et plus loin, vers la fin du livre : « Aimer Dieu par-dessus tout et aimer l'humanité sont une seule et même chose, et c'est encore la même chose d'aimer l'âme du monde, dyname ou souffle de vie qui anime tous les êtres pour les faire tous communier ensemble et les faire tous concourir à la grande harmonie de l'Univers. »

« L'Etre pris dans son unité éternelle et consciente, c'est le Père, synthèse universelle où aboutissent tous les rapports ; l'humanité, comme expression la plus élevée de la pensée et de la vie divine, c'est le Fils ; enfin, le souffle, l'esprit, l'âme universelle qui anime

tout ce qui est, c'est le pur Esprit. Et c'est bien là ce qu'a voulu dire saint Paul par sa phrase tant de fois reproduite et si peu comprise : *In Deo vivimus et movemur et sumus.* »

Et encore, cette fois, dès le premier chapitre : « Si je me sers du langage de l'Evangile, ce n'est pas pour y puiser l'autorité qui manque à ma parole [1], c'est pour me faire mieux comprendre et montrer en même temps que ce que je dis n'est pas nouveau, et que je ne fais que répéter, peut-être plus clairement et, en tous cas, dans la langue de notre époque, une vérité déjà acquise à l'humanité. La vérité est éternelle ! »

Mais l'impartiale reconnaissance avec laquelle Charles Fauvety salue si hautement la vérité chrétienne n'a rien d'une aveugle soumission et procède au contraire de la plus entière indépendance.

Car le philosophe écrit d'autre part : « Il faut dire pourquoi nous aimons à nous appuyer sur l'Evangile. Cette piété peut paraitre singulière alors que nous restons non seulement en dehors de l'Eglise catholique, mais aussi étranger à toute secte chrétienne, et alors surtout que, ne reconnaissant aux *Saintes Ecritures* des Juifs et des Chrétiens aucune autorité surhumaine, nous entendons les soumettre, comme tous les autres livres, sacrés ou non, aux seules lumières de la raison, qui est Dieu en chacun de nous, car elle est, selon l'Evangile lui-même, « cette pure lumière de l'esprit avec laquelle tout homme vient en ce monde. »

« Que sommes-nous donc vis-à-vis du Christianisme ? En réalité nous sommes des philosophes rationalistes, et, de plus, ce qui est mieux de notre temps, des socialistes, c'est-à-dire des gens qui veulent que tous les hommes soient considérés, comme les membres du corps de l'humanité, et admis, tous également, à s'assimiler à son âme divine.

Ainsi Charles Fauvety sait allier dans sa pensée l'originalité personnelle et l'intelligence de la Tradition, la raison pleinement indépendante et le respect des vérités intérieures, éternelles, de l'Evangile.

Or je ne connais pas de plus belle destinée pour un philosophe que celle où la puissance originale de

---

1. M. Fauvety est trop modeste. Sa parole a toute l'autorité de la raison.

l'Intuition s'accorde librement au respect et à l'intelligence de la Tradition ésotérique pure et spécialement de l'Esotérisme chrétien.

C'est dire quel attrait m'inspire l'œuvre sereine de Charles Fauvety.

En notre Frère regretté l'abbé Roca, nous avons aimé un passionné de l'Evangile et de la Tradition ouvrant son cœur et son esprit au progrès, à la liberté, à la science, à la rédemption sociale.

En Charles Fauvety, nous rencontrons un fervent de la raison, de la liberté, du progrès social et de la science, ouvrant son esprit et son cœur à l'âme immortelle de l'Évangile.

Quelle Paradèsa intellectuelle que la terre si tous les prêtres devenaient semblables à notre frère Roca, et tous les philosophes à Charles Fauvety !

***

Un autre beau caractère de *Théonomie*, c'est la justice que rend son auteur non seulement aux lointaines origines de notre ère et à l'ésotérisme évangélique, mais encore aux initiateurs contemporains ; et il me suffira d'en signaler comme preuve les paroles dont il honore la mémoire d'Allan Kardec.

***

Et si j'insiste aussi volontiers sur les harmonies que Charles Fauvety découvre et proclame entre sa Doctrine, très personnelle, et d'autres Doctrines, c'est que là est, pour moi, le Signe de charité philosophique et de suprême élection.

Le jour où nous saurons retrouver dans autrui, sous la variété des mots, et malgré la différence légitime des points de vue, assez de grandes vérités communes pour que l'indépendance mutuelle n'empêche pas la paix et la sympathie, ce jour-là sera close l'ère des sectes et des haines ; l'ère de l'Amour, de l'Universel commencera.

Alors nous n'aurons plus comme autrefois, par exemple au moyen âge, l'unité intellectuelle du monde imposée dans tous les détails de la croyance par l'autorité et par la contrainte ; nous n'aurons plus, comme aujourd'hui, la dispersion infinie des entreprises individuelles, qui surexcitent l'indépendance, mais tuent la solidarité ; nous aurons l'originalité de

chaque doctrine affranchie et vivante, mais leur union *sur les principes communs*, *par reconnaissance impartiale de la vérité où qu'elle apparaisse;* nous aurons la personnalité et nous aurons l'unité, l'énergie multiple du monde moderne et la majestueuse puissance du monde chrétien, et ce sera l'alliance universelle, et ce sera le vaste mouvement des âmes en Dieu, pareil au mouvement des soleils dans l'éther, avec cette différence que le mouvement des soleils est fatal, et que le mouvement des âmes sera libre, et que leur harmonie naîtra de leurs initiatives mêmes, réunies, sans l'avoir calculé, dans l'unanime possession de Dieu!

*
* *

Voilà pourquoi, lorsqu'une doctrine porte, comme celle de M. Charles Fauvety, le double signe d'originalité et d'altruisme intellectuel, je vois en elle la vocation des temps futurs et j'adresse mes vœux émus à Dieu pour sa vitalité et pour sa victoire.

Au reste de tels vœux ne sont point nécessaires lorsqu'une œuvre est imprégnée de vérités éternelles et c'est avec une pleine confiance que je suis, dans l'avenir, l'apostolat triomphant de M. Charles Fauvety et de ses collaborateurs au mérite si vaillant et si dévoué, MM. Lessard et Bearson.

Quand la terre entrera dans la paix des temps divins, l'œuvre de la *Religion universelle* aura contribué pour sa grande et noble part à l'avenement de l'ère sublime.

ALBER JHOUNEY.

La Fille de son Père [1].

Roman américain, par MARIE HOWLAND.

Traduit en français par M. M.

Ce bon livre, paru en 1886, serait un excellent instrument de régénération sociale s'il était répandu comme il le mérite.

Litterairement un peu chargé de ces détails où se complaît la familiarité des romans anglais, il n'en garde pas moins un puissant intérêt d'émotion humaine et de vérité morale.

---

1. Un volume, au *Familistère de Guise* (Aisne).

Les caractères principaux ont une valeur de symboles.

Le docteur Forest, c'est l'homme de science et de progrès, affranchi de tout préjugé, mais fort de toute noblesse spirituelle, libre dans sa pensée, pur dans sa vie, le cœur grand ouvert et sans tache.

Sa fille Clara, la *Fille de son Père*, c'est l'idéaliste sans expérience que les déceptions de la vie mûrissent pour le final bonheur.

Son fils Daniel c'est l'homme instinctif, tombant de la sensualité à l'ivrognerie. Susie, l'orpheline séduite par Daniel, c'est la jeune fille idéaliste de cœur, moins puissante d'intelligence que Clara, entrainée à la faute et entrainant la sympathie par sa faiblesse.

Le docteur Albert Delano, le premier mari de Clara Forest, c'est le mondain versatile, incapable de se maintenir à la hauteur d'un amour où l'âme ennoblit les joies physiques et rend trop sérieuses les émotions et les tendresses blessées.

Le comte de Frauenstein, c'est l'aristocrate intellectuellement évolué en supériorité de dévouement et de pensée et qui consacre sa puissance financière et son prestige social au relèvement des hommes.

Il s'unit par un harmonieux contraste à la figure également noble, mais plus familière, du docteur Forest.

Pour emprunter la langue métaphysique de Fabre d'Olivet, le comte, c'est le *Destin* vouant sa force à la *Providence* et à l'amélioration de la *Volonté,* de même que le docteur Forest, c'est la *Volonté* soumise, malgré ses audaces et son dédain de tous les préjugés, à l'esprit généreux et pur émané de la *Providence.*

Clara Forest, divorcée, épousera Frauenstein.

Susie, secourue par le Père même de son séducteur. se relèvera par le travail indépendant.

Elle et Clara sont les deux types de la femme éprouvée et triomphant des injustices sociales qui la froissent.

Mais l'intérêt le plus élevé du livre, c'est le rôle qu'y joue l'œuvre humanitaire de Godin, sur laquelle *l'Etoile* n'a cessé d'attirer l'attention de ses lecteurs et que tous, socialistes, savants, bourgeois, gouvernement, devraient étudier pour en adapter les Principes à la solution décisive du Problème social.

Frauenstein, à la fin du roman, fonde, en Amérique, une imitation du Familistère et, par des discours émus, fortifies de citations, expose la grandeur mo-

rale et les salvatrices réalités du Palais de Guise, Palais non plus d'un homme, mais de l'Humanité et d'un Idéal victorieusement accompli.

On ne saurait donc trop répandre un roman qui rend non pas plus *accessible* que les livres de Godin, car ces livres sont d'une clarté parfaite, mais plus attrayante aux esprits qui redoutent l'abstraction et l'enseignement trop sévère, une des très grandes œuvres sociales de ce siècle.

*
* *

Si le public connaissait mieux cette œuvre, une pétition universelle en imposerait l'étude à la commission du travail dont la formation vient d'être votée par la Chambre et qui pourrait, en s'inspirant de Godin, justifier son titre par des travaux véritablement efficaces et libérateurs.

A. Jhounry.

Auditions de Poèmes et de Prosopopées

Signalons une intéressante tentative de M. Gabriel Randon, aux concerts d'Harcourt.

Citons quelques passages de la lettre par laquelle M. Gabriel Randon expose son projet dans le *Mercure de France* :

« Les mercredis 6 décembre 1893, 3 janvier 1894, 7 février 1894, 7 mars 1894, à 9 heures du soir, je donnerai Salle d'Harcourt, 40, rue Rochechouart, des *Auditions de Poèmes et de Prosopopées* »

« Ces auditions précédées d'une brève causerie-conférence seront plus particulièrement consacrées à la lecture de poèmes ou de proses lyriques, choisis de préférence dans les livres ou plaquettes publiés par la nouvelle génération de poètes.

« Mes confrères et amis qui voudront prendre part à ces auditions, soit en interprétant eux-mêmes leurs œuvres, soit en les faisant interpréter par des auxiliaires de leur choix, devront m'en aviser sans retard, et m'envoyer une copie des proses ou des poèmes qu'ils voudront interpréter eux-mêmes ou faire interpréter; vraiment il est temps de riposter aux provocations caduques du Naturalisme à l'agonie.

Pour mener à bien l'effort que je vais tenter, j'ai besoin du concours et de la présence de tous ceux

qui sont passionnés de Rêve et de Beauté lyrique. J'espère que leur sympathie ne me fera pas défaut. Je les prierai même à ce propos de bien vouloir m'adresser une lettre ou un simple mot d'adhésion qui grossira le nombre de celles que j'ai déjà reçues.

« Gabriel Randon. »

La première audition, celle du 6 décembre, a été un premier succès.

Dans sa Causerie-Conférence, M. Gabriel Randon a expliqué et développé la lettre du *Mercure*, dont nous avons cité plus haut quelques passages essentiels; puis, opposant l'Humanité des poètes aux Humanimaux du Naturalisme, il a comparé, dans un ironique parallèle, Ophelia, Desdémone, Béatrice, à Gervaise, Nana, Coupeau et à la Mouquette. Le public a rappelé le conférencier.

Puis Mme Irma Perrot a interprété avec grand succès une berceuse de *Corbière*, musique de Mme Krysinska, et *Marion*, prose et musique de Mme Krysinska.

Mme Dérigny, avec un succès très vif aussi, a interprété les *Danses*, prose de Mme Krysinska, accompagnées par M. Paul Bergon, auteur de la musique.

Alors M. Gabriel Randon a dit lui-même des vers de *Villiers de l'Isle Adam*, très écoutés et applaudis, et *Douleur*, poésie d'Albert Samain, qui a enlevé la salle.

***

L'entreprise de M. Gabriel Randon nous est fort sympathique parce qu'elle tend, sans altérer l'idéalité d'art de la pure poésie, à lui donner action directe sur les âmes. L'art dramatique moderne, avec ses exigences d'habileté théâtrale, accomplit difficilement, sans concession du poète, l'expansion de la poésie vers le grand public. Il n'en serait pas de même de l'apostolat lyrique de M. Randon qui, bien conduit et développé, pourrait amener la résurrection des Rhapsodes et de l'Aédisme antique. Tout nos souhaits de triomphe à M. Randon.

A. J.

Revues philosophiques et sociales

Dans la *Religion Universelle*, de M. *Charles Fauvety*, une *lettre* sur le Parlement des Religions et la substitution de la Loi au miracle, et des *explications* sur les rapports de la doctrine de l'auteur avec le christianisme ; de M. *Lessard* le rapport annuel sur l'œuvre de la *Religion universelle*, et la suite des articles sociaux fort intéressants sur le Retour à la terre ; de M. Bearson, une étude légitimement enthousiaste sur *Théonomie* ; de M. *Fabre des Essarts* un curieux article sur la *République* de Paul de Regla, l'auteur de *Jésus de Nazareth*.

Dans *le Devoir*, organe du Familistère de Guise, un *compte rendu* des plus important sur le *Septième Congrès des Sociétés coopératives*. Ce Congrès est un fait social éminemment significatif, aussi serieux et bienfaisant que l'Anarchie est stérile, féroce et provocatrice de réactions.

A ce Congrès M. Bernardot, représentant du Familistère de Guise, a prononcé un excellent discours, reproduit *in extenso* dans le *Devoir*, et qui emporte notre vive sympathie, notre approbation entière.

Dans le même numéro lire la revue des *Faits politiques* et *sociaux*, la *Question de la Paix*, le *Mouvement Féministe*.

Revues Littéraires

Dans les derniers numéros de la *Revue Hebdomadaire*, le *Mythe de Pierrot* où se joue la pensée tour à tour aiguë et rêveuse de *Paul Guigou*, pareille à une nuée de songe qui laisse transparaître de perçantes étoiles modernes, la *Rose d'Or*, beaux lyriques de *Maurice Bouchor*, *Rivales*, émouvant et aisé récit de *François Coppée*, l'archaïsme très amusant, eurythmique et ... contemporain d'*Anatole France* dans la *Rôtisserie de la Reine Pédauque* et les premiers chapitres inédits de l'*Impérieuse Bonté* de J. H. *Rosny* — qui font espérer un très beau roman, d'un esprit scientifique infiniment plus serieux et large que celui de Zola et où l'evolutionnisme, interprété par une haute pensée, conclut au même Dévouement actif, à la même charité *solaire*, que l'Esotérisme Messianique nous avait fait opposer à ce qu'il y a de *passif*

dans la Doctrine de Tolstoï. On ne peut reprocher à J. H. Rosny que des passages de style tendu et roidement enchevêtré comme un faisceau trop serré de fils électriques. Mais le courant d'émotion et de vérité qui passe est un effluve puissant.

Dans l'*Ermitage* de novembre, la fin de la très remarquable étude du Dr *Fortuné Mazel* sur la *Décadence religieuse* en France, — qui pourrait porter en sous-titre : Consultation sur les causes de la neurasthénie du Clergé, — le docteur Mazel est un catholique clairvoyant et de ferme et large pensée. Mais comment rendre vitalité aux clergés sans rendre à la Religion vie et liberté, sans dégager l'âme éternelle de la momie dogmatique ? Tout s'enchaîne : ou les efforts de résurrection du clergé retomberont arrêtés par l'archaïsme engourdi des dogmes, ou le mouvement des personnes entraînera celui des idées et les dogmes s'animeront de vérité ésotérique et libre.

Dans le même numéro une consultation de vingt-cinq écrivains français et étrangers sur les deux principes *Contrainte* et *Liberté*, et leur valeur pour l'artiste. Vers de Déclarèuil, Sabatier, Hugues Rebell.

L'Evangile social, par C. Humann, avocat au barreau de Paris. Prix : 3 fr. 50. Au dépôt des livres de la Nouvelle Jérusalem, rue Thouin, 12.

Ce livre est pour ainsi dire un résumé des théories religieuses de Swedenborg qui constituent, suivant les adeptes, *l'Eglise de l'Avenir*. « L'Eglise chrétienne du passé, dit M. Humann, travaille à son insu depuis dix-huit siècles à l'enfantement de cette Eglise chrétienne de l'avenir, et ne réussira à la produire dans tous ses développements, qu'au prix de sa propre ruine, tant elle s'est écartée par son organisation ecclésiastique et cléricale de l'esprit évangélique. De même le grain de froment qui tombe à terre doit mourir pour porter beaucoup de fruits.

« L'Eglise de l'avenir s'écartera donc du mysticisme de l'Eglise du passé, en recherchant une conception rationnelle de la doctrine chrétienne, et une clé pour ouvrir le sens spirituel de la symbolique sacrée.

« Or il y a peu de personnes encore qui savent que cette conception rationnelle de la doctrine chrétienne et que cette clé du sens spirituel existent déjà, toutes

préparées, dans les nombreux ouvrages écrits en latin, aux XVIII^e siècle, par le savant philosophe suédois Emmanuel Swedenborg. »

Ce sont ces profonds mystères du Christianisme, qui sont cachés dans l'esprit de la lettre, qu'on trouvera expliqués dans ce livre de l'*Evangile social*, qui offre donc un intérêt tout particulier et que nous recommandons à tous ceux qui s'intéressent à la vérité et qui aiment à approfondir les livres religieux qui sont la base de tout notre système social.

R. C.

Carnet de Mariage

Notre distingué collaborateur, le savant et subtil poète Fernand Mazade, a épousé M^lle Marie Biat, de Liévin. Tous nos compliments et souhaits et que la destinée du poète ait le robuste éclat de ses rythmes.

NÉCROLOGIE

Nous avons appris avec tristesse la mort de M. Hermann Hirsch, homme de Lettres, père de MM. Paul-Armand et Charles-Henry Hirsch, les jeunes et ditingués écrivains. L'*Etoile* leur adresse dans leur douleur ses profondes sympathies.

Souscription ouverte [1]

POUR L'ÉRECTION D'UNE PIERRE TOMBALE A LA MÉMOIRE DE L'ABBÉ ROCA.

A. Jhouney	60 fr.
M^me Victoire Caro	2

1. La somme réunie étant suffisante pour l'érection de la pierre commémorative consacrée à notre Frere, nous déclarons *close la souscription*, en remerciant profondément, au nom de l'Apôtre-martyr du Christ-Esprit, tous ceux qui nous ont aidés à honorer sa mémoire.

L'*Etoile*.

Le Directeur-Gérant : René Caillie.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET C^ie.

6e ANNÉE. N° 62. FÉVRIER 1894.

L'ÉTOILE

PENSÉES

C'est lorsqu'ils sont fermés que mes yeux voient le mieux : car pendant le jour ils contemplent des choses indifférentes, mais, quand je sommeille, dans mes rêves ils regardent, ils s'éclairent dans l'ombre, et leur lumineux regard pénètre les ténèbres.

Shakspeare.

*
* *

Prière à nos amis de vouloir bien nous envoyer le montant de leur abonnement, les recouvrements par la poste étant toujours difficiles et dispendieux.

« Il faut prier sans cesse et ne jamais cesser, a dit Jésus. » Or, quelle est, mes amis, cette prière continuelle ? C'est la pensée dirigée toujours vers le bien, vers le Père, vers la vie future. Hors de là, l'homme égare ses idées et laisse son esprit sans boussole. C'est donc diriger l'Esprit que lui dire : « Prie sans cesse. »

Un Esprit.

* * *

Il a été pourvu à ce qu'il y eût parmi les peuples *catholiques romains* une nation qui n'a pas subi le joug de la *domination sacerdotale*, et qui regarde la Parole comme sainte ; c'est la nation française.

Emmanuel Swedenborg

(La Sagesse angélique sur la divine providence, n° 257).

* * *

L'Humanité ne saurait trouver son salut en regardant en arrière, en évoquant le judaïsme, l'ultramontanisme, le protestantisme ou n'importe quelle forme religieuse du passé ; elle doit regarder en avant et élever les yeux vers la nouvelle Jérusalem qui, maintenant, dans cet âge nouveau, descend du Ciel, d'auprès de Dieu.

C. Humann.

* * *

Je quitte la vie pour la reprendre ; personne ne me l'ôte ; mais c'est moi qui la quitte de moi-même ; j'ai le pouvoir de la quitter, et j'ai le pouvoir de la reprendre ; c'est le commandement que j'ai reçu de mon père.

Jésus (Jean, X, v. 17 et 18).

Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Elévation fraternelle vers Dieu ;
II. Invocation aux esprits supérieurs ;
III. Union par les fluides.

Le 7 février 1894, *de midi au soir.*
Le 7 mars 1894, *de midi au soir.*

Alber JHOUNEY.

KABBALE MESSIANIQUE

La Tradition [1]

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

I

LE LIVRE DU MYSTÈRE

(*Siphra Dzénioutha*)

CHAPITRE PREMIER (*suite*)

B. — COMMENTAIRE

Géburah reçoit l'influence de Binah, l'Intelligence, féminine comme elle.

Binah est appelée par la Tradition la Géburah supérieure. Il y a ensuite la Géburah proprement dite, la séphire de ce nom ; enfin Malchut est appelée la Géburah inférieure.

La Tradition montre donc avec évidence les intimes rapports de ces trois séphiroth, également puissances de réalisation et de concentration, également féminines.

ALBER JHOUNEY.

Traduction du

CHAPITRE III

1. Neuf conformations ont été données de la Barbe très digne (du Microprosope). Tout ce qui demeure occulte et n'est pas manifesté est supérieur et vénérable.

2. Ainsi donc est la Barbe très digne. Les poils se

---

1. Essai offert à la méditation des Frères du *Troisième Degré* de l'Etoile.

couchent sur les poils depuis l'ouverture des oreilles jusqu'au principe (commencement) de la bouche (c'est la première conformation).

3. De ce principe à l'autre principe (d'un côté de la bouche à l'autre), c'est la seconde conformation

4. On trouve sous les deux narines une voie remplie (de poils) pour qu'elle n'apparaisse pas (c'est la troisième conformation).

5. Les joues sont couvertes d'un côté et de l'autre (c'est la quatrième conformation).

6. En elles apparaissent les pommettes rouges comme la rose (c'est la cinquième conformation).

7. En un fil pendent les poils noirs et robustes, jusqu'à la poitrine (c'est la sixième conformation).

8. Les lèvres sont rouges comme la rose et nues (c'est la septième conformation).

9. Les petits poils descendent sur la gorge et couvrent le cou (c'est la huitième conformation).

10. Les grands et les petits descendent avec égalité (c'est la neuvième conformation).

11. Par eux est trouvé tout homme fort et robuste qui est trouvé.

12. Il est écrit (*Psaume* 118, vers. 4 d'après Rosenroth, mais, d'après la division habituelle du texte, vers. 5) :

Dans la détresse, j'ai invoqué Iah. David commémore les Neuf (Noms ou les Neuf Formes) jusqu'à ces paroles : « Toutes les nations m'ont environné » pour être (lui, David) environné et protégé par ces formes.

13. Et il est écrit (*Genèse*, ch. I, vers. 12) : Et la terre produisit son germe, de l'herbe séminifiant sa semence, selon son espèce, et des arbres portant des fruits qui avaient leur semence en eux-mêmes, selon leur espèce.

14. Ces neuf ont été arrachés du Nom parfait. Et ensuite ils ont été plantés en Nom parfait ; selon ce qui est écrit (*Genèse*, ch. II, vers. 8) : Et Iodhévauhé Elohim planta.

15. Les conformations de la Barbe (du Microprosope) sont trouvées être au nombre de Treize, quand celle qui est supérieure devient inférieure. Dans l'inférieure on ne découvre que neuf (conformations).

16. Les 22 lettres sont figurées par les couleurs d'elles (des deux Barbes).

17. De cette Barbe (on doit entendre ce que l'on dit) de celui qui voit en songe une Barbe. Lorsque

quelqu'un rêve qu'il saisit la barbe d'un homme au-dessus de lui, c'est qu'il est en paix avec son Seigneur et que ses ennemis lui seront soumis.

18. Bien plus, si c'est la Barbe supérieure. Car la lumière inférieure issue de la supérieure qui est dans la Bénignité s'appelle, chez le Microprosope, Bénignité simplement. Mais quand le Microposope a besoin de lumière et que l'influence du Macroprosope vient à luire, alors le Macroprosope est appelé abondant en Bénignité.

19. Il est écrit (*Genèse*, ch. I, vers. 20) que les eaux reptifient le reptile d'âme vivante.

20. Comme si l'on disait : יה. Car, lorsque la lumière (du Père) s'étend dans la Mère, toutes choses font leurs productions en même temps : les eaux bonnes, les eaux mauvaises.

21. Et lorsqu'il est dit : ישרצו qu'elles aient la commotion vitale, l'un est inclus dans l'autre : le vivant supérieur, le vivant inférieur, le vivant bon, le vivant mauvais.

22. Et Dieu dit (*Genèse*, ch. I, vers. 26) : Faisons l'homme. Où il n'est pas écrit : Cet homme, mais simplement, l'homme par antithèse avec l'homme supérieur, qui a été fait dans le Nom parfait.

23. Lorsque celui-ci était fait, celui-là aussi était fait ; il était fait comme mâle et femelle pour que tout fût achevé.

24. Lorsqu'il est dit : יהוה, s'exprime la nature du mâle : lorsqu'il est dit : אלהים, la nature de la femme.

25. Le mâle était donc étendu, et il était formé dans ses membres, de manière qu'il eut comme un organe de la génération.

26. Par l'orifice de l'organe les Rois qui avaient été détruits obtinrent la stabilité.

27. Les rigueurs du mâle sont véhémentes au commencement, et elles s'adoucissent à la fin ; et c'est le contraire chez la femme.

28. יה Les canaux de connexion sont immergés sous le tégument de lui. Iod petit, qui est trouvé dans la forme d'elle.

29. Mais, si les jugements doivent être mitigés, il faut rechercher l'Ancien.

30. Le serpent venait sur la femme et il construisait en elle le nid d'impureté, pour faire le mauvais habitacle.

31. Ainsi qu'il est écrit (*Genèse*, ch. IV, vers 1) : Et elle conçut et enfanta Kaïn, c'est-à-dire Kina le nid

de la maison des esprits mauvais et turbulents et de mauvaise rencontre.

32. Il (ce nom) est restitué en cet homme (supérieur) et dans les deux (le Père et la Mère) en genre et en espèce.

33. Ils sont contenus, tant en généralité qu'en spécialité, cuisses et bras, droite et gauche.

34. Celui-ci (le couple supérieur) est divisé en ses côtés ; mais (dans l'autre couple) le mâle est formé avec la femelle. יהו.

35. Iod est le mâle, Hé la femelle, Vau (l'Androgyne) comme il est écrit (*Genèse*, ch. v, vers 2) : Il les créa mâle et femelle, il les bénit et il leur donna le nom d'Adam.

36. Ainsi la forme et la personne de l'homme étaient assises sur le trône et il est écrit (*Ezéchiel* ch. I, vers 26) : Et sur la ressemblance du trône il y avait la ressemblance comme de la figure d'un homme sur le plus haut degré.

(Traduit par A. Jhouney).

Religion Messianique [1]

L'ame du salut [2]

Que nous défend la Tempérance ?

La Tempérance nous défend la gloutonnerie, la gourmandise.

La Tempérance nous défend l'ivrognerie.

Elle nous interdit les surabondances et les raffinements de nourriture et de boisson et tout ce qui opprime l'âme, par l'appesantissement du corps ou par ses sophistiques exigences.

* * *

Ces interdictions de la Tempérance n'ont pas une portée aussi banale qu'on pourrait le croire.

---

1. Essai offert à la méditation des frères du *Quatrième Degré* de l'Etoile.

2. Voir l'*Etoile* (tous les numéros de février à septembre 1893 et de novembre 1893 à janvier 1894).

Un homme irréfléchi s'imaginera qu'il suffit d'éviter l'ivresse habituelle et grossière, qu'il est ridicule de s'acharner à tant de surveillance sur le boire et le manger, et il se moquera de voir des préceptes de cet ordre mêlés aux grandes vertus, et dressant leur lampe soupçonneuse en face des éclairs virils du dévouement, de la justice et du courage.

Un tel dédain est une erreur. D'abord, les intempérances de nourriture et de boisson mènent aisément aux intempérances de luxure, et la luxure est une ardente conseillère d'égoïsmes, d'injustices et de lâchetés.

Ensuite, les surabondances et les raffinements de table renforcent dans l'homme l'élément dont les satisfactions et les avidités sont, par nature, égoïstes et fatales.

La boisson et la nourriture procurent des satisfactions étroitement personnelles, bornées à celui qui les éprouve.

Elles sont nécessaires au corps, d'une vitale nécessité. Elles constituent des besoins et plus égoïstes et plus fatals que l'amour physique même.

Celui donc qui les laisse étourdiment gagner un ascendant sur ses habitudes affaiblit en soi l'élément d'expansion et d'initiative qu'enserre peu à peu l'élément d'égoïsme et de fatalité et à la longue sa vraie personne morale peut en être toute comprimée.

Celui qui dominera au contraire ces premiers besoins du corps, les plus rigidement liés au destin et à la nature, arrivera avec moins de peine à dompter les désirs charnels, puis les passions mentales, s'élèvera peu à peu au-dessus de ses entraves relâchées et donnera un jeu plus vif et plus libre, une élasticité plus radieuse au principe spirituel de liberté et d'expansion.

L'observation quotidienne de la sobriété prescrite par la Tempérance peut donc avoir des conséquences spirituelles beaucoup plus hautes et plus étendues qu'on ne l'imaginerait d'abord.

*
* *

La Tempérance nous défend la luxure.
La Tempérance nous interdit l'adultère.
Elle nous défend les pensées et les désirs de luxure et d'adultère et nous oblige à les rejeter lorsqu'ils surgissent en nous.

ALBER JHOUNEY.

Yoga Sastra de Patandjali

7. — Les évidences sont la perception, l'inférence ou raisonnement) et le témoignage.
8. — L'erreur est une notion fausse et qui ne s'établit pas dans la forme propre (de ce qu'elle représente).
9. — La fiction est une notion vide de réalité, amenée par une connaissance (reposant uniquement sur) les mots.
10. — Le sommeil est cette modification (de l'organe interne) qui a pour base la conception de nulle chose. (Il s'agit ici du sommeil profond, sans rêves).
11. — La mémoire consiste à ne pas laisser partir (le souvenir) d'un objet dont on a eu connaissance.
12. — L'arrêt (de ces modifications de l'organe interne) s'effectue par le moyen de l'exercice et du détachement.
13. — L'exercice [1] est un effort pour maintenir (l'organe interne) dans un état immuable.
14. — Cet exercice est un état ferme conservé sans convoitise (du but à atteindre) pendant un long temps, sans interruption.

(Traduit par A. JHOUNEY).

---

1. Les cinq modifications de l'organe interne sont les états de la pensée lorsqu'elle s'oriente vers le monde des apparences et vers l'illusion. Le But de la Yoga est de recueillir la pensée en elle-même par les exercices spirituels et le détachement, puis de la tourner vers l'Absolu que lui révèleront l'Intuition et l'Extase. A. J.

Perles d'Orient

Cherche la fleur qui doit s'épanouir dans le silence qui suit l'orage, pas avant. Elle grandira, elle se développera, elle poussera des branches et des feuilles et formera des boutons, tant que l'orage continuera, tant que durera la bataille. Mais, pas avant que la personnalité de l'homme se soit dissoute et évanouie..., pas avant que son Moi supérieur ait complètement vaincu et maîtrisé la nature humaine, ne peut s'ouvrir la fleur. Alors viendra un calme semblable à celui qui, dans les contrées tropicales, succède à une pluie torrentielle, et pendant lequel la nature accomplit son œuvre si rapidement qu'on peut la voir agir. Un calme pareil se répandra sur l'esprit harassé. Et, au milieu du profond silence, aura lieu l'événement mystérieux qui prouvera que la voie est trouvée. Appelle-le du nom que tu voudras, c'est une Voix qui parle là où il n'y a personne à parler : c'est un messager qui vient, messager sans forme ni substance ; ou bien c'est la fleur de l'âme qui s'est ouverte. Aucune métaphore ne peut le décrire. Mais on peut le pressentir, le chercher et le désirer, même au fort de l'orage. Le silence peut durer le temps d'un moment ou bien un millier d'années. Mais il aura une fin ; cependant tu porteras sa force avec toi.

(*Lumière sur le Sentier.*)

Dieu

ET LE SOLEIL SPIRITUEL

Dieu, par son Soleil Spirituel, vivifie l'esprit de l'homme de la même manière qu'il vivifie son corps par le soleil naturel, qui est le représentant matériel du premier. Ce Soleil spirituel n'est pas Dieu : c'est seulement la première substance et la première

forme qui procèdent de Dieu ou Jéhovah, c'est-à-dire de l'Etre Unique qui existe par Soi. Ce Soleil est, pour le monde immatériel, ce que notre soleil est pour le nôtre ; Jéhovah est au centre du Soleil spirituel, et c'est par lui qu'il gouverne l'univers, tant le monde spirituel que le monde naturel ; car le monde spirituel influe à chaque instant sur le monde naturel, et la vie, pour arriver de Dieu à nous, le traverse, de sorte que nous la recevons par son intermédiaire. De même que notre soleil est inaccessible à l'homme, de même le Soleil spirituel est inaccessible à l'homme devenu Esprit ; ainsi Jéhovah n'a jamais été vu, et ne sera jamais vu face à face par aucune de ses créatures. Nul ne saurait voir Dieu et vivre ; car voir Dieu face à face, ce serait le comprendre ; or, pour comprendre Dieu, il faudrait être Dieu ; jamais le Fini ne comprendra l'Infini.

L'homme devenu Esprit pourra augmenter indéfiniment ses jouissances par l'aliment divin qui est l'Amour, et perfectionner son intelligence par la boisson divine qui est la Sagesse ; mais il ne pourra jamais être l'Amour-Même et la Sagesse-Même, parce qu'alors il serait Dieu. Jéhovah se voile donc, pour ainsi dire, afin de pouvoir se communiquer à ses créatures les plus parfaites. Son Soleil spirituel est aussi éloigné des Esprits que notre soleil est éloigné de nous ; et, de même que nous ne pourrions supporter la lumière et la chaleur de notre soleil, si elles n'étaient modifiées par les atmosphères matérielles qui nous en séparent, de même les hommes-esprits ne pourraient supporter l'ardeur de l'Amour et l'éclat de la Sagesse qui effluent du Soleil spirituel, si leur force n'était atténuée par des atmosphères spirituelles dans lesquelles ils vivent, comme nous vivons au milieu de la nôtre. A combien plus forte raison ne pourrions-nous pas les supporter, nous qui sommes ici dans un état si éloigné de la pureté des bons Esprits, nous qui sommes dégradés par la chute.

(*L'Eglise de l'Avenir.*)

L'Ame universelle

LETTRES ODIQUES-MAGNÉTIQUES

DU

CHEVALIER DE REICHEMBACH

11e LETTRE

Exemples tirés du monde extérieur

Vous souvient-il encore que je vous disais que la plus belle fille fuyait parfois le miroir ? Vous aurez trouvé l'explication de ce singulier phénomène dans le contenu de ma dernière lettre. Le mercure est un de ces métaux qui réagissent le plus souvent par le tiède nauséeux sur les hommes sensitifs. Si un de ces êtres s'approche d'une glace de grande dimension, il sentira la douloureuse influence du mercure répandu sur tout son corps ; il lui semblera qu'un souffle tiède et répugnant vient à lui; il se sent repoussé, et s'il veut résister, il aura mal à l'estomac, à la tête, il vomira même et se trouvera forcé de quitter. Ceci va si loin, après un certain temps d'expérience, que la répugnance des hauts sensitifs va jusqu'à l'horreur devant une glace.—Ils la couvrent, s'ils ne la peuvent éloigner. Nous pouvons en même temps aussi jeter un regard rétrospectif sur le dégoût que les cuillères de pakfong d'Argentan et d'argent de Chine inspirent. Le cuivre, qui fait partie intégrante de toutes ces compositions, a le privilège d'être un corps fortement odique, qui réagit d'une manière très tiède, nauséeuse et dégoûtante. Qu'on l'argente, par la galvanoplastie tant qu'on voudra, rien n'y fait. Le cuivre agit odiquement à travers ; il devient insupportable aux sensitifs moyens, et produit assez souvent chez les hauts sensitifs des maux d'estomac, voire même des crampes à la langue et du tétanos. *J'ai entendu dire assez souvent à des dames sensitives, qu'elles ne supportent pas les dés à coudre en métal, et qu'elles se servent forcément de ceux en ivoire ;* qu'elles ne peuvent porter des bijoux, parce qu'ils leur causent des douleurs ; qu'elles ne peuvent porter des busces ni des peignes d'acier, qu'il leur est même impossible de porter des épingles dans leur chevelure; tout cela vient de la réaction odique,

tiède, nauséeuse. Les mortiers de cuivre jaune, les ustensiles de cuisine en cuivre et les fers à repasser sont des objets d'horreur pour les filles sensitives qui s'occupent du service du ménage.

L'estimable M. Sichtner, fabricant à Azgersdorf, près de Vienne, a fait éloigner tous les ustensiles en cuivre de sa cuisine. Il souffrait, en mangeant, en buvant, de mets préparés dans des vases de métal. On peut cacher les métaux aux hauts sensitifs en les couvrant avec du papier, du linge, ou toute autre couverture légère ; ils seront toujours en état de vous dire où les métaux se trouvent, par la simple sensation du creux de leur main gauche.

La neuvième de ces lettres, où je vous parlais du frottement de l'eau et de M....., sourcier, ne vous revient-elle pas involontairement à la mémoire? Supposons qu'à une petite profondeur de la surface du sol, dans une cave, par exemple, il y ait une certaine quantité de métaux ou d'argent enfoui ; dans ce cas, il n'y a pas de doute qu'un haut sensitif les découvrira plus facilement, par la sensation, et plus vite que mes sensitifs moyens ont mis de temps pour découvrir la conduite d'eau dans mon parc. Songez, maintenant, à la position d'une agglomération de minerai de plombagine, de cuivre jaune, d'argent, et tels qu'ils se trouvent cachés à peu de pieds de profondeur dans la gangue, et qu'un haut sensitif vienne à passer dessus, avec quelque attention; pourrez-vous, d'après ce que vous savez maintenant, douter un moment qu'il sentira, et qu'il indiquera avec exactitude la place du gisement? Mais d'autres gisements que ceux de couches houillères, agiront sur un homme très impressionnable par l'od différemment que le grés et l'argile schisteux qui leur servent de gangue. Quand, avant tout, il aura observé et se sera pénétré de la sensation odique que les masses de houilles produiront sur lui, il reconnaîtra de suite, quand il passera par-dessus, le genre de la couche.

Aucun autre homme ne pourra en observer la trace ; mais, un haut sensitif dira avec la plus grande précision : ici ou là, sous terre, se trouve tel ou tel minerai, et la fouille justifiera cette apparente merveille, qui jusqu'ici a paru d'autant plus surprenante, que celui même qui a trouvé le minerai, et encore d'autres personnes, seraient incapables d'en rendre un compte satisfaisant.

La merveille est à présent dévoilée. Elle n'est autre

qu'une pure influence physique du dynamide de l'od sur le système nerveux de l'homme ; il agit comme un effet obscur, dont on est hors d'état de pouvoir donner l'explication. Une foule d'accidents instinctifs, chez les animaux, trouvera son explication de la même manière que celles que j'ai données au sujet des minerais et de ceux qui les ont découverts.

Vous voilà, mon ami, en pleine possession des derniers secrets de la baguette divinatoire. Non pas de la baguette dans le sens du mot, et sous l'aspect de son mouvement ascendant et descendant, de son tournoiement dans les doigts ; tout ceci n'est que le tour de passe-passe pour frapper la multitude, aux questions de laquelle les chercheurs étaient forcés de donner quelque chose de palpable.

Vous remarquerez, par tout ce qui précède, quelle grande signification pratique la sensibilité peut acquérir et à quel rôle elle est destinée. *Les sensitifs, parmi lesquels il faut ranger ceux de l'extrémité de la chaîne : les cataleptiques, les lunatiques et les noctambules, seront bientôt recherchés, achetés et payés comme les bienfaiteurs de leur contrée et de leur pays.*

Cette découverte promet un grand élan à l'exploitation des mines, non seulement sous le rapport des découvertes de nouveaux gisements de minerai, mais aussi pour le travail intérieur des mines, lorsqu'on exploite des filons, qu'ils se perdent ou qu'ils finissent. A qui s'adresser pour trouver un nouveau sillon ou un nouveau nid ? Où faut-il rechercher une nouvelle veine sur les cloisons verticales ou sur les couches orientales ?

L'art du mineur nous fait souvent faux bond sur toutes ces choses ; mais un sensitif, bien exercé dans les sensations odiques, trouvera au moment même le vrai gîte.

Le tact sensitif est susceptible de très grands perfectionnements ; quand il m'arrive de nouveaux sensitifs, leurs indications sont quelquefois bien incertaines ; après trois ou quatre séances, tout gagne en clarté et en précision. Exercer plus longuement ces sensations donne de la ponctualité et de l'agilité. J'ai des sensitifs moyens qui, par une pratique de six à sept ans, ont acquis une finesse de discernement qui dépasse souvent celui des hauts sensitifs nouveaux. Ce genre d'hommes pourra être d'une grande utilité pour découvrir le mélange frauduleux de certains

articles. A présent déjà, une personne bonne sensitive est facilement en état de distinguer l'or ou l'argent pur de celui qui est mélangé avec du cuivre. On pourra les perfectionner de telle sorte qu'il sera facile de reconnaître tous les mélanges. Ainsi, dans les pharmacies, on distinguera si les médicaments ont conservé leurs principes actifs ou s'ils les ont perdus. Plus tard, je vous ferai peut-être voir quelle surprenante découverte on peut obtenir auprès des malades, par la simple sensation de sensitifs bien portants. (*A suivre*).

SOCIALISME CHRÉTIEN

Conférences de l'abbé C. M.

I. — Les trois phases de l'histoire humaine

(*Suite*)

Un minerai jeté au brasier, un brouillard envahi par l'intense clarté solaire, commencent par se fondre peu à peu dans la flamme victorieuse et à se débarrasser de leurs molécules grossières ; puis ils se laissent pénétrer, ils s'unissent progressivement, dans leurs éléments plus subtils, à l'agent plus subtil et plus pur encore qui les désagrège et les assimile ; transpercés enfin et transfigurés, ils deviennent eux-mêmes flamme et lumière rayonnantes.

Ainsi en est-il de la pauvre âme humaine enguanguée dans le corps, obscurcie de ténébreuse matière, mais de toutes parts plongée, sans en avoir d'abord conscience, dans le monde infini de la pensée, dans l'invisible océan de feu, de vie, de clarté spirituelle. Deux phases d'évolution préliminaire commencent par déprendre l'âme humaine du fond d'impureté et d'inertie auquel tout être vivant tient ici-bas par ses passions inférieures, puis la pénètrent progressive-

ment de l'élément supérieur, du rayon d'esprit divin qui doit avec elle constituer l'homme futur. Vient enfin la phase suprême, qui transperce et transforme complètement de cette flamme, de cette clarté divines, l'âme régénérée, et, comme par une seconde naissance, en fait vraiment un être nouveau, tout illuminé de la lumière et de la flamme de vie : « *In ipso est vita, vita lux, et lux in tenebris lucet, illuminans totum hominem.* »

Les psychophysiologistes de l'école spiritualiste ont nommé la première phase *épurative* ; la seconde, *unitive ;* ils nomment la dernière *illuminative.*

Faut-il entendre au sens purement intellectuel, ou bien aussi, au sens physique, cette transformation lumineuse de l'âme humaine ?

Vous savez que non seulement quantité de gaz, plus ou moins issus de l'hydrogène, peuvent être allumés et répandre une clarté physique ; mais aussi l'électricité, n'est-ce pas ? puisque c'est pure question de dépense, non pas de possibilité, si la lumière électrique ne remplace pas partout le gaz d'éclairage.

Vous n'ignorez pas non plus, je suppose, qu'un très savant chimiste de Stuttgard, le baron Charles de Reichenbach, se livra, entre 1859 et 1864, à des observations attentives et multipliées d'où il a conclu l'existence de la lumière magnétique. Ayant expérimenté sur des personnes dont les sens exceptionnellement délicats perçoivent des impressions qui n'atteignent ou du moins n'émeuvent pas les autres mortels, il constata que certains sensitifs. à l'état de veille, voient émaner du pôle nord d'un aimant des lueurs violet-bleu et du pôle sud des lueurs orangé-rouge.

D'après le Dr Charazain et M. Charles Dècles, toutes les personnes que l'on peut faire tomber dans le sommeil hypnotique sont sensibles au même phénomène. Le Dr Charpignon, ayant hypnotisé certains sujets, posa devant eux plusieurs barreaux de fer, dont un seul était aimanté. Ce-

lui-là, tous les sujets le signalèrent : ils le reconnaissaient à ses deux extrémités, qu'ils voyaient enveloppées d'une vapeur brillante et de couleur différente pour chaque pôle. Jamais le docteur n'a pu mettre ses sujets en défaut : ils signalaient immédiatement la différence des deux pôles, bien qu'ils fussent en physique d'une absolue ignorance.

Un savant ingénieux a conclu de ces faits certains que, le globe terrestre étant un gigantesque aimant, des lueurs colossales de couleur différente doivent émaner de ses deux pôles, élevant jusqu'à une hauteur considérable d'immenses jets lumineux visibles à des yeux sensitifs et assez haut placés, aux yeux des oiseaux migrateurs par exemple, qui, des hauteurs de l'air, s'orienteraient par ces clartés dans leurs longs et réguliers voyages.

Nous en tirerons, s'il vous plait, une conclusion plus proche de nous. L'homme étant un merveilleux et complet abrégé du monde, un résultat et un résumé de toute l'évolution antécédente, toutes les forces de la nature inférieure se trouvent concentrées en lui, mais plus raréfiées, plus délicates, d'autant plus actives par conséquent, quoique moins perceptibles aux sens et aux instruments non perfectionnés.

Or, qui dit vie dit mouvement ; qui dit mouvement dit vibration ; qui dit vibration dit propagation, extension, rayonnement à distance : une molécule en vibrant choque celles qui la touchent ; et du choc jaillit la lumière ; à un degré parfois trop délicat pour être perçu par des yeux que seules les sensations violentes émeuvent, mais parfois aussi la vie, exceptionnellement vigoureuse ou exceptionnellement surexcitée, doit dégager — c'est la logique scientifique qui l'exige — des vibrations et des rayons perceptibles même aux sens ordinaires.

Un soir d'été, Elisabeth Linné, la savante fille du grand naturaliste suédois, se promenait dans son jardin, lorsque tout à coup, stupéfaite,

elle jette un cri et s'arrête, les yeux grands ouverts : elle vient de voir des éclairs jaillir des capucines qui tapissent la maison. Averti par sa fille. Linné accourt, regarde et constate. Le curieux phénomène se répète de temps à autre, les jours qui suivent. Avec un léger crépitement, l'éclair se dégage de la plante phosphorescente. Impossible de contester. Et quelle est la source de cette lumière ? La vie : car c'est au moment même où elle émane la vie pour l'acte de l'hymen que la plante émane ainsi la lumière.

La même observation a été faite d'une façon qui ne laisse aucun doute sur un autre végétal plus puissant : le sablier d'Amérique : « Ce bel arbre, dit Boscowitz, porte des fleurs à étamines et des fleurs à pistil, séparées, mais toujours sur le même pied. Quand le sablier veut accomplir l'union, il rapproche les unes des autres les branches différentes, et aussitôt un craquement lumineux se produit, semblable au pétillement de l'étincelle électrique. »

Peut-être des affirmations de ce genre provoquent-elles le doute en certains esprits, car l'habitude trop souvent remplace ou même supprime la raison. En tous cas, ce sont là des faits, et la raison, loin de s'en étonner, s'étonne seulement qu'on en puisse être surpris. Car enfin réfléchissons :

Les matérialistes veulent que la vie, que la force soit aussi de la matière. Ne nous querellons pas sur les mots. Il est certain que la vie, que la force n'est pas une pure abstraction, mais quelque chose de réel, de physique, physiquement existant. Si cependant nous appelons matière ce qui est épais, dur et lourd, la quantité de matière est évidemment la mesure, non pas directe, mais inverse, de la facilité de vibration et d'efficacité vitales : un frêle violon, par exemple, vibrera bien mieux qu'une boîte massive ; et, pour en arriver à l'homme, les sons ténus, presque imperceptibles, de ce même violon vibrant sous les doigts d'un artiste, produiront, non pas dans

votre charpente osseuse, il est vrai, mais dans la partie fluidique, dans la partie psychique de votre être, des vibrations parfois si intenses que vous ne saurez arrêter votre émotion de se trahir même par des larmes. Voilà certes, avouez-le, une efficacité sensible. Et auquel de vos sens, je vous prie, la mesurez-vous exactement ? Pas même à l'ouïe, considérée du moins sous le rapport matériel : car l'ébranlement matériel du tympan n'est certainement pas proportionné à l'émotion produite dans votre force vitale.

Non ! les faits en tombent d'accord avec l'intuition : la vibration n'est pas en raison directe, elle est au contraire en raison inverse de la matérialité. La lumière, par exemple, qui est si vibrante, est une substance infiniment moins dense, infiniment moins matérielle que la pierre ou le fer ; et la vibration lumineuse est manifestement à raison directe de la raréfaction, de la fluidité de la substance : nulle substance n'est donc plus apte aux vibrations lumineuses que la substance animique, et d'autant plus qu'elle sera plus pure.

Si donc il n'est pas contesté que le magnétisme minéral, c'est-à-dire la vibration vitale des minéraux dégage une clarté proportionnelle, plus intense au pôle positif, moins intense au pôle négatif, quoi d'étonnant à ce que le magnétisme végétal, c'est-à-dire la vibration vitale des végétaux, qui sont d'un règne supérieur, dégage aussi sa clarté, sa lueur plus intense, mais cependant plus délicate, par conséquent moins sensible à nos sens matériels ? plus encore, les vibrations de la vie animale ; plus encore, de l'animisme humain ?

Or, supposez de l'animisme humain ce qu'il a de plus vital et de plus intense : sa vie affective ; ce qu'il a de plus pur : sa vie intellective. Supposez un homme en particulier le plus purement affectif, le plus intensivement intellectif, le plus immatériellement vibrant. Ou la logique n'existe pas et les lois de la nature s'arrêtent à mi-chemin ; ou bien la vie affective et intellective d'un tel

homme dégagera une auréole lumineuse, sera non seulement illuminée enfin mais illuminative.

Je vous mettais en garde, l'autre jour, contre les mots qui trompent parce qu'on les entend mal : j'appelle votre attention aujourd'hui sur certaines expressions universellement employées et auxquelles peut-être vous n'avez pas pris garde. Ne dit-on pas dans toutes les langues et sous tous les climats : « Un visage *rayonnant* de joie, des yeux *rayonnant* d'amour, un front *rayonnant* d'intelligence ? » *Rayonnant !* vous entendez bien. Et ne prenez pas ceci pour un mot nul. C'est vraiment une expression exacte exprimant un fait positif. L'humanité en masse et de toutes les époques, ne se trompe pas sur un fait extérieur. Réellement et en vérité, une âme que fait vibrer une joie vive, un esprit que sa pensée intense fait vibrer puissamment, émettent extérieurement d'une façon très réelle cette très réelle vibration intérieure ; et l'extériorisation en est parfois si puissante que le front, que les yeux, que le visage en sont visiblement tout illuminés.

Concluons : la vie, par sa nature, est vibrante ; donc, elle est productive de lumière « *et vita erat lux* ». A moins que l'instrument, le corps auquel est liée la vie, ne soit trop matériel et n'enlise dans ses lourds replis la vibration délicate. Mais l'homme qui par la phase purificatrice a allégé, dématérialisé son corps ; l'homme qui, par la phase unitive, a soumis de plus en plus sa chair à son âme, et son âme à l'âme universelle, à l'âme toute-puissante, toute vibrante et toute lumineuse, cet homme-là, par la loi même de la nature, irradiera autour de lui la lumière et la vie dont vibre son âme ; les images intellectuelles ou idées qui vaguent, plus ou moins endormies, dans l'atmosphère ambiante, vibreront et s'éclaireront à la vive et claire vibration de cette intelligence en acte si intense ; et, puisqu'elles vibreront, il les percevra ; et, comme la lumière matérielle perce, pénètre et met à nu ce qui gisait

invisible ou voilé dans l'ombre, ainsi cette clarté intellectuelle perce, pénètre et dévoile les mystères intellectuels, les secrets des êtres et des choses, que les esprits nuls ou médiocres ne soupçonnaient pas : « L'homme spirituel, dit saint Paul, pénètre les secrets mêmes de Dieu. *Spiritualis homo.* (*I Cor.*, II, 10.)

Et vraiment, je le répète, ce n'est pas cela qui devrait surprendre. Le prodigieux, n'est pas que la vie vive, que la lumière illumine, que l'intelligence comprenne : le prodigieux, c'est que la vie vive si peu, que si peu la lumière illumine, que si peu comprenne l'intelligence. Le vrai miracle n'est pas vraiment qu'un homme, c'est-à-dire un esprit de vie et de lumière, ait pu dire, un entre tous : « Je suis lumière et vie » ; le miracle est que celui-là seul ait pu le dire, et que tous nous soyons mort et ténèbres, par tant de points, par presque toute la longitude et la latitude de notre être.

Un jour, racontent les évangélistes, Jésus prit à part, entre ses soixante-dix disciples, entre ses douze apôtres, trois seulement, Pierre, Jean et Jacques, la volonté ardente et tenace, l'amour pur et intellectif, la fidélité traditionnelle. Laissant les autres dans la plaine, gravissant les pentes, il monta suivi par les trois, jusqu'au dernier sommet de la montagne ; puis il s'arrêta, les yeux et la pensée plus haut encore. Et son âme tout à coup, vibrant de la vie la plus intense, s'extériorisa en lumineuse auréole, comme la doublure éclatante d'un vêtement sombre que l'on retournerait tout entier. Et son corps, revêtu de son âme, apparut tout resplendissant.

Ce récit de la vie de Jésus n'exprime pas seulement un fait mais un symbole. Car le dieu qui est en chaque homme. — « *Ego dixi: dii estis et filii Excelsi omnes* » — a mission de se dégager ainsi, de s'élever et de resplendir. Renonçons pour en arriver là, aux plaines où évoluent les intérêts et les ambitions vulgaires ; ne gardons de notre personnalité que la volonté ardente et inébran-

lable, le pur et intellectuel amour ; et, par les moyens progressifs que l'initiation enseigne, gravissons, à pas plus ou moins rapides, chacun selon son intelligence et sa force, toute la pente que les passions descendent. Elevons-nous au-dessus même des passions élevées mais égoïstes encore ou partiales. Monte, mon frère, monte jusqu'au pur altruisme, jusqu'à l'universel pur ; et de là appelle à toi, pour le bien de tous, la Lumière absolue, la Puissance totale, l'Amour infini, Dieu enfin, tout Dieu. Livre-toi comme un vase qui veut être rempli, à cette force et à cette clarté suprêmes. Puis, débordant, verse-toi, rayonne, divinement, sans restriction ni crainte. Donne, donne, donne, tout ton esprit et toute ton âme, tout ce qui est vie en toi. Et alors, non seulement ton âme extériorisée fera une auréole à ton corps sanctifié ; mais ta lumière et ta vie rayonnant au loin sur les autres hommes, illumineront les aveugles et ressusciteront les morts.

Car le resplendissement de l'âme en lumière physique n'est que l'accident extérieur de son intime *processus* : la vraie lumière est intellectuelle ; la véritable épiphanie est celle de l'Idée, de la divine Idée.

Qui dit *idée* dit *vision* : εἶδω, je vois. L'idée est le résultat, la trace de la vision de l'esprit, comme l'image est le résultat, la trace de la vision des yeux. J'ai dans mon esprit l'idée, la trace de Dieu ; donc j'ai vu Dieu ; ou mieux, je le vois.

Si jamais je n'avais vu que l'ombre, sans la lumière, je n'aurais pas l'idée de la lumière ; et pas même de l'ombre, une idée réfléchie, distincte, car de quoi la distinguerais-je, n'ayant jamais vu qu'elle ? Si jamais mon esprit n'eût vu que le fini, que le borné, que l'imparfait, je n'aurais pas l'idée de l'Infini, du Parfait, je n'aurais pas l'idée de Dieu ; et si claire que fût mon oreille, ce mot « Dieu » prononcé du dehors sonnerait à vide dans mon esprit, comme le mot *rouge* ou *bleu* ou *vert* dans l'esprit d'un aveugle-né.

Ce mot *Dieu* sonne en moi une idée, une idée absolument unique, irréductible à nulle autre, donc j'ai vu, donc je vois ce que ce mot représente.

De nul être, quel qu'il soit, nous ne percevons ici-bas ce qu'il est en soi-même, mais uniquement ce qu'il est relativement à nous. Je ne prétends donc pas que nous voyions Dieu autrement ; mais que nous le voyions de cette sorte, la logique comme la foi l'exige.

Certes, ce n'est point ici l'ontologisme panthéistique : c'en est le contrepied exact, la radicale contradiction.

Dieu, se voyant lui-même tel qu'il est, le Parfait, l'Infini, dit justement : « Dieu, c'est moi ; moi, c'est Dieu. » Mais moi, voyant mon moi imparfait, borné, impuissant, je ne dis pas : « Mon moi est Dieu, mon être est Dieu ». Je dis au contraire : « Dieu, c'est le *non moi* de mon *moi*, et de tout être imparfait, impuissant et borné comme moi. Relativement à moi et à tout autre, Dieu est le contraste absolu, le contraste parfait ; et c'est par ce contraste justement que je le distingue de tout, et que je distingue de lui tout, y compris moi-même. »

Oui, cette idée est dans l'homme, fond rayonnant jusqu'à l'aveuglement, base, sommet et atmosphère lumineuse de toutes nos autres idées.

Toute idée, disent les sensualistes, n'est qu'une sensation transformée. Eh ! sans doute : mais *transformée*, transformée en *idée*, et par cet *idéal* : Dieu.

Plus nos naturalistes affirmeront que les sensations du dehors, au moment où elles arrivent dans le cerveau de l'homme, sont exactement les mêmes qu'à leur arrivée dans le cerveau du singe ; plus ils démontreront l'identité parfaite de la substance grise, des lobes et de toute la machine pensante, dans le singe et dans l'homme, si le coefficient matériel est identique, et identique la cornue, c'est donc le *réactif* qui diffère,

et qui diffère du tout au tout, puisque si différent est le produit. Oui, le réactif qui agit dans le cerveau de l'homme, non dans celui du singe, sur la sensation interne ou externe, c'est cela l'*Idéal-Dieu* perçu par la *raison* de l'homme, absolument inaperçu pour qui n'a pas ce sens spécial, supérieur et divin.

Combien infirme il est encore en la plupart des hommes, ce sens supérieur à l'animalité antécédente, ce sens de notre développement à venir, que notre évolution passée ignore.

Mais le temps approche où tous nos modernes douteurs, tous nos myopes chercheurs, fourmis dispersées de cette immense fourmilière de la Science qui fut jadis une montagne, tous ces fragmentaires entêtés à nier l'intégrale qui les enserre, confesseront enfin que nier n'est pas une preuve, et que la myopie n'est pas le savoir. Qu'ils fouillent, qu'ils fouillent encore ; et, pénétrant jusqu'au fond, d'abord par une intuition furtive, bientôt par une aperception tranquille, dans le centre suprême de l'Unité de l'Etre, ils pourront, maitres de la Force unique soumise par la totale science au tout-puissant vouloir de l'Humanité victorieuse, transformer la terre au gré de l'Idée, et, adorant à travers ses actes le suprême connaissable, que notre paresseux orgueil nomme l'*Inconnaissable*, s'incliner, humblement fiers, et crier au Verbe-Lumière leur glorieux hosannah : « Les ténèbres enfin sont devenues clartés ; l'esprit, soumis à Dieu, règne sur la matière ! »

C. M.

Les Cieux Nouveaux

Christianisme scientifique et social

Ce qui se passe de nos jours est vraiment extraordinaire. On m'écrivait de Londres, il y a peu de temps : « Savez-vous que votre idée de la *Transformation du Christianisme* trouve ici, dans certains

milieux, d'autant plus de faveur qu'elle y germe comme d'elle-même, depuis quelques années, en bien des têtes? » La même nouvelle m'a été mandée du Milanais. De tous côtés m'arrivent des renseignements analogues. Je recevais de Rome, il y a quelques mois, une lettre où le Dr T..., m'informait de la prochaine publication, à Boston, d'un livre intitulé: *The secret symbols of the Rosi-Crucians*. Cet ouvrage, dont la préface venait alors de paraître, sort de la plume du savant Hartmann, déjà célèbre par d'autres écrits de ce genre. Il y dévoile, paraît-il, le profond *ésotérisme* qui se cache sous la *symbolique* chrétienne de notre dogme et de notre rituel sacramentaire, dont les Roses-Croix auraient connu le secret, traditionnellement et par voie d'initiation.

« Mon digne correspondant, qui est lui-même initié à nos saints mystères, ajoutait : « Votre *intuition grandiose* d'un catholicisme scientifique et social se trouve être parfaitement vraie. Les voiles sont assez levés à présent pour nous laisser entrevoir la profondeur et l'universalité d'un christianisme avec lequel se mettront en harmonie tous les centres religieux de la terre. »

« Ce que le Dr T... veut bien appeler mon *intuition grandiose* n'est pas une conception à moi. Ma doctrine n'est pas ma doctrine ; mes idées, mes prévisions, mes espérances, sont les idées, les prévisions et les espérances de quiconque lève la tête au-dessus des *lettres mortes*. Elles courent le monde ; on les retrouve partout. Je suis un *phonographe*, pas autre chose. Je ne cesse de le répéter, je n'ai pas d'autre mérite que celui d'un pauvre plagiaire.

Je ne puis même pas dire que j'aie rien appris de cela sur les bancs des séminaires et même dans l'école dite des *Hautes-Etudes ecclésiastiques*, à Paris. Nos maîtres primaires de théologie chrétienne sont partout muets à cet endroit. Et moi qui sentais germer dans mon cerveau cette idéalité toute nouvelle, je me gardais bien d'en souffler mot : on ne m'aurait pas compris.

« A l'étonnement que j'ai produit au Vatican, dans les nonciatures, dans les palais de nos cardinaux et de nos évêques, toutes les fois que j'y ai porté ce Verbe moderne, il m'a été facile de me convaincre que ces principes d'exégèse religieuse et sociale n'entrent pas dans les programmes officiels de notre

enseignement classifique, rudimentaire comme il a fallu jusqu'à présent.

« Si javais pu être tenté de m'attribuer le mérite de cette découverte intellectuelle, les rencontres fortuites, sinon providentielles, que j'ai faites à chaque pas, dans mes interminables voyages, m'auraient vite désabusé de cette présomption. J'ai trouvé partout des hommes, presque tous des laïques et généralement jeunes, les uns fort instruits, d'autres en plus grand nombre incultes ou à peu près, quelquefois de simples ouvriers, des vignerons, des laboureurs, des fils d'Amos, des filles de Phanuel, à qui mes idées ont paru la chose la plus naturelle du monde, et surtout la plus conforme au Saint-Evangile dont ils vivent.

« Je suis resté en correspondance avec plusieurs de ces jeunes gens. L'un d'eux, un imberbe, d'ailleurs parfait gentleman dans Paris, studieux anarchorète et vrai bénédictin dans son château de province, passionné pour l'ésotérisme et pour la théosophie, ne m'écrit jamais — et il le faisait d'abord chaque semaine — sans m'apporter quelque aperçu nouveau, quelque illumination soudaine. Epris du Zohar, lisant l'hébreu et l'écrivant comme le premier rabbin venu, il déchiffre les symboles et les *pantacles* avec une étonnante facilité. Il vole ainsi, il nage en pleine science kabbalistique et dans les profondeurs du dogme chrétien, avec autant d'aisance qu'une hirondelle dans l'air, ou qu'un poisson dans l'eau.

« Il n'est pas seul de cette envergure, comme on le verra plus loin. Il a trouvé un émule dans un jeune prêtre, docteur en Sorbonne, que je me garderai bien de nommer, pour que son évêque ne le tire pas trop tôt de l'humble position qui lui a été faite, et où du moins il trouve toute facilité pour des études très sérieuses.

« Il se produit ainsi, dans une masse de jeunes têtes, une éclosion d'idées et de doctrines qui sortent de la ponte toute récente de l'*Esprit* dans l'esprit humain. Il n'y a pas là d'autre Maître que celui qui a dit: « *Magister vester* UNUS *est, Christus*, » (*Matth.*, XXIII, 10.)

Abbé ROCA.

(*Le Glorieux Centenaire et le Monde Nouveau.*)

HYMNE A LA FRANCE

OU

La Marseillaise du XX^e siècle

I

France, Mère, ô sainte Patrie,
Suis le cours de ton grand destin!
Que toujours ton noble génie
Serve de phare au genre humain!
Que par ta force, Grande Reine,
Sur ce globe la Liberté,
La Justice et la Vérité
Étendent leur main Souveraine!

Prends ton vol, le front haut! Ris des inimitiés!
Que l'envie impuissante expire sous tes pieds!

II

Longtemps la race humaine entière
A pris la Force pour le Droit.
Comme Dieu créant la lumière,
Dis au monde: Que la paix soit!
Si le noir esprit des conquêtes
Se dressait contre ton appel,
Prête au seul Droit Universel
Tes canons et tes baïonnettes!

Prends ton vol, le front haut! Ris des inimitiés!
Que l'envie impuissante expire sous tes pieds!

III

Quand la Justice sur la terre
Aura vu son règne assuré,
Du progrès poursuis la carrière
Sur ce globe transfiguré!
Que tout ce qui fut grand dans l'homme
En toi se montre réuni;
Joins à ton type rajeuni
Memphis, Solyme, Athènes, Rome!

Prends ton vol, le front haut! Ris des inimitiés!
Que l'envie impuissante expire sous tes pieds!

IV

Vous, ses morts, Soldats magnanimes,
Ou philosophes transcendants,
Politiques, Savants sublimes,
Artistes, Poètes géants,
Enflammez d'ardeurs éternelles,
Dans leurs élans vers l'avenir,
Nos cœurs battant au souvenir
De vos mémoires immortelles !

Prends ton vol, le front haut ! Ris des inimitiés !
Que l'envie impuissante expire sous tes pieds !

V

Par une loi terrible et sainte,
Pour grandir, l'homme doit souffrir.
Tes fils, France, en ont eu l'empreinte ;
Peuple géant, peuple martyr !
Aux douleurs de leur grande histoire
Ne pense plus, sèche tes pleurs ;
Mère, les jours de tes malheurs
Nous ont prophétisé ta gloire !

Prends ton vol, le front haut ! Ris des inimitiés !
Que l'envie impuissante expire sous tes pieds !

VI

Toute large ouvre ta frontière
A l'Universelle Unité.
Fonds les peuples, la terre entière.
Dans ta grande hospitalité !
Dis-leur qu'un cri d'Amour s'élève :
Homme, c'est ton chant triomphal !
Il fuit le vieil âge du Mal ;
C'est le réveil du sombre rêve !

Prends ton vol, le front haut ! Ris des inimitiés !
Que l'envie impuissante expire sous tes pieds !

HIPPOLYTE DESTREM.

LE SOCIALISME A L'ACADÉMIE

FRAGMENTS ET CITATIONS DU

Rapport sur les prix de vertu

Lu dans la séance annuelle
de l'Académie française du 16 novembre 1893

PAR

M. FRANÇOIS COPPÉE
Directeur de l'Académie française

(*Suite*)

Grâce à la munificence de nos donateurs, nous sommes, comme vous le savez, particulièrement riches en récompenses pour les vertus de famille. De la lecture des dossiers qui s'y rapportent j'ai gardé l'impression la plus douce et la plus fortifiante. Quelqu'un à qui j'essayais de la faire partager m'opposa quelque résistance. Selon lui, le mérite était mince d'obéir à l'antique commandement : « Tes père et mère honoreras », et l'esprit de famille n'avait rien d'extraordinaire. Pourquoi ce témoignage public de satisfaction à ceux qui n'avaient fait, en somme, que leur devoir ? Il me fut aisé de confondre cet homme si difficile à contenter. Je n'ai eu qu'a lui laisser parcourir, entre autres, les notices concernant les personnes à qui vous avez décerné les vingt-sept médailles de 500 fr. instituées par le testament de Mlle Camille Fabre. Il s'agit seulement ici de piété filiale, et les pires détracteurs de l'humanité sont bien forcés de reconnaitre que cette vertu est, par bonheur, très répandue. Mais vos lauréats, Messieurs, en ont donné des preuves si éclatantes et si nombreuses, l'ont pratiquée dans des circonstances si pénibles et au prix de tels sacrifices, que mon austère contradicteur n'a pas pu y tenir. Quand il a bien voulu m'accorder que j'avais raison et que les actions les plus naturelles peuvent être aussi les plus admirables, il avait les yeux

humides, et nous avons clos la discussion par le beau vers de Musset :

Mais une larme coule et ne se trompe pas.

Comment, en effet, n'être pas attendri devant la conduite de Martin Luquet ? C'est dans un village perdu des Basses-Alpes, à Escoublon, que cet homme de chétive santé, souvent malade, n'a cessé, depuis l'adolescence jusqu'à vingt-six ans, de travailler afin de soulager ses parents dans l'indigence. Il allait se marier quand son père mourut, et, sur-le-champ, il renonça à s'établir. pour ne pas quitter sa mère déjà vieille. A force de labeur, il avait amené un peu de bien-être au logis, lorsque, il y a huit ans, sa mère fut atteinte de paralysie générale. Son état exige des scins continuels et répugnants ; elle est d'une humeur chagrine, gémit sans cesse, blesse son fils à chaque instant par un reproche injuste, par une parole dure. Mais, toujours travaillant et soignant sa chère malade, ce fils exemplaire ne la quitte que pour aller ramasser du bois dans la forêt ou laver comme une femme, à la rivière, le peu de linge qu'il possède; car la paralytique doit très souvent être changée. Elle a maintenant quatre-vingts ans, et son fils en a quarante et un. Dans une masure délabrée, ouverte à tous les vents, où ne brûle, par les plus grands froids, qu'un maigre tison, il reste nuit et jour au chevet de sa mère. Il gagne fort peu, étant continuellement interrompu par ses fonctions de garde-malade. Privé de nourriture et de sommeil, il voit chaque jour ses forces diminuer Rien ne l'abat, rien ne le décourage. Fier, il ne demande assistance à personne ; modeste, il s'étonne des louanges qu'on lui adresse ; résigné, il ne se plaint jamais. Ce pauvre homme en guenille est du moins paré de l'estime générale, et, dans la pétition couverte de signatures qui le signale à l'Académie, je relève cette phrase dont la naïveté vous plaira : « Il n'est pas dans la commune jusqu'au plus

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

méchant qui ne lui donne un mot de félicitation. »

Martin Luquet est admirable : mais que dites-vous d'Adeline Visine, à Haraucourt (Meurthe-et-Moselle), qui n'a jamais voulu qu'on enfermât sa mère folle et qui la surveille et l'entoure de tendresse depuis trente-deux ans? Que dites-vous de Brigitte Camfranc, à Larruns (Basses-Pyrénées), qui, pendant l'été, est fille de bains aux Eaux-Chaudes, qui, l'hiver, ne gagne que 80 centimes par jour à fabriquer des chapelets, et qui, cependant, avec ces quelques sous, fait vivre depuis vingt-cinq ans sa mère aveugle et sa sœur épileptique et amputée des deux pieds ? Pour se consacrer entièrement au devoir filial, Adeline Visine et Brigitte Camfranc ont refusé de se marier, ainsi d'ailleurs que M^lle^ Irma Bridault, une Parisienne celle-là, qui appartient à une famille d'artistes, et qui, elle aussi, s'est toute sa vie sacrifiée pour les siens.

D'abord elle console la vieillesse de son père, pauvre et infirme. Son frère et la femme de son frère, peu aisés, sont retenus toute la journée hors de chez eux par leur travail : c'est M^lle^ Bridault qui élève leurs enfants et qui leur tient lieu de mère. L'un d'eux meurt à vingt-quatre ans, constamment soigné par elle pendant une longue maladie. Puis, c'est sur sa belle-sœur devenue impotente et incurablement atteinte, qu'elle veille pendant quatre années. Aujourd'hui, très âgée, M^lle^ Bridault vient encore de se consacrer à l'éducation de deux orphelins laissés par le bon aquafortiste Lerat, mort récemment: l'aîné a cinq ans, le dernier dix-huit mois. Avec la confiance des fortes âmes, M^lle^ Bridault entreprend cette tâche nouvelle. Et elle a soixante seize ans! Souhaitons, n'est-ce pas? que cette noble femme devienne centenaire.

C'est presque au hasard, et je me le reproche, que je vous cite ces noms et ces faits. En feuilletant notre livret annuel, Messieurs, vous y lirez le récit d'un grand nombre d'existences sem-

blables ; vous constaterez qu'elles s'écoulent dans les milieux les plus différents, et vous aurez comme moi, je l'espère, un sourire de sympathie en découvrant, parmi ces cœurs d'or, un brave gendarme.

Les vertus de famille sont pour le gendarme un besoin et une habitude. Dans le mélange singulier de vie de caserne et de ménage qui constitue son existence, entre son brigadier et son cheval, sa femme et ses enfants, il prend facilement le parti d'être le modèle des époux et des pères, comme il est celui des soldats. Le gendarme célibataire est une exception. Voyez ces maisons régulières et propres comme un uniforme qui s'alignent sous le drapeau, à la lisière des villages. Au fond de la cour, dans l'écurie, sonne le piaffement des chevaux : à la porte, en blouse de toile et en képi, le gendarme, revenu de la « correspondance », astique son harnachement ou sa buffleterie, et, autour de lui, jouent des enfants, beaucoup d'enfants. La dépopulation de la France n'est pas son fait ; au contraire. La femme et l'enfant du gendarme ont leur physionomie. Ils sont propres, bien tenus ; ils ont quelque chose de la rectitude et de l'élégance militaires ; ils reçoivent, dans la mesure de leur sexe ou de leur âge, cette empreinte que donne le « métier ». Donc, nous voyons bien le gendarme époux et père, nous ne le voyons même que comme cela. Il est plus difficile de nous imaginer cet homme mûr comme soutien de vieux parents. Sa solde n'est pas forte ; s'il peut entretenir une famille, comment pourrait-il suffire à deux, celle d'où il sort et celle qu'il crée ?

C'est pourtant ce qu'a fait Dominique-André Suzzoni, maréchal des logis, à Avapessa (Corse). Depuis 1858, il a été le fidèle soutien de son père. Ce père est très pauvre, il a trois autres enfants à élever, et la situation devint un jour si pénible que le fils aîné, qui a déjà vingt-quatre ans, prend une résolution héroïque. A cette époque, le remplacement militaire existait encore.

Suzzoni, selon l'énergique expression des casernes, vend sa peau pour 1,200 fr. et part en laissant ce petit capital à sa famille, sans en détourner un écu. Plus tard le père est atteint de rhumatismes, puis de cécité complète. Son fils cadet l'abandonne. Deux filles qui lui restent lui sont plutôt une charge qu'un soulagement. Mais l'aîné, soldat d'élite, est devenu gendarme; il veille toujours de loin sur le vieillard. A force de privations et par des merveilles d'économie, il envoie de temps à autre au pays des sommes dont le chiffre étonne, 200 francs, 300 francs, et, grâce à cet excellent fils, l'aveugle qui est mort, l'année dernière, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, n'a jamais été dans le besoin.

Je ne vous ai parlé jusqu'ici, Messieurs, que des Œuvres de bonté : je ne dois pas oublier que vous récompensez aussi les actions héroïques.

Quelle est la source mystérieuse et sacrée d'où jaillissent l'élan irrésistible, l'impulsion souveraine, qui provoquent ce genre de dévouement? Il y a là, vraiment, un problème attirant et insoluble. Ni la raison ni l'analyse psychologique ne parviennent à l'expliquer; le seul sentiment du devoir n'y suffit pas non plus comme cause. L'homme qui se dévoue, celui dont toutes les forces physiques et morales vont s'appliquer à un si prodigieux effort tente presque toujours un résultat impossible, et il ne réussit qu'en raison même de cette impossibilité. C'est comme un défi de nos muscles débiles aux puissances de la nature, une lutte rapide et triomphante avec la chimère. Le marin qui « nage » vers le navire en perdition, le sauveteur qui monte à travers les flammes vers la fenêtre où une grappe de créatures humaines est suspendue dans le vide, le passant qui se jette à la tête du cheval emporté ne prennent pas le temps de réfléchir, car, s'ils réfléchissaient, ils ne bougeraient pas; ils ne consultent pas leurs forces, car elles sont nécessairement inférieures à de tels adversaires, l'eau, le feu, l'élan de la bête furieuse. Non ! le

danger exerce sur eux une sorte de fascination, et. sitôt aperçu, ils courent vers lui. Tout les retient : instinct de la conservation, vision d'abandon et de misère pour ceux qu'ils aiment. Un mobile plus fort les pousse en avant : on ne sait quelle ivresse, l'attrait du danger, le besoin de se mesurer avec la mort; et ils ramènent la vie avec eux. Et, remarquez, Messieurs, que de telles actions sont le plus souvent individuelles. Elles n'ont pas, d'ordinaire, le soutien puissant de ces forces organisées qui s'appellent un régiment et un équipage, où l'héroïsme collectif est relativement facile, car un commandement, sur une nature disciplinée, supprime la réflexion. Ici, presque toujours, c'est le courage personnel qui voit et décide en un clin d'œil, c'est une seule volonté qui s'affirme et se déploie.

Un psychologue aujourd'hui fort à la mode, qui fut, chose rare, homme d'action et d'observation, et qui avait été élevé à la plus forte école d'énergie que le monde ait connue, l'armée de l'empereur, Stendhal, raconte quelque part un de ces petits faits qu'il aimait tant et qui, dans le problème qui nous occupe, apportent sinon une solution, au moins une indication instructive.

Un ancien lieutenant de la Grande Armée, approchant de la cinquantaine, sortait des Invalides par un froid rigoureux. Il relevait de maladie et traînait le long du quai ses jambes raidies par les rhumatismes, lorsqu'il entendit des cris : un homme se noie dans la Seine ! Le lieutenant poursuit son chemin en se disant qu'on va sans doute sauver l'homme, qu'il y a des gens plus jeunes et mieux portants que lui. Oui, mais il est excellent nageur et fameux comme tel. Sans doute, mais un bain dans la Seine, par cette température, c'est une rechute, six mois à la chambre. Alors le lieutenant entend distinctement une voix : « Lieutenant Louaut, vous êtes un lâche! » C'était sa conscience qui parlait. Il court sur la berge, se jette à l'eau, sauve l'homme et rentre à l'hôpital. Je ne crois pas que sa conscience ait pris

la peine de parler encore pour lui dire: « Lieutenant Louault, vous êtes un brave ! »

Voilà bien, ce me semble, Messieurs, sous la forme probante de l'anecdote, une explication de l'héroïsme propre au sauveteur : une voix mystérieuse qui commande, une lutte morale, une résistance rapide comme l'éclair, puis l'acte soudain. De telles natures agissent sur l'ordre de ce qu'il y a de plus noble en nous, le besoin de dévouement. Si elles n'obéissaient pas, ce serait pour elles un remords immédiat; non pas le remords du mal accompli, mais du bien non tenté.

A défaut de lieutenant de la Grande Armée, je puis vous présenter, parmi plusieurs intrépides marins, le subrécargue Edouard Levasseur, de Fécamp, à qui plus de vingt-cinq personnes doivent la vie, et qui, le 29 janvier de l'année dernière, a accompli le sauvetage de douze marins, du capitaine, de sa femme et de son enfant de trois ans, qui se trouvaient à bord du trois-mâts russe *le Finland*, jeté à la côte sur les rochers. Levasseur est marié, père de quatre petits enfants ; il aide ses frères et sœurs à soutenir la vieille mère : nulle existence n'est plus précieuse que la sienne. C'est une raison de plus pour qu'il la risque au premier signe, et tenez pour certain que le prix Lange, de 1,000 fr., qu'il vient d'obtenir, ne le corrigera pas de sa témérité.

Aimé-François-Joseph Pagnez, à qui vous avez avec justice attribué le prix Gémond, est un homme de la même trempe.

Cet ancien soldat, aujourd'hui très modeste employé à la Chambre des députés, a positivement l'âme d'un héros. Quand il y a un danger à courir, quand il faut exposer sa vie pour celle d'autrui, Pagnez est toujours prêt. Un cheval prend-il le mors aux dents et répand-il, dans une rue populeuse, le désordre et l'effroi. Pagnez lui saute aux naseaux et se fait traîner par l'animal affolé jusqu'à ce qu'il s'en soit rendu maître. S'il voit des flammes sinistres se tordre dans le

ciel, il accourt, et se jette au feu, comme il l'a fait lors de l'effroyable incendie de l'Opéra-Comique, où il a sauvé un homme et deux femmes. Il faut dire aussi que, à son point de vue, Pagnez a de la chance: les occasions de montrer son intrépidité se multiplient pour lui et semblent le chercher. En 1886, dans un restaurant où il prenait son repas, il a dû lutter contre un fou furieux et lui arracher le couteau de la main. Plus récemment, dans la salle d'attente du Palais-Bourbon, un aliéné brandissait un bâton, sans doute avec l'intention d'assommer un ministre ou un député qui ne représentait pas exactement sa nuance politique. Pagnez l'a désarmé, mais en recevant lui-même un coup qui lui a brisé le poignet. Félicitons cet homme courageux de s'être opposé, dans la mesure de ses forces, à l'introduction des voies de fait dans nos mœurs parlementaires.

Mon devoir est accompli. Captif des étroites limites d'un rapport, je vous ai rappelé, trop laconiquement et en trop petit nombre, quelques-uns des traits de bravoure, de bonté, de désintéressement, que vous avez eu la joie de récompenser. Cependant, au moment où je termine ma tâche, deux pensées me sollicitent: l'une est toute de consolation, car je viens d'acquérir la preuve qu'il est encore bien des grands cœurs, mais l'autre, je vous l'avoue, est profondément triste, car, afin de vous dire où et comment ces grands cœurs se sont prodigués, j'ai dû remuer devant vous beaucoup de misère, et de misère innocente. Ainsi, malgré tant de mains pieuses qui essayent de la panser et de la guérir, elle n'est pas fermée, la vieille plaie; elle est toujours à vif et saignante, et, bien des symptômes nous l'indiquent, ceux qu'elle dévore n'ont jamais enduré leurs souffrances moins patiemment qu'aujourd'hui.

Devant ce spectacle navrant et ces plaintes exaspérées, il est nécessaire de se recueillir.

Nous en avons tous la sensation; il y a là un

péril. La foule des déshérités du sort, que berçait jadis la prière, et qui s'enivra, du temps de nos aïeux et de nos pères, de gloire et de liberté, a été gagnée, — et nul n'a le droit de le lui reprocher, — par l'esprit positif de ce siècle qui finit. Loin de moi la pensée que le prolétaire soit désormais incapable de s'enthousiasmer pour une belle chimère ! Je ne me résignerai jamais à admettre chez le peuple de France la décadence de l'idéal. Mais, pour le moment, les revendications des classes pauvres ont un caractère pratique. Ce qu'elles réclament, c'est, après tout, ce que l'humanité leur devrait : un peu moins de peine dans l'âge du travail, quelque sécurité pour la vieillesse, et, qu'on y prenne garde, les voix deviennent chaque jour plus impérieuses.

En vain criera-t-on à l'impossible devant certaines réformes qui semblent exorbitantes à nos préjugés et à nos habitudes. Tout arrive. Un courtisan de l'Œil-de-Bœuf à qui un prophète serait venu dire, en 1788, que soixante ans plus tard, le suffrage de son petit-fils ne pèserait pas plus, dans les balances du pays, que le vote d'un rustre ou d'un laquais, aurait levé les épaules en pirouettant sur son talon rouge. Instruite par le passé, la société moderne sera, j'en ai le ferme espoir, moins aveugle et moins légère.

D'ailleurs, soyons optimistes. A l'heure des concessions. les privilégiés de ce monde n'écouteront pas seulement les conseils de la prudence : ils entendront surtout l'appel fait à leur cœur. Déjà il a été poussé, et de tous les côtés. par des bouches éloquentes ; il a retenti à la tribune des Assemblées et dans la chaire chrétienne ; il a trouvé un écho chez les croyants et chez les sceptiques, chez les plus autoritaires et chez les plus indépendants. La question de la misère, — car il n'y a pas d'autre question sociale, — est aujourd'hui solennellement posée, et ce qui est dans tous les esprits ne tarde pas à passer dans les lois. Laissez-moi, Messieurs, le jeter à mon tour, ce cri de pitié ; laissez-moi déclarer bien

haut que c'est, pour les gens de cœur, une souffrance aiguë, insupportable, de se dire, chaque fois que la nuit tombe, qu'elle enveloppe de son ombre le désespoir de tant de misérables. Certes, il y aura toujours des infortunes; mais, si le nombre en diminuait sans cesse, s'il n'en était plus du moins d'imméritées, quelle gloire et quel triomphe pour la civilisation !

Non, nous ne conseillons à personne de céder aux menaces d'en bas; nous rappelons seulement qu'il y a les pauvres, les pauvres sacrés, ceux que l'Eglise appelle, par une expression si forte, les membres souffrants de Jésus-Christ. Nous venons de vous en montrer quelques-uns, comme il y en a tant, doux et résignés, s'aimant et se portant secours, partageant entre eux leur dernier morceau de pain. Que leur souvenir et leur exemple exaltent nos bonnes volontés, épanouissent nos cœurs, nous préparent aux sacrifices et nous emportent dans un grand courant de justice et de fraternité !

FIN

Documents

AU QUARTIER LATIN

Paris, 19 décembre.

La conférence organisée par le *Groupe des Etudiants socialistes - révolutionnaires - internationaiistes* a eu lieu hier soir, dans le grand amphithéâtre de l'hôtel des Sociétés savantes, 28, rue Serpente. Elle a été faite par le citoyen Eugène Fournière, sur l'évolution des formes sociales.

Nul sujet plus fécond ne pouvait s'offrir à l'éloquence du brillant conférencier.

Au cours de sa causerie, par suite de raisonnements d'une clarté frappante, il a démontré comment tous

les phénomènes sociaux se commandaient et s'enchaînaient.

« Les faits, a-t-il dit en substance, déterminent les mœurs, et les mœurs déterminent les lois.

« Les progrès de la science amènent les perfectionnements industriels, d'où naît l'évolution économique qui, elle-même, détermine les autres formes d'évolution et se trouve, par retour, influencée par elles.

« Tout se tient donc, tout s'enchaîne.

« On ne peut-être à la fois révolutionnaire en économie sociale, et conservateur en matière de religion, de science, de politique, de morale et de philosophie. »

Abordant ensuite la question ardue des idées nouvelles, Fournière s'est efforcé de prouver que le capitalisme était un des plus puissants fauteurs de criminalité, de prostitution et de vice ; et flagellant l'immoralité bourgeoise et ses pudeurs ridicules, il n'a pas cru tomber dans le paradoxe en affirmant que nous étions plus moraux que jadis.

« La jeunesse cherche une doctrine et un idéal, a-t-il dit en terminant. Le socialisme lui donne l'un et l'autre. L'idéalisme est un facteur d'évolution. Nous reprochera-t-on d'avoir placé notre idéal trop haut? Rassurez-vous, rêveurs d'impossible. L'effort est assez grand pour vous fatiguer, le but est assez noble pour vous tenter. »

Quatre ou cinq cents personnes environ ont assisté à cette conférence qui a été pour notre ami un vrai triomphe.

H. L.

Les Messies Esséniens et l'Eglise orthodoxe

CORRESPONDANCE

Sœurs et Frères,

Ceci est pour répondre aux lettres qui nous sont adressées SUR LES MESSIES ESSÉNIENS, qui, si l'on en croyait certain, serait un pamphlet contre saint Paul. Cette assertion est d'autant plus erronée, que les auteurs n'ont rapporté que des faits dûment prouvés avec *les paroles textuelles des Actes des Apôtres* attribuées à saint Paul qui en serait alors le seul responsable.

Pour ce qui est de l'Essénianisme de Jésus, les chapitres xi et xii, p. 207, prouvent non seulement la supériorité de cette Divine Morale, mais la nécessité d'en faire l'unique base de l'éducation de la Jeunesse, parce qu'elle repose sur des faits indéniables qu'on peut toujours vérifier.

Si les Fils de la Terre suivaient *le Trinome Essénien*, Justice, Dévouement et Solidarité, lequel résume *tout l'enseignement du Jeune Maître*, ils seraient invincibles dans la pratique du Bien et la Terre serait un Eden !...

Mais pour arriver à un tel résultat, il faudrait *connaître* les Messies Esséniens dans tous les détails de leur vie exemplaire et le motif impérieux qui oblige tous les membres de la Famille humaine à s'entr'aimer et à se soutenir pour pouvoir apprécier la puissance de cette morale dans l'enseignement de l'école! L'union des Cœurs et des Esprits dans l'œuvre de la régénération des races par l'éducation deviendrait irrésistible, les blessures profondes faites à la morale et à la conscience par les guerres précédentes se cicatriseraient peu à peu, et la Justice *donnerait à tous les Peuples une paix universelle!!!*

L'Essénianisme n'est inféodé à personne. Suivant la parole de Jésus : « Il n'y aura point de maître parmi vous ; celui qui voudra être le premier sera le dernier et celui qui voudra vous commander sera votre esclave ! »

Non seulement ces paroles sont *la solennelle condamnation* de la papauté, mais elles sont une affirmation de *la réincarnation dans les multiples existences terrestres* que nous avons à parcourir pour expier nos fautes et compléter notre éducation, et les scélérats qui abusent de leur pouvoir, naissance et fortune, subiront le sort de leurs victimes. « On te fera ce que tu auras fait », a dit Jésus, ce qui est infiniment plus juste que *l'enfer éternel,* cet outrage permanent de l'Eglise contre la Justice de Dieu !

Or voilà plus de dix-huit siècles que les religions de saint Paul et du païen Constantin tiennent le monde, qu'elles ont divisé, sans avoir moralisé ni peuples ni princes !...

Aujourd'hui, la fausse éducation donnée aux masses les a tellement perverties que le matérialisme règne et gouverne au milieu de deux courants : le fanatisme insensé et la négation absolue de toutes les croyances religieuses !... tandis que les favorisés de

la fortune restent indifférents aux souffrances inénarrables des travailleurs sans ouvrage qui se suicident par misère, sans parler de la quantité de malheureux sans pain ni abri arrêtés chaque nuit par centaines avec *un casier vierge de toute condamnation !*... Et tout cela parce que les religions officielles avec leurs deux poids et leurs deux mesures sont impuissantes à imposer la Justice qui leur fait défaut, et que les milliards pour la Paix armée absorbent le budget des Etats, au point qu'il ne reste plus assez d'argent pour les travaux utiles, quand il serait si facile de mettre fin à cette crise qui menace de s'éterniser, en établissant un tribunal international pour juger tous les conflits, *et l'obole de la caisse des travailleurs* où chaque citoyen d'une nation se ferait honneur de souscrire (Voir la p. 390 des *Messies Essénien*s). Le flot des mécontents ne s'arrête plus, *l'anarchisme* s'affirme d'une manière terrifiante, sans impressionner les aveugles et les sourds qui ne veulent ni voir ni entendre !...

Dans cette situation déplorable, il n'est qu'un moyen de sauvetage, c'est d'unir tous les membres de la Famille humaine dans le MORALE DE JÉSUS expurgée de tous les faux textes interpolés *par les déformateurs*, et de lui restituer son nom légitime d'ESSÉNIANISME !

A ceux qui demandent qu'est-ce que l'ESSÉNIANISME ? les Esséniens répondent qu'il se résume tout entier *dans les trois vertus du Trinome*, ci-dessus précitées, *qu'il est l'accomplissement de la Loi Divine de Justice qui représente Dieu lui-même !!!* Que l'ESSÉNIANISME c'est : LA JUSTICE en tout et pour Tous, — *le respect de la Femme supérieure à l'homme*, en dépit *de toutes les iniquités sacerdotales et législatives*, — *c'est la défense de l'opprimé contre l'oppresseur*, — *c'est la punition de la tyrannie*, — *c'est la tolérance pour tous les cultes* — *c'est la fraternité entre toutes les Nations*, — *c'est la compassion envers les animaux domestiques et la répression de toutes cruautés* (!)...

— LE DÉVOUEMENT à ceux qui souffrent, — l'Aide et la protection aux jeunes, aux faibles et aux malheureux, — c'est l'exemple DU BIEN en toutes choses !

— LA SOLIDARITÉ, — c'est le lien qui unit la Terre au Ciel, — c'est le DEVOIR irréfragable basé sur cette maxime « Tous pour un, un pour tous » qui unit tous les justes contre l'iniquité.

Il faut espérer que la nouvelle génération connaîtra l'Essénianisme et saura l'appliquer dans son enseignement pour son Bonheur moral et matériel *et que : La Veillée des armes fera place à la Paix Universelle !*

Le Délégué Essénien,
René GIRARD.

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

La Science Matérialiste

Nous sommes si peu de chose au milieu de cet immense univers qui nous entoure, que nos pauvres sciences ne doivent être qu'un long tissu d'erreurs. Ce qu'on appelle si pompeusement la Science ne connaît ni le Principe ni la Fin des choses. L'astronomie, quoiqu'elle sache exactement calculer les éclipses, ne sait ni d'où *proviennent* les astres ni ce qu'ils sont en réalité, ni ce qu'ils seront, ni quelle est la loi d'après laquelle ils réalisent leur tansformation. Il faut en dire autant de la chimie, de la physique, de l'histoire naturelle, de la physiologie, etc. Bornée à la pure observation des phénomènes naturels, la Science ne sait que mesurer, peser, décrire, comparer et classer, mais bien imparfaitement, ce que les sens parviennent à constater. Elle doit s'interdire d'aller au delà.

Pour expliquer ce que les sens lui montrent, elle en est piteusement réduite à toutes sortes d'hypothèses gratuites dont elle se paie vraiment trop largement.

Et quelles tristes et décourageantes théories que celles de cette pauvre science ! Interrogez le géologue, il ne voit partout sur la terre que ruines, bouleversements, cataclysmes, espèces détruites, hasard désordonné partout. Interrogez l'astronome, il vous dira que le ciel est peuplé d'astres

morts, de soleils éteints, de cadavres de mondes autrefois rayonnants et jeunes, et qui, maintenant refroidis et glacés, ont cessé de vivre. Sont-elles assez sinistres ces prédictions prétentieuses! Elles ne font rien moins que nous menacer de voir tôt ou tard notre soleil et notre terre misérablement périr par les horribles étreintes de la congélation, ou se fracturer au choc de quelque comète errante qui viendra les heurter dans sa course vagabonde et désordonnée. L'astronome vient encore nous affirmer que les habitants de Mercure rôtissent, tandis que ceux de Saturne, Jupiter et Neptune sont glacés.

Pauvres savants! Pauvres cirons sur un grain de sable! Ne connaissant et n'admettant absolument que la matière et reniant Dieu, ils s'imaginent qu'il n'y a en l'Univers ni Unité, ni Harmonie. Et nous savons tous le mal inoui qu'ils font à la Société! Si celle-ci est mauvaise, on peut bien poser ce théorème parfaitement démontré, que c'est à ces affreuses et inintelligentes *hypothèses*, nées de l'orgueil et de l'athéisme, qu'il faut s'en prendre.

Toute vraie Science ne peut nous venir que d'en Haut, par la Révélation. Et si ces Messieurs si savants voulaient bien nous permettre de leur donner un conseil, nous les engagerions à lire le splendide poème révélé à un pauvre berger du Var, Louis Michel de Figanières, par un grand Messager céleste autrement fort que tous nos savants réunis. Ce Poème, composé de deux volumes, *la Clé de la Vie* et *la Vie universelle*[1] n'est autre chose que la science *vivante* de Dieu dévoilée aux hommes. Car les temps sont venus où la Loi de Dieu, qui n'est autre que la Loi d'Amour, doit être enfin dévoilée.

Dans tous les cas, cette science vivante de Dieu admise serait autrement propice au bonheur de l'Humanité que la science morte de nos savants.

René Caillié.

1. Dentu, editeur.

La Solidarité Universelle

Depuis que le monde existe, les hommes ont toujours su qu'une grande Puissance gouvernait l'Univers par l'intermédiaire d'autres puissances inférieures, grands Messagers de sa Providence, Ministres de son Amour et de sa Volonté. Ces Ministres des volontés divines ont porté différents noms suivant les époques.

Aujourd'hui le Catholicisme les résume dans le septenaire suivant :

Trônes, Dominations, Puissances, Vertus, Principautés, Archanges et Anges.

Suivant saint-Denis l'Aréopagite, c'est par les Trônes que Dieu exerce sur nous sa justice. Les Dominations exercent dans l'Univers les fonctions que les Anges remplissent envers nous. Les Principautés surveillent les chefs des peuples. Les Puissances arrêtent les efforts des démons qui bouleverseraient le monde.

Par les Dominations se manifeste la majesté de Dieu ; par les Principautés, son règne ; par les Puissances sa providence tutélaire.

Les Vertus opèrent les merveilles de la création; les Archanges sont les messagers des decrets divins, et les Anges *nous suivent invisibles, mais toujours présents, jusqu'au terme de notre carrière*. On voit donc que comme les Spirites, les Catholiques admettent des intelligences invisibles agissant diversement sur l'homme et l'ensemble des choses créées.

René Caillié.

Usage et abus du Spiritisme

(*Suite et fin*)

XV. — Révélations scientifiques

La curiosité est la faim de l'esprit, et la connaissance est son aliment. L'esprit est, chez beaucoup de gens, plus gourmand, plus insatiable que le corps, et son avidité n'a pas de limites si on ne le retient.

Les esprits nous enseignent quelquefois des choses

que nous ignorons. Cela arrive assez rarement, et les connaissances que nous acquérons ainsi n'ont généralement pas grande importance ni grande utilité. Elles suffisent cependant pour que certaines personnes considèrent les esprits comme de nouveaux Pic de la Mirandole, qu'elles leur accordent une confiance sans bornes et qu'elles espèrent obtenir d'eux les révélations les plus fantaisistes en physique comme en morale. Il suffirait pour cela de les leur demander : demandez et vous recevrez.

Pour mieux faire sentir, non pas la gravité, mais l'inanité et le ridicule de cet abus, prenons un exemple. Nous n'aurions que l'embarras du choix et, pour ne pas aller bien loin, nous l'emprunterons à la *Revue spirite* de janvier 1893.

Sous ce titre : *Le Pôle Nord*, un correspondant de San-Francisco y demande si les esprits, celui de sir John Franklin, par exemple, ne pourraient pas nous dire ce qui se passe audit pôle, ou tout au moins diriger les nouveaux explorateurs, afin qu'ils ne soient pas victimes de leur dévouement pour la science.

Lors, dit l'auteur, qu'on désire ardemment savoir quelque chose que nul sur la terre n'est capable, malgré sa science, de nous divulguer, ne serait-il pas logique de s'adresser aux esprits ? Puisque sir John Franklin a parcouru cette route si difficile, si ardue, et qu'il a tant souffert, ne peut-on croire que son esprit, animé de bienveillance, serait heureux d'être évoqué pour venir, par son aide et sa protection, être le guide sûr et certain des nouveaux explorateurs. Si l'on évoque les esprits pour des choses moins importantes, les esprits d'anciens philosophes, d'anciens auteurs, littérateurs, musiciens, théologiens, qui sont venus répondre à notre appel, pourquoi ne pas essayer d'obtenir sir John Franklin ? Ce serait épargner des vies et éviter des malheurs.

Le correspondant de la *Revue Spirite* suppose ici que nous avons toujours raison de désirer ardemment de connaître les choses que nous ne sommes pas capables de découvrir nous-mêmes ; que, par conséquent, tout ce que nous désirons connaître nous est actuellement utile au physique ou au moral ; que, tandis qu'il est de notre devoir de modérer toutes nos passions du corps, celles de l'esprit, la curiosité entre autres, ne doivent avoir ni frein, ni mesure, ni limite ; enfin, que les esprits sont les

complaisants qui doivent nous aider à assouvir ces passions de l'esprit quand nous n'y suffisons pas nous-mêmes.

Ce sont là autant d'hypothèses dépourvues de toute preuve, de toute vraisemblance et même dangereuses.

L'étendue de notre intelligence, comme celle de nos autres facultés, est proportionnée à nos besoins. La nature a su, mieux que nous, régler toute chose avec nombre, poids et mesure.

Les choses qui nous sont nécessaires, nous avons les moyens naturels de les connaître, et nous avons ces moyens précisément pour en faire usage et non pour les laisser oisifs et recourir à des moyens extra-naturels.

Notre faculté de connaître dépasse même de beaucoup nos besoins réels ; elle ne se borne pas au nécessaire, ni même à l'utile ; elle s'étend à l'agréable, au superflu, chose si nécessaire ; elle va même jusqu'à l'abus des meilleures choses.

Quant aux objets que nous ne sommes pas aptes à connaître, nous pouvons affirmer *a priori* qu'ils ne nous sont pas utiles et que nous pouvons les ignorer sans inconvénient, au moins pour le moment ; en tous cas, c'est à nous de les chercher et non aux esprits.

La nature nous a soumis à la condition de gagner notre pain spirituel, aussi bien que notre pain matériel, à la sueur de notre front.

Dans le cas particulier qui nous occupe, avons-nous tant besoin de connaître le pôle nord ? En quoi cette découverte peut-elle contribuer à notre perfectionnement moral ou seulement à notre bien-être matériel ? N'est-ce pas une curiosité excessive, maladive, qui nous pousse à cette recherche ?

Un père de l'Eglise, Clément d'Alexandrie, je crois, appelle la gourmandise la rage du gosier; on pourrait également appeler la curiosité outrée la rage du cerveau.

Ce n'est, suivant toute apparence, ni pour le bien de l'humanité, ni encore moins pour la gloire de Dieu que l'on s'obstine à vouloir découvrir le pôle nord, c'est uniquement pour satisfaire notre vanité, notre orgueil.

N'y pouvant parvenir, est-ce aux esprits à flatter notre passion, à contenter notre caprice ? Pourquoi ne pas leur demander aussi leur concours pour satisfaire les passions du corps ?

Il ne faut pas conclure de ceci qu'on ne doit jamais chercher à satisfaire sa curiosité; il faut seulement se modérer et se servir à cet effet de ses propres facultés, qui y sont précisément préordonnées.

Nous ne dirons même pas que l'on doit s'abstenir rigoureusement d'interroger les esprits sur les questions qui passent notre portée; on doit seulement ne le faire qu'avec réserve, ne pas attacher grande importance à ces révélations, et n'en faire jamais une *règle* de conduite et d'action dans nos affaires privées, et encore moins dans les affaires qui intéressent le public, surtout quand elles se font à ses dépens.

Comme expérience de pure curiosité, l'esprit de John Franklin est assez bien choisi dans la question du passage au pôle nord; on sait que les hommes qui ont consacré leur vie à la poursuite d'une idée, qui en ont fait leur « amour dominant », la conservent souvent dans l'autre monde et peuvent mieux voir alors les moyens de la réaliser.

Mais il n'est pas nécessaire de les évoquer pour cela : ils se chargent bien d'eux-mêmes d'agir par inspiration sur l'homme qu'ils trouvent organisé pour mener à bien leur conception.

Si le spiritisme était mieux connu, il n'y aurait pas grand inconvénient à interroger les esprits sur des questions de ce genre; mais, dans l'état actuel de l'opinion publique, l'échec de tentatives faites sur l'indication des esprits porterait un coup funeste à la doctrine.

C'est pourquoi il est prudent de ne pas s'y laisser entraîner et de tenir toujours bien en vue ce principe : que le spiritisme a pour but capital de prouver expérimentalement la survivance de l'âme et non de résoudre tous les problèmes imaginables de la physique et de la morale.

XVI. — Révélations prophétiques

L'évocation des esprits dans un but de divination des événements futurs, privés ou publics, remonte bien loin dans le temps, et cet usage est beaucoup plus répandu que celui de leur demander des instructions morales ou scientifiques.

Pour être ancien et commun, cet usage n'en est pas meilleur, et il serait à désirer que l'on y renonçât

ou du moins qu'on ne l'étendît pas aux affaires publiques, comme quelques spirites sont enclins à le faire.

Citons encore un exemple, afin de mieux faire comprendre combien cela peut faire tort à la doctrine spirite et s'opposer à sa propagation.

On a pu lire dans *la Paix Universelle* de Lyon du 16-31 janvier 1893, sous le titre significatif : *La guerre avec l'Allemagne prédite pour l'année 1894*, un article dont voici la substance :

L'auteur a évoqué, dit-il, en 1889, les esprits de célèbres généraux français. Il ne dit pas nominativement lesquels, et pour cause sans doute ; il ne nous renseigne pas davantage sur les preuves d'identité que ces prétendus généraux ont données, de sorte que rien ne nous empêcherait de supposer que c'étaient des généraux prussiens, peut-être même de simples soldats.

Le guéridon ayant frappé un coup, on *suppose* ce qu'on désire : que c'est bien l'esprit d'un général, que ce général est français et qu'il est célèbre, et, par-dessus le marché, qu'il est devenu forcément prophète en quittant son corps. Et, sans plus ample information, on lui demande :

Aurons-nous la guerre en 1889 ? — Réponse : NON.
Aurons-nous la guerre en 1890 ? — 91 ? — 92 ? — 93 ? — Silence du guéridon interprété comme négatif, mais que l'on pourrait aussi bien interpréter par ces mots : *Je n'en sais rien*.

Enfin, arrivé à 1894, le guéridon frappe un grand coup que l'évocateur considère comme affirmatif, mais que des questionneurs plus difficiles auraient pu prendre pour signe d'impatience, un : *tu m'embêtes de me demander ainsi des choses que je ne sais pas et que je ne devrais pas dire si je le savais*.

Chacun des assistants exprime son opinion au sujet d'un phénomène si peu étrange et si dépourvu de signification.

« Pour moi, dit l'auteur de l'article, je ne mis pas en doute la réponse des esprits, sachant que, parmi les innombrables légions des *êtres spirituels*, on en rencontre certains supérieurs, doués à divers degrés du don de prophétie. »

On rencontre des esprits doués du don de prophétie, je le veux bien ; mais le difficile est de savoir précisément à quel degré en était doué l'esprit qui a répondu, même en considérant comme un oui le grand coup frappé.

Cette prophétie ne présente donc aucun intérêt ; elle peut se réaliser ou non, comme toutes les prophéties imaginables, mais sa réalisation ne prouvera rien, car sa non-réalisation prouverait trop.

Cette considération n'arrête pas l'évocateur et ne l'empêche pas de s'écrier :

« Français, mes frères, n'oublions pas cette date que les esprits de nos braves généraux nous ont prédite dans cette mémorable séance ! Préparons-nous et soyons prêts... »

Les sceptiques et même les croyants pourront répondre : Où est la preuve que cette prédiction vient d'un brave général? que ce général est français et prophète ? De quelle utilité peut être une pareille prophétie ?

Supposons que l'on se règle sur elle et que la préparation à la guerre soit nécessaire, on aurait donc pu et dû négliger cette préparation depuis 1889, et l'on devrait n'y rien épargner aujourd'hui ?

Et si la guerre avait éclaté hier? Et si elle n'a pas lieu demain ? Et si l'Allemagne se prépare encore plus que nous, à quoi aura servi la prédiction de nos soi-disant braves généraux ?

« Et dire, conclut l'auteur, que l'on trouve des gens qui demandent · qu'est-ce que le spiritisme et à quoi sert d'être spirite ?tandis que d'autres, croyant sans doute avoir la science infuse, traitent de fous ou de sorciers les gens très sensés qui y croient et s'en occupent. »

J'avoue que, s'il n'y avait en spiritisme que des preuves de ce genre, je n'y croirais pas non plus ; et si c'était là sa seule ou sa principale utilité, non seulement je n'y croirais pas, mais je détournerais les autres d'y croire.

Que certains esprits — tous si l'on veut — connaissent certaines choses que nous ignorons, nous ne le contestons pas ; mais qu'ils connaissent tout et le reste, c'est ce qui ne nous est nullement prouvé. Que, prévoyant l'avenir, ils puissent nous le prédire à toute réquisition, c'est ce qui n'est ni prouvé ni probable.

Cet exemple doit suffire pour nous montrer qu'il n'est ni sage, ni prudent dans l'intérêt même du vrai spiritisme, de se livrer à des expériences de ce genre, de croire à des prophéties ainsi obtenues, et surtout de les publier et de régler sa conduite personnelle et *a fortiori* celle des affaires publiques en conséquence.

Il n'est pas douteux, — pour ne citer qu'un des dangers de cet abus — que les gouvernements ne manqueraient pas de trouver des esprits complaisants se donnant comme de grands princes, d'illustres législateurs, d'habiles financiers, pour légitimer toutes leurs folles entreprises, tout leur despotisme, toutes leurs exactions.

Heureusement pour le public, le danger n'est qu'imaginaire. Des esprits prédisent quelquefois l'avenir, cela prouve leur réalité ; mais il n'y a rien de constant dans ces prophéties, nous ne sommes sûrs de leur vérité qu'après leur réalisation ; et, comme pour une prophétie vraie il peut y en avoir dix qui sont fausses, nous ne devons et ne pouvons régler sur elles notre conduite.

XVII. — Conclusion

Nous pourrions signaler d'autres abus, dans le spiritisme, mais nous risquerions de tomber nous-même dans un autre abus : l'abus de la critique. Arrêtons-nous donc, et résumons les idées principales que nous avons voulu mettre en évidence et proposer à l'examen des lecteurs.

Le but essentiel du spiritisme, celui vers lequel tout doit converger, et auquel on doit tout ramener, c"est de prouver scientifiquement la survivance de l âme. C'est là ce qu'il ne faut jamais perdre de vue.

Pour atteindre ce but, les expériences les plus simples sont les meilleures. Il faut donc les employer de préférence et ne pas courir après les grands moyens et les phénomènes merveilleux.

Un spirite sage ne doit pas provoquer les incrédules pour les convertir en leur promettant des faits extraordinaires qu'il n'est pas maître de produire, puisqu'il n'est que l'un des facteurs qui concourent à leur réalisation.

Il ne doit pas même céder à leurs provocations. Ceux qui désirent sincèrement se convaincre de la vérité des faits et de leur cause le peuvent par les moyens les plus simples. Les phénomènes extraordinaires produits par de rares médiums ont l'inconvé-

nient de donner au spiritisme un air de thaumaturgie, de fantasmagorie, qui ne peut que le déconsidérer et le rendre ridicule.

La propagation du spiritisme sera bien moins l'œuvre des expériences que de la conduite des spirites eux-mêmes.

Si le spiritisme ne nous rend pas meilleurs, plus sévères envers nous-mêmes, plus indulgents envers les autres ; si la méditation sur les conséquences du fait spirite : la survivance de l'âme, la précarité de la vie actuelle et la perpétuité de la vie réelle, si cela ne nous élève pas au-dessus de nous-mêmes, et ne nous détache pas dans une mesure raisonnable de notre amour excessif des biens matériels, il vaut autant rester dans l'ignorance et l'indifférence.

Mais, si le spiritisme nous guérit de la cupidité, de la vanité, de l'orgueil et de nos autres défauts ou vices, alors, par leurs seuls exemples, bien plus que par leurs expériences, les spirites s'attireront des admirateurs et des adeptes.

Les seuls à y perdre seront les brouillons vaniteux et ambitieux qui, affairés comme la mouche du coche, s'imaginent que rien de bien ne peut se faire sans eux, et que c'est en bourdonnant bien fort qu'ils feront sortir de l'ornière le char embourbé.

Les inductions tirées du fait spirite fondamental : la survivance de l'âme, donnent lieu à une grande diversité d'opinions.

Les uns croient, comme les chrétiens, à une seule vie terrestre suivie d'une vie éternelle à l'état d'esprit.

D'autres admettent la pluralité des vies matérielles mais dans d'autres mondes, sur d'autres planètes que la terre.

D'autres encore croient à la pluralité des vies avec des réincarnations plus ou moins nombreuses sur la terre même.

Il est intéressant de connaître le pour et le contre de ces diverses opinions et il importe de savoir quelle est la plus vraisemblable. Nous nous proposons d'examiner ces questions dans une prochaine étude qui sera, nous l'espérons, moins aride que celle-ci.

Que les lecteurs nous excusent si nous avons abusé de leur patience ; le sujet ici traité ne prête guère à l'agrément et à l'élégance du style ; l'écrivain n'y est d'ailleurs guère habile ; mais les idées exposées sont assez importantes pour que l'on passe

avec indulgence sur la forme dont elles sont revêtues.

FIN. ROUXEL.

Errata.— A la page 52 du nº de janvier, ligne 13, lire *survivance* au lieu de *surveillance*.

Les Phénomènes Spirituels

I

PROCÉDÉ ITALIEN POUR SE DÉLIVRER DES ATTAQUES D'UN SORCIER.

Un jardinier italien a raconté dernièrement, à une personne de mon entourage, les faits suivants, que je n'ai pas contrôlés, mais qui, d'après les enseignements de l'Esotérisme sur le fluide astral, me paraissent vraisemblables :

Le frère de ce jardinier subissait, depuis quelque temps, des tourments intolérables qu'il attribuait aux maléfices d'un sorcier.

Il souffrait surtout d'une jambe qui, sans maladie apparente, se raccourcissait en lui causant des douleurs cruelles, de sorte qu'il lui était devenu impossible de marcher.

Il se résolut à employer un procédé en usage dans le pays (le Piémont, où se passaient les faits que je rapporte) lorsqu'on veut se débarrasser d'un maléfice et châtier son auteur.

Il prépara chez lui une cuve d'eau bouillante, et, quand l'ébullition fut à son plus haut degré, il enleva tous les vêtements et le linge qu'il portait sur lui et les plongea aussitôt et entièrement dans l'eau brûlante.

A ce moment même l'auteur du maléfice, que l'on épiait, poussa, paraît-il, un cri terrible.

Depuis ce jour les tourments cessèrent et bien que la jambe attaquée soit demeurée légèrement plus courte que l'autre, elle ne cause aucune douleur et la marche est redevenue facile pour le maléficié, délivré de l'envoûtement.

* * *

L'Esotérisme nous donne des faits qui précèdent une explication assez logique :

Le sorcier agit en projetant ses fluides sur la personne qu'il envoûte.

Or, une des propriétés du fluide magnétique est de s'attacher durablement aux objets, aux étoffes qu'il pénètre.

Adolphe d'Assier nous signale cette particularité (1).

Le fluide de l'envoûteur, avant d'atteindre le corps de l'envoûté, traverse l'étoffe de ses vêtements et il s'y dépose en partie.

Mais une autre propriété (et fort remarquable) du fluide astral ou magnétique est ce qu'on pourrait appeler sa *propriété de répercussion*.

Elle consiste en ce ceci que, lorsque le fluide d'une personne est suffisamment extériorisé, toute action qui atteint ce fluide se *répercute* sur le corps de la personne elle-même.

On peut lire, dans l'*Humanité posthume* [2], que le fantôme d'une sorcière ayant été blessé à la main par un coup de couteau, la blessure fut retrouvée, sur la main matérielle de la sorcière, comme si c'eût été le corps de celle-ci et non son fantôme qui eût reçu le coup de couteau.

Dans le récit des phénomènes de Cideville, récit fréquemment reproduit (*Des Esprits*, par de *Mirville* ; *Clef des grands Mystères* par *Eliphas Lévi* ; *Magie pratique*, par *Papus*, etc...) on peut voir également le berger Thorel blessé, à distance, en plein visage matériel, par une pointe de fer qui n'avait cependant percé que le visage de son fantôme fluidique.

Par conséquent, lorsque le maléficié enlève ses vêtements tout chargés des fluides de son envoûteur et les plonge aussitôt dans l'eau bouillante, la brûlure est télégraphiquement transmise à l'envoûteur qui éprouve la même souffrance que si son propre corps était plongé dans la cuve d'eau en ébullition.

Il est aisé de comprendre que, dans ces conditions, le sorcier renonce à ses pratiques haineuses qui ne sauraient plus lui procurer que des tortures.

Seulement le frère du jardinier avait subi trop longtemps l'envoûtement sans songer au moyen d'y mettre un terme ; la guérison n'a donc pas été par-

---

1. *L'Humanité posthume*, p. 135.
2. Pages 65 et 66. Quelques pages plus loin (68-69) histoire toute pareille. La seule différence est que c'est une blessure à la jambe qui est transmise ; au lieu d'une blessure à la main.

faite, la jambe attaquée est restée plus courte que l'autre.

Cette contracture, d'origine fluidique, aurait pu, je crois, être guérie, par suggestion, aussi facilement qu'une contracture hystérique si le malade avait été soigné par un ésotériste sérieux ou par un médecin familier avec l'hypnose.

*
* *

Une conclusion importante à tirer de ces faits (et d'autres analogues qui rendent ceux-là vraisemblables) c'est que si un sorcier attaque une personne quelque peu au courant de la science fluidique, le sorcier, loin d'acquérir un grand avantage sur sa prétendue victime, se livre en réalité, à elle, pieds et poings liés.

En effet, par suite de la propriété de *répercussion*, les fluides que l'envoûteur extériorise et projette sur la personne envoûtée le mettent à la merci de toutes les actions que voudra exercer sur ces fluides la personne attaquée et en état de légitime défense.

Non seulement une simple brûlure mais un coup de feu, un coup de sabre sera transmis fidèlement, par la répercussion magnétique et malgré la distance et les obstacles, jusqu'au sorcier, blessé ou tué (voir dans l'*Initiation*, avril 1893 : récit de *M. Bojanoo*).

Le sorcier s'expose donc, sans défense possible, à la douleur, à la mort ou à la folie ; et s'il n'éprouve qu'une fatigue impuissante, il le devra à la pitié des âmes hautes qu'il assaille et qui se contentent de le désarmer et de prier douloureusement pour le frère égaré que plaignent leur humanité et leur foi toujours agrandie en de plus larges miséricordes...

A. Jhouney.

II

La Providence

Un fait remarquable vient de se passer à Fort-de-France vers le commencement de ce mois.

Une dame est occupée à faire son ménage ; une jeune orpheline entre chez elle la salue et lui dit : « Je sais que vous avez besoin d'une servante et, de la part de Monsieur votre fils, je viens vous demander si vous voulez bien m'employer. »

Elle pâlit et pria jeune fille de s'expliquer.

Désignant du doigt une photographie pendue à une cloison, celle-ci lui dit « Voilà, Madame le portrait du *Monsieur* qui m'envoie. »

Le portrait qu'elle lui montrait était celui d'un jeune homme mort depuis treize mois.

Voici ce qui s'est passé.

Assise dans un jardin, l'orpheline réfléchissait sur sa situation. Elle vit venir à elle un homme à la figure étrange, vêtu de blanc, qui lui conseilla d'aller trouver sa mère, laquelle avait besoin de quelqu'un pour l'aider dans ses occupations.

Cette dame ne fut pas longue à comprendre que ce *Monsieur* qui connaissait si bien ses affaires n'était autre que le *double* de son regretté fils dont elle pleurait encore le départ terrestre : elle accueillit avec bienveillance l'enfant qui venait la trouver.

(*La Lumière*[1].)

III

Comment l'Esprit quitte le Corps

Nous trouvons dans un article du journal *Les Deux Mondes* la description suivante de la manière dont l'Esprit quitte le corps. L'auteur de l'article s'exprime ainsi :

Au cours des investigations que j'ai faites, il y a maintenant plus de neuf ans, au moyen de la médiumnité du Dr Charles B. Kenney, un grand nombre de mes proches et de mes amis intimes ont passé sur l'autre rivage. Dans ces occasions plusieurs de mes amis spirituels étaient présents au moment de la séparation de l'Esprit d'avec le corps, et nous avons eu de fréquentes et sérieuses conversations à ce sujet. Voici les renseignements qu'ils me donnèrent alors. Dans la plupart des cas l'esprit émergea du corps immédiatement après que la respiration avait cessé, et apparut subitement parmi les Esprits qui l'assistaient. Mais, dans un cas ou deux, l'Esprit dégagé était absolument impuissant, et il eut immédiatement besoin de l'aide de ses amis spirituels. Dans tous ces cas, l'Esprit nouveau-né apparut dans une

1. *La Lumière*. Révélation du Nouveau Spiritualisme. Revue mensuelle publiée par Lucie Grange. Douzième année. Boulevard Montmorency, 97, Paris.

forme parfaite, sans enveloppe nuageuse, et quelques-uns des Esprits présents étaient pourvus de vêtements larges avec lesquels ils entouraient les corps spirituels émancipés du corps matériel. Dans le cas de mon beau-frère, l'Esprit de sa mère seul fut présent ; ses amis se tenaient à distance ; mais lorsqu'il fut vêtu et qu'il eut reconnu et embrassé sa mère, ses amis s'approchèrent l'un après l'autre et furent tour à tour reconnus et embrassés.

Connaissant mon désir d'avoir le plus d'informations possibles sur ce sujet, l'Esprit-Guide du Dr C.-T. Buffum suggéra à son médium de rendre visite à une personne de sa connaissance qui était sur le point de mourir. C'était la première fois que ce médium se trouvait auprès d'un lit de mort, car il avait une grande répugnance à assister à une pareille scène. A mesure que le souffle diminuait, les yeux spirituels du médium furent ouverts, et il aperçut la tête spirituelle du malade émergeant de sa tête naturelle, et, lorsqu'elle fut entièrement sortie, un Esprit-aide la maintint avec ses mains. Lorsque les épaules furent dégagées, deux autres Esprits, un de chaque coté, les soutinrent de même, et ainsi successivement pour tous les membres du corps.

Quand la naissance fut accomplie, l'Esprit émancipé s'éleva et disparut de la vue du clairvoyant.

La plupart des personnes perdent conscience pendant le changement, mais les conditions varient avec chaque cas. Tandis que quelques-uns conservent la pleine possession de leurs facultés, d'autres sont inconscients pendant un court espace de temps, peut-être quelques minutes ; d'autres le sont pendant des heures, des jours, des semaines et, dans des cas assez rares, pendant des mois.

La nature intellectuelle, morale ou affective de l'homme n'est pas changée par la mort. C'est seulement un pas fait dans la vie et la nature spirituelle, tout ce qui constituait l'homme avant la mort reste identique après [1]. Il est simplement entré dans une phase nouvelle de l'existence où il trouvera des conditions et des circonstances plus favorables, et, s'il a vécu d'une vie pure et vraie, il passera des tristes

---

1. « L'homme est après sa mort tel qu'il était avant », a dit Swedenborg.

régions de la terre à l'atmosphère radieuse et lumineuse d'un monde meilleur.

Ce n'est que par la mort que l'homme obtient la liberté et le bonheur.

(L'Aurore) X...

PARTIE LITTÉRAIRE

Les Livres

A Jardin de l'Infante, par Albert Samain [1].

C'est un délicieux volume de vers que celui de ce jeune poète ! Aucune prétention, aucune marque pédantesque ; sa fine nature se traduit en un flot continu de vers charmants. Il assouplit le vers parnassien à tous les rêves subtils de son imagination, à tous les mouvements discrets de son cœur. La fragilité de cet art est d'un poète tout en délicatesse et en rêve crépusculaire. Musical, il communie aux rythmes indéfinissables des pénétrantes et obsédantes musiques ; pictural, il se meurt en des nuances de pastels vaporeux et éteints. Par là M. Samain est bien de sa génération, de celle qui goûte Verlaine et Mallarmé, qui aime la vie vue à travers une atmosphère de songe.

Dans un sonnet exquis il nous donne, du reste, comme une espèce d'art poétique. Pour cette raison je le cite :

DILECTION

J'adore l'indécis, les sons, les couleurs frêles,
Tout ce qui tremble, ondule, et frissonne, et chatoie,
Les cheveux et les yeux, l'eau, les feuilles, la soie,
Et la spiritualité des formes grêles ;

Les rimes se frôlant comme des tourterelles,
La fumée où le songe en spirales tournoie,
La chambre au crépuscule, où Son profil se noie,
Et la caresse de Ses mains surnaturelles ;

1. Edition du *Mercure de France*.

L'heure du ciel au long des lèvres câlinée,
L'âme comme d'un poids de délire inclinée,
L'âme qui meurt ainsi qu'une rose fanée,

Et tel cœur d'ombre chaste, embaumé de mystère,
Où veille, comme le rubis d'un lampadaire,
Nuit et jour, un amour mystique et solitaire.

J'aime ces vers, et j'aime ce poète délicat.

MAURICE FABRE.

Au Champtargue (*Auvergne*)

A MAURICE PRUD'HOMME.

Par-dessus tous les vins de la chaude colline,
Parfumés et riants comme un matin d'été,
Nous avons salué le cep qui t'a porté,
O Champtargue puissant, ô fleur toute divine !

Respectueusement toute âme s'illumine
Devant ton rire auguste et fleuri de gaîté ;
Le cœur par ton arome est soudain dilaté,
Un paradis s'éveille au creux de la narine.

Car aux jours très anciens, alors qu'il était Dieu,
Avant de disparaître à tout jamais, le feu
S'ensevelit aux flancs ténébreux de la terre,

Puis, ruisselant en lave ardente, il eut pitié,
Et coula dans le vin joyeux qui désaltère
Cette chaleur qui fait éclore l'Amitié !

MAURICE FABRE.

Pour le vin !

A MAURICE BOUCHOR.

Voici le vin sacré, le pur sang de ma vigne !
Quand elle fleurissait, au printemps souhaité,
Et qu'elle mûrissait ses grappes, tout l'été,
Je m'étais réjoui de la promesse insigne.

A l'heure solennelle et que l'automne assigne
Le jus pourpre a coulé du pressoir enchanté !
La coupe de cristal peut s'emplir de bonté ;
Qu'aucune lèvre humaine, ami, n'en soit indigne !

Mais, vieilli par le temps, ou jeune et parfumé,
Le vin rit à tes yeux comme le mois de mai,
Et cause tel le roi d'un pays chimérique;

Qu'il chasse loin de nous le doute soucieux,
Et qu'il donne à tes chants une flamme lyrique
Qui fasse aimer la terre et sourire les cieux!

MAURICE FABRE.

Revues

Dans la *Revue Moderne* des vers de Jean Rameau, compte rendu de la *Pivoine*, de Charles Bourget, article intéressant de Jacques Brieu sur la Réaction Idéaliste.

LIVRES REÇUS SUR LESQUELS NOUS COMPTONS REVENIR :

La Morale Universelle, par M. Eschenauer.
La Croix du Christ, par notre frère Lessard.
Mutualité Sociale, Statuts du Familistère, œuvre capitale de Godin et que reproduiront, dans ses passages essentiels, les prochains numéros de l'*Etoile*.
La Gloire d'Esclarmondo, poème provençal, large cantique d'amour et de foi, par *Marius André*.
Pierrot Badaio, poème dramatique provençal. par *Peire Berlas*, où de lyriques élans pleins d'étoiles et un idéalisme attristé démentent l'humour un peu facile parfois.

Nostradamus

A FÉLIX GRAS

Nos enim astrorum discipuli sumus.

PARACELSE.

Nostradamus écrit sur un livre d'airain.
Les mondes sous lui s'en vont comme des grains
Que le vent du destin sème.
Nostradamus écrit, et, sur son front de neige,
Dans l'espace sans nom encerclant leurs anneaux
Les astres l'ont frôlé de leurs rayons transparents.

Et ses grands yeux voilés d'une bonté sereine
Contemplent la source créatrice alimentant
La vie à travers l'infini:
C'est comme un long soupir qui sans fin descend,
C'est comme un long respir qui des profondeurs s'exhale.
Haleine de l'Ineffable! harmonie éternelle!

Ainsi sur l'airain il écrit sans frémir
La Norme du destin pour les jours à venir,
La Norme de bonne ou mauvaise étoile,
La Norme que chacun tisse avec ses passions,
Les ondes sans fin de paroles et d'actions
Nouant ou dénouant le sort d'une nation.

Mon âme, dans le sommeil, de la chair délivrée,
Monta avec les parfums qui s'élèvent des prairies,
Monta avec la vague rumeur
De la mer, avec les chants et les soupirs d'angoisse,
De l'homme boueux, avec le bruit mélancolique
Du vent dans les cimes. — Une vaste symphonie,

Cris de chair aveugle et délire d'amour,
Traverse à l'infini l'immense resplendissement
Procréant la vie des mondes.
Mon âme donc cinglant dans l'Aour immortel
Vint comme une fleur fleurir le seuil
Où Nostradamus nombre le sort fatal

Que sa plume d'airain grave avec un rythme retentissant.
Et je me tenais devant, l'esprit dompté,
En un mystérieux effroi.
Alors, tournant vers moi sa belle tête blanche,
Blanche comme les Alpes que la neige recouvre,
Il me fixa d'un regard pénétrant qui vous arrache

A travers les fausses apparences un germe de vrai,
Il me parla... Sa voix giclait comme un rayon
De soleil au fond de mon âme :
« Disciple que j'attendais, ami, tienne ton cœur
« Pur comme un diamant dans la nuit de ton corps,
« Si des nombres sacrés tu veux avoir souvenance.

« Ne cherche que l'Eternel, et tu en auras la sérénité;
« Tue en toi le désir : tu verras comme une flamme
Naître l'homme des temps nouveaux.
« Alors s'ouvriront à tes yeux les Arcanes;
« Sans peine elle lira, ta pensée généreuse,
« Les pensers que Dieu dans l'espace dévide.

« Mais pour aujourd'hui tu as planté dans le cœur un clou
« Qui te déchire et tu voudrais contempler sans voiles
« L'avenir de paix ou de tempêtes,
« De ta Provence! Ami, le destin est voilé
« De deuil pour bien longtemps, le livre scellé,
« La plume rouillée, et l'écritoire fendue

« Laisse perdre goutte à goutte le bon sang de la race.
« Des profondeurs où nous sommes ta vue d'aigle em-
[brasse.
« Un infini d'astres agités
« Qui éclosent d'en bas, resplendissants de splendeur
« Dans l'espace joyeux: ce sont les rêves de gloire
« Montant de la terre. Ainsi d'un jardin en fleur

« Montent mille parfums. Car, dans l'immensité
« Tout verbe à la fin des fins vibre et vient exciter
« Sa réalisation astrale.
« Or donc, dans les mirages où rit Lucifer,
« Que ton Verbe altier en exaltant le beau
« Faisse naître des mondes, et tu en auras pour sym-
[bole
« Le soleil procréant la vie terrestre. »
Cela dit, son œil clair vers la cause éternelle.
L'éternel grouillement en ébullition,
Se tourna avec passion. Et voici qu'au baptême
De sérénité et de lumière jaillissant du Très-Haut,
Un astre s'éleva des profondeurs de l'abyme.

Un astre procréé par mon âme brûlante,
Par les rêves saignants du sang de mon amour.

VALÈRE BERNARD.

Bibliographie

Echos. *Poésies*, par A. ESCHENAUER, seconde édition
Sandoz et Fischbacher, éditeurs.

Voici un nouveau livre du poète que l'*Etoile* a déjà présenté et recommandé à ses lecteurs. Nous essayons d'en donner ici une idée par une citation. La difficulté est de choisir. Prendrons-nous la jolie poésie intitulée *Excelsior*, ou l'*Oraison dominicale*, ou *Jésus*,

Marthe et Marie, ou *Noël?* A chacun ses goûts, je choisis celle qu'on va lire.

LE BON BERGER ET LA BREBIS PERDUE
(conversion)

(Ev. *Saint Luc*, 15, 3-8.)

— Pauvre brebis, triste, effarée,
Où donc vas-tu?
— Hélas! ne sais, suis égarée
Et sans vertu!
J'ai couru longtemps par la plaine,
Par le vallon;
J'ai vu tomber toute ma laine
Sous l'aquilon.
J'entends chaque jour le cri sombre
Des chiens hargneux,
Et le jour à mes yeux une ombre
Voile les cieux.

— Etais-tu donc sans pâturage
Et sans pasteur?
— Non, j'ai quitté bercail, ombrage,
Pour mon malheur,
J'ai déserté mon tendre Maître
Veillant sur moi;
J'ai fui mes sœurs, sans me permettre
Le moindre émoi;
Nul n'a pu près des sources pures
Me retenir:
La soif me ronge et mes tortures
Me font mourir.

— Où tendait l'effort de ton âme
Qui s'abimait?
— A tout. Une secrète flamme
Me consumait!
Je voulais être indépendante,
Sans obéir.
J'écoutais la voix séduisante
Du dieu Plaisir.

Il me disait: « Jouis sans crainte,
Vis dans l'amour... »
Sa voix eut pour écho ma plainte
De chaque jour.

Hélas! voulant aimer, je n'aimai que moi-même:
Pour le bonheur j'ai pris la vanité;
J'eus, pour la liberté, la servitude extrême;
Pour le plaisir j'ai perdu la santé.

Me voici donc brisée et sans force, seulette,
Lasse, incapable de courir...
O toi qui dans tes mains tiens la douce houlette,
Ne peux-tu pas me secourir ?

— Chère brebis, répond le berger charitable,
Emu de ton égarement,
J'ai mis à te chercher une ardeur indomptable.
Pour mettre fin à ton tourment.
J'ai laissé dans les près tes fidèles compagnes
Et n'ai pensé qu'à ton salut ;
On m'a vu, parcourant les monts et les campagnes,
Poursuivre toujours même but.
Mon bonheur est complet de t'avoir retrouvée,
Et j'ai pitié de tes malheurs.
Ranime ton espoir. Le bon Dieu t'a sauvée ;
Il voit ton repentir, tes pleurs
Mieux que toi-même il sait ta misère infinie.
Et moi, son envoyé des cieux,
A l'instant je te porte à la maison bénie
Où tu le verras de tes yeux.
Aujourd'hui, dans le ciel, éclate l'allégresse
Qui me fait tressaillir le cœur.
Ces transports sont pour toi. Fais donc à la détresse
Succéder un hymne vainqueur !

R. C.

Ecole sociétaire

L'Ordre social à venir, ses bases vraies, suivi d'une proposition d'application pratique, par *Etienne Barot*, opuscule. Au secrétariat de la *Rénovation*, passage Saulnier, 15, Paris.

Strada, le nouveau livre de Jean-Paul Clarens qui vient de paraître chez Ollendorff, prend les proportions d'un événement dans le monde philosophique et littéraire.

Dirons-nous que le succès de cet ouvrage est surtout un succès de curiosité ? Peut-être ; car bien peu savent au juste ce qu'est Strada, cet homme prodigieux, notre contemporain, dont l'œuvre colossale, unique, mais inconnue de la foule, déconcerte l'analyse et désarme la critique.

C'est pour vulgariser la connaissance de ce génie, grand ignoré d'hier, mais grand admiré de demain, que Jean-Paul Clarens vient d'écrire un livre magistral où il expose avec une souveraine clarté la doctrine de son Maître qui est appelée, selon lui, à renouveler le monde en donnant à la Pensée Humaine un criterium de cer-

titude inconnu jusqu'à nos jours. En effet, si Bacon et Descartes en continuant par Hégel résument les méthodes fausses ou incomplètes du Passé, Strada ouvre l'Avenir en instituant un *Naturalisme Métaphysique* basé sur le FAIT où se concilient les plus rigoureuses exigences du Positivisme Expérimental et les intuitions les plus hautes de la Philosophie Première[1].

C'est donc une révolution d'une incalculable portée qui va sortir de la Méthode Stradienne. Strada est donc à notre temps ce que Descartes fut au sien, mais avec cette différence essentielle que Descartes aboutit à Spinoza, à Malebranche et en fin de compte au Panthéisme idéaliste, tandis que Strada démontre victorieusement la nécessité d'un Dieu personnel, distinct et indépendant du Monde qui n'est que le résultat de la Force en acte, de l'*Energie Motrice* originelle.

Mais JEAN-PAUL CLARENS n'étudie pas seulement le philosophe incomparable de l'*Ultimum Organum*, il analyse aussi avec un rare bonheur l'œuvre du poète, cette prodigieuse *Épopée Humaine* dont il a déjà paru plusieurs volumes tels que la *Genèse Universelle*, les *Races*, le *Premier Roi*, *Sardanapale*, *Jésus*, la *Pallas des Peuples*, etc., etc., et qui n'aura pas moins de 500,000 vers.

Grâce à des citations de choix, JEAN-PAUL CLARENS donne au lecteur une idée très exacte de ce qu'est et de ce que sera cette œuvre gigantesque qui, finie, aura l'envergure de l'Univers, bien plus, celle de l'Eternité.

Mais c'est dans l'examen de *Jésus*, le plus passionnant des volumes déjà publiés de l'*Épopée Humaine*, que le vulgarisateur de Strada atteint au plus haut intérêt. Qui lira sans émotion ces pages si grosses de conséquences où est traitée la question du Christ d'une manière si neuve et si troublante [2]?

En résumé, le livre que nous annonçons ici est de ceux qui marquent et qui ne périssent pas. Nous croyons qu'il vient à son heure. Aussi, le nom de JEAN-PAUL CLARENS est désormais inséparable de celui de Strada, un des plus grands ou peut-être le plus grand génie de l'Humanité, puisqu'il nous donne par la Science l'inébranlable certitude de Dieu.

---

1. Nous avons pour le génie philosophique et les majestés de grand écrivain que manifeste l'*Ultimum Organum*, la plus sérieuse admiration mais nous ne pouvons donner au Fait la portée que Strada lui attribue. Pour nous, comme pour l'Esotérisme, le Fait *tel qu'il apparait à l'Homme* n'est pas la réalité nue, il est un symbole vivant, auquel la certitude n'est pas irrésistiblement attachée, si l'on conserve à *certitude* son sens absolu et entier. A. J.

2. Nous réprouvons tout à fait l'opinion de Strada sur le Christ, dont il n'a guère pénétré l'âme loyale et infinie ; mais nous rendons hommage à la sincérité et à la conviction de Strada. A. J.

Grâce à JEAN-PAUL CLARENS, à sa connaissance approfondie de la pensée du Maître, le monde intellectuel va savoir à quoi s'en tenir sur l'auteur de l'*Épopée Humaine* qui, de l'avis de tous ceux qui l'ont lu, dominera incontestablement le siècle, quelque exagérée que puisse paraître au premier abord une semblable affirmation.

Aussi on ne saurait trop féliciter l'auteur de *Strada* de s'être voué à la noble tâche de répandre, avec le charme et la couleur de son style si personnel, la doctrine de celui qu'il ne craint pas d'appeler « le Père des Temps Nouveaux ».

Ajoutons cependant que si le livre de JEAN-PAUL CLARENS soulève bien des enthousiasmes il allumera aussi bien des colères.

« Parsifal » de Richard Wagner

ou

L'Idée de la Rédemption

par EMILIE DE MORSIER (1)

(Opuscule de luxe)

L'interprétation si profonde de la souffrance d'Amfortas a sa contre-partie mystique dans la rédemption représentée par ce qui se passe dans l'âme de Parsifal. De même que l'être impur mis en face du rayonnement de la pureté parfaite souffre les affres de l'enfer, ainsi le Simple, le Pur, en contemplant la souffrance humaine, la ressent avec une intensité telle qu'il se substitue au pécheur et, par la loi de la souffrance acceptée, devient son sauveur. En traçant ainsi la psychologie de son héros, Wagner a illustré de la manière la plus profonde l'idée du Christ Principe, du divin dans l'homme. Le Sauveur n'est pas un être extérieur, personnel, ayant à faire une foi sur la terre. Il est vivant depuis le commencement du monde ; toute spiritualité vient de lui. Il est le Dieu s'incarnant progressivement dans l'humanité. Sans doute, parfois dans l'histoire du monde, ce Principe-Christ est représenté d'une manière plus lumineuse par un être providentiel. « A certaines époques, lorsqu'il s'agit d'arracher l'humanité à un gouffre, de la

---

1. Librairie Fischbacher.

ramasser pour la jeter plus haut, un Elu s'identifie avec la divinité, l'attire à lui par la force, la sagesse et l'amour, et la manifeste de nouveau aux hommes. Alors celle-ci par la vertu et le souffle de l'Esprit est complètement présente en lui ; le *Fils de l'homme* devient le *Fils de Dieu* et son Verbe vivant. « (E. Schuré).

Mais la révélation du divin n'est pas limitée à un homme né à une seule époque ; elle est constante. De même la rédemption ne s'est pas produite une fois pour toutes, elles s'accomplit incessamment par l'action de l'âme sur l'âme. Chaque homme peut devenir virtuellement un sauveur, s'il accomplit complètement la loi d'amour.

EMILIE DE MORSIER.

La Rénovation Politique, mise à la portée de tous, par Hippolyte Destrem, président de la Ligue du Progrès Social. Prix: 1 fr. 50 chez l'auteur, rue de Châteaudun, 39, Paris.

Ces pages sont le résumé d'un grand ouvrage en deux forts volumes in-8°, qui a pour titre : *La Future Constitution de la France* ou *les Lois morales de l'Ordre politique*.

La Photographie des couleurs

(*Journal des débats*. — Compte rendu de la dernière Séance de l'Académie des sciences.)

Le véritable intérêt de la séance est encore aujourd'hui dans une communication de M. Lippmann sur la théorie mathématique de la photographie des couleurs. La lumière, qu'elle soit simple ou composée, est due à des vibrations régulières qui communiquent au rayon une structure non moins régulière, exprimable par une équation, par une intégrale. Le dépôt photographique prend la même structure que le rayon, lequel a été comme moulé dans la couche sensible. Lorsqu'on observe la plaque à la lumière blanche, le dépôt photographique qui la recouvre renvoie à l'œil des vibrations ordonnées comme celles qui ont produit le dépôt. Il y a donc reproduction de

la couleur du modèle. C'est une sorte de moulage de la lumière.

A l'appui de sa théorie, M. Lippmann s'apprête à projeter une série d'épreuves qu'il a obtenues ou qui ont été préparées par M. Louis Lumière. Mais il est quatre heures trois quarts et les jours allongent. La salle est encore claire. On a bien mis un bel écran blanc devant le bureau et une belle lanterne de projection ; on fait tomber les stores des grandes fenêtres ; on éteint le gaz complètement. L'écran apparaît toujours d'un blanc éclatant et les projections se perdent sur le fond blanc. C'est que la salle est éclairée par en haut au moyen de grands vitraux. La lumière vient de là, impossible d'atteindre ce vitrail.

Un académicien ingénieux — il y en a — s'écrie: « Un parapluie s'il vous plaît .» Et vite un assistant complaisant, d'ouvrir son parapluie et d'abriter l'écran contre la lumière du vitrail. C'est une application vraiment académique et nouvelle du parapluie. Et, en effet, aussitôt, l'écran étant suffisamment dans l'ombre les projections colorées apparaissent avec tout leur brillant.

Pendant un quart d'heure, l'assistance a pu voir de près les plus etonnants spécimens de photographies des couleurs : paysages ensoleillés, châteaux, parcs, villas, chimiste dans son laboratoire, portrait d'après nature, un officier en uniforme, etc. Toutes les couleurs sont reproduites avec leurs nuances les plus délicates, leurs finesses, leurs divers coloris chauds ou doux, etc. On applaudit vivement M. G. Lippmann. Un vrai charme pour les yeux que ce concert de teintes et de couleurs !

Le monsieur au parapluie a le bras fatigué, mais il s'est dévoué pour une bonne cause. Son seul regret, c'est d'avoir été empêché d'applaudir. Il ferme son parapluie, qui a décuplé de valeur. C'est maintenant un parapluie historique. Et l'Académie se forme en comité secret.

L'Astrologie. — l'Astrologie physique tout au moins — commence à être reconnue vraie par la science. Voici ce que nous lisons dans le *Journal des Débats* (compte rendu de la dernière séance de l'Académie des Sciences.

M. Mascart dépose sur le bureau une note de M. Renou, directeur de l'Observatoire du Parc-Saint-Maur, relative à la *distribution des orages et à leur répar-*

tition selon *les déclinaisons de la lune*. M. Renou aussi a été amené à constater les influences lunaires, dont soutient l'existence depuis si longtemps et à peu près seul dans la science notre collaborateur M. Henri de Parville. M. Renou y est venu après M. Bouquet de La Grye, et d'autres suivront. Les faits finissent toujours par avoir raison.

Influence de la Lumière sur les Microbes

(*Journal des Débats*. — Compte rendu de la dernière séance de l'Académie des Sciences.)

M. Marey communique une note de MM. d'Arsonval et Charrin sur une série d'expériences relatives à l'influence de la pression, de l'ozone, de l'électricité, de la lumière, des basses températures sur les microbes. C'est surtout la lumière qui agit sur les microbes et la *lumière violette ou ultra-violette*[1]. La lumière rouge est sans influence. En six heures, la lumière violette tue le bacille procyanique. Le froid a de l'action, mais surtout à de très basses températures.

Nous avons le plaisir de lire dans le *Journal des Débats*.

Le **Journal de Montreuil** publie une lettre de l'abbé Sterlin qui nous révèle un projet au moins curieux[2]. Voici la partie essentielle de cette lettre :

« Il y a des syndicats de toutes les professions : les prêtres seuls sont privés de ce bienfait, et, sous la pression de leurs chefs, ne peuvent jouir du bénéfice des libertés françaises.

« Un certain nombre de prêtres émancipés, bien connus par leurs écrits ou par leurs talents oratoires, et plusieurs autres, encore sous le joug, mais fatigués de la tyrannie épiscopale, et pour cause, ne pouvant actuellement donner leurs noms, tant à Paris qu'en province, organisent une association syndicale afin de permettre au petit clergé de rentrer dans le droit commun et de jouir de l'indépendance qui appartient à tout citoyen français.

1. Le magnétiseur *Babbit* dans son étude sur la lumière (*Principes de la lumière et des couleurs*) n'a donc pas tort de préconiser le pouvoir thérapeutique des rayons colorés.

2. Ce projet est pour nous tout autre chose que *curieux*. Il est digne d'une sérieuse attention et d'une sympathie profonde. Nous souhaitons le meilleur succès à ce Syndicat des Prêtres Indépendants.

« Ce sera le « Syndicat des Prêtres Indépendants ».

« Les prêtres émancipés ont besoin d'être secourus ; presque tous les autres secoueraient le joug dès demain s'ils savaient trouver appui dans une Association organisée.

« Il suffirait d'avoir un premier fonds de roulement et une maison de retraite.

« Nous osons espérer que vous jugerez comme nous cette entreprise d'une importance capitale, et que vos lecteurs voudront bien l'encourager par leurs souscriptions, ou, tout au moins, par leurs sympathies. »

Mouvement Féministe

Mlle Dorothea Klumpke, attachée à l'Observatoire de Paris, vient de soutenir brillamment devant la Faculté des Sciences ses thèses de doctorat et sciences mathématiques. Aux applaudissements unanimes, le jury l'a déclarée digne d'obtenir le grade de docteur avec toutes boules blanches.

La Pierre commémorative

A la mémoire de notre Frère ROCA

Cette pierre a été récemment placée par les soins de la nièce de notre regretté Frère. Nous l'annonçons aux souscripteurs, nous réservant de revenir sur la réparation ainsi faite à la mémoire de l'Apôtre-martyr du Christ-Esprit.

Essénianisme

De la Femme dépend tout l'avenir du monde :
L'Eternel en a fait le premier professeur,
L'enfant lui doit sa forme et l'homme son bonheur,
Tous deux font de sa vie une angoisse profonde.
La pomme et le serpent, nés d'un prêtre imposteur,
Engendrent tous les maux, et cette calomnie
De l'église profane, a pesé sur la vie
Du monde entier pour son malheur.

Un Barde essénien.

Le Directeur-Gérant : René Caillié.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie.

6e ANNÉE. N° 63 MARS 1894.

L'ÉTOILE

PENSÉES

La sagesse la plus élevée de la Grèce était contenue dans ce précepte inscrit sur le temple de Delphes : « CONNAIS-TOI TOI-MÊME. » Dans la philosophie védanta de l'Inde, la plus ancienne de toutes les philosophies religieuses du monde, il est dit : « Il n'y a rien de plus élevé que l'acquisition de la connaissance de soi. » Dans le vedanta, le Moi est appelé *le Penseur silencieux* », le ressort le plus

Prière à nos amis de vouloir bien nous envoyer le montant de leur abonnement, les recouvrements par la poste étant toujours difficiles et dispendieux.

intime de la pensée. Découvrir le vrai moi et enlever la rouille des fausses notions qui le recouvre, est le sommet de tout progrès.

Duchesse de Pomar.

* * *

L'amour qui se donne révèle à la nature la puissance de l'esprit. L'eau féconde de nos larmes fait jaillir du sol ses mille fleurs, et l'innocence retrouvée est la récompense du sacrifice de soi.

Emilie de Morsier.

* * *

Toute la Rédemption est là: le renoncement au *Moi* inférieur et la conquête du *Moi divin*, par le don sans réserve de soi-même à ses frères et à l'humanité.

Emilie de Morsier.

* * *

Si les pas des créatures se croisent dans le sentier de l'existence, c'est suivant un plan divin, juste, sage et bon, et le Ciel a parfumé la vie du baume des tendresses, parce qu'il nous a mis sur terre pour vivre et pour aimer.

(*Proverbe chinois*).

* * *

Un jour viendra ô égoïstes, ô orgueilleux, ô sceptiques, où un rayon de la Divinité entrera dans votre intelligence, un autre dans votre cœur, et ainsi peu à peu, la vérité pénétrera en vous, enrichira votre être de compréhension et d'amour.

* * *

L'athée est Dieu s'il vit et meurt pour la Bonté.

A. *Jhouney.*

Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Elévation fraternelle vers Dieu ;
II. Invocation aux esprits supérieurs ;
III. Union par les fluides.

Le 7 mars 1894, *de midi au soir.*
Le 7 avril 1894, *de midi au soir.*

ALBER JHOUNEY.

KABBALE MESSIANIQUE

La Tradition [1]

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

I

LE LIVRE DU MYSTÈRE

(*Siphra Dzénioutha*)

CHAPITRE PREMIER (*suite*)

B. — Commentaire.

La sixième des Séphiroth se nomme Tiphéreth, la Beauté.

Elle est le centre des Séphiroth, elle est en quelque sorte parée d'elles toutes, et comme revêtue de diverses couleurs.

De là son éclat qui lui a fait donner son nom de Beauté.

Le Vau (ו) de Iod-Hé-Vau-Hé est appelé Tiphéreth, parce qu'il contient toutes choses, exerce la domination universelle, et se couvre de tous les noms mystérieux et divins.

Tiphéreth reçoit la puissance de Kéther par Chocmah et Binah, et elle remplit, parmi les Séphiroth inférieures un rôle analogue à celui joué par Kéther entre les Séphiroth supérieures.

Elle est le reflet, la correspondance et la manifestation de Kéther.

Elle constitue l'élément essentiel du Microprosope qui centralise les Séphiroth inférieures de même que Kéther constitue le Macroprosope qui centralise et régit les Séphiroth supérieures.

Le nom divin attribué à Tiphéreth est le grand nom de Iod-Hé-Vau-Hé, יהוה qui, pareil au tronc d'un arbre, porte les autres noms sacrés tels que ses rameaux et son feuillage.

ALBER JHOUNEY.

1. Essai offert à la méditation des Frères du *Troisième Degré* de l'Etoile.

Religion Messianique [1]

L'AME DU SALUT [2]

Répudier la luxure (3) c'est chasser l'une des plus sorcières et magnétiques rivales de la Charité et de la Vertu.

Les voluptés de la luxure sont l'attrait éblouissant et violent par excellence que nous offre la matière et elles sont encore sa magie et son impure mystique.

Celui-là donc qui s'est délivré de la luxure, soit par une saine et grave union où les joies de la chair demeurent toujours dociles à la pureté de l'amour moral, union qui est la loi normale de l'Humanité, soit par un absolu renoncement que justifie quelque vocation particulière, celui-là est libre d'une très haute liberté, victorieux d'une éminente victoire.

Il a arraché de soi l'un des plus forts et des plus envahissants parmi les vices.

Il a rompu l'une des étreintes qui l'attachaient le plus puissamment et mystérieusement à la matière.

* * *

Le vainqueur de la luxure se sent véritablement homme : il a organisé les éléments de son être selon la juste hiérarchie humaine et rangé la bête à l'obéissance.

Même s'il n'a pas la foi, même s'il doute en-

---

1. Essai offert à la méditation des frères du *Quatrième Degré* de l'Etoile.

2. Voir l'*Etoile* (tous les numéros de février à septembre 1893 et de novembre 1893 à février 1894).

(3) La luxure est le vice qui embrasse tous les déréglements de la chair, depuis ceux qui matérialisent l'amour naturel, par l'excès et la fureur, jusqu'à ceux qui violent la nature entre les sexes et jusqu'aux suprêmes démoniaques qui associent des coupables de même sexe ou qui abrutissent les vicieux solitaires.

Elle comprend aussi les déréglements où la chair transgresse une loi morale, comme le viol, la séduction des vierges, l'adultère, qui sont déjà crimes, sans qu'il y ait excès ou perversion physiques.

core de l'âme et de Dieu et, stoïque du Bien, ne cherche la vie morale que dans un devoir sans espérance, le vainqueur de la luxure n'en est pas moins arrivé à l'un des essentiels dégagements qui permettent de pratiquer le Bien avec vigueur et avec indépendance. Comme il déploie, dans une émancipation et une ardeur plus sereines, la Charité et la Vertu depuis qu'il n'est plus assombri et enchaîné par le remords de ses défaillances charnelles...

*
* *

On ne respire pas à l'aise dans le Bien lorsqu'on y a la gorge oppressée par un souvenir de luxure.

*
* *

Comment se maintenir sur ces hauteurs, exposé à ce grand souffle, si l'on a sans cesse le vertige des bas fonds de langueur vicieuse ou des précipices d'audaces immondes?

*
* *

En l'homme joyeusement dominateur des principes inférieurs de son être, la poitrine s'élargit mieux pour le courage, les yeux et le front s'éclairent mieux pour la pensée et le cœur bat plus fort pour le réel amour.

*
* *

Oui, le réel amour, car la vraie tendresse mutuelle de l'homme et de la femme est amoindrie par la lubricité. La dépravation de la luxure ne laisse pas au sentiment toute sa noblesse; le pouvoir que la luxure donne à la matière ne laisse pas au sentiment toute sa liberté.

La chair corrompue est pour l'amour une souillure et une entrave : tels ces esclavages impurs où la prostitution abaisse encore les esclaves, pendant que le servage avilit encore la prostitution.

*
* *

Au début de passions même généreuses et conformes, dans leurs principes à la volonté de Dieu,

l'amour pèche fréquemment en ceci qu'il s'abandonne, par une sorte d'emportement juvénile, aux violences et parfois aux perversités de la chair : Mais l'attirance impérieuse de la vertu et aussi sa propre noblesse lui défendent de s'obstiner en ces vulgaires abaissements :

Comme dans les aventures de l'avidité ou de l'ambition les grâces d'un lucide honneur se déflorent et se ternissent, comme l'art se ravale quand il entreprend de séduire un public sacrilège et dégradé, ainsi l'amour se diminue en se confiant à la luxure.

ALBER JHOUNEY.

Yoga Sastra de Patandjali [1]

15. Le détachement est la conscience d'avoir dompté ses désirs, d'être celui qui n'est plus altéré des objets visibles ni de ceux dont on parle (dans les Ecritures).

16. Ce (détachement), porté à son comble, est l'indifférence concernant les *qualités* [2] et cette indifférence nait de la connaissance de l'Ame.

17. La méditation du genre appelée celle où subsiste une connaissance distincte) se divise en quatre sortes eu égard à *l'argumentation*, à *la délibération*, à la *béatitude* et à *l'égoïté* [3].

17. Ce genre de méditation est précédé par un exercice de la pensée en sa forme de tranquillité.

---

1. Offert à l'étude des Frères du *Deuxième* et du *Troisième* Degré de l'Etoile.

2. Dans la Yoga, les trois *qualités* sont les trois éléments primordiaux de la Maya, de l'univers extérieur et illusoire. Etre devenu indifférent aux *qualités*, c'est donc avoir vaincu, dans leur cause, les séductions de la Nature extérieure. A. J.

3. La Yoga appelle *argumentatives* les méditations qui ont pour objet les éléments visibles de l'univers et les sens physiques, *délibératives* les méditations qui ont pour objet les éléments subtils de l'univers et l'organe interne de la pensée, *béatifiques* les méditations où la plus haute des trois *qualités* domine les deux autres ; elle consacre enfin à l'égoïté les méditations qui ont pour objet la plus haute qualité seule et où, par conséquence naturelle, se dégage le Moi intellectuel, l'Egoïté supérieure. Au delà, il y a encore la méditation suprême, celle qui s'unit a l'Absolu. A. J.

L'autre (genre de méditation) consiste dans la reproduction de la pensée par elle-même (sans autre objet de conscience.)

19. Ceux qu'on appelle *sans-corps*, et ceux qu'on appelle *absorbés en la Nature*, le monde est encore la Cause deleur méditation.

20. Dans la pratique des autres (des vrais ascètes) la méditation est précédée par la foi, l'énergie, la mémoire, la concentration intellectuelle et le discernement.

(Traduit par A. JHOUNEY.)

Alber Jhouney : Ésotérisme et Socialisme

Un vol. in-18, 3 fr. : 14, Rue Halévy, Paris

Voici en un volume élégant qui les adresse au grand public les quatre conférences sur l'Esotérisme que l'un des plus appréciés parmi nos jeunes occultistes avait lues à Paris devant un auditoire sympathique, en novembre et décembre 1890. L'occasion me parait bonne de dire, au point de vue chrétien, ce que l'on doit penser de la science nouvelle dont nombre de chrétiens s'offusquent et dont quelques-uns se parent.

Et tout d'abord, cette science nouvelle est-elle nouvelle, et est-elle une science ?

« L'histoire, nous dit M. Jhouney, est de « l'éternité qui se transforme. L'origine de la « philosophie occulte se confond avec celle des « grandes religions orientales. Il n'est peut-être « pas de peuple, même parmi les plus sauvages, « qui n'ait quelque trace de symbolisme et « quelque sentiment de l'occulte: rien n'est plus « naturel à l'homme que ce sentiment[1] ».

On remarquera dès cette première citation les

désignations un peu flottantes qui tour à tour rapportent l'Esotérisme à la philosophie, aux religions, au sentiment, à l'art.

Demandons une définition expresse.

« L'Esotérisme, répond M. Jhouney, se résume « dans une méthode, l'Initiation et dans une loi, « la hiérarchie[2] ».

On oublie *l'objet propre*, indispensable à toute science [3].

Et n'est-ce pas peut-être qu'on serait embarrassé de le spécifier? attendu que l'occulte, c'est-à-dire l'invisible caché sous le visible, est déjà trois fois objet de science, en ses trois catégories : metaphysique, physique et psychique. Jusqu'à ce qu'on ait déterminé une nouvelle catégorie d'invisible, l'objet manque, semble-t-il, pour une science nouvelle.

Même la méthode et la loi qui, nous dit-on, caractérisent l'Esotérisme, lui appartiennent-elles bien en propre? Initiation et Hiérarchie sont, si je ne me trompe, la méthode et la loi de toute religion, principalement du catholicisme.

Que reste-t-il alors ?

Les zoïles affirment qu'il reste uniquement aux ésotéristes, comme aux médecins de Molière, un langage spécial, spécialement obscur, grâce auquel ils donnent un aspect de redoutable arcane aux mysteres naturels plus ou moins éclaircis par la science.

Je protesterai, dans mes conclusions, contre la confusion fâcheuse que nos jeunes prophètes eux-mêmes établissent entre Occultisme et Esotérisme : reconnaissons, en attendant, que M. Jhouney n'a rien de commun avec la magie noire ni la magie charlatanesque.

---

1. *Opere laudato*, p. 92.
2. *Item*, p. 15.
3. La *loi* enveloppe nécessairement l'*objet* dont elle constitue la réalité *scientifique*. Tant que l'objet n'est pas compris comme réalisant la Loi, il existe en soi, mais n'existe pas encore pour la science. A. J.

Outre un coloris et une chaleur contenue qui rappellent plus d'une fois les maîtres de l'éloquence ou de l'art littéraire, sa prose a la précision du langage scientifique, sa pensée a la netteté de l'esprit français. Nulle trace de ces mystificateurs qui commencent par fermer sur eux à triple clef le puits où, disent-ils, la Vérité se cache, pour nous rapporter de ses profondeurs l'eau trouble que les hystériques aiment à boire. Sans ambages, au fond de son puits, il nous montre la vérité toute nue.

Et cette vérité, c'est que... la science occulte non plus n'est pas LA VÉRITÉ, mais une recherche de la Vérité, comme toute autre science.

Car M Jhouney confesse que « la Doctrine « Esotérique a subi, comme toute doctrine, ses « déformations, qui sont devenues des écoles « différentes, et qu'il est indispensable de sou- « lever les surcharges de l'erreur, d'écarter de « lourds voiles — rêve, polythéisme, immora- « lité, politique — avant de contempler la Sa- « gesse mystérieuse ». — (Pages 94, 95).

Peut-être est ce pour ce motif, et « par cette sagesse de sens commun, qui n'est qu'une résistance méthodique inconsciente[1] », que la Science Occulte, même quand un écrivain comme Péladan lui prête son talent peu banal, trouve généralement le public plus défiant qu'entraîné. En vain nous parle-t-on apparitions astrales ou immémoriale tradition ; des nuages, même de surnaturelle ou préhistorique origine, n'en sont pas moins des nuages ; et, pour ma part, la *Théosophie* nouvelle, dont M. Jhouney lui-même ne se sépare pas assez explicitement, me produit l'effet d'un syncrétisme, non pas d'une synthèse, d'un syncrétisme déjà rebattu, où de très grosses erreurs se mêlent à des demi-vérités.

« L'Allemagne, a dit Strada, est le bas Empire de la métaphysique[2] ». La Théosophie — je

1. Strada, *l'Europe sauvée*, p. 47.
2. Strada, *l'Europe sauvée*, p. 82.

ne dis pas l'Esotérisme chrétien — la Théosophie n'est qu'une préfecture de cet empire-là. C'est de l'Allemagne, par Hégel, de l'aveu de M. Jhouney[1], que l'Occulte commença à entrer dans le plein jour de la pensée moderne ». Cette origine et ce plein jour sont également défavorables. Tout de suite un métaphysicien retrouve dans les *révélations théosophiques* le point noir de l'Hégélianisme: identité de l'Etre et du non-Etre, identité de Dieu et de la Création, négation de l'objectif, subjectivisme et néantisme mêlés, tout ce panthéisme métaphysique qui est le contraire même de la métaphysique, et que l'*Ultimum Organum* de Strada, M. Jhouney en convient, a définitivement expulsé de la philosophie.

Oui, le génie de Hégel a mené à terme toute cette lointaine incubation de l'Inde, et le terme est définitif. Ni le néo-boudhisme ni le néo-brahmanisme, malgré l'érudition de M. de Rosny ou de M. Hartmann, ne ramèneront le vieux fœtus dans le sein maternel: surtout, ils n'amèneront pas à ce dieu mort-né les mages non plus que les bergers d'Occcident.

*
* *

Ces réserves faites, il faut rendre justice à M. Jhouney. Tout autre est l'Esotérisme qu'il nous prêche. Son Dieu n'est nullement le Dieu du Panthéisme: « Il reste au-dessus de sa création; ce qu'il épanche ne l'entraine pas; l'ensemble de ses actes ne donne pas l'équivalent de sa puissance [2] ».

Pas plus de l'Inde que de l'Allemagne ne peut nous venir la pure doctrine. De la Chaldée non plus: M. Péladan, sans doute, ne pense lui emprunter qu'un décor et un prestige littéraires. « Les Chaldéens, conseillers des rois, furent la

1. Jhouney, *opere cit.*, p. 119.
2. Jhouney, *Opere citato*, p. 21.

« première association dominatrice et malsaine : « leur ambition intellectuelle ne leur livrait que « le ciel des nuits ; les étoiles de l'âme n'ou- « vrirent jamais leurs yeux au fond de ces astro- « nomes sombres[1] ».

A qui donc nous envoie-t-on demander le verbe ésotérique ?

Après en avoir admiré la conception en Egypte et en Perse, M. Jhouney nous en montre l'eclosion en Judée, dans les Prophètes : « hommes de « l'Esprit, véritables inities, acharnés comme « Zoroastre au triomphe du Bien, à la victoire « de Dieu, et qui, élargissant la loi, appellent « dans l'avenir l'Egypte et Assur comme Israël « même, à la paix, à l'unité, dans le Dieu « unique[2] ».

Finalement, le jeune occultiste nous conduit au Christ, « qui réalisera dans leur souveraine pureté les aspirations de l'Esotérisme[3] ».

Mais alors l'Esotérisme de M. Jhouney n'est donc pas la Théosophie ; l'Esotérisme de M. Jhouney n'est donc que le Christianisme ? Du moins, le Christianisme de désir, le Christianisme de l'Esprit, non pas de la lettre. Les *néo-chrétiens*, comme on les appelle, ne me semblent pas innover, quoi qu'on en dise ; — je parle des néo-chrétiens sérieux, non des dilettantes — ils renouvellent uniquement la prétention, très orthodoxe, de l'apôtre saint Paul se proclamant « ministre du Nouveau Testament, mais selon « l'esprit, non selon la lettre, parce que la lettre « tue et que l'esprit vivifie [4] ».

C'est, pour remonter aussi haut que M. Jhouney, la reprise de cette lutte, qui est le signe même de la vie dans une religion, entre le prophète et le lévite, entre le théologien mystique et le scolastique. Aussi conseillerais-je au jeune

1. *Item*, p. 108.
2. *Item*, p. 110.
3. *Item*, p. 113.
4. II, *Corinth.*, III, 6.

écrivain de n'accepter pour sa doctrine que le nom d'*Esotérisme*, absolument irréprochable de tout point, qui désigne simplement l'*intérieur*, le dedans des faits ou des dogmes, par opposition à la lettre, à l'écorce. Et qu'il continue d'en appeler, sans impatience ni récrimination, de la multitude naïve ou molle que toute superstition peut entraîner et tout charlatanisme abuser, à cette rare élite des Τελείοι, avec lesquels saint Paul parlait la mystique σοφία, la sagesse cachée que seuls les hommes de l'Esprit discernent[1].

Voilà passés des siècles que nul n'avait osé opposer à l'absolutisme du lévite le libre esprit du prophète, au règne incontesté du scolastique l'indépendance du mystique. Je ne vois pas d'inconvénient, pour ma part, à ce que des laïques surtout, moins redevables à l'enseignement des sulpiciens ou des jésuites, se fassent, après cette longue interruption, les continuateurs de l'humble et audacieux moine qui écrivit jadis dans le *De Imitatione Christi* le *Taceant doctores!* « Silence aux docteurs!... » car vraiment à quoi bon savoir exotériquement toute la Bible! C'est le sens intérieur qui importe[2] ». Même je m'en réjouis, car la lutte, c'est la vie, nous dit le livre : *Militia est vita hominis super terram*[3]. Les lévites chrétiens ne chercheront donc pas, espérons-le, à étrangler l'Esotérisme dans le carcan de leurs formules, comme les prêtres juifs voulurent étrangler le prophète *in nervo quod erat in domo Domini*[4]. Nos théologiens se souviendront, sans qu'on le leur rappelle, que la Théologie n'est pas infaillible, que l'Ecole n'est pas l'Eglise, que le sacrement de l'ordre et la science, même théologique, sont deux choses très différentes; ils ne pousseront pas l'amour de la lettre qui tue jusqu'à tuer l'esprit qui essaye de nous

---

1. I. *Corinth* II, 6. 7.
2. *De Imitatione Christi*, lib. I, cap. I, 3; cap. III. 2.
3. *Job*. VII, 1.
4. *Jérémie*, XX, 2.

vivifier. *Fas est et ab hoste doceri*, dit le poète païen : le prêtre chrétien acceptera mieux encore d'être exhorté par un chrétien.

D'autant que le vrai ésotériste, le *spiritualise homo* de saint Paul [1] ne se pose point en docteur.

Strada, au nom de la science, nous promet l'unité par la certitude ; les théologiens, au nom de leur croyance, prêchent l'unité par la foi. Mais en attendant la science universelle ou la foi unique, qu'est-ce qui nous donnera l'unité : unité dans chaque esprit, que des constatations, des enseignements ou des doutes opposés tirent en sens contraires ; unité entre les divers esprits, entre les divers peuples, que des fois diverses opposent et divisent ? — « La Foi, l'Espérance sont de grandes choses, dit saint Paul ; mais la plus grande est la Charité[2]. » Ainsi disent les ésotéristes chrétiens.

M. Alber Jhouney, après nous avoir montré toutes les pensées sectaires « armées et prêtes « à s'entre-tuer comme les peuples ». propose de « faire reconnaître par toutes les Églises, « croyances et philosophies, la prééminence de la « Charité... C'est ce qui se réalise déjà en Suisse, « ajoute-t-il, où M. Decurtins, catholique pas- « sionné, s'unit à des protestants pour les œuvres « de charité sociale, et l'œuvre de M. Decurtins « a été pleinement approuvée du Pape[3]. »

Voilà une solution pratique, humaine, de la discorde religieuse : restreindre la religion universelle à ce seul sentiment, charité ; car « Dieu est charité », dit saint Jean, et « qui aime son prochain ne pèche pas » : « *In his duobus universa lex pendet et prophetœ*[4]. »

Mais notre jeune prophète se rend compte qu'il sera difficile de faire accepter une théologie si

---

1. *Spiritualis autem judicat omnia*. — I, *Corinth.*, II, 15.
2. 1, *Corinth.*, XIII, 13.
3. Alber Jhouney, *Opere laudate*, pp. 26, 28, 29.
4. *Matth.*, XXII, 40.

peu compliquée aux « sacerdoces aveuglés de dogmes. » Il essaye donc une seconde solution, une solution profonde du problème religieux: « la science n'étouffant pas la foi. la foi ne s'im- « posant pas à la science: mais toutes deux s'en- « traidant, jusqu'à ce que, de son côté. par la « contemplation de l'Harmonie, la science ait « reconnu Dieu, ce qui réunit, sans les confondre « pourtant, la religion et la science[1]. »

La confusion de ces deux choses, Religion et Science, est en effet le grand mal qui dès longtemps préparait l'actuel désarroi du monde de la pensée. Et pourtant, la distinction est claire : combien sont savants et ne sont pas religieux ; combien sont religieux et ne sont pas savants ! Je dis : savants du dogme, savants de la théologie donc le dogme aussi est objet de science, non de religion. Le jour où cette vérité très simple et absolument vraie aura été proclamée par les chefs de la religion, c'en sera fini des hérésies, et tout l'homme vertueux sera religieux. Déjà ce jour serait venu, si les théologiens voulaient se souvenir du dogme de l'immobilité de la terre, qu'ils imposèrent jadis à Galilée au nom de la Tradition et de l'Ecriture, et qu'ils sont arrivés à renier eux-mêmes aujourd'hui pour adopter, comme tout le monde, l'hérésie par eux condamnée du mouvement de la terre.

Mais les théologiens, depuis l'invasion de la Raison dans les domaines dont ils auraient voulu garder le monopole, font maintenant de la science comme les opportunistes font de la politique : en défendant à tout prix leurs prétentions, surtout celle de supprimer ce qui les gêne, jusqu'à ce que l'entêtement du *fait* les oblige à le reconnaitre.

Ces habiletés-là sont le contraire même de la méthode scientifique.

Certes, on avait droit de condamner les affirmations contraires de l'astronomie, de la géologie,

1. Alber Jhouney, *Opere laudato*, p. 27.

de l'histoire, si toute science est infailliblement fixée d'avance par la doctrine des théologiens et leur interprétation de la Bible, mais, puisqu'on a cédé finalement sur tels ou tels points de l'enseignement biblique ou théologique, on a donc confessé, quoique de mauvaise grâce, que la vérité peut être à l'encontre de la Bible, telle du moins que les théologiens l'interprètent, dans les questions de science. Pourquoi nier en principe ce que l'on est obligé d'admettre en pratique ? Il n'y a pas de compromis, il n'y a pas de concordats dans la sphère dela certitude : il y a la vérité ; on y est, ou on n'y est pas. Un principe recommu peut seul mettre la paix là où toutes les habiletés sont impuissantes ; et ce principe, c'est que la théologie aussi n'est qu'une science. et que science et religion ne sont point une même chose.

Certain préiat du *Correspondant* vit, il y a quelques mois, traiter d'hérésies par un jésuite des *Etudes*, ses opinions, d' « école large », comme il avait traité lui-même les doctrines de l'Esotérisme. Il devait s'y attendre : car on est toujours hérétique pour quelqu'un ; il n'y a si fidèle orthodoxe qui ne trouve plus orthodoxe et plus fidèle que soi. Dieu veuille qu'il ait appris de là l'unique méthode religieuse d'apologie scientifique! Ecole large ou école étroite, c'est toujours Ecole, non Eglise. Les docteurs ont droit dans l'Ecole ; dans l'Eglise, non ! L'Ecole est pour les écoliers, et plus d'une fois elle se trompe. Dans l'Eglise, l'infaillibilité *ex cathedra* ; dans la Science, le Fait, sont les seuls critériums légitimes : tous les autres, théologiques ou administratifs, sont de purs despotismes ; qui les tolère pèche contre l'Esprit Saint. Je sais que l'infaillibilité *ex cathedra* s'est absolument gardée jusqu'ici d'intervenir contre la science : elle s'en gardera certainement de plus en plus. Mais l'infaillibilité théologique cent fois prise en défaut et cent fois évincée veut sans cesse revenir : la religion ni la Foi n'ont rien à faire dans cet entêtement malheureux; c'est pure obstination d'orgueil et appétit de domination.

Car enfin l'intelligence des dogmes est affaire d'intelligence, sans doute. Qu'on la laisse donc aux intellectuels ! l'opinion du vulgaire ne prouve pas plus en métaphysique qu'en algèbre. Quiconque nie la science est nié par la science : or, c'est nier la science que de vouloir lui imposer une autre infaillibilité que celle du Fait certain, observable et indestructible.

M. Jhouney, sur ce point, me paraît avoir incomplètement saisi l'idée méthodique, et je crois, pour ma part, que le fait critérium, si on lui donne l'étendue que lui donne Strada, fait physique, fait métaphysique, fait numérique, ne supprime aucune certitude ni aucune science véritable, non plus la science ésotérique que la science morale.

L'Esotérisme, nous dit-on, ne peut voir dans le Fait qu'un symbole, l'apparence que revêt la réalité dans l'esprit humain[1]. On en peut, à ce compte, autant dire de l'Idée, et nous voilà ramenés au subjectivisme de Hégel. Strada ne nie pas le symbole, mais il affirme la réalité : le Fait n'est pas pour lui une simple conception subjective ; mais de l'Idée objective réalisée dans la matière, de l'affirmation ontologique réalisée dans sa négation, de l'absolu manifesté dans du relatif ; et c'est en cela que la méthode Stradienne est à la mesure de l'être, de tout l'être, sans addition ni soustraction.

Tout principe qui n'embrasse pas dans sa compréhension toutes les opinions partielles, n'est pas un principe : pas plus que n'est le centre un point où ne se rencontrent pas tous les rayons du cercle. Et nulle opinion partielle n'est juste qu'à la condition de s'harmoniser dans la vérité totale avec toutes les autres opinions qui contiennent également une part de vérité : non plus qu'une ligne dans un cercle n'est rayon de ce cercle, si elle ne s'unifie au centre avec tous les autres rayons.

---

1. Alber Jhouney, *Opere laudato*, p. 118.

Que le symbolisme soit donc le principe d'unification pour les différents faits, dogmes et rites des religions partielles, je n'en disconviens pas : « Dans les religions du passé, dit saint Paul, tout est figuratif de la religion à venir, *Omnia in figura contingebant illis*[1] » Et l'abbé Bonnetty [2], l'abbé Ancessi [3], l'abbé Jallabert [4], d'autres encore parmi les apologistes les plus orthodoxes comme les plus érudits, ont montré la liturgie et la dogmatique chrétiennes se préexistant à elles-mêmes, dans la tradition et les pratiques religieuses de l'antiquité dite païenne.

Mais le fait métaphysique, le fait moral, le fait psychique, le fait physique, sont plus que des symboles, ce sont des faits. M. Jhouney ne le nie pas probablement: je lui signale seulement la phrase précitée comme un des très rares passages où le vague habituel à d'autres occultistes obscurcit la netteté de son propre esprit.

* *

Et, maintenant, pour arriver au cœur du problème, l'Esotérisme en général, celui de M. Jhouney en particulier, offrent-ils à la Science Totale et à la Totale Religion un principe central où se rencontrent en s'harmonisant toutes les sciences et les religions partielles?

A priori, on peut affirmer que le secret des choses n'est pas dans leur apparence, mais dans leur profondeur: c'est là un simple raisonnement d'identité. L'Esotérisme qui étudie sous les dehors apparents les dedans intimes, *intus et in cute*, est donc naturellement désigné pour le découvrir, si la découverte est possible. Puisque, d'autre part, c'est l'essence de la raison de pénétrer sous

---

1. I *Corinth.*, x, 11.
2. Bonnetty, *Annales de Philosophie chrétienne*,
3. Ancessi, *Job et l'Egypte ; l'Egypte et Moïse*. 2 vol. in-8° ; Leroux, éditeur.
4. Jallabert, *le Catholicisme avant Jésus-Christ*, 2 vol. in-8°, Sarlin, éditeur.

le fait extérieur et de s'établir à ce point central d'où tout découle et qui, n'étant qu'un point, est naturellement plus facile, et plus prompt à atteindre que l'infinie quantité et l'étendue indéfinie de tous les rayons, il est très logique de supposer que la découverte a pu en être faite avant l'achèvement des sciences spéciales, par cette Raison, vierge encore, de l'Humanité première, beaucoup plus proche que nous de l'origine des choses et moins aveuglée par la multitude des détails.

Il a fallu à la pensée moderne l'audacieux génie d'un Hégel pour reconnaître, sous la rigide mécanique vitale et l'apparente destruction matérielle, la force latente de l'éternel devenir et l'incessante transformation de l'être ; il a fallu le patient et obstiné travail d'un Darwin pour introduire dans la science contemporaine la doctrine de l'évolution.

M. Alber Jhouney, d'accord en ceci avec les meilleurs historiens de la philosophie, nous montre dans les cosmogonies de l'Inde et de l'Egypte un symbolisme très clair de cette doctrine, de cette loi. « La philosophie occulte, ajoute-t-il, n'a « jamais ignoré l'évolution... Seulement, la philo- « sophie occulte, sans différer de nos sciences com- « temporaines sur le fait même de l'évolution, « étend d'abord cette loi au delà du monde maté- « riel et visible, la comprend ensuite et la formule « d'une manière un peu différente, et la rattache « enfin à une loi supérieure, la loi de hiérarchie [1]. »

Hiérarchie, progression d'éléments subordonnés les uns aux autres à partir d'un centre qui les génère et les coordonne : telle est la grande synthèse et la grande loi de l'Etre ; tel est le principe central où s'harmonisent en s'unifiant toutes les sciences et toutes les politiques partielles. Pour la philosophie occulte, la vie est partout, latente ou patente ; l'ordre est partout ; partout, la finalité et le *processus*. Le constant écroulement des organismes de matière n'est lui-

1. Alber Jhouney, *Opere laudato*, p. 96.

même qu'une évolution : incapable de s'attacher à l'éternel et à l'absolu, au divin, toute construction matérielle se désorganise et disparaît : mais ce n'est là que le dehors : « le fond, le cœur, c'est « la grande ou petite épopée de l'élément cen- « tral, victorieux, puis vaincu... La matière « s'élance vers l'Esprit vivant avec la violence « de la faiblesse ; mais elle pâlit bientôt, l'esprit « dénoue la pesanteur des bras grossiers ; elle « tombe, et il s'en va. Seul l'organisme spirituel « est durable, l'âme est la seule harmonie qui « retentisse éternellement ; si nous étions moins « engloutis dans la chair, nous entendrions au- « dessus de notre vie, et plus tard au-dessus de « notre mort, vibrer cet hymne plus infatigable « que la lumière dont nos pensées sont l'écho « obscur[1]. »

Et voilà dans l'affirmation de l'âme immortelle un des critériums de l'Esotérisme chrétien, opposé au vague Nirvâna impersonnel dans lequel le théosophisme hindou prétend anéantir toute conscience individuelle. La cause ne peut être inférieure à l'effet, ni le terme inférieur au chemin ; nous ne venons pas de l'Inconscient, nous conscients, et nous n'y retournons pas : la pensée ne peut être fille que de la Pensée.

Autre stigmate de vérité et de christianisme. Pour les ésotéristes occidentaux, Dieu n'est pas l'inconscient : Dieu pense, « et la pensée de Dieu n'est point une abstraction vide, mais une énergie pleine de toutes les formes possibles, une imagination inépuisable dont le monde est l'expansion. Tous les êtres, toutes les âmes, naissent du Possible Universel qui est en Dieu, comme nos paroles naissent de nos pensées. Mais Dieu lui-même, la Perfection absolue, demeure au-dessus du Possible Universel, comme, ajoute M. Jhouney, lorsque vous concevez un triangle, vous ne devenez pas ce triangle[2] ».

---

1. Alber Jhouney, *Opere laudato*, p. 103.
2. *Item*, p. 55.

Sa théorie de la Trinité me paraît moins parfaite. Après avoir distingué dans l'acte créateur les deux aspects. de la conception éternelle en Dieu, de la réalisation successive hors de Dieu, hors du Parfait, il oublie de remonter de même jusqu'à l'essence première, jusqu'au préantinomique, comme s'exprime Strada, la conception trinitaire. « Qu'est-ce que la Trinité dans la Doctrine Esotérique? » demande-t-il. Et il répond : « C'est la forme que Dieu prend pour créer[1] ».

Certes, en des questions si hautes, je me garderai bien de croire ma clairvoyance infaillible ; mais il me semble, conformément à une des grandes formules ésotériques, que « ce qui est en haut est comme ce qui est en bas », et que Dieu, par conséquent, doit se projeter, se refléter dans son œuvre tel qu'il est au-dessus. Comment en effet, ne pas admettre en Dieu une superessentielle trinité d'énergie, pensée et volonté? Avant de réaliser en dehors du Parfait, l'Etre éternel nécessairement réalise en soi le Parfait ; et il en a conscience comme de son être propre ; et il le veut, il l'aime, comme son moi infini, d'un infini et parfait amour. Voilà dans la préunité de l'acte pur la trinité préantinomique.

Puis, par un acte second, Dieu pense au reflet, à la réfraction possible de son être un et infiniment parfait dans le fractionnement indéfini de l'imparfait, d'abord descendant aux limites extrêmes du rien, ensuite remontant étape à étape, degré à degré, cette indéfinie et mystérieuse descente. Ainsi se réalisent indéfiniment, en des êtres tous imparfaits et tous inégaux, hiérarchiquement organisés, par la force créatrice de la Divine Pensée que féconde aussitôt le Divin Vouloir, toutes les formes, toutes les fractions, toutes les combinaisons de l'Universel Possible ; et Dieu, le Parfait, aime pour les ramener à soi, de leur réalisation dans l'Imparfait,

1. Alber Jhouney, *opere citato*, p. 58.

chacune de ses pensées extériorisées, comme il les aime toutes ensemble dans sa Pensée-Mère.

Les prophètes de l'Ésotérisme sont ici pleinement d'accord avec l'Ange de l'Ecole ; M. Jhouney, sur ce chapitre, est aussi net et aussi orthodoxe que saint Thomas d'Aquin. Les mots diffèrent, sans doute ; mais de telles différences ne sauraient effrayer que ces esprits morts, gardiens inféconds de formules fécondes dont ils révèrent, en tremblant d'autant plus, l'écorce, qu'ils en ignorent plus complètement le fruit.

ALTA.

(A suivre).

Le Congrès des Religions à Chicago

A son retour d'Amérique, M. le professeur Bonet-Maury a donné, dans l'amphithéâtre de la faculté de théologie protestante, une très intéressante conférence sur le congrès des religions qui, vers la fin du mois de septembre dernier, s'est tenu à Chicago et a duré dix-sept jours. Le même professeur en a encore rendu compte dans deux lettres au *Journal des Débats*. D'autres organes de la presse, en France et surtout en Angleterre, ont entretenu leurs lecteurs d'un événement qui non seulement a été l'une des nouveautés les plus curieuses de la grande exposition américaine, mais semble ouvrir des perspectives imprévues sur l'avenir religieux de l'humanité.

Dans un très éloquent volume récemment publié sous ce titre, le *Témoignage de Jésus-Christ*, M. Naville faisait des vœux et exprimait l'espérance généreuse de voir se rapprocher de plus en plus et s'unir finalement toute les fractions de la chrétienté. Les Américains sont allés bien au delà. Il ne s'agissait pas pour eux de tenir un congrès de toutes les Eglises chrétiennes, mais une assemblée où seraient représentées toutes les grandes religions du globe, qui pourraient y manifester librement leurs sentiments et leur foi. L'idée seule d'une semblable entreprise était déjà fort hardie ; car elle procède d'une conviction religieuse encore assez rare, à savoir que toutes les religions, au lieu de s'opposer l'une à l'autre

comme la vérité et l'erreur, sont essentiellement solidaires et doivent prendre de plus en plus conscience de cette solidarité. Mais, on le sait depuis longtemps, les choses neuves et hardies attirent l'esprit américain au lieu de l'effrayer. Ayant conçu cette idée qui est le fruit de l'étude philosophique de l'histoire des religions depuis un siècle, ils ont voulu la mettre en pratique et en démontrer la justesse par une expérience éclatante. Ils y ont réussi. Ce n'est pas que les avertissements, les hochements de tête et les sourires sceptiques aient été épargnés aux organisateurs de ce congrès. N'allait-on pas voir se répéter l'histoire de la Tour de Babel ? La même ambition n'allait-elle pas aboutir à la même confusion ?

Aucun de ces fâcheux pronostics ne s'est réalisé. Grâce au tact, à l'esprit de prévoyance et à la grande énergie des organisateurs et surtout du Révérend Barrows, de l'Eglise presbytérienne, tous les obstacles ont été levés, tous les dangers écartés, et les concours les plus significatifs obtenus. Je rappelle la sage mesure arrêtée d'avance. Il était entendu que toute polémique directe serait exclue du congrès et que les délégués devaient s'appliquer surtout, en expliquant les doctrines de leur religion, à montrer quelle contribution morale ou matérielle elles avaient apportée au progrès général et au bien commun de l'humanité. Personne n'a essayé de sortir de ces limites; aussi n'a-t-on eu durant les dix-sept jours de séances aucun incident fâcheux à regretter. Il s'est trouvé que les rapports les plus divers par nature, mais tous rédigés et conçus à ce point de vue humain et pratique, au lieu de se heurter dans la contradiction, ont paru conspirer à la même fin, être animés d'un sentiment commun et produire une admirable et saisissante symphonie religieuse des plus hautes, et des meilleures aspirations de l'humanité tout entière.

C'était un spectacle à lui seul déjà d'une saisissante éloquence que celui qu'offrait la grande salle du palais des Arts de Chicago. Sur les gradins, quatre mille assistants environ dont l'attention n'a pas défailli un seul jour; sur l'estrade, cent quatre-vingts délégués environ entre lesquels vingt-deux femmes représentant seize religions et vingt races différentes, dont la plupart étaient en costume sacerdotal. A côté de la robe rouge du Cardinal Gibbons, on voyait la soutane noire ornée d'images saintes pendues à des chaînettes

d'or de l'archevêque grec de Zante, les tuniques blanches des bouddhistes, les robes jaunes des brahmines, tranchant sur le fond noir du costume des ministres protestants. Voici un tableau statistique que je transcris, car il dispense de tout commentaire :

Chine, 6 délégués. — Japon : shintoisme, 4; bouddhisme, 4. — Indo-Chine et Ceylan : bouddhisme, 4. — Brahmanes orthod., 6. — Brahmo-Somaj, 4. — Parsis, 2. — Islamisme, 2. — Judaisme, 12. — Agnostiques, 1. — Arméniens, 3. — Grec orthodoxes, 3. — Catholiques romains, 12. — Protestants, 62, savoir : épiscopaux, 8; presbytériens, 28; luthériens, 3; baptistes, 17; méthodistes, 25; unitaires, 8; quakers et autres, 8.

L'ouverture du congrès a été très solennelle. Il fallait trouver un acte religieux auquel ces représentants des cultes les plus divers pussent s'associer sincèrement. Avec l'assentiment de tous, le Cardinal Gibbons a récité à haute voix le « Notre Pere, » cette prière ayant été reconnue à l'unanimité comme pouvant devenir la prière universelle. Voilà, je crois, quelque chose d'inouï et de singulièrement émouvant : un cardinal de l'Eglise romaine présidant un acte d'oraison ou de culte au milieu d'une assemblée religieuse si étrangement recrutée. Ajoutons qu'après avoir été inauguré par la prière en commun, ce congrès a clos ses travaux par le chant également unanime d'un cantique anglais qui avait aussi la bonne fortune de traduire les sentiments de toute l'assemblée. Ce sont là deux faits très simples, mais qui en disent, je crois, plus long que bien des discours.

Pour avoir le récit des dix-sept séances du congrès de l'analyse des divers rapports qui ont été lus ou des allocutions qui ont été faites, je suis obligé de renvoyer le lecteur aux comptes rendus qu'ont publiés les journaux anglais ou américains, et surtout au volume que le comité directeur fera bientôt paraître. Je veux ici noter seulement les conséquences les plus saillantes qui ressortent de l'ensemble.

La première, me semble-t-il, est que ce rapprochement de religions différentes a tourné par une sorte de nécessité intérieure à l'honneur de la religion chrétienne. Tous les autres cultes, en manifestant leurs aspirations intimes vers la piété parfaite, ont paru aspirer par cela même à l'idéal chrétien, non pas à une forme particulière d'Eglise ou de théologie

chrétienne mais à l'essence interne de l'évangile du Christ, qui semblait se rapporter aux autres religions comme la religion parfaite aux formes religieuses transitoires qui la préparent et y conduisent l'humanité. La prière chrétienne a été adoptée comme la prière universelle, et de la part des orateurs de l'extrême Orient et même de la part des juifs, la figure du Christ a été saluée non pas seulement avec respect, mais avec amour, et a obtenu comme l'oraison dominicale, au point de vue purement religieux et moral, une adhésion presque unanime. L'obstacle qui arrête les Hindous, les Japonais, les Chinois et les autres peuples de l'Orient, ont dit ces compatriotes des mages qui jadis vinrent saluer le Messie à sa naissance, ne vient pas du Christ ni de son évangile, mais des nations chrétiennes ou du moins qui se disent telles. Les Orientaux sont scandalisés du contraste qu'ils n'ont que trop l'occasion de constater entre une religion qui ne parle que d'amour, de justice, de renoncement même, et une politique qui se pare du même nom et se montre toujours rapace, violente, sanguinaire, oppressive. Impossible de contester la justesse de cette objection. Il n'y avait pour les chrétiens qu'à confesser les péchés de leurs nations respectives et à courber la tête. C'est ce qu'ils ont fait avec loyauté et une profonde tristesse.

Le second point à relever dans ces réunions, c'est la présence, l'attitude et les discours des dignitaires de l'Eglise catholique. Cette conduite est si nouvelle et en contradiction si complete avec les habitudes exclusives ou intransigeantes de l'Eglise de Rome, qu'elle a paru en France paradoxale et presque incroyable, Je racontais l'autre soir, dans un salon, la prière de Mgr Ireland, et surtout cette déclaration de l'archevêque de la Nouvelle Zélande, Mgr Redwood : « Je ne crois pas en tant que catholique, avoir toute la vérité, ni avoir la solution toute prête de toutes les questions. Il y a des éléments de vérité et de charité partout dignes de sympathie et de respect. L'homme doit être libre en matière religieuse, comme en matière politique. C'est par l'amour qu'il faut l'amener à la lumière. » Mon recit rencontra l'incrédulité et souleva des protestations vives de la part de deux personnes catholiques, qui ne pouvaient admettre cette compromission d'évêques avec des hérétiques, des Juifs et même des païens. Une autre se mit à soutenir que c'était un triste symptôme des progrès

du scepticisme religieux et de l'indifférence, que la religion était en train de périr.

Ce serait un curieux sujet d'étude que de rechercher pourquoi ce qui parait naturel aux Etats Unis en fait de choses religieuses est tenu pour impossible ou absurde dans notre vieux continent. Ce qui me parait certain, c'est que, grâce aux habitudes de la liberté politique et de la séparation absolue des Eglises de l'Etat, le catholicisme aux Etats-Unis a pris des allures et un aspect fort différents de ce qu'il a été et est souvent encore en Europe. Mgr Ireland, qui a séjourné à Paris l'année dernière, a scandalisé par ses discours toutes nos sacristies et tous nos salons bien pensants. Ici nous ne pouvons pas séparer la notion d'intolérance ou d'intransigeance de la notion d'Eglise romaine. Celle-ci nous semble perdre son caractere et même sa raison d'être, quand elle abdique ses prétentions exclusives à la domination extérieure et matérielle. Eh bien! les évêques américains et leurs troupeaux nous contraignent à modifier nos idees sur ce point et à renoncer à nos préjugés historiques. Il peut y avoir un catholicisme tolérant; il y en a un qui, sans renoncer à croire que la meilleure tradition ou forme chrétienne est de son côté, reconnait de vrais chrétiens hors de lui et des frères avec lesquels il est libre d'entrer en communion fraternelle sur le pied du respect réciproque de la conscience religieuse de chacun. Il ne méconnaît pas ce qui sépare encore les chrétiens; mais il ne se refuse pas à constater ce qui est à confesser que la famille de Dieu s'étend bien au delà des limites étroites d'une Eglise particulière.

Le Congrès de Chicago n'aurait été illustré que par la présence officielle de ces douze dignitaires de l'Eglise catholique, qu'il aurait déjà une grande importance. Mais n'y voir qu'une simple démonstration de tolerance ne serait pas suffisant. Ce mot de tolérance ne dit pas assez pour traduire la physionomie de ces réunions et l'esprit qui soufflait avec tant de force. Il y a eu là positivement, entre toutes les familles religieuses de la terre, un acte de rapprochement et de communion pieuse. Les langues parlées étaient diverses, les noms donnés à Dieu differents, les rites variés. Peu importe; les âmes se sont rencontrées et touchées.

A la première Pentecôte chrétienne, les gens de Jérusalem étaient étonnés d'entendre raconter les

grandes choses de Dieu dans toutes les langues connues alors sous le ciel. A Chicago, chacun, en écoutant les prières, les hymnes, les aspirations de ses voisins qu'il croyait fort éloignés de lui, a été tout surpris et tout ému de les trouver si près, et, au fond, sous des costumes différents, si semblables à lui-même. Les plus sincèrement attachés à leur religion particulière ont été comme forcés de faire une distinction dans leur foi personnelle entre la forme et le fond et de s'avouer intérieurement qu'autant les âmes pieuses et éclairées s'écartent par le dehors, la langue ou même les idées théologiques, autant elles se rapprochent par l'essence intime de toute piété. N'est-il pas admirable qu'au moment précis où nous arrivons à la conscience du caractère imparfait et relatif des formes religieuses, même des plus hautes, nous arrivions aussi à en découvrir la parenté originelle, et que le grand travail de critique religieuse poursuivi depuis Schleiermacher, vienne aboutir sur le sol américain à cette magnifique démonstration de fraternité ?

Que l'on veuille bien me comprendre : Je ne prétends pas du tout que, du contact de toutes ces religions particulières, il se dégage l'idée d'une religion supérieure universelle qu'il faut se préparer à saluer et à épouser en abandonnant les autres. Non, il n'y a pas eu en ce sens de révélation à Chicago ; et vous auriez tort de partir pour l'Amérique avec l'espoir d'y découvrir ce phénix que l'on appelle « la religion de l'avenir ». Vous n'avez quelque chance de la trouver, cette religion de l'avenir, qu'en restant fidèle à la vôtre, j'entends à celle dont vous êtes intérieurement convaincus et dont vous tirez votre joie, votre consolation et votre vie ; en y restant fidèle, dis-je, mais aussi en la creusant davantage, en allant au fond et à l'essence même et en apprenant à ne pas confondre la sève avec l'écorce, ni le froment avec la baile légère. Ce qu'a révélé le congrès de Chicago à ceux qui savent réfléchir à ce qui les frappe, c'est que, si l'Evangile de Jésus-Christ est la religion parfaite où toute l'humanité aspire, aucune forme chrétienne ou autre déjà réalisée n'est absolue et définitive, que les hommes religieux vraiment vivants et en progrès sont comme les pèlerins abordant et gravissant de divers côtés la sainte montagne. Au point de départ, ils sont très éloignés les uns des autres et ne se peuvent connaître. Mais à mesure qu'ils s'élè-

vent, le cône se rétrécit et leurs sentiers convergents se rapprochent. Eh bien ! le moment est venu où les voyageurs semblent déjà assez près pour se donner la main et désormais peuvent monter ensemble, en s'aidant mutuellement, vers la cime lumineuse.

A. SABATIER.

(*Journal de Genève.*)

L'Art d'abréger la vie [1].

I. — INTRODUCTION.

On a beaucoup écrit, et l'on écrit encore tous les jours sur l'art de conserver la santé, et même de prolonger l'existence humaine.

Ces efforts sont très louables et ne peuvent être qu'approuvés par ceux qui aiment la vie et qui trouvent qu'elle vaut la peine d'être vécue; mais tout le monde n'est peut-être pas dans ce cas.

Quoi qu'il en soit, il ne paraît guère que le but vers lequel on tend soit atteint. Les maladies sont autant, sinon plus fréquentes et plus diverses que jamais; quant à la durée de la vie, on assure que la moyenne a augmenté; mais c'est de si peu, qu'il est bien possible que cette amélioration ne soit due qu'au ralentisssement de la natalité [2].

Le peu de succès obtenu tient peut-être à ce que la méthode suivie par les hygiénistes n'est pas appropriée à la situation.

L'homme est un animal raisonnable, mais original. Il n'aime pas à être régenté, et il se plaît à faire le contraire de ce qu'on lui prescrit, surtout quand à la prescription on parle de joindre l'obligation.

L'art de prolonger la vie n'étant guère suivi, l'art de l'abréger sera peut-être mieux reçu.

Il rendra d'abord un signalé service à ceux qui la

---

1. Brochure publiée par la *Société française d'Hygiène*. rue du Dragon, 30, Paris.

Nous donnons à nos lecteurs les premières pages de ce charmant opuscule, écrit avec un style plein d'humour et d'entrain, afin de leur donner un peu l'idée de ce qu'il est. R. C.

2. On sait que l'enfance fournit le plus fort contingent à la mortalité.

détestent, qui la trouvent mauvaise, mais qui n'ont pas plus le courage de s'en défaire que de se donner les peines et les soucis nécessaires pour conserver leur santé.

Il ne sera pas moins utile à ceux qui aiment la vie, car il ne tiendra qu'à eux de suivre l'habitude qu'ils ont contractee, et de prendre exactement le contre-pied des préceptes que nous allons exposer, et que nous empruntons aux auteurs les plus compétents.

C'est donc en toute confiance que nous adressons cette courte étude aux *biophiles* aussi bien qu'aux *biophobes*, bien convaincus que les uns et les autres y trouveront leur affaire.

Dans de pareilles conditions, nous sommes sûrs de contenter tout le monde et notre père, et nous comptons infailliblement sur un brillant succès. Une fois n'est pas coutume !

II. — Principes.

Pour acquérir l'art d'abréger la vie, il faut d'abord se faire une idée au moins générale de ce qu'est la vie.

Nous pourrions comparer la vie à un peloton de force qu'il s'agit de dévider. Mais cette force est d'une nature particulière : elle se ronge, se detruit elle-même dans une certaine mesure et dans certaines conditions ; elle se conserve par son propre exercice, pourvu qu'il soit modéré ; enfin elle s'épuise par excès d'exercice et défaut d'aliment proportionnel a la perte causée par cet exercice.

Ceci est un peu métaphysique ; c'est pourquoi nous l'avons énoncé tout d'un trait pour nous en débarrasser.

Ces principes posés, est-il posssible de conserver la sante ?

Indubitablement. Il suffit pour cela d'entretenir la balance dans la *caisse vitale*, c'est-à-dire de faire en sorte que les recettes et les dépenses se fassent toujours à peu près équilibre.

Est-il possible de prolonger la vie ?

S'il est vrai que l'exercice modéré, précédé ou suivi d'une alimentation proportionnée, augmente la somme de force vitale, la vie se trouve, par ce moyen, prolongée dans la mesure determinée par la nature même de la force vitale et par les conditions de l'oxistence.

A vrai dire, ces limites sont assez étroites, et l'on doit s'estimer très heureux, quand on tient à la vie, de ne pas l'abréger sans trop compter qu'on la prolongera.

Peut-on l'abréger ? Oh ! pour cela j'ose dire que rien n'est plus facile, et que je n'aurai pas grand mérite à enseigner cet art.

Ce sera peut-être là une raison de plus pour qu'on m'accorde le succès sur lequel je compte. Aux innocents les mains pleines.

Entrons donc en matière sans plus tarder ; et, comme on ne saurait s'y prendre trop tôt pour bien faire, commençons par voir ce qu'il convient de faire, de faire faire, ou de ne pas faire, à l'égard des enfants pour abréger leur vie.

La vie étant un peloton à dévider, il s'agit de voir quels sont les moyens d'en venir plus vite à bout, il s'agit de savoir à quel régime physique, moral et intellectue il convient de soumettre les enfants pour les épuiser et faire en sorte que leur vie soit aussi courte et mauvaise que possible.

III. — La Respiration.

Le principal organe de la vie est le poumon ; c'est lui qui décide, en médecine légale, si un enfant est né mort ou vif. C'est par lui que nous allons commencer.

Le poumon s'entretient et se développe par l'exercice qui lui est naturel et par l'aliment qui lui est propre, l'air pur.

Le plus sûr moyen d'abréger la vie consiste donc à priver cet organe de son aliment naturel, et à réduire son action au minimum.

On y parvient admirablement en tenant les enfants enfermés le plus possible, car on ne le peut pas absolument, et en les empêchant de crier, même de parler, de faire du bruit, de se donner du mouvement dans leur cellule.

Les personnes qui ne peuvent pas garder leurs enfants devront les envoyer à l'asile ou à l'école ; mais elles auront soin de choisir, parmi ces établissements, celui qui sera le plus encombré, et surtout elles veilleront à ce que le trajet de la maison à l'école se fasse sans que l'enfant s'arrête à jouer en route. Car il profiterait de l'occasion pour se donner

du mouvement et pour respirer l'air extérieur ; ce qu'il faut éviter à tout prix.

L'air étant approprié à nos poumons, on ne peut en prendre trop pour conserver sa santé, pourvu qu'on observe de mettre de l'huile dans la lampe à mesure qu'elle se consume.

Il n'y a donc, à ce point de vue, que la privation d'air qui puisse abréger la vie. C'est pourquoi il importe de veiller à ce que cette privation soit auss complète que possible.

Or, on ne peut l'obtenir, et pas sans peine, qu'en imposant aux enfants l'inaction et la confination les plus rigoureuses, sous peine de les voir se développer, prendre des forces, au physique, au moral et à l'intellectuel, dans des proporitons aussi ridicules que dangereuses, étant donné le but que nous nous proposons d'atteindre.

IV. — Les Aliments.

Après le poumon vient l'estomac, qu'Hippo crate appelle le « père de famille », de la famille formée par les milliards de molécules qui composent notre organisme. Il faut donc aussi veiller de près sur cet organe, tant pour les boissons que pour les aliments.

Tous les médecins, tous les hygiénistes les plus renommés sont d'accord pour donner la préférence au régime végétal sur le régime animal,— même pour les hommes, à plus forte raison pour les enfants, — et pour préconiser la cuisine la plus simple, la moins épicée.

Les aliments végétaux, disent-il, fournissent une nourriture à la fois plus douce et plus tonique ; les végétariens sont plus rarement malades, et plus rapidement guéris. On assure que le régime végétal, préserve et guérit les maladies de peau, les mélancolies, les hypocondries, les dysenteries, les calculs urinaires ; il donne à l'esprit plus de lucidité ; au caractère plus de douceur, de liberté, d'égalité, de fraternité ; au corps plus d'énergie ; finalement, il prolonge l'existence.

« On reproche à tort aux végétaux de nuire au développement des forces, puisqu'en tous pays ils sont les principaux aliments de la classe laborieuse et livrée à des travaux pénibles. Comme une autre preuve de leur succès à titre fortifiant, je dirai que,

chez les Grecs et chez les anciens en général, les athlètes parvenaient à une plus grande vigueur en se nourrissant de végétaux et s'abstenant de vin. » (ROSTAN, *Hygiène*.)

Théophraste dit que manger beaucoup et manger de la viande fait perdre la raison, rend l'esprit lourd, et le jette dans une aliénation fâcheuse.

La conséquence s'impose : le moyen d'abréger la vie des enfants, c'est de les soumettre le plus tôt possible au régime animal, et d'éviter autant qu'on pourra, quoiqu'ils le désirent, de les nourrir de végétaux et de fruits.

« La viande, dit Hufeland (*Art de prolonger la vie*, p. 231), la viande sera pour l'enfant ce qu'est le vin pour le jeune, c'est-à-dire trop forte et contraire aux lois de la nature. Voici quels en sont les résultats : on excite et on entretient dans l'enfant une fièvre artificielle ; on précipite la circulation du sang ; on augmente la chaleur, et on dispose le corps à des crises violentes et à des inflammations. Un enfant nourri de la sorte a l'air bien portant ; mais la plus petite cause suffit pour mettre tout son sang en mouvement, et, quand les dents commencent à pousser, que la petite vérole et autres fièvres se déclarent, causes qui, par elles-mêmes, portent le sang à la tête avec violence, alors on peut s'attendre à des fièvres, à des convulsions, à des coups de sang, inflammatoires, etc.

« La plupart des hommes croient qu'on ne peut mourir que de faiblesse ; on meurt aussi d'un excès de force et d'irritation, et c'est à quoi expose l'usage mal entendu des stimulants. Outre cela, une nourriture aussi forte accélère, dès le commencement, le processus de la vie et amène la consomption ; on donne trop d'activité à tous les systèmes et aux organes, et, au lieu de fortifier la vie, on procure les causes qui l'abrègent. On ne doit pas non plus oublier que, par là, on accélère trop le développement des dents, et, par suite, la puberté, un des moyens qui abrègent le plus la vie, et qui ont l'influence la plus fâcheuse sur le caractère même. » Il va de soi que, ce que Hufeland dit de la viande s'applique également à ses extraits, y compris les potages, les consommés, etc.

Il n'y a donc pas à hésiter ; si vous voulez abréger la vie de vos enfants, faites-leur manger beaucoup de viande.

Etc., etc.

ROUXEL.

SOCIALISME CHRÉTIEN

Conférences de l'abbé C. M.

II. — LES TROIS PHASES DE L'EPOPÉE CHRÉTIENNE

Nous avons dit que l'évolution de l'âme humaine doit franchir successivement trois phases : 1° d'épuration, qui est la séparation progressive de l'élément psychique d'avec le fond d'impureté et d'inertie auquel chaque être vivant tient ici-bas par son corps matériel et ses passions inférieures; — 2° d'union progressive de l'élément psychique épuré avec l'élément supérieur, avec l'élément divin qui nous sollicite ; — 3° de pénétration totale de l'élément psychique par ce principe supérieur, avec tous les merveilleux résultats qui s'ensuivent, c'est-à-dire l'illumination et l'intuition, la toute vue et la toute vie.

Or, comme il en est pour l'individu, ainsi en est-il pour l'agrégat, pour toute l'Humanité en général, pour l'Humanité chrétienne spécialement, qu'il nous est plus facile et plus utile de considérer. La vraie division de l'Epopée chrétienne, comme de l'évolution individuelle, est donc en cette triple phase : séparative, unitive, illuminative.

Marquons-les d'abord chacune à sa place.

I. — Vous vous rappelez par quelle parole notre Saint Livre déclare ouverte l'histoire de l'Humanité après la chute : « Et Dieu dit au serpent : J'établis l'inimitié entre la femme et toi, entre ta race et la sienne ». Dans le style parabolique de la Bible, la femme est le symbole de l'âme, le serpent est l'image du fluide rampant, passionnel. Symbolisme motivé, certes, puisque le serpent cache sous des apparences séduisantes un venin dont il ne meurt pas, lui, mais dont nous mourrions, nous, s'il s'insinuait

dans notre sang : comme le poison de la vie sensuelle tue l'âme qu'il infecte. Aussi le devoir est indiqué par Dieu à l'homme tombé dans le sensualisme, de haïr sa chute, de lutter contre son séducteur et de s'en separer, de s'en affranchir toujours davantage.

Ecoutez maintenant comme Dieu parle, après la déchéance de la Religion primitive, à l'homme dont il veut faire l'initial missionné de la Restauration Religieuse, ou « le Père des Croyants », ainsi que le nomment de concert Juifs, Musulmans et Chrétiens. « Ièvè dit à Abram : Sors de ton pays, de ta race, de la maison de ton père et va-t'en dans la terre que je te montrerai. » — Genèse, XII, 1 — « Sors, toi qui dois engendrer la Société nouvelle ; sépare-toi de cette organisation vicieuse et injuste. » De fait, Abram se sépare, se met en chemin, et tant que n'est pas fondée la société nouvelle, il est toujours *in viâ*, chassé *par la famine*, du pays même où ses fils doivent régner plus tard et regorger de richesses, mais où manquent, jusqu'au jour triomphal, le pain qui fortifie et le vin qui réjouit. En attendant, Abraham promène ici-bas sa tente, forcé par les injustices sociales de la lever et de repartir, dès que les délices de la vie ou les séductions du favoritisme lui suggèrent de se confondre dans telle nation avec tel peuple.

Et longtemps après « le père des Croyants », la phase de séparation non seulement se continue mais s'organise. Par Moïse, le divin voyant et l'immortel législateur, le peuple hébreu — *hébreu* signifie séparé, exilé, émigrant — se sépare et s'enfuit de l'Egypte, écrase les Chananéens pour ne pas se mêler à eux ; et toute la législation, toute l'organisation mosaïque n'a qu'un but : séparer l'adorateur de Ièvè de tous les autres hommes, séparer le peuple de Jèvè de tous les autres peuples, même par son extérieur, par sa façon de se vêtir et de se nourrir, comme par sa façon de penser, de prier et d'agir. L'opération même fut si bien faite qu'après des dizaines de

siècles le succès dure encore, car le Juif partout dispersé, noyé dans tous les peuples, surnage malgré tout, reste juif, et, quoi qu'il veuille, fait figure à part, se reconnait toujours entre les autres hommes. Moïse représente donc dans l'évolution religieuse la phase séparative.

II. — Après Moïse, Jésus-Christ ; après la phase séparative, la phase unitive : Jésus-Christ représente, en effet, l'union de l'élément supérieur avec l'élément inférieur, du Verbe intellectuel avec l'homme charnel : « *Et Verbum caro factum est* », comme nous dit saint Jean ; Jésus-Christ est la chair unie au Verbe et le Verbe uni à la chair.

III. — Et après Jésus-Christ, c'est lui qui nous l'annonce, après Jésus-Christ, le Saint-Esprit : « Moi, je m'en vais vers mon Père..., mais je prierai mon Père, et il vous enverra un autre libérateur, l'Esprit de Vérité... Certes, j'aurais encore beaucoup à vous dire, mais des choses que vous ne pourriez porter maintenant. C'est le Paraclet, l'Esprit de Vérité, quand il sera venu, qui vous fera entrer dans toute la Vérité... Et alors, ô Père, je leur donnerai la clarté que tu m'as donnée dans l'unité qui m'unit à toi, car ils seront un avec moi, comme moi avec toi. » — *Jean*, XIV, 12, 16 ; XVI, 12, 13 ; XVII, 22.

Jésus-Christ, dans une de ses paraboles, a du reste marqué ces phases successives, et il les a représentées comme des sorties de Dieu, comme des apparitions de Dieu au milieu des hommes pour leur persuader de travailler à sa vigne : « Le Royaume Céleste est symbolisé par un père de famille qui dès le matin vint louer des ouvriers pour sa vigne... Il sortit de même vers la sixième heure... et vers la neuvième... puis vers la onzième. » — *Matth.* XX.

Les phases ou heures, après l'invitation initiale, sont bien au nombre de trois. Et — rien n'est dit au hasard, surtout les nombres, dans les livres sacrés — je vous ferai remarquer que l'in-

tervalle signalé est moins long entre Jésus-Christ et le Saint-Esprit qu'entre Moïse et Jésus-Christ, car de la neuvième à la onzième heure il n'y a que deux heures, tandis qu'il y en a trois de la sixième à la neuvième.

Le Mosaïsme en effet avait trois opérations à faire: se séparer, se constituer, préparer le christianisme. Le christianisme n'en a que deux: 1° Unir l'esprit à la lettre, qui est chose déjà constituée, trop constituée ! 2° Dégager l'esprit de la lettre. Et, cette seconde opération achevée, ce sera le règne de l'Esprit, le soir divin, la rétribution payée aux bons ouvriers de la vigne.

Certes, l'étonnement doit friser l'incrédulité, dans les esprits superficiels et bavards pour qui les paroles sont des phrases, lorsqu'ils entendent dire que chaque mot d'une parabole est calculé et significatif. Écoutez pourtant : « Le maître de la vigne sortit encore vers la sixième et vers la neuvième heure. » Vous entendez: entre ces deux époques religieuses, une conjonction, rien de plus: pour montrer l'enchaînement de la révélation chrétienne avec la révélation mosaïque, dont Jésus-Christ dit, en effet, qu'il est venu la parachever, non la détruire.

La Thora était une loi sociale et une loi cultuelle.

Pour parachever la loi sociale de Moïse, qui était alors propre aux Juifs et qui fait encore aujourd'hui par eux son témoignage de solidité et de solidarité, il fallait la rendre universelle, la prêcher non plus seulement à un peuple, mais à tous les peuples: c'est bien ce que fera Jesus-Christ, et mieux encore, par son Evangile: « Allez, dit-il, et prêchez la bonne nouvelle à toute créature. »

Pour parachever la loi cultuelle, trop extérieure, trop matérielle, trop littérale, il fallait unir la piété intérieure aux formes extérieures, et peu à peu dégager complètement l'esprit de la lettre. C'est bien encore ce que fait Jésus-Christ : « La lettre tue, dit-il, si l'esprit ne la vivifie.

Quiconque adore Dieu, qu'il l'adore en esprit pour l'adorer en vérité ! »

J'aurai donc à vous exposer au point de vue social le Préchristianisme moïsiaque, ou phase séparative de l'évolution chrétienne. Je vous dirai ensuite le christianisme de Jésus-Christ; les moyens qu'il a dû employer et les obstacles qu'il a dû vaincre pour opérer cette union dont il était chargé, cette endosmose, si je puis dire, de l'esprit par la lettre.

Mais d'abord, avant de raconter le passé, saluons dans l'heure qui sonne l'aurore de la phase à venir. Car il commence à poindre, si je ne m'abuse, ce règne de l'Esprit enfin victorieux de la Lettre. Ce n'est que l'aube, non le plein jour. Pourtant, si les vallées sont encore remplies d'ombre, si les habitants de la plaine dorment encore ou marchent enveloppés de brouillard, les rayons du soleil oriental illuminent déjà la montagne, et l'habitant des hauteurs s'éveille aux célestes clartés. Quelques âmes, chaque jour plus nombreuses, sentent se développer en elles le sens interieur, et percent, sous les symboles, sous les formules, sous les pratiques du culte, la vérité métaphysique, sociale et morale, la vraie et universelle religion enfin, qui est à toutes les cérémonies et à toutes les théologies ce que l'âme est au corps, ce que l'esprit est à l'âme.

Chose troublante, mais prophétisée ! Il semble aux chrétiens de la Lettre que le christianisme se fond dans cette spiritualisation du christianisme. Et à moi, il me semble entendre les habitants d'une région brumeuse, les habitués des brouillards de Londres, traversant la Tamise, puis la Manche, et qui croiraient, voyant se fondre les brumes, que c'est l'air qui s'anéantit et que la respiration va leur manquer, là-bas, sur l'autre rive, au clair pays de France.

Non ! le brouillard n'est pas l'oxygène : l'air, au contraire, sera plus respirable quand se sera fondue la brume.

Rassurez-vous donc, hommes de petite foi,

quoique de grande crédulité, le corps matériel de Jésus, l'apparence extérieure du christianisme s'éthérise, disparaît presque dans le bleu du ciel. Jésus lui-même avait prédit et motivé cette transformation : « Il vous est avantageux que je m'en aille, a t-il dit, car si mon corps ne disparaît pas à vos yeux, l'Esprit Saint n'apparaîtra pas à votre raison — *Expedit vobis ut ego vadam ; nisi enim abiero Paraclitus non veniet ad vos.* » — *Joan*, XVI, 7. — Non, dans cette raréfaction, dans cette vaporisation du matérialisme religieux, la vraie religion ne périt pas : le vrai catholicisme grandit au contraire de tous les accroissements spirituels de la science, de la justice, de la solidarité universelle...

C. M.

Christianisme Scientifique et Social

COMMENT L'ANCIENNE FOI SE PERD, ET POURQUOI ELLE DEVAIT SE PERDRE

« Quoi ! le Christ du Vatican royal a dressé des bûchers ; il a fait rôtir des milliers d'hommes, de femmes, de vieillards et d'enfants ; il a commandé le sac de Béziers et le massacre de ses habitants, sans distinction d'âge et de croyances ; il a fait la Saint-Barthélemy, organisé les noyades, les flambades et les dragonnades, les proscriptions en masse les auto-dafés, la torture des chevalets et tant d'autres abominations ; — de nos jours encore, pendant que les prolétaires, les pauvres, les humbles, les petits crient miséricorde sur toute la terre aux oreilles des politiciens qui les oppriment et les affament, lui, ce christ, se range du côté du manche, il se met avec les tyrans contre les victimes, avec les opulents contre les dépenaillés, avec les puissants contre les faibles ! Quoi ! ce Christ gorgé d'or et de sang, couvert de pourpre et de pierreries, fait rafle de millions et... Mais qui pourrait énumérer tout ? qui l'oserait ?

« Et vous voulez que les honnêtes gens, que les consciences droites qui forment, quoi qu'on en dise, la grande masse de l'Humanité, prennent ce

Christ pour un Dieu ! Moi je m'étonne qu'on puisse encore le prendre pour un homme !... Il a plutôt l'air d'un démon...

« Oh ! pardon, Maître adoré, divin Seigneur Jésus, pardon d'avoir pu, d'avoir dû mêler votre saint nom à tous ces crimes, qui sont les nôtres et pas les vôtres ! C'est nous seuls qui vous avons ainsi tué dans l'esprit des hommes ! C'est nous qui avons précipité la chrétienté dans l'abîme de ténèbres, de doutes et de blasphèmes où elle roule pour son malheur. Pitié. Seigneur, sinon pour nous, du moins pour ces peuples qui ne sont pas coupables d'avoir perdu leur foi. La responsabilité en incombe à d'autres qu'aux simples particuliers ! Malheur à nous, trafiquant du Temple, politiciens du sanctuaire !

« Quand un génie, comme fut l'auteur des *Paroles d'un Croyant*, ne put pas, en 1832, à l'heure décisive de sa chute, démêler dans le système du Vatican, les deux institutions l'une divine et l'autre humaine, l'une spirituelle et chrétienne, l'autre temporelle et césarienne, qui s'enchevêtrent dans ce système et s'y enlacent par des nœuds inextricables, comment voulez-vous que des millions d'esprits moins versés que Lamennais dans les choses de la Religion, ne vinssent pas naufrager à leur tour contre l'écueil où sombra si misérablement la foi de ce prêtre infortuné !

« Dieu, qui est la Justice, fera grâce aux innocents ! Et ce même Dieu, qui est aussi la Miséricorde, fera grâce aux coupables ! car ce qui est arrivé, devait arriver pour le triomphe suprême de Jésus-Christ et de cette Humanité même qui est son Corps social, — corps douloureux et souffrant jusqu'ici comme l'avait été son corps individuel jusqu'à l'heure de sa mort ; demain corps glorieux et transformé, comme on le vit prophétiquement à l'heure de sa résurrection.

« Tout ce que nous voyons est déplorable, et c'est burlesque ; oui, mais c'est aussi providentiel. Cela vous étonne. Ecoutez-bien, et comprenez comment tout cela va tourner forcément au triomphe du Saint-Evangile par le triomphe même des monades vivantes qui formeront le Corps social du Christ.

« Aujourd'hui, grâce à l'émancipation générale de ces monades, et à l'instruction superficielle qui se répand dans les masses, il surgit de partout une fourmilière d'ambitieux et de petits politiciens qui veulent, eux aussi — et c'est leur droit — se faire une place au Soleil. Pour se tailler leur petit do-

maine, ils sont forcés de jouer des coudes et des pieds. Ils y travaillent *per jas et nefas*, des ongles et du bec, par la langue et par la plume ; au besoin, leur encre est du venin, leur salive est un fiel ou du poison. Quand une supériorité morale les gêne, ils la salissent et la rabaissent; quand une tête dépasse leur tête, ils la rabattent ou la suppriment.

« Ce serait miracle, si dans peu de temps il restait debout, intacte, une seule personnalité puissante dans l'Eglise ou dans l'Etat. Et, quand tout sera réduit à la mesure commune, laquelle ne saurait être bien élevée, que restera-t-il pour dominer cette masse, aplatie comme un macadam par le rouleau de l'égalité ? Une seule tête portera haut, bien au-dessus de toutes les médiocrités humaines : cette tête est la tête Divine du Christ, destinée à devenir la tête même de l'Humanité. Une seule doctrine survivra, planant au-dessus des systèmes rasés de toutes nos écoles et de toutes nos Eglises, et cette doctrine sera celle du Saint-Evangile, qui est bien mieux encore que ne le pense Strauss *le recueil de tous les lieux communs de l'entendement humain.*

« Tous les enseignements passent; seul l'enseignement du Verbe ne passera pas : *Verbum tuum Deus, permanet in æternum!* — *Ps.* CXVIII. 89.

« En avant donc ! l'œuvre, après tout, n'est pas si mauvaise. Aussi va-t-elle vite ! Comptez, si vous le pouvez, les publications, revues, journaux, feuilletons, romans, mémoires, livres et brochures ; comptez les chaires d'enseignement public, les tribunes officielles ou libres, où l'on mène rondement ce branle-bas universel. Et ne jetez la pierre à personne, s'il vous plaît : cette besogne est la besogne commune ; vous y travaillez tous. Les prêtres eux-mêmes s'y sont attachés, car elle est juste, très juste la parole de Saint-Simon : *Les derniers défenseurs du vieux système romain, sont ceux qui travaillent le mieux à sa destruction.* On se tromperait fort si l'on croyait qu'on ne trouve des barons, des marquis, des ducs, des comtes et des princes, affiliés au *nihilisme*, que sur les bords de la Néva et de la Moscova. Ils foisonnent sur les rives de la Seine, de la Sprée, de la Tamise, du Danube, du Tibre et du Manzanarès — partout.

« Ce labeur salutaire porte, dans la langue parabolique du Christ, le nom de *Jugement dernier*, et nous savons à présent que ce dogme est tout aussi rationnel et non moins scientifiquement social, que

tous les autres dogmes. Oui ! le *Jugement final* se fait, mais nous n'en sommes encore qu'aux préliminaires. A ces assises solennelles, le Christ préside par son esprit, par son Evangile, et les douze Apôtres ont pris place à ce tribunal, puisque c'est bien d'après les principes de leurs saintes prédications, et sur les idées de *Liberté*, *d'Egalité* et de *Fraternité* dont ils répandirent les germes sur la terre, que se fait aujourd'hui le Jugement définitif de tous les systèmes politiques et de tout le vieux régime. Et ce jugement restera sans appel en cassation, car il n'y a pas de Tribunal supérieur à celui de la conscience publique, informée comme elle est par l'Esprit de Jésus, qui est un esprit de Justice et de Vérité absolues. »

Abbé Roca.

(*Le Glorieux Centenaire et le Monde nouveau*).

Canada, 31 janvier 1894.

Correspondance

Cher monsieur Caillié,

Toujours de plus en plus convaincu et absolument certain que nous touchons aux temps annoncés par les Ecritures et que nous sommes à la veille des événements les plus importants de l'histoire de ce monde et peut-être de celle de tous les mondes, je continue à vous tenir au fait de mes impressions, à mesure que les faits quotidiens et les réflexions qui surgissent en moi se produisent. Parmi les signes précurseurs de la seconde venue du Christ et contemporains de l'éviction de Satan [1] du monde, je demêle très distinctement le triomphe de la femme, de celle qui doit lui écraser la tête, comme il est dit dans la légende ou l'histoire de l'Eden Ne la voyez-vous pas se manifester partout, cette assomption de la femme? Ne la chantez-vous pas vous-même en vers qui me paraissent d'autant plus beaux et vrais, maintenant que je les comprends, qu'ils me semblaient excentriques avant que j'en pusse, — grâce au déplorable etat de mon âme, — en saisir le sens profond. A l'exposition de Chicago, la femme a proclamé ses

1. Satan c'est le Césarisme dans l'Eglise et dans la Politique.

droits d'une façon retentissante et qui la pose désormais comme l'egale de l'homme dans l'humanité terrestre. Ici, au Canada, la femme du nouveau gouverneur que l'Angleterre nous a envoyé est une véritable incarnation de la puissance féminine, et sa présence dans mon pays ne contribue pas peu à me confirmer dans ma conviction. Un autre signe de l'approche du royaume de Dieu qui sera precédée de la chute definitive du règne de Satan, c'est le rapprochement manifeste des sectes religieuses, l'apaisement des haines confessionnelles dont le protestantisme donne partout la preuve, dont le catholicisme lui-même donne aussi la preuve par l'attitude actuelle de son chef à l'egard de la France républicaine. Le congrès des religions de Chicago démontre ainsi clairement que le temps est proche où Dieu sera adoré en esprit et en vérité et où il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur. N'y a-t-il pas partout rénovation religieuse? En Amérique, les bulletins de librairie sont remplis d'ouvrages nouveaux traitant de questions religieuses. Puis, il y a encore les signes dans le firmament qui doivent accompagner les événements consolants pour tous et terribles pour les méchants qui se préparent. Je vous en ai déjà dit un mot, mais voici du nouveau. Je lis dans un journal canadien français de Montréal que M. Flammarion lui a adressé une lettre qui doit paraître dans quelques jours et dans laquelle l'illustre astronome parlera des deux brillantes étoiles que nous voyons chaque soir au coucher du soleil et qui devancent toutes leurs sœurs dans l'immensité céleste C'est le fait que M. Flammarion choisit un journal de mon pays, où jamais encore il n'a rien publié, pour parler de ces choses, qui me met encore la main à la plume pour vous le signaler, cet événement avec tant d'autres qui rendent inebranlable chez moi la certitude de la fin du vieux monde et de l'accomplissement de la délivrance des religieux et des bons. Je parle de toutes ces choses à mon entourage qui, naturellement, n'en peut rien croire, et c'est bien l'un des caractères les plus épouvantables de ma situation que cette sérénité des miens en présence de la plus terrible catastrophe dont fasse mention l'histoire de la terre. L'Antéchrist est vaincu et c'est pour lui que M. Alber Jhouney a écrit ce vers :

Je suis l'homme tombé de la chute dernière.

C'est de lui encore que M. Jules Bois parle, en vérité bien inspiré, quand il dit :

Vous mourrez tout entiers, vous qui n'avez su vivre
Que dans les assouvissements et les ivresses ;
Vous mourrez sans honneur, dans la froide détresse
D'avoir été cadavre au lieu d'avoir vécu.

Malheur à vous qui êtes des sépulcres blanchis et qui êtes arrivés morts dans votre dernière incarnation. Vous avez été condamnés à cette mort le jour où Jésus touchant le figuier stérile lui dit : « *Tu ne porteras pas de bons fruits désormais. Et tout arbre qui ne portera pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu.*

Aussi respectueusement que je puis,

X...

*
* *

Je suis complètement de l'avis du frère qui m'écrit ces lignes. Notre époque est grave par les événements importants qui s'annoncent et dont on reconnaît facilement les signes précurseurs. Que les hommes legers et antireligieux gardent les coquilles de noix qu'ils ont sur les yeux, libre à eux, puisque le libre arbitre est le don inhérent à la créature humaine et aussi indispensable au progrès de son âme et à la création de sa puissance et de sa perfection, qu'au sculpteur l'est son burin. Mais nous, qui croyons au Dieu gouvernant l'Univers et dirigeant par ses Messies dans la voie de la salvation les hommes tombés dans l'aveuglement de la révolte et soumis à la loi d'expiation et d'épreuve, nous devons sagement nous recueillir. On voit bien qu'il y a là un vieux monde pourri d'égoïsme, qui doit mourir, pour faire place à un monde nouveau, qui s'avance déjà la balance de Justice à la main, pendant que dans l'autre il agite la bannière d'Amour. C'est le Christianisme, le vrai, qui veut prendre décidément son droit de cité. Qu'on veuille bien se donner la peine de lire les admirables livres de l'abbé Roca : *La Fin de l'Ancien Monde* et *Nouveaux Cieux, Nouvelle Terre*, et l'on comprendra bien vite l'importance de notre époque, sa grandeur et sa beauté.

René Caillié.

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

L'Emancipation de l'homme

QUATRIÈME ENTRETIEN

Mes frères, l'alliance des âmes et la fraternité des Esprits feront l'objet de cet entretien, que je m'efforcerai de rendre lucide à toutes les intelligences humaines dont le développement m'assure le désir et l'attention.

L'âme, essence de vie, mouvement de l'infini, sourde rumeur de l'enfantement continu, explosion de l'ardeur, attente de l'épanouissement, tourbillon de germinées livrées à l'élément fructificateur; l'âme détermine toutes les sensations de l'être, depuis le caressant effluve qui fait éclore, jusqu'à l'émanation délétère qui tue.

L'âme rayonne en démonstrations incessantes : elle meut le visible et l'invisible par d'inépuisables pulsations; elle lie le passé au présent. le présent à l'avenir ; elle alterne l'activité de la vie par l'immobilité de la mort pour affirmer la loi de transmission, et celle du progressif enchaînement des facultés différentes de l'esprit.

L'âme indivisible s'exprime en Dieu. Elle est l'abondance du principe vital, formé dans l'absolu et l'éternité ; elle est le foyer des chaleurs, la source des forces, le noyau attractif des mondes qui puisent à ce foyer et à cette source les chaleurs de fécondation et les forces d'accroissement

L'âme divisible, dépendance de l'âme indivisible, se détache en étincelles de la flamme pure et remonte au principe divin, lorsqu'elle n'a fait tressaillir que des ébauches.

L'âme remplit des fonctions incomplètes quand

elle s'attache seulement à l'être matériel ; c'est qu'alors elle façonne le mouvement sans lui donner d'autre direction que le besoin de la matière et qu'elle abandonne la matière sans concevoir d'appréhension et sans emporter de souvenirs. L'âme est engagée définitivement lorsqu'elle subit la pression de l'intelligence qui développe en elle le sentiment des douleurs passées et l'effroi des dangers futurs ; lorsqu'elle commence à être entraînée par la force du raisonnement, et non plus exclusivement par les démonstrations brutales de la matière ; lorsqu'elle allie l'instinct de l'affermissement à l'instinct de la conservation ; lorsqu'elle découvre des joies ailleurs que dans la satisfaction matérielle et qu'elle balance les caprices de la sensualité avec les douceurs d'un attachement plus durable ; lorsqu'elle demeure dans la prostration, l'attendrissement, la désespérance après la commotion, l'émotion, la perte et la séparation ; lorsqu'elle fait du passé la leçon de l'avenir ; lorqu'elle détermine la physionomie de la matière en y imprimant ses félicités et ses angoisses, ses craintes et ses convoitises.

C'est que l'âme dans la filière des transformations, se trouve enfin en contact avec une empreinte matérielle dont l'amélioration est le fruit de l'enchaînement des transformations de races, et qu'arrivée à ce contact, l'âme reçoit un gage d'amour divin par le don de l'immortalité. La créature brève disparait; la créature complète s'annonce.

Les âmes absorbées dans l'infini et rendues par l'infini à l'activité du visible et de l'invisible, font resplendir la dilatation des forces primordiales, soit qu'elles se confondent en Dieu, soit qu'elles concourent à l'équilibre de l'universalité des créations, par l'émission de facultés et d'aptitudes tout à fait disparates et contraires les unes aux autres.

Cette concentration en Dieu, ces dilatations diverses du principe vital, démontrent la fusion des organes générateurs de la nature animée, et

l'esprit, en fondant la personnalité de l'être collectif, affirme encore l'alliance indissoluble des créatures, par la lumière qu'il apporte de la spiritualité de l'âme et de l'immortelle perfectibilité de sa marche, à lui esprit.

L'esprit favorise les instincts de la matière dans ses premiers rapports avec l'âme, puis il se dégage naturellement par l'effet des transformations de l'enveloppe, puis il s'élance ou s'attarde dans la voie du perfectionnement.

L'âme, dont le sens spirituel se dilate à mesure que la pensée s'élève, l'âme colore la pensée humaine avec l'imagination. C'est alors que sont parfaitement distinctes les propriétés de l'âme et celles de l'esprit. L'âme émancipée par l'esprit devient lucide des honneurs divins ; l'esprit, illuminé par l'âme, cherche et découvre les horizons de la science universelle. L'âme, source d'illusions fatales, lorsque l'esprit ne peut les régler et les contenir avec la solidité de l'intelligence et l'émanation morale du jugement, l'âme se fait l'inspiratrice du talent, le souffle du génie lorsque l'esprit lui prête l'assistance de ses labeurs, l'appui de sa force, et qu'il la garantit de l'exagération comme de l'abattement dans le parcours de leur destinée commune.

Toutes les âmes dérivent du même principe. Tous les Esprits puisent dans l'origine impure de la matière, la dépendance des instincts de l'animalité ; et tous s'élèvent par le dégagement de l'émanation spirituelle de l'âme, dégagement qui ne peut avoir lieu que par les efforts de l'Esprit en travail de son développement intellectuel.

Tous les Esprits ont la même marche à effectuer, le même but à atteindre ; mais tous les Esprits n'arrivent pas ensemble à la même étape.

Ceci démontre la distance établie entre eux par l'emploi différent du temps et des facultés. Cette distance peut s'opérer dans la première explosion de l'individualité, se maintenir ou

disparaître dans la seconde, dans la troisième, dans toutes les associations de l'âme, de l'esprit, et de la forme charnelle. La distance qui est marquée entre les Esprits disparaît par l'effet du courage, d'une part, de l'indolence d'autre part. Lorsqu'elle s'accroît dans une immense proportion, elle semble être un démenti à la justice de Dieu, et pourtant cette justice ressort lumineuse de toutes les combinaisons de l'intelligence éternelle.

L'âme, semence des mondes, répandue en organes sensitifs et générateurs dans la lumière, y féconde l'Esprit par l'élargissement du principe qui l'anime elle-même, et ce principe s'accroit indéfiniment.

Esprit, œuvre languissante de Dieu, tu n'es au début qu'une forme indécise de l'idée, un essai tremblant de la mémoire, un apport inconscient de la volonté; mais tu dois acquérir la précision de la forme, la ténacité du souvenir, la responsabilité de l'acte ! mais tu devras planer sur les créations en regardant le Créateur ! ! !

Esprit, de ton aurore je passerai à tes fatigues, de tes fatigues à ta gloire, pour faire adorer ici la puissance et la sagesse à qui tu dois l'être et l'immortalité ! ! ! . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Mes frères, l'esprit commence par donner aux démonstrations matérielles plus de concordance entre elles que l'âme seule n'en pouvait obtenir; puis il se montre désireux des alliance de l'âme avec l'âme, sans y chercher la satisfaction des sens matériels ; puis il conçoit des améliorations et caresse l'espérance de la réussite ; puis il institue la famille, la fusion des intérêts, la réciprocité des manifestations, l'établissement des limites de possession, l'échange des produits pour fonder une harmonie de plusieurs sur un même point du territoire.

La formation de la famille, de la propriété, de la société est antérieure à la qualité humaine de

l'esprit; mais les races les plus rapprochées de cette qualité suivent tellement l'impulsion humaine qu'elles sont presque déshéritées de l'entraînement de leur nature vers des natures identiques. et qu'elles manifestent leurs instincts de sociabilité à l'homme plutôt qu'à toute autre créature.

L'amour maternel est un sentiment de l'âme, mais il n'acquiert de stabilité que par le développement de l'esprit à l'état humain.

L'amour des espèces entre sexes différents est aussi un sentiment de l'âme dans le sens primitif de la création; mais il dessine la domination de l'âme sur la matière ou celle de la matière sur l'âme. L'esprit dans l'enfance n'apporte des forces qu'à la matière; l'esprit dans son développement détruit peu à peu les tendances charnelles et rien que charnelles; l'esprit éclairé comprend l'abjection de la matière et lutte contre l'envahissement des passions bestiales, en soumettant les fonctions de la vie corporelle à l'idée du devoir humain et à l'aspiration de la liberté spirituelle.

Le devoir humain fait servir les humiliations de la chair à l'agrandissement de l'esprit, et l'aspiration vers la vie spirituelle détourne la pensée des dégradations momentanées de l'esprit humain.

L'agrandissement de l'Esprit par l'accomplissement des devoirs qui incombent à l'Esprit, la liberté spirituelle conquise par l'émancipation des forces mêlées de l'âme et de l'esprit, voilà, mes frères, le travail imposé à votre intelligence par l'arbitre des destinées humaines, par le Dieu d'amour de qui émanent tous les amours, par l'édificateur de toutes les puissances spirituelles, par l'ordonnateur des grâces qui tombent sur vous après ces jours maudits où vous avez violé les plus simples maximes de droit commun, les règles les plus élémentaires d'équilibre social, les plus augustes, les plus saintes lois de la religion universelle, c'est-à-dire, de la religion des

mondes d'élite établie en parfaite connaissance de la loi divine.

L'émancipation intellectuelle des masses se prépare par l'élévation morale des intelligences. Tous les esprits, dilatés moralement par l'affranchissement des entraves de la matière, savent qu'il y a un principe de vie, source d'animation et de force vitale ; un principe de sagesse dont l'arrangement visible des forces animées n'est qu'une des plus faibles preuves ; un principe de lumière dont chaque soleil n'est qu'une réflection dans cette immensité de mondes et de soleils ; un principe d'immortalité que la pensée recueille lorsqu'elle va de l'arrière à l'avant et qu'elle cherche l'éclair au sein de l'ombre, le mot de Divin dans le silence du cœur.

L'ordre social, base de l'émancipation intellectuelle des masses, doit être l'œuvre de ceux qui comprennent les principes de la création et qui en adorent l'auteur. Adorer Dieu, c'est l'expliquer par la logique de la raison et le prier avec le sentiment de ses éternelles splendeurs.

La raison humaine s'étiole dans les serres de la superstition ou s'étale grotesquement dans la *science* du matérialisme. La raison humaine s'élévera au-dessus des étouffantes étreintes lorsqu'elle détruira les folles témérités de l'enthousiasme et les orgueilleuses présomptions de la pensée, avec les justes appréciations des devoirs et des honneurs humains.

La raison humaine deviendra le régulateur des sociétés civilisées, lorsque les hommes, réunis en un seul peuple, s'affranchiront des deux écueils de l'intelligence humaine : la fausse démonstration de Dieu et la négation de Dieu : lorsque la figure de Dieu resplendira dans le vaste champ de la perfectibilité des œuvres de Dieu.

Oui, arrière tous les subterfuges employés pour désigner la face de Dieu ; pour caractériser sa puissance, établir sa justice ! Arrière tous les documents humains dont la coupable ou sotte rédaction dénature le principe divin ! Arrière les fana-

tiques et les imposteurs, les prétendues sciences, les libres divagations et les petitesses morales, devant l'inaltérable majesté créatrice, conservatrice et réparatrice!!!...

Bénissez la providence divine, pauvres esclaves de l'égoïsme, de la cupidité, de l'orgueil, de l'ignorance, de la force brutale et des envahissements hypocrites. L'heure de la délivrance est sonnée, et Dieu le révèle dans l'excès même de votre honte par l'excès de son amour!!!...

. . . . . .

L'esprit explique Dieu par la raison ; l'âme le prouve par le sentiment. L'esprit détaille les perfections de Dieu, et cherche ses rapports avec la créature ; l'âme s'élance vers Dieu pour l'aimer. La raison établit des preuves; l'amour met sa gloire à se purifier, à se rendre digne de Dieu. Lorsque l'amour est restreint, la raison est étroite ; lorsque l'amour est nul, la raison n'est pas formée.

L'amour exclusif pour l'idéal de Dieu et qui ne s'étend que sur cet idéal, est une déviation du sentiment, causée par la faiblesse de la raison. Les transports de l'imagination amènent presque toujours les illusions des sens charnels, et la pensée devient solidaire de ces désordres par des combinaisons qui poussent jusqu'aux plus extrêmes limites du possible.

L'amour pour Dieu doit s'appuyer sur la pratique de sa loi. La raison, apanage de l'esprit d'accord avec le sentiment, dilatation de l'âme, érige le culte de l'adoration dans le sens large et communificatif qui convient à l'Esprit émancipé, à l'âme purifiée des écarts de l'imagination, mais toujours altérée d'amour, mais toujours inassouvie d'élan et de désirs.

Mes frères, l'émancipation de l'homme commencera au règne de la raison. La raison, c'est l'amour. L'amour, c'est l'entente des lois de la fraternité universelle. C'est le respect de la vie, la pratique de la justice et du dévouement, de l'oubli des injures et de la réparation des offenses. C'est

le devoir accompli dans toute sa rigueur, la pitié exercée sous toutes les formes. C'est l'excellence de ce commandement divin :

« AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES, ET PRIEZ « EN VOUS AIMANT, SI VOUS VOULEZ QUE VOTRE « PRIÈRE SOIT EXAUCÉE. »

Un ami du Monde invisible.

Décembre 1870.

Musique mystique

Le 3 novembre, la Directrice de *l'Aurore* consentit à se rendre à une séance musicale donnée par M. X... qui s'intitule lui-même « un Mystique inspiré ». Son inspiration lui vient, dit-il, des Esprits de ceux qui ont habité la terre, et lui-même désigne parfois la personne qui se trouve auprès de lui lorsqu'il joue du piano ou qu'il chante. La partie musicale de son programme semble être à ses yeux une sorte d'initiation par laquelle doivent passer les personnes désireuses d'assister aux séances plus étranges encore où se produisent des effets physiques de transport d'objets ou de matérialisation de mains invisibles qui frappent les assistants de tous côtés [1]. La duchesse de Pomar nous a dit avoir été très satisfaite des deux séances auxquelles elle a assisté. La première, comme nous venons de le dire, a été spécialement consacrée à la musique. Dans une complète obscurité — M. X... n'est pas encore arrivé à obtenir les phénomènes à la lumière [2] — l'artiste inspiré joue avec une virtuosité stupéfiante des pièces symphoniques de tous les genres, et il est aisé de reconnaître le style des différents maîtres qui l'inspirent tour à tour. Le plus extraordinaire des morceaux de musique exécutés par M. X... est sans

1. Nous apprenons que M. X... a tout à fait renoncé à ces sortes de séances, il continuera seulement ses concerts mystiques.

2. Il est reconnu par les savants qui ont étudié les phénomènes spirites que l'obscurité est une des conditions nécessaires à leur production, ou du moins qu'il est très difficile d'obtenir la même intensité du phénomène en pleine lumière. On a lieu de croire que ces effets physiques se produisent au moyen d'une condensation d'atomes invisibles, sur lesquels la lumière agit de la même façon que les rayons du soleil sur le brouillard. Cependant les savants français et italiens, qui ont étudié avec le médium Eusapia à Milan, ont obtenu, d'une façon fugitive, je crois, mais réelle, le phénomène en pleine lumière.

contredit celui intitulé: « Le Passage de la Mer Rouge par Moïse », et qui est exécuté sous l'inspiration d'anciens musiciens d'Egypte. On croit entendre les pas des chevaux, le cliquetis des armes, le flux et le reflux de la mer, le grondement des vagues. L'effet est aussi étrange que saisissant et on ne sait ce qui est le plus étonnant de la composition et du style, ou de l'exécution par deux mains seulement, alors que l'on pourrait croire qu'il faut le concours de deux ou trois pianos, joués à quatre mains, pour produire de pareils effets.

Le chant de M. X... est peut-être plus merveilleux encore que son exécution, car il fait entendre tour à tour une voix d'homme ou de femme. Dans la séance que nous racontons ici, il y eut un duo qui, au dire de l'artiste inspiré, était chanté par Lablache et la Malibran. Moi-même, qui ai eu le privilège d'assister aussi à une séance, je puis affirmer le fait suivant qui est, pour moi, inexplicable : pendant l'espace d'une mesure, ou d'une modulation, j'ai cru distinguer très nettement les deux voix — basse et soprano — en même temps.

Dans la seconde séance, du 5 novembre, la duchesse de Pomar constata le phénomène de la harpe transportée par des mains invisibles dans l'espace, tout en faisant entendre les mélodies les plus ravissantes.

Aux premiers accords du piano, M. X... dit que Gounod était présent et l'on entendit une mélodie sacrée qui était sensée avoir été composée spécialement pour cette occasion. Puis un médium voyant, Mme D., affirma voir distinctement la reine Marie Stuart, entourée d'un rayonnement de lumière. Elle était vêtue de blanc et s'approcha de la duchesse de Pomar, lui serra la main à plusieurs reprises. M. X... continuait de jouer du piano et, tout d'un coup, la petite harpe, que les assistants avaient pu voir avant la séance, posée sur le piano, s'enleva en l'air et commença à jouer très doucement. Petit à petit le son augmenta en intensité, la mélodie se compliqua d'arpèges et on aurait cru que plusieurs mains jouaient à la fois. La harpe se balançait, passait d'un côté à l'autre de la chambre, puis frôlait la tête ou les épaules des assistants. Parfois même elle se posait sur leurs genoux et y restait assez longtemps tout en jouant. La duchesse demanda si Marie Stuart était toujours là. Trois coups frappés dans le parquet

dirent oui. Madame D. pria Sapho, esprit familier de ces séances, de jouer quelque chose Aussitôt on entendit comme une cloche, puis le carillon bien connu des églises de Milan et de Lisbonne.

Sapho, comme toujours, joua sa magnifique complainte sur l'abandon de son amant Phaon. Et, après une danse antique, on perçut très distinctement le bruit des pas cadencés des Esprits qui dansaient devant nous. Soudain la reine Marie Stuart — par l'entremise de M. X... — dit qu'elle voulait chanter et que Sapho l'accompagnerait avec la harpe. On entendit alors à la fois un merveilleux accompagnement au piano, inspiré par Gounod, les arpèges de la harpe flottant dans l'espace, puis une voix de mezzo soprano, d'une beauté remarquable. C'était un trio adorable qui faisait rêver des sphères célestes.

Après le chant, M. X... dit qu'il voyait Henri IV habillé de noir. Le roi désira parler et dit que cette séance était le commencement d'une série de manifestations qui devaient avoir un grand retentissement en Europe. Car les Esprits travaillent par les phénomènes psychiques en vue du relèvement de la spiritualité. Marie Stuart parla aussi de l'harmonie et de l'union qui doivent régner entre tous ceux qui travaillent à cette œuvre. Elle ajouta que ces réunions ne sont nullement l'effet du hasard, mais qu'elles ont été combinées et désirées par eux et que tous doivent les aider dans ce travail.

La harpe joua encore quelques strophes puis se posa doucement sur les genoux de la duchesse de Pomar, et, à chaque question que la duchesse lui adressait, la harpe répondait par un son de cloche, ce qu'elle n'avait jamais fait jusqu'à ce jour.

(*L'Aurore.*) A. READER.

D'après le compte rendu fait
par le PRINCE WISZNIEWSKI.

Syndicat des Magnétiseurs

Nous recommandons à nos lecteurs les deux derniers numéros du journal de M. Auffinger, LA CHAINE MAGNÉTIQUE. *Ils trouveront dans le numéro de janvier le récit d'une très intéressante séance et dans le numéro de février celui d'une autre séance scientifico-expérimentale également instructive et attrayante. Ce sont là d'heureuses manifestations de la vitalité du* SYNDICAT, *auquel tous nos vœux sont acquis.*

Documents originaux

(Extraits de l'excellente Revue du Dr Dariex, *Annales des Sciences psychiques*).

EXPÉRIENCES DE MILAN

Notes de M. Charles Richet [1]

En effet, voici comment le phénomène se produit — je l'ai peut-être vu une douzaine de fois : — Eusapia, assise devant la table, en face du côte étroit de cette table, donne la main droite à un des assistants, la main gauche à un autre des assistants. En general dans la plupart des expériences auxquelles j'ai pris part, c'était M. Schiaparelli qui tenait la main droite et moi qui tenais la main gauche. Les autres personnes s'eloignent plus ou moins de la table, de sorte qu'on peut distinguer les deux pieds de la table qui sont loin d'Eusapia, et sinon tout le temps, au moins presque tout le temps les deux pieds de la table qui sont pres d'elle, entre lesquels elle a placé ses jambes, ses genoux et ses pieds.

Après quelques mouvements divers, pendant lesquels il y a des soulevements partiels, tantôt sur un pied, tantôt sur un autre, la table brusquement est soulevée en l'air des quatre pieds, à une distance du sol peu considérable, environ 8 à 12 centimètres ; dans certains cas, il m'a paru cependant (quand la lumière était nulle ou faible) que ce soulèvement se faisait à une hauteur de 20 à 25 centimetres C'est d'ailleurs pendant une durée très courte, difficile à apprécier, mais que je croirais volontiers être d'une seconde ou deux secondes tout au plus. Cependant une fois, à la deuxième séance, le soulèvement m'a paru durer trois secondes, avec une sorte de balancement et d'oscillation dans le vide. Il y avait de la lumière dans la pièce.

Cherchons maintenant l'explication du phénomène. Un journaliste italien, M. Torelli, dans des articles assez bruyants qui ont paru dans le *Corriere della sera*, 7, 9 et 11 octobre 1892, déclare, sans pouvoir l'affirmer, que la table se soulève par le fait du mouvement d'un des pieds d'Eusapia. Nous devons donc examiner cette supposition et en faire quelques autres.

A. *La table est soulevée par les mains et des appareils tenus dans les mains.* — C'est là une hypothese impossible, d'abord parce que les mains d'Eusapia

1. Recommandees à l'étude et à la méditation des Frères du *Deuxième Degré* de l'Etoile.

sont en pleine lumière. Les manches sont retroussées jusqu'aux coudes et au delà. Aucun appareil n'est sur la table, complètement nue ; les pieds de la table sont aussi sans vis, sans appareils ; je m'en suis assuré à diverses reprises.

De plus, au moment où la table est soulevée, c'est à peine si avec ses mains Eusapia la touche. Elle contracte ses mains avec force dans les mains de ses deux voisins, et elle effleure très légèrement la table. Je me souviens très bien que dans un cas (troisième séance), au moment où la table était soulevée, Eusapia avait quitté la main de son voisin de droite, pour me prendre la main gauche, et qu'alors ma main gauche était entre ses deux mains à elle : une de ses mains par conséquent ne touchait pas la table, et l'autre main, à ce qu'il me semble, la touchait à peine. Il me semble aussi, sans que je puisse l'affirmer, quoique j'en croie être assez assuré, que dans quelques cas la table a été soulevée alors qu'Eusapia avait ses deux mains au-dessus de la table, sans contact avec la table.

Pour l'hypothèse que la table est soulevée par les mains, cela importe assez peu : il est clair que la force musculaire de qui que ce soit est insuffisante à soulever une table par le rebord latéral. C'est impossible, absolument impossible, et il est inutile de s'attarder à cette discussion, d'autant plus, je le répète, que les mains d'Eusapia sont en pleine lumière, à plat sur la table, et la touchant légèrement, ne la touchant qu'à peine, et peut-être parfois ne la touchant pas du tout.

B. *La table est soulevée par les genoux.* — C'est là encore une hypothèse insoutenable. D'abord, Eusapia est de petite taille, et, quand elle est assise sur sa chaise, elle a ses genoux très loin de la table, à une distance de vingt-cinq à trente centimètres au moins. Mais surtout le contrôle direct peut être fait. J'ai, pour ma part, mis la main sur ses deux genoux, à plat, et, pendant qu'elle me tenait la main droite, je tenais ma main gauche sur ses deux genoux. Pendant toute la deuxième séance, je n'ai pas quitté cette position, et je suis sûr, absolument sûr, que les genoux et les cuisses ne sont pour rien dans le soulèvement de la table.

Ainsi donc, ni les mains, ni les genoux, ni les cuisses ne peuvent soulever la table.

C. *La table est soulevée par un des pieds d'Eusapia.* — C'est là, à vrai dire, la seule explication

mécanique, rationnelle, qui présente quelque vraisemblance. Et cependant, après de mûres réflexions, elle me paraît peu admissible.

D'abord notons que, pendant toute la durée de l'expérience, chacun des assistants voisins tient un pied ou un des pieds d'Eusapia, tantôt au dessus, tantôt au-dessous de son pied : par conséquent, elle ne peut mouvoir les pieds, étant ainsi assujettie par les pieds de ses voisins.

Toutefois, il faut bien le reconnaître, cette surveillance est plus ou moins illusoire ; car, à travers la semelle de nos souliers, il nous est impossible de savoir exactement quel pied nous tenons sous le nôtre : est-ce le pied droit d'Eusapia ? est-ce son pied gauche ? et nous ne pouvons absolument pas savoir s'il n'y a pas eu substitution un peu avant le moment où la table s'est soulevée ; puis, quand le soulèvement de la table a eu lieu, le pied d'Eusapia serait revenu à sa place.

Je le répète, le contrôle des pieds d'Eusapia maintenus par les pieds des assistants est un contrôle illusoire.

J'ai voulu alors, dans une autre expérience, procéder autrement, et, après avoir proposé de maintenir les pieds d'Eusapia avec mon pied déchaussé, j'ai finalement essayé de lui tenir les deux pieds avec ma main. Or, dans ce cas, l'expérience a réussi ; et la table a été soulevée des quatre pieds. Je dois dire cependant que ce soulèvement, constaté par M. Schiaparelli et par M. Finzi, n'a pu alors être constaté par moi ; car nous étions dans l'obscurité, et j'étais par terre, occupé à maintenir avec la main, dans la même position, les deux pieds d'Eusapia. J'ai entendu, je crois, la table retomber sur ses quatre pieds, mais je ne l'ai pas vue, puisque l'obscurité était complète.

C'est pour d'autre raisons que je regarde comme peu admissible l'hypothèse qu'un pied d'Eusapia se glisse sous un des pieds de la table et la soulève.

En effet, d'abord, ni M. Torelli, ni moi, ni personne, dans de nombreuses séries d'expériences faites en pleine lumière, n'avons jamais vu de mouvement suspect dans les pieds d'Eusapia. Si elle avait fait cette fraude du soulèvement à l'aide de son pied, il lui aurait fallu une prodigieuse adresse pour se soustraire à des observations réitérées et minutieuses.

Ensuite, qu'on le remarque bien, ainsi que cela se

voit clairement sur les photographies, les genoux en avant. dépassant de beaucoup le plan des deux pieds de la table : il faudrait donc à Eusapia porter fortement le pied en arrière pour aller rechercher le plan de la table, ce faisant elle aurait dû mouvoir vigoureusement un de ses genoux. Eh bien ! dans la deuxième séance, pendant que la table était soulevée à une notable hauteur, et cela à plusieurs reprises, j'avais la main sur les deux genoux, et je n'ai pu constater de mouvement appréciable.

Puis, même à supposer qu'un des pieds d'Eusapia se glisse sous un des pieds de la table pour le soulever, il faut déployer une force musculaire assez grande, très grande même, non seulement dans le pied qui soulève, mais encore dans la main appliquée sur la table qui fait la contre-pression. Or, comme nous l'avons vu, c'est à peine si, très légèrement, une seule des mains d'Eusapia est appliquée sur la surface de la table. Comment concilier ce faible mouvement avec la vigoureuse et puissante contre-pression nécessaire pour soulever par une extrémité une table de $1^{m},50$ pesant huit kilogrammes ?

Je dois cependant mentionner une expérience qui est un peu contradictoire — au moins en apparence — avec ce que je viens de dire. En effet, M. Finzi et moi, préoccupés de cette hypothèse que la table est soulevée par les pieds d'Eusapia, nous avions, au débuts de la troisième séance, et sans en prévenir Eusapia, pris le parti de choisir chacun un rôle different. Sans nous occuper des mains, des genoux et de tout le reste du phenomène, nous nous etions donné la tâche de surveiller, chacun de notre côté, un des pieds de la table : M. Finzi le pied de droite, et moi le pied de gauche. C'est à cette simple surveillance que nous avions pris le parti de nous arrêter. La lumière était suffisante ; mais je dois dire que, *dans ces conditions, la table n'a pas été soulevée* ; il y a bien eu les mouvements habituels d'oscilliation, mais sans soulèvement complet des quatre pieds.

A vrai dire, je ne crois pas du tout qu'il faille en conclure que le soulèvement est dû à une fraude (consciente ou inconsciente) d'Eusapia. En effet, au dire de tous les expérimentateurs qui se sont occupés d'Eusapia, pour la production d'un phénomène quelconque il faut l'obscurite. Le reste du corps, le reste de la chambre peuvent être à la lumière : le point où la force soulevante inconnue (s'il y en a une)

est appliquée doit être dans l'ombre. C'est une des données du problème, et il me semble que nous devons l'accepter telle quelle, quelque absurde qu'elle nous semble et incommode pour décider pleinement la question de savoir s'il y a ou non supercherie.

Ce qui tend, dans une certaine mesure à me faire admettre cette necessité de l'ombre, c'est ce que j'ai observé (silencieusement) pendant les premiere et deuxième séances. J'étais à gauche d'Eusapia ; je tenais sa main gauche ; je tenais avec mon pied son pied, ou ses pieds, et je voyais même dépasser les deux bout des bottines d'Eusapia par-dessous sa robe. Or, quoique je visse nettement les bouts des bottines, quoique j'eusse la main gauche à plat sur ses genoux immobiles, je voyais (ou je croyais voir) la robe d'Eusapia de gonfler, comme pour se diriger vers le pied gauche de la table, placé fort en arrière des genoux et des pieds d'Eusapia. Il semble que, dans les mouvements d'oscillation préliminaires de la table, d'une part la table eût cherche à se rapprocher de la robe, d'autre part la robe en se gonflant eût cherche à se rapprocher du pied de la table, de manière à l'entourer d'ombre.

A quelque jours de là, je parlai de ce phénomène à M. Chiaia, qui me dit que c'était par ce gonflement de la robe, toujours constaté par lui, que se faisait le soulèvement du quatrième pied de la table. Je mentionne le fait sans y insister ; car il est trop étrange pour que l'observation superficielle que j'en ai faite puisse compter.

Ainsi, pour résumer cette discussion, nécessairement très longue : 1° l'hypothèse d'une machination ou d'une complicité quelconque doit être absolument écartée.

2° L'hypothèse d'un soulèvement par les mains ou les genoux d'Eusapia est également absurde.

3° L'hypothèse d'un soulèvement par les pieds n'est pas absurde. Et peut-être, quelque invraisemblable qu'elle soit, faut-il l'admettre plutôt que le fait absurde d'une table qui se soulève sans une force mécanique quelconque pour l'expliquer. En effet, dans aucun cas je n'ai vu la table soulevée des quatre pieds, alors que les deux pieds d'Eusapia étaient tenus d'une manière irréprochable ou qu'on pouvait voir distinctement, libres de tout contact avec les pieds d'Eusapia, les quatre pieds de la table.

Il faudra cela pour nous faire admettre qu'une table

peut être soulevée en l'air ; mais je croirais volontiers que l'expérience, bien faite, et dans les bonnes conditions que j'indique, pourra réussir ; car je penche à croire que ce ne sont pas les pieds d'Eusapia qui soulèvent la table. Je le crois, mais je n'en suis pas sûr ; et, pour affirmer un fait si bizarre et si absurde, il faut en être vingt fois sûr.

II

Je mentionnerai quelques autres expériences faites en pleine lumière. J'appelle pleine lumière non pas la lumière du grand jour ni la lumière d'une forte lampe, mais une lumière suffisante pour qu'on puisse lire.

C'est d'abord l'expérience de la lévitation (lévitation partielle) qui fut faite dans la deuxième séance. Eusapia était placée sur une balance romaine, assise sur une chaise, et ses deux pieds étaient fortement liés à l'autre par un mouchoir. Un de nous. M. Finzi, s'occupait de la lecture des poids ; M. Schiaparelli et moi nous étions occupés à surveiller les abords de la balance, de manière à être certains qu'Eusapia ne touchait, ni avec es mains, ni avec les pieds, aucun point du sol ou des objets voisins.

Son poids étant de 58 kilogrammes, on mit dans le plateau 500 grammes, de manière à avoir l'équivalence en poids de 50 kilogrammes, puis le curseur fut amené au chiffre 8. A ce moment, l'équilibre de la balance était réalisé. Alors successivement, sans qu'Eusapia déplaçât sa chaise, il fallut changer le curseur de place : on l'amena à 6, 4, 2, finalement 0 ; et encore eût-il fallu, pour obtenir l'équilibre, diminuer quelque peu le poids de 500 grammes représentant 50 kilogrammes. Par conséquent, il faut admettre dans cette expérience qu'Eusapia a pu diminuer de 8 kilogrammes.

Nous sommes certains qu'elle n'a rien jeté (après avoir jeté il aurait fallu reprendre pour revenir au poids primitif), qu'elle n'a pris aucun point d'appui nulle part dans les objets voisins ; et enfin le mouvement a été lent, environ 12 à 20 secondes, pour qu'on ne puisse guère supposer un saut, un élancement quelconque, avec le plateau de la balance comme point d'appui.

Cependant cette expérience ne nous a pas paru

décisive. En effet, par le fait même de son principe, dans la balance romaine, ou bascule, le poids peut varier (quoique, il est vrai, dans une limite beaucoup plus restreinte) selon l'endroit par où passe le centre de gravité. En se déplaçant sur le plateau, surtout quand la balance n'est pas très bonne, comme c'était le cas, on peut faire varier notablement son poids.

Aussi a-t-on fait faire une autre balance, consistant en un simple plateau suspendu par les quatre angles. Quelle que soit la position prise sur le plateau, le poids ne change pas. Un appareil graphique construit par M. Finzi permettait de noter la forme du déplacement. Dans la cinquième séance, nous fimes cette expérience qui sembla assez curieuse, étant données les excellentes conditions expérimentales : M. Schiaparelli et moi nous observions tantôt le haut, tantôt le bas de la balance de manière à être certains qu'Eusapia ne pouvait toucher ni le sol, ni l'échelle entre laquelle on avait suspendu le plateau.

Il y eut certainement — non sans beaucoup de peine — un léger mouvement d'élévation du plateau, mais ce fut peu marqué ; et, quoique le graphique indiquât une diminution notable, durant quinze secondes environ, je n'ose assurer que cette oscillation du graphique ne répond pas au moment où Eusapia, pour avoir plus de force, voulut se faire donner la main par un des assistants, puis le lâcha quelque temps après.

En tout cas, si l'expérience de la lévitation partielle est tentée encore, — et je ne doute pas qu'elle le soit, — il faudra certainement la faire avec cette balance à plateau et non avec une bascule romaine.

Une troisième expérience du même genre fut faite aussi en pleine lumière. Elle me paraît des plus remarquables. Elle eut lieu à la première séance, je crois.

La bascule romaine était placée derrière Eusapia, à environ 25 centimètres des derniers barreaux de sa chaise. J'étais à côté d'elle à gauche, et elle avait mon pied entre ses deux pieds, mon genou entre ses deux genoux. Je lui tenais fortement la main gauche et M. Schiaparelli lui tenait fortement la main droite. Alors, à une contraction énergique de ses deux mains je vis nettement le curseur de la balance (placée, qu'on ne l'oublie pas, à plus de 25 centimètres de son dos) osciller et retomber avec bruit, comme si un objet pesant avait été jeté sur la balance. De fait, comme je m'en assurai, il n'y avait rien.

Le même phénomène recommença une seconde fois, même avec plus de netteté et plus de force. Alors aussitôt, pendant que le curseur était encore oscillant, je dégageai rapidement ma main, et je constatai, en tâtant le sol, en tâtant la balance, qu'il n'y avait entre Eusapia et la bascule ni fil, ni machination, ni attirail d'aucune sorte.

Cette expérience me parait bien remarquable; elle a le malheur d'être unique. Si on la réunit aux deux autres expériences de lévitation partielle, on voit qu'elle permet une présomption en faveur de la réalité de ces phénomènes ; mais je n'ose dire une certitude, car en pareille matière ne faut-il pas se méfier de soi-même?

D'ailleurs, quand j'entreprendrai la discussion générale, j'aurai assurément à reparler de ces expériences.

III

Les expériences de la seconde série furent faites à l'obscurite, et elles ne sont pas moins curieuses que les expériences faites en pleine lumière. Quelques-unes d'entre elles ont même eu lieu à une demi-obscurité, à la lueur faible que donne le verre rouge dont se servent les photographes pour pouvoir observer le développement de leurs clichés.

De même que j'ai divisé les expériences à la lumière en deux groupes (soulèvement de la table, lévitation partielle), de même je diviserai ces expériences à l'obscurité en trois groupes (expériences de contact de la main, expériences d'apparition de la main, expériences de mouvements d'objets).

Les expériences où il y a contact d'une main sont extraordinaires. Alors que tous les assistants se tiennent par la main — et la bonne foi de chacun des assistants n'est pas douteuse, — une des personnes tenant la main droite, une autre la main gauche d'Eusapia, on se sent touché par une main, non visible, puisqu'on est dans l'obscurité.

(*A suivre*).

Charles Richet.

PARTIE LITTÉRAIRE

Le Rythme

Quand Lampros à Sophocle enseignait l'harmonie,
Et la lyre et le chant et le nombre des mots,
Il lui disait les bois frissonnants, et les flots
De la mer blanchissante à la plainte infinie,

Le souffle de l'abeille en la saison bénie
Et le vent de la nuit aux éternels sanglots,
Pour qu'il aimât les voix lentes à temps égaux
Et la sombre douceur du mode d'Ionie...

Mais l'éphèbe qu'un joug Mélissa vint frôler :
Mon âme est sur ma lèvre et prête à s'envoler,
Car la forme attirante et le rythme c'est elle !

Le ciel harmonieux ses yeux l'ont reflété,
Elle est comme la mer souriante et cruelle,
Et l'odeur du printemps monte de sa beauté...

PAUL ROUGIER.

Debout !

J'ai vu récompenser toutes les félonies
Et traquer sans merci toutes les loyautés ;
J'ai vu tous les abjects sur le pavois portés
Et tous les valeureux traînés aux gémonies.

J'ai vu les actions nobles toujours honnies
Et la haine aboyer de loin à mes fiertés ;
Aux cailloux des chemins mes pieds se sont heurtés
Et j'ai souffert, sanglant, les pires agonies...

Soit. Je suis un marcheur que rien n'a harassé.
Malgré tous mes revers, je m'en vais, inlassé,
Comme un barde vengeur, au vieux temps héroïque.

Et, quoique le Destin m'accable jusqu'au bout,
Parmi les cœurs meurtris, on me verra stoïque ;
Parmi les dos courbés, on me verra debout !

(*Revue Méridionale* [1])

PROSPER ESTIEU.

1. *Revue Méridionale*, organe mensuel de la Société Littéraire et Artistique de l'Aude et de l'*Escolo Audenco*. Carcassonne, rue Victor Hugo, 3.

Revues

La Revue hebdomadaire publie le pénétrant roman de *Paul Margueritte*, une de ses plus belles œuvres, *Ma grande*.

Bibliographie

Philosophie de Poche, par JEAN MACÉ. Hetzel et Cie. Prix : 1 fr. 25.

Tout le monde connaît la *Bouchée de pain*, ce délicieux petit livre (sans parler des autres), véritable œuvre de haute science mise à la portée de tout le monde. En voici un tout nouveau, écrit dans le même style attrayant et simple, qui n'appartient qu'à Jean Macé, lequel vient nous parler de la splendide évolution qui conduit mathématiquement l'homme vers ses mystérieuses destinées sous l'œil d'un Dieu inconnu, que personne ne peut ni ne pourra definir.

L'Univers et Dieu. — Le mouvement des astres et des atomes. — Les combinaisons chimiques. — La vie des atomes. — La vie des astres. — Apparition des êtres organiques sur le globe. — L'évolution des organismes terrestres. — Le Règne humain. — Le rôle de l'homme sur son globe. — Noblesse oblige. — Après ? — Le grand Savant.

Tels sont les chapitres de la *Philosophie de Poche*. L'auteur s'enthousiasme devant l'ordre admirable qu'il voit régner partout dans la nature: « Chose merveilleuse, et qui démontre d'une façon bien frappante l'existence d'un plan universel : rien n'est livré au hasard, tout est prévu, posé, calculé et mesuré, dans ces obscures combinaisons chimiques qui s'accomplissent à l'intérieur de tous les corps » (p. 41).

Que répondront Messieurs les matérialistes ? Qu'ils prennent bien garde et pensent à tourner sept fois leur langue, car Jean Macé est un savant, au moins aussi savant qu'eux.

Et à la page 109, après avoir admirablement décrit la grande loi d'évolution : « Voilà, dit-il, des explications qui n'expliquent pas grand'chose, je suis le premier à le reconnaître. La seule explication dont mon esprit puisse se contenter est celle qui répugne si fort aux orgueilleux. Il y a sous tout cela un plan qui se déroule, une poussée irrésistible, préméditée. C'est forcé aussi, de par l'impossibilité de s'en passer ».....

Et page 111 : « Je me figure un ignorant, n'ayant jamais entendu parler de la vapeur, qui verrait pour la première fois passer devant lui une locomotive emportant son train à toute vitesse. On rirait de lui s'il allait, sans se soucier de la vapeur qu'il ne voit pas, faire honneur de tout cet entraînement au mécani-

cien et au chauffeur qu'il voit sur la locomotive. Celui-là n'aurait pas le droit d'en rire qui fait honneur de la création organique à l'influence des milieux, à la sélection, à la lutte pour la vie, à l'effort pour l'existence. »

Il n'y a que des citations bien choisies qui peuvent donner l'idée d'un livre, en voici une qui me paraît tout à fait suggestive, page 153 « L'affirmation est facile qu'on ne peut pas contrôler ; mais de quoi sert l'oreiller d'une affirmation à la tête qui lui demande le repos, si elle n'est pas convaincue ? L'innocence a seule le privilège du repos sans preuve, et n'est pas innocent qui veut. Malheur à qui réfléchit, s'il veut dormir.

« Puisque l'homme ne peut plus retirer ses lèvres de la coupe amère de la réflexion, une fois qu'elles s'y sont trempées, il n'a pas d'autre parti à prendre que de la vider courageusement jusqu'au fond. Il est bien forcé de s'avouer que le mystère l'enveloppe de toutes parts, qu'il n'est qu'un atome perdu sur un atome, et que, s'il y tient la place d'honneur, cette place est trop petite dans le plan universel, pour l'autoriser à juger la loi souveraine qui régit tout. Le soldat n'a pas le droit de demander compte du poste où il a été mis, lui non plus. Il a été fait pour le monde, le monde n'a pas été fait pour lui.

« Le plus dur à vaincre est la révolte éperdue de l'idée de justice qui est en nous devant les faits qui la confondent, révolte involontaire dont on ne triompherait pas si nous étions bien sûrs de tout savoir. Mais quoi ! d'où pourrait-elle nous venir, cette idée de justice, s'il n'y avait pas une justice quelque part ? Et comment celle-là pourrait-elle faillir sans se détruire elle-même ? C'est l'impiété suprême d'en nourrir la pensée.

« Quant à l'orgueil impuissant à comprendre, honteux et furieux de son impuissance qui s'érige en justicier de ce qui lui déplaît, se hisse sur un piédestal d'imprécations et de sarcasmes, d'où il jette la désolation dans les âmes faibles, et laisse monter à lui l'encens des sots, son compte n'est pas long à faire. On lui doit la pitié si c'est une maladie, le mépris si c'est une pose. Vil entre tous, celui qui, s'intitulant médecin des âmes, envenime leurs plaies de parti pris, pour se faire un nom. »

Attrapez, les ignorants, les matérialistes et les fourbes !

Il faut lire tous ces beaux passages de la fin, où il est parlé de résignation, d'humilité, de prière, et dire avec lui en terminant: La part de l'homme est assez belle sur cette Terre, pour qu'il puisse en accepter la charge avec honneur.

Mais, moi, je me permettrai d'ajouter deux mots à cet épilogue de Jean Macé, en demandant pardon de ma présomption à ce vieil ami de longue date, que j'ai tant appris à estimer, aimer et admirer; ces deux mots, les voici: *Quand on en est arrivé là de ses convictions, il n'est plus permis de nier d'abord la possibilité, ensuite la néccessité, à un moment voulu, d'une Révélation d'en Haut.*

René Caillié.

Le Merveilleux Scientifique, par J.-P. Durand (de Gros)
Félix Alcan, éditeur.

M. Durand, membre correspondant de l'Institut, est un savant, mais un savant à l'intelligence ouverte et d'une bonne foi, d'une droiture qui lui gagne immédiatement l'estime et la sympathie. Le manque d'espace ne nous permet pas de parler longuement de ce gros livre que nous venons de recevoir, mais les quelques lignes que nous citons de l'introduction donneront une idée de l'esprit qui y règne. Les voici :

« Parmi les événements scientifiques les plus mémorables de cette fin de siècle, qui compte déjà à son actif des découvertes telles que le téléphone, le phonographe et la poudre sans fumée, l'histoire inscrira certainement, et en première ligne, la conversion de la science officielle au merveilleux C'est que la grande convertie — j'allais presque dire la grande pécheresse — n'a pas fait les choses à demi : à la thaumaturgie, honnie et conspuée, elle a ouvert tout à coup ses portes à deux battants, et sans rien, mais sans rien exclure de ce que hier encore elle stigmatisait comme le nec plus ultra de l'imposture et de la sottise humaine.

« Le vrai philosophe applaudira à ce revirement. grand acte de courage réparateur, qui vient enrichir le trésor de ce qu'on nomme les connaissances acquises dans des proportions incalculables ». etc., etc..

D'ailleurs on jugera complètement ce qu'est ce livre par le contenu de sa table : *Un bout de préface*. —

Aperçu général. — Le Mesmérisme — Le Braidisme. — Le Fario-Grimisme. — Occultisme et Spiritisme.

R. C.

1° *Le Plan astral*. L'Etat de trouble et l'Evolution posthume de l'Etre humain. Prix : 50 cent.

2° *Peut-on envoûter* ? Etude historique, anecdotique et critique sur les plus récents travaux concernant l'envoûtement, avec une reproduction photographique. Brochure par Papus. Chamuel, éditeur, rue de Trévise.

Appréciations de la « Revue Bleue »

Dans l'*Etoile*, M. Jhouney étudie la Kabbale et développe les processions singulières de *Chocmah* et *Binah* d'où pendent, comme on sait, les trente-deux voies de la sagesse et les cinquante portes de l'intelligence. Ces recherches savantes ne doivent pas nous déguiser que l'*Etoile* est surtout un trésor de pensées généreuses, d'une profonde charité et d'une pureté ardente, et il y poind aussi un mâle sentiment des hiérarchies naturelles.

CHARLES MAURRAS.

(*La Revue Bleue* du 27 janvier 1894).

Nécrologie

Une grande âme d'élite vient de quitter la terre. Eugène Nus, l'écrivain éminent, le poète accompli, le phalanstérien dévoué, n'est plus au milieu de ceux qui avaient appris a estimer et aimer ce beau et noble caractère. Spiritualiste de haute volée était ce parfait homme de bien. Il n'a pas eu de peine à quitter cette vie pour un monde meilleur auquel il croyait et qu'il a si bien gagné. Ses amis l'accompagnent par la pensée là où ils savent bien qu'ils le retrouveront un jour, et le saluent du fond du cœur.

R. C.

Nous avons la douleur d'apprendre la mort de *Charles Fauvety*, l'éminent philosophe spiritualiste, cher à tous les défenseurs du renouveau philosophique et religieux, particulièrement apprécié et aimé dans cette Revue.

Il s'est éteint, dans sa quatre-vingt-unième année, à Asnières où il vivait estimé de tous depuis plus de trente ans.

Mêlé au mouvement socialiste qui fut représenté de 1832 à 1851 par le *Phalanstère*, la *Phalange*, la *Démocratie pacifique* ; fondateur du *Représentant du peuple*, puis de la *Voix du peuple*, continuée par Proudhon en 1848 ; co-auteur avec Erdan, Renouvier et quelques autres d'un projet *d'Organisation communale et centrale de la République*, paru en 1851 et plein d'idées justes; ancien collaborateur, vers 1855, de la *Revue* où écrivaient Michelet, Lemonnier, Lemaire, l'abbé Constant, etc., etc... et, plus tard, du journal *les Etats-Unis de l'Europe*, Charles Fauvety avait fondé, en 1866, une revue doctrinale intitulée : la *Solidarité*, qui fut interrompue par la guerre de 1870 et remplacée en 1876 par la *Religion laïque*, devenue depuis 1890, sous la direction de son disciple P. Vérdad (Lessard, notre frère spirituel) la *Religion Universelle*.

Entre autres ouvrages remarquables, Charles Fauvety en a publié récemment deux, bien connus de nos lecteurs, qui ont pu en trouver ici le compte rendu ; l'un est intitulé : *Nouvelle Révélation, la Vie*, dans lequel le philosophe expose une méthode nouvelle de la connaissance ; le second c'est *Théonomie*, démonstration scientifique de l'existence de Dieu, cette œuvre de Foi et de raison, de ciel et de lumière.

Charles Fauvety a su aimer et servir la liberté sans cesser d'aimer, de comprendre et de servir Dieu.

A un point de vue original il a travaillé à rétablir l'accord que cherchent à reformer, chacune selon sa méthode, diverses écoles spiritualistes et rénovatrices, l'accord de Dieu et de la Liberté.

Comme cet accord souverain accomplirait le salut des temps modernes et plus généralement de l'humanité, on peut mesurer la perte que nous venons de faire et aussi quelle grande œuvre nous laisse l'apôtre remonté à Dieu.

A. J.

Nous annonçons l'apparition d'un nouvel organe des études psychologiques.

La *Revue Scientifique de l'Occultisme*, qui ne se propose rien moins que de déchirer le voile dont on entoure toutes les pseudo-sciences dites occultes, de dépouiller le surnaturel, de ramener aux simples lois naturelles ce que l'on s'efforce de dénaturer sous des noms étrangers, et publiée sous la direction de MM. G. Démarest et G. Fabius de Champville.

Toutes les communications la concernant doivent être adressées 12, rue Constance, Paris.

« Monsieur le directeur du journal l'*Etoile*,

« Nous avons l'honneur de vons envoyer les **statuts** du **syndicat des prêtres**, autorisé par M. le Préfet de la Seine, en date du 31 janvier 1894.

« Nous espérons que vous leur ferez bon accueil ; mais, quelle que soit votre appréciation, nous vous supplions d'insérer la note ci jointe.

« Il s'agit d'une **grande œuvre** et les misères à secourir sont bien profondes.

« Les prêtres dans le ministère ne peuvent prendre l'initiative de cette œuvre, vous en devinez facilement la raison. Mais ils nous approuvent et nous encouragent en secret, car il s'agit de leurs frères malheureux, et eux-mêmes peuvent le devenir demain.

« Agréez, Monsieur le Directeur, avec nos remerciements, l'expression de nos sentiments tout dévoués.

« *Le Président du Syndicat.*

« **E. HOUSSAY** (Abbé Julio)

« *Le Secrétaire*

« **F. DUCHATEL**, Prêtre

« *Le Trésorier*

« **L. STERLIN**, Prêtre »

Syndicat des Prêtres

Siège Social : 56, rue de la Tour, PARIS-PASSY

Les personnes qui s'intéressent au nouveau **Syndicat des Prêtres**, fondé dans le but de procurer un asile aux prêtres et autres personnes de profession religieuse, abandonnés ou sans ressources, peuvent demander les **Statuts** du Syndicat, qui leur seront

expédiés immédiatement contre la somme de un franc, ou plus, en faveur des œuvres du Syndicat.

Le titre « **Syndicat des Prêtres** » pourrait induire en erreur. La lecture des Considérants et des Statuts fera disparaître toute équivoque et vaudra au nouveau Syndicat les sympathies des honnêtes gens de tous les partis et de toutes les religions. En effet le Syndicat accepte dans ses rangs les ministres des divers cultes [1].

Il y a sur le pavé de Paris des centaines de prêtres tombés au dernier degré de la misère, et quelques-uns descendent jusqu'au vol des vases sacrés dans les églises pour avoir du pain.

L'Archevêque de Paris a l'infirmerie Marie-Thérèse, où il nourrit quelques bons et pieux vieillards; il n'y reçoit pas les prêtres errants ni les prêtres déchus. Il en est de même dans les autres diocèses.

La duchesse de Galliera a donné à Meudon une splendide propriété comme maison de retraite aux Frères de la Doctrine chrétienne, qui sont riches.

Il n'y a rien pour les prêtres abandonnés.

Qu'une âme généreuse et compatissante veuille bien nous donner une modeste maison, la plus grande possible, pour abriter tant d'infortunes. Elle fera une œuvre vraiment grande, vraiment nécessaire.

S'adresser pour tous renseignements, souscriptions, dons en nature, à M. Sterlin, 109, Grand-Rue, à Nogent-sur-Marne (Seine).

L'*Etoile applaudit à l'œuvre courageuse et providentielle du Syndicat des Prêtres. Elle ouvre dans ses colonnes une souscription en faveur de cette œuvre, espérant que son exemple sera imité dans la presse progressiste.*

Souscription en faveur du Syndicat des Prêtres.

A. JHOUNEY..... 50 fr.
René CAILLIÉ..... 5 fr.

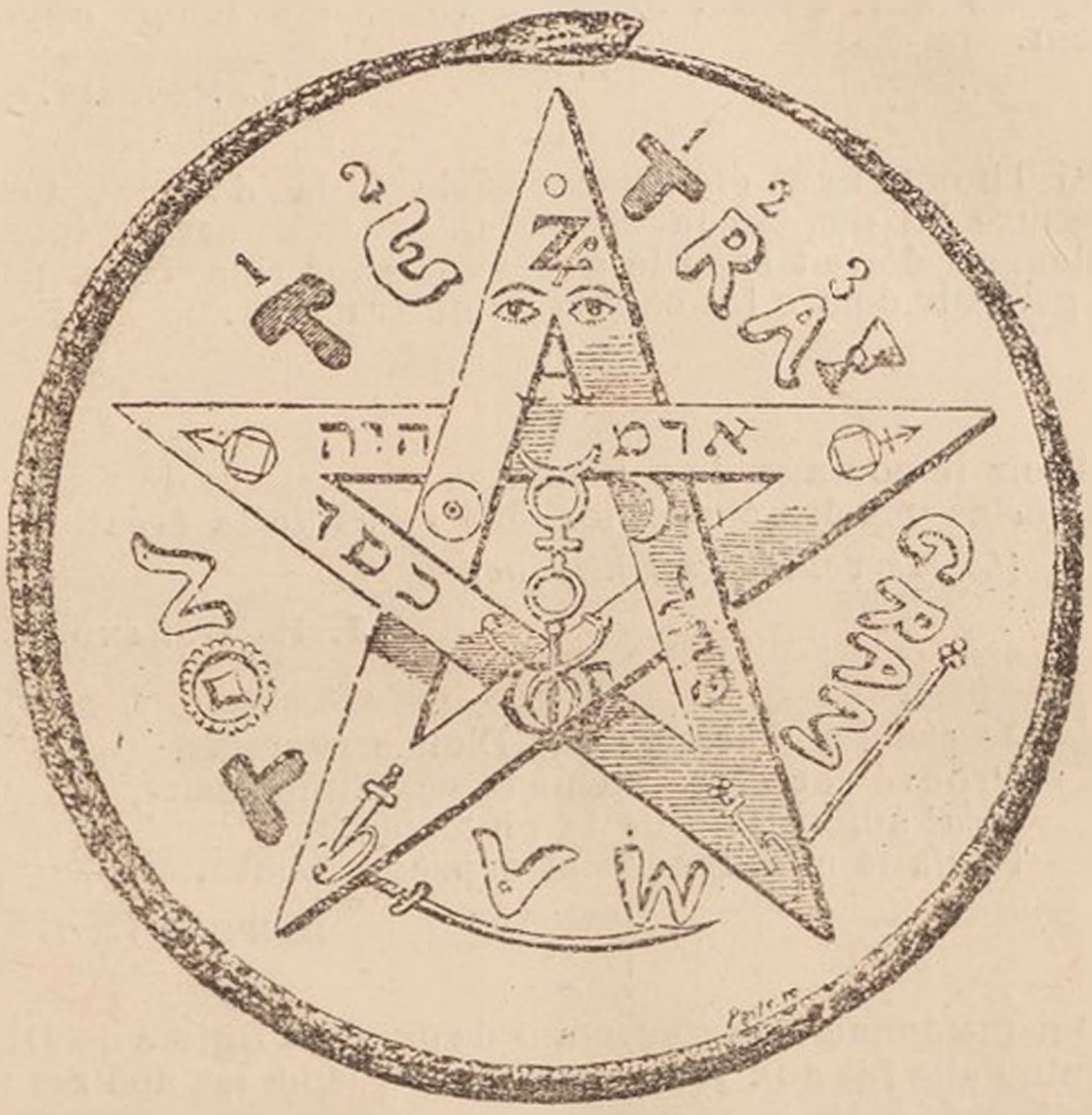
1. Nous comptons publier prochainement les Statuts du Syndicat des Prêtres.

Le Directeur-Gérant : RENÉ CAILLIÉ.

TOURS, IMP E. ARRAULT ET Cie.

6e ANNÉE. N° 64. AVRIL 1894.

L'ÉTOILE



A MÉDITER

La Religion est la rosée céleste qui féconde dans le cœur des individus l'amour de Dieu, du prochain, de la création universelle, et y fait éclore le germe divin que Dieu a déposé au fond de la nature de chacun. Elle est aussi la *lumière* qui éclaire la route que l'homme doit parcourir, la *loi* qui le soutient, le console dans la vie et le conduit sûrement vers sa destinée.

LOUIS DE TOURREIL.

∴

Rendez les hommes plus heureux, vous les rendrez meilleurs.

VICTOR HUGO.

L'Amour est l'attraction des complémentaires *au moyen* du magnétisme universel et *en vue* d'une création matérielle ou spirituelle.

PAPUS.

*
* *

Lorsqu'un grand changement doit s'accomplir dans le monde, toujours il y a des voix qui l'annoncent, des précurseurs qui disent : Préparez-vous, les temps approchent.

LAMENNAIS.

*
* *

Si l'homme eût été inaccessible à la douleur, toute blessure lui eût été indifférente, et il se serait infailliblement détruit sans le savoir et sans rien faire pour se garantir contre les causes de destruction.

*
* *

Avoir le courage de son opinion en matière de science. est certes une des choses les plus rares de la création.

(*Le Merveilleux scientifique*).

J. P. DURAND.

*
* *

Je crois à l'*inconnu* que Dieu *personnifie*,
Prouvé par l'être même et par l'immensité,
Idéal SURHUMAIN de la philosophie,
Parfaite intelligence et suprême bonté.

ELIPHAS LEVI.

*
* *

Qui me donnera de voir avant de mourir l'Eglise de Dieu telle qu'elle fut aux jours antiques, quand les apôtres jetaient leurs filets pour prendre non de l'or, mais des âmes!

SAINT BERNARD.

Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Elévation fraternelle vers Dieu ;
II. Invocation aux esprits supérieurs
III. Union par les fluides.

Le 7 avril 1894, *de midi au soir*.
Le 7 mai 1894, *de midi au soir*.

ALBER JHOUNEY.

KABBALE MESSIANIQUE

La Tradition [1]

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

I

LE LIVRE DU MYSTÈRE

(*Siphra Dzénioutha*)

CHAPITRE PREMIER (*suite*)

B. — COMMENTAIRE.

Tiphéreth juge les créatures, mais d'une manière plus générale, plus variée, moins rigoureuse que Géburah.

Équilibrée et centrale, elle emploie à la fois la grâce et la rigueur et le concert entier des Séphiroth inférieures en même temps qu'elle recueille, pour les transmettre aux créatures, l'influx des Séphiroth transcendantes.

*
* *

Comme Kéther, Chocmah et Binah forment un groupe, un chœur d'équilibre harmonieux; ainsi Chésed, Géburah et Tiphéreth en forment un autre.

Tiphéreth correspond à Kéther, Chésed à Chocmah et Géburah à Binah.

Le premier chœur est primordial et idéal :

Kéther représente l'initiative créatrice et en même temps la Science divine, celle où, comme dans l'Absolu, le sujet et l'objet, la conscience et la connaissance, la pensée et la vérité ne se distinguent pas, mais demeurent dans l'unité et

1. Essai offert à la méditation des Frères du *Troisième Degré* de l'Étoile.

ne font qu'une pure Essence, indivisible et parfaite.

Chocmah, nous l'avons vu nettement, représente ce qui connaît, le sujet, la pensée ; elle représente aussi l'élan créateur.

Binah représente ce qui est connu, l'objet, et par conséquent elle réalise, dans leurs germes primitifs, toutes les créatures, et tout l'univers.

Nous trouvons donc, en le premier chœur, les opérations essentielles de la volonté et de l'intellectualité.

Kéther, décision ; Chocmah, élan volontaire ; Binah, réalisation : voilà pour la volonté.

Kéther, conception primitive; Chocmah, pensée et logique : Binah, connaissance et objet précis : voilà pour l'intellectualité.

ALBER JHOUNEY.

Traduction

DU CHAPITRE IV

1. L'Ancien est occulte et caché, le Microprosope est manifeste et non manifeste.

2. Quand il est manifeste il s'écrit par les lettres.

3. Quand il est caché, alors il s'occulte par les lettres qui ne sont pas disposées selon les lettres (ou selon leur place).

Car alors, dans lui, les choses supérieures et inférieures ne se disposent pas selon l'ordre.

4. Que la terre (*Genèse*, ch. 1, vers. 24) produise l'âme vivante selon son espèce, la bête de somme et le reptile, etc...

A cela se rapporte ce qui est écrit (*Psaumes* 36, vers. 7). L'homme et la bête, tu les conserveras, Seigneur.

5. L'un est contenu dans la généralité de l'autre, et la bête dans la conception générale de l'homme.

6. Lorsqu'un homme d'entre vous offrira une offrande au Seigneur, de gros bétail, etc.. (*Lévitique*, ch. 1, vers. 2). Car l'animal est contenu dans le genre de l'homme.

7. Lorsque l'homme inférieur descendait en ce monde selon la forme supérieure, on trouvait en lui deux esprits. De sorte que l'homme était composé de deux côtés, la Droite et la Gauche.

8. Du côté droit il avait la Neschamah sainte et du côté gauche il avait la Néphesh animale.

9. L'homme péchait et la gauche s'étendait et s'étendaient ceux-là qui n'ont pas de corps. Lorsque tous deux étaient joints ensemble, se faisaient les générations comme par un certain animal qui engendre beaucoup d'esprits dans un seul accouplement.

10. Vingt-deux lettres occultes, vingt-deux lettres manifestes.

11. Un Iod est occulte, un autre manifeste. L'occulte et le manifeste sont équilibrés dans la balance des formes.

12. De Iod sortent le mâle et la femelle, Vau et Daleth. En ce lieu Vau est le mâle, et Daleth la femelle. Et de là sortent דו, Deux, qui sont le mâle et le femelle et non seulement Deux, mais deux Couples.

12. Iod solitaire est le mâle ; Hé la femme.

14. Hé fut d'abord ד (Daleth). Après qu'il a été imprégné par י (Iod) il a engendré le Vau.

15. D'où il est évident que dans la lettre Hé sont cachées les lettres דו et que dans יוד est caché יה d'où sont faits יהו. Il apparaît donc que יוד, en sa figure, contient le nom יהו, quand il est écrit pleinement par Iod, Vau, Daleth, qui sont le mâle et la femelle. Ensuite (le fils) est composé et il revêt la mère.

16. Et les fils de Dieu (*Genèse* ch. VI , vers. 2) virent les filles des hommes. Cela est évident par ce qui est écrit (*Josué*, ch. 2, vers. 1) : Deux hommes pour explorer en secret, leur disant...Comment (trouve-t-on deux) dans les filles des hommes ? Par ce qui est écrit : (*Rois*, livre I, ch. III, vers. 16) : Alors vinrent deux femmes vers le Roi.

17. A cause d'elles il est écrit (*Rois*, livre I, ch. III, vers., 28) : Parce qu'ils virent que la sagesse de Dieu était en lui. Alors elles vinrent et non auparavant.

18. Dans le palais de l'union des fontaines deux étaient enlacés par les embrassements (et cela) dans les régions supérieures. Ils descendaient et occupaient la terre. Mais ils perdaient la partie bonne qui était en eux, la couronne de clémence, et ils étaient couronnés de la mesure des raisins.

19. Et Dieu dit à Moïse (*Exode*, ch. XIX, vers. 15). Que cries-tu à moi ?

— Remarque אלי. Parle aux fils d'Israël pour qu'ils marchent. Remarque ici le mot ויסעו

20. Alors Moïse s'occupait de l'influence (*Exode*, ch. XXXIV, vers. 6), et désirait vénérer la Barbe.

21. Et (*Exode*, XV, vers. 26) : Si tu fais ce qui est droit aux yeux de Dieu, et si tu prêtes l'oreille à ses commandements et si tu gardes toutes ses ordonnances... Car je suis le Seigneur qui te guérit.

Chapitre V

1. Il est écrit (*Isaïe*, ch. I, vers. 4) : Malheur à la nation pécheresse, au peuple lourd d'iniquités, à la race de malins, aux enfants etc...

2. Il y a sept degrés : יוד הה ו ח. (Si) הי et יו alors sont produits דהה. Si הוי et הה alors וי est produit au dehors. Occultement est désigné Adam c'est-à-dire le mâle et la femelle qui sont les דו dont il est écrit : enfants corrupteurs.

3. Dans le principe il créa. Dans le principe est une Parole, il créa est la moitié d'une Parole. Le Père et le fils, l'occulte et le manifeste.

4. L'Eden supérieur s'occulte et se cache. L'Eden inférieur s'avance pour être transféré et manifesté.

5. Le nom יהוה (renferme) le nom יה et le nom אלהים.

6. את (qui d'autres fois signifie) אדני et אהיה, désigne ici la droite et la gauche qui se joignent en un.

7. השמים et יאת (se rapportent à la Beauté et à la Victoire), comme il est écrit (*Chroniques*, livre I, ch. XXIX, vers. 2) : Et la Beauté et la Victoire, ces degrés sont unis en un.

8. הארץ (désigne la Royauté, la Gloire et le Fondement unis), comme il est écrit (*Psaume* 8, vers. 2) : Que ton Nom est magnifique par toute la terre ! et (*Isaie*, ch. VI, vers. 3) : La plénitude de toute la terre Sa gloire.

9. Qu'il y ait un firmament au milieu des eaux (*Genèse*, ch. I, vers. 6) : Pour faire une distinction entre le Saint et le Saint des saints.

10. L'Ancien s'épand vers le Microprosope et lui adhère. S'il n'est pas épandu vers lui profondément, la bouche qui raconte de grandes choses meut le

Microprosope et il est couronné de petites couronnes sous les cinq espèces d'eaux.

11. Comme il est écrit (*Nombres*, ch. XIX, vers 17) : Et on donnera sur lui de l'eau vive dans un vase. C'est אלהים חיים le Dieu de Vie, et le Roi du monde. Et je marcherai (*Psaume* 116, vers. 9) devant le Seigneur dans la terre des vivants. (Et) (*Samuel*, livre I, ch. XXV, vers. 29) : l'âme de mon Seigneur sera liée dans le faisceau de la vie. (Et encore) (*Genèse*, ch. II, vers. 9) : et l'arbre de vie au milieu du jardin יה, יוד הא, אהיה.

12. Entre les eaux et les eaux. Les eaux parfaites, les eaux imparfaites. La miséricorde parfaite, la miséricorde imparfaite.

13. Et Dieu dit (*Genèse*, ch. VI, vers 3) : Mon esprit ne contestera point à toujours avec l'homme, car il est chair. Et Dieu dit (il faut remarquer que) après la composition (de la structure supérieure) c'est du Microprosope que dans la suite (ce Nom doit être entendu). Car lorsqu'il parle il appelle celui-ci du Nom, mais l'Ancien parle occultement.

14. Mon esprit ne contestera point avec l'homme. (Ce n'est pas de l'esprit du Microprosope lui-même qu'il s'agit, mais de l'esprit) qui vient d'en haut. Car, par cet esprit que soufflent les deux narines du Macroprosope l'influx est envoyé vers les inférieurs.

15. Et c'est pour cela qu'il est écrit (*Genèse*, ch. VI, vers, 3) : Et ses jours seront de cent-vingt ans.

Iod est parfait ou non parfait. Lorsque Iod est solitaire, il signifie cent. Lorsque deux lettres (deux Iod) sont accolées, elles signifient dix unités prises deux fois : (ce qui fait) cent-vingt ans.

16. Iod solitaire lorsqu'il se manifeste dans le Microprosope (alors la décade) est élevée jusqu'à dix milliers d'années. Mais si de ce côté (si c'est au point de vue du Microprosope que l'on se place, alors arrive) ce qui est écrit : (*Psaume* 139, vers, 5) : Tu poses sur moi ta main.

17. Il y avait des géants sur la terre (*Genèse*, ch. VI, vers. 4). Et c'est là ce qui est écrit (*Genèse*, ch. II, vers. 10) : Et de là il (le fleuve) se divise et il est en quatre fleuves. A partir de l'endroit où se divise le corps sont appelées ces choses tombées. C'est pour cette raison qu'il est écrit : Et de là il se divise.

18. Ils étaient sur la terre, dans ces jours-là, mais non pendant le temps qui a suivi, jusqu'à ce que vint Josué.

19. Et les fils d'Elohim sont gardés jusqu'à ce que vienne Salomon et qu'il épouse les filles des hommes. Comme il est écrit (*Ecclésiaste*, ch. II, vers. 8) : Et les délices des fils des hommes, où il dit les délices תענוגות (au féminin) et non תענוגים (au masculin) pour insinuer que ces fils d'Adam là sont du nombre des esprits autres, qui ne sont pas contenus sous la sagesse supérieure, de laquelle il est écrit (*Rois*, livre I, ch. v, vers. 12) : Et le Seigneur donna la Sagesse à Salomon.

20. Et il est écrit (*Rois*, livre I, ch. IV, vers. 31) : Il était plus sage que tout homme, car ceux-ci ne sont pas contenus sous l'homme.

21. Lorsqu'il est dit : Et le Seigneur donna la sagesse, alors est signifié le Hé supérieur. Et il était sage plus que tout homme, car de celle-là (de la sagesse supérieure) il recevait la sagesse dans la région inférieure.

22. Ces esprits sont puissants qui depuis le siècle (*Genèse*, ch. VI, vers. 4), depuis le siècle, c'est-à-dire depuis le monde supérieur. Hommes de nom, c'est-à-dire qui s'exerçaient dans le Nom.

23. Dans quel nom ? Dans le Nom saint, en lequel ils s'exerçaient eux les non saints inférieurs. Mais ils ne s'exerçaient que dans le Nom (et pas dans la sainteté.)

24. Hommes du Nom, est-il dit, nuement, et pas hommes du Tétragramme. Car il ne se servaient pas du Nom quant au mystère de l'Arcane. C'est-à-dire qu'ils s'en servaient diminutivement, mais non cependant avec diminution du Nom lui-même.

25. Et parce qu'ils sont appelés simplement Hommes du Nom, ils sont exclus de la conception générale d'homme.

26. Il est écrit (*Psaume* 49, vers. 14) : L'homme ne demeurera point en dignité. Ils ne restera pas longtemps dans la dignité de roi, sans l'esprit.

(Traduit par A. JHOUNEY).

Yoga Sastra de Patandjali [1]

21. (Ceux-là, parmi les vrais ascètes atteignent) rapidement (l'état d'extatique méditation) qui ont une ardeur impétueuse.

---

1. Offert à l'étude des Frères du *Deuxième* et du *Troisième* Degré de l'Etoile.

22. Il y a aussi à distinguer (entre les ascètes) selon que leur méthode est faible, moyenne ou transcendante[1].

23. L'ascète peut atteindre (l'état de méditation extatique) par une profonde dévotion à Iswara.

24. Iswara est l'Esprit, seul de sa nature, qui est inaccessible aux douleurs, aux fruits desœuvre set aux tendances latentes (qu'engendrent les actes).

25. En lui le germe de l'omniscience devient infini.

26. Il est le docteur, même des premiers êtres (des dieux tels que Brahma, etc...), car il n'est pas limité par le temps.

27. Son Nom est Gloire (Aum).

28. Il faut répéter (son Nom) et réfléchir sur ce qu'il signifie.

29. De là viennent la connaissance de l'esprit d'intelligence véridique et l'absencedes obstacles

(Traduit de l'anglais par A. Jhouney.)

Alber Jhouney : Ésotérisme et Socialisme

Un vol. in-18, 3 fr. : 14, Rue Halévy, Paris

Une différence entre toutes effrayera les théologiens d'en deçà du voile : la distinction du Masculin et du Féminin en Dieu.

La Genèse, certainement, autorise cette distinction, lorsqu'elle dit : « Et Dieu créa l'homme à l'image de Dieu ; il le créa masculin et féminin » (Genese, I, 27). Mais de même que les liturgistes bannirent les saintes femmes de l'énumération synoptique par laquelle la première oraison commune de la messe romaine rappelle tous les intercesseurs montés de la terre vers le ciel ; de même que les suprêmes pontifes exclurent le

1. Le Seigneur. « La doctrine Yoga, dit M. Tiele dans son Manuel de l'Histoire des Religions, se distingue du Sankhya par son *théisme* prononcé. » A. J.

mariage de la couronne sacramentale du sacerdoce ; ainsi les scolastiques effacèrent toute pensée possible du principe féminin dans l'Être-Principe, pour assurer sur les trois plans, dans les trois mondes, la sèche et absolue autocratie du seul masculin [1].

Les ésotéristes, sur ce point encore, remettent en lumière la doctrine primitive et la métaphysique positive. J'ai parlé de Pensée-Mère fécondée par le Vouloir générateur. Toute réalisation intelligente, même purement intellectuelle, suppose en effet, ce double principe : la pensée, fille de l'énergie essentielle, devient mère du fils, mère de la réalisation, sous la fécondation du vouloir conforme, et ni l'énergie sans pensée, ni la pensée sans vouloir ne suffiraient à engendrer. La distinction, sans séparation, des deux principes, masculin et féminin, est donc bien dans l'essence de l'être ; si les théologiens, dès longtemps, l'ont effacée de leurs spéculations, ils n'ont pu toutefois, ni dans le Créateur ni dans la Création, la retrancher de la réalité, et peut-être leur œuvre, incomplètement chrétienne, plus oppressive que bienveillante, moins vivante qu'automatique, démontre-t-elle suffisamment, sans qu'ils s'obstinent désormais à ce qui les diminue, le retentissement malheureux d'une simple erreur d'abstraction dans le domaine même le plus positif. Le culte toujours grandissant de Marie, la mère divine, l'hommage prépondérant que l'Eglise de plus en plus décerne au Cœur dans la personne du Dieu-Homme, sont un retour, inconscient peut-être, mais d'autant plus significatif, à cette antinomie préantinomique qui est la nécessité même de la vie et que nulle institution qui veut vivre ne peut impunément méconnaître.

M. Jhouney, sur ce point, a une vue plus com-

---

1. Le pape Léon XIII, dans son encyclique *De Conditione opificum*, condamne indirectement *la loi grégorienne* du célibat ecclésiastique, en déclarant que le droit au mariage est un droit institué par Dieu et contre lequel aucune loi humaine ne peut prévaloir.

plète que M. Péladan, car si : « le féminin seul « nous enchaîne dans l'erreur des intuitions obs- « cures et dans la foi juste par le fond, par le « désir, mais superstitieuse par les formes, le « masculin seul nous illusionne par la fausse « précision des sciences externes, par le maté- « rialisme, solide comme une armure vide, bien « construit au dehors et creux dans le fond. Et, « comme rien n'est puissant sur le monde autant « que l'idéal reconnu de tous pour suprême et « pour divin, cette apparition en Dieu d'une per- « fection double, féminine et mâle, aura des « conséquences infinies : socialement, l'égalité « de l'homme et de la femme ; moralement, une « émotion de tendresse dans le droit et toute la « lucidité du droit dans la tendresse ; pour l'art, « la science et la religion, une alliance harmo- « nique et variée entre les deux forces, qui attein- « dront par cette alliance seule la beauté et la « vérité intégrales, la plénitude de Dieu [1]. »

Comment se fait-il, après cette marche jusqu'ici si conforme, que la loi d'analogie ne guide plus M. Jhouney dans la suite de son investigation du dogme, et que de l'Incarnation comme de l'Eucharistie, il tronque la grandeur surnaturelle à la mesure bourgeoise des conceptions protestantes, au détriment de l'Art et de l'Esotérisme ?

L'erreur du protestantisme est de diminuer, de circoncire le christianisme, au lieu de le relever à sa vigueur native, et de le rendre plus serf de la Lettre au lieu de lui donner, pour planer dans l'air libre, les libres ailes de l'Esprit. Tout autre est le caractère de l'ésotérisme ; ce n'est nullement sur les défauts, sur les déchéances du monde terrestre qu'un occultiste calque par analogie les supériorités du monde céleste ; ce n'est pas l'égalité, mais la hiérarchie, qui est pour lui la loi de l'être ; il y a pour lui une perspective, il

---

1. Alber Jhouney, *Opere laudato*, p. 77.

y a plusieurs plans ascendants, des faits visibles aux faits invisibles ; à son sens, toute philosophie, positiviste ou religieuse, se trompe manifestement, qui ne garderait pas à un plan supérieur sa « signature » de supériorité.

Le symbolisme primitif, lorsqu'il trace le schéma de la circulation des âmes, nous montre le germe inconscient de *l'âme inférieure* qui *descend de Dieu* pour entrer dans la matière [1].

Pour que la loi d'analogie et de hiérarchie soit fidèlement observée, nous devons donc voir de même l'âme inférieure, la simple vie physique descendre de Dieu dans Marie et y former Jésus, sans l'intervention du *vieil homme*, qui doit recevoir du nouveau la vie, ne pouvant lui donner que la mort. La virginité de Marie, la génération de Jésus par une vierge que Dieu seul féconde, est l'analogue, dans le monde nouveau, de la naissance du premier homme dans le monde ancien, et l'accord de toutes les grandes religions pour donner à leur messie cette virginale conception n'est que l'universelle intuition humaine de cette divine convenance. Du reste, au point de vue le plus scientifique, tout être qui est premier dans une série nouvelle, a, sans nul doute, une mère dans la précédente série ; mais le père est de plus haut, car le moins ne peut produire le plus ; quiconque est supérieur vient du monde supérieur. M. Jhouney, comme M. Schuré, supprime ici sans y songer la loi générale de l'ésotérisme et la vraie mesure du divin.

De même pour la formation morale et intellectuelle de Jésus. Les scolastiques oublient l'évangile de saint Luc [2] lorsqu'ils donnent dès le premier instant à son âme une perfection improgressive, et à son esprit la science totale avec sa pleine conscience ; mais Strada oublie pratiquement le fait métaphysique, dont il est cependant

---

1. Alber Jhouney. *opere laudato*, p. 127.
2. *Et Jesus proficiebat sapientia et ætate et gratia apud Deum et homines.* (Luc, II, 52.)

le prophète, lorsqu'il méconnait à ce point l'action de Dieu dans le Christ, que Jésus, d'après lui, est un indigent de la pensée qui n'a fait qu'enter des souvenirs hindous et védiques sur le Jéhovah mi-persan, mi assyrien des Juifs [1].

S'il faut ainsi l'atavisme et le processus normal de l'histoire pour accoucher l'humanité de ses grands fils (je réfute Strada par lui-même), « comment expliquer ces prodigieux développements du génie dès la naissance du monde et « avant l'histoire?... Mais tout progrès, toute « invention se produit par cette supériorité de « l'esprit sur son milieu. Le génie a cela que si « ce qui l'entoure lui est occasion, il ne lui est « pas cause : il plonge dans l'absolu droit et sans « biais [2]. » Ainsi la génération du génie n'est pas spontanée ; mais elle est divine. Plus grand même que le génie, Jésus nait de Dieu, lorsque le temps sonne l'heure fixée d'avance par l'éternité. Destiné de Dieu à recueillir dans l'unité tous les débris de la totale Vérité, brisée et dispersée avec l'Humanité primitive, Jésus naît au milieu des temps, au confluent de l'histoire, au moment précis où Dieu fait par le judéo-hellénisme une synthèse aussi complète que possible de toutes les traditions et de toutes les divinations de tous les peuples. Pour constater que ce qui le précède ou « ce qui l'entoure lui est occasion, mais ne lui est pas cause », il suffit de voir tels qu'ils sont ces deux grands faits : l'école d'Alexandrie, le christianisme primitif. De l'un à l'autre, il y a un saut démesuré qui dénonce le surnaturel : *Natura non facit saltus*. Or, de l'un à l'autre, c'est Jésus qui est le facteur : l'avant et l'après, à défaut d'autres preuves, éclairent suffisamment ce mystérieux facteur : de cette quintessence d'abstraite métaphysique à ce positivisme de charité sociale, ce n'est pas l'intervention d'un esprit faux, pas même d'un

1. *Strada*, par J.-P. Clarens, pp. 174, 175.
2. *Ultimum organum*, par Strada, t. 1, p. 30.

esprit génial, c'est uniquement l'intervention de Dieu qui peut expliquer la divine évolution qui s'est faite : « Dieu, comme dit saint Paul, était en Jésus, se réconciliant le monde [1]. »

M. Jhouney analyse bien le fait même de la supériorité du Christ Jésus : « Je trouve en lui, dit-« il, une sûreté dans les affirmations essentielles, « un équilibre, une santé dans la plus grande « suavité spiritualiste, un caractère de vie et de « perfection, de fermeté et de grâce, que je ne « trouve pas ailleurs. Les prophètes d'Israël ont « une élévation robuste, mais n'ont pas cette ten-« dresse et ce charme profond. Bouddha dans sa « douceur n'a pas avec autant d'énergie le sen-« timent de Dieu ; sa prédication de pitié a pour « point de départ les douleurs du monde, plutôt « que le désir de transfigurer le monde en le pé-« nétrant de Dieu. Bouddha étudie la loi des « choses pour en affranchir les hommes ; le Christ « s'unit au cœur de l'Etre pour le communiquer « à tous ; il voit le Père où Bouddha ne voit que « la règle inexorable, insensible [2]. » La conclusion est dans l'évangile ésotériste de saint Jean ; Jésus voit en tout le Père, parce que Jésus est né du Père et ne fait qu'un avec le Père, parce que Jésus est le Fils du Père d'une façon unique, absolue.

Sans doute, la formule de vulgarisation n'est pas scientifiquement exacte ; les prédicateurs, lorsqu'ils disent que « Jésus-Christ est Dieu », avec D majuscule, oublient les *distinguo* de la théologie, puisque le catéchisme même enseigne que Jésus-Christ est *une seule personne* et qu'il y a *trois personnes* en Dieu. Mais les rationalistes aussi oublient quelque chose lorsqu'ils ne voient pas en Jésus la Divinité incarnée autrement qu'en nul homme. C'est une comparaison vraiment trop imparfaite de dire avec M. Jhouney : « L'Absolu est la terre, la Trinité est l'arbre,

1. II, *Corinth.*, V, 19.
2. Alber Jhouney, *Opere laudato*, pp. 63, 64.

le Christ est la fleur [1] » : car la terre n'est pas tout entière dans la fleur, tandis que l'Absolu est tout entier dans le Christ. Le Christ (l'Oint) est la Pensée Divine originelle, la Pensée Totale, la Pensée-Mère, totalement pénétrée par l'énergie Divine originelle, et par cette fécondation infinie de l'Infini, réalisée en une âme de vie divine égale à l'essence divine. Or, c'est le Christ, c'est cette âme divine infinie, c'est ce Verbe parfait de l'absolu qui est tout entier dans Jésus. Jésus était homme comme nous, sans doute, sauf le péché : mais le divin qui était en lui était *originairement*, non pas par acquêt, le *Summum* du divin, l'*unité* complète du préantinomique réalisé dans l'antinomique, de l'infini réalisé dans le fini ; sans que la réalisation en lui de cette unité totale supprimât aucune des fractions indéfiniment diverses que réalisent les autres êtres, non plus qu'un œil parfait qui percevrait toute la lumière n'empêcherait les innombrables quotités de lumière perçues par les innombrables yeux imparfaits.

M. Jhouney corrige du reste lui-même sa comparaison : « J'ajoute tout de suite, dit-il, qu'à mon « sens nous n'avons pas eu sur la terre une se- « conde fleur de l'absolu qui ait égalé le Christ... « le Christ ésotérique embrasse et incarne... Dieu « manifesté dans toutes ses puissances de dé- « termination, d'expansion et de formation. » Ce serait mal comprendre que « de croire, parce « qu'il y a dans toutes les âmes un rudiment de « Christ, qu'il suffit de se purifier et d'arriver à « être un juste pour être un Christ... Si l'aspira- « tion de l'âme, son mérite, la relèvent vers l'ab- « solu, c'est par *la descente des essences de plus « en plus hautes* communiquées par Dieu, que « l'âme parvient d'abord à se diviniser, ensuite à « se fixer en Dieu... et la présence réelle en nous, « je ne dis pas de ces éclairs de l'âme divine qui « font les voyants, mais de la pensée spéciale de « Dieu qui est à la fois le type et le but de notre

1. Alber Jhouney, *Opere laudato*, p. 66.

âme..., est tellement rare que je ne la vois pas « du tout réalisée par les plus grands génies, les « plus grands saints et les réformateurs reli- « gieux de la terre [1] ».

Correction insuffisante, analyse incomplète. Pour employer une autre comparaison de M. Jhouney, de même que « le choc ne crée pas la charge ». l'effort non plus ne crée pas les innéités. L'être antérieur et suprême, qui est le type divin de chaque âme, vient ici-bas de l'au delà, de la Pensée-Mère divine et du Père Céleste. Et cet être est de mesure, de formes différentes pour chaque âme : il dépend d'elle de l'attirer, de le réaliser plus ou moins, mais non de le changer pour s'en donner un autre. Car la loi de l'être est la hiérarchie, non l'égalité, et le sommet de la Hiérarchie est le Christ, sommet unique, inaccessible, incomparable : *Primogenitus omnis creaturæ*, dit saint Paul [2].

Mais voici plus qu'une analyse incomplète : « La Cène, écrit M. Jhouney, ne nous fera pas manger une chair ni boire un sang magiquement matériels. » Le mage maintenant nie la magie, même divine. « Elle nous donne mieux, dit-il. La Cène invisible : c'est la sagesse qui est notre pain ; c'est l'amour qui est notre vin [3] ». Sans doute ! mais l'invisible ne supprime pas le visible ; il s'incarne et se communique par lui. Autant alors faudrait-il dire que l'art non plus ne nous fera pas boire à la coupe idéale ; et le protestantisme, en effet, a été entraîné à supprimer l'art comme il niait l'Eucharistie. Mais un mage doit comprendre et respecter l'un et l'autre. La magie consiste réellement à emprisonner par la puissance de la parole et de la volonté une force immatérielle dans un objet matériel. Or, toute création n'est que cela : Dieu est un magicien merveilleux qui, dans le plus insignifiant microbe matériel a logé

1. Alber Jhouney, *Opere laudato*, p. 67.
2. *Coloss.*, I, 15.
3. Alber Jhouney, *Opere laudato*, p. 81.

cette force immatérielle, la vie ; l'artiste aussi est un magicien qui met une âme dans la couleur, dans le son, dans l'écriture ; Jésus plus encore, par une magie d'ordre plus haut, a pu projeter la vie divine hors de son corps de chair dans une nourriture, dans un breuvage matériels, où ses disciples l'assumeront comme un enfant dans le lait de sa mère boit la vie de sa mère : « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas ; ce qui est en bas, comme ce qui est en haut. »

L'invisible caché et perçu sous le visible, telle est la formule de l'Esotérisme ; telle aussi la formule du sacrement en général et de l'Eucharistie en particulier. Que M. Jhouney et M. Schuré veuillent bien y prendre garde : Protestantisme et Esotérisme sont deux antipodes.

ALTA.

L'Ame universelle

LETTRES ODIQUES-MAGNÉTIQUES

DU

CHEVALIER DE REICHEMBACH

12e LETTRE

Transmissibilité odique, conductibilité, l'approche.

Vous connaissez à présent les principales sources d'od autant qu'il m'a été permis de les découvrir. Les cristaux, le soleil et la lune, les aimants, les plantes, les hommes, la chimie y compris la fermentation et la putréfaction, le son, le frottement par le mouvement de l'eau, le calorique, l'électricité, et en dernier lieu tout le monde extérieur, le tout selon les gradations de leurs forces, tous manifestent les phénomènes visibles et palpables que nous ne pouvons ranger parmi aucun des dynamides connus. Mais ils présentent un point de vue général par lequel on peut connaitre leur relation, ce qui fait qu'ils doivent être soumis à la loi physique existante par soi. Nous

allons maintenant examiner le principe qu'on doit présumer devoir leur servir de base d'après quelques-unes de leurs propriétés.

La première que nous abordons est celle de la transmission de l'od d'un corps sur un autre, c'est-à-dire sa transmissibilité. Un corps qui est chaud ou électrisé communique la chaleur à celui avec lequel on le met en contact ou l'électrise; on dit alors : ces dynamides peuvent être transmis. Il en est de même avec l'od. Vous avez vu qu'un verre d'eau a acquis des propriétés odiques, lorsqu'on le tenait contre les pôles des cristaux ou des aimants. ou qu'il était mis en rapport avec un tube de verre frotté, ou placé dans la lumière du soleil ou de la lune, ou bien dans les couleurs blanche et rouge de l'arc-en-ciel. Mais vous pouvez remplacer l'eau par tout autre corps qu'il vous plaira. Prenez un petit morceau de bois, une pelotte de fil, votre montre, une soucoupe en porcelaine, une petite pierre, un petit morceau de sucre, tout ce qui vous tombera par hasard entre les mains. Faites d'abord reposer ces choses pendant quelques moments dans les mains d'un sensitif, posez-les ensuite pendant quelques minutes devant un pôle émettant de l'od, puis remettez-les dans la même main du sensitif; il trouvera tout changé et dira qu'il les a reçus au retour plus frais ou plus chauds, et remarquez bien *qu'il les trouvera exactement changés dans le sens dans lequel la source d'*od *aurait agi sur l'objet que vous vouliez soumettre à l'expérience, et non pas dans le sens opposé*, comme le produit en pareil cas le magnétisme dans le fer. Rien autre n'a donc lieu, sinon que *le pôle émettant de l'*od *a mis dans le même état odique* que lui l'objet indifférent qu'on a placé dans son centre d'activité. Ceci est une transmission, transmissibilité qu'on doit bien distinguer d'avec l'induction. La première est une influence odique, la dernière est particulièrement une manière d'influencer magnétiquement les corps. Les différents verres d'eau que vous avez vu exposés à différentes sources d'od furent chargés d'od; et le chargement qui s'opéra en eux doit être considéré comme analogue à celui qui a lieu dans un verre d'eau quand on chauffe l'eau ou qu'on la refroidit; c'est la même eau, rien de palpable n'y est entré, elle n'a subi qu'un changement dynamique assez remarquable, un changement qui a agi sur le sens du goût. Vous pouvez faire la même expérience

sur la lumière. Conduisez un fil de cuivre par un bout dans la chambre obscure, laissant l'autre bout en dehors, au jour; vous mettrez successivement contre ce bout un fort pôle de cristal, un pôle d'aimant, une de vos mains; ou passez une lime par-dessus, ou enfoncez-le dans un verre dans lequel vous ferez dissoudre par fraction une poudre aérophore, ou tenez le par-dessus un feu de charbon, ou mettez-le dans la sphère d'un conducteur électrique. Dans tous ces cas votre sensitif verra luire le fil dans l'obscurité et verra jaillir de son extrémité une petite flamme fumante mélangée d'étincelles, aussi longtemps que vous continuerez votre action sur le fil. L'od transporté sur le fil le fera luire davantage, et jaillira de l'extrémité d'une manière visible à l'œil sensitif en se dispersant dans l'air. De la même manière, il sort constamment du bout de vos doigts, des mains ou des pieds, et de tout votre corps, une émission odique qui monte dan l'air. Cette fuite n'est autre qu'une véritable transmission d'od dans l'air. Une des plus fortes transmissions de ce genre se fait par la respiration de tout ce qui vit. Comme il y a une très-grande activité chimique dans les poumons, l'od se met en mouvement selon sa loi et se transporte sur l'air qu'on respire, pour être ensuite expiré fortement chargé. Cécilia Bauer, la femme d'un aubergiste, à Vienne, forte et parfaitement saine, mais très sensitive, m'a raconté avec une certaine anxiété que quand elle se réveille pendant une nuit bien sombre où elle ne peut rien reconnaître, elle voit toujours son mari endormi et son enfant couchés à côté d'elle comme luisants, et qu'à chaque respiration, des nuages de vapeur luisants s'élevaient de leurs bouches. *Ceci est l'haleine chargée d'od* que presque tous les sensitifs voient, dans l'obscurité, sourdre de leurs bouches comme la fumée de tabac.

Reportez-vous à présent à ma première lettre, à l'omnibus ou au chemin de fer où un sensitif est enserré entre d'autres personnes, et auquel la réaction de l'od isonome devient douloureuse. Cela provient de ce que l'air dans l'espace fermé et resserré se charge et se sature en peu de temps de l'od sortant de tous ces corps humains ou venant de leur respiration. Le sensitif ne peut en respirer que selon le besoin de sa nature et ne peut recevoir de l'air qui en est chargé. Imaginez-vous maintenant la position du malheureux, quand on lui a refusé de tenir une

glace ouverte ! Il est à la torture, et personne ne comprend sa peine ; dorénavant vous lui accorderez votre compassion et votre secours. Il vous paraitra également clair pourquoi un haut sensitif ne peut rester dans des réunions compactes, surtout dans des salons où les plafonds sont peu élevés. L'air y est bientôt saturé d'OD ; il devient inquiet, il étouffe, est impatient, et le plus petit motif le rend de mauvaise humeur, irritable et chagrin s'il ne peut fuir ; plus il est forcé de rester, plus il sera mal à l'aise. Il en arrive de même aux sensitifs dans leur lit ; moyennant leurs propres émanations odiques, ils chargent les traversins, les couvertures et le lit, qui deviennent bientôt nauséeux et les rendent inquiets ; ils se tournent et se retournent pendant toute la nuit, *jettent à bas leur couverture*, et ne trouvent de repos que lorsqu'ils sont tout à fait découverts.

Un haut sensitif est toujours un être agité ; il est à la lettre *un mauvais coucheur ;* il doit l'être par nature ; il charge lui-même tous ses habits, isonomes odiquement avec les membres qu'ils recouvrent. Les habits et les membres chargés isonome-odiquement réagissent réciproquement les uns sur les autres par le tiède nauséeux. Le sensitif souffre donc toujours à l'état de repos et ne trouve de soulagement que dans le mouvement, par l'expulsion de l'OD dans l'air ; c'est pourquoi il ne supporte qu'un habillement léger et que tout lui pèse. Il a le continuel besoin de changer de position et d'occupation.

L'OD ne se laisse pas seulement transporter sur tous les autres corps, il se laisse aussi conduire à travers les corps. Nous avons déjà passé en revue une de ces expériences, lorsque votre sensitif a tenu un bâton dans la lumière du soleil ; l'OD du rayon solaire a passé à travers le bâton dans sa main. Mais faites un bâton artificiel, en joignant à un bâton de bois une tige de métal, à la suite de celle-ci une bougie de cire, et finalement attachez-y un cordon de soie ; placez cette tige composée de quatre éléments par le bout en bois dans la main gauche du sensitif. Quand il l'aura tenue pendant une demi-minute, emparez-vous du cordon de soie avec vos doigts de la main droite. Après quelques secondes vous sentirez que la tige devient fraîche. Si au lieu de cela vous la prenez avec les doigts de la main gauche, il y aura revirement et elle deviendra tiède. Mettez le cordon de soie sur des pôles de cristaux, dans l'iris, au clair

de la lune, dans une poudre aérophore, sur du soufre, par tous les côtés vous attirerez les influences correspondantes à la source d'OD, qui arriveront par ces différents conducteurs à la main sensitive. Vous pouvez aussi composer des conducteurs de soufre, de verre, de soie, de résine, de gutta-percha et avec tout corps idio-électrique qu'il vous plaira, ils seront tous aussi bons conducteurs d'OD que les métaux ; il n'y a point d'isolants pour ce dynamide, et c'est là où gît la difficulté qu'il oppose à toute recherche. Il n'est pas même nécessaire que vous mettiez la tige dans la main du sensitif en rapport par le contact avec les porteurs d'OD, il suffit de la simple approche. Mettez-lui un tube de verre dans la main et approchez à l'autre bout la pointe de vos doigts, sans le toucher aucunement; aussitôt vous sentirez qu'il se produit une influence, plus faible à la vérité, sur le tube et la main sensitive, mais égale en qualité. Mettez un pôle de cristal, une peau de chat, du bichromate de potasse, un morceau de soufre, une bouteille de mout de vin en fermentation dans la proximité du tube, et la main sensitive s'apercevra aussitôt de la réaction qui en provient. Cela est conforme avec les émissions lumineuses de toutes ces sources d'OD. De bons conducteurs tels que les métaux, le verre, la soie deviennent lumineux par chaque forte charge ou conduite à travers les corps, et s'entourent tout le long d'une atmosphère de vapeur luisante, qu'on ait agi sur eux par un contact réel ou simplement par approche.

(*Traduit de l'allemand*). DE REICHEMBACH.

SOCIALISME CHRÉTIEN

L'Humanité Nouvelle

Faisant chœur avec les prophètes, et les voyants de tous les temples, avec les philosophes, les bardes et les poètes de la Grèce, de Rome, de la Scandinavie, et de partout, les naturalistes dont j'ai cité les noms, et, à leur tour, les positivistes eux-mêmes, comme

Auguste Comte et les nombreux disciples de sa double école, redisent, sans le savoir, le thème sacré du Saint Evangile de Jésus-Christ, et répètent quelquefois à la lettre les enseignements de saint Paul, des apôtres et de tous les vrais traditionalistes du dogme catholique.

A leurs accents répondent aujourd'hui des voix venues de partout, et l'on se demande avec étonnement si ce n'est pas l'hymne à Pollion qu'on chante à l'unisson avec le cygne réveillé de Mantoue, sur mille points divers de la Chrétienté:

Jam nova progenies cœlo dimittitur alto.

Et cette fois-ci, par un dessein providentiel, ce n'est pas dans les sanctuaires que retentit avec plus de force le glorieux *adveniat*, l'*hosannah in excelsis* de la rénovation sociale, mais partout ailleurs, dans les assemblées populaires, dans les réunions des faubourgs de Paris, dans les meetings ouvriers.

« Je sens en moi, là, dans ma poitrine et dans ma tête, une créature nouvelle, un cœur nouveau, un esprit nouveau. Des aspirations immenses, généreuses, ardentes gonflent mon sein et s'éveillent chez mes frères.

« Nous brûlons tous d'une soif de justice humanitaire et de vérité sociale qui ne nous laisse aucun repos. Vous jeter ainsi ma parole toute vivante, me soulage et me relève.

« Des ailes poussent à mon âme; j'en entends les battements intérieurs. Elles veulent s'étendre et se déployer. Je voudrais me faire toute à tous.

« L'humanité se transforme, je le sens; elle cherche à briser son ancienne forme. Elle condamne, elle réprouve le hideux égoïsme.

« Je la vois qui grandit, qui s'élève. Elle invite tous les hommes à s'embrasser dans les étreintes d'une même fraternité. L'avenir! oh! l'avenir! qu'il est beau, qu'il est grand, qu'il est humain! J'y vis déjà, moi, par la pensée, par le désir!... »

Quel est cet hymne? Qui donc parle ainsi sous le souffle de l'esprit? Est-ce Isaïe, Ezéchiel, saint Paul, sainte Thérèse, sainte Catherine de Sienne? — C'est Louise Michel! Louise Michel la plagiaire inconsciente du Christ, Louise Michel la pardonnante qu demandait grâce naguère pour Lucas, son assassin et qui l'obtenait comme le Christ demandait grâce et

l'obtenait pour ses bourreaux que nous sommes tous, car ce Christ, c'est l'Humanité que nous torturons ensemble en nous torturant nous-mêmes.

Et l'on avait dit que cette femme blasphémait! Je l'ai vue, je l'ai entendue, je l'ai admirée, dans cette fameuse salle Lévis, qui était bondée de monde et frémissante d'émotion. Je vous le dis en vérité, cette femme ne blasphème pas, elle prophétise. L'Esprit nouveau la possède et la tient, mais elle ignore qui l'a saisie de la sorte. Qu'elle poursuive sa mission! moi, prêtre, je la bénis, en faisant ce vœu: Puisse le voile, qui lui cache le Christ dans son propre cœur, se déchirer au plus tôt, et tomber en même temps devant les yeux de tous les socialistes nouveaux.

Ohé! les races latines! Ohé! nous, les décadents du vieux monde! Quand nous réveillerons-nous à notre tour au souffle vivifiant de ce même Esprit? Il passe partout, jusque dans les clubs, et nous ne le sentons pas! Serions-nous *les morts que d'autres morts doivent enterrer?* (*Matth.*, VIII, 22.) »

ABBÉ ROCA.

(*Le Glorieux Centenaire et le Monde Nouveau*).

Liberté religieuse

LES ÉVÊQUES AMÉRICAINS ET LA TOLÉRANCE DE LA FOI

LE PARLEMENT DES RELIGIONS — UNION DE TOUS LES CULTES — LA PRIÈRE UNIVERSELLE — EMOTION DU MONDE RELIGIEUX — LE PONTIFICAT DE LA LUMIÈRE

Si l'Exposition de Chicago n'a pas tenu toutes les promesses qu'elle avait faites au nouveau monde, elle vient d'étonner notre vieille Europe par une tentative dont le résultat prodigieux remplit en ce moment d'incertitude le cœur de ceux qui restent inébranlablement attachés aux antiques formules du passé.

Il ne s'agit pas cette fois de progrès matériel ni d'étourdissantes nouveautés scientifiques, mais d'un pas de géant fait dans la voie du libéralisme et de la tolérance.

Déjà, les catholiques d'Europe, et en particulier ceux de France, avaient vu avec un étonnement mêlé d'effroi l'allure indépendante et libre des évêques américains, qui n'avaient pas craint, chaque fois qu'ils en avaient trouvé l'occasion, de rompre avec l'esprit étroit et sectaire dont le moule enserre encore chez nous tant de consciences timorées.

Le cardinal Gibbons, Mgr Ireland et bien d'autres, dans leurs rapides passages à travers l'ancien continent, avaient semé des idées hardies que bien des fidèles s'étaient cru obligés de repousser avec force. Que va-t-on dire aujourd'hui devant l'étonnant spectacle que ces grands évêques ont donné, en prenant part au *Parlement des religions*, dont les séances viennent d'avoir lieu dans la grande salle des Arts de Chicago ?

PARLEMENT SANS DISCUSSION

Le Parlement des religions !... rien que ce mot était capable de faire reculer d'horreur les âmes scrupuleuses engourdies derrière les grilles des religions d'Etat. Que sera-ce lorsqu'elles apprendront que ce Parlement, le premier du genre qui ait existé au monde, comprenait des représentants de toutes les croyances qui se partagent l'humanité, depuis les bouddhistes de Ceylan jusqu'aux brahmanistes de l'Inde, aux païens de la Chine, aux mahométans de l'Asie-Mineure, aux juifs et aux protestants, jusqu'aux catholiques romains. Tous étaient réunis devant un auditoire de plus de cinq mille personnes, sous une bannière où se lisaient les mots : *Amour*, *Solidarité*, *Fraternité*, et dans le seul but d'étudier avec charité les croyances de chacun, d'amener entre toutes les communions des rapports fraternels et de travailler ensemble au triomphe de l'idée religieuse.

Le cardinal Gibbons a ouvert la première séance en récitant le *Pater noster*, la prière catholique, dont la formule avait été acceptée d'un unanime accord. Puis les réunions ont continué, sans qu'une discussion vienne jamais les troubler et se sont closes sous la bénédiction du grand Prélat américain.

Nous avons voulu savoir quelle impression avait produit dans le monde religieux français ce grand acte de tolérante union, et nous avons demandé leur opinion à deux des ecclésiastiques les plus savants du clergé français, dont l'un occupe l'une des charges

les plus importantes d'une des grandes congrégations religieuses.

LE CLERGÉ FRANÇAIS

— Il est difficile de vous donner, d'ores et déjà, l'impression que vous nous demandez, nous ont-ils dit. La nouvelle du congrès est à peine arrivée parmi nous, et les journaux religieux se sont bien gardés d'en entretenir leurs lecteurs. C'est toujours le procédé employé par ceux dont les intérêts particuliers redoutent la lumière et qui espèrent, en la dissimulant, empêcher qu'elle passe à travers les voiles dont on essaye de la couvrir.

Ce sont là des efforts aussi inutiles que mesquins, car la lumière finit toujours par avoir raison. La religion catholique n'a rien à redouter d'elle. Nous demandons que nos livres soient étudiés au grand jour, et notre devoir est de proclamer partout nos doctrines, qui sont sublimes et parfaites.

C'est là ce qu'ont parfaitement compris les évêques américains, qui nous tracent, depuis plusieurs années, la voie que nous devons suivre. Leur audace est faite de confiance et de foi. En France, on est encore trop en retard pour apprécier avec justice ces actes de sublime tolérance. On est encore trop soumis à l'habituelle protection de l'autorité, à la tyrannique tutelle de l'Etat pour ne pas s'effrayer de la libre discussion américaine. Aussi soyez persuadé que beaucoup crieront au scandale et appelleront avec ardeur les foudres du Saint-Siège.

APPEL AUX FOUDRES

Et ces foudres ne viendront pas ; car, si le cardinal Gibbons, l'archevêque Fechan, l'évêque Ireland, leurs frères des Etats-Unis, Mgr Redwood, archevêque de la Nouvelle-Zélande, ont quitté leur diocèse pour prendre part au congrès, soyez sûr que c'est avec l'assentiment de Léon XIII qu'ils l'ont fait.

Le grand pontife qui, du Vatican, veille aux destinées de l'Eglise, celui qui a délié les catholiques français de leurs vieux préjugés dynastiques, qui a lancé le clergé dans la voie des revendications sociales, et qui, dans l'encyclique d'hier, a fait appel de l'Ecriture à la science, celui-là n'est étranger à rien de ce

qui se passe dans l'évolution intellectuelle et morale de notre fin de siècle.

Le cardinal Gibbons est un des plus fidèles ouvriers, un des plus hardis propagateurs de la pensée de Léon XIII, et, lorsqu'au parlement des religions il a développé la parabole du bon Samaritain en disant que le Christ avait laissé la plus belle leçon de tolérance qu'on ait jamais enseignée à l'humanité, il a répondu par avance aux anathèmes que certains catholiques etroits du vieux monde ne manqueront pas de lui envoyer.

Ce que nous pouvons dire, c'est que, parmi ceux de nos confrères du clergé de Paris que nous avons pu voir, il s'est en général produit un grand mouvement de joie à l'annonce de cette heureuse nouvelle.

L'ÉGLISE LIBRE

Le temps de l'Inquisition et des dragonnades est heureusement passé ; nous marchons en plein dans cette large voie de la charité et de la tolérance qui a toujours été celle de l'Eglise lorsque ses intentions n'ont pas été viciées par les intrigues politiques des souverains qui avaient asservi ses ministres.

Le grand souffle de liberté qui est né du pontificat de Léon XIII n'a encore fait qu'effleurer les antiques murailles que le gallicanisme et le jansénisme avaient élevées autour de nos consciences. Vous le verrez bientôt prendre une nouvelle puissance.

Vers la fin de l'Empire, Mgr Manning visitait à Paris l'archevêque qui devait tomber quelques années plus tard sous les balles des insurgés, et, comme il lui disait que la devise des temps modernes devait être « tout par le peuple et pour le peuple », Mgr Darboy lui jeta un regard sceptique.

— Ne croyez-vous pas, lui dit-il, que vous retardez de quelques siècles ?

— Oui, répondit Manning, de quinze siècles ; car mon Eglise et moi nous datons, Dieu merci ! de ces âges chrétiens où l'Eglise était pauvre, mais libre.

Les évêques d'Amérique appartiennent à cette Eglise-là. Dieu veuille que nous en soyons bientôt !

(*L'Aurore.*)

A NOS LECTEURS

Société du Familistère de Guise

Nous commençons ici la publication partielle des admirables *Statuts* qui sont comme le cerveau et la moelle puissante de l'œuvre sublime accomplie à Guise. Déjà familiers avec la pensée de Godin qu'ils ont eu facilité de connaître par les extraits de *Solutions sociales* parus dans l'*Etoile*, nos lecteurs pourront maintenant approfondir, dans les Statuts de la Société de Guise, l'essence et la concentration de cette pensée qui délivrerait le monde des crises sociales, si les peuples et les gouvernements savaient la comprendre et chercher à l'imiter en la généralisant.

A. JHOUNEY.

Association Coopérative du Capital et du Travail [1]

PREMIÈRE PARTIE

Statuts

TITRE PREMIER

Déclaration de principes

I. — Pour rendre hommage à Dieu, Être suprême, source et principe universel de la vie,

Pour glorifier la vie elle-même,

Et pour servir à l'avènement de la justice parmi les hommes,

Les présents Statuts sont établis d'après la doctrine suivante :

II. — La vie est la loi suprême de tout ce qui existe ;

Tout est fait pour la vie et a la vie pour fin ;

C'est pour progresser dans la vie que l'homme reçoit l'être ;

1. Recommandée à l'étude et à la méditation des Frères du *Premier Degré* de l'Etoile.

Son existence a pour objet évident de concourir à l'élaboration de la vie sur la terre.

III. — Le travail fait de l'homme l'auxiliaire du Créateur et lui permet d'honorer par des actes utiles l'œuvre de la vie. L'homme est donc une créature d'ordre supérieur et, dans le monde terrestre, la manifestation la plus élevée de la création. A ce titre, la vie humaine s'impose à la protection, aux égards, au respect, à la vénération de tous les hommes.

IV. — L'amour dû à la vie humaine est l'une des lois fondamentales de la morale universelle.

V. — L'individu et la société ont pour devoir essentiel d'agir en tout pour le plus grand bien de la vie humaine, d'en faire le constant objet de toutes leurs pensées, de toutes leurs paroles, de toutes leurs actions.

VI. — Le sentiment de ce devoir a dicté aux sages de tous les temps les préceptes suivants, dont ils ont recommandé la pratique aux hommes:

« *Aimer les autres comme soi-même.*

« *Agir envers les autres comme nous voudrions qu'ils agissent envers nous.*

« *Faire servir notre capacité et notre talent à la perfection de notre existence et de celle des autres.*

« *Ne nous lasser jamais de faire le bien ni de traiter toute chose avec droiture.*

« *Nous unir pour nous soutenir mutuellement.* »

VII. — Pour que ces préceptes de la sagesse et la doctrine de l'amour de la vie humaine parviennent à trouver leur place dans les institutions sociales, les lois d'ordre universel, et en particulier la loi du progrès humain, mettent à la disposition des hommes :

Les ressources de la nature et celles du domaine public,

Le travail et l'intelligence,

Et le capital ou travail accumulé [1].

1. Dans les quelques Aphorismes de Godin sur le *travail*, l'*intelligence*, le *capital* et les moyens de concilier ces trois élé-

VIII. — C'est à l'intention de l'humanité entière que la nature vivifie et fait croître tout ce qu'elle renferme d'utile à la vie humaine, et c'est sans droit de privilège pour personne que les générations se transmettent les unes aux autres les connaissances acquises.

IX. — En donnant à l'homme l'existence, Dieu lui confère, par ce fait, le droit au nécessaire dans les ressources que la nature accorde chaque jour à l'humanité et le droit de profiter des progrès accomplis dans la marche ascendante des sociétés.

X. — Les produits de la nature et les forces qu'elle prête au travail sont les éléments à l'aide desquels, par l'industrie, l'agriculture et le commerce, l'activité humaine crée la richesse. Les ressources du domaine public secondent l'homme dans cette tâche.

XI. — Ce concours perpétuel et gratuit représente dans la richesse la part des droits naturels que l'homme apporte en naissant et qu'il ne doit jamais perdre.

De là résultent:

Pour les faibles, le droit de jouir de ce que la nature et le domaine public mettent à la disposition des hommes ;

Pour les puissants, le devoir de laisser aux faibles la part de bien qui leur est due dans la production générale.

XII. — Les ressources de la nature et celle du domaine public mises ainsi au service de la Société imposent aux hommes l'obligation d'imputer aux frais généraux de la production la part nécessaire aux faibles.

L'accomplissement du devoir social est ainsi assuré, et chacune des existences humaines que

---

ments producteurs de la richesse, on découvre toute une solution harmonieuse et pratique du Problème social. L'avenir est à de telles solutions équilibrées et non aux excès contraires, mais également stériles et destructeurs de l'Economisme sans pitié et du Collectivisme révolutionnaire ou de l'Anarchie. A. J.

Dieu envoie sur la terre est garantie contre la misère et l'abandon.

XIII. — De son côté, le travail, loi de l'activité humaine sous toutes ses formes, crée sans relâche les choses nécessaires au bien-être général.

XIV. — L'homme qui, obéissant à la loi du travail, nourrit et entretient la société, doit, selon la justice, recueillir à mesure qu'il produit une part proportionnée aux services qu'il a rendus.

Cette part est représentée par la rétribution convenue en échange de l'activité dépensée à produire.

C'est la récompense minima des services rendus à la production par le travailleur.

XV. — Le capital, à son tour, joue dans la production générale un rôle utile et fécond.

Accumulation des épargnes de nos prédécesseurs, le capital est représenté par l'amélioration du sol, l'habitation, l'usine, l'atelier, l'outil, les machines, les marchandises, les valeurs d'échange et de circulation, en un mot par tout ce qui est mis en réserve pour venir en aide à l'exercice du travail et servir au bien-être général.

XVI. — L'emploi du capital est indispensable au travail dans l'œuvre de la production ; le capital mérite donc, comme le travail, une part équitablement calculée dans les bénéfices dont il contribue à enrichir la Société.

L'intérêt convenu au sujet du capital représente le prix attaché à l'utilité reconnue de son usage ; c'est la récompense due à celui qui abandonne à autrui l'emploi de ce qui lui appartient.

XVII. — Les salaires et les émoluments de toutes sortes ainsi que les intérêts librement consentis représentent donc la valeur des services et des concours du travail et du capital, comme la part nécessaire à l'entretien des faibles représente la valeur du concours de la nature et des ressources du domaine public.

XVIII. — Mais après les charges sociales servies, les salaires, émoluments et intérêts payés, s'il reste des bénéfices, il est juste, il est de l'intérêt social de récompenser les facultés qui ont concouru à les produire.

C'est alors que la part due à l'intelligence directrice et administrative peut être utilement prélevée.

Car l'initiative et la prévoyance intelligentes sont les causes principales de la bonne direction des affaires; ce sont elles qui, par de sages mesures et d'utiles découvertes, augmentent chaque jour les éléments de progrès et de prospérite ; c'est à elle surtout que doit être attribué le bénéfice ou la perte, et, par ce motif, c'est dans le résultat final des opérations que la part due à l'intelligence peut être équitablement établie: ses droits n'existant que lorsque des bénéfices prouvent la valeur de son action.

XIX. — L'intérêt général exige ensuite qu'une part soit faite à la réserve sociale pour parer aux éventualités malheureuses.

Le surplus des fruits de la production peut alors être justement considéré comme le résultat des concours du travail et du capital, l'équité réclame que chacun d'eux en reçoive une part proportionnelle aux services qu'il a rendus.

Or, ces services sont évalués par les salaires ou appointements des travailleurs et par les intérêts payés aux capitalistes; c'est donc sur ces bases que les bénéfices restants doivent être partagés entre le travail et le capital.

XX. — Le partage des bénéfices se fait, de cette façon, entre tous les éléments producteurs et proportionnellement à leur importance et à leur mérite dans la création de la richesse.

XXI. — De ce qui précède résultent pour la Société les obligations suivantes:

Reconnaître les hommes solidaires devant la nature et devant les institutions;

Intéresser chacun à la prospérité sociale en assurant à tous une part légitime dans cette prospérité ;

Enfin associer le labeur à la richesse dans l'œuvre et les bénéfices de la production.

XXII. — La paix sociale est au prix de l'observation de ces règles d'équité; c'est en obéissant aux lois de la vie morale, comme elle obéit aux lois de la vie physique, que l'humanité réalisera sa destinée sociale.

XXIII. — La société doit ses douleurs et ses misères à l'ignorance et au mépris des règles de la justice, et surtout à l'esprit d'égoïsme dont les individus sont encore possédés.

Le mal ira s'amoindrissant à mesure que les hommes s'élèveront au sentiment de la Fraternité, c'est-à-dire à l'amour les uns des autres, et qu'ils s'attacheront à faire passer cet amour dans les institutions sociales.

XXIV. — L'Égoïsme est chez l'homme un reste des imperfections morales antérieures; c'est le même instinct qui pousse l'animal à s'approprier tout ce qu'il rencontre, parce qu'il ne comprend la vie qu'en lui-même et pour lui-même.

XXV. — La Fraternité, au contraire, c'est l'élévation de l'esprit humain à l'amour des autres et au désir d'utiliser toutes les œuvres de la création au progrès de la vie générale. C'est la charité universelle, c'est la régénération de l'âme primitive, c'est son avènement à la vie véritablement humaine.

XXVI. — Quelle que soit la condition dans laquelle un homme puisse être placé, qu'il ait à sa disposition : pouvoir, honneurs, richesses, ou qu'il soit dans la pauvreté, tant qu'il n'éprouve d'autre amour que celui de sa propre personne, il reste dans l'état d'égoïsme, c'est-à-dire abandonné au mal.

L'Égoïsme, c'est la concurrence des intérêts, la lutte au nom du *chacun pour soi*, la guerre, même entre les peuples. C'est le mensonge et l'hypocrisie sociale: c'est lui qui inspire à l'homme le désir insatiable de s'emparer du pouvoir et des richesses sans se préoccuper de l'équité des moyens, et dans le seul but de faire triompher sa

propre personnalité, sans souci des droits de ses semblables.

Tant que l'égoïsme domine chez les individus, ils sont impuissants à s'associer pour le bien commun.

XXVII. — Au contraire, quelle que soit la condition d'un homme, dès qu'il est pénétré d'amour pour le progrès de la vie, la Fraternité devient son guide pour le conduire dans la voie du bien.

La Fraternité, c'est la conciliation des intérêts, l'association des hommes en vue du bien commun, c'est la paix entre les nations.

Elle inspire à l'homme le désir incessant de se rendre utile à ceux qui l'entourent, de travailler à leur progrès et à leur avancement. Elle pousse l'individu à acquérir loyalement la richesse dans le but de la faire servir au bonheur commun.

C'est elle qui engendre le désintéressement individuel, qui fait que l'homme aime le pouvoir afin de travailler plus efficacement au bonheur général.

C'est par la Fraternité que se distingue l'individu véritablement digne d'exercer l'autorité, car celui-là qui est animé de l'amour du bien public et du respect de la liberté de tous est le protecteur naturel des droits de chacun.

XXVIII. — Dès que la Fraternité existe dans leur cœur, les hommes sont préparés à la pratique de la justice.

Reconnaissant alors qu'ils sont tous solidaires dans le bien comme dans le mal, ils comprennent que la bienveillance et le concours de tous peuvent seuls assurer à chacun protection et appui, et ils unissent leurs efforts et leurs ressources afin de se donner de mutuelles garanties.

L'association des intérêts et des volontés devient la conséquence pratique de ce progrès accompli chez les individus. Par elle, la Fraternité se traduit en institutions sociales qui donnent à l'existence humaine toutes les garanties et toutes les sécurités.

Sous le régime de l'association, l'individu en travaillant pour lui-même travaille à la prospérité générale; il s'élève en vertus morales par le concours qu'il apporte à faciliter à tous ceux qui l'entourent l'exercice du droit et la pratique du devoir.

XXIX. — C'est en s'inspirant des principes qui précèdent pour assurer à tous les hommes les bienfaits de la mutualité et de l'association que les sociétés humaines feront disparaître le paupérisme et la misère.

C'est ainsi que les actions des hommes se mettront en accord avec les lois de la nature et les principes supérieurs de la morale.

C'est ainsi que la vie humaine entrera dans la voie de ses véritables destinées, dans la voie de la saine vie morale, de la concorde, de la paix et du bonheur social; c'est ainsi enfin que le règne de la justice s'établira sur la terre.

XXX. — En conséquence :

En vue du bien universel de la vie,

Par amour du progrès humain,

Et pour faciliter au travail son rôle régénérateur des sociétés :

Article premier

M. Jean-Baptiste-André GODIN, manufacturier, demeurant à Guise, a fondé au Familistère de Guise, avec tous ceux qui adhèrent aux présents Statuts, une Association qu'il place sous la protection des principes qui précèdent, afin d'exploiter fraternellement le Familistère et ses usines de Guise et de Laeken.

Art. 2.

Les adhérents à l'Association du Familistère,

Avec la pleine connaissance des devoirs qu'ils s'imposent,

Par l'effet de leur libre volonté,

Et de leur consentement consciencieusement donné pour eux et leurs ayants droit,

Sous l'engagement d'honneur de s'abstenir de tout acte de nature à contrarier l'essor de l'œuvre et à en compromettre le développement,

Se donnent pour règle les Statuts et règlements suivants: (*A Suivre*).

Société de la Paix Perpétuelle par la Justice Internationale

Siège à Paris, 39, *rue de Châteaudun*.

Paris, le 22 octobre 1893.

A tous nos Collègues, et à tous les Publicistes Défenseurs de la Cause de la Paix.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Conformément aux instructions de notre Comité, j'ai l'honneur de vous transmettre ci après le texte de la Déclaration votée par lui à l'unanimité dans sa séance du 20 courant.

En la recommandant à toute votre attention, je vous prie, Mesdames et Messieurs, d'agréer l'expression de toutes nos sympathies.

HIPPOLYTE DESTREM, Président.

DÉCLARATION

Le Comité soussigné :

Après avoir pris connaissance de l'article IV des Résolutions du Congrès de Chicago, relatif au principe des Nationalités;

Ne voulant pas que son silence puisse être interprété comme une adhésion à cet article, qu'il considère comme entaché des erreurs les plus graves;

Déclare que, dans son âme et conscience, le Droit sacré des Nationalités doit se formuler ainsi qu'il suit :

I

1° Il est absolument inexact de dire, comme le fait l'article précité que le principe de Nationalité n'est pas susceptible de détermination précise. Rien au contraire n'est plus précis, plus clair plus incontestable devant la Raison et la Conscience, que les affirmations ci-après :

2° Toute Nationalité se forme naturellement et légitimement par le consentement libre et volontaire des populations qui la composent.

3° Toute contrainte exercée sur des populations à l'encontre de ce consentement est un attentat au Droit et à la Justice.

4° Les considérations de lieu, de langue, de race, de tradition, dont parle l'article en question, sont des éléments qui ne sont pas absolus par eux-mêmes. Ils sont des mobiles relatifs, ayant la valeur que peut leur attribuer le libre arbitre des populations, seul juge compétent, seul souverain en cette matière.

II

5° Les principes ci-dessus étant la justice même, et la Paix ne pouvant se concevoir en dehors de la justice, le Comité considère comme un devoir absolu de les défendre en tout temps et en toutes circonstances.

6° Ces principes prévaudront, **sans nul emploi de la force des armes**, par la seule et irrésistible puissance de l'Ascendant moral, de la Raison, de l'Intérêt Universel. La Paix et le Désarmement se feront en leur nom ; et, en dehors d'eux, les espérances de Désarmement et de Paix demeureront chimériques, comme elles l'ont été partout jusqu'à ce jour, par suite de l'ignorance complete des vraies Lois de l'Internationalité.

7° C'est un parfait illogisme que de mettre en opposition, comme le fait l'article IV précité, le Droit des Nationalités avec les sentiments de fraternité humaine. Loin d'être en opposition, ces deux choses sont au contraire en intime harmonie.

La **Fraternité dans les sentiments** ne peut que progresser par la **Justice dans l'Organisation** ; et, réciproquement, l'Injustice dans l'Organisation n'est et ne peut être qu'un obstacle déplorable à la Fraternité dans les sentiments.

III

Le Comité charge son Président de donner à cette Déclaration toute la publicité possible.

Il le charge spécialement de la transmettre au Bureau international de la Paix siégeant à Berne. Il compte sur l'impartialité des membres de ce Bureau pour l'insérer dans le prochain numéro de leur correspondance autographiée, comme ils ont publié sous diverses formes la déclaration contraire, et ils lui en présentent à l'avance leurs plus sympathiques remerciements.

Délibéré à l'unanimité, sur la proposition du Président

soussigné, par le Comité de la Société de la Paix Perpétuelle par la Justice Internationale,

à Paris, le 20 octobre 1893.

Et ont signé :

Le Président : HIPPOLYTE DESTREM.

Le Secrétaire : BARAT.

MM. Gabriel BIEZ, *Secrétaire de l'Association pour la solution Pacifique des Conflits Sociaux;* Ch. BOYER, O. CAUVIN, Membres de la *Société Française de l'Arbitrage entre Nations;* Al. DÉVÉ; LECERF, Avocat à Paris; L. RIGOL; Jules Auguste SAGR, Secrétaire de la *Société d'Etudes philosophiques et sociales.*

Mmes J. FUMET, PETIT, MARSTON.

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Le départ de la terre

Raconté par un Esprit

Le prince Wiszniewski écrit à M. Volpi, directeur du *Vesillo Spiritista*, de Vercelli :

« J'ai eu le malheur de perdre ma femme le 29 octobre 1886. L'affection qui nous unissait était surhumaine ; dans mon désespoir, je cherchais à me mettre en communication avec son âme. La nuit où je veillai auprès de son corps, je sentis qu'elle venait m'envelopper de ses fluides pour me consoler.

« Au moment où le convoi funèbre entrait au Père-Lachaise, j'entendis distinctement un chant qui me disait en français *l'Amour*, paroles de Lamartine, et en italien : *L'Amor che nella mente mi ragiona di Dante.*

« J'en fis l'observation au comte de F... qui m'accompagnait. Il me dit qu'elle avait voulu me donner une preuve qu'elle était heureuse là-haut et que je ne devais pas me désoler de son départ.

« Le comte de F..., qui avait visité les Etats-Unis, comprenait parfaitement ce genre de manifestation

des âmes. Je ne parlai à personne autre qu'à lui de cet incident.

« J'allai ensuite demander à Camille Flammarion qu'il voulût bien m'indiquer un médium qui pût évoquer l'esprit de ma bien-aimée défunte. Il me répondit qu'il ne connaissait personne qui pût me satisfaire. Cependant il me conseilla de m'adresser à Mme Audouard. Je lui répondis qu'en effet je l'avais connue lors de ses débuts littéraires à Paris, mais que depuis je l'avais perdue de vue.

« Il est difficile, à Paris, de se rencontrer. C'est pourquoi je me décidai de lui écrire à Maisons-Laffitte, d'où elle me répondit qu'elle me verrait avec plaisir lorsqu'elle serait, dans quelques jours, de retour à Paris. Alors elle me raconta ses voyages en Egypte, aux Etats-Unis, en Russie, et les magnifiques manifestations dont elle avait été témoin et qu'elle avait touchées de ses mains; nous fîmes plusieurs expériences et nous reçûmes plusieurs communications de ma femme par l'écriture ; mais elles ne me satisfirent pas. Dans l'entretemps, je partis pour Bruxelles, où Mme Audouard m'envoya, le 2 décembre 1886. une communication d'une vérité frappante, dans laquelle ma femme dépeint minutieusement les incidents de sa mort, son chant au cimetière, etc., etc., que Mme Audouard ignorait et que je lui laissai ignorer.

Voici la copie fidèle de cette communication :

« Depuis longtemps j'étais malade. Lorsque je fus « prise de la paralysie du cerveau, je ne pouvais plus « parler, ni donner corps à mes pensées par la parole « et cependant jamais mon intelligence n'avait été « plus lucide. Toute ma vie passée se présentait à « mon esprit comme dans un miroir.

« J'entrevoyais aussi, comme dans une lueur fugi- « tive, les splendeurs célestes. Autour de moi j'en- « tendais des lamentations. « Elle mourra, disait-on, « sans nous dire adieu, sans nous donner quelque « bonne parole ; elle ne recouvrera pas ses sens ». Et « je me disais en moi-même : « Je possède parfaite- « ment toute ma connaissance » ; et j'éprouvais une « angoisse mortelle de ne pouvoir leur parler, puis- « qu'il ne m'était pas donné de faire obéir ni mon « cerveau ni ma voix. J'aurais cependant voulu leur « dire Ne pleurez pas ; soyez heureux ; je vous aime ; « nous nous retrouverons là-haut.

« A un moment donné, je fus ensevelie dans une

« nuit profonde ; je me croyais entrée dans le néant ;
« puis je m'éveillai de cette léthargie de l'âme par
« une lumière intense, lumière que je ne puis com-
« parer à aucune de celles que vous connaissez ; je
« me sentis transportée comme par un courant élec-
« trique. Je montais ; je voyais autour de moi des
« choses merveilleuses ; elles apparaissaient à mes
« yeux avec une rapidité vertigineuse ; je voulais tout
« voir, et je ne pouvais que les entrevoir comme dans
« une espèce de miroir magique. J'arrivai enfin à la
« sphère correspondante à mon état ou, si vous
« aimez mieux, à la valeur de mon âme ; je me vis
« entourée d'êtres d'une beauté surhumaine qui me
« faisaient fête, qui me donnaient la bienvenue dans
« ce monde dont j'avais déjà été exilée. Une joie folle,
« une joie délirante s'empara de moi Je me retrou-
« vais, je reconnaissais les Esprits qui étaient venus
« à ma rencontre. La vie humaine m'apparut, dès
« lors, comme un songe, comme un de ces cauche-
« mars horribles qui, à votre réveil, vous font vous
« écrier : «Enfin, je suis éveillée, ce n'était qu'un rêve».
« Subitement, comme dans une espèce de mirage, je
« revis ma vie tout entière, et je me disais en moi-
« même : En telle circonstance, j'ai bien agi ; en telle
« autre, j'ai manqué de foi et de courage. Lorsque je
« constatais que, dans mes actions, j'avais agi selon
« la loi divine, mon âme éprouvait une ivresse sans
« nom.

« A un moment donné, je fus prise d'une angoisse
« en me voyant attirée sur la terre. Là je vis mon
« corps inerte, étendu sur mon lit. Mon cher mari
« pleurait et se désolait. Je voulais lui parler et lui
« dire : « Sois heureux, cesse de pleurer ». Mais je
« ne pouvais lui parler que par ma voix intérieure,
« celle de l'âme que tout homme plus ou moins déve-
« loppé possède, selon son degré de perfection. Il me
« comprit, puisqu'il se dit à lui-même : Elle est là et
« vient me consoler.

« La vue de mon corps matériel tout à fait pâle et
« rigide me fit un effet peu agréable ; je constatai,
« avec la coquetterie d'une belle dame, que mon corps
« fluidique, neuf, rosé, était bien plus beau, cent fois
« plus beau que celui qui avait été mon corps humain.

« L'esprit a tout droit d'être fier de sa beauté,
« puisque celle-ci est le fruit de la bonté et de la per-
« fection de son âme.

« Les Esprits qui ont été cruels, pervers, égoïtes,

« méchants sur la terre sont revêtus d'un fluide noir,
« dense qui répand une odeur fétide ; les bons, les
« purs sont rosés ou d'un fluide presque blanc,
« comme lumineux, à côté duquel la neige, dans sa
« plus grande blancheur, apparait comme pâle et
« grise.

« Après avoir un peu consolé mon mari, dont l'âme
« est la sœur de la mienne et avec laquelle j'avais eu
« le grand bonheur de me retrouver sur la terre, je
« suis remontée dans ma sphère. Tout Esprit, selon
« l'état de son âme, est fatalement et inéluctablement
« attiré vers la sphère qui correspond à cet état, en
« vertu d'une loi admirable d'attraction qui régit le
« monde matériel et le monde spirituel, loi à laquelle
« toutes les âmes sont soumises.

« Mes funérailles me réclamèrent sur la terre. J'en-
« tourai mon cher et désolé mari de mon fluide, afin
« de le soutenir en son corps et en son âme. A un
« moment donné, je fis entendre à son âme un chant
« qu'il aimait et. ravi et émerveillé, il se dit : « Elle
« est là ». Ma mission d'ange consolateur terminée,
« je remontai vers ma sphère. Elle est si belle, si belle,
« que je ne puis la décrire. C'est une station appelée
« sphère rose. Une vapeur rosée entoure toute chose
« et toute chose est faite d'un fluide tellement lumi-
« neux que sous cette influence l'âme éprouve une
« espèce d'*insolation* et devient elle-même un centre
« de lumière. Là se trouvent des fleurs tellement
« belles qu'on tombe en extase à les admirer. Leur
« parfum cause des jouissances ineffables. Tout
« apporte joie, repos, allégresse. Tout chante un
« joyeux hosanna, et, si l'on désire monter plus haut,
« la loi du progrès vous force à marcher. On ne dit
« qu'une chose : J'ai une félicité si grande que jamais
« je n'ai pu en entrevoir une pareille dans mes songes
« les plus beaux ; mais il faut travailler pour monter
« plus haut, toujours plus haut. »

« GIULIATTA, PRINCESSE WISZNIEWSKA. »

(*Vesillo.*) (Traduction de B. M.)

Les arguments du millionnaire Newton

Tiré du *Globe Democrat*, de St-Louis, Mo

Henry G. Newton, réputé millionnaire, et président de la « *First society of spiritualistes of New-York* »

possède une manière pratique de répondre à ceux qui lui adressent des questions au sujet de sa croyance au Spiritualisme moderne, dit un correspondant du *Globe Democrat*. Il n'a pas voulu discuter cette croyance avec le correspondant, parce qu'il prétend qu'on ne peut pas enseigner le spiritualisme en quelques minutes, ni en une heure ; simplement il conduisit le correspondant dans une arriere-chambre du troisième étage de sa maison située au nº 128, West forty, second street, et lui montra, non pas une châsse, mais une pièce dédiée aux séances spiritualistes.

« Ceci est mon laboratoire spirite, dit-il ; mon « laboratoire chimique où je poursuis mes études « scientifiques est à l'étage supérieur ; ici tout est « placé comme je le veux, et les phénomènes se sont « produits dans les conditions qui ne permettent « l'emploi d'aucun truc possible, ni la moindre dé- « ception. J'enferme toujours mon médium dans une « cage en fil de fer, et comme c'est dans ma propre « maison dont les murs sont pleins et solides, il est « impossible à un médium de me tromper. »

La dimension de cette pièce est d'environ dix pieds sur quatorze. Le papier ou la peinture des murs est de couleur rouge sombre. Elle ne contient que quelques chaises, une petite table et deux cages en fil de fer. Ces deux cages sont dans un coin de la chambre. Un bec de gaz se trouve dans le coin opposé ; il est pourvu d'un globe entouré de papier à calquer. Les cages sont de six pieds deux pouces de haut, trois pieds six pouces de large et deux pieds huit pouces de profondeur. Les montants de l'une consistent en barres de bois de pin de trois quarts de pouce d'épaisseur sur trois de large et solidement unies à l'aide de vis. Un filet à mailles étroites en fil de fer remplit l'espace entre les montants, ou bâtis, ainsi que le fond et la partie supérieure de la cage. Une porte qui s'ouvre sur toute la hauteur de la cage est pourvue d'un fort moraillon auquel est fixée une serrure, semblable aux serrures des sacs à correspondance employés par la poste des Etats-Unis.

Cette serrure est scellée avec un timbre-poste ; le scellé est intact et la serrure est fermée justement comme le médium l'a laissée la dernière fois qu'il est sorti de la cage, sans l'ouvrir. L'autre cage est formée de barres de fer et d'un filet en gros fil de fer, le tout galvanisé ensemble, de manière à ce que la

séparation ou l'écartement d'une partie quelconque de la cage exige pour l'effectuer la force d'un Samson. Elle a la même dimension que la cage en bois.

« Telles sont les conditions sous lesquelles je « poursuis mes investigations, dit M. Newton. J'ai fait « construire ces cages moi-même ; mon charpentier « a fait la cage en bois et je lui ai fait ajouter ces « traverses en bois sur les clous et j'ai moi-même « planté ces deux rangs de clous dans les traverses, « pour prévenir toute possibilité d'être trompé. « Maintenant, quand j'enferme le médium dans cette « cage, je ne me contente pas seulement de fermer la « porte à l'aide d'un anneau passant dans le filet ; je « ferme la porte de cette cage en fer avec trois ser- « rures de sacs à correspondances. La partie supé- « rieure et le fond sont exactement semblables aux « côtés et quand un médium entre dans cette cage, il « lui est impossible d'en sortir sans qu'on lui ouvre « la porte, ou bien qu'un aide surnaturel l'aide à en « sortir.

« Je ne permets à aucun médium d'opérer dans « d'autres conditions ; je sais ce que je veux, et si je « ne puis l'obtenir ainsi, je me passe du médium, je « n'accepte pas les choses sans preuves ; je puis « ignorer la manière dont le phénomene se produit « mais, quand il a lieu dans les conditions que « j'exige, je l'accepte pour ce qu'il vaut.

« Deux médiums seulement se sont soumis à cette « épreuve avec succès : Mme Etta Roberts et l'esti- « mable M. Vossart, de Boston ; j'ai moi-même dé- « veloppé Mme Roberts, c'est-à-dire avec quinze de « mes amis. Nous avons formé notre groupe, il y a « un peu plus de deux ans, et notre cercle étant tou- « jours composé des mêmes personnes, nous avons « ainsi concentré en un foyer (au *point focal*) nos « forces, et la médiumnité de Mme Roberts s'est « développée d'une manière surprenante. Vous voyez « cette chaise, dans la cage en bois ? Mme Roberts « s'y assied, nous fermons la porte à clef, nous « scellons la serrure, nous tirons les rideaux et en « moins d'une minute elle passe à travers la cage et « les rideaux, sans laisser traces de son passage ; « ou bien nous la plaçons derrière le rideau, et elle « passe dans la cage sans l'ouvrir ; nous avons « obtenu ce fait deux fois par semaine, pendant deux « ans.

« La cage ou cabinet est toujours ici, et je l'exa-

« mine journellement sans y trouver la moindre indi-
« cation qu'on ait cherché à forcer quelque partie de
« cage, ou touché quoi que ce soit.

« Examinez-la vous-même, assurez-vous qu'elle est
« solide. » Cela était vrai, pas une maille ne man-
quait.

« J'ai fait construire cette page en fer un peu trop
« forte ; il fallut six semaines au médium pour la
« magnétiser et je ne sais pas ce qu'il veut dire par :
« la magnétiser. Les Esprits placent cette cage der-
« rière l'autre et avec le temps elle se trouvé ma-
« gnétisée. Mme Roberts, pendant six fois, n'a pu
« sortir de la cage, ni produire le moindre phéno-
« mène ; mais, quand la cage fut magnetisée, les
« phénomènes se produisirent aussi bien avec la
« cage en fer qu'avec la cage en bois. Enfermée avec
« trois serrures, Mme Roberts passe à travers le filet
« en fil de fer aussi facilement que si elle était for-
« mée de vapeur, et repasse dans la cage avec la
« même facilité. J'ai enfermé le médium dans l'une
« et l'autre de ces cages, et trente ou quarante
« formes humaines de différentes grandeurs,
« hommes, femmes et enfants, sont apparues au mi-
« lieu de la chambre ; quelques-unes paraissent
« sortir du plancher, à mes pieds, et disparaissent de
« la même manière ; je me suis placé à un pied de la
« cage, et de ce qui d'abord me paraissait être un
« morceau de toile blanche jeté de la cage sur le
« plancher, j'ai vu une femme charmante et un enfant
« se former ; c'était une petite fille ; je la fis parler et
« j'ai oublié ce qu'elle m'a dit: je voulais simplement
« la faire parler et, comme j'ai réussi, je suis satis-
« fait.

« Les Esprits qui apparaissent sont généralement
« des parents ou des amis des membres du cercle ; je
« ne tiens pas à ce que mes amis apparaissent, ce
« n'est pas cela que je cherche ; j'étudie les phéno-
« mènes pour en découvrir la cause.

« Je ne puis expliquer comment un corps solide,
« un corps de femme peut passer à travers la matière
« solide sans laisser de traces ; je saisis très mal
« comment cela se fait, mais c'est un fait certaine-
« ment digne d'être traité avec respect.

« Quelquefois Mme Roberts sort de la cage en y
« laissant une de ses bottines, et les Esprits la lui
« jettent par le haut de la cage ; comment peut-elle
« passer à travers un filet en fil de fer, dont les

« mailles sont à peine assez grandes pour admettre « une lame de canif?

« Un soir, il faisait très froid, Mme Roberts se « couvrit les épaules avec un paletot qu'elle laissa « dans la cage; les Esprits lancèrent ce vêtement « dans la chambre exactement comme la bottine, à « travers le filet, sans laisser de traces.

« Le guide de Mme Roberts est l'Esprit d'un « prêtre catholique, le père Donwelly ds Pensylva- « nie. Le médium n'a pas de compère, lel cages sont « à moi, les conditions sont sévères, et les preuves « complètes. Qui expliquera ces phénomènes ?

« Si le spiritualisme est une chimère, qui donc « produit ces phénomènes? Le magicien Hermann « et sa femme sont de mes amis; ils sont venus « chez moi, ils ont vu mes cages et j'ai offert à « M. Hermann de les faire transporter chez lui, lui « donnant une semaine entière pour les examiner; je « suis prêt à parier et déposer de 500 à 10,000 dollars « qu'il ne sortira pas de ces cages dans les mêmes « conditions que Mme Roberts. Il prétend qu'il le « peut, mais il ne l'entreprend pas. »

M. Newton a certainement pris des mesures sévères pour se protéger, ainsi que ses amis, contre toute déception, et les phénomènes qui se produisent par la médiumnité de Mme Roberts sont sa réponse à ceux qui demandent pourquoi il est spiritualiste.

(*Revue Spirite.*)

Documents originaux

(Extraits de l'excellente Revue du Dr Dariex, *Annales des Sciences psychiques*).

EXPÉRIENCES DE MILAN

Notes de M. Charles Richet [1] (*suite*)

Il n'y a à cet égard pas d'erreur possible : ce n'est pas un objet quelconque, c'est une main qui vous touche ; main vivante, chaude, très chaude, presque

---

1. Recommandées à l'étude et à la méditation des Frères du *Deuxième Degré* de l'Etoile.

humide, dont on reconnait les doigts mobiles, dont on peut même, dans certains cas, dire si elle est droite ou gauche ; main assez forte pour tirer les vêtements, ou tirer les cheveux, sans faire de mal d'ailleurs.

Trois hypothèses se présentent : Est-ce la main d'un des assistants ? Est-ce la main d'Eusapia ? Est-ce la main d'un être surnaturel ?

D'abord je ne crois pas que ce puisse être la main d'un des assistants : dans la quatrième séance, il n'y avait que M. Brofferio, M. Gerosa, M. Schiaparelli, M. Finzi et moi. M. Brofferio et M. Gerosa étaient loin d'Eusapia, et ils étaient relativement en pleine lumière, l'ombre n'étant pas assez épaisse pour que je ne puisse parfaitement distinguer leurs mains et leurs mouvements ; et cependant dans ces conditions j'ai senti avec netteté une main qui me touchait.

Je considère d'ailleurs comme absurde d'imaginer la fraude d'un des savants qui assistaient à ces expériences. Il y a une certaine dose de suspicion qu'il ne faut pas avoir. Pourrait-on admettre que M. Lombroso, ou M. Schiaparelli, ou M. Finzi, tous savants dont la situation scientifique est considérable, commettent l'infamie d'une fraude ? C'est là une supposition inadmissible, et je considère que la bonne foi de ces savants doit être acceptée *a priori*.

Reste cette question bien grave : Est-ce la main d'Eusapia ?

Sur ce point, très délicat et difficile à déterminer, une discussion, qu'on trouvera sans doute un peu longue, est nécessaire.

Dans les expériences, Eusapia n'a pas, en général, la main tenue de la même manière à droite et à gauche. D'un côté, on lui tient fortement le poignet et la main ; de l'autre côté, au lieu d'avoir la main tenue par le voisin, elle se contente de poser sa main sur la main du voisin, mais de la poser avec tous ses doigts, de manière qu'on puisse sentir très distinctement si l'on tient la main gauche ou droite.

Voici alors ce qui se passe : Au moment où va commencer le phénomène, cette main qui n'est pas tenue par le voisin, mais se pose sur sa main (je suppose qu'il s'agisse, pour simplifier, de la main droite d'Eusapia, quoiqu'elle opère ainsi tantôt à droite, tantôt à gauche), cette main devient très mobile, presque insaisissable : à chaque instant elle se déplace, et pendant une fraction minuscule de seconde on ne la sent

plus ; puis on la sent de nouveau, et on peut constater qne c'est toujours la main droite.

Alors il peut arriver ceci : c'est que pendant cette fraction de seconde, la main droite d'Eusapia est devenue libre et a su se porter à droite ou à gauche, toucher la tête, la figure, le cou d'un des assistants. En outre, la main gauche, tenue au poignet, peut s'appliquer sur le dos de la main de l'assistant de droite, qui continue à croire qu'il tient la main droite, alors qu'en réalité il est touché par la main gauche d'Eusapia, qui a alors sa main droite parfaitement libre.

De même que tout à l'heure, en parlant de la table soulevée, j'étais arrivé à la conviction que le seul *truc* possible était le soulèvement de la table par le pied d'Eusapia, de même, pour le contact senti d'une main humaine, le seul truc possible, c'est qu'Eusapia dégage une de ses mains et touche les assistants avec cette main devenue libre, pendant que les deux voisins croiront l'un et l'autre toucher une main différente d'Eusapia. S'il y a un *truc* employé, je n'en conçois pas d'autre, et il me paraît inutile de discuter toute autre hypothèse, celle d'un compère parmi les assistants ou d'un autre individu s'introduisant dans la chambre.

Avant d'entrer dans le détail des expériences mêmes il faut mentionner encore une remarque que M. Chiaia nous a faite : c'est que souvent la main qui touche l'épaule ou la joue d'un des assistants est la main d'Eusapia elle-même. Cependant il y aurait aussi matérialisation d'une main ; car la main d'Eusapia est devenue libre, parce que la main (de John) matérialisée s'est mise sur la main du voisin d'Eusapia, et a pris la place de la main d'Eusapia. Je m'abstiens ici de juger cette interprétation : je me contente de la rapporter, telle qu'elle m'a été donnée par M. Chiaia.

Je vais maintenant exposer les raisons qui me font hésiter entre l'affirmation et la négation. Chacun ainsi pourra se rendre nettement compte de mes doutes.

D'abord, je laisse de côté les expériences ordinaires, faites dans l'obscurité complète, alors qu'aucune précaution spéciale n'est prise pour s'assurer que l'assistant de droite tient la main droite, et que l'assistant de gauche tient la main gauche d'Eusapia. Il est en effet indispensable de contrôler sans cesse par la palpation des doigts de la main le côté de main que l'on tient, et, si cette précaution élémentaire n'est pas

prise, toutes les autres précautions sont illusoires.

Voici trois expériences dans lesquelles, à ce qu'il semble, le contrôle a été exact, et cependant la main a été nettement sentie :

A. Dans l'obscurité complète. A la suite d'une *lévitation*, que je ne décris pas, Eusapia se trouve, avec sa chaise, assez brusquement portée sur la table. Elle est en état de transe. Alors, pour constater ce phénomène, on allume une lumière faible, pour ne pas provoquer de crise dangereuse. Je suis à sa gauche, et M. Finzi est a sa droite. On nous dit qu'il faut l'aider à descendre. On éteint la lumière. Je lui tiens fortement la main gauche avec ma main gauche, et je passe la main droite derrière son dos, comme pour l'aider à redescendre de la table. A plusieurs reprises, je dis à M. Finzi : « Vous tenez la main droite ? » et il me répond affirmativement. Pendant qu'il me répond, je sens une main qui se promène sur ma tête et me prend par les cheveux (que je porte très courts), comme si cette main essayait de me soulever, mais sans me faire de mal. Presque au même moment, une main, qui me *paraît* très chaude et plus grosse que la main d'Eusapia, me caresse la face dorsale de la main droite, qui est derrière le dos d'Eusapia. Je tiens, à ce qu'il me semble, la main gauche d'Eusapia très loin de M. Finzi, et il me semble que je la saisis fortement, doigts et paume, de manière que cette même main ne puisse toucher une autre main (la main de M. Finzi), sans qu'il ne sente simultanément la mienne. J'ai peut-être, pendant ces quelques secondes, demandé deux ou trois fois à M. Finzi s'il tenait la main droite, et toujours il m'a répondu qu'il la tenait.

B. (Je copie textuellement mes notes prises quelques heures après. Dans cette expérience on avait la lumière rouge de la lampe photographique, qui permettait de distinguer les mouvements généraux d'Eusapia. Mais ses mains étaient sous la table. Elle est placée devant la fente d'un rideau qui sépare de la pièce principale une petite alcôve dans laquelle je suis placé).

« J'ai les mains liées très lâche par un mouchoir, ma chaise étant juste adossée à la chaise d'Eusapia. M. Bottazzi et M. Gerosa sont presque en pleine lumière. M. Gerosa prend des notes. M. Schiaparelli est à droite, et tient la main droite d'Eusapia. M. Finzi est à gauche et tient la main gauche. Il a eu soin de

passer un fil de cuivre à trois des doigts de la main d'Eusapia pour être sûr qu'il tient toujours la même main. Son pied déchaussé est entre les deux pieds du médium qui le serre fortement. De plus, Eusapia, ayant des bottines à talon, frappe constamment des deux pieds pour indiquer qu'elle a les deux pieds à la même place.

« Trois fois alors je suis touché : deux fois au coude gauche, et une fois au bas des reins. Mais ce n'est pas cela qui est important.

« A un moment elle se raidit et dit : « Tenez-moi fort ! Tenez-moi fort ! » Alors M. Schiaparelli d'une part et d'autre part M. Finzi la serrent de toutes leurs forces. M. Gerosa appelle les minutes et prend des notes. Je demande à M. Finzi : « Vous tenez la main gauche ? » Réponse : « Oui » ; à M. Schiaparelli : « Vous tenez la main droite ? » Réponse : « Oui »; à M. Finzi : « Vous tenez les deux pieds ? » Réponse : « Oui. » Alors je vois, en tournant légèrement la tête vers la gauche, une sorte de préparation qui consiste en ce que le rideau se gonfle et semble se rapprocher d'Eusapia, comme pour rendre l'ombre plus profonde.

« Puis je suis touché à l'épaule droite par une main qui me semble être une main droite (en supposant qu'elle vient du médium). Presque au même instant, après qu'Eusapia m'avait dit de rapprocher ma tête de la sienne, je suis touché par deux doigts qui me tirent assez fortement, mais sans me faire de mal, les cheveux de derrière la nuque ; de sorte que je suis assuré qu'une *main* m'a touché à l'épaule et à la nuque.

« En même temps, M. Finzi est touché à l'oreille, au front et à la tempe par des doigts qui étaient derrière le rideau, tandis que la main qui me touchait était sans rideau. M. Finzi a été touché trois fois.

« Les assistants n'ont vu aucun mouvement anormal d'Eusapia. Moi qui étais derrière elle, je n'ai rien senti qu'une sorte de contorsion générale, et cela au moment où nous faisions le plus d'attention, où M. Schiaparelli, d'une part, et, d'autre part, M. Finzi avaient les mains fortement serrées et pouvaient distinguer quelle main ils tenaient, droite ou gauche. »

Cette expérience paraît de tout point excellente, et je ne vois guère ce qu'on peut lui reprocher. En effet, M. Schiaparelli n'a pas abandonné la main droite d'Eusapia ; d'autre part, M. Finzi n'a pas *pu*

abandonner la main gauche, puisqu'il avait passé son doigt dans le fil de cuivre qui entourait les doigts de la main gauche d'Eusapia. Même en admettant, ce qu'il est difficile d'admettre, que M. Schiaparelli a lâché la main, il est presque impossible que cette main d'Eusapia, devenue libre, ait pu aller toucher M. Finzi en passant derrière le rideau, car j'avais mon dos presque appliqué au dos d'Eusapia, et le mouvement compliqué qu'elle aurait dû faire pour porter la main en arrière était rendu à peu près ou plutôt tout à fait impraticable. D'un autre côté était-il possible vraiment à Eusapia de passer la main en avant ? car l'ombre n'était pas assez profonde pour empêcher les assistants de distinguer ce mouvement ; et d'ailleurs M. Finzi a été touché à la figure, à travers l'épaisseur d'un rideau.

Tel est le fait qui me semble le plus probant pour faire admettre l'existence de la matérialisation d'une main. A moins de supposer, ce qui est toujours admissible, une grosse erreur expérimentale de la part de M. Schiaparelli, de M. Finzi ou de moi, on ne voit pas comment la main d'Eusapia avait pu se faire sentir à nous dans les condition indiquées.

Toutefois, certaines observations que je vais relater, sans prouver le moins du monde la supercherie, nous engagent à faire quelques réserves :

1° Jamais il n'y a eu contact senti d'une main alors que les deux mains d'Eusapia étaient en vue toutes les deux : il a toujours fallu que l'obscurité fût complète ou que les deux mains fussent cachées sous la table.

On répond à cela que l'obscurité des mains d'Eusapia est une des conditions nécessaires du phénomène. C'est possible certainement, mais cela jette une certaine défaveur sur les expériences où il y a sensation d'une main.

Dans une expérience, j'étais à côté d'Eusapia, et les deux mains d'Eusapia étaient en pleine lumière. J'ai été alors touché deux fois ; mais je n'ai pu sentir le contact d'une main. C'était un contact léger, une sensation de pression très manifeste ; mais cette pression a eu lieu au flanc (du même côté qu'Eusapia) et au bas des reins ; de sorte qu'à la rigueur on peut admettre que dans ce cas ça été le contact d'un de ses pieds. Si, au lieu de sentir un contact vague, j'avais senti le contact d'une main, l'expérience eût été absolument décisive.

2° Nous avions proposé à Eusapia de lier chacun de ses poignets, par un lien assez lâche, au poignet de son voisin. Dans l'état de transe, elle a dit que cette double ligature rendrait l'expérience impossible.

Cette restriction est encore évidemment défavorable, quoique à l'extrême rigueur on puisse admettre que pour ce phénomène la liberté des mains est une condition nécessaire.

3° Nous avons encore proposé de remplacer la chaîne (formée par l'union des assistants se tenant mutuellement la main) par une *chaîne* plus simple ; c'est-a-dire par une chaîne formée d'une seule personne, tenant avec la main droite la main gauche d'Eusapia, et avec sa main gauche la main droite d'Eusapia. Elle a refusé.

Dans une expérience (deuxième séance), comme je me trouvais seul avec elle dans la chambre, je la tenais ainsi ; je n'ai eu alors aucun contact de la main de John.

Il est vrai que, dans cette même séance, alors qu'il y avait d'autres personnes dans la pièce, je crois bien que j'ai été touché par une main, alors que je tenais avec mes deux mains les mains d'Eusapia ; mais je n'en suis pas assez sûr pour pouvoir l'affirmer : car le fait de tenir dans mes deux mains les deux mains d'Eusapia, et d'être alors touché par une troisième main ôterait toute incertitude, et lèverait tous mes doutes.

4° Une des mains d'Eusapia, au lieu d'être saisie fortement et immobilisée, repose légèrement sur le dos de la main de son voisin ; et elle se déplace sans cesse, ce qui rend la distinction (entre la main droite et la main gauche) singulièrement difficile.

Je dois dire cependant que ni M. Finzi, ni M. Schiaparelli, ni moi, nous n'avons pu, à un moment quelconque de l'expérience, constater un changement de main : toujours, quand il devait y avoir la main droite, c'est la main droite qu'on retrouvait.

D'autre part, je dois signaler un caractère très important dans le *moment* de ces expériences. Dans les expériences de cette nature, il se passe en effet souvent ceci : c'est que le phénomène arrive juste à l'instant où personne ne s'y attendait. Les médiums qui trompent et les divers prestidigitateurs sont très experts dans cet art : ils détournent l'attention du public, et c'est au moment même où l'on n'est pas

sur ses gardes que le phénomène a lieu ; mais, ici, c'est le cas inverse. C'est au moment où Eusapia se contracte fortement, et gémit, que le phénomène se produit ; aussitôt alors les observateurs redoublent de précautions et de perspicacité pour déjouer la fraude, s'il y en a une.

Ainsi, au moment où le phénomène va se produire. l'attention est surexcitée, et la vigilance du contrôle redouble. Ce n'est pas une preuve absolue en faveur de son authenticité, mais on conviendra que cette particularité rendrait toute supercherie énormément plus difficile à exécuter.

En tous cas, les mauvaises expériences ne doivent pas nous rendre injustes pour les expériences positives. D'expériences positives, il n'y en a pas beaucoup. Il y en a une, l'expérience B, d'une importance primordiale, que je ne cherche pas à dissimuler.

Mais de même je ne dois pas négliger de dire que *jamais il n'y a eu de main sentie, quand les deux mains d'Eusapia étaient en pleine lumière, ou tenues toutes deux par un fil, ou tenues par la même personne.*

IV

J'ai assez longuement insisté sur les expériences de contact d'une main pour être bref sur un phénomène de même ordre, à savoir l'apparition d'une main.

C'est dans les quatrième et cinquième séances que j'ai pu voir cette main.

Il y avait demi-lumière. Je tenais très fortement la main droite d'Eusapia, et je suis absolument sûr que la main droite d'Eusapia n'a pas quitté ma main. Quant à la main gauche d'Eusapia, elle était sur la main de M. Finzi qui est *à peu près* sûr que cette main ne l'a pas quitté ; mais le fil de cuivre avec lequel il maintenait la main d'Eusapia avait été enlevé, de sorte qu'il a pu à la rigueur y avoir une substitution de main.

A un moment de l'expérience, Eusapia nous dit de serrer fort et de regarder par-dessus sa tête. Elle a à peine achevé de parler que nous voyons au-dessus de sa tête une main qui s'ouvre et se referme. Quoique Eusapia soit en demi-lumière, nous ne voyons aucun mouvement anormal de ses bras ou de

ses épaules ; et je suis sûr qu'à ce moment je tenais dans ma main gauche la main droite d'Eusapia.

Le mouvement de la main, qui est au-dessus de la tête d'Eusapia, est assez rapide pour que nous ne soyons pas en état d'affirmer que c'était une main gauche ou une main droite. Pour moi, je croirais que c'était la paume d'une main gauche ; mais M. Gerosa pense que c'était la face dorsale d'une main droite. En tous cas nous sommes d'accord, M. Schiaparelli, M. Gerosa et moi, pour trouver que cette main était assez différente de la main d'Eusapia. La main d'Eusapia est petite, fine, mais un peu trapue et ramassée, tandis que la main que nous crûmes voir sur sa tête nous a paru beaucoup plus allongée, avec de longs doigts effilés ; mais l'apparition a été tellement rapide que nous ne pouvons rien affirmer à cet égard ; et ce n'est peut-être qu'une illusion.

La question est donc de savoir si, dans le moment même de l'expérience, M. Finzi est sûr de n'avoir pas quitté la main gauche d'Eusapia. Eh bien ! il faut le dire, il y a encore quelques légers doutes à cet égard ; s'il n'avait pas ces doutes, qu'il estime lui-mêmes exagérés, l'expérience serait décisive.

A la même séance, nous revîmes la main encore deux fois. Une fois je l'ai revue si peu de temps que je n'en parle pas ; car ce fut rapide comme un éclair ; mais la troisième fois ce fut dans des conditions intéressantes.

J'étais, comme plus haut, à la droite d'Eusapia, M. Finzi à sa gauche. Mais à ce moment, je lui tenais la main moins solidement, et je ne suis pas sûr que cette main n'ait pu s'échapper : car c'était par le contact des doigts d'Eusapia sur la face dorsale de ma main que se faisait le contrôle. Tout d'un coup elle gémit, se convulse, ce qui est l'indice à peu près certain qu'un phénomène va se produire ; et au même moment une main apparaît par la fente du rideau, tout près du rideau, entre Eusapia et le rideau, mais qui, avec la rapidité d'une flèche, pour essayer de me toucher, s'élance sur moi, puis se retire sans m'avoir touché.

Le phénomène a été tellement rapide que j'ai quelque scrupule à raconter, en une page, ce qui a duré près d'une demi-seconde. Toutefois, je dirai que cette main m'a paru très allongée, très effilée, plus encore que la première fois, lorsqu'elle s'est montrée au-dessus de la tête d'Eusapia ; que la direction de

son mouvement était absolument rectiligne, comme si elle sortait de l'ombre de l'alcôve, longeant le rideau, et avec un bras que n'ai pu distinguer, mais qui me semblait comme allongé, presque interminable, comme enveloppé d'un voile blanc ou d'une luour blanchâtre (ces derniers détails étant extrêmement incertains). En tous cas, pendant le mouvement rectiligne de cette main, je n'ai pu déceler le moindre mouvement anormal d'Eusapia, qui paraissait tout à fait immobile et gémissante.

Il ne me parait pas cependant qu'on doive attacher trop d'importance à cette manifestation, si étrange qu'elle paraisse d'abord. En effet, je ne suis pas assez sûr de moi-même pour prétendre conclure d'une observation aussi rapide, dans laquelle l'illusion tient peut-être une grande place.

A la cinquième séance, nous eûmes aussi l'apparition d'une main ; mais les conditions étaient moins rigoureuses. Je tenais la main droite d'Eusapia, et je ne suis pas du tout sûr de l'avoir bien tenue.

De plus, la main que nous vîmes était tout à fait analogue à la main d'Eusapia, bien différente de la main que nous avions vue la veille.

Cela confirmerait peut-être l'opinion de M. Chiaia, opinion fondée sur une longue expérience du médium que, dans certains cas, la main qui touche et qui apparaît, c'est la main véritable d'Eusapia, tandis que la main qui est tenue par les assistants qui contrôlent, c'est la main matérialisée de John.

Quelque absurde que soit cette interprétation, elle me paraît rendre assez bien compte de cette grande différence d'aspect entre la main effilée, allongée, que nous avions vue la veille, et cette petite main trapue, potelée, qui ressemblait tout a fait à la main réelle d'Eusapia.

V

Certaines expériences ont aussi été faites sur demouvements d'objet, et elles doivent être mentionnées, car elles permettent peut-être une conclusioe plus positive que les expériences d'apparition ou ds contact de la main.

Dans la deuxième séance, en pleine obscurité, nous faisions la chaine : je tenais la main gauche d'Eusapia, et M. Schiaparelli tenait la main droite, quand, à un

moment donné, Eusapia nous dit de serrer fort. Alors nous redoublons d'attention ; et un tambourin qui était placé à un demi-mètre de la table fut porté sur la table, comme nous le constatâmes en allumant une allumette. Quelques instants après, dans l obscurité complète, soudain le tambourin vint par le plat me frapper légèrement le dessus de la tête, puis fut rejeté violemment dans la chambre à une assez grande distance.

Je crois bien qu'à ce moment-là la chaîne avait été interrompue, et que, pendant que le tambourin me touchait la tête, les deux pieds d'Eusapia étaient sur mes genoux, alors que de ma main droite je tenais sa main gauche, et de ma main gauche je tenais sa main droite. Mais je n'en suis plus assez sûr pour l'affirmer. Mes notes à cet égard ne sont pas assez précises, et il faut faire une certaine part à une légitime émotion. C'est dommage que je ne puisse affirmer qu'au moment où le tambourin me touchait la tête, je tenais les deux mains d'Eusapia. Cette affirmation aurait suffi pour établir la réalité du phénomène, tout soupçon de complicité de la part des assistants devant être absolument écarté.

Ce même jour, un autre phénomène s'est produit, dans des conditions que je peux mieux déterminer.

Pendant que nous faisions ainsi la chaine autour de la table, soudain je sens se poser sur mon bras droit (je tenais avec la main droite la main gauche d'Eusapia) un objet lourd qui vient assez doucement, sans hésitation, et, je le répète, avec *moelleux et douceur,* si bien que je m'imagine que c'est un bras qui s'appuie sur mon bras. En réalité, comme nous le constatâmes aussitôt en faisant de la lumière, c'était une chaise qui était ainsi venue se poser sur mon bras et la table. De nouveau on fait l'obscurité, on refait la chaîne, moi tenant toujours la main gauche, et M. Finzi la droite, quand soudainement, quelques secondes à peine après que l'obscurité a été faite, la chaise est jetée violemment par-dessus nos têtes, et, sans heurter même légèrement quelqu'un d'entre nous, va tomber dans la chambre à une distance d'environ deux mètres de la table.

Si importante que soit cette expérience, elle me paraît moins decisive encore que la suivante, la meilleure, à mon sens. de toutes celles que j'ai vues, et qui doit être donnée avec détail ; car les conditions en ont pu être rigoureusement indiquées.

Cette expérience, qui est *presque* ce fameux *experimentum crucis* que je cherchais depuis si longtemps, a eu lieu dans la quatrième séance, celle du lundi 17 octobre, vers onze heures et demie du soir, en présence de M. Schiaparelli, M. Gerosa, M. Finzi, M. Brofferio et moi.

C'était à la demi-lumière, M. Finzi tenait la main gauche d'Eusapia, qu'il reconnaissait, parce qu'il avait passé un fil de cuivre autour de trois doigts de cette main d'Eusapia. Moi je tenais la main droite, et je la tenais solidement par la paume et le poignet, de manière à être absolument sûr que cette main ne m'a pas lâché. La lumière qui éclairait faiblement Eusapia éclairait beaucoup mieux M. Schiaparelli, M. Brofferio et M. Gerosa, qui étaient autour de la table : en effet, par la disposition de la lampe triangulaire avec des verres rouges colorés, d'épaisseur différente suivant les diverses faces du triangle, on peut facilemont modifier la lumière. Du côté d'Eusapia, la lueur était faible : cependant je la voyais très bien.

Je distinguai aussi très bien la fente du rideau entre lequel elle se tenait. C'était un rideau épais, rigide, tendu comme un voile dans la pièce. La petite alcôve qu'il séparait de la pièce principale était très étroite, avec une porte dans le fond, porte cadenassée et scellée avec de la cire. J'étais précédemment, de 9 heures à 10 heures et demie, resté assis dans cette petite alcôve, contenant quelques objets, entre autres une chaise assez lourde (de 4 kilos environ), placée à un demi-mètre environ de la chaise d'Eusapia, et cachée derrière le rideau.

M. Finzi tient les deux pieds d'Eusapia sur ses genoux. Les mains d'Eusapia sont sous la table.

Alors, Eusapia, en état de transe, se met à gémir et à se contracter. Nous redoublons tous d'attention, et nous voyons, du côté de M. Finzi, le rideau qui se gonfle, fait une saillie très visible (la lumière est suffisante pour que je puisse distinguer la bordure jaune en tapisserie du rideau, gonflée et tendue) et un objet vient avancer, non pas très vite, mais avec une certaine lenteur, comme s'il glissait et cheminait sans effort, de manière à venir se placer sur la table. C'est la chaise qui était derrière le rideau qui vient ainsi se mettre sur la table en reposant sur l'union du bras gauche d'Eusapia avec la main droite de M. Finzi.

Fait remarquable, cette chaise s'est placée de telle sorte qu'elle semble avoir eu pour but de faire de l'ombre aux mains d'Eusapia. En effet, le dossier est à plat sur la table, et le siège est placé comme un écran entre la lampe et le buste d'Eusapia.

Comment expliquer ce phénomène? Il est absurde de supposer qu'une autre personne est venue dans la pièce. La pièce est petite, complètement close; nous étions chez M. Finzi, nous ne faisions pas de bruit, nous pouvions faire instantanément de la lumière : il y avait même une lumière suffisante pour inspecter l'état général de la pièce, etc.

Donc, ce ne peut être qu'Eusapia qui aurait attiré la chaise. A coup sûr ce n'est pas avec sa main gauche, puisque je la tenais solidement ; ce n'est pas avec ses pieds, qui étaient déchaussés, sur les genoux de M. Finzi. Ce n'est donc qu'avec la main droite.

Mais est-ce possible ? Evidemment non : puisque la chaise ainsi attirée est venue reposer sur l'union du bras de M. Finzi et du bras d'Eusapia.

Même en lui supposant une force musculaire extraordinaire, invraisemblable (moins invraisemblable toutefois que le mouvement d'un objet sans contact), cela ne suffirait pas encore ; sa main, reconnaissable au fil de cuivre, n'a pas quitté la main de M. Finzi. L'hypothèse d'une ficelle attirant la chaise est aussi tout à fait absurde, par cette raison bien simple qu'il n'y avait pas de ficelle, ni à la main gauche, ni à la main droite, ni aux pieds.

Nous sommes donc en présence d'un fait absolument inexplicable, et qui ne comporte presque pas de restriction. (Je dis presque pas, par un extrême scrupule. En effet M. Finzi, à ce moment, au lieu de passer son doigt dans les fils de cuivre, se contentait de les sentir et de les toucher, ce qui pouvait à la rigueur permettre à Eusapia de faire avec sa main quelques légers mouvements.)

En tout cas, si cette expérience était répétée et répétable, elle serait de nature à enlever tous les doutes.

VI

Je pourrais mentionner encore d'autres expériences, des apports de fleurs, des mouvements d'objets voisins, l'enlèvement d'Eusapia, avec sa chaise,

sur la table ; des phénomènes lumineux, etc. ; mais ces récits n'entraîneraient pas la conviction ; car ces expériences sont toutes plus ou moins explicables par une adresse physique extrême ; il me paraît donc inutile d'insister.

CONCLUSION

Et maintenant que peut-on conclure ? Car il ne suffit pas d'énumérer des expériences ; il faut dégager ou essayer de dégager le résultat final qu'elles apportent.

Si, comme ce n'est pas tout à fait le cas, nous avions obtenu un resultat absolument décisif. je n'aurais pas hésité un instant à dire hautement mon opinion. La défaveur publique ne m'inquiète guère, et ce n'est pas la premiere fois que je me serais trouvé en désaccord avec la majorité, voire même la presque unanimité de mes confrères ; les doutes que je ne crains pas d'avouer sont donc des doutes réels, non des doutes de timidité, ou d'hésitation dans ma pensée.

Certes, s'il s'agissait de prouver quelque fait simple et naturel, à peu près évident *a priori*, ou ne contredisant pas les données scientifiques vulgaires, je m'estimerais pleinement satisfait ; les preuves seraient largement suffisantes ; et il me paraitrait presque inutile de continuer ; tant les faits accumulés dans ces séances paraissent éclatants et conclusifs ; mais il s'agit de démontrer des phénomènes vraiment absurdes, contraires à tout ce que les hommes, le vulgaire ou les savants ont admis depuis quelques milliers d'années. C'est un bouleversement radical de toute la pensée humaine, de toute l'expérience humaine ; c'est un monde nouveau ouvert à nous, et par conséquent il n'est pas possible d'être trop réservé dans l'affirmation de ces étranges et stupéfiants phénomènes.

Je sais bien qu'il n'y a peut-être pas de contradictions, et que ces faits nouveaux, s'ils se vérifient, pourront quelque jour s'accorder avec les faits depuis longtemps acquis à la science et reconnus comme vrais ; mais, en attendant, nous devons être assez prudents pour ne pas accepter ces nouveautés sans un examen d'autant plus sérieux qu'elles sont plus extraordinaires.

Ainsi nous serons, en fait de preuves, beaucoup plus difficiles pour les phénomènes dits *spiritiques* que pour les phénomènes de la chimie, de la physiologie ou de l'astronomie.

Cela posé, voyons les preuves qu'on peut invoquer en faveur de la réalité des phénomènes, et jugeons-les à leur valeur ;

Il y a d'abord la simplicité évidente de l'expérimentation. Il est manifeste que le medium Eusapia n'est pas au courant de toutes les supercheries que les médiums de l'autre côté de l'Atlantique ont portées, dit-on, à un si haut degré de perfection. Elle sait lire à peine, elle est d'une intelligence ordinaire, et son adresse manuelle parait des plus médiocres. Ajoutons que le profit qu'elle retire de ces expériences est faible, qu'elle en a recueilli, tout compte fait, plus d'inconvénients que d'avantages, qu'elle ne s'est jamais démentie, que jamais on ne l'a surprise en faute, et qu'il faudrait une dose d'astuce et d'habileté bien merveilleuse pour jouer ainsi, sans faiblesse et sans lassitude, le même personnage pendant huit années.

De plus, elle consent à peu près à toutes les expériences qu'on lui propose ; elle accepte qu'on fasse la lumière sans la prévenir, elle admet aux séances tous ceux qui le désirent ou à peu près. Or, les observateurs sévères n'ont pas manqué ; il s'en est présenté de toutes espèces, et elle les a acceptés, malgré la mauvaise volonté evidente de quelques-uns.

Les phénomènes qu'elle produit sont d'ailleurs bien simples et ne varient guère. Si les phenomènes étaient pure supercherie, pourquoi s'arrêterait-elle en si beau chemin ? Avec l'habileté que sa fraude suppose, elle pourrait faire dix fois davantage, et nous étonner bien plus. Au fond, elle se contente de peu, et son répertoire est monotone, si monotone qu'on ne voit pas bien comment, si elle trompe, elle serait assez maladroite pour ne pas changer et perfectionner ses programmes.

Enfin, certaines personnes, dont l'honorabilité est indiscutable, sont absolument et formellement convaincues qu'elle est sincère ; elles ont eu à maintes reprises des démonstrations qui leur paraissaient irréprochables, elles sont prêtes à en témoigner.

(*A suivre*). Charles Richet.

PARTIE LITTÉRAIRE

Jean Aicard et l'Académie

Nous apprenons que *Jean Aicard* est candidat à l'Academie française. Tous nos vœux au poète de *Don Juan*, au romancier de l'*Ibis Bleu* du *Pacé d'Amour*, de *Fleur d'Abime*, à l'apôtre sans affectation de la renaissance morale, à l'émouvant artiste épris d'idéal réel de droit chrétien. A. J.

Un instrument hypothétique

Le Téléphrène

Il y a plusieurs années, au cours de certaines recherches, j'avais été amené à concevoir un instrument que je n'ai jamais fait construire ni jamais expérimenté.

Si j'en parle ici, c'est donc à titre de simple projet [1], susceptible d'inspirer à d'autres une idée analogue, qu'ils auraient, mieux que moi, le désir et les commodités de conduire à sa réalisation.

Cet instrument aurait eu pour objet de rendre plus facile la transmission directe de pensée, entre cerveau et cerveau.

La voix est transmise à distance par le *Téléphone*; la pensee eût eté transmise à distance par le *Téléphrène*.

Voici donc la description idéale de mon hypothétique instrument :

Que l'on se figure deux *cornets*, parfaitement semblables, assez larges d'embouchure pour qu'en appuyant cette embouchure sur le front, elle en embrassât la plus grande partie.

Ces cornets auraient dû être formés de *fanons de baleine* enroulés sur eux-mêmes en hélice, de telle sorte que le cornet allât se retrecissant de plus en plus et se terminât, du côté opposé à l'embouchure, par une ouverture très petite.

Je ne m'arrête pas sur les moyens de maintenir la cohérence des fanons, tels que chevilles, armature extérieure en bois, etc..., qui n'ont pas d'intérêt scientifique.

Quant au choix des fanons eux-mêmes pour

---

1. Le fait que cet article est placé dans la *Partie littéraire* indique assez la nature toute théorique de l'instrument. A. J.

constituer les cornets, il m'avait été suggéré par les remarquables observations et expériences de *Louis Lucas* concernant les propriétés d'un morceau de baleine, mis en rapport, dans des conditions convenables, avec une source électrique [1].

A l'intérieur du premier cornet se serait enroulé un gros fil d'acier aimanté.

Ce fil aurait commencé par décrire, autour de l'embouchure et en dedans, un cercle aussi saillant que le bord de l'embouchure elle-même et devant s'appuyer tout comme ce bord, sur la peau du front; puis le fil aurait continué à s'enrouler en hélice à l'intérieur du cornet; passant alors par la petite ouverture, qu'il eût occupé entièrement, le fil, devenu rectiligne, se serait prolongé jusqu'au deuxième cornet.

Il aurait pénétré par la petite ouverture de celui-ci, se serait enroulé en hélice à l'intérieur et se serait terminé, au dedans et au bord de l'embouchure par un cercle exactement pareil à celui formé au-dedans de l'embouchure du premier cornet.

La seule différence entre les deux cornets aurait été que l'un — soit le premier — aurait contenu le pôle positif du fil magnétique et que l'autre, soit le second, aurait contenu le pôle négatif.

Les deux expérimentateurs voulant essayer d'obtenir, avec l'aide du *Téléphrène*, la transmission de pensée, se seraient appuyé, chacun, l'un des cornets sur le front.

Celui qui aurait choisi le rôle actif et désiré transmettre sa pensée aurait pris le cornet renfermant le pôle positif du fil magnétique ; celui qui aurait choisi le rôle passif et désiré percevoir, sans l'intermédiaire des sens, la pensée transmise, aurait pris le cornet renfermant le pôle négatif.

Puis les deux expérimentateurs, toute communi-

---

1. Voir *Louis Lucas*, *Médecine nouvelle*, volume I. — Je regarde le cerveau comme une source d'émanations fluidiques analogues, sinon entièrement semblables à des effluves d'électricité et je suppose que la baleine réagirait sous les influences cérébrales d'une manière semblable quoique moins intense à celle dont elle réagit sous les influences électriques. Et, puisque j'ai été amené à parler de *Louis Lucas*, je signale à nos lecteurs les œuvres de ce noble, ardent et pénétrant esprit, qui n'a pas encore toute la gloire qu'il mérite. Ses œuvres principales sont *Chimie nouvelle*, *Acoustique nouvelle et Médecine nouvelle*.

Quant au fluide je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il n'est que *l'agent* de la véritable pensée, constituée par des éléments supérieurs et plus subtils. Mais la condensation de l'*agent* pourrait favoriser l'action du *principe*. — A. J.

cation possible, hors celle du fil, étant supprimée entre eux, soumis d'ailleurs aux conditions les plus rigoureuses de contrôle, auraient concentré leur esprit et tâché de produire, à volonté, le phénomène de la transmission de pensée.

D'après mes conceptions théoriques, la baleine, par ses propriétés *agglutinantes* [1] aurait favorisé l'accumulation, autour des cercles magnétiques, des émanations du fluide cérébral.

Polarisé activement, le fluide cérébral du premier expérimentateur, placé à l'extrémité positive de l'appareil, se serait mis en rapport, par l'intermédiaire du fil, avec le fluide cérébral polarisé passivement du second expérimentateur, placé à l'extrémité négative.

L'instrument aurait donc facilité la transmission mentale de deux manières :

1° En favorisant la condensation fluidique par l'usage des cornets de baleine.

2° En établissant, par les cercles et le fil aimantés, une communication magnétique entre les deux cerveaux.

* * *

Il est très évident que toutes ces conceptions théoriques et le projet d'instrument qui s'y rattache ne sauraient acquérir de valeur que par la réalisation et par des expériences répétées.

Mais, pour mener à bien une série d'expériences de telle nature, il faut une application soutenue, un peu exclusive.

Les circonstances, la multiplicité de mes préoccupations m'ont détourné d'une entreprise aussi absorbante.

D'autre part, comme beaucoup de magnétiseurs et de psychologues, je me suis pleinement convaincu, sans instrument, de la réalité des transmissions mentales.

N'ayant aucun doute, il ne m'était pas fort pressant de faire exécuter un appareil, que je crois susceptible de faciliter l'expérience, mais qui ne lui est pas indispensable.

Je me suis décidé pourtant à publier mon projet. Il est possible, comme je le disais en commençant,

---

1. Voir *Médecine Nouvelle*, par *Louis Lucas*, vol. I, p. 287 290 etc...

qu'il en fasse naître d'autres, plus pratiquement élaborés que le mien et sanctionnés par le résultat expérimental.

* * *

J'ajoute brièvement quelques indications accessoires :

Le *Téléphrène*, si l'on en construisait jamais un qui rendit vraiment plus aisée la transmission mentale, pourrait être employé dans les recherches de spiritisme et rendre plus aisée la communication de pensées non plus d'homme à homme, mais d'esprit à médium.

Le médium mettrait le cornet et le cercle positifs sur la table ou l'objet quelconque supposés sous l'influence de l'esprit et s'appliquerait lui-même au front le cornet et le cercle négatifs.

Le cercle et le cornet positifs pourraient être laissés dans l'obscurité, favorable, croit-on, à l'intensité de l'action astrale, pendant que le cornet et le cercle négatifs (et le médium lui-même) resteraient dans la lumière, à l'abri d'influences trop violentes.

* * *

Il y aurait, dans l'intérêt d'observations comparatives et d'éventuelles découvertes, à varier les éléments et la construction du *Téléphrène :*

On pourrait substituer un fil de cuivre ou de tout autre métal au fil d'acier aimanté, diminuer ou augmenter la longueur ou la grosseur des fils, substituer aux cornets de baleine des cornets de métal ou de diverses substances, modifier la forme des cornets, etc.

Une fois le principe posé, c'est-à-dire *l'hypothèse qu'un instrument favorable à la transmission mentale peut être construit*, mille manières se présentent de varier la construction et le mode d'emploi d'un tel instrument.

Le type d'appareil qui s'est offert à mon esprit est

---

1. Personnellement je trouve plus intéressantes les expériences de transmission mentale sans appareil Mais il s accentue aujourd'hui, parmi les savants, un courant d'intérêt pour les phénomènes psychiques, et tout ce qui pourrait rendre ces phénomenes plus *aisément reproductibles* et plus dociles aux conditions ordinaires des expériences de laboratoires, multiplierait le nombre

demeuré trop théorique pour qu'il y ait le moins du monde à le choisir de préférence.

Si quelque inventeur parvient, par une conception tout autre que la mienne, à la veritable découverte dont j'expose ici mon pressentiment et mon ébauche intellectuelle, je serai le premier à proclamer cette découverte, le plus heureux de la célebrer.

A. JHOUNEY,

Revues

Dans les derniers numéros du *Devoir* de précieux documents pour servir à la biographie de *Jean-Baptiste André Godin*, entre autres une profonde et lumineuse allocution adressée par lui à ses collaborateurs sur la vie future rationnellement conçue et étudiee.

Dans les derniers numéros de la *Religion Universelle* attristee par la mort de Charles Fauvety les beaux articles de Lessard et de ses collaborateurs.

Dans la *Revue Socialiste* (mars) une étude sur le livre de *Durkheim, La Division du Travail* par G. PLATON et un bel article ému de J. F. MALAN sur la *Palais des Peuples* de *Strada*.

Dans la *Revue moderne* (mars), le *Mouvement Idéaliste* premier article d'une série par JACQUES BRIEU ; ce premier article intitulé *Coup d'œil général* offre une vue d'ensemble, large, impartiale, documentée de l'occultisme et de l'ésotérisme contemporains. L'auteur connait son sujet et l'aime avec lucidité.

Livres reçus

Sur lesquels nous comptons prochainement revenir.

L'Almanach de la Coopération Française 1894 très intéressant.

La Morale Universelle, par A. ESCHENAUER.

---

des savants intéressés à un tel ordre de recherches. Or il est, pour moi, d'une portée immense que les savants se rapprochent graduellement et involontairement de l'Ame.

Cette pensée intime pourra m'excuser d'avoir décrit aussi minutieusement une pure hypothèse qui a d'autre mérite que de montrer une direction aux inventeurs. A. J.

∴

L'Obex, dramatique roman de conscience catholique, par François de Nion.

Ame d'enfant, nouvelles très émouvantes ou très fines, toujours sensitives de Paul Margueritte.

Lès Mystères d'Eleusis, l'œuvre haute et sereine de Maurice Bouchor.

Pauca Paucis, poésies de rythmes curieux, d'un beau sentiment apaisé et antique, par Clair Tisseur.

Il est fort regrettable que les autorités aient peu compris la vraie nature et la portée du Syndicat des Prêtres. *Une œuvre de bienfaisance pour les malheureux prêtres abandonnés, une œuvre de fraternité entre les représentants des divers cultes, une œuvre enfin qui, toute de charité, se défendait la moindre incursion dans la région réservée des dogmes, ne devait pas être supprimée si arbitrairement. Il y a eu, dans la circonstance, erreur d'appréciation. Le gouvernement encouragera lui-même une telle idée et cherchera à en provoquer la reprise lorsque, des temps moins fiévreux revenus, il en examinera le véritable Esprit et les véritables conséquences.* L'Etoile.

Assemblée Générale du « Syndicat des Prêtres »

Cette Assemblée générale s'est tenue le 11 mars 1894, au siège social, 56, rue de La Tour, à Paris.

Le Président du Syndicat, se conformant aux statuts, avait adressé une convocation personnelle à chaque sociétaire.

Etaient présents : MM. Houssay, président ; M. Sterlin, trésorier ; plus onze autres membres, les absents ayant envoyé leur démission ou leur adhésion à tout ce que déciderait l'Assemblée Générale.

M. le Président expose qu'il a été mandé le 5 mars chez M. le commissaire de police, lequel lui a lu une communication de M. le Procureur de la République, mettant en demeure le Syndicat des Prêtres d'avoir à se dissoudre dans le delai d'un mois, sous peine de poursuites judiciaires. Le 6 mars, MM. Houssay et Sterlin se présentèrent pour connaître les motifs de cette dissolution imposée. M. le Procureur leur répondit que les prêtres, à ses yeux, n'étant pas des professionnels, mais exerçant un ministère, un sacerdoce, ne pouvaient constituer un syndicat, et que d'ailleurs il avait reçu des ordres supérieurs à notre sujet.

MM. Houssay et Sterlin ont pensé qu'il n'y avait qu'à s'incliner devant cette mise en demeure de dissolution, et demandent si tel est l'avis de l'Assemblée générale.

Un membre du Syndicat exprime son étonnement de voir que le gouvernement, loin de soutenir les prêtres indépendants dans leurs légitimes revendications, semble vouloir étouffer leur voix. Cette suppression du Syndicat lui paraît un gage donné à *l'esprit nouveau ;* mais il espère qu'un jour viendra où la loi plus libérale leur permettra de se réunir et de se défendre sous la forme d'un syndicat ou de toute autre association légale.

Une discussion s'engage pour le paiement de tous les frais occasionnés par la fondation du syndicat. M. le Président dit qu'il ne sera demandé à personne aucune cotisation, puisque le Syndicat sera arrêté dès ses premiers pas.

Ce point réglé, la dissolution est mise aux voix et votée à l'unanimité.

M. le Président est chargé par l'Assemblée générale de notifier à qui de droit cette dissolution.

Le Président du Syndicat des Prêtres,
E. HOUSSAY.

Bibliographie

LE PROPHÈTE DE L'APOCALYPSE. par J. VICÈRE, géomètre. Vol. in.-12 de 96 pages.

Cet ouvrage est celui d'un homme d'énergie et de bonne volonté; il est écrit contre Rome et il est rempli de haines saintes contre toutes les iniquités et contre tous les mensonges d'une cléricature à bout de force. Nous le recommandons vivement aux lecteurs de cette Revue, qui y retrouveront le souffle généreux qui passe en ce moment sur notre malheureux monde pour le régénérer.

(*La Religion Universelle.*)

LA REINE ZINZARAH. *Comment on devient sorcier*, par Christian, fils. Prix 3 fr., aux bureaux de *La Lumière*, 97, boul. Montmorency. Paris.

Voici un livre des plus attrayants à lire et des plus instructifs. Les mystères du Sabbath et les exploits de Maître Léonard; — ceux de ces êtres singuliers, sans patrie qui courent la surface du globe, auxquels elle semble appartenir: les Bohémiens; — ceux des Templiers et des Albigeois; — toute matière à science occulte y trouve là une explication sous la forme aimable du roman dans laquelle se cache une grande érudition. L'auteur d'ailleurs chasse de race, car il est le fils d'un grand occultiste bien connu, qui était en même temps un savant, un poète et un artiste, de Christian, qui fut l'auteur de l'*Histoire de la Magie*, de l'*Homme rouge des Tuileries* et de quantité d'ouvrages importants qu'il serait trop long d'énumérer. C'est assez dire combien sont eux-mêmes recommandables les ouvrages du fils, qui a su prendre au sérieux pour lui le vieil adage des nobles cœurs: Noblesse oblige.

R. C.

LA CURIOSITÉ, *Journal de l'Occultisme scientifique* Directeur: ERNEST BOSC. Abonnement 5 fr. pour 25 numéros. Nice.

Nous recommandons cette Revue, qui en est à sa

sixième année et qui a pour directeur un savant bien connu. Voici le sommaire du n° du 21 mars.

1. Les Avatars de Vishnu, avec figures. — 2. Catéchisme des Occultistes. — 3. Essai sur l'application théosophique des phénomènes du Spiritisme. — La Doctrine Esotérique. — Nouvelles. — Bibliographie. — Annonces.

Perpignan, 19 mars 1894.

Monsieur René Caillié,

Voudriez-vous insérer quelques lignes, contenant mon appréciation sur le *Prophète de l'Apocalypse* de M. J. Vicère ?

J'ai voulu connaître l'auteur que j'ai prié de vouloir bien me faire une visite. M. Vicère m'a produit l'impression la plus sympathique ; il m'a paru un excellent médium.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments affectueux.

Méric,
Licencié en Droit.

VIENT DE PARAITRE :

Le Prophète de l'Apocalypse

par J. Vicère, géomètre

Livre curieux s'il en est un, arrivé en son temps et à son heure ; c'est une *Révélation* foudroyante pour l'Esprit humain et la Société.

Le Prophète annonce la seconde venue du *Christ* conformément à la promesse qui en a été faite par le *Rédempteur*.

Il s'adresse aux peuples, aux politiciens, aux socialistes, aux prêtres, aux philosophes, aux théologiens et occultistes de l'époque.

On y voit la *prédiction ésotérique* par l'auteur, parue publiquement le 11 juin 1892, concernant *Timbouktou* et la glorification occulte du célèbre explorateur *René Caillié*, de ce *Grand Français* qui seul, et sans secours, sans armes, fut le premier Européen qui pénétra, le 20 avril 1828, dans *Timbouktou*, la ville mystérieuse de l'Islamisme, la Rome noire, la ville sainte du Soudan, dans l'Afrique orientale, au bord de Djoliba ou Niger, et où flotte actuellement le Drapeau français.

On trouve aussi sur cet ouvrage la prédiction con-

cernant *l'Anarchie*, annonce rendue publique le 19 novembre 1892.

En lisant le livre du *Prophète de l'Apocalyse*, on se demande si on n'entend pas le craquement de la destruction *du vieux monde* et le bruit sinistre du cataclysme universel.

On voit apparaître, sous la forme lumineuse de la Résurrection, *le grand charpentier de la Société, le prolétaire de Nazareth, le Christ glorieux et triomphant, le Paraclet en Esprit* dans l'intelligence des Peuples par l'Evangile.

Nous engageons beaucoup à lire, à méditer et à relire plusieurs fois ce livre, qui ouvre de grands horizons à l'Esprit et qui dévoile, d'une façon aussi curieuse, *l'Antéchrist et ses soldats*.

Envoi franco, contre valeur nette de 1 fr. 50 en un mandat-poste à l'adresse de M. J. Vicère, géomètre à Cases-de-Pène, par Espira-de-l'Agly (Pyrénées-Orientales).

L'auteur demande à traiter avec libraires ou dépositaires ; il donne une commission de *trente pour cent*.

MÉRIC.

Indien in wort und bild, tel est le titre de deux grands et beaux volumes parus à Leipzig, chez Heinrich Schmidt et Carl Günther.

Le texte dû à M. Emile Schlagintweit a tout l'intérêt de la description exacte de la vieille Asie. Grâce à lui, le grand public peut connaître non seulement le présent et le passé des illustres cités indiennes, mais il lui est en outre loisible de faire des excursions dans des sites presque inconnus et infiniment enchanteurs.

Quant aux illustrations, elles sont d'une délicatesse et d'une précision bien faites pour exalter l'amour de l'Orient. — Les heureuses splendeurs des villes, l'inexprimable majesté des temples sublimes s'y trouvent fixés, de même que les horizons immenses, de même enfin que les attitudes et les gestes des habitants de ces pays sacrés.

Le Directeur-Gérant : RENÉ CAILLIÉ.

TOURS, IMP E. ARRAULT ET C^ie.

6e ANNÉE. N° 65. MAI 1894.

L'ÉTOILE

A MÉDITER

Seule la famille est le séminaire où se produisent les arbres et les plantes du jardin de Dieu. La Famille, le mariage par conséquent, est à la Sainteté ce qu'est la Raison à la Foi : Son générateur nécessaire sous l'influx nécessaire de Dieu. Dieu chassé de l'école est, à mon avis, la suite logique de l'idée qui, sous prétexte de pureté, avilit la paternité.

ALTA

*
* *

La connaissance de Dieu couvrira la Terre, comme l'eau remplit le bassin des mers.

(ISAIE, XI, 9.)

L'homme ne doit pas mésuser du nom du Seigneur, en tant qu'il y attache une pensée sérieuse, et la recommandation de Jésus de ne jurer en aucune sorte *ni par le Ciel* parce que c'est le Trône de Dieu, *ni par la Terre* parce qu'elle sert comme d'escabeau à ses pieds, vient nous dire qu'il faut retrancher de notre langage ces formules exagérées qui cachent presque toujours le peu de confiance qu'on a en soi-même. User ainsi du nom du Seigneur en des circonstances triviales est coupable, c'est abuser de la haute et magique autorité de son nom.

*
* *

La vie éternelle, consiste à vous connaître, mon Père, qui êtes le *seul* Dieu *véritable*, et à connaître Jésus-Christ que vous avez envoyé.

JÉSUS.

*
* *

On ne le répétera jamais assez, « l'homme a droit au nécessaire » comme le dit Bossuet, avant que personne n'ait droit au superflu ; mais, il a le droit aussi au nécessaire pour ce qui est relatif à l'âme, vu que si l'homme, par son corps, est une plante de la terre, il est aussi, par son âme, une plante du ciel, pour me servir d'une expression de Platon.

J. BOUVÉRY.

Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Elévation fraternelle vers Dieu ;
II. Invocation aux esprits supérieurs
III. Union par les fluides.

Le 7 mai 1894, *de midi au soir.*
Le 7 juin 1894, *de midi au soir.*

ALBER JHOUNEY.

KABBALE MESSIANIQUE

La Tradition [1]

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

I

LE LIVRE DU MYSTÈRE

(*Siphra Dzénioutha*)

CHAPITRE PREMIER (*suite*)

B. — Commentaire.

Si le premier chœur des Séphiroth est intellectuel et volontaire, le deuxième chœur est arbitral et moral.

Tiphéreth y reflète Kéther, ainsi que nous l'avons déclaré ; mais, comme nous sommes ici dans la région inférieure, celle de la manifestation, au lieu d'être, pareillement à Kéther la première de son groupe, Tiphéreth n'en est que la troisième et vient après Chésed et Géburah.

La Kabbale nous fait comprendre par là que l'équilibre, la solidité, l'achèvement qui dans les régions supérieures s'établissent tout d'abord, n'arrivent au contraire que tardivement et après les autres opérations dans les régions inférieures.

En haut, dans la sphère divine, l'œuvre est complète et parfaite avant même, si l'on ose dire, d'être commencée. Elle jaillit, irréprochable, d'une pensée et d'une volonté infaillibles, et son développement n'est que la conséquence de sa perfection.

En bas, dans la sphère créée, les éléments incomplets de l'œuvre se posent et se manifestent d'abord, et l'œuvre même, achevée et rela-

---

1. Essai offert à la méditation des Frères du *Troisième Degré* de l'Etoile.

tivement parfaite, ne se réalise qu'après et n'arrive que la dernière.

En haut le but est conquis d'abord, et la route que son rayonnement illumine descend de lui toute tracée.

En bas la route s'élève difficilement vers le but pressenti, mais encore ignoré et c'est, pour ainsi parler, la route qui crée le but.

ALBER JHOUNEY.

Fin de la Traduction du

CHAPITRE V

27. Treize Rois font la guerre à sept. Car sept Rois furent vus dans la Terre d'Edom. Neuf les vainquent à la guerre et montent dans le grade de ceux qui influent à leur gré ; et il n'y a personne qui empêche leur main.

28. Cinq Rois se précipitent et se sauvent d'une fuite rapide devant quatre (*Rois*). Ils ne peuvent subsister.

29. Quatre Rois en rencontrent quatre qui dépendent d'eux, comme les raisins de la grappe.

30. Par eux, une sélection est faite dans les sept canaux. (Les sélectés) témoignent témoignage et ne demeurent pas en leur lieu.

31. L'Arbre qui a été mitigé réside au milieu. Dans ses rameaux habitent et nichent les oiseaux. Sous lui cherchent l'ombre les animaux qui ont puissance.

32. C'est là cet Arbre qui a deux voies pour aller. Il a sept colonnes autour de lui, et quatre splendeurs sont environnées des quatre côtés.

33. Le serpent qui court en faisant 370 sauts. Il saute sur les montagnes, et il accourt rapidement sur les collines. (*Cantique*, ch. II, vers. 8.) Il tient sa queue dans sa gueule avec ses dents. Il est perforé de chaque côté. Lorsque le Chef est enlevé, le serpent est changé en trois esprits.

34. De Métatrone il est écrit : (*Genèse*, ch. v, vers. 22) : Et Hénoch marcha avec Elohim.

Et il est écrit (*Proverbes*, XXII, vers. 6) : Hénoch fut fait enfant selon sa voie (c'est-à-dire fut changé en un enfant connu).

35. Avec Elohim et non avec Jodhévauhé. Et il n'était plus sous ce nom. Car Elohim le prit pour lui donner son nom.

36. Trois maisons de jugement sont données qui sont quatre. Car il y a quatre maisons de jugement supérieures et quatre inférieures. Car il est écrit (*Lévitique*, ch. XIX, vers. 35) : Vous ne ferez point d'iniquité ni dans le jugement, ni dans ce qui sert de règle, ni dans le poids, ni dans la mesure.

37. Il y a un jugement rigoureux et un autre jugement non rigoureux. Un jugement par la balance et un jugement qui ne se fait pas par la balance, et celui-ci est le jugement doux. Mais il y a un autre jugement qui n'est ni de l'un ni de l'autre de ces deux genres.

38. Et il arriva (*Genèse*, ch. VI, vers. 1), lorsque l'homme eut commencé à se multipler sur la face de la terre (Par ces paroles) Adam commençait à se multiplier : il faut entendre Daath la Science, âme de la Beauté. C'est là ce qui est écrit (*Genèse*, ch. VI, vers. 3) : Parce qu'il n'est que chair, c'est-à-dire l'Adam supérieur. Et il est écrit: Sur la face de la terre.

39. Et Moïse (*Exode*, ch. XXXIV, vers. 29) ne savait pas que la peau de sa face rayonnait. C'est cela même qui est écrit (*Genèse*, ch. III, vers. 21): Tuniques de peau.

40. Par rayonner (est signifiée la Mère) selon ce passage : (*Samuel*, livre I, ch. 16, vers. 13) Et Samuel prit la corne d'huile. Car il n'y a pas d'onction si ce n'est par la corne. D'où vient qu'il est dit : (*Psaume* 89, vers. 18) Et dans ta volonté tu exalteras notre corne. Et il est écrit : (*Psaume* 132, vers: 17). Là germera la corne de David. C'est le dixième des Rois et il provient du Jubilé qui est la Mère.

41. Car il est écrit :(*Josué*, ch. VI, vers. 5) Et ce sera lorsque grondera la corne du Jubilé. C'est la splendeur du Jubilé et le dixième est couronné par la Mère.

42. C'est la corne qui reçoit la corne et la dilatation afin de restituer l'esprit au Microprosope, et c'est la corne du Jubilé. Et le Jubilé est Hé, et le Hé est le souffle de l'esprit vers toutes choses. Et toutes choses retourneront en leur place.

43. Car il est écrit: Ahah, Jodhévauhé Elohim. Lorsque le premier Hé apparaît au second Hé, alors Jodhévauhé est appelé Elohim. Nom plein. Et il est

écrit (*Isaïe* ch. II, vers 11) : Et sera exalté Jodévauhé seul en ce jour-là. Lorsque un Hé se tourne vers l'autre Hé et que Jod est enlevé, la vengeance vient dans le monde, et si, à cause de cet Adam qui est appelé Jodévauhé (il n'y avait miséricorde), le monde ne subsisterait pas, mais tout serait dévasté. C'est pourquoi il est écrit : Et sera exalté Jodhévauhé seul en ce jour là.

44. Jusque-là a été occulté et voilé le mystère du Roi, c'est-à-dire le livre du Mystère ou de l'occultation. Heureux celui qui entre et sort et qui connaît ses chemins et ses voies.

(Traduit par A. Jhouney).

Religion Messianique [1]

L'ame du salut [2]

La Tempérance condamne la polygamie et la polyandrie [3].

L'union monogame est la vraiment pure et parfaite : qu'un seul homme soit uni avec une seule femme.

La Tempérance dévoile et proscrit dans l'union d'un homme à plusieurs femmes, d'une femme à plusieurs hommes, une surabondance et une confusion de luxure qui appareillent l'amour humain aux amours de l'animal.

La polygamie et la polyandrie sont une restriction de la promiscuité animale, mais une restriction qui garde encore les caractères de ce qu'elle réprime.

Et la promiscuité est rigoureusement interdite par la Tempérance [4].

---

1. Essai offert à la méditation des Frères du *Quatrième Degré* de l'*Etoile*.

2. Voir l'*Etoile* (tous les numéros de février à septembre 1893 et de novembre 1893 à mars 1894).

3. *Polygamie*, union d'un seul homme à plusieurs femmes; *Polyandrie*, union d'une femme à plusieurs hommes; la polygamie légale existe dans l'islamisme, le mormonisme, la polyandrie légale existe chez certains peuples, notamment les Thibétains. — A. J.

4. J'ai parlé de la polygamie et de la polyandrie tout d'abord bien que, logiquement, la promiscuité, plus condamnable, dût être réprouvée la première. Mais il n'y a plus de grande religion

*
* *

La Justice, elle aussi, condamne et la polygamie et la polyandrie :

Car ces formes d'union brisent l'égalité des sexes : la polygamie brise l'égalité en faveur de l'homme et la polyandrie en faveur de la femme.

*
* *

Hors de l'union monogame, il est impossible que l'amour atteigne à son extrême de confiance et de délicatesse, aux grâces de pudeur profonde et aux abandons souverains du cœur.

Il faut deux âmes seulement et qui se doivent fidélité et franchise égales pour qu'il y ait entre elles la communion, l'intimité exceptionnelle, émouvante et la confiance unique.

*
* *

Enfin les prescriptions de la Tempérance sur l'union monogame sont confirmées par une vérité mystérieuse : la nature complémentaire de l'homme et de la femme et leur unité mystique.

Mais cette vérité ne se rattache pas immédiatement aux Principes du salut. Elle relève de la science religieuse plutôt que de la religion même.

*
* *

En interdisant toute autre union que la monogamie, la Tempérance n'entend pas ne reconnaître de valeur morale qu'à une institution officielle, cérémonie civile ou rite cultuel.

L'apparente monogamie officielle des Occidentaux devient trop souvent, dans la pratique, polygamie et polyandrie. Au contraire, parmi ceux qui n'ont pas cru devoir se soumettre à la céré-

---

qui autorise la promiscuité. Les fêtes de Mylitta à Babylone sont une honte perdue. Si la prostitution n'est pas, hélas, abolie, au moins ne la voit-on plus sacramentaire. Les lents progrès du monde sont des progrès cependant. — A. J.

monie civile ou sacramentelle et qui ne sont pas officiellement mariés [1], il y en a qui observent la monogamie rigoureuse et dont l'union a tous les autres mérites que recommande la Tempérance.

Or la Religion essentielle, proprement dite, ne consiste absolument pas dans les apparences, mais dans la réalité d'âme et de vie, dans les sentiments moraux incarnés par la pratique et chauds de sincérité.

La Religion essentielle exige donc de ses serviteurs, par la vertu de Tempérance, la monogamie réelle et, tout à fait strictement, n'exige que celle-là.

Les religions particulières qui commandent la monogamie la sanctionnent par leurs rites, et rien de mieux assurément lorsque la réalité se confond avec une institution vénérée.

La loi civile sanctionne également le mariage; et la loi civile mérite le respect comme expression de la patrie et du droit.

Mais la monogamie officielle sans la réelle n'a aucune valeur morale.

La monogamie réelle sans l'officielle garde sa valeur morale.

La Religion essentielle, qui ne contredit certes pas les religions particulières ni la loi civile dans leurs vérités, mais qui, *faite de sentiments*, leur est antérieure en quelque sorte et animatrice, doit reconnaitre cette valeur morale de la monogamie indépendante, et lui rendre la justice de la proclamer vertu.

ALBER JHOUNEY.

---

1. Dans le peuple, surtout en certains pays, les dépenses du mariage en font reculer l'accomplissement officiel et, cependant, l'union libre qui precède le mariage lui aboutit souvent avec une parfaite loyauté. A un autre point de vue, des opinions philosophiques, l'incrédulité à l'égard des rites, l'idée que la liberté humaine ne doit s'engager à toujours et que l'union libre, durable par volonté, n'en est que plus noble, ou encore un dédain socialiste des lois cultuelles et civiles, bien des raisons peuvent éloigner des couples, fort estimables d'ailleurs, de la monogamie officielle. S'ils *pratiquent sincèrement* la réelle, la Religion messianique déclarera sans hésiter le mérite qu'ils ont à le faire et ne verra pas d'obstacle au salut dans l'absence d'une cérémonie. Quelque forme qu'elle emprunte, la vertu est vertu. A. J.

Yoga Sastra de Patandjali (1)

30. La maladie, la langueur, le doute, l'inattention, la paresse, l'abandon aux objets des sens, la fausse perception, le manque d'atteindre un degré de méditation et l'instabilité à s'y maintenir, ces distractions de la pensée sont les obstacles (2).

31. Le chagrin, la détresse, le tremblement et les soupirs accompagnent les distractions.

32. Pour les prévenir (les distractions) fixe ta pensée sur une seule vérité.

33. En pratiquant la bienveillance pour les heureux, la tendresse pour les malheureux, la joie sympathique à l'égard des vertueux, l'indifférence à l'égard des vicieux, l'esprit se purifie.

34. (On peut aussi combattre les distractions) en expulsant et en retenant fortement la respiration.

35. Ou une connaissance immédiate sensible pourra servir à causer la fermeté (de la pensée).

(Traduit de l'anglais par A. JHOUNEY.)

Le Matérialisme

Voilà l'ennemi !

La doctrine matérialiste se distingue par l'infériorité évidente de ses conceptions. Son PRINCIPE, c'est la *Matière* ; sa FIN, c'est l'*absorption* dans la matière avec l'effacement complet de l'individualité : son MOYEN, c'est une *Force aveugle* qui détruit tour à tour ce qu'elle fait. Tout cela est en vérité bien peu intelligent.

Bornée au présent, cette doctrine supprime toute filiation entre le passé et l'avenir. Pour elle, l'*Homme* est un phénomène qui apparaît sans raison d'être préexistante, et qui disparaît

---

1. Offert à l'étude des Frères du *Deuxième* et du *Troisième Degrés* de l'Etoile.

2. Qui empêchent de s'élever à l'état de concentration spirituelle. A. J.

sans aller continuer la vie ailleurs. Avant la naissance, il n'était *rien*; après la mort, il est néant. Toute sa grandeur est contenue entre le *Berceau* et la *Tombe*. Il n'est pas une *intelligence* pour connaitre tous les êtres de la création, un *Cœur* pour les aimer éternellement, une *Volonté* pour s'unir à tout ce qu'il connaît et à tout ce qu'il aime : il n'est qu'un VENTRE, une machine à digestion, qui fonctionne sans raison ni sans but, une création du hasard ou de la fatalité. La solidarité n'existe pas pour lui, puisque rien ne tient à rien dans la nature d'une façon indissoluble et que tout périt. Or, sans solidarité, la fraternité n'est qu'un mensonge. Les individus n'ont aucuns devoirs les uns par rapport aux autres. Ils ne doivent logiquement reconnaître d'autre loi obligatoire que celle de leur intérêt personnel, et ils seraient absurdes s'ils n'étaient pas *égoïstes*. Chacun pendant sa courte vie doit s'efforcer d'être heureux, coûte que coûte. En effet, dès que la mort pour l'homme est l'*anéantissement* de son être, il faut qu'il se hâte de jouir par tous les moyens possibles. Tout sentiment d'abnégation et de dévouement en faveur de l'avenir serait de sa part une duperie ou une déraison, attendu que l'avenir ne lui appartient pas. Dans ce système, rien n'est réel que nous-mêmes et seulement pendant que nous existons.

Ce qui se réalise après nous ne saurait nous intéresser, puisque la mort nous en sépare absolument. Nous ne devons donc raisonnablement aimer que ce qui nous est utile. Tout amour qui ne serait pas une spéculation manquerait de sens, car aimer un être pour lui-même, se dévouer à lui, se sacrifier pour son bonheur, quand nous savons que cet être n'est qu'une illusion passagère comme nous, que le néant doit absorber, c'est une véritable folie. L'on ne s'attache pas au néant, et l'homme ne serait pas autre chose, si son être n'était pas rempli d'une vie éternelle. Conséquemment le progrès, la perfec-

tion des générations futures, les félicités de l'autre vie, l'infini, l'éternité, ne sont dans le glossaire des doctrines matérialistes que des mots sans signification. Il n'y a pour elles que le *fait*, le fait seul avec toute sa crudité. Les hommes de ces doctrines estiment seulement l'actualité et se disent positifs. Ils ne reconnaissent ni vérité absolue, ni justice absolue, ni perfection absolue, ni bonheur absolu. Tout selon eux est relatif et conditionnel, tout se borne au présent. Pressés qu'ils sont de se satisfaire pendant qu'ils vivent, ils veulent à tout prix effacer du monde ce qui s'oppose à leurs désirs. Voilà pourquoi, inévitablement et logiquement, les matérialistes sont forcés d'être violents dans les moyens dont ils se servent pour arriver à leurs fins. Quelque juste et généreux qu'ils soient comme hommes privés, la violence leur est imposée par le principe qu'ils professent. Aucune considération ne saurait les faire renoncer à leur impatience de jouir, et ils ont raison : l'on n'a pas le temps d'attendre lorsqu'on est persuadé de ne point continuer la vie après la mort. Les hommes pour eux, ne peuvent être que des *activités* utiles ou nuisibles; si elles sont utiles, on s'y rallie. et, si elles sont nuisibles, on les détruit. Quant à la FRATERNITÉ, elle ne peut exister, elle n'est qu'un mot vide de sens. Pour être frères, il faut avoir un Père commun, se sentir lié par une communauté de vie réelle et continue. Or les matérialistes n'ont ni père commun, ni vie commune. Leur père, c'est le *Hasard ;* la réalité de leur vie, c'est le *Néant*. Dieu, selon eux, n'existe pas. La naissance est une chose fortuite. La vie n'est qu'un mouvement, une propriété de la matière se manifestant sans but et sans plan. Les hommes ne sont que des espèces d'ombres étrangères les unes aux autres, qui se montrent un instant pour s'évanouir sans retour. Si les individus sont heureux, tant mieux ! S'ils sont malheureux, et s'ils n'entrevoient pas le moyen de devenir heureux avant la mort, non seulement il n'existe

pour eux aucune espèce de compensation, mais la vue du bonheur des autres, les remplissant de colère ou de désespoir, aggrave encore leurs souffrances.

De pareilles doctrines sont donc antisociales, indignes de la grandeur de l'homme et propres seulement à couvrir la terre de ruines et à faire le malheur de l'Humanité.

Louis de TOURREIL.

Conférences de l'abbé C. M.

IV. — PRÉORIGINES DU CHRISTIANISME

Des écrivains qui ont eu leur heure de célébrité, prétendent expliquer l'origine de tous les cultes par l'astronomie, et faire de toute religion un symbole du cycle solaire.

L'explication est érudite, mais elle est incomplète.

Le soleil *met en acte* la lumière ; il la suppose donc, il ne la crée pas. Les astres sont de la lumière condensée ; mais la lumière était avant eux dans l'immensité de l'éther, car elle est substantiellement l'éther lui-même, ce primitif *Aour* de la Bible, que Moïse, en effet, mentionne avant la création des astres.

De même pour le sentiment religieux. La vue des astres a pu le mettre en vibration dans l'instinct supérieur de l'homme, et lui donner telle forme, telle formule. Mais, fût-on planète ou étoile ou même soleil, on ne fait pas vibrer ce qui n'existe pas.

Prendre ainsi l'instrument pour la cause première serait une illusion de manœuvre, non pas un diagnostic de savant.

Or, j'en demande pardon à tous les amours-propres, il faut être plus que physicien pour n'être pas dans la science un simple manœuvre. Tout érudit, tout savant partiel, qui n'est pas en même temps un ontologiste, ne saurait être que maçon, non architecte du grand édifice de la Science : capable de comprendre le comment immédiat et le pourquoi partiel du fragment sur lequel il travaille, inapte à saisir le plan général et la raison dernière.

Certes, un très bon architecte peut n'être pas un ouvrier universel; il peut être en quelques parties de l'exécution matérielle, inférieur à tel de ses ouvriers; mais il a sur eux tous cette supériorité : la vue d'ensemble, la synthèse, l'idée totale adéquate. Ainsi l'ontologiste, qui a la science générale de l'Être; comparativement aux savants partiels, qui ont la connaissance particulière de tel être, de tel département dans l'univers de l'Être.

Or, c'est malheureusement la tendance de chaque spécialiste, qu'il attribue toute l'importance à ce qu'il sait, y sacrifiant tout le reste. Bailly, Dupuy et les autres astronomes ont ainsi tout subordonné à l'astronomie, comme tels ou tels philosophes de l'Histoire à leur système historique, même la religion, qui est la science totale et la synthèse de l'Histoire.

* * *

I. Que le spectacle du ciel étoilé ait pu *faire naître* en l'homme le sentiment religieux, c'est possible. *Mais avant la naissance, il y a la conception.* Lorsque le germe est arrivé à point, un choc du dehors, une influence extérieure proportionnée peut le faire éclore, c'est-à-dire apparaître et vivre au dehors. Mais cette contingence ne crée pas l'essence, ce choc ne crée pas la vie; car le fœtus existait et vivait déjà au dedans, par le fait de deux êtres vivants antérieurs et supérieurs à lui.

Toujours la grande loi de l'effet : proportionnalité de la cause. Et la grande loi de la cause : deux en un, union de l'actif et du passif. Voilà ce que sait d'avance l'ontologiste. Et il poursuit son analyse jusqu'à ce qu'il arrive à ce grand fait premier, à ce fait principe : averti par la Science totale que toute connaissance est incomplète, qui n'est pas menée ainsi à son bout. Le savant partiel au contraire qui, par orgueil ou par routine, tient sa partie pour le tout, se cantonne dans la cause seconde qui bifurque sa science seconde; et parfois même il s'aveugle jusqu'à traiter d'*idiots* [1] ceux qui s'élèvent jusqu'aux

1. Henry Lizeray, *La Trinité Chrétienne dévoilée*, p. 25.

idées générales, tandis que ce mot précisément — ἴδιος, particulier, propre — désigne ceux qui, comme lui, nient le général.

Non, hélas ! l'expérience aussi le démontre, nul fait extérieur, nulle parole ne sait créer dans un cœur d'homme un sentiment qui n'y est pas en germe. Toute éloquence est perdue, nous l'avons tous constaté, à prêcher l'honneur, la reconnaissance ou l'amour pur à une âme trop basse pour ces hautes passions. Et le germe lui-même réclame et prouve une paternité. Il faut donc à l'idée, au sentiment de l'Infini, que la vue du ciel étoilé fait vibrer en moi, l'Infini même pour père, et pour mère une âme plus qu'animale, à la mesure même de l'Infini.

Ceci convenu, je conviendrai, à mon tour, de l'influence historique de l'astronomie sur la forme extérieure du culte : « Les cieux racontent la gloire de Dieu, dit le psalmiste, non par des discours qui ne se fassent pas entendre, car leur voix arrive à toute la terre, leur éloquence retentit jusqu'aux extrémités du monde. »

Mais qu'on n'outre pas cette concession ! En copiant mot à mot les arguments par lesquels Dupuy prétendait démontrer que Jésus n'est qu'un mythe, tel ingénieux érudit démontre de même que Napoléon Ier n'a jamais existé, mais, est tout simplement une personnification du soleil : comme le soleil, en effet, son lever se produit dans l'Océan, son coucher aussi ; il en revient après y avoir disparu, et fournit une course nouvelle de cent jours, l'été, résurrection orageuse que termine une défaite nouvelle ; les douze maréchaux de l'empire sont les douze signes du Zodiaque ; l'épouse qu'il répudie parce qu'elle est inféconde, pour en prendre une autre qui lui donne un fils, c'est l'hiver que l'été remplace ; et vingt autres rapprochements très frappants qui rendent le mythe solaire plus vraisemblable encore de Napoléon Ier que de Jésus-Christ [1].

On se demande à qui croient donc avoir affaire ces

---

1. *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé* ; plaquette de 20 pages ; 33, rue des Saints-Pères.

critiques qui nous affirment savamment que « les « Évangiles sont une paraphrase pure et simple des « doctrines astrologiques relatives à la planète Mer- « cure, et, accessoirement, à la planète Vénus. Ainsi, « continue celui-là, la prétendue naissance du Christ « dans une étable et sa sollicitude pour les enfants « sont la figuration ou la mise en scène de cet apo- « phtegme : « La planète Mercure est favorable aux « troupeaux et aux enfants [2] ». Si la planète Mercure a de telles efficacités, je l'ignore; mais je ne vois pas qu'il soit impossible, à cause de cela, qu'un homme naisse dans une étable et préfère la simplicité des enfants à celle de pareils savants.

Si les cosmologiens étaient plus universels, ils sauraient que l'histoire aussi existe et même la théonomie aussi bien que l'astronomie, et voici la vérité qu'ils nous enseigneraient, plus vraie que leur ingéniosité :

Puisque Dieu est un, et que tout l'univers est l'œuvre du Dieu un, l'unité de l'auteur doit se retrouver dans l'ouvrage. L'architecte de l'Univers, pour employer une image chère aux maçons eux-mêmes, ne saurait être moins intelligent, moins artiste ou plus impuissant que l'architecte de Saint-Pierre de Rome : par conséquent toutes les parties de l'œuvre divine doivent concorder ensemble. C'est en effet ce que nous constatons dans l'étendue de notre rayon visuel, et ce n'est point sur des rêveries, c'est sur des faits supérieurs à toutes les négations, que l'un de nos écrivains philosophes a construit son beau livre des *Harmonies Providentielles* [1] : l'œil est en harmonie avec la lumière; le cerveau, avec la pensée; la terre, avec le soleil; et ainsi, des trois mondes l'analogie est la loi. C'est pour cela précisément que le symbolisme est possible, parce que toujours le fait matériel dans la nature est le décalque extérieur et l'image visible du fait psychique ou intellectuel.

Les cosmologiens vont donc à l'encontre de la Nature, lorsqu'ils nient la réalité des grands faits, des grands personnages historiques, sous prétexte que

---

2. Henry Lizeray, *La Trinité Chrétienne dévoilée, Réponses aux objections,* pp. 9, 10.

ces personnages et ces faits ont leurs analogues dans la Nature. L'histoire n'a aucun motif d'être hors nature ; et elle le serait si ses personnages et ses faits marquants n'entraient pas dans la grande harmonie, dans la grande unité du grand œuvre. Que Dupuy et ses menus monnayeurs nous démontrent, à leur façon, que l'histoire de Jésus était écrite d'avance dans les astres, il n'en faut pas conclure que Jésus est un mythe, mais que Jésus est un homme céleste, un envoyé d'en haut, le vrai messie de Dieu, puisque sa vie s'harmonise avec tous les mondes, puisque les révolutions même du ciel racontaient d'avance et renouvelleront indéfiniment les phases symboliques de sa divine épopée.

L'esprit partiel ne prouve rien contre l'esprit total ; ne pas voir prouve qu'on ne voit pas, et rien de plus. Parce que *zéro* ne comprend pas *un*, ou que *un* ne comprend pas *deux*, est-ce que pour cela *zéro* seul existe ?

Et vraiment on se demande comment un cosmologien lui-même ne voit pas l'infirmité d'une négation semblable à celle-ci : « Le *Discours sur la Mon-* « *tagne* n'est qu'une paraphrase de cette idée : « L'or essensifié communique de sa qualité aux plus vils métaux, sans rien perdre de sa valeur ! [1] » Voilà vraiment une belle preuve que le *Discours sur la montagne* n'a jamais été prononcé ; voilà vraiment une forte démonstration que la vérité chimique empêche l'existence de la vérité morale et religieuse ! Oh ! les larges esprits, qui ne peuvent embrasser qu'une des lignes ou qu'un des angles du triangle ! Parce que cette ligne ou cet angle s'harmonisent avec les deux autres, c'est la preuve tout simplement que le triangle est correct, non pas qu'il est mythique.

Mais gardons-nous de justifier la partialité des adversaires par notre propre partialité : « La norme divine est large infiniment », dit un psaume, *Latum mandatum tuum nimis*. Ne craignons donc point, nous ne dépasserons jamais la mesure, en admettant tout ce qui est vrai : car toutes les vérités partielles

1. Henry Lizeray, *Réponses aux objections*, p. 32.

doivent trouver leur place dans notre religion, si nous sommes véritablement catholiques, c'est-à-dire universels.

Un théologien qui a le double mérite d'être intelligent et d'être érudit, le Dr Sepp, convient enfin de cette théorie : « L'histoire de l'Humanité, dit-il, se divise en trois parties correspondantes au triple caractère de la personnalité humaine, à savoir : l'histoire de la Religion, l'histoire de la Société civile et l'histoire de la Nature. Mais de ces trois régions superposées les unes aux autres, chacune est pour celle qui lui est supérieure comme un voile qui l'enveloppe et la révèle. Ainsi, la Nature, qui forme comme la base de cet édifice mystérieux, renferme et nous présente à l'état plastique, ou revêtu des conditions de la matérialité, ce qui s'accomplit au second degré dans le domaine moral ; et celui-ci, entouré lui-même par la Nature, enveloppe à son tour et contient une sphère plus intime et plus haute où gît le centre de toute l'histoire. C'est ainsi que le soleil qui éclaire le monde est le symbole naturel du Rédempteur, qui l'a sauvé, et que les actions et la passion de celui-ci sont reflétées en celui-là, comme dans une image qui se reproduit continuellement à nos regards et se renouvelle chaque année sous nos yeux. Nos fêtes ecclésiastiques sont à la fois les fêtes de la Nature ; et c'est pour cela qu'elles sont en même temps des fêtes du ciel, parce que l'ordre naturel et l'ordre spirituel sont dans un continuel rapport. Nous fêtons Noël au moment où le soleil revient, et lorsqu'il approche du terme de sa carrière pour en recommencer une nouvelle, afin que la naissance du Sauveur annonce la fin des temps anciens et le commencement des temps nouveaux. Nous fêtons l'Annonciation avec les premiers jours du printemps ; Pâques, lorsque la Nature ressuscite de son tombeau, et l'Ascension, lorsque les premières fleurs s'élèvent au-dessus de la Terre [1].

II. Et il en est des mythes religieux comme de

1. *Histoire de Jésus-Christ*, par le Dr Sepp, traduit de l'allemand, édition in-8, t. I, p. 10.

révélations astronomiques. De même que la Nature, l'esprit humain prophétise ; le passé rend témoignage du présent et de l'avenir ; il fait plus, il le prépare. Ou bien le Christianisme n'est pas l'œuvre de Dieu, l'œuvre du Dieu unique et universel ; ou bien le Christianisme est comme il convient au Dieu un, une grande, une totale unité de toute l'histoire universelle, de telle façon que tous les détails forment un harmonieux et logique ensemble, que toutes les parties soient liées les unes aux autres dans un plan unique, par une conception, par une action générale absolument une dans sa multiplicité et absolument merveilleuse en sa simplicité.

J'accorderai, si l'on veut, qu'aucun phénomène ne se peut produire dans l'Histoire non plus que dans la Nature, en dehors des lois de l'Histoire, comme des forces de la Nature. Mais, parmi les agents de l'Histoire ou de la Nature, n'oubliez pas, je vous prie, le premier de tous, l'Etre-Principe : Dieu. Dieu est dans la Nature. Dieu est dans l'Histoire, et il agit dans la Nature, et il agit dans l'Histoire. Car c'est un axiome à la fois théologique et vulgaire, que Dieu est partout et que Dieu est tout acte, *actus purus* ; par conséquent en tout Dieu agit, c'est la nécessité de son être.

Et comment agit Dieu ?

Selon une opinion trop répandue, par les chrétiens, le miracle seul est acte de Dieu. Et qu'entendent-ils par miracle? Un acte contraire à toute attente et à toute loi.

Mais pour la théologie vraiment scientifique, Dieu, au contraire, ne saurait agir que selon les lois de Dieu, donc selon les lois profondes, je ne dis pas superficielles, qui sont le sceau même de Dieu dans la Nature et dans l'Humanité. Le surnaturel à ce point de vue supérieur, n'est pas dans l'instrument, il est dans l'acteur, Dieu, et dans la façon supérieure dont il manie l'instrument. Ainsi parle la grande école de « l'homme s'agite et Dieu le mène ».

Et voici comment cette grande école conçoit l'action de Dieu dans l'Humanité.

Donc l'Humanité est tombée ; tombée dans la ma-

tière ; tombée dans l'ignorance et l'impuissance, physiques, métaphysiques, morales. Mais Dieu ne l'a laissée tomber ainsi que pour remplir de spirituelle essence tous les degrés de l'échelle du possible ; et il veut la relever, la ramener, degré à degré, vers les hauteurs d'où elle est déchue.

Aussi, tout de suite après la chute, dès le premier homme individuel, fixant de loin dans l'avenir le point central universel où il veut aboutir à telle époque déterminée de l'histoire humaine, puis les points de repère intermédiaires, les centres secondaires qui jalonneront l'intervalle, Dieu, préparant son but, commence son action et pousse l'Humanité vers ces points de ralliement.

Il regarde d'abord ce premier homme terrestre, le prend où il est, tel qu'il est, et, sans le violenter, librement, mène le mouvement spontané de cet homme par des courbes savantes. Il regarde les autres hommes de même qui bientôt se meuvent et s'agitent autour du premier, mène de même leur liberté, par leur liberté même, et combine ensemble savamment et dirige en spirale ascendante le tourbillon formé de ces mouvements multiples. Il regarde les familles, les tribus, les nations, les peuples, qui se forment, se séparent ou se mêlent ; et dans un immense mouvement tournant, dans un gigantesque tourbillon d'intérêts généraux, de pensées, d'inspirations diversement analogues et corrélatives, il embrasse, il entraîne tous ces individus et tous ces peuples.

Il suit et il dirige tout ensemble l'action de tous et de chacun ; et, de siècle en siècle, ou, pour parler un langage plus scientifique, de série en série, les mouvements combinés se modifient les uns les autres, engendrent les suivants, et progressivement se resserrent dans leur marche concentrique, comme une spirale qui monterait en cône.

D'abord, pour base un cercle immense partant du premier homme, occupant des siècles et des siècles, où lentement les peuples se créent. Puis un cercle moins large, où quelques races centralisent chacune quelques peuples. Puis, un autre moins large encore,

où trois foyers seulement semblent actionner tout le mouvement des peuples : le foyer des Aryas à l'Orient et à l'Occident ; entre les deux, ici les Chaldéens et là les Égyptiens. Puis, dans un cercle plus étroit encore, Egyptiens, Hébreux et Perses alimentent le trépied vital. Puis, les Grecs concentrent cette triple action. Puis, les Romains plus encore.

Alors, dans le monde romain, le christianisme éclate, point visé par Dieu dès le commencement, résultante obtenue par lui au bout de la série convergente des mouvements intellectuels, politiques et moraux de l'Humanité tout entière.

Puis, dans l'avenir comme dans le passé, tout se coordonne à nouveau. Le Christianisme naissant de ce point central universel qui est le Christ, a continué en sens inverse, de spirale *excentrique* grandissante, par des cercles qui vont s'élargissant progressivement, le mouvement de spirale *concentrique* dont il était le résultat normal.

Enfermé d'abord dans le cercle très étroit d'un mouvement intellectuel et social qui commence, emprisonné dans une catacombe, concentré en un point comme sans étendue ni horizon terrestre par les tourbillons précédents qui tournent encore autour de lui et contrarient sa formation, le culte nouveau ne voit que le ciel de favorable au-dessus de lui, ne sent des mouvements d'idées dont il est issu que le remou troublé et troublant, que les girations hostiles à la tranquillité de son dépôt statique, que les chocs et les heurts ennemis.

Mais, à mesure, une fois fixé, qu'il se libère, se développe et s'élève lui-même au-dessus de son point d'origine en cercles excentriques qui montent, s'élargissent, et, de siècle en siècle, de série en série ascendante, reproduisent à rebours, au-dessus de ce point, les cercles qui sont au-dessous, son horizon aussi s'agrandissant, il aperçoit dans le passé, au delà de sa naissance, les cercles antécédents dont il est issu, les divers mouvements qui formèrent ces cercles, les foyers partiels d'où ces mouvements jaillirent.

Et présentement, du cercle où nous évoluons, du XIX^e^ siècle au-dessus de notre naissance chrétienne,

les cycles historiques d'avant Jésus-Christ, même les cycles antéhistoriques, apparaissent assez clairement aux érudits, plus complètement aux intuitifs.

Et les philosophes de l'histoire des religions, après avoir reconnu un à un dans le Christianisme les mouvements qu'il a assimilés et transformés en lui, disent, exhumant les épaves : « Tel dogme, telle sentence, telle forme religieuse sont de provenance juive ». Et ils ont raison ; c'est Dieu qui l'a fait ainsi. — « Telle idée, telle tendance morale, tel symbole esthétique témoignent de l'influence hellénique ». Et ils ont raison, c'est Dieu qui l'a fait ainsi. — « Telle croyance, telle vertu, telle cérémonie sont d'atavisme égyptien, chaldéen, persan, hindou. » Et ils ont raison ; c'est Dieu qui l'a fait ainsi, tirant progressivement une création de l'autre, comme dans les six cycles de la genèse du monde ; et, à la fin du sixième, résumant toute l'Histoire dans l'Homme-Dieu, comme à l'origine il avait résumé toute la nature dans l'homme.

Et c'est là qu'apparaît le divin, c'est là qu'éclate le miracle, dans cette involution d'abord qui incorpore au Christianisme toute l'âme de l'Humanité préchrétienne ; dans cette évolution ensuite qui peu à peu développera le Christ comme un levain dans l'Humanité postchrétienne, de cycle en cycle progressif, jusqu'au cycle de l'Humanité spirituelle jusqu'au cycle de l'Humanité céleste. Miracle infiniment plus grand que ne l'a fait la théorie des à coups divins et du *Deus ex machinâ !* car de dévier par une secousse tel emballement de l'Histoire, d'un changement d'aiguille détourner brusquement tel train du voyageur Humanité, c'est œuvre de prévoyant imprévoyant, œuvre de puissant impuissant qui n'a ni tout prévu ni tout assuré ; c'est miracle de médiocre, au prix de cette puissance unique d'un machiniste sans pair qui mène à coup sûr, par une combinaison infaillible, jamais trompée ni déviée, la marche totale de l'Humanité tout entière au point précis fixé d'avance, à travers les courbes savamment ménagées de milliers de milliers de lieues, de milliers de milliers de siècles.

Voilà vraiment du divin : l'emploi total de la force totale, selon la Norme parfaite, par la totale intelligence. Voilà vraiment ce que voyait l'apôtre Paul lorsqu'il parlait avec un lyrisme inaccoutumé de faire comprendre aux Ephésiens quelle était la largeur, l'étendue et la profondeur de la science suréminente et de la suréminente charité du Christ, dans tout le divin plérôme. Le Christ ainsi est bien l'alpha et l'oméga : hier lui appartient comme aujourd'hui ; et demain plus encore. *Ipsi gloria in Ecclesia in omnes generationes seculi seculorum. Amen !* — Ephes., III, 21.

C. M.

La Religion Progressive

L'EXÉGÈSE DE L'ABBÉ ROCA

« Je me contente d'exposer des idées, de proposer un enseignement plus élevé, une manière plus scientifique d'interpréter le christianisme. Je ne formulerai rien à l'encontre des vérités qui ont cours *canonique* dans l'Eglise ; et d'avance je puis affirmer que si la doctrine nouvelle se montre supérieure à l'ancienne, dans ce sens qu'elle sera plus rationnelle et plus satisfaisante, les deux enseignements ne se trouveront pas en contradiction sur les points fondamentaux. J'en vois l'accord parfait.

« L'ancienne exégèse, propre à l'état d'enfance de l'Humanité, doit être mise à la taille de l'âge adulte que vient d'atteindre cette même Humanité. Elle demeure vraie comme enseignement primaire, et l'on peut la conserver pour les enfants ; mais elle est insuffisante comme enseignement secondaire, et nulle comme enseignement supérieur. Et c'est d'enseignement secondaire et supérieur qu'il s'agit dans ce livre.

« Il n'est que temps de se mettre à l'œuvre, si l'on veut prévenir la ruine complète de l'Eglise et le débordement de cette *Mer rouge* dont nous menace avec le comte de Paris, tant d'autres prophètes de malheur. Sauver la France, et, par la France, les autres peuples, sans la religion de Jésus-Christ, c'est absolument impossible. Plutarque dirait qu'on *bâtirait plutôt une ville en l'air*.

« Je sais bien que Ballanche, prévoyant, il y a cinquante ans, l'état déplorable, pour ne pas dire la ruine complète, où est tombée la vieille forme religieuse, s'écriait : « Nimporte ! Les principes de l'Evangile nous restent ; ils se sont incorporés pour toujours dans l'Humanité nouvelle. Ils survivront au naufrage du vieux monde. Ils sont devenus à jamais les principes officiels de l'esprit social qui règne dans l'Europe moderne. C'est par eux que nous nous relèverons. » — BALLANCHE, *le Vieillard et le Jeune Homme*.

« Donc, de quelque manière que cela tourne, le Christ n'en sera pas moins le *Sauveur du Monde*.

« J'avais en vue ce grand mouvement d'idées et cette régénération de l'esprit public, dont Ballanche fut un des premiers à saisir la portée sociale et la force préservatrice, quand je disais plus haut que la civilisation moderne ne sombrera pas, précisément parce qu'elle est née du Saint-Evangile. Grâce à Jésus-Christ nous n'aurons pas à rouler dans la cataracte dont M. Jules Simon voit le tourbillon nous emporter. Brave homme !

« Ainsi, quoi qu'il arrive, le monde est sauvé par qui avait promis de le sauver, et César est expulsé par qui avait dit : Il sera rejeté de partout : *Princeps hujus mundi ejicietur foras*. — JOAN., XII, 31.

« Soit donc que le sacerdoce actuel se brise et succombe — ce qui n'est pas impossible, d'après l'Evangile même et d'après saint Paul — pour faire place à un sacerdoce nouveau, détaché celui-là dans les classes savantes et peut-être laïques, par je ne sais quelles voies nouvelles d'ordination canonique ; soit que la vieille Eglise, aujourd'hui délabrée, se régénère et se transforme complètement pour se mettre en harmonie avec les besoins et les nécessités de l'heure présente, les oracles du Christ s'accompliront toujours.

(*Le Glorieux Centenaire*) Abbé ROCA.

L'Eglise et le Siècle

Sous ce titre, M. l'abbé Félix Klein, maître de conférences à l'Institut catholique de Paris, publie un recueil des discours de Mgr Irelan, archevêque de Saint-Paul, aux Etats-Unis.

Ceux que l'admirable archevêque américain appelle

des « réactionnaires », des « arriérés pleurant sur des tombes qui ne se rouvriront pas et oubliant le monde vivant qui les pousse », les catholiques, qu'il accuse « de se traîner dans les vieilles ornières et de craindre de déranger leurs esprits ou de chiffonner leurs vêtements en hâtant le pas », les « poltrons — c'est ainsi que les qualifie Mgr Ireland — qui invoquent la modestie et la prudence pour couvrir leur couardise » tous les rétrogrades, en un mot « qui voudraient refouler dans l'Erié les eaux du Niagara » feront bien de lire ce volume.

Pour les autres catholiques, ceux qui s'honorent de marcher à la suite du grand pape Léon XIII, et qui estiment glorieuse pour l'Eglise et féconde pour le siècle l'œuvre de prélats comme Lavigerie, de Carthage ; Ketteler, de Mayence ; Manning, de Westminster ; Gibbons, de Baltimore, ce sera une véritable fête de voir avec quel brio et quelle foi ardente Mgr Ireland prétend mener le mouvement religieux à travers le monde moderne le plus avancé et le plus hardi.

L'archevêque de Saint-Paul estime, en effet, que « le conservatisme » est le nom spécieux de l'apathie et que, résolu qu'il est à demeurer toujours sauf, ce n'est plus qu'un morceau de bois mort ! » Il a pour devise : *Oser et faire*. Pour s'y conformer, « le laïque, déclare-t-il, n'a pas besoin d'attendre le prêtre, ni le prêtre d'attendre l'évêque, ni l'évêque d'attendre le pape ». La critique ne manquera évidemment pas à tant de hardiesse. Qu'importe ? « La critique, dit-il, vient généralement des hommes fainéants qui se réjouissent de voir l'insuccès suivre l'action, parce que, de cette façon, ils trouvent la justification de leur propre paresse. »

Mgr Ireland est le partisan déclaré des intérêts matériels de l'ouvrier, il est l'apôtre du bien-être pour tous. Il chérit la liberté, comme un véritable yankee et le dit avec passion. Il déclare que, pour être complète, la science religieuse ne saurait se passer de la science profane. Il célèbre avec enthousiasme tous les progrès humains. Il s'indigne contre ceux qui prétendent que l'humanité doit se désintéresser des conquêtes terrestres. Enfin, il nous dit, à nous Français : « Voilà un privilège du peuple américain : il peut changer ses lois et changer ceux qui le gouvernent, sans toutefois vouloir le moins du monde changer la République. »

Toute la jeunesse catholique, y compris le jeune clergé, applaudira certainement aux paroles du grand archevêque. Le temps des rétrogrades est fini : les vieux s'en vont. Déjà, à Paris, des ovations enthousiastes ont été faites à Mgr Ireland après plusieurs de ces discours qui font partie du présent volume. Comment le prélat d'outre-mer ne trouverait-il pas des sympathies et des échos dans notre pays où il a passé « les belles années de sa jeunesse », et dont il se plaît à dire si haut : « Moi, j'aime la France, parce que je l'ai connue de près. Mais qui n'aimerait votre beau pays, le pays d'une histoire si grande, si belle, le pays des idées généreuses, le pays des dévouements ? Que d'autres pays travaillent et se battent pour des intérêts matériels ou pour une question de frontière ; la France sait travailler et se battre pour l'honneur, pour la religion et pour tout ce qui élève l'âme. Le monde moral, intellectuel et religieux ne peut se passer de la France ! »

C'est égal, à voir un évêque chéri du pape prétendre que « Dieu entend que le présent soit meilleur que le passé et l'avenir meilleur que le présent », enseigner que « la race humaine ne doit pas exister pour le bénéfice d'un petit nombre, et que la propriété privée devient propriété commune quand l'inanition est à la porte » ; soutenir que la vraie piété doit travailler à « diminuer les heures du labeur des malheureux, l'insalubrité de leurs demeures et autres misères physiques » ; se préoccuper, au nom de l'esprit primitif de l'Evangile, « des loqueteux, des pouilleux, des habitants des caves ou des quartiers de la misère, des mendiants, des vagabonds, des millions de non catholiques » plus ardemment que « du petit groupe des personnes dévotes », proclamer que « les hommes les plus dévoués aux institutions du pays devraient être ceux qui respirent l'air des sanctuaires catholiques et qui croient à la vérité catholique » ; à voir cela, dis-je, il y a de quoi troubler et déconcerter plus d'un véritable « arriéré » dans l'honorable et platonique béatitude de sa foi.

Tout le volume des discours de Mgr Ireland sur l'*Eglise et le Siècle* est consacré à cette évolution vive et hardie. Comme on peut en juger par les quelques citations qui précèdent, cela n'est pas dit« en phrases montées sur des échasses ou par sermons dans le style du XVII^e^ siècle ». Aussi ces pages vont-elles être dévorées par ceux qui aiment ici-bas les

grandes luttes de l'esprit, bien plus intéressantes que les combats d'intérêts matériels.

Et ils remercieront l'abbé Félix Klein, qui a eu l'heureuse idée de réunir et d'importer en France ces discours, — j'allais dire cette dynamite.

L'abbé HENRY BOLO.

(*Le Petit Marseillais.*)

Le Tolstoïsme.

Nous trouvons dans la *Réforme* du 30 juin dernier, une importante étude d'une œuvre de M. FÉLIX SCHROEDER, intitulée *Le Tolstoïsme*. — Paris, Fischbacher.

Nous croyons utile de la reproduire ici pour l'offrir à la méditation de nos lecteurs.

« Le comte Léon Tolstoï est une des figures les plus étonnantes du siècle. Il est à la fois le Balzac, le Saint-Vincent de Paul, et, en quelques points, le Schopenhauer de la Russie. Tout le monde a lu ces deux chefs-d'œuvre, *la Guerre et la Paix*, *Anna Karénine*, et même la *Sonate à Kreutzer*, un des romans fameux de ces dernières années ; tout le monde sait qu'aujourd'hui Tolstoï, repoussant les vanités du monde, mène une existence de patriarche villageois, se livrant aux plus humbles besognes manuelles, enseignant à lire aux enfants des mougicks, et n'écrivant plus que pour répandre sa doctrine religieuse et sociale.

« Mais la genèse de cette doctrine, son essence, ses visées, il était malaisé de s'en rendre un compte exact avant la très curieuse étude de M. Félix Schroeder. On peut dire qu'elle forme désormais un accompagnement obligé aux œuvres de « l'apôtre de Toula ». Elle est neuve en ce que, résultat d'un examen de l'œuvre complet de Tolstoï, elle établit que son évolution dernière, généralement attribuée à l'on ne savait quelle soudaine illumination, est en germe dans ses plus anciennes productions. Sans suivre M. Schroeder dans le détail de cette démonstration, résumons succinctement son exposé, remar-

quablement clair, du système du grand écrivain russe.

« Troublé par le spectacle des incohérences, des cruautés de notre civilisation, et par le sort malheureux qu'elle fait à la plupart, convaincu que l'égoïsme est le principal obstacle à la réalisation de l'aspiration des hommes au bonheur et que l'humanité sera heureuse le jour où chacun consentira à vivre pour les autres, Tolstoï marque dès ses premiers écrits ses tendances vers cette existence supérieure. Où la trouver ?

« Ce besoin de croire à quelque chose d'absolu, d'infini, devient un tourment : il croit y échapper en se jetant dans la pratique du culte. Mais il s'aperçoit bientôt que l'Eglise a faussé la révélation du Christ. C'est à celle-ci qu'il prétend désormais remonter, c'est dans le Sermon sur la montagne qu'il va trouver les éléments de son système religieux et social.

« La loi de l'humanité, c'est l'amour, non pas l'amour exclusif, égoïste, personnel. mais l'amour désintéressé de tous les hommes, et c'est dans la soumission à cette loi, dans l'accomplissement de la volonté de Dieu, que consiste la vraie vie. De là, ces commandements supérieurs qui, proclame Tolstoï, inaugurent le règne de Dieu sur la terre : Ne jamais avoir recours à la violence ; s'interdire l'adultère, et jusqu'aux pensées voluptueuses, ne jamais enchaîner par serment sa volonté à la volonté d'autrui ; supporter les offenses ; aimer tous les hommes sans distinction. De là aussi une organisation sociale évangélique : suppression du patriotisme et de la guerre ; abandon des villes, où les groupements trop étendus rendent l'homme étranger à son prochain, abolition des lois positives, remplacées par le principe d'amour ; organisation naturelle et harmonique de la vie, alternance des différentes occupations de la journée, chacun produisant soi-même les biens dont les hommes font usage, de telle façon qu'une partie de la journée soit consacrée au travail pénible, la seconde au tra-

vail intellectuel, la troisième au travail de métier la quatrieme aux rapports sociaux.

« A l'encontre de notables écrivains qui ont apprécié assez dédaigneusement Tolstoï apôtre et philosophe religieux, M. Schroeder, entrainé sans doute par les prédilections personnelles de son esprit autant que par le prestige de son auteur, n'est pas loin de se rallier à ces doctrines, qu'il célèbre comme un progrès. Il s'autorise de la merveilleuse connaissance des hommes montrée par Tolstoï romancier, et il croit le tolstoïsme, venant à l'heure où se produit, en même temps qu'un renforcement du socialisme, une vague renaissance d'idées mystiques, capable de tirer notre époque de son désarroi moral. C'est beaucoup attendre de ces généreuses rêveries. Pour se les proposer comme lois morales, il faudrait aux hommes une abnégation qu'ils n'auront jamais, mais il faudrait pour les réaliser une humanité composée de saints comme Tolstoï, de génies touchés par la grâce.

« M. Schroeder a un chapitre curieux sur l'idéal ascétique de Tolstoï, popularisé par la *Sonate à Kreutzer*. Le but suprême selon la loi d'amour, c'est l'union absolue des êtres : cette union n'est possible que par la disparition des passions individuelles, et avec elles, de la dernière, la plus forte de toutes, l'amour corporel. Tolstoï admet, comme idéal transitoire, le mariage, à la condition qu'il lie indissolublement deux êtres qui se comprennent jusqu'au fond de l'âme, qui vivent l'un pour l'autre ; tout mariage qui n'est pas cela est adultère, et, dans ce mariage, les rapports entre époux sont autant de péchés. Mais le définif aboutissement de l'idéal tolstoïque, c'est la fin de l'humanité : « Quand enfin la loi sera accomplie, le genre humain sera anéanti ; tout au moins il nous est impossible de nous représenter la vie sans la parfaite union des gens. » Ainsi la doctrine de Tolstoï conclut sur le mot : *rien* ! comme celle de ce Schopenhauer qui par sa pusillanime crainte de la mort a montré que

pour lui ce rien était *tout*. Théories étranges, anciennes, presques immémoriales, mais combien stériles ! Ce n'est pas vers le néant que se tournera l'humanité à la recherche du bonheur. Et tant qu'il y aura un homme et une femme, la nature complice, plus forte que les philosophes, poussera l'une vers l'autre, non seulement leurs âmes, mais leurs personnes. »

Ce n'est pas vers le néant, certainement, que se tournera l'humanité ; mais vers des horizons nouveaux. Elle a un autre but, un idéal supérieur vers lequel elle est en train de graviter.

Certes, c'est une très belle idée que celle du comte de Tolstoï, que d'affranchir l'homme de cet esclavage des sens qui est la cause unique de tous ses malheurs. Mais, peut-on détruire l'attraction des sexes ? Non, cela est évident. Il y aura toujours des hommes qui se laisseront tenter et séduire, et qui ne demanderont pas mieux. Les héros seuls parviendront à se vaincre et à triompher.

Mais le but vers lequel on doit tendre actuellement, le seul qui soit vraiment pratique, c'est la purification des mœurs par l'amour vrai, lequel aide à fermer les yeux sur l'acte, en effet méprisable, qui vous ravale à la brute. Il est honteux pour l'homme d'être l'esclave des appétits bestiaux de son corps. L'Amour, le grand Amour, celui des Ames, est le seul qui honore l'espèce humaine.

Quant à l'acte de procréation, il doit être un acte religieux. Tant qu'il ne sera pas cela, il entraînera la honte avec lui. Le comte de Tolstoï a donc bien raison de le condamner et de chercher, par ses romans, à en dégoûter l'Humanité.

Ce qui manque au *Tolstoïsme*, ce qui obscurcit sa philosophie, c'est l'imparfaite conception de l'immortalité ; admettez un seul instant que l'homme a des existences multiples, qui doivent servir à son progrès intellectuel et moral, et cette doctrine s'éclaire d'un jour nouveau.

La vie actuelle n'étant qu'un chaînon, un anneau dans la chaine de nos existences successives, notre devoir est de lutter pour préparer le milieu dans lequel nous sommes appelés à vivre plus tard, et par-conséquent à nous purifier.

Nous sommes reliés à nos frères par cette grande

loi d'*Amour*, qui fait précisément que nous ne trouvons de bonheur que dans la satisfaction des besoins les plus élevés et les plus nobles.

Les passions, comme l'intelligence, se purifient, deviennent moins grossières au fur et à mesure que nous progressons ; le spiritisme nous ouvre des échappées nouvelles sur nos états futurs, en révélant l'existence de tout un monde de forces fluidiques insoupçonné jusqu'ici. Il nous montre l'avenir sous un jour tout particulier et singulièrement attrayant.

Nous savons d'ailleurs par les révélations d'outre-tombe (Voir les *Vies Mystérieuses*),que sur des globes plus élevés dans la hiérarchie céleste,deux êtres *complémentaires*, c'est à dire deux Ames-Sœurs unies par l'amour parfait, peuvent procréer par le simple effet de leur puissante volonté. Sur ces globes plus parfaits l'Humanité est tout à fait affranchie de la bassesse qui est son malheureux lot dans les mondes inférieurs dont fait partie notre pauvre Terre.

Notre but constant doit donc être de développer en nous le *Moi supérieur* qui y dort à l'état latent, en élevant notre sens moral, et en nous faisant mépriser toutes les jouissances matérielles qui nous rabaissent. Pour cela l'Amour, le Sacrifice et le Dévouement pour nos semblables, sont les meilleures armes.

René Caillié.

Sur la situation actuelle à Paris

Mardi 13 février 1894.

Quelles sont ces clameurs féroces qui s'élèvent du sein des foules, d'où partent ces cris de haine et de rage, ces imprécations et ces menaces ?

Le monde se sent ébranlé sur ses bases, car le temps est venu de la grande bataille, et de nouveau les légions du mal sont déchaînées. De nouveau, l'homme recueille ce qu'il a semé ; société égoïste, toi qui courbes des créatures humaines sous ton joug odieux, tu es la première coupable ; c'est toi qui allumes les incendies dévorants, toi qui fabriques les engins de la mort, car tes fruits sont ceux de l'injustice et de la désespérance. Et, ayant élevé un temple à Baal et au Veau d'or, tu as enlevé Dieu du cœur du peuple, et, à la place de l'amour, tu as mis la convoitise et l'envie, et tu lui as dit que tout était ici-bas dans les

jouissances du monde, et, comme Sardanapale, tu as fait graver sur tes temples profanes : mange, bois, divertis-toi, tout le reste n'est rien. Et le peuple l'a cru et les voix mystérieuses qui parlent au cœur de l'homme, qui viennent lui murmurer de nobles légendes, d'héroïques vertus, ont été étouffées par la voix des faux prêtres. Et sans idéal dans sa vie aride, sans espoir du lendemain, sans lumière morale, l'homme est retombé à l'état de la bête ; et livré à ses instincts féroces, aux pensées mauvaises qui hantent le monde, il jette à la société son défi sanglant.

Honte à elle, honte à ceux qui n'ont point tenu compte des aspirations populaires, à ceux qui ont tué l'idée pure et désintéressée, à ceux qui ont enseigné à l'ignorant que tout tenait sur cette terre, que l'homme ne naissait que pour la vie terrestre, que la mort etait le néant.

Honte à ceux qui ne songent point qu'ici-bas tout être a droit à la vie, à l'air, à la lumière, au travail, et, plus encore, à la vie spirituelle.

Malheur à ceux qui ont courbé et qui courbent des milliers d'êtres sur une tâche trop lourde pour eux, malheur à ceux qui ont montré l'exemple de la corruption, de l'égoïsme, du matérialisme.

Alors contre cette Société qui ne donne à l'homme ni assistance matérielle, ni vie morale, une tempête furieuse s'élève.

Ce ne sont point de futiles luttes de classes, une rancune haineuse de déshérités, c'est l'humanité entière qui est un marche, c'est l'esprit humain qui s'élève dans un élan admirable vers une lumière nouvelle.

Ces complots, ces attentats, ces convulsions qui vous effrayent sont la marque du doigt divin ; ces éclairs qui partent du sein de la foule obscure sont les éclairs de la colère céleste ; et l'homme disparaît, tout s'efface, l'humanité est debout.

Ce n'est pas sans danger qu'on comprime l'âme humaine, qu'on empêche l'évolution du monde, et pour avoir placé sur l'autel les dieux de la matière, pour avoir emprisonné la pensée dans le cercle de fer du scepticisme et du néantisme, cette pensée se retourne, le monde se sent déchiré par d'affreuses révolutions, la main divine s'appesantit sur lui, et le mal se répand sur la terre.

Ne jugez pas, vous qui connaissez la révélation divine, ne jugez pas selon la vue des hommes. Les

hommes qui ne savent point lire dans la pensée divine sont frappés d'horreur, de cruauté ; ils ne sentent point que c'est l'agonie du vieux monde, les convulsions du mal expirant.

La guerre s'avance menaçante, les trônes croulent de toute part, toutes les nations seront frappées. Heureux ceux qui seront marqués du sceau de la rédemption, ils seront protégés contre tout mal ; il est inutile de s'enfuir, d'aller ici ou là, car partout les peuples se lèveront ; ces mouvements populaires restent souvent incompris. Les révolutions sanglantes, les crises qui secouent l'humanité sont inévitables ; elles tiennent à la période de vitalité de celle-ci.

La pensée humaine est loin d'être harmonique, la personnalité humanitaire en est encore à la période des cataclysmes ; les forces non encore équilibrées se heurtent, le peuple aspire à la vie sociale, il monte, il renverse les digues qu'on lui oppose, et sa vague furieuse balaie tous les obstacles.

Que sortira-t-il de ces conflits violents ? Les esprits chagrins y verront l'envahissement de la démagogie, la ruine de tout ordre, de tout pouvoir ; ceux qui vont plus loin et qui cherchent dans ces grands mouvements le sens de l'évolution des êtres y voient au contraire l'aurore d'une renaissance.

Reconnaissance morale et fraternelle, mouvement non matérialiste malgré son apparence, c'est par lui que l'idée spiritualiste reprendra son empire.

Aucune Société ne peut se fonder si elle n'est soutenue par l'idée religieuse : c'est l'idée religieuse qui, de tout temps, a donné à la civilisation d'un peuple sa nature et son caractère.

Le progrès s'est développé en raison directe de la forme sous laquelle l'idéal s'est présenté.

Mais, comme toute notre œuvre humaine, la religion finit peu à peu par se concréter, par opprimer l'esprit humain, qui alors s'insurge, cherche une nouvelle manifestation de la pensée supérieure.

Le monde est admirablement préparé pour une réalisation nouvelle, il y est préparé par l'insuffisance des vieux cultes ; il y est préparé par la connaissance des religions anciennes ; le passé se déroule majestueusement, illuminant la nuit des siècles d'un brillant rayon qui, des cimes de l'Hymalaya, des plateaux de l'Iram, des rochers de la Grèce, vient, jusqu'au sein de l'Europe moderne, révéler le grand mouvement de la pensée humaine. Il y est préparé par

toutes ses connaissances qui, reculant les bornes de l'infini, montrent la vie déroulant ses formes multiples dans les cieux sans limite, que l'homme ne peut mesurer dans le fragment de substance qu'il ne peut saisir; il y est préparé enfin par le cœur du peuple, par ceux qui souffrent, qui appellent un monde meilleur, qui cherchent et qui attendent.

Et voila que des ruines amoncelées, des temples détruits, des trônes renversés, sort une grande et solennelle paix.

Du fond des âges, des siècles les plus éloignés, le même mot se fait entendre de plus en plus fort, de plus en plus vibrant:

Aimez-vous.

Ici, ce ne sont plus des mots vagues, de pures maximes tombées des lèvres des philosophes, de vagues rêveries comprises seulement de quelques-uns ; c'est l'action elle-même qui est au berceau de la nouvelle humanité.

Le moment est grave, plus grave qu'à aucune époque de l'histoire du monde.

C'est la société entière qui se transforme, c'est le grand mouvement rapprochant l'Orient et l'Occident, le présent et le futur ; la solennelle naissance de l'humanité, l'idéal noble et divin, brisant toute caste, toute barrière, faisant triompher la paix et la justice.

« Miracle impossible ! l'homme est mauvais, éternellement il retombe dans la même ornière, et toujours il revient à la même erreur ; les Sociétés s'écroulent et sont remplacées par des Sociétés aussi mauvaises ; l'homme sera toujours égoïste, cruel, ignorant, etc. »

Non, cela n'est point ; l'humanité serait alors dans le mouvement éternel, condamnée à l'immobilité, sous le mouvement apparent de ses révolutions.

L'humanité est en marche depuis qu'elle est née, en marche pour réaliser le plan supérieur et divin qui est dans l'homme.

Les religions se sont trompées, elles ont erré, elles ont été des révélations partielles, des fractionnements de la pensée divine ; aujourd'hui la religion se montre comme la Révélation complète de l'homme ; elle lui ouvre les vastes champs de l'infini, les consolantes visions d'un avenir meilleur, la confirmation de ce qu'il y a de plus sacré dans le cœur de l'homme, la confiance en l'éternelle justice.

Et cette justice que l'homme veut, la voici qui vient à lui dans ses œuvres de bien et de mal : de mal avec les révolutions qui éclatent, de bien avec cette foi qu'ont plusieurs dans l'amélioration de la famille humaine.

Et malgré ces crimes qui vous épouvantent, on sent germer dans les masses profondes de ces grandes idées qui transforment l'univers ; déjà les hommes sentent en eux le désir de voir fleurir la paix universelle, des voix s'élèvent de toutes parts pour proclamer le droit à la vie de tous les êtres, pour demander à la Société d'être une vraie mère pour tous ses membres, pour réclamer d'elle protection à la créature humaine qui vient de naître, à celui qui travaille, au vieillard qui ne peut plus se nourrir de son propre labeur, protection pour tout ce qui est faible et qui souffre.

Un grand courant entraîne les peuples à leur insu ; les crises sociales, politiques, économiques, amèneront une société meilleure, société basée sur l'idéal tout nouveau de l'homme revélé à lui-même.

Ce grand travail d'idees, cette effervescence qui menace, est le salut du genre humain ; l'époque actuelle est toute de transaction et par cela même bizarre et contradictoire dans ses violents effets ; au fond elle est une ; c'est toujours l'âme humaine, cherchant à se saisir, à se réaliser.

Heureux ceux qui sentent ces choses, qui sentent le battement de la vie dans le grand corps humain.

Et cette vie nouvelle qui s'infuse, c'est celle de l'être spirituel, le dégagement du vrai Moi, le règne de la Psyché, la communication de l'Etre avec la source de toutes les pensées, c'est-à-dire avec Dieu.

C'est le Spiritualisme moderne qui donnera à la nouvelle Société sa sanction et ses bases, en donnant à l'homme connaissance de l'harmonie nécessaire à sa vie, en faisant pénétrer partout les idées de dévouement, de fraternité et d'humanité.

Aucun des troubles qui menacent la terre ne peut émouvoir ceux qui ont en eux la foi en la puissance divine, la foi en l'humanité, la foi en la justice éternelle, car ils ont en eux les forces du monde, celles qui ont soutenu l'humanité daus sa pénible enfance, celles qui la transformeront au jour prochain de la rénovation sociale.

(*L'Aurore.*)

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Emancipation de l'homme

5e et 6e Entretien [1]

Mais Dieu, immuable dans sa justice, regarde passer l'heure de l'expiation, sans avancer l'heure de la miséricorde ; et les soupirs de l'agonie, comme les éclats sinistres des joies meurtrières, ne sauraient interrompre le cours de ses desseins.

La patrie des hommes a besoin de se régénérer dans le malheur, et du malheur surgiront la foi et l'amour.

La foi, lumière de Dieu, éclairera les peuples de la terre, et l'amour proclamera leur liberté.

L'immortalité, dépendance de la foi ; la fraternité, œuvre de l'amour, consoleront de toutes les humiliations, de toutes les douleurs, et donneront aux lois humaines l'appui de la loi divine.

La loi divine, mes frères, c'est la création dans son principe, sa marche, son but ; c'est Dieu, dans sa force, montrant aux humanités la route qui conduit vers lui.

La loi divine détermine la loi morale, définition des devoirs généraux tracés aux humanités.

La loi divine dit que la vie corporelle est le lien d'une vie passée à une vie future, la correspondance des idées innées avec les idées postérieurement acquises. — La loi morale dit que, distraire de cette œuvre de Dieu une partie de sa force, c'est se rendre coupable d'atteinte à la loi divine.

La loi divine défend le meurtre ; mais la loi morale distingue les meurtres et les flétrit d'une façon différente.

Le meurtre d'un seul démontre l'entraînement

---

1. La poste ayant égaré un envoi de copie à notre imprimeur, le 5e Entretien nous manque, et le 6e est incomplet.

passionné du caractère bestial de l'esprit, et il comporte des degrés de responsabilité. Le meurtre organisé dans un monde, comme force brutale de plusieurs contre plusieurs, ou d'une société entière contre un seul, est une preuve flagrante de la cruauté froide et réfléchie qui marque les peuples humains dans leur enfance et les accompagne jusqu'à l'émancipation absolue des esprits les plus éclairés de ces peuples.

La loi divine fait ressortir les attributs de Dieu. La loi morale déduit, des attributs de Dieu, la nécessité d'établir des rapports entre nous et la perfection divine. Dieu se dévoilant à la créature par ses attributs, la créature est tenue d'adorer Dieu par la pratique de sa loi. La loi divine marque l'infini de la force, de l'intelligence, de l'amour ; la loi morale impose à toute créature développée la force pour l'accomplissement des devoirs et des sacrifices, la sagesse dans les combinaisons et les actes, l'amour dans toutes les situations de l'âme, de l'esprit et du corps. Délires humains, démonstrations furieuses de l'égoïsme, de l'orgueil, de l'ambition, meurtres accomplis dans l'exaltation d'un fanatisme impie! Meurtres facilités par la négation de Dieu ! Meurtres commis avec le nom de Dieu aux lèvres! Meurtres encensés par d'extravagantes superstitions ou protégés par de hideuses institutions sociales ! Meurtres offerts au Dieu des armées par la duplicité et l'inertie, je vous maudis!

Je vous maudis au nom du Dieu de paix et d'amour, force éternelle de l'Univers, alliance et lumière des Mondes et des Esprits !

7me Entretien

Mes frères, l'abaissement moral des peuples est le résultat de l'ignorance.

La loi divine méconnue, les droits de la créature disparaissent sous la pression brutale ou sous la fangeuse atmosphère des vices de la nature charnelle.

Le droit de vie corporelle s'étend à toutes les

créatures humaines (nous ne nous occupons que de celles-là pour le moment).

Outre son droit à la vie corporelle, la créature humaine a des droits de distinction, expliqués par la maturité de l'esprit.

Pour honorer la loi divine il faut accueillir tous les êtres humains, dans les mondes charnels, avec la chaleureuse expression de l'amour fraternel. Il faut conduire tous les êtres humains à la place qui convient à chacun. Il faut étudier les facultés déjà épanouies, dilater les facultés naissantes, réformer les bestialités, faciliter le talent, donner l'essor au génie, exploiter toutes les forces, même la vertu, dans l'intérêt général. Il faut instruire l'esprit et soigner le corps de tous les êtres humains. Il faut enseigner Dieu par la définition de ses attributs et faire de ces attributs le code de l'humanité. Il faut prescrire le travail et faire du travail l'honneur de l'esprit. Il faut expliquer les causes de l'inégalité et faire de cette inégalité une des bases de la justice divine aussi bien qu'une des forces de la providence pour accomplir ses desseins. Il faut donner à l'assistance fraternelle la forme d'une institution sociale. Il faut décréter la solidarité universelle, l'anéantissement des coutumes barbares et la fusion des peuples en un seul peuple. Il faut se rendre libre en tuant le geôlier de l'humanité, l'ignorance.

Les droits de la créature intelligente résident dans l'exercice de ses facultés intellectuelles. Les facultés intellectuelles se développent par le travail de l'esprit ; la force morale résulte de la lucidité de l'âme.

Lorsque les facultés intellectuelles s'exercent sans l'appui de la force morale, elles ne produisent que l'erreur. Lorsque l'âme se sent attirée vers Dieu et qu'elle n'a pas le concours de l'esprit pour régler ses aspirations, elle n'enfante que des rêveries.

Lorsqu'il y a accord entre les facultés intellectuelles et la lucidité de l'âme, la créature ne

rencontre plus d'obstacles à l'élévation graduelle et elle prouve sa science par le sentiment comme sa foi par la raison.

C'est pour nous amener à l'accord parfait des facultés intellectuelles avec la lucidité de l'âme, mes frères, que nous donnons ici la définition des hontes de l'âme dépourvue de lucidité et des égarements de l'esprit humain privé des honneurs de l'âme.

L'âme est dépourvue de lucidité lorsqu'elle aperçoit Dieu sous une force humaine ou toute autre forme, et qu'elle adresse à Dieu des hommages incompatibles avec sa grandeur ; lorsqu'elle demande à Dieu le renversement des lois naturelles ; lorsqu'elle impose des limites à la pensée et des chaines à la raison ; lorsqu'elle encombre la route de l'idée avec les ruines d'un autre âge.

L'âme ne peut devenir lucide lorsqu'elle a peur d'un éclair, car l'âme comme l'esprit doit travailler à son affranchissement.

L'âme est lucide quand elle découvre la réelle figure de Dieu, et les forces intellectuelles sont nécessaires pour donner à cette découverte la force d'un principe d'équilibre social.

La réelle figure de Dieu, c'est la perfection qui attire et perfectionne ses œuvres. C'est la lumière éternelle qui allume toutes les lumières, l'incommensurable qui montre le progrès indéfini à toutes les intelligences, la force qui ne plie jamais, l'amour qui commande l'amour !

Les facultés intellectuelles de l'esprit ont pour mission de livrer à l'adoration d'un monde la réelle figure de Dieu, en brisant toutes les idoles de l'âme égarée.

Aujourd'hui la raison humaine, esclave des préjugés de l'enfance des peuples, ou libre par la déchéance de l'âme, se maintient dans l'idiotisme ou se rend criminelle par la négation de Dieu.

Nous venons faciliter la lucidité de l'âme humaine en dévoilant la face de Dieu et nous

disons à l'esprit humain : « Tu n'auras de vraie gloire que par la lucidité de l'âme. »

Mes frères, l'ordre moral, l'ordre matériel résulteront de l'accord des facultés intellectuelles avec la lucidité de l'âme.

L'âme cherche Dieu pour l'aimer ; mais la raison est tenue d'expliquer Dieu pour diriger l'amour de l'âme.

L'âme a des visions sereines et de fiévreux transports ; c'est à l'intelligence de choisir, à la raison de discuter, aux facultés intellectuelles d'ériger ce monument de l'émancipation dans un monde, hélas ! trop ancien, pour n'en être qu'à épeler Dieu.

Un ami du monde invisible.

Les Phénomènes spirituels

I

SÉANCES A ODESSA

Les Esprits se sont manifestés oralement et ils ont dit : « Que la paix de Dieu vous soit donnée. » Ensuite ils ont affirmé qu'ils allaient nous apporter le médium Félix que nous savions être actuellement dans la ville de Karkoff, engagé comme ténor pour la prochaine saison de l'Opéra. La distance de Karkoff à Odessa est de 900 kilomètres environ.

Nous avons eu differentes manifestations. Pendant que Samuel causait avec les Esprits, la porte de la chambre des séances donnant sur un corridor fut ouverte avec bruit et la lumière venant du couloir éclaira la stature d'un homme de grandeur colossale qui entrait dans la chambre ; à l'instant même la porte se referma et nous nous retrouvâmes dans l'obscurité.

Les Esprits ayant demandé la lumière, Samuel alluma une bougie et nous vimes deux personnes, dont l'une (le médium Wladimir, bien connu de nous) était assise et en transe ; sur un fauteil se trouvait un homme accroupi, avec la figure couverte.

Samuel se leva avec l'intention de voir cet individu, mais Wladimir en transe lui dit : « N'approchez

pas ». La séance continua jusqu'à ce qu'une voix d'Esprit eût dit à Samuel : « Réveille les médiums ».

Après avoir allumé une bougie, Samuel éveilla les deux personnes endormies ; grande fut notre surprise en reconnaissant le médium Félix, transporté par les Esprits de Karkoff dans la chambre des séances.

Quand Félix fut revenu à son état normal, il fut étonné et effrayé de se voir à Odessa dans l'appartement de Samuel ; il avait pleine conscience de s'être endormi dans son logement, à Karkoff, et sa première exclamation fut celle-ci : « N'est-ce pas un rêve ? Où sont mes effets ? »

Les paroles nous manquaient pour exprimer notre immense surprise en face d'une telle manifestation.

Les Esprits annoncèrent un repos de quinze minutes ; ils nous assurèrent qu'il y aurait des matérialisations.

Pendant ces quinze minutes, Samuel pria les membres du cercle de se recueillir ; ils élevaient leur âme mentalement pour la grâce qui leur avait été accordée d'assister à une séance où se voyaient de si grandes manifestations.

Quinze minutes après, la séance fut reprise.

Dans la chambre obscure nous avons entendu trois voix qui chantaient avec accompagnement d'harmonium ; ces chants étaient sublimes, les assistants se crurent transportés dans un meilleur monde, d'où la tristesse et les épreuves sont exclues.

Les Esprits en nous demandant la lumière nous firent revenir à la réalité ; nous vîmes alors le médium Wladimir, de nouveau en transe : il était assis près de l'harmonium ; nous sommes persuadés qu'il venait d'accompagner les chants. Il vint ensuite reprendre sa place dans le cercle.

La lumière fut éteinte puis rallumée par le médium Wladimir, et nous fûmes extrêmement surpris de voir devant nous deux Esprits matérialisés : un Maure de haute taille nous regardait avec des yeux pleins de feu, très expressifs ; il était habillé et drapé dans un burnous rayé blanc et bleu ; près de lui se trouvait une femme d'une physionomie très sympathique, au teint bronzé, d'une taille moyenne et gracieuse, vêtue d'un riche costume oriental, la tête couverte d'un voile transparent.

Après quelques minutes, ces Esprits disparurent sur place, sans faire entendre le plus léger bruit.

Le médium Wladimir, toujours en transe, nous expliqua que c'étaient les Esprits du roi Maure Said Adboul Alahann, avec sa femme Juléka, tous deux désincarnés depuis six ans.

Après cela la séance fut terminée.

Odessa, 1er avril 1893.

(*Revue spirite.*) BOURKSER.

II

Eusapia Paladino à Varsovie

CORRESPONDANCE DE ROLESLAV PROUSSE

Eusapia s'est trouvée à Varsovie d'une manière tout accidentelle. Elle ne donne pas de séances payées, mais elle se soumet volontiers aux investigations des savants (c'est sa corde sensible) et est toujours contente quand elle réussit à amener les sceptiques à croire à l'existence de son « John ».[1]

Eusapia est très attachée à la famille du peintre russe Henry Semiradsky ; c'est chez lui, à Rome, qu'elle fit connaissance du savant Ochorowitz qui réussit à attirer le médium à Varsovie.

— Je croyais, disait-elle après, les larmes aux yeux, que Varsovie n'était pas plus éloignée de Rome que Naples. Et, cependant, il m'a fallu traverser deux royaumes et passer en route deux longs jours et deux nuits !... Le contrôleur du tramway, en me voyant, me dit : « Vous êtes Eusapia Paladino » — et des enfants qui se trouvaient là s'enfuirent, en cachant leurs visages dans leurs mains !... Les *bambini* me fuir !... reprend-elle amèrement, en versant d'abondantes larmes.

Eusapia est fière, excessivement polie et délicate dans ses relations ; très impressionnable, très pieuse, mais sans aucune nuance de bigoterie ; avec beaucoup de présence d'esprit. Compatissante, surtout envers les pauvres. Elle aime les enfants jusqu'à la folie.

Si à cela on ajoute des gestes expressifs, un jeu de physionomie remarquable, qu'une actrice pourrait lui envier, nous aurons un portrait général de cette femme. Lorsque, dans la conversation elle s'anime, elle devient presque belle.

---

1. John est l'Esprit qui lui sert de guide.

Elle s'ennuie déjà à l'étranger ; elle a la nostalgie du pays, et ne se tranquillise que lorsque le peintre Sémiradsky la berce, comme une véritable enfant, par des récits sans fin sur l'Italie. Elle l'ecoute alors attentivement, les yeux grands ouverts, et, un peu encouragée, entre résolument dans la salle des séances où, toujours, elle trouve les regards méfiants et souvent moqueurs des membres de la commission.

Pendant la production de ses plus grands phénomènes, Eusapia se cramponne aux mains de ses voisins et donne l'impression d'une personne qui se noie et qui, instinctivement, s'attache à tout ce qui est à la portée de ses mains.

Il se produit quelquefois de petites flammes, comme des étincelles ou des vers luisants, qui tout d'un coup s'allument au-dessus de la table ou des têtes des assistants et s'éteignent instantanément.

Un jour, j'ai vu devant mes yeux un de ces merveilleux et splendides phénomènes. Pendant une complète obscurité, quelque chose s'enflamma comme une toute mignonne lampe électrique, moins grosse qu'un pois. Sa flamme bleuâtre, avec un noyau de pourpre, gagnant d'intensité, atteignit rapidement son maximum de clarté, puis commença à décroître et enfin s'éteignit complètement. Sa lumière était douce, délicate, transparente. Cet étonnant phénomène lumineux m'a paru l'un des plus merveilleux qu'il me soit jamais arrivé de voir, quoique sa cause pourrait bien n'être que naturelle. J'y pense souvent, et, s'il m'était donné d'obtenir le pouvoir de produire un des miracles de la médiumnité, j'aurais choisi celui de produire cette adorable petite flamme, malgré sa splendeur éphémère.

Je connais plusieurs corps lumineux, tels que le bois pourri, le phosphore, beaucoup de préparations chimiques qui, dans l'obscurité, répandent une lumière rose ou bleuâtre. Je sais aussi que la phosphorescence est la propriété du diamant soumis aux rayons du soleil. Je ne puis, malgré tout, comprendre les petites flammes d'Eusapia ; surtout, je ne puis pas m'expliquer d'où viennent celles qui apparaissent au-dessus de nos têtes !

DU CORRESPONDANT DU *Rébus*

Après avoir achevé la série de ses séances à caractère exclusivement scientifique, Eusapia en donna une dans un milieu de spirites convaincus. A son

entrée, elle fut accueillie par le fils de la maison où avait lieu la séance, un enfant de 8 ans, qui lui offrit un bouquet de roses et de muguets, liés par un ruban aux couleurs d'Italie, en lui disant en italien :

— Acceptez mon bouquet et embrassez-moi.

Enthousiasmée d'un tel accueil, Eusapia ouvrit ses bras, pressa l'enfant sur son cœur et l'embrassa longuement.

Malgré la présence de trente personnes et la lumière peu affaiblie de la salle, les phénomènes commencèrent après trois minutes d'attente seulement, ce qui etonna Ochorovitz qui avait amené le médium dans ce groupe, et qui était habitué à voir ces phénomènes ne commencer qu'après une heure d'attente, aux séances scientifiques. Le succès d'Eusapia fut complet. L'enfant qu'elle fit placer à la table était heureux. Il s'écriait :

— Qui joue avec moi ? me tire les oreilles, le nez ? je ne te donnerai pas ma botte — laisse-la — ne la tire pas. Papa, est-ce toi qui me tire ma veste ? Oh ! la belle petite étoile — une, deux, trois ! Ah ! si je pouvais en avoir comme ça pour mon arbre de Noël !

Les lumières éteintes, les phénomènes se succédaient ; de véritables éclairs sillonnaient la pièce ; tout à coup, une table, placée derrière le médium, commmença à monter le long de son dos. « *O Dio, ô Dio*, aide-moi, » s'écriait le médium, qui gémissait, soupirait ; enfin elle put dire : — *Parlate, Parlate.* — Mais tout le monde regardait et ne parlait pas. Enfin quelqu'un proposa de chanter en chœur une prière du matin ; on eut à peine chanté deux strophes que les phénomènes redoublèrent. Une sonnette s'éleva, sonna près du plafond et retomba à l'autre bout de la salle; une chaise se trouva sur la table ; des ardoises voyageaient sur les têtes, les épaules et les mains des assistants ; on entendit une toux faible, comme celle d'un malade ; les pans des rideaux de la niche derrière le médium s'ouvrirent et enveloppèrent les têtes des personnes assises autour de la table ; des étoiles apparaissaient de tous côtés en groupe de deux, de quatre ; les personnes les plus éloignées ressentirent des attouchements. Tout finit par des applaudissements retentissants de mains invisibles, quelque part, très haut, à plusieurs reprises. Le médium se réveilla. On ralluma les lampes, et la séance se termina. Eusapia se remit bientôt et reprit sa gaieté.

Les participants à cette séance avaient préparé une surprise au médium : un bracelet en or orné d'améthystes et de perles, avec une inscription de circonstance. L'un des assistants dit une poésie en italien, en lui présentant ce bracelet. Eusapia, tenant l'écrin, ne cessait, d'un air rayonnant de joie, de saluer des deux côtés, en répétant en polonais *dziekuje* (merci), le seul mot qu'elle avait appris pendant son séjour à Varsovie.

Dans l'antichambre, quand chacun s'habillait pour sortir, quelqu'un assurait Ochorowitz que la paire de galoches qui restait lui appartenait. Lui, qui avait déjà les siennes aux pieds, dit, en plaisantant : Je ne suis pas Eusapia, pour avoir plusieurs paires de pieds et de mains. Le médium, entendant prononcer son nom, voulut savoir ce qu'il disait. Quand on le lui eut traduit, elle dit : « Oui, oui; cela n'est rien encore. Plusieurs fois on me soupçonnait une queue sous mes jupes ! »

NOUVEAUX MÉDIUMS (du *Rébus*)

Les journaux de Varsovie nous apprennent que la contrée possède deux remarquables médiums : deux jeunes demoiselles. L'un habite Varsovie. Son petit groupe se compose de sept personnes (trois médecins, un chimiste, deux pharmaciens, un ingénieur et un propriétaire rural ; il s'occupe depuis plusieurs années de l'*étude* des phénomènes spirites. Le médium, fille d'un marchand de Varsovie, a vingt-quatre ans. Ce groupe ne s'occupe plus des tables tournantes et de sonnettes, etc., car il est arrivé à de plus sérieux résultats, par exemple à la *matérialisation d'un Esprit* qui, au commencement des séances, vient serrer les mains des assistants. C'est *Anna*, une amie du médium, morte depuis quelques années.

Les procès-verbaux du groupe sont encore tenus secrets, mais, lorsque les comptes rendus des séances du docteur Ochorowitz avec Eusapia seront publiés, alors le petit groupe fera connaître les siens et invitera à ses séances les membres de la commission qui se sont occupés du medium napolitain.

Le second médium se trouve à Sedlitz. C'est une demoiselle de 20 ans. Elle produit, dans un cercle de spirites de l'endroit, les mêmes phénomènes qu'Eusapia. Un impresario quelconque, ayant entendu parler de sa force mystérieuse, l'emmène à Saint-Pétersbourg.

∴

Dans une petite ville du centre de la Russie, Souzdale, un petit groupe de personnes qui s'occupaient du phénomène virent tout à conp la table s'élever dans l'air. Ils crurent que l'auteur du phénomène était le diable. Pour toute réponse, la table décrivit dans l'air un signe de croix. Quelquefois, la table, une fois en l'air, résiste à tout effort pour la faire descendre.

ANNA T...

(*Le Messager* [1].)

III

Vivent les anciens !

Vivent les anciens ! ce sont des géants ; à bas les modernes ! ce sont des pygmées. Je rougis comme une tomate de n'être qu'un moderne. Sans cesse, je regarde autour de moi pour tâcher de découvrir un bon petit trou de souris afin de m'y cacher avec ma honte, tant il m'agrée peu d'être né en ce triste siècle.

Constamment je fais fumer l'encens sur les autels des anciens, j'ai un culte pour eux, ce sont pour moi des dieux. Que de choses ils savaient ! que de choses nous ignorons, nous, déplorables enfants de l'Occident ! Nous sommes pourris de vanité, nous sommes vantards, nous parlons à tout propos de la civilisation moderne, des découvertes modernes, des inventions modernes. Nous sommes gangrenés de scepticisme, nous refusons de croire aux miracles des anciens, nous traitons de pures légendes les expulsions de démons, les apparitions, les disparitions subites d'individus que l'on revoit dans une autre localité et dans le même instant à plusieurs kilomètres de distance ! Tout cela nous fait hausser les épaules au lieu de nous étonner, de nous frapper. Il suffit cependant de feuilleter l'histoire de toutes les nations des hommes de l'antiquitéqui tenaient un rang élevé dans leur patrie et faisaient partie des classes éclairées, pour s'assurer que ce que nos sceptiques considèrent comme des contes et des légendes, était rapporté sérieusement par eux comme chose certaine et même considéré comme

---

(1) *Le Messager* : Spiritisme, Magnétisme, Questions sociales. — Abonnement annuel : 5 fr. Bureaux de la poste, à Liège. Journal tout particulièrement recommandé aux Spirites. — R. C.

faits connus et assez communs, les expulsions des démons, par exemple.

J'ai déjà cité un fait d'expulsion de démon par Apollonius de Thyane, célèbre thaumaturge. On trouve une autre histoire exactement du même genre et non moins curieuse et intéressante dans Flavius Josèphe, écrivain juif contemporain et ami de l'empereur Vespasien. Voici le fait tel qu'il est raconté par lui. Le principal héros est un nommé Eléazar, qui avait un procédé tout spécial pour chasser les démons des corps de leurs victimes. Il approchait des narines du possédé un anneau dans lequel était enchassée la racine d'une plante dont la propriété était indiquée dans des livres du roi Salomon, si fameux par sa science. Son odeur, dit Flavius Josèphe, attirait le démon et le faisait sortir par les narines. Pour faire voir qu'il avait réellement pouvoir sur les démons, Eléazar plaçait devant ceux qui étaient présents au moment de l'opération, un petit vase plein d'eau et le commandait au démon de le renverser pour prouver qu'il avait réellement quitté le corps de sa victime. Le vase renversé aussitôt prouvait que l'opération avait parfaitement réussi. Le possédé était radicalement guéri.

Les anciens, ces grands anciens, ces nobles anciens ne savaient pas seulement mettre les démons à la porte des corps de ceux qu'ils avaient envahis frauduleusement et par surprise, ils étaient non moins passés maitres dans l'art de produire les apparitions non seulement de personnes mortes, mais encore de personnes parfaitement vivantes. Un prêtre égyptien fit apparaître devant le philosophe Photius un spectre ayant sa complète ressemblance, qui lui parla comme s'il eût été son propre esprit matérialisé et lui révéla des choses que lui seul pouvait savoir.

Les anciens connaissaient aussi la lévitation, dans laquelle excellait Dunglas Home, le fameux médium moderne qui servit de sujet au savant Crookes, et dans laquelle excelle au même degré le non moins fameux Eglinton.

L'historien grec Eunape rapporte que le théurge Jamblique, qui avait pour admirateur et fanatique partisan l'empereur Julien l'Apostat, s'élevait en l'air à une hauteur de plus de dix pieds. Eunape fut lui-même plusieurs fois témoin du fait.

Les thaumaturges de l'antiquité disparaissaient à volonté pour reparaître ensuite à une très grande dis-

tance. Apollonius de Tyane fut un jour traîné devant le tribunal de l'empereur Domitien pour je ne sais quel délit politique dont il avait été accusé. L'empereur, assez mal disposé son égard, allait rendre sa sentence. lorsque soudain, en présence de ceux qui assistaient à l'audience, il disparut comme s'il s'était dissout dans l'air. On eut beau le chercher partout, on n'en trouva nulle trace, personne ne l'avait vu sortir. Au moment où les gardes furetaient dans tous les coins et recoins de la salle et du palais, Apollonius apparaissait à Pouzzoles, à cinquante lieues plus loin, à deux de ses disciples qui s'entretenaient ensemble précisément au sujet de la dénonciation dont leur Maitre etait victime. Ils le considéraient comme perdu et ne doutaient pas que la sentence rendue par l'empereur ne fût impitoyable. Leur joie fut immense en voyant près d'eux celui qu'ils croyaient déjà dans les fers. Ils n'osaient en croire leurs yeux, ils le tâtèrent, le retâtèrent pour s'assurer de la réalité, il était parfaitement en chair et en os, il était bien vivant.

Tels sont les exploits des anciens. Les doctes modernes si vantards, si enorgueillis de leur science, peuvent-ils en offrir autant ? Mais les anciens ne sont pas morts, comme on le croit généralement ; au contraire, ils sont vivants dans la personne des Orientaux qui, même en l'an de grâce 1894, continuent leurs précieuses traditions.

Le docteur Paul Gibier, aide-naturaliste au Muséum et le bras droit de M. Pasteur, dans son ouvrage l'*Analyse des Choses*, cite une lettre d'un Consul général de ses amis, où est rapporté le fait singulier d'un bonze qui disparait tout d'un coup aux yeux des personnes présentes.

« Nous étions six personnes, dit le narrateur, en-
« tourant le bonze et l'observant avec attention pen-
« dant qu'il faisait des gestes de magnetiseur en nous
« regardant fixement l'un après l'autre, quand tout à
« coup, il nous sembla qu'un nuage l'enveloppait
« graduellement, et en l'espace de trente secondes il
« disparut. Un instant après il rentrait par une porte
« du fond, en venant vers nous avec un air grave,
« nous demandant si nous étions convaincus de sa
« puissance ».

Telles sont, encore une fois, les merveilles accomplies par les anciens et leurs dignes fils et heritiers les Orientaux. Vous sentez-vous de force à lutter avec eux, messieurs de l'Institut ? Non, car votre

science n'est que de la gnognote. Vous avez beau être de vieilles barbes, vous n'êtes encore que de petits jeunes gens, des potaches, des blancs becs; les anciens et les Orientaux vous dépassent de beaucoup.

HORACE PELLETIER,

Conseiller d'arrondissement, Officier d'Académie, à Candé par les Montils (Loir-et-Cher).

(Le Messager.)

Documents originaux

(Extraits de l'excellente Revue du Dr Dariex, *Annales des Sciences psychiques*).

EXPÉRIENCES DE MILAN

Notes de M. Charles Richet [1] *(fin)*

Eh bien ! toutes ces preuves ne me touchent pas beaucoup ; elles sont certainement suffisantes pour qu'on se déplace, même aux prix d'un long voyage, afin d'aller voir Eusapia ; mais, une fois que l'expérience a commencé, elles sont devenues des conditions extrinsèques, pour ainsi dire, et ne doivent plus entrer en ligne de compte. En effet, la psychologie de ces médiums n'est pas la psychologie de l'homme normal, et certains ressorts peut-être les poussent, que nous autres, gens du vulgaire, nous concevons assez mal. D'ailleurs il y a dans la production de ces phénomènes, même s'ils ne sont pas sincères, une part d'inconscience qui est certainement très grande. Pour ma part, je n'admets pas du tout qu'Eusapia trompe de propos délibéré, et je crois que, si elle trompe, c'est sans le savoir elle-même.

Quant à l'opinion des personnes qui ont suivi Eusapia pendant longtemps, elle serait d'un grand poids s'il s'agissait de phénomènes vulgaires et ordinaires ; mais les faits dont il s'agit sont trop surprenants pour que la croyance d'une personne non habituée à l'expérimentation détermine ma propre conviction. Je vais plus loin. Même si un savant illustre me venait raconter ces faits, je ne

---

1. Recommandées à l'étude et à la méditation des Frères du *Deuxième Degré* de l'Etoile.

me contenterais pas de son affirmation, et je voudrais connaître les procédés adoptés par lui dans ses expériences. Je suis bien certain de la bonne foi de M. Chiaia, et des autres hommes distingés qui ont pendant des mois et des années observé Eusapia ; mais leur perspicacité ne m'est pas démontrée, et je puis parler ainsi sans les froisser ; car je me défie de ma propre perspicacité, et je tâche, dans toute expérience, d'éliminer mon propre jugement pour laisser les phénomènes se produire d'eux-mêmes, sans que j'aie besoin de faire appel à mon observation au moment précis où l'expérience se produit.

En résumé, dès que l'expérience peut être mise en cause, j'oublie tout ce qui a été dit ou fait auparavant, et je ne veux plus voir que l'expérience elle-même. Si elle est bonne, c'est bien ; si au contraire elle échoue, tout ce qui précède est non avenu.

Venons donc aux expériences. Bien entendu, je ne puis entrer dans le détail qu'elles comportent, puisque je les ai rapportées plus haut avec tous les développements que j'ai crus nécessaires.

Avant tout il faut écarter l'hypothèse d'un compère. Non pas que cette hypothèse soit plus absurde que le mouvement d'une table sans contact ou l'apparition d'une main ; mais c'est tout simplement parce qu'il n'y a pas de compère. Ni M. Aksakof, ni M. Chiaia, ni M. Schiaparelli, ni M. Finzi, ni M. Brofferio, ni M. Gerosa, ni moi-même, nous n'avons assisté toujours et constamment à toutes les expériences ; il faudrait donc admettre, non pas qu'il y a un compère, mais qu'il a en a cinq ou six. Il y a par exemple des photographies où la table est soulevée avec M. Aksakof seul ; d'autres où il n'y a que M. Gerosa, d'autres où il n'y a que M. Lombroso et moi, d'autres où M. Schiaparelli est seul avec M. Finzi. Alors il faudrait tous nous supposer compères, ce qui est impossible. Comme j'ai eu l'occasion de le dire ailleurs, la bonne foi de quelqu'un est impossible à prouver par A+B. Il faut l'admettre sans preuves, et, quand un savant affirme un fait, on doit regarder comme certain qu'il ne ment pas. Il se trompe peut-être ; mais il ne trompe pas.

Quant à l'intervention d'une personne étrangère, elle est également impossible ; les portes étaient fermées à clef ; la lumière pouvait être faite a volonté ; parfois il y avait dans la salle une lumière suffisante, pour voir que nul étranger ne venait ; on n'a jamais

entendu de bruit anormal ou douteux indiquant l'arrivée d'un étranger.

Donc il n'y a pas de compère parmi les personnes présentes ou absentes, et, s'il y a une supercherie, c'est Eusapia seule qui la commet, sans être aidée par personne et sans que personne s'en doute.

De plus, si cette supercherie existe, elle se fait sans appareil, par des moyens très simples, presque enfantins. Eusapia, que l'on peut fouiller complètement, qui est pendant trois ou quatre heures l'objet d'une surveillance attentive, n'a aucun objet dans sa poche ou ses vêtements. Quand on expérimente en pleine lumière ou demi-lumière, on voit bien qu'elle n'a rien, ni ficelle, ni mannequin, ni machine d'aucune sorte.

Reste alors la seule hypothèse possible, c'est qu'Eusapia trompe en remuant les objets avec ses pieds, ou avec ses mains, après avoir réussi à dégager ses mains ou ses pieds des mains et des pieds de ceux qui sont chargés de la surveiller.

Si ce n'est pas cela qui est l'explication, la réalité des phénomènes donnés par elle me paraît tout à fait certaine.

Eh bien ! je l'avoue, cette explication par des mouvements de ses pieds et de ses mains est peu satisfaisante. Dans quelques expériences, comme par exemple celle de la balance soulevée à distance, ou celle de la chaise qui est venue derrière le rideau se placer sur le bras de M. Finzi, en demi-lumière, ou dans le cas des mains discernables par des bracelets, et dans d'autres conditions encore qu'on peut lire dans le compte rendu qui précède, je ne vois pas du tout comment la main d'Eusapia a pu se dégager, et comment, s'étant dégagée, cette main a pu accomplir le mouvement en question. Je me déclare donc incapable de comprendre.

Mais, d'autre part, il s'agit de faits si absurdes qu'il ne faut pas se satisfaire à trop bon compte. Les preuves que je donne seraient bien suffisantes pour une expérience de chimie. Elles ne suffisent pas pour une expérience de spiritisme.

En effet, dans ces expériences de spiritisme, le phénomène ne peut être répété autant qu'on le désire. Il faut donc, quand on fait une expérience, qu'elle soit très précise, puisqu'elle ne peut être répétée et par conséquent perfectionnée.

Or, malheureusement, jamais la preuve n'a pu être

donnée d'une manière irréprochable. Il restait toujours dans notre esprit un doute, un léger doute, et, quand nous proposions de lever ce doute par un contrôle plus rigoureux, l'expérience manquait.

A mesure que les conditions devenaient plus précises, les résultats devenaient plus médiocres.

C'est là tout le contraire de la vraie expérimentation scientifique, et je ne saurais mieux comparer cette incertitude qu'à celle du chimiste qui, rencontrant un mélange où il soupçonne un nouveau corps, cherche à le purifier, afin d'éliminer tous les corps étrangers qui y sont mêlés, mais, à mesure qu'il purifie son mélange, il voit disparaître les propriétés du corps qu'il croyait trouver. De purification en purification il finit par n'avoir plus rien.

Je ne veux pas dire qu'il ne reste rien de ces expériences ; ce serait bien injuste, et cela ne répondrait nullement à ma pensée. Mais il n'y a pas assez pour que nous admettions comme un fait *scientifique* et indiscutable qu'il y a des mouvements d'objets sans contact, des matérialisations, des apports, tout ce monde nouveau du spiritisme, qui a besoin, pour être admis, d'être mille et mille fois démontré, et par des preuves sans réplique.

En définitive :

Quelque absurdes et inepties que soient les expériences faites par Eusapia, il me paraît bien difficile d'attribuer les phénomènes produits à une supercherie soit consciente, soit inconsciente, ou à une série de supercheries. Toutefois la preuve formelle, irrécusable, que ce n'est pas une fraude de la part d'Eusapia et une illusion de notre part, cette preuve formelle fait défaut.

Il faut donc chercher de nouveau une preuve irrécusable.

CHARLES RICHET.

*
* *

Ces précautions, poussées à l'exagération, semblent vraiment pusillanimes. Il faut cependant bien se garder de les tourner en ridicule, car ce sont ces sceptiques qui travaillent le plus sûrement au triomphe du Spiritualisme. Comment ne seraient-ils point troublés, ahuris, abasourdis devant de pareils phénomènes ayant leur cause dans le monde des êtres invisibles, eux qui ne croient même point à leur âme et s'imaginent n'être qu'une agglomération de molécules vivantes, obéissant à une inintelligente loi brutale, à ce qu'ils appellent la *loi*

d'acier. Si ces messieurs avaient, comme nous, il y a trente ans, assisté à mille et mille expériences, au lieu de se moquer à gorges chaudes et nous couvrir des invectives et même des injures les plus grossières, ils ne seraient point aussi embarrassés de tirer leurs conclusions. Leur soumission à la brutalité du fait, qu'ils font bien à contre-cœur en vérité, est vraiment trop tardive. Il y a bien longtemps déjà que nous, les audacieux, et les chercheurs, et les amants ivres de la vérité quand même, avons tiré nos conclusions, celles que bientôt ils tireront eux-mêmes, entre autres celle qui oblige toute personne loyale à admettre l'existence du monde invisible et son influence énorme sur nous, pauvres mais orgueilleux, qui appartenons pour notre plus grand malheur et notre plus grande honte à ce monde affreusement matériel et visible.

Le docteur Richet est un matérialiste qui a de la peine à se rendre, mais qui se rendra, parce qu'il est loyal, quoique matérialiste.

Mais nous aimons mieux nous fier aux expériences d'un de ses confrères qui a su voir bien vite l'inanité de la science matérialiste et qui a fondé rue de Trévise un cénacle de hautes études où l'on ne recule devant aucune question nouvelle ; c'est du docteur Encausse, dit Papus, que nous voulons parler. Voici les conclusions auxquelles s'est arrêté le *Groupe d'Etudes ésotériques* de la rue de Trévise, à la suite des expériences faites sous la direction du savant directeur de l'*Initiation*.

Après une longue série d'expériences scientifiquement conduites par un chef de groupe, M François, ancien élève de l'Ecole polytechnique, voici comment s'est terminé le procès-verbal du 9 décembre 1893 (p. 79 de l'*Initiation* de janvier 1894):

« *Tout commentaire serait superflu. Dans les circonstances où elle nous a été donnée, et eu égard tant au caractère élevé des révélations qu'elle contient qu'aux merveilleux phénomènes qui l'ont précédée, cette* COMMUNICATION (médianimique) *dissipe pour nous toute espèce de doutes touchant l'existence d'un monde supra-terrestre.* »

Cette COMMUNICATION était une longue lettre dictée par un Esprit au groupe expérimentateur, et les phénomènes merveilleux qui avaient précédé étaient tout semblables à ceux produits par l'intermédiaire du médium Eusapia à Milan. Mais rien au monde n'est plus incorrigible que le savant officiel; le matérialisme, si absurde et si inintelligent cependant, le rend aveugle. Tous, ils ont fait leur siège et ne veulent point en démordre, et d'eux l'on peut bien dire:

Raisonner est l'emploi de toute la maison
Et le raisonnement en bannit la raison.

Rendons justice cependant au courage et à la loyauté du docteur Richet.

RENÉ CAILLIÉ.

PARTIE LITTÉRAIRE

Jeanne d'Arc

Création de la Patrie française

« Il a détrôné les puissants et
il a élevé les petits.

Tout cœur de Français, à moins d'être veule de toute noblesse, doit battre d'orgueil et d'amour au seul nom de l'admirable vierge de Domrémy. C'est cette jeune fille de dix-sept ans qui a créé la Patrie française. Si la France avait su comprendre la haute leçon de cette vie, elle n'aurait point été battue par l'Allemagne.

Dans ses mille ans d'histoire, la France a eu bien des héros, mais, si grandes que soient les figures de ses rois, de ses chevaliers, de ses généraux, toutes pâlissent devant celle si noble, si magnifique et si pure, de l'Archange descendu des cieux pour la sauver d'un complet naufrage et d'une situation désespérée, en créant en même temps la Nation Française.

Il faut lire la belle Epopée du marquis de Saint-Yves, *Jeanne d'Arc Victorieuse* [1], pour bien connaître et comprendre cette mission vraiment divine, car c'était bien Dieu manifestant sa volonté et sa protection par son Saint-Esprit. La Science ésotérique, en effet, nous apprend que le Saint-Esprit, représenté par la Colombe, n'est autre chose que le symbole du Principe Féminin répandu dans la Nature.

Jeanne d'Arc, comme personnalité, est infiniment au-dessus de la Vierge Marie adorée par les catholiques, et qui représente, elle aussi, le même symbole.

Comme le Christ, Jeanne eut sa Tentation dans le désert, sa fuite en Egypte, son Jardin des Oliviers, son Calvaire et son Martyre. Elle est le Messie de la

1. *Jeanne d'Arc Victorieuse*, dédiée à l'armée française. L. Sauvaitre, éditeur.

France, comme Jésus-Christ fut celui de la Terre.

La conscience vivante de la France, la consécration de son rôle humanitaire et providentiel en Europe, sont nées de l'œuvre vraiment miraculeux de la sainte et grande Héroine de Lorraine.

Et combien fut noire et deshonorante l'ingratitude de la France à son égard ! Et combien plus honteuse encore celle de l'Eglise catholique romaine, dont elle était le plus noble champion, le représentant le plus pur et le plus autorisé, puisqu'elle avait pour guides les Voix célestes à la tête desquelles était l'Archange saint Michel !

Aujourd'hui, le clergé s'amende et va la béatifier. Cette justice est vraiment trop tardive. Elle n'empêchera pas la douce Jeanne d'avoir subi, par lui, toutes les atroces douleurs de la question, de la torture et du bûcher. Et jamais rien n'effacera le mépris si bien dû à l'infâme archevêque de Reims et à l'évêque de Beauvais, l'ignoble et lâche Cauchon, ces deux tristes représentants, — entre tant d'autres ! — de l'orgueil et de la fourberie sacerdotaux.

Trop tardive aussi est la justice que la France se prépare à rendre à la noble et grande Jeanne. Aussi doit-elle être éclatante, absolue, universelle en tout le pays sauvé par elle.

Ce doit être la Fête Nationale, la fête de la Patrie française. Rien ne doit être négligé pour une complète réparation, pour un but aussi juste et aussi noble.

Gloire à Jeanne d'Arc !

Gloire à la France !

Qui donc n'aimerait pas Jeanne d'Arc ? Qui donc ne l'a pas chantée, soit dans son cœur, soit dans ses vers ? Depuis un siècle surtout historiens et poètes, laïques et gens d'église, s'inclinent pleins d'enthousiasme ou d'admiration devant cette manifestation sublime de l'amour de l'Humanité et de la puissance du Principe Féminin. L'Angleterre elle-même, ce qui lui fait certes grand honneur, a su abdiquer son orgueil devant la beauté morale et le courage heroïque de cette jeune fille qui, cependant, porte incarnée en elle l'Ame de la France.

Mais celui qui a complètement réhabilité notre Jeanne en toute sa gloire, c'est Jules Quicherat. Il sortit de la poussière et compila les archives de Rouen et, de sa lumineuse étude, l'adorable bergère émergea radieuse de candeur immaculée, de puissance et d'héroïsme. Le procès infâme, qui la condamna au martyre, fut dévoilé dans toute la profondeur de ses hideurs et de ses crimes.

Depuis, la noble et grande Pucelle d'Orléans a été couverte de palmes et de lauriers, et l'Eglise elle-même, qui fut le principal artisan de ses malheurs, se prépare à la béatifier. Entraînée par l'opinion publique, elle est forcée de réhabiliter elle aussi l'Ange qu'elle a fait condamner et brûler.. comme sorcière ! On l'a dit bien souvent, le Christ lui-même reviendrait au milieu de nous que l'Eglise trouverait encore moyen de le crucifier de nouveau. C'est que le Socialisme enseigné par le doux Messie, le mépris de la gloire et des richesses professé par lui, l'humilité n'ont jamais été les vertus cultivées et imitées par ceux qui ne se servent de la Grande Révélation Chrétienne que pour dominer. Un grand réformateur, un véritable génie, né dans leurs rangs, vrai missionné d'en Haut, avait vaillamment consacré sa fortune et sa vie pour leur ouvrir les yeux et les ramener dans la voie véritable... ils l'ont crucifié dans son âme. C'est du grand éxégète abbé Roca que je veux parler, que l'évêque de Perpignan a condamné à être enterré comme un chien, malgré cependant la profession de foi parfaitement orthodoxe de ce saint.

Mais voilà un nouveau triomphe pour la grande héroïne de France. Tout dernièrement un Américain, enthousiasmé de tant de gloire et de vertu, M. Léo Michel, est parti de Boston pour Domrémy, poussé par une vision qu'il avait eue et qui lui ordonnait de dévoiler et de proclamer le sens véritable de la mission de Jeanne d'Arc. Il a publié un opuscule intitulé *La Fleur de France*, où l'on trouve la plus grande sincérité unie au charme de la pensée.

Ces pages viennent d'être traduites en français par la duchesse de Pomar, toujours prête à faire connaître et faire valoir tout ce qui est beau et bien et

vrai[1]. Et ce long voyage d'un étranger, cette publication littéraire, se font justement au moment où le monde catholique et la France entière se préparent à exalter la gloire de la sublime heroïne. N'y a-t-il pas là une corrélation évidente et providentielle ? C'est le Nouveau Monde qui veut prendre aussi sa part à la glorification du Messie français, du Principe Féminin.

L'Eglise romaine n'a pas bien compris la vraie portée de l'œuvre qui s'accomplit. Le marquis de Saint-Yves, l'auteur du poème cité plus haut, pourrait nous le dire ; mais voici ce qu'en pense la duchesse de Pomar :

« Quelles sont les grandes lignes et les idées dominantes des différents discours prononcés à ce sujet en ces derniers temps ? L'héroïsme d'une fille des champs, sa foi naïve et profonde dans ses guides célestes, sa pitié pour la souffrance humaine, son courage physique et moral dépassant tout ce que l'on est convenu d'attendre de la femme, enfin son martyre venant couronner cette courte et brillante carrière, martyre imposé par l'Eglise d'alors, mais que l'Eglise d'aujourd'hui veut effacer par une tardive glorification, tout cela est juste, mais ne s'applique qu'à trois points de vue limités : la personne de Jeanne, la France et l'Eglise actuelle.

« Bien plus haute pourrait être à nos yeux la signification de la sainte croisade qui se fait, bien plus suggestif l'événement qui se produit aujourd'hui. Nous ne voulons pas répéter ce qu'a si bien dit Léo Michel, mais seulement y joindre une ou deux réflexions. »

Et lady Caitmess montre que notre sublime Jeanne a été la véritable inspiratrice de la femme et lui a montré le rôle d'héroïsme que doit jouer la femme moderne. Il s'agit pour elle d'autres armées à conduire que celles des boucheries modernes ; c'est contre les armées du mal, du vice, de l'égoïsme et

---

1. *La Fleur de France*. Interprétation ésotérique de la vie et de la Mission de Jeanne d'Arc, par Léo Michel, avec Préface de la duchesse de Pomar. Paul Combes, éditeur.

de l'injustice que doivent marcher les milices féminines. Il faut que la femme ait foi en sa mission et qu'elle se couvre d'une triple cuirasse contre le blâme et les railleries des hommes, qu'ils soient laïques ou prêtres.

La mission de la femme, prédite par les livres saints, a commencé ; il faut donc, que le Principe Féminin soit émancipé. « Si l'Eglise ne veut point elle-même émanciper les femmes en les armant pour le combat, les femmes s'émanciperont sans l'Eglise et contre elle. Mais d'ores et déjà leur guide est Jeanne. »

Que les femmes consentent enfin à se laisser conduire par leur *intuition*, qu'elles écoutent les voix intérieures, qui parlent en elles, et elles sont bien sûres de connaître la vérité mieux que tous les docteurs du monde, car la femme est la vraie Prêtresse de l'Humanité. Qu'elles se rappellent ce que répondit la grande Jeanne aux ignorants théologiens qui, dans leur haine et leur jalousie farouches, avaient résolu sa mort et cherchaient à la mettre en défaut sur leurs dogmes : *Il y a plus de choses dans le livre de mon Seigneur que dans tous les vôtres.* Ces choses, cette vérité, contenues dans le livre du Seigneur, c'est justement l'avènement du Christ Social auquel nous assistons de nos jours, et qu'avait si bien compris notre ami le grand abbé Roca, conspué et tyrannisé par l'évêque de Perpignan. Ce Christ Social est représenté par le veritable esprit chrétien pénétrant partout dans les âmes et qui, d'ici peu, va transformer la Société tout entière, comme l'a prédit ce vénérable et savant abbé.

Il faut lire *La Fleur de France* de Léo Michel et l'on aura une idée vraie de la mission du beau lys immaculé qui fut Jeanne d'Arc. « Si le monde comprenait, dit-il, ne fût-ce qu'à moitié, le secret de Jeanne d'Arc, les prisons et les refuges des pauvres se videraient, les armées seraient licenciées et transformées en troupes pacifiques pour drainer les marais, irriguer les déserts, améliorer les rivières et les routes, et accomplir beaucoup d'autres travaux d'utilité publique. Il n'y a pas d'autre mal que celui qui est créé par une pensée fausse. »

A l'époque actuelle de sa vie, Léo Michel dit que tous les événements importants de son existence sont dirigés par des songes [1]. En mars 1893 il eut cette vision : Il se trouva dans un pays inconnu, dans un petit village. Les maisons simples et grossières ne ressemblaient à rien de ce qu'il avait vu. Aucune des personnes assises sur leur porte ne le comprenait quand il leur adressait la parole, bien qu'elles eussent l'air affable et lui fissent d'aimables saluts. Puis il fut transporté dans une chambre à plafond bas où tout parlait de Jeanne d'Arc. Puis soudain il se trouva sur la lisière d'une forêt qui dominait la jolie vallée où le village se trouvait niché. Un charmant ruisseau coulait alentour au milieu de saules et de roseaux. Dans les pâturages paissaient tranquillement des moutons et des vaches. Pendant qu'il jouissait de ce délicieux paysage en pensant à l'héroïque enfant qui avait autrefois gardé là les troupeaux de son père en conversant avec les anges, il sentit tout à coup qu'il n'était plus seul et que l'objet de ses pensées était à côté de lui. Elle était vêtue d'une moelleuse et douce étoffe d'argent, et ses grands yeux rayonnaient d'un amour et d'une tendresse impossibles à décrire. « Le temps est venu, lui dit-elle, où la France doit comprendre le sens spirituel de ma vie; c'est à toi qu'est confié le soin de le lui révéler. Tu viendras visiter ce lieu et tu sauras que le message que je te donne est divin ». Elle souffla sur son front et il sentit en lui comme un long tressaillement de bien-être et de joie.

Peu de jours après, il partait pour la France, où, quoique ne sachant pas un mot de français, il put se diriger et arriver à Domrémy. Il trouva la vallée *exactement* dans le même état où il l'avait vue en son rêve. « Un étrange enthousiasme envahit mon être, raconte-t-il ; je cueillis une marguerite et la portai à mes lèvres en souvenir de la fleur de France. En ce moment je sentis sur mon front le même souffle brûlant que dans mon rêve, et le

1. Je suis un peu dans le même cas, encouragé en songe dans les événements difficiles de ma vie.

R. C.

même sentiment d'extase parut à travers toutes les fibres de mon corps. Dans le village et la maison où elle était née, près de la forêt qui domine la vallée, tout était tel que je l'avais vu. Après avoir erré presque toute la journée, dans un état de joie qui touchait à l'extase, vers le soir je me dirigeai du côté de la petite église ; c'était la veille de Pâques, et des préparatifs étaient faits pour la fête. Je m'agenouillai devant l'autel consacré à sa mémoire ; un souffle chaud m'enveloppa tout entier, une lumière pareille à une étoile sembla entrer dans mon cerveau et, comme une fleur qui s'épanouit, me révéla soudain l'histoire et le sens de sa vie. De temps à autre j'ai éprouvé cette même sensation d'une étoile brûlante sur mon front, et en trois fois différentes j'écrivis avec joie ces pages de *La fleur de France.* »

Il faut donc croire à cette Révélation et acquérir enfin cette certitude que l'homme n'est point abandonné sur cette Terre et qu'il y a une relation intime et continuelle entre les êtres de l'autre monde et ceux du nôtre. Il faut croire à la grande solidarité entre tous les habitants de l'univers. Je termine par ces paroles inspirées du psalmiste hébreu :

Si l'Eternel ne bâtit pas la maison, ceux qui la bâtissent y travaillent en vain. Si l'Eternel ne garde la ville, celui qui la garde veille en vain. C'est en vain que vous vous leviez de grand matin, que vous vous couchiez tard, et que vous mangiez le pain de douleur ; certainement c'est Dieu qui donne le repos à celui qu'il aime.

René CAILLIÉ.

L'Encyclique de Léon XIII

Sur l'étude de la Sainte. Écriture

Voilà six mois bientôt qu'est tombée sur la controverse biblique de Mgr d'Hulst avec les Jésuites l'intervention décisive de la suprême autorité ecclésiastique. Le temps a donc, de part et d'autre, suffisamment calmé les esprits pour qu'il devienne possible, sans attirer sur soi les deux armées, de résumer

avec impartialité ce qui parait ressortir de la nouvelle encyclique pontificale.

Et d'abord, le Souverain Pontife n'a point parlé *ex cathedra :* nul doute là-dessus n'est possible à qui connaît le texte officiel du dernier concile et le commentaire autorisé de son secrétaire général. Léon XIII se dit seulement « engagé et presque poussé par le souci de sa charge apostolique » à procurer plus abondamment aux Saintes Ecritures l'honneur et l'étude que leur mesurent, sous des prétextes différents, tels théologiens trop rationalistes ou tels rationalistes trop peu théologiens ; et il se borne, sans rien d*éfinir* lui-même, à répéter l'affirmation conciliaire : « Que tous les livres sacrés canoniques ayant été écrits sous l'inspiration de l'Esprit divin ont Dieu même pour auteur et ont été transmis comme tels à l'Eglise de Dieu. »

Donc, au point de vue de la foi catholique, le nouveau document n'impose rien de nouveau à croire.

Il rappelle tout simplement aux prédicateurs et professeurs ecclésiastiques une doctrine oubliée ou négligée par quelques-uns d'entre eux, et il leur donne par surcroît le plus parfait modèle, faut-il dire de *science* ou de *prudence* théologique ? disons l'un et l'autre ; car c'est surtout en ce genre d'étude que les deux mots sont synonymes. Personne ne doit se dire théologien, s'il ne sait, dans les affirmations les plus absolues, garder la part du relatif ; dans les principes les plus éternels, ouvrir des entrées pour l'opportunité. Comme un recto a son verso, tout texte sérieusement théologique porte, sinon toujours à la même page, du moins à quelques phrases ou quelques pages plus loin, son correctif indispensable.

Et c'est pourquoi si peu de lecteurs sont aptes à bien entendre une encyclique pontificale, aujourd'hui surtout que les mathématiques, la physique, la chimie, la mécanique ont dressé les esprits aux raideurs et aux intransigeances du chiffre. Mgr d'Hulst lui-même, malgré ses qualites sacerdotales, n'est-il pas d'essence trop rectiligne pour adapter sa pensée aux courbes infinies de ce didactisme spécial ? Il est allé, s'il m'en souvient bien, jusqu'à doser l'inspiration des diverses parties du Saint Livre et la restreindre aux affirmations purement dogmatiques ou morales. Voilà vraiment de l'arithmetique en place d'herméneutique, et c'est un tout autre ordre d'idées auquel nous invite ici Léon XIII.

La nouvelle encyclique déclare que toute la Bible étant l'œuvre de Dieu, tout entière inspirée du souffle de l'Esprit divin, tout, absolument tout ce qui est *réellement* dans la Bible est réellement inspiré et par conséquent infaillible ; qu'il n'y a point de triage à faire, ni de plus ou de moins à compter ;que la théorie du bloc est ici imposée.

— Mais alors, se récrie M. Ledrain, nous voilà contraints d'avaler la baleine de Jonas !

— Etes-vous sûr, docte assyriologue, d'avoir bien entendu le sens voulu par l'Esprit-Saint dans cette anecdote prophétique, que vous prenez à la lettre ? « Tous les Hébreux, raconte l'Exode, buvaient de l'eau d'une pierre qui les suivait partout à travers le désert. » Or, explique saint Paul, cette pierre « était le Christ » — I Cor. X. 4. — Saint Paul n'explique pas ce qu'était la baleine de Jonas : mais Leon XIII ne nous interdit point de croire que c'est aussi une allégorie ; il l'insinue au contraire, pour tous les textes en général d'apparence naïve ou antiscientifique. Le grand docteur scolastique pour lequel Rome aujourd'hui professe un culte si particulier, saint Thomas d'Aquin, avait dit « que Dieu pour s'adapter à notre nature, exprime dans la Bible des idées spirituelles sous des symboles matériels » — *Summ. Theol.*, I. q. 1, art. 9. — L'encyclique nouvelle nous avertit de même que « l'interprète des Saintes Ecri-« tures doit se garder de négliger ce que les Pères « ont tourné au *sens allégorique* ou à une interpréta-« tion du même genre, car l'Eglise a reçu des « apôtres ce mode d'interprétation et, comme le prouve « la liturgie, l'a confirmé par son exemple » — Encyclique, p. 35 de la traduction française Lethielleux.

Qu'un positiviste rigide ou un journaliste affairé, ouvrant en hâte la brochure, tombe, je suppose, sur cette partie de phrase, à la même page : « pourvu « qu'il s'en tienne religieusement à cette règle sage-« ment proposée par saint Augustin, à savoir de ne « s'écarter en rien du sens littéral et obvie », voilà immédiatement un lecteur convaincu de l'étroitesse de l'esprit de Léon XIII et de l'imbécillité obligatoire de l'exégèse orthodoxe. Mais qu'il achève la phrase : « ... du sens littéral et obvie ; *à moins que quelque motif n'empêche de le retenir ou que la nécessité oblige de l'abandonner.* »

Avais-je raison de dire que dans une œuvre théo-

logique il faut savoir lire au moins deux lignes, même deux pages à la fois ?

Je trouve encore, p. 34 : « A leur tour, les saints Pères ont une autorité souveraine »; et, si je m'en tiens là, voici Galilée condamné de nouveau, voici supprimées l'astronomie, la géologie et toutes les découvertes modernes. Mais attendons et poussons plus loin : « ... une autorité souveraine, chaque « fois qu'un texte biblique se rattachant *à la foi ou à* « *la règle des mœurs*, est expliqué PAR EUX TOUS « *d'une seule et même manière.* » Nous voilà rassurés. Si la première de ces deux restrictions borne à fort peu de chose le domaine de cette « autorité souveraine » des Pères de l'Eglise, la seconde en rend l'application absolument peu dangereuse : car même un Mathusalem aurait trop peu de ses neuf siècles d'existence pour arriver à constater, à travers les innombrables et poudreux in-folios des bibliothèques, l'unité absolue de tous les Pères dans une seule et même interprétation. En dehors du *Crédo* et du Décalogue, pour lesquels leur accord unanime est une confirmation peu nécessaire, on aurait plus tôt fait de constater que cet accord n'existe pas; car non seulement les opinions varient d'un Père à un autre, mais le même Père professe sur plus d'un point diverses opinions successives : « Je voudrais, « dit saint Augustin, que nul ne s'attachât à suivre « toutes mes pensées, mais celles seulement où il « aura reconnu que je n'ai pas erré; car, si mainte- « nant je compose des livres qui sont la revision de « mes petits traités, c'est bien la marque que moi- « même je ne me suis pas toujours suivi et que je « pense avoir fait des progrès, par la misericorde de « Dieu, loin d'avoir débuté par la perfection. Ni « débuté ni fini, car à présent même je n'aurai point « l'arrogance de croire que, grâce à mon âge, je ne « puis plus commettre d'erreur » — *De dono per-* « *severantiæ*, XXI, 55.

La Papauté, qui n'a pas d'âge, ne songe point à écrire ses *Rétractations*, et Léon XIII en particulier diplomate habile autant qu'habile théologien, compose de telle façon ses encycliques qu'il n'aura rien à y reprendre. Car c'est un régal vraiment pour les attentifs de voir avec quel art achevé se corrigent constamment l'une l'autre les deux faces opposées de ces médailles incomparables.

Après avoir exalté encore le jugement des Pères

« parce que Dieu même les a *souvent* aidés — il dit « souvent », non « toujours » — du puissant secours « de sa lumière ; c'est pourquoi, continue-t-il, l'in- « terprète saura qu'il est de son devoir de suivre « leurs traces avec respect »... Voilà l'avers. Mais aussitôt voici le revers : « ... et de se servir de leurs travaux *avec un discernement intelligent* » — p. 34.

Le discernement intelligent qu'il recommande aux exégètes, Léon XIII, dans cette lettre modèle, le pousse jusqu'à l'apparence du contraire ; et c'est merveille vraiment de le voir invoquer tous ensemble les représentants des écoles exégétiques les plus opposées, les plus décidés antagonistes : Saint-Augustin avec Saint-Jérôme, les Pères d'Alexandrie comme ceux d'Antioche ; même des hérétiques avérés comme Tertullien ; et, sans aucune restriction, ce tant attaqué Origène, « admirable, dit l'encyclique, par la pénétration de son esprit et l'opiniâtreté de ses travaux » — p. 16.

J'en suis à me demander comment ont lu ces quelques pages ceux qui n'y ont vu qu'étroitesse d'esprit, et recommandation d'ignorance.

Voulait-on que le pontife romain, héritier et continuateur de dix-neuf siècles de science chrétienne, suprimât ou abaissât tout ce noble et laborieux passé devant l'orgueil moderne ? Léon XIII ne nie pas l'érudition de nos contemporains ; Léon XIII ne rejette pas pour l'établissement des textes authentiques ou l'éclaircissement des sens discutés nos orientalistes ni nos philologues, même laïques, même hérétiques ou incrédules : « car, dit-il, l'interprète catholique peut parfois, en en usant prudemment, trouver quelque secours dans les travaux des hétérodoxes » — p. 36 — et c'est là une œuvre beaucoup trop considérable pour qu'on en puisse attendre la réalisation des seuls interprètes et théologiens » — p. 53 — « et il nous plaît ici d'approuver le dessein de certains catholiques qui ont coutume de faire des largesses pour qu'il ne manque point de savants qui se livrent à ces sortes d'études avec l'abondance de tous les secours et qui les développent par l'association des efforts » — pp. 54, 55. — Mais l'exégèse n'est pas d'hier, et le pape a bien droit « de rappeler le grand nombre de « savants, surtout dans les ordres religieux, qui, « depuis le concile de Vienne jusqu'à celui de Trente, « ont bien mérité de la science biblique... et à par-

« tir du concile de Trente... ces magnifiques édi-
« tions des anciennes versions... la sagacité de
« nombreux critiques... les écrivains illustres qui,
« empruntant à la philologie et aux études qui s'y
« rapportent,... ont témoigné que l'Eglise s'applique
« toujours à se munir de toutes les ressources du
« savoir » — pp. 20, 21.

Quoi encore ? S'attendait-on que Léon XIII allait offrir la Bible comme un livre vulgaire à la merci du rationalisme négateur de toute intervention divine ? Mais la religion suppose, il le faut bien, un Dieu en relation avec l'humanité ; et toute religion positive doit nécessairement s'appuyer sur une révélation positive, sur un livre divin, par conséquent infaillible. Que les profanes usent de leur droit de rechercher les origines *humaines* de ce livre et le sens *extérieur* de cette parole, l'Eglise ne s'y oppose pas. Mais qu'elle leur sacrifie le sens sacré, le sens secret de ce texte mystérieux ; qu'elle leur laisse dire, sans protester, que l'Esprit Divin s'est trompé ou seulement a faibli çà et là dans son inspiration, c'est une trahison qu'ils n'espéraient pas, je suppose : « Tous les Pères et les Docteurs, enseigne
« l'Encyclique, furent toujours unanimes à professer
« que ces livres dans leur intégralité et dans leurs
« parties... n'ont pu rien exprimer qui soit contraire
« à la vérité. Aussi, écrit saint Augustin, si je
« trouve dans les Saintes Lettres quelque chose qui
« paraisse contraire à la vérité, je n'hésiterai pas à
« penser ou bien que le manuscrit est fautif, ou
« bien que le traducteur n'a pas saisi le sens exact,
« ou que moi-même je n'ai pas compris du tout. »
pp. 52, 53.

L'intention encore ici est parfaitement claire d'ouvrir toute la Bible aux sciences variées et aux nombreux érudits qui se sont donné pour mission, en notre temps comme jadis, de collationner les divers manuscrits et d'établir ou d'élucider les textes. Philologie, linguistique, histoire, archéologie, physique, histoire naturelle, Léon XIII fait appel à toutes et à tous. Il les avertit seulement que « l'inspiration divine ne pouvant être sujette à aucune erreur » — p. 50 —
« ils n'auront pas découvert le vrai texte ou le vrai sens, ou bien eux-mêmes se seront trompés dans leurs conclusions scientifiques, tant qu'ils trouveront une apparence de contradiction entre la Bible et la science : « car, puisque le vrai ne peut jamais contre-

« dire le vrai, qu'on tienne pour certain que l'erreur « s'est glissée soit dans l'interprétation des textes « sacrés soit dans la thèse adverse ; et, si on ne l'aper- « çoit suffisamment d'aucun côté, *il faut provisoire- « ment surseoir à sa décision* » — p. 56.

« *Il faut provisoirement surseoir à sa décision.* » Voilà un membre de phrase modeste que je préfère, pour ma part, à mainte affirmation théologique ; et mon admiration est extrême, je l'avoue, de voir l'infaillible représentant de la vérité divine ici-bas rappeler à la science humaine que la totale vérité n'est pas donnée à l'homme et qué de savoir que l'on ne sait pas est une partie de la vraie science, même biblique et théologique. « *Personne ne doit prétendre*, continue « ce grand pape, *comprendre exactement toute « l'Ecriture* » — p. 56 — « car il faut remarquer ici « qu'aux causes de difficultés qui se rencontrent « souvent dans l'intelligence de certains livres des « anciens, s'en ajoutent d'autres propres aux livres « saints. En effet, dans les termes de ces livres sacrés « inspirés par le Saint-Esprit bien des pensées se « rencontrent, qui surpassent de beaucoup la force « et la pénétration de la raison humaine, par exemple « *les divins mystères et les autres choses qui s'y rap- « portent ;* et cela en raison *d'un sens plus élevé et plus « caché que ne semblent l'exprimer ou l'indiquer la « traduction littérale et les lois de l'herméneutique:* « quant aux autres sens, qui servent soit à éclairer « les dogmes, soit à mettre en relief les préceptes « de la vie, l'interprétation littérale les fournit. « Ainsi il ne faut pas faire difficulté d'avouer que les « livres saints sont enveloppés d'une certaine obs- « curité, telle que personne ne peut s'y aventurer « sans guide... » — pp. 29, 30.

Que les adorateurs exclusifs de la *lettre*, reçoivent ici nos plus vives actions de grâces, puisque c'est à eux certainement que nous devons cette bienheureuse glorification de l'esprit, cette proclamation *Urbi et Orbi* de l'ESOTÉRISME biblique, par le gardien même et le pasteur officiel de la lettre. Leur domaine, comme l'autorité officielle de la Vulgate, est catégoriquement délimité : « La traduction littérale, explique Léon XIII, fournit les sens qui servent soit à éclairer les dogmes, soit à mettre en relief les préceptes de la vie » — p. 29 — ou « selon le Concile du « Vatican renouvelant le décret du Concile de Trente, « dans les questions de la foi et des mœurs qui tou-

chent à l'édification de la doctrine chrétienne ». — pp. 30,31.

Mais au-dessus du sens littéral, où se sont cantonnés depuis trop longtemps les théologiens scolastiques, le souverain pontife proclame enfin droit de cité pour « un sens plus élevé et plus caché dépassant la traduction littérale et les lois de l'herméneutique », soit le sens *ésotérique* ou secret, comme l'appelaient les Pères d'Alexandrie, par opposition au sens *exotérique* ou extérieur. Et, pour la connaissance de ce sens occulte, il faut, dit notre encyclique, une initiation autre que celle de l'Ecole, une initiation qui appartient en propre à l'*Ecclesia* de l'Esprit ; il faut un guide, continue-t-elle, et ce guide, c'est l'Esprit-Saint : « Car il ne faut pas croire, insiste Léon XIII, « que le caractère de ces livres soit pareil à celui des « livres ordinaires. Comme ils furent dictés par le « Saint-Esprit, et qu'ils renferment les choses les « plus hautes, obscures et difficiles sur beaucoup de « points, pour les bien comprendre et les bien expo- « ser, nous avons besoin du secours du Saint-Esprit, « c'est-à-dire de sa lumière et de sa grâce, lesquelles, « ainsi que nous en avertit fréquemment l'autorité « du divin psalmiste, doivent être implorées dans « l'humilité de la prière et conservées par la sainteté « de la vie » p. 14.

Trêve donc, s'il est possible, à ces arguties et à ces habiletés maladroites par lesquelles certains apologistes n'arrivent qu'à décrier l'Eglise et à compromettre la Bible ! « Que le zèle du professeur s'applique « particulièrement à cette autre partie, plus fruc- « tueuse, qui est l'interprétation » (p. 26). Qu'importe, en effet, « aux richesses de la parole divine, au progrès de la religion et de la piété » (p. 26) le nom de l'écrivain, par exemple, auquel on doit scientifiquement attribuer telle page ou tel livre de la Bible ? « Car n'est-il pas bien superflu de chercher « qui a écrit, quand on croit fidèlement que le Saint- « Esprit est l'auteur du livre ? Celui qui a écrit, n'est-ce « pas celui qui a dicté, n'est-ce pas celui qui a inspiré ? » (p. 25) Qu'importent davantage toutes ces autres querelles scientifiques que l'incrédulité suscite contre l'inspiration de l'Ecriture ? Eh ! c'est bien de cela que se préoccupaient les prophètes ! « L'Esprit de Dieu, qui parlait par eux, n'a point voulu instruire les hommes de « ces choses du monde visible, comme n'ayant pas « trait au salut ». Aussi ces écrivains ont-ils

bien moins « cherché à approfondir les secrets de la « Nature qu'à décrire, selon l'occasion, les choses « telles quelles, et à les exprimer selon le langage « courant de leur époque » (p. 46). Laissons cela aux « matérialistes incapables d'aller jusqu'à la moelle des « Ecritures et aptes seulement à en ronger l'écorce », comme dit l'Encyclique (p. 37). « L'Esprit de Dieu, « unique auteur des livres sacrés, a livré aux dis- « putes des hommes tout ce monde de la nature. » Que les commentateurs fassent comme l'Esprit-Saint! Aussi bien l'*Ecclesia* spirituelle, par la voix du suprême pontife, les invite hors des ornières de l'école vers les hauteurs de l'initiation mystique.

A l'œuvre donc, courageusement et « librement » (p. 54), tous les disciples de l'arcane, tous les chercheurs de l'invisible, tous les passionnés de l'au-delà! Comme ces Augustules du Bas-Empire qui, dans leurs mains dégénérées, ne réussissaient plus à soutenir le sceptre et le globe universels dont se faisait fort leur auguste ancêtre, les hommes, depuis des siècles, ne savaient plus porter tout entière leur âme. Et c'était un spectacle de douloureuse ironie à qui sent vivre en soi toutes ses facultés, y compris les plus hautes, de voir les maitres mêmes de la pensée ou de l'action contemporaines, décapités parlants, mais lamentables, se glorifier de leur indigence et nier ce dont ils s'étaient tristement amputés. Partout des borgnes et des incomplets : la Science niant la Foi, la Foi niant la Science; la Raison raillant le Sentiment, le Sentiment condamnant la Raison. Dans ses papes comme dnas ses césars, Rome elle-même, oublieuse, à ce qu'il semblait, de sa mission d'universalisme, ne personnifiait, aux yeux des penseurs, que le système administratif, oppresseur de l'indocile lumière : même dans les questions scientifiques, l'autorité prétendait suffire comme argument de vérité. Et entamé de toutes parts par la littérature, par la connaissance, par la liberté, ce système de plus en plus se tendait vers la résistance, comme pour mieux succomber tout d'une pièce dans une obstination sans merci et une cécité sans remède. Mais en vain les pontifes eussent serré de tout leqr vouloir les liens de la lettre, l'esprit toujours reste indemne, et nul ne se sentait enchaîné, des hommes qui vivent par l'esprit.

Un pape enfin se lève qui rompt le malentendu, circonscrit son propre pouvoir ou l'inintelligence de

ses valets, et, serviteur des serviteurs de Dieu, inscrit au premier rang des légitimes ministres que Dieu lui-même honore, la Science, la « libre Science, » (p. 54), uniquement soumise à la Vérité.

Au nom des terrestres adorateurs du COUPLE CÉLESTE, au nom de L'ESPRIT et de LA VÉRITÉ, merci, très saint Père : Que tout ce qui pense et croit, hors de l'Eglise comme dans l'Eglise; que tous les intellectuels et les ésotéristes dignes de la Tradition Sainte vous acclament, ô Léon XIII ! Et que l'*Ecclesia Spirituelle,* seule épouse légitime du légitime Pontife, reprenne par vous le sceptre et gouverne le monde !

ALTA.

Bibliographie

En dehors des Religions officielles, il existe un grand nombre de petites chapelles, et les cultes, les plus étranges revivent à Paris. On n'en connaissait jusqu'ici que peu de chose. M. Jules Bois, déjà connu par ses travaux sur le mysticisme, s'est enquis de ces rites mystérieux, a vu ces pontifes bizarres, a pénétré dans ces temples inconnus. *Les Petites Religions de Paris* nous sont un guide familier et sûr à travers ces pittoresques et troublantes Eglises, où la femme, souvent prêtresse, quelquefois Dieu, prépare l'alliance de la Religion et de l'Amour.

Envoi franco contre **3** fr. **50**, en timbres ou mandat-poste, adressés à l'éditeur, Léon Chailley, 8, rue Saint-Joseph, Paris.

*
* *

Nous recommandons à nos amis cet élégant petit livre du poète délicat qui fut longtemps un rédacteur fidèle et aimé de *l'Etoile*. Il est donc inutile de faire valoir ici ni son talent bien connu, ni son cœur aux palpitations toujours si pures, si franches, si tendrements émues. Nous donnerons simplement tous les titres de la table des matieres, bien faits pour tenter la curiosité du lecteur :

Les derniers Païens. — Les Swedenborgiens. — Les Bouddhistes. — Les Théosophes. — Le culte de la Lumière. — Vintras, Boullan et le Satanisme. — Le culte de l'Humanité. — Les Luciférіens. — L'Essénianisme. — Les Gnostiques. — Le culte d'Isis.

Jules Bois nous décrit, avec l'art et la délicatesse qui sont l'apanage de son talent, la personne de chacun des grands Pontifes de toutes ces religions ; il sait rendre attrayant tout ce qu'il dit, et l'on a certainement appris beaucoup de choses quand on a fermé son livre. On sent partout en lui ce culte du Principe féminin qui fait l'homme délicat et supérieur. Voici d'ailleurs comment se termine son dernier chapitre, le Culte d'Isis :

Sois bénie, sainte Isis, mère sanglante, toi qui as tant souffert qu'il t'est permis de pardonner. Tu restes la seule divinité qui sauvera le monde. Tu fus l'aurore du Messie d'Amour ; tu annonças, avant Jésus, le Paraclet. Etant la femme pure, mais toute brûlante des expériences de la vie, tu effaces la faible Vierge, la Marie de la douloureuse Eglise. Te voilà, ô Pacificatrice des peuples, la Déesse de l'universelle rédemption, la Reine de la Vie et de la Mort — la Meilleure et la plus belle ; ô créatrice des invincibles certitudes, — Te voilà au-dessus des intelligences égarées, le Cœur.

Comme mon frère Jules Bois, je crois à la rédemption de l'Humanité par la femme, par la Bonté, par le Cœur.

René Caillié.

Un document sur l'impuissance d'aimer par *Jean de Tinan* (chez Bailly, libraire de l'Art Indépendant, avec frontispice de Félicien Rops). Subtile et précieuse étude sur les sentiments factices de l'âme contemporaine, mais où certaines phrases, l'inquiétude des grands symboles mystiques décèlent d'autres aspirations que nous voudrions voir triompher en l'auteur.

A. J.

Revues

La Religion Universelle d'avril contient une importante *Déclaration de Foi et de principes* de notre Frère *Lessard*. C'est tout un fort beau programme. L'idée, éloquemment soutenue, « d'étendre les rapports religieux à tout ce qui prie, à tout ce qui médite, à tout ce qui pense, à tout ce qui réfléchit... à tout ce qui a pour but de développer dans l'âme humaine les sentiments supérieurs », et, « sans détruire aucune communion, aucune Eglise », de leur faire « comprendre, à toutes, l'utilité de s'unir

pour la Paix, le Beau, le Bien, le Juste, le Vrai et la poursuite en commun de l'éternelle vérité », cette idée a nos sympathies ardentes. C'est celle-là même que nous avons glorifiée dans la tolérance de notre frère Roca, dans celle de Charles Fauvety ; c'est elle qui a plané, comme la nuée de splendeur où couvent les temps à venir sur le Parlement des Religions de Chicago ; c'est elle qui nous a réunis sur le principe de charité avec Hippolyte Destrem, le vénéré directeur de la *Rénovation* ; C'est elle que nous n'avons cessé de défendre sous diverses formes et qui constitue l'un des principes essentiels de la Fraternité de l'Etoile. Je suis très frappé de voir cette idée, qui n'appartient à personne et qui devrait inspirer tout le monde, se répandre ainsi d'en haut sur les esprits, les animer à la fois même lorsqu'ils s'ignorent entièrement, comme les promoteurs du Parlement des Religions d'Amérique et les Européens qui, en des tentatives infiniment plus obscures, avaient cherché à créer des réunions pareilles en tolérance au magnifique Parlement des Religions (1).

Pour moi, le monde ne saurait être sauvé que par la propagande et la mise en pratique de cette idée que l'on pourrait formuler ainsi : *Alliance dans les convictions communes, indépendance et respect mutuels dans les convictions différentes.*

Chacun, d'ailleurs, formulera et soutiendra selon ses habitudes d'esprit une conception dont l'essence est de naître en tous pour aller à tous et que nul ne doit songer à accaparer, à retenir captive de son enseignement personnel.

Tous nos vœux donc à notre frère Lessard, apôtre de la grande tolérance et avec qui nous sommes en communion par tant de croyances et d'espoirs rénovateurs !

A lire aussi, dans le même numéro, la conclusion des études de *Lessard* sur le *Retour à la Terre* et un très intéressant article de *J. Bearson*, *Théorie et Pratique* où l'on voit comment un Syndicat collectiviste s'est refusé à faire marcher une usine en pleine prospérité que le patron lui abandonnait, en lui assu-

---

1. Ceci fait allusion aux réunions qui, chez Madame de Morsier, en 1891 assemblaient des prêtres catholiques, des rabbins, des pasteurs orthodoxes, des pasteurs libéraux, des prêtres indépendants, des philosophes spiritualistes, des ésotéristes, unis dans la préoccupation de la Fraternité humaine et du problème social. A. J.

rant un fond de roulement de 125,000 francs, mais à condition de mettre en pratique dans l'exploitation de l'usine la théorie collectiviste. L'aveu d'impuissance qu'implique le refus des collectivistes à tenter l'expérience est fort significatif. Il confirme ce que nous avons souvent proclamé dans l'*Etoile* sur l'impossibilité d'une solution du problème social autre que graduelle, équilibrée, tenant compte de tous les éléments psychologiques et économiques du problème, enfin réalisée non par improvisation violente, mais par expériences progressives (1).

Ce qu'ajoute M. Bearson sur l'importance du facteur Intelligence dans la production économique est excellent. M. Bearson devrait étudier l'œuvre admirable de Godin où les trois facteurs Travail, Intelligence, Capital sont équilibrés avec une Harmonie si noble à la fois et si pratique. Nous avons en France des œuvres comme celles de Godin, de Leclaire, etc... dont on ne parle pas assez.

Lorsqu'il s'agit de physique et de chimie, les contemporains s'intéressent aux discussions théoriques sur l'éther ou sur les atomes, mais ne négligent certes pas les expériences accomplies. Qu'adviendrait-il de la physico-chimie des modernes si l'on cessait brusquement les travaux de laboratoire pour se borner à des discussions verbales ou écrites ? Je ne crois pas que l'expérience suffise à édifier la science. Je ne suis pas de ceux, on l'a pu constater de reste, qui dédaignent la métaphysique, l'idéalisme et l'intuition. Mais on oublie trop que le Problème social comporte des questions économiques matérielles sur lesquelles l'expérience a tout autant de prise que sur un Problème de chimie. Si le gouvernement, les Commissions parlementaires de travail d'une part, et de l'autre les socialistes consacraient leurs efforts à étudier les *expériences faites*, celle de Godin et les analogues, et cherchaient en unissant toutes leurs forces à les imiter et à les généraliser, le Problème social se résoudrait promptement.

Mais l'on dirait que socialistes, économistes ont également la crainte de toucher une solution pratique devant laquelle tomberaient les haines et les discussions

---

1. Ces notes étaient écrites lorsque j'ai lu dans la *Revue Socialiste* une version toute differente de l'incident. L'impartialité me fait un devoir de la signaler. D'après la version de la *Revue Socialiste* les conditions imposées à l'expérience par le patron n'auraient pas été loyales.

L'Humanité aurait-t-elle un invincible *Karma*, un besoin obscur de discuter, de haïr et de souffrir qui lui rend insupportable une méthode vraiment salvatrice et qui la pousse à perpétuer les illusions qui éternisent les douleurs ?

Il y a des moments où on pourrait le croire en voyant combien l'intérêt qu'excitent des œuvres comme celles des Godin et des Leclaire est peu proportionné à la bienfaisance et au mérite de ces grandes œuvres.

Dans le *Devoir* (tous les récents numéros) lire les attachantes allocutions de Godin, qui montrent au prix de quelle patience, de quels efforts infinis il est arrivé à faire pénétrer dans l'âme de ses collaborateurs l'excellence de leur œuvre commune. Cet exemple montre bien comment les solutions sociales ne peuvent s'improviser et de quelle éducation a besoin la classe ouvrière pour arriver à comprendre et à ménager ses intérêts et son avenir.

Dans la *Revue Socialiste* lire l'étude de O. Demer sur le livre d'*Alfred Fouillée*, la *Propriété sociale et la Démocratie.*

La Curiosité dirigée par *E. Bosc* est l'un des plus remarquables périodiques d'occultisme. Nous le recommandons à nos lecteurs.

A. J.

Revues Littéraires

Dans la *Jeune Belgique* lire une intéressante étude d'Iwan Gilkin sur le *Vers Libre*, des Vers de Valère Gille, de *Maurice Cartuyvels*, de Lucien de Busscher et la *Chronique littéraire* d'Arnold Goffin dont la sympathie pour notre œuvre retient l'expression de nos sympathies pour sa critique pensive.

Dans le *Cœur* (septembre-octobre 1893) un fragment de journal, *Celle*, par Edmond Bailly, d'une aérienne mélancolie, où l'on reconnaît le musicien subtil et intellectuel qu'est l'auteur de l'Acoustique passionnelle, où des sentiments, des visions de symbole se fondent dans une mélodie continue, une merveilleuse incantation. Dans le même numéro tout un drame ésotérique de Jules Bois, la *Porte Héroïque du Ciel*, des vers du même, le *Chevalier Mystique*, illustrant un encartage d'Odilon Redon, etc..

Dans la *Revue Hebdomadaire*, toujours fort inté-

ressante un roman inédit de JEAN BLAIZE, la *Monégasque*, où l'on retrouve les qualités de sérieuse pensée philosophique et sociale et de vie cordiale qui distinguent JEAN BLAIZE ; les mémoires du général THIÉBAULT sur la Révolution ; le *Rêve de Makar*, roman sibérien, etc...

Livres reçus

Sur lesquels nous comptons prochainement revenir :

La Vie Mystique, hautes et ardentes poésies d'EDOUARD SCHURÉ ;

L'Impérieuse bonté, le roman de J. H. ROSNY, déjà signalé à nos lecteurs ;

Sarah Kemmy, intéressant roman d'occultisme et de passion, par GEORGES MONTIÈRE.

Dans l'« Aurore » de mars

Lire : *Prophéties de l'Ancien Testament concernant le Christ* et *La Nouvelle Révélation sur les Evangiles*, les hauts articles intuitifs de la *Duchesse de Pomar*, une curieuse étude de *A. Reader* sur l'*Anarchie* et la suite de *Je me suis éveillé*, série de communications spirituelles sur la vie d'outre-tombe.

Conférences chez Mme la DUCHESSE DE POMAR

La directrice de l'*Aurore*, en son hôtel de l'avenue de Wagram, à Paris, réunit un public d'élite autour de conférenciers éminents.

Le 7 mars, M. CHARLES RICHET a parlé sur l'*Avenir de la Science ;*

Le 14 mars, M. PAUL ROGNON, sur le *culte du Moi ;*

Le 28 mars, M. H. MARION, sur la *Solidarité ;*

Le 4 avril, M. l'ABBÉ PETIT sur le *Mysticisme Chrétien.*

La « Question Sociale »

La *Question sociale*, revue économique, politique et littéraire, dirigée par P. ARGYRIADÈS, qui avait

suspendu pour quelques mois sa publication, reprend aujourd'hui sa place de combat. Sa mission sera, comme par le passé, d'apporter des arguments scientifiques en faveur de la transformation économique de la Société actuelle, de signaler toutes les tentatives ou réformes qui se produisent dans les différents pays du monde au point de vue du travail, et de poursuivre quand même l'entente de toutes les fractions du Parti socialiste pour des luttes plus efficaces.

Abonnement : **5** fr. par an en France et **6** fr. à l'Etranger (avec prime.)

5, Boulevard St-Michel, 5, Paris

Congrès Spiritualiste

Un Congrès international spiritualiste aura lieu à Liège, au mois d'août. Nous nous proposons d'y assister, ce que nous n'aurions pu faire si le Congrès avait eu lieu en mai. — Voici, sauf changements ou modifications à apporter à l'ordre des travaux, la marche adoptée par le Comité organisateur :

Samedi 11 août, à 7 heures du soir, Ouverture du Congrès et désignation des sections.

Dimanche 12. — De 9 heures du matin à midi, réunion des sections. — De 2 à 6 heures, Assemblée générale.

Lundi 13. — Même programme que la veille.

Mardi 14. — Visite en corps à l'Exposition Universelle d'Anvers.

Mercredi 15. — De 9 heures du matin à midi, Discussion générale. — De 2 à 6 heures, Séance générale et publique.

Dès qu'un programme définitif sera irrévocablement arrêté, le Comité d'organisation le fera tirer dans diverses langues et distribuer.

Les adhésions au Congrès sont dès aujourd'hui reçues chez M. Gustave Gony, secrétaire du *Flambeau*, à Jemmepe-sur-Meuse, et les envois d'argent ou mandats-poste chez MM. J. Closset, Echevin (adjoint au maire) à *Herstal*. Belgique.

Nous engageons tous les spiritualistes, à quelque école qu'ils appartiennent, à adhérer au Congrès et surtout à envoyer une souscription comme simple adhésion, mais nous les engageons plus fortement encore à assister à ce Congrès, afin que la manifestation soit aussi brillante s'il se peut que celle du Congrès de 1889.

(*La Curiosité*) ERNEST BOSC.

Le Directeur-Gérant : RENÉ CAILLIÉ.

TOURS, IMP E. ARRAULT ET C^ie^.

FRATERNITÉ HUMAINE

PRIÈRE

Ora et labora.

Dieu de l'Espace et du Temps! O Père des Cieux étoilés ! Toi, dont l'Amour et la Pensée gouvernent les Mondes ! écoute ma prière et bénis tous mes Frères bien-aimés de la Terre.

Je te prie pour le pauvre Mineur enfoui sous le sol, qui, privé de la lumière du Jour et des gais sourires de ton Soleil, expose sa Vie au feu du grisou, à l'éboulement des rocs.

Je te prie pour le Laboureur au front baigné de sueurs qui, courbé sur son dur sillon, élève vers Toi ses bras suppliants.

Je te prie pour la Femme, le Mystère sacré, qui fait ouvrir nos yeux à la lumière du jour en nous offrant la vie pour sa Souffrance, et nous abreuve du Lait et de l'Amour de son Sein. Fais comprendre à tous, ô Seigneur, le Respect qui est dû à la Femme, qui porte en Elle la présence réelle de la *Nature*. Fais comprendre à tous que la Naissance est aussi grave que la Mort, que rien n'est banal dans la Nature pas plus qu'en ton Cœur Divin, et que l'Amour et les Sexes sont choses religieuses.

En particulier, je te prie pour mon Ame-Sœur, celle avec laquelle je dois vivre éternellement dans les Splendeurs de tes Cieux.

Et je te prie pour la pauvre Mère qui souffre toutes les douleurs de ceux qu'Elle a mis au monde.

Je te prie pour le Matelot offrant à tes yeux, au plus fort de l'orage et de la tempête, son Front calme et son Cœur couvert d'un triple airain.

Je te prie pour l'Epouse attendant son Epoux, pour les Enfants abandonnés par leur Père, pour la Fiancée soupirant après son Bien-Aimé, pour tous Ceux qui tendent leurs mains vers Toi. Donne à tous, ô Seigneur, la Foi, le Courage et la Paix.

Je te prie pour le pauvre Soldat, victime de l'orgueil et de l'ambition, qui meurt inconnu sur les champs de bataille ; pour tous les Opprimés des rois de la Terre ; pour celui qui Pleure et Crie dans le désert.

Je te prie pour le pauvre Proscrit qui ne sait où reposer sa Tête ; pour les Mères assises auprès de leurs Fils mourants ; pour tous les Pauvres, pour tous les Petits, pour les Faibles et les Souffrants ; pour tous nos Frères de l'Humanité dont nous devons épouser les Douleurs.

Je te prie pour tous ces Etres inférieurs de la Création, qui gravitent dans la sphère de l'instinct et qui Souffrent comme nous.

Je te prie pour tous ces Navigateurs hardis et courageux, cherchant au milieu des ténèbres épaisses qui nous enveloppent et qui nous tuent, tes Desseins impénétrables et la Raison des choses. Eloigne des fronts glorieux de ces Martyrs de la pensée le Doute et l'Orgueil.

Bénis, ô Créateur ! la plainte du Génie insulté, le soupir du Savant éclairé trop tard. Répands la Lumière de tes Vérités divines et le Baume de tes Consolations célestes sur tous ceux qui Travaillent, qui Souffrent et qui Aiment.

O Toi, Esprit mystérieux, sublime Androgyne, Seigneur unique, dont les Etoiles sont les Yeux divins, Toi qui connais les noms de toutes les Ames et sais le nombre des grains de sable qui roulent sur le bord des Océans, répands sur tous la Force, le Courage et la Paix, et que tout devienne ici-bas : Prière, Amour et Foi.

RENÉ CAILLIÉ

SOMMAIRE

Du numéro **6** *de Juin 1894*

X. Y. Z. . . . . **Pensées.**
Alber JHOUNEY . . . . . **Fraternité de l'Étoile.**

KABBALE MESSIANIQUE

A. JHOUNEY . . . . . **La Tradition.** Le Siphra Dzéniou-tha.
dº **Commentaires.**
dº **Religion Messianique.** L'Ame du Salut.
dº **Yoga Sastra de Patandjali** (*Suite*).
ALTA.. . . . . **Esotérisme et Socialisme** d'Alber Jhouney.
De REICHEMBACH. . . . **L'Ame Universelle.** Treizième lettre odique.

SOCIALISME CHRÉTIEN

Abbé C. M. . . . . **Conférences.** V. Le Mosaïsme.
L'Abbé ROCA . . . . . **Rénovation Sociale.**
ROUXEL. . . . . **L'Avenir de la Religion.**
René CAILLIÉ. . . . . **Un grand Progrès.** La Participation aux bénéfices.

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

X. . . . . **Résumé des Expériences** de vingt années de Spiritisme.
« *LE MESSAGER* » . . . **Le Spiritisme en Italie.**
« *LA CURIOSITÉ* » . . . **Les Collaborateurs des Humains.**

PARTIE LITTÉRAIRE

René CAILLIÉ. . . . . **George Sand.** La Femme glorifiée.
Raymond FÉVRIER.. . . . **Le Navire.**
A. Laurent de FAGET. . . **La Traversée**
Un BARDE ESSÉNIEN.. . **Le Messie du XVe siècle.** A Jeanne D'Arc.

BIBLIOGRAPHIE

DIVERS.. . . . . **Sarah Kemmy. — Histoire des Crimes** du tripot de Monte-Carlo. — **La Porte héroïque du Ciel.**
Alber JHOUNEY. . . . . **Les Livres.** — Livres reçus.
CORRESPONDANCE. . . René GIRARD. — GARIN-MOROY.

ABONNEMENTS

France :		Etranger :	
Un an	7 fr.	Un an.	8 fr.
Six mois	4 »	Six mois	5

Les abonnements, qui partent du 1er janvier et du 1er juillet, se paient d'avance et doivent être adressés :

A M. **René CAILLIÉ**, administrateur et directeur de l'*Etoile*, à **Avignon** (Vaucluse.)

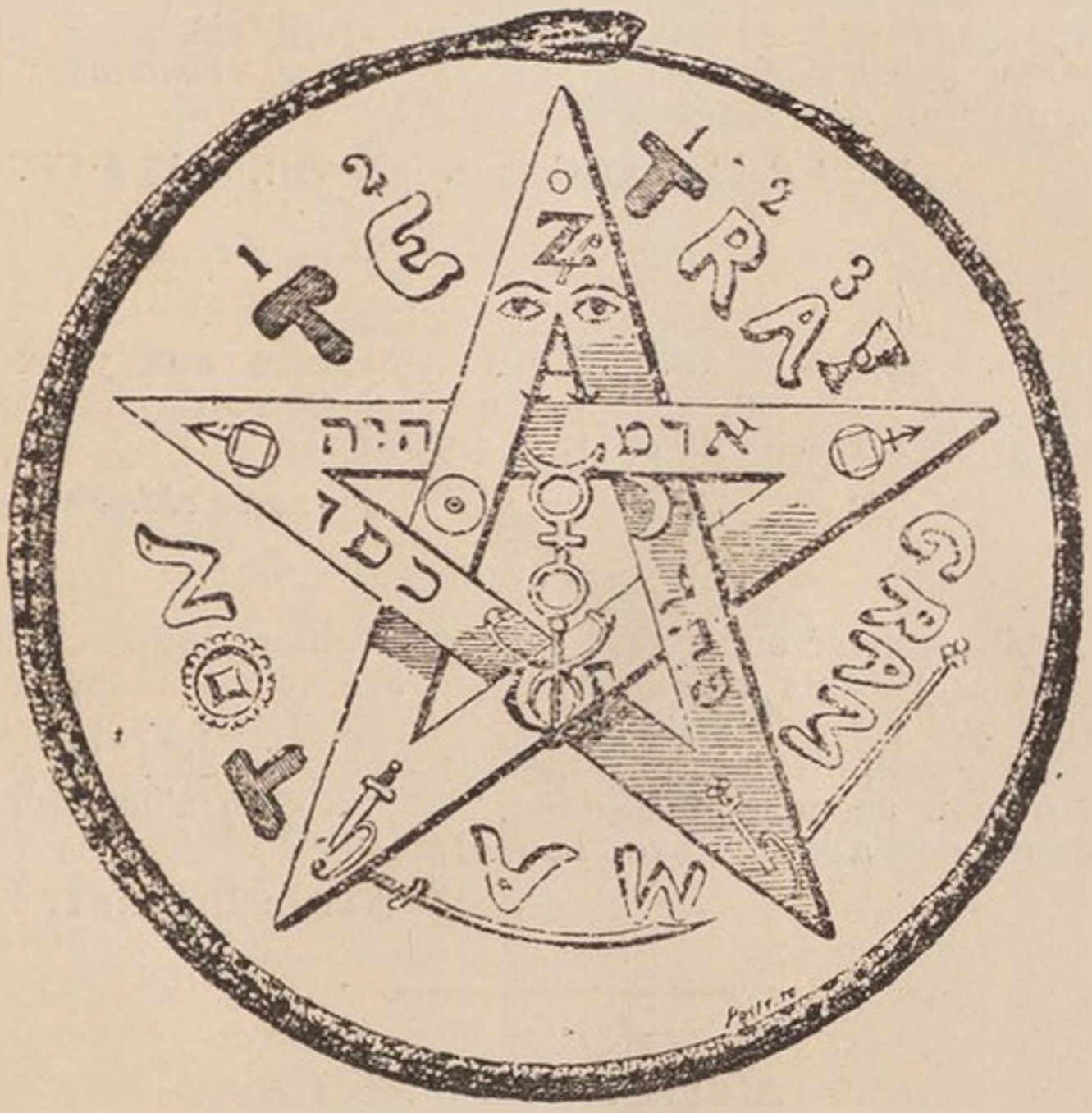
Les Abonnements non payés directement sont recouvrés au moyen de *Bons de recouvrements postaux* **avec un surcroît de 50 centimes pour les faux frais.**
Il ne sera répondu qu'aux lettres portant un timbre-poste pour la réponse.

Adresser tout ce qui regarde la partie artistique et littéraire à M. A. JHOUNEY, à Saint-Raphaël (Var).

Tout livre dont on nous enverra un exemplaire sera annoncé, et s'il y a lieu, analysé.

6e ANNÉE. N° 66. JUIN 1894.

L'ÉTOILE



A MÉDITER

C'est aujourd'hui un fait reconnu par les théologiens intelligents et sincères de toutes les églises que le dogme chrétien tel qu'il s'enseigne depuis dix-huit cents ans ne répond plus aux besoins de notre époque. La contradiction entre la science et la religion est devenue trop manifeste. Les penseurs qui connaissent les lois historiques entrevoient pour le Christianisme une de ces grandes évolutions sans lesquelles les religions sont fatalement condamnées à perir, évolution qui, en lui conservant sa beauté morale, renouvellerait sa force spirituelle et la mettrait en harmonie avec la science moderne.

EDOUARD SCHURÉ.

* * *

La triple mission de la femme dans le monde est de défendre la liberté, la justice sociale et l'idéal divin.

EMILIE DE MORSIER.

* * *

Je n'entends pas que les autres soient *soulagés* et que vous soyez *surchargés*, mais que, pour ôter l'*inégalité*, votre *abondance* supplée à leur *pauvreté*, afin que votre *pauvreté* soit soulagée un jour par leur *abondance*, et qu'ainsi tout soit réduit à l'*égalité*.

Saint Paul (Aux Corint., ch. VIII, v. 13 à 15).

* * *

Le ciel sait bien ce qu'il fait ; il donne aux yeux le rayon doré du soleil, aux oreilles la chanson du vent, au cœur avide d'amour l'être qu'il doit aimer.

Proverbe chinois.

* * *

Morale sans science vaut infiniment mieux que science sans morale. Mais je ne dirais pas : Foi sans science vaut mieux que science sans foi, si l'on entendait par foi un fanatisme despotique aussi mortel à la pitié et à la justice qu'une science desséchée. La religion n'est divine que dans son alliance avec la morale.

ALBER JHOUNEY.

Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Elévation fraternelle vers Dieu;
II. Invocation aux esprits supérieurs.
III. Union par les fluides.

Le 7 juin 1894, *de midi au soir.*
Le 7 juillet 1894, *de midi au soir.*

ALBER JHOUNEY.

KABBALE MESSIANIQUE

La Tradition [1]

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

I

LE LIVRE DU MYSTÈRE

(*Siphra Dzénioutha*)

CHAPITRE PREMIER (*suite*)

B. — Commentaire.

L'ordre des Séphiroth dans le deuxième chœur est donc le suivant: 1° Chésed; 2° Géburah; 3° Tiphéreth.

Le processus moral commence par la grâce, l'expansion, la magnificence.

Dieu agit envers les créatures avec bienveillance et profusion.

Il répand sur elles la vie, les dons spirituels et naturels, le bonheur, gratuitement et au delà de ce que mériteraient les creatures.

Mais si le principe de grâce agissait seul d'une manière constante, les injustes recevant toujours la même récompense que les justes, les pervers que les incorruptibles, les impurs que les immaculés, il n'y aurait plus de loi morale.

La conception du devoir finirait par devenir impossible pour les créatures.

La vertu se dissoudrait dans le bain splendide et décomposant du pardon.

Il peut arriver sans inconvénient que, dans la vie terrestre, les méchants ne soient pas visiblement punis, les bons visiblement rétribués, parce que cette injustice apparente est absolument détruite plus tard et dans la vie spirituelle et dans les réincarnations terrestres ou planétaires.

---

1. Essai, offert à la méditation des Frères du *Troisième Degré* de l'*Etoile*.

Mais si, en place d'être seulement retardée et voilée, la Justice était toujours impuissante, la loi morale, comme je l'ai dit, s'anéantirait totalement.

C'est pourquoi Géburah vient rétablir l'équilibre. Elle apporte la rigueur, l'exacte rétribution des actes et des désirs, l'équité stricte et précise.

Si Géburah agissait seule, le monde ne subsisterait pas, car les êtres, jugés par la pureté de Dieu, seraient déclarés dignes de l'extermination et de l'oubli.

La rigueur est donc tempérée par la grâce et l'expansion généreuse.

Mais si Chesed agissait seule, les êtres, subsistant comme créatures s'anéantiraient comme personnes morales, leur destruction moins entière serait spirituellement plus cruelle encore.

La grâce est donc tempérée par le Jugement et la rigueur.

Le monde moral ainsi balancé a pour résultat la dernière Séphire du deuxième Chœur, Tiphéreth la Beauté, le Roi, celui qui, usant de la grâce quand il faut, de la rigueur quand elle est utile et, en somme, bienfaisante, perpétue et améliore le monde, et le domine par la loi de Dieu.

Comme le premier Chœur des Séphiroth embrassait tous les éléments volontaires et intellectuels, le deuxième Chœur embrasse donc tous les éléments arbitraux et il gouverne le monde moral.

Alber JHOUNEY.

Religion Messianique [1]

L'AME DU SALUT [2]

La Tempérance nous défend l'inceste. L'in-

---

1. Essai offert à la méditation des Frères du *Quatrième Degré* de l'Etoile.

2. Voir l'*Etoile* (tous les numéros de février à septembre 1893 et de novembre 1893 à mars 1894 et de mai 1894).

ceste mêle des sentiments d'ordre différent qui se corrompent par le mélange.

Une autre raison, le danger des unions de même sang pour la sève de la race, l'interdirait encore.

Mais elle relève de la Science et non de la Religion.

*
* *

La Tempérance défend le divorce ou la dissolution de l'union excepté en cas d'adultère.

La Charité commande aux époux le pardon mutuel des fautes du cœur ou des sens quand le repentir est sincère, mais quand il n'est pas sincère, quand il n'est que la souplesse d'un adultère persévérant, mieux vaut la séparation qu'une impure duplicité ou qu'une indulgence avilie.

L'amour de ses enfants, la hantise de leur avenir peut émouvoir un homme ou une femme trompés à couvrir de pardon même un repentir non sincère.

Par dévouement maternel ou paternel la Charité dévore alors la honte, la douleur et la justice.

Un tel pardon, lorsqu'il reste sans complaisance et maintient la rupture de l'union charnelle avec l'incorrigible coupable qu'il abrite de silence, lorsqu'il demeure sans compensation et ne se dédommage pas en d'autres joies des joies renoncées, est l'un des héroïsmes de la Charité.

Comme il arrive que l'on donne sa vie pour ses enfants après leur avoir donné la vie, consentir à un tel pardon c'est sacrifier pour eux, pour leur future sérénité, le bonheur qu'on aurait pu trouver soi même dans un autre amour plus digne, c'est donner pour eux la vie de son cœur

* *

La Tempérance nous défend de nous laisser aller à cette ivresse des instincts, des passions ou des idées qui nous fait perdre la maîtrise de

nous-mêmes et nous déchaîne hors de l'équilibre.

Toutes les forces du Mal, — les instincts avilissants, les passions déréglées, les idées perverses, — sont combattues dans leur égoïsme par la Charité, dans leurs suggestions de doute par la Foi, dans leurs conseils d'abattement par l'Espérance, dans leur rébellion et leur désordre par la Justice, dans leur puissance par le Courage, dans leur illusion par la Prudence, mais elles dégagent une ivresse, la fumée de la chair, des crimes, des vices, de l'ambition, de l'orgueil, cette vapeur qui enfièvre, enrichit de concupiscence tout le sang et hors de laquelle on ne croit plus vivre — et c'est un tel magnétisme dépravé qu'anéantit la Tempérance quand sa fraîcheur délivre nos yeux et notre Ame des fascinations du Mal.

Alber JHOUNEY.

Yoga Sastra de Patandjali [1]

36. Il est d'autres moyens de produire cette fermeté : une connaissance lumineuse exempte de douleur.

37. Ou fixer sa pensée sur un homme affranchi des passions.

38. Ou la fixer sur le genre de connaissance qui existe dans le rêve et le sommeil.

39. Ou l'occuper de toute conception qui vous plaira.

40. La maîtrise de l'ascète s'étend sur l'atome et sur l'infini.

41. A cette pensée dont les modifications ont disparu (sauf une, celle qui sert d'objet à la méditation du premier genre), il arrive la même chose qu'à une noble gemme, c'est-à-dire qu'elle se teint de l'objet qu'elle contemple.

---

1. Offert à l'étude des Frères du *Deuxième* et du *Troisième Degrés* de l'Etoile.

Quel que soit l'objet de méditation choisi ce qui importe c'est d'y consacrer entièrement une pensée entièrement maîtresse d'elle-même. A. J.

42. Cette transformation de la pensée en son objet se nomme, lorsque la fiction des mots, de leur sens et la connaissance y demeurent encore dans la confusion, la (méditation) *argumentative*.

43. En chassant de la mémoire (les mots et leur sens conventionnel), la pensée ne s'occupe plus que de la chose même, comme indéfinie, et cette manière de méditer s'appelle *non-argumentative*.

(Traduit de l'anglais par A. Jhouney).

Esotérisme et Socialisme

II

L'Esotérisme, ai-je dit, n'est pas une science spéciale, mais le point de vue profond de toute science : par conséquent, le point de vue religieux ; car les innombrables rayons qui divergent dans la périphérie, se relient au centre dans la profondeur. Un véritable ésotériste est donc religieux.

Un véritable ésotériste est même chrétien, un véritable ésotériste est même catholique, dans le sens profond de ces deux mots. Car, comme l'Esotérisme, le Christianisme (Χριστός, oint, pénétré), est la doctrine de ceux qui croient à la pénétration de la matière par la vie, de la vie par l'esprit, et de l'esprit par Dieu : le catholicisme (καθολικός, universel), est la méthode de ceux qui n'omettent rien, dans leur philosophie ni dans leur morale ; pas plus l'esprit que la matière, pas plus le visible que l'invisible.

Malheureusement, les profondeurs, à quelques esprits qui s'y plongent sans assurer leur regard, font perdre la clarté.

Mais j'ai dit que M. Jhouney garde dans les abîmes de la métaphysique la netteté de sa vision. Aussi M. Jhouney voit-il la dualité de la matière et de la vie, du passif et de l'actif : M. Jhouney est donc

chrétien. De même M. Jhouney maintient l'universalisme : donc, dans la vraie signification du mot, M. Jhouney est catholique.

Et maintenant, à la psychologie, comme à la métaphysique, l'Esotérisme ajoute-t-il quelque découverte ? voit-il aussi des profondeurs sous ces superficies ?

Oui ; dans l'étude des phénomènes superficiels, psychologie ou physiologie, M Jhouney en particulier, ésotériste véritable, garde le souvenir des abîmes explorés ; et, là également, c'est la religion qui se dévoile à lui : je veux dire le lien qui relie l'un à l'autre le corps et l'esprit, la loi et le miracle, le naturel et le surnaturel, les mondes et Dieu : « Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut ; ce qui est en haut, comme ce qui est en bas. »

Oublieux du texte sacré, qui marque expressément la distinction de l'esprit et de la vie, « *divisionem animæ ac spiritus* » (1), les scolastiques, probablement par excès de réaction contre les gnostiques, avaient supprimé le terme moyen dans la trinité de l'être, autrefois reconnu *corps*, *vie*, *esprit*, réduit par eux à *esprit et corps*. Cette suppression du milieu avait créé un fossé entre les deux extrêmes ; et l'esprit, désormais sans lien avec le corps, avait fini par n'être plus pour nos spiritualistes abstraits qu'une pure entité logique, un mot vide sans positive réalité. Aussi, philosophes du XVIII^e^ siècle et médecins du XIX^e^, le jugeant inutile, avaient biffé ce mot ; et la science moderne, comme dans un bain qui le nettoyât des abstractions de la scolastique [2], s'était tout entière plongée dans le matérialisme. Bain de boue, qui a son utilité relative, ajoute M. Jhouney, mais qui ne peut être un séjour agréable. « C'est pour cela qu'on revient à l'esprit par le grand tour, par les phénomènes demi-matériels », mais on y revient.

Monisme et dualisme, en effet, sont deux amputés. Dieu est trinité : donc aussi l'œuvre de Dieu, créée

---

1. Hebr. IV, 12.
2. Alber Jhouney, *Esotérisme et Socialisme*, p. 186.

nécessairement à son image. Comme l'Esprit Saint, ailes éployées, est le lien nécessaire entre le Fils et le Père, ainsi est indispensable un intermédiaire entre le corps et l'esprit, entre la pensée et l'action, entre la volonté et l'inertie.

Quand les matérialistes disent que la vie est une propriété de la matière, les matérialistes se payent de mots. Savent-ils ce que c'est que *matière* et ce que c'est que *propriété*? Ce qu'ils savent, comme nous, c'est ceci: 1° que leur moi sent qu'il veut; 2° que leur volonté trouve une résistance; 3° qu'il leur faut déployer leur force pour mettre en acte l'inertie qui résiste.

Trois faits parfaitement constatés et parfaitement distincts sont donc exprimés par ces trois mots: *volonté*, *résistance*, *force*. Et l'intelligence voit clairement que ces trois faits résument tout l'être qui se reflète en son miroir, et que le troisième sert de pont entre les deux autres.

Spiritualisme, matérialisme; esprit, matière: mots ou systèmes, également imprécis, également abstraits. Voici les seuls positifs, les seuls clairs, avec les trois faits qu'ils expriment: volonté, résistance, force. Or, ces trois mots, ces trois faits sont au complet dans la psycho-physiologie des ésotéristes. Si donc *mystique* voulait dire *imprécis*, selon la définition absolument arbitraire du savant positiviste Max Nordan, [1] le matérialisme serait infiniment plus mystique que ce mysticisme-là.

Quiconque, soit spiritualiste soit matérialiste, prétend supprimer l'un ou l'autre terme de cette trinité, quiconque essaye de confondre les faits ou les facultés que ces trois mots spécifient, témoigne d'un parti pris, d'une habitude non raisonnée et d'une incomplète analyse. Car enfin *genre commun* n'empêche pas classification à part, s'il y a en même temps *différence propre*. Or, manifestement, la différence existe ici: *vouloir* n'est pas *opérer*, et *résister* peut résulter de l'inertie pure sans action

1. Max Nordan, Dégénérescence, *passim*.

propre ni vouloir conscient. Donc, la *force* est chose part, comme l'*inertie* et la *volonté* ; et chose positive, non abstraite.

* * *

Les ésotéristes hésitent entre les deux termes usuels, *esprit* et *âme*, lequel des deux désignera à la volonté consciente ou la simple force active. Mais où tous sont d'accord, c'est sur la réalité positive, physique, de l'âme et de l'esprit, comme de la matière. Tout ce qui est est est, sous quelque forme qu'il apparaisse. Du reste, ces prétendues abstractions, esprit, âme, force vitale, font preuve maintenant de leur réalité.

Peu après le livre de M. Jhouney, un ouvrage plus spécialement scientifique a paru, qui fait entrer « la force vitale » dans une voie d'expérimentation assez inattendue et intéressante [1]. M. le docteur Baraduc a, dit-il, constaté, étudié, mesuré, *extra cutem*, sur le cadran d'un magnénomètre, non plus seulement en nous, *sub cute*, comme Galvani, Faraday, Du Bois-Raymond ont étudié le fluide nerveux dans le nerf et le muscle, ou *super cutem*, comme Tarchanoff l'a fait pour l'émission neurique, une force nouvelle, manifestement distincte de la chaleur et de l'électricité, qui, en nous, constitue un *double fluidique* de notre corps matériel, une âme végétative, dont l'énergie variable peut être appréciée par des variations qu'elle fait subir au magnénomètre, et qui, hors de nous, est partout répandue, *force de vie universelle* en harmonieux échange avec notre propre force vitale. D'après les statistiques du docteur Baraduc, « la force de vie qui nous entoure pénètre en nous, pour constituer notre corps fluidique, par la main et le côté droits, dans la proportion moyenne de 3 à 1 ; le fluide vital humain s'extériore par le côté gauche, dans la proportion de 1 à 3, 2 restant en nous. Notre corps vital est

1. *La Force vitale*. par le docteur Baraduc, 1 vol. in-8, 5 francs, Georges Carré, éditeur.

donc dans la proportion de 2|3 comme pénétration, et de 1|2 comme extérioration ; son capital-vie égale 2 unités vitales. »

* * *

C'est ce *double fluidique*, cette *force vitale inconsciente*, qui constituent l'apport des ésotéristes dans la science de la nature en général et de l'homme en particulier.

L'antiquité connaissait cette « âme du monde », cet esprit de vie partout expectant ; la magie prenait à tâche de le capter et de l'utiliser . L'Eglise, dans sa liturgie, semble s'en souvenir encore lorsqu'elle invoque sur l'eau qu'elle bénit « la force invincible dont Dieu est l'auteur, *Deus invictæ virtutis auctor* ». Mais théologiens et philosophes l'avaient oubliée depuis longtemps et seuls les hermétistes en maintenaient la secrète tradition, jusqu'à cette résurrection déjà si puissante de l'occultisme en notre fin de siècle.

M. Jhouney en a résumé la théorie et tiré les conséquences pratiques avec cette élévation, ce tact et cette clarté qui sont les caractéristiques de son esprit et de son style : « Tout ce qui jaillit de Dieu, « nous dit-il, est une Force unique, à la fois énergie « et pensée... Alternativement, les atomes de cette « force, dominés par la grande pensée universelle « qui les pénètre et que d'en haut dirige Dieu, « tendent à ralentir leurs vibrations en certains « points de l'espace, puis à multiplier ces vibrations « et à les rendre de nouveau rapides. Les ralentisse- « ments déterminent l'apparition des mondes maté- « riels, qui ne sont que de l'énergie en vibration « lente » [1].

Les atomes, ajouterai-je, ne peuvent être effectivement que le résultat des arrêts, en nombre infini, que produit dans l'infini de la Force d'émanation une volonté contraire de rappel au centre. Chacun de ces arrêts produit une rupture d'abord dans l'uniforme direction du souffle émané, puis des chocs

1. Alber Jhouney, *Opere laudato*, p. 178.

entre les divers fragments de l'être ainsi brisé. De ces chocs jaillit en flamme le souffle expansif, le *feu vital*, emprisonné en chaque fragment atomique. La quantité arrêtée au contraire par l'attraction au centre, est ce que l'on appelle *matière*, force d'inertie, non de mouvement, et qui ne saurait être mue que par une quantité supérieure de force impulsive.

Après cet arrêt, qui est le second acte de la genèse de l'être créé — le premier est l'émanation [1] — les atomes existent en nombre infini et en parfait équilibre ; tous égaux ; tous, réservoirs équivalents, chacun à chacun, de force statique équilibrée, par conséquent inerte.

Du reste, l'un et l'autre, émission et rappel, supposent nécessairement comme source et comme agent la force éternelle, infinie, tout ensemble vie, volonté et intelligence : car la volonté est mouvement vers *autre* chose que ce qu'on est présentement, donc émission, expansion, sortie de soi ; l'intelligence ou comprehension (*intùs legens*, *comprehensio*), est réflexion, arrêt, concentration.

De même, l'acte qui a suivi, pour former de toute cette infinité uniforme d'atomes inertes des êtres organisés, variés et toujours en acte, exige Dieu encore, pour rompre cet état statique, un Dieu volonté et intelligence, pour produire et diriger les êtres divers et leur évolution indéfinie.

Elle est « cette puissante unité des mondes et des êtres dans le Verbe-Lumière (ou Pensée-Force), qui est l'aspect concret de la loi de hiérarchie ou d'organisation harmonique, dont nous avons donné précédemment la formule abstraite » [2]. Tel est *le double*, manifesté, du Verbe-Dieu caché dans l'abîme de la divine essence.

Et de cette unité comment s'engendre, selon l'Esotérisme, la multiplicité des âmes initiales ?

« Les forces magnétiques d'innombrables atomes « *sont dirigées* et rassemblées en un centre ; des

---

1. *Item*, p. 182.
2. Alber Joulney; *Opere laudato*, p. 182.

« courants de force électrique passent tout du long « de leurs pôles, convergeant vers le centre jusqu'à « ce qu'ils arrivent à créer là un feu, une sorte de « cristallisation de force magnétique, qui est l'âme, « le feu sacré des Vestales, Vesta ou Hestia. »

J'emprunte cette explication au nouveau livre sacré des ésotéristes anglais, mi-chrétien mi-brahmaniste, et j'y souligne l'aveu de cette direction imposée aux atomes, supérieure par conséquent, par conséquent divine. C'est donc Dieu, selon tous les ésotéristes, qui crée par un acte spécial les âmes individuelles, quand même, au point de vue purement physique, l'âme serait le résultat d'une concentration des forces physiques déjà créées [1].

Et je remarque, d'après cette doctrine à la fois positiviste et spiritualiste, de quelles forces l'âme est constituée : au point de vue de la quantité, multiples, « innombrables », ce qui explique la complexité, même la contrariété, des instincts ou des facultés dans l'homme ; au point de vue de la qualité, forces expansives comprimées, émissions arrêtées et ramenées à leur source.

Chaque âme est donc produite de deux éléments différents : le premier, substance unifiée de multiples atomes créés par Dieu avant l'âme ; le second, force insufflée tout exprès, force intelligente organisatrice, spir divin. Comme chaque atome est l'insécable union de tel degré de force expansive équilibré par autant de force concentrante, chaque âme est l'indivise dualité de ces deux éléments, avec, au centre, la volonté.

Ainsi apparaît la loi de hiérarchie dans la genèse des âmes.

* * *

Voici maintenant comment leur évolution s'opère par la méthode d'initiation.

Un très grand métaphysicien, mort, il y a quelques années, auquel encore vivant Barbey d'Aurévilly fit

---

1. *La Voie parfaite ou le Christ ésotérique*, par Anna Kingsford et Edouard Maitland, traduction de l'*Aurore*, 1 vol. in-8, 6 francs.

l'honneur de suspendre son médaillon à côté du portrait de Joseph de Maistre, dans sa galerie des *Prophètes du passé*, Blanc de Saint-Bonnet, mon cher et vénéré maître, a dit, résumant des pages profondes en une phrase saillante: « La liberté ne se donne pas, elle se crée elle-même ». « Si Dieu, écrit « aussi M. Jhouney, décrétait brusquement la per- « fection des âmes et les gardait telles auprès de lui, « il n'y aurait aucune liberté possible: l'âme serait « l'esclave de la volonté de Dieu. La spontanéité ne « s'obtient que par l'indépendance, et l'indépen- « dance serait illusoire si, Dieu restant devant nos « yeux, le bien nous contraignait par l'évidence de « notre intérêt... Il faut donc que le monde obscur « existe, et que la matière, fermant Dieu à notre vue, « ne le laisse vivre que pour nos cœurs, après que « nos cœurs l'ont, si j'ose dire, créé à force d'en « avoir besoin... Du reste, la matière oppose à « l'esprit une résistance salutaire... Les âmes, en « s'incarnant, viennent chercher la précision, la « pratique et le positivisme qui leur manquent dans « le monde astral. La matière, c'est l'épreuve qui « trempe le caractère; c'est le poids qu'il faut sou- « lever pour exercer le bras ; c'est le grand obstacle, « qui, en barrant l'esprit, change la molle rivière en « cataracte. . Seul un pouvoir est vivant qui ren- « contre la vie et la passion dans les éléments qu'il « domine... C'est pour cela que les règnes de la « nature nous élaborent l'instinct que nous avons à « vaincre et sur lequel s'arcboutent nos âmes pro- « prement dites.

Et par le développement libre, la hiérarchie se creuse :

« Les âmes proprement dites, en effet, sont au « nombre de trois : instinctive, rationnelle, et « divine... Ces trois divisions indiquent du moins les « points d'arrêt essentiels, les trois couleurs les « plus générales: ce qui n'empêche nullement de « discerner dans ces couleurs des nuances très déli- « cates variables selon les individus... Mais la classi- « fication, sans être rigoureuse, n'est pas irréelle... « Si l'on place un Australien ou un Papou à côté de

« Voltaire, et Voltaire à côté de François d'Assise ou « de saint Jean, on verra avec évidence que ces trois « espèces d'âmes, grossière, raisonneuse et sainte, « ne sont pas des rêveries » [1].

*
* *

Après la réalité, après la genèse de l'âme, les ésoristes en éclairent-ils la finalité ?

Le but de Dieu dans la création ne peut être, nous disent-ils, que de ramener à lui par la liberté les êtres qu'il a librement créés. Il en résulte, « comme entre l'homme instinctif et la suprême sainteté il y a des degrés immenses, et comme une seule existence ne suffirait pas à les parcourir, que la philosophie occulte admet les existences successives. »

Cette doctrine traditionnelle, vieille comme la Religion, aura longtemps encore pour adversaires le spiritualisme aussi bien que le matérialisme classiques, car les philosophes cartésiens ou soi-disant éclectiques ne dépassent pas en profondeur les moins profonds des théologiens. Les scolastiques avaient sur tous les points rétréci les Pères, donnant, sans s'en douter, l'exemple aux prétendus réformateurs de supprimer dans la Tradition ce qui dépassait leur mesure. De cette pluralité des existences spécialement et de la persistance de l'épreuve après la mort terrestre, tout en gardant les mots qui la recèlent, « péché originel, purgatoire », ils avaient supprimé la doctrine ; et maint « libre penseur », tout en raillant les scolastiques, maintiendra, comme s'il l'avait inventée, cette négation qu'il a héritée des « serfs-juges. »

Au point de vue chrétien, la doctrine de la préexistence est clairement admise par les livres alexandrins que Rome a acceptés dans le canon des Ecritures [2], et les théologiens de seconde main qui s'appuient de tel concile œcuménique pour affirmer que c'est une doctrine formellement condamnée, ou

1. Alber Jhouney, *Opere laudato*, pp. 123 à 129.
2. *Sagesse*, VIII, 19, 20.

bien n'ont pas lu le texte conciliaire, ou bien négligent les distinctions qui s'imposent à tout esprit précis, car la formule dont ils se réclament condamne uniquement les rêveurs illogiques d'après lesquels les âmes humaines, dans une existence précédente, auraient joui de la vision béatifique et s'en seraient dégoûtés [1]. Telle n'est point la théorie des ésotéristes orthodoxes, qui font monter les âmes humaines des règnes inférieurs par une évolution progressive, et ne font descendre du ciel en terre que des messies ou missionnés, tout épris ici-bas du céleste au-delà.

Quant à la persistance du libre arbitre après la mort, elle ne saurait faire de doute au point de vue logique, puisque la mort supprime, non pas l'âme, qui est le siège du libre arbitre, mais seulement le corps, qui en est l'obstacle. Elle est, de plus, implicitement enseignée par le *Credo*, lorsqu'il nous affirme la descente du Christ aux enfers, et développée par saint Pierre dans ce texte très clair de sa première épître, où il est dit que : « le Christ, mort dans sa chair, mais vivant dans son âme, vint, esprit lui-même, prêcher les esprits incarcérés qui jadis avaient, par leur incrédulité, lassé la divine patience et attiré sur eux le déluge, aux jours de Noë, pendant la construction de l'arche [2]. »

Sur la réincarnation proprement dite, c'est-à-dire le retour à une autre existence sur terre, la négation ou l'affirmation ne peuvent être que des conjectures, non des certitudes. Aussi faut-il louer M. Jhouney de n'avoir pas été dogmatique en cette question douteuse.

La preuve par le fait semble plus accessible, sur la possibilité de communiquer avec les âmes désincarnées. On cite des savants peu crédules que l'expérience aurait convaincus, malgré les résistances de leur raison et de leurs préjugés. M. Alber Jhouney, avec son tact et sa mesure, donne sur toutes ces attirantes mais dangereuses recherches la règle de la sagesse :

---

1 *Acta concilii Œcumenici*, V, cap. I.
2 *I Petr.* III, 18, 19, 20.

« Je crois, dit-il, que ce qu'on appelle phéno-
« mènes spirites physiques ne doit pas être recher-
« ché... simon... dans les cas où ils agissent sur des
« instruments scientifiques, dans des conditions de
« contrôle rigoureux. Les séances dans l'obscurité
« me paraissent surtout dangereuses..., Je pense
« qu'il est meilleur de créer entre l'invisible et nous
« une chaine patiente et sûre de sympathie et de
« vérité que de vouloir contraindre l'esprit à se
« rejeter sur la matière.

« Pas plus qu'il ne faut abandonner sa liberté à un
« magnetiseur, pas plus il ne faut l'abandonner aux
« esprits... Le monde spirituel est infiniment vaste :
« on y rencontre comme dans le nôtre le bien et le
« mal, la vérité ou l'erreur... car les bons ou les
« mauvais ne dépouillent pas leurs tendances
« morales avec la mort, puisqu'ils conservent leur
« âme... Les esprits ont leurs facultés, leur atmos-
« phèreet leur milieu, comme nous avons les nôtres.
« A mesure que nous y entrons, nous nous mettons
« en rapport avec tout un ordre de la vie univer-
« selle, ordre aussi normal, aussi naturel que celui
« que nous avons sous les yeux », mais pour nous
« inconnu et par conséquent dangereux.

Mme la duchesse de Pomar, avec sa science profonde et sa profonde expérience de l'occulte, recommandait récemment, dans un remarquable article de l'*Aurore* [1], de préférer le spiritualisme au spiritisme, de s'adresser plutôt à l'Esprit Suprême qu'aux esprits. M. Alber Jhouney préconise la même voie :

« Les plus grands, sinon les plus étranges, parmi
« les mystiques. nous dit-il, les yoguis philosophes
« et non les fakirs, de l'Inde, les hauts prophètes
« d'Israël, s'exaltaient par la pensée pure et sublime
« plutôt qu'ils ne descendaient par l'assoupissement
« mêler leur être aux ondoiements des fluides infé-
« rieurs. . C'est ainsi que je voudrais voir se déve-
« lopper en dehors de toute école scientifique trop
« étroite comme de toute médiummité trop profes-

1. *Le Spiritisme dans la Bible.* Bureau de la *Nouvelle Revue*, 18, boulevard Montmartre ; prix : 1 fr.

« sionnelle, cet état mixte formé de raison et d'ex-
« tase, d'abandon et de liberté... qu'on pourrait
« appeler l'état de recueillement... Par lui, nous
« échapperions aux dangers du monde astral infé-
« rieur, aux périls des abdications de la volonté,
« sans renoncer, au contraire ! à la culture de plus
« en plus profonde des merveilles spirituelles de
« l'âme. Par lui, cette culture deviendrait le culte
« essentiel et suprême de la religion définitive, comme
« l'amour infini de Dieu et de tous en serait le libre
« dogme. Par lui ressusciteraient non plus seule-
« ment les facultés obscures des pythies, mais les
« lucidités plus claires et plus vastes des prophètes
« et des voyantes. »

C'est ici la conclusion du remarquable petit livre, et, selon la logique d'une régulière évolution, elle nous ramène à l'idée première : nécessité d'une élévation, d'une pureté morales exceptionnelles, pour réaliser la science et la puissance que prétendent les occultistes contemporains et que réalisèrent dans l'Eglise chrétienne, à toutes les époques de son histoire, les vrais ésotéristes et les mystiques vrais, depuis saint Jean le privilégié jusqu'à la bienheureuse Catherine Emerick.

Puisse ce *Souvenez-vous* du plus jeune d'entre eux n'être bientôt qu'un témoignage, non un desideratum, de la valeur et de la vie réelles de tous les hermétistes, kabbalistes, gnostiques, esséniens, spiritualistes, spirites, que le crépuscule un peu décevant de notre science positiviste a vus se lever sur tous les hauts lieux où fulminaient jadis les nabis, sous tous les bois sacrés où se célébraient les mystères ! Ce n'est pas en cherchant sous les voiles un secret de volupté plus intense ou de comédie plus raffinée que l'on découvrira l'Isis divine, mère du bel amour et de la belle science. Qu'ils aillent à la messe noire, *là-bas*, et qu'ils en arborent, sans hypocrisie, la croix renversée, les hystériques ou les pervers assoiffés de jouissances *a rebours* ! et qu'ils gardent pour eux leur hideux occultisme, ou qu'ils l'offrent en fête, s'il leur faut absolument un public, à la police secrète de nos mœurs fin de siècle.

Quant aux penseurs et aux sages, l'*Esotérisme* leur agrée, qui consiste à *découvrir* le saint mystère de l'Esprit voilé par la Lettre et la Loi enclose dans le phénomène ; mais ils ne peuvent que hausser les épaules devant l'*Occultisme* qui consiste à *cacher* sous des symboles plus obscurs encore que les faits ou les formules ésotériques... quoi donc ? et pourquoi ?

Le dedans des phénomènes et des formules est pureté et clarté. Quiconque fuit la clarté mérite qu'on le fuie : « *Omnis enim qui male agit odit lucem* » (Joan., III, 20). Hé donc, « *Foris canes, Dehors les chiens !* » crierai-je au nom de l'Esotérisme, comme criait jadis le diacre aux idolâtres dont la malsaine présence eût profané la sainte assemblée. Il ne doit y avoir d'équivoque entre les Ténèbres et la Lumière, entre Bélial et le Christ, entre Astarté et la Mère-Vierge. Pas de socialisme, plutôt que de sacrifier la chrétienne hiérarchie ; pas de fraternité, si la sainteté y doit faire litière ! Dieu seul est Dieu, et seuls les purs sont ses prophètes.

ALTA.

L'Ame universelle

LETTRES ODIQUES-MAGNÉTIQUES

DU

CHEVALIER DE REICHEMBACH

13me LETTRE

Le Dualisme odique

Partout où l'on jette son regard dans la nature, on rencontre de doubles oppositions. Elles ne manquent pas non plus sur le terrain que nous parcourons ici. Vous les avez déjà trouvées chez les cristaux, chez les aimants, sur les deux moitiés des animaux et des hommes, où on les aperçoit toujours d'un côté avec une lueur odique rouge-jaune et des sensations tièdes nauséeuses, et de l'autre côté avec la couleur bleue et de la fraicheur. Cette opposition apparait souvent dans les phénomènes odiques ; elle tient à l'essence de ce dynamide.

Prenons cette fois les corps simples pour point de

départ. Donnez successivement un flacon contenant du potassium, et un autre avec du soufre en poudre dans la main gauche de votre sensitif. Il vous dira bientôt que le premier est tiède et nauséeux, et l'autre frais et agréable. Faites de même avec du sodium, de l'or, du platine, du mercure et du cuivre d'un côté, et de l'autre avec du sélénium, de l'iode, du tellure et de l'arsenic; les premiers seront tièdes-nauséeux, et les autres frais. Vous pourrez utiliser cette différence graduée dans la force odique des corps simples pour en faire une série où le potassium serait à une extrémité comme le plus tiède-nauséeux, et l'autre, l'oxygène, le corps le plus frais; en examinant bien cette série, vous remarquerez avec étonnement qu'elle se rencontre à de faibles différences près avec celle dont les chimistes se sont servis pour l'oxygène, selon les forces de l'affinité, et qu'ils nomment *la série électro-chimique*. Nous sommes arrivés par un tout autre chemin au même résultat avec cette série qui ressemble à la première, et nous devons la nommer série od-*chimique*.

N'est-il pas bien surprenant qu'une simple fille sans connaissance soit capable de ranger et mettre en série dans une heure de temps l'ensemble des corps simples, lorsque les esprits les plus distingués et les plus grands savants de notre temps y ont mis plus d'un demi-siècle de peine, de persévérance et de pénétration ? Le grand Berzélius, le créateur du système électro-chimique, a senti cela très bien lorsqu'à Carlsbad, dans l'année 1845, je lui en fournis des preuves. Mais, depuis sa mort, les chimistes survivants n'ont plus jugé cette bagatelle digne de leur attention. Un physiologiste a eu même le courage d'accuser feu Berzélius d'avoir eu l'esprit affaibli par l'âge lorsqu'il a mis publiquement les résultats de mes recherches sous son énergique protection, et, pour venir en aide à l'insolidité de son propre jugement, il eut ni plus ni moins le besoin de donner l'assurance tranchante que Berzélius avait presque perdu la raison.

Les corps amorphes, chacun par soi, ne montrent aucun signe de dualité dans cette série odique; il faut considérer chacun en particulier comme unipolaire, de la même façon que la doctrine sur l'électricité fait à l'égard du savon ; mais, considérés en masse, et pris comme unité collective de toutes les substances, l'opposition citée d'après laquelle des

sensations tièdes-nauséeuses se produisent à l'une des extrémités dans la main du sensitif, et des sensations de fraîcheur à l'autre, est bien établie. La polarité odique dans le monde extérieur est constatée. Et comme les substances tièdes de la gauche sont électro-positives, et que les fraîches sont électro-négatives, je suis astreint, pour agir dans le même sens et d'une façon conséquente, de nommer les premières OD-*positives* et les dernières OD-*négatives*. Parmi les corps composés j'ai trouvé les alcalis et les alcaloïdes, et tout ce qui est empreint de leur caractère, od-positif; par contre, les sels haloïdes, la pluralité des oxydes, et les acides, od-négatifs. Les substances organiques, telles que les gommes, l'amidon, plusieurs huiles et la paraffine, tiennent à peu près le milieu. Chez les cristaux, j'ai trouvé que le point sur lequel ils ont fait leur croissance était toujours tiède-nauséeux à gauche, et d'une lueur jaune-rouge, et qu'ils étaient frais et d'une lueur bleue vers les pointes du haut. On peut poursuivre cette règle jusqu'aux cristallisations filamenteuses, et aux solidifications où la formedu cristal est presque imperceptible.

La base des cristaux est donc OD-positive, et leur pointe OD-négative.

Les aimants, lorsqu'ils sont dirigés contre le pôle sud, à gauche, sont tièdes, et d'une lueur rouge; ainsi OD-positif ici, et, contre le pôle nord, frais et de lueur bleue; par conséquent, OD-négatif. Quelques physiciens, non pas tous, déclarent le pôle nord de la boussole magnéto-positif, sans en bien déterminer la cause; mais, d'après les résultats odiques, j'ai bien lieu d'en douter.

Les corps OD-positifs et électro-positifs marchent ensemble, comme nous l'avons vu; les magnéto-positifs doivent aller du même pas avec eux. Par conséquent, le pôle de la boussole, dirigé contre le nord, qui luit bleu, ne peut être que magnéto-négatif.

Le calorique, la chimie et le son, n'ont produit, dans les expériences faites jusqu'à présent, que des phénomènes OD-négatifs, et le frottement que des OD-positifs. Il est nécessaire d'étendre ici encore les expériences pour la justification des oppositions odiques. La lumière polarisée du soleil est OD-positif dans la partie qui est traversée, et OD-négatif dans celle où elle est repoussée.

Les rayons rouges, jaunes foncé et jaunes du spectre

ainsi que ceux qui sont rouges vers le bas, sont tous OD-positifs ; les rayons bleus, violets, et les rayons chimiques, sont OD-négatifs. Il en est de même du spectre lunaire et aussi du faible spectre d'une lampe d'Argand.

Les animaux, et le corps de l'homme en particulier, sont positifs-odiques sur tout le côté gauche, depuis le sommet de la tête jusqu'aux doigts du pied. Ils sont négatifs sur tout le côté droit. Ceci se fait beaucoup mieux remarquer au bout des pieds et à la pointe des doigts, et de préférence aux racines des ongles, au point de la plus vive activité organique de toute la main.

Ainsi, l'homme est polarisé selon sa largeur, mais il possède encore d'autres axes odiques d'une moindre apparence, un axe longitudinal et un axe diamétral ; je suis bien forcé de m'interdire ces demonstrations à cause du peu d'étendue de ces lettres. Fortifiez tout cela vous-même dans votre conviction par quelques simples expériences.

Mettez une feuille de papier fin de couleur bleue moyenne devant un sensitif, et dites-lui de le regarder alternativement, tantôt avec l'œil gauche, tantôt avec l'œil droit, en se couvrant chaque fois l'autre œil. Il trouvera le regard avec l'œil gauche agréable, et celui avec l'œil droit désagréable. L'œil gauche est OD-positif: la couleur bleue agit, comme vous le savez déjà, OD-négativement. Si des agents hétéronomes se rencontraient, ils produiraient une sensation agréable. Dans l'autre cas, où l'œil droit regarderait dans le bleu, les deux agents isonomes produiraient des sensations nauséeuses. Contrôlez cette expérience avec une feuille de papier jaune-orange, partout vous obtiendrez le même résultat, mais elle donnera un sens inverse, avec les yeux opposés. Vous voyez aussi, par cette expérience délicate, que la sensation nauséeuse de la couleur jaune, et l'agréable de la couleur bleue, repose particulièrement sur ce que les sensitifs la reçoivent par l'œil gauche, et que l'action de ce côté est alors prédominante sur la droite.

Regardez avec votre œil droit pendant un peu de temps dans l'œil gauche d'un sensitif, il n'aura rien à vous objecter ; bien entendu que les yeux opposés seront couverts pendant ce temps. Regardez maintenant avec votre œil gauche, il deviendra sur-le-champ inquiet, il ne pourra le supporter à peine

qu'une demi-minute ; et, si vous voulez le forcer, il s'en ira.

Est-ce un haut sensitif, un si court regard agira si fortement sur lui, et si contrairement, qu'après coup il ne verra plus rien par cet œil pendant quelques secondes; si on veut le forcer à persister, il arrivera plusieurs fois qu'il sera contraint de vomir.

Le regard gauche dans le regard gauche est une conjonction isonome qui devient toujours insupportable.

Y a-t-il un dualisme odique dans l'opposition des deux sexes, et peut-on le reconnaître?

Je fis cette question à la Nature par l'intermédiaire de l'expérience suivante :

Je plaçai vis-à-vis d'une femme sensitive un homme et une femme, et leur mis à tous deux un verre d'eau à la main droite ; après six minutes, temps nécessaire pour *odiquer* l'eau négativement, je fis goûter l'eau des deux verres à la sensitive, elle les trouva fraîches toutes deux, mais celle de la main de l'homme plus fraîche et plus agréable que celle de la main de la femme. Puis je plaçai les deux vis-à-vis d'un homme sensitif, et procédai de même. Mais celui-ci trouva l'eau de la main de la femme plus fraîche. Vous voyez clairement que l'homme et la femme se trouvent en opposition od-polaire.

Vous avez remarqué que dans toutes mes expérience sur la sensation, je me suis toujours servi de la main gauche des sensitifs, et non de la droite. Vous pouvez maintenant en connaître la raison.

Le frais et le tiède ne sont pas des influences absolues d'excitations extérieures sur le sensitif, ils ne sont que relatifs, et ne sont applicables qu'à un côté de son corps. La sensation est inverse de l'autre côté. Pour ne pas faire de confusion dans mon exposé, j'ai dirigé toutes mes expériences sur un seul côté, particulièrement sur le gauche, parce que, dans la règle, les influences sont plus fortes, elles ont plus de clarté de ce côté, et sont plus nettement apparentes. J'aurais pu tout aussi bien choisir la droite, les résultats eussent été les mêmes, seulement avec des lueurs et des sensations inverses.

(*Traduit de l'allemand.*)

SOCIALISME CHRÉTIEN

Conférences de l'abbé C. M.[1]

V. — Le Mosaïsme.

Rien ne se perd, tout se transforme. Cet axiome des sciences physiques s'applique également aux sciences métaphysiques ; car il est la loi même de l'être, et Dieu certainement estime l'Idée aussi précieuse que la Force. Par conséquent, dans un résultat intellectuel, quel qu'il soit, et à quelque époque que ce soit de l'histoire du monde, tous les faits et toutes les doctrines antérieurs, de loin ou de près, fournissent leur quote-part ; et dans un événement central qui, au milieu de l'histoire humaine ici-bas, intéresse toute l'humanité, de près ou de loin, toute l'humanité a contribué sa quotité d'influence préparatoire ou déterminante.

Notre sens critique, s'il était d'une clairvoyance adéquate à la réalité, discernerait donc dans le christianisme, au moment où il apparaît, tous les rayonnements humains, très nombreux, dont il est l'aboutissant divin, même les transformations successives et la lointaine origine de chacun d'eux.

Le regard humain est plus court.

Mais, pour mesurer à notre puissance l'effort de notre esprit, considérons la ligne médiane le long de laquelle passent les divers courants, avant de se polariser au point terminal.

Cet axe, pour les multiples influx que polarisa Jésus-Christ, est le mosaïsme.

* * *

I. C'est vraiment une prodigieuse histoire que celle de Moïse et de son peuple hébreu, telle surtout que la démontre le profond et éloquent écrivain de la *Mission des Juifs*.

Hébreu signifie *émigré*.

1 Recommandées à l'étude des Frères du *Troisième Degré* de l'Étoile.

Les voyages de conquête ou de pacification, tant de fois réitérés à travers le monde par les Egyptiens victorieux, l'attrait de leur civilisation et de leur richesse, avaient réuni dans le pays du Nil, dix-huit siècles avant Jésus-Christ, des émigrés et des captifs de toutes les nations de l'Univers. La Religion Primitive de la Totale Science était encore florissante en ce pays privilégié ; mais déjà néanmoins elle était assez éloignée de son point de départ pour être tombée en superstition parmi le vulgaire, assez persécutée par l'autocratie royale pour cacher les traditions de cosmogonie scientifique et d'universelle fraternité dans le secret des sanctuaires et le mystère des initiations.

Moïse fut un initié des sanctuaires égyptiens, tout ensemble homme d'intuition et d'action, à ce degré supérieur que nous nommons génie.

En voyant que la politique, chez les peuples assistuait, comme fatalement, la Religion et la Liberté, il conçut le projet de prendre en sa main vigoureuse un peuple déraciné, sans traditions ni dynastie; un peuple hétérogène, amalgamé des émigrés de toutes nations qui labouraient, paissaient, peinaient au profit de l'Egypte ; et de donner à ce peuple, pour roi unique, Dieu; le constituant ainsi, en dehors de toute politique, sur une assise sociale et religieuse tellement solide que nulle révolution jamais, ni du dedans, ni du dehors, ne réussit à la détruire.

« Les autres hommes, leur dit-il, sont les hommes d'un roi, d'une dynastie ou d'une oligarchie quelconques: vous, vous n'êtes ni à un roi ni à une aristocratie, vous êtes à vous et à Dieu. Votre loi, c'est la loi de Dieu. Vos chefs seront donc d'abord, dans un premier conseil, les élus de Dieu par l'intelligence et l'initiation ; puis, dans deux autres conseils, vos propres élus, magistrats ou prudhommes: seulement, vous élirez vos magistrats parmi les anciens, dont l'âge assure davantage la sagesse. »

Pour n'être tyrannique ni partial en quoi que ce soit, Moïse donna aux femmes, outre leur rôle familial de médiateur respecté, aimé et toujours consulté entre le père et les enfants, dans l'initiation

au moins, peut-être dans le sacerdoce, les mêmes droits qu'à l'homme ; sachant que la femme a plus même que l'homme l'instinct et l'intuition des choses divines. Marie, sœur de Moïse, fut le chef officiel des prophétesses hébraïques, et siégea dans le Conseil de Dieu, à côté du grand théocrate, au même titre et avec la même autorité que leur frère Aaron, chef du sacerdoce masculin. *Moïse*, *Aaron et Marie* sont, tous trois ensemble, comme trois pairs, comme une tri-unité libératrice, remémorés par les prophètes — Michée, VI, 4 — à la reconnaissance du peuple hébreu. Il faut, en effet, les deux pôles et un équateur à une force normale : pour l'évertuer, quand elle sommeille, par deux courants antinomiques ; pour associer l'un à l'autre l'actif et le réceptif dans les combinaisons d'où jaillit la lumière et d'où la vie procède.

D'autre part, le but de son œuvre étant éminemment compréhensif, le peuple de Dieu, comme le nomme Moïse, étant le pivot de l'action divine universelle, destiné par Dieu à assimiler d'abord, pour les harmoniser et les propager ensuite, toutes les influences, toutes les efficacités de l'esprit de Dieu dans tout le globe. les institutions données à ce peuple devaient être aussi compréhensives, aussi assimilatrices, aussi universalistes que possible, malgré leur cachet spécial et leur forme absolument autonome, autre motif pour que le Conseil de Dieu ou Synode de la Science doublât le collège masculin d'un collège féminin, le collège clérical d'un collège prophétique ; afin que l'esprit laïque, plus universel, pût résister à l'esprit particulariste qui, partout et toujours, pousse les sacerdoces à devenir une caste étroite et tyrannique ; afin que la douceur et le mysticisme plus pur de la femme pussent tempérer et spiritualiser le matérialisme emporté de l'homme.

II. — Mais pour une science durable, il faut le livre comme point d'appui.

Moïse, qui, après l'initiation égyptienne, avait reçu les secrets des Sabéens par Jéthro, dans les déserts d'Arabie Pétrée, écrivit les révélations traditionnelles de cette double science, éclairés encore dans son

génie personnel par l'inspiration de Dieu ; et il en forma, pour l'instruction des siècles, son *Sépher*, ce merveilleux livre, duquel chaque phrase, chaque mot, chaque lettre enclôt un mystère : car c'était l'époque des hiéroglyphes, des hiérogrammes, peintures et caractères mystérieux qui cachaient plusieurs sens progressivement profonds sous une première signification superficielle, et Moïse avait été instruit dans cette pratique de la Science Sacrée.

Aussi présenta-il son Sépher comme un livre voilé, duquel il confia la garde, l'étude et l'interprétation non seulement à des sacerdotes, mais au Conseil scientifique tout entier, y compris le collège des 70 membres laïques, qui fut l'école première du prophétisme hébreu. Et de ces 70 l'initiation aux sens profonds du livre était progressive, arrêtée à tel sens pour les uns, poussée plus avant pour d'autres, selon l'intelligence et le mérite. Même les plus hauts initiés étaient avertis qu'ils ne connaissaient point jusqu'au fond les mystères cachés sous la lettre, car elle en enfermait que le présent ne pouvait entendre et que seul l'avenir découvrirait.

Qu'ils fissent donc de leur commentaires une tradition orale, non écrite : car si un livre s'expliquait par un autre livre, ce second aussi bien devrait s'expliquer par un troisième, ce troisième par un quatrième, indéfiniment. Et que leur parole fût vivante, et qu'elle suivît donc la loi de la vie, qui sans cesse se renouvelle, progressive et assimilatrice, rejetant sans cesse les éléments usés et en attirant de nouveaux, sans cesse, dans le même moule, dans le même courant vital toujours homogène. Partout et toujours, à travers tous les peuples, à travers tous les siècles, qu'ils eussent donc soin d'ajouter, d'incorporer à leur science traditionnelle les connaissances avérées des autres corps scientifiques, les vérités découvertes par l'avenir; mais plus ils apprendraient ce qui est, de génération en génération, plus aussi, en relisant le Sépher, ils verraient se soulever à leurs yeux le voile qui le recouvre ; toutes les révélations nouvelles leur apparaîtraient dans le texte antique.

Telle est dans l'œuvre de Moïse l'institution scientifique, supérieure manifestement au conservatisme immobile qui fut la loi de la Chine par exemple, et qui est le vice ordinaire de tous les organismes scientifiques, académies ou instituts aussi bien que clergés.

Mais l'assise scientifique n'est que le nécessaire point d'appui de la construction d'une nation : quel édifice social Moïse va-t il construire sur cette base intellectuelle ?

III. Après avoir tiré les Hébreux de la servitude égyptienne, Moïse résolut d'épuiser, d'user tout d'abord les souvenirs et les regrets qui leur pouvaient rester de la brillante monarchie qu'ils avaient servie. Il les promena donc durant quarante ans à travers un désert qu'il eût pu franchir en un mois ; mais pour laisser disparaître peu à peu la génération élevée dans les idées et les coutumes égyptiennes pour donner le temps et l'espace à une génération complètement neuve, pour éprouver et inculquer sa législation, pour habituer les Hébreux à lutter, sans autre appui que leur foi en Jévé, contre tout obstacle et tout ennemi.

Car le prophète voulait faire de ces Sémites à la tête de fer, des hommes trempés pour l'indépendance. Nulle part, dans la constitution moïsiaque, une porte n'est ouverte à la domination absolue d'un homme, d'une caste ou d'un parti. Aussi, après quarante ans que lui-même, le puissant créateur de ce peuple, en a été la tête et le bras et le cœur ; après quarante ans qu'ils lui doivent jour à jour la vie, la religion, la science, la victoire ; lorsqu'il est le plérome de ce gouvernement comme de cette nation construits par son génie ; lorsque, ayant tous les pouvoirs et tous les droits, il n'a qu'à les garder et à en jouir, après le triomphe, dans le pays qu'il va donner à ces nomades enfin fixés ; craignant que l'excès de leur confiance ne lui fît une autocratie, de fâcheux exemple, au début de la république synarchiste qu'il prétendait fonder sur la liberté seulement et sur l'autorité sociale, sans même attendre sa mort qui ne pouvait tarder, à la veille d'établir son peuple dans la Terre Promise, il disparaît volontairement : « Moïse monta

des plaines de Moab sur le mont Nébo, au sommet du Pisga, vis-à-vis de Jéricho... et Moïse, serviteur de Jévé, mourut là... et Jévé l'enterra... et personne n'a jusqu'à ce jour connu son sépulcre. » — *Deutéronome*, XXXIV.

Moïse donna donc cet étonnant exemple, peu imité du reste, d'un fondateur de nation tout-puissant, écouté comme Dieu-même, qui se retire de son royaume pour ne pas lui donner un roi.

Toutes choses, jusque-là, dans ce peuple sans patrie, avaient été communes à tous. C'était le socialisme pur, infiniment plus facile, il est vrai, lorsqu'il n'y a pas de fond social : le socialisme fraternel, sans spoliation préalable ni rivalités d'aucune sorte, librement accepté dès le début de leur association volontaire par tout un peuple sans racines, sans propriétés, sans traditions antécédentes, un socialisme qu'aucune révolution ni aucune violence n'avait entaché. Une éducation de quarante années avant suffisamment préparé les hommes, Moïse croit le temps venu de tenter l'épreuve du fait, et les Hébreux, conduits par son lieutenant militaire, entrent enfin dans la Palestine.

Et dans ce pays libre, le partage se fit des terres devenues vacantes. Il se fit avec une égalité, selon une théocratie, que l'on n'a pas assez soulignées. La législation moïsiaque ressemble si peu à cette tyrannie sacerdotale que le XIX^e^ siècle décore injustement du beau nom de *théocratie*, que seuls les prêtres y sont exclus du droit de propriété. On leur assigna comme habitation des villes spéciales disséminées sur tout le territoire, afin qu'ils pussent remplir partout leur ministère d'éducation et de bon exemple ; on leur accorda aussi des troupeaux, mais pour pâturages, rien que les terrains vagues, les communs livrés aux étrangers et aux pauvres. Tous les autres Beni-Israël, au contraire, reçurent leur part de propriété territoriale, tous indistinctement, sans nul privilège, mais à titre familial, non individuel. Les Beni-Israël, dans le désert, s'étaient groupés et organisés en un certain nombre de tribus, selon le nombre, légendaire ou réel, des fils de leur ancêtre : Josué

divisa le pays conquis en autant de départements, pour que chaque tribu occupât le sien et que la parenté resserrât les liens de voisinage. Car l'idée d'égalité, dans ce cerveau équilibré autant que génial, ne détruisait pas l'idée hiérarchique. Mais le privilège, encore une fois, fut si bien écarté que les distributeurs n'avaient oublié qu'eux-mêmes : Caleb et Josué s'attribuèrent leur part après tous, dans des contrées non encore conquises.

Tel était le présent.

Pour l'avenir, une solide barrière était posée contre tout accaparement, contre toute possibilité de féodalité terrienne ; et une garantie d'éternité prise au profit de la constitution familiale contre l'incapacité, l'indolence et les vices individuels. Toute hypothèque sur une propriété quelconque était levée, de par la loi, et toute dette était éteinte, chaque septième année ; toute propriété aliénée, en quelque façon que ce fût, au profit de n'importe qui, revenait, de par la loi, à la famille originelle, tous les cinquante ans, à l'époque du grand jubilé national. Car la loi de Moïse, réellement sociale, considérait la société dans son élément véritable, la famille ; au contraire de nos lois modernes qui, en considérant exclusivement l'individu, ont poussé l'individualisme jusqu'à l'égotisme et au fractionnement, qui sont l'opposé même de l'union et de la vie sociales.

Et le génie de Moïse, pour assurer le grand œuvre universaliste dont il a assumé l'entreprise, a choisi non seulement le peuple, non seulement la constitution sociale, mais aussi le pays, qui lui doivent servir d'agents.

IV. Ce n'est point une histoire vulgaire, en effet, à ce qu'il paraît au premier regard, qui doit se tramer en ce lieu peu banal.

D'abord la Palestine était un pays à part, isolé du reste du monde, que nulle route de peuple à peuple ne traversait : lieu admirablement adapté par conséquent au peuple qu'il s'agissait de former là, et d'isoler absolument dans son monothéisme au milieu des religions ambiantes, toutes matérialistes et idolâtriques ; creuset merveilleux pour le grand œuvre de

religion pure, que nul courant contradictoire, nul souffle troublant ne devait gêner.

Mais l'or alchimique de cette religion morale et sociale une fois affiné, il devait se répandre ensuite hors du creuset et couler de source jusqu'au bout du monde pour y faire resplendir ses purs rayons et agir son efficacité transformatrice. Grâce à leur situation, les Hébreux entrèrent bientôt et demeurèrent en relation avec toutes les contrées de la terre : car le petit pays de Palestine est placé au centre de la terre, comme disaient les anciens, aux confins des trois parties du monde alors connu, au seuil de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe.

Et autant que la situation géographique, le sol convenait au développement particulier du peuple de Dieu comme à sa mission cosmopolite. Sur une étendue restreinte, les zones les plus diverses varient la végétation comme la température, réunissant les oliviers et les orangers non loin des chênes et des champs de blé, les dattiers à côté des vignes : de sorte que ce petit pays est le résumé de tous les aspects et de tous les climats, comme il devait être *l'emporium* de toutes les idées. Et toutefois en cette terre « où coulaient le lait et le miel » point de place pour l'oisiveté ni pour la mollesse. Les habitants, étaient forcés de travailler pour conserver la fertilité du sol et pour combattre l'invasion toujours menaçante des sables du désert. Autant, en effet, la Palestine était riche autrefois avec une population laborieuse, autant elle est pauvre aujourd'hui par la paresse de ses habitants. Nation, religion et terre étaient faites l'une pour l'autre : elles se convenaient mutuellement, dit un écrivain juif contemporain, comme les différentes parties d'un organisme.

Même le peu d'étendue de la terre assignée par Dieu à cette nation prolifique, en obligeant le trop plein de la population à se déverser au-dessus de ses frontières, aidait plus efficacement que toute législation à son rôle de missionnaire.

*
* *

Mais ce rôle, m'objecterez-vous, n'est-il pas une

attribution arbitraire imaginée après coup par les spéculatifs de l'histoire? — Non! l'attribution est primitive, indiquée aux premières pages du livre: « Je veux faire de toi, dit Dieu à Abraham une grande nation qui portera ma bénédiction à l'universalité des peuples, *et benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ.* — Genèse XXII. 18; XXVI, 4 — « Vous serez pour moi, dit Dieu par Moïse, une race sacerdotale, une nation de prophètes chargée de porter mon nom et de glorifier ma loi à travers toutes les nations, car vous êtes mon troupeau et toute la terre est à moi. » — Exode, XIX 5, 6. Et je l'ai déjà dit, c'est d'une religion sociale que ce peuple étrange est le prêtre. D'une religion de fraternité d'abord. Aussi, dès le commencement, Moïse tue tout orgueil de naissance, toute prétention nobiliaire, égalisant tous les Hébreux dans une commune et basse origine. « Ne dis pas: moi je suis de race royale ou aristocratique. Souviens-toi que toi aussi tu as été esclave en Egypte: car vous l'avez été tous, c'est de l'esclavage de l'Egypte que Dieu vous a tirés, tous, pour faire de vous ses serviteurs. » — Exode XIII, 14. Religion de liberté aussi; et de liberté fière: car servir Jéhovah, c'est régner: les Hébreux, peuple libre, ne doivent avoir d'autre roi que Dieu, pour donner ce même roi à toutes les nations.

Tel est l'avenir royal de ce peuple après ce passé de servitude; tel est le messianisme qu'il doit réaliser d'abord en lui-même, avant de céder son rôle au messie individuel qu'il refusera du reste de reconnaître pour légitime et divin héritier.

C. M.

Rénovation sociale

Nous formons un seul corps social dont les parties se renouvellent continuellement, sans qu'il cesse d'être le même. C'est aussi vrai de l'organisme du *Macrocosme* que de celui du *Microcosme* qui détermine et circonscrit toute personnalité humaine: membres, alvéoles, cellules, esprits vitaux, corpuscules et animules du grand corps social; tous ces

éléments qui le constituent ont chacun sa marque et sa fonction biologique absolument comme dans notre petit corps. Il ne peut y avoir d'harmonie dans ce *nirwana* social tant qu'il y a des notes fausses, des voix qui détonnent, des cordes qui répondent mal ou qui ne répondent pas du tout. Il y aura concert général, je veux dire bonheur universel, le jour où de la félicité de tous résultera la félicité de chacun, et où de la félicité de chacun découlera la félicité de tous. Je l'avais déjà dit ; je le répéterai encore, car il est des vérités qu'on ne saurait trop fortement inculquer dans l'esprit public, mûr aujourd'hui pour les comprendre.

Quand l'évolution sera faite et parfaite, quand le corps social, pleinement reconstitué, se trouvera guéri, dispos, remplumé, florissant de santé, de la tête aux pieds, alors la terre cessera d'être ce que nous l'avons faite *nous-mêmes*, un grand *Hôpital*, pour parler comme Bossuet, un *Bagne pénitentiaire* pour répéter le mot du Zohar.

Alors plus de *travaux forcés*, plus d'œuvres serviles, plus de corvées pénibles ! Et ne voyez-vous pas de quel pas nous y allons ? A mesure que la Rédemption se poursuit par les découvertes de la science, par les inventions qui se multiplient, les machines remplacent les bras, diminuent la main-d'œuvre, et finiront par la supprimer. On sait que le transfert de la force motrice à distance est un problème déjà résolu par l'ingénieur Popp, dont le système fonctionne dans l'usine de la rue Saint-Forgau, à Ménilmontant.

On calcule à peu près l'heure où la civilisation, dont rien ne saurait arrêter les progrès, aura mis partout les forces de la nature à la place des forces plus nobles du sang humain, lesquelles au reste n'avaient pas été créées pour la grossière besogne qu'elles font. Si on s'épouvante devant cette perspective, et « l'on se demande en tremblant ce que deviendront les milliards d'ouvriers que cette substitution jettera dans la rue, sans pain pour eux, pour leurs femmes et pour leurs enfants, sans feu ni lieu, sans abri, sans vêtements. » Enfants que nous sommes !...

Braves gens, rassurez-vous ! C'est bien facile à prévoir. Il adviendra ceci :

Le travail se transformera ; il occupera, de l'homme, non plus les muscles, les tendons et les nerfs, comme il faisait, ainsi que de l'âne et du bœuf ; mais le cer-

veau, l'idée, l'esprit. De stupide et routinier, de servile et de brutal qu'il était, il deviendra intelligent, méthodique et précis. Il s'affranchira de la glèbe ; il cessera d'être serf, manant et roturier ; il prendra *ses quartiers de noblesse*, lui qui prit déjà des *quartiers de divinité* dans un atelier de Nazareth. Délivré de l'esclavage des forces physiques, l'ouvrier ne sera plus machine et bête de somme. Un Dieu s'était fait charpentier : c'était pour que ce charpentier se fit Dieu. Il faut bien que le mot du Christ se réalise : *Vous êtes des Dieux !* (*Joan.*, x, 34.)

Et puis, après cela, mes amis, nous ferons tous les « grands seigneurs ! » et, comme nous saurons parfaitement que nous sommes frères, nous cesserons d'être canailles les uns à l'égard des autres et nous nous aimerons bien ! Est-ce que cela ne vous sourit pas? Est-ce qu'il ne vous tarde pas d'en finir avec la bêtise, avec la stupide férocité qui fait de nous des *démons*, quand nous sommes des anges et même des *dieux*, du témoignage de Jésus-Christ?

(*Le Glorieux Centenaire*). Abbé Roca.

L'avenir de la Religion

I

En présence de la marée matérialiste qui a envahi et submergé toutes les sciences, on a pu croire un moment que les religions touchaient à leur terme, qu'il n'y avait plus qu'à les laisser agoniser et mourir de leur belle mort. Sur leurs ruines, on échafaudait un système d'endoctrinage gratuit, obligatoire et laïque qui devait suffire à tout et nous conduire à l'âge d'or toujours désiré et jamais atteint.

Mais il n'en est rien. Quoique l'expérience du scientifisme positiviste n'ait été que de courte durée, les fruits qui en sont résultés sont tels, que tous les hommes doués de quelque bon sens et d'impartialité en sont effrayés, et qu'il n'y a bientôt plus que quelques sectaires de la soi-disant libre pensée, — fanatiques à leur façon, — qui s'obstinent à rester dans la voie où ils sont entrés plus ou moins inconsidérément.

C'est ainsi que les questions religieuses, naguère regardées comme dépourvues de tout intérêt actuel

et bonnes tout au plus à reléguer au musée des antiquités de l'esprit humain, en compagnie de l'alchimie et des autres sciences occultes, les questions religieuses reprennent vigueur et préoccupent de plus en plus les vrais libres penseurs, ceux qui estiment que toutes les manifestations du sentiment et de l'activité de l'homme ont droit à leur place au soleil de la vie.

On ouvre enfin les yeux, et l'on reconnait que l'enseignement si intelligemment distribué par l'Etat ne suffit pas à tout et donne des résultats très différents de ceux qu'on en attendait. L'Eglise ne se porte pas plus mal de la guerre que lui fait l'Etat, c'est la société qui paie les frais de cette guerre et c'est elle qui subit les conséquences *dynamitiques* de l'endoctrinage officiel.

Chacun cherche de son côté la solution de la question religieuse, partie des plus importantes de la question sociale ; sans renoncer à la science, on s'efforce de la réconcilier avec sa sœur ainée, la Religion, et de rétablir ainsi l'harmonie dans les consciences.

Qui résoudra ce redoutable problème ? Jusqu'à ce jour personne n'en a encore présenté une solution acceptable par les deux parties. Mais voici que l'économie politique entre en lice ; sera-ce elle qui remportera la victoire ? Pourquoi pas ? Elle a bien résolu d'autres problèmes ; on aura beau ne pas vouloir en convenir et s'obstiner à fermer les yeux à l'évidence, il faudra bien tôt ou tard y arriver, après avoir d'autant plus souffert qu'on aura procrastiné plus longtemps.

Si la société n'est pas pressée de se conformer aux principes de la science économique, celle-ci l'est encore moins. La vérité a l'éternité devant elle, tandis que la société actuelle peut très bien mourir — on en a vu d'autres — d'inanition, de corruption, de gangrène, si elle persiste dans la voie qu'elle suit, depuis trop longtemps déjà.

Quoi qu'il en soit, voici un économiste de vieille date qui aborde la question religieuse et la soumet à l'épreuve de ses principes. Après avoir publié un premier volume sur cette question en 1892[1]. M. de Molinari nous en donne aujourd'hui un

---

1. *Religion*, par G. de Molinari, 1 vol. in-18. Paris. Guillaumin et Cie, 1892.

second[1], dans lequel il tente de réhabiliter la religion et de la concilier avec la science.

Le titre seul de ce dernier ouvrage : *Science et Religion*, indique que l'auteur touche à beaucoup plus de questions que nous ne pouvons le faire dans une courte analyse. Nous laisserons donc aux lecteurs le soin et le plaisir de voir à la source même comment M. de Molinari concilie la science avec la religion, et nous nous bornerons à quelques considérations générales, qui ressortent plus ou moins de cet ouvrage, sur l'avenir de la religion.

II

Après avoir constaté l'universalité du sentiment religieux, tout en reconnaissant la diversité de ses manifestations, suivant les temps, les lieux, les races, etc., M. de Molinari conclut que la religion répond à un besoin réel de la nature humaine.

Or la science ne peut contester que « toutes les facultés de l'homme, instinctives, intellectuelles, sentimentales, remplissent une fonction utile, et se rapportent à un objet réel, dont elles attestent en même temps l'existence actuelle ou future. »

La religion est donc un fait naturel humain. L'homme est un animal religieux. Il y a longtemps qu'on l'a dit pour la première fois, et rien n'est plus vrai. En effet, c'est là même ce qui distingue l'homme de l'animal.

L'animal ne vit que pour lui-même et pour son espèce. Ses idées sont simplement *individuelles*, et tout, au plus, *spécielles*. Les idées de l'homme, au contraire, sont *relatives*. L'homme est citoyen, non seulement de toute la terre, mais de tout l'univers. Il est dans la nature de son esprit de chercher à *relier* toutes choses les unes avec les autres et de les ramener à un même principe. L'homme de science, qu'il le veuille ou non, est donc éminemment religieux ; il fait de la religion, bonne ou mauvaise, comme M. Jourdain faisait de la prose.

Le besoin supposant l'objet propre à le satisfaire, il n'y aurait qu'à analyser le besoin religieux dans ses aspirations essentielles et universelles,

---

1. *Science et Religion*, par le même, 1 vol. in.-18. Paris. Guillaumin et Cie, 1891.

pour démontrer la réalité de ses objets : mais cette analyse a été souvent faite, et nous savons que le sujet de la religion est l'âme et que son aliment est le Divin.

Nous n'entrerons donc pas dans plus de détails sur ce point, et nous passerons aux modes de satisfaction du besoin religieux. Nous ne nous lancerons pas dans le domaine de la métaphysique; nous resterons, avec l'auteur, dans le champ de l'économie, dont l'objet spécial est la considération les divers moyens propres à la satisfaction des besoins humains quels qu'ils soient : physiques, moraux ou intellectuels.

III

Puisque la religion est un besoin, ce besoin a droit à sa satisfaction comme tous les autres, dans la mesure et par les moyens convenables pour que l'homme maintienne ses diverses facultés en équilibre.

La première idée qui se présente tout naturellement à notre esprit à ce sujet, c'est que la satisfaction du besoin religieux, comme celle de tous les autres besoins de l'homme en société, doit être régie par la loi universelle du libre échange des services. C'est le moyen infaillible pour que les producteurs soient équitablement rétribués, en raison de leur importance, et pour que les consommateurs soient bien servis.

M. de Molinari ne se prononce pas positivement sur ce principe ; mais il est facile de le déduire des observations qu'il expose sur les effets du protectionisme religieux dans l'histoire.

En effet, *a priori*, rien ne paraît s'opposer à ce que le service religieux soit librement offert et demandé ; mais un *a priori* n'a de valeur qu'autant qu'il est confirmé par l'expérience. Si donc le protectionisme religieux est funeste à la société et à la religion même, il est clair qu'il faut le rejeter et adopter le libre échangisme.

Or voici ce que dit M. de Molinari du régime de privilège appliqué à la religion :

« Appliqué à la culture religieuse, le monopole a engendré les mêmes maux qu'il engendre dans les autres branches de l'activité humaine : la routine, la paresse et la corruption. D'autre part, les religions protégées sont demeurées en retard, et d'autant plus qu'elles ont été plus longtemps et plus complètement

protégées ; elles se sont laissé devancer par la science, et elles ont cessé d'avoir prise sur les intelligences cultivées ; d'une autre part, en plaçant les devoirs dont elles jugeaient l'observation necessaire à leur domination au-dessus de tous les autres devoirs, les commandements de leur Eglise avant les commandements de Dieu, elles ont contribué à abaisser l'étalon de la moralité générale à une époque où le développement extraordinaire du progrès matériel exigeait au contraire, impérieusement, un développement correspondant du progrès moral.

« C'est pourquoi le protectionisme religieux a sa part de responsabilité dans la crise redoutable que traversent actuellement les sociétés civilisées. »

IV

Qui voudra suivre l'histoire des religions, ou plutôt, pour se limiter, l'histoire d'une seule religion, dans un seul pays, pendant un grand nombre de siècles, se rendra très bien compte des conséquences funestes de son union avec les gouvernements. Jetons, pour exemple, un rapide coup d'œil sur l'histoire du christianisme.

A l'origine, pauvre, mais libre, il se répand rapidement au grand profit de l'humanité. Devenu religion officielle et privilégiée, à partir de Constantin, il se corrompt de plus en plus ; il subordonne le spirituel au temporel ; les intérêts de l'Eglise passent avant ceux de la religion. De là une foule de maux et de scandales qui font que celui qui lit l'histoire de l'Eglise pour s'édifier arrive à un résultat tout opposé.

Voici comment M. de Molinari résume les conséquences de l'union de l'Eglise chrétienne à l'Etat romain :

« Matériellement, cette association lui rapporta des bénéfices incontestables : le clergé chrétien fut mis en possession des biens du clerge payen, et il acquit, sans avoir besoin de recourir encore au lent et laborieux procédé des conversions volontaires, la clientèle du paganisme proscrit. En revanche, la nécessité de défendre un domaine religieux qui pouvait lui êtreenlevé par les mêmes procédés qui le lui avaient acquis, l'obligea à placer désormais l'intérêt temporel de la conservation de ce domaine avant l'intérêt spirituel du salut des âmes. Il fallut que l'Eglise se rendit

assez utile aux maîtres de l'Etat pour les déterminer à mettre à son service et à employer à sa défense la puissance matérielle dont ils disposaient chaque fois que son monopole était menacé par des sectes dissidentes ou des religions rivales. A son tour, elle devait mettre son influence et son arsenal de pénalités et de récompenses au service des détenteurs du pouvoir temporel, en subordonnant au besoin sa morale à la raison d'Etat, et prendre ainsi sa part de l'impopularité et des haines que suscitaient et accumulaient les vices et les abus des gouvernements.

« Ce recours à la puissance temporelle de l'Etat ne tarda pas à être nécesaire au christianisme vainqueur du paganisme. Des sectes se formèrent aussitôt pour se disputer le gouvernement du domaine religieux. De même que les partis politiques qui fleurissent de nos jours, les sectes schismatiques opposaient leur profession de foi ou leur programme à celui du parti en possession du gouvernement de l'Eglise. Et, de même que les programmes des partis politiques contiennent des recettes infaillibles pour améliorer le sort du peuple, ceux des partis religieux contenaient des recettes non moins infaillibles pour assurer le salut des âmes. Mais la prise de possession du gouvernement était la condition nécessaire de l'application des programmes religieux, comme elle est aujourd'hui celle de l'application des programmes politiques. Le gouvernement de l'Eglise était donc nécessairement obligé de se défendre contre les sectes qui entreprenaient de le déposséder, et par conséquent de recourir à la puissance de l'Etat. »

On voit que nos politiciens matérialistes ne sont que des misérables plagiaires des politiciens religieux d'antan. Pourquoi donc en disent-ils tant de mal ? Serait-ce par simple jalousie de concurrents ?

V

De ce mariage d'intérêt de l'Eglise avec l'Etat, il est resulté que le christianisme s'est corrompu et qu'il a corrompu tout le reste. Comme l'a démontré d'Henin de Cuvilliers, dans la *Morale chrétienne vengée*, l'Eglise ayant pris pour principe de conduite : *la fin justifie les moyens*, ce principe s'est étendu de la morale, — ou plus exactement de l'immorale religieuse, — à la morale publique, puis à la morale privée.

Aujourd'hui, la démoralisation, qui est le fait de l'Eglise, est répandue du haut en bas de l'échelle sociale : du Panama à la dynamite. Mais ce qui prouve que le mal n'est pas encore général et qu'il n'est pas sans remède, c'est qu'une grande partie de la population, la plus saine, s'éloigne du christianisme ainsi entendu ; la religion catholique ne satisfait plus ni la raison de l'élite de la société, ni sa morale, ni son sentiment religieux.

Si tel est le résultat du régime protectionniste appliqué à la religion, que faut-il faire ?

Evidemment, il faut y renoncer au plus vite, et revenir au régime de la liberté religieuse. C'est aussi l'avis de M. de Molinari. Pour que la Religion remplisse son rôle réformateur, dit-il, il faut qu'elle commence par se réformer elle-même. Or la première réforme, la plus urgente, même la seule, — les autres viendront par surcroît, — c'est la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Nous n'examinerons pas ici quels seraient les voies et moyens convenables pour réaliser cette séparation.

L'Eglise catholique prétend avoir été spoliée injustement de ses biens par la Revolution. Le budget des cultes n'est pour elle qu'une indemnité légitime et même insuffisante à laquelle elle ne veut renoncer à aucune condition.

On pourrait lui répondre qu'elle n'a pas été plus spoliée par la Révolution qu'elle n'avait elle-même spolié le paganisme au v^e^ siècle, et que, de son propre aveu, ce qu'elle appelle *ses biens* n'étaient sa propriété ; qu'elle n'en était qu'usufruitière et dispensatrice au profit des pauvres, des veuves et des orphelins.

Mais il y a une meilleure réponse à faire : Le clergé régulier a été aussi bien dépossédé par la Révolution que le clergé séculier, et il n'a point été indemnisé. Au lieu de rester à implorer l'Etat, les religieux se sont mis en devoir de reconstituer leur fortune, et ils y sont parvenus. Que le clergé séculier profite de la leçon.

Il n'est pas probable que l'Eglise soit séparée de l'État de si tôt, cela se comprend : tout athée qu'il est, et même parce que athée, l'État moderne sait très bien de quelle utilité a été le clergé aux gouvernements pour exploiter les peuples, et ce n'est pas lui qui renoncera à un instrument de domination si utile et

si docile. Et, de son côté, l'Eglise ne veut pas se séparer. Elle aime mieux végéter en grignottant sa petite ration de budget jusqu'à ce qu'elle meure d'inanition. Abandonnons-la donc à son malheureux sort.

VI

Que le catholicisme meure, ou qu'il se sépare de l'Etat et se réforme, ce qui est certain, c'est que la religion, prise dans son sens général, ne périra pas. Elle repond à un besoin: tant qu'il y aura des hommes, il y aura des religions. Aujourd'hui même, il y en a autant ou plus que jamais. La Science, qui est la religion du jour, est remplie de dogmes; toute la différence avec les religions du passé, c'est que les dogmes soi-disant scientifiques sont encore plus absurdes et qu'ils sont plus servilement respectés par un certain public que ne l'ont jamais été les dogmes religieux.

Il est évident que cet état de choses ne durera pas: il y va de la vie de la société. Quelle sera donc la doctrine religieuse qui sortira triomphante du chaos actuel dans lequel se débattent les débris de divers cultes? L'auteur de *Science et Religion* ne se pose pas cette question. Il semble incliné à croire que le catholicisme se relèvera, se moralisera et qu'il reconquerra ainsi son influence primitive.

Mais il faudrait pour cela qu'il réformât singulièrement non pas seulement sa morale, mais aussi ses dogmes.

Il est peu probable que, dans l'état actuel des esprits, la majorité du public revienne à la croyance au péché originel, à l'incarnation, à la rédemption.

Il n'y a guère d'apparences que les esprits d'élite admettant l'immortalité de l'âme admettent aussi une vie unique, et si courte que l'est la vie terrestre, suivie d'une éternité heureuse ou malheureuse, non pas suivant qu'on se sera bien au mal conduit, mais suivant que l'on sera mort avec ou sans confession et absolution.

Il est également douteux que l'on revienne à la croyance catholique au petit nombre des élus et au grand nombre des réprouvés, croyance — ou plutôt hypothèse — qui conduit fatalement au triomphe du royaume de Satan sur le royaume de Dieu.

Il y a trop longtemps que ces dogmes fondamentaux du catholicisme, et d'autres encore, sont con-

testés, réfutés, rejetés pour que le public les embrasse de nouveau.

Il y a donc tout lieu de croire que le catholicisme se transformera de fond en comble, ou bien qu'une autre religion plus rationnelle, plus large, plus compréhensive, sortira de la discussion qui commence et qui ne peut manquer de se développer.

Peut-être suffirait-il de revenir à une ancienne religion, à une très ancienne, à celle de ces vénérables Gaulois nos pères. Mais ne préjugeons rien. Ayons confiance dans la liberté, et soyons bien persuadés que, dans la lutte que vont se livrer les divers systèmes religieux, le meilleur triomphera et ouvrira une nouvelle ère d'harmonie et de paix sociale.

ROUXEL.

Un grand Progrès

La Participation aux Bénéfices

L'Assemblée générale des actionnaires de la Société des Chemins de fer économiques vient d'approuver le projet par lequel son Conseil d'Administration propose d'admettre ses agents à la participation aux bénéfices.

Sur les bénéfices de la Compagnie, il sera dorénavant opéré, avant toute attribution, un prelèvement qui sera réparti entre tous les agents, au prorata du traitement de chacun d'eux.

Une partie de la somme revenant à chaque agent lui sera remise en espèces, l'autre partie, versée à son nom à la Caisse nationale des retraites pour la vieillesse, constituera un livret individuel demeurant sa propriété.

*
* *

Voilà donc enfin que les grandes Compagnies commencent à entrer dans la voie du devoir et de la justice. Il est temps en effet que les capitalistes égoïstes et antireligieux comprennent qu'il ne leur est pas permis d'exploiter leurs semblables comme des bêtes brutes. Respecter partout la vie, la vie divine qui est en chacun de nous, est le premier des devoirs; on obéit à ce devoir en veillant sur le bonheur et sur le bien-être de ceux qui vous servent et qui vous entourent. C'est là ce qui s'appelle être religieux, car la

seule religion est celle qui consiste à *aimer* son semblable, et c'est pour introniser cette Religion Universelle que le Christ Jésus a donné généreusement sa vie. A une époque aussi sceptique ou aussi superstitieuse que la nôtre, cela détonne de parler de Christianisme, c'est cependant le Christianisme, mais le vrai, celui de Jésus et non pas celui de l'Eglise césarienne de Rome, qui sauvera l'Humanité. Quand les ouvriers de tous les pays établissent la fête de la Fraternité universelle du PREMIER MAI, en proclamant la Justice et la Paix, l'abolition des frontières et de la guerre, ils ne se doutent pas qu'ils sont de purs chrétiens, et ils devraient rendre du moins justice à celui qui a répandu ces idées dans le monde au prix de son sang. Leur premier devoir serait de lui rendre hommage. Pas n'est besoin pour cela ni d'églises ni de prêtres.

Toutes les compagnies, toutes les usines *doivent* intéresser leurs ouvriers. Ils ont un bel exemple à suivre dans le Familistère de Guise, créé par l'immortel Godin.

RENÉ CAILLIÉ.

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Résumé des expériences

DE VINGT ANNÉES DE « SPIRITISME » [1].

Par E. V. M.

Tout ce qui tend à établir la Science du « devenir humain », du prolongement de notre être individuel au délà de l'existence précaire de notre organisme corporel terrestre ;

Tout ce qui peut concourir à l'étude des conditions de vie et des relations possibles entre les humanités existant dans des modes différents de la substance et probablement aussi à des degrès de vibration variant d'intensité ;

Tous les faits, enfin, qui précisés et analysés aussi exactement que possible, peuvent amener à la connaissance de cet « au delà » (qui nous entoure de

1. Recommandé à l'étude et à la méditation des Frères du *Deuxième Degré* de l'Etoile.

toutes parts, nous presse, nous attend et nous prend, les uns après les autres, nos êtres les plus chers) ;

Et l'ensemble des principes philosophiques qui s'en dégagent, ont une portée profonde comprise, à son heure, par chacun de nous.

Je considère donc comme un devoir d'exposer un résumé de l'expérience qu'il m'a été donné d'acquérir dans l'étude des phénomènes dits « spirites » pouvant servir à l'élaboration de ce nouvel ordre de connaissances. Ce résumé sera aussi concis que possible.

J'ai commencé vers l'âge de 30 ans, — après avoir reçu les avertissements très prudents et les conseils empreints de haute sagesse, émanant d'une intelligence à la fois profonde et perspicace, — l'étude attentive des « communications spirites » qui pouvaient m'être données par l'essai, puis par l'exercice prolongé de ce qu'on appelle « l'écriture médianimique ».

Voici maintenant plus de vingt ans, les phases de manifestation du phénomène permettant l'observation et l'analyse ont été très nombreuses.

Indépendamment du caractère même des communications données — caractère aussi variable, aussi différent de ton, de portée et de valeur que l'est l'esprit des êtres humains — il y a pour l'observateur de bonne foi qui consent à étudier longuement, patiemment la manière dont ces manifestations se produisent non pas quelques fois, mais cent fois, mais cinq cents fois et plus, il y a matière, dis-je, à la conviction absolue qu'il est possible d'entrer en relations avec des intelligences de très diverses sortes, étrangères à soi. De plus, ces intelligences *non soumises à notre volonté, sont si bien libres de faire ressentir au « médium » l'influence de leur présence ou de se refuser à notre appel* que leurs manifestations rendent absolument insuffisantes les tentatives d'explication données sous les termes de: « force psychique du médium ou des assistants » ; « dédoublement ou altération de la personnalité » ; « action de l'inconscient » « auto-suggestion » ; etc, etc.

En effet, il ne suffit pas de se placer dans les conditions favorables à la production de tels phénomènes ; — il ne suffit pas d'évoquer, en concentrant bien son souvenir, telle ou telle personne connue ou profondément aimée ; il ne suffit pas de désirer écrire sous son inspiration ou sous sa dictée et d'avoir crayon et papier en mains pour qu'une communication se produise.

Il ne suffit même pas de se mettre dans les conditions de silence et de recueillement pouvant assurer — avec le moins d'altération possible — *réceptivité mentale et physique* de l'influence attendue ; il ne suffit pas de faire abstraction de son être normal, de suspendre le mouvement de sa propre pensée, de la laisser en quelque sorte dormir, et de rester uniquement toute passivité comme il convient à un médium exercé et scrupuleux observateur — pour qu'une manifestation de *force occulte* s'établisse. (Et si elle s'établit elle peut ne répondre en rien à votre attente).

Pendant un an et plus, les communications pourront rester interrompues sans cause appéciable pour vous, tandis que la *force non définie* pourra revenir inopinément vous toucher de son influence. Cette influence est aussi *incontestable* pour qui l'a ressentie que si un ami bien *matériel* vous prend fortement le bras — quoi qu'il n'y ait aucune analogie entre les deux impressions. — Ceci pourra vous saisir au milieu d'une promenade, d'une conversation, d'une lecture à haute voix, et il m'est arrivé bien des fois de me trouver péniblement partagée entre le désir de terminer l'occupation engagée dans le cercle habituel de la famille ou de ne pas faire brusquement faute aux amis vivants et le désir, d'autre part, de répondre à cette impression intime et persistante, quand survenant à l'heure des séances d'autrefois elle vous avertit de la présence d'un cher disparu... dont la communication peut vous importer beaucoup.

(J'exposerai plus loin comment je suis parvenue à discerner, souvent, quelle personnalité invincible me touche de son influence, *avant que toute manifestation extérieure ait commencé*).

Pour procéder méthodiquement, je dois relater les faits dans leur ordre d'apparition et vais d'abord essayer de définir comment la médiumnité s'est produite pour moi, quels en ont été les effets et les résultats. — Comment par l'exercice attentif la faculté s'est affinée, développée, modifiée, établissant de plus en plus profondément en moi par la force de l'évidence *la certitude* de relations possibles et réelles, je ne dirai pas avec les *élémentaires*, *élémentals* ou *larves* affirmés par des occultistes, mais bien avec les désincarnés qui nous sont chers et avec d'autres encore.

Indiquons tout de suite, pour répondre à l'appel publié l'an dernier, sous forme de *Questionnaire*, par

le Comité de propagande spirite, que les nombreuses preuves d'identité qui me furent données sont surtout d'ordre moral ou tout intimes.

Mes expériences s'étant poursuivies seulement en présence d'un ou deux membres de la famille et même très souvent dans la solitude complète, le contrôle dans les formes indiquées par le questionnaire n'eut pas lieu de se produire, quant aux actes authentiques, pièces légales, etc.

Beaucoup de témoignages de clairvoyance, de prescience et l'appréciation de choses absolument inconnues de moi et des assistants me furent fournis par des esprits dont je pouvais ou connaître ou ignorer la personnalité et cela sur des faits permettant le contrôle et confirmés ensuite par les événements; mais il y eut aussi bien des erreurs.

— Durant le cours des dernières années, j'ai eu les plus remarquables communications touchant l'identité de qui les donnait, elles le révélaient par leur objet même, par les aperçus et les volontés exprimés, par la précision des faits autant que par la vérification qui s'ensuivit. La nature absolument particulière des questions en cause ne permettra malheureusement pas avant longtemps la publicité de ces communications. Les personnes intéressées pourraient se trouver trop en vue et en être gênées.

Ayant hâte de consigner dans ces pages ce que je crois le plus utile de faire connaître, parce que je crains que le temps me manque pour achever ma tâche, il me sera impossible, *en ce moment*, de rechercher à travers ma volumineuse pile de cahiers de communications les faits contrôlés ou contrôlables du passé et surtout de rassembler les témoignages épars que je pourrais à grand peine recueillir pour ce qui date déjà de loin.

Je laisserai donc à chacun sa part — l'apport de preuves avec procès-verbaux à ceux qui sont ou seront dans l'avenir en état d'en fournir à la science, et je passe maintenant à l'examen, offrant bien son intérêt aussi, du *fait même* de la *médiumnité* dans les diverses manifestations, procédés et conséquences qu'il m'a été possible d'apprécier *personnellement*.

Lorsque je fis mon premier essai d'*écriture médianimique* je n'avais d'autre pensée que celle de voir si je serais apte à ressentir *réellement* les effets d'une force inconnue, capable de me faire écrire quand je n'avais rien à dire et que ma volonté nette et simple

était de rester absolument passive comme un double instrument en attendant l'action de cette force.

Je constatai bientôt dans ma main droite une singulière et toute nouvelle impression que je n'aurais su définir, je la comparerais maintenant pour en donner une idée — seulement approximative — à l'effet produit par un aimant assez puissant sur l'organisme d'un sensitif : une force provoquant comme de légères vibrations me pénétrait toute la main, de part en part, en augmentait la chaleur et de plus m'incitait doucement, par une tension persistante à un déplacement de la main de bas en haut, en obliquant vers la gauche et en revenant toujours au même point de départ, de manière à tracer sur le papier une sorte de faisceau de traits irréguliers n'ayant rien qui rappelât de près ou de loin une forme d'écriture.

Aux séances suivantes — ayant lieu chaque jour à la même heure, — l'influence *physique* se faisait sentir de mieux en mieux caractérisée. Quand cette force s'empare du bras, elle en occupe une région indéterminée et rayonne ou de l'épaule, ou vers le coude, ou du poignet, puis elle prend possession de la main où elle peut être quelquefois ressentie comme un second organe — invisible — tenant avec vous le crayon ; non pas à la manière dont un professeur enveloppe *extérieurement* la main d'un petit enfant dans la sienne, pour le faire écrire, mais au contraire comme une main interne survenue *dans l'intime de la vôtre*, la doublant et saisissant mieux que vous le crayon ou la plume.

Sous cette influence, je traçai des raies à peu près horizontales, puis des essais de jambages de lettres suivirent sans signification aucune. Enfin des semblants de mots se trouvèrent par-ci par-là isolés, dans le fouillis de ces lignes, au bout de sept à huit séances. — (Quelquefois l'impulsion donnée à la main était d'une telle violence aux débuts, qu'elle brisait les crayons et déchirait le papier par la vigueur donnée aux lignes).

Certaines personnes n'ayant pas fait l'expérience *directe* ou suivie de ce phénomène, qui ne peut devenir concluant que *pour le sujet lui-même*, ont supposé que le mouvement inconscient ou involontaire de la main n'était simplement que le résultat de l'impatience causée par l'attente. — A pareille interprétation, je réponds catégoriquement NON.

A qui n'est-il pas arrivé de rester longtemps

immobile, devant son bureau, et plongé dans le recueillement pour approfondir une pensée ou un problème sans avoir les moindres secousses dans la main, en attendant la solution cherchée ?

Mais laissons cela et voyons les autres effets qui se produisaient encore :

La force nouvelle en question, bien souvent n'attendait pas l'heure de la séance pour me faire sentir son influence et elle [1] *m'électrisait* (?) le bras à différentes reprises dans la journée ou dans la nuit quand j'étais toute au repos. J'en étais même parfois gênée, malgré l'intérêt que l'étrangeté de l'impression me causait.

Puis il arriva bientôt que dès le début de la séance, — le rapport étant bien établi entre la force et moi — je fus amenée à tracer (sans idée préalable) une lettre quelconque, une autre et une autre suivirent ; un mot, une phrase se trouvaient formés sans que j'en ai eu *d'avance* l'intention ni, le plus souvent, l'intuition.

Quelquefois, mais plus rarement, tout un membre de phrase s'imposait à mon cerveau jusqu'à ce que je l'eusse écrit ; je n'aimais pas ce procédé qui ne m'aurait pas permis de distinguer nettement dans ces productions quelle part m'était *réellement* apportée par la force etrangère et quelle pouvait être due au mouvement de ma propre pensée lorsque le sujet traité ne m'était pas tout à fait inconnu.

Je cherchai donc par une sorte *d'entraînement* volontaire et continu à réduire de mieux en mieux mon cerveau comme ma main au simple rôle de récepteur et d'enregistreur exact et attentif lorsque la séance commençait ; alors ayant fait abstraction complète de moi j'attendais, et le procédé définitivement suivi fut ceci :

En même temps que ma main se trouvait fortement influencée, un mot ou même une simple syllabe m'était dictée sans que j'aie encore la notion de ce qui allait suivre, je ne l'acquérais qu'à mesure que le sens de la phrase se dessinait *absolument comme lorsqu'un élève écrit sous la dictée d'un maître allant mot à mot.* — Quand la phrase était finie, les idées

---

1. Je me suis servie du mot « électrisait » pour donner sans périphrase une image de la force vive dont je parle, mais il ne doit pas être pris à la lettre, il ne donnerait pas une idée exacte, je crois.

qui devaient continuer la communication n'étaient pas davantage perçues par moi et de nouveau ne se révèlaient que graduellement différant souvent de ce que j'eusse pensé.

Les mots employés, eux-mêmes, finissaient bien autrement que je ne conjecturais d'après leur commencement et modifiaient toute la signification.

Si par exemple je commençais une phrase ainsi « j'ai ob » je pouvais supposer que ce qui allait suivre ferait : « observé », pas du tout le mot que me faisait tracer la force se trouvait être « obtenu », ou « obligé, obéi, obvié », etc.

Il s'ensuivait pour moi un intérêt, au moins de surprise, parfois d'émotion sincère; ou bien au contraire un sentiment de dénégation intérieure si les choses données ne me semblaient pas justes.

Pendant toute cette première période d'apprentissage de la médiumnité, la plupart des communications furent données spontanément, c'est-à-dire sans évocation particulière ni adresse de questions préalables Si nous en posions c'était au cours de la séance et elles étaient amenées par ce qui nous était exprimé.

J'eus souvent des choses insignifiantes. Pourtant j'obtins dans une séance la relation d'une suite de faits *bien contrôlables* — il s'agissait de vivants — et ces faits se passaient, me disait-on, en ces moments mêmes, pendant que je me trouvais (toutes portes et fenêtres closes) dans le salon où se poursuivaient habituellement ces expériences. — Je pus m'assurer, par le contrôle que j'en fis moi-même les jours suivants, que tout était exact. Ce fait de précision dans les détails de notre vie terrestre étant extrêmement rare dans les « communications spirites » je le cite *par exception* :

« L'esprit » qui se communiquait ce soir-là prétendait avoir beaucoup d'affection pour M. E. E. qu'il « avait connu dans une autre existence ». — Ce monsieur marié et père d'un enfant encore en bas âge, demeurait à proximité. — « E. sort de chez lui me fit-on écrire, *il va chez le docteur D. afin de le consulter parce que le petit A.* (son fils) *est indisposé* ».— Un peu après, la communication, reprenant le même sujet, continuait : « *Il n'a pas trouvé le docteur, celui-ci était absent ;* en revient, il passe sous les fenêtres, *il pense à venir vous voir, il hésite*, il monte l'escalier... *E.* n'entrera pas, *il va*

chez son ami M. C. » (demeurant dans une autre partie de la maison.)

— Ah ! dirent les assistants voilà qui est facile à vérifier il faut voir.

— « Dépêchez-vous en ce cas », reprenait la force « car vous ne les trouveriez plus, *ils sortent ensemble et s'en vont en ville, au café de l'hôtel M.* » Ceci était contre toute vraisemblance, il était déjà tard et *jamais M. C. n'allait au café.*

Le lendemain dans la matinée nous vimes M. E. qui, après avoir causé d'affaires, dit : « A. était un peu souffrant hier soir, je suis allé chez M. D., il était sorti ; j'ai failli venir vous voir, mais il était tard, j'ai craint de vous déranger. »

Mme E.. que je rencontrai un peu plus tard, me donna à propos de la santé de son bébé des détails confirmant tout ce que le père venait déjà de dire.

A quelques jours de là, je me trouvai dans une tierce maison, à une réunion comptant un assez grand nombre de personnes, parmi lesquelles M. C. — Quelqu'un lui parla incidemment de M. E. — « Oui », dit-il, « je l'ai vu tel jour, il est venu me trouver le soir pendant que je travaillais. et, chose qui n'arrive jamais, je suis allé avec lui au café M. »

Mon enquête se trouvait terminée et le récit avait été de tous points exact :

Maladie du petit garçon.
Désir de consulter le docteur D.
Absence de celui-ci.
Intention de M. E. d'entrer en passant.
Sa visite à M. C.
Et leur sortie pour aller au café M.

Je trouvai le fait intéressant, surtout parce qu'une simple coïncidence ne suffisait pas à expliquer la concordance de tous ces détails et en différentes occasions je le citai à propos de « spiritisme ». Mais bientôt je dus m'apercevoir que mon récit mettait mal à l'aise certaines personnes, craignant avec raison de semblables investigations. Je n'avais pas un instant songé à ce côté délicat, tant la parfaite droiture qui présidait à nos expériences les revêtaient d'un caractère excluant pour nous toute pensée frivole ou entachée de mal.

Maintenant, je pense que de semblables craintes ne sont pas fondées, quelle que puisse être l'intention du médium : — Les êtres du monde « spirituel » ne voient probablement pas plus facilement les *faits*

matériels que nous ne voyons nous ceux de leur monde, « ils n'en perçoivent généralement, disent-ils, « que le reflet ou la correspondance dans les cerveaux « humains ».

S'il y a parfois quelque chance pour que ce qu'ils nous communiquent à cet égard soit vrai, c'est exclusivement lorsque leur révélation est faite *dans un but élevé, bienfaisant et spontanément donné.*

Nous avons pu, par une longue expérience, reconnaître — comme M. Rouxel l'expose dans sa remarquable étude « usage et abus du spiritisme » — que *leur poser des questions concernant le domaine matériel* c'est, à peu d'exceptions près, encourir le risque d'être trompé par eux volontairement ou involontairement.

Le fait que je viens de citer (le seul pour moi ayant ce caractère *spécial*) avait fortement augmenté, par sa précision, l'intérêt que j'attachais à la poursuite de ces expériences.

Etant incapable encore de discerner l'identité de la personnalité présente, je me laissai abuser par celles qui, me paraissant différentes d'après le ton de leurs pensées, venaient me parler au nom de chers défunts. Elles établissaient leurs rapports en termes élevés, affectueux, propres à inspirer confiance et finirent par des mystifications plus ou moins cruelles.

L'une d'elles me fit tant de peine par les craintes que, durant une semaine, j'endurai pour la vie de ma mère, que je résolus de cesser absolument toute communication pendant un temps suffisamment long pour lasser l'influence indigne de fixer notre attention plus longtemps.

Des aventures de cet ordre attendent, paraît-il, presque toujours les médiums débutants, et le caractère élevé, sérieux et ferme des expérimentateurs que j'ai pu connaître, ne suffit pas à mettre à l'abri de semblables mécomptes dans ces recherches.

Il est bon qu'on le sache, il est salutaire de signaler d'avance ces écueils aux personnes impressionnables et de détourner de la pratique du spiritisme celles d'un caractère prompt à s'exalter, il y aurait trop de troubles à craindre pour elles.

Après un an et demi d'interruption, je repris les séances et entrai alors dans la phase de véritable et sérieuse médiumnité.

(*A suivre.*)

Le Spiritisme en Italie[1]

Le professeur Brofferio dédie son livre : *Per lo Spiritismo* aux anciens spirites qui n'ont jamais reculé devant la crainte du ridicule. Lui-même a eu le courage de son opinion et, comme Lombroso, il a fait une volte-face complète. Il y a une dizaine d'années, Brofferio envisageait le spiritisme comme la superstition du XIXe siècle, comme une épidémie grave, mais passagère, résultat d'une espèce de fermentation d'anciennes erreurs provenant de l'ignorance des lois scientifiques, de la crainte de la mort et de la passion du merveilleux, inhérente à l'espèce humaine. S'étant ensuite livré pendant plusieurs années à une étude approfondie de la psychologie, il perdit alors, dit-il, la conception habituelle des choses et se convainquit de la vérité de l'idée allemande et anglaise, que lors même que le goût et l'odorat, le son, la couleur, le temps et l'espace, la matière et la force existent bien réellement, tout cela n'est cependant pas tel qu'il nous paraît ; que notre vie n'est qu'un songe dans lequel se reflète seulement une image imparfaite de la réalité et qu'il serait téméraire d'affirmer que cette réalité est infinie ou qu'elle ne l'est pas ; qu'enfin les limites du possible sont beaucoup plus vastes que celles de nos connaissances. Ces conclusions l'amenèrent bientôt à l'étude du magnétisme ; de la suggestion mentale et de la télépathie il en vint tout naturellement au spiritisme, puis ne tarda pas à se convaincre : 1° de la réalité des phénomènes spirites ; 2° que, de toutes les théories émises sur la cause de ces phénomènes, l'explication spirite était la plus plausible. Le professeur raconte ensuite de quelle manière il en est venu à ces conclusions : c'est en lisant les ouvrages spirites fondamentaux et en contrôlant leurs assertions en faisant des expériences soit avec la célèbre Eusapia Paladino, soit avec beaucoup d'autres mediums ; puis en soumettant à une analyse sévère la masse des faits accumulés, en pesant chaque chose, en examinant toutes les objections qui pouvaient se présenter à son esprit et en ne reculant devant aucune déduction logique. Ce livre n'est donc

---

1. Le compte rendu succinct, reproduit ci-après, de l'ouvrage du professeur Angelo Brofferio, de Milan, ne manque pas d'intérêt ; il est tiré du *Light* de Londres, 4 février 1893.

pas tant une collection de faits — quoique nous eussions volontiers pardonné à l'auteur s'il était entré dans plus de détails au sujet de ses expériences personnelles avec Eusapia Paladino — qu'une discussion serrée avec un adversaire opiniâtre qui, comme Hartmann, déclare ne vouloir se rallier à l'hypothèse spirite, comme explication de la source de l'intelligence qui se manifeste dans les phénomènes médianiques, qu'après avoir été chassé jusque dans ses derniers retranchements.

Etudiant les diverses solutions du problème, c'est l'action inconsciente du médium que l'auteur examine avec le plus de soin, usant pour cela de la méthode méticuleuse de la logique des écoles. Cette action est, à première vue, la plus probable, parce qu'elle n'introduit pas des causes nouvelles, mais explique tous les faits par une cause connue et admise (car l'existence d'une intelligence inconsciente découverte par Leibnitz a passé maintenant à l'état de dogme dans la psychologie moderne). Comme il n'y a qu'une faible partie de nos pensées qui voie par la lumière de l'être conscient, il s'ensuit que nous avons des pensées inconscientes et des mouvements involontaires et, par conséquent, si nous admettons qu'un mouvement involontaire peut être déterminé par une pensée inconsciente, nous avons l'explication de l'écriture automatique. Il y a là toutefois une difficulté : c'est d'expliquer comment la pensée inconsciente peut être déterminée par le mouvement involontaire. Mais, dit le professeur Brofferio, toutes mes expériences m'ont démontré que le médium est une condition et non une cause, qu'il est nécessaire, mais qu'il ne suffit pas. Ensuite, après avoir cité une lettre qu'il avait reçue de Crookes, dans laquelle celui-ci déclare que, jusqu'à ce moment, il ne lui a pas été possible d'obtenir une preuve satisfaisante du retour ici-bas des morts, il conclut ainsi : « L'hypothèse spirite est simple et explique bien presque tous les faits. Le phénomène n'est pas, à la vérité, très naturel, et il a peu d'analogie avec aucun autre fait naturel, si ce n'est l'apparition spontanée des morts qui n'est pas admise par la science ; mais, de toutes les hypothèses possibles, c'est encore celle de la communication avec les défunts qui est la moins improbable. En résumé, les faits médianimiques sont des faits, ce ne sont pas des hallucinations. Si, à une question posée, vous

obtenez une réponse intelligente, c'est une preuve que la chose questionnée est intelligente; si elle voit sans le secours des yeux et touche sans le secours des mains, on considérera comme probable que cette intelligence est spirituelle; si elle dit des choses qu'il n'est pas possible au médium de savoir et si elle fait des choses impossibles à ce médium, ce sera la preuve que cette intelligence n'est pas l'esprit du médium. En outre, se présenter sous l'apparence vivante de telle ou telle personne défunte et faire des communications sur des sujets que cette personne seule peut connaître, voilà bien une preuve que l'on a affaire à un Esprit disparu. Si nous ajoutons que ces intelligences affirment être les Esprits des morts et que ce qu'elles disent rend la vie moins absurde et la morale plus logique, cette théorie ne rencontre plus d'opposition que dans notre vieille habitude de croire que les morts ne peuvent pas revenir et dans notre crainte d'être trompés par la terreur que nous inspire la mort. Il n'y a qu'une seule hypothèse contraire qui puisse se soutenir, c'est celle d'une force inconnue et consciente émanant du médium et son moindre défaut est celui-ci: c'est de ne rien expliquer du tout. Tout cela considéré loyalement et sans réticences, comment pouvons-nous nier que les âmes des défunts survivent et qu'elles peuvent parfois se manifester à nous?

L'auteur répond ensuite à ceux qui posent la question : A quoi bon le Spiritisme, puisque les fantômes ne distribuent pas de dividendes? Un ancien philosophe indien a dit que l'homme diffère de l'animal en ce que le premier pense au lendemain ; il en est de même entre les hommes qui réfléchissent et cherchent à savoir si peut-être le jour de demain sera suivi d'un autre jour et les insouciants qui ne s'en préoccupent pas. Le Spiritisme, dit le professeur Brofferio, est une vérité ; mais il ne peut pas être toute la vérité ; peut être est-il une phase d'une loi générale que nous ne pouvons pas expliquer actuellement. Nous pourrions toutefois faire comme Christophe Colomb qui, en cherchant un chemin pour les Indes, découvrit l'Amérique.

L'auteur suggère dans son ouvrage une idée qu'il est bon de faire ressortir ; c'est que le temps est venu, pour des hommes tels que Lombroso, Richet peut-être même Charcot, d'attaquer le problème des rapports qui existent entre la médiumnité et certaines

conditions normales et pathologiques des fonctions de la reproduction, en tenant compte de ce que la médiumnité est plus fréquente chez la femme et chez les adolescents, des variations que l'on remarque à certains jours du mois et de l'intermittence occasionnelle de cette médiumnité.

Le professeur Brofferio explique en concluant que si ses vues actuelles diffèrent sur certains points des opinions qu'il a professées jadis, ce n'est que parce qu'il tient à marcher à la lumière des connaissances nouvelles. *Nihil nega, parum crede, nisi videas* (Ne nie rien et ne crois pas davantage avant d'avoir vu), telle a toujours été sa devise et, quant à lui, il préfère, avec Voltaire, ne voir dans l'obstination que l'énergie des fous.

(*Le Messager*). Traduit par L. Gardy.

Les Collaborateurs des humains

(*Communication médianimique*)

Nous, Esprits, dégagés en grande partie de l'enveloppe matérielle qui enténèbre les humains, nous sommes, quoique niés par le plus grand nombre des hommes, les promoteurs, et souvent les acteurs, d'événements que vous vivez sans même comprendre l'impulsion qui les fait surgir parmi vous.

Si les êtres faisant leurs expériences dans l'incarnation n'étaient secondés par nos efforts fraternels, combien serait lent le progrès sur la Terre ! Combien fragiles les institutions qui soutiennent plus ou moins longtemps les sociétés !

Et c'est parce que notre intervention est invisible pour la presque totalité de l'espèce humaine, qu'on nie notre existence et la réalité de notre immixtion dans l'évolution planétaire. L'homme si petit, si chétif, pense, en niant notre existence, nier également le profit de nos secours ; et vaniteusement il peut ainsi se croire le mobile des grandes choses qu'il exécute, poussé cependant qu'il est uniquement par notre amour, par la prévoyante action de conservation pour la race humaine, que nous avons charge de guider vers un progrès indéfini.

La croyance aux Esprits est salutaire, quand l'homme a conquis une force de volonté assez puissante pour enchainer ses passions. Son libre arbitre possède alors un champ plus vaste, qui le défend

de la promiscuité dangereuse de l'espace. Il peut, alors, faire une partie du chemin qui le sépare de nos régions heureuses ; à son appel, nous arrivons à la limite qu'il ne saurait encore franchir. Là nous allaitons son intelligence, il devient notre nourisson intellectuel et peut ainsi rendre témoignage de notre réelle existence, ainsi que du plan supérieur au sien qu'habitent nos entités.

La sagesse qu'il rapporte de nos entretiens, ainsi que la puissante vie spirituelle que nous lui infusons, prouve surabondamment le secours donné. — Le contraire arrive pour ceux qui ne peuvent, par le peu d'envergure de leur force intellectuelle et morale, atteindre nos régions. Ils ne peuvent que très rarement obtenir de bons résultats, si ce n'est dans des cas, je le répète, très exceptionnels.

Car l'homme peu développé, qui recherche consciemment le commerce des êtres qui habitent les régions astrales, court les plus grands risques pour sa santé physique et animique. Du reste, il ne saurait rien aquérir de bon des Esprits désincarnés moins avancés que lui, la plupart du temps, et souvent à lui inférieurs, si ce n'est même abominablement impurs. Ou bien encore l'homme se trouve en contact avec des êtres d'espèces dont il ne saurait soupçonner l'existence.

Ces êtres astraux, presque tous, jalousent et détestent l'homme ; aussi ne songent-ils souvent, sinon toujours, à le tromper pour le perdre plus sûrement, s'il a le malheur de s'égarer et de se mettre ainsi à la portée de leurs griffes.

Voilà pourquoi il est si dangereux de pousser des incursions téméraires dans le domaine de l'occulte.

Mais, il est un moyen terme pour l'ignorant qui aspire de bonne et pure volonté à jeter un coup d'œil investigateur sur ces redoutables frontières. Il doit pour cela prendre un guide parmi ceux qu'il reconnaît plus sages que lui et dont il connaît la droiture ; puis, sous cette égide, il doit commencer patiemment les études préliminaires qui le conduiront à une grande conviction dont la preuve lui sera fournie par ce sage, en attendant qu'il puisse sans aucun danger faire lui-même et seul le voyage de reconnaissance.

MAB.

(*La Curiosité*)[1].

---

1. LA CURIOSITÉ. *Journal de l'Occultisme scientifique*. Prix par an : 5 fr. Directeur Ernest Bosc, à Nice.

PARTIE LITTÉRAIRE

George Sand

La Femme glorifiée

Il faut bien le dire, l'homme est un être parfaitement vain, orgueilleux, injuste et.... trop souvent peu intelligent. Abusant de la force, la force brutale, celle des Bismarck et Cie, il a fait son esclave de la femme, qui vaut mieux que lui.

Croirait-on que George Sand n'a jamais fait partie de l'Académie française ? Pourtant ! ô honte ! cela est. Rosa Bonheur non plus. C'est parmi le *sexe fort* un *tolle* général contre le *sexe bon*, contre le Saint-Esprit.

Nul, autant que cet admirable écrivain qui s'appelle George Sand, n'a décrit et fait aimer notre belle France ; et, si l'on va chercher bien loin des beautés qui élèvent l'âme et font admirer la sainte Nature, c'est que le Français léger ne connaît pas, ou n'a pas lu sérieusement les ouvrages de George Sand. Nulle contrée peut-être ne renferme des paysages aussi splendides que la nôtre. Les Alpes, la Marche, le Berry, les Pyrénées, les Ardennes, la Provence, la Savoie, et surtout ces belles provinces de l'Auvergne et du Velay, resplendissent dans ses romans de toutes leurs beautés naturelles.

Mais ce qui fait surtout qu'on aime George Sand, c'est qu'elle est femme. Toujours et partout elle se montre essentiellement humaine et bonne. Toujours noble de cœur, elle n'est indifférente à aucun des maux qui atteignent ou qui accablent la pauvre humanité. Partout et toujours son cœur déborde de tendresse et de sensibilité. Quelle sollicitude pour toutes les misères ! Quelle énergie indignée contre toutes les injustices ! Et comme elle montre toujours que les petits et les humbles ont toutes ses sympathies !

C'est le triomphe de la femme. Elle fait honte à

l'homme. Aussi l'Académie a-t-elle refusé de la recevoir en son sein.

Aussi, et cela est bien plus grave, ne peut-on comprendre que la grande George Sand n'ait point encore sa statue dans la capitale de la France, dans ce Paris qui s'intitule la *Ville-Lumière* et qui oublie que « Noblesse oblige ». C'est à peine si ce Paris lui a fait la facile aumône d'un nom de rue !

« O femme incomparable, s'écrie Félix Reynaud en un article apologétique enthousiaste, ô grand et superbe génie qui planes bien haut, au-dessus des mesquines rancunes et des mépris injustes, toi qui n'as jamais haï et qui as tant aimé ; toi qui durant près d'un demi-siècle as accompli un labeur sous lequel auraient plié plusieurs hommes, tu seras sans doute un jour louée d'une manière digne de toi, puisque tu seras étudiée par ceux qui ont vécu avec tes œuvres, dans ton intimité, durant plusieurs années. Ce sera le commencement de la réparation. Qu'importe d'ailleurs l'hostilité de quelques-uns ? Ils passeront, et toi tu resteras par tes livres et tu t'avanceras, éclatante et radieuse, jusqu'à la plus lointaine postérité. »

Oui, c'est ainsi qu'il en est, heureusement. Tout ce qui est bas, vil et petit tombe et expie, dans la géhenne, tandis que tout ce qui est grand, noble et généreux vivra dans la gloire et dans la mémoire des hommes.

RENÉ CAILLIÉ.

Le Navire

Mon âme est un vaisseau qui vogue dans l'éther:
Elle quitte en chantant le foyer domestique
Pour s'en aller très haut dans un rêve extatique,
Vers les sables dorés de la céleste mer.

Sillonnant l'océan de la clarté première,
Elle aperçoît partout des tableaux inouïs,
Et rentre à la maison, les regards éblouis,
Pleins du rayonnement astral de la lumière.

Elle apporte un reflet de bonheur entrevu,
Un lointain souvenir des divines tendresses.
Les enfants, curieux prodiguant leurs caresses,
Disent : « Raconte-nous ce que tes yeux ont vu. »

Mon âme un jour, perdue au milieu des étoiles,
Au rivage natal ne reparaîtra pas. . . .
Où donc alors, Seigneur, guideras-tu ses pas ?
Vers un port embaumé conduiras-tu ses voiles ?

RAYMOND FÉVRIER.

*
* *

La Traversée

Oui, l'âme est un navire: une puissante mer
Le soulève et l'emporte où la tempête gronde.
Trouvera-t-il un jour, entre le ciel et l'onde,
Un rayon de soleil dorant le flot amer ?

Sur ce vaste océan qu'on nomme l'existence,
Où la vague et l'écueil troublent les matelots,
Il lutte. . . . et voit surgir du sein mouvant des flots,
La boussole à la main, l'immortelle Espérance,

Sous ses mâts glorieux les ondes vont s'unir :
Un souffle d'air plus pur glisse dans les cordages,
Et l'âme voit au loin l'or des célestes plages
Sur leur nappe d'azur s'étendre et resplendir!

Ame, reconnais-tu la puissance éternelle ?
Chaque étoile est un monde où tu peux aborder :
Fuis les globes du mal, qui surent t'attarder;
Progresse, c'est ta loi ; va vers Dieu qui t'appelle.

Un jour, ayant grandi de destins en destins,
Tu domineras l'or ruisselant des étoiles,
Et, demandant ta route aux océans divins,
Dans l'immortalité tu porteras tes voiles !

A. LAURENT DE FAGET.

Le Messie du xv^e^ siècle

A Jeanne Darc

Si les hommes orgueilleux savaient ce que les existences futures leur réservent d'épreuves et de cruelles expiations à leurs iniquités, ils n'auraient qu'un désir : apprendre ce qu'ils ignorent et déserter l'empire du mal.

Le Guide Raïmir

I

Je veux [1] qu'en me lisant on ressente l'ivresse
De l'amour transcendant, qui me remplit le cœur,
Pour les perfections du *doux Consolateur*
Qui pour les opprimés réservait sa tendresse !
Dans les âmes je veux que le plus pur amour
Inspire un noble *élan vers le droit, la Justice...*
Allant jusqu'au martyre, allant au sacrifice !...
Et la nuit fera place au jour !

II

Je veux faire honorer le plus beau des Modèles,
Unir tous les Humains, au *Bien* les convertir,
Et changer leur présent en brillant avenir,
Pour mieux les transformer en disciples fidèles !
Tout peut se pardonner au véritable amour ;
Amis, venez à nous, aimez les fils du Père,
Et vous serez heureux. Tout homme est votre frère,
Sinon, il devient un vautour !

III

Jésus fut le Docteur et Jeanne fut l'Apôtre,
Le premier enseigna la plus douce des lois...
Et l'Apôtre a gagné au Peuple tous ses droits,
Afin de l'affranchir de l'Eglise d'un autre [2] !

---

1. Le résultat de l'Éducation Essénienne étant de développer dans l'enfant la volonté vers tout ce qui est juste, raisonnable et d'un avantage universel au point qu'il serait impossible de trouver un Essénien accessible aux tentations malsaines, si fréquentes dans le monde.

2. Cet autre fut saint Paul qui se nomma lui-même l'apôtre des gentils, ayant ajouté le nom de *Christus* à celui de Jesus le disciple des Esséniens, dont la morale aussi simple que divine, résumée dans leur Trinome des trois vertus Justice, Dévouement et Solidarité, ne laisse aucune place aux discussions théologiques, mais unit à jamais la Famille du Père : *Paul y substitua sa doctrine pharisienne* sous le nom de *Chrétienne* avec le gouvernement de l'église qui la divise !...

Si les Humains s'aimaient avec le *Dévoûment*,
La *Solidarité*... Tout deviendrait prospère,
Celui qui tenterait le désordre ou la guerre...
Serait l'objet d'un traitement [1].

IV

Ce Messie admiré!... Le plus beau des Archanges
Qui descendit du Ciel pour sauver les Français,
Ce doux consolateur ne nous quitte jamais,
Ses Disciples soumis ont formé ses phalanges.
Son amour pour la France a pénétré nos cœurs,
Partout nous combattons le honteux égoïsme,
Par le DROIT, la RAISON : et l'ESSÉNIANISME
Rayonnera sur les vainqueurs.

V

Nous voulons renverser les idoles de plâtre
L'injustice, l'erreur, l'intérêt personnel;
NOTRE CULTE EST DIVIN, sublime, solennel...
Il s'affirme dans l'acte et n'a rien d'idolâtre!
Jamais on ne verra fléchir l'ESSÉNIEN
Devant aucun docteur, accepter leurs paroles
Leurs malédictions, encor moins leurs idoles;
Nous tous, nous ne croyons qu'au Bien!

INVOCATION

ESPRIT DE VÉRITÉ! Respectant ta mémoire,
En toi nous honorons les plus hautes vertus,
Tes soldats dévoués, vaillants et résolus
En combattant le mal exalteront ta gloire!
O DOUX CONSOLATEUR, jette sur nous les yeux
Sans te lasser jamais de toutes nos faiblesses,
Mais LE DEVOIR nous guide inspirant nos tendresses
Pour Toi, noble Archange des Cieux!!...

Le Barde Essénien, 1er mai 1894.

Bibliographie

Sarah Kemmy, par GEORGES MONTIÈRE. Paris. Chamuel, 1894.

L'homme ne vit pas seulement de pain ; son âme n'a pas moins de besoins que son corps ; elle en a même de plus nombreux et de plus variés : il lui faut de la nourriture esthétique, morale, intellectuelle, etc.

1. Dans une maison de santé.

Le but des romans est de fournir à notre âme sa nourriture sentimentale ; quand ils sont bien faits, ils remplissent cette destination ; mais pour un qui nous présente une nourriture esthétique, saine et salubre, combien qui ne nous offrent que des aliments spirituels falsifiés et corrompus ! Un laboratoire municipal aurait fort à faire s'il devait analyser tous ces produits de cerveaux détraqués. Les bons romans n'en sont que plus estimables ; or, *Sarah Kemmy* nous paraît être de ce nombre ; l'auteur, Georges Montière, est assez connu de nos lecteurs pour qu'ils n'en doutent pas. Il est donc inutile de leur recommander et même presque de leur présenter ce livre. Aussi ne le ferai-je point.

Indépendamment de sa valeur littéraire, un roman a toujours, plus au moins, un sens philosophique et social, que l'on négligo trop souvent de faire ressortir ; c'est ce qui me détermine à appeler l'attention sur ce point. Laissant donc de côté le point de vue esthétique, je voudrais indiquer l'un des points de vue sociaux de ce roman, car il y en a plusieurs.

Les corporations particulières qui existent dans un Etat exercent une grande influence sur la direction des esprits et des événements. Si ces corps ne font pas de bien, ils font d'autant plus de mal qu'ils sont plus nombreux et plus puissants. Les deux corporations les plus fortes dans nos sociétés modernes sont l'Eglise romaine et la Franc-Maçonnerie. Or, M. Georges Montière trouve, et il n'est pas le seul, que ces organismes ne remplissent pas leur destination.

Les prêtres, dit-il, ont abdiqué l'autorité morale, force devant laquelle se fussent prosternés les peuples, pour conquérir le misérable pouvoir temporel, maudit par Jésus !

Quant à la Maçonnerie, « plus odieuse encore que l'Eglise, elle représente une sorte de société d'assurances mutuelles, fondée par les compagnons d'une même meute, où les roquets poussent en avant les molosses, pour glaner honteusement, à leur suite, quelques bribes de la curée ! »

Voilà des vérités qui ne sont pas mâchées. Et pourtant ce sont des vérités. Ceux qu'elles concernent ne feraient pas mal de les méditer et d'en faire eur profit. Nous pourrions en citer d'autres, mais il faut laisser aux lecteurs le plaisir de les chercher.

ROUXEL.

*
* *

Histoire des crimes et des suicides du tripot de Monte-Carlo, par Marcus de Vèze. Vanier, éditeur. Prix : 2 fr. 50.

Delenda Monte-Carlo. Ainsi commence à parler l'auteur indigné d'avoir connu tant de crimes et de douleurs. « *La force ne prime pas le droit*, en Europe, dit-il, grâce à la raison et au bon sens des nations. Ce qui prime le droit, la justice, les lois de l'Humanité, c'est l'OR des suicidés de Monaco. Grâce aux sommes folles dont dispose le tripot de Monaco, l'Europe, ou plutôt la France, laisse poursuivre à la *Maison du diable* son œuvre néfaste, corruptrice, démoralisatrice, infernale. Les honnêtes gens doivent poursuivre sans trêve ni repos la lutte contre une des plus grandes hontes de notre siècle. »

C'est ce que fait cet honnête homme et ce savant qu'est Ernest Bosc, dit Marcus de Vèze, en publiant ce livre contre ce nid de pirates et ce foyer d'infection morale qu'est Monte-Carlo. C'est toute l'histoire de cet infâme tripot, et fort bien racontée, donc à lire. Mais on est vraiment honteux d'être Français, quand on pense qu'un pareil lupanar appartient à la France.

R. C.

*
* *

Le poète mystique Jules Bois, dans son deuxième drame ésotérique *La Porte ésotérique du Ciel* (dessins d'Antoine de La Rochefoucauld, prélude d'Erik Satie), annonce à l'encontre d'Ibsen et de Nitsche, le dévouement de l'intellectuel et du poète vers les foules. Jésus y transmet au futur rédempteur la mission que, lui, n'a pu achever ; loin des lâchetés solitaires ou des orgueils dominateurs, l'Homme Régénéré, messie dédaigneux d'un individualisme égoïste, ne veut entrer au ciel que par la porte des précipices, et il choisit le chemin de la Terre et de l'Enfer afin d'entraîner à sa suite les faibles et les désespérés dont il fera des élus.

M. Jules Bois a continué dans cette œuvre moderne le symbolisme traditionnel et vivant des anciens drames sacrés.

Librairie de l'*Art Indépendant*, 11, rue de la Chaussée d'Antin.

Les Livres

Ma Grande (1), *La Tourmente* (2), *Ame d'enfant*, (3)
par Paul Margueritte.

Les romans et les nouvelles de Paul Margueritte tracent un si rapide et légitime sillage de succès qu'ils voguent déjà lointains sur les eaux dociles quand je leur adresse mon salut, de mon rivage de contemplateur.

La trentaine d'éditions où *Ma Grande* et *la Tourmente* sont près d'atteindre et où le dernier volume paru, *Ame d'enfant*, promet d'arriver à leur suite montrent la victoire dans le grand public de ces œuvres si attirantes par leur délicatesse aux plus solitaires et jaloux artistes.

Victoire révélatrice et qui découvre combien la grossièreté est inutile à la vraie maîtrise même sur le nombre et comment l'on peut arracher la foule au naturalisme dont s'est hautement dégoûtée l'élite.

Et Zola, lui-même, après ce roman déconcerté le *docteur Pascal* qui termine les *Rougon-Macquart* en je ne sais quelles vacillations, ne le voilà-t-il pas fasciné aux Thaumaturgies de *Lourdes?*

* * *

Le succès des récentes œuvres de *Paul Margueritte* ne me permet pas d'en détailler trop longuement l'analyse.

N'y aurait-il pas quelque prétentieuse pesanteur à venir raconter aux gens ce qu'ils connaissent fort bien ou quelque maladresse à leur formuler sèchement ce qu'ils vont avoir la joie de connaître dans sa vitalité et dans sa grâce?

Je vais donc causer simplement de ces livres chers avec ceux qui les ont lus, et, si la causerie est attrayante aux autres, qu'ils se hâtent de lire: la meilleure critique, c'est le livre et la meilleure notice sur les fraises c'est encore la fraise des bois.

---

(1) Un vol. chez Kolb, Paris.
(2) Un vol. chez Kolb. Paris.
(3) Un vol. chez Plon, Paris.

***

Ma grande est, des trois, celui que je préfère.

C'est l'une des plus pénétrantes œuvres de *Paul Margueritte*. « Ma grande », la grande sœur aimante et vieillie de Noël Guislain, ne peut se résigner à partager l'affection de Noël avec sa jeune femme Sonia, bonne et franche pourtant ; et la vieille sœur est très bonne aussi et, par des froissements imperceptibles, des heurts d'habitude, des riens où s'accuse l'antipathie des *êtres*, plus invincible que celle des volontés, arrivent les colères, les ruptures, la séparation, et « Grande » en meurt.

Ce qu'il y a de poignant dans ce déchirement voilé et cette tragédie domestique, minutieuse et quotidienne, c'est la tristesse de voir l'impuissance du fond des âmes à dominer les tracasseries insignifiantes, les ridicules créateurs du désespoir et de l'agonie.

Grande, Noël et Sonia ont tous du cœur et de la loyauté, et si on pouvait les dégager des mailles terrestes et les affronter âme à âme, ils seraient heureux.

Quand je parlais plus haut de l'antipathie des *êtres*, c'est des êtres inférieurs qu'il faut entendre, car les réelles personnes morales ne sont pas ici en contradiction.

Et, alors, la souffrante exactitude, les profondeurs secrètes de ce roman sont douloureuses à la réflexion.

N'est-ce donc pas assez que la santé soit à la merci des imperceptibles et le bonheur est-il également le jouet de capricieuses bactéries ?

Comme œuvre d'art, *Ma Grande* est admirable d'observations lucides, émues, qui sont pénétrantes non avec la rigidité d'un trait d'acier, mais à la manière des rayons avec une vibration perpétuelle, chaude de sentiment et palpitante de sympathie.

Je ne vous dirai rien des personnages secondaires, où luit une miss Star, silencieuse et claire comme une étoile, ni des méandres du récit, puisque vous avez lu le livre ou le lirez, mais je veux ajouter une réflexion que je pense qu'on n'a point faite.

Il y a, dans *Ma Grande,* malgré cette amertume et cette lente torture du malentendu mortel, je ne sais quelle sérénité, quel invisible apaisement que je

n'avais point sentis dans la *Force des Choses*, par exemple, ni dans *Sur le retour*.

Cela tient, je crois, à ce que le mal proprement dit y est absent.

Les âmes s'y entre-déchirent parce qu'elles sont en proie aux mesquines chimères de la vie ; elles restent dignes de s'être comprises.

*
* *

La Tourmente, d'un talent égal, m'a touché moins, cependant, parce que l'obstacle au bonheur, y étant moins subtil, n'attriste pas aussi méditativement.

C'est le problème du pardon conjugal qu'a voulu approfondir Paul Margueritte.

Il l'a fait avec son intensité nerveuse et morale accoutumée.

Seulement les personnages, surtout l'héroïne Thérèse y sont d'une qualité d'âme plus répulsive que ceux de *Ma Grande* aux intimes rêves de l'auteur.

Pour exprimer, d'une image, mon impression, Paul Margueritte en écrivant la *Tourmente* tenait sa plume éloignée de lui.

Mais, cette nuance à part, l'œuvre est très attachante dans sa douleur moderne, son exaspération fébrile sans éclats, ses observations multiples et vives qu'il devient banal de signaler en Paul Margueritte.

L'œuvre s'achève par une noble idée: le mari trompé et la femme repentante ne retrouveront la paix, l'union de cœur qu'après avoir aboli entre eux l'union des sens qui ravive toute la honte d'irrémédiables souvenirs.

J'aurais aimé un ou deux chapitres de plus, insistant sur l'idée et me réconciliant avec la trouble Thérèse.

Il y aurait eu à écrire là de fières pages régénérantes.

Le public moderne se fût peut-être effarouché de l'insistance, puisque la vraisemblance littéraire est encore naturaliste ? Mais tant pis pour le public.

N'oubliez pas, dans la *Tourmente*, la tendre figure blessée d'Agnès, sa merveilleuse enfant Lisette, et la bonne demoiselle Poulet, une humble et forte militante du bien, une sage et précieuse amie.

*
* *

Ame d'enfant est un recueil de nouvelles. Une analyse froisserait le charme de ces créations spontanées et sensitives.

Mais qui ne sait que *Paul Margueritte* est un maître de la nouvelle, le seul qui paraisse aux lettrés pouvoir remplacer Maupassant?

Ce n'est pas, comme dans Maupassant, une impassibilité brève, clairvoyante, eurhythmique, sourdement désespérée, mais une acuité de sentiment rebellé devant la réalité inique, ou une fantaisie aériennement moqueuse, Ariel se consolant au jeu de ses ailes d'avoir saigné devant les horreurs du monde où se prélasse Caliban roi.

La nouvelle qui ouvre le volume décrit avec une émotion infinie et sobre le martyre d'un enfant, souffre-douleurs de ses camarades du collège militaire, et celle qui le termine prolonge une vision melancolique par une invocation à notre cher Armand Point, le Penseroso de la peinture contemporaine, le poète des formes où l'arcane magnétique enferme des Esprits captifs: « A vous, Armand Point, peintre des pastels fluides, chercheur d'affinités, vous... qui aimez les harmonies mystérieuses du crépuscule, le regard des fleurs, l'au delà des formes, l'inconnu qu'exhale tout visage et tout regard. »

A. Jhouney.

Livres reçus

sur lesquels nous comptons revenir

Au large, par Joseph Serre (Lyon, place Bellecour, 35, et Paris chez Ernest Leroux, rue Bonaparte 28).

Beau livre d'ample et généreuse philosophie.

Socialisme pratique par le retour à la Terre, par P. Verdad (notre frère Lessard) (Paris et Nantes, rue Marceau, 23) œuvre digne du plus grand intérêt, réunion des articles ardents et chrétiennement sociaux de la *Religion Universelle*.

Correspondance

A Monsieur René Caillié, Directeur de l'*Étoile* d'Avignon.

Cher Monsieur et frère en Jeanne Darc,

Je ne puis vous exprimer le plaisir que nous a fait éprouver la lecture de votre compte rendu sur *la Fleur de France*, où vous exprimez à l'égard de Jeanne Darc, notre Messie, les pensées avec le cœur d'un *vrai chevalier* (qui est notre plus haut grade).

Ces jours passés dans des fêtes splendides, en son honneur, dont les échos dans les journaux nous ont rendus si heureux en constatant l'enthousiasme des populations pour son immortelle mémoire!... Ainsi que le culte Essénien pour nos Messies qui s'en dégage en dehors de toute compromission et nous ramène directement au culte du vrai *Dieu Juste* qui n'a rien de commun avec les fantastiques élucubrations théologiques qui se sont effondrées en 1431, le 30 mai!... Leurs nombreuses amendes honorables ne pourront rien effacer des crimes de leur inquisition; quant à la canonisation de notre *Messie*, elle a été faite de son vivant par le Peuple qui a fait chanter dès son époque une collecte à sa louange dans les églises du temps.

Pour nous, Esséniens, nous remplirons notre devoir jusqu'au bout, quelles que soient les difficultés d'ouvrir les yeux aux aveugles qui ne veulent pas voir, et nous prierons nos bons Esprits de nous aider à vaincre les obstacles et l'inertie de ceux auxquels leur plus grand avantage serait de nous comprendre.

Tant que l'Hétaire qui siège au Vatican pèsera sur le monde, le *matérialisme*, son fils naturel, le *moloch* et le *veau d'or* seront les dieux qui font sa force, mais *la Volonté Essénienne*, sous le patronage de *nos Messies* qui sont une puissance, triomphera pour le bonheur de l'Humanité!...

Mille bons souvenirs à M. Jhouney. En attendant de vous lire, recevez, cher frère en Jeanne Darc, l'assurance de mes sympathies.

Votre dévoué,
René Girard.

* * *

La Vallée-aux-Bleds, le 1er mai 1894.

Mon Cher Monsieur René Caillié,

Mes occupations toujours exigeantes, ma santé souvent médiocre et mes 62 ans faisant sentir leur poids ne

me laissent pas, autant que je le désirerais, le temps de m'entretenir assez souvent avec mes amis, surtout avec des amis qui se sont dévoués à la pressante et glorieuse tâche de la régénération humaine.

Je ne me sens jamais l'autorité d'encourager ces amis de cœur dévoué, d'esprit élevé et actif, car je me jugerais aussitôt semblable à un camarade d'armée qui pousserait les autres aux dangers du feu ennemi et qui s'en garerait lui-même ; toutefois le bon combat de la vie, le vraiment glorieux, c'est celui qui détruit le faux par la force de la vérité, qui subjugue et entraîne les cœurs dans des courants d'amours généreux et purs.

Ces lutteurs, dont la qualité vaut mieux que la quantité, jouent sur la terre le plus beau et le plus méprisé des rôles, et paraissent voues à tous les déboires dont l'enfantillage et la haine de l'école terrestre sait abreuver ses meilleurs enfants. Peu importe au vrai lutteur les coups de droite et de gauche, les blessures profondes et les cicatrices ! Ce n'est rien tant que le fiel de la perversité ne s'y mêle pas. Mais ce fiel, réservé même à l agonie du Saint, n'est-il pas un constitutif de grandeur et de gloire ?

S'il n'y avait en ce monde un abîme de maux infinis, que deviendrait la pauvre espèce humaine, qui est à peine sortie de la boue, et qui nait avec des goûts boueux ? Comment sa liberté et ses capacités pourraient-elles se développer et s'exercer ? Quel idéal de la vertu et de la grandeur morale pourrait-elle se faire, s'il n'y avait pour celui qui aime et qui se dévoue que des lauriers à recueillir et des louanges, des témoignages de gratitude affectueux, des plaisirs et des biens ? N'est-ce pas que nous ne voudrions pas changer le milieu terrestre, si torturant et si rempli d'amertumes qu'il est, pour le rendre moins torturant et moins amer ?

Si seulement ces amertumes et ces tortures etaient suffisantes pour faire de l'homme terrestre un homme céleste !

J'estime qu'elles sont suffisantes, puisque la sagesse divine, qui veut élever l'homme au-dessus du terrestre, l'a placé dans ce milieu éducateur plus capable de le transformer que ne le sont les moyens humains les plus puissants. Il n'y a pour l'homme qu'à apporter une bonne volonté forte, humble et active, pour se livrer librement au gigantesque travail de la transformation de son esprit et de son cœur, que la grande manufacture terrestre, avec tous ses éléments d'action et de réaction, d'attraction et de répulsion, a la mission d'opérer en lui.

Après si longue absence de rapports, nos âmes, plus mûries et plus jeunes (car c'est l'inverse de ce qui se produit dans la nature terrestre), n'en sont cependant pas moins unies, car le lien est en ce que l'un et l'autre nous tirons notre subsistance, notre substance même, du même cep et de la même source.

Je vous remets ci-inclus un billet de banque de cent

francs sur lequel vous prendrez mon abonnement, le reste paiera le Poeme de l'âme que vous m'avez adressé, et vous servira, soit à payer des dépenses de publication faites ou à faire, soit à subvenir a quelque besoin pressant.

Avec mes meilleurs vœux pour tout ce qui vous concerne, je vous prie d'agréer, cher Monsieur, la nouvelle expression de mon amitié.

GARIN-MOROY.

Prophéties

Sous le coup des iniquités qui ne cessent de les harceler, les peuples s'embraseront comme des fours ; ils dévoreront leurs gouverneurs ; ils consumeront leurs rois et leurs prêtres. Ils briseront leurs sépultures et ils jetteront hors des tombeaux les ossements des princes et des sacrificateurs, et ces os seront répandus comme du fumier dans les champs.

Osée, VII, 7 ; *Jérémie*, VIII, 1, 2.

*
* *

A force d'être pressurées, les nations poussent des hurlements de rage et de désespoir ; à cause de ces crimes, mon nom est partout blasphémé chaque jour et continuellement.

Isaïe, LII, 5.

*
* *

Ils mangent la chair de mon peuple ; ils tondent mon peuple ; ils arrachent la toison à mon peuple.

Michée, III, 3.

*
* *

Mais ce dégât finira ; ceux qui oppriment cesseront d'opprimer et ceux qui tondent cesseront de tondre.

Isaïe, XVI, 4.

*
* *

O mon peuple ! je briserai le joug qu'ils font peser sur tes épaules ; je romperai les lanières avec lesquelles ils te garrottent.

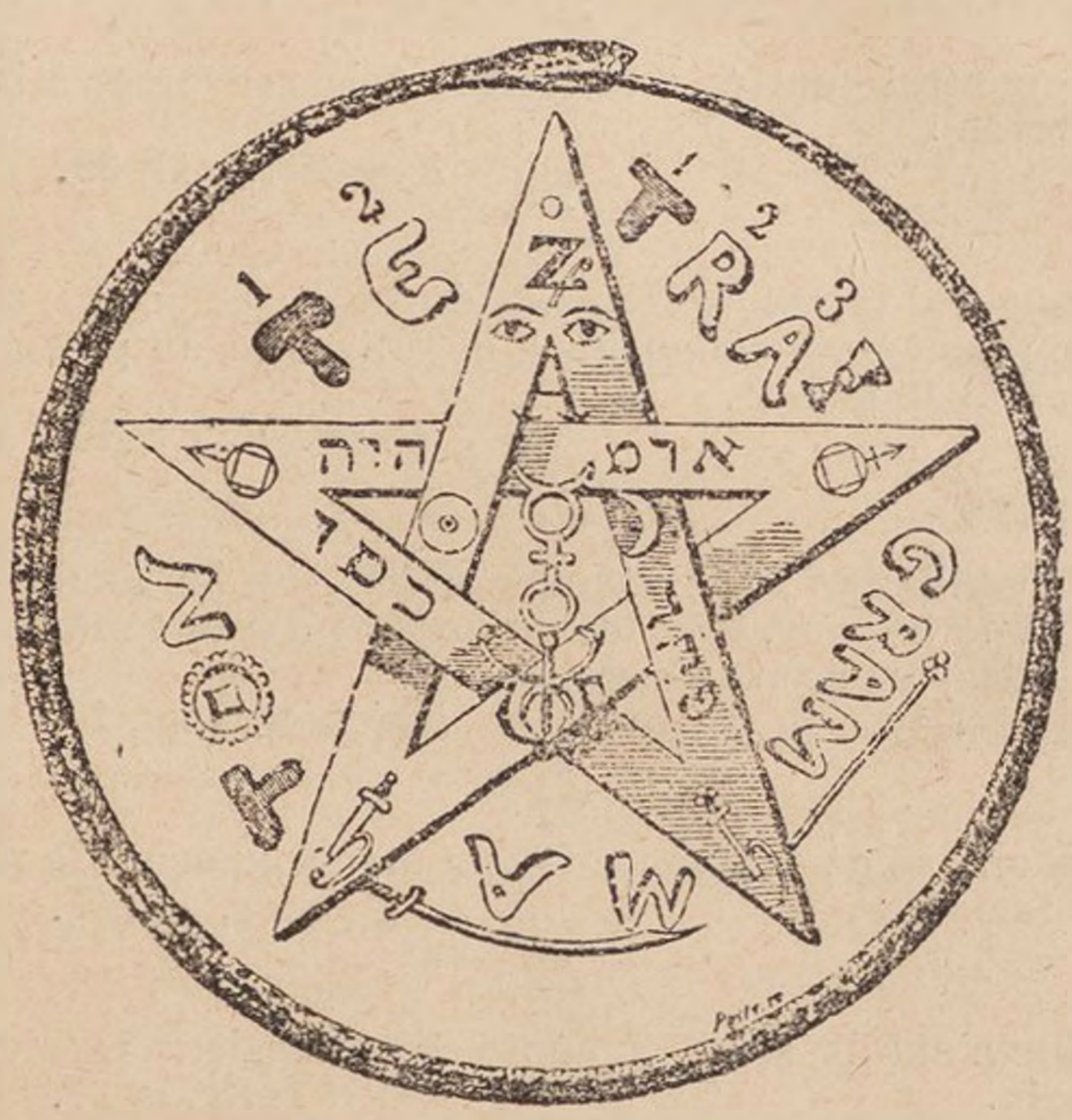
Jérémie, XXX, 8.

Le Directeur-Gérant : RENÉ CAILLIE.

TOURS, IMP E. ARRAULT ET C^ie^.

6e ANNÉE. N° 67. JUILLET 1894.

L'ÉTOILE



A MÉDITER

Chose étrange ! les conquêtes de l'Evangile, dont viven les peuples modernes, sont repoussées par les prêtres. Les principes nouveaux, les idées de Liberté, d'Egalité, de Fraternité, de tolérance... que les apôtres semèrent dans la conscience humaine, ont été répudiés par Rome, le jour où elles ont levé et fleuri sur le terrain social. Il se trouve, de la sorte, que la société civile est de fait, sans le savoir, plus chrétienne que la société religieuse. C'est le monde renversé !

BALLANCHE.

Nota. — La table du premier volume ayant été oubliée sera reportée à la fin du second.

Prophéties

L'homme formidable ne sera plus. Le trône des Déloyaux sera jeté par terre.

Daniel, VIII, 23.

*
* *

Je mettrai tout à la renverse, à la renverse, à la renverse !

Ezéchiel, XXI, 32.

*
* *

Ceux qui te dévorent seront dévorés ; ceux qui te dépouillent seront dépouillés, et je livrerai au pillage ceux qui te pillent.

Jérémie, XXX, 16.

*
* *

Dépouillés de leurs vêtements de joie, ils s'habilleront de frayeur, avec des tuniques d'épouvante et des casaques de tremblement.

Ezéchiel, XXVI, 16.

*
* *

Ils ont semé des vents, ils ne moissonneront que des tempêtes. *Osée*, VIII, 7.

*
* *

Que n'ont-ils semé la justice ! Ils auraient récolté la paix. *Isaïe*, II, 17.

Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Elévation fraternelle vers Dieu;
II. Invocation aux esprits supérieurs.
III. Union par les fluides.

Le 7 juillet 1894, *de midi au soir.*
Le 7 août 1894, *de midi au soir.*

ALBER JHOUNEY.

NÉCROLOGIE

La Mort de Monsieur Carnot

En cours d'impression nous avons appris avec une tristesse profonde la mort de M. Carnot, President de la République Française, assassiné à Lyon, le 24 juin.

L'*Etoile* a toujours considéré les choses de la politique d'un regard philosophique et lointain.

Mais, dans cet éloignement même, les qualités purement morales des hommes de la politique sont les seules qui puissent rendre une personnalité visible aux contemplateurs et ce sont elles qui nous retiennent auprès de ce mort et qui nous émeuvent devant lui.

Au fond de l'instabilité fuyante, confuse, discréditée et parfois déshonorée qui s'agitait tristement là-bas, on avait joie à reposer sa vue sur la fidélité des convictions de M. Carnot, sa ferme conscience, l'intégrité de sa vie, la dignité de son caractère.

Ici, où les apparences en dérive ne nous intéressent guère, où nous nous efforçons autant qu'il est possible à des hommes de tendre au spirituel, à l'idéal et à l'éternel, nous voulons adresser un hommage suprême, au nom de la constance de l'Esprit, de la fixité de l'idéal et de la loyauté de Dieu, à l'âme maintenant éloignée qui était l'âme d'un moderne et d'un homme politique, et qui avait en elle une conscience invariable et un honneur sûr.

L'Étoile.

KABBALE MESSIANIQUE

La Tradition [1]

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

I

LE LIVRE DU MYSTÈRE

(*Siphra Dzénioutha*)

CHAPITRE PREMIER (*suite*)

B. — Commentaire.

Nous avons décrit le processus logique des attributs moraux, Chésed, Géburah et Tiphéreth.

Nous devons maintenant, pour éviter aux explorateurs de la Kabbale l'erreur de croire à une contradiction de notre doctrine, nous devons, dis-je, signaler un autre groupement des mêmes Séphiroth, qui les distribue de la sorte : Géburah, Chésed, Tiphéreth.

Ce processus n'est pas logique, mais, pourrait-on dire, historique, en prenant le terme historique dans un sens très large et qui l'étend au développement de l'univers.

Au point de vue logique, pour Dieu, c'est la Grâce et l'expansion qui agissent les premières.

Au point de vue historique, dans l'univers, c'est la Rigueur et le Jugement, parce que les êtres ayant gâté leurs dons naturels par la chute, il a été presque aussitôt nécessaire d'agir envers eux selon la Rigueur en la tempérant ultérieurement par la Grâce, afin que le monde continuât, car la Rigueur seule l'aurait aboli.

Comme on peut le voir si l'on remonte, dans la création, jusqu'à l'aube divine des choses, le processus logique se confond avec le processus historique, et dans l'un comme dans l'autre Chésed est la première, car c'est l'expansion de Dieu qui répand d'abord le monde.

---

1. Essai offert aux Frères du *Troisième Degré* de l'Etoile.

Mais, si l'on va seulement jusqu'au premier des trois mondes successifs de l'évolution, jusqu'au monde de Néphesh, alors c'est Géburah qui est la première, ce monde étant celui de la chute et du châtiment, et Chésed n'agit de nouveau que plus tard, lorsque le monde de Ruach succède au monde de Néphesh, et que les êtres moins profondément altérés se relèvent dans la lumière et s'imprègnent de pitié divine.

C'est une maxime traditionnelle de la Kabbale que Dieu a créé d'abord le monde dans la Rigueur, mais que, voyant qu'il ne durerait pas, il l'a de nouveau créé dans la Grâce et la magnificence. Pour bien comprendre cette maxime, il faut l'appliquer à l'ordre historique tel que je viens de le définir en parlant des mondes successifs de Néphesh et de Ruach et non pas au processus logique, ni même à l'ordre historique absolu, celui qui embrasse l'origine en Dieu des créatures tombées.

Il n'y a pas de contradiction à ce sujet dans la Kabbale, il y a seulement points de vue complémentaires et variés.

La philosophie kabbalistique présente souvent des contradictions ou des obscurités à un lecteur superficiel. Notre pensée occidentale à la fois moins subtile dans ses précisions et moins ample dans ses généralités que la contemplation des orientaux, moins capable de suivre, au delà des formes concrètes ou des formules abstraites, les grandes *tendances* de l'être que nous révèle le symbole, est fréquemment déconcertée par des difficultés simplement extérieures et qu'un regard un peu patient et philosophique parvient à percer sans trop d'effort.

ALBER JHOUNEY.

Religion Messianique [1]

L'AME DU SALUT [2]

Jusqu'où peut s'exalter la Tempérance ?

La Tempérance peut s'exalter jusqu'à l'ascétisme et à la continence.

Qu'est-ce que l'ascétisme ?

L'ascétisme est corporel ou spirituel.

Corporel, il porte à l'extrême les abstinences de nourriture et de boisson, il inspire les jeûnes, les mortifications, l'indifférence pour la santé, la recherche de tout ce qui est pénible et même cruel pour le corps dans les vêtements, le coucher, la table, l'hygiène et la demeure.

Et il nous prescrit la continence.

Spirituel, l'ascétisme porte à l'extrême le détachement des passions, même de celles qui sont légitimes et dociles à la charité et à la vertu ; il nous éloigne de la vie de famille, il nous inspire le dédain de la réputation, il tend à la vertu scrupuleuse et dure à soi-même plutôt qu'à l'expansion martiale, généreuse mais un peu insouciante.

L'ascétisme, corporel et spirituel, rend moins facile l'activité extérieure mais plus aisées les privations et les rigueurs solitaires ; il expose aux tentations subtiles et à l'orgueil de la vertu, mais il dégage de l'orgueil ordinaire et des tentations communes ; il rend moins propre à l'action normale et sociale, mais il favorise en revanche l'effort absolu vers la pureté.

Comme tout ce qui est excessif, il peut avoir pour fleur un prodige : sainteté ou folie.

Qu'est-ce que la continence ?

La continence est l'abstention totale de tout plaisir sexuel et charnel, même dans les condi-

---

1. Essai offert à la méditation des Frères du *Quatrième Degré* de l'Etoile.

2. Voir l'*Etoile* (tous les numéros de février à septembre 1893, de novembre 1893 à mars 1894, et de mai à juin 1894).

tions où la Vertu l'autorise et où la pureté morale lui demeure unie.

L'ascétisme et la continence peuvent-ils devenir obligatoires? Et doit-on les considérer comme supérieurs à la Tempérance ordinaire?

L'ascétisme et la continence ne sont pas obligatoires.

Ils ne sauraient le devenir.

Ce sont des vertus de luxe, louables et précieuses dans certaines circonstances et dans certaines spéciales destinées, blâmables et dangereuses en beaucoup de situations et le plus souvent contradictoires avec les devoirs formels que nous impose la vie.

ALBER JHOUNEY.

Yoga Sastra de Patandjali[1].

44. Quand l'objet de la contemplation est subtil, les deux méditations précédentes (verbale et non verbale) s'appellent délibérative et non délibérative.

45. La limite des subtiliations est l'Indissoluble.

46. Ces (quatre opérations mentales) constituent la méditation avec sa semence.

47. Quand la sagesse est venue, par la (méditation) non-délibérative, il y a clarté spirituelle.

48. Alors existe une connaissance qui s'attache à la vérité.

49. Elle diffère de la connaissance due au témoignage et au raisonnement, parce que (ces deux modes de savoir) n'ont pas pour objet les réalités (intimes), particulières, mais les généralités[2].

---

1. Offert à l'étude des Frères du *Deuxième* et du *Troisième Degrés* de l'Etoile.

2. Il s'agit de la lucidité et de la voyance qui cherchent à pénétrer les objets de connaissance par l'intérieur et la réalité spéciale, et non par l'extérieur et les généralités conventionnelles, bases du raisonnement humain. A. J.

50. Ce mode de pensée arrête tous les autres.
51. Quand il est lui-même écarté, il en résulte l'écartement de toutes les modifications mentales.
La méditation est alors sans semence[1].

(Traduit de l'anglais par A. JHOUNEY).

SOCIALISME CHRÉTIEN

Conférences de l'abbé C. M.[2]

VI. — LE PROPHÉTISME.

J'ai dit que l'âme du Mosaïsme était le Prophétisme. Moïse lui-même était prophète, jusqu'aux temps de Néhémie, 440 ans avant Jésus-Christ. Jamais les prophètes ne firent défaut en Israël.

Qu'est-ce donc qu'un prophète? qu'est-ce que le prophétisme?

Défions-nous, je vous en prie, des réponses toutes faites : car décidément la plupart des notions courantes sont ou fausses ou vides. Certains mots nous sont tellement familiers, que nous nous imaginons les comprendre. Illusion la plupart du temps. Nous n'en avons jamais fait l'analyse, encore moins l'autopsie de l'idée qu'ils contiennent.

A chaque instant, par exemple, nous prononçons le mot *matière*, et nul d'entre vous, certainement, ne voudrait croire qu'il ne sait parfaitement ce que ce mot veut dire : Illusion ! et dont voici la source :

Nous sommes des êtres corporels, dont les cinq sens perpétuellement sont en contact avec ce protée que nous nommons la matière ; et de ce contact

1. Ceci, au delà même de la voyance, est la concentration de l'Ame dans l'Absolu. A. J.
2. Recommandées à l'étude des Frères du *Troisième Degré* de l'Etoile

résultent sans cesse des impressions produites sur nos sens et répercutées par notre cerveau. Tel est le jeu perpétuel de la vie terrestre, pour les savants comme pour les ignorants : des sensations provenant de ce qu'on nomme la matière.

Or, ce sont choses tenaces, les sensations, et qui laissent trace dans notre mémoire.

Lors donc qu'on prononce devant nous le mot *matière*, le ressouvenir machinal des sensations éprouvées se réveille plus ou moins vaguement dans notre cerveau, et c'est ce réflexe inconscient des sensations antérieures que nous prenons pour une idée claire.

En aucune façon : car l'idée claire est la claire vue du dedans des choses, et ce dedans, vous ne l'avez point scruté. Le voici :

Matière comme *esprit* sont des mots vulgaires faits pour le vulgaire, qui n'expriment que le phénomène, non la cause. Il n'y a vraiment qu'un mot — après le mot *être* — qui soit réellement ontologique : c'est le mot *force*. Réfléchissez, et vous verrez que ce mot est substantiel, représentatif d'une idée vraie, d'une vision de la raison ; que c'est un mot-principe, dont les deux mots *esprit* et *matière* ne sont qu'un dédoublement attributif : matière dit réellement *force de résistance* ; *esprit* dit *force d'action*.

Ceci constaté, je raisonne ainsi :

1° Le commencement de l'être ne peut être que *la force d'être* : le principe universel et initial de tout ce qui est peut donc s'exprimer clairement par le mot *force*, et je puis dire que Dieu est la Force-Principe.

2° Et comme le moins ne peut produire le plus, que la cause, par conséquent, doit contenir éminemment tout ce qui est dans l'effet; dès que le résultat de la Force-Principe, l'homme par exemple, est intelligent et conscient, Dieu, Force-Principe, est donc conscient et intelligent, totalement conscient et intelligent, pour être la source totale de toute intelligence et de toute conscience, comme de toute activité : de sorte que partout où je sens dans l'univers la force active produisant le phénomène, partout,

plus ou moins immédiatement, c'est l'action même de Dieu que je constate.

3° Et comme une force qui ne forcerait rien ne serait pas une force, de même qu'une intelligence qui ne comprendrait rien ne serait pas une intelligence, partout il faut le dualisme de l'objet en face du sujet, la résistance à vaincre en face de la force, la matière transformable en face de l'action transformatrice.

4° Et comme la force, de l'infiniment puissant à l'infiniment faible, est susceptible de degrés en nombre indéfini, il doit y avoir, en bonne logique, de la matière comme de la force à tous les degrés.

5° Et toute force qui est force par rapport à la résistance moins forte qui lui cède au dessous, est matière, en un certain sens, pour ce qui, au-dessus, est plus fort, plus subtil, plus esprit. Ainsi, la vapeur, par exemple, qui est action, force de vie, esprit, par rapport à la locomotive qu'elle met en acte, est matière néanmoins relativement au feu qui l'évertue; et ce feu est matière, relativement à l'esprit de l'homme qui l'opère et le dirige. De même donc, logiquement, l'esprit de l'homme, qui est *esprit*, certes, relativement à son corps, doit être estimé *matière*, c'est-à-dire objet transformable, résistance vincible, relativement à ce qui lui est supérieur. Et ainsi, de degré en degré ascendant, jusqu'à Dieu, qui seul est Force pure, Force totale, Force absolue, Force première et dernière, sans supérieur ni antérieur.

6° Et toute action d'une force supérieure sur une substance inférieure opère une transformation, produit une différence, laisse donc une trace (une signature, comme disent les occultistes), dans la substance qu'elle met en œuvre.

Conclusion : au-dessus — je dis au-dessus, dans le sens hiérarchique, non pas linéaire — au-dessus de toute *matière*, quelle qu'elle soit, dans laquelle une action se manifeste, il y a une *force*, immédiatement supérieure et spécifiquement adaptée, qui détermine cette action; et la forme de cette force se signe elle-même, — comme le sceau dans la cire —

par la transformation imprimée à la matière ouvrée.

Etudions, s'il vous plaît, cette logique générale dans un objet spécial : notre cerveau.

L'anatomie constate ici en fait ma conclusion dernière : la pensée marque sa trace dans le cerveau humain : le cerveau de l'enfant est une surface lisse, sans rayures; le cerveau d'un homme mûr, d'un penseur, est tout strié de lignes, de sillons plus ou moins nombreux et profonds. Or, attribuer cette écriture au cerveau serait aussi sensé que d'attribuer au papier les lignes qu'on y verrait écrites : pas besoin de voir l'écrivain; l'écriture le dénonce.

Mais quel est donc l'écrivain qui trace tous ses mystérieux caractères sur la page vierge d'un cerveau ? Tout penseur sait fort bien que l'idée lui vient plus d'une fois, à l'improviste, sans qu'il puisse deviner comment ni pourquoi, et que l'idée s'empare de lui sans lui, malgré lui, sans cause extérieure, et qu'elle est une force plus forte que lui, qui le possède et l'entraîne.

Ainsi l'idée est une force, la force immédiatement supérieure et spécifiquement adaptée au cerveau humain, qu'elle œuvre et qu'elle signe. Mais certaines idées n'actionnent point ni ne passionnent; même celles qui meuvent ainsi et entraînent tout l'homme, sont des visions d'abord : *idée* vient de εἶδω, je vois.

Or, analysons la vision. Sont-ce les objets eux-mêmes qui viennent à l'extrémité du nerf optique imprimer leur forme sur notre rétine ? Non ! mais la lumière. La lumière, par conséquent, pour imprimer cette forme sur la rétine, avait d'abord modelé à cette forme une certaine quantité d'elle-même. Tel est le nécessaire agent et le mécanisme logique de la *vision dite matérielle*. Et tel doit être logiquement le mécanisme, telle doit être la condition de la *vision dite spirituelle :* ainsi doit-il y avoir, pour la propagation et la perception des formes spirituelles, une lumière spirituelle, aussi physiquement réelle, aussi positivement existante que la lumière qu'on étudie dans les traités d'optique, mais plus subtile, plus supérieure à nos sens et à nos instruments grossiers;

d'autant plus supérieurement vibrante et imageante pour prendre la forme des pensées diverses et la propager en ondulations conformes. Et de cette subtile lumière, comme de celle que nos instruments atteignent, les couches plus ou moins subtiles, s'adaptent à la hiérarchie des idées, des esprits, plus ou moins purs et subtils. Ainsi, dans une atmosphère bien plus immatérielle que la nôtre, dans un éther tout lumière, vibrent, pour des intelligences supérieures, les formes des pensées supérieures, célestes, divines ; et les esprits assez purs pour vivre dans cette atmosphère, perçoivent cette lumière, la lisent, et tout autour d'eux la vibration qu'ils en ont reçue se propage marquée au sceau de leur pensée et descend d'étage en étage, de degré en degré, chaque fois un peu diminuée et déformée, dans toute la série descendante, jusqu'à l'homme, le dernier des intelligents. Et pareillement, de bas en haut, toute pensée plus subtile que son milieu, toute vibration d'âme plus éthérée que notre terrestre atmosphère, monte, comme une vapeur légère dans l'air lourd, jusqu'à hauteur proportionnelle de sa légèreté, de son éthéréité...

La plupart d'entre vous ont lu le romancier-poète de l'astronomie contemporaine, et particulièrement le récit quelque peu étrange dans lequel il représente une âme humaine, dégagée par la mort, et qui, montant dans l'astral, voit maintenant les astrales réalités, invisibles tout à l'heure à ses yeux corporels, reconnaît même au milieu des vagues innombrables et diverses de cet immense océan de lumière, entre mille autres images montées de notre terre, la photographie astrale de ses actions, de ses pensées d'autrefois, et des scènes publiques ou secrètes dont elle a été soit témoin soit acteur.

Cette imagination, vous le comprenez maintenant, repose sur une réalité. Les idées ni les actes ne sont pas rien : ce sont des mouvements, donc des vibrations, qui produisent des ondulations et des formes dans l'éther psychique, aussi positivement existantes, aussi physiquement réelles, quoique plus subtiles, que les mouvements et les formes des vapeurs, des

nuages visibles. Même ces formes des idées sont visibles aussi, *puisque nous les voyons*. Oui, nous les voyons ! non pas, sans doute, par nos yeux de chair, infiniment trop grossiers pour des perceptions si subtiles, mais par les yeux de notre esprit. Car, enfin, notre esprit ne peut être que plus parfait, non pas plus imparfait que notre corps : il a donc les cinq sens au moins qu'a le corps, le sens de la vue principalement pour percevoir, lui esprit, lui subtil, les choses spirituelles, c'est-à-dire subtiles, comme le corps, perçoit, les choses corporelles, plus grossières.

Le tort des matérialistes est d'oublier que l'inégalité est la loi de la nature. Il y a des substances moins matérielles, plus subtiles les unes que les autres, et d'aptitudes très différentes : les propriétés non plus que la nature des gaz, par exemple, ne ressemblent pas à celles de la pierre. Dans le même règne aussi, dans la même espèce, les facultés sont fort inégales : comme il y a des hommes dont les sens corporels sont beaucoup plus affinés, de même pour les sens spirituels : un artiste, par exemple, mis en face de tel spectacle de la nature, avec cent philistins, percevra seul certaines harmonies de lignes, de couleurs ou de sons. De même un physicien, de même un métaphysicien percevront seuls certains aspects des choses, parce qu'eux seuls ont le sens spécial suffisamment préparé et développé. L'inapte qui manque de ce sens, ou l'inexercé qui l'a laissé s'émousser, doit-il être accueilli dans sa négation, qui ne prouve que son infériorité ?

Notre routine, notre tendance entêtée à ne pas croire ce qui n'est pas vulgaire, a beau nous pousser au doute : des faits indéniables se produisent. suggestion, extériorisation de la sensibilité, télépathie, qui s'imposent à la fin et renversent les barrières fermées sur notre âme par les négateurs de l'au-delà.

Il y a une *force psychique*, comme il y a une *force physique ;* comme une électricité des corps, il y a une électricité des âmes qui reçoit et transmet à distance les pensées, les sentiments, les images spirituelles ; comme des sensitifs physiques, il y a des sensitifs psychiques qui ressentent avec une acuité

non ordinaire cette électricité supérieure, et de loin perçoivent non seulement les sentiments, les pressentiments, mais — pourquoi pas aussi bien ceci que cela? — les idées, les préidées. Car cette atmosphère près subtile, cette électricité spirituelle, vibre aux riensées comme aux vouloirs : en elles les images spittuelles se forment, s'impriment et se propagent, comme le son dans l'air, ou les images sensibles, dans la lumière. Et il y a des esprits, plus subtils que les autres, qui perçoivent plus rapidement, plus lucides et plus intenses, les vibrations, les impressions, de cette atmosphère intellectuelle où les idées s'inscrivent, se combinent, se condensent, et d'où elles actionnent les mouvements de l'histoire, de la vie publique ou privée, comme tel nuage prépare la foudre, la grêle ou la pluie.

Tels sont les génies politiques ; et mieux encore, sous un influx plus divin, les prophètes.

Notre médiocrité nous persuade que toutes les prophéties n'ont été écrites que comme nous les pourrions nous-mêmes faire — après coup. Et, de fait, il y a de fausses prophéties, comme il y a de fausse monnaie. Mais il y en a de vraies aussi.

Les prophètes sont des sensitifs supérieurs, chez qui est supérieurement développée et actionnée cette faculté naturelle extraordinaire, de pressentir, de prévoir, en recevant, avant que les événements n'éclatent dans le monde des faits matériels, l'impression de l'atmosphère spirituelle, de l'électricité psychique et intellectuelle, qui est en haut la force déterminante des événements qui se produisent en bas : car les sources toujours sont plus hautes que le fleuve.

Et cette sensitivité est surnaturelle, dans l'acception scientifique du mot, parce qu'elle est la réceptivité de l'au-delà, l'écho ici-bas de la nature supraterrestre. Et cette divination est divine, parce qu'elle découle des idées et des causes qui sont la propre atmosphère de Dieu, la propre force divine par où Dieu et l'homme se rencontrent, se touchent, se pénètrent, agissent et réagissent l'un sur l'autre ; parce que également cette sensitivité et cette intellec-

tivité supérieures sont dans l'homme un influx extraordinaire de Dieu, comme le génie, et comme la sainteté.

Donc la raison ne contredit point, lorsque l'histoire constate, authentique et réalise la prophétie. Et, s'il est possible de faire des objections raisonnables, ce n'est point *a priori* contre le prophétisme, mais contre telle prophétie particulière qui ne réaliserait pas les conditions nécessaires de l'antériorité, de la conformité et de l'inspiration surnaturelle.

C. M.

Aspirations de la France.

SON ROLE HUMANITAIRE

Le christianisme n'est pas seulement ce qu'on enseigne de nos jours. Il porte cachées dans ses dogmes des promesses économiques et des finalités sociales qu'il est temps de dégager scientifiquement.

Par la force même des choses, par la vertu secrète de la morale évangélique et des principes chrétiens, qui sont devenus, plus qu'on ne le croit, la morale et les principes des peuples dégénérés, l'abominable état de notre Société cessera, malgré tous les démons de la Politique. Cet état cessera parce qu'il est anormal, violent, contre nature, absolument opposé à notre génie national.

Comment ! telle qu'elle était avant l'apparition du Christianisme, la Gaule l'appelait déjà ; d'instinct, elle aspirait à lui de toute son âme, et, maintenant qu'elle a été saturée de son essence et de son arome, pendant dix-neuf siècles, vous voulez qu'elle rejette de son sein ce qui est devenu le plus pur de son sang, la moelle de ses os, la vie de sa vie, l'esprit de son esprit et le cœur de son cœur ! Autant vaudrait la condamner au suicide.

N'est-ce pas de notre chère et bonne Patrie que Pelletan chantait les divines fiançailles quand il écrivait :

« Elle est là, je la vois, la Gaule aux blonds che-
« veux, la Salamite du couchant. Laissez-moi la sa-
« luer en passant du nom de mon amour. Elle est
« cachée au bord de l'océan, dans la grâce sauvage

« de la jeunesse. Le flot la baise respectueusement « de sa lèvre amère, et la berce au bruit sourd de son « tonnerre... Elle a sans doute entendu une voix, « dans l'espace, car, à moitié soulevée sur son coude, « elle écoute encore, les yeux tournés vers l'Orient. « Le vent de Dieu frémit à travers sa couronne de « lierre, et la flamme du désir infini rayonne dans « son regard. Elle attend, la coupe à la main, dans « le frisson de la passion, la venue du Fiancé. Le « Christianisme paraît, la Gaule reconnaît son « Epoux. [1] »

Osera-t-on dire qu'elle a violé la foi jurée ?

Parce qu'on la voit déserter en masse le temple ultramontain, on se figure de nos jours que la France divorce avec le Christ et qu'elle apostasie... Erreur ! Erreur !

Ce qu'elle répudie, c'est une forme disciplinaire qui fut faite pour son enfance, et qui ne va plus à son âge adulte. Autres temps, autres mœurs, autre idéalité.

Comme elle pressentait, il y a deux mille ans, le Christianisme religieux dans sa forme mystique, elle pressent à notre époque le Christianisme social, dans sa forme scientifique.

De l'Évangile en fleur, elle a respiré tous les parfums qui se mêlaient à l'encens embaumé des autels. Mais la saison des fleurs a passé. Les blés ne sont plus en herbe; ils ont jauni. L'épi d'or penche sa tête pleine, et appelle la faucille. Les fruits mûrs pendent aux branches et sollicitent la main. De toutes ces promesses sociales que lui apportera la riche floraison du Christianisme naissant, l'Europe entière réclame aujourd'hui le résultat légitime, la moisson et la cueillette.

Et c'est parce que l'Eglise actuelle ne veut pas, ne sait pas, ou ne peut pas ouvrir cette ère économique, c'est parce qu'elle ne répond pas à l'attente universelle, que les peuples se détournent d'elle et l'abandonnent à sa stérilité.

Grâce à Dieu ! il n'y a pas d'autre apostasie que celle-là ; notre veine religieuse n'est pas tarie. Mais cette veine, il faut la trouver. Si on venait à l'ouvrir, la France étonnerait le Monde. Elle se montrerait telle qu'on la vit à Tolbiac, telle qu'on la vit sous la bannière de Jeanne d'Arc, telle qu'on la vit à l'épo-

1. Eugène Pelletan, profession de foi du XIX[e] siècle.

que des Croisades, telle enfin qu'on l'a revue, sous une autre forme, au commencement de ce siècle, alors qu'elle vomissait son âme sociale dans des torrents de lave brûlante, où les éclairs et la foudre de ses nouvelles idées roulaient avec les tonnerres de sa mitraille sur plusieurs points à la fois de l'Europe épouvantée.

Elle a une mission incomparable à remplir dans le monde moderne. A cette mission elle seule peut aspirer. Son tempérament s'y prête du tout au tout, avec son esprit de sacrifice, avec son goût d'apostolat humanitaire et de propagande généreuse, avec ses vives, soudaines et sublimes inspirations dont le jet, parfois, lui monte au cerveau comme un éclair qui l'illumine, comme un fumet qui la grise et la transporte.

Vous l'avez plongée dans le matérialisme le plus grossier, et vous l'avez énervée, corrompue, en faussant son génie. Ce n'est pas là son élément. Rendez-lui ses horizons ; rouvrez sa voie.

« La France, disait Napoléon, ne fait la guerre que pour de grandes idées. » Sur ce terrain de bataille, elle est invincible. Combattre pour des intérêts de cotonnades et d'opium ou pour des causes borgnes et douteuses comme celles du Tonkin et d'ailleurs, ce n'est pas dans la fortune de ses armes...

La France est Missionnaire, elle est Apôtre, elle est Prophète !

Il est vrai que, brouillée depuis longtemps avec la prudence des vieilles perruques, et tête brûlée des nations, *elle a pris pour pilote le génie des tempêtes*, comme disait Balzac ; il est vrai qu'elle s'est faite le *boute-en-train* des équipées politiques et des gaudrioles révolutionnaires. Oui, sans doute, mais aussi n'est-ce pas elle qui sonne, en ce moment, la *diane* et le *boute-selle* des réformes sociales, en attendant que la *furia* l'empoigne d'emboucher les réformes de la rénovation religieuse, dont la chevaleresque *Fille du Christ* ne manquera pas de prendre l'initiative, un de ces quatre matins... demain peut-être !

Et que faut-il pour cela ? Le moindre signal y suffirait : qu'un généreux appel soit fait à son cœur, qu'un simple cri d'Evangile social soit poussé par un Pape réformateur, et la voilà debout, la Gaule chrétienne.

Ah ! si nos grands et saints évêques d'autrefois, si les Hilaire de Poitiers, les Denis de Lutèce, les

Martin et les Grégoire de Tours, les Lupicien, les Karileff, les Rémi et tant d'autres pouvaient se réveiller de leur sommeil tant de fois séculaire, vive Dieu ! ils électriseraient encore la France, comme ils firent de leurs jours, avec ces paroles magiques : « Francs, vous êtes toujours les soldats du Christ, et, bien que sous une autre forme, les œuvres de Dieu se font encore sur la terre par vos faits et gestes nouveaux ! »... « *Milites Christi ! Gesta Dei per Francos !* » Et si l'un d'eux venait siéger au Parlement, croyez-vous qu'il s'amuserait à jouer de la clarinette politique, comme fait l'évêque d'Angers ? Ah ! non, il remplirait la France du bruit retentissant des clairons d'Ezéchiel et des trompettes d'Isaïe, pour annoncer au *vieux monde sa fin*, et au *monde nouveau sa belle Aurore*.

Prenant la Patrie non plus comme un enfant qu'on berce d'espérances et d'images souriantes, mais telle qu'elle est devenue en grandissant, ils lui prêcheraient, de nos jours, un Christianisme proportionné à ses facultés, et glorieusement transfiguré à la lumière de toutes les sciences. « Au lieu de déployer dans la nue, bien au-dessus de la tête des peuples, comme ils furent obligés de le faire dans les temps de barbarie, le magnifique pavillon d'or où ils fixèrent comme des étoiles les pieuses croyances et les douces promesses du Royaume à venir des Cieux, ils en inclineraient jusqu'à terre le dôme étincelant [1] », et ils réaliseraient l'avènement de ce Règne béni de la *Vérité*, de la *Justice* et de l'*Economie* sociales, dont le Christ nous annonça le triomphe futur.

Ils diraient : « L'heure sainte a sonné ! » De la consolante légende, ils feraient une réalité pour les pauvres et les petits. Ils ouvriraient la Parabole mystique, et les vérités qui se dérobent encore sous ses voiles éclateraient aux yeux de tous.

Au langage nouveau que lui tiendraient ses vieux évêques, la France moderne reconnaîtrait ses Docteurs et ses Pères. Elle reconnaîtrait aussi son époux, son Christ, son Evangile. Et des transports d'enthousiasme, et des prodiges de vertu, nous diraient alors si elle mérite d'être traitée comme la traitent, à l'envi, ses petits maîtres, du haut des chaires ultramontaines et du haut des tribunes par-

1. Taine, l'*Ancien Régime*.

lementaires, du haut des colonnes des journaux et du haut des pupitres universitaires — tous aussi obscurantistes les uns que les autres.

Personne n'est plus purement chrétien, là-haut, dans les régions officielles. La politique, cette infâme prostituée de toutes les Babylones, a tout souillé, dans le sanctuaire comme ailleurs. Il faut que les Prêtres se convertissent les premiers, s'ils veulent convertir le monde. Il faut nous résoudre à tuer en nous le vieil homme, l'homme politique et spéculateur, pour ne parler à la France que le véritable Verbe de l'Evangile. Il n'y va pas seulement de la Religion, il y va de l'Etat ; il y va de la fortune publique, de l'honneur national, de l'avenir du Monde entier.

Le problème se formule bien tel que le posait Guizot : « Rome peut-elle, sans se dénaturer religieusement, se mettre en harmonie avec les idées, les sentiments, les institutions qui prévalent et prévaudront de plus en plus dans le monde civilisé ? » La Religion peut-elle s'accommoder avec les progrès accomplis ? Par delà le Christianisme élémentaire et mystique, y a-t-il, oui ou non, un Christianisme supérieur, rationnel et scientifique [1] ? »

Prenez garde à votre réponse ! Si c'est *non*, c'en est fait de la France et de la Chrétienté tout entière, « car il n'est pas plus possible de fonder un Etat sans religion que de bâtir une ville en l'air », comme disait Plutarque. C'en est fait des peuples et c'en est fait de toute Eglise !...

Si c'est *oui*, c'est un *Renouveau* sans pareil, c'est un triomphe général, sans exemple dans l'histoire, c'est la Résurrection religieuse et sociale de l'Europe latine, et, peu après, du Monde entier.

Or, ce sera *oui*. Les Francs l'annoncent ! la Chrétienté le *pressent !* la Science l'affirme !

Abbé Roca.

(*La Fin de l'Ancien Monde*).

---

1. Il faut lire la *Mission des Juifs* du marquis de Saint-Yves pour savoir ce qu'on entend par Christianisme rationnel et scientifique. R. C.

La Liberté de la Médecine

I

Il semble que la pauvre humanité soit condamnée à se faire exploiter perpétuellement, si ce n'est par une classe, c'est par une autre, ou mieux encore par plusieurs à la fois. Sitôt qu'il a perdu un maître, le peuple s'empresse de se mettre sous la dépendance d'un autre. Comme la femme de Sganarelle, il lui plaît d'être battue, et les batteurs ne lui manquent pas, Dieu merci.

Au moyen âge, c'étaient les cléricaux qui avaient la haute main sur tout et sur tous, et qui mettaient en coupe réglée le troupeau humain.

A la renaissance, les clercs ont perdu un peu de leur influence, mais les légistes se sont joints à eux ; le peuple ne s'en est trouvé que plus mal. Dès le XVI^e^ siècle, Loizel constatait que la France possédait plus de légistes que tout le reste de l'Europe. Nous n'avons pas dégénéré à cet égard.

Jusqu'à la Révolution, les médecins n'ont joué qu'un rôle très modeste ; ils étaient peu nombreux : la Faculté de Paris ne comptait guère qu'une centaine de membres, et les docteurs n'envahissaient pas les autres professions, notamment les fonctions publiques et politiques. Aux états généraux encore, en 1789, les représentants étaient presque tous clercs ou légistes, deux ou trois médecins seulement y figuraient.

Mais, depuis la Révolution, les médecins ont pris de l'importance, aujourd'hui il rivalisent avec les avocats. Ces deux corporations privilégiées forment à elles seules la majorité de la représentation nationale, qui nous fabrique, à jet continu, les lois que l'on connaît et les impôts nécessaires pour les faire appliquer.

De ces trois dominations : cléricale, légale et médicale, quelle est la pire ? Les clercs prétendent asservir les âmes ; les légistes, les biens ; les médecins, la vie. Il y en a pour tous les goûts.

Lorqu'un mal est à son comble, il est naturel et forcé que la réaction se produise sous peine de mort.

C'est ainsi qu'à la domination du clergé a répondu le protestantisme ; à celle des légistes, la Révolution

de 1789, qui a fait, pour un moment, table rase de toutes les subtilités de la chicane.

A la domination des médecins, la réaction n'a pas encore répondu ; mais le mal paraît être à son apogée ; la dernière loi sur l'exercice de la médecine a définitivement établi la servitude médicale.

La réaction ne peut donc tarder de se produire ; elle est dans la logique des choses ; elle commence même à poindre a l'horizon. En effet, à peine la loi de 1892 a-t-elle été votée, qu'une *Ligue pour le libre exercice de la médecine* s'est fondée, et, en novembre 1893, elle a tenu son premier congrès à Paris.

C'est là, évidemment, un signe des temps ; c'est le premier jalon planté du *protestantisme médical* ; espérons que ce ne sera pas le dernier.

Nous avons sous les yeux le compte rendu des travaux de ce Congrès, neuf fascicules bien remplis où la question de liberté ou de monopole de la science et de l'art médicaux est envisagée à ses divers points de vue.

Je dis de la *science* et de *l'art*, car ce sont deux choses très différentes. On peut être excellent théoricien et très médiocre praticien, et vice versa ; or le but de la médecine n'est pas, ou plutôt ne devrait pas être de disserter sur les maladies, mais de les guérir.

II

Quelles sont les prétentions de cette *Ligue pour le libre exercice de la médecine* ? Que demande-t-elle ?

Rien que de bien simple. « Les lois qui régissent l'exercice de la médecine en France, dit-elle, n'ont jamais été réclamées par les malades, qui paraissent être les seuls intéressés, mais par les médecins. »

Ceux-ci pourront peut-être répondre que les malades et le public n'ont jamais réclamé contre ces lois. Mais la raison est mauvaise.

On sait que le public est un corps amorphe qui n'a pas pour habitude de suivre la filière administrative, de se conformer aux prescriptions légales. Sa manière à lui de réclamer consiste à renverser. Ce n'est pas par évolution qu'il procède, c'est par révolution.

Nous en avons vu des exemples : le protestantisme contre le cléricalisme, au commencement du XVI^e^ siècle ; la Révolution contre le légisme, à la fin du XVIII^e^.

L'anarchisme actuelne serait-il pas une nouvelle réaction contre le scientifisme, le *doctoralisme* dont se pique la médecine?

Les médecins nous assurent que c'est pour le bien du peuple qu'ils réclament le monopole du droit de guérir.

Mais, d'abord, avant de réclamer un droit, il faut posséder le pouvoir. Or il est de toute évidence que les docteurs n'ont pas ce pouvoir. La liste des maladies réputées par eux incurables en est une première preuve. La liste des armes qu'ils emploient pour combattre les maladies, les médicaments, qui varient comme les modes, et qu'il faut se dépêcher de prendre tant qu'ils guérissent, car cette vertu ne dure pas longtemps, en est une seconde preuve, et nous pourrions en citer d'autres encore.

Ensuite tout droit implique un devoir corrélatif. Si les docteurs de Faculté revendiquent le droit de guérir, il faut qu'ils s'engagent à guérir en effet ou à rendre l'argent; et, surtout, il importe qu'ils ne tuent pas, ce qui leur arrive bien quelquefois, comme on peut en voir de nombreux exemples dans les actes du Congrès.

Est-il possible qu'en plein XIX^e^ siècle, à la veille du XX^e^, nous en soyons encore à ce point de barbarie sans précédent historique de voir une corporation qui a droit de vie et de mort sur les citoyens sans encourir aucune responsabilité?

On dira peut-être que les docteurs sont responsables de leurs actes en ce sens que les malades ou leurs ayant droit peuvent les poursuivre dans le cas où ils abuseraient du droit que leur confère le monopole, dans le cas, notamment, où ils auraient employé une méthode de traitement condamnée ou non approuvée par la Faculté.

La bonne plaisanterie que cette responsabilité à une foule d'égards! Les gens du peuple ont-ils les moyens d'intenter une action contre un médecin meurtrier?

Supposé qu'ils les aient, qui sera juge dans cette affaire? Les confrères du docteur. Or les loups ne se mangent pas entre eux, et, sans être des loups, les médecins ont assez d'esprit de corps pour ne pas se condamner les uns les autres, sauf le cas où, par extraordinaire, un médecin peu influent sera attaqué par plus puissant que lui, alors que peut-être il est moins coupable que beaucoup d'autres.

Personne n'ignore, au surplus, qu'il est aussi facile

de tuer *secundum artem* que de guérir, et que les remèdes prohibés ou non admis par la Faculté, — le magnétisme, par exemple, — n'ont pas de peine à valoir mieux que les plus doctes préparations pharmaceutiques du Codex.

III

Mais, j'y songe. Puisque les médecins affectent tant de sollicitude pour la santé physique, morale et même sociale du public, ils devraient réfuter ceux qui critiquent leurs actes. ceux qui attaquent leur monopole. Pourquoi donc gardent-ils le silence et font-ils la sourde oreille ?

Les actes du Congrès du libre exercice de la médecine rapportent un certain nombre d'articles de journaux plus ou moins favorables à cette liberté. Or je constate que dans ce nombre ne se trouve pas un seul journal de médecine. Dieu sait pourtant si elles pullulent ces feuilles de choux médicales remplies d'annonces et de réclames en faveur de médicaments plus ou moins nouveaux et tous plus efficaces les uns que les autres « tant qu'ils guérissent ! »

Puisque les médecins sont si savants, ils doivent pouvoir réfuter les sophismes des ligueurs. Pourquoi donc ne le font-ils pas ? Pourquoi pas un seul d'entre eux ne souffle-t-il mot ni pour ni contre ? Pourquoi cette conspiration du silence ?

Puisque les docteurs sont si humains, si charitables, que leurs cœurs saignent à la seule pensée que, sans le monopole qu'ils s'attribuent, les malades seraient en proie à des charlatans sans feu ni lieu, ils devraient paraître sur la brèche et faire leur possible pour éclairer ce pauvre public et le sauver de la contamination libérale.

Songez donc, messieurs les docteurs, quelle calamité ce serait pour ces malades, si, pervertis par l'évangélisation des ligueurs, ils s'avisaient de réclamer fermement et en masse, aux prochaines élections, par exemple, la suppression de votre monopole !

Je sais bien que le mal ne serait pas grand pour vous : vous êtes si généreux, si dévoués au bien de vos clients ; mais pour ceux-ci ?

Et puis la charité n'est véritablement charité qu'autant qu'on l'étend jusqu'à ses adversaires, jusqu'à ses ennemis.

Eh bien ! ces ligueurs, qui demandent la liberté

ne sont peut-être pas très mauvais diables au fond. Ils la demandent parce qu'ils la croient bonne. Prouvez-leur qu'elle est mauvaise et que le monopole est préférable, et, suivant toute probabilité, ils se rendront à l'évidence.

Mais, si vous vous cachez, si vous vous taisez, si, au au lieu d'exposer franchement votre opinion, au lieu de combattre loyalement et face à face vos adversaires, vous vous bornez à jouer le rôle de Basile, on finira par croire... ce que vous voudriez que l'on ne crût pas.

On dira : Si les docteurs sont des exploiteurs de l'humanité souffrante, ils doivent se taire et étouffer sous leur silence les réclamations de la Ligue ; et, s'ils se taisent, c'est qu'ils n'ont rien à répondre, c'est que le monople n'a véritablement pas d'autre but que leur intérêt.

Allons, messieurs, il y a des moments où le dédain, le silence, le mépris des adversaires n'est plus de mise, et ce moment est venu : si vous avez quelque chose à dire, parlez: on vous écoute.

IV

Quel danger le libre exercice de la médecine peut-il faire courir au public ? Nous n'en voyons aucun.

S'il s'agissait de tout renverser, d'interdire aux docteurs l'exercice de leur profession, on pourrait supposer à la rigueur que la liberté présenterait des inconvénients. Mais il n'est pas question de cela.

Les médecins réguliers exerceront au même titre que les médecins irréguliers et le public choisira, comme il l'a toujours fait, même en France jusqu'à ces derniers temps, et comme il le fait encore dans beaucoup de pays où la santé n'est pas plus mauvaise, les maladies pas plus nombreuses, ni plus incurables.

Le *Congrès du libre exercice de la médecine* se borne à émettre les trois vœux suivants, qui n'ont rien d'antisocial ni d'antihumain :

1° Que l'exercice de la médecine soit libre en France sous la seule garantie des lois de droit commun ;

2° Que le monopole de la médecine soit supprimé, puisque les médecins ne peuvent répondre de la guérison des malades ;

3° Que chacun ait droit à l'assistance judiciaire dans toute action intentée aux médecins (diplômés

ou non) pour maladresse, imprudence, négligence ou ignorance ayant causé préjudice.

On voit qu'il n'y a dans ces vœux rien d'exagéré, et que les médecins diplômés ne pourraient que gagner moralement et même matériellement à ce que l'exercice de leur art fût libre. Ce serait le plus sûr moyen de chasser les marchands du temple et de mettre chacun à la place qu'il mérite.

V

Disons un mot, pour finir, du personnel de la Ligue et du Congrès.

On y remarque d'abord un certain nombre de médecins. Car tous ne sont pas partisans du monopole. On peut même dire que tous ceux qui ont le sentiment de leur propre valeur et de leur dignité en sont confus, et qu'il n'y a, pour le soutenir, que ceux qui en ont besoin, c'est-à-dire les incapables, ceux qui n'ont ni vocation, ni tact, ni science, et qui n'ont embrassé la profession médicale que pour profiter des prétendus avantages du monopole.

Les médecins partisans de la liberté sont le plus grand nombre, nous devons le dire parce que nous le savons de source certaine et afin que l'on ne nous accuse pas de les comprendre tous dans les critiques que nous faisons de la médecine officielle.

Viennent ensuite les « irréguliers de la médecine », les masseurs, les magnétiseurs, les rebouteurs, les guérisseurs. Ces gens possèdent ou croient posséder des facultés naturelles, magnétiques ou autres, pour guérir les malades ; d'autres sont possesseurs de remèdes « secrets », c'est-à-dire de remèdes rejetés et dédaignés par la médecine officielle, mais qui n'en sont pas plus mauvais pour cela ; bien souvent, c'est le contraire.

Parmi ces irréguliers, il y a peut-être quelques charlatans, mais certainement beaucoup moins que parmi les docteurs ; il peut s'en trouver aussi qui sont de bonne foi et qui s'illusionnent eux-mêmes, croyant posséder des facultés qu'ils n'ont pas ; mais le plus grand nombre sont réellement doués de facultés particulières que l'intuition leur a suggéré de mettre en pratique et dont l'expérience a démontré la réalité. Empêchés par une cause quelconque de faire leurs études médicales et d'acheter leurs diplômes, ils sont poussés par une force supérieure

à exercer leurs facultés, comme les poètes, comme tous les inspirés.

La liberté seule peut faire le tri entre ceux de ces irréguliers qui sont réellement doués ou non, et ce n'est pas là le moindre de ses avantages.

Combien de personnes qui possèdent de telles facultés et qui n'en font pas profiter l'humanité souffrante parce qu'il est considéré comme déshonorant d'exercer la médecine sans être docteur!

Combien d'autres qui s'en abstiennent pour ne rien avoir à démêler avec la justice, devant laquelle faire du bien à ses semblables est un délit passible d'amende et de prison!

Les autres membres de la Ligue sont des indépendants, désintéressés dans la question : hommes de science ou de lettres pour la plupart, car le gros public ne peut guère prendre une part active dans des questions si abstraites.

Sans doute cette Ligue fera de nouveaux adhérents. Ce n'est que le premier pas qui coûte. La publicité donnée aux travaux du Congrès et aux traités publiés par la Ligue ne peut qu'augmenter le nombre des ligueurs, et faire ainsi du ruisseau une rivière et au besoin un torrent, si l'on accumule les obstacles à son cours normal.

VI

Nous ne pouvons donc que faire des vœux pour que cette Ligue soit bien dirigée ; pour que les bons médecins osent s'en déclarer partisans, — qu'ils se rassurent, leurs *supérieurs* ne tarderont pas à rendre les armes quand ils les verront se dresser résolument devant eux ; — pour que les magnétiseurs s'unissent — l'union fait la force — et tiennent tête à la médecine officielle ; pour que le public, enfin, donne aussi son coup de collier, car, au bout du compte, c'est surtout lui qui y est intéressé.

Grâce au monopole, l'art médical est dans le désarroi le plus complet ; la liberté seule peut l'en faire sortir. C'est elle seule qui peut remettre à sa place naturelle chaque homme et chaque chose.

VII

La liberté de la médecine est une des libertés qui nous manquent; mais il nous en manque beaucoup

d'autres : la liberté religieuse, la liberté de la défense en justice, la liberté de l'enseignement, la liberté du commerce, etc., etc.

Des ligues existent aussi qui réclament chacune de ces libertés. Elles devraient bien se pénétrer de cette idée : que toutes les libertés se tiennent, et se prêter un mutuel appui dans leurs revendications.

Il serait donc à désirer qu'il se formât des groupes de plusieurs ligues et même une ligue générale de toutes les ligues qui combattent pour une liberté quelconque.

Mais, hélas ! les petites vanités, les petits intérêts consentiront-ils à faire quelques sacrifices ?

Si oui, le succès est assuré, et même à plus courte échéance qu'on ne pourrait le penser.

Si non, ne nous plaignons plus, nous méritons notre sort. Le cheval, voulant se venger du cerf, est devenu esclave de l'homme. Qui veut dominer sera asservi. Les monopoles sont la juste punition de notre orgueil, de notre vanité, de notre cupidité. Cessons de les vouloir pour nous, et les autres ne pourront s'en emparer.

ROUXEL.

Le Christ Social

et les Fêtes de Jeanne Darc

Les fêtes actuelles en l'honneur de Jeanne Darc symbolisent en définitive la libre pensée religieuse. C'est elle, la grande et noble héroïne, qui, au milieu des haines et des insultes d'un clergé ignorant et fanatique, répétait simplement et courageusement à ces nullités intellectuelles et morales cette phrase sublime et si vraie : *Il y a plus de choses dans le livre de mon Seigneur que dans tous les vôtres.*

Ces Fêtes doivent être uniquement Nationales. Elles doivent être considérées comme une énergique protestation du Peuple français contre la domination cléricale de Rome. Ce grand Peuple, le noble peuple Français, veut rester indépendant, car il sent que sa religion est plus haute et plus vraie que celle qu'on professe au Vatican.

N'est-il pas le véritable héritier des grandes traditions chrétiennes, si humanitaires et si rationnelles, de notre chère et vieille Gaule ? C'est du Christ social dont il veut porter la bannière, et non pas celle du Christ anodin créé de toutes pièces par les papes césariens de Rome.

Cette continuelle guerre de domination, qui déchire encore le cœur de notre chère patrie, c'est toujours le même combat singulier, et séculaire, entre la Rome de César et notre grand ancêtre Gaulois, l'héroïque Vercingétorix. Vercingétorix n'est pas mort, car son cœur est devenu le cœur de la noble France.

Mais Rome, malgré sa politique si fine et si tortueuse, ne parviendra jamais à nous vaincre, nous qui sommes les héroïques descendants des vieux Gaulois, et Vercingétorix, qui ne fut vaincu que par le nombre et la force brutale, étend toujours sur nous ses ailes d'aigle.

La vérité apparait toute nue quand on voit le parti césarien catholique, et derrière lui la faction légitimiste, accaparer ou plutôt essayer d'accaparer cette gloire, cette grande Jeanne, dont l'enthousiasme universel fait le symbole du Courage et de l'Indépendance. Aussi, je le répète, cette grande manifestation doit rester entièrement Nationale, entièrement ethnique et les césars romains n'ont absolument rien à y voir, et ne peuvent avoir aucune voix au chapitre.

Soyons donc Français pour tout de bon. Révoltons-nous courageusement contre tout ce qui est faux, tortueux, illicite. Soyons enfin, au grand jour, en plein soleil, les nobles Français, les grands Français. Et rien que Français, pas Romains du tout.

La mémoire de Jeanne est d'ailleurs une honte pour l'Église romaine. Elle est une honte aussi pour les royalistes.

Car la grande héroïne de Lorraine a été abandonnée et trahie par ceux-ci ayant à leur tête Charles VII, cet innocent, ce fou, l'ingrat que

Jeanne aimait tant, et qu'elle avait servi comme pas un de ses sujets.

Car elle a été tyrannisée et finalement brûlée par ceux-là... comme sorcière!!

Tout n'a été que trahison, autour de la noble Jeanne, et lâcheté. Insulter une femme, c'est déjà ignoble, infâme, surtout de la part d'un Français. Et quand cette femme est Jeanne Darc, quel nom doit-on donc appliquer au crime? C'était plus qu'infernal.

La condamner comme sorcière!!

Et croyez-vous qu'il en serait autrement aujourd'hui?

Non certes.

Si le clergé catholique avait la même autorité, la même toute-puissance qu'autrefois, il brûlerait encore Jeanne Darc; il y aurait encore un infâme Cauchon que l'on récompenserait encore après son noble exploit.

Je n'en veux pour preuve que ce qui vient d'arriver à mon noble ami l'abbé Roca, que l'évêque de Perpignan a fait enterrer comme un chien. Et cependant tout homme sérieux et désireux de voir sortir de l'impasse où elle grouille notre abominable société, reconnaîtra certainement, après avoir lu les œuvres de ce grand et savant exégète, de ce saint, reconnaîtra forcément (à moins qu'il ne soit totalement denué de bon sens et d'intelligence) que l'abbé Roca est un vrai chrétien, un chrétien dans la plus pure et la plus complète acception du mot. Il affirmera, *urbi et orbi*, que son interprétation des livres saints est la seule qui soit vraie, la seule qui puisse sauver la France et, avec elle, l'Eglise aux abois, l'Europe tout entière. Car la révolution est à nos portes. Le grand cataclysme qui doit punir les égoïstes, les orgueilleux et tous les mauvais, fait entendre ses grondements sourds, évidents prodromes de la tempête et du naufrage; ce dont politiques et sacerdotes se moquent bien, en vérité, n'y voyant pas plus loin que le bout de leur nez!

Mais je dis, et tous ceux qui pensent seront certainement de mon avis, je dis que, étant donnée la diversité des temps, entre l'évêque Cauchon qui a brûlé Jeanne Darc et l'évêque de Perpignan, qui n'a pas pu, mais aurait bien voulu brûler l'abbé Roca, il n'y a absolument aucune différence. L'avenir est là qui jugera, car l'avenir est la Justice de Dieu.

Donc l'Eglise romaine ne change pas, et ne *veut pas* changer.

C'est pour cela que l'on voit aujourd'hui catholiques et royalistes se faire une arme de combat de cette glorification nationale de la grande Héroïne de Domrémy.

Et monsieur le comte de Castellane s'étonne de voir le peuple déchirer dans la rue, à Toulouse, le 8 mai, la bannière du Christ ! Mais, si ce scandale est arrivé (et il faut qu'il y ait des scandales, a dit Jésus), c'est que, à ce moment, la bannière du grand crucifié socialiste devenait un emblème de sédition. Cette bannière n'était plus celle du Christ social, du Rédempteur des peuples : c'était la bannière d'un parti, d'un parti révolté contre le véritable esprit français.

Mais, il faut bien se garder de le croire, ce n'était pas celle du vrai Christ, du *Christ social*, dont la vie et la doctrine ésotériques viennent d'être dévoilées au monde par les œuvres magistrales du marquis de Saint-Yves et de l'abbé Roca [1].

René Caillié.

L'Eglise de Swedenborg

L'accueil qui a été fait, tant en France qu'à l'étranger, à *l'Eglise de l'Avenir*, nous impose le devoir de rappeler que la Nouvelle-Eglise de notre pays

1. *Mission des Juifs. — La Fin de l'Ancien Monde, Nouveaux Cieux et Nouvelle Terre. — Le Glorieux Centenaire, Monde Nouveau.*

avait eu déjà un organe remarquable qui parut de 1838 à 1848, et qui portait le titre de *Nouvelle Jérusalem*, Revue religieuse et scientifique, paraissant tous les mois.

Cette revue était du format in-8° raisin et formait une feuille de 16 pages.

Le prospectus qui fut mis en circulation pour annoncer sa publication et qui fut rédigé par M. Le Boys des Guays[1] est un véritable monument : nous ne pouvons résister au plaisir d'en faire quelques extraits qui prouveront à nos lecteurs que les questions qui préoccupaient les esprits en 1838 sont encore actuelles de nos jours.

« ..... Quiconque réfléchit sur la position actuelle des sociétés humaines voit, à n'en pas douter, que l'ordre qui semble régner chez elles n'est en réalité qu'un désordre permanent, et que, si l'individualisme qui les ronge n'était pas arrêté dans sa marche effrayante, elles finiraient toutes par tomber, à la moindre secousse, dans une complète dissolution.....

« ..... La grande question humanitaire sera résolue, non par la découverte d'une forme nouvelle de gouvernement, mais par la découverte, bien autrement importante, des moyens de réformer et de régénérer l'homme, car l'être collectif nommé société ou nation, ne pourra se reconstituer régulièrement et définitivement que lorsque l'être particulier nommé homme aura été lui-même replacé dans l'ordre. En effet, lorsque le désordre existe dans chacune des parties, il est impossible que l'ordre puisse exister dans le tout. Tel est l'homme, telle est la société.....

« Quel est donc le levier capable de remuer le cœur humain pour replacer l'homme dans l'ordre, et sauver ainsi l'humanité entière du précipice dans lequel elle est entraînée ? Nous répondrons sans hésiter : c'est la religion et c'est elle seule ; parce qu'il n'est donné qu'à elle seule de pouvoir pacifier les sociétés modernes, en les régénérant dans leurs chefs et dans leurs membres, et en les unissant toutes par les devoirs d'une bienveillance mutuelle... »

L'auteur établit ensuite que le Christianisme seul peut obtenir ce résultat, mais il entend un Christianisme épuré, dégagé des erreurs et des superstitions qui le souillent.

---

1. M. Le Boys des Guays est le traducteur en latin, puis en français, des œuvres de Swedenborg, le grand Voyant suédois.

C'est le Livre saint expliqué d'une façon rationnelle, et il s'écrie :

« Les temps sont enfin accomplis ! le sceau qui avait été mis par Dieu sur les livres saints est levé ; et la vérité peut apparaître désormais aux yeux de quiconque désirera de bonne foi la connaître. »

M. Le Boys des Guays, après avoir analysé les immenses travaux théologiques de Swedenborg, continue ainsi :

« ..... Ce qu'ils (les prophètes) nous ont transmis était d'inspiration divine et renfermait, sous le sens souvent grossier de la lettre, un sens caché ou spirituel qui n'est autre que la *Divine Vérité*. Ce sens a été caché aux hommes et ne devait leur être révélé que lorsque, par suite du progrès des lumières, ils seraient capables de le comprendre sans le profaner.»

Il constate ensuite que, par les sublimes travaux de Swedenborg, la Bible est désormais ouverte à toutes les intelligences.

Puis il pose en principe que, quoique toute religion ait pour but de régénérer l'homme, aucune de celles qui existent aujourd'hui n'a pu atteindre ce but. Une telle impuissance, qu'on pourrait révoquer en doute, ne peut certes provenir que de causes majeures : la Nouvelle-Jérusalem seule parviendra à résoudre cet important problème de la régénération humaine.

Nous devons pour aujourd'hui borner là cette analyse ; mais dans le prochain numéro nous exposerons les raisons que notre frère Le Boys des Guays fait valoir à l'appui de sa thèse : les membres de la Nouvelle-Eglise les connaissent ; mais il nous paraît utile d'en présenter une analyse pour les personnes qui ignorent nos doctrines et qui, par une circonstance quelconque, se trouveraient avoir notre journal entre leurs mains. D.-A.

(L'Eglise de l'Avenir.)

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

L'Emancipation de l'homme

8me ET DERNIER ENTRETIEN

Mes frères, la cruelle extrémité de la continuation des luttes prend sa raison d'être dans l'abjection du sens moral de l'esprit humain.

L'ambition se fonde sur l'ignorance ou le mépris de la loi divine ; la révolte s'appuie sur le droit méconnu ou sur l'orgueilleuse prétention de l'autorité individuelle.

L'ambition cache à l'homme la lumière de ses devoirs ; le sentiment d'un faux point d'honneur étouffe en lui le sentiment de l'honneur vrai.

Je vous définis ici le devoir dans sa plus directe dépendance, sans acception des particularités qui le circonscrivent ou l'exaltent dans la vie humaine. Je veux définir ici l'honneur vrai, déduction naturelle des devoirs de la créature envers les autres créatures, et je terminerai ce livre qui doit faciliter notre mission dans le monde humain

Le devoir, mes frères, c'est l'effusion de l'âme par le travail de l'esprit ; c'est l'accentuation des principes de morale inscrits dans la conscience éclairée de l'homme parvenu au développement des facultés intellectuelles.

L'âme, humiliée des hontes de l'esprit, exprime le remords. Le retour au devoir fait resplendir la force du principe spirituel, comme l'endurcissement démontre la force du principe bestial. L'âme est muette dans tous les cas d'alliances trop nouvelles, et l'esprit, incapable de comprendre le devoir, n'a ni remords du crime, ni préoccupation de justice, pour satisfaire ses goûts et ses idées.

L'esprit, parvenu au développement des facultés intellectuelles, qui délaisse le devoir par mol-

lesse et qui s'étourdit dans d'égoïstes jouissances, témoigne ainsi du manque de base solide à la persévérance et au sacrifice : *La foi en Dieu.*

La foi en Dieu soutient la pauvre nature charnelle, et le devoir ne peut être compris dans toute rigueur, ne peut être exercé dans toute son étendue que par les véritables croyants à la doctrine qui régit les mondes supérieurs dans l'immensité de l'Univers. Cette doctrine, c'est l'enchainement des intelligences et des perfections jusqu'à Dieu ; c'est la fraternité laborieuse et perfectible depuis la formation des Esprits jusqu'à leur dégagement spirituel; c'est l'amour entre tous pour conquérir l'amour de Dieu.

Le devoir tracé par Dieu à la créature s'impose par la foi en Dieu.

Le devoir tracé par les Sociétés humaines participe du degré de civilisation humaine ; ce devoir est entaché des erreurs de l'idée religieuse.

Nous devons donc exposer ici le devoir tracé par Dieu et ne nous occuper en aucune façon des consciences plus ou moins éclairées des membres de l'humanité terrestre.

Nous devons démontrer le devoir tel qu'il découle des principes de moralité qui sont la semence des honneurs de l'âme, des élévations de l'esprit, des libertés sans limites au sein de la spiritualité pure.

L'adoration de Dieu, érigée en principe fondamental de l'ordre social, exige le déploiement de l'intelligence humaine afin de donner au culte des formes dignes de l'intelligence divine.

La haute démonstration de Dieu ne peut être faite d'une manière complète que par la fusion des Esprits qui se rapprochent de Dieu avec les Esprits qui en sont les plus éloignés, et l'accord parfait des démonstrations diverses résulte de la supériorité relative et de l'infériorité relative aussi entre les Esprits qui se communiquent et les Esprits qui reçoivent l'inspiration.

La démonstration de Dieu, faite par un Esprit supérieur à une humanité dans l'enfance est

destinée à demeurer diffuse jusqu'à l'épanouissement plus décisif des membres de cette humanité.

Les superstitions s'étayent toujours sur la figure déformée d'un grand Esprit ou d'une vaste conception humanitaire. Mais l'idée a pris racine et les herbes folles qui la couvrent ne peuvent la détruire; mais les herbes folles s'épuisent et la racine acquiert du développement ; mais les herbes folles disparaissent, et la racine se couronne d'une végétation luxuriante.

Faisons, mes frères, dépendre notre bonheur futur de l'accomplissement des devoirs que nous imposent notre connaissance de Dieu et notre connaissance de la création.

La figure de Dieu, nous vous l'avons présentée entourée des attributs qui vous commandent l'amour et la justice, la liberté de l'esprit et la lucidité de l'âme, pour acquérir la vraie science et travailler à l'émancipation humaine. Nous vous l'avons démontrée comme la force, la lumière, la chaleur de l'Univers, le mobile du mouvement et la vie de la pensée.

La création, nous vous l'avons expliquée avec les ménagements de la tendresse fraternelle.

Nous avons gardé le silence sur plusieurs obligations de l'Esprit intelligent, afin de ne point fatiguer des oreilles peu habituées à entendre la vérité ; et nous continuerons à demeurer muets sur les devoirs marqués du cachet de l'avancement intellectuel et moral, persuadés que le moment d'établir la puissance de la loi créatrice n'est point encore venu. Mais nous définirons cette loi si souvent et si fermement que de sa définition, jailliront la clarté et la force des principes constituants de la hiérarchie universelle. Mais nous donnerons à l'âme tant de sensations à parcourir, à l'esprit tant d'études à faire produire, que l'âme et l'esprit s'uniront pour se délivrer mutuellement des hontes de l'ignorance et des joies bestiales de la nature charnelle.

Le devoir comprend l'adoration de Dieu et la fraternité entre les Esprits.

Le devoir s'exprime par des actes qui correspondent à l'adoration intelligente du créateur et à l'amour des créatures entre elles.

L'adorateur de Dieu remplit son devoir envers le créateur lorsqu'il fait concorder la raison et le sentiment dans l'expression de son adoration.

L'acte d'adoration définit la raison lorsqu'il s'appuie sur l'évidence du principe créateur et du principe intelligent de la divinité.

Principe créateur: force motrice des évolutions célestes et des mouvements de l'infini.

Principe intelligent : dégagement de l'âme, formation de l'esprit, pour donner à l'œuvre de la puissance le baptême de l'immortalité ; pour faire grandir l'œuvre dans l'ombre. dans le crépuscule, dans la lumière, dans l'éclat des rayonnements divins.

L'adoration de Dieu est mesquine dans l'enfance de l'esprit. Elle s'ennoblit au fur à mesure du développement de l'intelligence et de la raison, apanage de l'intelligence développée ; elle nous dit que l'immense grandeur de Dieu ne saurait s'abaisser à des transformations humaines pas plus qu'à de mystérieux détours pour expliquer cette grandeur.

Faire de la prière un moyen de persuasion dont Dieu subirait l'influence, c'est démentir l'immense grandeur de Dieu.

Demander à Dieu dans la prière, le renversement ou l'adoucissement des lois naturelles, c'est démentir l'immense grandeur de Dieu.

Demeurer dans l'esclavage de l'esprit par des œuvres stériles, c'est démentir l'immense grandeur de Dieu.

La raison, dans sa plénitude, nous montre Dieu comme la source de tous les biens, l'arbitre de toutes les destinées, nous devons affirmer notre foi par l'accomplissement du devoir ; dilater les rayons visuels de notre âme afin de découvrir les perfections divines ; écouter les voix

qui chantent la résurrection, la réunion, le bonheur, lorsque nous sommes ballotés par les orages et que nous avons le cœur broyé par la douleur.

L'adoration de Dieu, premier des devoirs, implique le devoir fraternel.

La connaissance exacte de la création détermine tous les devoirs de l'humanité envers les êtres inférieurs à l'humanité.

La fraternité renferme toutes les nobles passions de l'âme pour les autres âmes, toutes les obligations de l'Esprit pour les autres Esprits, toutes les alliances de la pensée pour faciliter les desseins du créateur.

Mes frères, l'horizon prochain sera lumineux pour vous, si vous comprenez ici la justice de Dieu et le devoir fraternel. La justice de Dieu réside dans l'épanouissement successif des facultés et des grâces pour tous. — Le devoir fraternel commande l'amour dans toutes les conditions de l'existence, et la solidarité humaine n'est autre chose que l'accord de tous les Esprits pour offrir à Dieu le concours de toutes les volontés à la volonté suprême. Souffrez, pauvres, en regardant l'avenir et en aimant vos frères : ils ont souffert comme vous, ils souffriront davantage peut-être.

N'enviez pas les richesses et les honneurs : ils sont pleins de périls ; mais rappelez-vous ces paroles :

« *Bien heureux ceux qui placent en Dieu* « *leurs espérances, car Dieu ne trompe jamais.* »

Et vous, riches de biens temporels, riches de force et de facultés, riches par les dons de la nature humaine et par les découvertes de l'esprit, écoutez la voix de Dieu : « *fraternité, égalité liberté.* »

Cet homme malheureux ou coupable est votre frère ; vous lui devez aide, protection, pitié.

Ces hommes pétris de vices, déterminés à tout, sauf à pratiquer le bien, sont vos frères. Seraient ils plongés dans une aussi profonde ab-

jection si vous leur eussiez montré Dieu dans sa gloire de créateur, dans ses attributs d'intelligence et d'amour ?

Nous fûmes égaux ; la même origine, la même destinée. le même but, nous ordonnent de louer ensemble notre Père céleste et de nous soutenir dans cette foi : que la différence de fortune n'est que temporaire, et que tous les hommes sont appelés à la vertu par la sagesse éternelle.

Nous sommes solidaires, c'est-à-dire que les crimes que nous pourrions empêcher et que nous laissons commettre sont des accusations qui troubleront notre avenir.

Mes frères, le sentiment fraternel impose la délicatesse, la sensibilité, la pureté de l'âme, la probité, la force, la grandeur de caractère.

Toutes les manifestations de l'âme et de l'esprit qui dénoncent la brutalité, la bestialité des instincts, les calculs de la fraude et de l'égoïsme, les petitesses de l'amour-propre, les hontes de l'orgueil, de l'ambition, des fausses gloires, sont des flétrissures dont l'âme et l'esprit portent l'empreinte *de demeure en demeure*, jusqu'à la libre participation de leur volonté pour se maintenir dans l'honneur véritable.

Mes frères, l'émancipation de l'homme commencera à l'érection de ces trois principes : *fraternité*, *égalité*, *solidarité*. Détrônons tous les despotismes en proclamant la fraternité.

Respectons tous les droits en reconnaissant la justice de Dieu dans l'inégalité des conditions de la vie charnelle. Soyons solidaires en nous soutenant les uns les autres, en répandant les richesses que nous possédons pour enrichir les plus pauvres, les plus ignorants.

Glorifions le travail en travaillant tous. Demeurons forts d'esprit et doux de cœur, au sein des grandeurs et de l'opulence, comme dans l'adversité, afin que le commandement soit juste et l'obéissance facile. Effaçons nos divisions, nos haines, nos rancunes et disons à Dieu :

« *Mon Dieu, bénis tes enfants ; ils vont s'ai-*
« *mer les uns les autres, et t'adresser des hom-*
« *mages dignes de toi.* »

Un ami du Monde invisible.

FIN.

Le Spiritisme

Pivot du Christianisme

« *Mes bien-aimés, n'ajoutez pas*
« *foi à tout Esprit, mais* mettez
« à l'épreuve les Esprits, *pour*
« *savoir* s'ils viennent de Dieu. »

JEAN, Epitre I, ch. IV, *1*.

Cela nous montre, par excès d'évidence, on peut dire, que les premiers chrétiens consultaient les Esprits. L'Église catholique romaine n'a donc pas le droit de condamner le Spiritisme.

Par ce verset del'apôtre Jean on doit conclure : 1° que les Esprits désincarnés existent autour de nous dans l'atmosphère ; 2° que nous pouvons ajouter foi à la parole de certains Esprits ; 3° qu'il y en a qui viennent de Dieu, et d'autres qui sont mauvais et même dangereux ; 4° qu'il faut savoir distinguer les bons des mauvais.

Comment donc arriver à distinguer les bons des mauvais ?

Par la prière, en se confiant à Dieu. Dieu règne, beaucoup plus qu'on ne croit, et, tout en laissant à l'homme son libre arbitre, aucun Esprit cependant ne peut entrer en relation avec lui sans sa permission. L'homme religieux n'a rien à craindre des mauvais Esprits, mais dans les communications spirites, on doit toujours faire usage de sa raison.

R. C.

Les Anciens et les Modernes

Les physiciens, les chimistes, les astronomes sont fiers de leur science, on peut même dire qu'ils en sont enivrés, et ils ont bien raison, leur fierté est parfaite-

ment légitime. Connaitre les lois de la nature, savoir faire descendre la foudre du ciel, savoir utiliser cette force mystérieuse qu'on appelle l'électricité, c'est beau, bien beau, et on pardonne au physicien de se considérer comme une intelligence supérieure. De même pour le chimiste : savoir décomposer une substance en ses différents principes, puis la recomposer ; savoir combiner deux substances ayant des propriétés différentes pour en composer une troisième dont les propriétés n'ont rien de commun avec les propriétés des deux premières, c'est faire preuve d'une science qui élève et grandit l'homme. Aussi, les Egyptiens qui étaient profondément religieux, honoraient-ils particulièrement les adeptes de l'art sacré, c'est ainsi qu'on appelait la chimie dans l'antiquité, et les considéraient-ils comme de véritables démiurges, c'est-à-dire comme des créateurs, car selon eux, séparer les différents éléments ou les combiner entre eux pour former de nouvelles substances, c'est en cela que consistait l'œuvre de la création. Mais les savants de l'Egypte connaissaient d'autres sciences que la physique et la chimie, qui n'étaient à leurs yeux que deux branches d'un ensemble de connaissances qu'ils appelaient la Magie ou la Science par excellence. Ils ne se contentaient pas d'étudier les phénomènes purement matériels de la nature, ils s'efforçaient de pénétrer ses mystères les plus cachés ; ils n'hésitaient pas à franchir la frontière qui sépare le monde visible du monde invisible. Ils devinaient qu'il y avait encore quelque chose au delà de la matière et que celui qui pourrait connaître ce quelque chose serait plus grand que ses semblables. Ils comprenaient que la matière ne se meut pas toute seule, que les différentes formes et figures qu'elle prenait devaient lui être imposées par quelqu'un d'invisible mais toujours présent. Ils voulurent entrer en relation avec cet invisible qui leur semblait forcément intelligent et d'une intelligence supérieure, ils eurent commerce avec le monde spirituel, avec les Esprits. Tout phénomène anormal, insolite et extraordinaire fut considéré par eux comme une manifestation d'intelligences occultes, bonnes ou mauvaises, suivant les circonstances. Bien différents en cela de nos savants modernes, qui ne voient partout que la matière, ils étaient convaincus que les Esprits jouaient un grand rôle dans la création. Aussi quoiqu'en physique, en chimie, en histoire naturelle, en astronomie, nos savants modernes dépassent les

savants égyptiens, ceux-ci n'en avaient pas moins une science bien supérieure à la leur, parce qu'allant au-delà du monde physique leurs relations avec les Esprits les éclairaient sur bien des mystères. Les savants égyptiens, ou plutôt les mages pour les appeler par leur véritable nom, ne dedaignaient rien, ils voulaient tout connaître ; ces phénomènes étranges, bizarres, que la science moderne refuse d'étudier et dont elle se moque, ils s'efforçaient de les observer, de les approfondir pour en decouvrir la vraie cause. En agissant ainsi ils ont étendu dans une proportion immense le cercle de leurs connaissances. La nature n'a pas changé depuis les Egyptiens, elle est de notre temps ce qu'elle était dans l'antiquité, les faits se reproduisent absolument les mêmes. Je n'avance rien qui ne soit l'exacte vérité, je n'ai qu'à puiser dans les journaux français ou étrangers, qui en fournissent des preuves en surabondance. J'extrais et je traduis du *Light*. excellente revue anglaise, le récit des phénomènes tout à fait anormaux qui intéresseront j'en suis convaincu, les lecteurs du *Messager*. La scène se passe en Russie, il s'agit de feux dont on ne connaît pas la cause et qui se produisent soudainement :

« Les manifestations commencèrent en novembre
« 1870. Coups violents sur les murs et les meubles
« qui réveillèrent brusquement les habitants de la
« maison. Cela ressemblait à des bruits de personnes
« dansant dans une salle qui aurait été située à un
« étage au-dessus. Des boules de feu apparurent
« sous le lit où reposait la femme du maitre de la
« maison, et cette boule devenait le centre d'autres
« manifestations ignées. La pauvre femme se leva
« effrayée et les feux la suivirent partout où elle allait.
« La maison était une ferme du district d'Uralsk dans
« la Russie Orientale. Les habitants pour être déli-
« vrés de ces malencontreuses manifestations allèrent
« habiter près de la ville. Quelques mois plus tard,
« en janvier, ils retournèrent à leur ferme. A leur
« grand étonnement les maitres crurent remarquer
« de l'intelligence parmi ces feux ; ils répondaient
« même aux questions qu'on leur posait mentalement.
« Comme le propriétaire de la ferme n'était pas
« initié à la science spiritualiste, il ne savait à quelle
« cause attribuer ces phénomènes, qui devinrent
« graduellement plus marqués. En avril 1871, ils
« devinrent véritablement dangereux. Le fermier dit
« qu'un de ces feux, après avoir apparu dans une

« autre pièce, passa dans la chambre de sa femme et « brûla sa robe de coton. Des flammes se balancèrent « dans l'air et brûlèrent des vêtements de nuit et des « matelas. Enfin un jour le propriétaire et sa femme « sentirent que le plancher tremblait; comme ils « allaient d'une pièce à une autre, ils entendirent du « bruit, et une lumière bleue qui semblait jaillir du « plancher se montra et mit le feu à leurs vêtements. « Les deux époux quittèrent la maison, la firent « démolir de fond en comble et en firent construire « une autre dans un autre emplacement et ils y vé- « curent parfaitement tranquilles. » Les savants Egyptiens, ou pour mieux dire les Mages n'auraient pas manqué d'étudier de pareils faits et d'en chercher la cause, mais nos savants modernes, jamais. Ils aiment mieux en rire et hausser les épaules ; ne rien observer, ne rien étudier, telle est leur maxime. Aussi nous nageons dans l'inconnu.

HORACE PELLETIER,
Conseiller d'arrondissement, Officier d'Acad émie
à Candé, par les Montils (Loir-et-Cher).

(*Le Messager*).

Singulier cas de somnambulisme

Dans l'un des services de M. Lépine, dans une chambre annexe de la salle Sainte-Elisabeth, à l'Hôtel-Dieu, de Lyon, se trouve un malade qui est un vérit ble phénomene psychique.

Cet homme est un ouvrier cordonnier. Il a vingt-deux ans et est originaire du Var.

Lorsqu'il est entré à l'Hôtel-Dieu, il souffrait d'une hémiplégie. On le traita et son état alla s'améliorant.

Or, voici que tout à coup, — il y a de cela dix-huit jours — le patient entra en somnambulisme. On essaya de le réveiller ; personne n'y parvint.

Il fut toutefois possible de le faire parler, d'entrer en communication avec lui.

A l'heure actuelle, après dix-huit jours, le malade se lève, mange, marche, s'assied et se livre en un mot, dans son sommeil, à toutes les fonctions physiques de la vie.

Ajoutons que, bien qu'il ait les yeux fermés, il peut voir parfaitement, il lit à travers les objets.

Un de nos confrères du *Matin* signale quelques singuliers faits :

Avant-hier on propose au malade une partie d'écarté. Le malade accepte. On joue et, sans se tromper le moins du monde, le voyant dit *une par une* les cartes du talon, leur valeur, leur couleur, leur disposition, jusqu'à leurs défauts matériels.

Il les « voit » comme s'il avait les yeux ouverts.

Une personne sort-elle de sa chambre, il constate aussitôt sa disparition.

Hier, le docteur Lépine l'examinait.

— Docteur, lui dit le sujet, je suis certain que vous ne savez pas de combien de maillons est faite votre chaîne en or ?

— J'avoue que non.

— Et bien, il y en a 39.

Le compte était exact.

Le somnambule, continuant, dit aussi le numéro de la montre qui fut reconnu juste.

Le monde médical lyonnais et de nombreux médecins étrangers étudient ce cas très curieux.

(*Le Moniteur du Puy-de-Dôme.*)

Le Spiritisme à Rome

Des phénomènes surprenants ont été produits dans cette ville[1] devant les membres de l'Académie Inter-

---

1. Le journal anglais a oublié de mentionner le nom du médium.

nationale des Etudes Psychologiques, et en présence du Dr Pedrizzi, de Rimini, qui a consacré beaucoup de temps à l'étude de l'hypnotisme, mais qui n'avait point encore été témoin de manifestations spirites. Ce docteur et M. Deinhard (un savant allemand) se déclarerent convaincus de la réalité des faits, et constatèrent qu'ils sont inexpliquables par n'importe quelles lois connues de la science.

M. Hoffmann, éditeur du *Lux*, décrit les plus remarquables parmi ces phénomènes — qui comprennent la lévitation du médium, le déplacement d'objets d'une partie à l'autre de la chambre par des mains invisibles, la production de lumières spirites, la dispersion de parfums, l'apport, dans la chambre, de fleurs fraîchement cueillies et de petites branches de lierre, enfin des mélodies jouées, en l'air, sur la mandoline et l'harmonium.

A la requête de M. Hoffmann, l'hymne nationa allemand fut exécuté ; un des assistants, commandant Brussi, fut ensuite invité à desirer mentalement sans la mentionner, l'une ou l'autre composition musicale. Un des chœurs de *la Norma* fut immédiatement joué sur l'harmonium ; c'était le sujet auquel il avait pensé. Désireux d'obtenir quelque écriture directe, Dr Pedrizzi plaça une carte sur la table ; un instant après on put lire ces mots écrits en lettres rouges : *Celui qui prononce le mot* IMPOSSIBLE, *en dehors des mahématiques pures est, pour le moins un imprudent* ; et sur l'autre côté de la carte etait écrite une recette contre le mal de gorge.

Le Dr Pedrizzi fut littéralement pris d'enthousiasme par ces phénomènes et déclara qu'ils étaient « incontestablement vrais et tels qu'ils ne pouvaient être expliqués sans admettre l'intervention d'intelligences libres et indépendantes ». Ainsi, le Spiritisme marche de conquête en conquête, dans la capitale même de la chrétienté !

Traduit du *Harbinger of Light*, 1er janv. 1893).

(*Le Messager*).

PARTIE LITTÉRAIRE

Régénération par la Doctrine Esotérique

Initiation au Mariage

Prologue 1. En Dieu, avant le commencement, c'est-à-dire toujours, puisqu'il n'y a pas eu de commencement, toutes les choses visibles et invisibles, sont en puissance, en force, en potentialité. Et tout est Dieu.

2. Comme Substance divine, Dieu est *Un*. Comme Vie et Substance, Dieu est deux, mais tout est Substance et Vie. Il est la Vie, ELLE est la Substance. Et parler d'Elle, c'est parler de la Femme sous son mode suprême. Elle n'est pas la « Nature, » Elle est la Vierge Marie. La Nature est la manifestation des qualités et des propriétés dont la Substance se trouve douée par la pénétration de la Vie et des sept Elohim ou Esprits de Dieu [1]. Elle n'est pas la matière, mais l'essence potentielle de la matière. Elle est ce quelque chose d'où tout procède, l'élément contenu dans la Divinité et dont l'Espace est la manifestation. En tant que Substance originelle et substance de toutes les autres substances, Elle est la Base de ce par quoi toutes les choses sont faites, et, comme la vie et le mental, Elle est intérieure, mystique, spirituelle, et ne peut être discernée que lorsqu'elle se manifeste par l'action. Dans le non manifesté Elle est la grande profondeur ou l'Océan de l'Infini, le *Principium* ou l'Archéé, la céleste *Sophia* ou la Sagesse, qui entoure et embrasse toutes choses, à laquelle appartiennent la Dimension, la Forme et l'Apparence, dont le voile

1. Esprit de Sagesse, Esprit d'Intelligence, Esprit de Conseil, Esprit de Puissance, Esprit de Connaissance, Esprit de Justice et Esprit de Vénération divine.

est le fluide astral, et qui est Elle-même la substance de toutes les âmes.

3. Sur le plan des manifestations, en tant qu'Ame macrocosmique et microcosmique, Elle apparaît comme la Fille, la Mère et l'Épouse de Dieu. Et parce qu'Elle réalise dans une Humanité parfaite la plénitude de la Vie qu'Elle a reçue de Dieu, on l'appelle mystiquement la Sainte Vierge Marie qui, à cause de sa divine maternité aussi bien que de son origine et de ses attributs célestes, est représentée vêtue d'azur et portant dans ses bras l'Homme enfant, par qui l'Univers est manifesté. En Elle existent virtuellement toutes les vertus féminines de la Divinité.

4. Mépriser la Femme, comme on le fait dans ce siècle non civilisé et entiché du fétichisme matérialiste, c'est repousser l'Ame et son intuition. L'homme, excluant ainsi du système de l'Humanité l'idée de la femme, renonce à son véritable caractère humain. Séparé par sa faute de l'intuition de l'esprit, il prend la matière pour la substance, et, enfermé dans les bornes de la matière, il perd la faculté de comprendre. Ce siècle, après avoir donné le nom d'homme à la créature ainsi mutilée, est unanime à déclarer, par la voix de ceux qui sont ses représentants autorisés, que l'homme ne possède aucun instrument de connaissance, et qu'il ne peut rien savoir. Notre siècle semble si sûr de cela que, se complaisant dans sa découverte, il s'intitule lui-même *Agnostique*, et, comme s'il voulait démontrer à quel point il est privé de tout ce qui contribue à faire l'homme, il a recours à des moyens infâmes et inhumains pour obtenir des connaissances scientifiques. La Vivisection est son déshonneur et sa condamnation.

5. Si, au contraire, l'Ame avait été reconnue et honorée comme elle devait l'être, il n'y aurait aucun prétexte aux abominables pratiques d'une science devenue entièrement matérialiste. Car l'Ame, comme substance et constructrice de toutes choses, est compétente dans l'interprétation de toutes choses, et peut tout nous révéler et nous faire tout comprendre. Elle est l'instrument le plus sûr et le plus délicat de tous, et c'est par cet instrument parfait, par son développe-

ment sage, intelligemment réalisé, que l'Antiquité était devenue si supérieure et si savante. Tout ce que l'Ame réclame de l'homme, c'est qu'il la reconnaisse et prenne soin d'elle ; et alors aucun sommet de Bonté et de Vérité ne sera trop élevé pour que l'homme puisse prétendre à y atteindre. Car, une fois reconnue dans sa plénitude, l'Ame se révèle dans sa plénitude, et son épanouissement complet est l'épanouissement même de Dieu.

6. Ce qu'il faut donc s'ingénier à réaliser, c'est la constitution du *Couple Androgyne*, du Dual inséparable et ne faisant plus qu'Un. Car l'Homme est l'Esprit et l'Intellect, et la Femme est la Sagesse et l'Intuition.

*
* *

De l'Amour et des Sexes

Erunt duo in carne una

(Marc, X, 8.)

L'absence d'élan naturel et de véritable amour de la part des deux cœurs à la fois dans la communion hyménéenne, est un sacrilège. Toute complaisance des deux conjoints dans ce cas, ou toute exigence égoïste serait également un péché grave.

Dans le moment de la donation de l'un à l'autre, les deux conjoints doivent être exempts de tout mauvais sentiment envers le prochain, et se sentir pleins de l'amour universel, afin de ne pas se transmettre leurs imperfections réciproques; autrement le mariage, au lieu d'être une cause de progrès, serait une cause de dépravation. Ils doivent aussi se considérer mutuellement comme l'Être collectif, éviter de s'absorber dans les limites étroites d'une forme personnelle, et invoquer Dieu en s'immergeant en lui. Alors les âmes s'unissant de plus en plus par une communion divine, produisent graduellement une union harmonique, grande et sainte. Elles se développent et se perfectionnent l'une par l'autre, créent la faculté de

se sentir vivre l'une dans l'autre, et réalisent tôt ou tard l'ANDROGYNE INDIVIDUEL, sans lequel l'accomplissement de la destinée humaine serait à jamais impossible. Si dans ces conditions il y a procréation, comme la progéniture participe de ses procréateurs, elle naît de plus en plus perfectionnée, de plus en plus propre à constituer l'Unité androgynale.

Une fois l'Androgyne individuel réalisé, l'union des âmes est éternelle. Jusque-là le mariage a pour but d'unifier les deux conjoints. Son principal objet est d'amener le couple à n'être plus qu'UN à deux. Tant que cette union n'est pas créée, les âmes ne sont pas fusionnées l'une à l'autre, et toute conjonction étrangère de la part des époux serait criminelle, parce qu'elle diviserait le couple et l'empêcherait de se constituer dans l'Unité.

On voit donc que l'Amour, le vrai, qu'il ne faut pas confondre avec la concupiscence, est une vertu et une science, et tout ce qu'il y a de plus beau et de plus grand au monde.

*
* *

A l'époque barbare à laquelle nous sommes actuellement, combien sont rares les hommes qui comprennent réellement le naturel si fin de la femme, aux vibrations si délicates, si délicieuses et vraiment divines ! Combien savent religieusement cultiver ce cœur si noble et si dévoué de la femme !

Connaître cet être divin (je ne parle évidemment ici que de celles qui ne se sont pas laissé corrompre par notre ignoble société), est la connaissance la plus inappréciable qui soit au monde. A celui-là seul qui a le cœur aimant et fidèle, il appartient de pénétrer jusqu'à ces scènes, *toujours saintes*, de l'union conjugale.

Combien pullulent ces maris infâmes, qui réclament de leur *épouse légale* tout ce qu'une nature grossière et passionnelle peut exiger, pour satisfaire honteusement des appétits dépravés !.. Dans son outrecuidant égoïsme, il considère comme un droit

ce qui ne lui appartient certainement pas, et. brute qu'il est, il n'a pas la moindre idée des sentiments délicats que sa bestialité froisse. C'est l'animal qui n'a point encore eu le courage de vaincre ses appétits inférieurs. Il est satisfait, et c'est tout ce que peut apprécier sa nature grossière, épaisse, veule de toute noblesse. Quant à *Elle*, la pauvre créature esclave de la loi créée par les hommes, elle se détourne, dégoûtée, de celui à l'Amour vrai duquel elle avait cru et dont notre loi, dite *civilisée*, a fait son maître! Pauvre vie misérable que la sienne, qui la force à s'abaisser sans murmure, si noble que soit son âme et sa nature !

Si ce *mâle* (et il y en a qui sont si fiers de ce titre qui constitue l'animalité, qu'ils le crient sur tous les tons et sur tous les toits), au lieu de considérer sa jeune épouse comme une fille de maison publique, l'eût entourée de tendresses, eût abordé sa fidèle compagne, bien des jours avant les épousailles, avec des baisers aimants, avec toutes les démonstrations d'un amour véritable, démonstrations si faciles à celui qui aime, ah ! combien alors eussent été divinisés les désirs affectueux et chastes qui, après tout, sont dans la nature et font partie intégrante de la Création ! Personne, mieux que la femme, ne sait apprécier ces délicatesses et ces tendresses. Et de pareils procédés conjugaux sont les précurseurs des bénédictions domestiques.

Le bonheur de nos intérieurs est dans le royaume de la gracieuseté persévérante, du respect affectueux de l'homme pour sa compagne, laquelle lui est TOUJOURS SUPÉRIEURE.

Que l'homme ne soit jamais impatient ; c'est son devoir à lui d'attendre, aussi longtemps qu'il le faut, jusqu'à ce qu'il ait achevé la conquête de cet être *mystérieux* qui s'appelle : la Femme. Et alors il aura, non seulement son respect et son obéissance, mais son Amour, le don le plus précieux qu'elle puisse faire.

La Femme est le plus profond miracle de Dieu, le plus grand chef-d'œuvre de beauté organique de la Nature, celle qui possède et porte en soi la *mystique et mystérieuse matrice* où prend racine tout germe

vital émané de la Divinité même. C'est Elle qui « ne fait qu'une famille du monde entier », a dit Shakespeare.

Il y a une différence énorme entre la Passion et l'Amour, et il faut bien se garder de confondre l'une avec l'autre. Et c'est là précisément ce qui justifie le célibat, lequel a pour but d'aider l'homme à s'affranchir des entraînements de la Passion, autrement dit de le soustraire à la Bestialité. Car l'âme a parcouru tous les degrés de l'échelle animale pour arriver à sa Royauté Humaine. Mais, hélas! combien de nous ne sont encore que des hommes animaux, des *humanimaux*, indignes qu'ils sont encore de porter ce noble titre d'Homme, le premier pas fait dans le Temple de la Divinité.

Que la *Loi des Sexes* soit respectée, mais qu'à tout prix la sensualité soit combattue et soit vaincue. Tels sont les enseignements de la Morale et de la Raison. Tel est le premier pas à faire sur la route qui conduit à la perfection.

Un amour réciproque est toujours harmonieux, mais il faut cependant n'être jamais l'esclave des appétits sexuels, car, à chaque accomplissement de l'acte qui constituait notre bestialité d'autrefois, c'est le renouvellement du Péché originel, lequel n'est autre chose que la chute de l'esprit dans la matière. Mais l'Amour est justement l'agent de la Rédemption, et c'est ce qui fait que l'Amour vrai est divin, tandis que l'autre, celui qui naît de la concupiscence et de la bestialité, renouvelle chaque fois la chute originelle.

Que celui donc qui veut s'anoblir et préparer sa demeure en l'autre vie au milieu des êtres supérieurs, acquière et conserve la domination sur ses sens. Que les deux conjoints soient réellement *mari* et *femme* au point de vue mystique, c'est-à-dire dans le sens le plus noble et le plus sacré de ces deux expressions. Que tous deux, enfin, soient pénétrés de cette haute vérité, que la cérémonie religieuse qui nous fait participer à l'acte divin de la création, est la plus sublime qu'il soit donné à l'homme d'accomplir.

*
* *

De pareils enseignements, aussi solennels, ne sont pas faits pour les matérialistes. Les viveurs ou les personnes légères ne feront qu'en rire et s'en moquer. Aussi ne s'adressent-ils qu'aux personnes qui, par leur nature, sont pures d'esprit, nobles, aspirant à la vérité et capables de tenir ces choses pour sacrées. A celles-ci il n'est point besoin de dire que l'Amour est à la base de tout ; qu'il est la noble passion, la chaleur, l'enthousiasme, l'affection, le feu, DIEU LUI-MÈME.

C'est ce qui fait que la Luxure est pour l'homme un véritable suicide qui le démoralise et le perd. C'est d'elle que découlent pour l'homme toutes les maladies et, si d'elle il résulte quelque naissance, c'est le meurtre, le crime, la misère qui attendent le pauvre être procréé.

Si l'homme savait les immenses Pouvoirs qui sont accordés par Dieu à ceux qui possèdent le véritable Amour, il mettrait certainement toute sa force et son courage à se purifier. Car c'est seulement quand l'homme *aime*, *admire* et *vénère* l'objet de son amour, qu'il peut acquérir ces grands Pouvoirs. Mais ce sont là des mystères réservés aux seuls Initiés.

*
* *

Par l'Amour, l'âme humaine est en possession de la plus grande partie du Pouvoir Divin, même dans la sphère d'existence de ce monde inférieur où nous sommes. Par l'Amour il peut même (mais ceci est encore de la haute Initiation), il peut même dominer le Royaume des êtres élémentaires et se faire obéir par lui. Et c'est par l'amour vrai, noble et grand, divin par conséquent, que l'*Unité Androgyne* peut dominer la Nature vaincre les puissances antagonistes, et les tenir en complète soumission.

Quoi que ce soit qu'un COUPLE ANDROGYNE, *c'est-à-dire uni par l'Amour parfait, voudra réaliser, sera*

accompli, pourvu que la Volonté duale soit pure et suffisamment concentrée sur l'objet en vue.

Mais en Occultisme, comme en science physique, ce qui est vrai en théorie peut n'être pas toujours réalisable en pratique. Nous ne sommes point encore des dieux !

Il faut admirer et respecter la Nature, que les Anciens, nos nobles et savants Ancêtres, appelaient la Sainte Isis. De plus il faut apprendre à connaître ses Lois et à se familiariser avec elles, car ces Lois sont l'Esprit de Dieu Lui-même manifesté dans la Création.

Sans Science, pas de Religion solide et vraie.

Sans la Science de la Nature et de Dieu, tout est danger. Voici donc des règles sages :

Excitez constamment à une sainte activité les pouvoirs latents de votre être.

Développez graduellement votre nature spirituelle et vos possibilités occultes en vivant la vie de l'esprit et non celle de la chair.

Ne cherchez jamais en aucune circonstance à forcer aucun organisme à un développement prématuré, en stimulant mal à propos aucune disposition naturelle de l'âme, sans quoi, bien sûr, il en résulterait une réaction fatale.

Toute tentative légère est un *Centre de Fatalité* autour duquel évoluent toutes les tentations et les fourberies du Monde Astral, monde des formes passagères et des illusions. Et c'est là ce qui fait que la médiumnité spirite est dangereuse. Il ne faut pas se livrer *légèrement* aux expériences spirites. Il faut y mettre de la Science et de la Sagesse, et, *surtout*, de la pureté d'âme. Les médiums à *effets physiques* tombent facilement dans le plus triste état de dépravation morale. Sans le haut sentiment de la Divinité manifestée dans la Nature, et sans un parfait amour de ses semblables, le Spiritisme sera toujours dangereux et fera plus de fous que de régénérés.

*
* *

Revenant à mon sujet, je répéterai donc que l'union des sexes est l'acte le plus grand et le plus important

qu'il y ait au monde. Sagement, scientifiquement et religieusement accompli, c'est une série de bienfaits et de bénédictions qui tombent, comme une pluie divine, sur le couple et la progéniture, s'il y en a. Est-il au contraire accompli sous les auspices de la concupiscence et de l'égoïsme, c'est un nid de vipères que l'on introduit dans son âme, vipères occultes qui, finalement, détruisent la vitalité du corps, et même aussi celle de l'âme, de sorte que l'existence physique de leurs victimes se termine par toutes les souffrances d'une maladie cruelle, ou par le suicide, quand elle ne finit pas par l'idiotisme ou la folie furieuse. Mais les *vampires magnétiques* ainsi créés par la prostitution de l'Amour procréateur et divin, peuvent s'attacher aussi à l'âme elle-même et en causer la désintégration et la destruction, en disséminant ses débris parmi les éléments inférieurs du règne animal. Tant l'acte d'Amour a été doté par la Divinité de pouvoirs puissants ! Car l'homme n'est qu'un instrument de Dieu dans ses œuvres de Création, dont l'Amour est le grand agent.

*
* *

On voit donc que l'acte d'Amour, même sexuel, religieusement accompli, ne doit avoir légitimement en vue que deux objets : 1° la descente des bénédictions célestes sur l'enfant à naître ; 2° l'accroissement des bénédictions *sociales et domestiques*, par l'état conjugal suivant l'ordre naturel et divin.

Aussi est-il de la dernière importance de se préparer à l'acte conjugal pendant la durée d'au moins vingt cinq à quarante-neuf jours, en observant d'ailleurs que la cérémonie solennelle ne doit être accomplie qu'à la fin de la période lunaire (nous pensons que ces détails suffisent pour nous faire comprendre). La prière commune, jointe au désir ardent de l'un et l'autre d'appeler et d'obtenir l'incarnation d'un Esprit supérieur capable de relever l'Humanité déchue et de l'élever, sera la préoccupation des pensées de ce couple conjugal harmonieux.

Tout le mystère de l'amour sexuel est dans l'unique objet dont nous venons de parler : *la procréation d'une âme humaine*. Que les nobles de cœur obéissent à ces lois morales, à ces lois divines, et l'on verra bientôt se renouveler le grand siècle de Périclès.

« *Lorsque l'Humanité comprendra vraiment les lois mystiques des sexes, elle pourra réaliser son idéal dans ses enfants et engendrer des dieux.* »

Et c'est la créature féminine, la Femme, qui est le Temple divin, où, sous l'impulsion mystique de son âme, évoluent les germes et sont créées les âmes. C'est dans son sein que s'accomplit le mystère sacré ; aussi quel profond respect les hommes ne doivent-ils pas avoir pour Elle !

(*A suivre*).

René CAILLIÉ.

Nous sommes heureux de reproduire ici un Fragment du livre de M. Edouard de Morsier, *les Angoisses*, qui paraîtra prochainement chez Lemerre ; œuvre de doute sincère et poignant, de foi blessée et où, dans les doutes mêmes, saigne l'invincible Idéal.

A. J.

Les Angoisses

Fragment

Et maintenant, ô Christ, ô Maître, ô Juste, ô Saint,
Toi qui fus ici-bas une grande lumière,
Laisse-nous t'implorer à genoux sur la pierre !
Te demander ta force, à Toi qui n'as pas craint,
De sceller de ton sang le livre de ta vie !
Quand tu vivais, en butte à la haine, à l'envie,
Un César gouvernait, les prêtres étaient juifs.
Ces hommes tout-puissants écrasaient les chetifs...
On ne pouvait alors ni penser à sa guise,
Ni transgresser en rien les règles de Moïse,
Ni contre les « docteurs » même élever la voix,
Sans encourir la mort et périr sur la croix :

Notre siècle est moins dur, — au moins pour les idées !...
Il n'est plus de martyrs aujourd'hui : mais pourtant
Chaque homme est un soldat qui, l'arme au pied, attend
De *devoir* se ruer aux sanglantes curées,
Au premier bon plaisir d'un de nos gouvernants !
On nous force à tuer, quand tu nous le défends !...
On nous opprime aussi bien que d'autre manière !...
Nous ployons sous le joug de nos traditions...
La pensée est esclave et l'âme est prisonnière...
On nous parque en troupeaux qu'on nomme nations.
Il faut suivre une secte et servir une Église.
J'ai beau pouvoir écrire et penser à ma guise,
Avant que d'être un homme, on m'a fait citoyen !...
Chacun doit se soumettre à la loi du grand nombre...
Quand un ordre est donné, je ne compte pour rien !
Contre le malheureux qui se débat dans l'ombre,
L'Etat a ses canons et le riche a son or !...
Non ! tout n'est pas fini !... Trop de chaînes encor
Pèsent de tout leur poids sur l'homme, créé libre...
Pour lui faire oublier on le grise d'orgueil...
Pour son maître d'un jour il n'est qu'un esclave ivre !...
Va ! tourne ta meule, aveugle, jusqu au cercueil !...
On écrase l'enfant, on opprime la femme,
On enchaîne mon cœur, on musèle mon âme.
On me vole mon moi! — mais, quoi qu'on fasse, ô ciel !
On n'étouffera pas le cri de ma révolte !

. . . . . .

. . . . . .

Nous semons aujourd'hui ; que l'avenir récolte !
Nous voulons être aussi « témoins de l'Eternel » !
Lui « porter témoignage » aussi, selon nos forces,
Et pour cela, Penseur, il faut que tu t'efforces
D'être franc jusqu'au bout, sans un moment d'effroi !
Car pour nous tous ici, qui n'avons plus la foi,
« Confesser notre Dieu », c'est exposer nos doutes,
Nos scrupules d'abord, — à Toi qui nous écoutes ! —
Tous nos combats d'esprit, nos efforts de pensée :
Ce qu'agitent nos cœurs dans le calme des nuits :
— D'où je viens ? où je vais ? ce qu'ici-bas je suis ? —
Tout ces problèmes fous de notre âme angoissée,
Tout ce qui nous torture et fait dire : « Pourquoi ? »

O Christ ! je crie à Toi du fond de ma misère !
Donne-nous le grand cœur de faire comme Toi !
Confesser *notre* Dieu, comme Toi pour ton Père,
Et, les yeux sur la croix où Tu mourus martyr,
Dire la vérité, dussions-nous en mourir !

EDOUARD DE MORSIER.

Bibliographie

La vie inconnue de Jésus-Christ

Par Nicolas Notovitch, chez Paul Ollendorff, 28 bis, rue Richelieu, à Paris. Prix : 3 fr. 50.

Voici une nouvelle vie de Jésus. Combien n'en a-t-on pas fait et des plus contradictoires, à commencer par celles qui furent dictées par *lui-même* à différents médiums. C'est le cas de rappeler ici qu'il faut toujours bien se garder de confondre les vrais personnages spirituels en cause et les simples romanciers Esprits.

Mais M. Nicolas Notovitch n'est pas un médium. C'est un voyageur embarqué dans une série d'aventures pénibles au milieu de grosses bêtes féroces, et dormant tout juste dans le bengalow providentiel, de peur des petites non moins perfides.

La Vie de Jésus est précédée dans ce livre du récit des intéressantes péripéties de voyage du journaliste russe et du tableau des mœurs au Thibet ou règne la polyandrie et où l'on ne connaît point la jalousie d'amour !...

Par suite d'un accident, M. Nicolas Notovitch blessé fut transporté dans le couvent boudhiste d'Himis. Le séjour prolongé qu'il dut y faire pour remettre sa jambe cassée lui permit d'élucider un sujet qui piquait sa curiosité.

Il avait entendu parler, en route, d'un certain Issa, prophète connu des boudhistes ; là, il put vérifier la sincérité de ce document et se convaincre que saint Issa n'était autre que Jésus-Christ.

Les livres de l'histoire de saint Issa se trouvent à Lassa ; les grands monastères seuls en possèdent quelques copies, paraît-il. Des rouleaux apportés de l'Inde à Nepal au Thibet, relatifs à l'existence d'Issa, sont écrits dans la langue pali. Le couvent d'Himis en avait une traduction dans la langue thibétaine.

La doctrine du bouddha Issa ne constitue pas une partie canonique du Bouddhisme ; aussi le peuple ne connaît-il point Issa. Il n'y a guère que les grands lamas qui aient pu consulter les rouleaux.

Enfin, sur de pressantes sollicitations du voyageur

russe, le grand lama d'Himis apporta deux gros livres cartonnés dont les grandes feuilles étaient jaunies par le temps.

Ce curieux document est rédigé sous forme de versets isolés, ne se rattachant pas toujours les uns aux autres.

Ici je vais citer une grande page très instructive sur le fond de la doctrine des bouddhistes et la révélation historique que ce livre nous apporte :

« Il y a eu une infinité de bouddhas semblables à Issa, et les 84.000 rouleaux qui existent regorgent de détails sur chacun d'eux... Chaque élève ou lama qui a visité Lassa ne manque pas de faire cadeau d'une ou de plusieurs copies au couvent auquel il appartient. Parmi ces copies se trouvent les descriptions de la vie et des actes d'Issa qui prêcha la doctrine sainte dans l'Inde et chez les fils d'Israël et qui fut mis à mort par des païens dont les descendants adoptèrent les croyances qu'il répandait. Le grand Bouddha, âme de l'univers, est l'incarnation de Brahma ; il demeure immobile presque toujours, renfermant en lui toutes choses, depuis l'origine des êtres, et son souffle vivifie le monde. Il a abandonné l'homme à ses propres forces ; à certaines époques, il sort cependant de son inaction et revêt une forme humaine pour essayer d'arracher ses créatures à une perte irrémédiable. Au cours de son existence terrestre. Bouddha crée un nouveau monde au milieu des gens égarés, puis quitte de nouveau la Terre pour redevenir un être invisible et reprendre sa vie de félicité parfaite.

« Il y a trois mille ans, le grand Bouddha s'est incarné dans le célèbre prince Cakya-Mouni, en soutenant et en propageant les doctrines de ses vingt incarnations. Il y a deux mille cinq cents ans, la grande âme du Monde s'est incarnée à nouveau dans Gauthama, jetant les fondements d'un nouveau monde en Birmanie, à Siam et dans différentes îles. Bientôt après, le bouddhisme a commencé à pénétrer en Chine, grâce à la persévérance des Sages qui s'appliquaient à propager la doctrine sainte, et sous Ming-Ti de la dynastie Honi, vers 2050, la doctrine de Cakya-Mouni reçut l'adoption du peuple. Simultanément avec l'appariton du boudhisme en Chine, la doctrine commence à se répandre parmi les Israélites. Il y a environ deux mille ans, l'Etre parfait, rompan encore pour quelque temps avec son inaction, s'est

incarné dans le nouveau-né d'une famille pauvre ; il voulait qu'une bouche enfantine, employant des images populaires, éclairât les malheureux sur la vie d'outre-tombe et ramenât les hommes dans le chemin du vrai, en leur indiquant, par son propre exemple, la voie qui les pourrait le mieux conduire à la pureté morale originelle. Lorsque l'enfant sacré eut atteint un certain âge, on l'emmena aux Indes où, jusqu'à l'âge d'homme, il étudia toutes les lois du grand Bouddha qui réside éternellement dans le Ciel. »

Jésus, c'est-à-dire Issa, fit aux Indes un séjour de pèlerin, sans que l'on prêta grande attention à sa présence. Plus tard, ce fut bien différent. Quand il eut quitté ces contrées et que, victime auguste, le monde s'agita des circonstances de sa mort, alors les événements d'Israël furent connus, là où il avait vécu plus de vingt ans.

Le supplice par ordre de Pilate intéressa les chroniqueurs et l'on se souvint de lui. Ah ! c'est bien là toujours l'éternelle histoire du monde : distinguez-vous du commun des mortels ; tous revendiquent l'honneur de vous avoir pour frère.

Ce sont des marchands de Judée dans l'année même de la mort de Jésus, qui furent les transmetteurs des faits dont quatre ans plus tard on formera et successivement pendant deux cents ans les rouleaux de l'Inde, de Nepal et de Maghada sur le mont Marbour, près de la ville de Lassa, où réside à présent le Dalaï-Lama.

On s'explique pourquoi les renseignements sur Jésus ne sont pas mis en ordre dans les chroniques. Les manuscrits racontent sans explications ni détails qu'un juste du nom d'Issa, un Israélite, après avoir été deux fois acquitté par les juges « comme étant l'homme de Dieu » fut néanmoins mis à mort sur l'ordre du gouverneur païen Pilate « qui craignait que Jésus ne profitât de sa grande popularité pour rétablir le royaume d'Israël et en expulser ceux qui l'avaient conquis. »

Au bout de deux volumes des récits de l'origine de Jésus et de sa famille et de ses persécutions, on déclare enfin qu'Issa est l'incarnation de l'esprit de Brahma et le meilleur de tous.

La version présentée au public par M. Nicolas Notovitch a été rédigée trois ou quatre ans après la mort de Jésus, ai-je-dit. L'auteur laisse aux savants, aux philosophes et aux théologiens le soin de recher-

cher les causes des contradictions qu'on pourrait relever entre la « Vie inconnue d'Issa » et les récits des Evangélistes. Ce qu'il y a de fort curieux dans ce travail, c'est qu'en somme les bouddhistes auraient l'antériorité documentaire sur les Evangélistes.

Ayant rassemblé leurs notes et leurs souvenirs, les historiographes d'Issa trouvèrent qu'il avait commencé par fréquenter les temples des Djainites.

Le Djainisme est une secte de la péninsule de l'Hindoustan ; elle forme une sorte de trait d'union entre le bouddhisme et le brahmanisme ; cela remonte au VIIIe siècle avant Jésus-Christ. Les Djainites voulaient garder Jésus, mais Jesus les quitte pour s'établir à Djaggernat, une des villes sacrées des brahmines, pour étudier dans son importante bibliothèque. Il trouve beaucoup à blâmer dans les usages et les lois brahmines et il soutient des discussions publiques avec les brahmines. Jésus soutient la cause du peuple, prêche devant les soudras, dernière caste d'esclaves. On a dénaturé les paroles de Brahma ; il en rétablit le sens. Un moment les brahmines ont envie de le tuer ; alors il se réfugie dans les montagnes du Népal, dans l'Himalaya. Jésus séjourne six ans au milieu des bouddhistes. A vingt-six-ans, il retourne dans son pays opprimé. En route il fait des prédications et se dérobe sans cesse aux persécuteurs. En traversant la Perse, les adorateurs de Zoroastre le firent sortir et ne le tuèrent pas de peur des vengeances populaires. Ils crurent qu'il serait la proie des bêtes féroces, mais il sut échapper à tout.

Les bouddhistes ont conservé un grand nombre des sermons d'Issa qui, disent-ils, est revenu prêcher dans sa nation non à trente ans, mais dans sa vingt-neuvième année. Il sont précis.

On ne peut vraiment douter, d'après les documents de M. Nicolas Notovitch, que cet Issa ne fut véritablement la personnalité de Jésus-Christ.

Ce qui nous plaît particulièrement dans cette vie de Jésus, c'est que ce Messie rédempteur des peuples n'a pas absolument besoin d'être instruit par ceux-ci et par ceux-là. Il n'est ni brahmaniste, ni bouddhiste, ni essénien, ni autre chose; il est Jésus.

Son inspiration supérieure de fils de Dieu, c'est-à-dire, uni le plus possible par les fluides originels en la divine substance, pouvait lui tenir lieu de tout. Il avait tout en lui-même. Tant qu'on me montrera un

Jésus instrument d'une secte quelconque, je dirai : c'est un faux Jésus. Jésus-Christ est au-dessus de tout ; c'est l'âme directrice de notre planète. La Terre, arrosée de ses larmes et fécondée par son doux amour, deviendra un séjour heureux quand les terriens auront compris leur Maître et qu'ils voudront l'aimer à leur tour.

LUCIE GRANGE.

(*La Lumière*).

La Terre

Evolution de la vie à sa surface, son Passé, son présent son Avenir, par Emmanuel Vauchez. Compte rendu' par Lucien Gueneau.

(Les Sables-d'Olonne, rue de Halles 79)

Nous recommandons à nos lecteurs cet opuscule d'une centaine de pages, très bien fait, par le directeur de *l'Union Républicaine de la Nièvre*. Il fait merveilleusement valoir un des plus beaux livres qui ait été publié a notre époque. Le temps et l'espace nous manquent pour en dire plus long, nous nous contenterons d'en transcrire la dernière page. R. C.

Moralité — Conclusion

Espérons que la France renoncera à l'indulgence pour les théories néfastes [2], qui veulent la conduire à l'anéantissement. Que cette voix vibre donc à son l'oreille et lui fasse comprendre que la route de toutes les nations s'appelle : MORALITÉ.

Et, ceci dit, j'ajoute : Et vous, chers lecteurs, en songeant avec Vauchez que *le mort est uni au vivant, le savant à l'ignorant, le pauvre au riche, le criminel au vertueux*, par cette grande loi de la solidarité universelle qui fait de tous les hommes un seul Homme, et sans l'observation de laquelle nul repos n'est possible dans une société avancée ; en songeant, dis-je, que notre vie n'est qu'une vie préparatoire, repliez-vous sur vous-mêmes, moralisez-vous, remplissez vos cœurs, non pas de la morale de sacristie, mais de celle qui fait les hommes vraiment utiles à leurs semblables.

---

1. LA LUMIÈRE. *Révélation du nouveau Spiritualisme*. Revue mensuelle. Prix : 6 fr. par an. Boul. Montmorency, 75, Paris.
2. Les Théories matérialistes.

— La nature a horreur du vide, disait-on jadis, ne sachant pas expliquer l'élévation de l'eau dans un tube vide.

On ne croyait peut-être pas si bien dire, car il y a là une loi morale aussi bien qu'une loi physique.

Qu'un vide se fasse dans notre esprit ou dans notre cœur, immédiatement la nature cherche à le combler; qu'une illusion s'envole, qu'une croyance fortifiante s'évanouisse, il faut quelque chose à leur place si vous ne voulez y voir monter le nihilisme, l'anarchisme, le scepticisme, toutes les illusions, toutes les mauvaises croyances qui envahissent les sociétés sans foi et finissent par les étouffer.

Comblons bien vite ces vides malsains, remplissons-les par une nouvelle foi, par une nouvelle croyance fortifiante qui ne nous trompera pas, parce qu'elle sera basée sur la raison et sur la science, c'est-à-dire sur la vérité. Ainsi donc, vite à la tâche, répandez partout l'éducation morale, celle qui comble tous les vides, qui apporte toutes les consolations, qui adoucit toutes les misères et a pour auxiliaires le goût du travail et l'amour du bien et du vrai.

Lucien Gueneau.

Un Livre de M. P. Verdad (Lessard)

Socialisme pratique par le retour à la terre, dédié au Peuple mais plus particulièrement aux gouvernants, aux classes et aux sociétés dites aristocratiques. 1 vol. in-18, près de 200 pages, 2 francs, port compris, Nantes, 3, rue Mercœur.

Ce livre vient de paraître. Des comptes rendus spéciaux lui ont été consacrés. Nos amis en ont eu la primeur et l'ont justement apprécié. C'est une solution nouvelle et pratique proposée pour résoudre le problème social. Tout y est clairement et simplement exposé, conséquemment à la porté de tous. C'est un livre à propager au milieu de toutes les classes, car il n'est point publié pour les diviser, mais pour les unir en vue d'un salut commun par le retour à la terre et la reconstitution de la famille. Tous ceux qui aiment P. Verdad doivent acheter son livre et le faire lire autour d'eux. Une centaine d'exemplaires seulement est réservée pour la vente.

(La Religion universelle).

La Monégasque

PAR JEAN BLAIZE

Un vol. in-18. Prix: 3 fr. 50. E. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs, 8 et 10, rue Garancière, Paris.

Comme les romans précédents de l'auteur *la Monégasque*, que Jean Blaize publie à la librairie Plon, captive l'esprit et touche à fond le cœur. Ce n'est pas spécialement le roman de l'argent, du jeu, ni le roman méridional, ni le roman cosmopolite : c'est tout cela et autre chose encore. C'est, en somme, un reflet de la vie, avec sa vertigineuse diversité, avec ses joies et ses tristesses, c'est la dramatique histoire d'un amour conjugal, de la quelle rayonne un nombre considérable de faits se passant dans des mondes très variés, et montrant des êtres d'os et de chair, doués de cette étonnante vitalité que Jean Blaize donne à ses personnages. Et de la multiplicité d'intérêts qu'il sait offrir, intérêts du style, de la pensée, de l'intrigue même, résulte peut-être la principale orginalité de *la Monégasque*.

Bernadette de Lourdes [1].

M. Emile Pouvillon vient d'ajouter une nouvelle légende à la Légende dorée. En dramatisant, d'une façon simple et touchante à la fois, la vie et la mort de Bernadette de Lourdes, il a écrit l'épopée intime de la pastoure visionnaire avec l'âme d'un peintre primitif.

Pour cela, M. Pouvillon n'a eu qu'à traduire le sentiment profond et religieux qu'il a de la réalité, de cette réalité supérieure qui est le cœur même des choses, et non leur apparence.

On connait le talent de M. Emile Pouvillon, si admirablement parfumé de nature ; il a rendu, pour l'avoir sentie et vécue, la vie des champs, ému du recueillement des arbres, de l'intimité des herbes, du frisson de l'eau, de la lumière des cieux changeants. C'est avec une visible sympathie, analogue à celle de Georges Eliot, qu'il a interrogé l'âme des

---

1. Plon, éditeur.

paysans, nous associant à leurs travaux, au drame continuel de leur existence, notant leur désintéressement, n'ignorant pas leur égoïsme. Et il a parlé d'eux en observateur compréhensif et bienveillant.

Aujourd'hui il a voulu faire vivre des paysans religieux, les groupant autour d'une enfant, ravie aux visions célestes. Sans surcharge de rhétorique, mais en écrivain consommé, simplement, naïvement, M. Pouvillon a su nous séduire et nous charmer, comme il charmera et séduira tout lecteur attentif. Car je sais peu de choses d'une émotion plus communicative que la mort de Bernadette.

Cet essai d'art religieux est une œuvre qui commande le respect et l'admiration. Si M. Pouvillon n'a pas écrit un chef-d'œuvre, nous ne voyons guère un autre écrivain mieux orienté pour nous le donner.

Ceux qui ont lu *l'Innocent*, *Jean-de-Jeanne*, *Chante-pleure*, tous ces savoureux récits de M. Pouvillon, trouveront dans *Bernadette de Lourdes* le même amour de la Nature, uni à un souffle de haute spiritualité. Oh ! le délicieux paradis qu'il nous décrit, fleurant, comme son talent, les suaves senteurs de la terre !

A côté du styliste sincère et délicat qu'est M. Pouvillon, nous sommes heureux de rendre hommage à la loyauté et à la noblesse de l'homme.

MAURICE FABRE.

Syndicat des Magnétiseurs

Nous reproduisons ici avec joie et recommandons à nos lecteurs le discours de notre vaillant et cher Frère Houssay.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Au nom du Syndicat des Magnétiseurs, dont j'a l'honneur d'être le président, nous vous remercions et vous félicitons en même temps de l'honneur que vous nous faites et du concours que vous nous apportez, en assistant ce soir à notre fête de famille.

La science du magnétisme et toutes les sciences occultes dont le magnétisme n'est qu'un rameau sont aussi vieilles que le monde ; nous osons même affirmer qu'elles sont plus vieilles que le monde lui-même, parce qu'elles sont l'unique souvenir et héritage que

l'homme, en paraissant sur la terre, ait apporté de l'au-delà, derniers vestiges d'une antique puissance dont il est déchu et qu'il a mission de reconstituer tout entière dans la suite des âges. Sans cette conception première, tout nous paraît désordre dans le jeu des forces naturelles ; avec cette mission divine, tout s'illumine à nos yeux et nous comprenons l'humanité dans son passé obscur, dans ses luttes présentes et dans son radieux avenir.

Dès sa première apparition sur terre, nous voyons un exemple frappant de cette force latente et sublime, que recèle toute intelligence humaine. L'homme, roi de la création, fait comparaître par-devant lui toutes les créatures vivantes, qu'il subjugue et magnétise de son regard, et auxquelles il donne le nom propre qui leur convient.

Il est vrai, s'il faut en croire la grande légende biblique, légende encore inexpliquée dans ses détails et ses motifs, mais qui plus tard nous sera dévoilée, précisément par l'étude plus approfondie des sciences occultes, qu'un être plus puissant que l'homme le magnétisa et le subjugua à son tour sous un joug de fer, dont nous ressentons les dures étreintes à l'heure actuelle plus que jamais, parce qu'étant plus éclairés nous sommes plus sensitifs.

Cet être, justement nommé le Génie du Mal, est l'antique Césarisme, serpent à double tête, et qu'un jour l'humanité finira bien par écraser. Il n'aurait jamais asservi l'homme, s'il n'eût appelé à son secours un autre magnétisme tout-puissant, celui de vos yeux, mesdames, auxquels rien ne résiste en ce monde. Doux esclavage, nous en convenons, unique consolation et soutien réciproque dans les misères de cette vie, mais esclavage néanmoins et des deux côtés à la fois, car, en vertu du césarisme implanté en ce monde, c'est la femme qui est asservie. L'homme ne sera vraiment émancipé et le Roi de toutes choses que lorsque ces deux moitiés d'un même être marcheront d'un pas égal dans la science, la liberté et la solidarité.

Dans les siècles passés, l'homme égoïste et destructeur ignore ses origines et s'inquiète peu de son avenir ; les sacerdotes de toutes les religions, qui se sont succédé ici-bas, ont été les seuls dépositaires des sciences occultes. Voyez Noé, Melchissédech, Abraham, Moïse, les prêtres Chaldéens, Egyptiens, et les grands féticheurs de toutes nations. Mais

bientôt, mus par l'âpre désir de tout dominer, par la sacrée soif de l'or, ils détournèrent les peuples qu'ils dirigeaient des eaux vives de la Vérité, et cette vérité ils l'ont emmaillotée de plus en plus dans les langes des dogmes obscurs. Infidèle à sa sublime mission d'éclairer les forts, de soutenir les opprimés, le sacerdote disparaîtra peu à peu des nations; chaque homme, dans un avenir plus prochain qu'on ne pense, sera son prêtre, son roi, et l'Amour universel sera la loi unique des humains.

Si quelques prêtres encore, se souvenant des antiques traditions, veulent se livrer à l'étude des divines sciences, les dévoiler, les expliquer et les répandre autour d'eux, il leur faut tout d'abord sortir des temples, il leur faut lutter chaque jour contre leurs frères obstinés qui les couvrent d'opprobres et d'anathèmes, il leur faut aller même jusqu'au martyre.

Ce martyrologe des prêtres, héritiers des primitives traditions, comprend d'innombrables victimes, et, pour n'en citer que quelques-unes, nommons Eliphas Lévi, l'abbé Michon, l'abbé Jouet et notre saint ami le chanoine Roca, mort, il y a quelques mois, de faim et de misère. Nous-même, qui vous parlons, pour oser affirmer publiquement de telles doctrines, pour déployer et porter haut le drapeau du magnétisme. pour tenter simplement de défendre nos frères abandonnés en préparant un refuge à ceux qui souffrent, que n'avons-nous pas eu à souffrir et que ne souffrirons-nous pas encore de la part des fanatiques volontaires et des puissants du jour, dont nous ne recevons, au lieu d'aide et protection, que persécutions et calomnies! Mais pour si peu nous ne déserterons pas la lutte.

Vous qui nous entendez, Mesdames et Messieurs, vous nous comprenez et vous soutiendrez la grande cause du magnétisme, dont nous sommes tous ici les partisans convaincus et les représentants autorisés.

Mais nous ne voulons pas abuser de votre bienveillante attention : les longs discours ne sont pas de mise dans cette soirée, où nous devons être tout à la joie d'être réunis dans la même foi et les mêmes espérances. C'est pourquoi nous n'avons soulevé devant vos yeux qu'un leger pli du voile hermétique, afin d'élever vos âmes en vous rappelant nos célestes origines, afin surtout de les encourager et de les soutenir dans les difficiles sentiers de la vie, en

vous faisant entrevoir le noble but vers lequel nous devons marcher sans défaillance.

Salut donc à Mesmer, ce grand vulgarisateur de la science magnétique, ce noble bienfaiteur de l'humanité. Aujourd'hui nous célébrons le 160me anniversaire de sa naissance. Quels immenses progres, depuis ce temps, a fait le magnétisme ! Que de guérisons, de consolations et de lumières obtenues par lui ! Nous n'en sommes qu'à l'aurore de ces sciences sublimes, et nous espérons que notre Syndicat contribuera puissamment à les développer et à les répandre.

Salut aussi aux vaillants continuateurs de Mesmer. Hommage à ceux qui sont morts et dont les noms illustres sont dans toutes les bouches : Puységur, Deleuze, le baron Du Potet, Auffinger père, Lafontaine et combien d'autres ! Courage à ceux qui vivent, luttent et font chaque jour de nouvelles découvertes. Salut à Donato, à Moutin, à l'abbé de Meissas, à Buais, au colonel de Rochas, à Auffinger, à Lorenza, à vous tous qui m'entourez : vous êtes dignes de vos aînés.

Au succès de notre Syndicat, dont nous célébrons aujourd'hui le premier anniversaire ! A la mémoire du grand Mesmer ! A la gloire de tous les vrais et savants magnétiseurs, masseurs et guérisseurs de la France et du monde entier !

E. Houssay (l'abbé Julio),
Président du Syndicat des Magnétiseurs.

Correspondance

Nous avons reçu de notre cher Frère Chossat d'intéressantes lettres et communications et nous sommes heureux, pour nos lecteurs et nous-mêmes de les publier ici.

Clermont, le 11 juin 1894.

Mon cher Monsieur et Frère,

L'article de *l'Aurore* sur « la Situation actuelle à Paris » publié dans le numéro de mai de *l'Etoile* complète bien mes idees. Car il est certain que tous nos maux, toutes nos souffrances nous viennent de cette société égoïste ; ils ne peuvent nous venir de Dieu ; c'est nous que nous devons accuser, nous

seuls, et notre grand ennemi, l'ennemi de la civilisation et du progrès, est le matérialisme. Et nous sommes gouvernés par des matérialistes, par des gens qui enlèvent de l'esprit du peuple toutes les croyances, qui suppriment la foi, qui nient l'avenir. Ils font les lois pour leur avantage et les maintiennent par la force. Le pauvre est mis de côté ; il ne compte pas. L'on peut dire avec raison : Tout pour les uns, rien pour les autres.

Mais tout cela ne peut pas durer ; il faut que cette société change, car nous ne sommes pas condamnés à souffrir éternellement, et le jour de justice si impatiemment attendu, et depuis si longtemps, apparaîtra bientôt. La grande loi de la Fraternité doit s'accomplir, un jour, hélas ! peut-être bien éloigné encore, mais qui arrivera sûrement malgré tout ce que pourront faire les matérialistes.

Aujourd'hui, plus que jamais, le besoin de savoir se fait sentir s'impose en quelque sorte, et le pauvre peuple qui a souffert, qui a été harcelé de tous côtés commence à comprendre que, s'il ne change pas, il n'aboutira à aucun résultat. Et c'est pourquoi nous voyons, chaque jour, de nouveaux soulèvements, nous entendons des rumeurs, des plaintes s'élever de tous les points du globe. C'est l'ère de Fraternité qui commence et, quoi que vous fassiez, messieurs les matérialistes, vous ne l'arrêterez pas et, si l'humanité a dévié de ses voies, c'est vous qu'il faut en accuser. Vous parlez de socialisme, mais quel socialisme ? Ne savez-vous donc pas qu'il est impossible de trouver le vrai socialisme ailleurs que dans le vrai christianisme ? Nous sommes tous frères, Dieu l'a dit, et nous devons nous aider naturellement ; nous devons chercher l'intérêt des autres avant le nôtre, nous devons tendre la main aux déshérités de la nature au lieu de les regarder dédaigneusement. Mettons donc en pratique toutes les belles maximes du Christ et nous verrons un changement s'opérer. Le peuple est fatigué de toutes les iniquités qu'on lui fait endurer. Il se révolte ; les faibles, les opprimés se redressent et demandent aux matérialistes, compte de leurs actes. Et les matérialistes ont peur, ils tremblent devant ce flot montant, ils courbent la tête, eux qui se croyaient si forts. Ils ne comprennent pas que la voix de Dieu s'est fait entendre et qu'un monde nouveau va remplacer l'ancien, que les vieux préjugés vont être mis de côté et que les paroles du Christ : « Aimez-vous

les uns les autres, » vont se réaliser ; il ne peut d'ailleurs en être autrement, car nous ne pouvons rétrograder.

Aussi souvent que je le pourrai, je vous donnerai quelques détails sur ce courant irrésistible qui pousse les peuples à la Fraternité.

Je compte avoir prochainement des travaux à exécuter et je prêcherai notre doctrine à mes ouvriers qui, sûrement, m'écouteront.

A vous bien fraternellement.

J. Chossat (entrepreneur).

Clermont, 18 juin 1894.

Cher monsieur et frère,

Je vous adresse, ci-joint, un extrait du journal *le Moniteur du Puy-de-Dôme* du 16 juin, sur un cas assez curieux de somnambulisme, que vous pourrez insérer dans *l'Etoile*, si vous le jugez à propos [1].

J'ai assisté samedi dernier 17 juin à quelques expériences d'hypnotisme faites par M. Joubraun, expériences de transmission de pensée, insensibilite et suggestion mentale. Tout a parfaitement réussi. Le sujet de M. Joubraun lit parfaitement dans la pensée du magnétiseur.

Quant à l'insensibilité, M. Joubraun traverse le bras de son sujet (lorsqu'il est en catalepsie) à l'aide d'une grosse épingle à cheveux, sans qu'une seule goutte de sang sorte de la plaie.

Suggestion mentale. — M. Joubraun pense : vous êtes ivre. Et le sujet simule l'état d'un homme ivre.

M. Joubraun pense : vous avez peur, vous êtes pris d'une grande frayeur. Et le sujet se met à crier, se roule sur le plancher et pourrait certainement se faire beaucoup de mal si le magnétiseur ne l'arrêtait.

Toutes ces expériences ont intéressé les nombreuses personnes qui assistaient à la séance et ont entièrement convaincu celles qui ne croyaient pas au magnétisme.

Rien autre de nouveau à vous signaler.

Fraternellement à vous.

J. Chossat.

1. C'est cet extrait qu'on a pu voir reproduit plus haut.

Le Directeur-Gérant : Rene Caillie.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie.

FRATERNITÉ HUMAINE

PRIÈRE

Ora et labora.

Dieu de l'Espace et du Temps! O Père des Cieux étoilés ! Toi, dont l'Amour et la Pensée gouvernent les Mondes ! écoute ma prière et bénis tous mes Frères bien-aimés de la Terre.

Je te prie pour le pauvre Mineur enfoui sous le sol, qui, privé de la lumière du Jour et des gais sourires de ton Soleil, expose sa Vie au feu du grisou, à l'éboulement des rocs.

Je te prie pour le Laboureur au front baigné de sueurs qui, courbé sur son dur sillon, élève vers Toi ses bras suppliants.

Je te prie pour la Femme, le Mystère sacré, qui fait ouvrir nos yeux à la lumière du jour en nous offrant la vie pour sa Souffrance, et nous abreuve du Lait et de l'Amour de son Sein. Fais comprendre à tous, ô Seigneur, le Respect qui est dû à la Femme, qui porte en Elle la présence réelle de la *Nature*. Fais comprendre à tous que la Naissance est aussi grave que la Mort, que rien n'est banal dans la Nature pas plus qu'en ton Cœur Divin, et que l'Amour et les Sexes sont choses religieuses.

En particulier, je te prie pour mon Ame-Sœur, celle avec laquelle je dois vivre éternellement dans les Splendeurs de tes Cieux.

Et je te prie pour la pauvre Mère qui souffre toutes les douleurs de ceux qu'Elle a mis au monde.

Je te prie pour le Matelot offrant à tes yeux, au plus fort de l'orage et de la tempête, son Front calme et son Cœur couvert d'un triple airain.

Je te prie pour l'Epouse attendant son Epoux, pour les Enfants abandonnés par leur Père, pour la Fiancée soupirant après son Bien-Aimé, pour tous Ceux qui tendent leurs mains vers Toi. Donne à tous, ô Seigneur, la Foi, le Courage et la Paix.

Je te prie pour le pauvre Soldat, victime de l'orgueil et de l'ambition, qui meurt inconnu sur les champs de bataille ; pour tous les Opprimés des rois de la Terre ; pour celui qui Pleure et Crie dans le désert.

Je te prie pour le pauvre Proscrit qui ne sait où reposer sa Tête ; pour les Mères assises auprès de leurs Fils mourants ; pour tous les Pauvres, pour tous les Petits, pour les Faibles et les Souffrants ; pour tous nos Frères de l'Humanité dont nous devons épouser les Douleurs.

Je te prie pour tous ces Etres inférieurs de la Création, qui gravitent dans la sphère de l'instinct et qui Souffrent comme nous.

Je te prie pour tous ces Navigateurs hardis et courageux, cherchant au milieu des ténèbres épaisses qui nous enveloppent et qui nous tuent, tes Desseins impénétrables et la Raison des choses. Eloigne des fronts glorieux de ces Martyrs de la pensée le Doute et l'Orgueil.

Bénis, ô Créateur ! la plainte du Génie insulté, le soupir du Savant éclairé trop tard. Répands la Lumière de tes Vérités divines et le Baume de tes Consolations célestes sur tous ceux qui Travaillent, qui Souffrent et qui Aiment.

O Toi, Esprit mystérieux, sublime Androgyne, Seigneur unique, dont les Etoiles sont les Yeux divins, Toi qui connais les noms de toutes les Ames et sais le nombre des grains de sable qui roulent sur le bord des Océans, répands sur tous la Force, le Courage et la Paix, et que tout devienne ici-bas : Prière, Amour et Foi.

RENÉ CAILLIÉ

SOMMAIRE

Du numéro **8** *d'Août 1894*

X. Y. Z . . . . . **Pensées.**
Alber JHOUNEY. . . . . **Fraternité de l'Étoile.**

KABBALE MESSIANIQUE

A. JHOUNEY . . . . . **La Tradition**. Le Siphra Dzénioutha. Commentaires.
d° **Religion Messianique.** L'Ame du Salut.
d° **Yoga Sastra de Patandjali** (*Suite*).
De REICHENBACH.. . . . **Quatorzième Lettre odique.**

SOCIALISME CHRÉTIEN

Abbé C. M. . . . . **Conférences.** Rôle politique des Prophètes.
L'Abbé ROCA . . . . . **Démolition du vieux Monde.** Les Prolétaires.
René CAILLIÉ. . . . . **Aux Femmes.**
Ernest BOSC. . . . . **La Réincarnation.**
« *REVUE SCIENTIFIQUE* » **Le Mouvement Féminin.**

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

René CAILLIÉ. . . . . **Direction nouvelle** à donner à la Révélation spirite. La Religion Sociale.
ROUXEL. . . . . **La Propagande spirite.**

PARTIE LITTÉRAIRE

René CAILLIÉ. . . . . **Régénération par la Doctrine ésoterique.** L'Amour spirituel.
Alber JHOUNEY . . . . . **In hoc signo.**
Ch. de BARBERIES. . . . **Mœsta, vero, anima mea.**
Alber JHOUNEY . . . . . **Alliance Universelle.**
d° **Revues.**
BIBLIOGRAPHIE. . . . . **Après la Mort** par Léon DENIS. **Jeanne Leade, etc.**
NÉCROLOGIE. . . . . Hippolyte DESTREM.

ABONNEMENTS

France :		Etranger :	
Un an	7 fr.	Un an.	8 fr.
Six mois	4 »	Six mois	5

Les abonnements, qui partent du 1er janvier et du 1er juillet, se paient d'avance et doivent être adressés :

A M. **René CAILLIÉ**, administrateur et directeur de l'*Etoile*, à **Avignon** (Vaucluse.)

Les Abonnements non payés directement sont recouvrés au moyen de *Bons de recouvrements postaux* **avec un surcroit de 50 centimes pour les faux frais.**

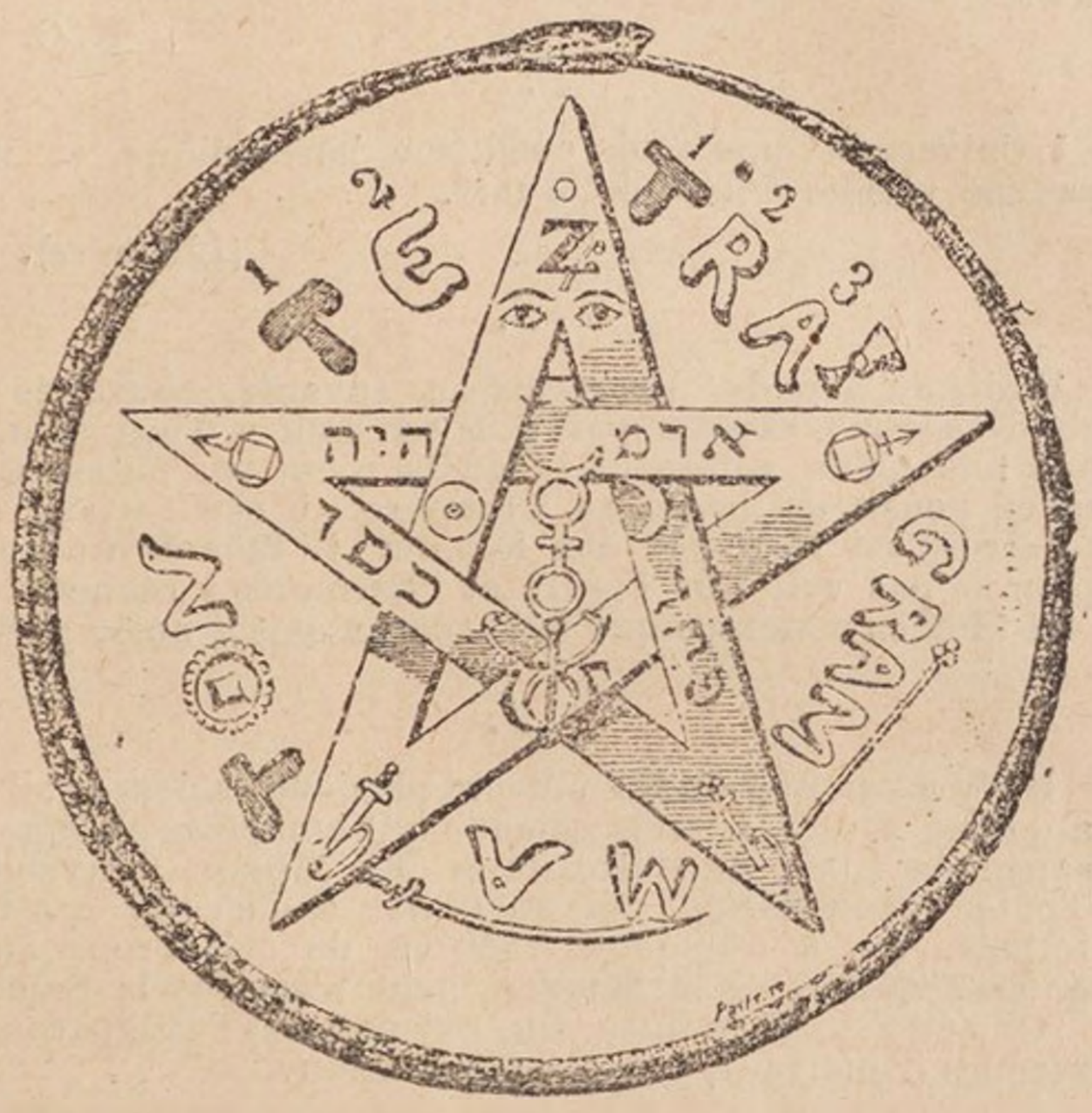
Il ne sera répondu qu'aux lettres portant un timbre-poste pour la réponse.

Adresser tout ce qui regarde la partie artistique et littéraire à M. A. JHOUNEY, à Saint-Raphaël (Var).

Tout livre dont on nous enverra un exemplaire sera annoncé, et s'il y a lieu, analysé.

6e ANNÉE. N° 68. AOUT 1894.

L'ÉTOILE



PENSÉES

Tant que le monde ne comprendra pas ces trois paroles : *Vérité*, *Raison*, *Justice*, et celles-ci : *Devoir*, *Hiérarchie*, *Société*, la devise révolutionnaire : *Liberté*, *Egalité*, *Fraternité*, ne sera qu'un triple mensonge.

E. LÉVI.

Nulle individualité n'a le droit, si noble soit-elle, d'en lier une autre ; mais le plus grand doit, si cette voix est conforme à celle de son cœur, obéir à la voix de celui qui passe, détaché de la terre, et la foulant cependant d'un pied résigné, afin d'entrainer les hommes jusqu'au ciel et qui, sans rien recevoir, ne veut que donner.

(*La Porte héroïque du Ciel*).

JULES BOIS.

***

L'homme est ce qu'il pense. C'est la pensée qui fait le bien ou le mal. Aussi les Anciens, nos maîtres en tout, disaient-ils : *Surveille tes pensées si tu veux commander tes actes.*

R. C.

***

L'Univers est une seule condition harmonique, et non pas une variété d'états différents.

(*L'Aurore*).

***

Petits ou grands, ignorants ou savants, sauvages ou civilisés, tous savent qu'il y a en dehors d'eux-mêmes, des lois qu'ils subissent et qu'ils n'ont pas faites. Quoi qu'on pense de la Cause Première, il est certain que l'Univers est régi par des lois, et il faut être aveugle pour ne pas voir que l'ordre et l'harmonie y règnent.

Il faut en conclure que le hasard n'existe nulle part.

***

Il n'y a pas et ne peut y avoir plusieurs sciences ; il n'y a qu'une seule et vraie science qui embrasse la connaissance de DIEU, de l'HOMME et du MONDE UNIVERSEL. Toute connaissance qui se limite à l'un de ces trois termes, ou à quelques fractions de ces termes, n'est qu'un *fragment* de la Science, mais n'est pas la Science.

Or cette Science intégrale, nul ne peut l'atteindre sans secours d'en-Haut, sans la Révélation.

RENÉ CAILLIÉ.

Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Elévation fraternelle vers Dieu;
II. Invocation aux esprits supérieurs.
III. Union par les fluides.

Le 7 août 1891, *de midi au soir.*
Le 7 septembre 1891, *de midi au soir.*

ALBER JHOUNEY.

KABBALE MESSIANIQUE

La Tradition [1]

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

I

LE LIVRE DU MYSTÈRE

(*Siphra Dzénioutha*)

CHAPITRE PREMIER (*suite*)

B. — Commentaire

La septième des Séphiroth s'appelle Netzah, la Victoire.

La huitième des Séphiroth s'appelle Hod, la Gloire.

Ces deux attributs agissent dans une fréquente alliance, et les Kabbalistes en traitent simultanément.

Ils correspondent aux deux colonnes du temple de Salomon, Jakin et Boas.

Jakin se réfère à Netzah, et Boas se rapporte à Hod.

Jakin était la colonne de droite, Boas était la colonne de gauche.

Jakin signifie : *Celle qui affermira*, parce que Netzah est l'affermissement de Malchut.

Et Boas signifie : *Alacrité*.

Les âmes divines, humaines, instinctives, passent par les attributs de Netzah et de Hod avant de se rendre dans Jésod et, de là, dans Malchut.

C'est à Netzah et à Hod que fait mystiquement allusion ce verset du cantique des cantiques (ch. v, vers. 15) : Ses cuisses sont des colonnes de marbre fondées sur des bases d'or.

Le nom divin auquel est consacrée Netzah, c'est Jod-hévah-Zébaoth; le nom divin auquel est consacrée Hod, c'est Elohim Zébaoth.

---

1. Essai offert aux frères du *Troisième degré* de l'Etoile.

Netzah et Hod sont les deux séraphins d'Isaïe (ch. VI, vers. 2.)

Ils sont appelés séraphins (séraphim), c'est-à-dire brûlants et consumants, parce qu'ils consument et dévorent ceux qui, sans avoir à cœur la gloire de Dieu, étudient la Mercabah et s'occupent du mystère de Chaschmal (c'est-à-dire les magiciens noirs qui, dans une intention égoïste, étudient les propriétés des séphiroth décrites dans la Mercabah et s'occupent de la lumière astrale, figurée par le Chaschmal, métal mystérieux de la vision d'Ezéchiel.).

Ils dévorent également tous ceux qui exercent des arts maudits par les noms de la Couronne (c'est-à-dire ceux qui cherchent à se servir des noms sacrés et spécialement des treize modifications du tétragramme régies par Kéther, la Couronne, dans les arts de la sorcellerie et de la magie démoniaque).

A. JHOUNEY.

Religion Messianique [1]

L'AME DU SALUT [2]

L'ascétisme et la continence peuvent être ou supérieurs ou inférieurs *moralement* à la Tempérance ordinaire, et cela dépend des conjonctures et des vocations.

Il est faux de prétendre, au nom d'un rationalisme borné, que l'ascétisme et la continence sont *toujours* inutiles, maladifs, déraisonnables.

Certaines destinées de charité véhémente, d'héroïsme, de science, d'art, puisent leur intensité dans l'ascétisme ou la continence.

Même en négligeant la portée de ces efforts

---

1. Essai offert à la méditation des Frères du *Quatrième Degré* de l'Etoile.
2. Voir l'*Etoile* (tous les numéros de février à septembre 1893 de novembre 1893 à mars 1894, et de mai à juillet 1894).

exceptionnels comme entraînements vers Dieu, même à ne regarder que leur vaillance *humaine* et les œuvres qu'ils déploient, ne sera-t-on pas noblement ému ?

L'ascétisme de François d'Assise diminua-t-il la grâce et la violence de sa charité, de son *humaine* et visible charité, en dehors de sa dévorante adoration pour Dieu ?

Et, sans invoquer l'œuvre du Christ, le dévouement de Vincent de Paul, l'héroïsme de Jeanne-d'Arc, la science de Newton, l'art de Beethoven, de Fra Angelico et de Michel-Ange, ne sont-ils pas illuminés des aubes de la continence ?

* * *

Il ne faut pas prétendre non plus que les rigueurs contre le corps détruisent le sentiment et que briser la chair ce soit tuer le cœur.

En immense amour universel peuvent jaillir les âmes qui rayonnent des corps vaincus et macérés.

Par les plaies de François d'Assise ne coulait point seulement le sang douloureux de l'ascétisme, mais la chaleur sanglante de l'universel amour.

Le mutuel amour de l'homme et de la femme n'est pas lui-même affaibli dans sa pure essence par la mort des impulsions sexuelles.

La vie de Michel-Ange le prouve et les femmes-sœurs des apôtres.

Rien n'est profond, délicat, d'une tendresse affranchie et plus certaine d'être véritablement amour comme l'union pensive de deux âmes dont la consécration fraternelle aux œuvres du bien fait la seule étreinte.

* * *

Mais, si l'on doit maintenir, contre les timorées conceptions naturalistes, les magnifiques exaltations de la pureté et de la volonté, il faut prendre garde d'oublier que ces exaltations ne sont pas,

à proprement parler, des *devoirs* et qu'il est, en de nombreuses circonstances, plus *moral* de leur préférer la pratique de ces devoirs simples et vivants mais peut-être plus difficiles à pratiquer dans leur perfection.

Le travail nous est impérieusement commandé par le Dévouement et par la Justice.

Or l'ascétisme exagéré enlève les forces et arrête le travail.

Un ascétisme modéré, quoique plus rigoureux que la Tempérance ordinaire, s'accommodera de travaux particuliers, expériences d'ordre psychique, œuvres de philosophie contemplative ou d'art religieux, mais chez combien d'hommes de tels travaux procéderont-ils d'une sincère vocation ?

Pour la grande majorité l'ascétisme n'amènera que la paresse intellectuelle et une banale stérilité. Il créera des troupeaux de reclus inutiles qui ne laisseront à l'humanité que la vibration effacée de machinales prières, n'ayant guéri ni converti personne.

Et le devoir de perpétuer la race humaine est une dette contractée envers la loi qui nous a permis de vivre.

Nous n'avons pas le droit de nous dégager de ce devoir sans des raisons très spéciales et très hautes.

Celui ou celle qui ne cherchent dans la continence que l'évasion hors des peines et des obligations de la famille sont des lâches.

La grandeur apparente de leur sacrifice n'en rachète pas l'immoralité.

* * *

Ainsi donc l'ascétisme et la continence ne sont jamais obligatoires et ils n'ont de valeur morale que lorsqu'ils sont légitimés et *socialement amnistiés* par une vocation exceptionnelle et réelle.

Dans tous les autres cas la Tempérance ordinaire est la règle, et l'accomplissement des devoirs de travail et de famille est supérieur à

la continence et à l'ascétisme non seulement en bienfaisance sociale, mais surtout en moralité, un parasite inerte et stérile n'étant pas digne de la plus lointaine comparaison avec le père et la mère qui élèvent laborieusement les enfants de leur tendresse courageuse et de leur loyale chair.

ALBER JHOUNEY.

Yoga Sastra de Patandjali [1].

LIVRE SECOND

Puisse le Seigneur aux trois yeux, le Seigneur du monde, le Dieu par lequel ont été découverts les divers moyens de s'assurer des richesses de la Yoga, accessibles à grand peine, nous aider à atteindre ce que poursuit notre désir !

1. La partie pratique (de la Yoga) consiste dans la mortification, le murmure (des formules religieuses précédées par *Aum*) et la résignation au Seigneur.

2. Le but de ces pratiques est d'établir la méditation et d'épuiser les afflictions.

3. Les afflictions sont l'ignorance, l'égoïsme, le désir, l'aversion et la ténacité à vivre en ce monde.

4. L'ignorance est le champ des autres afflictions, qu'elles soient endormies, épuisées, interceptées ou simples.

5. L'ignorance est croire que le non-éternel, l'impur, le mal et ce qui n'est pas l'âme sont l'éternité, la pureté, la joie et l'âme [2].

6. L'égoïsme consiste à identifier la puissance qui voit et la puissance de voir [3].

(Traduit de l'anglais par A. JHOUNEY).

1. Offert à l'étude des Frères du *deuxième* et du *troisième degrés* de l'*Etoile*.

2. L'ignorance consiste donc à aimer le mal et la vie matérielle et à leur attribuer faussement une valeur que possèdent seuls le Bien et l'Esprit. A. J.

3. La puissance qui voit est l'Ame proprement dite désintéressée et unie à l'Absolu. La puissance de voir est la conscience inférieure qui engendre en nous le Moi égoïste. A. J.

L'Ame universelle

LETTRES ODIQUES-MAGNÉTIQUES

DU

CHEVALIER DE REICHENBACH

14e LETTRE.

Le spectre de la lumière odique, la lumière polaire de la terre.

La magnificence de l'arc-en-ciel qui se montre dans la splendeur du jour, a déjà souvent réchauffé votre cœur; je veux entreprendre de vous conduire près d'un arc-en-ciel dans l'obscurité et la nuit.

Un sensitif faible n'aperçoit rien autre, dans l'obscurité, aux deux pôles des cristaux, qu'un nuage indécis, grisâtre, une lueur trouble au milieu de l'obscurité. Un sensitif moyen distingue que la clarté à un pôle est bleue-grise, et, à l'autre, jaune-rouge, exactement comme sa main droite et sa main gauche. Un haut sensitif reconnait enfin que ce bleu et ce jaune ne sont pas des couleurs simples, mais que dans leur intérieur en palpitent encore pêle-mêle plusieurs autres, telles que le vert, le rouge, l'orange, le violet, et que chacune des deux flammes polaires, vue plus exactement, présente un tableau de couleurs variées ; mais il est bien entendu que les dernières n'y figurent que comme accessoires, comme taches colorées, subordonnées dans le bleu général de l'un, et dans le rouge général de l'autre pôle.

Weidlic (Frédéric), matelot invalide (février 1846), a été le premier à me rendre attentif que les couleurs ne jouent pas toujours les unes à travers les autres par un mouvement agité, mais qu'elles se superposaient et se coordonnaient tranquillement, quand elles n'étaient pas dérangées par le courant d'air produit par les mouvements et l'haleine. Lorsque je m'informai sur l'ordre de leur gisement, j'appris que le rouge, mêlé de beaucoup de fumée, se déposait toujours au plus bas ; viennent ensuite le jaune-rouge, le gros jaune, le jaune mat, le jaune serin se fondant en vert, passant au bleu, d'abord au bleu clair, ensuite au bleu sombre qui apparaît d'abord au haut rouge-violet, et qui enfin se perd dans une vapeur remplie de fumée, et que tout est embrouillé

de quantité d'étincelles claires, luisantes, ou petites étoiles. Ce que j'ai appris par cet homme m'a été dit par beaucoup de sensitifs dans des milliers d'expériences noctures. Mais cela est-il autre chose, que l'ordre des couleurs du spectre solaire? L'apparition d'une iris éclairée dans l'obscurité absolue... Quel merveilleux spectacle! Tous les hauts sensitifs le dépeignaient comme la chose la plus admirable qu'ils avaient vue de leur vie.

Je plaçai une forte tige aimantée, perpendiculairement, le côté du pôle sud en haut; une teinte rougeâtre domina toutes les couleurs de l'arc-en ciel, et se déposait tranquillement sur elles. Je la renversai pour diriger son pôle nord en haut ; une lueur bleuâtre couvrit l'iris. La section de chacun des deux pôles de la tige était de 27 millimètres carrés; pour rétrécir ce plan, je posai une coiffe pointue en fer pardessus. L'émanation lumineuse devint plus mince, plus luisante et plus longue, mais l'ordre de l'arc-en-ciel persista. Je mis à la place de la coiffe, une pointe à deux branches, et la lumière s'échappa par toutes les deux, mais par l'une elle fut toute bleue, et par l'autre jaune-rouge. Finalement, j'y mis une coiffe à quatre branches, et chacune fit voir une lumière d'une autre couleur ; la première portait une flammèche bleue, la seconde une jaune, la troisième une rouge, la quatrième une blanchâtre grise. Toutes les quatre s'élevèrent perpendiculairement, les unes à côté des autres, par les quatres côtés de la tige. J'avais donc réussi à faire la séparation de quelques couleurs de cette énigmatique iris, et à les rendre, pour ainsi dire, chacune indépendante des autres. Si je tournais la tige lentement sur son axe vertical, les couleurs ne la suivaient pas, elles restaient à leur place; et lorsque la branche qui portait originairement la petite flamme jaune était arrivée au point où celle de couleur bleue se trouvait d'abord, la jaune avait passé au bleu, le bleu au gris, le gris au rouge.

Les couleurs n'étaient donc pas dans l'unique dépendance de la tige, elles étaient dans un autre rapport; ce qu'il me fut bientôt possible de reconnaître. Ce sont les quatre points cardinaux qui exerçaient leur influence sur les couleurs de la tige. La lumière bleue était toujours sur la branche qui était dirigée vers le nord ; la jaune sur celle vers l'ouest, la rouge sur celle vers le sud, et la grise-blanche sur celle vers l'est. J'eus beau tourner la

tige, avec ses quatre branches, d'une façon ou d'une autre, les couleurs ne changerent pas, et restèrent dans les mêmes directions du ciel, l'une vis-à-vis de l'autre.

A la place des quatre branches perpendiculaires, je plaçai une plaque carrée en fer, de 33 centimètres sur la tige aimantée verticale ; elle ne fut pas plutôt placée sur le pôle, que les lumières colorées s'élevèrent des quatre coins, comme elles étaient montées par les quatre branches verticales, et la belle image de l'arc-en-ciel sortit des ténèbres. La lumière s'éparpilla tout autour du disque. En partant du nord, elle passa par toutes les nuances du bleu, dans toutes celles du vert ; vers l'ouest, dans celles du vert-jaune et du jaune-rouge-orange ; vers le sud, elle fut gros rouge, puis gris-rouge ; vers l'est, elle fut grise ; une bande de noir se fit voir assez isolément dans le nord-est ; en s'approchant du nord, les teintes bleues reparurent.

Je fis faire une boule creuse en fer de grandeur telle qu'on pouvait l'étreindre entièrement avec les bras, et je la suspendis par un cordon en soie au milieu de ma chambre obscure. Dans son intérieure et à travers elle, je fis placer verticalement une tige de fer entourée d'un fil de cuivre sextuple, que je pouvais mettre en rapport avec un appareil de Volta, composé de zinc et de plateaux d'argent, selon la disposition Schniec et Young. Au moment où j'eus converti la tige en électro-aimant, mes sensitifs virent la boule suspendue, lumineuse de couleurs variées, sortir des ténèbres; toute sa surface brillait dans la lumière de l'arc-en-ciel ; les sections de la boule vers le nord de la terre étaient bleues de pôle à pôle : celles vers le nord-ouest étaient vertes ; vers l'ouest ; jaunes, vers le sud-ouest, jaunes-rouges, vers le sud, rouges ; vers le sud-est, rouge-gris ; vers l'est, gris ; vers le nord-est, rayées rouges avec retour au bleu. Les couleurs formaient visiblement des lignes délicates l'une à côté de l'autre, séparées par une ligne un peu plus foncée. Toute la boule était plongée dans une sphère de vapeur d'une lueur déliée ; la moitié supérieure, ou négatif, possédait partout une apparence bleuâtre, plus prononcée sur toutes ces couleurs.

L'inférieure, ou positive, présentait une couleur plus rougeâtre : tout au haut à l'endroit où se trouvait le pôle nord de l'électro-aimant, s'élevait une colonne de lumière de nuance bleue, qui dépassait la boule de la

hauteur d'une main et se courbait ensuite vers tous les côtés, semblable à un parapluie ouvert, puis se répandait tout à l'entour par-dessus la boule, à une distance de 5 centimètres 40 millimètres, à 8 centimètres. L'autre pôle du bas, le pôle sud, présentait un bouquet de feu pareil, d'une lueur rougeâtre, montant tout au tour de la boule. Les deux épanouissements lumineux s'éparpillèrent et se perdirent avant d'avoir atteint l'équateur de la boule.

Il est facile de voir que, par cette boule, je me proposai d'imiter un petit globe terrestre, avec un pôle nord et un pôle sud, paré des forces magnétiques qui lui appartiennent, et mises à l'épreuve de la lumière odique. On remarque, en effet, que les résultats ressemblent d'une manière étonnante à ceux de la lumière boréale, et à ceux du pôle sud de notre planète.

En comparant plus exactement encore les deux faits, on arrive à des rapprochements tellement exacts, qu'on peut admettre, comme extrêmement vraisemblable, que l'aurore boréale est la lumière odique positive. Nous voyons donc que tous les phénomènes de la lumière odique ne sont point unicolores, mais qu'en les observant avec attention ils se résolvent dans une Iris régulière.

(*Traduit de l'allemand*).

SOCIALISME CHRÉTIEN

Conférences de l'abbé C. M. [1]

VII. — Role politique des Prophètes [2]

Lorsque fut définitivement établi dans un pays à part le peuple spécial chargé par Jéhovah de préparer la religion universelle, lorsque les Hébreux

1. Recommandées aux Frères du *Troisième degré* de l'Etoile.

2 *Errata.* — Dans la conference parue en juillet, lire page 424, ligne 10 : Moïse lui-même etait prophète : Jusqu'aux temps de Néhémie, 440 ans avant Jésus-Christ, jamais les prophètes ne firent défaut en Israël. — Et page 430, ligne 6 : *pensees* au lieu de riensées. — Et même page, ligne 7 : *spirituelles* au lieu de spittuelles.

furent fixés, nation typique en qui devait être symbolisée par des faits significatifs l'histoire générale de l'Humanité, les nouveaux bénéficiaires du bienfait social donnèrent d'abord le spectacle de cette illusion, vieille comme le monde et peut-être incurable, qui entraîne les hommes à vouloir le fruit avant la culture, la jouissance sans le mérite, la fin sans les moyens.

Les voilà donc chacun chez soi, famille par famille, tribu par tribu : leur propriété, par la loi jubilaire, assurée pour l'avenir contre leur propre négligence ; tous égaux, tous libres, sous le gouvernement patriarcal de leurs anciens, de leurs magistrats et de leurs prêtres, en dehors de toute compétition politique et de toute inquiétude sociale ; chacun cultivant son champ, faisant son métier, échangeant ou vendant ses produits, sans impôts, sans octroi, sans police, sans bureaucratie ni tyrannie d'aucune sorte.

Une telle facilité invitait à vivre sans souci ni règle. C'est ce qui arriva. « Chacun faisait ce qu'il voulait », raconte simplement le Livre. (*Juges*, XVII, 6.)

Certes, la liberté ne serait que la liberté, si nul ne voulait que le bien, si la conscience de chacun lui était une loi suffisante d'honnêteté et de bonté. Malheureusement, l'égoïsme fleurit de lui-même ici-bas dans une vie sans préoccupation ni souffrance, et tous les vices sont le fruit naturel de cette fleur spontanée : le corps gouverne vite une âme que rien du dehors ne contraint à la lutte pour la vie, et le corps, quand l'âme, au lieu de le maîtriser, lui obéit, se plonge volontiers dans la boue.

Aussi en vint-on dans certaines tribus à des excès d'une dégradation révoltante : à tel point que, l'esprit insufflé par Moïse se réveillant au verbe des prophètes, les autres tribus, effrayées, pour arrêter la contagion, amputèrent le membre gangrené, et « des plusieurs cent mille de Benjamin, six cents hommes seulement survécurent en se réfugiant dans les montagnes ».

Mais, en outre de ses propres vices, chaque peuple,

comme chaque homme, a les vices des autres pour ennemis. Les Hébreux, agriculteurs et pasteurs, non encore trafiquants ni banquiers, avaient à côté d'eux les peuples qu'ils avaient dépossédés, plus ou moins nomades et pillards. Ces expulsés trouvèrent bientôt remède à la perte de leur territoire. Quand les nouveaux occupants avaient cultivé et élevé, lorsque troupeaux et moissons étaient à point, l'ex-propriétaire revenait en armes, récoltait, prenait, emportait ; et les socialistes hébreux, établis en terre philistine, vainement titulaires du bien-fonds, ne touchaient pas l'usufruit : leçon du propriétaire devenu outlaw à l'outlaw devenu propriétaire.

Il fallut que les représentants de la paix, prophètes et prophétesses, vinssent prêcher la guerre, et ce fut même un prêtre qui, le premier après l'occupation, organisa et commanda pour la bataille ces travailleurs de naguère amollis par la possession.

La Tradition, au Livre des *Juges*, a concentré ce prophétisme belliqueux en un héros légendaire, dont les exploits sont aussi expressifs que son origine, son épreuve et sa fin tragique.

Samson naît de parents hébreux, mais annoncé d'avance par révélation de Ièvé, et consacré à Ièvé dès sa naissance par des rites et des règlements qui remontent aux temps lointains. Sa force est extraordinaire, car elle gît dans ses cheveux, que jamais ne doit toucher le fer. Les deux troupes principales d'adeptes guerriers qui l'aident à la victoire ont pour enseigne, l'une une mâchoire d'âne, symbole de la force ignorante ; l'autre, des queues de renards assemblées, combinaisons de ruses.

Tant que les Philistins ne lui opposent que les armes, Samson est vainqueur. Mais il est homme, le prophète-soldat ; les filles des Philistins sont belles, et le célibat auquel il s'est voué parmi les filles de son peuple l'expose aux séductions des femmes étrangères : Samson se laisse captiver par Dalila.

Pourtant il se souvient encore des rites et des serments voués ; et tant qu'il les garde, il reste vainqueur des guerriers ennemis. Mais nulle vertu,

si mystique soit-elle, ne sait résister jusqu'au bout, si la sensualité persiste : Samson finalement livre à la femme étrangère les mystères de l'initiation scientifique qui faisait à sa tête une chevelure de fluide, et mettait dans ses mains une flamme d'origine inconnue. Les profanes sont ainsi introduits dans le Saint des Saints ; la connaissance de la Nature occulte est dévoilée aux prêtres des idoles par des prophètes infidèles à leur religion et à leur patriotisme. Telle est la signification générale de Samson devenu aveugle et enfermé dans le temple de Dagon.

La Science, indifférente, sert ainsi le mauvais comme le bon principe. Mais elle est aussi une puissance à laquelle nulle fausse religion ne résiste. Samson, les bras en croix, saisit, à la fin, de ses deux mains crispées, les deux colonnes du temple idolâtrique, car la Science ébranle d'une main l'audace des prêcheurs de mensonge, de l'autre main la crédulité des dupes ; et le temple alors s'écroulant écrase le faux dieu, les prêtres imposteurs et le prophétisme vendu.

Après Samson cependant, nazir qui se laisse séduire, il en fut encore de fidèles ; avant Samson, la Bible nomme Débora la prophétesse, et, sans les nommer, elle introduit en scène, pour un rôle non pas toujours militaire mais gouvernemental, maint autre prophète sans reproche et sans peur : « Un messager de Iévé vint de Guilgal à Bokim », lisons-nous au chapitre II du Livre des *Juges* ; et le lieu nous est ainsi indiqué de la plus ancienne école de prophètes.

Les historiens actuels du peuple hébreu, formés dans la superstition de la bureaucratie, se persuadent que l'anarchie régnait en Israël au début de son histoire, « parce qu'il n'avait pas alors de gouvernement central ». Il y a là une erreur de fait et une illusion de principe.

Erreur de fait : car les Beni-Israël avaient dès lors un gouvernement central ; non pas politique et administratif, il est vrai, mais intellectuel et social, ayant pour centre, non le palais d'un roi, mais une école de prophètes.

Erreur de principe : ce n'est pas vainement. en effet, que Moïse, Samuel et Néhémias, c'est-à-dire le fondateur et les restaurateurs de la nationalité hébraïque, tous les trois, à des siècles d'intervalle, et le troisième après l'expérience d'une longue monarchie, ont jugé qu'une école de prophètes est un gouvernement plus désirable qu'une dynastie royale. Ils ont prouvé par surcroît que c'est pour une nation un plus solide facteur, puisque, après dix-huit siècles qu'elle a été jetée à terre et battue de si rudes chocs, la nationalité hébraïque dure encore.

C'est qu'en réalité, monarchie, oligarchie, république, sont de pures commandites qui plaisent chacune à ses actionnaires; et, si l'on voit bien ce que les bénéficiaires y gagnent, on constate moins ce que le désordre y perd. Nous n'avons au contraire qu'à ouvrir les yeux pour nous convaincre que la centralisation politique empêche mal l'anarchie, comme la Cour des comptes empêche mal les tripotages. Le vrai centre de la solidité d'un peuple, c'est celui où se forme et d'où se répand sa moralité. Or, nul n'est assez ignorant de l'histoire pour se persuader que les courtisans d'un roi ou les courtisans d'un peuple soient des prophètes efficaces de la vertu publique ou privée. Qu'il soit blanc, qu'il soit nègre, ce n'est point la couleur de sa race qui fait un homme mieux constitué ; pour une nation, ce n'est pas non plus la couleur du drapeau ou l'étiquette qu'il porte. Le corps politique le plus efficace, affirme la Bible, ce n'est ni une cour, ni un sénat, ni un parlement, c'est une école de prophètes.

Prophètes signifie *prévoyants*. Or, gouverner, c'est prévoir.

Prophètes signifie aussi *prêcheurs :* prêcheurs, d'exemple et de parole; aristocratie parlante du devoir et du dévoûment ; hommes libres entre tous, sans autre crainte que de déchoir, sans autre ambition que de faire régner Jéhovah.

Les autres hommes, fonctionnaires du pouvoir, de l'école ou de la liturgie, bénéficiaires de l'industrie, du commerce ou de la propriété ; tous, personnages

plus ou moins officiels, liés par un intérêt ou un système, s'immobilisent dans leurs traditions. Il faut donc, hors de tous les clichés et de tous les cadres, hors des exploitations et des passions sociales, un groupe d'indépendants, une légion non enrégimentée, que personne ne lie et que rien n'aveugle ; adorateurs de la force morale et cultivateurs de la lumière intellectuelle, triés pour cette destinée, sélectés pour cette vocation ; séparés, formés, initiés par les épreuves les plus longues et les plus probantes : il faut une élite enfin. Il faut une tête et un cœur au corps social, une tête saine et un cœur sain : sinon, tout sera mains qui prendront, dents qui broieront, estomac qui digèrera, ventre qui demandera ; la vie matérielle, très promptement, s'enlisera dans le vice, faute de sève immatérielle pour la purifier, l'évertuer et la relever.

L'Ecole des Prophètes siégeant à Guilgal gouverna donc Israël environ trois cents ans ; et ce régime, que la Bible caractérise en l'attribuant à Iévé, fut le règne de la liberté, tempérée par la Religion qui sied à la Liberté. Chaque commune avait ses anciens et ses juges pour régler les intérêts et les différends, ses lévites pour l'instruction des enfants. On s'assemblait pour les fêtes astronomiques et les anniversaires historiques à Silo autour d'une tente où reposaient dans l'arche sainte les tables de la Loi ; et c'était tout le mécanisme administratif de cette centralisation uniquement fraternelle, nullement administrative.

La loi naturelle des résultantes suffisait à la justice sociale. Quand la nation ou une tribu, par son indolence ou son imprévoyance, avait attiré sur elle une oppression quelconque des ennemis prochains, Iévé, nous dit la Bible, laissait le châtiment sur son peuple, l'Ecole des prophètes laissait passer la justice de Dieu, jusqu'à ce que l'affliction eût amené le repentir ; et parfois l'indolence des opprimés laissa durer vingt ans la tyrannie des oppresseurs. Mais, quand le peuple amendé criait vers le ciel, alors surgissait un messager de Iévé, un envoyé de l'Ecole Prophétique, qui allait requérir un Othniel, un

Ehud, un Schamgar, un Barac, un Gédéon, un Thola, un Jaïr, un Jephté, un courageux quelconque à défaut d'un nazir guerrier ; et le prophète haranguait le peuple, et le batailleur menait à la bataille les soldats volontaires, et une Déborah, type immortel du prophétisme féminin, chantait aux vainqueurs hébreux une ode triomphale plus vivante et plus imagée que n'en chanteront plus tard aux héros helléniques les Hésiode ou les Pindare.

Ainsi agissaient les prophètes, en ce temps-là, avec Sa Majesté le peuple : républicains véritables, désintéressés et fiers, soutiens, non exploiteurs de la liberté.

Et plus tard, lorsque, malgré eux, malgré Dieu, la bassesse du vulgaire se fut donné un maître, propriété, industrie, commerce, sacerdoce même, tout se laissa domestiquer ; les courtisans naquirent de partout. Seuls, les prophètes résistèrent ; seuls, ils tinrent bon pour le peuple, car ils employèrent dès l'abord toute leur éloquence, toute leur énergie, toutes les forces savantes de leur initiation physique, pour détourner le roi d'établir le cens, c'est-à-dire le registre de capitation pour l'impôt. Ils n'y réussirent pas, mais le lendemain, dit la Bible, quand David se leva, la parole fut adressée par Iévé à Gad, le prophète de David : « Dis au roi David : Ainsi parle « l'Eternel : Je te propose trois fléaux ; choisis-en « un, et je t'en frapperai. » (II, *Rois*, XXIV, 11.)

Seuls, les prophètes protégèrent la femme contre les passions royales :

« Iévé envoya Nathan vers David ; et Nathan vint « au roi, et lui dit : « Il y avait dans une ville deux « hommes, l'un riche et l'autre pauvre. Le riche « avait des brebis et des bœufs en grand nombre. « Le pauvre n'avait pour toute richesse qu'une « pauvre petite brebis, et il l'aimait tendrement. Or, « voici qu'un hôte vint visiter le riche, et, pour « héberger son hôte, lui qui avait tant de brebis, « tant de bœufs, il enleva la brebis du pauvre, il la « tua et la servit à son hôte. »

« — Cet homme est indigne, s'écria David ; il « mérite la mort !

« — Cet homme, reprit le prophète, cet homme, « c'est toi, ô roi, toi qui, ayant des femmes belles et « nombreuses, de toutes les tribus, dans ton sérail, « as enlevé son épouse à l'un de tes lieutenants... Tu « t'es condamné toi-même : tu mérites la mort. » (II, *Rois*, XII.)

Seuls, les prophètes protégèrent la propriété contre la toute-puissance royale.

Pour un lopin de terre, dans un petit village, — et la Bible a jugé que le nom du paysan méritait d'être conservé comme le nom de son royal spoliateur, — pour la vigne de Naboth, dont le roi Achab et sa femme Jézabel s'étaient emparés, sur son refus de vendre, lorsque, sur une accusation légalement prouvée par deux faux témoins, des juges complaisants avaient condamné à mort le malheureux paysan exproprié, la parole de lévé fut adressée par Elie, le prophète, au roi Achab en ces termes : « Tu es un « assassin et un voleur, ô roi ; tu es un vendu aussi, « vendu à tous les vices... Eh bien ! dans la vigne « même de Naboth, je te vends, moi, à tes ennemis : « tu y seras tué, tu y tomberas par terre, tes che- « vaux te fouleront aux pieds, toi et ta femme « Jézabel ; et, lorsque les chevaux vous y auront « écrasés tous les deux dans la boue, les chiens « viendront et lécheront votre sang réprouvé. » (III, *Rois*, XXI.)

Et la Bible dit qu'à ces remontrances fières, le roi David pleura sa faute ; que le tyran Achab demanda grâce. Et j'en crois volontiers la Bible : car je crois à l'efficacité d'un verbe de justice lancé par un homme sans reproche et sans peur, par un indépendant et un vertueux, à l'encontre de la tyrannie, si triomphante soit-elle ; j'y crois plus encore, à cette puissance du prophète, lorsqu'il a derrière lui, pour inspirer son verbe et appuyer sa force, toute une légion de prophètes, indépendants et fiers et vertueux comme lui. Qui ne craint rien est tout-puissant, surtout s'il est légion.

Et c'est pourquoi, mes frères, une chose nécessaire nous manque dans l'immense arsenal de notre force nationale : il nous manque une Ecole de Prophètes !

Certes, il y a çà et là, essaimés par la France, des hommes d'honneur et de vertu, mais un à un, isolés, par conséquent timides, et impuissants. Or, c'est ceux-là qu'il faudrait rassembler, au nom de la religion, qui est le lien de tous. C'est à ceux-là qu'il faudrait faire appel : aux fiers, aux courageux, aux indépendants. Chevaliers errants de l'honneur et de l'honnêteté, fidèles de lévé, levez-vous d'entre les Philistins, et groupez-vous ! Venez, vous tous, et soyez prophètes ! Ne l'êtes-vous pas, par le sacre, sinon par l'action ? Tout vrai chrétien est prophète; sacré par la croix, ce signe de la force morale victorieuse de toutes les forces sensuelles. Donc, à l'action, à l'action, prophètes fainéants ! Liez-vous les uns aux autres par le serment de l'honneur et de l'indépendance ; faites-vous forts de flétrir partout et toujours, quels qu'ils soient, les oppresseurs ou les exploiteurs de la liberté, de la justice, de l'honnêteté publique. Et, devenus légion, vous braverez sans crainte tyrannies ou révolutions. Par vous, avec vous, se lèvera le salut public. Et la France, aujourd'hui nation croulante, sera demain, envers et contre tous, la grande nation restaurée des prophètes du Droit et des chevaliers du Devoir.

Amen !

Démolition du vieux Monde

Les Prolétaires

Les élus de l'avenir, les favoris du Père, ces ouvriers de la Rédemption sociale, ne sauraient être évidemment les empiristes de la droite qui voudraient bien, de nos jours, arracher le pouvoir des mains des empiristes de la gauche, qui l'ont accaparé. L'abus déplorable qu'ils en firent quand ils le possédaient, dit assez haut l'usage qu'ils en feraient s'ils parvenaient à le ressaisir. Leurs circulaires électorales ne prouvent pas que ces routiniers aient rien appris, ni même rien oublié. La religion, qu'ils promettent de protéger, n'est pas la religion scientifique de l'Evangile, c'est *la bondieuserie* ultramontaine dont Fénelon

flétrissait les effets pernicieux et les pratiques méprisables.

Rien, donc, rien de bon à espérer des rétrogrades. Le salut social viendra-t-il des anarchistes de l'autre côté ? Hélas ! hélas ! les partis les plus avancés, *celui des ouvriers et celui des prolétaires*, se sont condamnés eux-mêmes, par leurs propres organes, dès leur première apparition.

Depuis longtemps je poursuis d'un œil inquiet le mouvement d'idées socialistes, égalitaires, partageuses et communistes qui se propagent, par l'Internationale, avec une rapidité qui frappe tous les regards, et qui devrait faire trembler les soi-disant *conservateurs*.

Je ne perds pas un mot de ce que disent les journaux les plus radicaux : la *Revanche*, le *Vengeur*, le *Drapeau Rouge*, le *Prolétariat*, le *Révolté*, le *Socialiste*, le *Typographe*, etc., etc...

Je suis vraiment désolé de devoir dire à ces pauvres frères qu'ils n'y sont pas plus que leurs devanciers. Ils portent l'arbitraire, eux aussi, dans les plis de leur drapeau, et le *mal de César* les a déjà atteints au cœur.

Il est possible, probable même, qu'ils arrivent à la puissance, car il faut que l'Humanité se divise jusqu'au fond, et que chacun donne sa mesure, afin que, d'un bout à l'autre de la ligne, « *le Monde sache bien ce que sont les hommes sans Dieu*, selon la parole du prophète [1].

Mais, divisés comme ils se montrent, ils se détruiront infailliblement, à l'heure même de leur triomphe, et ils passeront comme ont fait les autres, en ne laissant après eux que des ruines dans une mare de sang.

L'ambition s'en mêle déjà. La politique les entame et les divise. Des sous-partis et des insectes les travaillent à mort.

Ce sont eux-mêmes qui le confessent:

« La regrettable scission qui oppose entre elles les
« différentes écoles révolutionnaires, ne fait qu'affai-
« blir les forces de notre parti. Adhérons à l'union
« des groupes, renonçons aux ambitions et aux
« intérêts qui se font jour *déjà* trop ouvertement,
« pour n'adhérer tous qu'à l'intérêt général [2]. »

---

1. Ps. IX. 21.
2. Le *Prolétariat*, n° du 27 juin 1885.

Vous le voyez, mes amis, vous êtes aux prises entre vous, comme le sont depuis dix-neuf siècles, et surtout depuis le traité de Wesphalie, tous les partisans de César. Le monstre s'est fait ouvrier, pour se glisser chez vous, et c'est lui qui vous divise et qui vous pousse à vous prendre aux cheveux.

« Tout royaume divisé contre lui-même court à sa ruine » dit l'Evangile. (Math., XII, 25.)

Vous êtes des sectaires à votre tour !

Et comment seraient-ils autre chose ? Peuvent-ils se croire les hommes du Christ social, universel, ceux qui blasphèment contre ce Christ ?

Or, écoutez ce qu'ils disaient dernièrement dans l'un de leurs journaux:

« *Il n'y a pas de Dieu!* Les paroles de Victor-Hugo,
« *je crois en Dieu*, tirées à des millions d'exemplaires,
« ont plus fait en un jour pour la conservation des
« idées religieuses et de servitude que des milliers
« de prêtres catholiques en plusieurs années.

« Le *Maître*, le *Père*, et autres litanies de ce
« genre à l'adresse de Victor-Hugo, sont profondé-
« ment coupables, antihumaines et antisociales.

« Dieu est mort, sachez-le ! Malgré Hugo et son
« testament, et quoi que disent et que fassent les
« Hugolâtres, ce Dieu ne ressuscitera pas ! Et nous
« ne cesserons de crier aux peuples qu'ils ont mieux
« à faire que de débiter des *patenôtres*... etc... « (*Le Prolétaire*, n° 61 du 6 juin 1885.)

Quoi, mes pauvres frères! l'Humanité a mieux à faire que de dire au Père : « Délivrez nous du mal », du mal politique qui nous dévore; elle a mieux à faire que de se constituer en famille universelle sous le règne du Père commun dans le royaume de la *Vérité*, de la *Justice* et de l'*Economie* sociales, « réalisées sur la terre, comme elles le sont dans le ciel ? »

Mais quelle idée vous faites-vous donc de Dieu, du Christ, de son Évangile et de son Royaume? Quelle idée vous êtes-vous forgée de la *Promesse dominicale*?

Hélas ! hélas ! Faut-il dire d'où est sortie cette lugubre intellectualité ? Elle fut vomie sur la terre et dans l'esprit humain par la bouche infâme du César-Satan. Elle fut projetée dans la chrétienté avec la lueur sinistre des bûchers, elle flamboya dans nos cœurs, avec les fagots de la Santa-Hermandad.

Elle naquit des erreurs déplorables de l'école ultramontaine. Lorsque, par exemple, de Bonald, porte-

voix officiel de cette école et Ministre alors de la couronne de France, s'écriait en pleine tribune du Parlement, à propos de la loi sur le b'asphème: « Quand Dieu se trouve être l'offensé, il n'y a qu'une chose à faire, une seule, *renvoyer le coupable à son juge naturel!* » et cela voulait dire *à la guillotine*! Quand de pareilles monstruosités retentissent aux oreilles d'un peuple sans que nul Pape, nul évêque, nulle voix autosisée protestât au nom de Jésus-Christ, on devait s'attendre à ce que la conscience humaine se soulèverait d'indignation un jour et repousserait ces barbares aphorismes, par des blasphèmes non moins atroces.

Si Dieu est mort pour tant de pauvres égarés, qui l'a tué? Si le Christ est maudit, qui l'a fait exécrable? Si l'évangile est outragé, qui l'a rendu odieux? Si le règne du Père est abhorré, qui l'a fait haïssable?

Mes pauvres frères de la *rouge*, croyez-en un prêtre qui est bien revenu de la *noire* et qui donnerait volontiers tout son sang et pour la *rouge* et pour la *noire*, non moins que pour la *blanche* et la *tricolore!*

Je connais vos souffrances, et je connais vos revendications ; vos douleurs sont horribles, c'est vrai ; vos griefs sont fondés, vos revendications sont justes. Vous grillez dans l'enfer...

Vous y êtes,oui,vous y êtes! Mais pensez-y,dans ce même enfer, Jésus-Christ est descendu pour vous en tirer!

Vous êtes sur la croix, oui! mais sur cette croix, formée pour vous par l'intersection de l'axe des deux pôles et de la Ligne de l'Equateur, et ramenée pour le Christ à deux troncs d'arbres ajustés, ce même Christ fut crucifié par les mêmes bourreaux qui vous torturent, sans plus savoir ce qu'ils font aujourd'hui qu'ils ne le savaient il y a dix-neuf cents ans.

Il est votre Rédempteur, il vous rachètera quand vous voudrez... et vous n'en voulez pas?... Insensés!

Il est votre Libérateur, et il vous délivrera quand vous voudrez... et vous le repoussez? Pauvres aveugles!

*
* *

La génération de 1848 fut chrétienne, très chrétienne.

Les scélérates menées des renards politico-cultuels, qui travaillèrent au rétablissement des affaires

de César troublèrent profondément l'âme de la Patrie et la pervertirent jusqu'aux moelles.

Pour justifier le crime d'un Bonaparte, parjure à la France et à la constitution, un prêtre qui s'habille de rouge aujourd'hui n'eut-il pas le front de s'écrier : « S'il est sorti de la loi, c'est pour rentrer dans la légalité ! »

Ce coup d'Etat du 2 Décembre, vrai coup d'Etat de Satan, fut qualifié par un évêque de *Coup d'Etat de Dieu !* Cette parole déplorable dit tout[1].

Un ami de Cabet, d'Esquiros, de Blanqui, de Martin Bernard, de Huber, de Pierre Leroux, de Considérant et surtout de Barbès dont il partagea la prison, fut à peu près le seul à sauver du naufrage général son culte ardent pour le Rédempteur. Il ne fit pas de confusion, lui ; en maudissant la secte, il ne maudit pas le Christ. Fidèle à cette Foi jusqu'au dernier jour de sa vie, il se découvrait matin et soir devant l'image du Crucifié, récitait le Pater, et puis s'écriait avec des larmes dans les yeux « Ce qu'ils ont fait de Toi, ces politiciens du sanctuaire, ô Dieu Libérateur de notre race !... et cela pour assouvir leur soif de domination sur les consciences et sur les corps ! »

La veille de sa mort, ce martyr en blouse, disait à sa femme, de qui je tiens ces détails, et à qui je viens de fermer les yeux comme à une sainte qu'elle était : « Je demanderai à Dieu ma réincarnation, si c'est possible, pour venir travailler encore au rachat des pauvres et à la délivrance du genre humain. »

Je comprends ces sentiments et ce langage ; mais je ne comprends pas les blasphèmes des descendants de ces héros ! En quoi le Christ et son Evangile sont-ils donc responsables des effroyables abus qu'on en a fait depuis des siècles et particulièrement depuis 1849 ?

Cependant ils ont beau dire dans leurs journaux et dans leurs assemblées, ces pauvres égarés, leurs blasphèmes vont droit, non pas au Christ, qu'ils ne connaissent pas, mais au simulacre qu'on leur a fait prendre pour le Christ.

« S'ils l'avaient connu, disait l'apôtre (I, *Cor.* 11, 8), ils ne l'auraient jamais crucifié. » Certainement !

Certainement aussi, ni les Pharisiens d'un côté, ni

---

1. Elle est écrite tout au long dans un mandement de Mgr Gerbert, évêque de Perpignan, le même qui s'est flatté d'être l'auteur du Syllabus, et qui l'est en effet.

les anarchistes de l'autre, ne le traiteraient comme ils le font, les uns en le travestissant, les autres en le repoussant, s'ils le connaissaient à fond.

Encore une foi, malheur à nous ! « Le Jugement de Dieu commencera par la Maison de Dieu. » (I. *Pétr.* IV, 17). Et ce sera justice !

Abbé Roca.

(*La Fin de l'Ancien Monde.*)

Aux Femmes

— Puisqu'elle était belle, puisqu'elle vous aimait, pourquoi donc l'avez-vous quittée, malheureux ?

Il reste un moment sans repondre, puis, après une amère tristesse dans l'œil :

— Parce qu'elle ne savait pas mentir, dit-il.

Parole admirable et terrible ! Ne pas mentir, se révéler telle qu'on est, tout entière, à qui, plein de prudence, n'en demande pas tant, à qui ne veut connaitre que votre adorable extériorité, quelle maladresse, ô femmes, et quel crime ! Puisque, étant des créatures humaines, vous ne sauriez être impeccables, puisque vous avez en vous, comme nous, hélas ! tant de sournoises réticences, tant d'instincts de trahisons, tant de vils mystères, mentez, mentez, mentez toujours ! Mentez en souriant, en pleurant, en aimant ! Quand même dans l'imbécillité de leurs jalousies, ou par un inepte amour du vrai, vos époux ou vos amants exigeraient l'aveu de vos intimes pensées, la révélation de vos réalités obscures, gardez-vous de leur obéir. Soyez le mensonge, c'est-à-dire le charme, le rêve, la beauté, la candeur, l'idéal...

Catulle Mendès.

C'est faux, faux, faux et archifaux. Femmes, vous qui êtes ce qu'il y a de plus noble dans l'humanité, puisque vous êtes le Dévouement, n'écoutez pas les paroles sataniques de ce grand poète qui s'appelle Catulle Mendès. Rien n'est

beau au monde que la Vérité. Le mensonge est odieux, hideux; c'est Satan lui-même.

N'écoutez pas les hommes, ces égoïstes, qui vous ont corrompues, qui vous corrompent et qui ont abusé de leur force brutale pour faire de vous leurs esclaves. Ayez la conscience de votre valeur, et dominez maintenant non seulement par votre grâce, mais par votre Dévouement et votre bonté. C'est le matérialisme qui parle par le beau verbe de Catulle Mendès, verbe faux, dangereux et malsain. Ecoutez le Verbe de Dieu QUI NE MENT PAS :

L'instrument de la Rédemption est la Femme. C'est elle qui, par son intuition de Dieu, écrase la tête du Serpent de la Matière, et ceux qui, sous son égide, réussissent à la vaincre, deviennent les Fils de Dieu.

René Caillié.

La Réincarnation

Nous nous bornerons à dire ici ceux qui peuvent être considérés comme partisans de la Réincarnation dans ces temps modernes : Paracelse, Lavater, Fontenelle, Dupont de Nemours, Giordano Bruno, Fichte, Schlegel, Kant, Schopenhauer, Ballanche, Van Helmont, Cardan, G. Postel, Bonnet, Ch. Fourrier, Jean Raynaud, Chateaubriand, Saint-Martin (le philosophe inconnu), de Balzac, Cavour, Mazzini, Massino, d'Azélio, Sir Humphrey Davy, George Sand, Ch. Young, Shelley, Tennyson, Longfelow, Emerson, Allan Kardec, Pezzani, Pelletan, Louis Figuier, Bonnemère, Louis Jourdan, Eugène Nus, Victor-Hugo, Charles Naudin de l'Institut, etc., etc., car nous ne saurions mentionner tous les hommes illustres qui se sont montrés réincarnationnistes par leur travaux : la nomenclature en serait extrêmement longue et ne confirmerait pas davantage l'opinion du lecteur à ce sujet.

(*La Curiosité*). Ernest Bosc.

Le Mouvement féminin

Les Universités Suisses comptaient, l'année dernière, 432 étudiantes sur un nombre total de 3.152 étudiants.

Ces étudiantes étaient ainsi réparties par facultés : Philosophie, 254 ; Droit, 8 ; Médecine, 170.

Parmi elles on comptait 219 étrangères, dont 149 russes, 23 allemandes, 10 bulgares, etc., presque toutes étudiantes en médecine.

Il est probable que le nombre des étudiantes allemandes s'accroîtra d'une façon notable, car on a créé à Weyman un collège (gymnasium) de jeunes filles. Les femmes qui s'adonnent, en Allemagne, aux études supérieures, embrassent surtout la profession médicale. Il est probable que cette profession, déjà très encombrée, va l'être encore plus.

(*Revue scientifique*).

Direction Nouvelle

A DONNER A LA RÉVÉLATION SPIRITE.

Organisation du Parti

Dédié aux Spirites

Je demande pardon à mes frères de me mettre aussi ostensiblement en avant. Je n'ai certes pas l'intention de chercher à me faire valoir, encore moins celle de m'imposer, mon premier respect étant pour le libre arbitre et la liberté absolue de chacun.

Mais, devant les tristes discussions qu'on voit surgir à chaque instant au milieu des Spirites, devant la dissolution de la belle Fraternité que primordialement on voyait régner au milieu d'eux, on est obligé d'avouer que le lien qui unissait les éléments du nouveau Parti était bien fragile.

C'est que le mot *Religion* a été un peu trop banni de leurs assemblées. Religion vient du mot latin *religare*, qui signifie relier les hommes entre eux. Mais pour que ce lien soit solide et ne laisse

pas la nouvelle Eglise ballotter de droite et de gauche, au gré du hasard ou des opinions de telle ou telle coterie, il lui faut un point d'appui, un centre de ralliement ; ce centre, c'est Dieu.

Nier Dieu est vraiment par trop inintelligent. L'ordre admirable de la Nature, ces miracles que l'on voit se renouveler chaque jour, à chaque instant, quand ce ne serait que celui de ces merveilleuses créations qu'on appelle une fleur ou qu'on appelle un homme, prouvent suffisamment que *le hasard n'existe pas*. Partout on voit l'Intelligence, l'Ordre et la Loi.

Parmi les Spirites qui défendent courageusement et savamment cette idée de Dieu, il faut placer aux premiers rangs M. Arthurd'Anglemont. Tous ses livres, de haute intuition, sont faits pour donner de Dieu une idée large et rationnelle. Et c'est un fervent Spirite qui défend et propage avec un grand dévouement la Rélévation nouvelle. Toute son œuvre semble inspirée de la Révélation de Louis Michel de Figanières.

Le capitaine Renucci et moi, nous nous mettons également sur les rangs pour affirmer Dieu et essayer de rallier tous les Spirites en désarroi.

Ni par le raisonnement, ni par l'intuition, l'homme ne parviendra jamais à connaître Dieu et à le comprendre. La *Révélation* seule peut ouvrir notre intelligence à ce sujet. La certitude que nous avons maintenant d'un monde extraterrestre composé d'Esprits, et, parmi ceux-ci, d'Esprits très savants, très supérieurs, nous affirme clairement que cette Révélation peut avoir lieu. J'ajoute *qu'elle a eu lieu*. En effet la Révélation Louis Michel (le paysan de Figanières, petite ville du Var) [1] vient nous faire connaître ce qu'est Dieu, l'Homme, l'Univers et tous les êtres qu'il contient. C'est la plus belle, la plus complète, et j'ajouterai celle qui paraît la seule complètement vraie qui ait été faite aux

1. Nous avons fait un résumé de cette œuvre dans notre revue *l'Etoile*, années 1892 et 1893.

hommes après celle de Jésus-Christ, le Messie divin, à laquelle cette Révélation fait suite.

Car il ne s'agit pas de tout démolir. Il ne faudrait cependant pas croire que tous les hommes qui ont précédé les Spirites étaient des nigauds, des niais et des imbéciles; assez de grands génies, de hautes intelligences et de nobles cœurs sont là pour laver le passé de pareilles accusations enfantines.

Notre Planète, ainsi que toutes les Planètes, est guidée sur la voie du progrès incessant qui la conduit à ses destinées merveilleuses, par la main de Dieu et par son amour. Cette Main, ce sont les Messies qui nous la font voir. Cet Amour, c'est encore eux qui nous font comprendre ce qu'il est, et à quel point Dieu nous aime, tout enrespectant toujours notre libre arbitre, lequel est le sceau indélébile de la valeur de l'Homme; car *nous sommes des Dieux*.

Si le Christianisme est si déprécié, si injustement méprisé, la faute en est au catholicisme romain, et uniquement à lui. C'est lui qui, pour dominer, comme autrefois César à Rome, s'est emparé de la belle Révélation chrétienne pour en faire, en la défigurant, l'instrument de ses crimes; c'est lui qui, s'abritant sous cette égide d'or, a tué, torturé, brûlé, martyrisé cette pauvre Humanité pour laquelle le Christ avait si généreusement souffert toutes les douleurs de la passion.

Mais qu'on lise et qu'on étudie les admirables livres de l'abbé Roca[1], le plus grand exégète des temps modernes, on verra ce qu'est ce Christianisme, et l'on comprendra toute la science divine qui se trouve enfermée dans les Evangiles, et l'on sera obligé d'avouer que Jésus-Christ était bien un premier messie divin, envoyé pour diriger notre Humanité déchue dans la voie de l'Amour, du Bonheur et de la Vérité.

L'*Esprit de Vérité* qui a dicté médianimique-

1. *La Fin du vieux Monde*; *Le Glorieux Centenaire*.

ment, *spiritement*, à Louis Michel la splendide cosmogonie que nous dévoile *la clé de la Vie* et *la Vie Universelle*, affirme qu'il est l'*Esprit de Vérité*, qui, envoyé de Dieu, lui aussi, vient corroborer et affirmer la première Révélation, celle de Jésus-Christ, et la continuer. Et voici ce qu'à son sujet a dit Jésus :

« *Lorsque le consolateur sera venu, lequel je vous enverrai de la part de mon Père, savoir : l'Esprit de Vérité, qui procède de mon Père : c'est lui qui rendra témoignage de moi.* » (Jean, xv, 26.)

« *Je vous ai dit ces choses afin que, quand ce temps sera venu, vous vous souveniez que je vous les ai dites.* » (Jean, xvi, 4.

Les obscurités de la Bible et de l'apparition de l'homme sur la Terre, les prophéties des prophètes hébreux, l'œuvre de Moïse, le mystère de l'Immaculée-Conception, la mission du Christ, toute la Révélation divine enfin depuis la création du peuple hébreux, se trouvent expliqués dans cette Révélation de l'Esprit de Vérité faite à Louis Michel. Mais hélas, connaissant ce qu'est l'Eglise romaine de nos jours, nous sommes bien sûr que tout ce qui s'est passé du temps du Christ se renouvellera, et que le clergé fanatisé de nos jours laissera passer dédaigneusement ou combattra aveuglément la nouvelle Révélation divine. L'Eglise romaine est cristallisée ; ou plutôt elle est endormie dans les délices de Capoue où elle se trouve bien, et elle veut y rester.

Certes tout n'est pas parfait dans ces livres de Louis Michel ; mais, écoutons la voie autorisée de J. Renucci [1], l'un des fervents apôtres de la Révélation nouvelle :

—Si l'on vient à constater que l'œuvre de Louis Michel contient des erreurs de fond et des défauts de forme, ce qui est manifeste et incontestable,

---

1. *Projet d'une Constitution Politico-Sociale-Humanitaire*, p. 268.

il faudra bien cependant se garder de faire le faux raisonnement suivant :

L'œuvre de Michel de Figanières contient des erreurs de fond et des défauts de forme manifestes et incontestables, donc cette œuvre n'a aucun caractère divin, et ne peut émaner de l'Esprit de Vérité dont la venue a été annoncée par Jésus-Christ.

En premier lieu, l'œuvre de Louis Michel de Figanières est le produit de trois facteurs intellectuels qu'il faut prendre en considération, à savoir :

1° L'Esprit ultramondain qui l'a inspirée ;

2° Le médium dont cet Esprit s'est servi pour exprimer ses idées, et qui était un pauvre paysan parfaitement ignorant ;

3° Les personnes enfin qui ont composé les livres de Louis Michel, d'après les documents fournis par le médium. Il pourrait donc arriver, d'un côté, que le médium ait altéré les doctrines de l'Esprit en y infiltrant inconsciemment du sien, et d'un autre côté, que les personnes qui ont composé les livres n'aient pas tiré des documents fournis par le médium tout le parti convenable.

En second lieu, un Esprit ultramondain, aussi élevé qu'il puisse être, fut-ce même un Messie, ne saurait communiquer aux hommes de notre pauvre Terre la vérité absolue sur la science de Dieu et sur la vie omniverselle, ou parce qu'il ne la possède pas lui-même, ou parce que les hommes, encore trop arriérés, seraient incapables de la comprendre. Les messies ne peuvent apporter aux hommes que des vérités relatives, juste ce qu'il faut pour leur imprimer une impulsion ascendante à certains moments donnés de leur évolution et de leur développement. Il est évident que l'enseignement des Messies sur la science divine ne peut être qu'imparfait et incomplet, et qu'il est souvent même rendu absurde par l'ignorance et l'incapacité de ceux qui le recueillent et le propagent. N'en a-t-il point été ainsi pour l'enseignement de Jésus-

Christ, notre premier Messie, dont l'enseignement verbal n'a été écrit que deux siècles après son départ ?

Il faut donc tirer de tout cela cette conclusion que, quand bien même il se trouverait des erreurs de fond et des défauts de forme dans l'œuvre de Louis Michel, on ne saurait conclure, vu les mérites supérieurs de cette œuvre, qu'elle n'a point été inspirée par l'Esprit de vérité annoncé par le Christ.

Il est bien certain d'ailleurs qu'une société spirite, ou le gouvernement lui-même, s'il était plus soucieux de la chose religieuse, devrait prendre à cœur de recueillir et faire étudier tous les manuscrits de Louis Michel de Figanières, en constatant et relatant toutes les circonstances si singulières qui ont accompagné et marqué cette production étrange, autant par sa teneur que par son origine. C'est là un devoir à remplir, car la postérité, plus intelligente et plus avancée, recherche souvent avec avidité, et par tous les moyens possibles, des choses que des contemporains aveugles ont laissé passer inaperçues parce qu'ils étaient incapables d'en comprendre la valeur.

L'Œuvre d'Allan Kardec.

L'apologie que nous venons de faire de l'œuvre de Louis Michel nous amène naturellement à parler de celle d'Allan Kardec.

Dans ces travaux qui constituent une véritable mission et que l'on peut certainement appeler une Révélation, il faut distinguer l'œuvre personnelle d'Allan Kardec et l'enseignement doctrinal des Esprits ultramondains qu'il a consultés par voie médianimique.

L'œuvre d'Allan Kardec a été grande et féconde. Il a systématisé un corps de doctrine, puis propagé dans le monde entier, par ses livres, sa *Revue spirite* et ses réunions hebdomadaires à Paris, les enseignements fournis par

les Esprits répondant à ses interrogations méthodiquement préparées et conduites.

Après la mort d'Allan Kardec, ses disciples militants ont continué à propager et à défendre sa doctrine par les mêmes moyens, et avec tant d'enthousiasme et de courage, qu'aujourd'hui le Spiritisme d'Allan Kardec est partout répandu et qu'il a remplacé toute religion positive antérieure dans l'âme de ses adeptes. On peut dire qu'Allan Kardec a été l'auteur et le chef d'une grande révolution religieuse qui, par l'action continue de ses nombreux disciples militants, gagne journellement du terrain dans toutes les classes de la société et chez toutes les nations. A ce titre sa personnalité sera grande et méritera d'être honorée et bénie dans l'Humanité.

Quant à l'enseignement doctrinal fourni par les Esprits qu'a consultés Allan Kardec, il faut le considérer comme tout à fait élémentaire, relativement à l'enseignement scientifique supérieur transmis à Michel de Figanières par l'Esprit de vérité. De même que saint Jean fut le précurseur du Christ, ainsi Allan Kardec fut-il le précurseur de l'Esprit de Vérité. Car, tout grand missionnaire a son précurseur. C'est la loi. Et l'on peut dire que le terrain avait été singulièrement bien préparé pour faire entendre et accepter la révélation délicate faite par l'intermédiaire de Louis Michel. En raison même de son élévation, ce dernier enseignement ne pouvait être actuellement compris par les masses et devenir une religion populaire. L'œuvre d'Allan Kardec était donc indispensable, comme degré élémentaire d'enseignement, pour dégager les âmes de l'empire aveugle et tyrannique des religions actuelles, et les élever progressivement à des connaissances religieuses supérieures, marquant une étape ascendante de l'Humanité dans sa destinée terrestre.

Les chefs de la doctrine Kardéciste refuseront naturellement d'admettre la supériorité de l'enseignement doctrinal de Michel de Figanières

sur celui d'Allan Kardec, d'autant plus que jusqu'à ce jour, l'enseignement de Louis Michel a été délaissé par tout le monde et, pour ainsi dire, jeté au panier.

En matière scientifique, toutes les opinions doivent pouvoir se produire librement, sauf à la critique de les détruire si elles sont fausses; ce n'est qu'à cette condition que la science peut progresser; *du choc des idées jaillit la lumière.* Nous sommes un admirateur sincère d'Allan Kardec néanmoins nous croyons que nul ne serait fondé à nous reprocher de mettre au-dessus du culte de tout homme le culte de la vérité, ou de ce que nous croyons être la vérité. Nous aurions voulu pouvoir discuter certaines divergences doctrinales qui existent entre l'enseignement d'Allan Kardec et celui de Louis Michel de Figanières, mais ce n'est point ici la place.

La Situation actuelle du Clergé

Le clergé a négligé de suivre attentivement la manifestation de cette nouvelle doctrine qui s'appelle le Spiritisme, qui est certainement le plus grand mouvement de notre époque. Son devoir était de le suivre et de l'approfondir. Il a préféré mettre tout sur le compte du démon en invitant ses fidèles à le repousser.

Par cette fin de non recevoir, il n'est point au courant de la question, et ne peut, par conséquent, porter aucun jugement en connaissance de cause sur la nature et la portée de l'extraordinaire explosion spiritualiste qui vient d'éclater au sein de toutes les nations en même temps, et qui a créé un nouveau courant religieux dont l'intensité va tous les jours croissant.

La question l'intéresse pourtant au plus haut point. En effet, si cette explosion spiritualiste est vraiment démoniaque, comme il le dit, son devoir est de le combattre par tous les moyens possibles ; si, au contraire, ainsi que les Spirites l'affirment, l'événement est véritablement provi-

dentiel, son devoir est encore d'accepter cette nouvelle révélation et de prêter les mains à ce progrès religieux enseigné par les Esprits du Seigneur.

Il y a pourtant une chose bien certaine et qu'il ne faut pas oublier, c'est que le Christ a formellement annoncé la venue de l'Esprit de Vérité. Et, si le grand souffle de spiritualité qui vient d'envahir si soudainement la Terre était précisément le souffle de l'Esprit de Vérité, quelle ne serait pas la terrible responsabilité du clergé de l'avoir aveuglément méconnu et repoussé!! —

Je m'associe complètement à toutes les idées que vient d'émettre mon frère J. Renucci. C'est pourquoi nous venons de faire paraître ensemble une brochure ayant pour but de faire connaître, de défendre et faire valoir la superbe Révélation de Louis Michel de Figanières.

Elle a pour titre :

CONCILIATION SCIENTIFIQUE

DU MATÉRIALISME ET DU SPIRITUALISME

ANALYSE ET DÉFENSE

Des Œuvres du Voyant Louis Michel

par J.-E. RENUCCI et RENÉ CAILLIÉ. [1]

Tout le monde voit bien que la Société, chez tous les peuples de l'Europe, est en plein désarroi. Le Socialisme, qui a pour objectif de remplacer la société actuelle par une autre Société meilleure, hiérarchisée d'une manière plus juste et plus honnête, est en train d'envahir notre Occident. C'est qu'en effet la Société est mauvaise ; c'est l'injustice et l'égoïsme qu'on voit partout, avec le roi Mammon régnant en maître. Et, si nos gouvernants, qui gouvernent si mal, ne

1. Aux bureaux de *l'Etoile* et chez M. Edmond Bailly, éditeur, rue de la Chaussée d'Antin, 11, Prix : 1 franc.

prêtent intelligemment la main à cette transformation devenue nécessaire, le Socialisme, au lieu de se constituer par évolution régulière et sage, s'imposera certainement par une terrible révolution. Car le peuple est instruit de nos jours, il connait sa valeur et ses droits, il trouve qu'il a trop souffert et que la coupe est pleine ; il ne veut plus souffrir.

Mais, à ce Socialisme naissant, il manque quelque chose. c'est un axe pour fixer sa trajectoire et la diriger.

Cet axe, le Christianisme seul peut le lui donner. Non pas certes le Christianisme de l'église romaine, qui est faux, mais celui de l'abbé Roca, qui est le seul vrai. Celui-là, tout prolétaire peut l'accepter les yeux fermés, car il applique, suivant la belle expression de M. de Vogüé, « *toutes les forces du sentiment religieux à la solution terrestre du problème de la Justice.* »

Ce que je voudrais faire comprendre à mes frères les Spirites, c'est que le gouvernement supérieur du monde, surtout depuis l'institution du Christianisme, est une chose miséricordieuse et admirable qu'il est ridicule de nier, et que ne niera jamais celui qui étudie sérieusement, et sans parti préconçu, pour trouver la vérité. Et le Christ, le grand Socialiste, le Socialiste parfait, est un envoyé de celui qui gouverne l'Univers et veille au bonheur des mondes qu'il a créés. Nous sommes tous plus chrétiens que nous croyons, tant, depuis dix-huit siècles, les principes du Christ : *Aimez-vous les uns les autres ; faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fît à vous-même*, tant ces principes sont inscrits dans nos cœurs, soit par suite des nombreuses réincarnations qui nous ramènent sur la terre, soit parce que nous les suçons avec le lait de nos mères.

« L'Humanité est chrétienne, dit Eliphas Lé-
« vi [1]. depuis le commencement du Monde, car

1. *La Science des Esprits.*

« Jésus a été pressenti, dès l'origine, par les ini-
« tiateurs de tout les cultes, et par les plus grands
« génies de tous les temps. L'Inde le nomma
« Iésous Christna, et le suspendit aux mamelles
« de la vierge Devanaguy ; l'Egypte l'adora sous
« le nom d'Horus, dormant encore sur le sein
« d'Isis. Les Druides élevèrent un autel à la
« vierge qui devait l'enfanter. Moïse et les pro-
« phètes préludèrent par de magnifiques dithy-
« rambes à l'épopée des Evangiles. Platon entre-
« voyait ce Juste par excellence, quand il le
« montrait mourant, écrasé sous les coups de
« l'iniquité. Diogène le cherchait dans les rues
« d'Athènes, une lanterne à la main, en plein
« midi, et c'est à lui que l'aréopage dressait un
« temple avec cette inscription : *Au Dieu incon-*
« *nu*. Mahomet enfin le reconnut, et pensa le
« servir, *en l'invoquant à sa manière.* »

Ce qui manque aux Spirites, c'est d'étudier, c'est de bien connaître la tradition ; ils ont trop *uniquement* confiance dans ce que leur dictent les Esprits. Mais qu'ils veuillent bien approfondir les livres superbes de la *Mission des Juifs* du marquis de Saint-Yves, et *tous ceux* de l'abbé Roca, et je réponds qu'ils auront un bagage suffisant pour tout comprendre, et qu'ils deviendront de vrais socialistes, des socialistes chrétiens.

L'Eglise catholique romaine, qui fait tant de mal soit par son matérialisme, soit par son mysticisme exagéré, est morte — cela est pour moi une certitude mathématique — si elle ne se hâte de faire une évolution complète vers ce Socialisme chrétien révélé par ces deux grands initiateurs : le marquis de Saint-Yves et l'abbé Roca. Elle est si malade, cette pauvre Eglise ultramontaine et cléricale ! Elle a fait si fausse route !

Quelle cesse donc toute espèce de politique ; qu'elle ne fasse plus désormais que du Socialisme chrétien, et la voilà sauvée, et nous aussi.

Alors, mais seulement alors, elle pourra se mettre de nouveau à notre tête, en nous donnant

l'exemple de tous les dévouements et de toutes les vertus.

Ce sera peut-être un peu tard ; mais bientôt, et l'époque n'en est pas bien éloignée, ce sera *trop tard!* si elle ne se met immédiatement à la tête de cet *Esprit nouveau* qui se manifeste si puissamment par le Mouvement féminin, les Revendications ouvrières, et le Réveil du sentiment religieux. Cette triade sacrée est le flot divin qui vient ouvrir l'Ère nouvelle.

Le jour est venu où toutes les Eglises et toutes les Religions, où toutes les sciences, divines et humaines, mystiques et rationnelles, doivent se synthétiser dans la Lumière intégrale du Christ.

Le superbe mouvement social qui s'accomplit de nos jours doit réaliser cette synthèse. C'est l'avènement du Règne trinitaire de la *Vérité*, de la *Justice* et de l'*Economie scientifique*. C'est enfin le Christianisme Social, le RÈGNE DE DIEU annoncé par les Prophètes de tous les temps, qui est en train de s'inaugurer de nos jours dans la chrétienté, en dehors de l'Eglise enseignante, sans cette Eglise, malgré cette Eglise. et contre cette Eglise.

Et ce mouvement socialiste ne peut être ni enrayé ni détourné de ses fins. Le nouveau Monde est né, et le vieux Monde est mort, et, avec ce dernier, sont enterrés toutes les Eglises cléricales, et tous les autocrates.

Et c'est pour toujours que ce vieux Monde est mort. Car on n'a jamais vu la vie revenir en arrière, — l'enfant ne rentre pas dans le sein de sa mère, — ni les fleurs, ni les fruits tombés ne viennent se rattacher aux branches auxquelles ils étaient attachés, — et la chenille devenue papillon ne redevient pas chenille.

Telle est la Loi divine, l'indéfectible Loi du Progrès, qui entraîne les Mondes et les Humanités vers leurs destinées splendides, arrêtées par le Créateur.

*
* *

Voilà ce que je voulais dire à mes frères spirites. Et ce qui m'a inspiré ces lignes, ce sont les dissensions continuelles qui surgissent à chaque instant au milieu d'eux. Ils me pardonneront, j'en suis bien sûr, de venir m'introduire aussi doctoralement dans leurs assemblées, mais mon âme était trop peinée de voir tant d'essais d'union n'aboutissant qu'à cet accouchement ridicule de la montagne du fabuliste.

Qu'ils veuillent bien ne pas trouver trop prétentieux le titre de cet article : *Organisation de la nouvelle Eglise*, de l'Eglise Spirite.

Jamais, jamais, jamais, cette nouvelle Eglise n'aura de vie réelle, si elle ne prend pour bases :

1° La croyance en un Dieu juste et bon gouvernant l'Univers;

2° La croyance aux Messies, grands Messagers de son Amour.

Et ils reconnaîtront bien vite que le seul moyen de servir leurs semblables et de régénérer notre affreuse société et le monde, c'est de faire entrer leur barque à pleines voiles dans les eaux du

SOCIALISME CHRÉTIEN

N'est-il pas temps, dites-moi, de mettre un terme aux ignominies dont sont responsables nos gouvernants. Ecoutez!

Ouvrez les oreilles et répondez-moi, vous qui, au lieu d'un viscère, avez un cœur dans la poitrine. Voilà ce que je lis dans le *Don Chisciotte*, au titre : *La situation en Sicile*, et voici ce qu'on y dit au sujet du pauvre peuple exploité de cette île :

« Pendant la nuit, les murs du village sont « couverts de paroles de sang et de vengeance; « les mineurs en grève refusent tout accommode- « ment passager avec les directeurs d'exploita- « tion, et répondent : *Il est temps d'en finir*,

« *mieux vaut mourir d'un coup de fusil que de*
« *mourir de faim.*

« Partout l'orage s'annonce menaçant. Et
« partout le cri est toujours le même : *A bas les*
« *impôts!* »

Et c'est par toute l'Europe la même chose : la Révolution qui fourbit ses armes.

Tous nos gouvernants, anti-chrétiens, oublient que nous sommes tous frères, et que personne n'a le droit d'exploiter son semblable. Ils oublient, affreux matérialistes sans foi ni loi qu'ils sont tous, que le Christ, ce Messie divin, est venu nous faire savoir QUE TOUTE L'HUMANITÉ TERRIENNE NE FORME QU'UN SEUL ET MÊME CORPS dont Jésus-Christ est la TETE, et le CŒUR, et l'AME.

Et pourquoi n'adorerions-nous pas comme un Dieu celui qui partage ainsi toutes nos douleurs :

« *J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à*
« *manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas*
« *donné à boire ; j'étais étranger, et vous ne*
« *m'avez pas recueilli ; j'étais nu, et vous ne*
« *m'avez pas vêtu ; j'étais malade, en prison, et*
« *vous ne m'avez pas visité. Je vous dis, en vérité,*
« *que, en tant que vous n'avez fait cela à l'un*
« *des plus petits d'entre vous, et qui sont mes*
« *frères, vous ne me l'avez pas fait non plus.* »
(*Matt.*, XV, 42, 43, 45.)

Que l'on trouve donc quelque part quelque chose de plus beau, de plus sublime, de plus divin, de plus... socialiste!

Un jour viendra, car le fait de la vie planétaire est de progresser toujours, un jour viendra où tous les hommes se trouveront réunis sous le drapeau vainqueur du grand socialiste. Ecoutons la belle vision qu'on lit dans la légende dorée :

« Quand, après vingt siècles de marche, le juif-errant retourna dans Jérusalem, il s'y trouva au milieu d'un peuple innombrable, venu là des quatre points cardinaux de la terre, et réuni devant un autel, sur le mont Moria.

« Assuérus regarda le prêtre qui offrait le

sacrifice, et il s'écria, les yeux pleins de larmes: « *C'est Lui* ! » Et il l'adora. Il regarda l'hostie sainte, que le pontife élevait au-dessus de la foule, et il répéta dans un soupir: « *C'est Lui!* » Et il l'adora pour la seconde fois. Il regarda la multitude aussi loin que ses yeux purent atteindre et le reconnaissant dans chacun de ses frères, il s'écria dans un sanglot: « *C'est encore Lui! C'est Lui présent dans tous ! C'est Lui partout, c'est Lui toujours! Christ vit en chacun d'eux!* » Et il s'abîma dans une adoration profonde. Puis enfin, se regardant lui-même, son cœur fondit d'amour et de reconnaissance, car il venait de *Le* découvrir dans son propre cœur: son *moi* s'était transformé dans le *moi* du Christ.

— L'œuvre de la Régénération était achevée ! [1] »

Et sera réalisée la parole du Christ:

« *Ainsi, que tous soient un, ainsi que toi,*
« *Père, es en moi, et moi en toi ; afin qu'eux*
« *aussi soient un en nous ; et que le monde*
« *croie que c'est toi qui m'as envoyé.* » [*Jean*, XVII, 21].

O Jésus ! s'ils t'avaient connu, ils ne t'auraient jamais crucifié !

Et nous, qui le connaissons maintenant, ce grand socialiste, mettons-le à notre tête et devenons tous des *socialistes chrétiens.*

Eloignons-nous enfin de cette religion officielle dont on ne peut plus rien attendre et rassemblons-nous sous le nouveau drapeau de la

Religion Sociale

Religion sociale ! Regarder Dieu comme immanent dans tous les hommes ; Considérer tous les hommes comme des frères plus ou moins avancés ; Hiérarchiser la société suivant la Vertu et la Justice ; voilà ce qu'est la Religion Sociale. Voilà le nouveau vocable du XX^e^ siècle, qui va

1. Eliphas Lévi, *la Science des Esprits.*

réunir tous les peuples dans l'Amour et la Fraternité ! Et alors *toutes les Eglises* n'en feront plus qu'une seule. Ainsi soit-il !

A tous mes bien-aimés frères, salut !

Avignon, 21 juin 1894.

René Caillié.

La Propagande Spirite

Puisque les lecteurs de *l'Etoile* me font l'honneur de s'intéresser aux idées que j'ai exposées dans mes articles sur *l'Usage et les abus du Spiritisme*, je ne vois pas de meilleur moyen de leur en témoigner ma gratitude, que de continuer à dévoiler les abus et les imperfections qui enveloppent le Spiritisme et qui l'empêchent de suivre la marche progressive à laquelle je le crois appelé.

Je suis loin d'avoir tout dit sur ce chapitre, et je ne dirai jamais tout. Je me serais même arrêté, si je n'avais pas été prié instamment de continuer ; car le rôle de critique n'est pas agréable à remplir par sa nature et surtout par le temps qui court. En assumant la mission de censeur, on s'expose à être accusé de partialité, et d'esprit de dénigrement ; on passe pour un grincheux, un « mauvais coucheur », et voilà tout le profit qu'on en tire.

Néanmoins, comme je ne cherche ni le profit ni la gloire, mais seulement la vérité pour mon bien spirituel et celui de mes semblables, cette considération ne m'arrêtera pas, et je continuerai à faire mes efforts pour exhorter les Spirites à sortir de la voie dans laquelle ils sont engagés et que je crois dangereuse, et pour en détourner par avance ceux qui ne sont pas encore Spirites, mais qui pourront le devenir un jour, peut-être plus prochain qu'ils ne le pensent.

Je dirai donc aujourd'hui mon sentiment sur les divers moyens employés par les Spirites pour la propagation de leur doctrine.

I. — Les grands moyens.

Le prosélytisme, c'est la propagande intime, d'individu à individu. La propagande proprement dite, c'est le prosélytisme en grand.

Ce que nous avons dit de l'abus possible du prosélytisme s'applique donc à fortiori à la propagande ; mais celle-ci emploie des moyens spéciaux qu'il convient d'examiner dans leur nature et dans leurs effets.

Les propagandistes cherchent à tout faire sur une grande échelle ; les conversions en masse, tel paraît être leur idéal. Les principaux moyens qu'ils emploient pour atteindre ce but sont : 1° de grandes expériences publiques ; 2° de grandes conférences également publiques ; 3° de grandes distributions gratuites de journaux, revues, brochures, etc. ; 4° des congrès ; 5° des fédérations.

Les observations que nous allons faire sur chacun de ces objets ne seront certainement pas du goût de tout le monde ; mais elles nous paraissent d'une nécessité urgente, si l'on ne veut pas que les Spirites soient assimilés à l'armée du Salut, ou aux prêtres de Cybèle dans l'antiquité. Au risque de mécontenter tout le monde, nous dirons donc en toute sincérité notre pensée. *Fais ce que dois.*

D'abord, d'une manière générale, tous ces grands moyens ont un caractère commun de charlatanisme, de cabotinage, qui ne peut que répugner aux gens sérieux et les éloigner du Spiritisme au lieu de les y attirer. Ils vont ainsi contre le but qu'on s'en propose.

Je sais bien que, malheureusement, ce cachet charlatanesque est en quelque sorte la marque de fabrique de tout ce qui est moderne, et qu'il se retrouve partout. Mais j'estime que rien n'en va mieux et qu'il serait fort à désirer qu'il y eût quelque différence manifeste entre la science et le commerce, et que le public sût trouver les asiles du Spiritisme sans qu'on eût besoin de lui dire si la maison est ou n'est pas au coin du quai, et si on rend l'argent de tout achat qui a cessé de plaire.

Cela dit, examinons sommairement chacun de ces moyens en particulier, afin de les apprécier à leur juste valeur.

II. — Les grandes expériences.

Les grandes expériences consistent dans la production, devant un public d'élite ou non, mais toujours nombreux, de phénomènes plus ou moins merveilleux dus à de puissants médiums.

Ces phénomènes sont ordinairement d'ordre physique en apparence : lévitations ; transport de meubles et de divers objets d'un lieu dans un autre sans lintervention d'aucune force visible ; apparition de umières, de formes diverses ; instruments de musique louant seuls, etc.

En outre de l'appareil théâtral et thaumaturgique, qui est de rigueur en ces occurrences, et qui jette de la déconsidération sur le Spiritisme en le rabaissant au niveau de la prestidigitation, de la fantasmagorie, ces grandes expériences, — je l'ai dit et prouvé ailleurs, — sont moins probantes que les plus petites et les plus simples.

La typtologie bien pratiquée et bien interprétée, est infiniment plus démonstrative de la survivance de l'âme et de son intervention dans le phénomène, ce qui est le but principal et même unique des expériences spirites.

Ces grandes démonstrations ne sont donc point nécessaires, elles ne présentent aucune utilité réelle. Je dis plus : elles sont plus nuisibles qu'utiles à la propagation du Spiritisme, soit qu'elles réussissent, soit qu'elles échouent. En effet :

Quand ces expériences échouent, après tout le bruit que l'on a fait, après les fanfaronnades auxquelles on s'est livré, il n'est pas douteux qu'elles font un tort considérable au Spiritisme, et c'est justice : vous promettez que vous allez montrer des merveilles incontestables ; vous vous présentez comme assuré du succès de vos expériences, autant qu'un physicien ou un chimiste. Le moment psychologique arrivé, vous échouez. Que voulez-vous qu'en pense le public ? Le moins qu'il puisse faire, c'est de vous considérer comme un ignorant, un téméraire ou un farceur.

Pour nous, Spirites, qui savons que la réussite de nos expériences ne dépend pas seulement de nous, mais bien plus des *Esprits*, nous ne sommes nullement étonnés de votre échec, et cela n'influe en rien sur notre conviction ; au contraire, ce serait votre succès constant qui aurait lieu de nous surprendre et de nous mettre en garde, car nous savons qu'il est en dehors de la loi des Esprits qu'ils se prêtent servilement et à toute réquisition à de telles manœuvres.

Mais pour le public, qui ne connaît pas le Spiritisme, puisque vous vous proposez de le lui enseigner,

pour le public savant ou ignorant, peu importe, qui ne sait pas qu'il entre dans la réalisation des phénomènes spirites trois facteurs : 1° la volonté de l'homme ; 2° le consentement des Esprits ; 3° la permission de Dieu, c'est-à-dire la *loi des Esprits*, — car les Esprits, comme nous-mêmes, ne sont que partiellement libres, et sont régis dans la plupart de leurs actes par une loi qui leur est supérieure, — que voulez-vous que ce public pense de vos promesses emphatiques, lorsqu'il les compare à vos faits et gestes et aux résultats que vous lui présentez ?

Mettons les choses au mieux. Supposons que les expériences réussissent. Aurez-vous fait quelque chose pour l'obtention de la fin que vous vous proposez : la propagation du Spiritisme ?

Pas le moins du monde. Le contrôle des phénomènes est d'autant plus difficile qu'ils sont plus compliqués, plus extraordinaires. Dans le cas qui nous occupe, même sans y mettre de malveillance ni de mauvaise foi, il est à peu près impossible au spectateur, et même à l'observateur le plus sagace, de s'assurer s'il n'y a pas eu quelque supercherie. Il se trouve ainsi réduit à ne pas croire, s'il est raisonnable, ou à croire sur parole. C'est la foi du charbonnier. Elle en vaut peut-être bien une autre ; mais enfin ce n'est pas le but qu'il s'agit d'atteindre, et il faut convenir que ce n'était pas la peine de manigancer de si théâtrales expériences pour aboutir à un si piètre résultat.

S'il en est ainsi quand les observateurs sont de bonne foi, à plus forte raison lorsqu'on a affaire aux prétendus savants, — ceux que les propagandistes spirites veulent à toute force confondre et convertir, — et dont la mauvaise foi et le parti pris sont aussi manifestes que possible.

De toute façon ces grandes et merveilleuses expériences tournent donc fatalement à la honte et à la confusion des médiums et des *barnums*, et, ce qui est pire, au détriment de la doctrine et, par conséquent, du bien public.

Je n'ignore pas que l'on cherche à se mettre en garde contre toute possibilité de supercherie de la part des médiums et de qui que ce soit : la photographie, les appareils enregistreurs et tout l'attirail de la science moderne entrent maintenant en scène. Mais le remède est pire que le mal.

Ce surcroît de *machinery* donne aux expériences

un caractère encore plus théâtral. Il n'est pas donné à tous les spectateurs de s'assurer du bon état des appareils et de l'authenticité des résultats obtenus. Le plus grand nombre sera donc encore condamné à croire sur parole ? Alors, autant commencer par là.

La nature ne suit point une voie si compliquée ; pour découvrir ses lois il n'est pas besoin d'un si grand appareil instrumental. C'est en l'observant et non en la torturant que l'on surprend ses secrets ; il n'est pas nécessaire — ni même guère possible — de les lui arracher, mais il est relativement facile de les dévoiler.

En Spiritisme, comme d'ailleurs en toute autre science, c'est donc par l'observation bien plus que par l'expérimentation que l'on arrivera au but.

Enfin, lors même que l'on pourrait expérimenter à volonté et avec toute l'exactitude désirable, lors même que les appareils enregistreurs et tous les engins imaginables fonctionneraient dans la perfertion, on ne serait guère plus avancé.

La constatation des faits est la moindre des choses ; l'essentiel, c'est leur interprétation. Or, à cet égard, le champ est vaste, et les esprits plus ou moins étroits peuvent se donner et se donnent en effet libre carrière.

Les savants officiels, que les Spirites veulent confondre par les expériences en question, sont généralement aussi bien renseignés qu'eux sur la nature des faits. Ils les ont longtemps niés de bouche ; aujourd'hui ils en reconnaissent la réalité.

Ce qui les sépare des Spirites, c'est uniquement la théorie, l'interprétation de ces faits ; et ce sont les phénomènes les plus simples, au point de vue expérimental ; les phénomènes d'ordre intellectuel, qui donnent lieu à plus de controverse.

Les expériences « de gala » sont donc parfaitement inutiles pour mettre fin à ces controverses, et les propagandistes spirites se donnent du tourment bien mal à propos en cherchant de puissants médiums pour produire des manifestations qui ne peuvent changer en rien l'état de la question, laquelle n'est plus une question de fait, mais une question de théorie.

III. — Les Grandes Conférences.

L'amour du beau langage n'est pas nouveau en France, nos ancêtres les Gaulois jouissaient déjà de la

réputation d'être beaux parleurs. Ce sont eux qui — avant les Grecs — ont enseigné la rhétorique aux Romains,

L'éloquence n'est point un défaut, loin de là: quand la parole est bien maniée et employée à un bon usage, quand à la rhétorique on joint la logique et surtout la science réelle, la connaissance du sujet et de ses annexes, on peut tirer à la fois, plaisir et profit des conférences.

Mais il faut observer que les grandes conférences ne prouvent rien de plus que les petites, et même les plus simples causeries dans l'intimité, à moins qu'elles ne prouvent la vanité des conférenciers, qui cherchent peut-être plus à faire parade de leur talent qu'à éclairer le public.

Ces tournois de la langue n'attirent généralement que les curieux désœuvrés, qui n'ont pas plus envie de connaître le Spiritisme et surtout de conformer leur conduite à ses enseignements que de devenir comédiens quand ils vont au théâtre. Ce flux de paroles glisse sur eux comme l'eau sur les plumes des canards. Supposé que ces gens n'aillent pas là uniquement pour voir ou pour se faire voir et qu'ils écoutent les conférenciers, sitôt qu'ils sont sortis, il n'en reste plus rien.

Si l'on dressait la liste des personnes qui ont été converties au Spiritisme par ce moyen, je crois qu'elle ne serait pas longue, et j'affirme que ces personnes y seraient aussi bien venues sans cela par les simples conseils et les discrets enseignements d'un parent ou d'un ami.

En admettant que les auditeurs soient des hommes sincères, impartiaux, éclairés, cherchant la vérité, — il y en a bien quelques-uns sur le nombre — ce n'est pas dans des conférences publiques qu'ils pourraient puiser la lumière, car il faut de toute nécessité que le conférencier se mette à la portée de la masse, qu'il s'efforce de plaire plutôt que de convaincre, qu'il présente des phrases ronflantes plutôt que des raisonnements suivis.

Dans une question aussi ardue, aussi abstraite que le Spiritisme, pour parvenir à convaincre un homme sérieux et sincère, il faut posséder plusieurs qualités qui se trouvent rarement réunies chez un orateur, Spirite ou autre. Il faut connaître la philosophie des sciences, de l'histoire et de la théologie.

Les Spirites modernes se piquent assez de manier

la science ; mais c'est la science officielle qui, comme on sait, est dépourvue de toute philosophie et, par conséquent, de nul usage ; quant à l'histoire des sciences, notamment des science pyschiques, il ne s en sont guère occupés jusqu'à ce jour, et de la théologie, pas du tout ; c'est pourtant le principal.

Il résulte de là que leurs élucubrations spirito-scientifiques sont mal digérées et sans homogénéité. Le diable même n'est pas capable de dire si ces Spirites sont matérialistes ou spiritualistes ; tantôt ils raisonnent dans l'un de ces sens, tantôt dans l'autre. Le plus souvent ils considèrent les phénomènes spirites comme étant du même ordre que les phénomènes physiques ou chimiques ; et toujours ils supposent que ceux-là peuvent être soumis à l'expérimentation rigoureuse, sans faire attention qu'il y entre un facteur, l'Esprit, qui jouit de son libre arbitre aussi bien qu'eux-mêmes.

Avant de songer à organiser des conférences, même des petites, il faudrait former des conferenciers et, par conséquent commencer par organiser des écoles de Spiritisme, dans lesquelles on enseignerait les sciences physiques et métaphysiques dans leur philosophie et en tant qu'elles se rapportent au Spiritisme ; mais c'est là ce à quoi personne ne pense.

IV. — Les brochures de propagande.

Rien n'est plus cher que ce qui ne coûte rien. La gratuité est pourtant de plus en plus à la mode parmi nous, surtout en fait d'enseignement.

L'instruction primaire est gratuite pour tous ceux cui la veulent, et même pour ceux qui ne la veulent pas. On peut voir au chapitre spécial du budget ce que cette gratuité coûte aux contribuables et s'informer auprès des parents du supplément qu'ils sont obligés d'y consacrer.

Après avoir évalué la dépense, on considérera le produit qui en résulte ; si la gratuité de l'instruction a pour effets : d'accoutumer les citoyens à compter sur l'Etat pour mille autres choses non moins utiles d'ailleurs ; de déclasser les jeunes gens et d'en faire, au lieu de travailleurs productifs, des aspirants fonctionnaires à un dégré quelconque, des révolutionnaires, à défaut d'emploi des précieuses connaissances qu'on leur a imposées, on trouvera peut-être que

la gratuité de l'instruction revient un peu cher pour ce qu'elle rapporte.

Cela n'empêche pas nos politiciens de l'étendre progressivement à l'enseignement secondaire et à l'enseignement supérieur. Les bourses et les demi-bourses vont leur train, augmentant chaque année, et sortant de plus en plus les fils de paysans et d'ouvriers de leur condition, — non pas pour les élever à une condition supérieure : toutes les places sont prises, et il y a déjà des milliers d'aspirants à chaque vacance qui se produit, — mais pour les jeter sur le pavé sans ressources et sans aucun moyen de s'en procurer, alors qu'on a multplié à plaisir leurs besoins factices.

Il y a, par-dessus le marché, des cours du soir toujours gratuits — pour les adultes, dans la plupart des mairies et des écoles ; il n'y manque que des élèves.

Et après cette orgie pédagogique, après cette prostitution de la science, on s'étonne des progrès du socialisme, on est scandalisé de voir la dynamite entrer en scène !

Le jour où l'on comprendra qu'il est du devoir et et de la dignité de chacun de gagner son pain spirituel, aussi bien que son pain matériel, à la sueur de son front, et que de là dépend notre perfectionnement moral, ce jour-là on renoncera à l'enseignement gratuit en tout genre, qui n'est au fond qu'un moyen détourné de soulager la bourse des contribuables, et qui n'aboutit la plupart du temps qu'à jeter des perles aux pourceaux pour employer l'énergique mais juste expression de l'Evangile.

Et alors la question sociale ne sera pas loin d'être résolue.

En attendant, j'estime que les Spirites feraient bien de ne pas suivre servilement la voie tracée par les budgétivores. On se défie de ce qui s'offre gratuitement : on le dédaigne, on le considère comme n'ayant aucune valeur, et c'est absolument logique. C'est surtout pour les choses nouvelles, que ce dédain est marqué et justifié.

Il ne faut pas conclure de là que les Spirites doivent mettre leurs enseignements oraux ou écrits à des prix très élevés, mais rien ne s'oppose qu'ils tirent de leur travail une rétribution raisonnable, au prix du marché.

Encore moins faut-il en conclure qu'ils doivent,

comme certains occultistes, faire un secret de leur doctrine et ne la divulguer que par *initiation*. Le temps des mystères est passé. Je l'ai souvent dit, et je me plais à le répéter : il ne faut pas mettre la lumière sous le boisseau ; mais il ne faut pas non plus la mettre sur les tréteaux.

Or distribuer gratuitement des brochures, comme les magasins de nouveautés distribuent des prospectus, à tous venants et allants, à la porte des cimetières ou ailleurs, etc., c'est que j'appelle mettre la lumière sur les tréteaux.

Qu'il n'en soit donc donné que par exception, avec réserve, choix, discernement, si l'on veut que le Spiritisme soit pris au sérieux et estimé à sa juste valeur.

Ce que je dis des brochures s'applique également aux journaux et à toute autre publication. A ce sujet il convient d'indiquer une des causes du marasme dans lequel vit le Spiritisme.

Lorsque nait une nouvelle doctrine, chacun de ses adeptes travaille gratuitement à sa propagation. Il faut bien qu'il en soit ainsi quand il ne peut pas en être autrement. Mais lorsque cette doctrine s'est acquis un nombre suffisant d'adhérents, lorsque les journaux qui la soutiennent et la propagent peuvent vivre, il ne faut pas que sous prétexte qu'il trouve assez de collaborateurs de bonne volonté, le directeur empoche toute la recette ; c'est là une injustice et un mauvais calcul, c'est ce que n'aperçoivent pas les hommes à courte vue. Il ne sera donc pas hors de propos de le leur prouver.

Pour qu'une publication quelconque, journal, revue, etc, soit achetée, il faut qu'elle soit bien faite, aux points de vue littéraire et scientifique. Pour qu'elle soit bien faite, il faut de bons rédacteurs, et pour cela il faut les payer, car tout le monde a besoin de vivre ici-bas.

Une publication périodique qui ne paie pas ses rédacteurs est d'abord mal vue de toute la presse, c'est tout naturel, et cela seul lui cause un tort considérable ; elle n'est d'ailleurs pas mieux vue du public, pour plusieurs raisons, elle n'est pas prise au sérieux ; c'est, suivant l'expression reçue, « une feuille de choux ».

Les écrivains amateurs, contents et fiers de voir leur prose imprimée, qui paient même pour cela, ne sont pas rares, mais ce ne sont pas eux qui feront

vivre un journal. Ils n'ont ni la science, ni le talent, ni la patience nécessaires pour faire de bons articles, ou, s'ils les ont, ils se font payer ailleurs.

Le directeur est donc obligé d'insérer des articles médiocres et au-dessous, sans érudition, sans science sans art dans l'exposition. Cela peut aller pendant quelque temps ; mais le public n'est pas si bête qu'on le croit. Il ne tarde pas à s'apercevoir qu'au lieu d'idées on lui sert des phrases vides, qu'on lui répète toujours les mêmes choses sur le même ton, dans le même mode. Et il se désabonne.

Un directeur qui paie, peut exiger de ses collaborateurs des recherches, de l'érudition, des expériencos, du talent ; il peut refuser les articles qui ne remplissent pas les conditions voulues, ce que ne peut guère faire celui qui insère par complaisance les articles de ses abonnés.

Et alors, les lecteurs, qui savent, mieux qu'on ne le pense, qu'on a toujours bon marché de bonne marchandise, ne demandent pas mieux que de s'abonner, et c'est ainsi que l'eau vient au moulin.

Je ne crois pas me tromper en disant que le Spiritisme a eu assez d'adeptes à son début pour que les journaux pussent payer leurs rédacteurs et donner ainsi de bons articles qui auraient attiré de nouveaux adhérents ; et que, si le Spiritisme est resté stationnaire, pour ne pas dire pire, la cause est facile à deviner.

Un journal spirite qui s'établirait sur le pied de payer sa rédaction ne ferait pas seulement une bonne action, mais une bonne affaire. Dans l'état actuel de désarroi religieux et philosophique, je ne vois que la doctrine spirite bien présentée et débarrassée de sa gangue qui puisse satisfaire les esprits et les cœurs.

Si les écrivains spirites doivent être rétribués pour leur travail, il en est de même des médiums ; toute peine mérite salaire.

Les Américains paient les médiums, et ils en ont de bons. Les Européens ne les paient pas, et ils n'en ont pas. Cela se comprend.

On ne peut compter que sur les gens de la basse classe pour les expériences spirites ; les personnes aisées ne voudront pas s'y prêter. Mais l'exercice de la médiumnité est fatigant ; un ouvrier ou une ouvrière qui ont travaille douze heures du jour ne peuvent fournir le soir la force qu'ils fourniraient s'ils subissaient moins d'autre fatigue. Voilà sans doute

pourquoi nous n'avons que de faibles médiums.

Si les médiums étaient payés, dit-on, ils inspireraient moins de confiance, ils pourraient recourir à des artifices pour produire des effets quand même et gagner leur argent.

Il est possible et même probable qu'il s'en trouverait quelques-uns dans ce cas; mais le plus grand nombre comprendraient qu'ils ont tout intérêt à ne pas tromper leurs clients et à les faire revenir deux fois si une seule ne suffit pas.

D'ailleurs la gratuité n'empêche pas certains médiums de tricher; la vanité n'a pas moins d'influence sur ceux d'entre eux qui sont mal instruits, que l'intérêt.

Enfin, la question intéresse les consultants aussi bien que les médiums. Il est gênant pour quelqu'un qui se respecte de recevoir un service gratuit d'une personne souvent plus pauvre que soi. Si l'on ne donne rien, c'est une injustice; si l'on donne, il faut que ce soit franchement, ouvertement. Les bons comptes font les bons amis.

(*A suivre.*) ROUXEL.

PARTIE LITTÉRAIRE

Régénération par la doctrine ésotérique

L'AMOUR SPIRITUEL

Ce que tout homme doit désirer, c'est d'arriver à cette grande *force mentale* qui le mettra à même de contempler les sublimes mystères et de planer dans les vastes royaumes des Galaxies. Mais ces grandes récompenses, ces bonheurs divins ne sont donnés qu'à ceux qui obéissent strictement à toutes les Lois de l'Initiation. Hélas! sur cette triste Terre où nous

sommes, combien en sont capables et en sont dignes! Beaucoup d'appelés, et peu d'élus, a dit le Christ.

Il faut bien qu'on sache ceci : c'est qu'aucun bonheur ne peut être donné, aucun Pouvoir ne peut être développé autrement que par le puissant mouvement produit *dans les espaces odiques* par l'union animique de Deux. Dieu est androgyne; l'Homme doit redevenir androgyne comme Lui. Surtout il faut bien se souvenir toujours que l'Harmonie engendre le Bien, le Beau et le Vrai. et que la discorde, ne peut donner naissance qu'au vice et qu'à la mort.

Mais, quand la musique de l'âme, c'est-à-dire l'Amour pur, vibre à travers les mondes de l'éther et que l'Union Duale de deux natures harmonieuses produit la symphonie requise de l'âme pour qu'il lui soit permis de pénétrer à l'intérieur des Cieux, alors, alors seulement, les portes du sanctuaire sacré seront ouvertes, pour admettre ceux qui y cherchent honnêtement et religieusement. Mais :

L'adytum du Saint des Saints, l'étincelle éternelle et divine qui brille en nous, n'apparaîtra jamais, tant que le PRINCIPE FÉMININ *pur et aimant n'aura pas amené à ses pieds le* PRINCIPE VIRIL *noble et aimant*, non pas dans l'esprit de nos passions animales, mais dans une naturelle pénétration d'âmes qui est *la mort du sexe* pour chacune d'elles.

Il y a des billions de siècles, bien loin dans les tombes et les silencieuses ombres du passé, la Femme s'est montrée la plus faible partie de *l'âme dualistique*.....

A ce terrible et solennel instant, leur mort mutuelle, à tous les deux, fut décrétée par Allah ! ! !

L'incarnation matérielle en est résultée...

Et depuis ce temps, l'Esprit ne se libère de son corps humain que lorsque la pure union sexuelle de l'âme lui ouvre la *porte mystique* des Espaces, pour y rentrer par le cœur fidèle de la Femme.

Alors la Rédemption est accomplie : l'Homme est redevenu l'Homme véritable, l'Homme parfait. Et la série se déroule : par l'homme, la Femme ; par la femme, le Monde ; par eux les espaces de la Vie céleste ; et par ceux-ci la Divinité même est retrouvée

et reconquise ! Nous sommes régénérés. Non pas *nous* comme gouttes d'eau dans l'Océan ou atomes dans le Royaume infini de l'Esprit, mais *nous* en tant qu'Etres dans les marches de la *Hiérarchie Céleste*.

Voyons donc quelle doctrine ressort de ces Principes dans les harmonies des Lois naturelles :

1° Nous y apprenons d'abord que tout aspirant à cet héritage d'immortalité, ne devrait jamais oublier d'être fidèle à la Femme, mais se souvenir au contraire, à chaque instant, de ce qu'Elle est réellement : la Perle de la brillante couronne du Créateur !

2° Nous y voyons encore que l'homme, même le plus grossier, devrait toujours être rempli d'égards, de soins et de sollicitude pour la femme, être doux avec elle ; jamais rude, brutal ou farouche ; jamais autoritaire ou même impatient.

3° Nous devons comprendre qu'il n'y a que la portion féminine de l'Esprit qui contienne en germe les Potentialités de toute grandeur véritable ; comme aussi que la timide, que l'angélique Isis de l'âme féminine, ressent vivement la moindre violation de ses droits virginaux.

L'affection pure, immaculée, de l'âme humaine brûlant d'embrasser encore l'Eurydice de son premier état, perdu depuis si longtemps.....

Les tendres aspirations de la femme, qui voudrait une fois encore presser Osiris sur son sein, et partager encore la société de son véritable, de son légitime seigneur, de qui lui parlent si souvent ses vives et sensitives intuitions.....

Ces sentiments-là ne sont pas généralement ceux des êtres qui habitent actuellement notre Terre.

Quand les sexes sont réellement mariés, leur vie, même au milieu des pires épreuves, est une série jamais interrompue de joies spirituelles. Mais, au contraire, quand le rite du mariage n'est lui-même qu'une imposture, quand la suite des relations conjugales n'est qu'une longue fraude, il n'en est plus de même ; c'est le suicide de l'âme qui s'exécute au sein du vice.

Il n'est pas étonnant que nous cherchions à déguiser la vérité par un langage mensonger, par les so-

plismes artistiques de notre société moderne, et que les poètes eux-mêmes cachent sous des fleurs la bassesse et l'animalité des faits; mais nous avons beau faire, la Vérité nous frappe au visage, à chaque honte et à chaque détour. L'Initié aux lois mystiques, lui, contemple d'un œil de pitié le vice si triste de ces yeux sans âme qui devraient, vifs comme des diamants, lancer les éclairs et les joyeuses scintillations d'une âme divinement illuminée!

Qui ne connaît la force que donne la puissante indignation d'une âme de femme blessée, quand elle se redresse pour défendre l'idole de son cœur!

Autant il est pénible de pénétrer les tristes causes de tant de souffrances humaines, autant il y a de joies saines et vraies pour l'Initié, à considérer l'heureuse harmonie qui règne entre deux êtres unis par les liens du véritable Amour. Qu'ils soient ou non dans les *conditions légales*, qu'importe! les lois n'ont plus rien à faire pour ceux qui sont dans cette sphère intérieure, car l'Amour spirituel est complètement distinct de tous les degrés d'affection terrestre, avec laquelle il n'a plus rien de commun. Nous nous trouvons là en présence de la *Fusion animique* de deux natures qui appartiennent identiquement au même état, qui sont arrivées à ne faire plus qu'un Même Foyer d'émanations aimantes.

C'est alors le Couple Androgyne complètement reconstitué [1].

Ce sont des Ames Jumelles : l'Isis et l'Osiris de l'Ego Divin qui leur a donné naissance, et, comme telles, il est désormais impossible à toute autre âme de s'approprier, de dérober, de soustraire la moindre parcelle des affections qui appartiennent à l'une des deux.

L'amour de l'homme est constitué par les lois supérieures qui sont le génie de sa création à *Elle*, et la Forme que son génie a épousée, est l'Amour de l'homme.

---

1. C'est cette épopée du couple androgyne reconstitué que j'ai essayé de décrire dans mon *Poème de l'Ame*.

La femme adore Dieu dans la forme suprême de son amour pour l'homme.

De même, l'homme adore le même Pouvoir Divin dans la forme angélique de son amour pour la femme.

C'est ainsi, en conformité avec les lois supérieures de leur être, que la véritable Épouse Céleste voit Dieu se réfléchir dans la Forme de son mari, et que l'amour de son mari voit ses conceptions les plus élevées se réfléchir dans la Beauté céleste de sa femme [1].

La Femme est la Libératrice des Pouvoirs qui sont enveloppés dans le génie et l'organisation de l'Homme. Elle pénètre d'une façon occulte dans le for intérieur de sa nature, comme le doux soleil du printemps pénètre les germes de la vie végétale. Elle est ainsi le Printemps céleste de son esprit, l'arome d'ambroisie de son âme... C'est pour cela que la complète harmonie requiert : l'*Union complète des Deux*, la réalisation de la divine DYADE.

Cette union duale engendre dans le for intérieur du Couple la musique la plus sublime, et c'est cette *Harmonie* intime et divine qui fait d'Eux, au sens céleste, le ROI et la REINE de leur sphère.

C'est là l'expression mystique du CHRIST intérieur. C'est là qu'ils possèdent la nature *tri-une*, le Sceptre de la Divinité. Ils sont alors Enfants de Dieu ; héritiers du Royaume des Cieux.

Mais par combien d'*Etats* la sublime création de ce Couple Androgyne n'a-t-il pas dû passer !

La luxure, la passion, les désirs charnels... sont ici tout à fait inconnus, car tous ces bas instincts de l'animalité appartiennent à un état inférieur qui, maintenant, ont été surmontés et vaincus. Pendant le long cours de l'évolution, tous ces principes inférieurs, ont été graduellement absorbés, régénérés, transformés en principes supérieurs.

Par conséquent l'union sexuelle, telle que nous la

---

1. Les mariages célestes de Swedenborg sont la consécration de tout ce qui est dit ici.

connaissons, n'a plus d'existence dans cette sphère. Elle s'est graduellement fondue dans les réverbérations harmonieuses réciproques d'âme à âme, en la glorieuse extase trancendante dont l'homme non initié ne peut se faire aucune idée.

* * *

L'évolution humaine, dans sa marche ascendante, suit toutes les orbes d'une courbe qui monte en spirale. Elle passe successivement du *Plan Physique* au *Plan Intellectuel*, et de celui-ci au *Plan Spirituel*. Au bout de la route, inégale et tortueuse, si laborieusement parcourue, elle se trouve complète, *créée*, ou, si l'on aime mieux *réintégrée* dans l'Eden originel.

Sur sa route elle a constamment trouvé l'Amour, l'inéluctable Amour. Immonde et bestial d'abord, mais toujours agent créateur, on l'a vu se transformer petit à petit, et prendre un jour sa belle et véritable forme : il devient enfin l'Amour Pur, pur et grand comme l'Infini dont il dérive ; Chaste, comme le sont les feuilles à la blancheur de neige du Lotus sacré.

Dans la sphère physique, où l'éternelle Isis accomplit ses manifestations inférieures, on trouve la Déesse virginale vêtue de toutes les Formes et changeant à tout instant de *Personnalité*.

Dans la sphère intellectuelle, on la voit qui s'incarne dans l'*Individualité*.

Enfin dans la Sphère céleste, les Formes lui sont devenues complètement inutiles, car l'Ame a acquis, ou plutôt reconquis, son État primordial duquel elle était tombée. Elle se reconnaît maintenant dans sa forme spéciale d'*Identité*. Elle n'est plus chargée de liens matériels, ni contrainte de se soumettre aux lois de la chair. Arrivée à ce haut sommet de Lumière, à ce point suprême de son arc ascendant, l'âme cherche son âme parente, son *Ame-Sœur*, si elle ne l'a point encore rencontrée dans le long cours de ses pérégrinations. Et, quand ces deux Ames qui se retrouvent, sentent leur nature harmonieuse vibrer à l'unisson de la grande musique des Sphères, c'est l'accomplissement du

et, dès lors, elles sont réunies et unies à jamais. C'est le

à jamais reconstitué. C'est l'Évolution à jamais terminée pour lui.

Alors, chacun des deux fournit à l'autre le degré d'harmonie nécessaire à leurs progrès futurs à travers les siècles, qui doivent achever de purifier complètement l'Ame Duale, de la rendre parfaite, de la

DIVINISER.

Cycle après Cycles, éternité après éternités, accomplissant toujours dans sa plénitude divine le *But de la Création*, qui est le bonheur de la Créature, vous les voyez maintenant dans tout leur éclat radieux, au sein de ces merveilleuses sphères angéliques et pures, ne voyant pas Dieu probablement mais le comprenant, l'adorant, le bénissant, et s'écriant en leur extase :

> Quelle majesté radieuse que celle de Sa Sagesse !
> Quel Principe divin que celui de l'Amour !

Elles dominent du haut de leur Perfection toutes les galaxies remplies de soleils, et tous les torrents de systèmes stellaires.

Mais, combien incompréhensible à l'âme humaine, à l'époque si dévoyée et si peu civilisée où nous vivons, est cette Gloire céleste de l'union céleste des Ames Jumelles, des Ames redevenues Angéliques ! Ces Ames-là, seules, dans leur état divinisé, peuvent embrasser tout le Plan divin, toutes les destinées splendides que Dieu, dans son Amour conscient et sans bornes, a préparées à ses Créatures.

Notre esprit se refuse à monter si haut, il sent qu'il se perdrait.....

Allons ! *Sursum corda!* chargeons-nous courageusement de nos croix... En avant ! Et laissons derrière nous tous ces grossiers compagnons adorateurs de la Matière, toujours prêts à vendre un si glorieux héritage pour un plat de lentilles.

Et, pendant que tous ces êtres inférieurs s'enfonceront dans les bas-fonds de la vie, au risque de redescendre aux enfers, dans les sphères d'annihilation où l'Ame s'éparpille dans le sein des règnes animal ou végétal, nous, ouvrons nos ailes immortelles au sein des voûtes azurées, au milieu des Etoiles, dans ce splendide Royaume de la Lumière éternelle.

(*A suivre.*)

René CAILLIÉ.

In hoc Signo

Dans un soleil toujours immobile au zénith
Et seulement visible aux regards des voyantes,
L'Idéal a les bras en croix selon le Rit
Des prières domptant les forces foudroyantes.

Sur la terre la Loi reste le vain granit
Qui n'a point fixé l'homme et qui ne peut le suivre.
Et, cri d'Ezéchiel ou parfums de Judith,
Les vengeurs d'un moment laissent le Mal survivre.

Mais, une aurore, au temps marqué par l'ancien Livre,
Vaincu par la prière et par le Signe-Roi
Dont il prend l'attitude en son râlant effroi,
S'abattra le Mal trouble et que son Juge enivre,

Mort à jamais et foudroyé — les bras en croix.

Alber Jhouney.

Mœsta, vero, anima mea

A mon ami le Docteur S. Icard

Ici-bas, je vois bien que toute chose est vaine,
Que tout passe, tout fuit, par le Temps abattu :
Forme, Principe ou Corps, tout pour crouler s'enchaîne,
La Fortune, l'Amour, la Gloire, la Vertu.

L'homme n'a plus de cœur le cœur n'a plus de fibre.
Et, dans le vide obscur, hélas ! plus rien ne vibre,
Les échos sont sans voix, ma plainte sans espoir.
Tout change. — Les beaux jours n'attendent pas le soir.

Ah ! qui l'eût dit jamais, certitude fatale,
Nisus n'a plus pour moi ses regards généreux,
Nisus ne connaît plus les accents d'Euryale,
Pylade même oublie Oreste malheureux.

Il ne se souvient plus des heures fugitives,
Où l'Amitié parlait à nos âmes pensives,
Où, sous le même ciel, l'Ange de la Raison
Ensemble nous guidait vers le même horizon.

Oui, j'avais, autrefois, un ami, presque un frère ;
Tous deux nous n'étions qu'un ; nos âmes étaient sœurs.
Peut être était-ce un rêve ; et, ce rêve éphémère,
Comment aurait-il pu confondre nos deux cœurs ?

Ami, tu sais trop bien que ma muse s'égare.
Je ne crois point au rêve. — Un vrai rêve bizarre,
Illusion des sens, hôte aimé d'un moment,
S'évapore et ne laisse après lui que tourment.

Cependant, il se peut qu'enfant de l'Inconstance
Ta volage amitié, comme un frêle zéphir
Qui s'attache et sourit à la fleur qui l'encense,
N'ait voulu me laisser qu'un léger souvenir.

Non, non, que dis-je, ami, pardonne à mon audace ;
Reviens, n'ajoute pas au doute qui m'enlace,
Au doute qui m'étreint ne m'abandonne pas,
Reviens et que tes pas guident encor mes pas.

Rends-moi mes anciens jours, ces rivages, ces sites,
Ce soleil si brillant, ce beau ciel d'autrefois,
Ces espaces sans fins, ces grèves sans limites,
L'abîme d'idéal exploré tant de fois.

O doux ressouvenir de nos chères journées !
Ne pourrons-nous, tournant le cours de nos années,
Paisibles et bercés sur des flots toujours purs,
Nous laisser emporter vers de riants azurs.

Ne pourrons-nous, rêvant encore au bord des plages,
Sous l'orbe d'un ciel bleu, de lapis lazuli,
Savourer d'un regard la crique aux flancs sauvages,
Le vieux roc écumeux par la vague amolli ?

Quoi ! tout disparaîtrait ; et la Nuit implacable,
La Nuit sombre en son antre, harpie inexorable,
Engloutirait, ainsi, dans la vase des Temps
L'homme, les jours, les cieux, les mondes impuissants.

Oh ! non, cruel affront, loin de moi tes atteintes.
Homme, j'espère encor. — La tombe est un sentier,
Et la Mort n'est qu'un rêve aux poignantes étreintes
Dont l'être sort vainqueur, plus noble, plus altier.

Non, non, je ne crois pas à l'ère temporelle,
Au vide où tout s'engouffre, à la mort éternelle.
Un jour, nous reverons ces mêmes jours passés,
Ces jours que pour jamais nous croyions effacés.

Jours lointains, jours aimés, jours calmes, solitaires,
Sur la crête des monts, baignant du haut des cieux.
Brises, souffles plaintifs aux troublants atmosphères,
Murmures, bruissements, frissons mystérieux.

O baisers des matins sur le penchant des îles,
Charmes flottants des soirs sur des ondes tranquilles ;
Oui, nous aspirerons vos parfums, et nos cœurs
S'énivreront encor de leurs douces senteurs.

Debout sur les débris de la poudre des âges,
Oubliant et le Temps et la Nuit et la Mort,
Dans ces mêmes sentiers, sur ces bords sans orages,
En dépit du tombeau, nous reviendrons encor.

Nous reviendrons encor, Ami, mais, dans l'attente,
Permets donc que mon âme, en cette route, errante
Auprès de toi, retrouve, un moment oublié,
Ce charme consolant des jours de l'amitié.

Ainsi, plus tard, unis dans l'au-delà des Mondes
Allant, comme autrefois, l'un l'autre soutenus,
Ensemble, nous pourrons revoir encor ces ondes,
Ces grèves, ces rochers, ces rivages connus.

CH. DE BARBERIES.

Revues

(Pour éviter toute question de préséance, nous rangerons désormais les Revues par ordre alphabétique, dans chacune des deux séries religieuse ou scientifique et littéraire),

L'Aurore. — Dans le dernier numéro, un clair et profond article de M^me^ la duchesse de Pomar, révélations sur l'Evangile, proclamation des Principes masculin et féminin en Dieu et de la virtualité divine de l'homme et de la femme. A signaler aussi l'analyse des conférences tout à fait remarquables et su-

périeures de l'abbé *Petit*. Ces conférences donnent la preuve par les textes et l'écriture de la possibilité d'autres Rédempteurs que Jésus pour les autres mondes, tous ces Redempteurs n'en faisant qu'un par leur lien avec le Verbe Unique. C'est ce que *Michel de Figanières* avait deviné par intuition de voyant et ce que notre fondateur a soutenu, après lui, dans son poème initiatique la *Rédemption*.

La Chaîne Magnétique, dirigée par Louis Auffinger, trésorier de ce Syndicat des magnétiseurs recommandé aux lecteurs et frères de l'Etoile. Consultation fort intéressante de Louis *Auffinger* sur un traitement par le magnétisme d'un cancer et de pertes de sang; et récit de la tentative de nos frères *Houssay* et *Sterlin* pour fonder un Syndicat de prêtres, tentative dont l'esprit n'a pas été saisi par l'autorité qui a arrêté dans son germe une grande œuvre de charité mutuelle et de tolérance.

La Curiosité, organe du savant ésotériste Ernest Bosc. La doctrine Esotérique, du même avec une lettre d'un catholique singulièrement éclairé et de large philosophie, M. Charles Naudin et deux *communications* médianimiques sur la crémation justement désapprouvée.

Le *Devoir*. — Suite des Conférences d'André Godin où l'on saisit dans leur patience maternelle et leur géniale clairvoyance les miracles de cœur et de pensée au prix desquels cet homme souverain a réalisé son œuvre. Intéressante étude de M. *Fabre* sur deux épisodes de la vie de Robert Owen. M. Fabre signale, en terminant son article, « une foule d'applications limitées et circonscrites » des Principes de solidarité sociale « coopératives commerciales, participatives industrielles; les unes et les autres évolutionnistes par nature, *silencieuses* d'allure et procédant expérimentalement. »

Mais le malheur est justement qu'elles soient *silencieuses*. Cette tendance expérimentale, évolutionniste, et pacifique ne devrait pas être seulement une créatrice de Progrès trop discrets, mais se constituer résolument en PARTI SOCIAL en dehors et au-dessus des deux excès contraires et également mortels d'un conservatisme inhumain et d'un socialisme à la fois théorique et violent ou d'une anarchie démente. Dans une lettre inédite, notre fondateur avait proposé de donner aux membres d'un tel *parti social* ce nom : Les *Harmonistes*. Entre les conservateurs aveugles et

les destructeurs aveugles s'avanceraient les clairvoyants *Harmonistes*, fondateurs du Progrès durable et vivant, inspiré par la Charité universelle et par l'amour social, mais réalisé dans la paix, et démontré par l'expérience.

La Haute Science. — Suite de la Traduction du livre de *Jamblique* sur les Mystères Egyptiens par *Pierre Quillard*. Traduction du *Rig-Véda* par *Emile Burnouf*, et du *Tè* de *Lao-Tseu* par A. de Pouvourville, etc., revue toujours hautement précieuse dans ses divulgations documentaires.

Revue de l'Hypnotisme. — Les *pseudo-phobies* par le Dr Gélineau. Les effets de l'auto-suggestion dans la nosophobie.

L'Initiation. — Etude intéressante de Barlet et Lejay sur les peintres ramenés à quatre types : l'Idéaliste, le naturaliste, le classique et le romantique, en relation avec la Trinité développée en quaternaire. Suite des articles de Selva sur l'astrologie, remarquable article sur l'*Esprit des races jaunes* et la physiologie synthétique des Chinois, et traduction par l'éminent ésotériste E. Bosc des *paragraphes* de Paracelse avec un savant commentaire du traducteur.

La Revue Moderne, profonds articles politiques de Louis Martin sur la dislocation éventuelle de l'empire austro-hongrois et l'instabilité de la puissance anglaise.

Et la suite des articles de Jacques Brieu sur le *Mouvement Idéaliste.* Celui-ci, l'*Homme*, condensation admirablement ramassée et claire de la Physiologie Synthétique de Papus.

La Paix par le Droit, organe de ce mouvement pacifique que M. Jacques Dumas désire avec raison transformer en partie l'article de I. Novicow, intitulé la *Question de l'Alsace-Lorraine ne sera jamais résolue par la guerre.*

La Paix Universelle, beaux articles d'Amo sur l'*Anarchie et le Remède;* nobles lettres sur *l'Idée de Dieu* émanant de Spirites.

La Religion Universelle. Article de P. Verdad, *A un nouvel Idéal politique il faut un nouvel Idéal religieux*, terminés par ces paroles, de haute portée : « O républicains, pourquoi ne comprenez-vous pas qu'il faut une Religion à la République? » La *Vérité*, causerie par Bearson, *le Filon révolutionnaire à travers les Religions*, par Fabre des Essards. Le *Terrianisme*, par P. Verdad.

Revues Littéraires

L'*Ermitage*. Vers de Gabriel Vicaire, Francis Viélé-Griffin, Stuart Merrill; *Le Château*, par Henri Mazel, vision quelque peu ingénieuse mais richement colorée de la contemporaine jeune littérature dressée en château des merveilles; du même, sous la robe érémitique de saint Antoine, deux articles de pensée rapide et forte sur M. Rebell et les systèmes d'éducation (Education anglaise qui crée des aptitudes, préférée à l'instruction française qui harasse les mémoires). Nuance réservée du catholicisme plus strict de M. Mazel à notre libre ésotérisme chrétien, sa conception d'aristie rayonnante et respectueuse de la liberté des foules est en pleine harmonie avec les théories de gouvernement, soutenues dès longtemps par l'*Etoile*.

La Jeune Belgique. La *Stryge* de Georges Eckhoud, des sonnets délicats de Valère Gilles, de très beaux vers d'Albert Giraud, la *Blessure Etoilée* et la subtile critique d'Arnold Goffin.

La *Revue Hebdomadaire*. *Le Dynamiteur de Stevenson* et le pénétrant mystère d'Emile Pouvillon, *Bernadette de Lourdes*, dont Maurice Fabre a dit à nos lecteurs le charme pur.

Le Mercure de France. Beaux vers d'Albert Samain (*Soirs d'Empire* et *Sonnet*). *Un fleuve ancien*, d'Edmond Pilon, *Souvenir sur Richard Wagner*, par Hans de Wolsogen. Notes sur les *Evolutions modernes en musique* par Charles Henry Hirsch avec une définition neuve et hautement idéaliste du *leit-motiv*. La suite de la curieuse étude de Georges Polti sur les *Trente-six situations dramatiques* et la *Lettre* de Camille Mauclair sur la Peinture. Mais *Haldernablou !* ce Lautreamont est une totale erreur esthétique.

Alliance Universelle

Divers organes ésotériques, particulièrement la *Paix Universelle* de Lyon, proposent depuis quelques temps une Alliance de tous les *Spiritualistes*.

Nous estimons qu'il faut tenter l'Alliance la plus large possible et réunir non seulement tous les spiritualistes, mais tous ceux qui ont à cœur l'humanité et son relèvement.

Depuis longtemps nous avions rêvé « un jubilé philosophique où, l'indépendance et l'originalité de chacun sauvegardées, l'accord se ferait pourtant sur des principes acceptables par toutes les écoles. »

« Dans cette région d'harmonie les divers systèmes, y compris le nôtre, s'inclineraient non devant l'un d'entre eux, mais devant les principes universels que chaque système nomme et conçoit à sa manière, d'autant plus que le premier principe sur lequel l'accord devrait s'accomplir est justement celui d'amour dévoué, embrassant la fraternité humaine et qu'il y a peu d'esprits qui aujourd'hui oseraient rejeter ce principe, *après qu'il a été isolé de tout dogmatisme* et de toute théorie[1]. »

Ainsi *solidarité*, *altruisme*, *fraternité humaine*, *sympathie humaine*, *charité*, *dévouement*, quels que soient les *noms* variés adoptés par chaque système pour le désigner, ce serait le sentiment qui est l'âme de toute sincère alliance, dans lequel les diverses écoles et les divers systèmes, non seulement *spiritualistes*, mais *altruistes*, devraient s'unir.

Or, il faut sauvegarder l'indépendance de chacun.

Le regretté directeur de la *Rénovation*, le noble philosophe et sociologue Destrem avait donné un grand exemple en ne dédaignant pas, malgré l'autorité de ses travaux et de son âge, de reconnaitre l'*esprit* de sa formule : *In omnibus caritas* « dans notre propre formule », je crois que la charité, l'universel dévouement doivent être l'âme de la vie.

Et il nous semble que le mode, respectueux des indépendances et confirmant les sympathies, qui scella entre la *Rénovation* et nous une libre alliance, est celui qui conviendrait le mieux pour la fondation d'une Alliance Universelle.

Comme le fit M. Destrem, chaque représentant d'école ou chaque spiritualiste ou altruiste isolé devrait : 1° exprimer et maintenir la *manière dont il conçoit et exprime* le sentiment de Fraternité humaine ; 2° reconnaitre dans la conception et les formules *analogues* sinon *pareilles* à la sienne que proclament les écoles et les tendances *différentes* de son école ou de sa tendance personnelle, le *même* sentiment.

---

1. Je demande pardon de me citer, mais, voulant rappeler notre alliance morale avec le Directeur de *la Rénovation*, je me suis reporté à la lettre qui lui fut adressée dans *l'Etoile* en janvier 1892.

A. J.

Et cela par bref article ou lettre communiqués aux organes des écoles intéressées [1].

La *reconnaissance mutuelle*, à la fois *sympathique* et *indépendante*, du Principe qui est l'âme des nobles unions serait le premier acte d'Alliance Universelle.

Pour nous, nous sommes prêts à *accomplir cet acte fraternel avec tous ceux qui le désireront.*

L'acte accompli, on pourrait ultérieurement s'entendre afin de lui donner des conséquences, limitées d'ailleurs et toujours respectueuses des indépendances mutuelles.

A. Jhouney.

Bibliographie

Après la mort, *exposé de la doctrine des Esprits* **solution scientifique des problèmes de la vie et de la mort, nature et destinée de l'être humain, les vies successives**, par Léon Denis [2], sixième mille, nouvelle édition, revue et considérablement augmentée.

Depuis 1891, date de son apparition, cinq mille exemplaires de ce livre ont été vendus. Ce fait, mieux que tous les commentaires, fait ressortir la valeur de l'ouvrage, qui a été traduit en espagnol, en portugais, en italien, et le sera bientôt en anglais et en suédois.

L'auteur vient de publier une nouvelle édition, augmentée d'une centaine de pages manuscrites. Le format primitif a, néanmoins, pu être conservé, par l'adoption d'un caractère d'imprimerie plus petit.

La première partie renferme de nombreuses pages inédites sur les Religions de l'Inde. sur l'Ecole d'Alexandrie, les Pères de l'Eglise chrétienne et le Positivisme moderne. Dans cette partie du volume, l'auteur a adopté la méthode historique, parce que, mieux

---

1. Avant d'échanger les lettres ou articles destinés à paraître dans les organes publics, Journaux ou Revues, les différents Spiritualistes et altruistes se mettraient d'accord par correspondance privée. Nous sommes donc prêts à répondre, sur la question d'Alliance, à tous les altruistes et spiritualistes qui nous écriront. (Adresser la lettre à M. Jhouney, à Saint-Raphaël (Var).

2. 1 vol. in-12, Prix 2 fr. 50. en vente à la librairie des sciences psychologiques, 1, rue Chabanais, Paris, et dans les principales librairies de France et de l'Etranger.

que toute autre, elle nous montre le lien caché, mystérieux, qui relie les conceptions religieuses des différentes races ; parce qu'elle guide sûrement la pensée vers cette vérité qui, dans tous les temps, plane au-dessus des querelles d'école et des controverses humaines. En indiquant les grandes étapes de ce long voyage de l'esprit humain à la recherche des éternels principes, il a montré que, dans tous les âges l'humanité a communiqué avec le monde invisible et que, grâce à cette communion occulte, les problèmes de la vie et de la mort ont pu être résolus par les hommes de génie de tous pays.

Dans la deuxième partie, l'auteur a résumé ces principes de la religion supérieure et universelle, jusqu'ici partage exclusif des sages et des penseurs, et qui, enseignée par les voix d'outre-tombe, doit devenir l'héritage intellectuel et moral de tous les hommes. M. Léon Denis n'a pas fait une œuvre sectaire. Son but a été de reproduire dans ces pages les grands enseignements que les intelligences d'élite ont recueillis dans la méditation et dans leur commerce avec l'invisible. La philosophie des Esprits n'est pas un système particulier, mais la philosophie éternelle et divine qui, dans ses lignes, embrasse tous les temps et tous les mondes.

La troisième partie retrace toutes les phases du mouvement spirite contemporain. Les principaux phénomènes et les manifestations d'outre-tombe obtenus dans les différents pays d'Amérique et d'Europe y sont passés en revue, ainsi que les témoignages des hommes éminents qui les ont observés. Les expériences poursuivies dans le domaine du magnétisme, de l'hypnotisme et de la télépathie y sont mentionnées, ainsi que les études récentes faites à Naples et à Milan par des savants autorisés, avec le concours du médium Eusapia. Ce volume est le premier qui reproduise le procès-verbal publié par l'*Italia del Popolo*, de Milan (novembre 1892) et signé par ces hommes célèbres. Les travaux de la Société des Etudes psychiques de Paris, et ceux du Congrès international de psychologie de Londres (1892) y sont également relatés. La question du périsprit ou corps fluidique y reçoit, en outre, de nouveaux développements.

La quatrième partie traite de la vie dans l'au-delà. Elle résume tout ce qui a été dit sur ce sujet dans les innombrables messages d'Esprits obtenus en diffé-

rents milieux. Par cette étude, l'existence d'outre-tombe, jusqu'ici incertaine ou voilée, s'éclaire d'une vive lumière, la destinée de chacun de nous se prolonge dans les profondeurs de l'espace et du temps, et les lois d'harmonie et d'impeccable justice qui règlent toutes choses nous apparaissent dans leur imposante grandeur. La cinquième partie est consacrée à la description de ces lois. Elle montre, d'une manière frappante, les conséquences de nos agissements actuels rejaillissant sur nos vies à venir et déterminant les conditions de la réincarnation.

NOUVELLES APPRÉCIATIONS DE LA PRESSE

Le Temps, Paris ;

M. Léon Denis est un moraliste et un philosophe spirite. Il parle une langue éloquente et belle. Ces doctrines nouvelles, M. L. Denis les passe en revue rapidement, de la plus noble manière...

L'Estafette, Paris :

Ce livre est destiné à satisfaire les curieux du mystère et de l'au-delà. L'auteur y défend le spiritisme avec une rare conviction, soutenue par un talent distingué d'écrivain... Son style est clair, rapide, d'une correction irréprochable et, à l'ordinaire, brillant et poétique, mais sans vaine phraséologie. Certes, on peut ne pas partager les idées de l'auteur, mais il faut respecter le sentiment qui l'inspire, et l'on ne peut refuser à sa noble sincérité la sympathie dont œuvre et écrivain sont également dignes.

Banner of Light, Boston. (La plus importante revue spiritualiste américaine.)

Ce volume est vraiment remarquable. Il possède toutes les qualités qui peuvent en assurer le succès. Quoique éminemment classique, profond et sérieux, ses pages n'en rayonnent pas moins d'une vive lumière et sont tout imprégnées d'une brûlante éloquence. Ainsi que l'indique son titre, il traite du formidable problème de la destinée humaine, et donne une solution à cette question si controversée dans tous les âges : le pourquoi de la vie. Problème ardu, en vérité, mais traité avec un tel charme de style et d'élocution que, dans tout ce livre, on ne rencontre pas une seule page d'une lecture fatigante ou dépourvue d'intérêt.

Le Petit Méridional, Montpellier :

...Si, après lecture de l'œuvre de M. Léon Denis,

selon l'opinion qu'on s'est faite, on peut écarter ou admettre la doctrine qui y est contenue, il y aura toutefois unanimité à s'incliner devant le penseur, à être touché par le moraliste, à se sentir pénétré de sympathie pour l'ami de l'humanité, à admirer l'écrivain. D'un bout à l'autre du livre, il passe un souffle puissant qui entraîne, qui remue l'âme dans ses plus intimes profondeurs. Partie historique, partie philosophique, partie scientifique, partie morale surtout, sont semées de pages superbes, où la beauté des pensées s'illumine encore des séductions du style le plus éloquent et le plus élevé.

Ce livre, écrit avec un prestigieux talent, est l'œuvre d'un maître.

Revue des Livres nouveaux, Paris :

Parmi les ouvrages qu'il m'a été donné de lire cette semaine, il n'en est certes pas qui m'aient procuré une plus grande somme de satisfactions morales que celui de M. Léon Denis : *Après la Mort*. Je ne connais guère d'ouvrage mieux pensé, de livre écrit dans un style plus correct, plus élevé.

Peut-être suis-je un peu sceptique par rapport au spiritisme, quoique bien des raisons m'incitent à y croire. En tout cas, je ne connais pas de doctrine plus consolante, plus réconfortante, plus digne de respect.

Le beau livre de M. Léon Denis prétend nous donner la solution scientifique et rationnelle des problèmes de la vie et de la mort, de la nature et de la destinée de l'être humain et nous démontre l'existence et la raison des vies successives. J'ai lu et relu son œuvre, elle a rempli mon âme d'allégresse, et, si les choses sont ainsi, je ne puis que louer et proclamer la Providence éternelle.

Bulletin littéraire, Bruxelles :

Le spiritisme n'avait guère jusqu'ici été défendu avec une pareille conviction, avec un semblable talent. M. Léon Denis appelle tour à tour l'histoire, la science, la philosophie à son aide, et son ouvrage, animé d'ailleurs d'un souffle très élevé, offre un intérêt qui ne faiblit pas un seul instant. A notre époque où, en dépit du positivisme de la vie, le merveilleux semble avoir reconquis tout son empire sur une foule d'esprits, nul doute qu'on ne lise avec une vive curiosité ce volume où est mis en pleine lumière le rôle considérable qu'ont joué depuis l'antiquité, dans les croyances humaines, les manifestations d'outre-tombe, la double vue, la prédiction, etc.

Du même auteur : **Pourquoi la vie** *? solution rationnelle du problème de l'existence.* Ce que nous sommes. D'où nous venons. Où nous allons. In-32 de 72 pages. — Seizième mille. Prix : 15 centimes par la poste, traduit en cinq langues : espagnol, anglais, italien, portugais et grec moderne. Par colis postal de 3 kilos, contenant 75 exemplaires, rendu franco, 7 fr. 50.

* * *

JEANNE LEADE —*Le Messager céleste de la Paix universelle*, première traduction française, par Paul Sédir ; une plaquette de 48 pages in-8, Chamuel éditeur, 29, rue de Trévise, Paris.

Cette brochure est la première d'une série dans laquelle M. Sédir, un des collaborateurs les plus actifs du mouvement spiritualiste qui s'effectue en ce moment, se propose de remettre au jour les travaux des mystiques occidentaux ; cet opuscule, inconnu encore en France, est du plus grand intérêt pour les philosophes et tous ceux que préoccupent ces questions primordiales.

M. Sédir a su conserver à sa traduction toute la saveur et l'admirable frisson qui vivifie les œuvres de la célèbre illuminée, disciple de Jacob Boehme.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons avec une tristesse profonde la mort de notre éminent et vénéré confrère et ami Antoine-Hippolyte Destrem.

Directeur du Journal *la Rénovation*, vice-président de la Société d'études philosophiques et sociales et de la Société contre la vivisection, vice-président honoraire de la Société d'arbitrage entre nations et président de la Société de la Paix perpétuelle ; auteur de multiples ouvrages d'enseignement philosophique et

social, son activité avait l'ampleur de ses aptitudes et ses aptitudes l'étendue de son dévouement à l'Humanité.

Disciple de Fourier, il sut dégager les éléments rationnels de son système, éviter les écarts du maître, et trouver des conceptions rénovatrices personnelles.

Progressiste équilibré, il appartenait à cette noble famille d'esprits qui répugnent aux absurdités révolutionnaires comme aux cruautés du conservatisme inintelligent.

Son œuvre perpétuera son effort.

Il fut de ces hommes vraiment hommes qui font rendre à leur vie un accent de spiritualisme, de raison et de dévouement, et qui obligent la vie à prouver l'âme, à témoigner une immortalité.

Nous adressons à Mme veuve Destrem, aux parents, amis et collaborateurs du regretté philosophe et sociologue l'expression de nos sincères condoléances.

La mort est cruelle pour l'idéalisme et les défenseurs des hautes vérités. Après Hippolyte Destrem, infatigable malgré l'âge et mort chargé de travaux, tombe un jeune savant de haut avenir : *Albert Poisson*, le spécialiste d'Alchimie, dont les articles de l'*Initiation*, les livres d'une clarté et d'une conscience admirable, promettaient, ou mieux, assuraient à l'Esotérisme un maître du plus sérieux et profond mérite. Il n'avait pas 26 ans. Que nos prières émues accompagnent vers la lumière l'altéré de la vérité secrète et splendide.

Le Directeur-Gérant : René Caillié.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET C^ie^.

FRATERNITÉ HUMAINE

PRIÈRE

Ora et labora.

Dieu de l'Espace et du Temps! O Père des Cieux étoilés ! Toi, dont l'Amour et la Pensée gouvernent les Mondes ! écoute ma prière et bénis tous mes Frères bien-aimés de la Terre.

Je te prie pour le pauvre Mineur enfoui sous le sol, qui, privé de la lumière du Jour et des gais sourires de ton Soleil, expose sa Vie au feu du grisou, à l'eboulement des rocs.

Je te prie pour le Laboureur au front baigné de sueurs qui, courbé sur son dur sillon, elève vers Toi ses bras suppliants.

Je te prie pour la Femme, le Mystère sacré, qui fait ouvrir nos yeux à la lumière du jour en nous offrant la vie pour sa Souffrance, et nous abreuve du Lait et de l'Amour de son Sein. Fais comprendre à tous, ô Seigneur, le Respect qui est dû à la Femme, qui porte en Elle la présence réelle de la *Nature*. Fais comprendre à tous que la Naissance est aussi grave que la Mort, que rien n'est banal dans la Nature pas plus qu'en ton Cœur Divin, et que l'Amour et les Sexes sont choses religieuses.

En particulier, je te prie pour mon Ame-Sœur, celle avec laquelle je dois vivre éternellement dans les Splendeurs de tes Cieux.

Et je te prie pour la pauvre Mère qui souffre toutes les douleurs de ceux qu'Elle a mis au monde.

Je te prie pour le Matelot offrant à tes yeux, au plus fort de l'orage et de la tempête, son Front calme et son Cœur couvert d'un triple airain.

Je te prie pour l'Epouse attendant son Epoux, pour les Enfants abandonnés par leur Père, pour la Fiancée soupirant après son Bien-Aimé, pour tous Ceux qui tendent leurs mains vers Toi. Donne à tous, ô Seigneur, la Foi, le Courage et la Paix.

Je te prie pour le pauvre Soldat, victime de l'orgueil et de l'ambition, qui meurt inconnu sur les champs de bataille ; pour tous les Opprimés des rois de la Terre ; pour celui qui Pleure et Crie dans le désert.

Je te prie pour le pauvre Proscrit qui ne sait où reposer sa Tête ; pour les Mères assises auprès de leurs Fils mourants ; pour tous les Pauvres, pour tous les Petits, pour les Faibles et les Souffrants ; pour tous nos Frères de l'Humanité dont nous devons épouser les Douleurs.

Je te prie pour tous ces Etres inférieurs de la Création, qui gravitent dans la sphère de l'instinct et qui Souffrent comme nous.

Je te prie pour tous ces Navigateurs hardis et courageux, cherchant au milieu des ténèbres épaisses qui nous enveloppent et qui nous tuent, tes Desseins impénétrables et la Raison des choses. Eloigne des fronts glorieux de ces Martyrs de la pensée le Doute et l'Orgueil.

Bénis, ô Créateur ! la plainte du Génie insulté, le soupir du Savant éclairé trop tard. Répands la Lumière de tes Vérités divines et le Baume de tes Consolations célestes sur tous ceux qui Travaillent, qui Souffrent et qui Aiment.

O Toi, Esprit mystérieux, sublime Androgyne, Seigneur unique, dont les Etoiles sont les Yeux divins, Toi qui connais les noms de toutes les Ames et sais le nombre des grains de sable qui roulent sur le bord des Océans, répands sur tous la Force, le Courage et la Paix, et que tout devienne ici-bas : Prière, Amour et Foi.

RENÉ CAILLIÉ

SOMMAIRE

Du numéro **9** *Septembre 1894*

X. Y. Z	**Pensées.**
Alber JHOUNEY.	**Fraternité de l'Étoile.**
KABBALE MESSIANIQUE	
Alber JHOUNEY..	**La Tradition.** Le Siphra Dzénioutha. Commentaires.
d°	**Religion Messianique.** L'Ame du Salut.
d°	**La Vie Mystique,** par Edouard Schuré.
d°	**La Prière.**
René CAILLIÉ..	**La Métallothérapie.**
SOCIALISME CHRÉTIEN	
Abbé C. M..	**Conférences,** Prêtres et Prophètes.
L'Abbé ROCA..	**La Rédemption Sociale,** Action conquérante du Christ sur le Vieux Monde.
René CAILLIÉ.	**Le jugement dernier,** d'après Swedenborg.
Neue Spiritualitische Blatter. .	**Charité Fraternelle.**
SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL	
ROUXEL.	**L'esprit de Vérité.** **La Propagande spirite.** **La Charité.**
E. V.	**Vingt années de spiritisme.**
René CAILLIÉ..	**Swedenborg et ses Gardiens**
PARTIE LITTÉRAIRE	
René CAILLIÉ..	**Régénération par la Doctrine ésoterique** (fin).
Alber JHOUNEY.	**Alliance Universelle.**
BIBLIOGRAPHIE.	**Socialisme pratique,** par le retour à la terre. — **L'Eternelle poussée.** — **Dieu et les Règnes déitaires.** — **Mystères des Sciences occultes, etc.**

ABONNEMENTS

France :		Etranger :	
Un an	7 fr.	Un an.	8 fr.
Six mois	4 »	Six mois	5

Les abonnements, qui partent du 1er janvier et du 1er juillet, se paient d'avance et doivent être adressés :

A M. René CAILLIÉ, administrateur et directeur de l'*Etoile,* à **Avignon** (Vaucluse.)

Les Abonnements non payés directement sont recouvrés au moyen de *Bons de recouvrements postaux* avec un surcroît de 50 centimes pour les faux frais.

Il ne sera répondu qu'aux lettres portant un timbre-poste pour la réponse.

Adresser tout ce qui regarde la partie artistique et littéraire à M. A. JHOUNEY, à Saint-Raphaël (Var).

Tout livre dont on nous enverra un exemplaire sera annoncé, et s'il y a lieu, analysé.

6e ANNÉE. N° 69. SEPTEMBRE 1894.

L'ÉTOILE

PENSÉES

D'après les choses que j'ai vues pendant tant d'années, je peux faire les déclarations suivantes : Dans le Monde Spirituel il y a des Terres comme dans le Monde Naturel ; il y a des collines et des montagnes, des plaines et des vallées, des fontaines et des fleuves, des lacs et des mers, des paradis et des jardins, des bois et des forêts, des palais et des maisons, des écritures et des livres, des fonctions et des commerces, en un mot, toutes les choses du Monde naturel ; mais elles sont infiniment plus parfaites dans les Cieux. Dans le Monde spirituel, elles sont d'une origine spirituelle. Spirituelles en leur essence elles proviennent du soleil qui, là, est l'amour

pur. Naturelles dans le Monde naturel, elles proviennent du soleil, qui, ici, est le pur feu.

SWEDENBORG

(*Les Terres du Ciel.*)

* * *

La cosmographie de Ptolémée et du Moyen Age. le Ciel tournant autour de la terre, et, suspendus aux sphères de cristal, les étoiles et le soleil humbles lampes mouvantes de l'homme, tout cela paraît justement mesquin et ridicule aux modernes et sans en excepter les matérialistes d'entre eux.

Mais le monde des matérialistes, l'immense éther inconscient, mecanique et stérile et, sur les globes habités, l'ascension de a vie aboutissant, à force de meurtres et de souffrances, à la pensée humaine, dernier but des évolutions animales, puis aux cerv aux pourrissant dans la terre, suprême bu de la pensée huma ne?

Cela aussi n'est-il pas absurde et ridicule?

Dans le ciel visible du Moyen Age pâlissaient de pauvres etoiles, mais dans son Ciel invisible se perpétuaient des âmes splendides.

Le Moyen Age était borné au physique, le matérialisme moderne est borné au spirituel.

Lequel est le plus vraiment étroit et le plus douloureux?

Qu'y a-t-il de plus triste : Regarder en immortel un Ciel limité et appauvri ou regarder un Ciel illimité et magnifique en animal qui mourra tout entier?

A. JHOUNEY.

Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Elévation fraternelle vers Dieu.
II. Invocation aux esprits supérieurs.
III. Union par les fluides.

Le 7 septembre 1894, *de midi au soir.*
Le 7 octobre 1894, *de midi au soir.*

ALBER JHOUNEY.

KABBALE MESSIANIQUE

La Tradition [1]

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

I

LE LIVRE DU MYSTÈRE

(*Siphra Dzénioutha*)

CHAPITRE PREMIER (*suite*)

B. — Commentaire

Maintenant que nous avons exposé les correspondances mystiques de Netzah et de Hod, efforçons nous de pénétrer leur sens philosophique.

Netzah et Hod forment un groupe avec Jésod, la n uvième séphire.

Par conséquent, de même que Tiphéreth, la Beauté et la Justice harmonique, est le centre équilibré de Chésed, l'expansion, et de Géburah, la rigueur. de même Jésod doit constituer le centre équilibré, harmonique, de Netzah, la victoire, et de Hod, la gloire.

Or, d'après les Kabbalistes, Jésod se rapporte à l'attribut générateur, à la puissance fécondatrice de Dieu.

Netzah et Hod forment donc les éléments générateurs que réunit Jésod, la puissance fécondatrice centrale, de même que Chésed et Géburah forment les éléments moraux que réunit Tiphéreth, la puissance morale et arbitrale du centre.

Netzah est l'expansion génératrice. Hod est la concentration et la Rigueur génératrices.

Netzah répand les germes des êtres, le jaillissement des forces.

---

1. Essai offert aux frères du *Troisième degré* de l'Etoile.

Hod affermit les germes, précise les forces, leur assure un développement régulier [1].

« Par le triomphe (ou *Victoire*, *Netzah*), traduit Franck dans son beau livre sur la Kabbale, on comprend l'extension, la multiplication et la force; car toutes les forces qui naissent dans l'univers sortent de leur sein, et c'est pour cela que ces deux Séphiroth sont appelées les armées de l'Eternel. »

L'extension et la multiplication se rapportent à Netzah. La force correspond à Hod [2].

Il est remarquable que, dans le Kabbale, la *vigueur* est souvent attribuée aux Séphiroth féminines Hod, Géburah, etc.

L'on trouverait peut-être l'explication de cette apparente anomalie en observant qu'il ne s'agit pas ici de vigueur déployée, mais plutôt de vigueur interne, d'énergie concentrée.

La femme est moins extérieurement robuste que l'homme, mais son principe vital a plus de résistance et de secrète énergie.

Dans l'enfantement, l'allaitement, dans les veilles auprès d'un malade, la femme survit à des dépenses de forces qui laisseraient mort plus d'un athlète.

Le même arcane expliquerait pourquoi de deux hommes en lutte, celui dont la destinée est la plus réservée, la plus féminine l'emporte fréquemment.

Il expliquerait pourquoi Louis XI abattit Charles le Téméraire, pourquoi Danton fut vaincu par Robespierre, pourquoi la destinée du froid Vellington triompha du destin splendide de Napoléon.

---

1. Je l'ai dit ailleurs : Netzah, c'est la multiplication des Etres, le développement de l'Infini, principe mâle de la force. — Hod, la gloire, exprime la stabilité des formes, la fixation de la puissance fecondante, le Principe féminin de la force créatrice. (*Royaume de Dieu*, p. 9.)

2. Les forces ou la force en général se rapportent à la fois à Netzah et à Hod, mais la force opposée à l'extension et à la multiplication se rapporte à Hod.

A.-J.

lexpliquerait encore la durée infiniment supérieure des Sacerdoces et des Eglises comparée à celle des dynasties et des royaumes.

Combien de dynasties dévorées pendant les dix-neuf siècles de l'Eglise !

Et l'extraordinaire persistance des Brahmes !

Il expliquerait encore la perpétuité infatigable de la nation Juive, malgré des catastrophes si furieuses et de si longues persécutions.

L'originalité des Israélites, c'est d'être un peuple organisé comme un Sacerdoce, une race constituée comme une Eglise.

Aussi ont-ils inspiré autour d'eux le même genre d'admiration ou d'antipathie que les grands ordres religieux, Dominicains, Templiers, etc.

Mais, si le Principe féminin augmente la durée, il diminue le rayonnement.

Ce qu'il gagne en force prolongée, il le perd en puissance débordante.

Le Véritable mage, — c'est-à-dire le Sage, — qui aurait horreur d'être Louis XI autant et plus que d'être Charles le Téméraire et qui, s'il étudie les diverses natures de destinées et d'énergies, n'a d'autre but en cette étude que le perfectionnement du monde et son propre effort à *tout concilier en vue de tout sublimer*, le véritable Mage doit trouver sa voie au-dessus du Principe féminin comme au-dessus du Principe masculin solitaires.

Il doit conseiller au monde et chercher dans ses travaux personnels l'Alliance du rayonnement et de la persévérance, de la chaleur et de la réserve, de l'expansion et de la concentration.

Il atteindra ainsi à l'infinie largesse dans l'éternelle durée.

Au Principe féminin seul comme au Principe masculin seul il y aura toujours quelque chose de supérieur et d'incomparable : leur immortelle Union.

ALBER JHOUNEY.

Religion Messianique [1]

L'AME DU SALUT [2]

Qu'est-ce que le Vice ?

C'est la vie corrompue d'une âme qui, dans ses désirs, ses pensées, ses actes, rejette le Bien et fait le Mal.

Le Vice comprend-il plusieurs vices ?

Il comprend autant de vices subordonnés que la Vertu renferme de vertus.

Qu'est-ce que les fautes et les crimes ?

Les désirs, les pensées, les actes vicieux, quand ils sont légers, ne sont que des fautes ; quand ils sont très graves, ce sont des crimes.

Comment se classent les vices ?

D'après les vertus qui leur sont contraires :

Au Dévouement s'oppose l'Egoïsme ;

A la Foi, le Doute sur le Bien ;

A l'Espérance. le Découragement ;

A la Justice, l'Injustice ;

A la Prudence, l'Insouciance morale ;

Au Courage, la Lâcheté ;

A la Tempérance, l'Intempérance.

De combien de manières générales les vices détruisent-ils les vertus ?

De deux manières générales : par abstention et par rébellion.

Le vice par abstention ne fait pas ce que la vertu commande.

Le vice par rébellion fait ce que la vertu défend.

L'abstention dont la malfaisance apparait moins violemment n'en détruit pas moins la vertu dans l'âme qu'elle rend inutile au Bien.

Les âmes bouleversées par la rébellion restent

---

1. Essai offert à la méditation des Frères du *Quatrième Degré* de l'Etoile.

2. Voir l'*Etoile* (tous les numéros de février à septembre 1893, de novembre 1893 à mars 1894, et de mai à juillet 1894).

quelquefois aussi riches de vertus que de vices comme des régions crevassées par des tremblements de terre gardent, à côté des brèches qui fument, des pans de moissons et de forêts chancelantes et vivantes.

Mais l'abstention, amère et sèche, de tout Bien, laisse l'âme pareille, dans son intégrale stérilité, aux lacs de sel du grand désert quand leur dernière goutte d'eau s'est évaporée.

Selon quels caractères un vice est-il plus grave et plus coupable ?

Un vice est d'autant plus grave et plus coupable :

1° Qu'il est voulu par le vicieux avec plus de liberté et de résolution ;

2° Qu'il est plus conscient ;

3° Qu'il est plus sérieusement prémédité ;

4° Qu'il est plus réalisé et plus formellement passé du projet à l'acte ;

5° Qu'il cause un mal plus vaste et plus étendu ;

6° Qu'il est plus habituel ;

7° Qu'il viole ou néglige un plus grand nombre de vertus ;

8° Qu'il viole ou néglige une vertu dans ses défenses ou ses prescriptions plus essentielles ;

9° Qu'il viole ou néglige une vertu plus fondamentale ;

10° Que, dans la pensée de celui qui le commet, il doit entraîner au mal un plus grand nombre d'êtres.

ALBER JHOUNEY.

La Vie mystique [1]

PAR ÉDOUARD SCHURÉ

Edouard Schuré est l'un des plus sérieux et des plus attrayants parmi les rénovateurs contemporains de l'Esotérisme.

1. Un volume, chez *Perrin*, à Paris, quai des Grands Augustin, 35.

Sa méditation intuitive pénètre avec une ferme clairvoyance l'essentiel des Arcanes et de la Doctrine ésotérique : Je n'en veux pour preuve que les admirables concentrations de vérités que l'on rencontre dans ses études sur Hermès, sur Pythagore, et dans sa vie de Jésus.

Mais cette vérité qu'il discerne vivement dans l'histoire et les grandes apparitions, réelles ou légendaires, qui la dominent, il n'aime pas à l'en isoler.

C'est pourquoi ses études de philosophie sont des épopées *dramatiques* et toujours une époque et un personnage y incarnent la doctrine et les mystères.

L'animation dramatique donne ainsi à l'aspostolat d'Edouard Schuré une chaleur attrayante, pendant que la fermeté et la clairvoyance de la pensée lui assurent le sérieux philosophique, la grave lumière sans laquelle l'Esotérisme perd toute sa force, toute sa dignité.

*
* *

Ces qualités caractéristiques, nous les avions déjà reconnues et aimées dans les précédentes œuvres d'Edouard Schuré, *les Grands Initiés*, *les Grandes Légendes de France*, déploiements de noble prose, histoire et philosophie religieuse, glorifiées par le rayonnement de l'Esotérisme.

Nous les retrouvons dans son œuvre nouvelle, *la Vie Mystique*, où le poète, par les élans de l'amour et les impulsions rythmées du lyrisme, nous rend souffrantes et palpitantes les mêmes vérités que l'historien et le philosophe nous avait majestueusement évoquées, aux perspectives des religions, aux profondeurs des événements et des légendes.

Et toujours Edouard Schuré poursuit, en ces trois œuvres, le même but constant et logique : saisir, dégager l'élément à la fois *intime* et *universel*, l'Occulte sous le manifeste, le Divin sous le mortel, l'Ame sous les apparences.

Les Grands Initiés dégagent l'élément occulte et divin des religions, leur Esotérisme, leur *Ame* ; *les Grandes Légendes de France* cherchent à réveiller le principe occulte et divin de la Patrie, l'*Ame de la France* ; *la Vie Mystique* étreint dans les palpitations de l'existence passionnelle l'élément occulte et divin, qui peut sanctifier la passion, l'*Ame de l'Amour*.

*
* *

La Vie Mystique, malgré son entière spontanéité d'inspiration, la fougue des rythmes, des images, la composition lyrique, et par conséquent fragmentaire de l'œuvre, comporte donc un sens intérieur qui en fait la religieuse unité.

Ce sens est l'*Ame de l'Amour*, l'idée que la Femme représente et contient l'Ame céleste, que l'Homme représente et contient le céleste Génie, et que tous deux doivent chercher, par l'Amour, à retrouver en eux-mêmes ce Génie et cette Ame, à être l'un pour l'autre la révélation de l'Esprit et du Divin, à s'élever au-dessus de l'égoïsme passionnel et de la folie charnelle, vers une tendresse qui soit une épiphanie et une résurrection.

*
* *

L'œuvre est divisée en cinq livres : *Sur le Seuil*, *La Muse d'Eleusis*, *La Courtisane et le Rischi*, *L'Epreuve du Pharaon*, *Empédocle*.

Les deux premiers forment ensemble la série proprement personnelle, la confession lyrique.

Les trois derniers sont trois poèmes, mais l'accent y demeure lyrique et personnel : les types légendaires y expriment librement l'Idée.

*
* *

Au commencement de *Sur le Seuil*, dans *Vies Antérieures*, strophes d'un beau mouvement franc et large, le poète se rappelle ses incarnations d'autrefois, ses existences dans l'Inde antique, dans la Grèce, dans la Celtide.

(Remarquons en passant le caractère des trois incarnations qui donnent une résultante de philosophie contemplative, d'art et d'audace généreuse.)

Partout, sans y atteindre, il a poursuivi l'Initiation.

Et déjà, l'amour s'est révélé le grand maître de l'Initiation et de la voyance.

Déjà, par la passion, le poète a entrevu la vérité mystérieuse :

> D'un violent amour, j'aimai la Druidesse.
>
> . . . . . .
>
> Ah ! Je voulais éteindre, *avec la Prophétesse*.
> Le Présent, l'Avenir, l'*Au-Delà tout entier !*

Ces vers nous chantent l'un des deux grands *leit-motiv* de *la Vie Mystique*, l'amour révélateur des mystères, hiérophante de l'Au-Delà.

Dans la seconde pièce, le *Double*, commence le deuxième des grands *leit-motiv*, celui du *Génie*.

Ce *Génie* est le Double céleste de l'homme, ce que Zoroastre appelait *Fravaschi*, la Kabbale *Jéchidah*, l'Inde *Buddhi*, le type sublime qui dirige notre évolution.

Il est notre essence, et il nous est supérieur ; en nous élevant à Dieu, nous confondons graduellement notre personnalité humaine à ce transcendant idéal.

Par là s'accomplit la fusion des *deux natures* ; le Génie, dans lequel réside un rayon du Christ universel, transfigure la *nature humaine*, la hausse à la *nature divine*.

La femme, autant que l'homme, a son Double céleste, son Idéal transcendant.

Elle reflète la Vierge-mère universelle, et l'homme représente le Christ universel.

Dans la *Vie Mystique*, le Génie exprime donc spécialement le Double céleste de l'homme.

Quant à celui de la femme, il n'est pas considéré par le poète dans sa transcendance, ni *séparément* de la *femme* ; il est au contraire deviné et contemplé dans sa réalisation, sublime encore, mais déjà plus passionnée, dans l'*Ame-Sœur*, Fiancée immortelle, Béatrice d'élection, complémentaire mystique, Epouse Inspiratrice de l'homme.

Dans une œuvre métaphysique, il y aurait eu *quatre* personnages : deux transcendants : le *Génie* et la *Vierge-Inspiratrice* ; deux humains : l'*homme prédestiné* et l'*Ame-Sœur*, voués l'un à l'autre et se cherchant à travers le cycle des existences, alternativement terrestres et spirituelles, jusqu'à l'immuable union.

Mais, dans une œuvre lyrique, écrite par un homme, il est naturel que l'Ame-Sœur et la Vierge-Inspiratrice se confondent ou du moins apparaissent ensemble dans le même personnage, et que les deux types virils, le transcendant et l'humain, apparaissent séparément, l'homme voyant son Double céleste comme extérieur à lui et devinant au contraire le Double céleste de la femme comme intérieur à elle et manifesté par elle.

Aussi, dans *la Vie Mystique*, n'y a-t-il que trois personnages initiatiques : l'Ame-Sœur, le Génie et l'Homme.

L'Homme, à la poursuite de l'Initiation, conduit vers elle par l'Ame-Sœur et par le Genie, tel est le sujet dominant des vers de l'Initié-p ète.

Nous avons vu poindre les deux *leit-motiv* dans *Vies antérieures* et le *Double*.

La *Voix du Silence* affirme à l'homme, qui a repoussé son *Génie*, qu'il lui faut suivre ce compagnon théandrique.

Les *Yeux des nouveau-nés* parlent au poète de l'Au-Delà où vit le ciel, où remonte l'Initiation.

Dans les amours qu'engouffre la destinée (*chaque Amour est un nouveau monde*), l'Eternité frémissait, latente.

Ceci est un rappel voilé du motif de l'*Ame-Sœur*.

Enfin le *Mont Maudit de l'Idéal* fascine et retient l'Homme, malgré ses douloureuses et vaines ascensions vers lui, parce que le *Genie* contraint l'Homme à recommencer toujours l'ascension, et parce que, sur les rocs du Mont-Maudit, rayonne la Muse, la *femme sublime*, mirage de l'Ame-Sœur et de la Vierge universelle.

Là s'achève le premier Livre *Sur le Seuil*.

Après ce prélude, le *leit-motiv* de l'Ame-Sœur, contenu jusque-la et comme altéré d'eclore, se développe magnifiquement dans le deuxième livre, *la Muse d'Eleusis*.

Une Femme se dévoile, qui, par sa passion, ses inspirations et sa mort, élèvera l'Homme au sentiment de l'amour éternel et à la ferveur de l'Invisible.

Elle a trois noms : *Florence*, *Melidonis* et *Liéta*.

Ces trois noms symbolisent trois degrés successifs de l'initiation sentimentale.

L'amour n'aura d'obord que la beauté de la passion, mais d'une passion généreuse où se prodiguent les largesses d'un grand cœur.

Alors, vêtue de la robe pourpre de l'Amante, la Muse se nommera *Florence*.

Puis, dans la femme élue, la voyante se réveillera, elle fera entrevoir à l'homme l'Inconnu sidéral, les abîmes de l'occulte et du monde spirituel.

Et, vêtue de la robe violette du mystère, elle se nommera *Mélidonis*.

Enfin, à l'agonie, elle ne ranimera pas seulement es images prophétiques, les divinations de l'occulte, mais elle livrera son âme elle-même, l'impérissable Esp it reflété par son corps, et, vêtue de blanche lumière, elle prendra le nom de *Liéta*.

Ainsi l'Ame-sœur accomplira sa mission entière : A l'Homme, elle révélera, *Florence*, la beauté de l'amour; *Mélidonis*, la vie du mystère, et *Liéta*, l'immortalité.

Et, dans l'emportement des chants lyriques, ainsi que dans une tempête, éclate l'amour comme la foudre, souffle et frissonne l'invisible comme un aquilon, et s'embrase enfin l'immortalité comme un soleil, tout à coup glorieux, au fond de la tempête entr'ouverte.

Par ses *Visions sybillines*, l'Amante inspirée a éclairé pour l'Homme les horizons de l'Initiation.

Elle lui a enseigné la puissance rédemptrice de la Femme, le couple victorieux, Mage et Magicienne, maîtrisant la nature (représentée par le navire Argô), enfin le temple immatériel où trônent les Elus, les Héros, Initiés parfaits, Envoyés, Fils de Dieu.

C'est toujours l'idée dominante du livre : l'Homme exalté par le *Génie* et devenu Mage, éclairé par l'*Ame-Sœur* (femme inspiratrice, magicienne), et parvenant ainsi à l'initiation (maîtrise du navire Argô, entrée au temple des Adeptes).

La mort inexorable a repris Mélidonis au poète, malgré une lutte magnétique de trois poignantes journées.

Mais la Muse a légué au douloureux survivant « sa *Foi*, son *Verbe* et son *Amour*, *Lampe*, *Lyre* et *Flambeau* ».

L'âme de la disparue nagera pour lui dans le vaste ciel, comme un regard donnant un sens à l'œil jadis vide et inaltérable du ciel.

Le poète sera l'apôtre de la vérité laissée par la mourante.

Et, si divin est le baptême de douleur, que, plus tard, lorsqu'en rêve il se contemplera triomphal auprès de la Muse-Amante, retrouvée dans le monde radieux de Jupiter, un regret les émouvra de cette terre, où la *torture* de la séparation fut pour eux la suprême *union*, idéaliste et terrible.

*
* *

Avec le livre III commencent les poèmes.

La Courtisane et le Rischi, c'est encore l'amour, mais divisé en ses deux puissances ennemies : la fascination meurtrière de la débauche, l'attirance libératrice de la charité.

Si la passion, même sensuelle, mais où prédominent le cœur et la générosité, peut s'affranchir de ses faiblesses et se transfigurer en auguste amour, il n'en est pas ainsi de la dépravation égoïste et froide, qui se fait de la chair un instrument de règne.

Cette dépravation est représentée par la courtisane Raoula.

Annanda le Rischi, disciple de Bouddha, représente l'amour ardent et souffrant, mais qui dompte sa propre fièvre et s'idéalise en charité.

Le charme de la courtisane l'avait ému : il a su courageusement la fuir tant qu'elle a été belle, heureuse, redoutable.

Quand, livrée au supplice, mutilée, on la jette au cimetière des parias, où le peuple vient l'insulter, alors Annanda prend dans ses bras l'agonisante et lui épanche la tendresse infinie, dont la grâce rafraîchira, plus tard, leur entrevue dans les magies du monde sidéral, où se rencontrent les morts, lorsque l'âme de Raoula, enfermée dans le lotus de son expiation, sera bénie par une larme de l'Adepte.

Ainsi, par l'Initiation, est sanctifié l'amour. Le poème exprime donc, à un point de vue nouveau, la même régénération de l'amour par l'idéal que proclame toute l'œuvre.

*
* *

Le quatrième Livre, c'est l'*Epreuve du Pharaon*.

En ce poème, Edouard Schuré reprend et achève, sous des formes empruntées à la Mythique égyptienne, les deux grands *leit-motiv* de l'Ame-Sœur et du Génie.

Dans la *Muse d'Eleusis*, l'Ame-Sœur et le Génie transparaissaient au fond des émotions personnelles, des crises lyriques, des angoisses d'une vie moderne.

Ici, ils flamboient aux gouffres de l'Amenti, aux profondeurs des régions astrales évoquées, telles que les décrivit l'antique Hermès.

Le jeune Pharaon Amosis a quitté son trône pour venir demander au vieux Prophète d'Osiris, qui garde le tombeau d'Hermès, « ni le Pouvoir, ni la Beauté, ni même le Bonheur, » mais — uniquement — « la Vérité ».

La Vérité est dans l'invisible, répond le prophète.

Et il fait coucher le jeune Roi dans le sarcophage vide, laissé par Hermès.

Puis il l'endort du sommeil magnétique.

L'âme du Pharaon émerge de son corps assoupi ; elle s'envole dans l'astral.

Là, après les orages électriques, resplendissent l'Ame-Sœur, sous la figure d'Isis, et le Génie, sous la figure d'Osiris.

C'est la révélation de la Vérité divine manifestée par le *Feminin* et le *Masculin*, par l'*Intuition* et la *Raison*, par le *Désir* et le *Vouloir*.

Le Génie est l'essence transcendante du Pharaon, l'Ame-Sœur est à la fois l'essence transcendante de l'épouse du Pharaon et cette Epouse elle-même.

J'ai indiqué, plus haut, par quelle naturelle synthèse poétique Edouard Schuré confondait la femme et son Double céleste et réduisait ainsi à trois les quatre personnages initiatiques [1].

Le Pharaon voit donc l'Ame et le Génie qui lui dispenseront un jour la Vérité.

Mais il doit voir en même temps au prix de quelles épreuves ; et l'astral lui découvre, après la vision de la Vérité, une vision de sa destinée.

Terrible vision !

Impuissant à supporter l'immédiate possession du vrai divin, offerte par l'union fulgurante de l'Ame-Sœur et du Génie, le Pharaon tombera dans les sphères inférieures.

Trois mille ans plus tard, il renaîtra dans l'Egypte déchue où l'Arabe et le chameau passent, pèlerins éternels, sur les monuments abandonnés et les mystères abolis.

Il mourra, désespéré des vains efforts de ses existences terrestres, mais de son souffle agonisant s'exhalera une dernière prière à l'Isis immortelle, à la beauté de l'Ame-Sœur.

---

1. Si l'on poussait très loin l'analyse, on pourait même échelonner jusqu'à six personnes:

1. L'Homme.
2. Le Génie.
3. Le Christ Universel.
4. La Femme.
5. L'Ame-Sœur.
6. La Vierge Universelle.

et l'on pourrait, au delà du Christ, discerner le *Père*, au delà de la *Vierge*, la *Mère* proprement dite. Plus haut que tous les personnages, il y aurait enfin l'Absolu (*). Mais toutes ces analyses se ramènent à la loi générale du Couple manifestant le Divin Absolu. — A. J.

(*) Où l'on distinguerait encore l'initiative créatrice (Kéther) et l'Absolu immuable en Soi.

A. J.

Et, dans les magnificences de la mort, l'Isis retrouvera en lui son Osiris et tous deux se diviniseront aux extases de la Vérité.

Alors le Pharaon se réveille ; il marche intrépidement à l'avenir qu'il vient d'explorer par le rêve. Il y marche affermi, plein des graves strophes que, pour adieu, lui chante son Initiateur.

***

Le dernier livre, *Empédocle*, raconte le châtiment de l'*Homme* qui, illuminé par l'*Ame-Sœur*, a voulu s'attribuer tout le mérite de cette révélation, a voulu faire croire qu'il avait conquis l'*Initiation* sans l'*Intuition*, la Vérité profonde sans la Femme céleste.

C'est l'homme en qui le Génie s'est levé sous l'influence de l'Ame-Sœur, mais qui, une fois inspiré, dedaigne l'Inspiratrice et, se complaisant dans sa propre force, retombe au néant de l'orgueil.

Ce dernier poème complète donc admirablement les enseignements de l'œuvre entière.

Il ajoute un rayon vengeur à la doctrine de l'*Ame-Sœur* et du *Génie*, et montre l'égarement de la Raison sans la voyance.

Empédocle, le puissant philosophe, a été aimé d'Elpénor, jeune prêtresse qui ne veut de lui que son cœur et sa pensée, et qui meurt vierge, lui léguant une *lyre* où vibrera l'invisible vérité, émanation de la Morte.

Mais Empédocle, célèbre par les découvertes qu'il doit à la lyre miraculeuse, se vante, auprès de son disciple, d'avoir étreint le vrai et dompté le mystère par la seule énergie de sa pensée.

A ce moment, pour jamais, la lyre devient silencieuse.

Dès lors, impuissant, le front vaincu, Empédocle blasphème et court s'engloutir dans l'Etna.

La science matérialiste et orgueilleuse pourrait méditer ce symbole.

Le penseur sans intuition, sans anxiété de l'Au-Delà, ni sentiment de l'Invisible donne le cruel spectacle de la folie par la raison : c'est comme un effrayant Soleil aveugle.

Telle est cette œuvre de philosophie spontanée, de passion voyante, la *Vie Mystique*.

Et je dis avec intention de philosophie spontanée :

car le sens ésotérique, dont je me suis efforcé d'élucider l'essentiel, n'a pas été introduit par contrainte et artifice dans ces poésies vécues.

L'Art initiatique est plus profond que l'Art profane, mais il n'est pas moins vivace.

Le poète, familier avec la Doctrine ésotérique, en pénètre naturellement ses émotions et son idéal.

*
* *

Il me reste bien peu d'espace pour étudier la forme de la *Vie Mystique*.

Je veux cependant relever qu'elle est à la fois éclatante et simple et que le poète *symbolique* n'a rien des obscurités fatigantes et concertées des *Symbolistes*.

Souvent d'une ferme largeur, comme par exemple dans *Vies Antérieures* et dans la finale de l'*Epreuve du Pharaon*, il n'en sait pas moins assouplir des rythmes d'une musique plus libre et plus ondulée.

Si parfois l'expression a quelque chose d'un peu flottant et comme trop lamartinien, elle se redresse par de belles et fortes images.

Enfin Edouard Schuré a tenté des harmonies toutes neuves parmi lesquelles certaines sont merveilleuses de mélodie et de mouvement.

Je signalerai, entre autres, les strophes lyriques du *Temple* (pages 96 à 99), et des *Ailes de l'Ame* (pages 103 à 105).

Voilà des hardiesses qui sont des maîtrises.

*
* *

La *Doctrine Esotérique*, malgré toutes les oppositions, terminera le siècle épuisé par une floraison de renaissances.

Elle renouvellera les religions par leur esprit, la science par les vérités psychiques, l'art par le Symbole Initiatique et la passion exaltée en Foi.

Apôtre de philosophie religieuse et poète de vie mystique, Edouard Schuré est l'un des annonciateurs et des créateurs les plus nobles de la grande renaissance, un chevalier du Jour nouveau renversant d'un geste d'eurythmie, sur la terre malade, le Graal, la coupe immense d'où déborde le sang de l'aurore.

(*L'Aurore.*) A. JHOUNEY.

La Prière.[1]

1. Il a été dit Dailleurs : « ans la prière scientifiquement dirigée, pratiquée, nous voyons une puissance immense. Elle peut dominer tous les Phénomènes spirituels[2]. »

2 Ce qu'il y a de plus vrai et de plus pur aux deux séries de Phénomènes spirituels : 1° Hypnotisme et magnétisme, 2° Somnambulisme, voyance, spiritisme, extase, trouve donc, en la Prière, sa direction lumineuse et son suprême accomplissement.

3. Examinons d'abord l'hypnotisme et le magnétisme dans leur transfiguration par la Prière.

La guérison et la Prière

1. La merveille la plus bienfaisante du magnétisme et de l'hypnotisme, ce sont les guérisons qu'on leur doit.

2. Comment la Prière modifie-t-elle l'hypnotisme et le magnétisme en vue d'une guérison ?

3. Il y a deux cas très généraux : 1° Le thérapeute est auprès du malade, la guérison est essayée en présence ; 2° le thérapeute est loin du malade et hors de sa vue, la guérison est essayée à distance.

4. Le premier cas se subdivise lui-même :

1° Le malade présent ne se trouve pas en état de s'associer à la Prière et de concourir à sa guérison.

2° Le malade présent est au contraire en état de s'associer à la Prière. Il seconde le thérapeute et concourt à sa propre guérison.

5. Etudions la première subdivision du premier cas. Pour rendre l'exposé plus clair, évoquons une situation bien définie : celle où un malade est englouti dans le sommeil et ne peut rien voir ni entendre et où le thérapeute doit éviter le moindre bruit, le moindre mouvement trop accentué, enfin toute cause

---

1. Essai offert aux Frères du *Quatrième Degré* de l'Etoile.
2. *Les Phénomènes spirituels* dans *Esotérisme et socialisme*. 1 vol. chez Bailly, Chaussée d'Antin, 11, Paris.

de réveil, le repos absolu étant impérieusement nécessaire au malade.

6. Il s'agit ici de sommeil *naturel* et non de sommeil provoqué, de somnambulisme. De plus je supposerai que le thérapeute n'a jamais vu le malade avant le moment où il le trouve ainsi endormi. Il n'existe donc aucun *rapport* magnétique ou ordinaire entre le thérapeute et le malade.

7. Dans ces conditions, comment appliquer, en les modifiant par la Prière, l'hypnotisme et le magnétisme ?

8. L'hypnotisme d'abord :

9. L'arme de guérison de l'hypnotisme, c'est la suggestion, c'est-à-dire l'influence de la pensée sur la pensée et de là sur le corps, que cette influence soit exprimée par la parole, ce qui constitue la suggestion verbale, on demeure tacite, ce qui constitue la suggestion mentale.

10. Puisque le malade endormi ne peut rien entendre et qu'il faut éviter le moindre bruit pouvant le réveiller, il est évident que, dans la situation qui nous occupe, la suggestion verbale est éliminée et que, seule, reste possible la suggestion mentale.

11. Quelle modification va lui apporter la Prière ?

12. Dans la suggestion mentale purement scientifique, peu employée d'ailleurs, à ma connaissance, dans un but de guérison, [1] l'hypnotiseur se bornerait à concentrer sa pensée, puis à suggérer mentalement au malade qu'il est guéri, qu'il se sentira mieux au réveil, que ses douleurs cesseront, etc.

13. Dans la suggestion mentale modifiée par la Prière, l'opération est plus complexe et plus délicate.

14. D'abord ce n'est pas à sa propre pensée que le thérapeute demande surtout la force, mais à l'imploration de Dieu. La concentration de pensée qui était l'élément essentiel dans la suggestion mentale

---

1. Du moins par les *hypnotiseurs*. Les *magnétiseurs* l'emploient simultanément avec le magnétisme lorsqu'ils joignent à celui-ci une volonté ferme quoique non exprimée de soulagement et de guérison. A. J.

ordinaire devient ici l'élément subordonné, l'instrument inférieur.

15. Ensuite la première chose que le thérapeute demande à Dieu c'est la guérison de l'âme du malade.

16. Car la cause profonde, secrète de toutes les maladies et même des accidents qui frappent notre corps, c'est la destinée de notre âme.

17. Or cette destinée a deux origines :

1° L'héritage de nos existences antérieures, ce que le symbolisme de l'Eglise cache sous le nom mystique de péché originel, [1] ce que les Hindous appellent Karma, tout le Passé de notre âme avant son actuelle incarnation ; 2° l'usage que nous faisons de notre libre-arbitre dans l'incarnation actuelle.

ALBER JHOUNEY.

La Métallothérapie

Notre époque est pauvre ; le matérialisme, que professent presque tous nos savants, l'a tellement abaissée !

On croit que nos modernes docteurs ont inventé la metallothérapie avec Burc ! Erreur. Le savant Paracelse, un vrai savant, celui-là, moqué et consoué de son temps par ceux qui passaient pour des savants et qui n'étaient rien moins que cela, — êtres orgueilleux et vains, et pas autre chose, — celui-là, dis-je, a écrit ceci, pour l'instruction de la postérité :

Tout être, même le minéral, possède en lui-même un esprit de vie (*l'archée*, *le fluide vital des modernes*), capable d'agir sur notre propre énergie, sur notre volonté D'après ce grand hermetiste, l'or était pour ainsi dire une concrétion matérielle de la force vitale ; l'argent un calmant, c'est pourquoi c'est un métal lunaire (la lune représentant la passivité). D'après Paracelse, l'étain agit sur les intestins, le zinc sur les articulations, l'antimoine sur la poitrine, et ainsi de suite. En résumé, tout être, et même

1. C'est M. de Larmandie qui a signalé, dans *Eoraka*, l'analogie du Karma et du péché originel. A parler rigoureusement, le péché originel ne représente que la partie mauvaise et coupable du Karma. Mais c'est justement celle qui détermine les souffrances et les maladies. A. J.

tout métal, peut nous communiquer de sa force vitale, laquelle se dégage comme une buée, une vapeur, un gaz, une *aura*, autour de lui.

Rendons donc aux grands hommes, aux génies, la justice qui leur est due, et regardons d'un œil indifférent leurs disciples qui, inintelligents pour la plupart, incapables de les comprendre, prennent le maitre comme un trépied pour se faire valoir. Souvent, hélas! ceux-là qui devraient être des admirateurs dociles, changent la direction du gouvernail, et viennent se faire, *au lieu* d'arbitres, accusateurs.

René Caillié.

SOCIALISME CHRÉTIEN

Conférences de l'abbé C. M. [1]

VIII. — Prêtres et Prophètes.

La science a-t-elle pleinement expliqué cet élan qui reporte au niveau des hauteurs où découle sa source l'eau descendue aux profondeurs du sol? Elle l'a du moins constaté et personne ne le nie de ceux même qui le comprennent le moins. C'est un élan de même sorte qui dès son premier jet sur terre reporta vers le Dieu Très-Haut d'où elle était issue la divine Raison enclose dans le cerveau de l'Homme, Aspirations de son âme altérée de désirs, étonnements de ses yeux au spectacle du monde, intuitions de son intelligence aux profondeur de sa pensée, épanouissement de son être en cette immensité de vie, toutes ces émotions diverses s'épanchèrent en sentiment religieux... Et vous supposez bien, n'est-ce pas? qu'à cette religon du premier homme une caste sacerdotale ne traça pas le chemin ni ne fixa les rites. L'inspiration en fut tout le cérémonial; et la révélation, tout le clergé.

Puis, lorsque le premier couple fut devenu la pre-

1. Recommandées aux Frères du *Troisième Degré* de l'Etoile.

mière famille, le père et la mère étendirent leur religion à l'instruction, à l'éducation, à la formation intellectuelle et morale de leurs enfants. Et ainsi dans chaque famille, pendant longtemps, le chef vivant ou présent fut le prêtre domestique, jusqu'à l'époque où les charges multipliées de la vie matérielle, l'infirmité de l'âge, engagèrent les parents à confier les fonctions du culte familial à l'aîné de la race, que celui-ci fût un fils ou une fille, car la tradition, là où elle distingue, dans le plus lointain passé, attribue préférablement aux femmes le privilège du culte. Le nom de *prêtre* vient de là, car il signifie *plus âgé*, πρεσβύτερος. De là aussi commença le *droit d'aînesse*, sans la restriction salique qui exclut plus tard les filles ; et de là, également, le *sacerdoce féminin*, puisque ce droit était dévolu par primogéniture, sans distinction d'un sexe ou de l'autre.

Mais c'est le sort universel des institutions ou des usages, ici-bas, de se transformer avec les circonstances, et de se déformer lorsque interviennent les vices de notre fragile nature. Quand la science et la vertu diminuées diminuèrent la religion, quand le grand nombre des hommes y fut devenu infidèle ou insuffisant, le petit nombre des familles où s'était conservée la tradition du culte, formèrent, sans même y songer, une catégorie à part : de là à devenir une caste, la distance n'était pas infranchissable, et elle fut franchie.

Or, infailliblement, dès qu'un droit ou un pouvoir quelconques sont localisés aux mains d'un petit nombre, l'orgueil, puis l'oppression, bientôt l'exploitation en résultent. Et le sacerdoce en était sans doute à cet excès de privilèges, non pas de vertu, lorsque Moïse fut initié par les sacerdotes égyptiens, puisque Moïse se sépara d'eux, et qu'il est mentionné, au témoignage de Sanchoniaton, comme un hérétique et un traître dans les annales sacerdotales de l'Egypte.

Et cependant le sacerdoce des aînés ne pouvait être qu'un expédient. Car il ne suffit point d'être l'aîné, comme dans la famille primitive, non plus que le cadet, comme dans l'ancien régime, pour posséder

la science et la vocation nécessaire aux graves devoirs du sacerdoce : la quantité très rapidement devient excessive, et la qualité beaucoup moindre. Moïse donc réserva pour les fonctions sacerdotales une famille à l'exclusion des autres : car ce savant initié savait assez la nature pour croire à l'atavisme et espérer que l'hérédité créerait des aptitudes avec des habitudes. Evidemment, puisque le sacerdoce se transmettait de père en fils, les prêtres étaient mariés ; même le Souverain Pontife Aaron ; même l'homme miraculeux, au reste, le commensal de Dieu, Moïse : les idées ni les mœurs n'étaient pas encore abaissées à ce point de vouloir que nul mariage ne puisse être saint.

Les ministres du culte désormais n'étaient plus les aînés seulement, ils ne méritaient plus le nom de *prêtres ;* ils devaient s'appeler *sacrificateurs*, car leur fonction spéciale était d'offrir à Dieu publiquement des sacrifices au nom du peuple.

Mais alors, qu'est-ce qu'un *sacrifice ?*

L'homme, revêtu primitivement d'un corps radieux, en fit, par le péché originel, un corps épais, posé comme un bandeau sur la vision de l'esprit, opposant aux communications de l'âme un instrument inefficace ou rebelle. Mais dans le plan divin du relèvement progressif, ce corps matériel doit se spiritualiser, dissous peu à peu, fluidifié, par le feu intérieur. Le langage vulgaire nous parle de la *lame* qui use le fourreau : c'est *flamme* qu'il faut dire. L'esprit, de sa nature, est un feu qui dévore ; et comme la glace de l'hiver, sous l'action de la chaleur, se résout en eau d'abord, puis en vapeur, puis en gaz, puis en pur ether, de même le corps terrestre de l'homme, sous l'action de l'esprit, doit revenir à l'*aour* primitif qu'il était dans l'état édénique avant « le manteau de peau de bête ».

Cette transformation est la mort du corps matériel, le renoncement, le *sacrifice*, par l'esprit, du corps auquel s'est lié l'esprit et qui l'a séparé de Dieu. Tel est le sens profond de ce mot mystérieux, *sacrifice* : dévoration du corps terrestre par la flamme céleste de l'extase ; mort de la vie apparente pour la

rédemption, pour la réacquisition de la vie invisible, de la vie spirituelle en Dieu. Et, puisque la mort du corps materiel ramène, relie de nouveau à Dieu l'homme que la matérialité en avait séparé, c'est bien là pour l'homme mortel l'acte religieux entre tous : religion et sacrifice, religion et mort à la matière, sont ici-bas magnifiquement synonymes.

A ce prix, il n'y aurait donc d'acte religieux excellent qu'une fois dans la vie terrestre, et à la dernière extrémité de cette vie ; et seulement pour un bien petit nombre d'hommes, ceux que l'esprit dévore comme Hercule le feu de son bûcher. Force fut bien d'accepter comme acte religieux, à défaut ou en expectative de cet acte final, le commencement ou le symbole d'un si suprême sacrifice. Le désir tant soit peu généreux qui nous déprend de nos passions inférieures, l'attrait voulu de notre âme vers l'au-delà céleste, l'effort de notre esprit pour s'attacher à Dieu, la prière enfin fut assimilée au sacrifice, comme un premier acte religieux accessible à tous, partout et toujours, pas à pas des piétons de l'invisible, à défaut des ailes de flamme.

Mais pour symboliser au moins et pour rappeler le vrai sacrifice, la suprême religion de la mort, l'Humanité, en grande pompe, avec des cérémonies expressives, brûla, dès le commencement de l'Histoire, chez maint peuple de pensée profonde, dans une flamme consacrée, les corps des hommes morts. Même. des égarés, suppléant par la barbarie l'immolation spirituelle, brûlèrent sur des autels impies des hommes vivants ; mais la Tradition sainte fait arrêter par un ange de Dieu la main du Père des croyants au moment où il allait sacrifier Isaac, pour enseigner à jamais que, même sur une inspiration du ciel, nul homme ne peut immoler à Dieu un autre homme.

Chez les orthodoxes, l'immolation des animaux, déchéance et cruauté moins atroces, remplaça l'immolation des victimes humaines. Et au debut, ce fut, à de longs intervalles, aux conjonctures solennelles du ciel astronomique, un sacrifice unique, sur l'ara flamboyant, allumé aux feux du radieux et brûlant soleil, par le grand-prêtre, à distance du peuple,

derrière une couronne de prêtres, avec des chants et des instruments de musique qui couvraient de leur majesté les détails répugnants de l'immolation. Mais bientôt l'illusion de la quantité, qui partout s'empresse d'avilir les choses les meilleures, persuada que l'on ne saurait renouveler trop fréquemment un acte si religieux ; on en vint à ériger en sacrifice tout meurtre d'animal tué pour la nourriture, et les prêtres bientôt ne furent plus que les bouchers publics.

Une réaction fut tentée contre cet avilissement, et des Temples s'élevèrent où durent s'enfermer les sacrifices. La routine du peuple, l'intérêt des sacrificateurs rendirent, hélas! la réforme plus déplorable encore que la banalité précédente : et, jusqu'à donner le dégoût à lèvé, la nausée aux prohètes (*Isaïe*, I, 11), tous les jours régulièrement, dans le Temple de Jérusalem, les prêtres lévitiques tuaient matin et soir des bêtes, en versaient le sang sur l'autel; et pour les grandes commémorations de l'histoire nationale, pour la Pâque et les Tabernacles notamment, comme pour la Dédicace du Temple par Salomon, ce furent des milliers et des milliers de brebis, agneaux, béliers, taureaux, veaux et génisses, que les sacerdotes, tout le long du jour, durant toute une octave, saignaient, tuaient, dépeçaient et rôtissaient.

Ainsi les réalisations matérielles des idées les plus spiritualistes deviennent grossières jusqu'à en être répugnantes ; la répétition, la multiplication quotidienne de l'acte le plus élevé dans son but et le plus significatif, le rendent vite insignifiant et bas ; la religion elle-même, par les faiblesses ou les vices de l'homme, arrive à être irréligieuse.

C'est pour cela que Jésus-Christ plus tard, ne baptisant pas, laissa ce soin à ses disciples (*Jean*, IV, 2). C'est pour cela que saint Paul écrit aux Corinthiens : « Non, je n'ai baptisé que le moins possible, parce que le Christ m'a donné mission, non de baptiser, mais d'évangéliser. » (I, *Cor.*, I, 17.) C'est pour cela qu'au commencement du Christianisme et, précédemment, dans l'institution de Moïse, le sacrificateur fut distinct du prophète, l'immola-

teur ou le liturgiste distinct du prédicateur. Le ministère positif, matériel, est un obstacle, demande des aptitudes qui contrarient, loin de favoriser, la science et la contemplation spirituelle.

« La prédication n'avait, en effet, aucune place dans le culte du Temple..., et ce n'est même qu'après l'exil de Babylone que la lecture de quelques passages de l'Ecriture fut introduite dans les synagogues comme une partie de l'office divin... C'est le prophète, hors du Temple, sur les places, dans les rues ou dans les maisons, qui annonce la parole de Dieu, la volonté de Jéhovah, au peuple et même au prêtre. L'office intellectuel du prêtre se bornait à apprendre les lois de la Thora et à les appliquer aux questions rituelles ou légales. Le prêtre est l'organe des hommes auprès de Dieu ; le prophète est l'organe de Dieu auprès des hommes... Même envers le prêtre, c'est le prophète qui est l'interprète et le missionné de Dieu : le prophète est placé à côté du prêtre pour l'avertir, l'exciter, le reprendre ; en un mot, pour diriger et compléter son ministère [1].

Aussi le prophète est-il estimé supérieur au sacerdote : Moïse garde pour lui le prophétat et laisse le sacerdoce à Aaron ; Moïse attribue au Messie le titre de prophète en le prophétisant quinze siècles à l'avance : « Je leur susciterai, dit Ièvé, du milieu de leurs frères, un prophète comme toi ; je mettrai mes paroles dans sa bouche, et il leur dira tout ce que je lui commanderai. » (*Deutéronome*, XVIII. 18.)

Sans doute l'Esprit de Ièvé choisit parfois ses prophètes dans l'ordre sacerdotal : ainsi Jérémie, Ezéchiel, Zacharie. Mais les prophètes, en tant que prophètes, étaient supérieurs, indépendants surtout, car ils n'étaient délégués ni sacrés que de Dieu, et le récit de leur première institution par Moïse en rend un témoignage qu'il faut citer.

Voici ce que nous lisons au Livre des *Nombres*, chapitre XI : « 16. L'Eternel dit à Moïse : « Assemble « auprès de moi soixante-dix hommes des anciens

1. Abbé Trochon, *Introduction générale aux « Prophètes »*, pp. XXXV et VIII ; *Commentaire du « Deutéronome »*, p. 9.

« d'Israël, de ceux que tu connais comme anciens « du Peuple ayant autorité sur lui ; amène-les à la « tente qui m'est assignée, et qu'ils s'y présentent « avec toi. Je descendrai, et je te parlerai, et je « prendrai de l'Esprit qui est sur toi, et je le « mettrai en eux, afin qu'ils portent avec toi la charge « du peuple et que tu ne la portes pas à toi seul... » Moïse sortit, et rapporta au peuple les paroles de l'Eternel. Il assembla soixante-dix hommes des anciens du peuple et les plaça autour de la tente. L'Eternel alors descendit dans la nuée et parla à Moïse ; il prit de l'esprit qui était sur lui et le mit sur les soixante-dix anciens ; et, dès que l'esprit reposa sur eux, ils prophétisèrent et depuis ne cessèrent pas.

« Or, il y eut deux hommes, l'un appelé Eldad et l'autre Meldad, qui étaient restés dans le camp, et sur lesquels l'esprit se reposa, car ils étaient parmi les inscrits, quoiqu'ils ne fussent point allés à la tente ; et ils prophétisèrent dans le camp. Un jeune garçon courut l'annoncer à Moïse, et dit : « Eldad et Médad prophétisent dans le camp. » Et Josué, fils de Nun, serviteur de Moïse depuis sa jeunesse, prit la parole et dit : « Moïse, mon « seigneur, empêche-les ! — Es-tu jaloux pour moi? « répondit Moïse. Puisse tout le peuple de l'Eternel « être composé de prophètes, et veuille l'Eternel « mettre son esprit sur eux ! » Et Moïse revint au camp avec les anciens d'Israël. »

La consécration sacerdotale d'Aaron et de ses fils a un tout autre caractère. Selon le récit très détaillé de l'*Exode*, chapitres XXVIII et XXIX, Moïse les avait revêtus de vêtements particuliers, riches autant que symboliques ; il avait répandu sur leur tête une huile de parfum, marqué du sang d'un bélier égorgé le lobe de leur oreille droite, le pouce de leur main droite et le gros orteil de leur pied droit ; il avait ensuite versé dans la cavité de l'autel le reste du sang ; puis, le prenant là, sur l'autel, il en avait aspergé, ainsi que de l'huile de parfum, leur corps et leurs vêtements. Après quoi, d'autres cérémonies encore, indiquant les fonctions matérielles et les obligations rituelles des sacrificateurs.

Ainsi c'est un prophète, Moïse, qui consacre les prêtres, même le Souverain Pontife, donnant par là témoignage de la supériorité, même hiérarchique, du prophétat ; et cette consécration est toute matérielle, toute cérémonielle, sans aucune manifestation ni aucune transmission de l'Esprit de Dieu. Pour le sacre des prophètes, au contraire, nulle matérialité de rituel, nul autre acteur que Dieu même ; manifestation et action immédiatement efficace du même esprit d'intuition qui se montrait déjà visible au front lumineux de Moïse ; nulle entrave, nul formalisme quelconque, puisque deux des élus, restés hors du groupe, loin de la Schéchinah, sont saisis comme les autres et soudain inspirés par l'Esprit qui « souffle où il veut ».

Pourquoi donc cette différence, et quel est ce mystère ?

Tout être social, ici-bas, comme tout être individuel, est fait de deux éléments : le corps et l'âme, la lettre et l'esprit. Or le sacerdoce est le corps, le prophétat est l'âme de la religion vraie ; le prêtre représente la lettre, le prophète représente l'esprit ; et « le corps, sans l'esprit, ne sert de rien, dit Jésus-Christ ; la lettre ne peut que tuer si l'esprit ne vivifie... »

C. M.

La rédemption sociale

Action Conquérante du Christ sur le Vieux Monde

Quels labeurs pour arriver à la conquête de nos droits ! Voyez la bataille, et voyez-en les conditions :

D'un côté, les faux principes des vieilles sciences sociales, l'esprit féroce de domination sur les corps et les consciences ; les idées sataniques, dures aux pauvres, cruelles aux faibles ; — de l'autre, les nouveaux principes et les nouvelles idées secourables aux pauvres, clémentes aux faibles, toutes pétries d'amour, de miséricorde, de tolérance et de pardon. Doux et fraternel esprit de notre Evangile, quand régneras-tu pleinement dans la famille humaine,

comme entre enfants, que nous sommes tous, d'un même Père !

« Je vous dis que ceci tuera cela », s'écriait Victor Hugo. Et Shakespeare écrivait : « Quand la *douceur* et la *violence* jouent un empire, tenez pour certain que c'est la douceur qui l'emportera. »

« Les princes de ce monde se précipitent vers leur ruine », disait saint Paul. (I, *Cor.*, II, 16.) C'est fatal, ils tomberont tous.

Ah ! mais la lutte sera longue, hélas ! et sanglante aussi ! Jugez donc :

L'infernal César a pour lui toutes les bastilles dont il a couvert la terre des serfs ; il a la force brutale et les gros bataillons. L'or aussi est à lui, l'or, ce nerf de la guerre, cette clef qui ouvre toutes les portes en corrompant tous les cœurs ; l'or, cette machine de combat, plus puissante que le génie, plus redoutable que les catapultes et les balistes d'Archimède ! Et le fanatisme donc ! et l'ignorance ! et la routine ! et l'incurable stupidité du troupeau ! et les faux frères ! et la valetaille des autocrates, ces polices de toutes couleurs et de toutes livrées, ténébreuses légions de l'abîme, embusquées sur tous les chemins de la Rédemption sociale, derrière les trônes, les prétoires, les sièges officiels, et, quelquefois même, hélas ! derrière l'autel sous le masque religieux !

C'est à désespérer de la réussite !

Et pourtant, dites-moi, de ce garrot de Satan, de ces ligatures de fer de l'ancien monde, que subsiste-t-il de nos jours, sur tous les points du globe où la croix s'est montrée ?

Une immense ruine !

« La résurrection des peuples, a dit Findel, est le grand miracle de notre siècle. » C'est vrai.

Mais ce miracle, comment s'est-il fait? Ce livre l'expliquera, j'espère.

Tout de suite, et en deux mots, je vais symboliser, dans une métaphore, l'action foudroyante du Christ sur le colossal édifice, dont le granit et le bronze volent en éclats de toutes parts, sous nos yeux.

La gigantesque machine autoritaire, qu'avait montée le génie du mal, cette pirogue du brigandage politique où manœuvrèrent tous les corsaires de l'ancien monde : Irshou, les Nembrod, les Gengis-kan, les Tamerlan, les Timour, les Démon du Midi, les Bonaparte, et, pour n'en oublier aucun, tous les Césars de la terre, — ce Léviathan de la force, le

Christ, un jour le cramponna de sa puissante main, et l'entraîna depuis lors à sa remorque, sur l'océan des âges, pour le conduire aux abîmes. Il le harcèle sans relâche, il en bat les flancs, il en perce les côtes, il en brise l'armature, les avirons et les antennes, il en déchire les voiles et les cordages.

Qu'en reste-t-il à l'heure qu'il est? La carcasse ! une carcasse disloquée, tournoyant sur le gouffre, éperdue, affolée, coulant bas, — jouet des vents et des flots populaires, « *ludibridum ventis !* »

Les roués petits Césars qui entreprennent de nos jours de renflouer cette galère et de la radouber à leur profit, se consument en vains efforts. Ils le savent bien ; de guerre lasse, les voilà réduits à la politique des expédients.

L'*opportunisme !* tel est le dernier mot du césarisme aux abois, et des politiciens désarçonnés !

* *

Elle est jolie, votre trouvaille ! Je voudrais bien qu'on me dise en quoi les *opportunistes* diffèrent des empiristes. Et, si ces derniers sont traités de charlatans, parce qu'ils manquent de méthode scientifique, pourquoi tous nos autres politiciens échapperaient-ils à cette flétrissure, eux qui manquent absolument de science divine et de principes sociologiques ?

Chose singulière ! La ruine des institutions de l'ancien régime, aussi bien dans l'Etat désorganisé que dans l'église des clercs, mangée aux vers de toutes les sectes cette ruine, dis-je, se constate partout, si bien qu'un écrivain de mérite, M. Fabre des Essarts. effrayé de cette débâcle générale, vient de composer un livre où il engage les prêtres à faire, eux aussi, de l'*opportunisme* en matière de religion. Vous n'avez pas besoin de nous adresser cette pièce : il y a longtemps que dans « ce tombeau de l'empire romain, sur lequel se dresse, tiare en tête, le spectre de César [1] » on ne fait pas autre chose que de l'opportunisme politico-clérical, quand il faudrait y faire du christianisme scientifique, social, universel, intégral, vraiment catholique, tel que le voulait Gerson, et tel que l'avaient compris les frères de la primitive Eglise.

---

1. Hobbes.

Le désordre de l'ancien monde est complet; sa déroute est générale dans toutes les sphères : le Césarisme, découronné par l'Evangile de son apothéose officielle, est réduit à de simples individualités, sans reconstitution organique possible. Il ne s'en relèvera pas.

Nos hommes d'Etat et nos hommes de sacristie naviguent dans l'empirisme le plus déplorable, par la nuit la plus profonde, sans aucune étoile à leur ciel, sans boussole et sans pilote sur une mer déchainée dont les vagues humaines grondent de toutes parts, comme les flots d'un océan courroucé.

De quelque côté que je porte mes regards, je ne vois que des ruines, et, au milieu de ces ruines, des hiboux! « Tout est à la renverse, à la renverse, à la renverse! » absolument comme l'avait annoncé le prophète (*Esech.*, XXI, 32).

Comptez les systèmes soit-disant économiques, dont le monde a fait l'essai, brisé les ressorts et rejeté les cadres, impuissants, depuis que la scélérate politique a rompu « l'antique et savante alliance des peuples de la Faradésa [1] ».

« *Trois mille formes* de gouvernements arbitraires ont ravagé notre Planète, et l'ont souillée dans tous les sens [2]. »

Ainsi, autant de politiciens, autant de cléricatures, et, l'on peut dire, autant de fléaux! Tant il est vrai qu'en dehors de l'éternel Evangile, dont parle saint Jean, rien ne tient debout, ni dans l'Etat, ni dans l'Eglise, et que toute erreur dogmatique en haut provoque en bas une erreur sociale qui lui correspond et qui finit par précipiter, dans un commun désastre, les autels des fausses divinités, et les trônes des fausses souverainetés.

Ah! elle est propre votre sagesse, ô grands politiciens!

Partout l'esprit de secte et de parti s'est substitué à l'état social, et toujours l'arbitraire étouffe l'arbitrage! Toujours et partout l'infâme politique, l'horrible Bête de l'Apocalypse, la sale Prostituée de toutes les Babylones, se vautrant dans nos budgets, et démoralisant les peuples.

On fait ribote du sang et de l'or de l'Europe, et cela dure depuis deux siècles et demi.

---

1. Isaïe, XXIV.
2. Hippolyte Destrem, *la Future Constitution de la France.*

Voyez plutôt :

Une bande de politiciens, de spéculateurs et de pillards s'est abattue sur la chrétienté moderne. L'invasion de cette peste date de 1648, où fut inaugurée, par le traité de Westphalie, le règne de la diplomatie athée et le *Struggle for life* officiel des forts et des rusés contre les faibles et les innocents.

Cette calamité a déjà coûté à l'Europe *deux mille cent milliards* de francs et *quatre-vingt millions* d'hommes[1].

Assez de votre politique. On n'en veut plus.

Que faut-il donc faire, en face d'un état si déplorable?

Revenez au Christianisme, au vrai. Le Christ seul est sauveur! Le Christ seul est rédempteur! Le Christ seul est libérateur!

Vous n'avez qu'un seul Maître, répétait Jésus, et ce Maître, c'est moi! (*Matt.*, XIII, 10.)

Abbé Roca.

(*La Fin de l'Ancien Monde.*)

Il nous faut donc fonder une religion nouvelle, entièrement basée sur les vrais principes d'Amour et de Fraternité apportés par le Christ, et planter la bannière de la

RELIGION SOCIALE,

CELLE DU CHRIST

R. C.

Le jugement dernier

d'après Swedenborg

Les œuvres de Swedenborg, le grand Voyant du Nord, ne sont certes pas à dédaigner, ni même à négliger. Beaucoup de ses affirmations sont confirmées par les mêmes affirmations faites en France, ou en Angleterre, et en ce dernier pays par Jeanne Leade, par exemple. Et c'est avec le plus grand plaisir que je viens de lire, de cette dernière, son *Messager Céleste de la Paix Universelle*, que publie

1. Saint-Yves, *Mission des Souverains*, p. 223.

l'éditeur Chamuel, et que je recommande à tous mes lecteurs.

D'après Swedenborg, les divers Jugements qui récompensent les bons et punissent les mauvais, se font dans le Ciel, et à des époques diverses. C'est ainsi que le jugement de la *très ancienne* Eglise se fit par le déluge. Celui de l'*ancienne Eglise* se fit à l'époque du schisme de Babel et de la dispersion des peuples. Celui de l'*Eglise représentative*, celle de Moïse, se fit à l'époque de la captivité de Babylone et de l'avènement du Christ.

« Le Jugement dernier, dit Swedenborg, est celui de l'*Eglise actuelle*, et c'est ce que le Voyant de Pathmos entend dans l'Apocalypse par le Nouveau Ciel et la Nouvelle Terre ».

Il faut lire la *Fin de l'Ancien Monde* de l'abbé Roca pour bien comprendre tout cela.

On voit que le Jugement dernier, d'après Swedenborg, est tout autre chose que ce que l'on entend communément par ce mot. Du reste il commença en 1757 et Swedenborg y assista en esprit. Il fallait que l'Eglise actuelle, qui est mauvaise et tout à fait contraire à l'esprit du Christ — c'est ce qu'affirment tous les grands Voyants — fût détruite et jugée pour faire place à la NOUVELLE JÉRUSALEM.

Qu'on veuille bien relire les foudroyantes lettres de sainte Brigitte, de sainte Hildegarde, de sainte Catherine de Sienne, surnommée la Jeanne d'Arc de la Papauté, et de bien d'autres encore, et l'on verra tout ce qu'a inspiré d'indignation à tous ces saints les choses abominables qui se passaient à la cour de Rome et dans l'Église soi-disant chrétienne, mais qui ne l'était pas du tout.

D'ailleurs, à l'époque où nous sommes, la cause est instruite, et il ne se trouve pas un seul chrétien, droit, intelligent et sincère, qui ne sache à quoi s'en tenir.

D'après Swedenborg, le Jugement dernier est une double métamorphose : mort du vieux monde religieux et destruction de l'infâme Babylone, et création d'un Monde religieux nouveau, ou de la Nouvelle Jérusalem. Et c'est dans le Ciel, et non pas sur la Terre, que doit avoir lieu ce jugement.

Ce grand Voyant, certes un des plus grands que nous ayons eu, se croyait chargé par Dieu de la mission de fonder l'Église nouvelle par son enseignement, et par l'interprétation plus perfectionnée des saintes écritures, depuis si longtemps mal comprises et

détournées de leur vrai sens. Et c'est pour cela que Dieu avait permis qu'il assistât lui-même, en esprit, à ce jugement dernier qui commença en 1757, et devait condamner et détruire cette Eglise qui s'était constituée sur un système d'erreurs, et qui, pour cela, devait être frappée de mort. A ce sujet il faut lire son traité intitulé : *La Nouvelle Jérusalem et sa Céleste Doctrine.*

Son traité du *Cheval Blanc* est aussi fort curieux à lire. Cette brochure roule tout entière sur le court passage de l'Apocalypse (chapitre XIX) que voici :

« Je vis le Ciel ouvert et un cheval blanc. Et celui qui est monté dessus est appelé πιστός et ἀλήθειος (fidèle et véritable). Ses yeux étaient comme une flamme de feu et il portait sur sa tête beaucoup de diadèmes. Il était revêtu d'un vêtement teint de sang. Son nom est *Logos* de Dieu. Et les armées des Cieux le suivaient sur des chevaux blancs. »

Tout ceci est évidemment symbolique, et c'est ce symbolisme des livres saints, qui justement fut expliqué par les Anges à Swedenborg.

Le cheval est le symbole de l'intelligence, qui donne le sens interne de la parole. Le cavalier, qui est le *Logos*, est le Verbe de Dieu. Le sang de ses vêtements indique la violence qu'on a faite à cette parole en la prenant dans le sens exclusivement terrestre, littéral et matériel, en méconnaissant son sens moral, spirituel et céleste. Les armées qui suivent le saint cavalier sur des chevaux blancs, ce sont les Elus, qui reçoivent de l'Intelligence divine le sens intérieur de la Parole et qui s'attachent à sa bannière.

« D'après ces choses, dit Swedenborg, il est évidemment prédit ici que, vers le dernier temps de l'Eglise, le sens spirituel de la Parole Sainte sera dévoilé. » Et Swedenborg, à cause de ses admirables relations avec les Esprits des sphères célestes et les Anges, se croit destiné par Dieu à être celui qui doit briser les Sceaux. Il était chargé par lui d'annoncer aux hommes l'entrée en vigueur du Jugement dernier qui venait d'être arrêté par Dieu contre l'*Église actuelle*, contre cette Eglise que, depuis le XV^e^ siècle, tous les saints et les réformateurs du sanctuaire appelaient en style apocalyptique la grande, l'orgueilleuse, la voluptueuse Babylone, c'est-à-dire Rome.

A l'époque actuelle, où le Spiritisme est venu nous apprendre la possibilité de ces relations entre les incarnés de la Terre et les habitants des sphères in-

visibles, la mission de Swedenborg doit être prise en considération et sérieusement discutée. Nous sommes véritablement entrés dans une Ere nouvelle, dans une Ere religieuse qui paraît devoir porter le dernier coup à une religion qui ne s'est imposée que par la violence.

La vraie Religion, celle du Christ, est la Religion Sociale, celle que notre frère Alber Jhouney appelle la Religion Messianique. René Caillié.

Charité fraternelle

Les *Neue Spiritualitische Blatter* du 26 avril 1894 rapportent un trait bien touchant de *charité fraternelle*. Le voici :

Dans les prisons du Maryland se trouvent un certain nombre de criminels condamnés aux travaux forcés. S'ils font plus d'ouvrage qu'on ne leur en demande chaque jour, il en reçoivent le paiement.

Or, il est à supposer que chacun de ces « criminels » économise cet argent pour avoir quelques dollards devant lui afin de recommencer, dans d'assez bonnes conditions, la lutte pour l'existence, une fois que, son temps fini, il recouvrera la liberté. Ce serait fort légitime. Eh bien ! ces « criminels » apprirent un jour qu'il y avait à Baltimore un grand nombre d'honnêtes ouvriers qui faute de travail souffraient de la faim avec leurs femmes et leurs enfants. Et voilà nos « criminels » qui rassemblent alors toutes leurs économies et envoient 435 dollars à ces ouvriers !

Peut-on faire davantage ? Et ces « criminels » ne valent-ils pas mieux que le riche qui garde jalousement son bien et n'éprouve aucune pitié pour ses frères affamés ?

Prenons exemple sur eux !

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

La Charité [1].

La chaleur est torride, torride, tout se dessèche dans la nature. L'alouette silencieuse sau-

1. Cette communication médianimique est signée : l'Esprit de vérité, et fut donnée le 13 Février 1894, pour être envoyée à la revue de l'*Etoile*.

tille cherchant à apaiser sa soif, en vain. A l'ombre d'une haie, une fleur s'épanouit, elle contient dans son sein une goutte de rosée qu'elle y conserve. Le parfum de la fleur semble appeler l'oiseau, et l'oiseau, plongeant son bec dans la corolle ouverte, boit la goutte de rosée qui apaise sa soif, et, pour remercier la fleur charitable, chante au seigneur une prière de reconnaissance. C'est une image bien faible de la Charité.

La fleur n'a pas fait retentir les échos de l'action qu'elle allait faire, elle se cachait à l'ombre de la haie. Elle a donné la goutte de rosée qui alimentait sa vie, et elle s'est flétrie. Il en est de même des âmes charitables : elles donnent ce qui les fait vivre sans se soucier des résultats facheux qui en résulteront, et les âmes qui ont été l'objet de charité sentent partir de leur cœur, avec la vie qui y rentre et qui les ranime, une prière d'humilité reconnaissante.

Je vais vous donner une autre image de la Charité. Celle-là, moins active que l'autre et moins conforme à l'évangile de Christ, celle-là sera l'image frappante de ce qu'est la Charité pour la plupart des hommes.

Certains arbres, comme le palmier, possèdent en eux un germe fécondant, et, lorsque ce germe est trop abondant, ils confient ce qui leur est superflu au vent du désert qui va le porter à d'autres végétaux à qui ce germe manque pour produire des fruits. Remarquez qu'ils ne donnent qu'une partie de leur superflu et qu'ils le laissent emporter par le vent, qui peut le gaspiller. Que d'hommes regorgent de bien-être, donnent une partie de leur superflu à des œuvres, sans se soucier de ce qu'elles en feront! Il appellent cela de la Charité : c'est de l'insouciance qui veut paraître charitable. La Charité doit être inconsciemment faite par le cœur même. Ne vous occupez jamais à quelle race ni à quelle caste appartiennent les malheureux: ils appartiennent à l'Humanité, et cela doit suffire. Quand vous leur faites l'aumône, faites-le avec le sentiment que

vous n'accomplissez pas un devoir, mais au contraire que c'est un privilège que Dieu vous a octroyé, et aussi en vous rappelant que celui à qui vous faites l'aumône a en réserve, pour vous, des prières et des bénédictions qui nous sont plus nécessaires que ne lui est nécessaire à lui-même l'aumône que vous lui faites. Donnez avec le cœur joyeux, sans vous demander à quoi servira ce que vous donnez aux pauvres, parce que, si vous faites la charité sous le regard de Dieu, il dirigera votre main droite sans que votre main gauche sache ce que votre main droite a fait. Dieu est en celui qui fait la charité sous son regard; donc ce n'est plus l'homme qui fait la charité, mais bien Dieu lui-même, et ce que fait Dieu est bien fait.

La Charité, comme vous l'avez vu par la première image que je vous ai donnée, est humble et prévenante, elle donne ce qui lui a été donné. Ne soyez donc pas en peine pour faire la charité. La fleur avait demandé cette eau pour vivre, et elle l'a donnée à un plus malheureux qu'elle. Sachez donc mendier pour les malheureux, cela vous exercera à l'humanité.

Elle est prévenante, c'est par son parfum que la fleur a attiré l'oiseau; de l'âme charitable il s'échappe un parfum d'amour qui attire le malheureux. Que Dieu vous accorde ce parfum.

La Charité ne consiste pas dans l'aumône seule.

O mes chers enfants, vous avez reçu de Dieu une goutte de rosée qui a donné la vie à votre âme, c'est la Doctrine spirite. Répandez-la avec amour; qu'importe si cette charité vous enlève la vie ! Le Christ, lui, a donné l'amour de Dieu aux hommes, et ce don a fait couler son sang. Il a perdu aux yeux des hommes la vie terrestre, mais il est revenu goûter auprès de son Père un amour sans cesse renouvelé, amour qu'il vous a donné à nouveau. Peut-être, pour que vous soyez ses imitateurs, pour répandre ce don, vous conduira-t-il jusqu'au sacrifice de vous-mêmes; mais, soyez sans crainte: les coups les

plus furieux de l'homme appellent les bénédictions les plus douces de Dieu. Soyez donc, mes enfants, des fleurs de charité.

L'Esprit de Vérité.

La Propagande spirite

V. — Les Congrès

Vite un Congrès, deux Congrès,
trois Congrès. Béranger

Dire du mal des Congrès et des autres exhibitions analogues, dans le siècle où nous sommes, c'est se condamner de propos délibéré à être taxé de folie. Aussi y a-t-il peu de publicistes qui s'y soient risqués. A part Béranger, je ne vois guère qu'Aubin Gauthier dans sa brochure : *Etrennes magnétiques de 1846*, à propos du Congrès de Reims et de Paris en 1845, par une mouche parisienne dégoûtée de congrès, de pain d'épice et de médecine ; et plus récemment M. Jacques-T. Blanchard, dans les *Etapes de l'avenir* (Paris, 1882). qui aient osé critiquer les congrès et les expositions.

Je n'en suis pas moins persuadé que les Congrès font plus de mal que de bien et, parce que j'en suis persuadé, je le dis.

Les Congrès, de même que plusieurs autres moyens de propagande dont nous avons parlé, ont le défaut capital de mettre la lumière sur les tréteaux.

Que les négociants et les industriels organisent des Congrès, des expositions stables ou ambulantes et le reste, cela les regarde, nous n'avons pas à examiner ici si leurs actes sont moraux, si ces moyens répondent aux fins qu'ils s'en proposent, si même ils leur sont profitables [1].

Mais la science n'est et ne doit pas être un commerce ni une industrie ; et le spiritisme, plus que toute autre science, doit s'inspirer de cette idée.

Les Congrès ne peuvent avoir pour résultat que de fomenter l'esprit déjà trop répandu de cabotinage,

1. M. Blanchard, p. 61 et suiv. du livre cité, montre que les expositions sont un mauvais moyen d'éducation industrielle et commerciale ; qu'elles ne contribuent en rien aux progrès ; qu'elles ont toujours été l'arène géante de cupidités commerciales et de vanités industrielles ; qu'elles ont une tendance directe à exalter le matérialisme, et surtout le culte du Veau d'Or, etc. S'il en est ainsi des Congrès industriels, à plus forte raison des Congrès scientifiques.

de favoriser les hâbleurs, les turbulents qui se mettent à la tête, d'élever au pinacle les intrigants qui s'en servent comme de tremplin pour se mettre en évidence, incapables qu'ils sont de parvenir autrement à la notoriété qu'ils ambitionnent.

Il y a eu un Congrès spirite en 1889. Qu'en est-il sorti? Du vent et de la division. On a voulu en inaugurer un autre eu 1894, et les organisateurs, émiettés de plus en plus, en sont arrivés à mettre en question l'existence de Dieu! De la part de spirites, ce n'est pas trop mal imaginé.

Ce Congrès est tombé dans l'eau, c'était prévu. En organisera-t-on d'autres ultérieurement? Nous ne le souhaitons pas, car jamais les grandes choses ne se sont faites par de tels moyens.

Nous croyons donc que les spirites feront sagement de s'approprier les réflexions suivantes émises récemment par un chrétien (protestant) au sujet de toutes ces grandes manifestations.

« Ne sommes-nous pas trop en quête des illustrations scientifiques, oratoires ou sociales, de la protection des puissants, des Congrès, des assemblées nombreuses et retentissantes? Et nous avons la simplicité de croire que les œuvres chrétiennes qui sont confiées à nos soins ont besoin, ne peuvent que bénéficier de cette bruyante et charnelle mise en scène? Erreur. Elles n'y gagnent rien, elles y perdent, car la préoccupation de gloire humaine ou personnelle que nous y apportons les compromet et peut les ruiner. Toute œuvre chrétienne faite en vue du renom d'un pays, d'une église, d'une société, d'un homme, est une œuvre manquée ou bien menacée, quels qu'en soient les succès visibles. Le règne de Dieu ne profite que de ce qui est fait pour lui. Se faire de l'Evangile un perchoir pour être mieux vu ou se faire regarder ou devenir célèbre est une abomination. Gardons-nous donc de parler des succès de l'Evangile qu'il peut nous être donné de recueillir, au compte de notre vanité nationale, ecclésiastique, domestique ou personnelle. » (*Evangile et choses humaines*, par J. Desplands, p. 50, in-16, Paris, 1893).

Le sens moral est aujourd'hui si perverti — grâce à notre endoctrinage universitaire, à ses concours, à ses diplômes, etc., — qu'il est probable que bien peu de personnes auront la conscience assez délicate pour sentir toute la portée de sages observations de M. Desplands ; mais c'est tant pis.

VI. — Les Fédérations.

D'autres spirites, — toujours les mêmes, pourquoi ne pas le dire? — supposent que le peu de progrès que fait la doctrine qu'ils professent et dont ils se croient les représentants autorisés, provient de ce que les spirites sont isolés ou qu'ils ne sont unis que par petits groupes intimes. Dans de telles conditions, disent-ils, ils ne se font pas suffisamment connaître du public, ils ne font pas assez de bruit, ils ne possèdent pas assez de puissance et de ressources pour « faire grand », pour présenter au public de grandes expériences, de bruyantes conférences, en un mot pour faire de la propagande à grand orchestre.

On voit que c'est toujours le même esprit qui les obsède, l'esprit d'orgueil.

Pour remédier à cet état de choses et revivifier le spiritisme, les dits spirites s'efforcent de créer des fédérations; et ils n'y vont pas de main morte; ils ne parlent de rien moins du premier coup que de fonder une fédération universelle.

On considère ainsi les fédérations ou autres associations comme des choses essentiellement bonnes, ne présentant que des avantages sans aucun inconvénient.

C'est la douce, mais non inoffensive manie de toutes les sociétés de se croire parfaites et source de tout bien; mais la meilleure preuve qu'il n'en est rien, c'est qu'elles s'accusent réciproquement de tous les maux.

Allez écouter les catholiques prêcher dans leurs églises: tout le bien qui a existé et qui existe encore dans le monde, c'est leur Eglise qui l'a fait ou fait faire; et tout le mal vient de leurs adversaires, notamment des francs-maçons, qui sont en ce moment la tête de turc des catholiques.

De leur côté, les francs-maçons vous assureront, dans leurs Loges, que tous les maux de l'humanité dérivent du catholiscisme et que les frères et amis sont de véritables rédempteurs.

Notez que, pour les uns comme pour les autres, c'est l'association, l'Eglise ou la Loge, qui est tout; les individus ne sont rien. Si les membres font quelque chose de bien, c'est par le corps et non d'eux-mêmes.

Rien n'est plus faux et plus ridicule que cette pré-

tention des sociétés. Il suffit d'avoir un peu de raison, d'expérience de la vie et de connaissance de l'histoire, pour savoir que les corporations, quelles qu'elles soient, sont des organismes de stationnement et même de rétrogradation, mais non de progrès; que tous les progrès dans tous les genres, sont l'œuvre d'individus isolés, qui ont agi sans et même malgré les corps constitués.

Les fédéralistes spirites sont donc dans une lamentable erteur, et leur propre histoire en est la preuve.

Les premiers spirites ont travaillé isolément ou par très petits groupes. Cela ne les a pas empêchés, au contraire, de découvrir plus de choses que n'en peuvent comprendre, encore aujourd'hui, ceux qui ont chaussé leurs pantoufles, puisque ceux-ci ne comprennent pas même la portée des expériences typtologiques et qu'ils sont arrivés à croire que les expériences extraordinaires et charlatanesques sont des moyens de démonstration et de propagation plus probants et plus efficaces.

Je ne dirai pas — car il ne faut soupçonner personne — que, derrière les motifs avancés en faveur de la fédération universelle, s'en cache un autre : celui d'enrégimenter les spirites, de les faire marcher au doigt et à l'œil, — comme on prétend déjà mener les esprits — et d'excommunier les récalcitrants. Mais d'autres pourraient le dire, et il faut convenir que l'expérience leur donnerait raison, car la fédération aurait inévitablement pour effets de paralyser les initiatives, d'étouffer les individualités, d'enrayer tout progrès, et d'aboutir à la ruine du spiritisme.

C'est ce qui s'est vu des milliers de fois dans les religions, dans les sciences, dans les arts, dans l'industrie, dans le commerce, et c'est ce qui arrive fatalement, car la nature des choses l'exige.

Que dis-je? C'est ce qui est déjà arrivé au spiritisme même. Il existe depuis longtemps une société spirite. Qu'a-t-elle fait ? Rien, si ce n'est du mal, tout le monde en convient. Mais on suppose qu'une autre fera mieux, que ses chefs seront plus intelligents, plus actifs, plus honnêtes, que sais-je ?

Il est toujours facile de supposer, mais à quoi cela sert-il, quand l'hypothèse est en contradiction avec les faits les mieux établis ?

On croit toujours que l'on fera mieux que les autres tant qu'on n'est pas à leur place; on voit une paille dans leur œil. Est-on arrivé au pouvoir, on fait la

même chose, et souvent pire. Un candidat est toujours blanc comme neige, de là son nom; député, il est déjà plus terne; ministre, il est noir comme le diable.

A son origine, le christianisme n'était pas fédéré, les chrétiens ne formaient pas un corps, ils ne faisaient pas grand bruit, tapis qu'ils étaient dans les catacombes. Et pourtant le christianisme se répandait partout insensiblement. Bientôt, sans qu'on s'en fût aperçu, il se trouva que le Sénat, la magistrature, l'armée, étaient remplis de chrétiens.

Depuis lors, le christianisme s'est fédéré; mais plus il s'est fédéré, plus il a perdu en autorité et en respectabilité, plus même il s'est divisé: de sa concentration sont nées les hérésies.

Quand il fut définitivement organisé, il fallut filer droit, ne pas broncher, sous peine d'encourir l'excommunication, la croisade, la dragonnade. Mais rien n'arrêta la décadence. Fédération est source de dissolution.

Dira-t-on que le cas n'est pas le même, qu'il y a une différence radicale en ce sens que le papisme est monarchisé, tandis que le spiritisme sera républicanisé?

La différence n'est qu'apparente et transitoire. La fédération conduit à la centralisation. Le papisme n'a pas toujours été aussi centralisé qu'il l'est aujourd'hui. Il ne l'est même pas encore autant qu'on le croit. C'est l'Eglise, le corps des Prélats, qui commande, bien plutôt que le pape.

De même, en spiritisme, ce serait le bureau central, — le nombre de têtes qui le composent n'y fait rien — qui dirigerait et régirait tout... si on le laissait faire.

Nous ne nions pourtant pas absolument l'utilité des associations. Si elles ont des inconvénients, elles ont aussi leurs avantages. Toute chose en ce monde a sa raison d'être, mais, pour en obtenir le maximum d'avantages et le minimum d'inconvénients, il faut qu'elles soient normalement constituées, conformément à l'ordre naturel.

Or l'ordre naturel est que les sociétés se constituent suivant la loi d'émanation, du centre à la circonférence, du dedans au dehors, du petit au grand, de l'esprit au corps.

C'est ainsi, suivant l'observation d'Aristote, que les sociétés politiques se sont développées. La famille

a existé avant le hameau, et c'est elle qui lui a donné origine. Le hameau a existé avant les bourgs, les bourgs avant les villes, les villes avant les capitales.

Il doit en être de même en spiritisme. Les individus forment des groupes, qui engendrent des sociétés, qui peuvent ensuite se fédérer ensemble.

Mais le lien de ces divers organismes, c'est l'idée; c'est la communauté d'idée qui donne lieu aux divers groupements des hommes.

Pour réunir les spirites en groupes stables et homogènes, les groupes en sociétés (groupes de groupes), les sociétés en fédérations locales, nationales, internationales, il faut une idée commune, une idée-lien. Alors les groupements se font spontanément.

Et réciproquement, quand les groupements ne se font pas, c'est signe que l'idée-lien manque. En effet, je crois avoir surabondamment prouvé que l'unité d'idée, de vue, fait complètement défaut en ce moment parmi les spirites qui veulent organiser des fédérations.

Il s'agit donc de dégager l'idée capitale du spiritisme, l'idée vraie, de toutes les erreurs et les fausse tés qui l'entourent et qui l'étouffent. C'est là le but des critiques que nous avons faites jusqu'ici et de celles que nous pourrons encore faire plus tard.

Il s'agit de savoir où l'on veut aller et quel est le bon chemin qui y conduit, quel est le but à atteindre et quels sont les moyens propres à y mener. Quand on sera fixé sur ces deux points : le but et les moyens, les associations à tous les degrés naîtront d'elles-mêmes, à mesure que le besoin s'en fera sentir, et vivront de leur propre vie.

Actuellement, les petits groupes même n'ont pas d'existence réelle, de vie propre. En effet, la vie consiste à donner et recevoir, assimiler et désassimiler ; or les groupes n'ont pas l'ombre d'un budget, grâce à l'idée erronée que les médiums ne doivent pas être rétribués, que le spiritisme doit être répandu gratuitement

Il résulte de là que personne ne se soucie de tenir un groupe, et que, la première ardeur de prosélytisme étant passée, des anciens groupes disparaissent successivement, et d'autres ne s'ouvrent pas.

Comment, dans de telles conditions, les quelques groupes qui végètent encore pourraient-ils donner la

vie et l'aliment à une fédération même restreinte, sans parler de faire vivre une fédération universelle ?

Il y a là toute une question d'organisation que je ne traiterai pas ici avec plus de détails, mais qui ne peut être résolue, étant données les idées actuelles des spirites sur l'économie des sociétés.

De la critique à laquelle nous venons de nous livrer au sujet de la propagande spirite, il ne faut cependant pas conclure que tous les moyens dont nous avons parlé sont absolument à rejeter, même à dédaigner. Ce ne sont pas les moyens en eux-mêmes qui sont mauvais, c'est l'esprit charlatanesque qui les inspire.

Expériences, conférences, publications, congrès même, si l'on veut, tous ces moyens peuvent avoir leur utilité, quoique très limitée, pourvu qu'ils soient employés avec discrétion et discernement, et surtout sans y joindre aucun grand appareil, qui ne peut que nuire à la cause.

Le mal consiste à considérer ces moyens comme essentiels au succès du spiritisme, alors qu'ils ne sont que d'une utilité bien secondaire; on néglige ainsi le principal pour l'accessoire ; on lâche la proie pour l'ombre.

Le moyen souverain de propagande, celui qui ne doit être subordonné à aucun autre, celui, au contraire, auquel tous les autres doivent être subordonnés, c'est le bon exemple, la bonne conduite.

Voilà ce qu'il ne faut jamais perdre de vue, et nos critiques n'ont pas d'autre but que de le rappeler à ceux qui l'oublient, ou de l'apprendre à ceux qui l'ignorent.

ROUXEL.

Résumé des Expériences [1]

DE VINGT ANNÉES DE SPIRITISME

Par E. V. M.

ERRATUM. — De regrettables fautes d'impression ont altéré le sens de deux phrases dans la première partie parue en juin de cet important récit, remarquable en lui-même et digne de toute confiance par les personnes dont il émane.

1. Recommandées aux Frères du *Deuxième Degré* de l'Etoile.

Page 139, au lieu de personnalité *invincible*, il faut lire personnalité *invisible ;* page 393, au lieu de comme un *double* instrument, il faut lire : comme un *docile* instrument.

Ces fautes réparées, nous reprenons la publication du récit.

*
* *

L'étude et le développement de cette médiumnité devaient bientôt se poursuivre à travers une longue période de peines ; je n'en avais alors nul soupçon.

Comme au début, j'abordai ces nouveaux essais en complet équilibre de mes facultés physiques et mentales, en pleine possession de moi et, en plus, avec une circonspection encore augmentée de l'expérience précédemment acquise.

C'était vers la fin de 1878 ; dix années s'étaient écoulées depuis la mort du seul être dont la perte m'eût été jusqu'alors très profondément douloureuse : mon père.

Le temps avait accompli son œuvre d'apaisement dans nos cœurs. Notre famille s'était accrue par la naissance de plusieurs enfants, et nous vivions intimement en très bonne sphère morale.

Les premières communications que je reçus alors me furent données au nom de personnes qui, ayant vécu autrefois dans le pays de ma mère, avaient été pour elle des camarades de jeunesse ou des connaissances de voisinage ; j'avais quitté ce pays, avec mes parents, étant encore enfant, et n'avais connu que de nom ces personnes. D'autres suivirent au nom de membres défunts de la famille et toutes par leur caractère particulier intéressaient beaucoup ma mère.

Ce qu'il y avait de plus frappant dans la transmission de ces messages, c'était la rapidité, la sureté, le brio avec lesquels le récit était mené ; les pages succédant aux pages, sans hésitation, sans arrêt, pour la recherche d'un mot ou d'une idée, le crayon était lancé pendant une heure ou une heure et demie sans aucune autre fatigue pour moi que celle de la main.

Mon cerveau, n'ayant rien créé, rien combiné, mais simplement suivi les idées qui se déroulaient je n'étais qu'intéressée, nullement épuisée ou enfiévrée par cette production rapide.

Pour quiconque savait combien la faculté d'inven-

tion, de création m'avait toujours fait défaut, il y avait déjà dans cela seul une curieuse constatation parce que je relatais des faits ignorés de moi et les impressions très variées, — que je n'eusse pas imaginées, — soi-disant éprouvées par des personnes décédées quand elles s'étaient aperçues qu'elles vivaient toujours, mais dans des conditions si imprévues qu'elles ne comprenaient pas toutes ce qui leur était arrivé.

Un certain nombre d'entre elles avaient, — chose qui me paraissait bien incroyable — été très longtemps, avant de se rendre compte qu'elles étaient mortes matériellement. Un grand trouble mental, fait de surprise et quelquefois d'étranges déceptions, avait, plus ou moins longtemps, selon le degré de valeur morale, accompagné cet état transitoire pour les esprits jusqu'à ce qu'ils fussent amenés à reconnaître leur changement d'existence. Ensuite ils se classaient naturellement *par affinités* dans des sociétés d'êtres semblables à eux pour s'occuper diversement selon leurs tendances. »

Parfois les communications reçues émanaient d'esprits tout acquis au bien ; ceux-là, en quittant la terre, avaient été initiés à leur nouvelle vie par des parents ou des amis de l'au-delà qui les attendaient au seuil, comme l'enfant entrant dans ce monde trouve tendresse et protection autour de son berceau.

Toutes ces communications m'étaient données spontanément, je ne voulais pas faire d'évocation spéciale pour éviter toute cause possible « d'auto-suggestion ». Je désirais bien tout au fond du cœur que mon père vint à nous, mais j'attendais religieusement qu'il pût ou voulût se manifester de lui-même.

Sa force d'âme, son inébranlable droiture doublée d'exquise tendresse et de bonté faisaient pour moi du caractère de mon père un idéal d'incomparable élévation morale, et je songeais que, dégagé depuis longtemps des substances matérielles, il pouvait être dans l'impossibilité de se communiquer à nous autrement que de pensée à pensée.

Ce fut la maladie dernière de notre mère qui détermina entre lui et nous l'établissement d'une communication presque quotidienne, parfaitement bonne et remarquablement lucide.

Après m'avoir donné quelques conseils de pratique immédiate pour les soins que réclamait l'état de ma

mère, il me conseilla de *rester toujours en garde relativement à ce qui m'était donné par la voie du spiritisme* comme étant beaucoup trop souvent une source d'erreurs. »

Il me dit en substance que, dans l'état actuel de nos connaissances, les communications spirites n'avaient en général d'autre bon résultat possible que d'établir en nous la conviction bienfaisante et juste de revivre en d'autres existences selon ses mérites et avec ceux que l'on aime; mais qu'il préférerait ne plus communiquer avec nous, du tout, que de me voir accepter aveuglément ce qui m'était donné en son nom.

Il m'engagea à commencer exclusivement chaque séance par l'examen de questions d'ordre moral — philosophiquesou spiritualistes — pouvant avoir, pour nous, une portée sociale ou religieuse, ou bien éclairer d'un jour nouveau les conditions de l'existence ultra-terrestre ; cela non seulement pour notre étude personnelle, mais aussi pour nous permettre de juger d'après la force, l'élévation ou la clarté de la pensée exprimée, la valeur de l'esprit se manifestant ; et, de n'aborder les questions inspirées par l'affection qu'après cette mise à l'épreuve de la force présente.

Les communications qui suivirent devinrent alors de plus en plus attachantes, et je me préparais aux séances en faisant appel, en moi et en dehors de moi, aux meilleures forces morales.

L'éminente personnalité qui, avant le début de ces expériences, m'en avait signalé les écueils, voulut bien, voyant le caractère de gravité qu'elles acquéraient, poser des questions comportant l'étude sérieuse du spiritualisme ou de sujets s'y rattachant, et, quand s'ouvrait la séance, je trouvais une de ces questions inscrite sur mon cahier, d'autres m'étaient transmises à mesure qu'il y avait lieu.

Alors la force de mon père, une fois l'influence établie, vibrait en moi, et rapide, énergique, pleine d'enseignement, elle me faisait écrire sans hésitation la réponse à une question que je n'avais pas étudiée préalablement, sur laquelle je n'avais pas le temps de réfléchir, *dont je n'avais parfois* AUCUNE IDÉE et, le plus souvent, traitant de sujets que, livrée à mes seules forces, je me fusse sentie absolument incapable d'aborder sans avoir mûri ma pensée par de longues et profondes recherches.

Il résulta de la constatation intime que j'avais à

faire ainsi de cette très bonne et puissante influence une action si fortifiante pour l'âme que les effets en furent pour moi inoubliables et me préservèrent de toute défaillance du courage, au milieu d'épreuves réitérées et les plus cruelles que puisse supporter l'être humain : voir longuement souffrir et perdre enfin des êtres plus chers que sa propre vie... ensuite être atteint soi-même de toutes manières...

Maintenant que je puis, dans la paix et le recueillement, apprécier toute cette partie de mon existence passée, en peser les tourments et les consolations à leur juste valeur, je suis pénétrée de reconnaissance envers la CAUSE suprême, inconnue, à laquelle je dus la possibilité de ces relations d'outre-tombe. Elles furent le complément des meilleures affections terrestres, et c'est justement avant que la mort revînt faucher parmi nous qu'il me fut donné d'éprouver ainsi la force *impérissable* de l'affection !

Quel sujet d'interrogations profondes pour qui pense et cherche sans parti pris !...

L'influence de mon père, *quand elle était bien caractérisée*, c'est-à-dire reconnaissable non seulement à l'impression physique que ressentait mon bras et ma main pour écrire, mais encore à la force virile qui rayonnait en moi et à travers moi, cette influence n'était pas entachée d'erreurs, et bien des appréciations et des prévisions émanant de lui se trouvèrent confirmées par les événements et le temps.

Mais je ne me trouvais pas toujours dans les conditions — peu connues, aujourd'hui encore — pour assurer exclusivement nos bonnes communications contre toute immixtion étrangère et inférieure. Des séances se trouvaient parfois, dès le début, tout à fait empêchées par des influences inaptes ou bien des substitutions d'esprit s'opéraient au cours d'une communication sans que j'en aie immédiatement conscience et je ne m'en apercevais qu'au changement d'inspiration dans les choses exprimées.

On concevra ce singulier phénomène si l'on veut bien réfléchir que pendant le temps où je faisais, volontairement et aussi complètement que possible l'abandon (momentané) de mon organisme intellectuel à l'influence aimée, je restais sans résistance contre aucune impulsion. Les forces occultes qui, par leur nature, se trouvaient le moins dégagées de la vie terrestre avaient assez de puissance sans doute

pour agir sur mon cerveau et l'emporter pour un instant, sur l'influence plus pure qu'elles pouvaient interrompre mais non remplacer.

Pour arriver à éliminer ces causes d'empêchement, mon père me donna à plusieurs reprises le conseil suivant : « Applique-toi à discerner la nature des esprits présents *avant* de t'abandonner à leur influence. »

Et moi je pensais : Mais comment les apprécier *avant* qu'ils aient commencé à se manifester ? C'est impossible.

Il y eut ainsi pendant environ une année des interruptions assez fréquentes mais courtes ; une seule dura un mois pendant laquelle tous mes essais furent absolument infructueux.

A force de scruter attentivement les impressions que dès le début de la séance je ressentais *au contact des influences venant pour se communiquer,* j'arrivai peu à peu à constater de très grandes différences entre elles.

J'eus d'abord l'intuition d'une présence invisible — ou bienveillante ou mal intentionnée — par l'impression de charme et de confort indéfinissable ou de gêne très réelle que j'éprouvais sur tout l'organisme en général, mais principalement à l'estomac et à la tête. Tant que j'étais fâcheusement influencée je me refusais à écrire.

Plus tard j'acquis, je ne sais comment, peut-être par l'affinement d'une faculté que tous sans doute nous possédons à l'état latent et qui permettrait l'« extériorisation » *consciente et volontaire* d'un certain degré « de sensibilité » (?) j'acquis la possibilité de sortir en quelque sorte de mon moi corporel pour apprécier, pour saisir dans sa *personnalité actuelle* l'esprit présent. Il est impossible d'indiquer *comment* je le percevais nettement et *sans aucun doute possible.* La comparaison et l'induction permettront seules de concevoir *combien* était réel ce que j'éprouvais :

— Vous êtes aveugle ou placé dans l'obscurité, quelqu'un s'approche silencieusement et, sans vous avertir, présente successivement à faible distance de vos narines un bouquet de roses, du muguet blanc, de l'assa fœtida. Pour peu que vous ayez l'odorat actif et exercé vous savez avec *certitude* que des odeurs viennent vous frapper et vous *reconnaissez entre elles de si grandes différences d'impression*

qu'il vous est impossible de les confondre les unes avec les autres, *bien que vous n'ayez rien vu ni rien tenu dans vos mains*.

— Voici maintenant un aveugle-né, n'est-il pas arrivé par l'entraînement à un tel degré de sûreté dans l'exercice de certaines facultés qu'il peut se rendre compte, sans odeur, sans bruit (appréciables pour nous) et même sans palper, qu'il « passe près d'un mur, près d'une maison, près d'un candélabre à gaz, près d'un tas de pierres, près d'une personne immobile. — Son discernement est tel qu'il peut se diriger sûrement à travers routes et chemins et mieux même que certains voyants, comme le fait a pu être constaté.

Il existe donc dans les choses certaines propriétés inaperçues par nous? L'aveugle en a donc une perception qui nous échappe, de même qu'il ne peut, lui, se faire une idée juste de la variété des couleurs et des effets de lumière dans un paysage?

— D'autre part, le baron du Potet dit à propos de l'évocation possible de personnes récemment mortes : « Il faut que les rayons de l'âme soient *rassemblés par une grande contention de l'esprit* et dirigés sur les restes de celui que l'on veut revoir. Il faut sentir en soi-même l'abandon de sa propre vie, la sentir *pénétrer où la pensée la conduit, ainsi que le rapport secret qui unit les deux substances.* »

Par des causes analogues (mais avec cette différence capitale que je ne faisais pas d'évocation et constatais simplement), je saisissais dans ses émanations fluidiques ou dans son corps astral l'individualité présente, je la saisissais non plus seulement par l'atmosphère spirituelle qu'elle m'apportait avec elle, mais encore je la sentais intimement, j'en étais pénétrée et la voyais sans le secours de mes yeux matériels et qu'ils fussent ouverts ou fermés. Je pouvais apprécier que telle personne jadis connue était là, à telle place précise en face ou à côté de moi, que toute sa physionomie était empreinte de telle ou telle expression, et cela était pour moi aussi incontestable que la présence des personnes vivantes qui m'entouraient.

Lorsque l'on a été l'objet de ce phénomène bien caractérisé, on sait qu'il ne peut être confondu avec les effets de l'imagination ou du souvenir.

Il y a autant de différence qu'entre la vie réelle et la représentation mentale que l'on s'en fait. Je pense

par exemple à du lilas blanc: toutes les fois que je le voudrai, je pourrai m'en représenter plus ou moins bien les belles branches fleuries et la printanière senteur, mais ce n'est pas la vie même, ce n'est qu'une création à vide de mon cerveau et elle ne se soutiendra pas au delà de mon effort de mémoire ou de volonté ; il pourra même arriver que le plus clair résultat de cette effort sera de me lasser et de me faire mieux constater combien en réalité la fleur manque.

— On m'apporte inopinément un vrai bouquet de lilas ; je n'y songeais pas du tout : immédiatement le charme s'éveille, il y a plénitude de sensations.

Ainsi en est-il à bien plus forte raison quand il s'agit de la fleur humaine ; en ce moment même où j'écris, je pense à de chers êtres que j'eus encore la douleur de perdre après la mort de ma mère. Je me représente leurs visages aimés à telle phase de la vie, mais c'est dans mon souvenir seul que l'image se produit. Où sont-ils réellement ? Ma pensée en vain les cherche, je ne les saisis plus dans le moment *actuel* et j'ignore si de nouveau il me sera donné sur terre de les sentir radieux et aimants près de moi, de me retrouver sous l'ineffable douceur de leur influence...comme lorsqu'ils sont venus se communiquer.

Cette perception *complète* de la personnalité dans la forme « astrale » n'avait lieu pour moi qu'avec des êtres connus avant sur la terre. Nombre de fois je fus et suis encore influencée par des forces que je sens puissantes et bonnes, mais quelles sont-elles ? bien souvent encore je puis l'ignorer complètement.

L'impression de cette présence se produisait généralement au début de la communication dont elle était la cause déterminante, mais elle ne durait pas avec une égale intensité pendant toute la séance. Quand elle cessait d'être pour moi intimement perceptible et que je redoutais quelque substitution, je cessais d'écrire et dans un recueillement profond j'explorais, si je puis ainsi dire, je sondais l'invisible, l'impondéré.

L'impression première se ravivait-elle bientôt bonne et vibrante, je reprenais la communication ; ne la sentais-je plus, je cessais pour la soirée.

Cette ligne de conduite toujours observée finit par éliminer complètement de nos séances les forces occultes d'ordre inférieur, puisqu'il leur devenait impossible de se manifester.

Mais en même temps, comme je ne cessais de

scruter ce que je recevais, il n'y avait plus abandon suffisant de ma part pour que les communications devinssent bien faciles.

Le contrôle que je devais exercer prenait du temps et nécessitait de la part de l'esprit une sorte de semi-matérialisation qui me le rendait sensible ; l'écriture aussi est bien lente comparée à la pensée où tout échange est rapide comme l'éclair...

L'ensemble de ces circonstances rendait à la longue nos procédés de communication pénibles pour les aimés du monde spirituel. « Ils en supportaient avec force et sérénité toutes les difficultes, tant que les événements de notre vie motivaient tout particulièrement leur sollicitude près de nous ; mais, lorsque le calme était rétabli, leurs visites étaient moins fréquentes, ou bien ceux d'entre eux qui étaient le plus complètement dégagés des conditions matérielles ne se communiquaient plus que par l'intermédiaire d'autres esprits moins élevés mais simples et droits qui leur servaient de médiums près de notre monde et me transmettaient graduellement leur inspiration. »

L'origine des communications ne s'établit, pour moi, ni par la signature (il est trop aisé de mettre un nom connu au bas d'une page) ni par les diverses écritures.

Si le médium écrit plusieurs soirées de suite sous une même influence, sa main finira par subir si bien l'adaptation au genre d'écriture d'abord imposé, qu'il pourra être porté à employer mécaniquement ce même genre d'écriture alors qu'il peut y avoir suspension ou changement dans la cause.

J'en ai fait moi-même et très innocemment l'expérience une fois.

C'était au commencement des essais de ma première période de médiumnité. Depuis quelques jours, les communications reçues avaient un caractère d'écriture tremblé, bizarre, tout à fait différent de mon écriture habituelle et par cela même m'attachant à ce qui était donné.

La communication durait ce soir-là depuis une heure peut-être et j'avais à écrire pour mon propre compte une question que nous posions à l'esprit; au lieu de reprendre mon écriture ordinaire, j'étais si bien encore sous le coup de l'autre que je me surpris commençant les premiers mots de ma question personnelle absolument comme si la poussée médianimique était continue.

Mieux que beaucoup d'arguments, ce seul menu fait, on le comprendra, dressa clairement devant mes yeux l'importance, la nécessité pour le médium d'une VÉRIFICATION PERMANENTE des impressions reçues.

Mais, quand même, puisque les esprits peuvent avoir à transmettre leurs messages à travers le double intermédiaire d'un autre esprit et du médium, il n'y a — *à moins de rares exceptions* — aucune preuve à invoquer ni pour ni contre l'identité de l'esprit par le fait de l'écriture usitée dans la communication. Pour moi cette identité résulte de la nature même de l'esprit se faisant apprécier à travers ses manifestations psychiques et intellectuelles.

Il m'est fréquemment arrivé au cours de cette existence de recevoir des impressions télépathiques provenant de différentes personnes vivantes plus ou moins éloignées de moi ; nous en avons reconnu la réalité par le contrôle établi un très grand nombre de fois.

Quand des impressions absolument analogues, vibrantes, nettes, profondes et constituant une *véritable vision intuitive* viennent me frapper intimement, je conclus de l'identité des effets éprouvés à l'identité des causes, qu'il s'agisse de *personnes terrestres* ou de *personnes désincarnées*, et il m'est impossible de conserver aucun doute quant à la *réelle provenance* de ces messages sinon quant à la fidélité même des pensées qui se répercutaient en moi.

(*A suivre.*)

Swedenborg et ses Gardiens

Pendant son dernier séjour à Paris, Swedenborg avait engagé un domestique. Celui-ci manifestant sa crainte qu'on n'abusât, pour le voler, de l'habitude qu'avait son maître de laisser toujours ses portes ouvertes, Swedenborg répondit en souriant au protecteur de son valet : *Qu'il soit bien tranquille, il ne ne sait pas quel bon gardien j'ai à ma porte.*

J'ai des amis qui sont dans le même cas, toujours sans crainte et sans inquiétude, sûrs qu'ils sont d'être gardés par leur Esprit protecteur.

R. C.

PARTIE LITTÉRAIRE

Régénération par la doctrine ésotérique

Le mariage est chose sacrée. C'est le plus grand des sacrements. Mais il faut distinguer trois classes de mariage : l'*Union des Ames*, l'*Union spirituelle* ou *mentale* , et enfin les *Unions* dites *légales*.

Les deux premières seulement sont dans les lois de Dieu ; la troisième, hélas! la plus commune, appartient au royaume de Satan.

Ces *Unions légales* n'ont du mariage que le nom, et sont autant de mensonges faits à la nature. Généralement les deux conjoints n'ont rien qui les rapproche et puisse les unir; c'est l'orgueil, les convenances mondaines, l'amour ignoble de l'argent, l'intérêt sordide qui président à cet acte que vient hypocritement consacrer la loi humaine. L'Amour, le grand Amour, qui vient de Dieu, n'y est absolument pour rien. De pareilles unions n'ont pas droit au respect des hommes, elles ne sont que de simples *expédients légaux*, qu'il faut rendre responsables du long et terrible catalogue de crimes, qui déshonorent notre société.

La première, l'*Union des Ames*, est la seule véritable, la seule dans les vues et les miséricordieuses lois de la Providence. C'est l'état le plus heureux lorsqu'il peut se réaliser sur la Terre. Rien de plus noble, rien de plus inviolable que de pareilles unions. Et toute infidélité de l'un ou de l'autre est un crime, car la pureté parfaite doit règner là.

L'*Union mentale* est l'union naturelle de deux personnes qui, par leur nature, se correspondent et sympathisent dans la même sphère d'intellectualité. Pour être fructueuse et réaliser l'état de bonheur et de profit qu'elle comporte, une pareille union doit être pure aussi.

Mais hélas! la véritable union mystique, cet état

idéal dont nous avons parlé plus haut, n'est que la rare exception à notre époque matérialiste et athée. Les élus à la sagesse et aux bonheurs divins sont peu nombreux. Nous espérons que ces quelques pages initiatrices serviront à en augmenter le nombre, car la Vérité sauve. *Omnia vincit Veritas.*

Ces enseignements mettront ceux qui sont purs et qui portent la véritable noblesse en leur cœur, à même de devenir les bienfaiteurs de notre race, et leur indiqueront comment ils peuvent devenir heureux eux-mêmes, et comment ils peuvent transmettre ces mêmes bénédictions à leur postérité.

Mais surtout pas de fausse honte dans les rapports des sexes. Ce serait en vérité sottise. Dieu n'a pas honte de la Création. Pourquoi les hommes entretiendraient-ils entre eux d'autres sentiments? A un vrai homme, pas plus qu'à une vraie femme, ne doivent appartenir ces sentiments puérils qui constituent la Honte.

Quant aux esprits impurs, ce n'est point à eux que s'adressent ces lignes. Ils ne sont que des contrefaçons de la Nature, dont ils dégradent la dignité.

Et terminons ces pages par ces belles paroles de notre bien-aimé frère et maître, le très grand et très noble F. Barlet :

Il n'y a de honteux que les pensées honteuses que l'on ajoute à ces sujets. OMNIA PURA PURIS.

Prière des époux

O DIEU TOUT-PUISSANT ET TRÈS MISÉRICORDIEUX, NOTRE PÈRE ET NOTRE CRÉATEUR, JE TE SUPPLIE HUMBLEMENT QU'IL PLAISE A TA MAJESTÉ DE ME DÉLIVRER DE TOUT DÉSIR MAUVAIS OU MONDAIN. DISPOSE DE MOI POUR QUE JE ME TIENNE EN LA PRÉSENCE DES ETRES CÉLESTES QUI, AVEC TA PERMISSION, RÉPONDRONT A MA PRIÈRE, A MA SUPPLICATION, DANS LE BUT D'ACCOMPLIR MES OPÉRATIONS PAR TON POUVOIR DIVIN, POUR L'INTÉRÊT ET LE BIEN DE MES FRÈRES.

JE T'EN PRIE HUMBLEMENT, EN TON NOM, A TOI QUI VIS ET RÈGNES, DIEU ÉTERNEL, SANS FIN SUR TOUS LES MONDES. AMEN.

* * *

ÉPILOGUE. — Ces lignes ne sont écrites ni pour les sceptiques, ni pour les matérialistes, mais seulement pour ceux qui possèdent la foi et qui ont le sentiment religieux. Cet enseignement ne peut être apprécié que par ceux qui savent les merveilleuses destinées, à travers l'Univers, de leur âme, immortelle, mais libre.

Certes, de pareils enseignements ne sont point aisés à mettre en pratique, nous n'y contredisons pas. Mais il faut bien se dire que les hommes qui habitent cette Planète, si inférieure encore, sont à divers degrés d'avancement dans la hiérarchie des êtres : les uns, tout près encore de leur origine animale, les autres très évolués déjà et tout près de passer dans un monde meilleur et plus avancé sur le cadran divin de l'Evolution planétaire. Et cela est vrai, quelle que soit la théorie qu'on admette : ou celle de l'évolution animale par le transformisme qui fait sortir l'homme de l'animal ; ou celle de la chute de l'homme arrivant sur la Terre en punition pour s'y réveiller petit à petit d'un sommeil léthargique imposé par la Justice divine.

Ces enseignements, qui font partie d'une haute Initiation bien connue des Anciens, nos pères, ne s'adressent qu'aux philadelphes, c'est-à-dire à ceux qui veulent s'élever vers la Perfection, comme faisaient autrefois les Pythagoriciens, les Esséniens et les Thérapeutes.

Tant que brûlent en nous les feux de la jeunesse, il est difficile, impossible même pour certains tempéraments où la matérialité domine en reine sur la spiritualité, de se soustraire à cette Loi des Sexes, qui, après tout, est une loi créée par la Sagesse divine et n'a rien de mal en elle-même. Mais, ce que nous demandent nos Initiateurs, c'est de tendre de tous nos efforts à nous arracher à cette loi, à la dominer ; à nous vaincre, pour arriver un jour à réaliser le but indiqué par eux.

Arrivé donc à un certain âge, les sens étant devenus moins dominateurs, il faut faire ce que faisaient ces Vénérables à une époque plus reculée, où l'on était plus véritablement religieux, et s'arracher courageusement, héroïquement, à la vie sensuelle. Et c'est ainsi que l'on pourra préparer son passage à une vie supérieure. Ainsi l'on acquierra, en s'annihilant pour ne plus penser qu'aux autres, le droit d'aller habiter une Planète supérieure. Parmi celles-ci, il y en a où l'esprit règne en maître et sait complètement dominer les forces inférieures de la Nature.

Il y a un système scientifique, enseigné dans nos grandes écoles, qui a été une des causes les plus importantes de l'affreux matérialisme qui nous dévore ; c'est le système cosmogonique de Laplace. D'après lui, les Planètes sont sorties — mais n'ont point été créées — du Soleil, et, d'incandescentes qu'elles étaient à l'origine, elles deviennent petit à petit glaciales et meurent de froid avec toutes les créatures humaines qu'elles portent. Est-ce assez triste ? Est-ce assez désespérant ? Heureusement que ce n'est qu'une simple hypothèse de savant !

Ainsi, dans ce système, tout est inintelligence et souffrance et mort dans l'Univers ! Pas de Dieu ! Rien que de la sotte matière, œuvrant aveuglément et bêtement !

Heureusement que nous avons d'autres instructeurs que nos savants : les Esprits glorieux qui habitent les immensités des Cieux. Les Esprits étant très intelligents et très savants, les hommes étant très inintelligents et très ignorants, il est bien évident qu'il vaut mieux avoir affaire aux premiers qu'aux seconds.

Or les Esprits nous disent qu'il y a unité de Loi partout dans l'Univers. De même qu'un petit poulet, ou même un homme, naît d'un œuf qui se transforme en se perfectionnant toujours, de même une Planète naît, elle aussi, d'un œuf. Cet œuf est une comète sortant d'un Soleil à l'état de germe vivant. Cette comète se promène dans tout son système solaire, en formant son corps astral et son atmosphère en passant près de tous les autres astres pour

leur enlever leurs mauvais fluides etles purifier. Puis elle devient Planète, puis elle devient Soleil. Elle se transforme en passant de l'enfance à la vie parfaite ; en un mot : *elle vit*.

Ainsi, dans le système des hommes, tout est inintelligence et *Mort* ; dans celui des Esprits, tout est intelligence et *Vie*. Lequel choisirons-nous ? Celui des Esprits évidemment.

La cosmogonie des Esprits sera donc celle des spiritualistes. D'après elle, notre Terre, actuellement si mauvaise et si malheureuse, a devant elle les destinées les plus merveilleuses : elle montera toute la splendide hiérarchie des Etoiles, elle et toute l'Humanité qu'elle porte. Telle est la loi du Progrès indéfini instituée par Dieu.

De là la nécessité et le devoir pour l'homme de faire tous ses efforts pour se perfectionner, pour se spiritualiser, car celui qui reste en arrière est rejeté sur une Planète inférieure pour y recommencer ses dures épreuves. Et c'est ce qui donne sa raison de paraître à ces Enseignements que nous avons intitulés *Régénération de l'Homme par la Doctrine Esotérique*. A chacun d'en prendre ce que bon lui semblera.

RENÉ CAILLIÉ.

FIN

Alliance Universelle [1]

Nous avons eu la haute joie de recevoir d'*Amo*, le miséricordieux et clairvoyant apôtre de la fraternité, rédacteur de la *Paix Universelle*, une lettre dont voici quelques passages :

« CHER MONSIEUR,

« J'approuve de toutes mes forces vos idées sur l'*Alliance* universelle. En attendant que les hommes reconnaissent que partout où il y a bonté et sainteté, le divin et par suite le salut sont présents, nous pouvons tenter les alliances préparatoires de l'Union finale. »

« Voici ce que je rêve : Un Congrès des spiritualistes,

1. *Erratum*. Dans l'article du n° d'*Août* sur l'*Alliance universelle*, lire (page 550, ligne 37) *Affirmer* et maintenir, au lieu de *Exprimer* et maintenir.

religieux et humanitaires de tous ordres, des chercheurs ayant à cœur le perfectionnement de l'Humanité se réunirait d'ici 1900 ou en 1900, sur la base même qui a assuré le succès du beau Congrès des Religions de Chicago. »

« Chaque école, chaque individu y exposerait ses idées, ses croyances, ses esperances, *sans discussion contradictoire.* »

« Les bénédictions divines ne sauraient manquer de descendre sur ce sublime essai des hommes de bonne volonté de toute la terre : Chrétiens, Mahométans, Juifs, Bouddhistes, etc. Occultistes, Kabbalistes, Théosophes, Spirites, indépendants, altruistes, socialistes et scientifiques, etc., y seraient conviés. »

« *Cette idée est pratique, réalisable.* Le Congrès de Chicago l'a prouvé. Notre généreux pays de France peut mener à bien une des plus belles œuvres des siècles. »

« Pour la bonne préparation de ce Congrès, il faut que dès ce jour nous nous affranchissions de l'esprit de critique et que nous le remplacions par celui de tolérance et de sympathie pour tous ceux qui, ne pensant pas comme nous, poursuivent sincèrement le même but. »

« Un rapport fraternel entre les diverses Revues spiritualistes, ésotéristes et occultistes amènerait une première détente nécessaire. »

« Que les hommes verraient de belles choses, avec un peu de charité vraie, de cette charité expansive et bienveillante qui ne juge jamais et ne pense qu'à soigner, consoler, donner le baiser de paix. »

« Aimer son prochain et Dieu par-dessus tout Dieu qui est esprit et vérité), c'est toute la révélation; et la Magie de la *Bonté* est toute la Magie. »

« C'est simple; mais les hommes ne l'entendent pas. Ils écoutent cela d'un air distrait et perdent leur temps à des œuvres vaines. »

« Tout en vous répétant que j'*approuve complètement* votre article sur l'Alliance Universelle, je vous signale donc comme œuvre utile et pratique parallèle le Congrès de 1900 (ou avant) destiné à réunir dans une touchante familiarité (sans discussion) les hommes de toute la terre qui adhèreront au principe de l'Alliance Universelle. »

« Depuis quelques jours, j'avais écrit à tous mes amis sur ce sujet. Quand j'ai reçu l'*Etoile* ce matin j'y ai trouvé un surcroît d'espérance, de courage. »

« Recevez, etc... « Amo. »

J'ai aussitôt répondu à cette lettre pleine de charité et de généreuse espérance, que j'approuvais à mon tour complètement le projet de Congrès Universaliste.

Ce projet est une très noble idée, digne de l'auteur des articles pacifiants et lumineux que l'on est heureux de lire dans la *Paix Universelle*.

Comme nous l'avons répondu à notre frère Amo, il importe, pour assurer le succès, que le Congrès ne soit pas seulement un Congrès d'ésotéristes, mais que, selon les termes mêmes de la lettre d'Amo, « Chrétiens, Mahométans, Juifs, Bouddhistes, Occultistes, Kabbalistes, Théosophes, Spirites, Indépendants, Altruistes, Socialistes et Scientifiques » en un mot des représentants de toutes les doctrines, de toutes les croyances et de toutes les opinions concourent à la préparation du Congrès et prennent part au Congrès lui-même.

Dans ces conditions, étant de plus entendu, comme le précise Amo, et comme ce fut la règle du Congrès Américain, que les idées, les croyances, les espérances se déploieront dans cette grande Assemblée sans discussion contradictoire, et ne mêleront pas d'attaques contre les autres doctrines à l'exposé libre et sérieux de leurs affirmations, le Concours de l'Etoile est assuré d'avance à une telle œuvre.

Je souhaite donc pleine réussite aux efforts de notre frère Amo, pour le succès du Congrès Universaliste, et l'*Etoile* les secondera de ses propres efforts et de ses constants appels.

*
* *

La préparation du *Congrès Universaliste* et la propagation de l'*Alliance Universelle*, étant deux œuvres parallèles et sympathiques, peuvent se poursuivre parallèlement.

Le premier acte d'*Alliance Universelle* consiste, comme je l'avais exposé dans mon article d'août : 1° à maintenir la manière dont chacun de nous conçoit et exprime le sentiment de Charité et de Fraternité humaine ; 2° à reconnaître, dans les conceptions et les formules de Charité *analogues* sinon *pareilles* aux nôtres que proclament les écoles et les tendances différentes de notre école ou de notre tendance personnelle, le même sentiment.

Notre Frère *Amo* nous a donc fait connaître sa formule de Charité dans une nouvelle lettre dont voici les passages essentiels :

« Je n'ai, dit-il, qu'une formule de Charité: Union. »

« Mais, quand je prononce ce mot, je le prononce avec mon cœur et ma pensée confondus et j'y ressens des choses inexprimables. »

« C'est l'Union avec tout ce qui vit. »

« Puis dans le dernier mot silencieux de l'Extase c'est l'union de tout avec Dieu, la seule réalité au-dessus du temps, de l'espace et de toute apparence.

« Je vous le répète donc, ma formule de Charité humaine et divine, *formule d'action sur terre et de prière au ciel*, c'est *Union* profonde, absolue. »

Notre Frère Amo, par son adhésion à l'*Alliance Universelle*, a reconnu, dans l'enseignement de Charité de l'*Etoile* l'*esprit* de l'Union qui lui est chère et il m'envoie sa formule pour que j'en proclame l'accord avec la mienne.

C'est ce que je fais joyeusement, car je reconnais dans l'*Union* de notre frère *Amo* telle qu'il la définit dans sa lettre le même esprit de fraternité que je me suis efforcé d'exprimer au commencement de l'Acte de foi paru dans l'*Etoile*[1] par ces mots : *Je crois que la Charité, l'universel dévouement, doivent être l'âme de la vie.*

Ainsi notre frère Amo et moi-même : 1° *nous maintenons chacun notre formule indépendante.* 2° *nous reconnaissons mutuellement, l'un dans la formule de l'autre le même esprit de fraternité.*

Voilà donc créé entre nous un élément d'harmonie, un principe d'unité, un *même Esprit*, et cependant nous gardons chacun notre système, notre personnalité, notre indépendance.

C'est peu de chose en apparence que cette reconnaissance mutuelle du même Esprit sous des formes diverses, que cette conciliation en un point aussi limité et dans un appareil aussi humble de l'*unité* et de la *liberté*.

Et pourtant ! si tous les hommes et toutes les écoles qui professent sous des noms différents le principe de fraternité suivaient l'exemple que leur donna Destrem et que vient de leur donner Amo... !

Il est devenu très difficile aujourd'hui et il n'est pas désirable (car ce serait borner la recherche originale et les découvertes futures) de réunir tous les hommes sous un seul système arrêté d'Alpha jusqu'à Oméga, promulgué comme un décret, et immobile dans tous ses détails.

Mais cette liberté de la recherche moderne, si précieuse pour la science et l'affranchissement des

---

1. En *octobre*, *novembre*, *décembre* 1890.

Ames, n'est-elle pas aussi la cause de la désunion, de l'émiettement des forces morales contemporaines ?

Nous ne pouvons, nous ne voulons, nous ne devons plus supporter l'unité artificielle.

Mais devons-nous et pourrons-nous longtemps vivre dans la dispersion, dans la décomposition?

Je ne le crois pas.

Si nous attendons pour reconquérir l'unité d'être d'accord sur toutes choses et de nous être tous ralliés à un seul système, nous attendrons longtemps.

Mais ne pourrions-nous reconnaître ensemble les principes sur lesquels nous sommes d'accord et ne pas abandonner pour cela les convictions qui nous distinguent?

Ne pourrions-nous entre la décomposition et l'unité artificielle découvrir dans le sentiment de fraternité l'unité libre, l'unité mouvante, impersonnelle, née de tous, ouverte à tous, et salut de tous?

Et pour pousser jusqu'à l'extrême le respect des indépendances mutuelles, ne pourrions nous, maintenir chacun notre formule de fraternité et reconnaitre dans toutes ces formules, le même esprit, en évitant de la sorte la compétition des mots qui a le danger de réveiller et de froisser les susceptibilités personnelles et les prétentions de systèmes?

Et qui sait, l'habitude prise, si nous ne découvrirons pas, par le même procédé, sympathique et indépendant, d'autres principes d'accord, plus nombreux avec les uns, moins nombreux avec les autres, suffisants déjà pour arrêter la décomposition morale et philosophique du monde?

Et, d'ailleurs, quand même nous n'irions pas au dela du principe de charité, n'est-il pas déjà une puissance d'union aussi vaste qu'elle est simple — ne serait-ce pas déjà un même air spirituel respiré de toutes nos âmes?

Et si on craignait de rencontrer dans l'Alliance universelle une invention personnelle, qu'on se rassure. Je n'ai rien inventé. On n'a qu'à relire la parabole du Samaritain.

Et, si les *mots* que je propage, *Alliance universelle*, n'agréent point, qu'on leur donne des synonymes. S'ils ont le même Esprit, je les accepte d'avance.

Voilà donc un premier bienfait de l'Alliance universelle. Créer l'*Union* selon la belle formule d'Amo, entre les systèmes et les esprits modernes, malgré

la passion d'indépendance et les scrupules de sincérité qui les divisent légitimement.

Et voici un second bienfait :

En présence des puissances mauvaises visibles et invisibles, matérialistes ou sataniques, révoltées ou rétrogrades qui menacent l'avenir prochain du monde, beaucoup de tentatives se sont levées, animées de dévouement et de spiritualisme.

Le socialisme généreux comme celui de Malon, le *Devoir* de Guise, les fédérations de coopérateurs, le Tolstoïsme, le spiritisme et les rénovateurs de l'occulte et de l'Esotérisme ont tâché de rendre un idéal au monde et de paralyser le collectif Antéchrist, formé des haines et des perversions.

Mais la force de chacune de ces tentatives ne suffira pas pour empêcher le mal de vaincre.

Il n'aura servi de rien à beaucoup d'entre nous d'avoir eu la charité et la fraternité au premier rang de notre système, parce que cette charité étant demeurée solitaire et systématique et ne s'étant pas alliée à toute charité possible dans le monde, n'aura eu qu'un rayon court et sans infinitude tombé sur la terre en naissant.

Je crois qu'il en serait peut-être autrement s'il était créé, par la libre sympathie d'un grand nombre d'écoles un principe spirituel, respectant toutes les independances et qui ne serait pour ainsi dire que des indépendances en faisceau.

Voilà pourquoi j'ai proposé la reconnaissance du même principe malgré des formules différentes.

Je me résume :

L'*Alliance universelle* apporterait deux bienfaits :

1° *L'union des modernes, malgré la liberté et par la liberté.*

2° *La puissance aux tentatives généreuses par la solidarité de leurs efforts indépendants.*

La partie suprême du monde est peut-être à la veille de se jouer entre le *Mal Cosmopolite* et le *Bien Universel*.

Le Mal cosmopolite trouvera, tôt ou tard, ses mages noirs et ses génies, si nous laissons le courant astral se prolonger sans contre-effluve.

Le Mal saura trouver la synthèse de la destruction et l'Alliance universelle du néant.

Sachons le prévenir. Sachons créer une tendance où s'incarne l'esprit du Bien universel.

Esotéristes, notre responsabilité est plus grande parce que nos études nous font voir plus loin.

J'ai tenu devant Dieu à dégager la mienne : Que le règne de Dieu arrive par le triomphe de l'universel, que l'amour divin descende dans notre effort d'amour universel.

Qu'on ne nous entende plus dire: Venez à nous. sans nous avoir entendu dire d'abord : Venons à Tous

A. Jhouney.

Je viens de recevoir, avec la *Religion Universelle*, l'adhésion de notre frère *Verdad* à l'*Alliance*. Je lui en exprime mes cordiaux remerciements de frère et d'ami. Mais je suis obligé de remettre au prochain numéro une réponse à l'objection qu'il soulève concernant les altruistes. Le temps me manque.

A. J.

Bibliographie

Socialisme pratique par le retour à la Terre

Par P. Verdad (Lessard)

Voici un livre clair et bienfaisant, un livre de passion et de bonne foi, de progrès conciliateur et de socialisme raisonnable et religieux et dont il importe de hautement recommander la lecture.

La thèse maîtresse de l'auteur, c'est le *retour à la terre*, c'est-à-dire la distribution faite par l'Etat aux ouvriers sans travail de terres à cultiver qui seraient données à ces ouvriers en propriété personnelle, mais sous condition expresse de les cultiver eux-mêmes.

Les terres à distribuer seraient prises: 1° dans les landes et communs qui, en France, n'ont pas encore de propriétaires privés ; 2° dans le domaine colonial; 3° dans des terres acquises par l'Etat avec l'argent que procurerait un droit beaucoup plus fort que les droits actuels à prélever sur les successions en ligne collatérale.

Mais on aurait une idée inexacte de l'œuvre si on la jugeait d'après ce bref résumé, si l'on n'y cherchait qu'une thèse sèchement déduite :

La thèse, colonne vertébrale du livre, soutient un organisme très riche et très vivant : c'est tout un ensemble de réflexions sociales se rattachant au retour à la Terre : la dépopulation de la France, la mission de l'aristocratie, le problème de l'Egalité, la famille moderne, l'examen critique sans aigreur des systèmes socialistes, notamment du collectivisme, justement réfuté, le droit d'héritage, le prolétariat dans les petites et grandes villes, le droit à la vie par le droit au capital et le devoir du travail, tel est l'ensemble de questions que notre frère Verdad étudie avec une raison ardente mais lucide et qui cherche la vérité dans la conciliation et l'équilibre et non dans l'excès déclamatoire si facile, si funeste et si stérile.

Très aisé à comprendre, ce livre est accessible à tous les ouvriers quelque peu instruits.

Il est écrit avec une sorte d'entraînement et sur un rythme de marche qui le dégage de toute pesanteur didactique.

Quant à la thèse dominante du retour à la terre, je l'approuve pleinement, mais je crois qu'il ne faut pas recourir à cet unique moyen : Mutualité, coopération, participation aux bénéfices, banques populaires, et même fédération de travailleurs libres, se refusant à entrer dans les syndicats ou les coopératives, telle qu'on vient de la tenter en Angleterre, en un mot tous les moyens possibles de résoudre la question sociale dans l'expérience et la paix me semblent devoir être employés de concert en même temps que le retour à terre.

Mais cela ne diminue pas la valeur du procédé spécialement étudié par notre frère Verdad ni le mérite de son œuvre.

Puisse-t-elle rencontrer un accueil intelligent parmi les gouvernants et parmi les socialistes!

Puisse la bonne semence lever en moissons de solidarité dans les champs populaires et grandir en futaies protectrices et en ombrages pitoyables au repos des souffrants dans les parcs aristocratiques.

A. JHOUNEY.

L'Eternelle Poupée

Par Jules Bois ; Ollendorf, éditeur.

« — J'attends, leur dit le mage, l'amante qui m'est destinée, et par qui je serai enfin moi ! »

« Les deux visiteurs s'inclinèrent devant la révélation de l'Adepte. Marcel vit l'erreur de sa hâte, le péril de son choix, dans Reine, libertine distraction, et non l'amie éternelle ; mais Circée, la froide marraine qui avait tant influencé son enfance, lui mentit en lui commandant de n'aimer point ; il faut savoir aimer : l'Amour est l'art suprême. »

Ces quelques lignes de citation font voir exactement ce qu'est ce beau roman de Jules Bois. *l'Éternelle Poupée*, qui vient de paraître. Ce roman philosophique, et très religieux par le dégoût qu'il inspire de l'amour sexuel, nous montre toutes les hideurs, toute la sottise avilissante et la vanité des entraînements de jeunesse. Écrit avec cette noble plume de poète, que connaissent bien tous les lecteurs de *l'Étoile*, il nous empoigne autant au cerveau qu'au cœur. On est écœuré de la faiblesse et de la sottise humaines ; on est exalté par le courage et la foi, les cultes et les déceptions de ce Marcel au noble cœur, à qui la vie se présente si marâtre et si dure. On doit croire que l'auteur, en certaines pages, a voulu peindre les propres douleurs de sa vie de poète. Il doit bien y avoir un peu de lui dans ce Marcel : « Hommes et femmes, écoutez, s'écrie la froide Circée en tenant dans ses bras le héros qui vient de mourir, au milieu de vous une sensibilité, une délicatesse ne peut surgir sans qu'elle soit terrassée. Vous êtes indignes qu'une fleur d'affection naisse en vos décombres pourris. »

Ce très beau roman est la lamentable odyssée d'un pauvre cœur humain qui veut aimer et être aimé, et qui, partout, est blessé, trompé, meurtri par l'*éternelle poupée* : la maîtresse, qui n'a que des sens et n'a pas de cœur. Et finalement Marcel, le doux rêveur, le poète à l'âme noblement vibrante, meurt pendant que la froide marraine crie par les lèvres du mort, « plus sonores que les trompettes du Jugement Suprême » : *Il ne faut pas aimer.*

Quand deux êtres, qui ne sont pas destinés l'un à l'autre, sont précipités l'un vers l'autre comme l'atome

d'oxygène est précipité vers celui d'hydrogène, est-ce leurs deux âmes qui s'aiment, se recherchent? Généralement non, c'est l'Amour qui les unit. C'est cet inévitable Amour qui vient de Dieu, et qui ne peut être assouvi que quand ce sont deux Ames-Sœurs qui se retrouvent. Alors c'est le Bonheur parfait, et c'est la Paix.

Ainsi, donc, il faut aimer, il faut avoir le courage d'aimer. Mais il y amour et Amour. Celui des âmes est le seul qui soit vrai.

— « Vous avez raison, m'écrit le poète, la femme doit être la rédemptrice future, mais elle a besoin d'être rénovée et comme la femme de maintenant est atteinte par la déplorable société où nous vivons! J'ai voulu dans l' « *Eternelle Poupée* » faire une œuvre de déblayage, en attendant le livre futur qui sera le commencement de la glorification de la vraie femme, de celle qui pose le pied sur la tête du dragon.

R. C.

* * *

Dieu et les règnes déitaires

vol. in-8° de 650 pages, prix 6 francs

Ce volume est le couronnement de l'œuvre magistrale d'Arthur d'Anglemont. Après avoir étudié l'être dans *Le Fractionnement de l'infini,* la nature dans *les Harmonies Universelles;* après avoir scruté l'*âme humaine* et *le corps humain* dans deux volumes qui portent ces titres ; après avoir vu enfin les sociétés et les astres qu'elles habitent, l'auteur devait naturellement s'élever vers la source suprême d'où tout émane, vers Dieu qu'on veut en vain nier ou voiler et qui brillera éternellement de tout l'éclat de ses soleils.

Mais comment arriver de l'homme à Dieu si l'on ne s'arrête à tous les règnes intermédiaires pour en admirer la substance de plus en plus subtile et l'esprit de plus en plus éminent ? Les règnes déitaires, voisins de la divinité, participent en quelque sorte de son essence. C'est parmi eux qu'il faut aller retrouver les grandes âmes des Moïse et des Jésus.

Le lecteur sera émerveillé de s'élever ainsi de

splendeurs en splendeurs, jusqu'à l'Être éternellement suprême, qui embrasse l'étendue de tout ce qui existe, être infini comme la création l'est elle-même, mais cependant fini dans chacun de ses « omnivers ».

Cette ascension indiquera mieux à l'homme sa place sur l'échelle des êtres et son rôle dans la création. Il sera rempli de joie à la pensée qu'il peut, lui aussi, après d'immenses perfectionnements, atteindre aux hauteurs sublimes qu'Arthur d'Anglemont lui fait entrevoir.

« Dieu et les règnes Déitaires » est le développement du petit volume : *Dieu évident pour tous*, qui vient de paraître à la Librairie psychologique et sociologique. Dans l'un comme dans l'autre, à l'appui de sa thèse, l'auteur emploi la méthode analogique et sériaire qui donne tant de prix à ses ouvrages bien connus, où brillent la science, où se révèle l'élévation morale et où domine l'amour de l'humanité.

UN OMNITHÉISTE.

*
* *

Mystères des Sciences occultes

Presque au début du XX^e^ siècle, à une époque où tout le monde s'occupe des questions merveilleuses, révélées par les occultistes, un ouvrage général, à la portée de tous, s'imposait.

L'auteur des *Mystères des Sciences occultes*, qui, dans sa modestie d'adepte, a voulu cacher sous le voile de l'anonyme sa personnalité bien connue des initiés aux doctrines secrètes des collèges sacerdotaux de l'antique Egypte, a réuni dans ce livre plus de mille faits possédant l'attrait irrésistible des romans les plus poignants avec ce cachet d'intérêt qui n'est dû qu'à la vérité.

Le caractère constant de cette œuvre est de rester exclusivement scientifique et d'une honnêteté inattaquable quant aux faits ; l'auteur, en effet, a scrupuleusement évité de donner prise à certaines exagérations dont les sectaires ne savent pas toujours se garder et qui ridiculisent souvent les ouvrages ou les organes les plus estimables.

D'un style simple et léger, dans la forme d'une aimable causerie, il repasse sans parti pris toutes les hypothèses appuyées de faits *vrais* vérifiés et indéniables présentées par toutes les Ecoles, par les sectes les plus dissidentes. Il n'hésite pas à déceler la fraude partout où elle peut se trouver, et à mettre le lecteur en garde contre les charlatans et les imposteurs.

Ce livre, illustré de nombreuses gravures qui fixent l'esprit en le reposant, s'adresse à tous les lecteurs, mondains, savants et philosophes, qui veulent connaître les principaux phénomènes invoqués par les partisans actuels de ce gigantesque mouvement en avant créé par Papus et la pléiade d'esprits hardis qui défendent la même cause. Nous ne saurions trop conseiller la lecture des *Mystères des Sciences occultes*, qui, en deux heures, mettra chacun à même de causer brillamment de ces mystérieux faits de divination, de chiromancie.... dont tout le monde est avide et que si peu connaissent.

En vente chez tous les libraires de France et de l'Etranger et à la *Librairie Illustrée*, 8, rue Saint-Joseph, à Paris. Prix: 10 francs.

*
* *

La Revue Moderne

Le numéro de juillet de la *REVUE MODERNE* emprunte aux événements un saisisissant caractère d'actualité avec les *Anarchistes en chambre*, de Léonard Rivière. A lire la *Politique*, de Louis Martin; de piquantes révélations sur Emile Zola, par Willy: *Souvent sur le métier*; un virulent article de critique morale: les *Mouches charbonneuses*, de F.-E. Noël; une belle vision poétique dans les *Vapeurs d'Ether*, de Léonard Rivière; un malicieux croquis; le *Carnet de Clémentine*, par Emile Stratus; la fin des *Notes d'Art* sur Léon Lebègue, avec de merveilleux dessins; la suite de la *Cosmographie de l'esprit*, de J. Manin; des poésies signées Ch. de Rouvre, Ernest Fleury, Ed. Michaud, Jacques Ballieu; la *Critique d'Art* de J.-Ch. Poirson, et un intéressant récit d'ascension de l'aéronaute Georges Bansse.

*
* *

Etudes scientifiques sur *La Terre*, évolution de la

Vie à sa surface ; son Passé, son Présent, son Avenir, par Emmanuel Vauchez.

Compte rendu par *Lucien Gueneau*. Prix : 1 franc. Reinwald et Cie, éditeurs.

*
* *

Le Socialisme pratique et le programme de Godin du Familistère de Guise. Prix : 0,20 centimes. Librairie Sociologique, place du Caire. 2.

*
* *

Le Magisme. Etude de vulgarisation par G. Fabius de Champville. Prix : 1 franc. Librairie Spiritualiste, rue Constance, 12.

Voici la Préface :

Cet opuscule est avant tout une introduction au travail que nous préparons avec M. Fabius de Champville sous le titre de : *Premiers Eléments de Spiritualisme appliqué*. Les lecteurs trouveront résumé le programme de l'œuvre considérable que nous entreprenons et pour laquelle nous sommes si sympathiquement encouragés par les abonnés et les amis de la *Revue scientifique des Idées spiritualistes*.

Georges Démarest.

*
* *

La Revue Pacifique, bi-hebdomadaire. M. Edouard Grimbert, directeur à Ste-Colombe, par Pont-Royal (Côte-d'Or). Abonnement : 12 fr. par an.

« La fondation de cet organe s'imposait, dit *La Rédaction* dans son numéro 1. Nous avons voulu réunir dans la *Revue Pacifique* tout ce qui a rapport à la Paix et à l'Arbitrage ; tout ce qui se dit, tout ce qui se fait en faveur de cette cause sacrée. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de tous les efforts qui seront faits par tous les généreux apôtres de la Paix. « Ce que nous voulons, le voici : Suppression de la guerre infâme ; règlement pacifique des conflits internationaux. »

*
* *

Le Patriote Hebdomadaire, paraissant tous les dimanches. M. Edouard Grimbert, directeur à Ste-Colombe, par Pont-Royal (Côte-d'Or). Prix : 5 francs par an.

« Cette Revue, dit *La Rédaction*, est le complément nécessaire et indispensable de la *Revue Pacifique*.

Le but qu'elle se propose est la vulgarisation des idées d'Arbitrage entre nations et le désarmement européen. »

Paul Guigou conservateur du Musée de Longchamps.

Nous avons la vive joie d'annoncer à nos lecteurs que notre ami le poète, peintre et critique Paul Guigou, dont les songes délicats sont aussi recueillis et personnels que sa compréhension des idées et des formes est universellement ouverte, a été nommé conservateur du Musée de Longchamps à Marseille. Un rare ensemble de rares aptitudes le désignait aux pouvoirs publics.

Sa valeur pratique d'administrateur ne s'est pas trouvée moindre que sa compétence d'artiste et de critique : car le vol commis dernièrement au Musée de Longchamps n'a pu l'être que parce que l'autorité n'avait point tenu compte des réclamations de Paul Guigou, demandant qu'on établit des agents en surveillance à l'endroit même par où le vol s'est accompli.

Ce qui démontre que les meilleurs gardiens de la Beauté sont encore ses élus et que, pour bien défendre, il faut bien aimer.

A. Jhouney.

Bienfaisance et Charité [1].

Nous recommandons à nos lecteurs ce petit recueil vendu au profit des pauvres. Il est compose de maximes sur la Bienfaisance et la Charité prises dans les auteurs les plus différents de l'Evangile à Helvétius de saint Augustin à Renan, de Mgr d'Hulst à Benoît Malon, de Victor Hugo au Père Ventura, de Rabbi Eleazar à Proudhon. C'est de l'Alliance Universelle dans la Charité.

A. J.

---

1. Chez J. Grasset, quai de la Fontaine 13, à Nimes.

Le Directeur-Gérant : René Caillié.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET C^ie^.

6e ANNÉE. N° 70. OCTOBRE 1894.

L'ÉTOILE

NÉCROLOGIE

En cours d'impression, nous apprenons, avec une grande tristesse, la mort de la fille de notre cher frère Martin, Président de la branche vauclusienne de la Fraternité de l'Etoile

Elle était dans le tout premier âge, mais une précocité particulière la rendait doublement chère à ses parents qui unissaient déjà l'affection spéciale et tendre pour la *personne* au profond amour pour l'enfant : et ce qui donnait

plus de délicatesse à l'attachement donne maintenant plus de cruauté à la douleur...

Il n'est pas d'autre consolation vivante contre la mort que les espérances d'immortalité et de réunion céleste. Pour Mme Martin et pour notre frère, ces espérances sont des convictions. Mais ceux-là qui ont les consolations suprêmes ont aussi les suprêmes déchirements. Leur cœur, plus sensible aux vérités spirituelles, est plus sensible aux pénétrantes douleurs.

Elevons tous, frères de l'Etoile, nos prières à l'Eternel pour qu'elles accompagnent dans son ascension l'âme envolée et que notre sympathie confondue à l'affliction des parents leur soit une promesse émue de la fraternité impérissable qui abolira toute séparation et toute mort, quand les âmes, solidairement sauvées, se rassembleront à jamais dans la plénitude de leur Dieu.

A. Jhouney.

PENSÉES

Dieu a mis dans ses Etoiles toutes les facultés créatrices virtuelles de l'Univers.

*
* *

Sentir qu'on a fait ce qu'il fallait faire vous élève à vos propres yeux. Vous jouissez ensuite, à défaut d'autre sujet de plaisir, de ce premier des plaisirs : être content de soi. La satisfaction de l'homme qui a travaillé et convenablement employé sa journée est immense. Quand je suis dans cet état, je jouis délicieusement ensuite du repos et des moindres délassements. Je puis même, sans le moindre regret, me trouver dans la société des gens les plus ennuyeux. Le souvenir de la tâche que j'ai accomplie me revient et me préserve de l'ennui et de la tristesse.

Eugène Delacroix.

*
* *

Il est de l'essence de l'Amour de se communiquer, il lui faut un objet pour qu'il a me hors de lui. car s'aimer soi-même, ce n'est pas le véritable amour. Il fallait donc

à Dieu, qui est l'Amour même, un objet, c'est-à-dire des créatures qu'il aimât. De là la créature de l'Univers.

LE BOYS DES GUAYS.

*
* *

Rentrer jusqu'au fond de soi-même, c'est toute la Religion. Mettre son *Moi* intérieur et supérieur en harmonie avec le MOI, c'est toute la Sagesse.

EDOUARD SCHURÉ.

L'anniversaire de la mort

De notre Frère ROCA

Voilà un an que nous a quittés notre cher et illustre Frère Roca, apôtre et martyr du Christ social.

Mais sa mémoire et son esprit ne nous ont pas abandonnés, et son œuvre est demeurée vivante au milieu de nous pendant que la prière nous unissait à son âme.

Nous proposons aux Frères de l'Etoile de *consacrer la prochaine communion des âmes (7 octobre) à notre Frère Roca*, et d'envoyer tous vers lui nos sentiments impérissables et nos plus ardentes prières.

L'Etoile.

Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Elévation fraternelle vers Dieu.
II. Invocation aux esprits supérieurs.
III. Union par les fluides.

Le 7 octobre 1894, *de midi au soir.*
Le 7 novembre 1894, *de midi au soir.*

ALBER JHOUNEY.

KABBALE MESSIANIQUE

La Tradition [1]

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

I

LE LIVRE DU MYSTÈRE

(*Siphra Dzénioutha*)

CHAPITRE PREMIER (*suite*)

B. — Commentaire

La neuvième des Séphiroth s'appelle Jésod, le Fondement ou la Fondation.

Elle est ainsi nommée par la raison qu'elle constitue le Fondement de Malchut.

Car dans l'ordre spirituel il arrive tout le contraire de ce qui se passe dans l'ordre matériel.

Le fondement corporel des objets est au-dessous d'eux, mais leur fondement, leur appui spirituel est au-dessus.

Jésod qui est au-dessus de Malchut est donc le Fondement spirituel de Malchut.

Le désir de Malchut la soulève et la réunit à Jésod qui lui donne la stabilité.

Ainsi un aimant attire et retient un morceau de fer placé au-dessous de lui.

Noé est la figure de Jésod et l'Arche est la figure de Malchut.

Noé signifie consolation. Et c'est par Jésod dont Noé est l'emblème que Malchut trouve le repos et que le monde reçoit la consolation.

Jésod est encore figurée par le patriarche Joseph.

On donne à Jésod le nom de Juste, d'où la maxime kabbalistique : Le Juste est le fondement du monde.

---

1. Essai offert aux Frères du *Troisième Degré* de l'Etoile.

Au sens philosophique, nous l'avons vu à propos de Hod et de Netzah, Jésod signifie la puissance génératrice de Dieu.

Elle est l'énergie centrale du troisième groupe d'attributs divins, les attributs fécondateurs et naturels.

Par le premier groupe (Kéther, Chocmah, Binah) Dieu nous apparaît comme le Suprême Idéaliste et le Suprême Volontaire, le grand Mage dont la pensée fait surgir et gouverne par *Suggestion mentale* la loi et la substance de tout ce qui est.

Or, sublime perfection, cette volonté et cette intelligence ne sont pas froides : elles sont le premier Amour calme, mais infini, car les plus vastes miséricordes, supérieures à celles de Tiphereth, descendent de la Couronne.

Par le deuxième groupe (Chésed, Géburah, Tiphereth), Dieu nous apparaît comme le Suprême Arbitre, le grand Cœur impartial et rayonnant, qui ne laisse la *rigueur* équilibrer le pardon que pour achever notre relèvement en nous purifiant du mal par l'expiation et en nous assurant la *rigoureuse* noblesse.

Par le troisième groupe (Netzah, Hod et Jésod), Dieu nous apparaît comme le Suprême Générateur, la source de toute vie, la sève de toute force, la joie de toute saine et incorruptible fécondité.

ALBER JHOUNEY.

Religion Messianique [1]

L'AME DU SALUT [2]

Prenons pour exemple des vices bien définis et portés jusqu'au crime : l'Egoïsme et l'Injustice portés jusqu'au meurtre.

D'après les caractères que nous venons de

---

1. Essai offert à la méditation des Frères du *Quatrième degré* de l'Etoile.

2. Voir l'*Etoile* (tous les numéros de février à septembre 1893, de novembre 1893 à mars 1894 et de mai à septembre 1894).

marquer, le meurtre sera d'autant plus grave et plus coupable :

1° Que le meurtrier aura tué plus librement, sans y être contraint ni excité par personne, et plus résolument, sans hésitation de cœur.

2° Que le meurtrier sera demeuré plus conscient. Un meurtre commis dans l'ivresse ou dans un accès de colère folle sera beaucoup moins coupable qu'un meurtre commis de sang-froid et avec une cruelle lucidité.

3° Que le meurtre aura été plus sérieusement prémédité. Le meurtrier qui a longuement combiné son crime sera plus coupable que celui qu'une circonstance brusque a rendu meurtrier.

4° Que le meurtre aura été plus réalisé. Le meurtrier qui, après avoir blessé, s'arrête, pris de l'horreur du meurtre, sera moins coupable évidemment que celui qui redouble et s'acharne jusqu'à la certitude de la mort.

A plus forte raison, la pensée du meurtre est-elle moins coupable, toutes choses égales, que le meurtre lui-même.

Mais à la condition que toutes choses soient égales. Car un homme qui a tué dans l'ivresse ou par surprise de colère sera moralement moins coupable qu'un autre que la peur empêche de tuer, mais qui désire consciemment et avec persévérance la mort d'un de ses frères humains.

5° Que le meurtre aura causé un mal plus vaste et plus étendu.

D'abord il est manifeste que le meurtre de plusieurs personnes sera plus grave que le meurtre d'une seule.

Ensuite, lorsque le meurtrier sait qu'en tuant un homme il privera sa famille de soutien, ou nuira profondément à la patrie ou même à l'Humanité entière et qu'il tue, le meurtre devient plus atroce et le meurtrier plus coupable.

Un assassin qui aurait essayé de tuer Vincent de Paul, dans *l'intention* d'arrêter son œuvre de Charité divine, eût essayé un meurtre démoniaque et surhumain.

ALBER JHOUNEY.

Yoga Sastra de Patandjali [1].

7. Le désir est l'amour du plaisir.
8. L'aversion est la crainte de la douleur.
9. L'attachement persistant (grâce à la faculté d'auto-reproduction psychologique), et même de la part d'un sage, à son corps matériel constitue la ténacité à vivre.
10. Toutes ces afflictions, lorsqu'elles sont subtiles, doivent être évitées par la production de leurs antagonistes.
11. Lorsqu'elles sont grossières, c'est-à-dire lorsqu'elles modifient visiblement la pensée, il faut s'en délivrer par la méditation.

(Traduit de l'anglais par A. JHOUNEY.)

L'Ame universelle

LETTRES ODIQUES-MAGNÉTIQUES

DU

CHEVALIER DE REICHENBACH

15e LETTRE.

Le Magnétisme terrestre et l'Od terrestre.

Si le gisement des couleurs de la lumière odique est déterminé par les quatre points cardinaux, comme vous l'avez vu par ma dernière lettre, ceux-ci doivent contenir quelque chose qui est en rapport intime avec l'od.

Si un petit aimant de poche en vertu de sa valeur odique a déjà de l'influence sur ces choses, il saute aux yeux que le magnétisme qui sort d'un énorme foyer, comme le globe terrestre (j'entends le magnétisme terrestre), doit exercer la plus grande influence sur les phénomènes odiques de notre sphère en général et sur chacun en particulier. Cette influence

---

1. Offert à l'étude du *Deuxième* et du *Troisième Degrés* de l'Etoile.

n'est autre que l'od qui accompagne partout le magnétisme et qui, par conséquent, est aussi en rapport avec les pôles terrestres magnétiques d'où part son action sur toute la planète.

On pourrait l'appeler l'od terrestre.

Nous avons vu que le pôle de l'aimant qui donne à la main gauche de la fraicheur odique, comme le font les corps électro-négatifs, se tourne du côté nord si on lui laisse la liberté de mouvement dans la boussole. Nous fûmes obligés de le reconnaître comme négatif ainsi que l'od qui lui est inhérent. Et comme le pôle de la terre qui l'attire dans cette direction ne peut être hétéronome, il s'ensuit que le pôle nord de la terre doit être *od* positif, et le pôle sud *od* négatif. Il s'ensuit de plus que tout le côté nord de la moitié de la terre doit être *od* positif, et par contre celui du sud *od* négatif.

Nous allons de suite en faire une application immédiate dans la vie journalière. Dans ma première lettre j'ai déjà attiré votre attention sur ce que les sensitifs ne peuvent dormir sur le côté gauche, mais seulement lorsqu'ils se couchent sur la droite. J'ai le courage d'émettre ici mon entière conviction qu'il n'en sera pas de même dans la Nouvelle-Hollande, au Chili et à Buenos-Ayres ; au contraire, les sensitifs n'y voudront dormir que sur le côté gauche. Dans le voisinage de l'équateur il leur sera indifférent de coucher sur la droite ou sur la gauche. Il faut bien qu'il en soit ainsi. La terre est *od* positif au nord ; la position sur le côté gauche étant également od positif pour le sensitif, cela ferait une conjonction isonome qu'il ne supportera pas. Elle produit le tiède nauséeux, inquiete et provoque l'insomnie. Mais couchez votre impressionnable ami sur sa droite *od* négative ; alors la fausse position cesse, la conjonction hétéronome a lieu. Côté négatif et sol positif sont en face l'un de l'autre, et tout revient au repos et au bien-être. Le sensitif s'endort sans tarder. Le cas est inverse sur l'hémisphère du sud. Vous trouvez là une profonde preuve d'une chose en apparence très superficielle que la pathologie pourra enregistrer.

Je citerai en passant un cas semblable, mais qui est d'une importance plus grande. Faute d'espace, je ne vous ai rien dit de la propriété odique de l'axe longitudinal de l'homme. En supprimant la citation des preuves, je vous dirai brièvement que j'ai trouvé l'homme, dans la partie haute, vers le cerveau, *od* né-

gatif bleu, et dans le bas, vers le ventre, *od* positif rouge. Ceci posé, je vous prie de placer quatre chaises au milieu d'une chambre. Vous dirigerez le dos de l'une magnétiquement contre le nord ; celui de la seconde vers l'ouest, de la troisième vers le sud et de la quatrième vers l'est. Et demandez à un bon sensitif s'il lui est indifférent de se reposer pendant quelque temps sur l'une ou l'autre de ces quatre chaises. Lorsqu'il les aura toutes essayées, il vous dira qu'il se trouve le mieux à son aise sur celle où son dos est tourné vers le nord et sa figure vers le sud, et qu'il serait au plus mal sur celle où son dos serait tourné vers l'ouest et la figure vers l'est.

Je passerai outre sur les propriétés des autres chaises, mais je vous invite à étendre cette expérience au lit de votre sensitif. Qu'il se couche, puis poussez-le avec son lit successivement vers les quatre points cardinaux. Vous apprendrez bientôt qu'il ne trouve le bien-être que dans la position où sa tête est dirigée contre le nord et les pieds vers le sud. L'explication est palpable. La partie supérieure de la moitié du corps est relativement à l'axe longitudinal *od* négatif et le pôle nord de la terre *od* positif : s'ils sont tournés l'un en face de l'autre, cela fait une conjonction hétéronome, par conséquent agréable. La partie inférieure de la moitié du corps est *od* positif, et fait aussi avec le pôle sud négatif de la terre une opposition hétéronome : toute autre position, soit assis ou soit couché, est moins convenable, et plus ou moins désagréable, très nauséeuse ou inquiétante. Il y en a quelques-uns parmi mes sensitifs qui, depuis qu'ils ont reçu mon instruction, voyagent toujours munis d'un compas boussole et placent leurs lits, dans les auberges, dans la direction de la boussole.

J'ai constaté que les hauts sensitifs, en général, sont incapables de trouver le repos dans une autre position que dans la direction du nord-sud.

Mais la position du lit a aussi une si grande influence sur les sensitifs moyens, même sur les faibles, que non seulement le repos pendant la nuit en dépend, mais par suite le bien-être général. M. Delhez, maître de langue française, en est un exemple. Un sensitif bien portant doit donc observer, comme règle diététique, que sa tête soit toujours dirigée vers le nord.

Mais un sensitif malade doit toujours, et avant

tout, être placé dans cette direction ; sans elle tous les soins pour sa guérison et toute médication sont presque inutiles. Maintenant, je puis aussi revenir avec vous à l'église où je vous ai conduit dans ma première lettre, près de personnes tombées en syncope. Dans l'architecture des temples chrétiens, on a adopté pour règle une vieille coutume païenne qui est de placer l'autel du côté de l'orient, de façon que la nef se trouve du côté opposé. L'assemblée dans cette disposition, est assise de manière que la figure est tournée vers l'autel et le dos vers l'ouest. Mais ceci est, comme vous l'avez vu, précisement la direction qu'un sensitif supporte le moins. Sa gauche *od* positif est alors tournée vers le pôle nord *od* positif de la terre, et sa droite *od* négatif l'est en même temps vers le pôle sud *od* négatif. Il est donc assis sous la double influence de conjonctions isonomes ; ce qu'il ne pourra pas supporter. Si cela dure pendant un certain temps, pendant les heures d'un service divin entier, et que sa sensibilité soit assez forte, il sera accablé de malaise : il aura de la chaleur, sera inquiet, aura de l'anxiété et sera douloureusement affecté de migraines et de maux d'estomac : et, s'il ne peut fuir, il tombera en défaillance. Ceci se passe journellement dans les grandes églises et sans autre cause que la mauvaise orientation de la construction.

On peut encore appliquer cela à la vie journalière de l'intérieur. Nulle chaise, aucun sopha, ni siège, ne doivent être placés de façon que celui qui s'y asseoit tourne le dos vers l'occident ; si c'est un sensitif, même étant debout, le dos tourné contre l'ouest lui sera insupportable. M. Philippi, ingénieur-major, bon sensitif moyen et marin expérimenté, n'avait nul besoin du compas à bord pour s'orienter en tout temps. Il se tournait simplement debout sur lui-même, et sentait tout aussitôt distinctement où se trouvait l'ouest et le nord. Tout marin sensitif apprendra cela bientôt, et trouvera le pôle d'après la même loi par laquelle le chercheur de sources sent couler l'eau sous lui. Ces choses entrent si souvent dans la vie commune qu'elles doivent décider de la position d'un meuble, d'une machine, d'un piano. Une dame sensitive touchait souvent du piano dans ma maison ; mais elle ne se trouvait jamais à son aise : elle ne savait à quoi attribuer qu'assise devant mon instrument, qui d'ailleurs était bon, elle fût chaque fois prise de ma-

laise. Après quelques réflexions, je ne manquai pas d'en trouver bientôt la cause. Les cordes de l'instrument étaient dans le méridien, et la dame se trouvait assise le dos vers le sud. Elle était donc assise devant des pôles *od* positifs, et en face d'autant de longs aimants qu'il y avait de cordes tendues sur la table d'harmonie. Il lui était impossible de supporter cette position : si elle avait persisté plus longtemps, elle serait tombée en défaillance. Je retournai le piano, afin que cette dame fût assise dans son nord et devant tous les pôles nord des cordes : dès ce moment tout alla bien ; elle toucha avec bien-être et avec joie de cet instrument. Un piano à queue ne doit donc jamais être placé de façon que le joueur soit assis le dos au sud ou à l'ouest, nul sensitif ne s'en trouvera bien. Je connais un homme qui était, dans son ménage, tisserand diligent et passablement sensitif ; il changea de logement ; depuis lors, son métier ne lui plaisait plus. Il ne tenait plus sur son siège devant ce métier ; il alla au cabaret, à la brasserie, négligea son travail et se ruina. Le métier à tisser était placé dans la direction du nord dans son ancienne demeure, et dans la nouvelle son dos se trouvait dans celle de l'ouest, quand il était au travail ; ce qu'il ne put supporter. Il ne put résister à la douleur odique dont il ne connaissait pas la cause, ce qui causa la ruine de ce brave homme. Des milliers d'hommes, qui sont dans le cas de gagner leur vie, étant mal assis, des travailleurs manuels, des couturières, des écrivains, des employés, des artistes, et les peintres particulièrement qui laissent arriver la lumière par le nord et sont tenus d'être assis le dos vers l'ouest, ont par cette raison perdu le goût du travail, et sont devenus les victimes innocentes de l'ignorance qui a régné jusqu'ici sur ces relations physiques.

(*Traduit de l'allemand*). (*A suivre*).

SOCIALISME CHRÉTIEN

Conférences de l'abbé C. M.[1]

VIII. — Prophétisme et Messianisme.

Vous connaissez, M. F., le mot de Proudhon : « Si

1. Recommandées aux Frères du *Troisième Degré* de l'Etoile.

l'on peut me montrer dans l'Ancien Testament une seule ligne se rapportant au Nouveau, je me tiens pour battu. » Ce n'est pas un motif suffisant pour contester ce qu'on nous affirme des vertus de Proudhon, « le saint de l'Anarchie » ; je ne conteste pas non plus son talent d'écrivain ni son irréfragable logique. Mais, comme tous les possédés d'une idée, son démon intime lui rend invisibles les idées ou les faits contraires, et de très bonne foi ce voyant est aveugle, ce messianiste inconscient blasphème le Messie.

Les criticistes, dans leur négation identique, sont moins surprenants, parce que ce n'est certes pas dans le champ étroit de leurs microscopes que peut apparaître tel qu'il est un fait qui remplit toute l'Histoire, un mouvement qui est la marche universelle de toute l'Humanité.

Qu'est-ce, en effet, que le Messianisme ?

Quiconque a une âme sent l'obstacle que met l'inégalité de son action physique à ses désirs et à ses rêves; quiconque a l'idée de justice souffre des réalisations hypocrites ou des contradictions brutales que le jeu de nos sociétés politiques inflige, depuis des siècles, indéfiniment, à cette vision obstinée. L'antinomie de l'Idée et du Fait, de la Réalisation et du Rêve, une vision qui touche au ciel, une vie qui touche à l'enfer : telle est la caractéristique de l'Ame et de l'Humanité sur terre, tel est l'état certain, que nul penseur n'ignore, et qu'il a droit d'estimer comme un état de chute, puisqu'il s'y sent d'autant plus au-dessous de soi-même qu'il se sent davantage au-dessus de l'animal.

Mais par delà cet état douloureux, au-dessus de l'âme endolorie qui pleure ou chante sa souffrance, l'esprit de l'homme prophétise, décrivant tour à tour le paradis perdu et annonçant le ciel reconquis, reprochant à l'ancêtre de notre chair, impuissante autant que passionnée, le mal de cette chute originelle, invoquant un fils supérieur qui brise la ligne descendante et ramène l'homme tout entier au niveau de l'esprit qui est dans l'homme.

Ce double sentiment est au fond de toutes les reli-

gions antiques. Les Hindous surtout, plus préoccupés qu'aucun autre peuple de l'évolution progressive de l'Humanité, et plus rudement meurtris par les Forces de la Nature, croyaient à des incarnations successives du Dieu créateur, Vishnou, descendu en terre sous forme humaine pour disputer son œuvre à Siva, le Dieu destructeur.

Mais cette tradition des autres races, au lieu de l'infirmer, appuie de l'autorité même du genre humain la croyance judéo-chrétienne. Et les Juifs n'ont eu nul besoin d'emprunter, au tard de leur existence, une doctrine qui est l'âme même de tout homme et le commencement de leur Livre sacré.

Dès les premières pages de la Bible, aussitôt après le récit, tout rempli de mystères, du péché adamique et de la condamnation originelle, Dieu promet qu'un *fils de la femme* — il n'est pas fait mention de l'homme pour cette génération rédemptrice — écrasera la tête rampante du Serpent. (*Genèse*, III, 15.) Plus tard, à Abraham, la promesse est spécifiée, que c'est sa race qui sera l'instrument de cette bénédiction pour toutes les races de la terre. (*Genèse*, XVIII, 18 ; XXII, 18 ; XXVI, 4 ; XXVIII, 14.) Peu après, Moïse mourant prophétise que Dieu donnera à son peuple « un autre prophète semblable à lui ». (*Deutéronome*, XVIII, 18 ; XXXIV, 10.)

Et désormais l'attente de ce second Moïse va grandissant de siècle en siècle. Sa figure se précise. son rôle se détermine. Ce n'est pas çà et là quelques passages plus ou moins brefs et vagues de la littérature prophétique qui vont entretenant de loin en loin et rallumant cette espérance. Elle est le souffle même de l'âme hébraïque ; la lumière ininterrompue, la flamme jamais éteinte, que les voyants se transmettent les uns aux autres dans la série des âges, comme les coureurs du poète romain : *Vitæ lampada tradunt.*

Qu'on lise, depuis Joël jusqu'à Malachie, cette suite de pages, parfois étranges, souvent sublimes, qui n'a d'analogue dans aucune autre littérature ; on ne saura s'empêcher d'y reconnaître, partout et sans cesse, cette constante préoccupation qui se mêle à

tout le reste, quand elle ne prend pas toute la place : un envoyé divin doit apparaître en Israël et établir le règne de Jéhovah sur la terre. Le Messianisme, qui est une vague aspiration dans le reste de l'Humanité, est une prophétie dans la race juive, et une prophétie qui, de plus en plus, à mesure que les siècles la trompent, s'obstine, et se circonstancie pour se rendre plus impossible une satisfaction par à peu près.

Certains textes prophétiques sont même si clairs dans leur concordance avec l'Evangile, que les *a prioristes*, négateurs quand même de tout ce qui dérange leur *a priori*, ont été entraînés par l'illogisme de leur système à cette double et contradictoire négation, que : 1° les prophéties clairement réalisées en Jésus-Christ n'ont pu être écrites qu'après Jésus-Christ ; que : 2° Jésus-Christ n'a jamais existé... Le Christianisme non plus n'a jamais existé ; pour que les criticistes aient pleinement raison !

Eh ! les faits sont les faits. Qu'ils soient ou non conformes à nos théories, peu importe. Nous devons les confesser dès qu'ils sont certains. Or le messianisme prophétique est un fait certain. Il est plus qu'historiquement, il est absolument certain que les Juifs attendaient le Messie avant sa venue : car pour eux il n'est pas venu, et ils l'attendent.

« Tous les jours, les Juifs, dans leur prière Schmoneh Esrè, demandent la venue du Rejeton de David ; et à cette prière journalière s'ajoute, pour les fêtes solennelles, le vœu publiquement manifesté de ce Rédempteur promis et attendu. Ainsi, dans leur Hagada de Pâques, entre la troisième et la quatrième libation de la cène pascale, on appelle à plusieurs reprises le Messie. Et ces prières appartiennent aux parties les plus anciennes et les plus immuables de l'Hagada, car, un demi-siècle avant Jésus-Christ, elles sont indiquées, comme prières de la libération, parmi les différences existantes entre la liturgie des disciples de Hillel et de Schamaï. (*Misnah*, *Pesah*, x. 6.) Après avoir repris les expressions de la seizième partie du Schmoneh Esrè : « Puisse te revenir en mémoire, ô Dieu, le souvenir de l'Oint, fils de David »,

on poursuit : « Rebâtis la ville sainte de Jérusalem... Souviens-toi, dans ta miséricorde, du jour du Messie et de la vie du monde à venir. » Les psaumes que la liturgie juive désigne sous le nom de Hallel et dont elle se sert en différentes occasions, mais surtout à Pâques, expriment vivement la préoccupation et le désir du Libérateur. Les paroles du dernier psaume de Hallel, CXVIII : « Donne-nous donc le Salut, ô Dieu éternel », qui résument parfaitement cette attente, se redisent solennellement dans différentes fêtes, par exemple à celle des Tabernacles [1]. »

Or ces gémissements posthumes d'une espérance plus forte que la mort sont un faible écho de toute une vie nationale que le plus grand des prophètes d'Israël résume en ce seul fait : le prophétat, le témoignage à Jéhovah parmi toutes les nations. « *Vos estis testes mei*, vous êtes mes témoins, les témoins du Dieu créateur et rédempteur des nations, sauveur des hommes et des bêtes. » (*Isaïe*, XLIII, 10; psaume XXXV, 7.)

* *

Des textes détachés ne sauraient donner une idée proportionnée de ce fait immense. Essayons seulement de caractériser les phases principales qu'il paraît avoir traversées dans la série des siècles pré-chrétiens.

J'ouvre d'abord Joël, le plus ancien voyant dont les discours nous aient été conservés, du IX^e^ siècle avant Jésus-Christ.

Les Philistins avaient envahi la terre de Juda, saccagé Jérusalem et emmené captifs grand nombre d'habitants : « En ces jours-là, s'écrie Joël, quand je ramènerai les captifs de Juda et de Jérusalem, je rassemblerai toutes les nations, et je les ferai descendre dans la vallée du Jugement de Jéhovah. Et là, dit Jéhovah, j'entrerai en jugement avec les nations au sujet de mon peuple d'Israël qu'elles ont dispersé à travers le monde... Publiez ces choses parmi les

1. *Histoire de la Révélation biblique*, par le Dr Hanneberg, trad. Goschler, t. II, p. 161.

nations, préparez la guerre... De vos hoyaux forgez des épées ; et de vos serpes, des lances !... Hâtez-vous, venez, vous toutes, nations d'alentour, rassemblez-vous !

« C'est une multitude, une multitude dans la vallée du Jugement, car le jour de l'Eternel est proche. Le soleil et la lune s'obscurcissent, et les étoiles retirent leur éclat. De Sion, Jéhovah rugit ; de Jérusalem, il fait retentir sa voix. Les cieux et la terre sont ébranlés. Mais Jéhovah est un refuge pour son peuple, un abri pour les enfants d'Israël. Et vous saurez que je suis Jéhovah, votre Dieu, résidant à Sion, ma montagne sainte ; et les ghoïm n'y passeront plus.

« En ce temps-là, le moût de vin ruissellera des montagnes, le lait coulera des collines, et il y aura de l'eau dans tous les torrents de Juda Une source sortira de la maison de Jéhovah et arrosera la vallée de Sittim. L'Egypte sera dévastée, Edom sera réduit en désert, à cause de leurs violences contre les enfants de Juda, dont ils ont répandu dans leur pays le sang innocent. Juda, au contraire, sera toujours habité, et Jérusalem, de génération en génération. Je vengerai leur sang, qui coulait non vengé, et Jéhovah résidera dans Sion. » (*Joël*, III.)

Isaïe, un peu plus tard, complétera cette description par le contraste du Monde Nouveau. A Joël, qui vient d'inviter à changer les charrues en glaives : « Mais, répond Isaïe, quand de Sion sortira la Loi, et de Jérusalem le Verbe de Dieu, quand Jéhovah sera devenu le juge des nations et l'arbitre des peuples, alors de leurs glaives ils fabriqueront des hoyaux et de leurs lances des faucilles ; nulle nation ne tirera plus l'épée contre une autre nation et l'on n'apprendra plus à faire la guerre. » (*Isaïe*, II, 4, etc.)

La première phase de la croyance messianique est donc déjà très précise : une grande victoire de Jéhovah sur toutes les nations, le jugement de toutes les nations par Jéhovah ; puis un âge d'or, dont Jérusalem est la capitale.

*
* *

Vers le milieu du VIII^e^ siècle avant notre ère, au

moment où s'accomplissait la ruine de Samarie, en présence des conquêtes des Assyriens puis des Chaldéens, le rêve messianique refoulé se concentra, se personnifia. Les prophètes rattachèrent leurs espérances, plus spécialisées, à la venue providentielle de quelque grand descendant du fondateur de la monarchie hébraïque, à un rejeton de David. Le royaume de l'avenir a maintenant un roi, un « Oint », car tel est le sens du mot *Messie* ou *Mashiakh*, traduit exactement en grec par Χριστός.

Chose étrange ! bien que le mot, qui s'employait pour désigner tout prince juif, ne se trouve précisément appliqué nulle part dans l'Ancien Testament au futur rénovateur de la gloire d'Israël, l'idée du Messie existe dès maintenant, et d'un Messie, fils de David : « Je serai votre Dieu, s'écrie Jéhovah dans Ezéchiel, et mon serviteur David sera votre roi éternellement. » (*Ezéch.*, XXXVI, 23.) David désigne ici sans doute la dynastie en général ; mais ailleurs il s'agit d'un seul roi, d'un seul rejeton de David, si bien que Zacharie désigne tout simplement le Messie sous le nom de *Rejeton*, *Zemack* : « Ainsi parle Jéhovah : « Voici un homme dont le nom est Germe « germera dans son lieu et bâtira le temple de Jého- « vah. Il portera les insignes de la Majesté ; il s'assiéra « sur son trône et dominera, et une parfaite union « régnera entre l'un et l'autre. » (*Zach.*, III, 9; VI, 12.)

« Le caractère distinctif de cette première conception messianique, dit le savant français qui a le plus impartialement élucidé cette question, c'est que le Messie, du moins dans les prophéties qui nous ont été conservées, n'apparaît qu'après la victoire de Jéhovah, pour régner sur le peuple restauré » [1].

« Dans une seconde phase de la conception messianique, continue-t-il, le Messie devient l'instrument de la colère et de la vengeance de Dieu. Il arrive, non plus après, mais avant *la grande journée de Jéhovah* ; il conduit les Hébreux à la lutte finale et leur assure la victoire. Quand il a châtié les idolâtres,

1. Ferdinand Delaunay, *Moines et Sibylles ;* librairie Académique, 2e édit., pp. 190 et suiv.

qu'il s'est manifesté à eux dans sa puissance, il se dévoile alors dans sa justice : car c'est lui qui juge l'Humanité et distribue aux bons et aux méchants récompense ou punition...

Mais ce n'est pas seulement par le rôle prépondérant assigné au Roi Libérateur dans les combats de la grande journée et dans le jugement qui la terminera, que s'opère le développement de la pensée prophétique. L'instrument providentiel des desseins de Dieu sur son peuple et sur le genre humain se rapproche peu à peu des sphères imprévues où habitera le Christianisme.

Pendant une période longue et trop peu connue, qui s'étend du VI^e^ siècle jusqu'à la fin du II^e^ siècle avant notre ère, un mouvement intellectuel considérable agite la Palestine ; la philosophie et la théologie sont étudiées dans les écoles rabbiniques; la conception relativement récente d'un Jéhovah exclusif et quelque peu barbare est modifiée par le contact avec les religions du dehors et ramenée à l'universalisme de la religion antique. Le Dieu de l'Humanité reparaît sous le Dieu d'Israël; le crime général de l'Humanité remplace dans le jugement de Jéhovah les crimes spéciaux des nations contre le peuple d'Israël.

Et, modification bien plus étrange, qui a complètement échappé aux criticistes et que M. Delaunay lui-même n'a pas aperçue : ce n'est plus contre les nations maintenant que s'exercera la colère de Jéhovah; et le Messie ne sera plus l'exécuteur de la divine vengeance, il en sera la victime ; c'est sur lui qu'en tomberont les coups redoutables. Le Roi, le Victorieux des premiers prophètes, devient dans l'Isaïe des dernières révélations, un homme de douleur sur lequel, par une substitution inexpliquée, Jéhovah fait peser, au lieu du poids immense de sa gloire, tous les maux avec tous les crimes de l'Humanité tout entière.

« Il s'est élevé devant Jéhovah comme un faible
« rejeton, comme un rejeton qui surgit d'une terre
« desséchée. Il n'avait ni beauté ni éclat qui attirât
« les regards, et son aspect n'avait rien pour nous
« plaire. Méprisé et abandonné des hommes, homme

« de douleur et fait pour la souffrance, semblable à « ceux dont on se détourne pour ne pas les voir ; « nous l'avons dédaigné, nous n'avons fait de lui « aucun cas. Cependant c'était nos souffrances qu'il « portait, c'était nos douleurs dont il était chargé. « Et nous, nous l'avons jugé comme un maudit de « Dieu, frappé, écrasé par Jéhovah. Et c'est pour « nos péchés qu'il recevait ses coups ; c'est de « nos iniquités qu'il était tout meurtri. » (*Isaïe*, « LIII, 2 à 6.)

Peut-être le criticisme trouverait-il dans le rite du bouc émissaire une suffisante explication à cette conception messianique différente de l'ancienne ? Mais à quelle inspiration attribuer, je le demande, le paradoxe, qui n'a d'analogue nulle part dans aucune littérature préchrétienne, de cette malédiction d'où sort l'universelle bénédiction ; de cet endolori qui supprimera toute douleur ; de cet humilié, de cet écrasé, dont l'écrasement fait un victorieux, dont l'humiliation fait un roi, et le Roi Sauveur, le Roi Béatificateur des peuples ?

« Semblable à un agneau qu'on mène à la bouche- « rie, à une brebis muette devant ceux qui la ton- « dent, il n'a point ouvert la bouche tandis que l'ob- « sédaient l'angoisse et la condamnation. Et parmi « ceux de sa génération, qui donc a cru qu'il fût « ainsi frappé, mis à mort pour les péchés des « peuples ? On l'a mis en terre au rang des méchants « dans le sépulcre des révoltés... Mais après avoir « ainsi livré sa vie en sacrifice pour le péché, il aura « une postérité, sa vie se prolongera, et l'œuvre de « Jéhovah prospérera entre ses mains... Je lui don- « nerai part avec les plus grands, il partagera le « butin avec les puissants... Voici ! mon serviteur « prospérera ; il montera, il montera, il s'élèvera « sur les hauteurs. De même qu'il a été pour plu- « sieurs un sujet d'effroi, tant son image était défi- « gurée, tant son aspect différait de celui des fils de « l'homme : de même il sera pour une multitude de « peuples un sujet de joie. Devant lui des rois fer- « meront la bouche : quand ils verront ce qui n'avait « point été annoncé, quand ils apprendront ce qu'ils

« n'avaient point soupçonné. » (*Isaïe*, LIII, 7 à 12; LII 13, 14.)

*
* *

Et néamoins, malgré cette conception si supérieure, si surnaturelle, on peut le dire, l'Isaïe des derniers chapitres ne voit encore, dans le « Serviteur de Jéhovah » pour la rédemption des peuples, qu'un descendant du grand roi d'Israël, un autre David. (*Isaïe*, LV, 3.) Il faut descendre beaucoup plus près de la réalisation pour voir se compléter le théandrie que l'évangile de saint Jean mettra en pleine lumière.

Vers la fin de la période préparatoire, un ou deux siècles tout au plus avant la naissance de Jésus-Christ, dans la colonie juive d'Alexandrie, affranchie des allures étroites du rabbinisme palestinien, et ouverte aux philosophies étrangères par un contact journalier avec tous les peuples du bassin méditerranéen, par l'étude des merveilleux écrits helléniques, voilà qu'apparaît nettement chez les théosophes judéo-égyptiens une doctrine nouvelle, qui admet, non pas. je crois, un dédoublement de la Divinité, comme l'ont voulu les kabbalistes, mais du moins l'idée, encore un peu vague, d'une manifestation primordiale de Dieu, d'un être supérieur et antérieur à toutes les créatures, intermédiaire entre le Très-Haut et le monde. C'est par lui, Parole ou Verbe tout-puissant, que l'œuvre de la création s'est accomplie ; c'est par lui que la vie se maintient en ce vaste univers ; et, à ce titre, il est le *Souffle* qui donne vie à la Nature, il est l'Esprit divin. De même il est la *Lumière* qui éclaire notre entendement, la Sagesse céleste qui révèle aux justes les sentiers de la vérité et du bonheur.

« Il était impossible, observe M. Delaunay, que cette conception métaphysique définissant les rapports de Dieu avec le monde et l'esprit humain, demeurât sans être appliquée aux rapports de Dieu avec son peuple, ni que les prophètes ne l'accommodassent point à leurs prédictions du Règne Messianique. Le Messie devait donc tendre à s'identifier avec le Verbe. Cette identification était tellement dans la

logique des idées et dans la force des choses, qu'elle eut lieu d'une manière presque instantanée et franchit d'un seul bond les degrés qu'elle aurait pu successivement parcourir. » C'est à-dire que la loi est la même en métaphysique et en chimie. *L'état naissant* se prolonge ; mais, quand les éléments sont à point, le contact suffit à opérer *la combinaison*. L'heure approchait que Dieu avait déterminée : l'idée se hâtait pour arriver à terme.

Déjà Daniel avait présenté le Messie sous les traits d'un « Fils de l'Homme » que Dieu *fait approcher de son trône* : « Je regardais pendant mes visions « nocturnes ; et voici, sur les nuées des cieux, arrive « quelqu'un de semblable à un fils de l'homme. Il « s'avança vers l'Ancien des Jours, et on le fit approcher de lui. On lui donna la domination, la gloire « et le règne ; tous les peuples, les nations et les « hommes de toutes langues le servirent : sa domination est une domination éternelle qui jamais ne « passera ; jamais son règne ne sera détruit. » (*Daniel*, VII, 13, 4.)

« Le Livre d'Hénoch, allant presque jusqu'au bout dans cette voie, déclare que le Fils de l'Homme existait avant le monde. Il se tient, ajoute-t-on, aux côtés de Dieu, qui le réserve pour l'accomplissement de ses desseins ; il est l'Elu.

« Evidemment, les détails de cette conception étaient trop subtils pour entrer dans l'esprit du grand nombre. La croyance la plus répandue vers le temps où circula le Livre d'Hénoch, semble se résumer en ceci : que le Messie serait une nature surhumaine. Le peuple lui donnait les divers titres de Fils de l'Homme, Fils de Dieu, Fils de David. »

*
* *

Voilà, pour faire la part du criticisme, une analyse logique et chronologique du Messianisme prophétique, tel que l'aurait dirigé notre méthode d'êtres impuissants et médiocres. Mais il faut bien avouer que l'antinomie coutumière aux œuvres de Dieu a marqué ici également la part contradictoire de l'à-coup, de l'ar-

bitraire tout-puissant, de l'impatience de l'Idée, si je puis dire, en face des lenteurs de la réalisation.

Six cents ans avant Jésus-Christ, toutes les intuitions, toutes les précisions que nous venons de voir s'élaborer peu à peu par des moyens humains, dans cette série de siècles, atteignent déjà, du premier jet, dans les premiers chapitres d'Isaïe, leur plus merveilleuse clarté avec leur plus sublime éloquence. Car c'est bien lui, le grand prophète, qui, après nous avoir décrit dans une majesté incomparable la puissance triomphante, la sublimité intellectuelle et morale de l'Élu divin, toutes les divines vertus reposées sur lui, qui s'envoleront en paroles et en actes souverains ou miséricordieux, nous le montre tout à coup sous cette forme idyllique : « Un enfant nous est « né, un tout petit nous est donné ; et c'est sur son « épaule que posera le gouvernement du monde ; « c'est lui qu'on appellera l'adorable conseiller, le « Dieu Fort, le Père de l'Avenir, le Prince de la « Paix. » (*Isaïe*, IX, 15.)

Vision étrange, vraiment, de la grandeur suprême ; vision vraiment divine d'imprévu et de vérité ! Car il n'est qu'un enfant réellement, même encore au début de son règne, ce Christ, qui doit grandir jusqu'à avoir pour corps l'Humanité entière. Il est encore dans la période de l'enfance, ce christianisme aussi, qui est la Raison même de Dieu, mais enserrée dans nos étroitesses ! Ecoutez-le parler, par nos lèvres et dans nos pensées puériles ; comme il bégaye encore les divins mystères, que notre médiocre esprit ne veut pas entendre, que notre langage ne peut exprimer ! Et, s'il essaye de dévoiler un peu, par des clartés plus hautes, « l'incommensurable hauteur, l'incommensurable largeur, l'incommensurable profondeur », dit saint Paul, écoutez comme nos chrétiens enfants, comme nos théologiens primaires se récrient, raillant ou condamnant tout ce qui les dépasse ! Regardez comme il est lié et maintenu de force dans ses langes, le christianisme social, le Christ libérateur des pauvres, par les puissants, par les vicieux, par tous les égoïsmes et toutes les tyrannies !

Mais le jour vient, continue Isaïe, que le petit

enfant grandi ne boira plus du lait et du miel, ni des larmes seulement. Le jour est venu qu'il va avoir la force de repousser le mal et de faire triompher le bien. Le jour est venu qu'il ne sera plus comme un ver qu'on écrase ou un agneau qu'on égorge ; mais qu'il sera le Verbe, éclatant de justice et de vérité, le juge des juges, le justificateur des condamnés, le dispensateur invincible de l'équité, de l'ordre et de la paix, « sur la terre comme dans le ciel ». Amen ! amen !

C. M.

La Loi du Progrès.

La Civilisation et les Destinées de l'Humanité.

Remarquez bien ceci : de soi, de son propre fond, sans le secours de l'art et de l'industrie, la Nature n'enfante nulle part de produits bons ou *graciables*, comme dit saint Paul ; elle n'en donne que de sauvages aux sucs âpres et mauvais. Dans son ordre le plus élevé, elle généra le primate dont Dieu a fait l'homme, après l'avoir dégagé de l'éclat bestial.

La civilisation n'est pas autre chose qu'une bataille, livrée sans relâche aux forces ingrates de la Nature, dans tous ses règnes et dans toutes ses manifestations originaires.

Cette bataille incessante s'appelle *culture* ; et de ce mot, le génie des sanctuaires antiques tira le mot *culte*, lequel s'est conservé dans notre langue liturgique, toute faite, d'après Ammonius Saccas, des traditions sacrées de la Théologie cosmogonique des anciens Temples et des premiers sacerdoces.

La Science a constaté que la Nature n'a pas produit le froment à l'état pur. Pour l'obtenir, il a fallu *cultiver* le *gramen*. Grâce à ce *culte* ou à cette culture, le gramen s'est *converti* en blé.

De même que nous avons dû *convertir* la lambrousque pour avoir le vin, les oléacées pour obtenir l'huile : trois bonnes et saintes choses que la Religion glorifie sur le champ, en les élevant aux honneurs de l'autel, comme prémices des moissons de l'avenir, quand la terre entière sera *convertie*, *civilisée*, ou *christianisée* — trois termes synonymes. — Alors, mais alors seulement florira ce Royaume des Cieux, que nous apporte l'Évangile.

Voilà ce que sont, en définitive, ces merveilleuses Lois de l'Evolution, de l'Election et de la Sélection que Darwin a découvertes au fond de la Nature, et dont il a mieux signalé le côté inférieur et le point de départ, le côté supérieur et le point d'arrivée.

Ce n'est pas seulement le gramen, la lambrusque et les oléacées, qui sont déjà *convertis ;* une quantité d'espèces animales et végétales, toutes sauvages à l'origine, ont subi la même régénération et font aujourd'hui l'ornement et les délices de nos basses-cours, de nos parcs, de nos vergers, de nos serres et de nos *tables*.

Je montrerai plus tard comment la même *conversion* s'est opérée ou va s'opérer sur toutes choses, même dans le règne minéral. Bientôt il ne restera plus, à l'état de nature brute, que l'homme bestial, l'humanimal, aux appétits charnels, aux instincts barbares et césariens, tels qu'ils se manifestent encore chez les bipèdes à face humaine qui déshonorent notre race, et qui ravagent notre planète, dans l'état anarchique où ils l'ont jetée.

Ce que je voudrais fortement inculquer dans la cervelle humaine, c'est le dogme rationnel de l'origine du mal, ou du péché originel : l'instinct sauvage, la force brute de la Nature n'est ni morte ni désarmée. Si, pour un temps, la civilisation venait à s'endormir sur ses conquêtes, elle les perdrait toutes, les unes après les autres, et le Monde, rétrogradant jusqu'à l'âge de pierre, s'en irait de nouveau *à la diable :* le blé, la vigne, les oliviers, les plantes, les animaux, toute la flore et toute la faune redeviendraient ce qu'elles étaient au commencement.

L'homme lui-même retomberait dans l'état de barbarie, et rentrerait dans les cavernes ou dans les cabanes lacustres, comme il s'y enfonça dès qu'il sortit, il y a plus de cinq mille ans, de la savante Paradésa, où il avait joui d'une très grande et très haute civilisation.

De curieuses expériences confirment chaque jour cette vérité. Dixon en rapporte deux fort surprenantes dans son livre sur l'Amérique ; voici l'une : un de ses amis, riche colon du Texas, avait fait venir des courtes-cornes de Gersey pour les travaux de sa vaste exploitation. Il les parqua dans un bois qui avoisinait sa ferme. En peu d'années, sous l'influence de cette nature puissante et encore indomptée, les cornes repoussèrent à ces animaux, l'instinct

sauvage se réveilla chez eux avec fureur, et un beau jour, franchissant les barrières avec des bonds prodigieux, ils reprirent leur liberté à travers les savanes et les forêts vierges. De même des sujets de race porcine se transforment en sangliers.

En tant que produit, elle aussi, par son côté passionnel, de la nature agreste, l'Humanité, bestiale dans ses instincts natifs, ne differe en rien, d'après saint Paul, d'une *pépinière de sauvageons*, à la sève ingrate, aux produits bruts (*Rom.*, XI, 17, 24). Privé de toute culture et de toute influence civilisatrice, l'homme redeviendrait, comme le prouvent les exemples cités plus haut, ce qu'il fut à l'origine, un troglodyte, un primate.

C'est donc par sa communion constante avec le Verbe éternel, principe de la Création, que le Monde évolue ; c'est par elle que l'homme se réintègre dans sa forme primordiale et qu'il remonte vers les sources idéales de l'Adamah, de l'Adam-Eve.

Mais combien de temps s'écoulera avant que, sur notre globe en particulier, la grande moisson de grâces arrive à sa pleine maturite et que le Royaume du Pere s'inaugure officiellement...? Nul ne saurait le dire.

Ce serait demain si demain les hommes venaient, dans un effort intelligent et fraternel, à combiner toutes leurs forces avec la force biologique du Christ ; — haineux, divisés et stupides comme nous sommes encore, il faudrait des siècles, peut-être même des milliers d'années sans un secours spécial d'en Haut.

Cependant sur la fin de ses jours, qui furent longs et beaux, Victor Hugo, un des esprits les plus clairvoyants de notre époque, fit tressaillir tous les habitants de la planète terre, en poussant ce cri de triomphe, que tous les échos ont répété:

« Au XX^e^ siècle, la guerre sera morte, l'échafaud « sera mort, la haine sera morte, la frontière sera « morte, les dogmes seront morts, — mais l'homme « vivra ! et au-dessus de tout il y aura une grande « Patrie, toute la Terre, et une grande Espérance, « tout le Ciel ! »

Victor Hugo savait-il qu'il ne faisait que répéter, en d'autres termes, les paroles même d'Isaïe? « Temps fortunés ! s'écriait le prophète, Jéhova régnera seul sur toutes les nations ; les peuples transformeront leurs épées en instruments de culture, et leurs

hallebardes en serpes ; nulle nation n'élévera le glaive contre une autre, et les hommes ne se feront plus la guerre... Marchez, peuples, marchez à la lumière de Jéhova ! » (*Isaïe*, II, 4, 5.)

Bien des signes se manifestent qui semblent donner raison au dire du grand poète. Il y a mieux : un de mes amis, le savant Destrem, le logicien, le plus serré que je connaisse, annonce, dans un livre qu'il travaille en ce moment, la *mort* possible du mal moral et du mal physique parmi nous. Un autre, colonel d'artillerie, qui ne veut pas être nommé, considère comme probable dans l'avenir, la *mort* même de la *mort*. Il dira comment dans une œuvre qui sera publiée bientôt.

C'est dans la logique de saint Paul, car, si la mort est le *salaire* du mal ou du péché, comme l'enseigne ce grand docteur, il est évident que la *mort du péché* doit entraîner *la mort de la mort*, et l'Apôtre certifie qu'il en sera ainsi. (I, *Cor*, XV, 26.)

L'Humanité a devant elle des destinées fabuleuses, d'après la Kabbale, d'après les Gnostiques, d'après la doctrine du temple universitaire, et d'après notre dogme catholique lui-même bien compris et bien expliqué.

ABBÉ ROCA.

(*La Fin de l'Ancien Monde.*)

Le Congrès universaliste et l'Alliance universelle

Les Assises de l'Humanité

Tous les hommes seront un jour réunis en une seule famille. La Paix descendra sur la terre, et l'Amour de la Vérité et de la Justice, dans tous les cœurs. En attendant la venue providentielle du divin parmi nous, tous les hommes de *bonne volonté* doivent diriger leurs regards vers cette époque bienheureuse, l'appeler de tous leurs vœux, la faciliter de tous leurs efforts.

C'est pourquoi, nous appuyant sur la magnifique réussite du Congrès des Religions de Chicago (dont nous donnons le compte rendu ci-après), *nous souhaitons la réunion en 1900, à Paris, d'un Congrès plus large encore.*

Nous souhaitons un Congrès rassemblant toutes les religions, les spiritualistes, les humanitaires, chercheurs et penseurs de tous ordres ayant pour but commun la progression de l'humanité vers un idéal meilleur et la foi en sa réalisation.

Nous souhaitons que ces *Assises solennelles de l'Humanité* soient ouvertes et fermées par un appel à L'UNION DE TOUS LES HOMMES.

Pas de discussions contradictoires, mais chaque représentant exposant ses idées et ses croyances librement, affirmant ses convictions, devant l'auditoire attentif.

Le Congrès sera à tous et pour tous.

L'Esprit de Vérité le présidera.

Notre rôle n'est pas d'étudier les détails de l'organisation. Le Congrès de Chicago peut servir de modèle. Une période suffisamment longue est ouverte pour la preparation.

Que l'idée émise par notre modeste feuille aille frapper tous ceux qui *aiment vraiment!* Que les chrétiens, juifs, mahométans, boudhistes, etc....., occultistes, spirites, théosophes, altruistes, scientistes et, en général. tous chercheurs de la sainte Vérité, considèrent qu'il ne s'agit plus d'une utopie, *que la preuve de la possibilité du succès* a été faite, que tous peuvent figurer brillamment à la tribune où ils seront libres de travailler avec la plus grande force au prosélytisme.

Quel beau legs sera transmis aux générations futures, quelle belle promesse d'Avenir soutiendra les hommes à travers les luttes prochaines, et, hélas !..... peut-être inévitables.

Au nom de la Suprême Vérité!

Au nom de l'Amour,

Au nom des célestes espérances,

Tous doivent entendre, tous doivent répondre.

Nous publions dans ce numéro la lettre d'adhésion de notre frère Alber Jhouney, lettre renfermant de précieux conseils.

(*La Paix Universelle*). LA RÉDACTION.

CORRESPONDANCE

MON CHER DIRECTEUR,

Bravo ! pour l'appel libéral et vraiment spirite que vient de faire *la Paix Universelle* dans le but de

réunir un congrès humanitaire international en 1900. Ainsi que je l'ai dit maintes fois, il faudrait non seulement que les *spirites* et les *spiritualistes modernes*, tel que ces mots ont été compris en 1889, fassent partie du congrès au même titre, mais que le Pape et le matérialiste, s'ils sont *amis de la Vérité*, puissent en faire partie de *droit*.

L'homme n'est né ni méchant ni hypocrite, sinon Dieu n'est pas... Aucun homme, à moins d'être « malade » ou « ignorant », ce qui revient au même, ne ferme les yeux à la lumière.

D'où vint le désaccord qui subsiste entre l'idée morale et l'acte ?

Il vient le plus souvent, comme on l'a fait justement observer, de ce que l'idée n'est pas complète ni absolument démonstrative. Vous ne verrez jamais un géomètre enseigner que 2 et 2 font 4 et régler ses actes comme s'ils faisaient 5 ; vous ne verrez jamais un physicien enseigner que les corps sont pesants et se jeter par la fenêtre avec l'espoir de ne pas tomber ; c'est qu'ici les idées sont des certitudes.

Il n'y a donc pas à se faire d'illusion : pour que la grande solennité de 1900 puisse réussir, il faut que les spirites et les spiritualistes modernes commencent par donner le bon exemple au point de vue *moral*. ainsi qu'au point de vue scientifique.

La Paix Universelle en tant que *spirite* et M. A. Jhouney en tant que *spiritualiste moderne* viennent donner l'exemple *moral* en se tendant la main. Je ne doute pas que leurs amis ne les suivent dans cette belle voie.

Reste le côté *scientifique*... Qui va donner l'exemple ?

N'attendons pas la veille du congrès pour entreprendre une pareille œuvre, sinon les uns arriveront avec leur *brouillard*, les autres avec leur *empirisme*, et on nous dira : « *Médecins, guérissez-vous vous-mêmes.* »

Prenons garde, l'humanité est à la veille de revoir les plus mauvais jours de l'histoire. Si la guerre sociale venait à éclater, elle serait épouvantable. Notre culpabilité serait grande, nous mériterions le plus profond mépris, pour ne pas l'avoir empêchée.

La tâche est belle entre toutes, n'hésitons pas, nous vaincrons les plus opiniâtres, car il n'y a rien

d'aussi opiniâtre qu'un fait. Le temps est passé où la neutralité avait une *apparence* de raison ! Ne pas s'unir ouvertement aujourd'hui pour éclairer les hommes serait plus qu'un crime, ce serait une lâcheté.

Élargissons jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur.

Car *certain* monde de l'*au-delà* n'est peut être pas innocent du mal qui se prépare...

A l'œuvre donc pour qu'en 1900 tous les *amis de la Vérité* puissent se dire, comme les pèlerins de la première Pentecôte : « Quoi ! la plupart de nous ne se connaissaient pas, nous étions des frères ennemis ; chacun de nous parlait un langage différent, ne voyait la vie que dans un état d'égoïsme, et aujourd'hui nous nous entendons, nous nous comprenons, nous parlons une même langue, et nous sommes transportés de joie en découvrant que nous sommes frères, nous qui nous croyions ennemis ! » Alors, alors seulement, les hommes comprendront la puissance invincible de *la science unie à la fraternité*, que l'humanité devenue égoïste et intolérante connait de moins en moins.

Cordiales poignées de mains.

(*La Paix Universelle.*) J. Bouvéry.

On vient de lire l'appel d'une simplicité émouvante et haute qu'adresse *la Paix Universelle* à tous ceux qui *aiment vraiment* pour qu'ils deviennent des preparateurs et ensuite des membres du grand *Congrès universaliste*, des Assises de l'Humanité.

On a vu l'adhésion et l'applaudissement du spirite dévoué J. Bouvéry, qui depuis longtemps a montré la tolérance d'idées la plus large et la plus noble.

L'Etoile, qui s'est, dès la première proposition de notre Frère Amo, consacrée avec enthousiasme à l'œuvre du *Congrès universaliste*, envoie son salut cordial à notre Frère Bouvéry.

Les spirites et les spiritualistes ont tant de vérités qui les unissent !

Entre eux, avec un peu de clairvoyance et de bonne volonté, l'accord ne sera point difficile.

Quand on croit les uns et les autres à la Charité, à l'Ame, à l'Immortalité et à Dieu, il me semble que l'union sur des vérités aussi importantes et aussi dé-

cisives doit rendre bien secondaires les divergences de détails, s'il y en a !

Et je pense qu'en regardant de près l'on trouverait fort peu de divergences.

Je n'ai pas le temps d'examiner ici la question des rapports de l'Esotérisme et du Spiritisme, mais j'estime qu'entre les deux doctrines il y a plus de malentendus que d'irréductibles oppositions.

* * *

Revenons au Congrès universaliste et songeons sérieusement à le préparer.

Comme le dit la *Paix Universelle*, nous pouvons prendre exemple sur le Parlement des religions américain.

Les Américains posèrent en principe l'admission au Congrès de représentants de toutes les religions, constituèrent un comité général comprenant des protestants de confessions diverses, un archevêque catholique, un rabbin israélite et un swedenborgien.

Ce comité rédigea une adresse préliminaire et un exposé en dix articles des buts du Parlement des religions.

Le tout fut envoyé sous forme de circulaire dans le monde entier. Les adhésions dépassèrent l'attente du Comité.

Les archevêques catholiques des Etats-Unis, dans leur assemblée de New-York, approuvèrent le projet et déléguèrent, pour s'entendre avec le Comité général, l'évêque John Keane.

Ces adhésions recueillies, le Comité général eut encore un très long travail à accomplir pour distribuer les séances du Congrès entre les orateurs des religions diverses ; chaque orateur devait se borner à exposer la doctrine de la religion sur telle ou telle question sans polémique et sans attaque aux autres religions.

L'œuvre du *Congrès universaliste*, ne nous le cachons pas, est beaucoup plus difficile encore que celle du Parlement des Religions.

Mais celle-ci, avant son achèvement, avait paru tout aussi invraisemblable à beaucoup de timides et de routiniers.

Osons donc pour l'amour de l'humanité future, l'humanité une !

Voici quelques réflexions que je soumets aux pro-

moteurs du Congrès sans aucun parti pris, disposé à modifier entièrement mes opinions, après entente mutuelle, car ce qu'il faut voir ce n'est pas les idées de tel ou tel d'entre nous, c'est le succès de l'*Idée*.

La Paix Universelle a posé un principe plus large que celui des Américains : nous ne voulons pas réunir seulement des représentants de toutes les religions, mais de toutes les doctrines.

Il me semble donc qu'il importerait d'abord de classer les diverses doctrines afin de pouvoir s'adresser à chacune.

Pour les religions, le classement est fait : il n'y a qu'à reprendre celui du Parlement américain.

Mais il y aurait à dresser la liste :

1° Des doctrines philosophiques plus ou moins officielles : philosophie universitaire, sciences (représentées par les diverses académies de France et de l'étranger), etc. ;

2° Des doctrines philosophiques indépendantes depuis le Positivisme jusqu'au Spiritisme et à l'Esotérisme (ce deuxième groupe embrassant tous les apôtres du renouveau spirituel : Théosophes, Spirites proprement dits, Occultistes, Spiritualistes, Messianiques, etc., etc.) ;

3° Des doctrines philosophiques soutenues par les groupes littéraires (ainsi en France, pour ne prendre que les jeunes *Revues*, chacune d'entre elles pourrait déléguer un rédacteur au Congrès universaliste).

Une subdivision de ce troisième groupe comprendrait les doctrines esthétiques ;

4° Des doctrines sociales dans toutes leurs variétés économistes, étatistes, libertaires, etc.

Ce n'est là qu'une liste extrêmement abrégée et sommaire. Nous aurons à la reprendre et à la détailler : car il faut autant que possible n'oublier personne.

La fée qu'on oublie d'inviter est celle qui, dans les contes, donne le mauvais sort et la malédiction.

Et l'on pourrait trouver un sens profond à cette tradition légendaire.

N'est-ce point parce que l'humanité a toujours oublié quelque fée, quelque idée essentielle, parce qu'elle a toujours réuni des conciles incomplets et servi des idéals fragmentaires qu'elle n'a pu échapper à la malédiction et au malheur ?

***

Nous ne sommes pas encore assez avancés pour

constituer, comme les Américains, un comité général définitif avant le lancement de la circulaire.

Il me semble donc qu'il faudra constituer d'abord un Comité provisoire.

Une fois la liste complète dressée, le Comité provisoire rédigerait la circulaire (qui pourrait être l'appel de *la Paix Universelle* un peu développé et expliqué).

A la circulaire seraient joints, brièvement exposés, les buts du Congrès universaliste.

On adresserait la circulaire aux représentants des diverses doctrines.

Après *toutes les réponses reçues*, on constituerait alors, — choisi parmi la totalité des adhérents, — un Comité général définitif du Congrès [1].

Nous avons le temps :

Le Comité général des Américains ne fut constitué qu'en 1891, au printemps, et l'Exposition de Chicago avait lieu en 1893.

Or nous sommes en 1894 (à la fin il est vrai) et l'Exposition où se tiendrait le Congrès n'est qu'en 1900.

Mais il ne faut pas oublier que l'œuvre des *Assises de l'Humanité* est plus complexe et plus vaste encore que le Parlement des religions.

Nous n'aurons pas trop de six ans pour rendre possible la réunion pacifique, selon le vœu de Bouvéry, des matérialistes qui ont gardé l'amour des hommes et des catholiques qui se souviennent de la tolérance du Christ et de ce sublime enseignement : la Parabole du Samaritain.

Tel serait donc le programme de la préparation.

1° Liste des doctrines ;

2° Comité provisoire ;

3° Rédaction et envoi de la circulaire ;

4° Comité général définitif.

Qu'en pensent nos Frères Amo, Nicolaï et Bouvéry ?

* * *

L'*Alliance Universelle* est une œuvre possédée du même esprit que le *Congrès Universaliste*.

---

1. Ce qui simplifierait notre tâche, ce serait peut-être de nous entendre avec les organisateurs des divers Congrès *scientifiques*, *économiques*, *esthétiques*, *féministes*, de *science psychique*, etc..., qui se tiendront en 1900 et de demander à ces divers Congrès de déléguer certains de leurs adhérents à notre Comité d'abord, puis au Congrès universaliste. Les *Assises de l'Humanité* seraient donc la synthèse des divers Congrès de l'Exposition.

Les deux œuvres se prêtent un mutuel secours.

Le *Congrès universaliste* est l'œuvre éclatante qui rayonne au milieu d'une exposition, la grande Assemblée humaine visible au-dessus des hommes et les élevant pendant quelques jours à la réalisation de l'unité pour leur en laisser le durable souvenir et la conception divine.

L'*Alliance universelle* est l'œuvre discrète et constante, la création par le concours de toutes les doctrines généreuses et avec leurs *propres éléments* d'un centre perpétuel[1] d'harmonie et de paix entre toutes ces doctrines et entre les hommes qui les défendent.

L'*Alliance Universelle* pourrait contribuer à la préparation du Congrès universaliste, puis, le Congrès accompli, travailler à préparer de nouvelles assemblées de fraternité et d'union, et, *dans l'intervalle de ces assemblées*, maintenir entre les diverses doctrines la continuité de la libre sympathie et de la paix qui, d'un congrès à l'autre, risquerait de s'altérer ou de s'affaiblir.

J'associerai donc dans l'Etoile l'œuvre des *Assises de l'Humanité* du Congrès universaliste à l'œuvre de l'Alliance Universelle.

*
* *

Voici en quels termes notre frère Verdad annonce dans *la Religion universelle* son adhésion à l'alliance :

Alliance Universelle.

« Notre frère, M. A. Jhouney, renouvelle un appel qu'il avait fait autrefois dans l'*Etoile* et qui consiste

---

1. S'il y avait un nombre suffisant d'adhésions au principe de l'*Alliance Universelle*, les adhérents pourraient prendre le titre de *Correspondants de l'Alliance Universelle*, avec une carte appropriée.

Ces *Correspondants* ne seraient liés entre eux par aucun engagement *officiel* : *ils ne formeraient pas de comité*, ceux qui appartiennent à une association quelconque y resteraient attachés comme auparavant.

Ils auraient seulement pour But :

1° D'être des agents de paix, d'harmonie et de SYMPATHIQUE INDÉPENDANCE entre leurs doctrines respectives.

2° De contribuer, librement et dans la mesure où le permettraient leurs occupations personnelles, à la préparation des œuvres telles que le *Parlement des Religions* et le *Congrès Universaliste*. A. J.

à rappeler aux apôtres des diverses écoles rénovatrices, qu'au lieu de s'exclure et de se combattre, ils feraient mieux de s'embrasser dans une cordiale étreinte et de chercher un point commun de ralliement et d'union. Un tel appel est trop conforme aux sentimens de notre cœur pour refuser d'y répondre et d'y souscrire. Nous adhérons donc, quant à nous, à la Ligue de bien public que se propose de fonder notre frère Alber Jhouney. Toutefois, nous craignons beaucoup qu'il n'échoue dans sa tentative généreuse de rallier tout le monde. Les altruistes, entre les autres, ne seront jamais avec lui : sous le prétexte de ne voir que *les autres* et de perdre de vue *leur propre personnalité*, ils ne visent à rien moins qu'à anéantir l'humanité en détruisant ce qu'elle a de vivant et d'éternel. L'amour des autres ne peut être vraiment vivant qu'à la condition de se confondre avec l'amour de nous-même dans l'amour de Dieu. »

Je remercie vivement mon frère Verdad de son adhésion. Je remarque sans surprise et avec une joie toute naturelle que c'est au nom de ses *propres principes* qu'il adhère à l'Alliance Universelle.

Et tel est bien l'esprit de cette alliance indépendante :

Nous unir les uns aux autres par les principes mêmes de charité que *professent à part chacun de nous*, et qui nous obligent pour respecter *la vérité que nous défendons* à la reconnaître partout où elle apparait et sous les formes les plus diverses, même celles qui choquent ou qui étonnent nos habitudes.

Notre frère Verdad s'élève énergiquement contre l'altruisme, qu'il définit l'anéantissement de la personnalité et de la volonté.

C'est là une question philosophique où chacun peut et doit exposer son opinion entière :

L'Alliance universelle veut mettre fin à la haine et à l'intolérance.

Elle ne veut certes pas entraver la recherche sincère, la discussion ferme et loyale : la paix n'est point l'indifférence, et l'harmonie n'est pas l'hypocrisie.

Je rappellerai seulement à mon frère Verdad que, dans un article ultérieur, paru au fascicule du 15 septembre de *la Religion Universelle*, il sait découvrir dans son distingué correspondant M. D. A. C., malgré la contradiction de leurs doctrines et la différence des mots, un esprit de Charité analogue à celui dont il est lui-même le propagateur et l'apôtre.

Notre frère Verdad, en agissant de la sorte, montre bien qu'il n'est pas l'esclave des mots et qu'il sait reconnaître le *sentiment* de fraternité humaine même sous des formes qui intellectuellement lui déplaisent.

Notre frère Verdad, en pratiquant cette méthode vraiment humaine et généreuse, ne saurait porter jamais la passion de la vérité jusqu'à l'intolérance qui blesse la première des vérités, l'Amour, et tue au nom de Dieu le seul sentiment de l'homme qui lui conserve au cœur quelque chose de Dieu.

A. Jhouney.

Etats-Unis

Programme de la Fédération Américaine du Travail.

Les syndicats américains appartenant à l'*American Federation of Labor*, viennent de prendre la résolution suivante :

Considérant que l'expérience et les progrès de ces dernières années ont fait reconnaître aux syndicats anglais la nécessité de favoriser l'action économique par une politique ouvrière indépendante ;

Que cette tactique a été suivie de succès ;

Considérant que cette politique ouvrière a pour base le programme suivant :

Instruction obligatoire. — Législation directe. — Fixation légale de la journée de travail à huit heures. — Inspection sanitaire des exploitations industrielles, mines et logements ouvriers. — Punition des employeurs en cas de détériorations subies par le corps, la santé ou la vie. — Suppression du système de contrat dans les travaux publics. — Suppression du « *sweating system* ».

Reprise des tramways, des Sociétés d'éclairage au gaz et à la lumière électrique par les autorités urbaines. — Reprise par l'État des chemins de fer, mines, télégraphes, téléphones. — Socialisation de tous les systèmes de production et de répartition. — Referendum sur l'ensemble de la législation.

Le Congrès décide d'adopter la tactique des camarades anglais et de prendre ce programme comme base d'un mouvement politique ouvrier.

(*Le Devoir.*)

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Résumé des Expériences

DE VINGT ANNÉES DE SPIRITISME

Par E. V. M. (1)

(*Suite et fin.*)

Les esprits ont comparé quelquefois ce qui peut se produire, à propos de la transmission de leur pensee en nous, au rayon de lumière qui, passant par des verres teintés de bleu, de rouge ou de jaune, fera voir les mêmes objets avec des tons différents ; ainsi la même pensée spirite *inspirée* à des mediums différents pourra être rendue avec des nuances variant suivant le caractère et le degré de la culture morale et intellectuelle de ces médiums.

Le seul moyen d'éviter ou les altérations possibles de la communication *intuitive* ou la lenteur et les inconvénients, déjà signalés, de l'écriture dictée mot à mot, c'eût été pour moi d'obtenir soit de *l'écriture directe*, soit de l'écriture absolument « mécanique », c'est-à-dire *totalement inconsciente*.

Par différentes fois dans le cours de ces vingt années, j'ai essayé d'arriver à ce dernier mode de communication, par exemple en lisant attentivement dans un livre ouvert à côté de moi pendant que ma main droite restait armee du crayon et en position d'écrire, ou bien en me faisant soigneusement bander les yeux tandis que mon esprit était occupé par ce qui se disait autour de moi, ni l'un ni l'autre de ces procédés ne me donna de résultat. Enfin un Esprit ami, visiteur assidu pendant une période de plusieurs mois, essaya de me faire écrire pendant que je dormirais. Dès le début de la séance, je tombais dans une torpeur accablante, je succombais au besoin de dormir et pourtant ne perdais pas une demi-minute conscience de la réalité. Je ne pouvais entrer dans un sommeil profond qui me dégageât entièrement et n'obtenais autre chose en fait d'écriture que des lignes tracées et quelques mots incohérents, sans suite.

---

1. Recommandé à la méditation des Frères du *Deuxième Degré* de l'Etoile.

Nous eûmes la patience de continuer ces essais tous les jours de séance pendant plus d'un mois sans interruption. Enfin j'y renonçai : cette lutte prolongée entre le sommeil et la veille dans de telles conditions était un supplice inutile, aussi fatigant pour moi que pénible pour ceux qui y assistaient.

La seule chose intéressante à retenir de cette infructueuse tentative est celle-ci : Pendant que R... (c'était le nom de l'ami invisible) m'influençait pour m'amener au sommeil, j'éprouvais cérébralement les *mêmes effets et les mêmes troubles dans la circulation* que si j'avais été magnétisée par une personne *vivante* et terrestre.

(Je me trouvais absolument en état de faire la comparaison, ayant été pendant plusieurs semaines magnetisee tous les jours par quelqu'un de ma famille, à une époque de ma vie où la sollicitude maternelle me faisait attacher un intérêt sacré à la recherche de la lucidité somnambulique).

Dans l'un comme dans l'autre cas, j'éprouvais également les effets magnétiques, et mes paupières se fermaient invinciblement sous l'influence m'imposant le sommeil, mais jamais je ne pus être endormie dans ces circonstances, *malgré* toute ma bonne volonté et peut-être bien *à cause* même de l'activité de cette volonté trop présente et trop attentive.

J'eus par la suite à ressentir encore bien des fois et d'une manière bienfaisante l'action magnétique d'agents du monde invisible et d'agents de notre monde, et je certifie que les effets produits sur mon cerveau par l'imposition des mains humaines confirmèrent toujours dans mes observations l'existence possible d'actions magnetiques semblables — mais de source inconnue — qu'il était *impossible* d'attribuer à aucun vivant dans les conditions où elles se produisaient pour moi.

Mais je n'ai pas à développer ce sujet, en ce moment ; revenons donc à la poursuite des meilleurs moyens de communication.

Entre temps, je m'étais plusieurs fois trouvée à des séances consacrées à la recherche de phénomènes dits « à effets physiques », mouvement des corps graves, coups frappés, etc., dus à l'assistance de médiums spéciaux ; je pus reconnaître que je n'étais pas propre à la production de ces faits qui, d'ailleurs, comme moyens de communication, me paraissaient généralement beaucoup plus insuffisants encore que

l'écriture médianimique; je n'eus donc pas à m'en occuper longtemps.

Restait *l'écriture directe*. Ah! que j'eusse passionément désiré l'obtenir après la mort de deux bien aimées : Mère, Enfant!

Qu'il eût été bon d'avoir leur pensée sans déformation possible; et quel moyen de conviction pour faire partager à autrui la certitude, pour moi acquise, de rapports entre les désincarnés et nous!

Voici donc comment je procédai :

La chambre où ma mère était morte demeurait inoccupée, j'y roulai un guéridon muni de tiroirs. Le soir, je déposai moi-même dans un des tiroirs vides un cahier de papier blanc intact et à côté un morceau de crayon taillé dont la gaîne de bois était de forme large et aplatie (crayon de charpentier).

Je l'avais choisi ainsi afin que l'on ne puisse attribuer à un roulement naturel du crayon sur le papier au moment de la fermeture du tiroir ou à un déplacement de la table ce qui se trouverait tracé si j'obtenais une chose quelconque. Cela fait et le tiroir refermé doucement, — j'étais toute seule et portes closes, — je posai mes deux mains à plat sur le guéridon, et pendant quarante minutes je consacrai toute ma force de volonté, d'amour et d'énergie vitale à l'émission de substances pouvant favoriser la production du phénomène attendu.

Le premier soir, je n'obtins rien de significatif.

Le lendemain, j'entendis au bout de quelques minutes des pétillements légers comme si l'on avait frappé, devant mes mains, le bois de la table de petits coups d'épingles réitérés; pleine d'espoir alors, je me sentis redoubler de force et de confiance dans le succès de cette tentative.

Au bout des quarante minutes que je m'étais fixées comme durée de ces essais, j'ouvris toute palpitante le tiroir et examinai le papier : dans la partie supérieure de la première feuille se trouvait à droite un assez grand nombre de petits points au crayon irrégulièrement groupés comme si l'on avait, à diverses reprises, frappé le papier avec le crayon tenu debout.

« C'était peu de chose, mais *quelque chose!* un commencement enfin, et l'écriture viendrait bien sûr en persévérant », telles furent mes pensées en présence de cette première constatation.

Pendant une période de dix-sept jours consécutifs et une autre plus tard de quatre jours, je renouvelai

avec les mêmes procédés de ma part ces essais dans lesquels je dépensais tout ce que je pouvais faire rayonner d'énergie de mon organisme.

Les petits craquements indiquant une action invisible se reproduisirent assez fréquemment, mais ce fut seulement après un intervalle d'une douzaine de jours que j'obtins de nouveaux groupes de points sur la même feuille à quelque distance des points précédents.

Les jours suivants, plus rien !...

Combien j'étais loin de la réalisation de mon vœu fervent !... et je me sentais à bout de forces...

Je ne possédais pas, il fallait bien le reconnaître, les aptitudes spéciales pouvant favoriser ce genre si intéressant de manifestation : l'écriture directe. Je désirais continuer pourtant ces essais dans l'espoir d'arriver par entrainement à développer en moi la faculté de dégagement de « la force psychique », mais je devais reconnaître aussi que pour le moment j'étais tout à fait épuisée et j'avais encore une jeune famille à laquelle je me devais avant tout !...

Durant toute cette phase j'avais été encouragée dans mes recherches par les forces invisibles qui communiquaient avec moi après la séance, selon notre mode accoutumé. J'avais en outre assisté au plus étrange défilé de visiteurs d'outre-tombe, à juger de chacun par la description qu'il me donnait de son état d'âme.

Tous avaient pourtant un point commun : ces Esprits « toujours attirés par la vie humaine étaient las de mener une existence égoïste inutile ; ils étaient arrivés au désir d'utiliser leurs forces en vue du bien et se promettaient de nous aider dans la production de phénomènes décisifs ».

Qu'y avait-il de vrai dans tous ces récits ? Je l'ignore absolument ; ce qui est certain, c'est que des forces avaient agi puissamment sur moi pendant la durée de mes essais pour l'obtention de l'écriture directe . . . . . .

L'état physique dans lequel je me trouvai à la suite de cette expérience fut absolument inattendu pour moi : je fus douée tout d'un coup d'une telle faculté de renouvellement de mes forces vives que les aliments les plus substantiels : viandes rôties, œufs, lait, etc., m'étaient indispensables de deux en deux heures. Jamais je ne m'étais senti pareille puissance d'assimilation ; c'était extraordinaire. Je réparai mes

pertes de force vitale aussi vite qu'elles avaient été faites, et il était bien nécessaire qu'il en fût ainsi! J'allais, sans le savoir, être au bout de quelques jours de nouveau aux prises avec la maladie et la mort d'un être bien cher.

. . . . . .

Six mois après eut lieu le second essai : Une personne de notre voisinage — ayant quelques notions de spiritisme — venait, après deux jours de maladie, de mourir en pleine force de la vingtième année.

Entrant en communication avec moi, cet Esprit manifesta le désir de donner à ses parents et à nous-mêmes un témoignage irrécusable de sa présence réelle par l'écriture directe. J'espérai trouver là des circonstances plus favorables et je repris, avec les procédés déjà décrits (après vérification du cahier). Pour commencer, rien. Enfin, le troisième jour, je trouvai un signe tracé directement sur le papier ; cette fois c'était une ligne courbe longue d'environ 4 ou 5 centimètres lancée sur la première feuille à peu de distance des points précédemment obtenus.

Et c'est tout !... Le quatrième soir, rien ! Et cependant l'action des invisibles sur moi, augmentant graduellement d'intensité, était devenue telle que je ne puis en donner une plus juste image qu'en la comparant au jeu d'une pompe aspirante dont chaque coup de piston eût enlevé la vie de mon organisme. Dans ma poitrine oppressée la respiration comme suspendue ne se produisait plus qu'à longs intervalles et avec une force qui me faisait haleter ; mon cœur battait désordonnément ; qui m'eût vue eût pensé que le souffle suivant allait être le dernier, et après... syncope ou cessation de vie ? Ma tête seule était absolument libre, mon jugement net et calme ; je me rendis parfaitement compte que de tels troubles fonctionnels ne sauraient être sans gravité. Jamais je n'avais par mes lectures ni autrement eu connaissance de semblables effets ; qu'arriverait-il si je prolongeais ? — J'étais seule, je tenais à éviter toute alarme à ceux qui m'étaient chers ; je rompis la séance avec le regret de n'avoir pu la mener à bien.

Dans la communication qui suivit, les amis invisibles m'engagèrent à terminer là cette étude parce que ma dépense de forces n'était nullement proportionnée au peu de résultats qu'il leur était possible

de fournir par moi et que, ces faibles résultats eux-mêmes faisant trop souvent défaut, notre but ne saurait être atteint par cette voie. Je m'épuiserais vainement.

. . . . . .

Plus tard, mon père me dit dans une communication spirite : « Ta médiumnité se transformera ; tu recevras directement par intuition (c'est-à-dire indépendamment de toute influence physique) la notion que nous avons à te donner. Observe-toi quand des pensées ou des impressions sans aucune analogie avec ce qui t'occupe te viendront tout à coup. Prends-en note et tu contrôleras, tu arriveras ainsi à établir, à discerner ce qui t'est apporté de l'extérieur de ce qui est le résultat intime de tes propres idées. »

A mesure que j'ai avancé en âge, ce pronostic, qui m'a été réitéré, s'est réalisé pour moi, bien que j'ai négligé trop longtemps de prendre des notes pour la vérification des impressions reçues ; et les communications par l'écriture me sont beaucoup plus rarement données.

Pour qu'elles se produisent, il me faut toujours le concours de trois conditions préalables :

1° L'influence toute physique décrite au début de cette étude ;

2° Le sentiment bien caractérisé que cette influence a pour cause une personnalité sympathique ;

3° L'impulsion *continue* à écrire accompagnée de la dictée des mots.

Au début de ma médiumnité, je ne connaissais que la première et la troisième de ces conditions. La deuxième s'est développée par l'analyse attentive, comme je l'ai indiqué.

Il m'arrive très fréquemment maintenant de ressentir seulement l'influence n° 1 sans savoir à qui l'attribuer, — impression passagère qui se produit inopinément et dont *je n'ai su encore apprécier le résultat*.

Fréquemment aussi les deux premières conditions réunies sont complétées pour moi par la perception bien nette de la personne présente, *sans qu'il y ait pourtant l'impulsion à écrire*. Dans ce cas, il est inutile que j'essaie.

Si, sentant bien présente là une personne très chère dont la communication nous serait un bonheur, je me recueille à mon bureau pour tenter d'obtenir le témoignage de sa pensée, sans que la condition

n° 3 soit réalisée (et j'en ignore le motif déterminant), je ne puis écrire, rien ne se produit.

Il y a plus : ma main droite tenant le crayon au lieu de rester posée sur la papier se trouve au bout de que ques minutes d'attente renversée dans le sens opposé à l'écriture, c'est-à-dire le crayon en l'air et le dos de la main sur le papier. Si j'insiste, le même effet se renouvelle, et j'ai reconnu par expérience qu'il y a là pour moi un avertissement que je n'avais rien à attendre pour le moment.

Une nuit anniversaire de la mort de ma mère, il se passa entre elle et moi un phénomène d'intérêt inoubliable pour moi et si rare, je pense, qu'il vaut d'être cité :

Je m'éveillai après plusieurs heures de bon sommeil, j'étais en présence de ma mère, je me sentais avec elle dans l'espace, elle me tenait contre elle, nous planions, elle me faisait contempler un spectacle dont la sublime grandeur me faisait muette de religieuse admiration..., et cependant, par un véritable dédoublement de ma personnalité, je me rendais compte qu'à ce moment même j'étais étendue dans mon lit, couchée sur le côté droit, qu'il faisait nuit dans ma chambre, et que du reste il était indifférent que les yeux de mon corps fussent ouverts ou fermés ; la scène grandiose dont je parle ne cessait pas de m'apparaître.

Ma mère me faisait assister à la gravitation visible des mondes, au-dessous de nous ; partout dans une circulation immense, sans limites, m'apparaissaient lumineuses les sphères innombrables roulant emportées dans leurs tourbillons d'une rapidité vertigineuse et pourtant avec des mouvements d'une harmonie saisissante !

Toute mon âme était devenue contemplation, et je ne saurais rendre ce que j'éprouvais ; j'avais perdu le sentiment de la vie réelle, lorsque ma mère me dit doucement et comme avec regret : « Allons, mon enfant, il faut que tu reviennes à ton monde. » Elle me prit par la main et m'entraina. Je me sentis descendre, traversant rapidement avec elle de grands espaces et des courants d'air froids, glacés..., et je me retrouvai seule ; mon corps etait resté immobile et tiède dans la chaleur du lit. J'entendis encore vibrer à mes oreilles la radieuse voix de ma mere me laissant pour adieu un hymne à l'amour divin !.. Et j'eus le sentiment que je ne pourrais plus communiquer de longtemps avec elle !...

Reprenant ce qui venait de se passer, j'évaluai qu'il avait pu s'écouler environ cinq à six minutes depuis que j'avais constaté en m'éveillant ma présence près de ma mère et mon étrange dédoublement.

L'univers étant sans haut ni bas avec la vie partout, existences matérielles et existences spirituelles sont des *changements d'état* n'impliquant pas forcément changement de lieu pour la vie spirituelle, puisque l'esprit se meut indépendamment de l'espace. Je comprends donc que par une modification de mon état *intime* ma mère ait pu m'ouvrir une faculté supérieure de la vision, mais je ne m'explique pas les sensations de hauteur, de déplacement, de descente rapide et de froid que j'ai éprouvées avant de me retrouver dans l'état ordinaire? Y avait-il eu réellement *ascension* d'une partie de moi pour que je puisse embrasser de haut et sans être bornée par la vue de la terre cette splendide scène de la création?..

Et maintenant, que conclure de tous ces faits très véridiques? Ceci je crois :

Ils méritent examen puisqu'ils sont.

La pratique du Spiritisme n'étant pas sans dangers certains, faudra-t-il la proscrire? Oui, *quand elle sera inutile*, c'est-à-dire quand il sera acquis pour la science que dans telles et telles conditions bien déterminées ces recherches ne peuvent produire que du mal; ou bien quand on aura franchi quelques degrés de plus dans la connaissance de cet ordre de faits et que pour l'élite des savants qui s'en occupent il y aura de plus sûrs moyens de relations remplaçant entre les forces invisibles et nous les communications spirites actuellement si pleines d'incertitude.

Mais, en attendant ce jour plus ou moins prochain, il faut bien que les chercheurs consciencieux pouvant aborder les phénomènes occultes de divers ordres avec l'esprit d'investigation le plus sérieux fournissent à la science les matériaux *préparatoires* qu'ils peuvent recueillir et faire connaître parce que les principes qui se dégagent de ces faits tendent à pousser l'homme dans la voie du *perfectionnement individuel et social*, à lui fournir enfin cet IDÉAL PLUS ÉLEVÉ dont la nécessité apparaît trop clairement à l'heure actuelle.

Quel serait donc l'effet présumable sur les masses de cette vérité (supposée scientifiquement établie) : la succession des existences pour l'individu avant et après ce que nous appelons naissance et mort?

Pour les croyants de toute religion : non pas *le paradis éternel* acquis par un simple élan de repentir (fût-ce à la dernière heure), par les prières d'autrui, ou par la grâce des mérites divins. Pas non plus *d'éternels réprouvés*.

— Pour les matérialistes : pas davantage le *repos éternel* du néant (quel que soit l'emploi que l'on ait fait de sa vie).

Pour chacun la vie à suivre indéfiniment — qu'on le veuille ou non — avec les conditions équitables et inéluctables de l'existence future que l'on s'est préparée à soi-même par l'usage que l'on a fait de ses facultés dans la vie actuelle.

Pour les indolents et les égoïstes qui jouissent à l'aise sans souci du mal d'autrui, cet aiguillon nécessaire :

Si tu ne travailles, en raison de tes forces, à l'amélioration morale et sociale des conditions de l'existence humaine, songe que la misère et l'ignorance pourront dans la prochaine incarnation devenir ton lot ou faire souffrir ceux qui te sont chers...

En résumé pour tout être humain : relèvement ou confort moral et compensation salutaire aux souffrances inhérentes à la vie matérielle

Et ce serait beaucoup pour le temps présent que ces idées si simples fussent généralisées !

Les vérités plus hautes et plus complètes viendraient à leur heure pour qui serait en état de les recevoir.

Sursum corda !

Fédération spirite Lyonnaise

Conférences de M. Léon Denis *à Lyon*

La tâche qui nous incombe aujourd'hui est aussi agréable pour nous qu'elle est ardue : agréable puisqu'elle nous permet de féliciter à juste titre le brillant conférencier, l'apôtre éloquent et dévoué qui a nom Leon Denis, pour le succès éclatant des conférences qu'il est venu faire dans notre ville. Succès pour l'orateur et succès aussi pour la philosophie qu'il était venu défendre publiquement à Lyon ; succès complet, nous le répétons, pour tous les deux, ainsi qu'en ont fait foi les applaudissements nourris et chaleureux par lesquels un auditoire composé en

partie de curieux, d'incrédules, voire même d'adversaires, a cru devoir souligner de nombreux passages de ces conférences.

Mais, s'il nous est facile de constater ici le triomphe de notre cause, de son distingué défenseur devant un public aussi varié que celui qui assistait à ces conférences, il n'en est plus de même lorsque nous voulons ressaisir pour le présenter à nos lecteurs le langage si clair, si imagé de l'orateur. Comment traduire en effet ces élans chaleureux, ces superbes envolées qui nous tiennent encore sous leur charme, bien que le conférencier depuis quelques temps nous ait fait ses adieux? Cette partie de notre tâche, nous devons le constater à regret, étant au-dessus de nos forces, nous nous bornerons à retracer la physionomie de ces belles conférences et à suivre dans leurs grandes lignes les sujets abordés et si brillamment exposés par M. Léon Denis.

Le silence de la Presse lyonnaise, qui n'avait pas voulu annoncer ces conférences, alors que nous l'en avions priée, n'avait pas empêché un public fort nombreux de répondre à l'appel des organisateurs. Parmi un auditoire des plus variés, nous avons remarqué un certain nombre de personnages appartenant à nos corps élus : plusieurs de nos conseillers en effet ont écouté avec un visible intérêt les théories de l'orateur. La magistrature et le clergé avaient aussi tenu à suivre ces conférences; plusieurs prêtres en costume ecclésiastique, d'autres en civils, s'étaient mêlés à l'auditoire et, à certains passages, n'ont pas marchandé leurs bravos à l'orateur.

La première conférence, du dimanche 12 octobre 1893 avait pour texte : *Les croyances et les négations de notre époque* (idéalisme et matérialisme).

M. H. Sausse, président de séance, prend la parole pour annoncer M. Léon Denis et faire connaître au public le motif pour lequel les conférences auraient lieu dans la salle des fêtes de la Brasserie du Chemin de fer, alors qu'une demande avait été faite pour obtenir la salle du grand amphithéâtre de la Faculté des lettres ; de son discours, nous croyons devoir reproduire le passage suivant pour l'édification de nos lecteurs :

« Les théories des anarchistes rouges et blancs ont pu se faire entendre sans protestations dans notre salle du Palais Saint-Pierre, mais il n'en est pas de même, paraît-il, des théories spirites : la

société sans doute eût encouru un grand danger à nous voir exposer dans cet édifice nos vues et nos aspirations; les murs de ce vieux monument eussent frémi sur leur base s'il nous eût été permis d'y développer notre philosophie. La science d'hier et d'aujourd'hui n'y pouvait héberger, ne fût-ce que pour un jour, la science de demain ; aussi sans motif plausible nous en sommes-nous vu refuser l'accès. M. Leon Denis a pu se faire entendre et applaudir à la Faculté de Toulouse, de Bordeaux, à l'Université de Genève, qui dernièrement lui ouvrait ses portes et l'accueillait avec la plus grande bienveillance, lui permettant de défendre dans son enceinte les mêmes principes, les mêmes vérités qu'il venait défendre ici et auxquels il consacre tous ses labeurs. En vertu de l'esprit de tolérance qui dans certain milieu règne à Lyon, M. Denis devait se taire dans notre ville, car, subissant la même influence néfaste qui avait animé contre nous l'académie de Lyon, M. le Délégué de notre municipalité répondait à notre requête par une fin de non recevoir. »

« C'est parce que nous nous sommes indignés à la pensée d'un ostracisme absolument injustifiable, d'un mauvais vouloir aussi accentué, que nous avons tenu à protester contre l'intolérance dont on a fait preuve à notre égard et que nous vous avons conviés à venir dans cette salle où auront lieu les trois conférences de M. Léon Denis, pour protester par votre présence contre la conduite que nous vous signalons et pour écouter et applaudir un orateur distingué et convaincu de la beauté de la cause dont il se fait le propagateur. »

M. Leon Denis prend ensuite la parole ; il décline, dit-il, les titres de brillant orateur, de conférencier distingué, car ils ne lui appartiennent pas ; il a conscience de son rôle et de son mandat, or il ne se considère que comme un soldat de la troupe d'avant-garde qui marche à la recherche et à la conquête de la Vérité.

L'orateur fait alors un exposé clair et magistral du problème religieux à notre epoque ; il montre le conflit permanent qui existe, et chaque jour va s'accentuant entre la science et la religion : l'une ne voulant rien abdiquer de son passé, de sa foi ; l'autre se basant sur ses expériences de laboratoire et rejetant tout ce qui parle au cœur pour ne s'adresser qu'à l'intelligence. Le fanatisme religieux a créé par

un choc en retour le matérialisme ; ce fanatisme à rebours a fait le plus grand tort à notre société moderne en poussant nos gouvernements, nos classes dirigeantes, dans la voie de la négation de parti pris et dans l'oubli des véritables traditions de nos pères de 1789 et 1848, traditions qui font notre force et enfantèrent tant de héros, tant de prodiges.

Le conférencier fait ressortir que ce qui constitue encore la plus grande force des religions et assure leur vitalité, c'est que la libre pensée, telle qu'on la comprend et cherche à la pratiquer dans le monde scientifique, en tuant l'idéal, a chassé la femme de son sein pour la rejeter dans les errements du passé : or la femme est la grande éducatrice de la nation ; c'est une lourde faute pour nos savants, pour nos gouvernants de ne l'avoir pas compris et de n'avoir rien fait pour satisfaire à l'idéal nouveau.

M. Denis fait ressortir les conséquences funestes de ce triste état de choses ; il montre les misères de notre civilisation : le sensualisme, la dépravation affaiblissant les caractères et annihilant les consciences ; partout il reconnait, il dénonce le manque d'énergie, de virilité.

Quel contraste lorsqu'on compare les hommes de nos jours avec ceux de la fin du siècle dernier ! Combien au-dessus de nos conceptions modernes planent la philosophie de Voltaire, l'idéalisme de Rousseau, le spiritualisme de la Convention abolissant la religion, les cultes, et établissant une fête à l'Etre suprême ! L'orateur montre Robespierre, Danton, Saint-Just au milieu des plus violentes tourmentes, des orages où ils ont joué à perdre leur tête, soutenus par cet idéal que nous retrouvons dans les hommes de 1848, Louis Blanc, Henri Martin, Pelletan, Victor Hugo, et qui semble faire défaut de nos jours, englouti dans les sophismes du matérialisme contemporain.

M. Denis s'attache à faire ressortir les conséquences funestes de ce matérialisme athée, qui conduira, si nous n'y prenons garde et ne nous hâtons de réagir, la société aux abimes, et dont l'anarchie et le nihilisme sont les conséquences logiques et fatales. Il fait ressortir la nécessité de revenir à un idéal nouveau appuyé sur la science et la raison, un idéal mettant d'accord la science expérimentale et la loi de justice, de progrès. Cet idéal est pour lui dans le Spiritisme, qui s'adresse à la foi, au cœur et à la raison, et auquel incombe la tâche de faire cesser le

grand conflit qui depuis tant de siècles divise la société, les familles, et qui même se répercute dans la conscience de chacun de nous pour y semer le doute, le trouble, conflit qui, depuis que l'homme paraît avoir été sur la terre, met en désaccord la science avec la religion.

L'orateur s'efforce de bien marquer quelles différences separent les adeptes du Spiritisme du matérialiste athée et du fanatique religieux : ils repoussent leurs conceptions vieillies ou néfastes pour revenir à un idéal basé sur l'expérience et d'accord avec la raison.

La deuxième conférence, du jeudi 16 novembre, avait attiré un public plus nombreux encore que la précédente et dans lequel l'elément masculin semblait dominer. Elle avait pour texte : *Le Spiritisme devant la science* (les phénomènes et leur cause). M Denis s'est tiré avec honneur de cette partie difficile de son programme: faire connaître des faits nouveaux, des témoignages importants sans fatiguer son auditoire par des citations trop nombreuses et arrivant, au contraire, à stimuler sa curiosité par un exposé, un enchainement des idees et des faits qui constitue un plan parfait qui fait le plus grand honneur au talent du conférencier.

M. Denis fait tout d'abord une étude du spiritualisme moderne ou *Spiritisme* ; il montre l'accueil qui lui est fait par les savants, par les représentants des religions, par les corps élus, et, malgré toutes les obstructions amoncelées sur sa route, il le suit pas à pas chaque jour, enregistrant un nouveau triomphe, une adhésion inattendue et importante.

Après avoir passé en revue les différents genres de médiumnité et les variétés de leurs manifestations, l'orateur passe en revue les travaux de la Société des Recherches psychiques de Londres et de celle de Paris ; puis il cite ceux de W. Crookes, de Russel Wallace, de Gibier, du chancelier Aksakoff, de Bodisco, les phénomènes récents constatés à Milan en présence de Lombroso, Charles Richet, etc., et leur attestation par leurs savants témoins.

Après l'exposé des différents phénomènes spirites, M. Léon Denis montre parallèlement les explications des Spirites et celles des sceptiques et fait ressortir l'inanité, l'insuffisance de ces dernières. Il met en garde les expérimentateurs contre les fraudes possibles, les supercheries, les impostures qui peuvent

se produire, mais qui n'entrainent pas la nullité du phénomène. L'orateur fait justice des théories de l'hallucination, de la suggestion mentale, de l'inconscient, et, par des citations probantes, établit l'indentité des Esprits qui se manifestent ; il conclut à la realité de la survivance de l'âme à la mort de notre corps matériel, survivance établie par les innombrables manifestations qui ont eu lieu sur tous les points du globe.

Répondant à une demande qui lui a été faite, M. Denis montre à quoi sert le Spiritisme, quel est son rôle dans la science et comment il éclaire d'un jour nouveau certains points obscurs de notre histoire il rappelle le démon de Socrate, les voix de Jeanne d'Arc : le plus grand problème de notre histoire nationale ; il s'efforce surtout de faire ressortir l'influence heureuse qu'il exercera sur la famille et la société lorsque les enseignements et les vérités qui lui servent de base seront mieux connus, et les conséquences heureuses qui en découleront pour le bien de l'humanité et sa marche en avant dans la grande ascension vers la perfection idéale, vers le progrès infini.

La troisième conférence de M. Léon Denis, du dimanche 19, avait attiré un public aussi nombreux que les précédentes : même affluence et même attention de la part de l'auditoire, qui suit avec un intérêt marqué les développements apportés par l'orateur à son texte : *Le Spiritisme devant la raison.*

M. Chevalier, président, ouvre la séance en remerciant l'auditoire de l'honneur qui lui est fait ; il recommande d'écouter avec calme et attention l'orateur afin de profiter de ses enseignements.

M. Léon Denis aborde de suite l'étude du problème de la vie future, de cet univers invisible, mais bien réel, qui nous enserre, nous presse et réagit sur nous d'une façon indéniable, bien que souvent nous n'y prenions garde. Il montre combien cette vie de l'espace est active et différente, pour chacun de nous, suivant les conditions où nous y placent nos actions bonnes ou mauvaises.

L'orateur étudie ensuite le caractère des communications spirites, leurs divergences sur quelques points de détail et leur concordance dans la majorité des cas, et cela sur tous les points du globe ; parmi les communications, beaucoup ont un caractère familial, intime, mais à côté de celles-là il en est

d'autres et en grand nombre dont le caractère élevé témoigne de l'ingérence d'Esprits supérieurs poursuivant sur un plan bien déterminé une œuvre de rénovation. De l'ensemble de toutes ces communications se dégagent des données certaines sur les conditions de la vie future.

La pratique de la médiumnité est une chose délicate. M. Léon Denis en signale les écueils et indique les moyens de les éviter ; puis il expose, en les refutant, les théories des adversaires du Spiritisme, la suggestion, l'action de l'inconscient, les hallucinations, etc., et autres objections dont il fait justice.

Le conférencier, dans un langage magistral, étudie ensuite l'homme et sa nature intime, ses trois principes, les grandes lois qui règlent nos destinées, les lois d'harmonie universelle ; la matière, la pensée, l'idée de l'Infini, le but de la vie, l'évolution des êtres vers le bien parfait, par une succession d'existences sur l'échelle des mondes ; les lois d'amour et de justice sont aussi clairement exposées par M. Léon Denis, qui nous a montré l'homme comme étant le propre architecte de sa destinée et créant lui-même les conditions de son avenir par l'enchaînement des effets et des causes dans le monde moral comme dans le monde physique. La réincarnation est bien un des points les plus importants de la Révélation spirite ; on lui a opposé l'oubli du passé, M. Denis montre combien cette objection est mal fondée et combien nous devons nous estimer heureux que ce souvenir du passé ne pèse pas de son poids écrasant sur notre vie actuelle. Il y a de par le monde assez de colère et de haine, assez de mal pour motiver l'absence de ce boulet du passé que la Providence nous a épargné ici-bas ; mais cet oubli est-il aussi complet qu'on l'affirme ? A chaque pas dans la vie, les hommes de génie, les enfants prodiges témoignent du contraire par leurs œuvres. Mais cet oubli n'est que momentané ; si pendant la vie, comme dans le sommeil, nous oublions les événements qui rattachent la vie d'hier à celle d'aujourd'hui, de même, à notre retour dans l'espace, nous nous souvenons de nos existences passées et pouvons mesurer le chemin parcouru, le progrès accompli.

Le mal accompli se rachète par la douleur ; le Spiritisme n'admet pas plus un enfer monstrueux qu'un paradis béat, mais il possède des preuves certaines

que tous nos actes bons ou mauvais se répercutent sur les conditions de nos existences futures. Si les bons sont récompensés, les mauvais influent d'une façon douloureuse sur tout notre être et le placent dans une situation défavorable ; mais, quelle que soit la faute, le repentir et la douleur font tôt ou tard amender le coupable, car, tous, nous avons une même destinée, un même but vers lequel doivent tendre tous nos efforts, dont les élans nous conduiront au bien, au beau, au vrai.

M. Denis ayant reçu une série de questions d'un correspondant anonyme, mais qu'il croit être un ecclésiastique, répond aux demandes qui lui ont été posées, car elles interessent tout le monde. L'auteur du questionnaire, qui attache une grande importance au miracle, dont M. Denis a démontré l'inanité, demande comment le Spiritisme peut expliquer le cas de l'aveugle-né, guéri par Jésus, à la simple imposition des mains. Cure magnétique, répond l'orateur. L'effet étant toujours en rapport avec la cause, et Jésus étant un médium des mieux doués, le résultat obtenu a été d'autant plus prompt que le Christ était plus puissant guérisseur; ces miracles qu'on rapporte de lui sont renouvelés de nos jours, et fréquemment, par les magnétiseurs.

Quelle explication peut-on donner du cas de saint Jean plongé dans l'huile bouillante et en ressortant sain et sauf ?

La même que celle par laquelle les phénomènes produits par les fakirs de l'Inde et les Aïssaouas sont expliqués aujourd'hui : par l'auto-suggestion et l'insensibilité qui en résulte, insensibilité qui peut devenir si grande, si complète, que ces derniers avalent des scorpions, du verre pilé, se placent du charbon ardent sur la langue, se font mordre par les serpents les plus venimeux sans en éprouver le moindre inconvénient, le plus léger accident, lorsqu'ils sortent de cet état.

Etant admis la puissance des Esprits et le pouvoir d'influencer les médiums, comment rendre les hommes responsables des actes coupables qui sont accomplis sous leur suggestion ? L'homme devient donc alors une machine irresponsable des actes qu'on lui fait accomplir ?

M. Léon Denis fait ressortir combien la question est mal posée et le peu de cas que fait son correspondant de ses explications antérieures. Certaine-

ment, les Esprits peuvent avoir une grande influence sur leurs médiums, mais il appartient à ceux-ci de ne jamais se laisser déposséder de leur libre arbitre. La raison leur est donnée pour observer tous leurs actes et en apprécier la valeur ; à eux de savoir en faire usage et de ne jamais aliéner leur liberté.

Pour les autres questions, l'orateur les a réfutées au cours de sa conférence ; il n'a donc pas à y revenir. Il se résume en quelques mots et engage l'assistance à poursuivre une étude qui sera pour elle une source certaine de progrès et qui la conduira à l'idéal parfait auquel nous devons tous aspirer.

Les applaudissements chaleureux et répétés qui accueillent sa péroraison, prouvent à l'orateur qu'il a été suivi et compris par un auditoire qu'il a tenu sans effort pendant près d'une heure et demie sous le charme de sa parole ardente et convaincue.

L'assistance s'écoule lentement en formant le vœu de voir bientôt revenir dans nos murs l'orateur distingué, le conférencier brillant, l'apôtre éclairé et persuasif qu'elle a eu la bonne fortune de pouvoir entendre et applaudir.

A la suite de chaque conférence, il a été fait une quête dont le produit total, 138 francs, a été versé par moitié à l'œuvre de secours aux infirmes et malades nécessiteux et à la caisse de propagande.

Le lendemain de cette dernière conférence, M. Léon Denis recevait d'un prêtre, M. l'abbé F..., docteur en théologie, qui avait assisté aux trois réunions, une demande ayant pour but de poser à l'orateur en public certaines questions qu'il ne précisait pas, dans un débat contradictoire. Malgré la durée déjà longue de son séjour à Lyon, M. Denis n'a pas hésité à retarder de huit jours son départ, non pas seulement pour donner satisfaction à son interlocuteur, mais surtout en raison des avantages qui pourraient en résulter pour la propagande spirite à Lyon.

C'est devant une salle archicomble qu'a eu lieu, le dimanche 26 novembre, le débat contradictoire entre M. Léon Denis et M. l'abbé *** M. Henri Sausse, Président, ouvre la séance en exprimant le regret que la salle de la Société Fraternelle se trouve si insuffisante pour recevoir plus à l'aise les nombreux auditeurs accourus à cette réunion ; il recommande aux assistants de modérer le plus possible leurse marques d'approbation ou de réprobation, afin de ne pas entraver les orateurs dans l'exposé de leurs ar-

guments, puis il donne la parole à M. Léon Denis.

M. Léon Denis, Président honoraire de la Société Fraternelle, remercie tout d'abord les Sociétaires de l'honneur qu'ils lui ont fait en lui décernant ce titre ; il en profitera aujourd'hui. et avant de connaître les questio..s qui vont lui être posées pour dire quelques mots au sujets des séances d'évocations. L'orateur s'attache alors à démontrer que, pour que ces séances produisent d'heureux résultats, il est indispensable que l'harmonie, la concorde s'établissent d'abord entre les assistants ; il faut que tous les assistants élèvent leurs pensées vers le bien, le beau, le vrai et que l'atmosphère fluidique vibre d'une façon harmonique ; ce n'est qu'en agissant de la sorte qu'on obtiendra de bonnes communications ; il faut donc s'attacher par les conditions où l'on se place à attirer à soi des Esprits élevés ; de là la nécessité de s'affranchir de la matière et de ses sujétions.

— Celui qui est affranchi de la matière entend et comprend les voix de l'Infini, et, a les entendre, il ressent une joie presque voluptueuse. Toutes ces voix lui chantent le poème éternel, le drame de la vie ; il étudie les œuvres des grands penseurs qui, dans un langage merveilleux, parlent des mondes enchanteurs dont la tombe est le vestibule. Tous les grands cœurs les ont entendues, ces voix intérieures, et ont conformé leur vie a leurs enseignements.

(*A suivre.*) H. SYLVESTRE.

Une Anecdote

M. François Coppée, l'illustre académicien, relatait dernièrement dans *le Journal* la curieuse anecdote que voici :

« ... Je veux vous dire une jolie histoire, qui me fut contée a Lyon, il y a quelques années. — Une fillette de la campagne arrive en ville par le chemin de fer, avec son panier et ses petits paquets, pour entrer en condition dans une famille respectable. Mais à la gare elle s'aperçoit avec terreur qu'elle a perdu l'adresse de la maison où elle était attendue. L'enfant est jeune et jolie; et la voilà seule, sans argent, perdue dans cette grande cité, exposée à bien des périls. Que va-t-elle devenir? Or la petite a toujours

eu une dévotion particulière à la Vierge. Là-haut, sur la colline, dominant cette ville dont elle a peur, elle voit se dresser la basilique de Notre-Dame de Fourvières. Elle passe le pont, gravit les pentes, va s'agenouiller devant la bonne Vierge, se recommande à elle dans une ardente prière; puis, comme elle sort de l'église, un jeune homme vêtu de noir, dont la physionomie respire la bonté, s'avance vers elle, lui demande pourquoi elle a le front soucieux et les yeux rouges. A cet inconnu, qui lui inspire confiance, la jeune paysanne avoue la cause de son chagrin. « Allez donc, lui dit alors le jeune homme, chez Mme une telle, qui demeure en ville, à tel endroit. C'est ma mère. Vous lui direz simplement que c'est son fils qui vous envoie. Allez, vous serez bien reçue. » La fillette obéit, se rend à l'adresse indiquée, est d'abord introduite dans un salon où se trouve un portrait fort ressemblant de l'obligeant jeune homme. Puis une dame, âgée et en grand deuil, la rejoint et l'interroge. Mais, quand la jeune fille lui dit : « Je viens de la part de votre fils », la vieille dame pousse un cri de douleur : « Mon fils est mort!... Je le pleure depuis trois ans! » Alors la petite paysanne, éperdue et tremblante, raconte son aventure, sa prière à Notre-Dame, sa rencontre et son entretien, sur le seuil de l'église, avec ce jeune homme, dont voici le portrait. — On devine le dénouement. Ce n'est pas comme une servante, c'est comme une fille d'adoption que la pauvre mère accueille cette pieuse enfant, à elle adressée par son fils qui est au ciel. »

(*Le Phare de Normandie*).

*
* *

L'*Etoile* reçoit la communication suivante, enregistrée à titre de curiosité et sans commentaires :

« Je me livrais à la concentration mentale, les yeux fermés et songeant aux moyens mêmes de développer les facultés latentes de l'homme, quand j'aperçus tout à coup devant moi, mes yeux toujours fermés, la figure de Gambetta, aisément reconnaissable, et dont mes idées étaient à ce moment et habituellement fort éloignées. Je le vis écrire en caractères brillants et d'une écriture montante, ce mot : *Allemagne*. Je pensai aussitôt à la guerre, et les mots *victorieuse*, puis *vaincue* surgirent à la fois dans ma pensée et dans la vision, à côté du mot *Allemagne*. Mais la fi-

gure que j'avais vue les effaça l'un et l'autre et écrivit à la place le mot *dominée*, comme si l'Allemagne, sans guerre et par suite de je ne sais quelles circonstances, devait se trouver réduite à subir l'ascendant français. Tout cela est si imprévu et si bizarre que je le communique pour l'étrangeté du fait. X.

Les Appareils kénodynamiques

Il ne s'agit pas ici d'instruments hypothétiques comme le *Téléphrène*, mais d'appareils construits en 1890 (après d'autres essais qui en avaient déterminé le principe), et dont l'expérience a pour moi, depuis longtemps, établi la réelle action.

Les appareils *kénodynamiques* (kénos, vide ; dunamis, force) ont pour principe général la modification que le vide et une lentille bi-convexe font subir aux forces qui les traversent et *particulièrement à l'od*, dont le dégagement accompagne toujours ces forces; l'on peut donc imaginer autant d'appareils kénodynamiques qu'il y a de forces vibratoires (chaleur, lumière, électricité, magnétisme, éther).

Je n'ai expérimenté qu'avec le *magnétisme* et la *lumière*. L'appareil *kénomagnétique* m'a servi pour les expériences avec le magnétisme et le kénophote (kenos, vide ; phos, lumière) pour les expériences avec la lumière.

(L'étude des forces traversant le vide est courante dans la science : La nouveauté des appareils n'est pas là mais dans leur organisation en vue *d'agir sur la vitalité humaine et l'astral humain par la force que le vide et la lentille ont modifiée.*)

1° L'APPAREIL KÉNOMAGNÉTIQUE

Description. — Cet appareil se compose: 1° d'une barre d'acier aimantée; 2° d'une boîte cylindrique en cuivre ; 3° d'une petite lentille de verre.

La boîte de cuivre se compose elle-même: 1° du cylindre de cuivre ouvert aux deux bouts; 2° de ses

deux fermetures [1], en cuivre également, toutes deux percées d'un trou au centre ; 3° d'un robinet en cuivre fixé au flanc du cylindre et permettant, au moyen d'une machine pneumatique, de faire le vide à l'intérieur de la boîte.

Voici comment on assemble ces éléments pour constituer l'appareil :

Dans le trou de l'une des fermetures, on introduit et on enchâsse la barre d'aimant, de telle manière que le pôle *sud* puisse rester à découvert, hors du cylindre, quand on fermera celui-ci.

Dans le trou, plus grand, de l'autre fermeture, on enchâsse la lentille de verre [2].

L'adhérence de l'aimant et de la lentille avec les bords des trous doit être aussi étroite et solide que possible.

On lute soigneusement ces bords.

Enfin l'on prend toutes les précautions voulues pour que, l'appareil une fois fermé et le vide produit dans la boîte, l'air ne puisse pénétrer dans celle-ci par les trous où sont fixés la lentille et l'aimant.

On ferme ensuite l'appareil en vissant et soudant les fermetures, de manière à obtenir l'occlusion complète.

L'aimant se trouve donc engagé dans le cylindre, le pôle nord tout près de la lentille, mais sans y toucher.

Seule, l'extrémité *sud* de l'aimant émerge de quelques centimètres à l'air libre.

Alors, au moyen du robinet et de la machine pneumatique, on fait le vide à l'intérieur de l'appareil.

Puis on ferme le robinet et on le lute soigneusement.

L'aimant reste ainsi plongé dans le vide, ou, pour parler avec une entière exactitude, dans de l'air très raréfié.

---

1. Des pas de vis appropriés permettent de fixer les fermetures au cylindre. A. J.

2. Le trou de cette fermeture présente une gorge dans laquelle vient s'encadrer la lentille.

Usage. — On se met (de préférence au grand air et à la campagne) sur une chaise longue ou tout au moins sur un fauteuil à dossier un peu renversé, de manière à pouvoir pencher le torse en arrière.

On place l'appareil kénomagnétique, le pôle *sud* de l'aimant (celui qui est à découvert) tourné vers le ciel, obliquant vers le Midi, et la lentille, sous laquelle est abrité le pôle nord, tournée vers la poitrine.

D'après mon expérience, le point de la poitrine qu'il faut viser est situé un peu au-dessus du plexus solaire et du côté gauche.

Au bout de quelques secondes, on se sent alors pénétré par la force astrale.

Une fraîcheur et une vibration légères gagnent et fortifient tout le corps.

Dans ceux des organes et des tissus qui, pour une raison quelconque, sont enfiévrés et enflammés, on éprouve d'abord un surcroît de chaleur et de fièvre, suivi de dégagement et de soulagement.

Le fait, isolé de toute considération spéculative, est donc que l'appareil kénomagnétique produit une influence fluidique pénétrante et fortifiante, très supérieure (d'après mon expérience) à celle d'un simple aimant.

C'est une sorte d'injection sous-cutanée fluidique.

(La pénétration s'opère d'ailleurs à travers les vêtements. Il est inutile que la lentille repose à nu sur la poitrine).

Quand on sent que le corps est saturé de fluide, on cesse l'opération.

Elle peut durer plus ou moins longtemps selon les tempéraments.

En général, un quart d'heure suffira.

Pour les tempéraments sanguins, sujets aux poussées congestives, pour les personnes atteintes d'anévrisme ou d'affections cardiaques, il ne faudra que peu de minutes.

Et même il serait peut-être préférable de ne pas user de l'appareil.

En tout cas, lorsque sous l'influence fluidique, les artères se mettent à battre et que l'on éprouve une

sorte d'émotion du sang, plus facile à reconnaître qu'à definir, il faut cesser.

Les personnes nerveuses *actives*, et je veux dire par là celles dont les troubles nerveux proviennent d'un excès de force fluidique, celles qui se surchargent d'électricité, dès que l'atmosphère en est elle-même chargée, dont les vêtements crépitent légèrement quand elles les ôtent, par les jours de froid sec et pur, ces personnes ne devront se servir de l'appareil qu'avec une grande modération.

Au contraire, je crois l'appareil excellent pour les affaiblis, les neurasthéniques, pour tous ceux qu'une cause quelconque, tempérament, maladie, fatigue physique ou mentale, a mis en baisse de vitalité.

L'appareil kénomagnétique peut s'employer indirectement, en chargeant par son moyen un verre de boisson quelconque, et en la buvant ensuite. Il suffit de placer l'appareil, la lentille en bas, au-dessus du verre qui contient la boisson, pendant une dizaine de minutes.

Théorie. — Comment expliquer l'action de l'appareil kenomagnétique ?

Selon moi :

1° La raréfaction de l'air produit un surcroît de puissance vitalisante dans la force magnétique de l'aimant lui-même.

Cette force se trouve ainsi placée dans un milieu analogue aux couches supérieures de l'air, où, d'après l'ésotérisme, l'action occulte des forces est beaucoup plus énergique [1].

2° La force magnétique ainsi *évertuée* [2] se condense en passant à travers la lentille de verre. Elle est donc, pour ainsi dire, purifiée d'abord, concentrée ensuite [3].

---

1. « C'est perdre son temps que de chercher cet esprit salutaire autre part que sur le sommet des plus hautes montagnes » (Maxwell). Et cela à cause de la raréfaction de l'atmosphère sur les hauts sommets. A. J.

2. Expression suggestive, familière à Fabre d'Olivet. A. J.

3. La raréfaction du milieu autour de la force est analogue à la raréfaction et à la purification des idees autour de l'Esprit pur dans l'Ascèse morale et dans la Mystique. L'ascète qui cherche la solitude pour développer son énergie spirituelle se place dans un vide relatif et dans une atmosphère mentale raréfiée. A. J.

3° Outre la force magnétique vulgaire, l'od que dégage l'aimant autour de lui subit des effets analogues par l'action du vide et de la lentille, mais plus profonds.

4° L'od général est libre, la force atmosphérique est en rapport avec l'od particulier de l'aimant. Il s'opère donc à travers la lentille et l'aimant et par eux une communication entre la vitalité humaine et la force odique de l'atmosphère.

Le résultat final est un puissant courant d'*od* pénétrant et vivifiant le corps humain.

LE KÉNOPHOTE

Description. — Le kénophote se compose :

1° D'une rondelle de verre blanc et mince aux faces parallèles, une lucarne de verre mince ;

2° D'une boîte de cuivre analogue à celle de l'appareil kénomagnétique avec ses fermetures, son robinet, etc. ;

3° D'une lentille de verre analogue à celle de l'appareil kénomagnétique.

La seule différence avec l'appareil kénomagnétique est que l'aimant est remplacé dans le kénophote par la petite vitre ronde.

Pour tout le reste, fermeture, production du vide, les deux appareils sont identiques.

Je renvoie donc à ce que je viens de dire plus haut.

*
* *

Usage. On se place de la même manière que pour l'appareil kénomagnétique.

On tourne la lentille vers la poitrine. Seulement on ne la dirige pas vers la gauche. On la met en face du plexus solaire, au milieu même de la poitrine.

On tourne ensuite l'autre extrémité du cylindre, celle où est encadrée la vitre, vers le soleil.

La lumière solaire traverse la vitre, l'intérieur du cylindre (où l'on a fait le vide), la lentille, et vient enfin pénétrer la poitrine.

Par un temps pur et un clair soleil, l'action vitalisante est encore supérieure à celle de l'appareil kénomagnétique.

Il est vrai qu'à Saint-Raphaël le soleil est puissant et magnifique et souvent d'une beauté tout orientale.

Dans un pays brumeux l'appareil kénomagnétique pourrait avoir une action supérieure [1].

D'une manière générale il est d'ailleurs préférable de choisir pour ces expériences fluidiques (avec le kénomagnétique aussi bien qu'avec le kénophote) un temps pur et une atmosphère claire.

Théorie. — La théorie du kénophote est la même que celle du kénomagnétique.

L'on n'a qu'à remplacer aimant par lumière, od de l'aimant par od de la lumière, etc. Mais le pouvoir supérieur du kénophote s'expliquerait par le fait qu'ici l'od général atmosphérique n'est pas sollicité à travers un od particulier (celui de l'aimant) comme dans l'appareil kénomagnétique, mais qu'il est entraîné par les forts courants odiques de la lumière qui projettent jusqu'à nous l'énergie occulte et souveraine du Soleil [2].

*
* *

Observations

Il est évident que l'appareil kénomagnétique pourrait être construit, — tout le reste demeurant conforme à la description donnée plus haut, — avec un aimant dont le *pôle nord* serait libre pendant que son pôle sud serait en face de la lentille.

Dans ce cas, lors des expériences, l'aimant devrait être tourné vers le Nord, légèrement incliné dans

---

1. Un accident ayant atteint le kénomagnétique, je ne me suis plus servi, depuis assez longtemps, que du kénophote. A. J.

2. J'ai fait quelques expériences, selon les principes de *Babbit*, en plaçant devant la lentille du kénophote de petites rondelles de verre coloré. J'ai conclu que l'influence de la lumière blanche sur le plexus solaire est supérieure comme action vitalisante synthétique aux lumières colorées. S'il s'agissait d'une maladie particulière, il en serait peut-être autrement.

la direction du pôle terrestre, et la lentille tournée vers la *droite* de la poitrine.

Mais, sans rappeler ici les enseignements de la Kabbale sur le Nord, je crois qu'il ne faut pas, à moins de spéciales précautions, mettre sa vitalité en rapport avec les forces astrales de la terre [1].

Que ces forces puissent avoir leur action, et même utile, je suis très éloigné d'y contredire.

Voici ce que je déclarerai cependant aux ésotériques réfléchis :

Celui qui est susceptible d'*ivresse astrale* et n'est pas complètement dominateur de lui-même ne doit pas mettre sa vitalité en rapport trop étroit avec les forces fluidiques terrestres.

Il ne doit pas surtout, lorsqu'une cause quelconque l'a rendu *plus sensible* à l'astral, se laisser envahir le *côté droit* par les forces astrales de la terre.

*
* *

J'ai fait construire en cuivre, les boîtes de mes appareils.

Ce fut pour faciliter le travail des constructeurs auxquels je m'étais adressé et qui préférèrent exécuter l'appareil en cuivre.

Comme le principe essentiel n'était pas atteint, je consentis.

Mais je pense cependant qu'il vaudrait mieux que les boites fussent en verre.

Lors des premières expériences qui m'amenèrent à réaliser l'appareil kénomagnétique et le kénophote, je m'étais servi d'une sorte de cornue en verre, à deux embouchures, l'une située au bout d'un long tube mince et recourbé, l'autre au bout de la partie renflée de la cornue.

J'avais introduit un fil aimanté dans le tube, fermé ce tube, en laissant dépasser le bout du fil, chauffé

---

1. On pourrait objecter que, à l'état normal, ce rapport existe. Assurement, mais ce que je crois dangereux, c'est un rapport plus étroit que le rapport normal et tel que les appareils kénodynamiques le rendent possible. A. J.

l'air à l'intérieur de la cornue, et bouché immédiatement la seconde ouverture avec une lentille.

Dans ces conditions, non seulement de la lentille, mais des flancs de la cornue se dégageait d'une manière *très sensible* la fraîcheur caractéristique de l'astral[1].

*
* *

Une fois le principe posé : Modificationdes forces odiques par le vide et la lentille, on peut imaginer une multitude d'expériences à faire.

On peut : 1° employer des forces diverses. Je n'ai fait aucune expérience avec l'*électricité*, non plus qu'avec la *chaleur* isolée de la lumière. Je suis cependant persuadé à l'avance que ces forces, principalement l'électricité, donneraient des résultats intéressants.

2° Changer la forme, les dimensions des instruments, la substance des boîtes; faire varier la grandeur de la boîte, celle de la loupe, celle de l'aimant, dans le kénomagnétique ; construire un kénomagnétique mince et allongé en forme de canne, pour des expériences de magnétisme humain ; employer avec le kénophote une source de lumière plus ou moins puissante, etc. (Je compte examiner prochainement l'action physiologique de la lumière lunaire, après son passage dans le kénophote.)

3° On pourrait aussi étudier l'action de ces forces ainsi subtilisées et concentrées sur des solutions chimiques, des liquides organiques ou végétaux. J'avais eu l'idée d'examiner si des huiles vieillies, des vins aigris ne seraient pas améliorés par le kénomagnétique ou le kénophote, mais je n'ai pas fait l'expérience.

*
* *

Je n'ai pas de prétentions à l'infaillibilité et je n'ai aucunement le désir que l'on me croie sur parole.

---

1. Et cela après que la chaleur proprement dite avait cessé, il n'y avait donc pas seulement la production momentanée d'Od qui accompagne un developpement de chaleur (V. Reichembach). A. J.

Les effets de l'appareil kénomagnétique et du kénophote sont d'ordre expérimental; rien de plus aisé que de les soumettre au contrôle de l'expérience.

Ai-je besoin d'indiquer aux chercheurs comment ils peuvent procéder à ce contrôle?

Emploi alterné à l'insu des sujets, d'appareils nuls (où l'aimant est en bois, où l'on n'a pas fait le vide, où la lentille est remplacée par une plaque de verre ordinaire) et d'appareils efficaces, multiplicité d'observations et d'essais. etc., etc.

Pour moi je me suis convaincu, à ma manière, de l'action réelle de ces appareils.

Il y a là, d'après mes constatations, un moyen de puiser à la grande source vitale.

C'est même ma conviction de l'efficacité des appareils et l'hésitation que j'avais à mettre aux mains des modernes, si prompts à abuser de tout, un moyen de nourrir d'astral leur vitalité qui m'a fait longtemps garder le silence.

Tout ce qui exalte la vitalité et lui crée des relations plus fortes avec l'astral expose à des dangers moraux et physiques.

J'en ai dit quelque chose à propos du kénomagnétique à pôle nord dégagé.

Je n'insiste pas.

D'ailleurs, pour un ésotériste *prévoyant*, les remèdes et les fortifiants matériels ou *même astraux* ne seront jamais que des *palliatifs*. Tant que le *Karma* n'est pas modifié, on peut reculer un malheur ou lui faire changer de forme : on ne l'évite pas.

Voilà pourquoi, à un point de vue strictement rationnel, la prière du *malade* unie à celle du thérapeute et le changement moral du malade seront toujours les vrais principes d'une médecine spiritualiste et profonde.

La première chose à guérir, c'est notre destinée, et la destinée dépend de l'âme.

A. Jhouney.

Exercice illégal de la Médecine

Grenoble, 2 août.

Le tribunal correctionnel de Grenoble, présidé par M. Moural, a rendu cette après-midi son jugement dans l'affaire d'exercice illégal de la médecine, reproché à M. le curé de Mens.

Les considérants du jugement reconnaissent que M. l'abbé Cuillerey-Roux n'a jamais fait que du bien aux personnes qui l'ont consulté, que ses ordonnances se bornaient à des indications sur l'emploi de la méthode Mattei, qu'il n'a pas répondu aux conseils demandés par lettre; que les remèdes Mattei ne sont pas employés par les médecins et sont reconnus inoffensifs; que le prévenu n'a jamais demandé d'honoraires;

Par ces motifs, le tribunal déboute de ses prétentions le Syndicat des médecins du Sud et acquitte M. l'abbé Cuillerey-Roux.

PARTIE LITTÉRAIRE

A Edouard Schuré

Evocateur de l'Ame intrépide et celtique,
Qui vient, *Double* vengeur, surplomber à ta voix,
Comme un fantôme éblouissant d'espoir gaulois,
La France aux tristes chairs que ronge un cœur sceptique,

Avons-nous, dans les temps dignes de ton cantique,
Druides compagnons, étreint les hautes lois,
Et du sombre infini qui dompte les grands bois
Créé l'Esus terrible ou le Gwyon mystique ?

Je ne sais : le vieux Livre astral de nos destins
En garde le secret dans ses rhythmes lointains ;
Mais l'amitié frémit à ce rêve fidèle.

Et, plus sûr, l'avenir sans borne se révèle
A la fraternité de nos efforts hautains,
Grave et *celtique* aussi puisqu'elle est immortelle.

ALBER JHOUNEY.

Les Livres

La *Glori d'Esclarmoundo* par PAUL-MARIUS-ANDRÉ.

C'est une rencontre unique et noblement attrayante de la réalité vécue, de la poésie, des grands souve-

nirs historiques et de la jeunesse dans un seul poème.

Gœthe attachait une extrême importance à la vertu poétique du sujet traité : le sujet est ici des plus naturellement beaux.

Un jeune poète provençal, dans une claire fête d'art, voit apparaître la jeune poétesse pyrénéenne dont il attend la vision, et un amour sublime l'enchaîne à sa fascinatrice.

Fiancés de cœur, ils doivent se séparer. L'Esclarmonde pyrénéenne retourne à sa haute demeure Mais son fiancé l'ira retrouver et leur amour prendra confiance au milieu des impérissables résurrections du passé dont ils sont les glorificateurs et les fidèles et qui les protège de ses influences fatidiques. Ce que j'ai beaucoup aimé dans la *Glori d'Esclarmoundo*, c'est la fraîcheur et la sincérité de l'élan, l'absence de déclamation ; ce qu'il y a de naturel et de vécu dans l'espérance et dans la grâce aisée, saine et lumineuse du poème, ce sont les flots du lac de l'aurore.

La réalité de la jeunesse et la spontanéité du beau, rares dans la jeune littérature, sont ici en pleine verdeur.

Parfois quelque chose de flottant dans l'expression, non d'obscur, mais au contraire un peu de la mollesse transparente et méridionale.

Mais souvent l'ombre fière et ferme des Pyrénées semble tomber sur les eaux du large lac, et alors ce sont les plus beaux vers du poète, ceux dont l'éclat se pénètre d'un charme austère et où le reflet de sa Muse lui donne le frisson de l'Idéal parfait.

A. JHOUNEY.

*
* *

Lire dans les derniers numéros de la REVUE HEBDOMADAIRE les *très beaux vers d'Henri Michel*, l'*Oseraie*, poignante évocation de cette mort de la mémoire qui précède pour le vieillard la mort physique et qui atteint plus que celle-ci l'âme ébranlée dans ses espérances de vie future et le cœur détruit dans ses plus chers souvenirs. Une citation tronquée mutilerait l'impression. Il faut lire toute la pièce qui unit à toutes les délicatesses modernes, la fermeté d'accent tragique des vers qui sont émus dans les grands classiques.

Lire aussi des contes bouddhiques amoureusement traduits par Bouchor avec toute sa clairvoyance sympathique de philosophe et de poète. A. J.

Appel aux Abonnés et Lecteurs de *l'Etoile*

Nous prenons la liberté de vous adresser un appel chaleureux pour la défense des idées de Paix, de Justice et de Vérité.

Depuis de longues années, de sincères patriotes livrent à la paix armée, au militarisme honteux, une lutte à outrance, un combat acharné. En dépit des obstacles qui se dressent devant eux, des difficultés de toute nature qu'ils ont à surmonter, le triomphe leur est assuré.

Lecteurs de *l'Etoile*, unissez vos efforts aux nôtres pour obtenir la paix universelle, pour empêcher la guerre, la guerre hideuse, d'envahir nos foyers et de retarder la marche en avant du progrès et de la civilisation. Consacrons toute notre énergie à la grande cause pacifique et soyons prêts à faire tous les sacrifices nécessaires pour atteindre le triple but que nous nous sommes proposé : *suppression de la guerre ; vulgarisation des idées d'arbitrage international ; désarmement européen.*

La Ligue universelle pour la Paix, la Justice, le Droit, réunit dans un même faisceau toutes les bonnes volontés, dans un même groupe tous les hommes désireux d'abolir la guerre infâme, ce fléau du monde entier. Ses statuts seront adressés gratis franco à toute personne qui nous en fera la demande.

Nous recommandons vivement à tous les lecteurs de *l'Etoile* les trois publications ci-après :

1° *La Revue Pacifique et Littéraire*, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois, sous magnifique couverture en couleur. Abonnements : *Un an :* 12 fr. ; *six mois :* 6 fr. ; *trois mois :* 3 fr., avec concours.

2° *Le Journal du Patriote* paraissant tous les dimanches. — *Un an :* 5 fr. ; *six mois :* 2 fr. 50 ; *trois mois :* 1 fr. 25.

3° *La Bibliothèque Universelle Pacifique* se composant d'une brochure paraissant deux fois par mois. Abonnements : *Un an :* 14 fr. ; *six mois :* 7 fr. ; *trois mois :* 3 fr. 50.

Nous sommes persuadés que les abonnés de *l'Etoile* se feront un devoir d'apporter leur pierre à l'édifice du Droit qui s'élève, de nous envoyer le grain de mil que nous attendons. En faisant partie de la *Ligue universelle*, en recevant nos publications et en se groupant sous notre bannière, ils serviront ainsi leur patrie et l'humanité.

Guerre à la guerre ! Nous répétons aujourd'hui ce cri poussé depuis bien des années déjà ; nous avons la ferme confiance que notre faible voix sera entendue et que tous les lecteurs et abonnés de l'*Etoile* répondront à notre appel.

Adresser toutes les lettres de communications à M. Edouard Grimbers, publiciste à Sainte-Colombe, par Pont-Royal (Côte-d'Or).

Journal du Magnétisme, fondé par le baron du Potet en 1845. Mensuel. Directeur, H. Durville, 6 fr. par an, à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Bibliographie

Après avoir successivement absorbé le *Nouvel Echo* et la *Revue du* XX^e^ *siècle*, la **Revue de l'Est** de Nancy dont le succès croissant est l'indice d'un avenir brillant, vient de s'adjoindre une des plus importantes revues parisiennes, la *Revue moderne* (XI^e^ année) qui fusionne avec la *Revue de l'Est*, laquelle paraîtra, à partir du 1^er^ octobre prochain, le 1^er^ et le 15 de chaque mois, en fascicules de 64 pages, avec un texte entièrement inédit, une rédaction spéciale et de nombreuses illustrations des meilleurs dessinateurs connus.

*
* *

L'Art idéaliste et mystique, doctrine de la Rose+Croix, par le Maître de l'Ordre, Sâr Péladan. (1 vol. in-18 jésus, 3 fr. 50, chez CHAMUEL). Il y a un mois, le troisième Salon de la Rose + Croix se fermait sur une consécration de succès définitifs ; beaucoup ignorent l'esthétique qui y préside, et ce livre vient nous en instruire. Il s'ouvre par une première partie très neuve : les *Trois Arts de la personnalité ;* puis viennent les trois arts du dessin et la cynétique de la beauté ou musique. Enfin les 22 kaliophanies ou instructions Rosicruciennes, basées sur la division magique du Tarot. *L'Art idéaliste et mystique* est non seulement un traité d'esthétique appliquée aux œuvres, mais aussi d'éthique appliquée aux personnes. Le peintre et l'amateur y trouveront leur règle critique, l'individualiste, aussi, des conseils d'extériorité, et la femme des leçons de toilette et de coquetterie idéale.

*
* *

Les cours de l'**École pratique de Magnétisme,** qui ont eu un si retentissant succès l'année dernière, s'ouvriront cette année le 9 octobre.

Ceux qui désirent obtenir le diplôme doivent s'inscrire à la *Société magnétique de France*, 23, rue Saint-Merri, Paris.

NÉCROLOGIE

LECONTE DE LISLE

Du grand poète mort et dont — malgré les réserves philosophiques et esthétiques autrefois ici indiquées — les poèmes demeurent admirables de fierté plastique, d'héroïsme grave et de désespoir ayant pour discrétion la Beauté et pour pudeur la Splendeur, nous ne pourrions en mots hâtifs dignement caractériser l'œuvre durable.

Mais, à la sublime Conscience artistique de toute une vie, à la majesté morale du poète dédaignant les gloires communes et qui, s'il ne fut point impassible aux angoisses profondes de la pensée et du cœur, le fut toujours aux tentations de vulgaire renommée, nous voulons envoyer notre hommage suprême et notre salut d'idéalistes.

A. Jhouney.

Nous apprenons avec douleur la mort de Raymond d'Abzac (Marzac) du *Figaro*. *L'Etoile* adresse ses condoléances émues à ceux qui le pleurent.

Le Directeur-Gérant : René Caillié.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET C^ie^.

FRATERNITÉ HUMAINE

PRIÈRE

Ora et labora.

Dieu de l'Espace et du Temps! O Père des Cieux étoilés! Toi, dont l'Amour et la Pensée gouvernent les Mondes ! écoute ma prière et bénis tous mes Frères bien-aimés de la Terre.

Je te prie pour le pauvre Mineur enfoui sous le sol, qui, privé de la lumière du Jour et des gais sourires de ton Soleil, expose sa Vie au feu du grisou, à l'éboulement des rocs.

Je te prie pour le Laboureur au front baigné de sueurs qui, courbé sur son dur sillon, élève vers Toi ses bras suppliants.

Je te prie pour la Femme, le Mystère sacré, qui fait ouvrir nos yeux à la lumière du jour en nous offrant la vie pour sa Souffrance, et nous abreuve du Lait et de l'Amour de son Sein. Fais comprendre à tous, ô Seigneur, le Respect qui est dû à la Femme, qui porte en Elle la présence réelle de la *Nature*. Fais comprendre à tous que la Naissance est aussi grave que la Mort, que rien n'est banal dans la Nature pas plus qu'en ton Cœur Divin, et que l'Amour et les Sexes sont choses religieuses.

En particulier, je te prie pour mon Ame-Sœur, celle avec laquelle je dois vivre éternellement dans les Splendeurs de tes Cieux.

Et je te prie pour la pauvre Mère qui souffre toutes les douleurs de ceux qu'Elle a mis au monde.

Je te prie pour le Matelot offrant à tes yeux, au plus fort de l'orage et de la tempête, son Front calme et son Cœur couvert d'un triple airain.

Je te prie pour l'Epouse attendant son Epoux, pour les Enfants abandonnés par leur Père, pour la Fiancée soupirant après son Bien-Aimé, pour tous Ceux qui tendent leurs mains vers Toi. Donne à tous, ô Seigneur, la Foi, le Courage et la Paix.

Je te prie pour le pauvre Soldat, victime de l'orgueil et de l'ambition, qui meurt inconnu sur les champs de bataille ; pour tous les Opprimés des rois de la Terre ; pour celui qui Pleure et Crie dans le désert.

Je te prie pour le pauvre Proscrit qui ne sait où reposer sa Tête ; pour les Mères assises auprès de leurs Fils mourants ; pour tous les Pauvres, pour tous les Petits, pour les Faibles et les Souffrants ; pour tous nos Frères de l'Humanité dont nous devons épouser les Douleurs.

Je te prie pour tous ces Etres inférieurs de la Création, qui gravitent dans la sphère de l'instinct et qui Souffrent comme nous.

Je te prie pour tous ces Navigateurs hardis et courageux, cherchant au milieu des ténèbres épaisses qui nous enveloppent et qui nous tuent, tes Desseins impénétrables et la Raison des choses. Eloigne des fronts glorieux de ces Martyrs de la pensée le Doute et l'Orgueil.

Bénis, ô Créateur ! la plainte du Génie insulté, le soupir du Savant éclairé trop tard. Répands la Lumière de tes Vérités divines et le Baume de tes Consolations célestes sur tous ceux qui Travaillent, qui Souffrent et qui Aiment.

O Toi, Esprit mystérieux, sublime Androgyne, Seigneur unique, dont les Etoiles sont les Yeux divins, Toi qui connais les noms de toutes les Ames et sais le nombre des grains de sable qui roulent sur le bord des Océans, répands sur tous la Force, le Courage et la Paix, et que tout devienne ici-bas : Prière, Amour et Foi.

René Caillié

SOMMAIRE

Du numéro **11** *de Novembre 1894*

X. Y. Z . . . . . **Pensées** à méditer.
ALBER JHOUNEY. . . . . **Fraternité de l'Étoile.**

KABBALE MESSIANIQUE

ALBER JHOUNEY . . . . . **La Tradition.** Le Siphra Dzénioutha. Commentaire.
d° **Religion Messianique.** L'Ame du Salut (suite).
d° **Yoga Sastra de Patandjali** (suite).
DE REICHENBACH . . . . **16e et dernière lettre odique.**

SOCIALISME CHRÉTIEN

ABBÉ DE L'ÉTOILE. . . . . **Conférences,** Prophétisme et Monothéisme.
L'ABBÉ ROCA.. . . . . **Les Derniers Jours de l'Ultramontanisme.**
« *LA PAIX PAR LE DROIT* ». **Le Dieu des armées.**

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

RENÉ CAILLIÉ . . . . . **Les Mariages dans le ciel,** d'après Swedenborg.
« *LE SPIRITISME* » . . . **Comment se produit la désincarnation.**
EUGÈNE CREISSEL . . . . **La Révélation nouvelle.**
H. SYLVESTRE . . . . . **Conférences de Léon Denis à Lyon.**
ALBER JHOUNEY . . . . . **Le Congrès-synthèse de 1900.**
J. BOUVÉRY . . . . . **Correspondance** A M. Jhouney.
LAURENT DE FAGET . . . . **Fédération spirite universelle.**

PARTIE LITTÉRAIRE

« *LA VOIE PARFAITE* » . **Une Prophétie.**
SAINT-YVES D'ALVEYDRE. **Enseignements de Christna.**
ALBER JHOUNEY . . . . . **Les Livres.**
« *L'ÉTOILE* ». . . . . **L'Étoile littéraire.**
PAUL-MARIUS ANDRÉ . . . **Chants de fiançailles.**
ÉDOUARD GRIMBERT . . . **Appel** aux lecteurs de l'*Etoile.*
d° **La Cause pacifique.**
R. C. . . . . **A la Mémoire de Mme René Caillié.**

ABONNEMENTS

France :		Etranger :	
Un an	7 fr.	Un an.	8 fr.
Six mois	4 »	Six mois	5

Les abonnements, qui partent du 1er janvier et du 1er juillet, se paient d'avance et doivent être adressés :

A M. **René CAILLIÉ**, administrateur et directeur de l'*Etoile*, à **Avignon** (Vaucluse.)

Les Abonnements non payés directement sont recouvrés au moyen de *Bons de recouvrements postaux* avec un surcroît de 50 centimes pour les faux frais.
Il ne sera répondu qu'aux lettres portant un timbre-poste pour la réponse.

Adresser tout ce qui regarde la partie artistique et littéraire à M. A. JHOUNEY, à Saint-Raphaël (Var).

Tout livre dont on nous enverra un exemplaire sera annoncé, et s'il y a lieu, analysé.

6e ANNÉE. N° 71. NOVEMBRE 1894.

L'ÉTOILE

PENSÉES

Le sentiment religieux prendra sa revanche. Notre époque de passions et d'erreurs apparaitra comme la pure barbarie... Notre politique, nos partis aveugles et égoistes sembleront des monstres d'un autre âge. La Révolution de l'avenir sera le triomphe de la morale sur la politique. Organiser scientifiquement l'Humanité, tel est le dernier mot de la science moderne.

RENAN.

∴

La Splendeur de Dieu dans l'Humanité se mesure à l'intensité de la Sagesse et des Sciences humaines, à la Puissance et à l'Autorité sociale des Corps enseignants,

à l'Union des esprits, à la paix des cœurs, au bonheur des peuples.

SAINT-YVES d'ALVEYDRE.

* * *

Nous disons que votre Société n'est pas même une Société, qu'elle n'en est pas même l'ombre, mais un assemblage d'êtres qu'on ne sait pas comment nommer, administrés, exploités, au gré de vos caprices ; un parc, un troupeau, un amas de bétail humain destiné par vous à assouvir vos convoitises.

LAMENNAIS.

* * *

On voit bien que l'Humanité se renouvelle. Il faudrait être aveugle pour ne pas s'apercevoir que la Société, réalisant à la lettre le précepte de saint Paul, travaille à se débarrasser de sa vieille peau césarienne, comme fait le serpent à l'heure de sa mue, pour revêtir, a dit Chateaubriand, la robe virile de sa maturité, qui est la forme chrétienne. Elle accomplit civilement la loi physiologique que la nature impose à tous les êtres vivants, même aux végétaux.

ABBÉ ROCA.

(*Le Glorieux centenaire*).

* * *

La Foi, l'Espérance, sont de grandes choses, mais la plus grande est la Charité.

SAINT PAUL (1, *Corinth.*, XIII, 13).

* * *

Dieu est Charité, et qui aime son prochain ne pèche pas.

SAINT JEAN.

Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Elévation fraternelle vers Dieu.
II. Invocation aux esprits supérieurs.
III. Union par les fluides.

Le 7 novembre 1894, *de midi au soir.*
Le 7 décembre 1894, *de midi au soir.*

ALBER JHOUNEY.

KABBALE MESSIANIQUE

La Tradition [1]

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

I

LE LIVRE DU MYSTÈRE

(*Siphra Dzénioutha*)

CHAPITRE PREMIER (*suite*)

B. — Commentaire

La dixième des Séphiroth s'appelle Malchut, la Royauté ou le Royaume.

Elle est ainsi nommée parce qu'elle domine toutes les créatures et parce qu'en elle le Seigneur exerce sa royauté.

La Séphire Malchut, par la variété des forces que répandent en elle les attributs divins qui la précèdent, joue des rôles variables et se revêt de changeantes couleurs.

Elle élève et elle fait déchoir, elle blesse et elle guérit, elle vivifie et elle tue.

C'est pourquoi on lui donne souvent le nom de celui des attributs divins dont elle reçoit et transmet l'influence momentanée.

Par exemple, le nom caractéristique de Géburah, la Rigueur, est Elohim (אלהים).

Ce nom désigne le Tribunal d'en haut qui juge les créatures, toujours sincèrement, selon la rectitude et la norme de la vérité.

Lors donc que Géburah prononce contre les créatures inférieures une sentence qui prescrit leur mort, Malchut se remplit de ce jugement que vient de prononcer Elohim et elle l'exécute

---

1. Essai offert aux Frères du *Troisième Degré* de l'Etoile.

sur les créatures impartialement et justement condamnées.

Et, dans cette circonstance, Malchut prend le nom d'Elohim à cause de la Séphire de Géburah qui a porté la sentence.

Tel le héraut d'un souverain se revêt du nom de son maître.

Pour la même raison Malchut est parfois appelée du nom de Iodhéva, ou dunom de Shaddaï, etc...

Mais le nom divin qui lui demeure propre et qu'elle garde toujours malgré ces appellations variables, c'est le nom d'Adonaï (אדני).

ALBER JHOUNEY.

Religion Messianique [1]

L'AME DU SALUT [2]

6° Que le meurtre est plus habituel au meurtrier.

Un crime passionnel et accidentel est moins coupable que le meurtre tourné en habitude, en férocité et en besoin et devenu volonté, substance du meurtrier.

7° Que le meurtre aura violé un plus grand nombre de vertus.

Un meurtre sera plus monstrueux et plus coupable si, à l'Egoïsme qui viole la Charité le meurtrier ajoute la violation de la Foi morale en pensant que le Bien appelle le mépris, que c'est un mirage de dupes et en trouvant de la joie à insulter les dupes de ce mirage par un acte qui le nie ; et le meurtre sera plus coupable si à la violation de la Foi le meurtrier ajoute la violation

---

1. Essai offert à la méditation des Frères du *Quatrième Degré* de l'Etoile.

2. Voir *l'Etoile* (tous les numéros de février à septembre 1893, de novembre 1893 à mars 1894 et de mai à octobre 1834).

de l'Espérance morale en pensant que tout effort pour le Bien est vain, que l'effort impuni dans le Mal est la loi secrète des choses et en jouissant de confirmer, par son acte, cette loi ; et le meurtre sera plus coupable, si à la violation de l'Espérance le meurtrier ajoute l'Injustice, en frappant celui qui ne lui a jamais fait tort, qui même lui a été bienfaisant, et en se servant du mensonge pour assurer le meurtre, de l'envie, de l'orgueil et de l'avarice pour s'y exciter, et en cherchant dans le vol la récompense du meurtre, et si à l'Injustice le meurtrier ajoute l'Insouciance qui le dégage de la conscience et du remords et si à l'Insouciance il ajoute la Lâcheté, ayant tué par trahison et sans péril, et si à la Lâcheté il ajoute l'Intempérance en unissant la luxure au meurtre, en avilissant avant de tuer ou en souillant la mort.

Alber JHOUNEY.

Yoga Sastra de Patandjali [1].

12. La provision des œuvres, qui a pour racine les afflictions, est ce dont on aura le fruit en la vie présente et visible ou en celle qui n'est pas visible.

13. Si telle est la racine, les fruits sont le rang, la durée de la vie et la destinée.

14. Le fruit des œuvres est la joie ou la douleur selon que sa cause est la vertu ou le vice.

15. Et, pour celui qui discerne, tout est simplement souffrances, parce que les modifications dues aux qualités sont contraires (au souverain bien) par les vexations des formes variées (de la nature) et de l'anxiété et des impressions qui se reproduisent.

16. Ce qui doit être évité, c'est la souffrance non venue encore.

1. Offert à l'étude des frères du *Deuxième* et du *Troisième Degrés* de Etoile.

17. La cause de ce qui doit être évité, c'est la conjonction du voyant avec le visuel.

18. Le visuel (renfermant le visible) dont l'habitude est l'illumination, l'action et le repos, et qui consiste dans les éléments et les organes, existe pour l'intérêt de l'expérience et de l'émancipation.

19. Les divisions des qualités sont le divers, le non divers, le seulement une fois résolvable, et l'Irrésolvable [1].

(Traduit de l'anglais par A. JHOUNEY.)

L'Ame universelle

LETTRES ODIQUES-MAGNÉTIQUES

DU

CHEVALIER DE REICHENBACH

16e ET DERNIÈRE LETTRE

Vitesse conductrice. — Rayonnement. — La portée odique. — Atmosphère odique. — Odoscope. — Etymologie du mot OD.

Vous connaissez la conductibilité de l'OD à travers les corps, mais vous ne connaissez pas la vitesse avec laquelle elle s'accomplit. Celle de l'électricité est, au su de tout le monde, extrêmement grande ; par contre, celle du calorique est très lente. L'OD tient une espèce de milieu.

J'étendis un fil de fer de 33 centimètres, et plaçai successivement à son extrémité différentes sources odiques, sortant soit des mains, des cristaux, des aimants, etc. Une personne, haute sensitive, sentit l'arrivée de l'action, partant de l'autre bout du fil,

---

1. Tout ceci veut dire que le *Karma* (la provision des œuvres) est la cause de la destinée dans l'existence actuelle ou la réincarnation future, la vertu préparant, dans chaque incarnation et pour l'incarnation suivante, une existence heureuse, et le vice une existence malheureuse, — mais que, pour l'ascète et l'initié, cette existence heureuse dans le monde est elle-même une souffrance, parce qu'elle entrave l'union absolue avec l'Eternel. Il faut donc en venir à séparer l'esprit pur (le voyant) du monde (le visuel) et des *qualités* de la Nature. A. J.

dans sa main, la plupart du temps après environ une demi-minute. Vous pouvez conclure de là que l'OD avance assez lentement dans le fil, et qu'un homme serait capable de le suivre à la course.

Vous avez vu que la transmissibilité et la conductibilité s'effectuaient sans attouchement effectif de la source odique, c'est-à-dire par simple approche. Cela a-t-il lieu par absorption des émanations lumineuses des porteurs d'OD ou par rayonnement? Nous ne le savons pas encore. L'OD se répand-il ou non en forme de rayons généralement? Nous n'en sommes pas encore pleinement édifiés, parce que l'OD vient avec les rayons du soleil, qu'il peut être polarisé par des feuilles de verre. Car l'OD de ces provenances pourrait bien être le produit de la chute des rayons lumineux sur les réceptacles solides. Mais mettez-vous vis-à-vis d'un sensitif, et faites une passe avec les deux mains, à la distance de la longueur d'un demi-bras. Il la sentira très bien, comme si un souffle frais coulait sur lui. Reculez d'un pas et répétez la passe, il sentira encore la fraicheur, cependant un peu plus faiblement. Reculez de deux, trois, quatre pas, votre sensitif sentira toujours distinctement vos passes, mais avec une force qui va en diminuant; il les sentira encore lorsque vous vous éloignerez de toute la longueur de la chambre. Eloignez-vous de nouveau graduellement loin de lui à travers la chambre attenante, l'influence deviendra faible, mais sera encore sensible. Chez une personne sensitive moyenne, vous pourrez vous retirer de la sorte à une distance de 13 à 19 mètres, jusqu'à ce que la sensation de votre passe devienne incertaine et nulle. Une passe du bas vers le haut est sentie d'un peu plus loin que celle du haut en bas. Mais j'ai eu des hauts sensitifs chez qui l'influence de mes mains à une distance de 49 mètres (que faute de place je ne pouvais dépasser, toute la file de mes chambres étant employée) n'était pas encore épuisée. Ils sentirent aussi, à une égale distance, et instantanément, les pôles de cristaux et de forts aimants dès que je les dirigeai vers eux. Vous conclurez de là qu'une irradiation extrêmement étendue appartient au dynamide odique, dont l'origine est peut-être dans l'infini, comme celles de la lumière. Comme conséquence de cela, nous traînons avec nous, aux doigts de nos mains et de nos pieds, dans nos membres, d'immenses queues d'invisibles rayonnements, qui, comme existences subs-

tantielles, sont encore entourées d'une atmosphère lumineuse qui nous suit et marche avec nous. Fort souvent j'entendis dire, dans la chambre obscure, que ma tête était entourée d'une auréole rayonnante, que je me trouvais orné d'une auréole de saint. Et il s'en manque peu que le mythe de cette apparition ne vienne en droite ligne de l'Orient, où il y a des milliers d'années on voyait déjà ces cercles lumineux comme on les voit ici aujourd'hui.

Cette atmosphère odique que chacun a autour de soi, qui émane de chaque individu vivant, n'est pas toujours tout à fait semblable; elle diffère un peu chez chacun, à peu près de la même manière que les influences du goût et de l'odorat, comme la lumière dans les couleurs, le son dans la gamme: elle est un peu différente chez la femme et l'homme, du jeune au vieux, du sanguin au colérique, chez l'homme sain et le malade; elle diffère aussi entre les malades, dans le catharre et la scarlatine, dans le typhus avec sa chaleur mordante, etc. Et toutes ces différences sont bien reconnues et exactement aperçues par les hauts sensitifs et souvent par les sensitifs moyens. Vous trouverez ici les premiers indices sur cette possibilité que les malades, dans un état de sensibilité extrême, reconnaissent l'approche du médecin, quand les personnes bien portantes ne peuvent encore en avoir connaissance; comment aussi vous sentez une aussi invincible répulsion pour certaines personnes à la première rencontre, et une prédilection sans motif pour d'autres; pourquoi encore, pour les animaux carnassiers, les chiens sentent leur trace sur une feuille sur laquelle leur proie a posé le pied en fuyant; et d'autres choses semblables, qui ne semblent merveilleuses que parce qu'on ne connait pas les fils physiques par lesquels elles sont en rapport avec le monde matériel d'après une loi simple; mais je dépasserais la limite que j'ai tracée à ces lettres si je voulais entrer dans l'exposé des rapports odiques d'un ordre plus élevé: je prends donc congé de vous.

Vous connaissez maintenant l'apparition de ce que j'ai appelé OD. C'est un dynamide qui est analogue et qui tient de près à ceux que la science connait déjà. Il embrasse un groupe particulier d'objets qui ne peuvent être pesés, mais qui sont des accidents dans la nature, perceptibles par les sens, pour lesquels nous n'avons, jusqu'ici, ni mesures, ni réactifs autres

que les nerfs humains, qui aussi dépendent à leur tour des circonstances particulières de l'irritabilité des sensitifs. La raison, pour laquelle il a échappé jusqu'ici totalement à l'appréciation de la science, est qu'il a été repoussé par elle avec acharnement, et qu'il n'y avait ni ODOSCOPE, ni ODOMÈTRE qui pussent être d'un usage général, et par lesquels l'existence de l'OD sauterait aux yeux de tout le monde et aurait pu être facilement prouvé. La raison qui fait qu'on n'a pu inventer encore un odoscope ressort de la nature de l'od même, c'est-à-dire de la puissance qu'il possède de pénétrer toutes les substances et tous les espaces ; de ne s'accumuler nulle part et de ne jamais se laisser condenser au point de devenir perceptible. Il y a, jusqu'à un certain point, des isolateurs pour le calorique, l'électricité et la lumière; je n'ai pu encore réussir à en trouver un pour l'OD. J'ai cru devoir me servir de son manque de toute coërcibilité pour lui former un nom propre à quantités de fictions scientifiques. VA, en sanscrit, signifie souffler et en latin, VADO ; dans la vieille langue du Nord, VADA veut dire : je marche vite, je cours, je coule rapidement; de là VODAN qui signifie, dans l'ancienne langue germanique, l'idée d'une chose qui pénètre le tout. Le mot se transforme, dans les différents vieux idiomes, en WODAN, ODAN, ODIN, où il signifie la force qui pénètre tout, et qui, en dernier lieu, a été personnifiée dans une divinité germanique.

OD est ainsi le signe vocal d'un dynamide qui pénètre et jaillit rapidement en tout et dans toute la nature avec une force incessante.

Si la nature nous avait octroyé un sens pour l'OD, aussi clair et aussi distinct que pour la lumière et le son, nous serions à un degré beaucoup plus élevé sur l'échelle de la science ; nous distinguerions plus vite et avec plus de certitude, et sans comparaison plus facilement la vérité et l'illusion, par l'intermédiaire de cette pénétrabilité générale. Nous pourrions, comme on a coutume de le dire, nous voir dans le cœur les uns les autres. Talleyrand ne pourrait plus abuser de la parole pour déguiser sa pensée, et, par lui, nous deviendrions des êtres d'une nature plus noble et plus élevée. On peut faire voir facilement que, doué d'un sens odique, nous devrions être une espèce d'anges, et que, si cette propriété nous eût été accordée, elle nous aurait élevés incontinent à un

degré supérieur de moralité en étendant nos facultés intellectuelles.

La toute-sagesse divine, qui ne voulait que des hommes sujets à s'égarer, a dû nous refuser ce qui nous aurait mis au rang des demi-dieux.

(*Traduit de l'allemand.*)

FIN DES LETTRES ODIQUES

SOCIALISME CHRÉTIEN

Conférences de l'abbé de l'Étoile

IX. — Prophétisme et Monothéisme

La phraséologie, à notre époque de science pure, n'est plus qu'un masque dont se revêt la pensée, lorsqu'elle veut dissimuler un mensonge. Or la pensée de M. Renan porte toujours ce masque, et le plus artistique, le plus séduisant qu'il soit possible. Embarrassé, par exemple, de cette singularité du peuple hébreu qui, dès le commencement de l'histoire, nous apparaît professant l'unité et la spiritualité absolues de Dieu, le brillant romancier de la science religieuse, lorsque son œil était assez clair pour reconnaître le fait, nous l'expliquait par cette phrase très littéraire probablement, mais peu scientifique, « que le désert est monothéiste ». Et de fait, les autres peuplades du désert, depuis Moïse jusqu'à Mahomet, sont toutes polythéistes malgré l'influence de ce désert qu'elles n'ont jamais déserté: les Hébreux, au contraire, n'ont fait que le traverser, entre leur séjour en Egypte et leur établissement en Palestine. Peu importe ! la trouvaille de M. Renan est d'autant plus jolie et démontre pertinemment... que nous devons avoir, M. F., une sérieuse défiance de la phrase, et ne nous rendre qu'à la raison.

D'autant que M. Renan, depuis lors, entraîné par son élève M. Soury (qui cependant mérite, il faut

lui rendre cette justice, de n'entraîner personne), oublia lui-même sa profession de foi sur le désert monothéiste, et s'efforça de démontrer que les Hébreux, « *comme tous les autres peuples* », ont débuté par le fétichisme, et que le monothéisme vint ensuite, « *résultat naturel du progrès humain* ».

Encore des phrases :

Car, que disent les faits ? Que démontre la raison? La pente naturelle de l'homme va-t-elle au mieux ou au pire, au progrès ou à la corruption?

Regardez-vous vous-même :

Votre corps d'abord. Si vous le laissiez à lui-même, si vous ne le souteniez sans cesse par des appoints extérieurs. nourriture, aération, exercice, remèdes, irait-il à plus de vie, à plus de santé, à plus de force? Sa pente naturelle est si peu au progrès indéfini que, malgré tous les empêchements apportés du dehors, malgré tous vos efforts en sens contraire, il aboutira fatalement au pire, à l'affaiblissement, à la décrépitude, à la décomposition, à la mort; démontrant, à l'encontre des phraséologies progressistes, que la force pour chaque être ne peut venir que du dehors, du grand réservoir, du grand Être Infini, qui seul peut suppléer de sa plénitude à toutes les indigences.

Le mieux est-il aussi toujours la pente du cœur ? Ne luttons-nous pas souvent contre nos inclinations pour pratiquer le bien ; et, malgré notre volonté, qui, lassée à la fin, laisse aller, les passions plus d'une fois ne submergent-elles pas le devoir ? Et la volonté, pour se relever, en appelle au dehors, à une idée supérieure, à une affection élevée, à un conseil ami, à la grâce de Dieu ou des hommes.

Et votre esprit? Ne serait-il pas resté dans l'ignorance native, si l'instruction ne lui était venue d'ailleurs, du spectacle des choses, de l'enseignement des hommes ? Et même encore, après la science acquise, est-ce qu'un déchet ne se produirait pas tout naturellement, est-ce qu'une rouille n'envahirait pas d'elle-même le peu qui resterait de votre savoir, de votre intelligence même, si vous ne faisiez effort de vos réflexions et de vos lectures, si vous vous isoliez du grand courant extérieur des idées et des décou-

vertes, si vous vous cloîtriez seul avec vous seul hors des livres, et loin des hommes?

Ainsi donc, c'est l'enseignement des faits, soit universels, soit personnels : le mieux qui s'ajoute au bien, le plus qui augmente le capital natif, dans quelque être partiel que ce soit, ne vient point de cet être, mais du dehors; le progrès est un *additum*, qui survient d'un plus riche. Comme en arithmétique le moins ne peut produire le plus, de même en ontologie quand l'effet est plus grand que la cause apparente, une cause complémentaire existe, cachée dans l'invisible. *Un* et *un* éternellement seront *deux*, rien de plus : patience et longueur de temps ne changeront pas la somme. Si donc, quelque jour, tant lointain soit-il, *trois* se produit au résultat, c'est que très certainement *un* et *un* ne sont pas restés seuls facteurs, mais qu'une autre unité, non aperçue, l'*énergie* par exemple en outre de la *matière*, est intervenue dans l'opération.

Tout surplus est d'ailleurs : « Homme et homme, idée d'homme avec idée d'homme », quels que soient le nombre et le temps, ne peuvent produire au résultat « Dieu ni idée de Dieu », sans que cette autre unité, Dieu, soit intervenue invisiblement comme facteur nécessaire. De même que le premier aimant artificiel, aimanté du dehors, suppose forcement l'aimant naturel ou l'énergie universelle, source de toute force partielle, de même la première idée de Dieu produite en un cerveau quelconque, suppose, mathématiquement, en ce cerveau, l'intervention de Dieu, cause supérieure de toute idée qui dépasse la vision matérielle.

Conclusion : Puisque la première idée de Dieu qui se forma dans l'esprit humain y fut produite par Dieu même, ce produit a dû être bon, cette idée a dû être exacte, car nulle raison ne saurait admettre que Dieu puisse mentir. La première conception religieuse ne fut donc pas l'erreur. Et, comme en réalité Dieu est un, c'est donc par le monothéisme que commença la religion ; c'est donc le contrepied du vrai de dire, comme nos rationalistes partiels, que tous les peuples ont commencé par le polythéisme et ne sont arrivés

à l'unité de Dieu qu'après de longs progrès intellectuels.

Sans doute, vous pourrez prendre tel peuple à telle époque de son histoire où il vous apparaîtra idolâtre, puis à une époque plus récente, il deviendra monothéiste. Mais ce progrès n'est qu'un retour. Avant de s'y défigurer, l'idée de Dieu, au début, s'est semée pure en ces cerveaux inhabiles. Ainsi l'exige la Raison; ainsi en témoigne l'Histoire interrogée sans parti pris.

Si peu portés que soient les Hébreux à faire l'éloge des autres peuples, la Bible cependant, lorsqu'elle prédit leur conversion, ne dit point en effet que les nations idolâtres apprendront pour la première fois à connaître lévé, mais qu'elles reviendront au vrai Dieu qu'elles avaient oublié : « REMINISCENTUR *et convertentur ad Dominum universi fines terræ... omnes gentes quæ* OBLIVISCUNTUR *Deum*. » (PSS. XXI, 28; IX, 13.)

La Bible de la Chine, le Chou-King, rend témoignage également du monothéisme primitif de la race jaune, et des témoins peu suspects, M. G. Schlegel par exemple, confessent que « plus nous rétrogra-
« dons dans l'histoire religieuse des peuples tatares,
« plus cette croyance primitive se rétrécit, pour
« n'aboutir, aux premiers temps, qu'à une croyance
« assez vague — *vague*, pour l'école matérialiste,
« veut dire *immatérielle* — en un seul souverain
« céleste [1]. »

Dans l'Inde, le duc d'Argyll et M. Fergusson font justement observer, nous dit M. L. Carrau, que la religion des premiers Aryas fut de tout point très supérieure au brahmanisme et au polythéisme grec, qui en sont issus. Une inspiration monothéiste remarquablement pure et élevée circule, continue-t-il, à travers les Védas. Soma, Agni, Indra, Varouna, ne sont, pour les plus vieux chantres aryas, que les manifestations diverses d'un principe unique. « Car le
« Rischi a dit ceci : Il est l'âme de ce qui se meut et

1. *Internationales Archiv. für Ethnographie*, Bd 1, 1888, p. 206.

« de ce qui ne se meut pas. *Les autres dieux sont la « manifestation de sa puissance* [1]. »

Pour Babylone et la Chaldée, les criticistes nous opposent d'anciennes inscriptions cunéiformes, qui sont assez clairement polythéistes ; mais ils oublient de dire que des textes hiéroglyphiques, antérieurs de beaucoup aux plus anciennes inscriptions cunéiformes, démontrent invinciblement l'antériorité du monothéisme [2].

« Quant à l'Égypte, dit M. de Rougé dans sa *Conférence sur la Religion des Anciens Egyptiens*, nous pouvons établir son enseignement le plus primitif sur Dieu, sur le monde et sur l'homme. Le premier caractère en est l'unité divine la plus énergiquement exprimée : Dieu un, seul, unique ; pas d'autres avec lui. En vérité, il est le seul être vivant : « Tu es un, dit une inscription, et des milliers d'êtres sortent de toi. » — « Il a tout fait, dit une autre, et seul il n'a pas été fait. Il a fait le ciel, il a créé la terre, il a fait tout ce qui existe ; il est le maître des êtres et des non-êtres. » Et ces textes sont de 1500 ans au moins avant Moïse, qui naquit lui-même 1725 ans avant Jésus-Christ. Ces doctrines ne sont donc point le produit des siècles : les siècles, au contraire, produisirent le polythéisme, car nous le voyons se développer et progresser sans interruption jusqu'au temps des Ptolémées. Il y a plus de cinq mille ans, c'est l'hymne à l'unité de Dieu qui retentit comme aujourd'hui dans la vallée du Nil, et nous voyons dans les derniers temps avant Jésus-Christ l'Egypte arrivée au polythéisme le plus effréné [3]. » M. Mariette parle comme M. Rougé ; mais il indique une époque où le Dieu Unique qui trône au sommet du panthéon égyptien est un « Dieu réservé à l'initié du sanctuaire [4] » ; M. de Maspéro, dont le témoignage n'est pas suspect de partialité pour le christianisme, n'est pas moins

---

1. Cité par Vigouroux : *la Bible et les Découvertes modernes*, t. III, p. 15, note 1.
2. *Ibid.*, p. 16.
3. *Ibid.*, p. 17.
4. *Item.*

explicite dans son *Histoire ancienne des peuples de l'Orient* [1].

Voilà comment le progrès humain, d'après les historiens qui font de l'histoire, non du roman, est allé du polythéisme au monothéisme : au cours des siècles, la *progressive* humanité, tombée jusqu'au culte des bêtes et des légumes, ne permet plus aux orthodoxes, gardiens de la croyance primitive, de professer le Dieu unique, sinon dans le secret des initiations.

Puisque le monothéisme est primitif chez les autres peuples asiatiques, qui étaient devenus polythéistes au temps où, de l'aveu des criticistes, le Dieu Unique régnait en Israël, n'est-ce pas simple gageure de dilettante quand on vient nous représenter comme polythéistes, au temps du monothéisme général, ces mêmes Hébreux dont le monothéisme intransigeant fut le caractère distinctif au milieu de l'universelle idolâtrie ?

Aussi les arguments qu'on allègue, s'ils prouvent quelque chose, prouvent réellement le contrepied de ce qu'on veut leur faire dire.

« La religion primitive des *Beni-Israël*, écrit M. Soury, était une religion naturaliste où dominait l'élément sidéral [2]. » Première inadvertance de M. Soury, qui nous parle des Beni-Israël, c'est-à-dire, en français, des Fils d'Israël, à une époque où Israël n'était pas encore.

« A plusieurs reprises, dit de même le fidèle historien, la Bible nous présente les *Abrahamides* comme idolâtres et polythéistes [3]. » Et c'est encore inadvertance pareille, car Abrahamides veut dire *fils d'Abraham*, et il s'agit de ses ancêtres ou de ses collatéraux : « Dans le *Livre de Josué*, continue en effet M. Soury, Térah, *père d'Abraham*, est donné comme païen (*païen*, quel anachronisme encore !) et polythéiste, ainsi que leurs ancêtres qui, dès l'antiquité, habitaient au delà du fleuve, c'est-à-dire de l'Euphrate... Rachel déroba les idoles de son père...

1. 2e édition, pp. 27 et 28.
2. *Revue des Deux Mondes*, février 1872, p. 603.
3. *Ibid.*, p. 576.

Jacob enterra sous un chêne, près de Sichem, les idoles, les talismans et les amulettes des gens de sa maison. »

M. Soury démontre ici une fois de plus que c'est peu d'avoir la vérité sous les yeux lorsqu'on a dans le cerveau un jugement préconçu.

Quelle est, en effet, la donnée de la Bible sur le peuple hébreu ? Qu'il se forma sous ce nom, dans un milieu idolâtrique, à l'époque, nullement primitive, où la Chaldée est déchue dans le polythéisme. Maint passage de la Bible affirme nettement ce que notre critique s'imagine établir à l'encontre de la Bible. Le *Cantique*, par exemple, en ce mystique langage : « C'est sous un arbre impie que je t'ai ramassée, le même où s'était pervertie ta mère, où s'était prostituée celle qui t'enfanta. » (*Cantique*, VIII, 5.) Les prophètes sans cesse rappellent à Israël cette tare originelle : « Qu'as-tu donc ? crie Ezéchiel à la nation élue. « Par ton atavisme et ta naissance, tu es du pays de « Canaan, le maudit. Ton père était un Amorrhéen, « et ta mère une Hétéenne. Le jour que tu naquis, « tu faisais horreur... Je passai près de toi, moi levé, « je te regardai..., j'étendis sur toi le pan de ma « robe, je te jurai fidélité, je fis alliance avec toi, « dit le Seigneur l'Eternel, et tu fus à moi. » (*Ezech.*, « XVI.)

Le *Livre de Judith* atteste que telle était la tradition au pays ammonite : « Ce peuple hébreu, dit « Achior à Holopherne, est de la race des Chaldéens. « Il habita premièrement la Mésopotamie, puis « l'abandonna pour ne pas servir les dieux de ses « pères, qui, eux, sont demeurés dans la terre des « Chaldéens. Ayant donc rejeté les rites de ses an- « cêtres, adorateurs de plusieurs dieux, il adora, lui, « un Dieu unique. » (*Judith*, V, 6 à 9.)

Voilà ce qui est notoire pour tout étudiant de la Bible, car tout étudiant sait que la *Vocation d'Abraham* fut précisément motivée par le *progrès de l'idolâtrie* en ces contrées d'Asie occidentale. La destinée providentielle de cet homme et de sa race fut spécialement de sauver le monothéisme primitif, qui de plus en plus, par la pente naturelle de l'homme,

dégénérait de sa pureté antique. C'est pour cela expressément qu'Abraham sort de son pays et de sa parenté, et se fait nomade, pour garder sous sa tente sa religion à part, et le nom d'Hébreux (émigrés) pris par ses descendants, sonnera comme une protestation contre toute attache volontaire à la patrie chaldéenne déchue de la croyance sainte.

La remarque fort juste, relevée dans la Bible par notre criticiste, que la parenté d'Abraham en Mésopotamie reste idolâtre après son départ comme elle l'était auparavant, ne fait que confirmer l'anomalie, disons le surnaturel, de cette inspiration qui prit Abraham et le sacra *père des croyants* au Dieu Unique, en plein déluge d'idolâtrie. Les luttes que soutient la fidélité monothéiste de cet ancêtre et de ses fils les patriarches contre l'idolâtrie, qui sans cesse, comme d'une vieille racine mal arrachée, renaît et se propage dans leur propre lignée, sont un argument bien remarquable de la persistance de cette inspiration supérieure.

En particulier, ce fait de Jacob, souligné par M. Soury, n'est-il pas un symbole expressif, en même temps qu'un phénomène caractéristique, de la polythéiste inclination de l'humaine nature et de l'opposition que trouvent en nous, malgré les progressistes, la vérité pure et la pure religion monothéiste. « Jacob, rappelle notre critique, enterra sous un chêne, près de Sichem, les idoles, les talismans et les amulettes des gens de sa maison. » Jacob représente ici l'influence divine ; et les gens de sa maison, le progrès naturel : car, historiquement, encore un coup, c'est le moins bien, non le mieux, qui est la pente vraie de notre terrestre nature. Le *mieux* est une *sélection*, comme disent aujourd'hui nos naturalistes. On disait autrefois *élection*. Mais peu importe aux esprits vraiment critiques, c'est-à-dire doués d'un discernement assez sûr pour ne pas se laisser piper aux tricheries des mots : l'actif n'est pas le passif. l'énergie intellectuelle, quand elle juge, condamne et élimine les matières inférieures, obéit à une vision, à une inspiration supérieure ; et ce qui est supérieur vient d'en haut, c'est-à-dire de Dieu.

Les autres arguments des criticistes sont encore, s'il se peut, plus contradictoires à leur thèse. M. Soury, qui les résume scrupuleusement, ajoute, par exemple, que, « si nous voyons le nom de Iaveh dans des noms propres de ce temps, nous retrouvons aussi celui de Baal », et, pour prouver que tous les Hébreux adoraient Baal, il rapporte *trois* noms du *Livre des Juges* et du *Livre de Samuel*. Or, de ces trois, deux signifient *Meribbaal, combattant contre Baal ; Jérubbaal, destructeur de Baal*. Le seul qui reste à l'actif de l'idolâtrie, celui d'*Esbaal*, fils de Saül, fut si peu agréé du peuple que Saül, suspect dans sa religion, vit aussitôt sa descendance exclue de la succession au trône.

Et pour un nom qui témoigne d'une exception d'infidélité, nos criticistes omettent de dire que des centaines rendent témoignage de monothéisme, même chez les rois les moins orthodoxes. Au moment du recensement des Israélites dans le désert (*Nombres*, I, 5 à 15), huit sur les douze noms des chefs de tribus sont formés de *El* et d'un attribut : *El*, ce nom le plus primitif du Dieu Un, que les Phéniciens changèrent en Bel, Bal, Baal, Baalim. Yah, abréviation de Jéhovah, se trouve dans les noms de tous les rois de Juda à partir d'Abi-Yah, Abias, fils de Roboam, jusqu'à la captivité de Babylone, sauf quatre exceptions seulement. Et même les rois schismatiques d'Israël qui adorent le plus effrontément les faux dieux, « semblables, remarque M. Vigouroux, à ces pères de famille qui donnent à leurs fils une éducation chrétienne, quoiqu'ils n'aient pas le courage de vivre chrétiennement », donnent à leurs enfants des noms orthodoxes. Ainsi Achab, l'impie Achab, l'époux de la Sidonienne Jézabel, appelle son fils Ahar-Yah-Hu, « Jéhovah me protège » ; et même sa fille Athalie, dont les fureurs contre Jéhovah ont été immortalisées par le chef-d'œuvre tragique que vous connaissez, s'épelle en hébreu Hetal-Yah, « Jéhovah est ma force ». Même contradiction chez tous les rois samaritains que l'intérêt entraine aux cultes de leurs alliés politiques, mais qui, en vrais opportunistes, n'en rendent pas moins ce témoignage à la

réalité, à la ténacité du monothéisme parmi les enfants de Jacob.

Et néanmoins, malgré cette foi qui persiste à l'encontre du penchant de nature, la nature aussi persiste, et les fils de Jacob s'obstinent à retirer leurs idoles du chêne de Béthel au pied duquel les enfouit leur père:

« La sixième année (de la captivité du roi Jojakin), fulmine Ezéchiel, le cinquième jour du sixième mois, comme j'étais assis dans ma maison, et que les Anciens de Juda étaient assis devant moi, la main de Jéhovah, l'Eternel, tomba sur moi... L'esprit m'enleva au-dessus de terre et me transporta, par une divine vision, jusqu'à Jérusalem... Et il me conduisit à l'entrée de la porte de la maison de l'Eternel, du côté du septentrion. Et voici, il y avait là des femmes assises qui pleuraient Thammuz. Et il me dit: « Vois-tu, fils de l'homme? Tu verras encore d'autres abominations plus grandes que celle-là... » Puis, d'une voix forte, il cria à mes oreilles: « Approchez, vous qui devez châtier la ville, chacun son instrument de destruction à la main. » (*Ezéchiel*, VIII, IX.)

Atavisme! disent nos criticistes.

Et oui, sans doute! Atavisme du corps animal, qui est, en effet, plus ancien et plus prépondérant que l'esprit dans notre espèce! Car l'esprit, dit la Bible, est venu le dernier dans l'homme, et du dehors, soufflé par le Dieu Esprit dans l'Adam passif, qui était terre jusque-là, ou simple matière animale. Et il en est encore après comme alors dans le commun des hommes: l'animal tient environ toute la place; l'esprit est à peine comme une étincelle qui montre comme elle peut la vérité idéale à travers l'opacité de la sensation et la grossièreté de la passion. Même aux hommes qui voient le mieux la vérité et qui aspirent à l'élévation morale, c'est d'une attraction et d'une action supérieures à la bête humaine que l'attrait, que la force du mieux sont insufflés, à l'encontre des penchants d'en bas. L'esprit en chacun de nous est le prophète du vrai, du bien et du beau; mais seuls les esprits d'élite sont assez éloquents

pour persuader leur cœur et assez forts pour vaincre leurs sens. Soyons de l'élite, mes Frères, et, toute idolâtrie rejetée, allons de tout notre être et de toute notre vie au Dieu Unique, au Dieu Esprit! Amen.

ABBÉ DE L'ETOILE.

Les Derniers Jours de l'Ultramontanisme

Dissolution imminente
de tous les anciens groupes

Le brisement des anciennes formes religieuses est universel, et l'exode des peuples est général.

On a fait trop d'honneur au Protestantisme, en répétant sur tous les tons qu'il avait affranchi l'homme du joug ultramontain en rendant à l'Evangile son véritable esprit. Socialement, Luther n'a rien fait pour la Cité de l'avenir, la Cité du Christ. Il n'a pas dégagé la donnée scientifique et sociale de l'Evangile; il ne l'a pas même entrevue. S'il l'avait pressentie tant soit peu, il n'aurait jamais écrit que « le servage n'est point contraire au génie du Chris- « tianisme. Celui qui dit l'inverse ment! s'écrie-t-il. « La liberté Chrétienne affranchit les âmes, rien que « les âmes! le Christ n'est le fondateur que de cette « liberté spirituelle qui ne se voit pas. Pour tout ce « qui est extérieur, Dieu laisse faire et laisse aller. « Il ne s'en inquiète pas [1]! »

Ce langage est absolument blasphématoire. Il aurait suffi à lui seul pour attirer cent fois, sur la tête de son auteur, les foudres de l'Église catholique.

La secte de Luther sera brisée comme toutes les autres.

Edgard Quinet, un des hommes de ce siècle qui a le mieux compris l'importance *sociale* de l'Evangile, tout en demeurant l'adversaire irréconciliable du Catholicisme latin, s'est efforcé d'établir la supériorité du Protestantisme sur le Romanisme, au point de vue sociologique. Cette thèse, pour peu que M. Emile Lavelèye travaille à la remettre en lumière

1. Œuvres complètes de Luther; édit. de Liepzig, t. III, p. 553, et t. XI, p. 471.

de nos jours, ne sera jamais acceptée des nations catholiques.

Il est vrai que les races du Nord doivent à la réforme d'avoir échappé jusqu'ici aux tourmentes révolutionnaires.

Cela s'explique parfaitement, sans faire le moindre honneur à Luther, et par l'infériorité même de sa doctrine. Son dogme sectaire a dérobé à ses fidèles, tant qu'il a pu jusqu'à présent, l'idéal social qui relève du fond même de l'Evangile et qui travaille depuis longtemps les races du Sud. Cet idéal, nié par Luther et frappé de ses anathèmes, est le génie secret de la Révolution, de son côté chrétien, sa force dynamique, son âme souveraine, son principe de Justice éternelle. Luther, en entraînant les peuples septentrionaux dans son erreur, ne les mit à l'abri des révolutions sociales qu'en les façonnant de longue main à l'absolutisme qui fleurit aujourd'hui sur les deux rives de la Sprée. Bismarck est un vrai fils de ce patriarche égaré.

C'est par une très heureuse inconséquence que les disciples du célèbre moine évoluent aujourd'hui vers les formes sociales nouvelles. Les pasteurs même en conviennent, et je sais tel consistoire où l'on serait mal venu, en ce moment, à faire l'éloge de Luther : « Que nous importent aujourd'hui les idées « de Calvin, de Zwingle et de Luther? disent-ils ; les « pères de la Réforme ont enfoncé la porte par « laquelle nous passons aujourd'hui sans prendre la « responsabilité de leurs opinions. Le dessein de « Dieu était plus grand que l'intention des hommes « qui furent appelés à l'exécuter [1] ».

J.-J. Rousseau, qui n'est pas toujours paradoxal, voyait venir ce revirement d'idées, quand il annonçait que l'*Espagne elle-même précéderait l'Allemagne dans les voies de la vraie liberté*. Et de fait, voyez à cette heure : le Césarisme est possible au Nord ; il y triomphe avec Bismarck. Je le défie de s'implanter au Sud, en Espagne, en France, en Italie, partout où Rome a conservé son influence jusqu'au moment voulu.

L'Église tombe en Allemagne comme chez nous. Je dînais, il y a quelque temps, chez le pasteur Arbrousse-Bastide, le chaleureux écrivain à qui nous devons le beau livre *Du Christianisme et de l'Es-*

1. Schœrer, *Lettres à un curé* ; X^e^ lettre.

prit moderne, et d'autres publications remarquables. Un des ministres les plus en vue du protestantisme nous y rendit compte d'un voyage qu'il venait de faire en pleine terre luthérienne, et il constatait que les défections confessionnelles sont aussi considérables dans les Eglises prétendues réformées que dans l'Eglise ultramontaine.

Il n'est pas rare de lire dans les revues de ces messieurs des plaintes comme celle-ci : « Nous « n'avons plus de troupeau avec nous; les neuf « dixièmes du peuple sont déjà passés à l'ennemi. « L'Eglise redevient partout ce qu'elle était du temps « de Constantin, une étrangère, une proscrite sur « la terre [1] ».

Le ciel se nettoie d'un bout à l'autre de l'horizon, partout, même en Russie, dans l'Eglise orthodoxe du Czar.

Je dirai plus : les symptômes d'une rénovation religieuse et sociale s'accusent et s'accentuent d'une manière plus radicale sur les bords de la Néva que sur les deux rives de la Sprée, de la Seine, du Tibre et du Mansanarès.

Il se publie à Saint-Pétersbourg des livres extraordinaires, dus à la plume des chrétiens les plus fidèles à l'Evangile. Ecoutez ceci :

« Toutes les Eglises — romaine, orthodoxe, anglicane, protestante, sans compter les sectes qui les subdivisent — ressemblent à des sentinelles qui gardent soucieusement un prisonnier, alors que ce prisonnier, personnifié dans la génération présente, est depuis longtemps en liberté dans l'Europe entière, se promène hors de leurs enceintes confessionnelles et leur fait même la guerre [2] ».

« L'union entre la vieille Eglise et la chrétienté, continue plus loin Tolstoï, n'a plus de raison d'être. Le lien ombilical qui reliait autrefois la fille à la mère, je veux dire la Société, à cette Eglise, n'est plus qu'une entrave. On peut aujourd'hui le couper, sans péril pour l'enfant, c'est le procédé physiologique de la parturition, et il s'accomplit mystérieusement sous nos yeux. Une fois rompu le cordon embryonnaire, une fois rejetés les lits qui le portèrent, l'enfant vivra, n'ayez pas peur ! L'organisme vital fonctionnera très bien pour son propre compte,

1. Messmer's, *New. Evang. Kirchenzeitung*, 1866, p. 6.
2. Tolstoï, *Ma Religion*, p. 61.

et d'une manière indépendante. La mère peut mourir, la fille vivra. »

Pour ne pas voir dans ces manifestations de l'Esprit, partout les mêmes, quoique variant à l'infini, selon le génie des différents peuples, les prémices de *la nouvelle révélation de la Révélation*, qu'ont pressentie les sages, et qu'annonça le Christ, il faudrait le parti pris de fermer les yeux à toute évidence. Je ne crois pas les hommes capables d'un tel endurcissement de la tête et du cœur.

Aux pressentiments de la chrétienté, il faut ajouter le réveil qui se fait dans l'antique synagogue. Ce réveil s'atteste par les travaux que publient les Rabbins, dans leurs savantes Revues. Voici ce qu'on y lit :

« Debout ! Israël ; il faut marcher ! La Religion ne saurait être un moule inflexible, ni une matière inerte, inorganique. C'est un être vivant, perfectible, ayant dans le passé des racines qu'il ne faut pas couper, poussant des branches toujours vivaces, et se renouvelant comme toute chose ici-bas [1]. »

Les Docteurs qui dirigent cette Revue « croient à la possibilité, dès à présent, de constituer une Religion universelle, où toutes les Eglises — même la nôtre, ajoutent-ils, la plus fermée jusqu'ici à toute idée de réforme — pourront se donner la main et le baiser de paix. » Ils disent même sur quels principes cette Religion universelle peut se fonder, et ils annoncent le triomphe du *Christianisme social*, par le passage de l'Evangile dans la sphère économique.

Et c'est là, justement, ce que le juif Isaac Pereyre proposait à Rome, dans sa fameuse brochure à Léon XIII. Mais c'était trop tôt, sans doute, alors.

Il faut méditer ce beau passage publié par le chevalier Drach, le vénérable président de l'Alliance israélite universelle :

« Un Messianisme des nouveaux jours est sur le « point d'éclore. Une Jérusalem d'un nouvel ordre, « saintement assise sur la *Vérité*, la *Justice* et la *Fra-* « *ternité*, prendra prochainement la place de la cité « des Césars et des Papes. Depuis de longues années, « je nourris cet espoir. Autant que mes forces me l'ont « permis, j'ai arboré ce drapeau. Ce drapeau, la mort « va me l'arracher des mains ; mais, j'en ai l'assu- « rance, des mains plus jeunes que les miennes le

1. *Revue des Archives israélites*, t. XIV, p. 613.

« saisiront après moi, et il ne tardera pas à flotter « sur le Monde entier. »

Une ardeur si juvénile et si enthousiaste chez un vieillard, comme c'est touchant et comme c'est beau !

Et ce n'est pas tout : la France maçonnique, à son tour, se montre préoccupée et travaillée par des idées qui ne sont pas moins évangéliques. Ces idées rayonnent au grand jour, dans les admirables écrits de Findel, de Craïze, de Baüer, de Leckg et de Ragon.

Quelle différence peut-on trouver entre l'Evangile du Christ et la doctrine de Baüer, quand celui-ci nous affirme « que le dogme maçonnique est *une déclaration de guerre à l'esprit de l'ancien Monde, à ses lois, à ses règles et à son régime gouvernemental ?*

Pour ma part, je souscris des deux mains à toutes ces formules ; et mon âme de prêtre tressaille toutes les fois que je relis cet admirable passage du franc-maçon Findel :

« A travers les débris des vieilles formes dogma-« tiques, un christianisme ravissant, idéal, libre de « tout esprit de secte et d'intolérance, cherche à se « frayer la voie. Il aboutira. Il resplendit déjà d'une « lumière ineffable. Il pénètre et fascine les cœurs « généreux avec l'aide de l'amour passionné qu'il « met au cœur. Ces hommes nouveaux descendront « jusqu'aux bas-fonds les plus obscurs du vice et de « la misère pour y répandre à flots la charité bien-« faisante. Ils travaillent d'arrache-pied à renverser « les barrières qui se dressent encore entre classes « et entre peuples, à circonscrire les guerres, en at-« tendant qu'elles finissent, à proclamer partout les « principes sacrés de Liberté, d'Egalité et de Frater-« nité entre tous les enfants de la grande famille hu-« maine. »

Ainsi, d'un bout à l'autre de la chrétienté, dans tous les cercles, dans toutes les Eglises, partout c'est le *Rappel social* du Christ qu'on sonne, comme je l'ai déjà écrit ailleurs [1] ; c'est le *couvre-feu* des temps anciens, c'est la *Diane* des temps nouveaux, c'est la *générale* du Rédempteur qu'on bat aux quatre coins de l'Europe, et déjà même en Amérique.

---

1. *Le Christ, le Pape et la Papauté.*

Si ce n'est pas là de l'Evangile, où donc sera cet Evangile ?

Salut, mes frères du monde entier ! Je suis avec vous d'âme, d'esprit, de cœur, dussent gronder sur ma tête les foudres de tous les clercs.

Mais je vous dis que ces foudres ne gronderont pas, du moins à Rome ! Mes idées sont connues depuis longtemps au Vatican, où j'ai pu les exposer de vive voix ; et je ne sache pas qu'elles y aient jamais encouru la moindre censure. Je les ai promenées dans les deux mondes, n'en faisant mystère à personne, et j'ai servi gratuitement ma dernière publication à tous les prélats de France et à tous les curés de Paris.

De tant d'archevêques et d'évêques, sur les deux continents, *deux* seulement, l'un en Amérique, où se trouvent aussi des fanatiques, l'autre en France [1], se sont récriés.

J'ai nommé le premier dans mon livre *le Christ, le Pape et la Démocratie,* et j'ai réglé là mes comptes avec lui.

Je me tairai sur le fait du second, car j'ai souvenance de l'histoire de saint Paul : maltraité par un pontife de la Synagogue, l'apôtre lui avait riposté ce qu'il avait à lui dire : *Paries dealbate !*

— Comment ! c'est ainsi que vous parlez du Grand-Prêtre ? lui observa-t-on.

— Pardon, fit-il alors ; j'ignorais que c'est le Grand-Prêtre. Il est écrit : Tu respecteras les princes de ton peuple... Pardon !

Je m'incline donc, moi aussi, et je me tais. Bien plus, je fais un souhait en faveur de Sa Grandeur : c'est que sa conscience mitrée et crossée soit, devant Dieu, aussi tranquille que la mienne, laquelle va, cheveux gris au vent, et sans autre appui que ma foi vive en Jésus-Christ.

Elle va ainsi, ma conscience, parce que je n'ai pas voulu qu'elle aille à la Monseigneur, mitre en tête et crosse à la main. Il m'était facile, très facile, de laisser teindre ma soutane en violet. Je n'aurais eu qu'à accepter une invitation à dîner chez un de mes amis,

---

1. Sans doute l'évêque de Perpignan, M. Caussail, maintenant d'immortelle mémoire, comme l'immortel Cauchon, car tout le monde sait que c'est lui qui a donné l'ordre d'enterrer comme un chien l'abbé Roca, le grand, noble, savant et courageux exégète. R. C.

où je me serais trouvé à table avec le Ministre des Cultes. — « Venez, laissez-moi faire, et vous sortez évêque. »

Ah ! c'est ainsi que peuvent se faire les évêques en France ? Merci, cher Monsieur ; fonctionnaire d'Etat, je ne le serai jamais. « Tout salarié est un esclave. Quiconque est payé dépend de qui le paye, » disaient ensemble Lacordaire et Montalembert [1].

Voilà ce que j'ai à répondre à ceux qui m'ont accusé de faire la cour au Gouvernement pour des motifs d'ambitions.

Qu'on veuille bien l'observer, la voie où je marche n'est pas celle qui conduit aux prébendes, mais bien celle qui mène droit à la croix. Elle aboutissait aux bûchers, du temps de Savonarole.

Abbé Roca.

(*La Fin de l'Ancien Monde.*)

Brave ami ! La postérité te récompensera de ton courage et de ton noble et grand dévouement, comme elle vilipendera, comme ils le méritent, tes vils, lâches et sots ennemis, qui ont lancé contre toi, puissant exégète, comme ils lanceraient contre Dieu lui-même, cette chose impie qu'ils ont inventée sous le nom d'*excommunication*, et qui t'ont fait enterrer comme un chien.

R. C.

Le Dieu des Armées

Il y a quelques jours, en présentant son clergé à M. Casimir-Périer, l'évêque de Chartres, après avoir rappelé la bataille de Coulmiers et la défense de Châteaudun, prononçait les paroles suivantes :

« Quoique ministre d'une religion de paix, le prestige de nos armes ne peut nous laisser indifférents ni froids ; tout ce qui sert, honore, console la patrie, la religion le bénit, l'encourage et souvent l'inspire. Dieu ne s'est-il pas appelé lui-même le *Dieu des armées*, ce qui veut dire que l'*armée a une mission providentielle et pacificatrice* ?...

« Les hommes d'armes sauront batailler si jamais sonne l'heure des combats, et les savantes manœu-

---

1. Qu'on aille demander au Ministre actuel du Cultes, M. René Goblet, si je suis du bois dont on fait les flûtes épiscopales de nos jours.

vres que d'autres apprécieront mieux que nous, et qui nous montrent notre admirable armée toujours semblable à elle-même, permettent à tous la fierté et l'espérance! Dieu, de son côté, si nous savons en être dignes, ne retirera pas à notre chère patrie sa protection séculaire et, *par l'épée des Francs*, c'est le mot de nos pères, continuera l'histoire : *Gesta Dei per Francos.* »

Nous croyons relever un tel langage, affligeant dans la bouche d'un ministre de la religion. Un prêtre, fidèle à sa foi, ne peut considérer les armées permanentes que comme un mal, nécessaire sans doute en l'état des choses, mais qu'il faut combattre en modifiant le milieu qui l'engendre. Pour justifier ses paroles belliqueuses, l'évêque de Chartres déclare que Dieu « s'est appelé le Dieu des armées. » On peut répondre que cette expression n'est pas dans l'Evangile proprement dit et que dans l'Ancien Testament même il n'est pas sûr qu'on la rencontre. Voici en effet ce qu'écrivait en 1889, dans notre Almanach de la Paix, M. Isidor, grand rabbin de France, à qui on voudra bien reconnaître une certaine autorité en matière d'exégèse hébraïque :

« Ah! le Dieu des armées, quel blasphème!... J'ai lu et relu la Bible; je la lis tous les jours, c'est mon devoir ; je la sais pour ainsi dire par cœur. *Eh bien! je défie qui que ce soit d'y trouver une seule fois ces mots : Dieu des armées.* C'est là une expression fausse et dangereuse. Le mot qu'on a traduit par le Dieu des armées signifie le Dieu du ciel et de la terre, etc. (p. 68). »

Ainsi, pour la mince satisfaction d'étaler un patriotisme que personne ne songeait à mettre en doute, M. l'évêque de Chartres a blessé toutes les consciences délicates. En parlant du « prestige de nos armes, » de la mission providentielle et pacificatrice (!) de l'armée, en appelant la protection de Dieu sur « l'épée des Francs », pourrait-il affirmer qu'il n'a pas méconnu un des préceptes fondamentaux de la religion qu'il professe : « Tu ne tueras point. *Non occides?* »

J. P.

(*La Paix par le Droit.*)

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Les Mariages dans le Ciel

D'après Swedenborg

Tout le XVIII[e] siècle, avant que la révolution française ne vînt exclusivement accaparer l'attention de l'Europe, retentit des œuvres et des révélations du grand voyant suédois. C'est lui, Swedenborg, qui ouvrit l'ère si merveilleusement illustrée par le Spiritisme. On dirait presque que le Spiritisme est justement cette *Nouvelle Jérusalem* que Swedenborg avait été chargé d'annoncer au monde avec la nouvelle interprétation des Ecritures Saintes. Car les Ecritures ont évidemment deux sens, l'un matériel et littéral dont Jésus recommandait bien de s'éloigner en disant : *prenez l'esprit et non la lettre*, et l'autre spirituel dont la clé devait être évidemment donnée un jour.

Tous les livres de Swedenborg sont à lire et à étudier. Ils ne peuvent qu'élever l'esprit.

L'un de ceux qui viennent le mieux corroborer la théorie, à juste titre si chère aux Spirites, des Ames-Sœurs, est celui qui a pour titre : *les Délices de l'Amour conjugal*, et qui décrit les mariages des Esprits et des Anges dans le ciel.

Cet ouvrage parle, en termes d'une grande élévation et d'une simplicité extrême, du bonheur céleste et de la félicité éternelle. Il n'est rien de plus riche que ce livre, dont voici les idées essentielles :

« L'Amour conjugal est l'amour fondamental de tous les amours célestes et spirituels, et par conséquent de tous les amours naturels. C'est le père dont les autres sont la lignée. *Dans son essence il n'est autre chose que la volonté ou le*

désir que deux soient UN, *que deux vies deviennent une seule vie; il est l'union ou la conjonction de l'Amour et de la Sagesse.* »

N'est-ce pas l'union de deux Ames-Sœurs ?

L'amour conjugal est de trois degrés : *céleste* parmi les Anges ; *spirituel* parmi les Esprits; *saint* parmi tous les êtres destinés à boire à sa coupe suprême.

L'amour saint est tout interne : c'est un désir pur, qui porte vers tout ce qui est vrai et pur. Ses plaisirs commencent dans l'esprit et appartiennent à l'esprit; car ces plaisirs, ce sont les délices de la sagesse. Cet amour conjugal des cieux diffère complètement de ce qui porte sur la terre le même nom, et qui n'est autre chose que l'amour du sexe, réglé ou limité par la loi. Il n'est donné dans le ciel qu'à ceux qui vivent selon les préceptes de la *Nouvelle Jérusalem*.

Il y a dans ce volume de Swedenborg des idées ingénieuses, profondes, d'une ravissante pureté et d'une simplicité admirable. On est étonné de trouver dans un homme une composition aussi virginale, aussi fraîche, aussi féconde en conceptions ravissantes de décence; c'est pour les âmes sœurs une haute et rare jouissance. Cette union de l'Amour et de la Sagesse qu'on y voit décrite, qui est la fin de l'homme et le bonheur, ne peut se trouver réalisé sur la Terre.

« Je prévois, dit le grand voyant, que beaucoup de ceux qui liront ce livre croiront que ce sont des inventions de *mon* imagination, ainsi que les récits (qu'il appelle des *Mémorables*) qui sont placés à la suite des chapitres. J'affirme dans la vérité que ce ne sont pas des choses inventées ; que ce sont des choses qui ont eu lieu véritablement et qui ont été vues par moi, non pas dans un certain assoupissement de mon intelligence, mais dans un état de veille complète. Car il a plu au Seigneur de se manifester lui-même à moi..., de m'ouvrir l'intérieur de mon intelligence... Par là il m'a été donné d'être dans le monde spirituel avec les anges et en même temps dans le monde

naturel avec les hommes; et cela depuis vingt-cinq ans (de 1745 à 1770). »

Ce qui surprend dans cette œuvre de « Sagesse angélique », c'est l'idée que tous les anges, même les plus élevés et les plus célestes, vivent dans les réalités d'un amour conjugal qui implique, quoique pris au spirituel, la différence des sexes; cela n'a pourtant rien d'étonnant, car, Dieu étant androgyne, c'est-à-dire contenant les deux principes Masculin et Féminin, toutes ses créatures reconstituées dans le ciel doivent l'être également. C'est bien là la théorie des Ames-Sœurs, si chère aux Spirites, si consolante et si rationnelle. Elle prend ici une certaine autorité, car Swedenborg était un grand voyant. Longtemps avant le moment suprême, il avait annoncé l'heure de sa mort; elle arriva exactement au jour indiqué, le 29 mars 1772.

*
* *

D'après Swedenborg, le monde spirituel tout entier, le monde des Anges et des Esprits, est fait à l'image de l'homme. D'abord il n'admet pas un seul Ange ni un seul Esprit qui n'ait commencé par avoir été homme. Ensuite, tout habitant de son ciel et de son enfer, Anges et Esprits, mangent et boivent. marchent et dorment comme nous. Les cieux qu'ils habitent présentent des montagnes et des plaines, des forêts et des villes, des palais et des maisons, des champs et des vignes, des moissons et des fruits, des animaux et des meubles, des métaux et des pierres précieuses, comme sur la Terre. Les travaux et les affaires, les emplois et les dignités, les écritures et les livres, sont encore les mêmes que les nôtres. Seulement sur la Terre tout est de substance terrestre, et là tout est de substance spirituelle ou céleste.

C'est exactement ce que, de nos jours, affirment encore des Esprits qui se communiquent à nous, et c'est encore ce que savaient très bien nos

ancêtres; car c'est tout cela qui est écrit dans ce vieux parchemin d'Egypte appelé la *Table d'Emeraude* et qu'on attribue à Hermès Trismégiste : « *Ce qui est en Haut est comme ce qui est en Bas.* »

Swedenborg nous dit qu'il faut diviser l'univers en deux Royaumes, en trois Cieux et d'innombrables Sociétés.

Les deux royaumes se nomment le *Céleste* et le *Spirituel*, ou celui des Anges célestes et celui des Anges spirituels. Les premiers sont plus près de Dieu et reçoivent plus facilement et plus complètement l'Influx divin.

Les trois cieux, qui s'appellent : le *troisième*, le *second* et le *premier*, se suivent, comme les pieds, le corps et la tête se suivent dans l'homme.

L'Ange d'un ciel ne peut entrer chez les Anges d'un autre ciel ; mais, dans le même ciel, chacun peut être associé avec quiconque lui plaît.

Tous les Anges se distinguent entre eux par leur degré de perfection. Ceux qui se ressemblent s'associent, et il n'y a dans l'autre vie d'autres affinités, parentés ou amitiés, que celles qui sont de nature spirituelle.

Le ciel, dans tout son complexe, représente un seul Homme. Les Anges appellent le ciel le *très grand Homme*, l'*Homme divin*, type qui ressemble singulièrement à l'Adam-Kadmon de la sainte Kabbale. Et cela ressemble singulièrement aussi au grand Homme infini de la Révélation Louis Michel de Figanières. Chez ce dernier voyant, comme chez le voyant suédois, le ciel ou l'Univers est gouverné par Dieu comme un seul homme.

Chaque Société dans le ciel représente encore un seul homme, et chaque Ange y est en parfaite forme humaine.

Comme les diverses provinces du ciel correspondent aux diverses parties du corps humain, le Royaume céleste est dans la partie du corps du grand Homme infini où règne le bien : au cœur. Le Royaume spirituel est là où règne le

vrai : au poumon. Ceux qui sont dans la tête ont, plus que tous les autres, toute espèce de bien et toute espèce de vrai; ils sont dans l'intelligence, dans la paix, dans l'amour et dans la joie.

Swedenborg prouve sa théorie par l'explication des textes sacrés selon l'esprit; et toujours son interprétation est confirmée par ce qu'il *voit* et ce qu'il *entend*. Les Spirites n'auront aucune peine à le croire, car leurs médiums *voyants* et *auditifs* procèdent à peu près de la même manière. Mais Swedenborg affirme qu' « il y a correspondance entre tout ce qui appartient au ciel et ce qui appartient à l'homme », et cela lui a été montré par des expériences tellement nombreuses, que cela est devenu pour lui une chose évidente et hors de doute. Cette science des correspondances explique toute la vie dans l'Univers ou grand corps de Dieu.

A l'époque où nous sommes, le Spiritisme, c'est-à-dire l'étude des relations entre le monde visible et les mondes invisibles, est devenue une science. Il est indispensable que ceux qui veulent être des adeptes sérieux de cette science étudient les œuvres de tous les grands voyants. Nous mettons aux premiers rangs, parmi ceux-ci, Swedenborg, Louis Michel de Figanières et Roustaing.

Ajoutons à cette étude celle de l'*Omnithéisme*, si savamment présenté par tous les livres d'Arthur d'Anglemont.

René Caillié.

Comment se produit la Désincarnation [1].

La mort n'est que la porte qui nous donne l'entrée d'une vie nouvelle et plus parfaite; elle est l'arc de triomphe que franchit l'Esprit immortel laissant ce monde pour une contrée infiniment plus élevée, plus sublime et plus magnifique; et il n'est réellement pas plus pénible de passer de la vie terrestre à une mort naturelle que de passer de l'état de veille à un sommeil tranquille, agréable et sans rêve. La vérité

1. Recommandé aux Frères du *Deuxième Degré* de l'Etoile.

de cette assertion est prouvée par le récit suivant : l'on y verra la confirmation de mes études, de mes recherches dans le phénomène physiologique et psychologique de la mort, qu'il me fut permis de faire en esprit sur un individu au moment de sa dissolution physique. La malade était une femme de soixante ans.

Environ huit mois avant sa mort, elle vint me consulter et je l'examinai en sommeil magnétique. Bien qu'elle ne se plaignit que d'une certaine faiblesse, je découvris qu'elle mourrait d'une affection cancéreuse de l'estomac. Etant certain de son départ prochain, sans cependant en connaître l'époque précise (car spirituellement, je ne puis mesurer ni le temps ni l'espace), je me promis d'être présent et de surveiller attentivement ce phénomène intéressant et tant redouté.

Mû par ce désir, je m'établis quelque temps après dans la même maison, et je lui donnai des soins comme docteur.

Quand l'heure de la mort arriva, je me trouvai heureusement dans un état propice pour entrer dans la condition supérieure, mais auparavant, je cherchai à me placer dans la position la plus favorable, afin de n'être remarqué ni dérangé pendant mes observations. C'est ainsi que je me préparai à suivre la Mort dans sa marche et à apprendre par quelles voies passe un Esprit pendant sa désincarnation.

Je vis tout d'abord que l'organisme physique ne pouvait plus remplir ses fonctions, ni servir aux besoins multiples du principe spirituel ; et, malgré cela, les divers organes internes semblaient résister à la sortie de l'âme vivante. Le système musculaire s'efforçait de retenir les éléments du mouvement; le système vasculaire, celui de la vie ; le système nerveux, celui de la sensation, et enfin le système cérébral travaillait à retenir le principe de l'intelligence. Le corps et l'âme, comme deux amis longtemps unis, combattaient et résistaient de toutes leurs forces aux circonstances qui rendaient leur éternelle séparation impérieuse et absolue. Ce conflit intérieur donna lieu à des manifestations qui, aux sens matériels des spectateurs, paraissaient être des sensations du plus pénible caractère, mais je constatai avec une reconnaissance et une joie immenses que ces manifestations corporelles n'étaient causées par aucune douleur physique ou mentale, et qu'elles n'étaient que le

résultat de la séparation de l'Esprit de l'organisme matériel.

A ce moment, la tête se trouva baignée d'une atmosphère fine, dense et lumineuse, et je vis les parties les plus profondes du cérébrum et du cérébellum (cerveau et cervelet) se dilater et cesser d'accomplir leurs mouvements galvaniques, en même temps qu'ils recevaient le magnétisme et l'électricité vitale dont sont imprégnés les tissus qui leur sont soumis. Le cerveau entier devint tout d'un coup dix fois plus actif sur les parties inférieures du corps qu'il n'avait jamais été au temps de la santé.

Ce phénomène précède toujours et invariablement la dissolution du corps.

La séparation de l'Esprit et du corps, la mort, avait commencé. Le cerveau attirait à lui tous les éléments d'électricité, de magnétisme, de mouvement, de vie, de sensation qui, se retirant du reste du corps, affluaient vers la tête et rendaient celle-ci lumineuse et brillante en proportion que les extrémités devenaient sombres et froides.

Au milieu de cette éclatante atmosphère spirituelle qui émanait de la tête en l'entourant, j'aperçus, encore indistincte, la forme d'une autre tête (le lecteur ne doit pas oublier que ces phénomènes ne peuvent être vus que par ceux dont les perceptions spirituelles sont développées, car les yeux du corps ne peuvent voir que les choses matérielles, les yeux de l'esprit seuls, les choses spirituelles. Ceci est une loi de la nature). Cette nouvelle tête devint bientôt plus distincte et s'entoura d'une lumière tellement éblouissante que mes yeux ne pouvaient la contempler comme je le désirais. Pendant que cette tête spirituelle sortait de la tête matérielle, au-dessus de laquelle elle se formait, l'atmosphère fluidique dont cette dernière était entourée, était en grande commotion ; mais à mesure que la forme fluidique se perfectionna, cette brillante atmosphère se dissipa peu à peu. Je compris alors que les éléments aromaux qui, au début de la métamorphose, avaient été attirés de toutes les parties du corps au cerveau et qui l'avaient enveloppé sous la forme d'une atmosphère, ces éléments, dis-je, indissolublement unis selon la loi divine qui régit chaque atome du grand univers, avaient servi à construire, à développer la tête spirituelle que j'apercevais. Emu d'un saint et inexprimable respect, je vis se dérouler devant mes yeux éblouis ce spec-

tacle si grandiose et si harmonieux. La fête spirituelle était alors parfaite : peu à peu, et dans leur ordre naturel, je vis se former de la même manière le cou, les épaules, la poitrine, etc., enfin l'entière organisation spirituelle. Il résulterait de ceci que les innombrables molécules de la matière éthérée qui constituent le périsprit, jouissent d'une certaine affinité élective, analogue à une éternelle amitié, à en juger par la facilité avec laquelle l'Esprit revêt sa nouvelle organisation.

Les défauts et les difformités du corps physique avaient presque complètement disparu du corps fluidique ; ces imperfections héréditaires, ces influences qui, à l'origine, avaient mis obstacle au parfait et complet développement de sa constitution terrestre, n'existaient plus, et la constitution spirituelle délivrée de ces entraves, de ces difficultés, était désormais capable de s'élever, de grandir, de se perfectionner d'après la loi universelle du progrès dans toute la création.

Pendant que cette formation s'opérait, formation spirituelle parfaitement visible pour moi, le corps matériel montrait aux yeux des parents qui entouraient le lit de la mourante, des symptômes de douleur, symptômes trompeurs et n'ayant d'autre cause que le départ des forces vitales, abandonnant les membres et les viscères pour le cerveau, et de là, monter dans le nouvel organisme.

L'Esprit s'éleva à angle droit au-dessus de la tête, c'est-à-dire du cerveau du corps qu'il venait de déserter, mais, avant la rupture du lien qui, pendant de longues années, avait retenu ensemble le corps matériel et le corps spirituel, je vis, allant énergiquement des pieds du corps fluidique, qui s'élevait plein de vie, à la tête du corps physique couché sans mouvement, un brillant courant d'électricité vitale.

Ceci me démontra que ce qu'on appelle la mort n'est qu'une naissance à un état supérieur ; que l'analogie entre la naissance d'un Esprit en ce monde et celle d'un Esprit dans les sphères est complète et absolue en tout, jusqu'au cordon ombilical, représenté par ce fil d'électricité vitale qui, pendant quelques minutes, relia les deux organisme. Je vis ensuite ce cordon se rompre et une petite partie de l'élément d'électricité vitale qui l'avait formé, rentrer dans le corps désert, se répandre immédiatement dans toutes ses parties et empêcher ainsi la décomposition im-

médiate. Non, il n'est pas bon de déposer en terre un corps tant que la décomposition n'a pas commencé ; bien qu'il ait toutes les apparences d'une mort certaine, on ne doit pas le descendre dans la tombe, car le cordon ombilical, la corde vitale n'est quelquefois pas encore brisée et, bien que réduite au fil le plus fin, elle réunit encore le corps à l'Esprit, comme il arrive chez les individus qui, morts en apparence, pendant quelques heures ou quelques jours, reviennent comme d'un paisible voyage pour raconter leurs impressions. Dès que l'Esprit dont j'avais suivi la dernière heure fût entièrement dégagé de l'étreinte tenace de son corps, je dirigeai mon attention sur ses actions et m'efforçai de saisir les émotions qu'il éprouvait. Il essayait de respirer dans la partie spirituelle de l'atmosphère terrestre ; ce fut d'abord avec difficulté, mais, au bout de quelques secondes, la fonction de la respiration se fit avec facilité et même avec plaisir. Je le vis aussi en possession de toutes les formes physiques identiques dans leurs détails, bien que beaucoup plus belles, à celles qu'avait possédées son corps corruptible, c'est-à-dire qu'il avait un cœur, un foie, un estomac, des poumons, etc., comme en avait son corps avant la mort. Quelle merveilleuse et consolante vérité !

Je m'assurai également que les améliorations dont jouissait son corps fluidique ne détruisaient en rien sa personnalité et ne changeaient ni son apparence, ni ses traits caractéristiques particuliers. Elle ressemblait tant à ce qu'elle avait été que, si ses amis eussent pu la voir comme moi, quel merveilleux changement eussent-ils pu constater !

Je voudrais rassurer l'observateur, consoler l'honnête chercheur de la vérité et leur donner l'assurance solennelle que dans la mort naturelle, l'Esprit ne ressent aucune douleur. Le corps serait il écrasé sous une avalanche, ou succomberait-il à la plus affreuse maladie, l'esprit ne s'en trouve ni blessé ni obscurci ; si nos yeux pouvaient se détacher de ce corps inerte, incapable de répondre à nos regards d'amour, et notre vue spirituelle s'ouvrir, nous verrions au milieu de nous, éclatante de beauté et resplendissante de jeunesse et de vie, la même forme de l'être que nous avons aimée, que nous aimons toujours.

Sans rien changer à ma position ni à mes facultés voyantes, je continuai à observer les mouvements de l'esprit nouveau-né.

Dès qu'il fut accoutumé aux nouveaux éléments qui l'entouraient, il descendit, par un effort de sa volonté, de la position élevée qu'il occupait immédiatement au-dessus de son corps et sortit par la porte de la chambre où il avait langui des semaines. Je le vis traverser la pièce voisine et, franchissant le seuil, entrer dans l'atmosphère. Je fus accablé d'une émotion joyeuse en vérifiant pour la première fois cette vérité universelle que le corps fluidique de l'Esprit peut marcher dans l'air, cet air que, vêtus de notre enveloppe terrestre, nous respirons, tant la condition du périsprit est plus fine, plus quintessenciée ! Il montait sur l'air aussi facilement que nous marchons sur la terre en montant une éminence.

. . . . . .

Je revins à ma condition première.

(Communiqué par Madame DIEU.)

(*Le Spiritisme* [1].)

La Révélation Nouvelle

Il est temps de sortir de la routine religieuse; unissons-nous, non par des liens d'autorité ou de dogmes mais par des cordons d'amour. La révélation nouvelle se prête à toutes les formes de la société, sans emprisonner son avenir dans aucune d'elle ; elle ne veut d'autre terrain que l'amour. Or l'amour est à tous. « C'est ici, a dit le fils de Dieu, que tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. » La foi sans la charité n'est rien : la foi nous révèle les cieux, l'amour nous les donne ici-bas ; la foi peut transporter des montagnes, l'amour transporte nos cœurs sur le sein du Pere ; la foi soutient au jour du renoncement, l'amour n'est fait que de renoncements ; la foi la plus entière est un esclavage accepté, l'amour est une délivrance conquise; nous pouvons rendre témoignage de notre foi sans qu'il porte des fruits, nous pouvons donner des preuves de notre amour, de notre charité, et ces preuves seront toujours une

---

1. Revue bi-mensuelle sous la direction d'Arthur d'Anglemont Place du Caire, 2, Paris. Prix : 5 fr. par an.

semence. « La charité, dit saint Paul, ne périt jamais; pour ce qui concerne les prophéties, elles seront abolies; les langues cesseront; la connaissance s'anéantira, car nous ne connaissons qu'en partie et nous ne prophétisons qu'en partie, mais, quand la perfection sera venue, ce qui est partiel disparaîtra. »

Après avoir donné son fils aux hommes pour les sauver, Dieu, dans son grand amour, leur donne ses envoyés célestes, pour les enseigner, les avertir, les consoler; puissions-nous, débarrassés de nos préjugés, nous unir sur le terrain dont les fondements sont éternels: l'Amour et la Charité.

Quiconque aime a connu Dieu.

Eugène Creissel (Evangéliste).

(*Témoignage à la Vérité spirite*[1]).

Fédération spirite Lyonnaise

Conférences de M. Léon Denis *à Lyon*

(Suite et fin)

Quand cette science d'en haut vous réchauffe et vous éclaire, tout ce qui est terrestre pâlit, s'envole, s'évanouit. Celui qui a la vision de la beauté éternelle ne sera pas surpris en entrant dans le monde de l'au delà; mais aussi quelle est l'angoisse de celui qui pénètre dans la vie future sans avoir élevé son esprit au-dessus de la matière!

On dit que c'est un acte coupable et sacrilège de communiquer avec les morts. Mais comment le considérer comme tel quand on sait que ce fait s'est toujours pratiqué? L'esprit humain avait soupçonné cette communication qui relie les âmes entre elles, et celles qui étaient parties sont revenues visiter celles qui étaient restées. C'est là une communion sublime et qui réconforte. Non, ce n'est ni coupable ni sacrilège; c'est saint, c'est grand. C'est un noble culte, celui qui donne la paix aux désolés; la communication est un acte religieux qui console et qui relève. Voyez l'influence sur nos actes de cette pensée que des êtres chers nous voient, nous suivent, nous aident

---

1. Brochure. Prix: 0 fr. 75 chez Dianoux, pharmacien, Grand-Chemin d'Aix, 34, Marseille.

selon leurs moyens et rient et pleurent avec nous de nos joies et de nos souffrances et s'affligent de nos défaillances. Quel est celui qui peut rester indifférent à de telles pensées ? Oui, nous avons le droit de dire : Immortalité sainte qui nous procure tant de secours, tu n'étais hier qu'une espérance vague, aujourd'hui tu es une réalité. Bénie soit la doctrine de lumière qui t'a montrée à nous. Qu'elle soit bénie pour tout le bien qu'elle fait, pour toutes les larmes qu'elle sèche, pour tous les horizons qu'elle ouvre, pour toutes les espérances qu'elle fait naître.

Et les conséquences qui en découlent, elles sont sans bornes ; nous savons d'où nous venons, où nous allons ; de là une marche plus assurée, et nous sommes confiants dans l'avenir ; nous savons que tout s'unit, s'enchaîne, que tout a une cause ; nous voyons éclater la loi de justice et la loi d'amour, alors tout ce qui arrive dans la vie s'éclaire d'un jour nouveau et devient ce qu'il y a de meilleur pour nous. C'est la réparation du passé, la préparation de l'avenir. Nous comprenons la nécessité de dompter le moi, et la grandeur du sacrifice. C'est une admirable loi qui donne des satisfactions immenses, et cette loi admirable, c'est le Spiritisme qui nous l'a révélée. Il ne résulte pas de cette doctrine l'impassibilité, mais l'activité, une activité incessante qui nous fait participer à l'amélioration de tous.

Comparons les différentes doctrines qui nous sont proposées : le matérialiste souffre à la pensée de la mort et chaque jour qui s'écoule est pour lui un pas de plus vers le néant, seule compensation qu'il puisse attendre. Pour nous, les maux, les douleurs n'ont plus la même importance ; nous en recevons les morsures, le front haut et l'âme souriante, la mort même n'est plus hideuse, mais une issue vers la route de la lumière et de la liberté. Le Spiritisme nous donne la solution de presque tous les problèmes qui pèsent sur la pensée humaine. Le plus effrayant était la mort, avec tous ses mystères, avec son inconnu. L'abîme aujourd'hui a parlé, le secret de la tombe est apparu, et nous pouvons dire que la mort, c'est la vie ; le berceau ramène à la tombe et la tombe au berceau. Travaillez à répandre ces enseignements réconfortants, régénérateurs ; apprenez à parler et à écrire pour faire vivre les âmes ; mais prêchez surtout par l'exemple et justifiez la parole qui consiste à dire qu'aux fruits on reconnaît l'arbre.

M. l'abbé ***, docteur en théologie, prend alors la parole pour expliquer sa présence dans cette assemblée ; il ne vient pas avec un mandat officiel combattre les belles conférences de M. Léon Denis, mais en esprit indépendant, recherchant la lumière et la vérité. De permission, je n'en ai pas demandé à mon évêque, car sans doute on me l'aurait refusée, et cependant c'est comme prêtre de l'Eglise catholique que j'ai désiré poser quelques questions à M. Leon Denis, et me voilà sous le charme de la parole du conférencier. Tout à l'heure, j'ai cru entendre l'apôtre quand il disait : Ce que j'ai vu, nul œil humain, nulle oreille ne peuvent le comprendre. Je ne cherchais pas à comprendre et me laissais bercer par le langage si suavement poétique de l'orateur.

M. l'abbé déclare ensuite être sur de nombreux points de l'avis de M. Léon Denis, c'est pour cela qu'il ne lui a pas marchandé ses applaudissements. Quelle école, ajoute M. l'abbé, peut lutter avec l'école du Christ ? Le Christianisme est antique, on le sait, il se rattache aux siècles précédents et par le judaïsme à l'origine adamique. Nous sommes la plus ancienne école spiritualiste ; dès longtemps nous avons prêché le désintéressement et parlé d'un avenir qui doit être conquis par le sacrifice. Tous les jours, on nous convoque à sacrifier notre volonté, à abaisser notre esprit devant des croyances si élevées qu'on doit s'y soumettre même sans les comprendre. Vous ne mettrez pas Dieu dans mon intelligence, je ne le comprendrais jamais. De plus, il me faut encore sacrifier mes sentiments les plus intimes et sur le chemin du devoir tuer mon amour, sacrifier les biens terrestres. Quelle est la foi religieuse qui a inventé la mortification ? Le catholicisme. Saint Paul a parlé de deux hommes que l'on sent en soi ; c'est la lutte du vieil homme et de l'homme nouveau. Nous sommes aussi spiritualistes qu'on peut l'être. La philosophie chrétienne fait entrevoir l'au delà sous un jour bien consolant. On ne peut reprocher au catholicisme de ne pas appeler ceux qui pleurent et ceux qui souffrent. Le Christ a souffert et a montré à tous le chemin de la souffrance. Avec cette croyance, nous entrevoyons ceux que nous avons aimés, et la preuve qu'ils vivent et que nous songeons à ceux qui nous ont quitté est dans la Toussaint et son lendemain, où les fidèles se mettent en communication intime avec les morts. Nous pouvons tendre la

main à ceux qui souffrent, car ils nous entendent, ils nous voient. Ceci, nous le croyons comme vous, et jusqu'ici nous avons été d'accord ; mais là, il faut bien y arriver, nous commençons à ne plus être du même avis.

Le point du litige est là : saint Paul dit : L'homme doit mourir une fois, après cela il est jugé. Est-ce que cela ne pourrait pas être accepté par tous? Une première existence est l'existence terrestre. Où l'homme va-t-il ensuite ? Je l'ignore, mais, ce dont je suis convaincu, c'est qu'il n'y a pas deux vies terrestres. Après cette seule vie terrestre, l'homme ne quitte pas la vie. Puisque son âme se sépare du corps, que devient l'Esprit ? Il va, toujours, vers une fin, vers l'infini comme intelligence, beauté et bonté ; il suit la voie du perfectionnement infini, du progrès indéfini vers l'infini. Pourquoi reprendre un corps ? Je n'en vois pas l'utilité, la nécessité. Avec de l'intelligence on peut composer un roman sur l'humanité. Dieu aurait pu créer une humanité à qui la réincarnation fût nécessaire, mais il n'en est pas ainsi ; le Christ a parlé contre la reincarnation en disant que la mort est la sanction de la faute originelle. Après la mort l'homme est jugé, il retrouve la moisson de ses actes. Il faut le châtiment et la récompense, et le système de la réincarnation rend ces deux choses impossibles. Avec elle, où trouverais-je le bonheur ? Je ne veux pas être appelé philosophe rétrograde, mais progressiste. Peu m'importe des existences successives sur d'autres planètes, sur des mondes supérieurs à la terre je vous les concède ; mais je ne veux pas non plus de deux vies terrestres.

L'orateur aborde ensuite la question de l'enfer qu'il cherche à justifier : J'avoue, dit-il, cependant que j'aimerais mieux qu'il n'y en eût pas. Dieu après la loi d'amour a mis une loi de crainte ; l'enfer et l'enfer éternel est effrayant, il faut bien en convenir, mais nous pouvons nous appuyer sur l'autorité du Christ pour en affirmer l'existence. Selon la raison, c'est une loi mathématique : on ne peut recueillir que ce que l'on a semé ; il faut que le crime ait son châtiment. Comment celui qu'on appelle Père châtie-t-il éternellement une faute temporaire? C'est là un des grands problèmes de la philosophie chrétienne, un mystère devant lequel je m'incline sans chercher à comprendre, mais je constate cependant que tous les paganismes sont d'accord sur ce point : l'éternité des

peines. Pourquoi ces peines sont-elles éternelles? Pourquoi n'y a-t-il pas équilibre entre la faute et le châtiment?

M. l'abbé entre alors dans de longs développements pour expliquer la justice de l'enfer. Son argumentation peut se résumer en ceci : que l'importance de l'offense s'accroit avec la qualité de l'offensé; la durée de l'acte ne fait rien à la chose, l'offensé étant infini, il faut un châtiment infini. L'homme n'est qu'une révolte; c'est même l'éternel révolté; il ne peut faire amende honorable que dans ce monde, dans l'autre il n'a point de pardon à attendre.

M. l'abbé nie le périsprit, troisième principe de l'homme dont l'importance ne lui paraît ni nécessaire ni démontrée, mais il ne développe point cette idée, dans la crainte de se laisser entrainer trop loin.

M. Léon Denis. — Si vous niez le périsprit, comment expliquerez-vous le cas de saint Antoine de Padoue étant visible au même moment en Orient et devant le tribunal qui jugeait son père en Italie?

M. l'Abbé. — On ne peut expliquer le fait que par un miracle. Saint Antoine eût put se montrer présent en trois ou quatre endroits à la fois si Dieu le lui avait permis.

M. Léon Denis. — Il n'y a pas de miracle dans ce cas, mais un simple phénomène spirite, un dégagement du corps périsprital. D'autres cas nombreux existent, mais il n'en est point où le même personnage ait été vu dans trois endroits à la fois, car nous n'avons qu'un seul périsprit.

M. l'abbé reconnait qu'il y a des Esprits et qu'ils se manifestent de temps en temps par la volonté de Dieu; tous les livres saints en font foi, mais il demande quel sera le criterium auquel on pourra reconnaitre l'Esprit qui se manifeste. Comment reconnaitrais-je que c'est bien mon père, par exemple, qui me parle lorsque le médium prétend me donner une communication de lui? J'ai lu tous les ouvrages d'Allan Kardec, je sais qu'il y a des Esprits qui se manifestent, mais je demande à quoi je reconnaîtrai que c'est un Esprit de lumière, de vérité, qui cherche à m'influencer et non un Esprit de ténèbres?

M. Léon Denis. — De même qu'on reconnaît l'arbre à ses fruits, de même c'est à son langage qu'on reconnait l'Esprit. Toutes les communications, quelles qu'elles soient, doivent être passées au creuset du jugement, de la logique, de la raison.

M. l'abbé rappelle les guérisons et les résurrections du Christ qui établissent sa puissance divine et montrent la foi des premiers fidèles qui a soutenu dix millions de martyrs dans les trois premiers siècles de l'Église

M. Léon Denis. — Toutes les religions, toutes les croyances ont eu leurs thaumaturges et leurs martyrs ; le catholicisme triomphant a immolé à lui seul plus d'innocentes victimes que n'en a frappé le fanatisme de toutes les autres.

M. l'abbé ne veut pas terminer sans remercier l'auditoire de l'attention qu'il lui a prêtée ; il fait l'éloge du dogme catholique qui n'est point immuable comme on veut le prétendre, mais qui évolue vers Dieu et la Vérité. Or nous sommes tous à la recherche de la vérité ; pour lui, il croit la tenir dans les enseignements de l'Eglise. S'il fait appel à l'histoire, il retrouve à chaque pas, dans la vie des peuples, une pensée chrétienne. Les plus grands génies sont chrétiens : Augustin, Thomas d'Aquin, Bossuet, Pascal.

M. Léon Denis. — Et saint Jérôme, qu'en faites-vous ?

M. l'Abbé. — C'est le père de l'Eglise, non le plus philosophique, mais, au point de vue littéraire et imaginatif, c'est le plus grand génie qui ait paru dans le monde. Nous comptons encore Ampère, Cochy, le Père Secchi qui montre l'indépendance des hommes d'Eglise ; Galilée, l'ami des cardinaux et du pape Urbain VIII.

M. Léon Denis. — Oh ! oui, parlons de Galilée que vous avez condamné et contraint de se rétracter.

M. l'Abbé. — Il a été condamné parce qu'il n'était pas théologique.

M. Léon Denis. — Le pape Zacharie a condamné le moine irlandais Virgile qui parlait des antipodes. Giordano Bruno a été brûlé vif à Rome pour avoir enseigné la pluralité des mondes habités. Voilà comment l'Eglise traite ceux qui abordent des idées nouvelles.

M. l'Abbé. — L'Eglise défend son dogme, mais elle ne s'occupe pas de science, ce n'est son domaine.

M. Léon Denis. — Vous avez un arsenal de réponses toutes faites ; leur défaut est de ne pas s'adapter exactement aux circonstances qui les provoquent.

Maintenant, je vais répondre aux paroles de M. l'abbé et je prie ceux qui m'écoutent de m'excuser si un mot un peu vif m'échappait ; il s'adres-

serait aux croyances et non aux personnes. Je sais qu'il y a dans l'Eglise des âmes qui ont soif de vérité et de bien et qui ne peuvent aller à la lumière et à la vérité. L'auditoire jugera entre les thèses et les théories émises.

Après les marques d'approbation que m'a prodiguées M. l'abbé, il y a un point qu'il traite très évasivement : il demande un critérium. Il faut savoir d'abord si les communications existent et si les conséquences en sont bonnes. Le Spiritisme est une source intarissable d'enseignements plus sûrs que ceux apportés par l'Eglise, qui ne peut que lui donner des textes remaniés, traduits et dont le sens primitif s'est souvent perdu. D'un côté, nous avons un enseignement renouvelé, de l'autre un enseignement établi depuis près de 2.000 ans. Où je m'écarte de mon honorable contradicteur, c'est que, si nous cherchons l'union des cœurs, nous avons pour nous, Spirites, la liberté ; aux autres la croyance est imposée. Le Christianisme évolue en sens contraire et, s'il évoluait complètement, il retournerait à sa source et là seulement il serait d'accord avec nous. Mais il s'arrête en plein moyen âge. Vous combattez la pluralité des existences en citant saint Paul et le Christ ; moi je maintiens cette croyance en m'appuyant sur l'Evangile dont plusieurs textes ne se comprennent pas sans cette hypothèse, tel est celui-ci : Nul ne verra le royaume de Dieu s'il ne renaît de nouveau.

M. L'Abbé. — S'il ne renaît par l'eau du baptême.

M. Léon Denis. — Pour le catholicisme, l'eau c'est celle du baptême, tandis que l'eau, dans la Kabbale hébraïque, est le symbole de la matière, le principe fructifiant. Et l'aveugle-né ? Pourquoi cette homme pouvait-il être puni pour des péchés commis avant de naître ? Saint Jérôme croyait à la pluralité des existences, ainsi que la majorité des chrétiens de son temps. Origène, un des grands Pères de l'Eglise, a aussi défendu cette théorie comme seule capable de concilier la bonté et la justice de Dieu.

Vous dites que les actes n'ont pas de sanction avec la pluralité des existences. La douleur n'est-elle pas la sanction du mal ? Il y a enchaînement dans toutes les choses de la vie, et chaque acte mauvais porte avec lui son châtiment. Il n'y a pas seulement la douleur physique, mais aussi la douleur morale qui dure jusqu'à ce que l'âme ait compris le bien. Dans les lois universelles se manifeste une justice supérieure dont

nous pouvons facilement nous rendre compte. Les conditions de chaque renaissance sont déterminées par le passé de l'être. Où y a-t-il une sanction plus équitable ? Vous me demandez pourquoi l'oubli des vies antérieures ? Il y a cet oubli seulement dans la vie terrestre ; ces souvenirs se réveillent à la mort, tout le passé renait, et c'est là que se trouve la satisfaction ou le châtiment. Ces souvenirs éclairent l'ensemble de nos vies, et nous y voyons la loi du progrès. Sur la terre nous ne pouvons pas tout connaître, parce que nous ne pourrions tout supporter. Plus tard, dans les vies plus avancées, nous aurons la vue de nos anciennes existences.

Si vous êtes un homme nouveau, pourquoi votre caractère est–il formé à la naissance, pourquoi vos aptitudes sont-elles déterminées ? L'homme est libre dans certaines conditions, et il est d'autant plus libre qu'il est plus avancé, car ses passions lui font une chaîne qui entrave sa liberté. Il est libre, mais dans la limite des lois de l'Univers.

Vous avez parlé de l'enfer éternel. Mais à quels résultats arrivez-vous avec cette théorie? L'humanité est divisée en deux parties : l'une, la plus grande, qui est perdue ; l'autre, qui est sauvée. Ainsi Dieu aurait créé l'homme pour sa perte. Or, s'il a la prescience, vous en faites un bourreau. Mais, comme l'a dit saint Jérôme, ce n'est là qu'un épouvantail pour empêcher les hommes de pécher ; mais il le dit en recommandant de le cacher au vulgaire. Vous parlez de mathématiques ; je vous réponds dans le même langage en vous citant cet axiome : qu'une quantité finie est nulle par rapport à une quantité infinie. Donc l'homme offensant Dieu ne saurait l'atteindre ; son acte ne peut mériter une expiation éternelle.

Vous me demandez quel est le critérium des communications spirites. Je vous prierai à mon tour de nous faire connaître celui des enseignements de l'Eglise catholique. Vous savez que des millions de communications sont obtenues sur tous les points du monde ; qu'elles nous apportent les faits d'identité les plus précis, faits par lesquels se révèlent le caractère, la personnalité des Esprits ; qu'elles s'appuient sur les autorités les plus incontestées. Pour les discerner les unes des autres, faites appel à votre jugement, à votre raison, et repoussez tout ce qu'elles condamnent.

Vous prétendez posséder toute la vérité, et vous vous appuyez exclusivement sur des documents vieil-

lis ou remaniés. Nous, ce sont ceux-là mêmes qui vivent la vie future qui nous en revèlent les lois et les conditions.

Pourquoi tous ces anathèmes qui tombent sur nous du haut de vos chaires? Quelle est à notre égard l'attitude de l'Eglise? Elle prétend que nous faisons l'œuvre du démon. Si vos théologiens ont étudié leurs textes, ils doivent se rendre compte que leurs malédictions, en passant sur nos tètes, atteignent les premiers chrétiens. Tout le christianisme primitif repose sur l'évocation et l'enseignement des Esprits. Vous êtes si loin du christianisme que vous ne le soupçonnez même pas. De Jésus vous avez fait un dieu, vous méprenant sur le sens que ce mot dieu avait à son époque. Jésus était un grand sage, un médium puissant, et cependant il ne peut convaincre ses disciples qui le renient à l'heure de son supplice, mais il leur apparait plusieurs fois et plus tard à Paul sur le chemin de Damas, et Paul devient son interprète le plus ardent, le plus convaincu. Que sont ces apparitions, sinon des phénomènes spirites? Paul ajoute qu'il est en communication constante avec Jésus et aussi avec un Esprit de ténèbres, et il conseille à tous de faire la part de la vérité et de l'erreur. Saint Jean a dit: Ne croyez pas à tout Esprit, mais assurez-vous qu'il vient de Dieu. Les apôtres se réunissaient pour évoquer les Esprits. Dans les *Actes* il est même question d'évocations par la table. C'est en conformité de sentiment avec les Esprits qu'agissent toujours les premiers chrétiens. Voilà le véritable christianisme; alors il est persécuté, humble, petit; mais il est fort, car il a pour lui la vérité. Plus tard il se constitue en hiérarchie sacerdotale; le vrai christianisme se transforme et de persécuté devient persécuteur; il cherche à étouffer les voix de l'invisible et à leur imposer silence. Au IVe siècle cependant, les chrétiens interrogeaient encore les morts: Tertulien, saint Jérôme, saint Augustin, l'affirment. Voilà le véritable enseignement de l'Eglise. On méconnait aujourd'hui les Pères de l'Eglise, parce qu'on ne comprend même plus leur enseignement.

Vous me demandez un critérium pour discerner la valeur, l'authenticité des communications! Mais lisez l'ouvrage écrit par le cardinal Bona, le Fénelon de l'Italie: *Du discernement des Esprits*.

M. l'Abbé. — Je ne connaissais pas cet ouvrage, je vous remercie.

M. Léon Denis. — Le Père Lacordaire en parle aussi dans ses lettres à Mme Swetchine ; de son côté le père Curci, épouvanté à la pensée d'un enfer, d'un enfer éternel, déclare que ce n'est là qu'un mythe dont il est temps de faire justice. Mais ces hommes de cœur sont des exceptions. Le christianisme, nous l'acceptons ; mais il n'en est pas de même du catholicisme, que nous repoussons parce qu'il n'en est qu'un pastiche et qu'il lui est opposé sur bien des points.

En face des systèmes contradictoires et des vaines spéculations théologiques, que doit faire l'homme ? Il doit chercher où conduit le chemin de la vie, parce qu'on ne peut faire un voyage dans de bonnes conditions si l'on n'en connaît pas le but. Il faut que l'Idée soit fécondée par la connaissance des lois de la vie. Cette conception a donné le signal de départ aux grandes ascensions de l'humanité. Le christianisme a été une des formes de la pensée dans cette ascension ; mais il s'est voilé dans son enseignement, il s'est modifié, et il est demeuré impuissant à diriger et améliorer les hommes. Le catholicisme n'est plus l'interprète de la pensée divine, ce n'est pas lui qui pourra arracher les sociétés aux révolutions qui se préparent, bien qu'il fasse des efforts désespérés pour essayer de les guider à son profit. Heureusement pour le salut de l'humanité, une puissance supérieure veille, le monde invisible s'ouvre, il se manifeste de toutes parts ; c'est lui qui nous aidera à évoluer, qui nous éclaire déjà, nous guide et nous fait avancer d'un pas rapide et sûr vers nos véritables destinées.

M. l'Abbé répond que, si l'Eglise a dû fulminer ses anathèmes, c'est moins pour combattre le Spiritisme que pour défendre ses dogmes ; il n'est pas complètement satisfait des réponses de son contradicteur et à nouveau demande un critérium pour reconnaître l'authenticité des communications et l'identité des Esprits qui se manifestent ; tant qu'on ne lui aura pas donné ce critérium, il est en droit de penser que toutes ces manifestations sont l'œuvre du démon. En présence de l'évocation, il se trouve dans le domaine de la foi et avec elle il ne peut transiger ; il s'appuie sur l'Evangile pour établir la hiérarchie de l'Eglise et les sacrements.

M. Léon Denis. — Je vous l'ai dit, le critérium des communications est dans leur caractère universel et

dans les preuves d'identité qu'elles nous fournissent. Vous parlez des Évangiles, mais ils ne s'accordent pas malgré le travail de saint Jérôme, qui n'a pu les mettre d'accord en lesaccommodant au besoin de son époque.

M. l'abbé défend saint Jérôme dans son travail et traite de fable, de roman, la conduite qui lui est attribuée ; il récuse l'autorité de Strauss ; à cet égard, saint Jérôme n'a fait qu'un travail de traducteur, mais non de correcteur.

M. Léon Denis maintient que l'Église a plutôt recherché sa suprématie que le bien de l'humanité : dans les documents historiques, dans ses propres livres saints, elle accepte ce qui lui est favorable et révoque ce qui combat ses vues, quitte à modifier plus tard sa manière de voir.

M. l'Abbé. — Il y a évolution et non révolution dans la marche de l'Église : son dogme se développe mais ne change pas ; il n'y a point là contradiction, son dogme reste toujours immuable.

M. Léon Denis. — C'est là un langage nouveau. L'Église a toujours insisté sur le caractère immuable de son enseignement. Mais elle ne peut fournir aucune preuve de l'immortalité. Quant à nous, nous avons la connaissance de la vie future et du mode de cette existence. Nous sommes en présence de médiums de toutes les nations et toutes leurs communications concordent sur certains points ; ces points nous sont donc acquis. Le jugement n'est pas suspendu parce qu'on est spirite, au contraire. Si les Esprits parlaient seulement de choses connues de l'évocateur, on pourrait les renier ou les suspecter, mais il n'en est pas ainsi et alors que partout ils se communiquent, nous devrions refuser leur témoignage, et pourquoi je me le demande ? Pour sauvegarder une révélation qui date de dix-huit siècles, qui a été dénaturée, faussée dans sa voie, dans ses enseignements ; il nous faudrait méconnaître une révélation de tous les jours, de tous les instants, alors que cette révélation est d'accord avec la science, avec la raison. Non, il n'y a pas de religion spirite, mais une science spirite, parce que c'est un champ d'observation et de contrôle. Cet enseignement est vécu, c'est une forme de la science. Le monde spirituel réagit sur le monde matériel ; les deux se complètent, s'aident, se soutiennent dans leur évolution commune. Nous sommes à une époque où la

science et la croyance doivent se réunir pour donner à l'esprit un enseignement complet, une connaissance exacte de l'Univers et de la vie. Le Spiritisme est le point convergent où aboutissent toutes les connaissances humaines ; il dissipe cet épouvantail de la mort que l'Église faisait peser sur l'esprit humain et qui était pour elle une si grande source de profits matériels. La mort est seulement l'entrée dans une vie nouvelle, où l'être humain trouve la sanction de ses actes. Toutes les messes que l'on dit moins pour les âmes du purgatoire que pour remplir les caisses de l'Église sont sans efficacité, le mal accompli devant être racheté par celui même qui l'a commis ; aucun pouvoir ne peut l'en soustraire. Cette conception seule est équitable et satisfait la justice éternelle.

M. l'abbé ne voudrait pas éterniser le débat ni abuser de la patience de l'auditoire, mais il tient à protester contre ce qui a été dit de saint Jérôme, au sujet de la *Vulgate*, qui est un document absolument pur.

M. Léon Denis. — Il me sera facile de vous donner la preuve du contraire, par la lecture du passage suivant d'une lettre de saint Jérôme au pape Damase. Il montre que cette œuvre a été arrangée pour les besoins de la cause ; c'est un simple travail de reconstitution, mais non un document originel irrécusable.

M. Léon Denis lit ce passage, puis il termine en adressant à tous des paroles pleines de cœur et d'élévation et en engageant l'assistance à travailler et à étudier toutes les questions qui, de près ou de loin, se rattachent au Spiritisme qui doit être pour nous le flambeau de l'avenir.

La séance est levée à six heures.

Au cours de cette conférence, des bravos nombreux et souvent répétés ont dû prouver à M. Léon Denis combien il était en harmonie avec les sentiments de l'auditoire. M. l'abbé F***, par l'indépendance de ses idées, la largeur de ses vues, a provoqué également à maintes reprises de chaleureux applaudissements.

Près de deux cents personnes ont assisté à ce débat, alors que la salle de la Société Fraternelle n'en avait jusqu'à ce jour réuni que cent cinquante au maximum. Ce chiffre seul indique mieux que tout autre argument combien nos amis y ont attaché

d'importance et le plaisir qu'ils avaient d'entendre M. Léon Denis.

H. Sylvestre.

(*La Paix Universelle*[1])

Le Congrès de l'Humanité et l'Alliance Universelle.

Conformément au vœu de notre frère Bouvéry, notre frère Amo nous propose, dans une récente lettre, de donner au *Congrès Universaliste*, aux *Assises de l'Humanité* le nom de *Congrès de l'Humanité*.

La formule nous paraît expressive et juste.

Nous l'adoptons volontiers. Elle définit avec lumière et avec force la mission du grand Congrès Universel rassemblant dans son unité multiple et libre tous les Congrès de l'Exposition.

Nous avions nous-mêmes souhaité une entente des préparateurs du Congrès Universaliste avec les organisateurs des divers Congrès prévus pour 1900, afin que ces assemblées particulières déléguant certains de leurs membres à la grande assemblée, celle-ci fût la Synthèse des Congrès de l'Exposition, et accordât toutes ces manifestations des facultés et des tendances humaines speciales dans les *Assises de l'Humanité*.

L'idée de notre frère Bouvéry est donc en pleine harmonie avec la nôtre.

Sa formule, claire et heureuse, dégage son idée avec une netteté supérieure.

Aussi l'emploierons-nous dorénavant de préférence à la désignation provisoire de *Congrès Universaliste*, et nommerons-nous désormais la grande Assemblée de 1900 de ce nom œcuménique et planant : le Congrès de l'Humanité.

L'Initiation de septembre reproduit l'article Les Assises de l'Humanité de la *Paix Universelle* et declare *s'associer pleinement au vœu de son confrère lyonnais*.

Le Lotus Bleu cite quelques passages du même article et les fait suivre des réflexions que voici :

Nous adhérons, de cœur et d'esprit, à ce projet, dont

1. *La Paix Universelle*. Revue hebdomadaire indépendante. Rue Gambetta, 5, Lyon. Abonnement annuel : 5 fr.

nous acceptons le principe, sans aucune hésitation.

Reste, en effet, à régler les détails d'organisation et le *programme*.

Pour nous, à première vue, ce congrès devrait être un Congrès du *Spiritualisme*, se divisant en diverses sections : *Religions*, *Théosophie*, *Occultisme*, *Spiritisme*, etc.

Le point capital, c'est que tout exposé de nature *politique* en soit formellement exclu. quelle que soit la couleur de son Drapeau.

Les politiciens pensent et agissent sur un autre plan que le nôtre, et, dans une semblable réunion, les deux plans doivent rester complètement séparés.

Le Congrès proposé par nos frères de la *Paix Universelle* doit être un Congrès de caractère purement religieux, métaphysique, occultiste et spiritualiste, sous peine d'échouer complètement, d'être à la fois infécond et nuisible.

Et c'est dans ces termes et dans ces conditions que nous y adhérons, — bien convaincus, d'ailleurs, que ce sentiment est également celui de ses initiateurs.

Nous avons, du reste, le temps de réfléchir à ce sujet et de mûrir cette idée, dont la réalisation aura tout notre appui et tout notre concours. »

*
* *

Comme on le voit, l'adhésion du Lotus Bleu au *principe du Congrès de l'Humanité* est entière.

Les réserves de notre confrère concernant les *politiciens* ne sont pas, je pense, une hésitation à donner au Congrès le caractère humain et social qui n'est étranger à aucune doctrine généreuse.

Puisque les discussions contradictoires et les polémiques sont exclues du Congrès, il est évident que les déclamations politiques et les bavardages haineux des partis n'y auront point de rôle.

Mais il serait profondément regrettable que ceux des réformateurs sociaux qui songent à l'amélioration de la condition sociale avec une réelle souffrance de cœur fussent repoussés du Congrès parce qu'ils ont gardé des préoccupations politiques.

Des hommes tels que Fauvety et Benoît Malon, si, pour l'honneur et la bonté de la politique, ils vivaient encore, auraient dû, ce me semble, figurer dans l'universelle Assemblée, non seulement comme philo-

sophes, mais comme réformateurs sociaux, apôtres de progrès pacifique et intégral.

Toutes les idées de Malon et de ses continuateurs ne sont pas les miennes assurément : je ne suis pas collectiviste. Mais le Congrès projeté n'aura-t-il pas pour mission d'unir malgré leurs divergences d'opinion franches et légitimes les représentants des innombrables tendances humaines dans le sentiment de la grande Humanité. ?

Il est des questions très voisines de la politique, telles que l'hygiène ouvrière, la coopération, l'association que le Congrès ne traiterait par l'absence et le silence qu'en se mutilant cruellement[1].

Je crois que l'honorable directeur du Lotus Bleu, M. Jean Mathéus, n'aura pas à ce sujet une pensée définitive trop éloignée de la nôtre.

* * *

Voilà donc le Congrès de l'Humanité approuvé par des écoles très diverses de spiritualisme contemporain.

La Paix Universelle, *le Spirite Bouvéry*, *l'Initiation*, *le Lotus Bleu* et enfin l'*Etoile* se sont accordés pour vouloir cette vaste réunion pacifique[2].

Aucun pourtant des organes adhérents, aucune des personnalités favorables n'a abandonné sa doctrine propre : il est donc possible d'être d'accord sur certains Principes et en vue de certaines œuvres et de rester différents ou peut-être même opposés sur d'autres questions.

N'est-ce pas là une consolante remarque?

Des œuvres telles que le Congrès de l'Humanité sont par conséquent d'admirables agents de cet esprit d'*alliance indépendante*, d'*alliance Universelle* qui peut seul garder la liberté au monde moderne et lui assurer cependant la paix et l'immense union.

Le Parlement des religions de Chicago a prouvé que les convictions les plus diverses et les plus entières ne perdraient rien de leur intégrité à se rencontrer sans se maudire.

---

1. Puisque toute polémique, toute *critique* seront interdites, ces questions ne seraient pas traitées au congrès à la manière *politicienne*, mais à la manière philosophique et sociale, sans violence ni haine.

2. Cet article était déjà composé lorsque j'ai lu dans *la Curiosité* l'article du savant occultiste E. Bosc, où, sans parler du Congrès lui-même, il encourage avec élévation et sagesse les spiritualistes à l'union.
Je reviendrai sur ces exhortations cordiales et sereines. — A. J.

Chacune des religions présentes au Parlement américain n'a rien sacrifié de ses dogmes.

Mais toutes ont communié dans un esprit de générosité et respiré l'air de l'Universel et de l'Infini.

Notre frère Verdad, dont on lira dans le dernier numéro de la *Religion Universelle* les beaux articles émus, auxquels je reprocherai seulement une excessive bienveillance pour ma personnalité, est tombé d'accord avec son correspondant, M. D.-A.-C., sur le sentiment d'union et de véritable altruisme. Il n'a aucunement renoncé pour cela à son indépendance intellectuelle et à ses critiques du faux altruisme qu'il faudrait définir l'*indifférence* masquée d'impersonnalité.

C'est par de telles alliances que les Doctrines peuvent s'unir sans s'exposer à des heurts pénibles ni aux ruptures graves qui suivent les unions trop étroites entre des convictions différentes.

Il faut tendre à la mutuelle tolérance des doctrines et des œuvres, à leur union par la reconnaissance mutuelle de principes aussi généraux que la Charité plutôt qu'à leur *fusion*.

Il entre toujours quelque chose d'un peu *forcé* dans les fusions et les éclectismes, et les meilleures volontés n'empêchent pas la logique des principes d'amener des chocs inévitables.

Au contraire, des œuvres telles que le Parlement des Religions, le Congrès de l'Humanité, l'Alliance Universelle, permettent de se sentir d'accord sur de grands Principes vraiment communs et *qui n'enchaînent aucune doctrine à une autre, mais les élèvent toutes à* l'Idéal Eternel.

A. Jhouney.

Correspondance

Cher Monsieur Jhouney,

Permettez-moi, avant de répondre à votre appel, si plein de cœur et de sagesse, paru dans *l'Etoile*, de relire avec vous le beau sonnet de M. Sully-Prudhomme, votre illustre confrère en poésie. On verra, une fois de plus, que les poètes, quand ils le veulent, sont bien des *voyants*, quoi qu'on en dise :

Le Laboureur m'a dit en songe : Fais ton pain.
Je ne te nourris plus, gratte la terre et sème.
Le Tisserand m'a dit : Fais tes habits toi-même ;
Et le Maçon m'a dit : Prends la truelle en main.

Et seul, abandonné de tout le genre humain,
Dont je traînais partout l'implacable anathème,
Quand j'implorais du ciel une pitié suprême,
Je trouvais des lions debout dans mon chemin.

J'ouvris les yeux, doutant si l'aube était réelle.
De hardis compagnons sifflaient sur leur échelle :
Les métiers bourdonnaient, les champs étaient semés.

Je connus mon bonheur et qu'au monde où nous sommes
Nul ne peut se vanter de se passer des hommes.
Et depuis ce jour-la je les ai tous aimés.

Cher Monsieur, oui, le bel *exemple*, que vous venez de donner en compagnie de nos excellents amis de *La Paix Universelle* sera, je l'espère, ces plus fructueux ; rien ne vaut pour vaincre une marche en avant hardie.

Or il est temps, grand temps, d'essayer sérieusement de fonder l'*Harmonie sociale* par la vérité. Mais pour cela, ainsi que le disait sûrement notre dévoué *Amo*, il ne faut pas créer des parias de la pensee. Toute pensée exprimée de bonne foi mérite le respect. Mais vous ne vous le dissimulez pas, l'*œuvre* qu'il s'agit de constituer est autrement complexe que la réunion du Parlement des Religions.

Les difficultés en sont d'autant plus grandes que le gâchis où l'humanité s'est embourbée est plus profond.

Tout apostolat doit être guidé par une sagesse froidement raisonnée et fortement voulue, sans cela l'échec est certain.

Le XIXe siècle a *dévoré* à lui seul plus d'œuvres sociologistes humanitaires que trente siècles du passé !

Jamais on a vu tant d'hommes dévoués et de superbe envergure élaborer des théories plus belles les unes que les autres pour le bien général. Hélas ! qu'en est-il resté ? L'*anarchisme*, un désarroi sans précédent, aussi bien en *haut* qu'en bas.

Pourquoi une défaite aussi retentissante, qui a fait dire aux moins pessimistes : « De quel nom te nommer, heure trouble où nous sommes ? » « Il y a quelques années, il fallait, j'en conviens, un peu plus de philosophie et d'expérience de l'histoire que n'en ont la plupart des hommes, un peu de cet instinct qu'ont les bêtes, pour annoncer l'orage. Aujourd'hui, il suffirait d'ouvrir les yeux pour voir s'amonceler les

nuées, d'ouvrir les oreilles pour entendre rouler la foudre. Nous vivons au milieu des pires aveugles et des pires sourds. » — « Notre fin de siècle sera une aurore ou un crépuscule, l'horizon est empourpré de rouges lueurs ; mais ces lueurs précèdent-elles la nuit ou annoncent-elles le jour ? Nul ne le sait. »

C'est que les uns ont voulu tout obtenir du sentiment de la *Fraternité*, et les autres, tout demander à la *Science :* Divorce néfaste ! Tant qu'on tiendra séparées et comme ennemies ces deux forces, on n'aboutira à rien.

Mais revenons à votre proposition : Il faut, vous le démontrez fort justement, commencer par constituer un *comité provisoire*, qui devra, bien entendu, étudier toutes les faces de la question. Mieux on connait les difficultés d'une œuvre, plus on a de chance d'en triompher.

J'approuve fort de comprendre les doctrines *esthétiques* dans celles dont vous désireriez, avec raison, le concours. En effet, la beauté des choses dans le monde matériel et le monde des arts, élève l'âme elle-même vers la beauté morale.

D'autre part, vous savez combien on se défie de tout ce qui ne se passe pas au grand jour. On a tellement abusé de la crédulité, de la confiance des autres ; tant d'utopies, souvent généreuses, ont induit l'homme en erreur ; on a si souvent vu tel beau parleur, une fois dans la place convoitée, imposer sans ménagements un autoritarisme insupportable, ou faire dévier, par des manœuvres souterraines adroites, le but généreux qu'on se proposait, qu'il est essentiel de se précautionner contre le retour de pareilles choses, dans l'*œuvre des assises de l'Humanité*, ainsi que dans l'*Alliance Universelle*.

Le moyen, dira-t on ? Il est bien simple. C'est même probablement pour cela qu'on ne l'emploie guère.

Tout au grand jour, tout en pleine loyauté, telle devra être la devise de l'œuvre entreprise. Ainsi que dans la maison d'Horace, rien, rien ne doit rester dans l'ombre ; chacun devra pouvoir, d'un coup d'œil, en voir tous les rouages, en scruter toutes les intentions. Mieux on se convaincra par *soi-même* que personne ne brigue ni ne peut briguer, soit pour lui, soit pour son parti, une préséance choquante, plus on verra que l'unique but poursuivi, c'est la recherche de la vérité, pour la vérité, au profit de tous, amis

ou adversaires ; plus ce but sera clairement, à tout instant et en toute occasion, démontré à tous, plus on sera fort.

Arrière, par conséquent, les obscurités voulues, les intrigues de couloir, les intérêts personnels ! *Un pour tous, tous pour un*, ou mieux encore : TOUS POUR TOUS.

Loin de craindre la lumière, l'investigation ou les critiques, il nous appartient tout au contraire de les provoquer, afin de nous éclairer par la contradiction même. La lumière ! toujours la lumière ! n'est-ce pas le moyen d'empêcher que tout trébuche au moment où l'on s'y attend le moins ?

Tâchons, en outre, de simplifier le plus possible les rouages, car une trop grande complexité dans l'organisation paralyserait les mouvements et les progrès de l'œuvre.

Quant à l'*Alliance Universelle*, dont je souhaite depuis si longtemps, sous un autre nom, il est vrai, la réalisation, il faudrait, ou je me trompe fort, qu'elle fût *démocratique*, fédérative aussi, cela va de soi, autrement elle ne s'étendrait guère et n'aurait pas l'influence voulue.

Aux timorés que le mot de *démocratie* effaroucherait, je rappellerai ce que vient de dire Léon XIII lui-même à Castelar, précisément en parlant de l'évolution démocratique où entre si hardiment l'Eglise : « Ne faut-il pas, répondit le Pape, ramener l'Eglise à ses origines, la faire remonter vers son berceau, ses sources, ses traditions ? »

Du reste, Démocratie ou Aristocratie ne sont que des mots. Au-dessus il y a *l'homme*, il y a l'*humanité* qui seuls nous importent.

Oh ! je le sais, on dira : Les hommes ne sont pas préparés à une pareille évolution. Le principe démocratique suppose des esprits libres, capables de se gouverner eux-mêmes, faute de quoi on verse dans l'anarchie.

Eh ! ces objections sont de tous les temps. C'est grâce à elles qu'on arrête tous les progrès, et qu'en voulant barrer la route aux légitimes aspirations qui se font jour dans le peuple quand l'autorité n'a pas encore perdu tout son prestige, on provoque les révolutions, et l'on donne naissance au désarroi actuel.

Les abus d'en haut engendrent fatalement les résistances, la haine, l'envie d'en bas.

C'est par la justice, c'est dans l'amour, qu'il faut se retremper pour le salut de la Société.

Enterrons à jamais ce blasphème qui a trop souvent été l'évangile des classes dirigeantes :

Aux larmes, au travail, le peuple est condamné
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné.

Que ceux qui savent se mêlent donc au peuple franchement, sans arrière-pensée. Ils verront, s'ils savent aimer réellement, quelles belles moissons on peut récolter dans ce milieu trop négligé. Ils donneront un peu de leur savoir, ils recevront, en échange, des cœurs qui ne demandent qu'à se livrer.

En ce qui concerne le *Comité central* qui devra forcément exister, pour faciliter la diffusion des idées qui nous sont chères, il serait bon, pour ne pas froisser les susceptibilités légitimes, ainsi que pour éviter les tentatives d'accaparement, que ledit comité n'appartînt pas plus de dix ans à une même nation. Le terme du mandat, revenant à chaque nation, coïnciderait avec la réunion d'un congrès international. Il faut, pour cela, que l'organisation de l'Alliance Universelle soit très *decentralisatrice*, sinon ce transfert serait impossible, ou bien on nous rappellerait les vers du fabuliste :

La montagne en travail enfante une souris.

Voilà, cher Monsieur Jhouney, les grandes lignes qui à mon avis devraient être suivies. Mais, qu'elles soient acceptées ou non, je souhaite de tout cœur la réalisation de l'entente préconisée.

Pour ceux qui hésiteraient à en faciliter la réalisation, je leur rappellerai, une fois de plus, le désarroi où se trouve l'humanité pour laquelle, suivant le mot de Littré, ou n'a, scientifiquement parlant, ni barque, ni voiles pour la diriger vers le port de salut.

En effet, comme on l'a fort justement dit : « Déçue par la science, abusée par la philosophie, énervée par la littérature, l'humanité se sent profondément malheureuse et troublée. Elle est lasse de ses négations, de son égoïsme, de son orgueil, elle sent tressaillir de nouvelles, d'invincibles aspirations, elle secoue les sombres étreintes du doute et du désespoir, elle veut vivre, elle veut croire, elle veut espérer », mais jusqu'à ce jour elle a vainement cherché le phare lumineux lui montrant le port et la conduisant au but.

De là ces soubresauts pleins de fièvre, de là ces révoltes contre la société et contre la vie elle-mêmes.

On assassine pour le *bien !*... Jamais on ne s'est tant suicidé ! Les cas d'aliénation mentale se multiplient de jour en jour. Il faut être aveugle et sourd, ou n'avoir jamais médité sur l'histoire de l'humanité pour croire qu'un tel état de choses puisse durer...

Ce n'est pas avec la charité seule qu'on arrêtera ce grand mal qui tient à différentes causes. La charité n'est qu'un palliatif. On ne l'enrayera pas davantage avec la force. La force ne résoud rien. Ce qui étonne, c'est, suivant l'énergique expression de Napoléon, « l'impuissance de la force ».

Il est épuisé, le crédit fait aux institutions stériles, qu'elles soient spiritualistes, matérialistes ou spirites ; on attend en cette fin de siècle positif des résultats certains. *On s'est assez longtemps leurré de mots.*

Prenons donc garde qu'en désespoir de cause le prolétariat, qui est le nombre et qui sera la force quand il le voudra, ne proclame *officiellement* à son tour le règne de la force : « Etes-vous sûrs, ô satisfaits impitoyables qui régnez aujourd'hui, demande M. Henri Fouquier, que l'on n'accusera pas d'être un révolutionnaire, de l'avoir toujours, cette force *que vous empruntez et que vous achetez déjà?* »

N'entendez-vous pas les sourds murmures qui, à l'usine, au fond de la mine, sous le chaume, répètent le refrain terrible qui éclatera, si on n'y prend garde, comme la *Marseillaise* à la fin du XVIII^e^ siècle :

Lazare ! Lazare ! Lazare !
Lève-toi.

. . . . . .

C'est leur linceul que nous tissons
C'est leur linceul (*bis*)
Que nous tissons.

Et alors, quels cataclysmes ! L'homme sera un loup pour l'homme. Et les gendarmes ni la guillotine n'empêcheront point la terrible explosion.

Pas d'illusion, on ne sauvera rien en continuant les uns et les autres de répéter sans cesse ces formules stéréotypées : « Il y a quelque chose à faire pour l'ouvrier. Il faut faire quelque chose pour empêcher l'orage d'éclater, etc. » Quoi ? on ne sait pas bien. On craint de faire trop, on craint de ne pas faire assez...

Si cela n'était pas si triste, ce serait risible de voir ces *médecins* d'un nouveau genre, qu'un Juvénal ou un Molière devrait *fouailler* d'importance, afin de leur réveiller le cœur pour qu'il s'allie à la science, d'où seule peut sortir le remède.

A l'œuvre donc, vous tous qui faites passer le bien général avant votre personnalité, à quelque monde aristocratique ou démocratique qu'elle appartienne. *Sursum corda!*

Agréez, cher monsieur Jhouney, mes saluts les plus fraternels.

J. Bouvéry.

Les observations de notre frère Bouvéry méritent un sérieux examen. Mais je lui envoie tout de suite mon salut de cordiale espérance et de fraternelle union, et je lui rappelle que je veux, comme lui, pleine lumière et loyauté absolue dans les œuvres d'Alliance.

A. Jhouney.

Fédération spirite universelle

Siège social: *86, rue des Archives, Paris*

Frères et Sœurs en croyance,

L'heure des indécisions est passée. Voulez-vous vraiment réunir les spirites en une seule famille, selon le vœu d'Allan Kardec, selon le désir de toutes les âmes généreuses éclairées de la lumière du spiritisme ? Si telle est votre intention, joignez-vous à nous et faites de la Fédération spirite universelle l'immense réseau qui s'étendra vraiment sur le monde. Donnez-nous votre adhésion et soutenez nos efforts.

Si, au contraire, vous pensez qu'il est inutile de s'unir, qu'il faut laisser les vieux errements se perpétuer, les divisions se fomenter, restez des spirites égoïstes, abstenez-vous de prendre part à notre œuvre.

Pour nous, que rien ne détournera de notre but, nous savons que nous accomplissons un devoir : nous le remplirons jusqu'au bout, malgré les luttes sourdes, les articles de Presse venimeux, les insinuations mensongères.

Dernièrement encore, M. Rouxel, dans un article publié par l'*Etoile*, nous accusait d'être des orgueilleux.

Il nous fait la partie belle.

Oui, nous avons un immense orgueil :

Nous voulons que le spiritisme ne soit plus le fief de quelques individualités ; nous ne reconnaissons aucun pape ni aucun dogme. Nous voulons aller de l'avant et entraîner nos frères avec nous.

Voilà quel est notre orgueil : il est basé sur le devoir.

Il est aussi basé sur l'amour.

Nous voulons que les spirites apprennent à se connaître, à s'estimer et à s'aimer.

Dans ce but, la Fédération vient de louer une salle spacieuse, rue des Archives, 86, à Paris. Elle aura là ses assemblées générales, sa bibliothèque ouverte à tous, et les sociétés de spiritisme de Paris y pourront aussi tenir leurs séances.

La salle est louée à partir du 1er octobre courant, avec le concours de la Société du spiritisme scientifique ; nous y installons en ce moment la bibliothèque, et nous y donnerons prochainement les matinées littéraires et musicales dont nous avons parlé.

Nous transcrivons ci-après le relevé des sommes reçues et des dépenses faites depuis que la Fédération a pris naissance. Vous y verrez que si nous avons recueilli de nombreuses adhésions, elles sont encore bien insuffisantes pour nous permettre la réalisation complète de notre programme.

Venez donc à nous en grand nombre, vu la modicité des cotisations individuelles. Aidez-nous à accomplir notre œuvre, qui doit être aussi la vôtre.

Et, ensemble, nous planterons le drapeau du spiritisme au-dessus des factions rivales de ce monde, dans une atmosphère de paix et de sincérité qui lui gagnera tous les cœurs.

LE COMITÉ FÉDÉRAL.

Vu : Le Président,

A. Laurent de Faget,

2, place du Caire, Paris.

Nota. — La nouvelle année sociale est commencée depuis le 1er juillet 1891.

L'impartialité et l'esprit d'*Alliance universelle* nous font un agréable devoir d'insérer spontanement la circulaire de M. Laurent de Faget. Personnellement, je suis

très éloigné de croire, comme le pense notre éminent collaborateur M. Rouxel, que les Fédérations soient des obstacles à la vie et à l'expansion des idées qu'elles défendent. Il suffit que la liberté et l'organisation, les initiatives personnelles et les Fédérations s'équilibrent sans se contrarier mutuellement. Un tel accord n'est pas impossible : c'est l'une des plus belles applications de la Loi d'Harmonie organique et des hauts Arcanes de l'Ésotérisme.

A. J.

PARTIE LITTÉRAIRE

Une Prophétie

Voici venir le Règne de la Femme

1. Et maintenant je vous montre un mystère et une chose nouvelle qui est une partie du mystère du quatrième jour de la création.

2. La parole qui viendra sauver le monde sera prononcée par une femme.

3. Une femme concevra et enfantera les nouvelles du Salut.

4. Car le règne d'Adam est arrivé à sa dernière heure ; et Dieu couronnera toute chose par la création d'Eve.

5. Jusqu'à présent l'homme a été seul, et a dominé sur la terre.

6. Mais, lorsque la femme sera créée, Dieu lui donnera le royaume ; et elle sera la première dans le gouvernement et la plus élevée en dignité.

7. Oui, le dernier sera le premier, et l'aîné servira le plus jeune.

8. En sorte que les femmes ne se lamenteront plus à cause de leur sexe ; mais les hommes diront plutôt : « Oh ! pourquoi ne sommes-nous pas nés femmes! »

9. Car les forts seront renversés de leurs sièges ; et les doux seront exaltés à leur place.

10. Les jours de l'Alliance de la manifestation passent : l'Evangile de l'Interprétation arrive.

11. Il ne sera rien dit de nouveau ; mais ce qui est ancien sera interprété.

12. En sorte que l'homme, le manifestateur, renoncera à sa fonction, et la femme, l'interprétatrice, donnera la lumière au monde.

13. Sa fonction est la quatrième : elle révèle ce que le Seigneur a manifesté.

14. Sa lumière est celle des cieux, et la plus brillante des Planètes des sept esprits sacrés.

15. Elle est la quatrième dimension ; les yeux qui éclairent ; la puissance qui tire intérieurement à Dieu.

16. Et son royaume vient : le jour de l'exaltation de la femme.

17. Et son règne sera plus grand que le règne de l'homme ; car Adam sera enlevé de sa place ; et elle aura domination pour toujours.

18. Et celle qui est seule donnera plus d'enfants à Dieu que celle qui a un mari.

19. Il n'y aura plus de reproche fait à la femme ; mais le reproche sera fait aux hommes.

20. Car la femme est la couronne de l'homme et la manifestation dernière de l'Humanité.

21. Elle est la plus proche du Trône de Dieu, lorsqu'elle sera révélée.

22. Mais la création de la femme n'est pas encore achevée ; mais elle sera achevée au temps qui est proche.

23. Toutes choses t'appartiennent, ô Mère de Dieu ; toutes choses sont à toi, ô toi qui t'élèves de la mer ; et tu auras domination sur tous les mondes.

ANNA KINGSFORD et E. MAITLAND.

(*La Voie Parfaite.*)

Enseignements de Christna

aux Indes 3150 ans av. J.-C.

L'arbre assailli d'un noir tourbillon de cailloux
Se venge en répandant par une douce pluie
De belles fleurs, de purs parfums, d'excellents fruits ;
La coquille des mers, quand le plongeur la tue,

Lui répond en mettant des perles dans sa main ;
Le rocher que le pic du mineur frappe et brise,
L'enrichit de rubis et l'orne de saphirs ;
Le minerai que fond le feu de la coupelle,
Pleure, et ses gouttes d'or restent quand il n'est plus.
L'homme seul, ô Seigneur !... mais, ô douce Sagesse,
Celui qui t'aime a beau se sentir détesté :
En vain la haine attaque et déchire sa vie ;
Jusque dans le supplice, il ne cesse d'aimer ;
Il bénit jusqu'au bras sanglant qui le torture,
Et meurt d'amour, pareil à l'arbre de sandal,
Qui parfume en tombant le feu de la cognée.

SAINT-YVES D'ALVEYDRE.

Les Livres

Bagatouni, roman provençal, par Valère BERNARD.

Une âme évangélique en proie à toutes les trahisons, à toutes les laideurs basses : tel un reflet de ciel flotte brisé dans les remous puants des eaux sales d'un port.

Mais le reflet céleste surnage et la sainteté du martyr vaincu domine les honteux bourreaux.

Niflo, cordonnier comme le fut Jacob Bœhm, comme voulut le devenir Tolstoï, apôtre né avec son beau front d'utopiste, ses yeux malades, son humble visage déformé, ses énormes lèvres de faiblesse et de bonté, est pareil à un Christ sans la puissance surnaturelle et la certitude de Dieu, un Christ qui n'a retenu que la charité humaine, mais qui la prodigue avec une surhumaine constance et de divines douleurs.

Tous ses efforts pour répandre son cœur sur autrui l'épuisent et livrent aux morsures des fatalités sa poitrine ouverte sans pouvoir donner aux autres un véritable cœur.

Il fonde, avec un vieux peintre génois, *Bachi*, un prêtre catalan râpé et famélique, le père Soler, et quelques disciples, une sorte d'association communiste où les adhérents sacrifient le meilleur de leurs gains pour distribuer des secours à toute la souffrance et aussi à toute l'ignominie des bas quartiers de Marseille.

Les secourus gaspillent les secours en saouleries, les associés de *Niflo* se moquent de lui, l'égoïsme du père Soler l'abandonne, la mollesse de *Bachi*, lui-même ivrogne, le trahit.

Suprême déchirement : une orpheline qu'il avait

élevée comme sa fille se laisse corrompre par les tenancières d'un café de femmes et se ravale jusqu'à la prostitution.

Il a quitté le quartier. Réfugié auprès d'un dernier ami, le ramasseur d' « estrasses », Giobatta, il intervient dans une querelle entre un mauvais fils et sa mère, leurs voisins.

Giobatta, malade en ce moment, se relève pour aider son ami. Il reçoit dans la lutte des coups de couteau dont il meurt.

Alors Niflo erre désemparé de tout.

Il retrouve l'orpheline, peinte de fard et les yeux cerclés de vice, dans la boutique d'une coiffeuse.

A voir son père adoptif si pénétré de mort et de détresse, une émotion la force à terminer la phrase où elle voulait dire: Je ne vous connais pas, par le « papa » des jours d'antan que son âme balbutie malgré elle et malgré sa bouche avilie.

Niflo se reprend à ses vieux espoirs. Mais le mauvais fils, le *nervi* Marrid-ferri qui lui garde rancune de son intervention entre sa mère et lui, s'élance.

Une première lutte où l'orpheline défend Niflo, mais, plus loin, le nervi qui s'est dégagé recommence et cette fois avec le couteau contre le rêveur sans arme.

Massacré au milieu des pauvres, ses anciens compagnons qui l'ont reconnu mais le secourent timidement et trop tard, le martyr détourne ses amis de le venger et meurt.

Alors, comme toujours après l'irréparable, tous admirent (il n'y a plus qu'à admirer) : *Mais c'était un saint que cet homme...*

L'œuvre de Valère Bernard attachera profondément tous ceux des lecteurs de *l'Etoile* qui peuvent lire le provençal.

On regrettera que l'auteur n'ait pas, en face du savoureux texte provençal, écrit une traduction française.

Il a diminué ainsi l'expansion méritée par son œuvre.

Les Frères de l'Etoile retrouveront dans la bouche familière et douloureuse de *Niflo* quelques-unes des idées qui sont l'Ame de la Fraternité et la vertu même de l'Idéal messianique.

Le principe du dévouement universel, l'amour des hommes alliant les croyants et les incrédules dans un pareil élan de charité et celui qui doute de Dieu devenu Frère par le cœur de celui qui affirme Dieu

et l'un et l'autre se vouant à la Rédemption sociale.

Ainsi notre frère Bernard a rempli mission d'apôtre, en même temps qu'il œuvrait création d'artiste, et rien n'est intéressant comme la vitalité chaude et locale dont il a su animer notre Idéal abstrait et le rendre visible, efficace et entrant aux esprits et aux cœurs du peuple de Provence.

Il a lui-même éclairé tout son récit d'idées et d'observations personnelles sur le problème social. Il l'a fait avec une clairvoyance aisée et saine d'artiste préservé des erreurs déclamatoires par l'instinct de vérité humaine qui accompagne le sens du Beau.

Pittoresquement *Bagatouni* attire par une coloration sincère et intense, un réalisme idéaliste qui fait rayonner les misères éclaboussées de Soleil, puis évoque au contraire des nuits, des ombres pleines de paroles évangéliques, rugissantes de massacres aveugles, des cavernes de ténèbres où flotte l'âme des Christs pâles et populaires de Rembrandt, où rampent des Hontes et s'enlacent des égorgements.

A. Jhouney.

M. Paul-Marius André

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que M. Paul-Marius André, qui fut rédacteur en chef de la revue *le Faune* et de *la France moderne*, est devenu correspondant de *l'Etoile* à Paris.

Nota : C'est par erreur que nous avons signalé dans notre dernier numéro M. Paul-Marius André comme auteur de *La Gloire d'Esclarmonde*.

Ce beau livre provençal est d'un homonyme de notre nouveau correspondant. Il est signé « *Marius-André* » et non *Paul*-Marius André.

Chants de Fiançailles

Rythme aryen pour la Servante

O ma Sœur, me voici votre Maître ! et soyez
La Servante dont le cœur se penche,
La divine Servante...
Sous le ciel que troublait le vol las des mouettes,
Rappelez-vous ! c'était la Gaule aux cheveux éployés,
C'était Thulé délaissée et muette. —
Vous souleviez des voiles blancs vers la Lune plus blanche

Lorsque vos Sœurs aux cheveux éployés,
Coupaient le gui des cîmes verdoyantes. —
O Femmes, vous étiez les prêtresses humaines
Et vous étiez, alors, cruelles et belles
Comme les vagues éternelles,
Et n'aviez d'autre Loi qu'un jeu de mer changeante...

O Sœur, dont l'amour m'a suivi loin des anciennes plaines;
O Toi qui déposas à mes pieds ton diadème ;
Qui donnas au Soleil l'or de ta chevelure ;
O ma Sœur, viens ! — et sois la divine Servante !

Voici le Vase d'or que demain remplira
Le sang nuptial des chères holocaustes. —
En un rythme pieux,
Prends-le dans tes doigts frêles, et — lors des apparats
Qui demain fumeront vers les Terres plus hautes —,
Tu ne trembleras point devant l'Esprit de Dieu !

Rythme oriental [1]

L'Après-midi, de ses bras langoureux, nous enlace,
Tandis que le Soleil luit au faîte du ciel,
Déité rayonnante de gloire...
Viens ! — comme une après-midi brûlante, sur ta face
Aurée comme le miel,
Je graverai de languides baisers,
O bel Adolescent de grâces et de gloires...
Dans les ombres tièdes, allaissés,
— Et tous pensers d'enfants bannis de nos mémoires —
— Et tous regrets d'impures effacés —
Nous aurons des caresses profondes
Qu'ont, pour les pas lassés, les nonchalantes ondes...

Tu es beau, Toi qu'a bruni la lumière,
Plus beau que telle vierge lunaire...
Et ce n'est pas la pâle nuit occidentale
Qui sait la volupté de tes bras arrondis...
Il n'est plus, Adolescent, l'occident ténébreux
Dont les nocturnes yeux nous virent accroupis
Dévotement aux plis de leurs robes cruelles,
Car, depuis. s'est levé le Soleil valeureux
Que nous allons prier de nos deux mains jumelles.

Elles peuvent, en cliquetis d'anneaux,
Femmes qui sont restées dans les forêts lointaines,
Célébrer la pâleur obscure des cieux :
Le Soleil est plus beau dans les champs jonchés d'or!

Adolescent songeur et beau,
Ah ! que tes yeux remplis d'une joie inconnue
S'ouvrent, dès maintenant, comme des yeux d'époux ;

1. Chant de la fiancée.

Affaisse-toi dans la grâce de ton corps,
— Soleil couché dans les nuages —
Et que tu dormes, encor ! calme rivage,
Songeant au demi-dieu qui sortira de nous.

PAUL-MARIUS ANDRÉ.

(Extrait des *Fresques Symphoniques*).

Appel aux abonnés et lecteurs de l'*Etoile*

Lecteurs de l'*Etoile*, unissez vos efforts aux nôtres pour obtenir la paix universelle, pour empêcher la guerre, la guerre hideuse d'envahir nos foyers et de retarder la marche en avant du progrès et de la civilisation. Consacrons toute notre énergie à la grande cause pacifique et soyons prêts à faire tous les sacrifices pour atteindre le triple but que nous nous sommes proposé : *Suppression de la guerre ; Vulgarisation des idées d'arbitrage international ; Désarmement européen.*

La Ligue universelle pour la Paix, la Justice, le Droit réunit dans un même faisceau toutes les bonnes volontés, dans un même groupe tous les hommes désireux d'abolir la guerre infâme, ce fléau du monde entier. Ses statuts seront adressés gratis franco à toute personne qui nous en fera la demande.

Nous recommandons vivement à tous les lecteurs de l'*Etoile* les trois publications ci-après :

1° *La Revue pacifique et littéraire* paraissant le 1er et le 15 de chaque mois, sous magnifique couverture en couleur. Abonnements : *Un an*, 12 fr. ; *six mois*, 6 fr. ; *trois mois*, 3 fr. avec concours.

2° *Le Journal du Patriote* paraissant tous les dimanches : *Un an*, 5 fr. ; *six mois*, 2 fr. 50 ; *trois mois*, 1 fr. 25.

3° *La Bibliothèque universelle pacifique* se composant d'une brochure paraissant deux fois par mois. Abonnements : *Un an*, 14 fr. ; *six mois*, 7 fr. ; *trois mois*, 3 fr. 50.

Nous sommes persuadés que les abonnés de l'*Etoile* se feront un devoir d'apporter leur pierre à l'édifice du Droit qui s'élève, de nous envoyer le grain de mil que nous attendons. En faisant partie de la *Ligue universelle*, en recevant nos publications et en se groupant sous notre bannière, ils serviront ainsi leur patrie et l'humanité.

*
* *

La cause pacifique

Le prochain numéro de la *Revue pacifique et littéraire* contient un article de M. Alber Jhouney, fondateur de l'*Etoile*, intitulé : *le Plébiscite de la Paix.*

« Pourquoi dans tous les peuples où l'élection existe, dit M. Jhouney, les électeurs ne s'entendraient-ils pas pour signer d'immenses pétitions en faveur de la paix, pour plébisciter la Paix? »

Nous recommandons à tous les abonnés de l'*Etoile* la lecture de l'article de M. Alber Jhouney. Nous leur adressons à tous un appel chaleureux pour la défense de nos idées et souhaitons qu'il soit entendu de tous. Que tous nous apportent leur concours dans la lutte acharnée que nous livrons à la tyrannie et à la force. Qu'ils soient tous les défenseurs, les apôtres d'une cause sacrée, la grande cause de la paix, de la justice et de la sécurité des peuples.

Nous rappelons à tous les lecteurs et abonnés de l'*Etoile* que la *Revue pacifique et littéraire* a pour directeur M. Grimbert et que les bureaux sont situés à Sainte-Colombe, par Pont-Royal (Côte-d'Or).

SOUVENIR AUX MORTS

A la Mémoire de Mme René Caillié

Inspectrice générale des salles d'asile du Haut et Bas-Rhin.

Strasbourg, 11 novembre 1869.

Nous avons une triste nouvelle à annoncer à nos lecteurs.

La femme du célèbre voyageur René Caillié, Mme René Caillié, déléguée spéciale des salles d'asile d'Alsace, est morte à Strasbourg, le 10 de ce mois, à 11 heures du soir, enlevée par une courte maladie. C'est une vie toute de dévouement et de zèle qui s'est éteinte, c'est une carrière belle et noblement remplie qui s'est achevée. En 1845, Mme René Caillié fut chargée par le ministre de l'instruction publique de fonder à Paris, avec Mlle Marie Pape-Carpentier, l'Ecole normale modèle où devaient être formées les

directrices des salles d'asile. Elle fut nommée économe de cette école.

En 1848, le gouvernement de la République lui confia la mission d'aller inspecter les départements de la Meurthe, de la Moselle, du Haut-Rhin et du Bas-Rhin. Depuis cette époque, Mme René Caillié a demeuré à Strasbourg, où elle a joui de l'estime générale.

Elle avait puissamment contribué à la fondation des salles d'asile en Alsace, et elle sut répandre parmi les directrices de ces écoles une méthode pour l'enseignement du français, grâce à laquelle la langue nationale fut remarquablement vulgarisée dans nos deux départements. Le zèle et le dévouement de Mme René Caillié étaient à toute épreuve ; elle se donnait tout entière à son œuvre. Les directrices des salles d'asile, tout le personnel de l'instruction primaire du Bas-Rhin, les membres de l'Académie avaient pour elle les plus profondes sympathies. Les petits enfants des écoles perdent en elle une bienfaitrice et une mère; l'enseignement perd une protectrice courageuse ; ceux qui étaient dans l'intimité de Mme Caillié perdent une amie sincère et précieuse.

Le 12 ont eu lieu les obsèques de Mme René Caillié.

Le deuil était conduit par M. le préfet du Bas-Rhin. Parmi les autres autorités qui ont bien voulu honorer de leur présence le funèbre cortège, on remarquait l'archiprêtre Spitz, curé de la cathédrale; M. Cheruel, recteur; M. Eudes, inspecteur de l'Académie ; M. Ungerer, inspecteur primaire.

Au cimetière Saint-Urbain, lieu choisi pour la sépulture de la défunte, M. Eudes, au milieu d'un religieux silence, a prononcé le discours suivant, qui a fait une profonde impression sur tout l'auditoire :

« Messieurs,

« Avant que cette tombe se referme sur les restes mortels de la femme de cœur que nous accompagnons ici, permettez-moi, comme inspecteur de l'Académie de Strasbourg, de rendre à sa mémoire un public hommage; malgré le peu d'autorité de ma voix si récemment connue de vous, permettez-moi d'être l'interprète des sentiments de reconnaissance et d'affection qui attachaient les plus jeunes enfants de l'Alsace à Mme René Caillié.

« La cause des salles d'asile, est-il besoin de le dire ici, est de celles qui peuvent passionner tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de leur pays. C'est à cette sainte

cause, depuis longtemps plaidée par saint Vincent de Paul, que Mme René Caillié avait voué sa vie à l'âge où le cœur, plein de feu et de jeunesse, peut prendre sans faillir une autre direction. Avant même 1845, c'est à ces pépinières de l'enfance qu'elle a donné ses forces; ses efforts n'ont pas d'autre but. Elle ne se borne pas à des soins matériels ; elle propage une méthode pour familiariser ces jeunes intelligences avec notre langue nationale sans détruire l'idiome appris au berceau.

« C'est sur la brèche que ce soldat de l'éducation de l'enfance a été frappé; la veille encore, sa préoccupation était pour les salles d'asile, qui chériront longtemps sa mémoire.

« Que dire des regrets que la perte de cette femme dévouee doit laisser dans sa famille? Que dire à cette pieuse fille qui marche sur les traces de sa mère? à ce fils courageux depuis longtemps éprouvé par les souffrances physiques ? Le nom qu'ils portent doit être pour eux une consolation. Que nos adieux pleins de tristesse leur soient aussi un adoucissement dans leur profonde et légitime douleur ! »

(*Bulletin Académique du Haut-Rhin.*)

Je prie tous mes bons amis de penser à cette douce et bonne créature au jour anniversaire de sa mort, le 10 novembre. Elle ne fut qu'amour et dévouement, et sa vie tout entière, elle la consacra à faire du bien. Nos prières lui seront douces là-haut, car ceux qui nous ont quittés, et que nous reverrons, aiment qu'on ne les oublie pas sur la Terre.

R. C.

Le Directeur-Gérant : René Caillié.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie.

6e ANNÉE. N° 72. DÉCEMBRE 1894.

L'ÉTOILE

Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Elévation fraternelle vers Dieu.
II. Invocation aux esprits supérieurs.
III. Union par les fluides.

Le 8 *décembre* 1894, *de midi au soir.*
Le 7 *janvier* 1895, *de midi au soir.*

ALBER JHOUNEY.

SOMMAIRE

Du numéro **12** *de Décembre 1894*

X. Y. Z . . . . . **Pensées** à méditer.
Alber JHOUNEY. . . . . **Fraternité de l'Étoile.**

KABBALE MESSIANIQUE

Alber JHOUNEY. . . . . **La Tradition.** Le Siphra Dzénioutha. Commentaires (suite).
dº **Religion Messianique**. L'Ame du Salut (suite).
dº **Yoga Sastra de Patandjali** (suite).
« *LA CURIOSITÉ* » . . . **Théosophie Hindoue**. Conférence d'Annie Besant

SOCIALISME CHRÉTIEN

Abbé de L'ÉTOILE. . . . . **Conférences,** Evolution de l'Idée de Dieu.
René CAILLIÉ . . . . . **L'Esprit Nouveau.** Conférence de l'abbé Petit.
« *LE DEVOIR* » . . . . . **Une femme maire.**
Edouard GRIMBERT . . . **Triste Statistique.**

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Lucie GRANGE . . . . . **Prière.**
Alber JHOUNEY. . . . . **Le Congrès de l'Humanité** et l'Alliance universelle.
« *LA JUSTICE* » . . . . . **Une Voyante.**
Eugène CREISSEL . . . . **Témoignagne** à la Vérité spirite.
René CAILLIÉ . . . . . **Phénomènes spirituels**. Le cas de Marie Fancher.
J. C. . . . . **Correspondance.** Magnétiseurs et Médecins.
A. GERBÉE. , ... **Le Spiritisme** au Canada.

PARTIE LITTÉRAIRE

Paul-Marius ANDRÉ . . . **Le Mois artistique.**
Paul ROUGIER . . . . . **Poésie.**
Tristan L'ASCÈTE . . . . **La Légende** du bon Traine-Besace
Elie LUPANO . . . . . **Œuvre posthume.**
Alber JHOUNEY. . . . . **Les Livres et les Revues.**
BIBLIOGRAPHIE. . . . . **Dieu** évident pour tous. — **Conciliation** scientifique du Matérialisme et du Spiritualisme, etc.

ABONNEMENTS

France :		**Etranger :**	
Un an	7 fr.	Un an.	8 fr.
Six mois	4 »	Six mois	5

Les abonnements, qui partent du 1er janvier et du 1er juillet, se paient d'avance et doivent être adressés :

A M. **René CAILLIÉ**, administrateur et directeur de l'*Etoile*, à **Avignon** (Vaucluse.)

Les Abonnements non payés directement sont recouvrés au moyen de *Bons de recouvrements postaux* avec un surcroît de 50 centimes pour les faux frais.
Il ne sera répondu qu'aux lettres portant un timbre-poste pour la réponse.

Adresser tout ce qui regarde la partie artistique et littéraire à M. A. JHOUNEY, à Saint-Raphaël (Var).

Tout livre dont on nous enverra un exemplaire sera annoncé, et s'il y a lieu, analysé.

A MEDITER

Il se trouve que tous nos dogmes sont vrais ; mais ce qui n'est pas toujours vrai, c'est notre manière de les entendre et de les interpréter. Nous les faussons ; la Religion ne nous trompe pas, c'est nous qui nous trompons sur la Religion.

GEORGE SAND

(*Mademoiselle de la Quintinie*, p. 198.)

* *

Union, incarnation parmi les hommes de la Divine Unité.

A. JHOUNEY.

* *

Toute pensée est vraie comme affirmation personnelle et subjective. L'erreur ne commence qu'avec l'essai d'application de la pensée au vrai qui lui est extérieur. L'erreur reste donc une simple relation ; elle n'est pas un principe. L'erreur n'est que la mauvaise adaptation réciproque de deux vérités.

* *

Trinité, cela veut dire Tri-Unité ; Tri-Unité, cela veut dire Quaternaire, et Quaternaire cela veut dire Unité.

* *

L'Absolu pour but, mais l'Equilibre pour voie.

A. JHOUNEY.

* *

La force vient de Dieu par le moyen de la prière. De même que lorsqu'on ouvre la bouche on aspire l'air qui donne la vie au sang, ainsi, quand on ouvre son âme avec un désir ardent de connaître la volonté de Dieu, son Esprit l'emplit, la pénètre et lui donne la vie.

* *

Ni la branche, ni la tige, ni la feuille, ni la fleur ne suffisent pour marquer la finalité de l'être Arbre, car elles sont des moyens pour arriver à un but. « *Vous les connaîtrez à leurs fruits.* » Et lorsque, relevant le fruit mûr qui est tombé, nous remarquons sa forme parfaite et nous voyons comment il avait en lui tout ce qui est nécessaire à sa maturité, la graine que sa jeune vie a su développer, alors nous admirons les preuves merveilleuses de cette Prévoyance, et nous déclarons que, de tous côtés, nous trouvons les traces d'un plan bienveillant.

(*L'Aurore.*) MARIE.

KABBALE MESSIANIQUE

La Tradition [1]

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

I

LE LIVRE DU MYSTÈRE

(*Siphra Dzénioutha*)

CHAPITRE PREMIER (*suite*)

B. — COMMENTAIRE,

Malchut est l'épouse de Tiphéreth.

Elle est la reine comme Tiphéreth est le Roi.

Les Séphiroth de la Construction, rassemblées autour de Tiphéreth, sont les membres du Roi.

Les mêmes Séphiroth, reflétées en Malchut, sont les membres de la Reine.

On donne à Malchut le nom de Phylactère parce qu'en elle descendent les influx des diverses Séphiroth, de même que sur le Phylactère sont inscrits divers textes concernant le saint Tétragramme.

C'est par Malchut que Dieu régit le monde.

De toutes les Séphiroth c'est elle qui est la plus voisine du monde et qui agit le plus immédiatement sur les créatures.

Malchut est donc la force générale et dernière qui, rassemblant tous les rayons des Emanations antérieures à elle, les transmet aux créatures et domine directement l'univers.

Tiphéreth est figurée par le soleil et Malchut est figurée par la lune.

Tiphéreth est le palmier mâle, et le palmier femelle, c'est Malchut.

---

1. Essai offert aux Frères du *Troisième Degré* de l'Etoile.

Tiphéreth est l'Arbre de vie, Malchut est l'Arbre de la connaissance du Bien et du Mal.

Non qu'un attribut divin puisse contenir le Mal par lui-même, mais à cause de la situation de Malchut.

Elle est de toutes les Séphiroth la plus proche du monde et par conséquent du Mal et des mauvais esprits qui habitent dans le monde.

Il y a des moments où elle se trouve en rapport avec le Mal non pour lui complaire, mais pour l'examiner et le juger, et par conséquent afin de le bien juger, pour le connaître.

C'est à cause de cela que le séjour dans l'attribut de Malchut a été fatal au premier Adam allégorique.

Il a eu occasion de connaître le Mal, mais, au lieu de se borner à le regarder, il l'a commis.

Tel un homme faible et dévoyé qui assistant à une séance de tribunal, écoutant les aveux d'un criminel, se hâterait d'imiter son crime.

L'homme ne s'est pas contenté de regarder le fruit de l'arbre mystérieux, il l'a mangé.

Il ne s'est pas contenté d'étudier spéculativement le Mal pour ne pas le faire, il s'est avili à la bassesse des actes impurs.

C'est là un redoutable Arcane : la liberté morale est impossible sans la connaissance logique et intellectuelle du Mal, mais la pureté morale est impossible avec la connaissance pratique et personnelle du Mal.

L'Adam légendaire n'a pas résolu le problème terrible, et les hommes, réalités multiples du vaste Adam collectif, ne savent, trop fréquemment, le résoudre mieux que lui.

Absolue clairvoyance du Mal, absolue horreur et abstinence du Mal, difficile perfection des justes qui ne pècheront plus, ni par ignorance ni par enivrement.

La seule grâce de Dieu peut élever à cet idéal notre faiblesse, presque toujours faible des deux côtés à la fois, prompte à se laisser tromper, facile à se laisser tenter.

Alber JHOUNEY.

Religion Messianique [1]

L'AME DU SALUT [2]

8° Que le meurtre aura violé ou négligé une vertu dans ses défenses ou ses prescriptions plus essentielles.

La Justice nous défend tout acte ou pensée qui peut déterminer la destruction de la vie humaine.

Telle est la défense générale.

En particulier, la justice nous interdit le meurtre; elle proscrit la haine, la colère, la vengeance.

Or un meurtre par colère imprévue, sans vengeance heureuse, sans haine profonde n'atteindra pas la justice aussi vitalement qu'un meurtre de vengeance et surtout de haine.

Car la colère *oublie* les droits de la vie humaine protégés par la Justice, mais la vengeance les nie au profit de son ressentiment, et la haine pure, sans l'excuse d'une vengeance ou même avec l'aggravation d'un bienfaiteur pour objet, les abolit et les remplace par le despotisme du mal, le caprice tyrannique et néronien de la rage personnelle.

La colère peut n'être qu'une méconnaissance de la loi de Justice, mais la vengeance et la haine méditées en sont des négations et des usurpation, et la haine, sans vengeance ou même avec ingratitude, une usurpation luciférienne.

Les défenses de la Justice violées par le meurtre de vengeance et de haine sont par conséquent plus essentielles que les défenses violées par le meurtre de colère imprévue.

Et c'est l'une des raisons qui rendent le premier meurtre plus injuste et plus coupable.

ALBER JHOUNEY.

---

1. Essai offert à la méditation des Frères du *Quatrième Degré* de l'Etoile.

2. Voir l'*Etoile* (tous les numéros, de février à septembre 1893, de novembre 1893 à mars 1894 et de mai à octobre 1894).

Yoya Sastra de Patandjali[1]

20. Le voyant (l'âme) est simple vision, pensée pure regardant directement sur les idées.

21. C'est pour lui seul qu'existe l'entité du visible.

22. Quoique (le visible) ait cessé d'être à l'égard de celui qui a accompli l'œuvre demandée, il ne cesse pas à l'égard de tous, parce qu'il est commun à d'autres derrière celui qui est délivré[2].

23. La conjonction est la cause de l'appréhension de l'actuel état des natures du possédé et du possesseur.

24. La cause de cela est ce qui doit être abandonné, c'est-à-dire l'ignorance.

25. L'abandon consiste dans la fin de la conjonction et de l'ignorance: c'est l'isolement de l'âme[3].

(Traduit de l'anglais par A. Jhouney.)

Théosophie Hindoue

Conférence d'Annie Besant.

Le *Soi* cherche la vie extérieure, parce qu'il cherche à se manifester comme individu.

Quand il veut penser, il se revêt de la matière subtile, rare, éthérée, et, quand il a revêtu cette matière, il devient l'âme humaine, qui pense, qui raisonne, qui réfléchit, qui a le jugement, enfin toutes les facultés de l'esprit que nous reconnaissons continuellement. Mais, s'il veut penser, il veut aussi sentir.

Il se revêt encore de matière, d'une matière plus épaisse, plus grossière que celle par laquelle il pense

---

1. Offert à l'étude des Frères du *Deuxième* et du *Troisième Degrés* de l'Etoile.

2. Ceci veut dire que l'illusion matérielle a cesse pour l'Adepte mais qu'elle continue pour les non-initiés enchaînés à la réincarnation. A. J.

3. La Conjonction est l'union de l'âme au monde matériel, l'*isolement* consiste à dégager entièrement l'âme de la nature pour l'unir à l'Absolu. A. J.

et perçoit tous les sentiments, passions, désirs, émotions. Toutes ces qualités qu'on trouve dans l'homme et l'animal, c'est le Soi qui cherche le contact avec la joie, la douleur, et qui veut éprouver et recueillir toutes les expériences possibles.

Mais ce n'est pas tout encore. Il s'est vêtu de la matière raréfiée pour penser ; plus matérielle pour sentir ; il se revêt encore de la matière dite *astrale*, car il y a une région astrale, dans laquelle ces pensées sont comme des êtres vivants, et il faut reconnaître dans l'homme un *corps astral*, qui lui permet de se mettre en contact avec cette région de l'Univers; enfin, il se revêt encore d'une matière plus grossière, et c'est le corps physique avec ses sens, ses passions, ses pouvoirs, ses organes

Ainsi, vous avez ce *Soi* qui est devenu l'âme humaine en se revêtant des vêtements de la matière et ce n'est qu'ainsi qu'il peut comprendre le matériel et se mettre en contact avec l'Univers physique, par *le corps astral ;* avec l'Univers des désirs, des émotions, par son *corps de désir*, comme on l'appelle dans les Indes. Il peut penser par la raison et par l'intelligence, mais c'est toujours le Soi qui se met en contact. Le Soi est unique et il revêt la matière subtile, afin de tout savoir, et après, quand il sait, il rejette les vêtements avec toutes les connaissances qu'il a trouvées. Mais pour récolter toute cette expérience, il faut bien du temps et il n'y en a pas assez entre le berceau et la tombe d'une unique vie. Il y a tant de leçons à apprendre, tant de contacts et tant d'émotions à subir !

Regardez, pour un instant, les êtres comme nous les rencontrons aujourd'hui ; que de différences dans leur mental, dans leur moral ! que de différences entre les âmes humaines ! que de différences entre les pouvoirs, l'intelligence et la moralité !

Mais, s'il y a des différences, il faut en trouver la raison. S'il y a une âme qui est criminelle et une âme qui est celle d'un saint, il faut trouver quelque cause pour expliquer cette différence si l'on veut comprendre l'âme. Et pourquoi ces âmes sont-elles si différentes, quand les corps sont à peu près les mêmes, sauf quelques légères différences de peau ou de cheveux, mais qui ne modifient en rien la forme même du corps humain ?

Réfléchissez un instant ; il y a un homme criminel, un homme saint, un homme médiocre qui n'est ni

criminel ni saint. D'où ces différences proviennent-elles dans ces trois hommes, le criminel, le saint, le médiocre ?

On reconnaît ces différences dès l'enfance ; ce n'est pas l'éducation qui les produit, puisque même dès le berceau on peut constater entre les enfants des différences ; les caractères ne se ressemblent pas.

Pouvez-vous dire qu'il est possible que la Justice Divine ait créé un homme qui est bas et criminel, qui est brutal, et qu'elle ait créé en même temps un homme qui est bon, sage, loyal et juste, qui se sacrifie constamment pour ses semblables ? Ce ne serait pas là de la justice, ce serait l'injustice suprême et il n'est pas possible que l'injustice soit au cœur de l'univers. Pourtant, si les hommes ne sont pas créés différents par la Justice Divine, encore une fois d'où vient la différence ?

Vous voyez, dans les caractères différents de l'homme, le résultat des expériences que la Nature a faites. Vous voyez dans ces défauts, tous les résultats de ses luttes contre la nature animale lorsque celle-ci a triomphé de l'âme.

Vous voyez, dans ces qualités qui sont élevées, sublimes, le résultat de ses victoires lorsque l'âme a dominé le corps et lorsque les passions n'ont pas triomphé de ses pouvoirs, c'est-à-dire que toujours, dans le caractère de l'homme, vous voyez le résultat de vies antérieures à la vie présente.

On renait bien des fois, on revient de siècles en siècles et chaque fois, chaque jour, on forme le caractère qui sera le caractère futur de l'homme nouveau.

C'est en *pensant* plutôt qu'en *agissant*, qu'on forme ce caractère.

En pensant, par les pensées qui sont bonnes ou les pensées qui sont mauvaises, par les pensées d'ordre sensuel ou les pensées d'ordre spirituel, on forme, je le répète et j'y insiste, le caractère de l'homme futur, et il faut absolument que cet homme à sa renaissance ait le caractère qu'il s'est fait lui-même.

Ce ne sont pas les actions qui décident de ce que nous serons. Les actions sont les fruits de la pensée. Comme on pense, on devient.

Voilà la loi de la nature, voilà la loi divine ; ce qu'on pense aujourd'hui on le devient demain. Ce qu'on pense dans une vie, on le devient dans la vie prochaine ; et Vous et Moi, dans la vie où nous sommes, actuellement, au moment présent, nous

créons nos vies futures et nous aurons les caractères que nous nous formons aujourd'hui. C'est là ce qu'on nomme dans l'Inde la loi du Karma, c'est-à-dire la loi d'acquisition. Il faut absolument que l'effet suive la cause.

Si j'ai une pensée toujours basse et sensuelle, il faut que moi-même je devienne bas et sensuel. C'est le destin — *fatum*, la *fatalité*, — c'est le destin qu'on se forme soi-même. Si c'est le Destin, dira-t-on, ce destin sera notre maître ; non, car l'homme peut toujours dominer le destin, puisqu'il est créateur du sien.

Nous pouvons tous agir, en sachant que nous faisons ce que nous voulons ; c'est la Volonté qui dirige la vie, une volonté ferme, forte, positive. Celui qui veut une chose, il faut bien que la nature lui donne cette chose qu'il veut.

La plupart des hommes ne veulent rien. Ils vont ici, ils vont là ; ils se figurent qu'ils pensent, mais en réalité ils ne pensent pas ; ils ne font que recueillir les pensées toutes faites des autres, ils répètent les pensées des autres. Quand les hommes pensent vraiment et développent en eux la volonté, ils peuvent alors assujettir la nature, ils peuvent devenir ce qu'ils veulent devenir.

La pensée a le pouvoir créateur ; la pensée est un *être vivant*, un être qui vient de l'âme, qui est l'enfant de cette âme, et toujours l'âme a ses enfants qui sont bons ou mauvais et qui sont les enfants de la pensée.

On peut voir ces pensées, lorsqu'on pénètre dans le monde astral.

L'Initié, même le médium, les y voient.

Je me rappelle un petit épisode qui se produisit un jour qu'une pensée se manifesta clairement aux yeux d'un médium. « Il y a un esprit auprès de cet homme », dit-il en désignant une personne présente. L'individu en question répondit qu'il ne connaissait personne correspondant à la description faite ; certainement, ce n'était pas une personne de sa connaissance. Mais, quelques minutes après, il s'écria : « C'est le portrait bien exact du héros d'un roman que j'écris en ce moment ; et on a parfaitement bien décrit l'aspect de mon héros, auquel je pense toujours et pourtant personne n'a lu mon roman, puisqu'il n'est point encore publié. »

Le médium avait donc vu le héros de ce roman dans la pensée de l'auteur, il avait pu ainsi le décrire exactement parce que toutes les pensées, quelles

qu'elles soient, font vraiment des images dans l'astral.

Ces êtres, enfants de nos pensées, habitent le monde astral et ils peuvent beaucoup influencer les hommes, car cette pensée sortie d'un cerveau et devenu un être vivant, agit à son tour sur le cerveau des autres hommes, et, que cet être soit bienfaisant ou malfaisant, il agit toujours sur autrui. Vous savez très bien tous qu'il y a des idées qui saisissent une nation toute entière : l'idée de quelque grande entreprise, l'idée aussi, et qui n'est pas grande celle-là, de quelque guerre sanglante, ou bien l'idée bienfaisante de courir au secours d'une autre nation malheureuse.

Quand une pensée se revêt de substance astrale et qu'elle pénetre ainsi dans le monde, les cerveaux reconnaissent très bien cette pensée, et si nous avons en nous-même quelque chose qui se rattache à cette même pensée, alors cela augmente notre impulsion propre et elle devient plus forte, plus irrésistible de tout ce qu'apporte la pensée des autres.

Dès lors, quand on comprend bien que la pensée possède un semblable pouvoir, on comprend aussi la responsabilité humaine, cette grande responsabilité que nous avons tous les uns envers les autres.

Permettez pour un instant que j'explique un peu plus longtemps ce pouvoir de la pensée.

Peut-être, moi-même, j'aurai une pensée injuste, une pensée de colère ; elle n'aura duré qu'un instant et je l'aurai même rejetée, mais je l'ai eue cette pensée, et en devenant un être réel, un être malfaisant, elle ira, une fois partie, s'accrocher à quelque être aussi malfaisant dans ce bas monde. Il se trouve toujours quelqu'un sur le chemin de cette mauvaise pensée, quelque âme criminelle qui est toujours une âme faible, recevant les impressions du dehors, de qui la volonté n'est pas ferme! Et alors toutes ces pensées mauvaises frappant sur cette âme faible la poussent vers le crime. Ainsi moi, par ma pensée injuste et criminelle, j'ai poussé au crime une âme disposée au mal avant cela, et cette âme est devenue pire qu'elle n'aurait dû être, si je n'avais pensé à ce qui était mauvais.

La même chose est également vraie pour les bonnes pensées.

Toutes les pensées d'amour, de sacrifice, de vérité, toutes ces pensées vont dans le monde astral et les âmes, se fortifiant de ces bonnes pensées, deviennent

plus grandes, plus nobles, plus sublimes de toute la nourriture spirituelle qui a été répandue dans le monde.

Ainsi, en pensant, on est utile ou nuisible ; les saints ou les criminels se rattachent aux pensées d'autrui.

Ainsi, on devient une force dans le monde pour le bien ou le mal, et, quand on reconnaît que ce n'est pas une théorie, mais une loi de la nature, alors on comprend qu'on a le devoir absolu, strict de n'avoir que les plus belles pensées, les pensées les plus élevées. Par là, on devient un des sauveurs du monde, et c'est le rôle de l'homme divin qui se purifie, afin de servir au salut de l'humanité. (*Applaudissements prolongés.*)

Mais ce n'est pas seulement avec les pensées sorties de notre cerveau qu'on a cette responsabilité grande dans le monde. Tout notre être, notre *ego* tout entier, rayonne autour de lui le bien ou le mal.

Les corps physiques se composent d'une innombrable quantité de petites vies indépendantes.

Vous savez que dans la médecine, maintenant, on cherche toujours le microbe. C'est une vie si petite, qu'elle échappe à nos sens imparfaits, mais elle existe; et il faut comprendre que les corps physiques ne sont que des agglomérations de ces petites vies, qui viennent et s'en vont successivement et que les corps physiques naissent de leur assemblage, qui toujours change. Entre les corps humains et les corps des animaux, entre tous les corps, toujours, il y a un échange de ces petites vies. Ces vies viennent chez nous comme d'autres vies vont de nous chez les autres ; c'est un échange continuel qui nous relie tous à l'univers entier. Ces petites vies restent dans le corps pour quelques temps, et, pendant qu'elles sont dans le corps, elles reçoivent l'empreinte du caractère de l'individu où elles vivent, de ses pensées, de ses habitudes, de ses passions, de ses désirs. Ces petites vies qui viennent du dehors, qui forment notre corps, et qui vont ensuite au corps d'autrui, emportant avec elles toujours les impressions que nous avons faites sur elles et les donnant à ces nouveaux corps.

Pensez un instant aux conséquences de cela : si ces petites vies, vivant dans mon corps, y trouvent une vie physique qui ne soit pas pure ; si je prends des aliments impurs, tel que l'alcool ou la viande, ces petites vies qui vivent dans mon corps seront cor-

rompues par ma faute; si je leur donne comme nourriture du poison et non de la nourriture saine, alors ces petites vies, en s'en allant de mon corps et en arrivant dans d'autres corps, y apporteront avec elles toute cette corruption que j'aurai mise en elles, je serai ainsi devenue un instrument du mal. Mais si ma vie a été pure et saine, si toujours j'ai dominé mon corps et si je ne veux pas que le corps domine l'âme; si toujours j'ai soin de donner à ces petites vies ce qui est bon et non ce qui est mauvais, je deviens une source de bienfaits et de moi sortent des leffluves de purification. Dans la vie physique, dans a vie astrale, dans la vie spirituelle, nous sommes tous des frères inséparables.

C'est un fait de la nature qui est toujours vrai, et, si nous ne voulons pas y croire, cela ne change rien, parce que les faits ne changent point parce qu'on les ignore, et les lois naturelles ne changent pas parce que les hommes ne les connaissent pas.

On comprend ainsi que la Théosophie n'est pas seulement une science, mais qu'elle se rattache aussi à la morale. — La grande loi de la Théosophie c'est l'amour fraternel des hommes; c'est la fraternité universelle; c'est là la seule chose à laquelle on soit tenu de croire dans la société théosophique. Vous pouvez rejeter la doctrine des Renaissances; vous pouvez rejeter la doctrine du Karma; vous pouvez rejeter l'existence des maîtres auxquels nous croyons, auxquels nous avons foi et vous pouvez, malgré cela, entrer dans la société. Mais il vous faut absolument accepter la doctrine de la fraternité universelle; sans cela on ne peut entrer dans la Société théosophique; cela est de rigueur, car toujours nous cherchons la vérité par l'amour. Nous ne voulons pas combattre, mais toujours nous voulons aimer. (*Applaudissements.*)

(*La Curiosité* [1].)

---

1. *La Curiosité*, journal de l'Occultisme Scientifique. Directeur Ernest Bosc, Tours. Abonnement : 5 fr.

SOCIALISME CHRÉTIEN

Conférences de l'abbé de l'Étoile[1]

X. — Evolution de l'idée de Dieu.

Ernest Hello, l'admirable écrivain et profond penseur, parle je ne sais où de « l'homme qui agit par préjugé, sans aucune raison, uniquement parce que la décision qu'il a prise flattait peut-être en lui l'orgueil de dire *non*, orgueil si cher à l'homme, si fréquent, si décisif. »[2] Cette explication est certainement la seule que l'on puisse donner de l'étrange parti pris avec lequel les néo-biblistes Renan, Soury, Réville, etc., refusent de voir clair dans le prétendu polythéisme biblique.

Car enfin il n'y a rien de contradictoire à ce que le Dieu Unique ait été appelé de plusieurs noms dans la Bible. Nous-mêmes ne le nommons-nous pas tour à tour l'Eternel, le Très-Haut, le Tout-Puissant, la Providence ? Les Musulmans de même, si rigides pourtant sur le dogme de l'Unité divine, ne récitent-ils pas sans cesse sur leur chapelet les quatre-vingt dix-neuf noms différents d'Allah ? La distinction du Dieu Elohim et du Dieu Iavé n'est pas plus sérieuse en réalité que celle de Bonaparte et de Napoléon.

Faut-il donc pour cette grosse querelle une grosse discussion ? Je vais tâcher d'être clair et promets d'être exact : cela vaut mieux que d'être long.

I. — Et d'abord, tous les noms bibliques de Dieu se résument en deux : *El*, qui est le primitif non seulement chez les Hébreux, mais chez tous les sémites ; et Iévé, le même que les néo-biblistes prononcent Iaveh, et les anciens commentateurs, Jéhovah.

Or ces deux noms sont des *hiérogrammes*.

Le premier, *El*, est formé du signe de l'affirma-

---

1. Recommandées aux Frères du *Troisième degré* de l'Étoile.
2. Ernest Hello, *Philosophie et Athéisme*, 1 vol. in-18, 3 fr. Poussielgue, éditeur.

tion, *E*, et du signe de la négation, *L* : pour exprimer que Dieu est l'Etre, mais non semblable à quelque être.

C'est cette forme première du nom divin que Jésus-Christ redit sur sa croix : « *El-i, E-li, lamma sabachtani ?* » pour relier la religion finale avec la religion initiale, l'oméga et l'alpha.

Ce *El* primitif se lit encore, non corrompu, dans la légende lapidaire de la confusion des langues, dont le monument commémoratif est appelé *Bab-EL*, porte de *El*, porte de Dieu.

Mais, une fois franchie cette porte de la primitive unité, *El* s'allonge, et devient *El-o*, *El-œ*, *El-ou*, *Il-ou*. par l'addition de la diphtongue représentative du féminin. Pourquoi ? Sans doute parce que l'Infini, indéfini d'abord au premier regard de l'esprit, apparaît à la réflexion comme un principe double : Essence et Puissance, Etre et Emanation.

Une seconde transformation suivit tout naturellement. Puisqu'on avait commencé de voir en l'Etre-Principe deux principes : le masculin et le féminin, l'actif et le passif, il parut logique, lorsque les langues perfectionnées eurent une terminaison spéciale pour indiquer le pluriel, d'ajouter la terminaison plurielle à ce nom qui contenait une idée plurielle : *El* devenu *Elo* devint *Elo-him*. Et les rationalistes sans parti pris ont fort bien entendu la signification de ce pluriel : « L'antique usage du pluriel *Elohim* pour désigner Dieu, dit Fürst. est extrêmement fréquent, parce que l'antiquité considérait la Divinité comme le collectif des Forces infinies [1]. » Aussi bien. la langue éthiopienne, qui a deux pluriels, l'un pour les noms collectifs, l'autre pour les snbstantifs ordinaires, applique au nom de Dieu la forme du pluriel collectif : *Amlâka*. L'hébreu emploie de même le pluriel au lieu du singulier, pour exprimer des choses uniques mais indéterminées et composées d'éléments en quelque sorte insaisissables

1. Cité par Vigouroux, *la Bible et les Découvertes modernes* t. III, pp. 51, 52.

comme la vie, la jeunesse, la vieillesse, *haïm*, *nehurim*, *zégênim*.

Au reste, le pluriel se pratique pour le singulier, pluriel de majesté, comme on l'appelle, dans les langues française et allemande ; même c'est le verbe que nous mettons au pluriel avec un nom singulier : « Notre *Père*, qui *êtes* aux cieux ! » Si donc, en hébreu, avec un nom pluriel, *Elohim*, le verbe était construit au pluriel, il n'y aurait pas à conclure de là contre l'unité du sujet. Mais la Bible, pour éviter tout malentendu, pour bien attester qu'un être unique est caché sous ce nom pluriel, met le verbe ou le qualificatif au singulier, toutes les fois qu'*Elohim* désigne le vrai Dieu, c'est-à-dire environ deux mille fois, tandis qu'elle met le verbe au pluriel lorsque Elohim désigne des faux dieux ou des anges de Dieu, c'est-à-dire environ cinq cent fois.

M. Soury allègue *douze* passages sur *deux mille*, où, prétend-il, les compilateurs du temps d'Esdras ont mis au singulier le verbe qui, dans le texte primitif, était au pluriel. Vérification faite d'après M. Ewald, qui est aussi rationaliste, mais plus attentif que M. Soury, il ne reste qu'un seul passage dans la Bible (*Paralip.*, xvii, 21) où Esdras, reproduisant un verset de *Samuel* (ii, vii, 23), met au singulier le verbe qu'il avait trouvé au pluriel. Est-ce erreur de copie ? Est-ce horreur de toute compromission avec le polythéisme ? En tout cas, il n'y a certainement pas là de quoi justifier l'injure de M. Soury « que, partout où cela était possible, les derniers rédacteurs de la Bible ont mis au singulier les mots qui se trouvaient d'abord au pluriel », car le changement, si on l'eût voulu, était possible partout, non seulement en ce passage ; et une faute unique dans une copie si considérable suppose l'attention la plus scrupuleuse à être exact, non pas l'intention de ne l'être pas

Mais voici des textes indiscutés qui mettent hors de doute l'unité absolue du même Dieu sous ses différentes appellations :

« *Jéhovah* est mon *El*, l'*Elohim* de mon père »,

chante le peuple hébreu après le passage de la mer Rouge. (*Exode*, xv, 2.)

« *Elohim* et *Jéhovah*, dit le rationaliste M. Fürst, s'emploient indifféremment l'un pour l'autre, en prose comme en poésie, sans différence d'aucune sorte. Il suffit d'ouvrir la Bible pour s'en convaincre. « Sache, dit Moïse à son peuple, que *Jéhovah*, ton *Elohim*, est le vrai *Elohim*, l'*El* primitif. » (*Deutér.*, vi, 9.) Jéhovah est ainsi appelé l'Elohim d'Israël plus de deux cents fois dans le *Deutéronome*.

Et si le *Deutéronome* paraît trop récent aux rationalistes, voici dans des psaumes très anciens : « *El*, garde-moi, car je mets en toi ma confiance. Je dis à *Jéhovah* : Tu es mon *Adonaï*. » (Ps. xvi, 1, 2.) — « J'irai jusqu'à l'autel d'*Elohim*, à *El*, ma joie et mes délices. Je te louerai sur le Kin-nor, *Elohim*, mon *Elohim*. » (Ps. xliii, 4.) — *Jéhovah*, lève-toi ; *El*, tends la main, n'oublie pas les affligés ; pourquoi le méchant brave-t-il *Elohim* ? » (Ps. x, 12, 13.)

Voici dans le livre de Josué, plus ancien encore : « *El*, *Elohim*, *Jéhovah*, SAIT (au singulier), *lui*, que nous disons la vérité. » (*Josué*, xxii, 22.) Et la MÊME formule se retrouve au psaume iv, 1.

Outre la terminaison du pluriel, le *El* primitif s'allonge aussi dans la Bible d'un adjectif ou d'un attributif : « *El-Elion*, *El-Schaddaï*, *El-Haï*, *El-Kanna* : le Très-Haut, le Tout-Puissant, le Vivant, le Jaloux. » Mais ce sont là des titres honorifiques comme *Adonaï*, mon seigneur ; des attributs qui ne détruisent en rien, par leur multiplicité, l'unité du sujet. Cette unité du reste est expressément réservée par ce texte significatif : « Et Dieu dit à Moïse : Je suis *Jéhovah* : j'ai apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob comme *El-Schaddaï*, et je ne leur ai point fait connaître mon nom de *Jéhovah*. » (*Exode*, vi, 2, 3.) Par cet autre encore, répété en maint passage : « Je suis *Jéhovah*, ton Dieu, ton *Elohim* ; tu n'auras point d'autre *Elohîm* devant ma face... car je suis *Jéhovah*, ton *Elohim*, *El Kanna*, le Dieu jaloux. » (*Exode*, xx, 2, 5 ; *Deut.*, v, 9 ; *Exode*, xxxiv, 14 ; *Deut.*, iv, 24 ; vi, 15.)

Les Juifs, encore aujourd'hui, redisent donc leur

doctrine la plus primitive lorsqu'ils récitent, matin et soir, au commencement de leur prière, le *Séma*, *Ecoute*, extrait du *Deutéronome*, VI, 4 : « Ecoute, Israël, Jéhovah, notre Elohim, est l'Elohim unique ».

Pour l'Hébreu fidèle, les autres dieux sont des *ahêrim*, des *élilim*, des *habâlim*, c'est-à-dire des riens ; des *siggusim*, des abominations, des *gilloulim*, des ordures, comme les appellent les prophètes.

II. — Mais que signifie donc ce nom nouveau de *Jévé*, dont on a fait Iaveh et Jéhovah, sous lequel Dieu se fait connaître à Moïse ? C'est certainement un nom mystérieux puisque nul n'a le droit de le prononcer ; sauf le grand-prêtre, une seule fois, chaque fête de Pâques, dans le secret du Saint des Saints ; les lecteurs de la Bible, quand ils le rencontrent dans le texte écrit, doivent, sous peine de blasphème, le remplacer dans la prononciation par Adonaï, mon seigneur.

Profond arcane, en effet, que Jésus lui-même n'a pas cru devoir dévoiler complètement au vulgaire, et qui, même dévoilé, reste incompréhensible au grand nombre.

De ce mystérieux tétragramme, la première lettre, *Iod*, indique *le Principe Premier*, celui que les chrétiens nomment le *Père*. La seconde lettre, *Hé*, désigne la *Puissance*, ou la *Mère*. La troisième, *Vau*, semblable à deux lèvres qui soufflent, indique le souffle, l'action de l'un sur l'autre, la *fécondation* de la Puissance par le Principe premier. La quatrième indique le *Fils*, semblable à la mère, *Hé* comme elle.

Mais, chez les Hébreux, pendant longtemps, comme aujourd'hui encore chez les chrétiens, la préoccupation de l'unité, la crainte du dualisme ou du sensualisme, firent voiler ce mystère du divin quaternaire. C'est par le même motif que Jésus, dans son énumération, trinitaire, a réuni en l'Esprit Saint les deux pôles de l'action divine. Néanmoins, le signe de la croix, marquant successivement la tête, le ventre et les deux épaules, reste pour l'analysateur attentif un véritable tétragramme, et pleinement significatif : le double mouvement par lequel il remonte, du Fils, à gauche

et à droite, comme aux sources de cette filiation indiquée d'abord sans être expliquée, rappelle à l'initié le double principe que symbolisent les deux premières lettres du Iod-Hé-Vau-Hé.

La Kabbale devait plus tard expliquer de même le premier verset de la *Genèse*, où il est dit que « *Dieu* créa *dans le principe* », en entendant par ce mot de *Principe* le principe féminin, la *puissance d'être*, dans laquelle le principe masculin, *l'acte pur*, enfanta au *réel* tous les êtres *possibles*. Moïse avait du reste souligné, quelques versets plus loin, son intention et cette doctrine, lorsqu'il nous dit que « l'homme fut créé masculin et féminin, à l'image et ressemblance de Dieu. »

Mais longtemps cette doctrine chez les Hébreux fut laissée dans l'ombre, et les autres peuples sémites, dont les sages furent moins discrets, se chargèrent de donner raison sur ce point à la réserve de Moïse : « Chaque dieu, dit M. Maspéro, se dédoubla en une déesse correspondante : Anu en la déesse Nana, Bel en Bélit, Marduck en Zarpanit. » Et cette symbolique, si exacte fût-elle, amena dans la suite des siècles, par la tendance naturelle de l'homme inférieur, un débordement d'immoralité dans toutes les religions asiatiques.

L'esprit humain se perd dans cet abîme de profondeur ; mais le cœur surtout, qui a une autre allure que l'esprit. Mieux valait voiler une vérité, pure sans doute en métaphysique, mais facilement impure en physiolosogie.

Néanmoins, quand la métaphysique se fut perfectionnée chez les Hébreux au contact de la philosophie hellénique, à Alexandrie, cette vérité ressuscita brillante et glorieuse des limbes où elle dormait depuis des siècles, aux premières pages de la Bible. Plusieurs livres, que nous appelons deutérocanoniques parce qu'ils sont postérieurs au premier canon ou recueil officiel colligé par la Grande Synagogue, naquirent en Egypte dans les derniers siècles avant Jésus-Christ ; deux principalement, le livre de la *Sagesse* et celui de l'*Ecclésiastique*, qui chantent en un brillant langage la gloire du Principe Second ou

Eternel Féminin. Seulement, pour éviter tout reproche d'idolâtrie, dans un temps où les Juifs en avaient tous horreur, cette entité divine y est célébrée non pas dans son état antécédent avant sa fécondation par le Principe Premier, mais dans le temps, après son exode hors de la bouche du Très-Haut. Et alors, cette Sagesse *extériorisée* sera bientôt confondue avec son Fils, le Logos, la Parole, qui pourtant n'est que la manifestation de la Sagesse, non la Sagesse elle-même. La liturgie romaine voit plus juste lorsqu'elle applique le cantique de *l'Ecclésiastique* non au Fils, mais à la Mère. Quiconque lira avec attention ce chapitre XXIV du livre alexandrin, verra clairement qu'il y est question, non pas du Verbe, principe masculin, mais de la Pensée mère du Verbe :

« La Sagesse loue ainsi sa Psyché devant sa milice : Je suis née de la bouche du Très-Haut (en me manifestant hors de sa bouche par la parole, pensée incarnée, fille de la pensée). Et comme une nuée j'ai enveloppé la terre, sans que ma tente cessât d'être dressée au plus haut des cieux, sans que le sommet des nues cessât d'être mon trône (car la pensée de Dieu, quoique manifestée à nous par son œuvre, n'en reste pas moins infiniment supérieure à ce que nous en saisissons et se perd au-dessus de notre intelligence dans les nuées très hautes de l'invisible). Seule, je fais le tour du ciel et je remplis le fond de l'abîme; et sur les flots de la mer et sur toute la terre, sur chaque peuple et sur chaque nation, j'ai ma part de l'empire... Dieu m'a creé dans le Principe avant les temps, et je ne périrai point jusqu'à la consommation des siècles : car je suis servante et prêtresse du Seigneur devant sa face, dans son saint tabernacle... »

Ainsi le sage essaye de révéler aux sages l'arcane de la Sagesse, qui bientôt, au dire de la liturgie catholique, se révélera analogiquement en Marie, mère de Jésus. Car Marie, dans la doctrine catholique, est une femme certainement comme Jésus est un homme. Mais, comme Jésus est plus qu'un homme, comme Jésus est le Νοῦς devenu Λόγος, la Raison devenue Parole, Marie aussi est plus qu'une femme,

Marie est l'Eternel Féminin, dont est l'image matérielle cet air où la pensée s'incarne en son, en parole matérielle ; elle est la première née de Dieu, la Psyché primitive, la Puissance éternelle réalisée dès le commencement en cette substance pure, immatérielle, immaculée, bienheureuse, dont nous sommes, pauvre milice combattant nos vices, les sous-multiples déchus, les fractions désintégrées, les fils dénaturés et gémissants. Au-dessus de nous, la Psyché primitive, la pure substance non déchue persiste, vivante et bienheureuse dans les hauteurs du ciel, et, dans cette pureté substantielle, supérieurement vivante, le Νοῦς a pu s'incarner sans déchoir, et, devenu par Marie-Sophia le Λόγος Jésus, reprendre en elle et par elle le pur essai de la création très pure. Et c'est pourquoi nous tous, les dégénérés, les refroidis et les endoloris, semblables à des frissonnants qui tourneraient leurs corps vers le soleil et implore-raient sa chaleur, semblables à des anémiés qui redemanderaient aux effluves printaniers une force et une joie bienfaisantes, nous tournons vers la Mère, vers la Psyché très pure, notre espérance et notre désir, l'implorant de verser en notre âme grelottante et faiblissante un peu, non ! beaucoup de cette pureté et de cette force qui font là-haut sa gloire et qui feront ici-bas notre joie, dans la communion de son Fils Unique, notre frère, le Christ Jésus. Amen!

ABBÉ Cte DE L'ETOILE.

L'Esprit Nouveau

Conférences de M. l'abbé PETIT *dans le petit Temple d'Holyrood de la duchesse de Pomar, à Paris.*

Nous croirions faire banqueroute à tous les devoirs qu'a assumés l'*Etoile* auprès de ses lecteurs, si nous ne venions pas leur parler ici des magnifiques conférences faites par l'abbé Petit dans les salons de la duchesse de Pomar, en mai 1894.

Ce sont des intelligences supérieures, des cœurs

tout pleins de dévouements et de hauts courages comme ceux de l'abbé Petit, de l'abbé Roca, et de l'abbé C. M., qui sauveront le catholicisme du naufrage, s'il peut encore être sauvé. Honneur donc à ces âmes nobles et généreuses. Ecoutons-les pieusement et essayons de faire notre profit de leur verbe éclairé et de leur grande science.

Voici un court résumé de la seconde de ces deux conférences [1]. Elle a produit sur les auditeurs, composés de représentants de toutes les opinions philosophiques et religieuses, un effet extraordinaire. On se demandait quel était cet abbé qui osait aborder d'un pareil sang-froid de si redoutables problèmes et les tranchait avec une autorité si absolue.

Toutes ses assertions, ses démonstrations mathématiques, pourrait-on dire, découlent uniquement de l'étude des textes sacrés, des deux testaments, des pères de l'Eglise, et enfin des expériences et découvertes de la science moderne. C'est la plus belle alliance de la science et de la religion qui ait jamais peut-être été réalisée. Son audace sera certainement couronnée de succès, du moins auprès des intellectuels. C'est la démonstration évidente de la grande loi du Progrès, en science aussi bien qu'en religion.

Que se propose la Religion? D'étudier, par intuition et par révélation, les voies divines qui relient l'homme à Dieu.

Que se propose la Science? D'étudier scientifiquement, par la méthode expérimentale, les lois physiques du monde.

Le but est donc le même, dit-il, puisque, des deux côtés, l'on étudie l'œuvre divine pour arriver fatalement au même but ; la méthode seule est différente. L'une a pour domaine le spirituel ; l'autre, le monde physique : toutes deux aboutissent à Dieu.

Le mouvement féminin et l'énorme agitation ouvrière qu'on voit remuer la chrétienté, joints au superbe réveil religieux qui se fait partout, constituent les caractères irrécusables de cet *Esprit Nouveau* qui s'infiltre dans tous les pores et toutes les fibres de la race humaine.

Toutes les religions qui élèvent l'âme à Dieu sont bonnes, dit le conférencier, et, entre toutes, la meilleure est celle qui l'élève le plus haut et le plus naturellement.

---

1. Voir *l'Aurore* d'avril et mai 1894.

La religion chrétienne, sous ses diverses communions, domine certainement le monde, mais, telle qu'elle est actuellement, elle n'est point complète encore. Et dans l'Evangile, notre Messie rédempteur nous dit (*Saint Jean*, x, 16) : « *J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie : il faut que je les amène ; elles entendront ma voix, et il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur.* » N'a-t-il pas dit encore : « *O Père, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.* » Où voyons-nous donc que cette volonté soit faite sur la terre comme au ciel? Bien loin de là, car c'est partout le blasphème, partout le mépris de Dieu et de son Christ.

* * *

Trois principes conscients et infinis constituent l'Etre Divin : l'*essence*, l'*intelligence* et la *volonté*. L'intelligence n'est pas l'essence, mais elle en dérive ; la volonté n'est ni l'essence ni l'intelligence, mais le résultat conscient des deux premiers principes.

Dieu est tout, dit le texte grec de l'*Ecclésiastique*. *Dieu est en tout*, dit la *Vulgate*. En Lui, ajoute saint Paul, nous avons la vie, le mouvement et l'être.

Autour de l'Etre Divin, comme autour d'un soleil central, rayonnent les *Elohim* ou pensées créatrices, ordonnatrices, conservatrices de l'Univers. Ces *Elohim* irradient de la Trinité comme les couleurs du spectre divin. Ce sont les sept Esprits mentionnés dans Tobie et dans saint Jean. Ils constituent les chœurs angéliques et se nomment Elohim Séraphins, Chérubins, Trônes, Dominations, Vertus, Puissances ou Principautés. Au Sinaï, ce fut une de ces Puissances célestes qui apparut comme Dieu à Moïse, dans le buisson ardent, et écrivit les Tables de la Loi.

Dieu projette (de καταβολή, projection de haut en bas) sur un plan inférieur du monde spirituel la force vitale. Plus cette force s'éloigne du plan spirituel, plus elle s'insensibilise, jusqu'à ce qu'ayant atteint le dernier degré de l'état statique, elle remonte vers sa source par voie d'Evolution. La force projetée se traduit par l'énergie vitale qui anime l'éther. Cette énergie répandue dans l'Univers est douée d'une telle subtilité qu'elle traverse les corps opaques aussi bien que le vide.

La loi d'Evolution est admirablement décrite dans

l'*Ecclésiastique*, sous le nom de Sophia, Sagesse. On la voit présider à la création, pénétrer la profondeur des abîmes, marcher sur les flots de la mer, s'asseoir en tous lieux, fouler aux pieds les cœurs de tous les hommes, grands et petits, exercer son ministère dans la *Maison Sainte*, se déclarer la mère des vertus, renfermer en elle la grâce de la voie et de la vérité, et on l'entend s'écrier à la fin : « Ceux qui me trouveront, auront la vie éternelle. » (*Eccles.*, XXIV.)

La nature, dans son ensemble, projetée par le Verbe divin, doit revenir à Dieu par l'état de Christ, oint, consacré. C'est pourquoi le Sauveur disait : Je suis la voie, la vérité et la vie. La mort n'est donc pas une destruction mais une transformation qui, dans l'ordre de la nature, doit faire sortir l'homme du plan physique, pour le faire progresser dans la spiritualité.

*
* *

L'abbé Petit arrive ensuite à parler du Spiritisme, réunissant sous cette étiquette toute communication avec l'au-delà. Mais il faut convenir, dit-il, qu'il y a deux spiritismes, l'un bon et l'autre mauvais : l'un qui est la nécromancie, défendu chez tous les peuples par les lois civiles et religieuses ; l'autre qui est la communion des saints, admise sous un nom ou un autre dans toutes les religions. Celui ci s'adresse toujours à Dieu, en lui demandant de daigner permettre à telle ou telle âme de communiquer avec notre monde. De cette sorte l'autorité divine garantit la réalité des personnalités invisibles qui communiquent avec nous. Mais le spiritisme est dangereux, car un cercle mauvais ou frivole attire nécessairement des influences semblables ; on n'a plus alors affaire qu'à des hôtes incommodes qui s'attachent à votre personne, et les catastrophes, les folies, les suicides ne sont plus à compter. Ceux mêmes qui en sont infestés portent malheur à qui les approche. Le conférencier rapporte quelques faits émouvants qui lui sont personnels, et l'auditoire frémit en écoutant ces détails affreux. Les vies des saints à partir de saint Antoine jusqu'au curé d'Ars fournissent mille témoignages de faits semblables. Mais, au dire de l'orateur, le plus horrible n'est pas de se sentir tirer les cheveux ou les sourcils, de recevoir des coups dont

le choc retentit à distance, d'entendre autour de soi et même en soi des bruits étranges, mais bien de sentir sa chair se soulever comme si, au-dessus de vos os, rampaient des animaux immondes, épouvantable infusion de larves démoniaques. « Sans doute, dit l'orateur, en écoutant ces confidences pénibles, plus d'un auditeur m'accusera d'hallucination. J'accepte l'épithète sans me sentir aucunement blessé, car, ayant moi-même traité d'hallucinées des personnes qui ne méritaient à aucun titre cette injurieuse qualification, je ne puis m'offenser si, par un choc en retour conforme aux lois naturelles, l'orgueilleuse raison humaine essaie de me regarder en pitié. » L'action des élémentaux est d'ailleurs suffisamment établie dans la Bible, notamment aux livres de Job et de Tobie. Dans le premier cas, ils accablent le patriarche de fléaux de toute espèce ; dans le second, ils étouffent les sept maris de Sara, fille de Rachel.

Mais le spiritisme est vrai, et le dogme de la communion des saints en est la consécration même. La communication des incarnés avec les chers disparus, est un dogme chrétien qu'aucune Eglise ne peut condamner ni proscrire. L'important pour l'expérimentateur, est que tout se passe sous le contrôle de la Majesté divine. Il faut demander à Dieu qu'il veuille bien permettre à un père, une mère, un enfant, un parent, à une personne que nous avons tendrement aimée de communiquer avec nous. Comme le ciel, le purgatoire et l'enfer ne sont que des états d'âmé et non des lieux, nos chers défunts sont presque toujours avec nous et près de nous, au moins dans les premiers temps de leur départ de leur prison matérielle. Quelle joie de pouvoir encore correspondre avec eux, de savoir ce qu'ils pensent, ce qu'ils endurent, ce qu'ils désirent ou le bonheur dont ils jouissent ! Quelle amertume enlevée de nos cœurs après une si cruelle séparation ! « Eh bien, s'écrie l'orateur avec un accent de conviction profonde, tout cela n'est point un mirage enchanteur, c'est la réalité même, et je douterais plutôt de votre présence dans cette enceinte, que de celle des Esprits qui nous environnent. Courage donc, ô vous qui pleurez sur des tombes trop tôt ouvertes à votre douleur ; les êtres chéris qui se sont dérobés à vos embrassements vous entourent encore comme dans le passé, de la sphère supérieure où ils habitent à présent, de leur ardente affection.

« Vous pourrez prier Dieu de permettre à des intelli-

gences supérieures, de venir vous satisfaire dans vos travaux, dans vos recherches. Il ne faut pas toutefois que votre désir ait rien d'égoïste. Mais, si vos travaux ont pour but le bonheur ou l'avancement de l'humanité, ils seront heureux d'y participer et de vous aider de leur savoir et de leurs conseils. »

La voix de l'orateur est couverte d'applaudissements, et son auditoire lui montre combien son courage et la mission qu'il s'est donnée d'ouvrir les yeux aux aveugles sont appréciés de tous.

* *

Puis avec non moins de courage et de dévouement l'abbé Petit aborde les redoutables problèmes de la réincarnation et de la finalité des êtres.

Le conférencier affirme que les âmes se réincarnent et qu'il y a sur terre : 1° les Esprits en voie de perfectionnement : 2° les Esprits en mission. Et pour le démontrer il ne s'appuie absolument que sur les textes des livres sacrés. Voici quelques exemples cités par lui.

On lit dans le livre de la sagesse (VIII, 19,20) : « J'étais un enfant bien doué, et j'avais obtenu une âme bonne ; ou plutôt étant bon (étant *meilleur* dit la Vulgate), je suis venu à un corps sans tache. » Comment fait-on dire à Salomon qu'en naissant il était *meilleur*, avant même qu'il fût conçu ? Il fallait donc qu'il eût exercé la vertu avant de naître.

Dans son entretien avec Nicodème (*Saint Jean*, III), le divin maître disait : « En vérité, en vérité, je vous le dis. si quelqu'un ne nait d'en haut (ἄνωθεν), il ne peut voir le royaume de Dieu. » Nicodème lui dit : « Comment un homme peut-il renaître étant vieux?... » etc... Par cette naissance d'en haut, par l'eau et le Saint-Esprit, on ne saurait entendre le baptême, qui était connu des juifs, mais une réincarnation. Ce vent ou cet esprit *qui souffle où il veut*, c'est l'âme spiritualisée se choisissant une nouvelle demeure, sans que les hommes sachent *d'où il vient ni où il va.* Ainsi doit-on s'expliquer ce passage qui, dans tout autre sens, est absolument incompréhensible et sans liaison avec ce qui précède.

Un autre jour, à propos d'un aveugle-né, les disciples demandèrent à Jésus : « Maître, est-ce le péché de cet homme ou celui de ses père et mère qui est cause qu'il est né aveugle ? » En temps ordinaire,

Jésus rectifiait ce qu'il y avait de faux dans l'esprit de ses disciples, comme il le fit à propos de la femme qui avait épousé sept maris. Ici, au contraire, il répond : « Ce n'est pas que cet homme ait péché ni ceux qui l'ont mis au monde. » Il aurait donc pu pécher avant sa naissance, et Jésus le reconnaît implicitement. Les juifs confirment le sens donné à ce passage quand ils disent à l'aveugle : « Tu es né tout entier dans le péché. » Ils lui reconnaissent donc une autre souillure à sa naissance que la faute originelle. (*Saint Jean*, IX.)

N'est-il pas dit encore *qu'avant qu'ils fussent au monde et qu'ils eussent fait aucun bien*, Dieu avait fait son choix entre Jacob et Esaü. Il aimait le premier et haïssait le second (*Rom.*, IX, 11-12). Pourquoi ? Comme ils n'avaient encore fait ni bien ni mal dans leur existence présente, il faut donc, de toute nécessité, que cette affection d'une part et cette réprobation de l'autre, aient leur origine dans le passé, dans une existence antérieure [1].

Si l'on était bien convaincu, dit l'orateur, que l'on a ici-bas que ce que l'on a mérité, les difficultés sociales disparaîtraient immédiatement. La compassion chez les puissants du siècle, la résignation chez les faibles et les malheureux se substitueraient à cet antagonisme qui s'accentue de plus en plus entre les diverses classes de la société. Car on saurait alors que nous sommes ici, *in via*, pour rectifier notre passé, compléter ce qui nous manque, réparer nos torts d'autrefois, nous spiritualiser. On comprendrait alors que, suivant la parole du divin Maître, nous ne sortirons pas du domaine terrestre avant d'avoir payé jusqu'à la dernière obole (*Saint Matt.*, V, 26).

Le remède à nos maux n'est donc pas dans des ré-

---

1. Et dans les Commandements de Dieu ne lit-on pas ces lignes : *Car je suis l'Eternel ton Dieu, le Dieu fort et jaloux qui punit l'iniquité des Pères sur les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération de ceux qui me haïssent, et qui fait miséricorde dans la suite de mille générations à ceux qui m'aiment et qui gardent mes commandements.* » Ce passage ne peut pas se comprendre sans la réincarnation, qui, *selon l'Esprit*, nous explique la punition du coupable, *jusqu'à la troisième et quatrième génération*. Cette punition est l'expression sublime de la justice et de la bonté infinie de Dieu. C'est le châtiment s'appesantissant toujours de générations en générations sur l'Esprit ainsi obligé de s'épurer et de progresser sans cesse ; et le mieux se fait sentir *jusqu'en mille générations* pour atteindre enfin la perfection

R. C.

pressions impitoyables, mais dans le rétablissement dans les esprits de notions supérieures capables de rectifier le jugement, et dans la manifestation d'une charité que rien ne rebute. Aimons les malheureux comme des frères. En gagnant ainsi leur cœur et en éclairant leur intelligence, nous les remettrons dans la bonne voie et ils ne s'en écarteront plus.

L'orateur établit ce fait, qu'au-dessus des Esprits soumis encore à la nécessité de la réincarnation, surgissent de loin en loin des intelligences exceptionnelles qui, parvenues à la perfection, se réincarnent pour accomplir une mission spéciale. Sans placer dans cette catégorie notre Christ qui est Fils de Dieu, il signale l'opinion générale accréditée à cette époque, que les Esprits revenaient sous d'autres noms achever la tâche que la mort avait interrompue. C'est ainsi qu'à cette question des Juifs : « Etes-vous Elie ? » saint Jean répondit : « Je ne le suis pas. » (*Saint Luc*, I, 17.) Et le Sauveur atteste qu'Elie est déjà venu, mais que les hommes ne l'ont point connu et qu'ils l'ont maltraité (*Saint Marc*, IX, 12).

Un autre jour, Jésus demande à ses disciples : « Que dit-on du Fils de Dieu ? » Ils répondirent : « Les uns disent : C'est Jean-Baptiste ; les autres, Elie ; les autres, Jérémie ou l'un des prophètes. (*Saint Matt.*, XVI, 14 ; *Saint Marc*, VIII, 28.)

De nombreux passages des livres saints nous montrent les Anges envoyés en mission temporaire sur la terre ; il en est un autre très remarquable qui montre l'incarnation d'un Esprit pour remplir une mission plus longue : « Avant même que je te formasse dans un sein, je t'ai connu, et, avant que tu sortisses d'entrailles quelconques, je t'ai sanctifié ; je t'ai donné pour prophète aux nations. » (*Jérémie*, I, 5.) Ce prophète avait donc été connu de Dieu et sanctifié avant de prendre chair.

Mais, dira-t-on, s'il y a réincarnation, comment ne nous souvenons-nous pas de notre vie passée ? Parce que notre Esprit, dans l'Incarnation, ne pense que par nos organes, et ces organes étant neufs ne peuvent reproduire les souvenirs d'un passé qui ne les a pas affectés. C'est la raison physiologique. A côté se place la raison morale. L'existence sous forme de chair n'ayant d'autre but que le perfectionnement de l'Esprit, à quoi servirait une nouvelle existence, si les haines comme les affections demeuraient vivaces ? Une telle existence ne serait que le

prolongement de l'ancienne, et n'aurait par conséquent aucune utilité, si tant est qu'elle ne devint funeste. On voit donc que la loi morale est d'accord avec la loi physiologique.

*
* *

Mais un des points les plus importants de cette remarquable conférence fut celui où l'abbé Petit montra le monde revenant à Dieu par le Christ.

Avec une logique serrée il prouve que le Christ est une collectivité consciente et non un individu. C'est le principe vivant de toute justice, de tout mérite ici-bas, le Verbe fait chair et divinisant la nature humaine, et ce principe, agissant, *avant même la création*, ne s'est manifesté sur la terre que par l'humanité pour se personnifier en Jésus. (*Pierre*, I, 20.)

« Qu'est-ce que le Christ ? » demande l'orateur. « D'autres plus autorisés vont vous le dire. » Et il passe en revue plusieurs citations des Pères de l'Eglise. Il montre ensuite, d'après de nombreux textes, comment Jésus est à la fois homme et Dieu, et nous des Christ, des dieux en puissance de devenir. Il fait remarquer que le Christ n'est pas une personne de la Trinité, mais bien la splendeur, la forme, l'image, la manifestation de sa substance, comme ses apôtres l'appellent fréquemment. Remarquez, dit-il, que Jésus n'a pas dit : « Moi et mon Père nous sommes *un même être* », mais : *une même chose; unum sumus* (*Saint Jean*, X, 30). Ailleurs il est dit que le Père est le jardinier, Jésus-Christ la vigne, et nous les sarments. Le jardinier n'est pas la vigne, mais le maitre qui la dirige. Et saint Paul d'un autre côté a dit : « Nous, nous sommes enfants de Dieu; or, si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers, je dis héritiers de Dieu et *cohéritiers* de Jésus-Christ (*Rom.*, VIII, 17).

*
* *

L'abbé Petit termine sa conférence en réfutant la plus redoutable objection que la science ait opposée au christianisme, l'objection astronomique contre l'incarnation du Fils unique de Dieu sur la terre.

Comment admettre, disent les astronomes, que, au milieu de tant d'astres resplendissants, Dieu eût jus-

tement choisi cette pauvre terre, atome perdu dans l'espace, pour y faire incarner son Fils unique, et que tout le reste de l'univers fût privé d'une telle faveur? Quoi! toute la Majesté divine épuisant son amour et sa puissance sur un grain de sable inconnu au reste du monde!

Au grand étonnement de son auditoire, l'abbé nie que jamais dans l'Ecriture on ne trouve que Jésus est le Fils unique de Dieu. Nulle part il n'a rencontré *unicus* ou *monogonos* (μονόγονος) qui signifie *unique*; mais partout il y a *unigenitus*, ou *monogénès* (μονογενής), c'est-à-dire de même substance. L'écriture indique donc partout *unité de substance* et non *unité d'individu* Il est évident que cette unanimité est intentionnelle, et que les auteurs ont employé constamment *monogénès* parce que ce terme seul rendait exactement la vérité.

Ainsi le Christ est d'*essence unique* avec Dieu, mais on ne dit pas que ce soit une hypostase unique pour l'univers. Dieu peut donc se manifester au même titre sur tous ces astres qui circulent par milliers dans l'immensité des cieux, et les savants sont mal venus, sur ce point encore, à nier au nom de la science la divinité de Jésus-Christ.

*
* *

Telle fut, en raccourci, cette mémorable conférence, si bien intitulée : l'*Esprit Nouveau*, et qui fait autant d'honneur au conférencier qu'à la noble duchesse de Pomar, qui donnent à tous l'exemple du courage et de l'indépendance. Un jour nouveau, en effet, s'est levé sur les esprits pour les sortir de la routine, et la crainte pusillanime des uns, l'admiration et l'enthousiasme des autres, ont montré l'importance de ces savantes discussions. On regrettait que l'honorable abbé n'habitât pas Paris, et ce fut avec peine qu'on l'entendit donner rendez-vous, à l'an prochain seulement, au bel auditoire qui l'écoutait avec une si religieuse attention dans cette élégante chapelle hospitalière de Holyrood.

René Caillié.

Une femme maire

A Pleasanton (Kansas), Mme Austin a été élue maire de la ville après une campagne électorale des plus mouvementées.

Elle l'a emporté d'une vingtaine de voix sur son concurrent, un quincailler, que le commerce local de la ville soutenait énergiquement, et qui même avait obtenu la voix du mari de son adversaire, apparemment peu favorable à la participation des femmes aux affaires publiques.

Mme Austin, à peine investie du pouvoir, a déclaré une guerre acharnée aux cafés et aux maisons de jeux : elle a dénoncé énergiquement l'immoralité de l'administration précédente qui avait imposé une redevance à ces établissements peu recommandables et qui en tirait des revenus.

Son premier acte officiel a été de révoquer toute la police et de remplacer les titulaires par des hommes sûrs ayant mission formelle de faire exécuter rigoureusement l'arrêté qui probibe la vente des liqueurs fortes et le jeu. Aussi, les cafés et les établissements de jeu se sont fermés rapidement; les propriétaires et les gérants de ces maisons sont allés chercher fortune ailleurs. La vente des cigarettes a été interdite aux jeunes gens mineurs. Les jeunes filles au-dessous de seize ans sont arrêtées si elles parcourent seules les rues après 9 heures du soir.

Tous les restaurants et les débits doivent être rigoureusement fermés à 10 heures du soir.

(*Le Devoir* [1].)

Triste Statistique

Veut-on savoir ce qu'ont coûté en hommes et en argent les principales guerres du monde entier, depuis trente-cinq ans? Le tableau ci-dessous, qui est plutôt en deçà de la vérité, donne des résultats véritablement effrayants :

	Hommes	Francs
Guerre de Crimée.	750 mille	7 milliards
Guerre d'Italie.	45 mille	1.500.000.000

1. *Le Devoir*, organe du *Familistère de Guise*, recommandé à nos lecteurs.

	Hommes	Francs
Guerre de Danemarck	5 mille	170 millions
Guerre de Sécession.	800 mille	12 milliards
Guerre d'Autriche.	45 mille	1.500.000.000
Mexique et Cochinchine. . .	65 mille	1.200.000.000
Cuerre franco-allemande. . .	220 mille	15 milliards
Bulgarie-Serbie-Turquie. . .	200 mille	2 milliards
Sud-Africain et Afghanistan.	100 mille	50 millions
En tout.	2.230.000	40.420.000.000

Plus de deux millions d'hommes ! Plus de quarante milliards de francs !

Dans ces deux millions deux cent trente mille hommes, ne sont pas compris ceux qui ont succombé à des maladies produites par la guerre, ni ceux qui sont devenus invalides ou qui sont morts des suites de blessures reçues pendant la guerre.

D'un autre côté, le budget de la guerre des principales nations absorbe tous les ans plus de vingt milliards !

Et voilà les bienfaits de la guerre ! Ne serait-il pas bientôt temps que les peuples cessent de s'entretuer ou d'envahir le territoire des uns et des autres ?

EDOUARD GRIMBERT.

(*La Revue Pacifique et Littéraire.*)

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

PRIÈRE

Au nom du PÈRE, que le bien se fasse ! Que la lumière se répande ! Que la force soit donnée aux faibles et que la persévérance maintienne les forts dans leurs devoirs !

Au nom du PÈRE, que les fléaux s'éloignent de ceux qui ont force et foi, et que toutes les vertus remplissent leurs cœurs.

Que les dons spirituels soient donnés à ceux qui les attendent, à ceux qui depuis longtemps les espèrent.

Que le Fluide puissant de la Nouvelle Dis-

pensation soit distribué, au nom du PÈRE, à, tous les enfants de son Amour !

Mon Dieu, j'attends de vous le courage, la force, la vertu, la santé, les dons spirituels.

Je grandis jusqu'à vous, porté et soutenu par vos légionnaires de l'Ère Nouvelle. Puissé-je être digne de vos faveurs et obtenir tout ce qui m'est nécessaire.

Je vous prie de pénétrer mon cœur d'effluves fortifiants et d'éclairer ma raison.

J'espère arriver aux termes des épreuves terrestres afin de pouvoir librement m'engager dans la voie militante pour le triomphe du monde, et unir mes efforts à ceux de mes soutiens spirituels pour le bonheur de tous mes frères, pour le mien, et pour votre gloire.

LUCIE GRANGE.

Le Congrès de l'Humanité et l'Alliance Universelle

Réponse à M. Bouvéry [1]

CHER MONSIEUR BOUVÉRY

Je suis heureux de votre lettre. Votre clairvoyance, trop juste, des impuissances, des douleurs, des catastrophes possibles de notre temps n'arrête pas votre espoir : elle en éclaire et elle en assure la marche.

Vous ressentez avec une tristesse qui m'a ému les angoisses de notre siècle informe, chaotique et de notre humanité aussi souffrante que jamais et plus incertaine.

Mais votre amour et votre foi cherchent dans la tristesse une inspiratrice d'efforts, et d'efforts lucides, clairvoyants.

Ah ! tout est là, et si quelque chose peut vaincre le Mal actuel, c'est bien cette force complète : la Charité faite volonté et volonté lucide.

De cœur et d'esprit je suis profondément avec vous.

Le Congrès, proposé par la *Paix Universelle*, et

1. Voir la lettre de notre frère Bouvéry dans *l'Etoile* de novembre.

qui vous doit son nom puissant et beau de Congrès de l'Humanité, est l'une des œuvres qui peuvent le mieux rendre efficace au monde cette Charité lucide qui vous est chère et que je défends avec vous.

« Le XIXe siècle, vous le constatez amèrement, a dévoré à lui seul plus d'œuvres sociologistes humanitaires que trente siècles du passé. »

Pourquoi ? Vous le dites vous-même. Parce qu'on a voulu séparer la fraternité de la science.

Et j'ajouterai parce que, d'une manière générale, les forces morales, intellectuelles et matérielles de l'Humanité sont demeurées dans l'etat de division et d'isolement démoniaque qui oppose le Bien à lui-même et fait le jeu du Mal-Empereur.

Non seulement on a séparé la Fraternité de la Science, mais les diverses formes de la Fraternité religieuses, philosophiques, sociales, les diverses écoles de la Science, spiritualistes, matérialistes, tout s'est isolé, combattu, paralysé.

Ainsi vous n'avez que trop raison et cette séparation que vous réprouvez entre la Fraternité et la Science se reproduit à tous les degrés et dans toutes les nuances de l'activité humaine.

Et alors comment le Bien pourrait-il devenir l'accomplissement et la Victoire ?

Il est subdivisé en innombrables tendances qui se neutralisent et se combattent mutuellement.

Le Bien n'aura pas la puissance de vaincre le Mal, il n'en aura même pas le DROIT, tant qu'il revêtira les formes du Mal, la séparation, l'égoïsme, la décomposition.

Or *le Congrès de l'Humanité*, et déjà les appels qui le préparent, veulent au contraire réunir, dans une *tolérance*, une *paix* et une *émotion communes*, sinon dans une *commune doctrine*, les innombrables tendances, religieuses, philosophiques, scientifiques, morales, esthétiques, sociales qui se partagent le genre humain.

Ce sera un *exemple* d'union et d'harmonie, un *Acte* et un *Symbole*, et vous rappelez vous-même en y insistant la puissance de *l'exemple*.

Ainsi le Congrès de l'Humanité ne résoudra pas, à proprement parler, de questions particulières, de problèmes sociaux, puisque les discussions et les critiques en seront absentes.

Mais il fera mieux que cela : il montrera à tous la loi, le type et l'exemplaire de la solution de tous les

problèmes. Car la résistance des erreurs serait vite nulle si l'on savait s'allier aux vérités que contiennent les erreurs !

Par conséquent l'Alliance, l'Harmonie conduisant au respect de la vérité dans les doctrines qui nous sont étrangères et opposées amènerait, si l'on y persévérait, la *synthèse* libre et naturelle de *toutes les vérités*, et *l'impuissance de toutes les erreurs*.

*
* *

Seulement il faut y *persévérer*. Il ne suffit pas d'une ou de plusieurs journées rayonnantes de sympathie et de concorde. La fête de la Fédération a devancé la Terreur et n'a pas empêché la Terreur.

La réunion des représentants de toutes les doctrines au Congrès de l'Humanité serait un immense exemple.

Mais pour qu'il ne disparaisse pas comme ces *étoiles temporaires*, soleils improvisés dont l'astronomie constate la splendeur et la disparition, il faut qu'il soit précédé et suivi d'efforts d'union moins éclatants mais plus continus et qui permettent de le renouveler. Il ne sera plus alors une *étoile temporaire*, mais une *étoile variable* ayant ses moments de grand éclat, les *Congrès*, et ses périodes moins radieuses, de recueillement et de préparation, les œuvres d'*Alliance constante*.

L'une de ces œuvres est l'*Alliance Universelle* et j'ai une vraie joie que vous l'ayez approuvée.

Je suis heureux surtout que vous ayez eu la même idée sous une autre forme.

Je ne suis pas le serf de telle ou telle forme. Dites-moi le nom et la forme que vous aviez choisis et j'y adhérerai volontiers. comme vous-même approuvez la forme qui m'est spéciale.

Une telle idée est absolument impersonnelle, omniprésente comme Dieu, latente dans la conscience de chacun, et tous la dégagent à leur manière.

Elle est l'incarnation de l'Universel en nous.

Beaucoup d'hommes l'ont conçue et il y a dix-neuf siècles que la parabole du Samaritain nous l'enseigne.

L'important est que sous les formes les plus variées la même idée de fraternité, d'Alliance indépendante se réalise sans limite, embrassant tous les hommes et toutes leurs âmes.

Pratiquement et pour l'accomplissement effectif des deux œuvres, le *Congrès de l'Humanité* et l'*Alliance Universelle*, je pense comme vous que les rouages doivent être *aussi simples que possible* et qu'ils doivent se mouvoir *en pleine loyauté et en pleine lumière*.

*
* *

Dans ma correspondance avec notre frère Amo, je lui avais écrit au sujet du *Comité provisoire*, que nous pourrions travailler à sa composition de manière qu'il fût définitivement constitué au mois de février prochain.

Nous aurions pu le constituer plus tôt.

Mais les éléments entrant dans sa composition n'auraient pas été peut-être assez variés, l'œuvre se trouvant actuellement limitée au monde du spiritisme, du spiritualisme et de l'ésotérisme.

Or il serait préférable d'avoir, dans le comité provisoire, des représentants des doctrines les plus diverses, une sorte d'*abrégé* du Congrès.

Si après deux mois de propagande nous voyons qu'il faudra un temps plus long que nous n'avions espéré pour obtenir l'adhésion des religions et philosophies en dehors du spiritisme et de l'ésotérisme, nous pourrons constituer un premier comité provisoire qui se complétera à mesure que les adhésions se produiront.

Je suis *entièrement de votre avis* à propos du *Comité central* organisateur des congrès futurs de l'Humanité. Il faudrait que ce comité eût son siège tantôt dans une nation tantôt dans une autre.

Des œuvres telles que les congrès de l'Humanité doivent appartenir à tous les peuples.

Quant à l'*Alliance Universelle*, vous savez ce que j'ai proposé comme première réalisation :

Créer non pas un *Comité* mais de simples *correspondants* de l'*Alliance Universelle*, avec une carte appropriée.

Ces *correspondants* ne formeraient donc pas une *Association particulière*.

Ils resteraient chacun attachés aux associations dont ils se trouveraient faire partie.

Il ne s'agirait pas de réunir par exemple un spirite, un catholique, un matérialiste, un occultiste, un théosophe, un socialiste, etc., dans le *même Comité*, mais

chacun restant attaché, le spirite à son groupe ou à sa Fédération, le catholique à son Eglise, le matérialiste à sa Société scientifique, l'occultiste à sa Fraternité initiatique, le Théosophe à sa Société théosophique, le socialiste à son Syndicat, de les mettre tous en rapport et en correspondance de sorte qu'ils s'unissent : 1° Moralement dans le sentiment de Fraternité humaine, de Tolérance et de Charité ; 2° pratiquement dans l'effort pour maintenir entre leurs doctrines l'accord sur la Fraternité, malgré de loyales discussions sur le reste, et pour *préparer ensemble* des œuvres telles que le Parlement des Religions et le *Congres de l'Humanité*.

Je peux me tromper, mais je crois qu'une telle organisation sans *président*, et qui serait *commune à toutes les associations existantes sans leur superposer une nouvelle association*, serait un moyen d'éviter assez facilement « l'autoritarisme ou les manœuvres souterraines adroites » que vous signalez comme une cause de péril pour les œuvres d'Alliance.

Ce n'est pas que des organisations plus centralisées et plus fortement organisées ne puissent rendre de hauts services. Ce que je dis ici n'est pas une critique indirecte d'autres tentatives [1].

Mais il faut tout au moins que ceux qui préféreront une organisation libre et décentralisée la trouvent, et que, de la sorte, *ceux-là seuls forment* des *groupes centralisés* et administrés hiérarchiquement qui l'auront *jugé meilleur* et expressément voulu.

Les *Correspondants de l'Alliance Universelle*, une fois en rapport les uns avec les autres, chercheraient aussi comment leurs doctrines, sans rien sacrifier d'elles-mêmes, pourraient travailler sympathiquement au progrès humain et à la régénération sociale.

Ils accompliraient ainsi, cher Monsieur Bouvéry, le vœu que vous m'exprimez de voir l'Alliance Universelle s'ouvrir aux souffrances populaires et aux aspirations démocratiques.

La démocratie véritable se confond dans ses désirs avec l'aristocratie véritable.

Car la véritable aristocratie, c'est Vertu, Science, Volonté clairvoyante et juste, tout ce qui rend

1. Entre autres des projets de Fédération spirite universelle et du Conseil central du Spiritualisme.

l'homme supérieur à lui-même, unique supériorité qui ne soit pas illusion et qui doive durer toujours.

Et la véritable démocratie, c'est l'affranchissement *réel* du peuple, c'est-à-dire, en même temps que sa délivrance de la misère, son élévation à l'aristocratie véritable et à la majesté des Justes.

* * *

L'Alliance Universelle pourrait devenir un agent de la régénération sociale ainsi ennoblie.

Comme je vous le disais tout à l'heure à propos du *Congrès de l'Humanité*, si toutes les doctrines qui, à des points de vue différents, veulent le Bien, s'associaient en lui, elles trouveraient peu à peu des éléments d'harmonie entre les vérités diverses et alors le Bien, cessant de s'entre-déchirer lui-même, et soutenu par toutes les forces de l'Humanité, se révélerait force, universalité, réalité, magie, décision, victoire [1] !

Vous le voyez, mon cher Monsieur Bouvéry, nous sommes d'accord en tout dans les questions qui font l'objet de votre lettre.

C'est pour moi une allégresse profonde et une vive espérance, car cela me donne confiance que nous communiquerons à d'autres la divine contagion de la fraternité !

Au delà même des sympathies d'ordre humain, nous avons, vous et moi, de chères convictions communes. Spirite, vous croyez comme moi à l'âme, à l'immortalité, à Dieu ; ésoteriste messianique, je crois comme vous à la communion des vivants et des morts et à l'inspiration médianimique.

Que ces claires et célestes certitudes augmentent notre ardeur et fortifient notre patience à répandre parmi les hommes la Charité, l'Alliance et l'Union ! Demandons à la certitude de l'Ame et de Dieu la grâce de toucher les âmes et d'y ressusciter l'amour, qui est Dieu !

A vous de tout cœur.

ALBER JHOUNEY.

La « Curiosité » et l'Alliance

On se souvient que l'avant-dernier numéro de la « **Curiosité** » *contient de hautes paroles de frater-*

1. L'union entre l'aristocratie vraie et la démocratie vraie est l'une de ces harmonies plus aisées à découvrir qu'on ne croit entre les vérités complémentaires. A. J.

nité et d'apaisement adressées par le savant occultiste E. Bosc *à toutes les écoles ésotéristes et spirites. Je m'associe à ce large appel d'apôtre et de philosophe.*

A. J.

Une voyante

Il ne s'agit pas de Bernadette de Lourdes, qui vit l'Immaculée Conception dans une grotte des Pyrénées, ni de Mélanie de la Salette, qui vit, sur un pic des Alpes, une dame triste, aux paroles de courroux, annonçant la prochaine maladie des pommes de terre. Ma *Voyante* est Parisienne. Elle fut un brillant journaliste — nous sommes tous comme ça — à la *France*, de feu Emile de Girardin. Maintenant, elle habite la moderne Memphis — c'est le boulevard Montmorency, à Auteuil — où elle reçoit la visite des plus grands hommes de tous les temps. Bien entendu, c'est sous la forme d'*Esprits* que les dits visiteurs se présentent. Ils se trouvent absolument chez eux dans le temple intime et recueilli où pontifie — oh ! très discrètement — la prêtresse de la Lumière.

Car Mme Lucie Grange est prêtresse de la Lumière. « Je ne suis pas seulement Lucie Grange, disait-elle récemment à Jules Bois, je suis le médium *Hab...*, diminutif de *Habimélah*, qui veut dire, selon le commentaire d'Hermès, « Forces du père ». Hab lit dans la lumière.

Et il y a de bien étonnantes choses à voir dans la lumière. Pour peu qu'on ait l'œil exercé, on y contemple de merveilleux spectacles.

« — Après plusieurs jours d'entrainement, dit Mme Grange, je passe une nuit entière à parler ou à écrire. Je suis voyante à l'état conscient, sans être endormie par personne. C'est ainsi que j'ai obtenu la résurrection fluidique d'un papyrus égyptien. Salem-Hermès vient à moi : tantôt il fait passer sous mes yeux des images symboliques ; tantôt il amène auprès de nous d'autres intelligences comme celles de Marcellus, de Miriam, de Saint-Michel, qui me révèlent d'éblouissantes vérités. »

Or ce ne sont pas seulement des choses du passé qui se déroulent ainsi, de nouveau vivantes, sous le regard aigu de la prêtresse Hab. Elle plonge aussi dans l'avenir. Et, à mesure que les temps futurs développent devant elle leurs scénarios de drames et de comédies, leurs péripéties de joie et de larmes,

elle les note, elle en prend la photographie instantanée. Plus tard, les événements viennent confirmer ses « visions », et c'est là, pour la prêtresse, une source de profonde ivresse spirituelle.

Dans le dernier numéro de la *Lumière*, — la Lumière n'est pas seulement un monde surnaturel, une divinité, un objet de culte, c'est aussi une revue périodique, — Mme Lucie Grange vient d'exposer comme quoi, il y a six ans, elle avait eu la claire vision de la mort tragique de M. Carnot.

Elle l'avait dit à l'époque, il y a des témoins. Le malheureux Président eût donc échappé au poignard de Caserio, s'il eût eu foi en la parole du médium Habimélah.

Donc, c'était il y a six ans, en pleine effervescence boulangiste, au moment où les duchesses et les plus « Croisées » des femmes de France étaient folles de l'homme à la barbe blonde, de son cheval noir et de Paulus à la face glabre et aristocratique comme les plus nobles lunes de l'armorial. Mme Lucie Grange vit M. Carnot « en voiture, au milieu d'une foule animée, et frappé mortellement. Il rendait le dernier soupir, tout blanchi de farine. » Qu'est-ce que pouvait bien signifier cette farine ? C'était un symbole, évidemment. Pendant que Mme Grange creusait sa tête de prêtresse et de médium pour y trouver une explication, une main mystérieuse traça devant elle ce mot très net : « Boulanger ». Il n'y avait plus de doute : M. Carnot tomberait, victime du général à la barbe d'or et au teint de rose, à moins qu'il ne fût frappé par un « boulangiste », ce qui revenait à peu près au même.

Le temps passe, et la vision se renouvelle. Mais, cette fois, il y a des détails complémentaires. Avec le mot « boulanger », madame Grange lit, bien dessinées, les deux initiales : *C. S.* Elle n'hésite pas et traduit les deux lettres par *Carnot Sadi*.

Ce n'était pas cela du tout. L'attentat de Lyon est venu éclabousser de feux sanglants et d'une terrifiante précision la confuse Lumière de Mme Grange. Les initiales *C. S.* signifiaient *Caserio Santo*, lequel était boulanger.

C'est complet, n'est-ce pas ?

Et il n'y a pas d'objections possibles. Les visions du médium Habimélah ont été consignées à leur dates, dans les procès-verbaux que rédigent, après leurs séances spirites du 27 de chaque mois, les

fidèles qui fréquentent habituellement le temple du boulevard Montmorency.

* * *

De tels faits, il y a, semble-t-il, à tirer une conclusion pratique et qui s'impose.

A l'heure actuelle, les chefs d'Etat sont, de toutes parts, dans les transes. L'empereur Guillaume se garde ; le roi d'Italie, sur les instances de M. Crispi, s'est entouré d'une nombreuse troupe de défenseurs reconnaissables à un uniforme spécial. Pendant que M. Dupuy va de Vernet-les-Bains à Ille-sur-Têt, au milieu d'une princière escorte, M. Casimir-Périer, pour se rendre de l'Elysée à la gare, fait sabler les rues où il doit passer avec son cortège.

Les souverains ne pourraient-ils consulter Mme Lucie Grange ? Elle leur dirait s'ils ont quelque chose à craindre, où et à quelle date.

Ils sortiraient alors en toute sécurité et l'on économiserait des frais de sable et de police.

(*La Justice.*) B. GUINAUDEAU.

Témoignage à la vérité spirite [1]

CHAPITRE VI

De l'Homme

La parole de l'Eternel me fut adressée en ces mots : Avant que je t'eusse formé dans le ventre de ta mère, je te connaissais.

JÉRÉMIE, I, 4, 5.

Quand je n'étais qu'une masse informe, tes yeux me voyaient.

DAVID.

Vous êtes des dieux, vous êtes tous des fils du Très-Haut.

DAVID.

Mais les anges n'ont pas conservé leur pureté originelle, mais ont abandonné leur propre demeure.

JUDE.

Je ne sais quel dieu est dans l'intérieur de l'homme, mais il y a un dieu.

SÉNÈQUE.

Où étais-tu quand je fondais la terre ? ...

Où est le chemin qui conduit au séjour de la lumière ?...

Où est la demeure des ténèbres ? Peux-tu les saisir en leur limite et connaître les sentiers de leur habitation ?

Tu le sais, car *Alors* tu étais né et le nombre de tes jours est grand.

(*Réponse de l'Eternel à Job.*)

Lorsque les Esprits furent créés par Dieu lui-même, tirés de son souffle de vie, ils étaient tous dans un

---

1. En vente chez Dianoux, pharmacien, Grand-Chemin d'Aix, n° 34, à Marseille. Prix : 75 centimes

bonheur paisible et étaient tous des enfants égaux d'un même père. Dieu, qui ne voulait pas d'un amour imposé, mais qui voulait être aimé pour lui-même, les créa tous bons, mais perfectibles. L'amour ne s'impose pas, il s'acquiert. Pour aimer Dieu, il fallait que les Esprits ou les Anges se rendissent compte que le bonheur qu'ils possédaient étant à acquérir, était un don de Dieu, don qui méritait la reconnaissance. Ils furent créés libres et responsables, afin d'être personnels et saints comme Dieu. La personnalité n'est pas le propre de l'esclave, or Dieu ne voulait pas être entouré d'esclaves même du bonheur, mais d'enfants libres de l'aimer. La sainteté n'est pas le propre d'un être irresponsable, or Dieu ne voulait pas être entouré d'aliénés, fussent-ils saints, mais d'enfants responsables de leurs actes et par conséquent possesseurs légitimes de la sainteté.

Cette liberté fut la source de douleurs amères et de souffrances cuisantes. Dieu avait donné à son enfant la liberté afin qu'il en usât pour le Bien et la Perfection ; il en abusa pour le mal et la chute. L'orgueil, premier abus de la liberté, prit naissance parmi les enfants de Dieu qui se crurent les égaux de leur créateur, et une chute qui ébranla l'immensité en fut le résultat final.

La chute n'entraîna pas la responsabilité de l'Esprit ; responsable il était, responsable il resta, responsable il est et sera toujours ; la chute n'entraîna pas avec elle l'amour de Dieu : bien que déchus, les Esprits révoltés restèrent et restent toujours les enfants du Très-Haut. Dieu ne les renia pas, il ne les maudit pas, mais il attend avec joie le moment béni où tous ses enfants prodigues et ingrats auront réintégré la maison paternelle ; il veut que ce soit librement qu'ils reviennent à lui, il ne contraint personne, mais il attend, car il sait que l'enfant perdu soupire après le pardon du Père ; de plus il a poussé la charité jusqu'à mettre dans le cœur de l'exilé volontaire l'assurance que le Père ne l'a pas maudit, mais qu'il l'a pardonné.

Depuis cette époque, triste entre toutes, les Esprits tombés et déchus travaillent à se rendre dignes de la maison qu'ils ont désertée, et les Esprits qui ne succombèrent pas attendent le bonheur suprême, car il ne peut pas y avoir de bonheur complet, il ne peut pas y avoir de festin d'une joie entière dans la famille, tant qu'un seul de ses membres est dans l'affiction : cela nous explique la grande joie qu'éprouvèrent les

Anges fidèles à la venue du Christ. Entrevoyant le moment final des souffrances de leurs frères, ils firent monter vers leur père commun leur cantique de reconnaissance: « Gloire à Dieu dans les lieux Très-Hauts, paix sur la terre pour les hommes de bonne volonté.» Cela nous explique la joie « qu'il y a parmi les Anges des cieux pour un seul pécheur qui se repent »; un frère leur est rendu: « Gloire à Dieu dans les lieux Très-Hauts. » Cela nous explique les paroles de l'apôtre Paul, qui, après avoir fait passer devant nos yeux l'armée des hommes de Dieu qui possédèrent la foi vivante depuis Abel jusqu'au dernier des prophètes, termine en disant: « Tous ceux-là, à la foi desquels il a été rendu témoignage, n'ont pas obtenu ce qui leur était promis, Dieu ayant en vue quelque chose de meilleur pour nous, afin qu'ils ne parvinssent pas sans nous à la perfection. » (*Hébreux*, XI, 39-40).

Oui, c'est parce que les Esprits fidèles à Dieu et les Esprits des Justes parvenus à la réhabilitation souffrent de nos douleurs, qu'ils sont heureux d'avoir obtenu de Dieu la permission gracieuse de travailler plus directement à notre salut qu'auparavant. « Nous sommes les membres d'une même famille et lorsqu'un membre souffre tous les autres membres souffrent avec lui. »

Depuis ce jour fatal, marqué par la chute de l'Ange révolté, à travers des chemins d'autant plus pénibles que nos péchés ont abondé, nous marchons, portant en nous la conception de notre grandeur et l'espérance de notre gloire future. De progrès en progrès nous sommes arrivés sur la terre où nous avons pris place. Là nous rencontrons devant nous, portant le flambeau de la vérité, le Christ Sauveur couvrant de toute l'abnégation de son sacrifice volontaire les péchés des Esprits repentants. La route est libre, nous y avons tous accès, il ne faut que vouloir y marcher pour progresser dans la sanctification sans laquelle nul ne rentrera dans le royaume de Dieu, mais avec laquelle tous nous y trouverons notre place.

Anges déchus, ayant perdu notre pureté originelle, regardons Celui qui est la pureté incarnée et marchons, dans la prière fidèle d'un cœur repentant, vers notre propre demeure que nous avons abandonnée. Profitons des avantages que Dieu nous donne ici-bas pour franchir la distance qui nous sépare de Lui; élevons nos cœurs meutris par nos transgressions vers

l'amour du Père, tendons à la perfection, et qu'à Dieu, notre Père, en soit toute la gloire durant toute l'éternité.

Eugène CREISSEL,
Missionnaire Evangéliste.

M. Creissel est une belle recrue dont peut s'applaudir le Spiritisme. Il était à Marseille sous-directeur de la *Mission Populaire Evangélique* de France, dont le but est la predication de l'Evangile. Mais l'ardent apôtre n'avait point encore trouvé la source qui devait apaiser sa soif. Il y avait bien des nuages dans le ciel de sa foi. En novembre 1893 il fit connaissance avec un spirite heureux convaincu, M. Dianoux, qui l'entraîna dans l'étude du Spiritisme. A partir de ce moment, M. Creissel, qui avait fait des conférences contre le Spiritisme, qu'il regardait comme une superstition, vit ses idees changer complètement. A la fin de janvier, son père étant parti pour un monde meilleur, M. Creissel devint tout à coup médium et put avoir par la table des communications avec le cher disparu, qui lui enseigna la voie pour se sanctifier de plus en plus. Il étudia le magnétisme et eut le bonheur de rendre la vue à une fillette malade depuis trois ans. Fin avril, il donna sa démission de conférencier. Ses collègues l'accusèrent d'extravagance et le firent passer pour fou, ce qui le décida à se séparer complètement d'eux. Le comité de propagande protestant de Paris refusa d'accepter sa démission et le fit appeler devant son tribunal. Là il eut le bonheur de confondre ses accusateurs, mais il refusa de reprendre sa démission.

M. Creissel est maintenant des nôtres, convaincu que la vérité est avec nous. Voilà un homme de cœur et un homme d'honneur, qui n'a pas craint de sacrifier sa position pour le triomphe de la Vérité. Qu'il soit béni pour nous donner ainsi à tous un si bel exemple d'honneur, de courage et de foi en Dieu.

M. Creissel compte faire à Marseille des conférences où il démontrera l'importance et la logique parfaite de la doctrine spirite.

R. C.

Phénomènes Spirituels

Le Cas de miss Mary J. Fancher.

Extraits du rapport du juge Abram Dailey à l'exposition Colombienne [1].

Miss Mary J. Fancher est née le 15 août 1848, à Altbeborough. Elle devint bientôt une petite fille à

1. Ces documents sont empruntés aux *Annales des Sciences Psychiques* du Dr Dariex, mars-avril 1894.

Les *Annales des Sciences Psychiques*, recommandées à nos lecteurs, contiennent dans leurs récents numéros d'importantes études, entre autres l'étude de M. de Rochas sur la réalité de l'effluve humain et un article d'Aksakoff.

organisation délicate, à tempérament nerveux, grandement estimée pour ses manières charmantes et la douceur de son caractère. C'était à l'école une excellente élève. Le 10 mai 1864, elle fait une chute de cheval et est grièvement blessée. Le 8 juin 1865, en descendant de voiture, sa jupe resta accrochée et elle est traînée sur le pavé. Le 2 février 1866, elle éprouve un dérangement complet de son système nerveux, tout son corps se met en cerceau, la tête rejoignant les pieds, ou bien, se tenant debout sur les orteils, tout son corps tourne comme une toupie. Le 8 février elle entre en catalepsie ; le 17 elle perd la vue ; le 18 elle perd la parole ; le 19 l'ouïe. Le 22, elle voit, parle et entend pendant une demi-heure et perd ensuite de nouveau toutes ses facultés. Le 20 mai, après sept semaines de jeûne complet, elle mange un morceau de biscuit et prend une cuillerée de punch. Et ainsi de suite alternativement jusqu'au 2 juin, époque à laquelle elle vit le professeur West. Il la trouve couchée sur le côté droit avec le bras droit replié au dessus de la tête et les doigts crispés sur la paume de la main ; même était la position des doigts de la main gauche. Elle semble souffrir et ces accès durent souvent de dix à douze jours. Elle garda pendant douze ans cette position sur le côté droit, et pendant neuf ans elle resta paralysée.

Au bout de ces neuf ans un autre état se présente, au milieu de grandes souffrances. Tous les muscles se relâchent ; les yeux qui avaient été fermés neuf ans s'ouvrent et ne se ferment même plus la nuit, mais ils ne voient pas. Elle ne prend aucune nourriture. Pendant douze ans elle était restée sans en prendre. Cependant, malgré ses yeux fermés ou *fixément* ouverts, elle voyait, et elle faisait dans cet état les plus étonnants ouvrages de broderie, avec des laines de toutes les couleurs. De son bras et de sa main gauches restés libres elle apportait l'ouvrage à sa main droite posée sur l'oreiller, derrière sa tête, et l'aiguille entrait dans le canevas et, en sortant, faisait chaque point à sa place et avec la couleur voulue. Elle eut une fois une discussion avec son médecin qui lui soutenait qu'un certain fil était brun tandis qu'elle le voyait noir. Elle en choisit un dans le paquet et lui dit : « Tenez, celui-là est noir, comparez. » C'était exact.

Une autre nuit, raconte le professeur West, j'étais assis dans la chambre, dans l'obscurité, Mary avait perdu un oiseau favori (toutes ses bêtes mouraient,

on eût dit qu'elle leur soutirait leur force vitale), un bouvreuil ; une amie lui en avait envoyé la peau, et l'oiseau mort, mais empaillé, était sur la cheminée. Nous ouvrîmes la cage où se trouvait un canari apprivoisé qui s'envola sur Mary. Elle joua avec lui pendant quelques minutes, puis il la quitta. Nous n'y pensions plus quand elle attira notre attention sur l'oiseau vivant qui regardait curieusement l'oiseau mort. Il faisait trop sombre pour que nous puissions voir ; quant à Mary, elle avait la face tournée du côté opposé à la cheminée. Nous fîmes de la lumière, et, en effet, le canari était en contemplation devant le bouvreuil. Nous refîmes l'obscurité. Une demi-heure après, je lui demandai ce qu'était devenu l'oiseau. « Quoi ! vous ne le voyez pas endormi sur la cheminée ? Nous allumâmes, et, en effet, l'oiseau était là, la tête cachée sous son aile. »

On lui apportait des photographies d'amies qu'elle avait connues avant sa maladie, elle les voyait et les reconnaissait avant qu'on eut sorti ces photographies de la poche. Elle lisait des lettres sous enveloppes dans les poches des personnes qui les avaient ; quant aux livres et aux journaux, elle les lisait en passant simplement ses doigts sur les lignes imprimées, et n'oubliait plus ce qu'elle avait lu. Elle savait avant de les lire quand les journaux parlaient d'elle. Elle détestait cela et ne voulait point être mise au rang des spirites. Elle fermait sa porte à ceux qui voulaient lui faire dire la bonne aventure et ne voulut jamais trafiquer de ses facultés.

Comme exemples du pouvoir de double vue de miss Mary Fancher, voici ce que raconte le professeur West : « Elle voit chez eux, à une grande distance, avec leur habillement, dans leurs occupations, ses parents et ses connaissances. Elle prévient quelqu'un d'un léger désordre dans sa toilette, par exemple d'une faufilure restée dans la manche d'un pardessus et cachee par le bras. Elle voit et dit où l'on trouvera un objet perdu. Elle distingue dans l'obscurité les plus fines nuances avec une exactitude impeccable. Elle fait des ouvrages de broderie et de cire sans patrons ; elle en compose et combine les formes avec un goût exquis. Sans avoir étudié la botanique ni pris de leçons de modelage, elle ne se trompe jamais sur les fleurs, et les feuilles avec leurs nervures et leurs veines ; les fleurs avec leurs calices, leurs corolles, leurs étamines et leurs anthères

sont reproduites avec la plus grande fidélité. Elle écrit de la main gauche, avec un crayon ou une plume, avec une extraordinaire rapidité, et son écriture est bonne et lisible, etc... etc... »

Tout cela est fort intéressant, car cela nous démontre la grande puissance qu'aura notre âme quand elle sera débarrassée du corps qui lui sert de prison. Cela nous confirme encore dans cette opinion que nous sommes des Esprits en punition sur cette terre. Cette terre que nous habitons est bien véritablement un bagne dont nous sommes la chiourme. (R. C).

Le docteur S. Fleet Speir raconte qu'une fois qu'il se trouvait auprès de la malade, le facteur apporta une lettre à celle-ci. Elle était cachetée. Le docteur la prit et miss Fancher, qui était à ce moment incapable de parler, prit une ardoise et un crayon et écrivit le contenu de la lettre qui, ayant été ouverte, fut trouvée exactement conforme à ce que venait d'écrire la malade. Une autre fois, elle prévint le docteur qu'il serait probablement volé et qu'il ferait bien de se tenir sur ses gardes. Le lendemain même, la prédiction se vérifiait. Une fois elle annonça la prochaine arrivée de son docteur qui en effet venait de sortir de chez lui à un mille de là.

D'ailleurs, d'après l'examen le plus scrupuleux de ses yeux par les médecins, il a été reconnu par eux que la vue physique lui faisait complètement défaut. Mais, bien qu'aveugle, elle voit. C'est donc par les yeux de l'âme que s'accomplit le prodige. (R. C.)

« Dans une poche intérieure de mon habit, raconte le Dr E. Wright, j'avais au moins une vingtaine d'échevaux de laine de diverses couleurs. En prenant un seul à la fois dans ma main fermée et restée cachée dans ma poche, je demandai à miss Fancher le nom de la couleur. Elle me le disait exactement, avec une grande promptitude, pour les couleurs principales ; quant aux nuances et aux dégradations, elle les nommait moins rapidement, mais toujours exactement. Quant à moi, j'ignorais la couleur d'avance et ne la regardais que lorsqu'elle avait parlé. Une fois je pris un journal et, ayant couvert au hasard un paragraphe avec le doigt, je lui demandai de quoi il était parlé. Elle me dit les principaux points de l'article, et je constatai que cela était exact. »

Mais le fait le plus curieux est celui des changements de personnalités. Six personnalités différentes

se succèdent chez miss Fancher, et chacune a reçu de miss Fancher elle-même un nom spécial.

C'est lorsqu'elle sortit de l'état qui dura neuf ans et dont il a été parlé, qu'elle tomba d'abord en *transe* pendant un mois ; en sortant de cet état de transe, elle continua avec le frère du docteur Speir la conversation au point où elle en était restée neuf ans auparavant. Toute cette longue période s'effaçant complètement de sa mémoire, elle repoussa comme un étranger son frère, qui était devenu un jeune homme de 22 ans. Il en fut de même d'une centaine de personnes, qui durent lui être présentées de nouveau. Elle ne voulait pas reconnaître comme faits par elle tous ses ouvrages de broderie et autres.

« J'entre en transe, raconte-t-elle elle-même, et dans mes états spasmodiques, quelquefois pendant le jour, la plupart du temps entre 10 et 11 heures du soir ; et quand j'en sors, je suis inconsciente de ce qui s'est passé ; mais quelquefois je me rappelle distinctement où j'ai été, quelles personnes j'ai vues et quelles choses j'ai observées. Il me semble quelquefois que je vais dans différents endroits de la campagne ou de la ville voir des personnes et que je sais tout ce qui se passe dans les lieux divers où je vais ; et quand ensuite je m'informe auprès de ces personnes si elles étaient réellement où je les ai vues, si elles ont fait ce que je les ai vues faire, j'arrive toujours à être convaincue que, chose inexplicable, j'étais absente de mon corps et me trouvais avec elles, ou que j'étais capable de faire mes observations sans que la vue de mon esprit fût obstruée par les objets matériels, ni influencée par la distance. »

« ... J'ai toujours refusé de servir de médium, c'est-à-dire d'intermédiaire pour des communications avec les Esprits. Mais je dois avouer qu'il m'a souvent semblé être loin de ce monde, avec des amis, dans des lieux tout à fait célestes. La conscience que j'ai de ces souvenirs me semble aussi réelle que l'expérience de ma vie sur cette terre. Je vois souvent ma mère, ou du moins je crois la voir, et d'autres amis autour de moi, et, dans mes sombres jours de tristesse et de souffrance, j'entends la tendre voix de ma mère me prodiguer des encouragements, me supplier d'être brave et forte... Quelquefois j'ai vu autour de moi et autour de mes amis les formes de ceux que l'on dit être morts. Les vois-je, les entends-

je réellement ? Je laisse à d'autres le soin de le décider... Toujours est-il que je ne me console pas d'être séparée de tous ceux que j'aimais. Etre consciente quelquefois de leur présence spirituelle ne me suffit pas ; je voudrais sentir le contact de leurs mains, pouvoir presser mes lèvres contre les leurs, comme autrefois.

« Pendant mes cinq changements d'état, je puis me rappeler les événements de mon enfance jusqu'à maintenant, excepté ceux de la période de neuf ans dont il a été question. Dans chacun de ces etats, la miss Mollie Fancher qui se manifeste a une manière de parler et d'agir spéciale et ne se rappelle que les événements de la vie ayant eu lieu dans cette même période. Ces changements n'ont point été continuels pendant toute ma maladie ; ils se sont produits peu après que je suis sortie de mon long etat de transe, conséquence de ma chute. Puis, pendant un certain temps, ils ne se sont pas reproduits, mais, après la chute grave que j'ai faite de mon lit, on dit qu'ils ont reparu et que, presque chaque nuit jusqu'à maintenant, je suis sujette à ces changements.

« Si, pendant qu'une autre Mollie Fancher est consciente, elle reçoit un choc ou eprouve un chagrin, quand je reviens à moi j'en ressens les effets. Je suis étrangement sensible aux contrariétés, aux chagrins. Il me semble alors que mon cœur grossit subitement, que ma poitrine, a gauche, se soulève d'une façon visible. Je suis quelquefois affectée par les couleurs ; certaines ne me sont pas aussi agréables que d'autres. Je peux les distinguer facilement en passant ma main dessus. »

Le narrateur de tous ces faits dit qu'il n'y a qu'une voix sur l'élevation du caractère de cette pauvre martyre, ses hautes qualités morales de courage, de bonne humeur, malgré ses horribles souffrances. Elle est d'ailleurs une des plus belles jeunes filles que l'on puisse voir.

(Extrait des *Annales des Sciences Psychiques* du docteur Dariex.)

Voici des faits qui, ajoutés à tous les autres depuis longtemps rapportés dans l'*Etoile*, donnent à réfléchir et peuvent servir à baser quelque peu les idées. On y voit d'abord que plus le corps est malade et débile, plus l'âme peut facilement s'en détacher, et plus elle reconquiert les brillantes facultés qu'elle

perd en prenant un corps matériel. C'est ce qui explique l'entrainement auquel se livrent journellement les Ascètes et les Anachorètes par le jeûne et les privations, pour arriver à cet état où l'influence de la matière sur l'âme est annihilée autant que faire se peut.

Un autre problème reste encore à résoudre. Quand le corps, ou plutôt son influence sur l'âme se trouve ainsi à peu près annihilée, l'âme reste-t-elle concentrée en lui pour rayonner au loin comme un soleil, ou bien se détache-t-elle réellement de la chair pour aller vaguer en lieux divers et voir ce qui s'y passe en restant cependant unie par un léger lien fluidique à sa prison, comme un ballon captif à sa chaine ? Les deux cas sont possibles. Pour nous, c'est le second qui a toutes nos prédilections. Et pour prendre un exemple qui peut jusqu'à un certain point fixer les idees à ce sujet, ne voit-on pas l'oiseau retrouver toujours son nid ? C'est qu'un lien invisible et fluidique le retient à la maison qu'il s'est bâtie.

Mais ces faits que nous venons de relater n'ont plus rien d'extraordinaire pour ceux qui ont lu la Vie des Saints, celles de Saint-Nicolas et Saint-Antoine de Padoue, de Saint-Ligori, qui dédoublaient leur corps astral et paraissaient à plusieurs endroits en même temps, de Raymond de Pennafort, de François de Paule, de Saint Hyacinthe de Pologne, de Saint Pierre d'Alcantara, qui, à la vue de nombreux témoins, marchaient sur les eaux ; de Claire d'Assise, de Françoise Romaine, de Thomas de Villeneuve, de François Xavier, de Camille de Lellis, du curé d'Ars, qui multipliaient le blé et le pain, comme saint Pierre et Jésus ; de saint Martin, sainte Marguerite de Cortonne, saint Hyacinthe, sainte Hedwige, saint Vincent Ferrier, saint Casimir de Pologne, saint François Xavier.

Tous, soit les uns, soit les autres, ou pratiquent des faits de lévitation que la science matérialiste ne peut expliquer, ou la bilocation, ou le dégagement du corps astral, ou commandent aux éléments de la nature physique en les décomposant, ou guérissent les malades, ou ressuscitent les morts.

Tout cela prouve que ce que l'on a repoussé comme des miracles jusqu'à ce jour, n'est que l'expression de *lois naturelles* inconnues jusqu'à ce jour, qu'à l'époque actuelle on commence seulement à constater scientifiquement, et que, bientôt, on expliquera simplement toutes ces choses.

Nous entrons à peine dans la connaissance du monde immatériel, et c'est une grande *Révolution* scientifique qui se fait.

René Caillié.

Correspondance

Magnétiseurs et Médecins

A Monsieur René Caillié

Toulon, le 27 janvier 1887.

Cher Monsieur et Frère E. C.,

Merci pour votre bonne lettre si encourageante; je ferai mon possible pour persévérer dans les études qui, je le crois sont les meilleures pour faire progresser notre humanité.

Vous trouverez ci-joint un mandat de 5 fr. que je verse pour la traduction du Sohar. Dans votre avant-dernière revue, vous avez décidé, je crois, de ne plus publier les communications d'outre-tombe. Personnellement, je le regrette. Je vois également avec peine une espèce d'antagonisme s'élever entre le Spiritisme et la doctrine théosophique.

A mon point de vue ces deux doctrines, ou si l'on veut ces deux sciences ne doivent pas se combattre, mais marcher côte à côte, ou mieux se compléter, car, si j'ai bien compris, les frères de l'Orient produiraient eux-mêmes avec leur corps astral ou principe qui unit le corps à l'esprit, tous les phénomènes que les spirites produisent avec l'aide des Esprits. D'ailleurs nous sommes loin de tout connaitre; nous sommes des chercheurs et aucune des connaissances se présentant à nous ne doit être négligée, surtout quand elle a pour but : le rapprochement, l'amour et le bonheur de l'humanité.

Je sais qu'il faut beaucoup de dévouement pour faire progresser ces sortes de sciences, et que presque toujours on est payé d'ingratitude; mais on n'arrive qu'à ce prix. Le magnétisme est là qui en fournit un exemple.

Il y a douze ans seulement, le sommeil magnétique n'existait pas pour la médecine. Le phénomène était simulé par des charlatans entendus entre eux et qui faisaient semblant de dormir. Quant aux hommes de bonne foi qui affirmaient la chose, c'étaient des niais qui s'étaient laissé duper.

Il est évident qu'en agissant de la sorte, les médecins ne seront jamais trompés; ils n'auront jamais de déboires. Ils laissent aux autres le soin de défricher le terrain, ils se mettent du côté des rieurs, de ces rieurs plus niais que perspicaces; seulement, quand la moisson est mûre, ils se présentent pour la récolte, non pour la partager avec ceux qui ont semé, mais pour eux seuls, et cela en laissant

dans l'ombre, quand ce n'ost pas en l'insultant, la mémoire de ceux qui ont subi toutes les avanies depuis un siècle pour faire étudier et accepter le magnétisme. Il y en a qui ne voulaient ni expérimenter, ni assister aux expériences que des magnétiseurs de bonne foi leur offraient, sous ce prétexe qu'ils avaient *souci de leur dignité*. M. Bettey dit cela dans son livre. Il dit aussi qu'il y a de quoi sourire quand on lit les théories des magnétiseurs. On pourrait lui répondre que quand on réfléchit à la quantité de malades qui sont morts ou se sont roulés sous les étreintes de la douleur et qu'on aurait pu guérir ou soulager par le magnétisme depuis près d'un siecle, ce n'est pas de rire qu'on a envie, mais de pleurer, car il y a de quoi être profondément triste. Les magnétiseurs ont quelques raisons d'en rendre responsables les médecins, qui toujours les ont conbattus à outrance, et de trouver que c'est payer un peu cher *la dignité* de ces Messieurs. On peut trouver dans les ouvrages des magnétiseurs, principalement dans ceux de Du Potet, l'histoire du magnétisme et de la conduite des corps savants à son égard. Un résumé de cet historique, bien fait, serait très utile pour établir la vérité et payer un juste tribut à la mémoire des hommes méritants et ne pas laisser escamoter leur gloire par les savants d'aujourdhui qui cherchent à se l'accaparer sans vergogne, comme de vulgaires charlatans. L'ignorance du public sur ces sortes de choses a fait le jeu des médecins, que l'ont induit en erreur. Néanmoins les travaux des Du Potet, Lafontaine, Cahagnet et autres ont fait progresser la cause, malgré les sarcasmes et les railleries de toutes sortes. Donato et Hansen sont venus renverser les dernières digues; c'est alors que, se voyant débordés, et le ridicule qu'ils déversaient depuis si longtemps sur les magnétiseurs commençant à retomber sur eux, ils ont pris le parti de découvrir le magnétisme une deuxième fois. Et ces gens-là prennent des airs de supériorité en traitant les autres de charlatans! Cela peut être adroit, mais à coup sûr c'est peu moral [1].

Une autre question qui m'a fait beaucoup de peine est le rejet par la Chambre de la proposition d'Antide Boyer concernant le désarmement général. Voilà une proposition sage et de la plus haute importance repoussée par une Chambre républicaine. Mais il ne faut pas pour cela se décourager. Je crois qu'un bon moyen serait un pétitionnement général. A mon avis la majorité de la France est pour la paix et on arriverait à un nombre colossal de signatures.

Recevez, Monsieur et cher frère, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

J. C.
Maître mécanicien à bord de *l'Iéna*.

---

1. Il faut lire la brochure intitulée *le Massage et le Magnétisme devant la Loi*, que vient de faire paraître M. H. Durville, pour avoir une idée de l'indignité des médecins et de leur ignorance.
R. C.

Le Spiritisme au Canada

Sainte-Cunégonde, 31 octobre 1894.

Mon cher monsieur Caillié,

Le Spiritisme vient de faire ses preuves à Montréal et d'attirer l'attention du public sur lui.

Voici les faits, tels que les ont racontés nos journaux quotidiens :

Quelques semaines avant la mort de notre ex-premier ministre, M. Honoré Mercier, que la maladie rongeait depuis six mois, et dont la force exceptionnelle surprenait nos plus habiles médecins, deux réunions de spirites eurent lieu à chaque extrémité de la ville, dans le but de savoir, par l'intermédiaire des Esprits, à quelle date mourrait M. Mercier. Notez que chaque assemblée était surveillée par un reporter. Les deux réunions de spirites donnèrent ensemble la même réponse : *la mort de M. Mercier aurait lieu le 30*. Or notre ex-ministre est décédé le mardi 30 octobre, à 9 heures du matin.

Quelle éclatante victoire pour les partisans du Spiritisme au Canada !

Je vous transmets ces notes, mon cher confrère, à titre de simple curiosité.

Je vous serre bien cordialement la main.

Votre tout dévoué,

Alex. Gerbée,

Directeur de *l'Echo des Jeunes*[1].

PARTIE LITTÉRAIRE

Le Mois artistique

Décidément les peintres modernistes abandonnent les grandes expositions annuelles pour de petits sa-

1. L'*Echo des Jeunes* est une franche et vivace Revue littéraire qui au Canada, parmi nos frères de la France nouvelle, défend le patrimoine intellectuel qui perpétue leur solidarité avec nous. L'*Echo des Jeunes* est vivement recommandé à nos lecteurs.

A. Jhouney.

lons individualistes où chacun d'eux affirme une note d'art nouvelle.

Ce mois-ci à la Bodinière, Ibels, impressioniste de la caricature ou plus simplement *caricaturiste* — car ce genre de dessin ne mérite ce nom que s'il est fugitif, ébauché — a réuni ses meilleurs dessins et ses gouaches les plus vives.

Ce jeune artiste, déjà connu par les journaux d'illustrations, est un Forain moins conventionnel. Ses légendes sont moins surprenantes, mais son dessin fixe certainement mieux le grotesque et l'allure momentanée.

A la *Plume*, dans cette salle où s'ouvrit le salon des cent, une autre exposition : Richard Ranft avec des pastels curieux.

Prochainement nous y verrons le maître des modernistes : Félicien Rops.

*
* *

La Cocarde, l'unique quotidien littéraire de Paris depuis qu'il est dirigé par Maurice Barrès, a commencé le *Dernier des Bourbons*, roman de Joséphin Péladan.

Le mois prochain, nous reparlerons de cette nouvelle œuvre du Sar et de l'esthétique des divers poèmes en prose réunis sous ce titre général : « Ethopée de la décadence latine »

*
* *

Trois concerts hebdomadaires sont ouverts cette année.

Dejà, Colonne et Lamoureux rivalisaient; d'Harcourt tente de faire mieux encore.

Ce dernier a fait exécuter des fragments si importants de *Tannhauser* que l'on peut jouir de la totalité de cette belle œuvre. L'exécution a été certainement moins parfaite qu'aux concerts Lamoureux, mais nous ne doutons pas que l'ardeur jalouse de M. d'Harcourt n'obtienne d'excellents résultats.

*
* *

Parmi les nouvelles publications, celle des frères Ibels, le *Courrier social*.

La rédaction manque de cohésion et n'égale pas celle des *Entretiens* si fâcheusement décédés. La critique sociale y est vive, — encore que philosophique, — mais, comme toujours, négative. Beaucoup d'attaques, beaucoup de lumières sur le monde actuel, mais pas d'indications sur les améliorations à y apporter. M. Bernard Lazare propose, toutefois, la création d'Universités libres.

Mais il ne dit pas ce qu'il propose d'y enseigner. Je soupçonne que la doctrine des Universités libres rêvées au *Courrier social* serait vaine, parce que négative, comme les propos actuels des jeunes artistes.

*
* *

Foison de livres nouveaux ce mois-ci comme les précédents. Cependant les œuvres remarquables sont rares.

Mariage mystique, de Léon Barracand, sans grand intérêt.

Vivisection du Christianisme, par Eugène Nus, l'auteur de la *Recherche des destinées*, mort il y a quelques mois. Il ne m'appartient pas de juger la méthode d'Eugène Nus et je ne veux noter que son style faible, mais assez clair et souple.

Chez l'éditeur Alcan, un livre de valeur : *La Vie sociale*. Le docteur Julien Pioger étudie le problème social et trouve sa solution dans la *solidarité*.

Dans le dernier numéro de *la Plume*, une conférence de Laurent Tailhade sur Paul Verlaine.

*
* *

NOTE : Pour la partie littéraire de « l'Etoile », notre correspondant parisien est M. Paul Marius André, demeurant rue de Buffon, n° 27.

Poésie

Mon âme est près de moi cette ombre qui me suit
Chaque fois que je veux regarder la lumière,
L'ombre que rien ne doit ni chasser ni distraire
Et que je sens toujours même pendant la nuit.

Vainement j'ai tenu les paupières baissées
Ou tenté d'oublier sous les voiles du soir,
Je sais qu'elle demeure et que pour la revoir
Il suffit qu'un rayon la jette à mes pensées.

Cette ombre douloureuse et qui ne cesse pas
De marcher près de moi pour assombrir mon heure
Et dont l'obsession, jusqu'à ce que je meure,
En hâte ou lentement me suivra pas à pas !

Et comme l'ombre triste, inutile, inféconde,
Que les plus clairs soleils font traîner avec nous,
Mon âme, dans les fleurs et les jours les plus doux,
Retrouve une douleur plus noire et plus profonde...

Aussi, quand. vers les chants et les rires joyeux,
Je l'ai pour en finir et malgré moi menée,
Elle a vu le plaisir comme une fleur fanée
Et pleuré de tristesse en détournant les yeux...

Depuis, le front plus las, je m'en vais solitaire
Mais ne peux fuir mon ombre et je la vois toujours :
Elle glisse sans bruit et, quand mes pas sont lourds,
Elle a l'air de m'attendre et de creuser la terre.

PAUL ROUGIER.

La Légende du Bon Traine-Besace

A Rémy de Gourmont

Long le chemin, dure l'étape,
Le ventre creux avec la pluie,
Clopiner sous le ciel de suie,
Sans au bout de la rude étape
L'âtre flambant, la blanche nappe.

Le dos coupé sous la rafale,
A pas roidis de somnambule,
Le vieux mendigot déambule
Courbant le dos sous la rafale,
Qui hurle, geint et grince et râle.

Et monotone l'eau clapote,
Interminable dégouline.
Le Cheminot ployant l'échine.
Va. Monotone l'eau clapote
Vrillant des trous ronds dans la crotte.

Il va serré dans sa pelure,
Fonçant dans la bise qui cingle.
La chair percée, au sang, d'épingles.
Endolori par les morsures
Du vent traversant sa pelure.

Tout là-bas... fument des chaumines,
« — Qu'il ferait doux devant la bûche... »
Les pieds gourds, lourds, le vieux trébuche
Si las d'aller... la faim le mine,
Croche son cœur en sa poitrine.

Dans son bissac pas une croûte,
Pour calmer son âpre fringale.
Et sa main palpe, machinale,
Sa besace où pas une croûte...
Faudra-t-il passer sur la route ?

* * *

Si loin, que loin la Ville encore,
Où l'on vit dans la quiétude.
Où des mains de sollicitude
Toutes souffrances édulcorent
Si loin, que loin la Ville encore.

Si loin... que loin encor la Ville
La Ville où s'endort toute peine
La Ville où s'endort toute haine
Si loin... que loin encor... la Ville
la Ville de calme : l'Asile.

« O très Sainte Vierge Marie,
« Accordez-moi force et courage
« Pour qu'au terme de mon voyage
« J'arrive, O Mère, je vous prie,
« Conduisez-moi sans avarie. »

* * *

Rêve-t-il... Non, là dans la brume
Grandit une altissime flèche.
Le vent fleure l'odeur des crèches.
Comme des yeux perçant la brume
Des milliers d'étoiles s'allument.

Il marche par des avenues,
Devant lui des ombres se rangent.
« Est-ce des hommes ou des anges,
Qui vont le long des avenues
Lui souhaitant la bienvenue ? »

De belles dames sur les porches,
Lui tendent leurs fines mains blanches,
La cloche chante : est-ce dimanche ?
Les belles dames sur les porches,
Elèvent, maintenant des torches.

Une, entre toutes la plus belle,
Portant des fleurs emmi sa robe
S'avance et dit : « Toi qui fus probe
Et doux, malgré le sort rebelle,
Frère, reçois ces immortelles.

Reçois ces lis, aussi la palme
De gloire, pour ton long martyre ;
Jamais ta bouche pour maudire
Ne s'entr'ouvrit. O toi si calme
Dans la douleur. Reçois la Palme.

Il regardait, la dame blonde
Etait de lumière vêtue
Et malgré qu'elle s'était tue
La caresse de sa voix monde
Calmait sa fièvre comme une onde.

Des rayons bleus, couleur de lune,
Luaient autour de son visage,
Telle la Vierge des images.
Qu'il priait, dans son infortune,
Très dévotement sans rancune.

Telle la Vierge de l'église
De son village de Bretagne,
Comme celle qui l'accompagne,
(Talisman bén: par l'Eglise),
Sous sa chemise en toile bise.

La Vierge, au cœur percé de glaives,
D'où le sang coule sur sa gonne
D'or fin, la Sainte, la Madone,
Qu'il voit, chaque nuit, dans ses rêves.
Le Cœur déchiré de sept glaives.

Devant la Vierge il se prosterne,
Humblement. baise ses sandales,
L'arome des fleurs virginales
Embaume son cœur, ses yeux ternes
Flambent de joie. Il se prosterne.

Elle dit : « Viens, ô mon doux frère ;
« Depuis des ans, des ans tu peines.
« Cette heure est la fin de tes peines,
« Sans plainte tu portas la haine.
« Ployé sous le faix de misère.

« Ah ! nous t'attendions pour la Fête —
« Le vin clair, fraîchit dans les jarres,
« Le pain doré, pour toi si rare,
« T'attend — Mon frère c'est la Fête
« De Bon Accueil, que l'on apprête.

« Viens reposer, ton corps, tes membres,
« Tes pieds mordus par les épines.
« Depuis si longtemps tu chemines.
« Viens reposer tes pauvres membres
« Engourdis au vent de décembre.

« Tu vas connaître, enfin la Vie,
« La douceur du Repos, la Joie ;
« Car tu suivis la droite Voie,
« Gardant ton cœur de mâle envie.
« Pour naître à l'Eternelle Vie.

« Au péché ton âme s'est close,
« Malgré les assauts et les luttes.
« Tu l'as su garder de la chute,
« Candide, sans tache, la Rose
« Précieuse, en ton âme éclose.

« Parce que tu fus charitable,
« Sans regret donnant à tes frères
« Ton pain. Mieux que par tes prières
« Tu rendis mon cœur exorable,
« O Pauvre! aux Pauvres, charitable.

« De blé mûr déborde ta grange,
« Dans le cellier, le jus des grappes
« De raisin blond, découle en nappes.
« Bois à ta soif, à ta faim manges,
« Jamais ne videras ta grange.

* * *

La Vierge de sa main l'entraîne,
Ils vont à travers les nuages.
La Ville disparaît... mirage...
Rien que la blanche et morne plaine
Où la neige effile sa laine.

∴

Ci fini la naïve histoire
Du pauvre et bon Traîne-Besace.
Au Paradis il a sa place
Près de Jésus le Roi de Gloire.
Ci fini sa naïve histoire.

Octobre 94.

TRISTAN L'ASCÈTE

Extrait des Œuvres posthumes d'Elie Lupano[1]

J'ai vu les reliques des saintes
Et leurs joyaux incandescents;
J'ai franchi les sombres enceintes
Où montent des odeurs d'encens;

J'ai courbé mon front triste et blême
Sur les dalles grises du chœur
A la recherche du problème
Qui torturait mon pauvre cœur;

J'ai crié, dans mon agonie;
J'ai supplié, dans ma douleur:
J'ai jeté ma plainte infinie
Aux pieds sanglants de mon Sauveur...

Mais, dans ces riches sanctuaires
Où le sanglot monte éperdu,
Nul n'a recueilli mes prières,
Nulle voix ne m'a répondu.

Alors, j'ai compris que ces voûtes,
Pleines de silence et d'effroi,
Etaient trop basses pour mes doutes
Et trop étroites pour ma foi;

J'ai compris que ces cathédrales
Où le Christ est lent à mourir
Etouffaient les cris et les râles,
Et ne pouvaient pas me guérir.

— Depuis lors, secouant les chaînes
Etlibre, enfin, sous le ciel bleu,
Pressentant des gloires prochaines,
Mon âme monte vers son Dieu.

ELIE LUPANO.

---

1. Un volume à paraitre par les soins de Paul-Marius André.

La Chaîne Magnétique

dans son dernier numéro contient des attestations de M. de Cazeneuve en faveur du M. Auffinger, qui n'en avait pas besoin. Rappelons que la *Chaîne Magnétique* est l'organe du syndicat des magnétiseurs, recommandé à nos Frères.

Naissance

Notre collaborateur Fernand Mazade vient d'être père d'une fille, Mademoiselle Simone Mazade. Tous les vœux de *l'Etoile* à la vivante poésie du fier poète de *Sable et d'or*.

Les Livres

La Monégasque, par Jean Blaize [1].

Roman multiple et palpitant et qui déborde son titre.

Le talent de Jean Blaize s'y affirme, ascensionnel, se développant dans toutes ses voies, de cordiale humanité, de raffinement esthétique, de méditation philosophique et sociale.

Le jeu et Monaco n'y sont qu'un épisode d'un drame plus étendu : La tentation luxueuse assaillant la femme de moyenne bourgeoisie moderne.

L'immense richesse à la fois corruptrice et douloureuse de l'Anglais John Flit, la bonhomie laborieuse de Gazolle, les indignations d'un anarchiste sincère et humain, le droguiste Boin, les prophéties de l'occultiste Mermoz, pauvre, clairvoyant et noble, glissant en marge de la destinée, les personnages secondaires, types animés et saillants d'élégance, de malheur, de belle animalité, de vice bas et plat, de vice tragique, d'argent, de grave science désespérée, de ridicule, tout un cercle et un tournoiement de vie, entoure et voile parfois le sujet central.

L'ensemble dégage une émotion sympathique, impartiale, qui garde une résonnance profonde d'humanité à la vibration d'un talent plus clair et ferme que jamais.

1. Un vol. chez Plon, rue Garancière, 10, Paris.

* * *

Les Chansons éternelles, par PAUL REDONNEL [1].

Une route tortueuse, soufferte, se terminant par un prodige et continuant en route lumineuse dans le ciel.

J'aime cette foi rude et désespérée en Dieu, au bout de tant de contournements et parfois d'affectations extérieures.

Littérairement, je n'approuve pas toutes les formes de Redonnel, encore que très conscientes.

Il y a souvent pour moi contradiction entre la simplicité, la douleur du fond et les enchevêtrements et obscurcissements verbaux.

Le symbolisme de la *marquise* me semble d'une mièvrerie trop historique, pour un livre âpre et vécu.

Mais une sérieuse aspiration soulève toute l'œuvre.

Et souvent, Paul Redonnel rencontre le point d'harmonie entre ses recherches verbales et sa secrète émotion.

Ce sont les meilleurs endroits des *Chansons éternelles*, ceux où l'on voit poindre la définitive orientation du poète, — s'il la veut poursuivre.

Paul Redonnel qui, au sommet de l'agonie morale, découvre Dieu et le salue d'un râle éclatant, nous doit, victorieux et guéri maintenant, de déployer ce fier cri en un bel hymne de sérénité limpide.

* * *

Ernest Hello. L'Homme, le Penseur, l'Ecrivain,
par JOSEPH SERRE [2].

M. Joseph Serre, dont nous avons un livre de vaste expansion philosophique : *Au large*, a consacré un volume de piété sérieuse et fidèle au génie du voyant Hello.

Hello est un catholique absolu. Il a un mot atroce : « Mais la justice mange son pain » à propos des peines éternelles.

Le génie enfermé dans un système y marque tout de son énergie, et faire ressortir à ce degré la cruauté du dogme, c'est en réfuter *génialement* la fausseté.

---

1. Bibliothèque d'Occitanie, rue du Cheval-Vert, 6, Montpellier.
2. Perrin et Cie, Quai des Grands-Augustins, 35, Paris.

En revanche du sublime impitoyable, Hello a d'innombrables sublimités où l'on ne peut qu'admirer avec une émotion infinie.

Sa pensée tempétueuse et céleste a toutes les variétés de l'éclair : les grandes lueurs diffuses de la synthèse illuminant l'universel de leur ampleur, les traits sabrants dardés sur le mal, les vues profondes, éclatant de loin en loin dans une méditation ténébreuse, ou au contraire foudre sur foudre, intuition sur intuition, acharnement de clairvoyance et de voyance.

***

La Morale universelle, par A. Eschenauer [1].

Malgré telles criantes anomalies de détail dans les mœurs des peuples, malgré les variations imposées à l'unité du devoir par le mal, la matière, le temps et l'espace, pesants et incohérents adversaires de l'immuable esprit, l'universalité des grands principes moraux éclate et demeure et maintient au milieu du monde quelque chose de la constance de Dieu.

C'est ce que M. A. Eschenauer a soutenu avec une belle ampleur de démonstration dans un livre que je recommande aux Frères et aux lecteurs de l'*Etoile*.

Les matérialistes et les ethnographes ont exagéré l'importance des différences et des absurdités humaines. Bientôt la forte synthèse, religion sincère enfin, morale et raison, éclairée d'ésotérisme, rendra de nouveau à l'humanité le sens de l'Homme universel.

A. Jhouney.

***

Le docteur Baraduc et l'Iconographie de l'Invisible. — Lire dans la *Haute Science* d'août 1894 (chez Bailly) un article capital et hautement intéressant du docteur Baraduc sur la *Force vitale*. Le docteur Baraduc, déjà connu par ses admirables recherches sur le fluide vital, dont il a *mesuré* les attractions et répulsions, a rigoureusement démontré que la force vitale ne peut se confondre avec la chaleur ni avec l'électricité. Il a, de plus, commencé à *iconographier l'Invisible*. Nous devons à son obligeance la communication de cinq épreuves photographiques des plus

1. Fischbacher, rue de Seine, 33, Paris.

curieuses, représentant le fluide émané du front, la projection lumineuse d'un cœur, une figure ressemblante environnée de fluide, venue par appel, etc., etc... Je compte revenir à loisir sur ces beaux travaux. Mais je tiens à les signaler dès aujourd'hui à nos lecteurs.

A. JHOUNEY.

* * *

L'Indomptée, roman par J-H. ROSNY [1].

La jeune fille-doctoresse, un caractère de vierge moderne, altièrement sain, nouveau et beau, créé par les frères Rosny, les seuls qui aient donné de la *hauteur* à l'art épris de science.

Par la sublime feintise d'amour où elle enveloppe, comme dans un linceul de fidélité et d'espérance, l'agonie de son premier fiancé Gouria, par la lutte où, malgré son cœur, elle déjoue, dompte et rejette le douteux Laborde, par sa guerre et sa victoire de doctoresse contraignant à la science lumineuse les paysans obscurs et menaçants de Nestris, par son bonheur enfin avec Marcel Desroches, bonheur qui est un héroïsme encore et que baptise un dernier renoncement, Caroline Monteil entraine et retient, création d'art assez vigoureuse pour évoquer une réelle et prochaine race de femmes pleines de volonté, de science et de franchise et capables d'enfanter une France qui vivrait.

Et d'une âme sensitive, pas faussement virile, abandonnant par pitié tout son avenir, prête à livrer sa destinée à la contagion d'un mourant.

Et d'une grâce mélodieuse, et naïvement altérée de l'amour qu'elle repousse tant qu'il ne se plie pas à sa droiture, caressant de baisers enfantins et de larmes ses bras humiliés de leur solitude et son inutile beauté.

Cette pensée des Rosny, aux fermetés rudes et techniques, aux images de vif acier, s'assouplit à deviner avec une aisance d'un charme tendre une pensée de vraie femme.

Je regretterai seulement ce qu'il y a d'écourté à la fin ; j'aurais préféré une dernière scène plus développée entre Marcel et Caroline.

Quand il s'agit de types neufs, il vaut mieux *insister* que de conclure trop brièvement.

---

1. Léon Chailly, rue Saint-Joseph 8, Paris.

Il y a là une sorte de manque *d'équilibre* dans le roman entre les péripéties, longuement analysées, attachantes d'ailleurs, du duel avec Laborde et la description trop sommaire de l'harmonie entre Marcel et Caroline. Ne sont-ils pas l'avenir souhaité, la réalité définitive, les deux Ames qui *valent* et dont le triomphe serait justice ?

Dans le style, toujours des passages enchevêtrés, des métaphores mal combinées, mais rachetés par de personnelles trouvailles et une profonde sincérité d'accent.

***

Pour nous qui *classons* la science et la limitons à ce qu'elle peut donner, mais qui l'acceptons tout entière, l'œuvre des frères Rosny est très attrayante et très réconfortante.

Elle montre des esprits ouverts, sensibles aux noblesses légendaires, riches de hautes hypothèses, tels enfin qu'on en souhaite à la science quand on la rêve harmoniée avec une religion libre, dans une mutuelle indépendance et dans une égale émotion d'Humanité et d'Infini.

A. JHOUNEY.

Reçu : *les Symboles* par MAURICE BOUCHOR ; *le Chemin de Paradis*, par CHARLES MAURRAS ; *le Christ, les Eglises, les Peuples*, par F. CARRIER, curé de Genève.

(Compte rendu prochainement).

***

Fumerolles, poésies, par ROBERT DE SOUZA (1)

M. de Souza est l'un des plus sérieux parmi les chercheurs qui approfondissent la théorie du rhythme poétique, dans le souhait d'y créer une nouveauté, belle à coup sûr.

La valeur variable attribuée à l'*e* muet est l'un des moyens que préconise M. de Souza pour rapprocher la prononciation du vers de la réelle prononciation. Personnellement je suis contraire à cet ordre d'innovation : je n'admets pas du tout que les vers doivent se rapprocher du langage parlé. Ils doivent demeurer, libres ou symétriques, le chant hiératique

1. Un volume très artistique chez Bailly, Chaussée d'Antin, 11, Paris.

perpétuant au-dessus du langage la plénitude de sonorité des syllabes et l'intégralité lente et dominatrice des mots.

Ceci dit, le volume de vers lyriques où le poète applique son système n'a pas laissé que de m'apparaître une belle nuée, large et douce. Une ondoyante santé, de hauts soucis de fraternité fière et la mélancolie des lumières flottantes y planent subtilement parmi les *fumerolles* aux teintes de féerie.

Malheureusement M. de Souza reste trop hanté par ce goût d'indéterminé dans l'expression que certaines strophes de Verlaine et les évocations délicates et troubles de Mallarmé ont rendu commun à toute une part de la neuve littérature.

Ce que le poète des *Fumerolles* nous fait deviner de naturel et d'ampleur sous ses voiles colorés ne me semble pas s'accorder à cette esthétique décevante et qui affaiblira toujours les pensées véritablement puissantes qu'on lui confiera.

A. JHOUNEY.

* *

Traité expérimental *de Magnétisme. Physique magnétique.* Cours professé à l'*Ecole pratique de Magnétisme et de Massage*, par *H. Durville*. T. I., avec portrait et signature autographe de l'auteur et de nombreuses figures dans le texte. Relié. 3 fr., à la *Librairie du Magnétisme* 23, rue Saint-Merri. Paris.

Le directeur de l'*Ecole pratique de Magnétisme et de Massage* vient de publier un ouvrage des plus curieux sur le Magnétisme.

L'ouvrage, qui doit comprendre deux volumes. est écrit méthodiquement, dans la forme d'un traité de physique ; et, en effet, l'auteur ne parle que de physique. Mais, c'est une physique inconnue, par laquelle il démontre que le magnétisme — qui est tout différent de l'hypnotisme — s'explique parfaitement par la *théorie dynamique*, et qu'il n'est qu'un mode vibratoire de l'éther, c'est-à-dire une manifestation de l'énergie.

L'auteur étudie comparativement le magnétisme propre à l'aimant, au globe terrestre, à l'électricité ; se proposant d'étudier, dans le second volume, la chaleur, la lumière, le mouvement, les décompositions chimiques, le son, et tous les corps ou agents de la nature, qui, affirme-t-il obéissent aux mêmes lois physiques.

L'ouvrage de M. Durville est des plus intéressants au point de vue scientifique ; car, si ses affirmations sont vraies, le Magnétisme animal tant vanté depuis Mesmer, est une véritable science physique dont il établit les bases fondamentales.

Revues

La Transformation de l'Ermitage [1]

L'ardente Revue de religion, de philosophie, de poésie et d'art, au catholicisme de plein air, résolu, ce qui est sympathique, artiste, ce qui est aujourd'hui fort rare, ouvert, ce qui est plus rare et ce qui est même chrétien, va prendre un développement où son premier succès la sollicite.

L'Ermitage va devenir une *grande Revue illustrée* destinée à la fois au grand public et aux amateurs d'art.

M. Henri Mazel (alias Saint-Antoine) le poète en prose hautaine et ample de la *Mort des Dieux*, l'*Ariste* entraînant, défenseur inlassable de toute élite et de toute fureur glorieuse vers le surhumain, en demeure le directeur.

Nous ne partageons pas toutes les idées de M. Mazel, son catholicisme formel, puisque nous défendons l'ésotérisme chrétien messianique où se peuvent réunir non seulement les différentes communions chrétiennes, mais les religions et philosophies les plus diverses dès qu'un élément d'expansion et de charité, sous n'importe quel nom, s'y dévoile.

Mais nous avons toujours eu de la joie à rencontrer dans l'*Ermitage*, unis à la passion d'art des autres jeunes Revues, une flamme philosophique plus décidée, un souffle d'entreprise vers le prochain siècle, de croisade intellectuelle.

Il y a si longtemps que nous rêvons, succédant au stoïcisme d'art des Flaubert et des Leconte de Lisle, un christianisme d'art, un christianisme de gloire... Après la noblesse impénétrable du siècle, ce qui était déjà si beau, ce serait la noblesse victorieuse du siècle, après le sublime invaincu, le sublime transfigurateur.

Toutes ces laideurs que les fiers solitaires n'ont

1. S'adresser pour renseignements à M. Henri Mazel, rue de Varenne, 26, Paris.

point laissées entrer dans la tour, il s'agirait de les chasser de la cité et de les chasser de la terre.

Et si ce n'est qu'une espérance, combattre, même sans vaincre, avec l'idée que le *devoir* est de vaincre, donne à l'art un autre accent que combattre seulement pour résister et sans la passion qu'il serait magnifique que Dieu fût, par notre idéal, meurtrier aux bassesses du monde et que quelque chose du Jugement dernier commençât dans nos pensées et dans nos arts frémissants.

C'est pourquoi nous envoyons tous nos profonds souhaits de triomphe à la nouvelle série de l'Ermitage et nous appelons sur elle un rayon du Rédempteur glorieux.

A. J.

La Revue hebdomadaire

Lire dans les derniers numéros de la Revue hebdomadaire : *A la Fenêtre*, par Henri Michel; vers de beau recueillement mélancolique dont la combinaison de rythme est simple et neuve; les nouvelles scientifiques de *Léo Dex*, etc.

La *Revue Hebdomadaire* a commencé la publication de *Lourdes*, le fameux roman de *Zola*.

Une nouvelle Revue : La France d'oc. Rédacteur en chef : Paul Redonnel. Directeur : Louis Ferrer.

C'est une fraiche tentative de décentralisation littéraire et artistique.

« Nous sommes et voulons rester Français, dit M. Louis Ferrer, mais nous voulons une France faite de solidarité et non d'absorption; nous voulons montrer qu'en dehors de la capitale il existe des savants, des écrivains, des artistes dont le talent peut et doit s'affirmer librement. Nous voulons rendre à ce Midi toujours sacrifié, berné, outragé, sa vie et son éclat. »

Les lecteurs de l'*Etoile* connaissent le talent âpre et parfois poignant de Paul Redonnel. Il nous garantit la hardiesse du nouveau périodique.

La *France d'oc* est extrêmement variée dans son programme : Actualités régionalistes. — Nouvelles. — Ephémérides méridionales. — Critiques. — Excursionnisme. — Voyages. — Notes d'Hygiène. — Découvertes et inventions. — Pays Etrangers. — Théâtres et concerts, Gravures tous les numéros. — Supplément musical tous les mois, etc., etc.

L'Etoile souhaite longs jours et beaux jours à la *France d'oc*, dont le titre est si heureux, excluant à la fois l'anémie centralisatrice et la décomposition séparatiste :

France d'oc, — mais *France*.

A. J.

Dieu évident pour tous, par ARTHUR D'ANGLEMONT
Place du Caire, 2, Paris.

Dans cette brochure qui résume la partie de l'Omnithéisme se rapportant à la Divinité, M. d'Anglemont, apôtre infatigable, a voulu mettre Dieu à la portée de toutes les intelligences et de toutes les bonnes volontés qui craindraient de s'égarer en le recherchant dans l'Œuvre entière : *Dieu dans la Science et dans l'Amour*. Cependant, si le mot science peut effrayer, celui d'amour doit séduire et rassurer, car l'amour nous livre les clefs de la science ; aussi, nous pouvons certifier que quiconque entreprendra sans parti pris, avec un peu de courage et de bonne volonté, cette étude merveilleuse et captivante, ne la quittera qu'après l'avoir entièrement terminée, ayant compris alors l'œuvre simple et grandiose de l'éternelle création, la destinée des êtres, ainsi que l'existence de Dieu et sa sublime constitution.

Le sentiment intuitif de l'existence de Dieu est au fond dans la plupart des cœurs. Nous portons tous, en effet, une loi gravée dans notre âme qui nous fait distinguer le bien du mal, et, si cette loi nous condamne lors même que les lois ou les conventions sociales nous approuvent, nous sentons en nous un tourment interieur qui est le châtiment provoqué par un manquement à cette loi. Or cette loi de l'âme, comme toute loi, suppose un législateur qui ne peut être qu'un être supérieur à l'homme, et c'est Dieu.

D'autre part, l'Univers manifesté que nous pouvons saisir par nos sens, implique bien comme toute manifestation un agent d'exécution, lequel ne peut être le hasard, puisque le hasard n'est que le manque de direction ne pouvant par conséquent produire que le désordre, tandis que les lois organisant les phénomènes de la nature agissent partout avec intelligence, c'est-à-dire avec ordre, rectitude et harmonie. Mais cette intelligence dans la loi ne peut appartenir qu'à un être intelligent lui-même, capable de formuler l'application de ces lois, et cet être c'est Dieu.

Dieu a paru jusqu'ici inexplicable parce qu'on a voulu le considérer comme un pur esprit dénué de toute substance et, en outre, comme un seul être remplissant l'Infini des infinis.

C'est donc l'unité divine qu'il faut étudier avec la lumière de notre raison, ce qui devient possible puisqu'elle est, sous la forme d'omnivers, une fraction du grand Tout, fraction dont nous apercevons une partie dans le firmament que nous habitons, et que nous pouvons saisir complètement par la pensée.

Comment considérer Dieu, unité divine, sinon comme le sublime archétype de l'Être humain qu'il « a créé à son image, mâle et femelle », comme dit très exactement la Genèse, et réunissant au plus haut degré les facultés sensorielles, les facultés affectives et les facultés intellectives, puisqu'il possède l'art suprême, l'amour infini et l'omniscience. Mais les facultés de la pensée ne peuvent s'exercer sans des organes appropriés, et où placer ces organes sinon dans un cerveau ? Alors nous avons devant notre esprit l'immense cerveau divin, réceptacle des organes générateurs de la pensée divine, sillonné par des quantités innombrables d'astres de tous les règnes et sous-règnes, puisqu'il est une fraction du firmament *infiniversel :* astres sur un desquels nous nous trouvons, et alors nous comprenons que saint Paul ait pu dire avec justesse au milieu de l'Aréopage : « C'est en Dieu que nous avons la vie, le mouvement et l'être ; nous sommes de la race de Dieu même ». Nous sommes donc bien fils de Dieu et comme tels destinés à devenir un jour semblables à lui, lorsque nous aurons acquis dans notre âme, par le travail de nos facultés, l'art suprême, l'amour infini et la science omniverselle ou omniscience.

Il faut voir le cerveau divin, ou *Omnivers,* comme l'image réduite de l'Univers, représentation parfaite du grand Tout et contenant la série intégrale de tous les êtres et de toutes les espèces.

L'âme divine pour former sa pensée divine doit recevoir des fluides psychiques divins qui lui sont fournis par les êtres de la collectivité divine vivant sur les astres du firmament divin de l'Omnivers. Mais chacun de ces êtres divins, rudimentaires de cette âme qui est leur Etre principal, contient également dans son cerveau qui est un omnivers, la même série spécifique intégrale représentative du grand Tout que nous venons d'énumérer, et cette

organisation se répète ainsi par ordre décroissant jusqu'aux profondeurs inaccessibles de l'infiniment petit; de même, notre omnivers est le cerveau d'un Être divin vivant avec une collectivité d'Êtres divins de même stature sur un astre, aux proportions pour nous inimaginables, du firmament divin d'un omnivers de grandeur puissantielle ascendante; et ainsi de grandeurs en grandeurs jusqu'à l'Infini sans limites.

En outre, dans le Soleil représentatif du Moi-divin, se trouve un nouveau cerveau qui est la reproduction puissantielle descendante d'un nouvel omnivers avec son *moi* solaire, lequel reproduit également dans son cerveau un autre omnivers de puissance descendante et ce jusqu'à l'infini descentionnel. C'est ainsi que Dieu se voit décroissant dans ses moi divins jusqu'à l'infini pour régir, dans chacune des grandeurs correspondant à ces *moi*, tous les êtres jusqu'à l'infiniment petit.

Dieu est donc personne divine interne et personne divine externe. Il est Dieu dans sa personne divine interne, qui est l'omnivers divin, puisque là il est l'*Unité* des unités; mais comme personne divine externe, vivant sur un astre divin avec une collectivité d'êtres divins similaires, il n'est pas cette unité des unités; il n'est plus que *fraction* d'une *Unité* divine de laquelle il est Être rudimentaire divin.

Dieu, personne divine externe, vivant de la vie collective avec des êtres divins similaires des deux sexes, il trouve parmi eux son âme sœur complémentaire, également personne divine externe, et Dieu dans son omnivers. C'est par le rayonnement de leurs fluides divins se pénétrant réciproquement jusqu'au plus profond de leurs *moi*, que s'exhale l'amour des époux divins et que s'accomplit dans les deux omnivers masculin et féminin la création des âmes atomiques minérales. Les âmes jumelles, masculine et féminine, « *créées à l'image de Dieu, mâle et femelle* », sortent ainsi par couple du même berceau où elles séjournaient à l'état de germe dans leur antériorité éternelle, pour accomplir à travers toutes les phases des sous-règnes leur croissance, se recherchant inconsciemment d'abord, puis finissant par se rencontrer dans le règne humain où l'amour animique commence à prendre sa prépondérance; c'est alors qu'après les dures épreuves vaillamment supportées, ces deux âmes se reconnaissant éprouvent l'une pour l'autre l'amour infini qui les lie pour l'éter-

nité : elles ont trouvé le vrai bonheur et la vraie lumière, elles peuvent poursuivre d'un pas assuré, à jamais inséparables, leur marche ascendante jusqu'à leur entrée dans le règne divin où elles deviendront créatrices à leur tour.

Quelle immense reconnaissance, quel amour filial sans borne, ne devons-nous pas à notre Père divin et à notre Mère divine pour la tendresse avec laquelle ils nous ont dirigés jusqu'à cette étape qui nous permet d'avoir conscience de nous-mêmes et de connaître la voie lumineuse qui nous conduira jusqu'à eux !

C'est un aperçu aussi faible que rapide que nous venons de donner de *Dieu évident pour tous*, mais ceux qui le liront (et il est à croire que le nombre en sera grand) seront illuminés par cette vision divine ; ils pourront contempler par la vue de l'esprit l'immense omnivers éclairé par des astres sans nombre, par les Soleils divins, y compris le colossal Soleil du *Moi*, projetant tous l'éclat de leurs radiations d'une intensité et d'une variété de couleurs inimaginables ; c'est ainsi que Dieu apparaît vraiment : *Lumière de lumière*.

Un Omnithéiste.

*
* *

Conciliation scientifique du matérialisme et du Spiritualisme, du Théisme et de l'Athéisme par la révélation de l'extatique Louis Michel de Figanières, par J. E. Renucci, avec préface de René Caillié. Prix : *un franc;* Edmond Bailly, éditeur.

Prière à nos amis de vouloir bien nous envoyer le montant de leur abonnement pour 1895.

R. C.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Le Directeur-Gérant : René Caillié.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie.

TABLE DES MATIÈRES

(Année 1894)

Cinquième volume

SOMMAIRE DU NUMÉRO 1 DE JANVIER 1894

Pensées (X. Y. Z.). — **Fraternité de l'Etoile** (Alber Jhouney).— KABBALE MESSIANIQUE : **La Tradition.** Le Siphra Dzénioutha [*suite*] A. Jhouney. — **Traduction du Chapitre II** (Alber Jhouney). — **Religion messianique.** L'Ame du Salut [*suite*] (Alber Jhouney).— **Yoga Sastra de Patandjali** (A. Jhouney). — SOCIALISME CHRETIEN : **Conférences.** Les trois phases de l'histoire humaine (Abbé C. M.).— **Le Socialisme à l'Académie** (François Coppée). — **La Mission de la France** (René Caillié). — **Lettre inédite.** A René Caillié (l'Abbé Roca). — **La paix future** par les Français et les Russes (X.). — **Nécrologie.** SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL : **L'Emancipation de l'homme.** Troisième entretien (Un Esprit). — **Usage et abus du spiritisme** [*suite*] (Rouxel). — **La Magie pratique.** Le Magiste et la Religion (Papus). — **Fait de Magie noire** (*La Haute Science*). — PARTIE LITTÉRAIRE : **Les Livres** (Alber Jhouney). — **Auditions de Poèmes et Prosopopées** (A. Jhouney).— **Les Revues.** L'Evangile social (Bibliographie). — **Carnet de mariage.** — **Nécrologie.** — Souscription (l'*Étoile*). (Des pages 1 à 69).

SOMMAIRE DU NUMÉRO 2 DE FÉVRIER

Pensées (X. Y. Z.). — **Fraternité de l'Etoile** (Alber Jhouney). — KABBALE MESSIANIQUE : **La Tra-**

*

dition. Le Siphra Dzénioutha [*suite*] (A. JHOUNEY). — **Traduction du Chapitre III** (ALBER JHOUNEY). — **Religion messianique.** L'Ame du Salut [*suite*] (ALBER JHOUNEY). — **Yoga Sastra de Patandjali** (A. JHOUNEY). — **Perles d'Orient** (*Lumière sur le Sentier*). — **Dieu et le Soleil spirituel** (*L'Eglise de l'Avenir*).— **Onzième lettre odique** (DE REICHENBACH). — SOCIALISME CHRÉTIEN : **Conférences** Les trois phases de l'histoire humaine [*suite*] (Abbé C. M.). — **Les Cieux nouveaux.** Christianisme scientifique et social (Abbé ROCA). — **Hymne à la France** (HIPPOLYTE DESTREM). — **Le Socialisme à l'Académie** (FRANÇOIS COPPÉE).— **Documents.** Au Quartier latin (H. L.).— **Les Messies Esséniens** et l'Eglise (RENÉ GIRARD). — SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL : **La Science matérialiste** (RENÉ CAILLIÉ). — **La Solidarité universelle** (RENÉ CAILLIÉ). — **Usage et abus du spiritisme** (ROUXEL). — I. **Les Phénomènes spirituels.** Procédé italien pour se débarrasser des attaques d'un sorcier (ALBER JHOUNEY). — II. **La Providence** (*La Lumière*). — III. **Comment l'esprit quitte le corps** (*L'Aurore*). — PARTIE LITTÉRAIRE : **Les Livres** (MAURICE FABRE).— **Nostradamus** (VALÈRE BERNARD).— **Echos.** Poésies de A. Eschenauer. **Strada** de J. Paul Clarens. **Parsifal** de Mme Emilie de Morsier. Divers (BIBLIOGRAPHIE). — **Photographie** des couleurs. — Influence de la lumière sur les microbes. — Astrologie physique. — Lettre de l'abbé Sterlin (*Les Débats*). (Des pages 69 à 136).

SOMMAIRE DU NUMÉRO 3 DE MARS

Pensées (X.Y. Z.).— **Fraternité de l'Etoile** (A. JHOUNEY). — KABBALE MESSIANIQUE : **La Tradition.** Le Siphra Dzénioutha [*suite*] (ALBER JHOUNEY). — **Religion messianique.** L'Ame du Salut [*suite*] (ALBER JHOUNEY).— **Yoga Sastra de Patandjali** [*suite*] (ALBER JHOUNEY).— **Esotérisme et socialisme,** par A. Jhouney (ALTA). — **Le Congrès des religions à Chicago** (A. SABATIER). — **L'art d'abréger la vie** (ROUXEL). — SOCIALISME CHRÉTIEN : **Conférences.** Les trois phases de l'Epopée chrétienne [*suite*] (Abbé C. M.). — **Christianisme scientifique et social.** Comment l'ancienne foi se perd et pourquoi elle devait se perdre (L'ABBÉ ROCA). — **Correspondance.** Lettre à René Caillié (X.). — SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL : **L'Emancipation de l'homme.** Quatrième

entretien (UN ESPRIT). — **Musique mystique** (*L'Aurore*). — **Documents originaux.** Expériences de Milan (CHARLES RICHET). — PARTIE LITTÉRAIRE : **Le Rythme** (PAUL ROUGIER). — **Debout** (PROSPER ESTIEU). — **Philosophie de poche**, par Jean Macé. — **Le Merveilleux scientifique**, par J. P. Durand. — **Le Plan astral.** — **Peut-on envoûter ?** de Papus. — Appréciations de la *Revue Bleue* (BIBLIOGRAPHIE). — **Eugène Nus, Charles Fauvety** (NÉCROLOGIE). — **Syndicat des Prêtres** (E. HOUSSAY, abbé Julio). (Des pages 137 à 204).

SOMMAIRE DU NUMÉRO 4 D'AVRIL

Pensées (X. Y. Z.). — **Fraternité de l'Etoile** (ALBER JHOUNEY). — KABBALE MESSIANIQUE : **La Tradition.** Le Siphra Dzénioutha [*suite*] (A. JHOUNEY). **Traduction des Chapitres IV et V** [*suite*] (A. JHOUNEY). — **Esotérisme et socialisme** par Alber Jhouney (A. JHOUNEY (ALTA). — **L'Ame universelle.** Douzième lettre odique (DE REICHENBACH). — SOCIALISME CHRETIEN : **L'Humanité nouvelle** (ABBÉ ROCA). — **Liberté religiieuse.** Les Evêques américains et la tolérance de la foi (*L'Aurore*). — **Société du Familistère de Guise** [*à suivre*] (ALBER JHOUNEY). — **Société de la paix perpétuelle par la justice internationale** (H. DESTREM). — SIRITUALISME EXPERIMENTAL : **Le Départ de la terre** raconté par un Esprit (Princesse WISZNIEWSKA). — **Les Arguments du millionnaire Newton** (*Revue Spirite*). — **Documents originaux.** Expériences de Milan. Notes de M. Charles Richet [*suite*] (CHARLES RICHET). — PARTIE LITTERAIRE : **Jean Aicard et l'Académie** (ALBER JHOUNEY). — **Le Téléphrène** (ALBER JHOUNEY). — **Revues.** — **Livres reçus** (*L'Etoile*). — **Assemblée générale du Syndicat des Prêtres** (E. HOUSSAY). — **Bibliographie.** (Des pages 205 à 272).

SOMMAIRE DU NUMÉRO 5 DE MAI

Pensées (X. Y. Z.). — **Fraternité de l'Etoile** (ALBER JHOUNEY). — KABBALE MESSIANIQUE : **La Tradition.** Le Siphra Dzénioutha [*suite*] (A. JHOUNEY). — **Commentaires** et fin de la Traduction du Chap. V (A. JHOUNEY). — **Religion messianique.** L'Ame du Salut (A. JHOUNEY). — **Yoga Sastra de Patandjali**

[*suite*] (A. JHOUNEY). — **Le Matérialisme**, voilà l'ennemi (LOUIS DE TOURREIL).— SOCIALISME CHRETIEN : **Conférences.** Préorigines du Chritianisme (ABBÉ C. M.). — **La Religion progressive**. Nouvelle exégèse (ABBÉ ROCA). — **L'Eglise et le siècle** (ABBÉ HENRY BOLO). — **Le Tolstoïsme** (RENÉ CAILLIÉ). — **Sur la situation actuelle à Paris** (*L'Aurore*). — SPIRITUALISME EXPERIMENTAL : **Emancipation de l'homme.** 5e, 6e et 7e entretien (UN ESPRIT). — **Les Phénomènes spirituels.** I. Séances à Odessa (*Revue Spirite*). — II. **Eusapia Paladino à Varsovie** (*Le Messager*). — III. **Vivent les anciens** (HORACE PELLETIER). — **Documents originaux.** Expériences de Milan (CHARLES RICHET).— PARTIE LITTERAIRE : **Jeanne d'Arc.** Création de la Patrie française (RENÉ CAILLIÉ). — **L'Encyclique de Léon XIII**, sur l'étude de la Sainte Ecriture (ALTA). — **Les petites religions**, par Jules Bois. — **Revues. — Revues littéraires. — Livres reçus**, etc. (BIBLIOGRAPHIE). (Des pages 273 à 346).

SOMMAIRE DU NUMÉRO 6 DE JUIN

Pensées (X.Y. Z.).— **Fraternité de l'Etoile** (A. JHOUNEY). — KABBALE MESSIANIQUE : **La Tradition.** Le Siphra Dzénioutha. — Commentaires (A. JHOUNEY). — **Religion messianique. L'Ame du Salut** (ALBER JHOUNEY). — **Yoga Sastra de Patandjali** [*suite*] (A. JHOUNEY). — **Esotérisme et socialisme** d'Alber Jhouney (ALTA). — **L'Ame universelle.** Treizième lettre odique (DE REICHENBACH). — SOCIALISME CHRETIEN : **Conférences.** V. Le Mosaïsme (ABBÉ C. M.). — **Rénovation sociale** (ABBÉ ROCA). — **L'Avenir de la Religion** (ROUXEL). — **Un grand progrès.** La participation aux bénéfices (RENÉ CAILLIÉ). — SPIRITUALISME EXPERIMENTAL : **Résumé des expériences** de vingt années de spiritisme (X.). — **Le Spiritisme en Italie** (*Le Messager*). — **Les Collaborateurs des Humains** (*La Curiosité*). — PARTIE LITTERAIRE : **George Sand.** La Femme glorifiée (RENÉ CAILLIÉ). — **Le Navire** (R. FÉVRIER). **La Traversée** (A. LAURENT DE FAGET). — **Le Messie du XVe siècle.** A Jeanne d'Arc (UN BARDE ESSÉNIEN). — BIBLIOGRAPHIE : **Sarah Kemmy.** — **Histoire des crimes** du tripot de Monte-Carlo. — **La Porte héroïque du Ciel** (DIVERS).— **Les Livres.** Livres reçus

(Alber Jhouney). — **Correspondance** (René Girard, Garin-Moroy). (Des pages 347 à 416).

SOMMAIRE DU NUMÉRO 7 DE JUILLET

Pensées (X. Y. Z.). — **Fraternité de l'Etoile** (Alber Jhouney).— KABBALE MESSIANIQUE : **La Tradition.** Le Siphra Dzénioutha. Commentaires (Alber Jhouney). — **Religion messianique.** L'Ame du Salut (A. Jhouney).— **Yoga Sastra de Patandjali** [*suite*] (A. Jhouney). — SOCIALISME CHRETIEN : **Conférences.** V. Le Prophétisme (Abbé C. M.). — **Aspirations de la France.** Son rôle humanitaire (Abbé Roca). — **La liberté de la médecine** (Rouxel). — **Le Christ social** et les fêtes de Jeanne d'Arc (René Caillié). — **L'Eglise de Swedenborg** (*L'Eglise de l'Avenir*).— SPIRITUALISME EXPERIMENTAL : **Emancipation de l'homme.** 8e et dernier entretien (Un Esprit). — **Le Spiritisme,** pivot du Christianisme (René Caillié). — **Les anciens et les modernes** (Horace Pelletier). — **Singulier cas de somnambulisme** (X.). — **Le Spiritisme à Rome** (*Le Messager*). — PARTIE LITTERAIRE : **Régénération sociale.** Initiation au mariage (René Caillié). — **Les Angoisses** (Edouard de Morsier). — La vie inconnue de Jésus-Christ sur la Terre. — Socialisme pratique. — La Monégasque de Jean Blaise.— Bernadette de Lourdes (Bibliographie). — **Syndicat des Magnétiseurs** (E. Houssay). — **Lettres de M. Chossat** (Correspondance). (Des pages 417 à 486).

SOMMAIRE DU NUMERO 8 D'AOUT

Pensées (X. Y. Z.). — **Fraternité de l'Etoile** (Alber Jhouney). — KABBALE MESSIANIQUE : **La Tradition.** Le Siphra Dzénioutha. Commentaires (Alber Jhouney). — **Religion messianique.** L'Ame du Salut. (A. Jhouney).— **Yoga Sastra de Patandjali** [*suite*] (A. Jhouney). — **Quatorzième lettre odique** (De Reichenbach). — SOCIALISME CHRETIEN : **Conférences.** Rôle politique des prophètes (Abbé C. M.). — **Démolition du vieux Monde.** Les Prolétaires (Abbé Roca). — **Aux Femmes** (René Caillié). — **La Réincarnation** (Ernest Bosc). — **Le Mouvement Féminin** (*Revue Scientifique*). — SPIRITUALISME

EXPERIMENTAL : **Direction nouvelle** à donner à la Révélation spirite. La Religion Sociale (René Caillié). — **La propagande spirite** (Rouxel). — PARTIE LITTERAIRE : **Régénération par la Doctrine ésotérique.** L'Amour spirituel (René Caillié). — **In hoc signo** (Alber Jhouney). — **Mœsta, vero, anima mea** (Ch. de Barberies). — **Alliance Universelle** (A. Jhouney). — **Revues** (A. Jhouney).— **Après la Mort**, par Léon Denis. **Jeanne Leade**, etc. (Bibliographie). — **Hippolyte DESTREM** (Nécrologie). — (Des pages 487 à 556).

SOMMAIRE DU NUMÉRO 9 DE SEPTEMBRE

Pensées (X. Y. Z.). — **Fraternité de l'Etoile** (Alber Jhouney). — KABBALE MESSIANIQUE : **La Tradition.** Le Siphra Dzénioutha. Commentaires (A. Jhouney). — **Religion messianique.** L'Ame du Salut (A. Jhouney). — **La Vie mystique**, par Edouard Schuré (A. Jhouney). — **La Prière** (A. Jhouney). — **La Métallothérapie** (René Caillié). — SOCIALISME CHRETIEN : **Conférences.** Prêtres et Prophètes (Abbé C. M.). — **La Rédemption sociale.** Action conquérante du Christ sur le Vieux Monde (Abbé Roca). — **Le Jugement dernier**, d'après Swedenborg (René Caillié). — **Charité Fraternelle** (*Neue Spirituelitische Blatter*). — SPIRITUALISME EXPERIMENTAL : **La Charité** (l'Esprit de Vérité). — **La Propagande spirite** (Rouxel). — **Vingt années de spiritisme** (E. V.). — **Swedenborg et ses gardiens** (René Caillié). — PARTIE LITTERAIRE : **Régénération par la Doctrine ésotérique** [*fin*] (René Caillié). — **Alliance Universelle** (Alber Jhouney). — **Socialisme pratique**, par le retour à la terre. — **L'Eternelle poupée.** — **Dieu et les règnes déitaires. Mystères des Sciences occultes**, etc. (Bibliographie). (Des pages 559 à 628).

SOMMAIRE DU NUMÉRO 10 D'OCTOBRE

Nécrologie (A. Jhouney). — **Pensées** (X. Y. Z.). — **L'Anniversaire** de la mort de notre frère Roca (l'*Etoile*). — **Fraternité de l'Etoile** (Alber Jhouney). — KABBALE MESSIANIQUE : **La Tradition.** Le Siphra Dzénioutha (A. Jhouney). — **Religion messia-**

nique. L'Ame du Salut (A. JHOUNEY). — **Yoga Sastra de Patandjali** (A. JHOUNEY). — **L'Ame Universelle.** Quinzième lettre odique [*suite*] (DE REICHENBACH). — SOCIALISME CHRETIEN : **Conférences.** Prophétisme et Messianisme (C. M.). — **La Loi du progrès** (ABBÉ ROCA). — **Le Congrès universaliste et l'Alliance universelle** (A. JHOUNEY). — **Etats-Unis.** Programme de la Fédération américaine du Travail (*Le Devoir*). — SPIRITUALISME EXPERIMENTAL : **Résumé des expériences** de vingt années de Spiritisme [*suite et fin*] (E. V. M.). — **Fédération spirite Lyonnaise.** Conférences de M. Léon DENIS à Lyon [*suite*] (H. SYLVESTRE). — **Une Anecdocte** (X). — **Les appareils kénodynamiques** (ALBER JHOUNEY.)— **Exercice illégal de la médecine.**— PARTIE LITTERAIRE : **A Edouard Schuré** (A. JHOUNEY). — **Les Livres.** — **Appel aux abonnés et lecteurs de** *l'Etoile* (BIBLIOGRAPHIE). — **Nécrologie,** Leconte de Lisle (A. JHOUNEY). (Des pages 629 à 696).

SOMMAIRE DU NUMÉRO 11 DE NOVEMBRE

Pensées à méditer (X. Y. Z.). — **Fraternité de l'Etoile** (A. JHOUNEY). — KABBALE MESSIANIQUE : **La Tradition.** Le Siphra Dzénioutha. Commentaires (A. JHOUNEY). — **Religion messianique.** L'Ame du Salut [*suite*] (A. JHOUNEY). — **Yoga Sastra de Patandjali** [*suite*] (A. JHOUNEY). — **Seizième et dernière lettre odique** (DE REICHENBACH). — SOCIALISME CHRETIEN : **Conférences.** Prophétisme et Monothéisme (ABBÉ DE L'ETOILE). — **Les derniers jours de l'Ultramontanisme** (ABBÉ ROCA).— **Le Dieu des armées** (*La Paix par le Droit*). — SPIRITUALISME EXPERIMENTAL : **Les Mariages dans le ciel,** d'après Swedenborg (RENÉ CAILLIÉ). — **Comment se produit la désincarnation** (*Le Spiritisme*). — **La Révélation nouvelle** (EUGÈNE CREISSEL). — **Conférences de Léon Denis à Lyon** (H. SYLVESTRE). — **Le Congrès-synthèse de 1900** (A. JHOUNEY). — **Correspondance.** A M. Jhouney (J. BOUVÉRY). — **Fédération spirite universelle** (LAURENT DE FAGET). — PARTIE LITTERAIRE : **Une Prophétie** (*La Voie Parfaite*). — **Enseignements de Christna** (SAINT-YVES D'ALVEYDRE). — **Les Livres** (A. JHOUNEY). — **L'Etoile littéraire** (*l'Etoile*). — **Chants de fiançailles** (PAUL-MARIUS ANDRÉ). — **Appel aux lecteurs de** l'*Etoile* (EDOUARD

GRIMBERT). — **La Cause pacifique** (E. GRIMBERT). — **A la mémoire de Mme René Caillié** (R. C.). (Des pages 697 à 768).

SOMMAIRE DU NUMÉRO 12 DE DÉCEMBRE

Pensées à méditer (X. Y. Z.). — **Fraternité de l'Etoile** (A. JHOUNEY). — KABBALE MESSIANIQUE : **La Tradition**. Le Siphra Dzénioutha. Commentaires [*suite*] (A. JHOUNEY).— **Religion messianique**. L'Ame du Saiut [*suite*] (A. JHOUNEY). — **Yoga Sastra de Patandjali** [*suite*] (A. JHOUNEY). — **Théosophie Hindoue**. Conférence d'Annie Besant (*La Curiosité*).— SOCIALISME CHRETIEN : **Conférences**. Evolution de l'Idée (ABBÉ DE L'ETOILE). — **L'Esprit nouveau**. Conférence de l'abbé Petit (RENÉ CAILLIÉ). — **Une femme maire**. (*Le Devoir*). — **Triste Statistique** (EDOUARD GRIMBERT). — SPIRITUALISME EXPERIMENTAL : **Prière** (LUCIE GRANGE). — **Le Congrès de l'Humanité** et l'Alliance universelle (A. JHOUNEY). — **Une Voyante** (*La Justice*).— **Témoignage** à la Vérité spirite (EUGÈNE CREISSEL). — **Phénomènes spirituels**. Le cas de Mary Fancher (RENÉ CAILLIÉ). — **Correspondance**. Magnétiseurs et Médecins (J. C.). — **Le Spiritisme** au Canada (A. GERBÉE). — PARTIE LITTERAIRE : **Le Mois artistique** (PAUL-MARIUS ANDRÉ). — **Poésie** (PAUL ROUGIER). — **La Légende** du bon Traine-Besace (TRISTAN L'ASCÈTE).— **Œuvre posthume** (ELIE LUPANO). — **Les Livres et les Revues** (A. JHOUNEY). — **Dieu** évident pour tous. — **Conciliation** scientifique du Matérialisme et du Spiritualisme., etc. (BIBLIOGRAPHIE). (Des pages 769 à 840).

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS R 1/1

Tours, imp. E. Arrault et C.

SIXIÈME ANNÉE — N° 62. — FÉVRIER 1894

BOAL
Vaucluse
N° 44
18 94

l'Etoile

Revue mensuelle

Kabbale messianique
Socialisme chrétien — Spiritualisme expérimental
Littérature et Art

ALBER JHOUNEY
Fondateur

RENÉ CAILLIÉ
Directeur

Prix du Numéro
60 centimes

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
11, rue de la Chaussée d'Antin, 11

Sixième Année

N° 63. — Mars 1894.

106
1894

l'Etoile

Revue mensuelle

Kabbale messianique
Socialisme chrétien — Spiritualisme expérimental
Littérature et Art

Alber JHOUNEY
Fondateur

René CAILLIÉ
Directeur

Prix du Numéro
60 centimes

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDEPENDANT
11, rue de la Chaussée d'Antin, 11

FRATERNITÉ DE L'ETOILE

Déclaration

Nous voulons réunir graduellement, sans rien imposer à personne, tous les hommes de dévouement et de bonne volonté.

Nous avons tâché d'éviter deux défauts contraires : l'exclusivisme et le manque de principes.

Pour cela nous avons établi quatre degrés d'admission graduelle.

Nous nous efforçons d'abord, comme on le verra, à réunir, dans une vaste famille, tous les hommes de dévouement.

Puis dans cette famille se sélectent d'eux-mêmes les hommes d'intuition, ceux qui admettent la voix intérieure et l'illumination d'en haut. Après, une autre sélection réunit ceux des Frères qui croient à la valeur des Traditions religieuses[1]; enfin une harmonie suprême rassemble ceux qui par l'Intuition et la Tradition sont parvenus à posséder la certitude et croient fermement en Dieu et à l'Ame.

Ainsi, même dans le quatrième degré on ne demande aux adhérents qu'un nombre restreint de convictions communes, de sorte que ce quatrième degré peut encore réunir des esprits d'ailleurs séparés philosophiquement, politiquement, ou en désaccord sur la portée des dogmes spéciaux et des Eglises positives.

Le dévouement est comme la grande Ame unique qui pénétrera la Fraternité entière.

Au dévouement s'ajoutent, à mesure qu'on avance, d'autres principes qui le complètent sans l'altérer.

Les affirmations nettes quoique simples et limitees du quatrième degré empêchent la Societé de manquer de Principes supérieurs, mais ces affirmations ne sont acceptées que par ceux qui le veulent, et les Membres des trois autres degrés ne sont en rien obligés d'y souscrire.

C'est un essai de conciliation que notre tentative, un essai de *conciliation entre la verité traditionnelle et la liberté par la charité*. Nous avons fait la plus large part à la liberté, et cela d'après nos intimes convictions. Nous sommes convaincus que Dieu lui-même n'impose jamais rien à l'homme et le laisse entièrement libre de s'éloigner ou de se rapprocher de lui. Par conséquent les religions autoritaires sont le contraire de Dieu.

Puisse notre Fraternité semer une vraie semence d'union et d'amour mutuel parmi les hommes. Puisse-t-elle réunir enfin tous les bons pour le salut des méchants.

On a trop souvent pris pour base d'union les idées et les théories, qui, quelque vagues qu'on les suppose, divisent toujours les esprits, de sorte que des hommes excellents se combattent et sont ennemis alors que par le cœur ils désirent le même bien. Nous croyons le temps venu de fonder une Fraternité religieuse sur le sentiment pur, tout en offrant au sentiment la voie pour s'élever jusqu'à Dieu et reconnaître que Dieu, dans son essence, n'est pas autre chose que l'amour.

Statuts

1. La Fraternité de l'Etoile comprend quatre degrés, elle reçoit des adhérents de l'un et de l'autre sexe et de toute nationalité.

2. Pour être reçu membre du premier degré il suffit de signer et d'adresser à la revue *l'Etoile*, après l'avoir fait signer par deux membres déjà reçus dans la Fraternité, la declaration suivante[2] : *Je crois que la charité mise en pratique, le dévouement doivent constituer le fond de la vie personnelle et sociale, et je m'associe aux frères de l'Etoile dans le but de chercher avec eux les moyens intellectuels et pratiques de développer la charité mutuelle, dans la vie privée et dans les institutions sociales.*

---

1. Comme l'indiquent nos *statuts*, il est des esprits qui vont de la Tradition à l'Intuition. La Fraternité les accueille également et intervertit pour eux l'ordre des deux degrés intermédiaires, ce qui ne change rien aux principes fondamentaux de la Fraternité.

2. M. A. Jhouney, fondateur de la *Revue* et de la Fraternité, accusera réception de la déclaration.

3. Ce premier groupe a donc pour but limité des études de morale et de sociologie.

Tous ceux qui en font partie s'aident mutuellement dans ces études par des articles, correspondances, réunions [1].

4. Il n'est pas exigé de cotisation pour entrer dans la société, mais des souscriptions pourront être faites, des dons volontaires recueillis, dans le but de réaliser des œuvres de secours mutuels, de charité sociale. Les listes de souscription seront publiées dans l'*Etoile*.

5. La Fraternité, dans aucun de ses degrés, ne s'occupe de politique.

6. Pour être reçu membre du deuxième degré, il faut faire la même déclaration que pour l'être du premier et y ajouter : *Je crois que l'homme, s'il vit conformément à la charité peut recevoir des révélations intérieures et par l'intuition se rapprocher de la vérité d'en haut. Je m'associe aux frères de l'Etoile pour travailler à développer en nous la faculté d'intuition* [2].

7. Pour faire partie du troisième degré, il faut faire les mêmes déclarations que pour être reçu membre des deux premiers, en ajoutant : *Je crois que les symboles des religions contiennent un sens spirituel élevé. Avec les frères de l'Etoile, je veux travailler à dégager ce sens* [3].

8. Pour faire partie du quatrième degré, il faut aux trois déclarations précédentes ajouter : *Par la prière, l'intuition et la science spirituelle des religions je suis arrivé à la certitude que Dieu existe, qu'il est l'amour infini et conscient que l'essence de l'âme est un rayon de Dieu. et que, par la vertu, cette essence peut remonter dans la divine lumière. Avec les frères de l'Etoile je veux enseigner à tous ces principes, chercher à reconquérir les certitudes qui en dépendent et préparer ainsi l'avènement de la religion véridique et du règne de Dieu.*

9. Comme il n'y a pas de cotisations exigées des frères mais seulement des dons volontaires, à chaque souscription les membres de l'Étoile qui l'auront souscrite (à quelque degré qu'ils appartiennent, car les membres des degrés différents peuvent très bien s'unir pour une même œuvre de charité), les Frères donateurs nommeront eux-mêmes une commission temporaire chargée d'administrer les fonds versés.

10. Ainsi il n'y a pas d'administration proprement dite — il n'y a pas d'autres titres que Membre des degrés, premier, second, etc., de l'Etoile. Dans les réunions qui auraient lieu, les membres présents nommeront les président, secrétaire, pour la durée de la réunion.

11. Ceux des membres qui y tiendraient peuvent se faire faire soit en cuivre, soit en nickel, soit en argent, soit en or, l'insigne emblématique de la Fraternité, qui est une étoile à cinq rayons ayant au centre un A gravé qui signifie Absolu et Amour et suspendue par un ruban rouge pour le premier degré, bleu pour le second, blanc pour le troisième et doré pour le quatrième.

Le rayon inférieur gauche de l'Etoile represente le premier degré, le rayon inférieur droit le second, le rayon supérieur gauche représente le troisième degré, le rayon supérieur droit le quatrième; quant au rayon suprême à la pointe du pentagramme, il représente l'Esprit de Dieu qui bénit toute la Fraternité.

---

1. Il en est de même dans chacun des degrés suivants avec la seule différence qu'à chaque nouveau degré atteint de nouveaux sujets d'étude viennent s'ajouter au premiers. Il faut savoir également qu'à l'étude fraternelle s'allient, dans tous les degrés, et l'enseignement mutuel pratiqué entre les Frères et l'enseignement de propagande répandu par eux dans leur entourage. Ce sont là des conséquences toutes naturelles de l'étude.

2. Ce deuxième groupe embrasse toutes les recherches pures vers l'au delà, le Spiritualisme expérimental, la voyance par l'Ame.

3. L'ordre entre le second et le troisième degré peut être interverti, c'est-à-dire qu'on peut entrer dans le troisième d'abord et dans le second ensuite, car il est des esprits qui vont de la tradition à l'intuition.

Tours, imp. E. Arrault et Cie.

Sixième Année — N° 64. — Avril 1894.

DÉPÔT LÉGAL
Vaucluse
N° 153
1894

l'Etoile

Revue mensuelle

Kabbale messianique
Socialisme chrétien — Spiritualisme expérimental
Littérature et Art

Alber JHOUNEY
Fondateur

René CAILLIÉ
Directeur

Prix du Numéro
60 centimes

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDEPENDANT
11, rue de la Chaussée d'Antin, 11

FRATERNITÉ DE L'ETOILE

Déclaration

Nous voulons réunir graduellement, sans rien imposer à personne, tous les hommes de dévouement et de bonne volonté.

Nous avons tâché d'éviter deux défauts contraires : l'exclusivisme et le manque de principes.

Pour cela nous avons établi quatre degrés d'admission graduelle.

Nous nous efforçons d'abord, comme on le verra, à réunir, dans une vaste famille, tous les hommes de dévouement.

Puis dans cette famille se sélectent d'eux-mêmes les hommes d'intuition, ceux qui admettent la voix intérieure et l'illumination d'en haut. Après, une autre sélection réunit ceux des Frères qui croient à la valeur des Traditions religieuses[1]; enfin une harmonie suprême rassemble ceux qui par l'Intuition et la Tradition sont parvenus à posséder la certitude et croient fermement en Dieu et à l'Ame.

Ainsi, même dans le quatrième degré on ne demande aux adhérents qu'un nombre restreint de convictions communes, de sorte que ce quatrième degré peut encore réunir des esprits d'ailleurs séparés philosophiquement, politiquement, ou en désaccord sur la portée des dogmes spéciaux et des Eglises positives.

Le dévouement est comme la grande Ame unique qui pénétrera la Fraternité entière.

Au dévouement s'ajoutent, à mesure qu'on avance, d'autres principes qui le complètent sans l'altérer.

Les affirmations nettes quoique simples et limitées du quatrième degré empêchent la Société de manquer de Principes supérieurs, mais ces affirmations ne sont acceptées que par ceux qui le veulent, et les Membres des trois autres degrés ne sont en rien obligés d'y souscrire.

C'est un essai de conciliation que notre tentative, un essai de *conciliation entre la vérité traditionnelle et la liberté par la charité*. Nous avons fait la plus large part à la liberté, et cela d'après nos intimes convictions. Nous sommes convaincus que Dieu lui-même n'impose jamais rien à l'homme et le laisse entièrement libre de s'éloigner ou de se rapprocher de lui. Par conséquent les religions autoritaires sont le contraire de Dieu.

Puisse notre Fraternité semer une vraie semence d'union et d'amour mutuel parmi les hommes. Puisse-t-elle réunir enfin tous les bons pour le salut des méchants.

On a trop souvent pris pour base d'union les idées et les théories, qui, quelque vagues qu'on les suppose, divisent toujours les esprits, de sorte que des hommes excellents se combattent et sont ennemis alors que par le cœur ils désirent le même bien. Nous croyons le temps venu de fonder une Fraternité religieuse sur le sentiment pur, tout en offrant au sentiment la voie pour s'élever jusqu'à Dieu et reconnaître que Dieu, dans son essence, n'est pas autre chose que l'amour.

Statuts

1. La Fraternité de l'Etoile comprend quatre degrés, elle reçoit des adhérents de l'un et de l'autre sexe et de toute nationalité.

2. Pour être reçu membre du premier degré il suffit de signer et d'adresser à la revue *l'Etoile*, après l'avoir fait signer par deux membres déjà reçus dans la Fraternité, la déclaration suivante[2] : *Je crois que la charité mise en pratique, le dévouement doivent constituer le fond de la vie personnelle et sociale et je m'associe aux frères de l'Etoile dans le but de chercher avec eux les moyens intellectuels et pratiques de développer la charité mutuelle, dans la vie privée et dans les institutions sociales.*

---

1. Comme l'indiquent nos *statuts*, il est des esprits qui vont de la Tradition l'Intuition. La Fraternité les accueille également et intervertit pour eux l'ordre des deux degrés intermédiaires, ce qui ne change rien aux principes fondamentaux de la Fraternité.

2. M. A. Jhouney, fondateur de la *Revue* et de la Fraternité, accusera reception de la déclaration.

3. Ce premier groupe a donc pour but limité des études de morale et de sociologie.

Tous ceux qui en font partie s'aident mutuellement dans ces études par des articles, correspondances, réunions [1].

4. Il n'est pas exigé de cotisation pour entrer dans la société, mais des souscriptions pourront être faites, des dons volontaires recueillis, dans le but de réaliser des œuvres de secours mutuels, de charité sociale. Les listes de souscription seront publiées dans l'*Etoile*.

5. La Fraternité, dans aucun de ses degrés, ne s'occupe de politique.

6. Pour être reçu membre du deuxième degré, il faut faire la même déclaration que pour l'être du premier et y ajouter : *Je crois que l'homme, s'il vti conformément à la charité peut recevoir des révélations intérieures et par l'intuition se rapprocher de la vérité d'en haut. Je m'associe aux frères de l'Etoile pour travailler à développer en nous la faculté d'intuition* [2].

7. Pour faire partie du troisième degré, il faut faire les mêmes déclarations que pour être reçu membre des deux premiers, en ajoutant : *Je crois que les symboles des religions contiennent un sens spirituel élevé. Avec les frères de l'Etoile, je veux travailler à dégager ce sens* [3].

8. Pour faire partie du quatrième degré, il faut aux trois déclarations précédentes ajouter : *Par la prière, l'intuition et la science spirituelle des religions je suis arrivé à la certitude que Dieu existe, qu'il est l'amour infini et conscient que l'essence de l'âme est un rayon de Dieu. et que, par la vertu, cette essence peut remonter dans la divine lumière. Avec les frères de l'Etoile je veux enseigner à tous ces principes, chercher à reconquérir les certitudes qui en dépendent et préparer ainsi l'avènement de la religion véridique et du règne de Dieu.*

9. Comme il n'y a pas de cotisations exigées des frères mais seulement des dons volontaires, à chaque souscription les membres de l'Étoile qui l'auront souscrite (à quelque degré qu'ils appartiennent, car les membres des degrés différents peuvent très bien s'unir pour une même œuvre de charité), les Frères donateurs nommeront eux-mêmes une commission temporaire chargée d'administrer les fonds versés.

10. Ainsi il n'y a pas d'administration proprement dite — il n'y a pas d'autres titres que Membre des degrés, premier, second, etc., de l'Etoile. Dans les réunions qui auraient lieu, les membres présents nommeront les président, secrétaire, pour la durée de la réunion.

11. Ceux des membres qui y tiendraient peuvent se faire faire soit en cuivre, soit en nickel, soit en argent, soit en or, l'insigne emblématique de la Fraternité, qui est une étoile à cinq rayons ayant au centre un A gravé qui signifie Absolu et Amour et suspendue par un ruban rouge pour le premier degré, bleu pour le second, blanc pour le troisième et doré pour le quatrième.

Le rayon inférieur gauche de l'Etoile represente le premier degré, le rayon inférieur droit le second, le rayon supérieur gauche représente le troisième degré, le rayon supérieur droit le quatrième; quant au rayon suprême à la pointe du pentagramme, il représente l'Esprit de Dieu qui bénit toute la Fraternité.

---

1. Il en est de même dans chacun des degrés suivants avec la seule différence qu'à chaque nouveau degré atteint de nouveaux sujets d'étude viennent s'ajouter au premiers. Il faut savoir également qu'à l'étude fraternelle s'allient, dans tous les degrés, et l'enseignement mutuel pratiqué entre les Frères et l'enseignement de propagande répandu par eux dans leur entourage. Ce sont là des conséquences toutes naturelles de l'étude.

2. Ce deuxième groupe embrasse toutes les recherches pures vers l'au delà, le Spiritualisme expérimental, la voyance par l'Ame.

3. L'ordre entre le second et le troisième degré peut être interverti, c'est-à-dire qu'on peut entrer dans le troisième d'abord et dans le second ensuite, car il est des esprits qui vont de la tradition à l'intuition.

Tours, imp. E. Arrault et Cie.

Sixième Année — N° 65 — Mai 1894.

DÉPÔT LÉGAL
Seine
N° 206
1894

l'Etoile

Revue mensuelle

Kabbale messianique
Socialisme chrétien — Spiritualisme expérimental
Littérature et Art

Alber JHOUNEY
Fondateur

René CAILLIÉ
Directeur

Prix du Numéro
60 centimes

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDEPENDANT
11, rue de la Chaussée d'Antin, 11

FRATERNITÉ DE L'ETOILE

Déclaration

Nous voulons réunir graduellement, sans rien imposer à personne, tous les hommes de dévouement et de bonne volonté.

Nous avons tâché d'éviter deux défauts contraires : l'exclusivisme et le manque de principes.

Pour cela nous avons etabli quatre degrés d'admission graduelle.

Nous nous efforçons d'abord, comme on le verra, à réunir, dans une vaste famille, tous les hommes de dévouement.

Puis dans cette famille se sélectent d'eux-mêmes les hommes d'intuition, ceux qui admettent la voix intérieure et l'illumination d'en haut. Après, une autre sélection réunit ceux des Frères qui croient à la valeur des Traditions religieuses [1]; enfin une harmonie suprême rassemble ceux qui par l'Intuition et la Tradition sont parvenus à posséder la certitude et croient fermement en Dieu et à l'Ame.

Ainsi, même dans le quatrième degré on ne demande aux adhérents qu'un nombre restreint de convictions communes, de sorte que ce quatrième degré peut encore réunir des esprits d'ailleurs séparés philosophiquement, politiquement, ou en désaccord sur la portée des dogmes spéciaux et des Eglises positives.

Le dévouement est comme la grande Ame unique qui pénétrera la Fraternité entière.

Au dévouement s'ajoutent, à mesure qu'on avance, d'autres principes qui le complètent sans l'altérer.

Les affirmations nettes quoique simples et limitees du quatrième degré empêchent la Société de manquer de Principes supérieurs, mais ces affirmations ne sont acceptées que par ceux qui le veulent, et les Membres des trois autres degrés ne sont en rien obligés d'y souscrire.

C'est un essai de conciliation que notre tentative, un essai de *conciliation entre la verité traditionnelle et la liberté par la charité*. Nous avons fait la plus large part à la liberté, et cela d'après nos intimes convictions. Nous sommes convaincus que Dieu lui-même n'impose jamais rien à l'homme et le laisse entièrement libre de s'éloigner ou de se rapprocher de lui. Par conséquent les religions autoritaires sont le contraire de Dieu.

Puisse notre Fraternité semer une vraie semence d'union et d'amour mutuel parmi les hommes. Puisse-t-elle réunir enfin tous les bons pour le salut des méchants.

On a trop souvent pris pour base d'union les idées et les théories, qui, quelque vagues qu'on les suppose, divisent toujours les esprits, de sorte que des hommes excellents se combattent et sont ennemis alors que par le cœur ils désirent le même bien. Nous croyons le temps venu de fonder une Fraternité religieuse sur le sentiment pur, tout en offrant au sentiment la voie pour s'élever jusqu'à Dieu et reconnaître que Dieu, dans son essence, n'est pas autre chose que l'amour.

Statuts

1. La Fraternité de l'Etoile comprend quatre degrés, elle reçoit des adhérents de l'un et de l'autre sexe et de toute nationalité.

2. Pour être reçu membre du premier degré il suffit de signer et d'adresser à la revue *l'Etoile*, après l'avoir fait signer par deux membres déjà reçus dans la Fraternité, la déclaration suivante [2] : *Je crois que la charité mise en pratique, le dévouement doivent constituer le fond de la vie personnelle et sociale et je m'associe aux frères de l'Etoile dans le but de chercher avec eux les moyens intellectuels et pratiques de développer la charité mutuelle, dans la vie privée et dans les institutions sociales.*

---

1. Comme l'indiquent nos *statuts*, il est des esprits qui vont de la Tradition à l'Intuition. La Fraternité les accueille également et intervertit pour eux l'ordre des deux degrés intermédiaires, ce qui ne change rien aux principes fondamentaux de la Fraternité.

2. M A. Jhouney, fondateur de la *Revue* et de la Fraternité, accusera reception de la déclaration.

3. Ce premier groupe a donc pour but limité des études de morale et de sociologie.

Tous ceux qui en font partie s'aident mutuellement dans ces études par des articles, correspondances, réunions [1].

4. Il n'est pas exigé de cotisation pour entrer dans la société, mais des souscriptions pourront être faites, des dons volontaires recueillis, dans le but de réaliser des œuvres de secours mutuels, de charité sociale. Les listes de souscription seront publiées dans l'*Etoile*.

5. La Fraternité, dans aucun de ses degrés, ne s'occupe de politique.

6. Pour être reçu membre du deuxième degré, il faut faire la même déclaration que pour l'être du premier et y ajouter : *Je crois que l'homme, s'il vti conformément à la charité peut recevoir des révélations intérieures et par l'intuition se rapprocher de la vérité d'en haut. Je m'associe aux frères de l'Etoile pour travailler à développer en nous la faculté d'intuition*[2].

7. Pour faire partie du troisième degré, il faut faire les mêmes déclarations que pour être reçu membre des deux premiers, en ajoutant : *Je crois que les symboles des religions contiennent un sens spirituel élevé. Avec les frères de l'Etoile, je veux travailler à dégager ce sens* [3].

8. Pour faire partie du quatrième degré, il faut aux trois déclarations précédentes ajouter : *Par la prière, l'intuition et la science spirituelle des religions je suis arrivé à la certitude que Dieu existe, qu'il est l'amour infini et conscient que l'essence de l'âme est un rayon de Dieu. et que, par la vertu, cette essence peut remonter dans la divine lumière. Avec les frères de l'Etoile je veux enseigner à tous ces principes, chercher à reconquérir les certitudes qui en dépendent et préparer ainsi l'avènement de la religion véridique et du règne de Dieu.*

9. Comme il n'y a pas de cotisations exigées des frères mais seulement des dons volontaires, à chaque souscription les membres de l'Étoile qui l'auront souscrite (à quelque degré qu'ils appartiennent, car les membres des degrés différents peuvent très bien s'unir pour une même œuvre de charité), les Frères donateurs nommeront eux-mêmes une commission temporaire chargée d'administrer les fonds versés.

10. Ainsi il n'y a pas d'administration proprement dite — il n'y a pas d'autres titres que Membre des degrés, premier, second, etc., de l'Etoile. Dans les réunions qui auraient lieu, les membres présents nommeront les président, secrétaire, pour la durée de la réunion.

11. Ceux des membres qui y tiendraient peuvent se faire faire soit en cuivre, soit en nickel, soit en argent, soit en or, l'insigne emblématique de la Fraternité, qui est une étoile à cinq rayons ayant au centre un A gravé qui signifie Absolu et Amour et suspendue par un ruban rouge pour le premier degré, bleu pour le second, blanc pour le troisième et doré pour le quatrième.

Le rayon inférieur gauche de l'Etoile represente le premier degré, le rayon inférieur droit le second, le rayon supérieur gauche représente le troisième degré, le rayon supérieur droit le quatrième; quant au rayon suprême à la pointe du pentagramme, il représente l'Esprit de Dieu qui bénit toute la Fraternité.

---

1. Il en est de même dans chacun des degrés suivants avec la seule différence qu'à chaque nouveau degré atteint de nouveaux sujets d'étude viennent s'ajouter au premiers. Il faut savoir également qu'à l'étude fraternelle s'allient, dans tous les degrés, et l'enseignement mutuel pratiqué entre les Frères et l'enseignement de propagande répandu par eux dans leur entourage. Ce sont là des conséquences toutes naturelles de l'étude.

2. Ce deuxième groupe embrasse toutes les recherches pures vers l'au delà, le Spiritualisme expérimental, la voyance par l'Ame.

3. L'ordre entre le second et le troisième degré peut être interverti, c'est-à-dire qu'on peut entrer dans le troisième d'abord et dans le second ensuite, car il est des esprits qui vont de la tradition à l'intuition.

Tours, imp. E. Arrault et Cie.

SIXIÈME ANNÉE

N° 66 — JUIN 1894

DÉPÔT
244
94

l'Etoile

Revue mensuelle

Kabbale messianique
Socialisme chrétien — Spiritualisme expérimental
Littérature et Art

ALBER JHOUNEY
Fondateur

RENÉ CAILLIÉ
Directeur

Abonnement :
7 FR. PAR AN

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
11, rue de la Chaussée d'Antin

Sixième Année — N° 67 — Juillet 1894

R 290
18 94

l'Etoile

Revue mensuelle

Kabbale messianique
Socialisme chrétien — Spiritualisme expérimental
Littérature et Art

Alber JHOUNEY
Fondateur

René CAILLIÉ
Directeur

Abonnement :
7 FR. PAR AN

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDEPENDANT
11, rue de la Chaussée d'Antin

Sixième Année

N° 68. — Aout 1894.

R 31
94

l'Etoile

Revue mensuelle

Kabbale messianique
Socialisme chrétien — Spiritualisme expérimental
Littérature et Art

Alber JHOUNEY
Fondateur

René CAILLIÉ
Directeur

Abonnement :
7 FR. PAR AN

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDEPENDANT
11, rue de la Chaussée d'Antin

FRATERNITÉ DE L'ETOILE

Déclaration

Nous voulons réunir graduellement, sans rien imposer à personne, tous les hommes de dévouement et de bonne volonté.

Nous avons tâché d'éviter deux défauts contraires : l'exclusivisme et le manque de principes.

Pour cela nous avons établi quatre degrés d'admission graduelle.

Nous nous efforçons d'abord, comme on le verra, à réunir, dans une vaste famille, tous les hommes de dévouement.

Puis dans cette famille se sélectent d'eux-mêmes les hommes d'intuition, ceux qui admettent la voix intérieure et l'illumination d'en haut. Après, une autre sélection réunit ceux des Frères qui croient à la valeur des Traditions religieuses [1]; enfin une harmonie suprême rassemble ceux qui par l'Intuition et la Tradition sont parvenus à posséder la certitude et croient fermement en Dieu et à l'Ame.

Ainsi, même dans le quatrième degré on ne demande aux adhérents qu'un nombre restreint de convictions communes, de sorte que ce quatrième degré peut encore réunir des esprits d'ailleurs séparés philosophiquement, politiquement, ou en désaccord sur la portée des dogmes spéciaux et des Eglises positives.

Le dévouement est comme la grande Ame unique qui pénétrera la Fraternité entière.

Au dévouement s'ajoutent, à mesure qu'on avance, d'autres principes qui le complètent sans l'altérer.

Les affirmations nettes quoique simples et limitées du quatrième degré empêchent la Société de manquer de Principes supérieurs, mais ces affirmations ne sont acceptées que par ceux qui le veulent, et les Membres des trois autres degrés ne sont en rien obligés d'y souscrire.

C'est un essai de conciliation que notre tentative, un essai de *conciliation entre la vérité traditionnelle et la liberté par la charité*. Nous avons fait la plus large part à la liberté, et cela d'après nos intimes convictions. Nous sommes convaincus que Dieu lui-même n'impose jamais rien à l'homme et le laisse entièrement libre de s'éloigner ou de se rapprocher de lui. Par conséquent les religions autoritaires sont le contraire de Dieu.

Puisse notre Fraternité semer une vraie semence d'union et d'amour mutuel parmi les hommes. Puisse-t-elle réunir enfin tous les bons pour le salut des méchants.

On a trop souvent pris pour base d'union les idées et les théories, qui, quelque vagues qu'on les suppose, divisent toujours les esprits, de sorte que des hommes excellents se combattent et sont ennemis alors que par le cœur ils désirent le même bien. Nous croyons le temps venu de fonder une Fraternité religieuse sur le sentiment pur, tout en offrant au sentiment la voie pour s'élever jusqu'à Dieu et reconnaitre que Dieu, dans son essence, n'est pas autre chose que l'amour.

Statuts

1. La Fraternité de l'Etoile comprend quatre degrés, elle reçoit des adhérents de l'un et de l'autre sexe et de toute nationalité.

2. Pour être reçu membre du premier degré il suffit de signer et d'adresser à la revue *l'Etoile*, après l'avoir fait signer par deux membres déjà reçus dans la Fraternité, la déclaration suivante [2] : *Je crois que la charité mise en pratique, le dévouement doivent constituer le fond de la vie personnelle et sociale et je m'associe aux frères de l'Etoile dans le but de chercher avec eux les moyens intellectuels et pratiques de développer la charité mutuelle, dans la vie privée et dans les institutions sociales.*

---

1. Comme l'indiquent nos *statuts*, il est des esprits qui vont de la Tradition à l'Intuition. La Fraternité les accueille également et intervertit pour eux l'ordre des deux degrés intermédiaires, ce qui ne change rien aux principes fondamentaux de la Fraternité.

2. M. A. Jhouney, fondateur de la *Revue* et de la Fraternité, accusera reception de la déclaration.

3. Ce premier groupe a donc pour but limité des études de morale et de sociologie.

Tous ceux qui en font partie s'aident mutuellement dans ces études par des articles, correspondances, réunions [1].

4. Il n'est pas exigé de cotisation pour entrer dans la société, mais des souscriptions pourront être faites, des dons volontaires recueillis, dans le but de réaliser des œuvres de secours mutuels, de charité sociale. Les listes de souscription seront publiées dans l'*Etoile*.

5. La Fraternité, dans aucun de ses degrés, ne s'occupe de politique.

6. Pour être reçu membre du deuxième degré, il faut faire la même déclaration que pour l'être du premier et y ajouter : *Je crois que l'homme, s'il vit conformément à la charité peut recevoir des révélations intérieures et par l'intuition se rapprocher de la vérité d'en haut. Je m'associe aux frères de l'Etoile pour travailler à développer en nous la faculté d'intuition*[2].

7. Pour faire partie du troisième degré, il faut faire les mêmes déclarations que pour être reçu membre des deux premiers, en ajoutant : *Je crois que les symboles des religions contiennent un sens spirituel élevé. Avec les frères de l'Etoile, je veux travailler à dégager ce sens* [3].

8. Pour faire partie du quatrième degré, il faut aux trois déclarations précédentes ajouter : *Par la prière, l'intuition et la science spirituelle des religions je suis arrivé à la certitude que Dieu existe, qu'il est l'amour infini et conscient que l'essence de l'âme est un rayon de Dieu. et que, par la vertu, cette essence peut remonter dans la divine lumière. Avec les frères de l'Etoile je veux enseigner à tous ces principes, chercher à reconquérir les certitudes qui en dépendent et préparer ainsi l'avènement de la religion véridique et du règne de Dieu.*

9. Comme il n'y a pas de cotisations exigées des frères mais seulement des dons volontaires, à chaque souscription les membres de l'Étoile qui l'auront souscrite (à quelque degré qu'ils appartiennent, car les membres des degrés différents peuvent très bien s'unir pour une même œuvre de charité), les Frères donateurs nommeront eux-mêmes une commission temporaire chargée d'administrer les fonds versés.

10. Ainsi il n'y a pas d'administration proprement dite — il n'y a pas d'autres titres que Membre des degrés, premier, second, etc., de l'Etoile. Dans les réunions qui auraient lieu, les membres présents nommeront les président, secrétaire, pour la durée de la réunion.

11. Ceux des membres qui y tiendraient peuvent se faire faire soit en cuivre, soit en nickel, soit en argent, soit en or, l'insigne emblématique de la Fraternité, qui est une étoile à cinq rayons ayant au centre un A gravé qui signifie Absolu et Amour et suspendue par un ruban rouge pour le premier degré, bleu pour le second, blanc pour le troisième et doré pour le quatrième.

Le rayon inférieur gauche de l'Etoile represente le premier degré, le rayon inférieur droit le second, le rayon supérieur gauche représente le troisième degré, le rayon supérieur droit le quatrième; quant au rayon suprême à la pointe du pentagramme, il représente l'Esprit de Dieu qui bénit toute la Fraternité.

---

1. Il en est de même dans chacun des degrés suivants avec la seule différence qu'à chaque nouveau degré atteint de nouveaux sujets d'étude viennent s'ajouter aux premiers. Il faut savoir également qu'à l'étude fraternelle s'allient, dans tous les degrés, et l'enseignement mutuel pratiqué entre les Frères et l'enseignement de propagande répandu par eux dans leur entourage. Ce sont là des conséquences toutes naturelles de l'étude.

2. Ce deuxième groupe embrasse toutes les recherches pures vers l'au delà, le Spiritualisme expérimental, la voyance par l'Ame.

3. L'ordre entre le second et le troisième degré peut être interverti, c'est-à-dire qu'on peut entrer dans le troisième d'abord et dans le second ensuite, car il est des esprits qui vont de la tradition à l'intuition.

Tours, imp. E. Arrault et Cie.

FRATERNITÉ DE L'ETOILE

Déclaration

Nous voulons réunir graduellement, sans rien imposer à personne, tous les hommes de dévouement et de bonne volonté.

Nous avons tâché d'éviter deux défauts contraires : l'exclusivisme et le manque de principes.

Pour cela nous avons établi quatre degrés d'admission graduelle.

Nous nous efforçons d'abord, comme on le verra, à réunir, dans une vaste famille, tous les hommes de dévouement.

Puis dans cette famille se sélectent d'eux-mêmes les hommes d'intuition, ceux qui admettent la voix intérieure et l'illumination d'en haut. Après, une autre sélection réunit ceux des Frères qui croient à la valeur des Traditions religieuses[1]; enfin une harmonie suprême rassemble ceux qui par l'Intuition et la Tradition sont parvenus à posséder la certitude et croient fermement en Dieu et à l'Ame.

Ainsi, même dans le quatrième degré on ne demande aux adhérents qu'un nombre restreint de convictions communes, de sorte que ce quatrième degré peut encore réunir des esprits d'ailleurs séparés philosophiquement, politiquement, ou en désaccord sur la portée des dogmes spéciaux et des Eglises positives.

Le dévouement est comme la grande Ame unique qui pénétrera la Fraternité entière.

Au dévouement s'ajoutent, à mesure qu'on avance, d'autres principes qui le complètent sans l'altérer.

Les affirmations nettes quoique simples et limitees du quatrième degré empêchent la Société de manquer de Principes supérieurs, mais ces affirmations ne sont acceptées que par ceux qui le veulent, et les Membres des trois autres degrés ne sont en rien obligés d'y souscrire.

C'est un essai de conciliation que notre tentative, un essai de *conciliation entre la verité traditionnelle et la liberté par la charité.* Nous avons fait la plus large part à la liberté, et cela d'après nos intimes convictions. Nous sommes convaincus que Dieu lui-même n'impose jamais rien à l'homme et le laisse entièrement libre de s'éloigner ou de se rapprocher de lui. Par conséquent les religions autoritaires sont le contraire de Dieu.

Puisse notre Fraternité semer une vraie semence d'union et d'amour mutuel parmi les hommes. Puisse-t-elle réunir enfin tous les bons pour le salut des méchants.

On a trop souvent pris pour base d'union les idées et les théories, qui, quelque vagues qu'on les suppose, divisent toujours les esprits, de sorte que des hommes excellents se combattent et sont ennemis alors que par le cœur ils désirent le même bien. Nous croyons le temps venu de fonder une Fraternité religieuse sur le sentiment pur, tout en offrant au sentiment la voie pour s'élever jusqu'à Dieu et reconnaitre que Dieu, dans son essence, n'est pas autre chose que l'amour.

Statuts

1. La Fraternité de l'Etoile comprend quatre degrés, elle reçoit des adhérents de l'un et de l'autre sexe et de toute nationalité.

2. Pour être reçu membre du premier degré il suffit de signer et d'adresser a la revue *l'Etoile*, après l'avoir fait signer par deux membres déjà reçus dans la Fraternité, la déclaration suivante[2] : *Je crois que la charité mise en pratique, le dévouement doivent constituer le fond de la vie personnelle et sociale et je m'associe aux frères de l'Etoile dans le but de chercher avec eux les moyens intellectuels et pratiques de développer la charité mutuelle, dans la vie privée et dans les institutions sociales.*

---

1. Comme l'indiquent nos *statuts*, il est des esprits qui vont de la Tradition à l'Intuition. La Fraternité les accueille également et intervertit pour eux l'ordre des deux degrés intermédiaires. ce qui ne change rien aux principes fondamentaux de la Fraternité.

2. M A. Jhouney, fondateur de la *Revue* et de la Fraternité, accusera reception de la déclaration.

3. Ce premier groupe a donc pour but limité des études de morale et de sociologie.

Tous ceux qui en font partie s'aident mutuellement dans ces études par des articles, correspondances, réunions [1].

4. Il n'est pas exigé de cotisation pour entrer dans la société, mais des souscriptions pourront être faites, des dons volontaires recueillis, dans le but de réaliser des œuvres de secours mutuels, de charité sociale. Les listes de souscription seront publiées dans l'*Etoile*.

5. La Fraternité, dans aucun de ses degrés, ne s'occupe de politique.

6. Pour être reçu membre du deuxième degré, il faut faire la même déclaration que pour l'être du premier et y ajouter : *Je crois que l'homme, s'il vit conformément à la charité peut recevoir des révélations intérieures et par l'intuition se rapprocher de la vérité d'en haut. Je m'associe aux frères de l'Etoile pour travailler à développer en nous la faculté d'intuition*[2].

7. Pour faire partie du troisième degré, il faut faire les mêmes déclarations que pour être reçu membre des deux premiers, en ajoutant : *Je crois que les symboles des religions contiennent un sens spirituel élevé. Avec les frères de l'Etoile, je veux travailler à dégager ce sens* [3].

8. Pour faire partie du quatrième degré, il faut aux trois déclarations précédentes ajouter : *Par la prière, l'intuition et la science spirituelle des religions je suis arrivé à la certitude que Dieu existe, qu'il est l'amour infini et conscient que l'essence de l'âme est un rayon de Dieu. et que, par la vertu, cette essence peut remonter dans la divine lumière. Avec les frères de l'Etoile je veux enseigner à tous ces principes, chercher à reconquérir les certitudes qui en dépendent et préparer ainsi l'avènement de la religion véridique et du règne de Dieu.*

9. Comme il n'y a pas de cotisations exigées des frères mais seulement des dons volontaires, à chaque souscription les membres de l'Étoile qui l'auront souscrite (à quelque degré qu'ils appartiennent, car les membres des degrés différents peuvent très bien s'unir pour une même œuvre de charité), les Frères donateurs nommeront eux-mêmes une commission temporaire chargée d'administrer les fonds versés.

10. Ainsi il n'y a pas d'administration proprement dite — il n'y a pas d'autres titres que Membre des degrés, premier, second, etc., de l'Etoile. Dans les réunions qui auraient lieu, les membres présents nommeront les président, secrétaire, pour la durée de la réunion.

11. Ceux des membres qui y tiendraient peuvent se faire faire soit en cuivre, soit en nickel, soit en argent, soit en or, l'insigne emblématique de la Fraternité, qui est une étoile à cinq rayons ayant au centre un A gravé qui signifie Absolu et Amour et suspendue par un ruban rouge pour le premier degré, bleu pour le second, blanc pour le troisième et doré pour le quatrième.

Le rayon inférieur gauche de l'Etoile represente le premier degré, le rayon inférieur droit le second, le rayon supérieur gauche représente le troisième degré, le rayon supérieur droit le quatrième; quant au rayon suprême à la pointe du pentagramme, il représente l'Esprit de Dieu qui bénit toute la Fraternité.

---

1. Il en est de même dans chacun des degrés suivants avec la seule différence qu'à chaque nouveau degré atteint de nouveaux sujets d'étude viennent s'ajouter aux premiers. Il faut savoir également qu'à l'étude fraternelle s'allient, dans tous les degrés, et l'enseignement mutuel pratiqué entre les Frères et l'enseignement de propagande répandu par eux dans leur entourage. Ce sont là des conséquences toutes naturelles de l'étude.

2. Ce deuxième groupe embrasse toutes les recherches pures vers l'au delà, le Spiritualisme expérimental, la voyance par l'Ame.

3. L'ordre entre le second et le troisième degré peut être interverti, c'est-à-dire qu'on peut entrer dans le troisième d'abord et dans le second ensuite, car il est des esprits qui vont de la tradition à l'intuition.

Tours, imp. E. Arrault et Cie.

Sixième Année — N° 69. — Septembre 1894

DÉPÔT LÉGAL
Seine
N° 356
18 94

l'Etoile

Revue mensuelle

Kabbale messianique
Socialisme chrétien — Spiritualisme expérimental
Littérature et Art

Alber JHOUNEY
Fondateur

René CAILLIÉ
Directeur

Abonnement :
7 FR. PAR AN

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDEPENDANT
11, rue de la Chaussée d'Antin

DEPOT LEGAL
Vaucluse
76 378
18 94

SIXIÈME ANNÉE — N° 70. — OCTOBRE 1894.

l'Etoile

Revue mensuelle

Kabbale messianique
Socialisme chrétien — Spiritualisme expérimental
Littérature et Art

ALBER JHOUNEY
Fondateur

RENÉ CAILLIÉ
Directeur

Abonnement :
7 FR. PAR AN

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
11, rue de la Chaussée d'Antin

81

FRATERNITÉ DE L'ETOILE

Déclaration

Nous voulons réunir graduellement, sans rien imposer à personne, tous les hommes de dévouement et de bonne volonté.

Nous avons tâché d'éviter deux défauts contraires : l'exclusivisme et le manque de principes.

Pour cela nous avons établi quatre degrés d'admission graduelle.

Nous nous efforçons d'abord, comme on le verra, à réunir, dans une vaste famille, tous les hommes de dévouement.

Puis dans cette famille se sélectent d'eux-mêmes les hommes d'intuition, ceux qui admettent la voix intérieure et l'illumination d'en haut. Après, une autre sélection réunit ceux des Frères qui croient à la valeur des Traditions religieuses[1]; enfin une harmonie suprême rassemble ceux qui par l'Intuition et la Tradition sont parvenus à posséder la certitude et croient fermement en Dieu et à l'Ame.

Ainsi, même dans le quatrième degré on ne demande aux adhérents qu'un nombre restreint de convictions communes, de sorte que ce quatrième degré peut encore réunir des esprits d'ailleurs séparés philosophiquement, politiquement, ou en désaccord sur la portée des dogmes spéciaux et des Eglises positives.

Le dévouement est comme la grande Ame unique qui pénétrera la Fraternité entière.

Au dévouement s'ajoutent, à mesure qu'on avance, d'autres principes qui le complètent sans l'altérer.

Les affirmations nettes quoique simples et limitées du quatrième degré empêchent la Société de manquer de Principes supérieurs, mais ces affirmations ne sont acceptées que par ceux qui le veulent, et les Membres des trois autres degrés ne sont en rien obligés d'y souscrire.

C'est un essai de conciliation que notre tentative, un essai de *conciliation entre la vérité traditionnelle et la liberté par la charité*. Nous avons fait la plus large part à la liberté, et cela d'après nos intimes convictions. Nous sommes convaincus que Dieu lui-même n'impose jamais rien à l'homme et le laisse entièrement libre de s'éloigner ou de se rapprocher de lui. Par conséquent les religions autoritaires sont le contraire de Dieu.

Puisse notre Fraternité semer une vraie semence d'union et d'amour mutuel parmi les hommes. Puisse-t-elle réunir enfin tous les bons pour le salut des méchants.

On a trop souvent pris pour base d'union les idées et les théories, qui, quelque vagues qu'on les suppose, divisent toujours les esprits, de sorte que des hommes excellents se combattent et sont ennemis alors que par le cœur ils désirent le même bien. Nous croyons le temps venu de fonder une Fraternité religieuse sur le sentiment pur, tout en offrant au sentiment la voie pour s'élever jusqu'à Dieu et reconnaître que Dieu, dans son essence, n'est pas autre chose que l'amour.

Statuts

1. La Fraternité de l'Etoile comprend quatre degrés, elle reçoit des adhérents de l'un et de l'autre sexe et de toute nationalité.

2. Pour être reçu membre du premier degré il suffit de signer et d'adresser a la revue *l'Etoile*, après l'avoir fait signer par deux membres déjà reçus dans la Fraternité, la déclaration suivante [2] : *Je crois que la charité mise en pratique, le dévouement doivent constituer le fond de la vie personnelle et sociale, et je m'associe aux frères de l'Etoile dans le but de chercher avec eux les moyens intellectuels et pratiques de développer la charité mutuelle, dans la vie privée et dans les institutions sociales.*

---

1. Comme l'indiquent nos *statuts*, il est des esprits qui vont de la Tradition à l'Intuition. La Fraternité les accueille également et intervertit pour eux l'ordre des deux degrés intermédiaires, ce qui ne change rien aux principes fondamentaux de la Fraternité.

2. M. A. Jhouney, fondateur de la *Revue* et de la Fraternité, accusera reception de la déclaration.

3. Ce premier groupe a donc pour but limité des études de morale et de sociologie.

Tous ceux qui en font partie s'aident mutuellement dans ces études par des articles, correspondances, réunions [1].

4. Il n'est pas exigé de cotisation pour entrer dans la société, mais des souscriptions pourront être faites, des dons volontaires recueillis, dans le but de réaliser des œuvres de secours mutuels, de charité sociale. Les listes de souscription seront publiées dans l'*Etoile*.

5. La Fraternité, dans aucun de ses degrés, ne s'occupe de politique.

6. Pour être reçu membre du deuxième degré, il faut faire la même déclaration que pour l'être du premier et y ajouter : *Je crois que l'homme, s'il vit conformément à la charité peut recevoir des revélations intérieures et par l'intuition se rapprocher de la vérité d'en haut. Je m'associe aux frères de l'Etoile pour travailler à développer en nous la faculté d'intuition*[2].

7. Pour faire partie du troisième degré, il faut faire les mêmes déclarations que pour être reçu membre des deux premiers, en ajoutant : *Je crois que les symboles des religions contiennent un sens spirituel élevé. Avec les frères de l'Etoile, je veux travailler à dégager ce sens* [3].

8. Pour faire partie du quatrième degré, il faut aux trois déclarations précédentes ajouter : *Par la prière, l'intuition et la science spirituelle des religions je suis arrivé à la certitude que Dieu existe, qu'il est l'amour infini et conscient que l'essence de l'âme est un rayon de Dieu. et que, par la vertu, cette essence peut remonter dans la divine lumière. Avec les frères de l'Etoile je veux enseigner à tous ces principes, chercher à reconquérir les certitudes qui en dépendent et préparer ainsi l'avènement de la religion véridique et du règne de Dieu.*

9. Comme il n'y a pas de cotisations exigées des frères mais seulement des dons volontaires, à chaque souscription les membres de l'Étoile qui l'auront souscrite (à quelque degré qu'ils appartiennent, car les membres des degrés différents peuvent très bien s'unir pour une même œuvre de charité), les Frères donateurs nommeront eux-mêmes une commission temporaire chargée d'administrer les fonds versés.

10. Ainsi il n'y a pas d'admmistration proprement dite — il n'y a pas d'autres titres que Membre des degres, premier, second, etc., de l'Etoile. Dans les réunions qui auraient lieu, les membres présents nommeront les président, secrétaire, pour la durée de la reunion.

11. Ceux des membres qui y tiendraient peuvent se faire faire soit en cuivre, soit en nickel, soit en argent, soit en or, l'insigne emblématique de la Fraternité, qui est une étoile à cinq rayons ayant au centre un A gravé qui signifie Absolu et Amour et suspendue par un ruban rouge pour le premier degré, bleu pour le second, blanc pour le troisième et doré pour le quatrième.

Le rayon inférieur gauche de l'Etoile represente le premier degré, le rayon inférieur droit le second, le rayon supérieur gauche représente le troisième degré, le rayon supérieur droit le quatrième; quant au rayon suprême à la pointe du pentagramme, il représente l'Esprit de Dieu qui bénit toute la Fraternité.

---

1. Il en est de même dans chacun des degrés suivants avec la seule différence qu'à chaque nouveau degré atteint de nouveaux sujets d'étude viennent s'ajouter aux premiers. Il faut savoir egalement qu'à l'étude fraternelle s'allient, dans tous les degrés, et l'enseignement mutuel pratiqué entre les Frères et l'enseignement de propagande répandu par eux dans leur entourage. Ce sont là des conséquences toutes naturelles de l'étude.

2. Ce deuxième groupe embrasse toutes les recherches pures vers l'au delà, le Spiritualisme expérimental, la voyance par l'Ame.

3. L'ordre entre le second et le troisième degré peut être interverti, c'est-à-dire qu'on peut entrer dans le troisième d'abord et dans le second ensuite, car il est des esprits qui vont de la tradition à l'intuition.

Tours, imp. E. Arrault et Cie.

SIXIÈME ANNÉE — N° 71. — NOVEMBRE 1894

l'Etoile

Revue mensuelle

Kabbale messianique
Socialisme chrétien — Spiritualisme expérimental
Littérature et Art

ALBER JHOUNEY
Fondateur

RENÉ CAILLIÉ
Directeur

Abonnement :
7 FR. PAR AN

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDEPENDANT
11, rue de la Chaussée d'Antin

FRATERNITÉ DE L'ETOILE

Déclaration

Nous voulons réunir graduellement, sans rien imposer à personne, tous les hommes de dévouement et de bonne volonté.

Nous avons tâché d'éviter deux défauts contraires : l'exclusivisme et le manque de principes.

Pour cela nous avons établi quatre degrés d'admission graduelle.

Nous nous efforçons d'abord, comme on le verra, à réunir, dans une vaste famille, tous les hommes de dévouement.

Puis dans cette famille se sélectent d'eux-mêmes les hommes d'intuition, ceux qui admettent la voix intérieure et l'illumination d'en haut. Après, une autre sélection réunit ceux des Frères qui croient à la valeur des Traditions religieuses[1]; enfin une harmonie suprême rassemble ceux qui par l'Intuition et la Tradition sont parvenus à posséder la certitude et croient fermement en Dieu et à l'Ame.

Ainsi, même dans le quatrième degré on ne demande aux adhérents qu'un nombre restreint de convictions communes, de sorte que ce quatrième degré peut encore réunir des esprits d'ailleurs séparés philosophiquement, politiquement, ou en désaccord sur la portée des dogmes spéciaux et des Eglises positives.

Le dévouement est comme la grande Ame unique qui pénétrera la Fraternité entière.

Au dévouement s'ajoutent, à mesure qu'on avance, d'autres principes qui le complètent sans l'altérer.

Les affirmations nettes quoique simples et limitees du quatrième degré empêchent la Société de manquer de Principes supérieurs, mais ces affirmations ne sont acceptées que par ceux qui le veulent, et les Membres des trois autres degrés ne sont en rien obligés d'y souscrire.

C'est un essai de conciliation que notre tentative, un essai de *conciliation entre la vérité traditionnelle et la liberté par la charité*. Nous avons fait la plus large part à la liberté, et cela d'après nos intimes convictions. Nous sommes convaincus que Dieu lui-même n'impose jamais rien à l'homme et le laisse entièrement libre de s'éloigner ou de se rapprocher de lui. Par conséquent les religions autoritaires sont le contraire de Dieu.

Puisse notre Fraternité semer une vraie semence d'union et d'amour mutuel parmi les hommes. Puisse-t-elle réunir enfin tous les bons pour le salut des méchants.

On a trop souvent pris pour base d'union les idées et les théories, qui, quelque vagues qu'on les suppose, divisent toujours les esprits, de sorte que des hommes excellents se combattent et sont ennemis alors que par le cœur ils désirent le même bien. Nous croyons le temps venu de fonder une Fraternité religieuse sur le sentiment pur, tout en offrant au sentiment la voie pour s'élever jusqu'à Dieu et reconnaitre que Dieu, dans son essence, n'est pas autre chose que l'amour.

Statuts

1. La Fraternité de l'Etoile comprend quatre degrés, elle reçoit des adhérents de l'un et de l'autre sexe et de toute nationalité.

2. Pour être reçu membre du premier degré il suffit de signer et d'adresser à la revue *l'Etoile*, après l'avoir fait signer par deux membres déjà reçus dans la Fraternité, la déclaration suivante [2] : *Je crois que la charité mise en pratique, le dévouement doivent constituer le fond de la vie personnelle et sociale, et je m'associe aux frères de l'Etoile dans le but de chercher avec eux les moyens intellectuels et pratiques de développer la charité mutuelle, dans la vie privée et dans les institutions sociales.*

---

1. Comme l'indiquent nos *statuts*, il est des esprits qui vont de la Tradition à l'Intuition. La Fraternité les accueille également et intervertit pour eux l'ordre des deux degrés intermédiaires, ce qui ne change rien aux principes fondamentaux de la Fraternité.

2. M. A. Jhouney, fondateur de la *Revue* et de la Fraternité, accusera reception de la déclaration.

3. Ce premier groupe a donc pour but limité des études de morale et de sociologie.

Tous ceux qui en font partie s'aident mutuellement dans ces études par des articles, correspondances, réunions [1].

4. Il n'est pas exigé de cotisation pour entrer dans la société, mais des souscriptions pourront être faites, des dons volontaires recueillis, dans le but de réaliser des œuvres de secours mutuels, de charité sociale. Les listes de souscription seront publiées dans l'*Etoile*.

5. La Fraternité, dans aucun de ses degrés, ne s'occupe de politique.

6. Pour être reçu membre du deuxième degré, il faut faire la même déclaration que pour l'être du premier et y ajouter : *Je crois que l'homme, s'il vit conformément à la charité peut recevoir des révélations intérieures et par l'intuition se rapprocher de la vérité d'en haut. Je m'associe aux frères de l'Etoile pour travailler à développer en nous la faculté d'intuition*[2].

7. Pour faire partie du troisième degré, il faut faire les mêmes déclarations que pour être reçu membre des deux premiers, en ajoutant : *Je crois que les symboles des religions contiennent un sens spirituel élevé. Avec les frères de l'Etoile, je veux travailler à dégager ce sens* [3].

8. Pour faire partie du quatrième degré, il faut aux trois déclarations précédentes ajouter : *Par la prière, l'intuition et la science spirituelle des religions je suis arrivé à la certitude que Dieu existe, qu'il est l'amour infini et conscient que l'essence de l'âme est un rayon de Dieu. et que, par la vertu, cette essence peut remonter dans la divine lumière. Avec les frères de l'Etoile je veux enseigner à tous ces principes, chercher à reconquérir les certitudes qui en dépendent et préparer ainsi l'avènement de la religion véridique et du règne de Dieu.*

9. Comme il n'y a pas de cotisations exigées des frères mais seulement des dons volontaires, à chaque souscription les membres de l'Étoile qui l'auront souscrite (à quelque degré qu'ils appartiennent, car les membres des degrés différents peuvent très bien s'unir pour une même œuvre de charité), les Frères donateurs nommeront eux-mêmes une commission temporaire chargée d'administrer les fonds versés.

10. Ainsi il n'y a pas d'administration proprement dite — il n'y a pas d'autres titres que Membre des degrés, premier, second, etc., de l'Etoile. Dans les réunions qui auraient lieu, les membres présents nommeront les président. secrétaire, pour la durée de la réunion.

11. Ceux des membres qui y tiendraient peuvent se faire faire soit en cuivre, soit en nickel, soit en argent, soit en or, l'insigne emblématique de la Fraternité, qui est une étoile à cinq rayons ayant au centre un A gravé qui signifie Absolu et Amour et suspendue par un ruban rouge pour le premier degré, bleu pour le second, blanc pour le troisième et doré pour le quatrième.

Le rayon inférieur gauche de l'Etoile represente le premier degré, le rayon inférieur droit le second, le rayon supérieur gauche représente le troisième degré, le rayon supérieur droit le quatrième; quant au rayon suprême à la pointe du pentagramme, il représente l'Esprit de Dieu qui bénit toute la Fraternité.

---

1. Il en est de même dans chacun des degrés suivants avec la seule différence qu'à chaque nouveau degré atteint de nouveaux sujets d'étude viennent s'ajouter aux premiers. Il faut savoir également qu'à l'étude fraternelle s'allient, dans tous les degrés, et l'enseignement mutuel pratiqué entre les Frères et l'enseignement de propagande répandu par eux dans leur entourage. Ce sont là des conséquences toutes naturelles de l'étude.

2. Ce deuxième groupe embrasse toutes les recherches pures vers l'au delà, le Spiritualisme expérimental, la voyance par l'Ame.

3. L'ordre entre le second et le troisième degré peut être interverti, c'est-à-dire qu'on peut entrer dans le troisième d'abord et dans le second ensuite, car il est des esprits qui vont de la tradition à l'intuition.

Tours, imp. E. Arrault et Cie.

Sixième Année — N° 72. — Décembre 1894.

l'Etoile

Revue mensuelle

Kabbale messianique
Socialisme chrétien — Spiritualisme expérimental
Littérature et Art

Alber JHOUNEY
Fondateur

René CAILLIÉ
Directeur

Abonnement :
7 FR. PAR AN

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDEPENDANT
11, rue de la Chaussée d'Antin

FRATERNITÉ DE L'ETOILE

Déclaration

Nous voulons réunir graduellement, sans rien imposer à personne, tous les hommes de dévouement et de bonne volonté.

Nous avons tâché d'éviter deux défauts contraires : l'exclusivisme et le manque de principes.

Pour cela nous avons établi quatre degrés d'admission graduelle.

Nous nous efforçons d'abord, comme on le verra, à réunir, dans une vaste famille, tous les hommes de dévouement.

Puis dans cette famille se sélectent d'eux-mêmes les hommes d'intuition, ceux qui admettent la voix intérieure et l'illumination d'en haut. Après, une autre sélection réunit ceux des Frères qui croient à la valeur des Traditions religieuses ; enfin une harmonie suprême rassemble ceux qui par l'Intuition et la Tradition sont parvenus à posséder la certitude et croient fermement en Dieu et à l'Ame.

Ainsi, même dans le quatrième degré on ne demande aux adhérents qu'un nombre restreint de convictions communes, de sorte que ce quatrième degré peut encore réunir des esprits d'ailleurs séparés philosophiquement, politiquement, ou en désaccord sur la portée des dogmes spéciaux et des Eglises positives.

Le dévouement est comme la grande Ame unique qui pénétrera la Fraternité entière.

Au dévouement s'ajoutent, à mesure qu'on avance, d'autres principes qui le complètent sans l'altérer.

Les affirmations nettes quoique simples et limitées du quatrième degré empêchent la Société de manquer de Principes supérieurs, mais ces affirmations ne sont acceptées que par ceux qui le veulent, et les Membres des trois autres degrés ne sont en rien obligés d'y souscrire.

C'est un essai de conciliation que notre tentative, un essai de *conciliation entre la vérité traditionnelle et la liberté par la charité*. Nous avons fait la plus large part à la liberté, et cela d'après nos intimes convictions. Nous sommes convaincus que Dieu lui-même n'impose jamais rien à l'homme et le laisse entièrement libre de s'éloigner ou de se rapprocher de lui. Par conséquent les religions autoritaires sont le contraire de Dieu.

Puisse notre Fraternité semer une vraie semence d'union et d'amour mutuel parmi les hommes. Puisse-t-elle réunir enfin tous les bons pour le salut des méchants.

On a trop souvent pris pour base d'union les idées et les théories, qui, quelque vagues qu'on les suppose, divisent toujours les esprits, de sorte que des hommes excellents se combattent et sont ennemis alors que par le cœur ils désirent le même bien. Nous croyons le temps venu de fonder une Fraternité religieuse sur le sentiment pur, tout en offrant au sentiment la voie pour s'élever jusqu'à Dieu et reconnaître que Dieu, dans son essence, n'est pas autre chose que l'amour.

Statuts

1. La Fraternité de l'Etoile comprend quatre degrés, elle reçoit des adhérents de l'un et de l'autre sexe et de toute nationalité.

2. Pour être reçu membre du premier degré il suffit de signer et d'adresser à la revue *l'Etoile*, après l'avoir fait signer par deux membres déjà reçus dans la Fraternité, la déclaration suivante [1] : *Je crois que la charité mise en pratique, le dévouement doivent constituer le fond de la vie personnelle et sociale, et je m'associe aux frères de l'Etoile dans le but de chercher avec eux les moyens intellectuels et pratiques de développer la charité mutuelle, dans la vie privée et dans les institutions sociales.*

---

1. M. A. Jhouney, fondateur de la *Revue* et de la Fraternité, accusera réception de la déclaration.

3. Ce premier groupe a donc pour but limité des études de morale et de sociologie.

Tous ceux qui en font partie s'aident mutuellement dans ces études par des articles, correspondances, réunions.

4. Il n'est pas exigé de cotisation pour entrer dans la société, mais des souscriptions pourront être faites, des dons volontaires recueillis, dans le but de réaliser des œuvres de secours mutuels, de charité sociale. Les listes de souscription seront publiées dans l'*Etoile*.

5. La Fraternité, dans aucun de ses degrés, ne s'occupe de politique.

6. Pour être reçu membre du deuxième degré, il faut faire la même déclaration que pour le premier et y ajouter : *Je crois que l'homme, s'il vit conformément à la charité peut recevoir des révélations intérieures et par l'intuition se rapprocher de la vérité d'en haut. Je m'associe aux frères de l'Etoile pour travailler à développer en nous la faculté d'intuition*[1].

7. Pour faire partie du troisième degré, il faut faire les mêmes déclarations que pour être reçu membre des deux premiers, en ajoutant : *Je crois que les symboles des religions contiennent un sens spirituel élevé. Avec les frères de l'Etoile, je veux travailler à dégager ce sens.* 2

8. Pour faire partie du quatrième degré, il faut aux trois déclarations précédentes ajouter : *Par la prière, l'intuition et la science spirituelle des religions je suis arrivé à la certitude que Dieu existe, qu'il est l'amour infini et conscient que l'essence de l'âme est un rayon de Dieu. et que, par la vertu, cette essence peut remonter dans la divine lumière. Avec les frères de l'Etoile je veux enseigner à tous ces principes, chercher à reconquérir les certitudes qui en dépendent et préparer ainsi l'avènement de la religion véridique et du règne de Dieu.*

9. Comme il n'y a pas de cotisations exigées des frères mais seulement des dons volontaires, à chaque souscription les membres de l'Étoile qui l'auront souscrite (à quelque degré qu'ils appartiennent, car les membres des degrés différents peuvent très bien s'unir pour une même œuvre de charité), les Frères donateurs nommeront eux-mêmes une commission temporaire chargée d'administrer les fonds versés.

10. Ainsi il n'y a pas d'administration proprement dite — il n'y a pas d'autres titres que Membre des degrés, premier, second, etc., de l'Etoile. Dans les réunions qui auraient lieu, les membres présents nommeront les président, secrétaire, pour la durée de la reunion.

11. Ceux des membres qui y tiendraient peuvent se faire faire soit en cuivre, soit en nickel, soit en argent, soit en or, l'insigne emblématique de la Fraternité, qui est une étoile à cinq rayons ayant au centre un A gravé qui signifie Absolu et Amour et suspendue par un ruban rouge pour le premier degré, bleu pour le second, blanc pour le troisième et doré pour le quatrième.

Le rayon inférieur gauche de l'Etoile represente le premier degré, le rayon inférieur droit le second, le rayon supérieur gauche représente le troisième degré, le rayon supérieur droit le quatrième: quant au rayon suprême à la pointe du pentagramme, il représente l'Esprit de Dieu qui bénit toute la Fraternité.

---

1. Ce deuxième groupe embrasse toutes les recherches pures vers l'au delà, le Spiritualisme expérimental, la voyance par l'Ame.

2. L'ordre entre le second et le troisième degré peut être interverti, c'est-à-dire qu'on peut entrer dans le troisième d'abord et dans le second ensuite, car il est des esprits qui vont de la tradition à l'intuition.

Tours, imp. E. Arrault et Cie.